CHOIX
TABLE
DES

MÉMOIRES

DE

L'ACADEMIE ROYALE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME TROISIEME.

A LONDRES:

CHEZ T. BECKET ET P. ELMSLY.

MDCCLXXVII.

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DES

MEMOIRES

DE

L'ACADEMIE ROYALE

DES

CHOIX

TABLE.

HISTOIRE DES OUVRAGES DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

VIE d'Aſpaſie. iii

Mémoire ſur Calvus, Poëte & Orateur. ix

Sur le Philoſophe Muſonius. xv

Sujet de la quatrième Eglogue de VIRGILE. xxii

Examen d'un Paſſage de la Vie d'Alexandre, où Plutarque rapporte la mort de Statira, femme de Darius. xxxi

Réflexions Générales ſur les Cartes Géographiques des Anciens, & ſur les erreurs que les Hiſtoriens d'Alexandre le Grand ont occaſionées dans la Géographie. xxxviii

Sur les Imprécations des Peres contre leurs Enfans. li

Que les Lettres ont été cultivées dès les premiers temps, principalement dans les Gaules. lix

Cauſes du Progrès & de la Décadence des Lettres. lxiii

TABLE POUR LES MÉMOIRES.

DISSERTATION ſur la Cyropédie de Xénophon. Par M. l'Abbé FRAGUIER. 1

Diſſertation ſur l'Ironie de Socrate, ſur ſon prétendu Démon familier, & ſur ſes Mœurs. Par M. l'Abbé FRAGUIER. 18

Diſcours ſur l'Elegie. Par M. l'Abbé SOUCHAY. 36

Premier Diſcours ſur les Poëtes Elégiaques. Par M. l'Abbé SOUCHAY. 52

Second Diſcours ſur les Poëtes Elégiaques. 82

Premier Mémoire ſur les Chanſons de l'ancienne Grece. Par M. DE LA NAUZE. 95

Quatrième Idylle de Théocrite, traduite en François avec des Remarques. Par M. HARDION. 132
Discours sur les Bergers de Théocrite. Par M. HARDION. 144
Discours sur la Tragédie de Sophocle, intitulée ΟΙΔΙΠΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΣ. *Oedipe Roy.* Par M. BOIVIN le Cadet. 158
Rémarques sur la Tragédie de Sophocle, intitulée l'Oedipe Colone. Par M. L'Abbé SALLIER. 169
Mémoire sur le vrai Dessein d'Aristophane, dans la Comédie, intitulée ΕΚΚΛΗΣΙΑΖΟΥΣΑΙ, *CONCIONATRICES.* Par M. LE BEAU, le Cadet. 183
Mémoire sur le Plutus d'Aristophane, & sur les Caractères assignés par les Grecs à la Comédie moyenne. Par M. LE BEAU, le Cadet. 203
Mémoire sur les Tragiques Grecs. Par M. LE BEAU, le Cadet. 233
Deuxième Mémoire sur Platon, de l'Usage que Platon a fait des Fables. Par M. l'Abbé GARNIER. 301
Dissertation sur le Cratyle de Platon. Par M. l'Abbé GARNIER. 324
Discours sur Pindare & sur la Poësie Lyrique. Par M. DE CHARBANON. 344
Dissertation sur les Accens de la Langue Grecque. Par M. l'Abbé ARNAUD. 355
Dissertation sur les Sermens des Anciens. Par M. l'Abbé MASSIEU. 372
Dissertation sur les Sermens des Anciens. Par M. l'Abbé MASSIEU. 390
Dissertation sur l'Expédition d'Alexandre contre les Perses. Par M. SECOUSSE. 425
Mémoire sur l'Etat des Sciences chez les Lacédémoniens. Par M. DE LA NAUZE. 439
Mémoire sur les Jeux Scéniques des Romains, & sur ceux qui ont précédé en France la Naissance du Poëme dramatique. Par M. DUCLOS. 497
Mémoire sur l'Art de partager l'Action théatrale, & sur celui de noter la Déclamation, qu'on prétend avoir été en Usage chez les Romains. Par M. DUCLOS. 517

Recherches sur l'Hiſtoire & l'Eſclavage des Hilotes. Par M. CAPPERONNIER. 534
Mémoire ſur les Paradoxes Philoſophiques. Par M. l'Abbé GARNIER. 548
Mémoire ſur les Anciens Monumens de Rome. Par M. l'Abbé BARTHELEMY. 566
Mémoire ſur les Abreges Chronologiques. Par M. le Préſident HENAULT. 595
Réflexions ſur les Hiſtoriens François, & ſur les Qualités néceſſaires pour compoſer l'Hiſtoire. Par M. le Marquis d'ARGENSON. 610
Mémoire ſur les Révolutions du Commerce des Iles Britanniques, depuis ſon Commencement juſqu'à l'Expedition de Jules Céſar. Par M. MELOT. 629
Mémoire ſur les Révolutions du Commerce des Iles Britanniques. Seconde Partie, où l'on examine ſi les Grecs ont fait le Commerce de ces Iles avant l'Expédition de Jules Céſar. Par M. MELOT. 644
Mémoire ſur les Révolutions du Commerce des Iles Britanniques. Troiſième Partie, où l'on eſſaie de montrer, par des Preuves directes, que les Grecs n'ont point fait le Commerce de ces Iſles avant l'Expédition de Jules Céſar. Par M. MELOT. 661
Réflexions Générales ſur les Laiſons & le Commerce des Romains avec les Tartars & les Chinois. Par M. DE GUIGNES. 683

Recherches sur l'origine de l'Empire des Incas. Par M. Dupuis. 177

HISTOIRE

DES

OUVRAGES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

Inſcriptions & Belles-Lettres.

TROISIÈME VOYAGE

DE

CAPITAINE COOK

DANS

L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL

VIE D'ASPASIE.

L'HISTOIRE d'Athènes n'a peut-être rien de plus ſingulier ni de plus piquant que le caractère d'Aſpaſie. Qu'après une jeuneſſe licentieuſe, une femme livrée à un commerce honteux & proſcrit par les Loix, ait uſurpé la conſidération qui n'eſt dûe qu'à la plus haute vertu, qu'elle ait captivé un homme que la force & l'étendue de ſon génie rendoient maître de la Grèce, qu'elle ait inſpiré des ſentimens d'eſtime & même une ſorte de reſpect au héros de la ſageſſe humaine, au père de la philoſophie morale, & que les hommes les plus éclairés du ſiècle le plus brillant de la Grèce l'aient admirée comme un modèle d'éloquence, c'eſt un fait des plus étonnans qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire Grecque, ſi féconde en évènemens extraordinaires. Ménage n'a donné qu'une légère idée d'Aſpaſie dans ſon hiſtoire des femmes philoſophes ; Bayle n'en parle qu'en paſſant dans une note qu'il a jointe à l'article de Péricles. M. de Burigny a raſſemblé avec ſoin tous les traits qui ſe trouvent épars dans les ouvrages des anciens au ſujet d'Aſpaſie.

Lû le 11. Janv. 1763.

Elle naquit à Milet ; ſon père ſe nommoit Axiochus ; il étoit d'une famille diſtinguée. Aſpaſie avoit reçu de la Nature tous les talens de l'eſprit ; l'éducation les fit éclorre ; mais les gout des plaiſirs la conduiſit à la débauche. Philoſophe juſque dans le déſordre, elle ſe fit un ſyſtème de volupté, & courut à la gloire au travers de l'infamie. Bientôt la voluptueuſe Ionie ne lui parut pas un théatre digne d'elle ; elle préféra le ſéjour d'Athènes, où le vice, ainſi que la vertu, jouoient un rôle plus éclatant. Elle y parut comme un phénomène ; l'admiration s'accrut encore lorſqu'on l'eut entendue. Chacune s'empreſſoit de connoître une femme qui réuniſſoit la beauté, l'eſprit, & le ſavoir, & qui n'étoit pas cruelle ; ſa maiſon fut bientôt le rendez-vous de ce qu'il y avoit dans Athènes de plus poli & de plus ſpirituel ; on y tenoit des conférences dans leſquelles on

traitoit les matières les plus ſérieuſes ; la politique, l'éloquence, la philoſophie faiſoient tour à tour l'objet de ces entretiens, que les grâces d'Aſpaſie rendoient plus intéreſſans. Les plus profonds raiſonneurs d'Athènes, ainſi que les plus grands maîtres dans l'art de la parole, lui cédoient le prix. Ses heureux talens faiſoient ſi bien diſparoître le ſcandale de ſa vie, que les maris les plus vertueux conduiſoient leurs femmes chez elle, ſans craindre la contagion de l'exemple.

Plut. in Pericle.

Cicéron, d'après Eſchine, diſciple de Socrate, nous rend compte d'un entretien d'Aſpaſie avec la femme de Xénophon & avec Xénophon même : *Dites-moi, je vous prie,* diſoit Aſpaſie à la femme de Xénophon, *ſi votre voiſine avoit des bijoux plus précieux que les vôtres, ne les préféreriez-vous pas ! ſans doute,* répondit-elle ; *et ſi ſes habits, ſi ſes autres ornemens valoient mieux que les vôtres, leſquels aimeriez-vous mieux ! les ſiens,* dit-elle ; *mais ſi ſon mari étoit meilleur que le vôtre !* Ici la femme de Xénophon rougit ſans rien répondre ; elle embarraſſa Xénophon par des queſtions pareilles, & le réduiſit au ſilence. Alors Aſpaſie prenant la parole, *puiſque vous refuſez l'un & l'autre,* dit-elle, *de ſatisfaire à la queſtion ſur laquelle ſeule je voulois vous entendre, j'y vais répondre pour vous. Vous, Xénophon, vous ſouhaiteriez une femme parfaite ; & vous, le meilleur des maris. Si donc vous ne venez à bout de vous rendre parfaits, chacun de vous ne remplira jamais les deſirs de l'autre.* On voit, comme le remarque Cicéron, qu'Aſpaſie avoit adopté la méthode de Socrate, auſſi ſe plaiſoit-il à converſer avec elle ; il y menoit ſes amis, & ce vertueux philoſophe entroit dans les appartemens des filles qu'Aſpaſie, ſur le déclin de l'âge avoit raſſemblées dans ſa maiſon. Elle leur faiſoit apprendre à jouer des inſtrumens & à travailler à divers ouvrages ; mais il n'y a pas d'apparence qu'on leur donnât des leçons de chaſteté. Ariſtophane les traite de courtiſanes, & Athénée dit que la Grèce étoit peuplée de ces filles de plaiſir qui ſortoient de la maiſon d'Aſpaſie.

De Invent. l. 1. c. 31.

Lib. V, c. 20.

Cic. de Orat. lib. 1. cap. 50. De Offic. l. 11. cap. 17.

La plus illuſtre conquête que fit Aſpaſie, fut celle de Périclès ; c'étoit le chef du conſeil d'Athènes & le premier homme de la Grèce. Etonné de rencontrer dans une femme, dont la vie n'annonçoit rien que de frivole, un ſavoir ſi étendu & une connoiſſance ſi profonde des grands reſſorts du gouvernement, il devint un de ſes

amans, & l'emporta bientôt ſur tous ſes rivaux. On a même pretendu qu'il lui fut en grande partie redevable de cette éloquence victorieuſe, que ſes propres ennemis comparoient aux éclats de la foudre. Aſpaſie, dit-on, lui rendit les préceptes qu'elle avoit reçus de Gorgias; ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette femme avoit le plus grand empire ſur l'eſprit de Périclès, & que ce fut elle qui pour venger Milet ſa patrie, ſuſcita la guerre d'Athènes contre Samos, guerre cruelle, où Périclès immola à ſa maîtreſſe un grand nombre de Samiens, détruiſit leur gouvernement, raſa leurs murailles & exigea des vaincus une ſomme immenſe. Diodore place cet évènement dans la quatrième année de la quatre-vingt-quatrième Olympiade, 441 ans avant l'ère chrétienne. Philoſt. ep. 13. Lib. XII.

Si l'on en croit Ariſtophane, ce fut encore Aſpaſie qui alluma la guerre du Péloponèſe. Voici ce qu'il fait dire à un de ſes acteurs dans la comédie des Acharnenſes: *De jeunes gens échauffés par le vin & la débauche vont à Mégare & enlèvent la courtiſane Simethe. Les Mégariens irrités viennent à leur tour enlever deux des filles d'Aſpaſie, & ce ſont trois proſtituées qui cauſent la guerre dont toute la Grèce eſt embraſée.* Ariſtophane eſt le ſeul des anciens où l'on trouve cette anecdote; mais ce qui y donne un air de vraiſemblance, c'eſt que tous conviennent que ce fut la haine de Périclès contre les Mégariens qui fut la cauſe immédiate de la guerre du Péloponnèſe.

Dans ce même tems le poëte Hermippe, auteur de quarante comédies, dont on rétrouve encore quelques fragmens, intenta contre Aſpaſie une double accuſation; il l'accuſoit d'impiété; il lui imputoit encore d'attirer chez elle des femmes libres pour les proſtituer à Périclès. Le protecteur & l'amant d'Aſpaſie prit ouvertement ſon parti; il ſollicita pour elle avec la plus grande chaleur, & la tira de péril par ſes prières & par ſes larmes. Il ne fut pas ſi heureux à l'égard d'Anaxagore ſon maître, accuſé d'impiété comme Aſpaſie, & aſſurément plus innocent qu'elle; auſſi Périclès n'employoit-il en ſa faveur que des moyens honnêtes & dignes d'un philoſophe. Tout ce qu'il put faire fut de le ſouſtraire au jugement en le faiſant ſortir d'Athènes. Plut. Fabric. bib. Græc. tom. 1. p. 764.

Enfin ce politique conſommé, ce héros qui remuoit toute la Grèce, ne put tenir contre ſa paſſion; il réſolut d'épouſer Aſpaſie. Il étoit marié

marié à une riche veuve, dont il avoit deux fils, Xantippe & Paralus ; il lui propoſa de ſe ſeparer, elle fut aſſez ſage pour y conſentir ; il lui procura lui-même un nouveau mari, qui fut bien payé de ſa complaiſance, & il épouſa publiquement Aſpaſie : il en avoit déjà un fils, auquel il avoit donné ſon nom. Le mariage n'affoiblit point l'amour qu'il avoit pour elle ; il ne ſe reprocha jamais cette indigne alliance, malgré le déchaînement général, malgré les traits ſatyriques que la liberté Athénienne lançoit ſur Aſpaſie juſqu'en plein théatre, où elle étoit outragée ſous les noms de la nouvelle Omphale, de la nouvelle Déjanire, & ſous des épithètes moins honnêtes, que ne lui épargnoient pas Eupolis, Cratin, & Ariſtophane.

Plut.

Harpocration, in Ἀσπασία.

Plut.

Xantippe & Paralus, fils du premier lit, quoiqu'en diſe Suidas, qui les donne mal-à-propos à Aſpaſie, vengeoient leur mère par le mépris qu'ils faiſoient & de leur père & d'Aſpaſie : Périclès, qui les aimoit, y étoit très-ſenſible ; mais Aſpaſie ſe dédommageoit de leurs invectives par des reproches publics, que leur mauvaiſe conduite ne juſtifioit que trop.

Ils moururent avant leur père : Périclès, pour s'en conſoler, fit donner le droit de citoyen à ſon fils naturel ; il avoit lui-méme autrefois fait paſſer une loi contraire, il en demanda l'abrogation, & elle fut accordée à ſes grands ſervices & à l'affliction que lui cauſoit la perte de ſes enfans légitimes. Ce fils parvint aux honneurs ; il étoit un de ces infortunés généraux qui furent condamnés à mort, après la bataille des Arginuſes, pour s'être plus occupés de pourſuivre la victoire, que de rendre les honneurs de la ſépulture aux ſoldats morts dans l'action ; c'eſt ce qu'on peut voir dans le I. livre des Helléniques de Xénophon, & dans le XIII. de l'hiſtoire univerſelle de Diodore.

Périclès ne véçut pas long-tems après avoir reçu cette grâce ; il mourut la troiſième année de la guerre du Péloponnèſe, quatre cents vingt-neuf ans avant l'ère Chrétienne. Aſpaſie s'en conſola avec un marchand de beſtiaux, nommé Lyſiclès, homme groſſier, mais riche des profits de ſon commerce : c'étoit tomber de bien haut, mais la veuve de Périclès releva ſon nouvel amant, elle en fit un des premiers perſonnages de la République ; Héſychius dit qu'elle l'épouſa.

Plut. Harpocration.

On ne ſait plus rien du reſte de ſa vie, mais elle laiſſa une ſi grande réputation de grâces, d'eſprit & de beauté, que Cyrus le jeune crut faire grande honneur à Myrto, la plus chérie de ſes maîtreſſes, en lui faiſant prendre le nom d'Aſpaſie. Eſchine, diſciple de Socrate, avoit fait un ouvrage intitulé du nom d'Aſpaſie; mais nous ne l'avons plus, non plus que celui d'Antiſthène, le chef des Cyniques, qui portoit le même titre. Plut. Athénée, l. V. c. 20. Harpocration. Diog. Laert.

Cette femme, l'idole d'Athènes, & dont les ſemblables, même avec de moindres talens, ſeront toujours adorées parmi les nations corrompues, avoit compoſé des ouvrages: Athénée parle de ſes dialogues en vers, mais ce qu'il en cite ne mérite pas d'être rapporté; c'eſt une raillerie qu'elle fait de Socrate, & qui ne peut partir que d'un eſprit perdu de débauche.

Le Menexene de Platon contient un diſcours en l'honneur des Grecs morts pour la défenſe de la patrie. C'étoit la coûtume dans la ville d'Athènes, d'honorer par des funérailles publiques ceux qui avoient été tués à la guerre. Thucydide dans ſon ſecond livre en décrit ainſi les cérémonies. Trois jours avant la pompe funèbre, on dreſſoit une tente où l'on expoſoit les oſſemens des morts, & les citoyens venoient y jeter leurs offrandes. On les enfermoit enſuite dans des cercueils de cyprès, qu'on chargeoit ſur des chariots. Chaque tribu avoit ſon chariot & ſon cercueil; il y en avoit un qui n'étoit qu'un cénotaphe en mémoire de ceux dont on n'avoit pu trouver les cadavres. Le jour marqué on ſe mettoit en marche, & la pompe étoit ſuivie d'une multitude de citoyens & d'étrangers. Les parentes des défunts ſe rendoient au lieu de la ſépulture pour y pleurer. On arrivoit au monument ſitué dans le plus beau faubourg de la ville, où l'on avoit renfermé de tout tems ceux qui étoient morts dans les combats, excepté les guerriers morts dans les champs de Marathon; ceux-ci, pour leur rare valeur, avoient été enterrés dans le champ de battaille. On les couvroit enſuite de terre, & le perſonnage le plus illuſtre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, prononçoit leur oraiſon funèbre. Périclès rendit ce devoir à ceux qui avoient péri dans la guerre de Samos, & le diſcours qu'il prononça en cette occaſion excita tant d'admiration, que lorſque l'orateur fut deſcendu de la tribune, toutes les femmes coururent l'embraſſer Plut.

braſſer & lui mettre ſur la tête des couronnes, comme on le pratiquoit à l'égard des athlêtes qui revenoient vainqueurs. Thucydide nous a laiſſé dans le ſecond livre de ſon hiſtoire l'oraiſon funèbre que prononça Périclès à la fin de la première campagne de la guerre du Péloponèſe.

Orator. c. 44.

Dans le dialogue de Platon, Socrate récite à Menexene un pareil diſcours qu'il a, dit-il, entendu la veille de la bouche d'Aſpaſie; c'eſt ſans doute à Platon même que la poſterité eſt redevable de cet ouvrage d'éloquence. Cicéron nous apprend que les Athéniens charmés de la beauté de ce panégyrique, le faiſoient prononcer publiquement tous les ans, & que cet uſage ſubſiſtoit encore de ſon tems. Denys d'Halicarnaſſe, ce judicieux critique, dit que c'eſt le plus beau de tous les diſcours publics, & que l'auteur s'eſt propoſé Thucydide pour modèle. M. de Burigny l'a traduit en entier; nous nous contenterons d'en rapporter un trait de la dernière partie. Après avoir étalé avec magnificence les exploits glorieux des Athéniens depuis le commencement des guerres des Perſes, Aſpaſie, par une de ces figures hardies que l'éloquence met en œuvre dans les ſujets importans, faiſoit ſortir des tombeaux les pères des Athéniens; elle leur prêtoit ces belles paroles: " Enfans, vos victoires préſentes " font revivre notre valeur paſſée; nous pouvions vivre ſans hon- " neur, nous avons préféré de mourir avec gloire, plutôt que de " couvrir de honte & nos pères & notre poſtérité; perſuadés q'un " homme qui déſhonore les ſiens ne mérite pas de vivre, & qu'il " ne trouve d'amis ni ſur terre parmi les hommes, ni après ſa mort " parmi les dieux. Souvenez-vous donc des inſtructions que nous " vous avons laiſſées; que toutes les actions de votre vie ſoient " guidées par la vertu; ſongez que ſans elle tout ce qu'on poſsède, " tout ce qu'on pratique eſt flétri de vice & de déſhonneur. Les " richeſſes ne font point honneur à un homme lâche; c'eſt pour " d'autres & non pas pour lui qu'il eſt riche, il n'eſt que le porteur " de ſes biens. La beauté, la force ſont pour une ame foible & " vitieuſe des ornemens meſſéans qui font ſortir davantage ſa lai- " deur. La ſcience même ſéparée de la juſtice & des autres parties " de la vertu, n'eſt qu'une fineſſe artificieuſe; non, ce n'eſt plus la " ſageſſe. Faites donc de continuels efforts, employés toute l'éten-

" due

" tendue de vos forces pour vous élever au-deſſus de nous & de nos " ancêtres. Si nous demeurons au-deſſus de vous, nous rougirons " de notre victoire ; nous applaudirons à la vôtre ſi vous nous ſur- " paſſez, & vous nous ſurpaſſerez ſi loin de deſcendre du rang où " nous vous avons établis, vous vous en ſervez comme d'un point " fixe pour prendre votre eſſor. Quelle honte à celui qui veut être " compté pour quelque choſe, de ne valoir que par ſes ayeux ! Il eſt " vrai que l'honneur des ancêtres eſt pour leur poſtérité un magni- " fique tréſor ; mais conſumer ſoi-même ce tréſor d'honneur, ainſi que " celui des richeſſes, ſans en rien laiſſer à ſes enfans, faute de l'en- " tretenir par des acquiſitions nouvelles, c'eſt une honteuſe diſſipa- " tion, c'eſt une lâcheté. Si vous pratiquez ces maximes, nous " vous recevrons avec tendreſſe, quand vous viendrez nous rejoindre ; " mais ſi vous ne nous apportez qu'une ombre flétrie & dégradée, " ne vous attendez qu'à nos mépris.

Cet échantillon ſuffit pour donner une idée du ton de ce beau diſcours ; il mérite d'être lû en entier dans Platon même ; quelle langue pourroit égaler les grâces de la ſienne, & l'uſage qu'en ſavoit faire un eſprit auſſi brillant que féconde & ſolide !

MÉMOIRE

SUR

CALVUS, Poete & Orateur.

Lû le 25 Juin 1762.

CALVUS réuniſſoit deux talens qui ſe rencontrent rarement, celui d'excellent poëte & celui d'orateur du premier ordre. M. de Burigny s'eſt propoſé de raſſembler les traits diſperſés dans les anciens E'crivains ſur la vie & les ouvrages de Calvus. Il ſe nommoit Caïus Lucinius Calvus, il étoit de la famille *Licinia*, que les

Craſſus, les Lucullus, les Murena avoient rendue une des plus célèbres de Rome: on prétend qu'elle étoit ainſi appelée parce que le chef de leur maiſon avoit les cheveux crêpus, ce que les Latins déſignoient par le mot *licinus*, dont s'eſt formé Licinius. Le père de Calvus étoit Caïus Licinius Macer, orateur célèbre, dont Cicéron parle avec éloge dans ſon Brutus. Macer s'étoit acquis beaucoup de conſidération par ſes talens, mais le dérèglement de ſes mœurs fut la cauſe de ſa perte; voici ce qu'en dit Plutarque: Licinius Macer avoit un grand crédit par lui-même, & étoit encore appuyé de toute la protection de Craſſus; étant appelé en jugement pour cauſe de péculat, devant Cicéron pour lors Préteur, il eut tant de confiance en ſon propre crèdit & dans les ſolicitations de ſes amis, que lorſque les juges étoient encore aux opinions, il courut promptement chez lui, ſe raſa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déjà été abſous, & reprit le chemin de la place publique; mais Craſſus étant allé au-devant de lui & l'ayant rencontré, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix; Macer en fut ſi frappé, qu'il rentra chez lui, ſe coucha & mourut.

Geſner, au mot Licinus.

Brutus, n. 67.

Vie de Cicéron, p. 865.

Valère Maxime parle auſſi de ce jugement, & il y ajoute des circonſtances qui approchent du Roman; il prétend que tandis que l'affaire de Macer ſe jugeoit il étoit revenu chez lui, & que des fenêtres de ſa maiſon il avoit aperçu Cicéron qui changeoit de robe & quittoit celle qu'on appeloit *prætexta*, pour ſe diſpoſer à prononcer la peine à laquelle Macer avoit été condamné; qu'auſſi tôt Macer avoit envoyé dire à Cicéron qu'il pouvoit ſe diſpenſer de le juger puiſqu'il alloit mourir, & que ſur le champ il s'étrangla, ce qui empêcha que le jugement ne fût prononcé. Il eſt conſtant que Macer fut condamné; Cicéron lui-même nous l'apprend.

L. IX, c. 12, n. 7.

Geſner, au mot pretexta.

Calvus, fils de Macer, s'appliqua aux Belles-Lettres & devint excellent Poëte & très-grand orateur: ſes talens ſe portèrent du côté de la ſatire dans laquelle il eut le malheur d'exceller. Il attaqua ce qu'il y avoit de plus puiſſant à Rome, & il acquit bien-tôt de la célébrité, par ſa hardieſſe à ne pas épargner les vices des plus grands perſonnages;

perſonnages ; il compoſa des épigrammes ſanglantes contre Jules-Céſar ; elles firent beaucoup de bruit dans Rome *.

Céſar étoit trop grand pour ſe venger d'un poëte ; dès qu'il ſut que Calvus ſe repentoit de l'avoit offenſé & qu'il deſiroit de ſe réconcilier avec lui, il lui écrivit le premier pour lui offrir ſon amitié †.

Cicéron parle d'une épigramme très ſatirique contre Tigellius, compoſée par Calvus ; il ne ménagea pas plus Pompée que Céſar : Sénèque le père, rapporte deux vers de Calvus, où Pompée eſt fort maltraité, & il aſſure en même tems que ſes poëſies ſont remplies de gaieté & de hardieſſe, *& carmina quoque ejus quamvis joca ſint, plena ſunt ingentis animi.* Quelque penchant qu'il eût pour la ſatire, il exerça quelquefois ſon talent pour chanter ce qu'il aimoit ; Catulle & Properce ont parlé avec éloge des vers qu'il fit en l'honneur de Quintilia. Il y eut une très-grande liaiſon entre Catulle & Calvus ; Catulle lui a adreſſé cette jolie épigramme, qui commence ainſi :

L. VII, epiſt. 4.

Contr. l. III. XIX.

Catul. 95. Properce, l. II, élég. 25.

Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundiſſime Calve.

Et c'eſt à Calvus qu'il parle dans cette autre pièce, où il lui dit :

51. Pièce.

Hoc jucunde tibi poëma feci.

Catulle & Calvus ont été comparés de tout tems par ceux qui étoient le plus en état de juger de leur mérite ;

Nil præter Calvum & doctus cantare Catullum,

dit Horace.

Sat. 10, l. 1.

Properce les joints dans cette pièce, où il ſe plaint des rigueurs de ſa maîtreſſe.

Elég. 19, l. II.

* *Omitto Calvi Licinii notiſſimos verſus :*
Bithynia quicquid
Et prædicator Cæſaris unquam habuit.

Suét. dans Jul. Céſ. c. 49.

† Suét. vie de Jul. Céſ. c. 73. *C. Calvo poſt famoſa epigrammata de reconciliatione per amicos agenti ultro ac prior ſcripſit.*

Iſta meis fiet notiſſima farcina Libellis,
Calve tuâ veniâ, pace Catulle tuâ.

Epiſt. 27, lib. IV. Pline le jeune rapporte des vers de Sentius Augurinus, pour lequel il avoit la plus grande eſtime, où Calvus & Catulle ſont mis en parallèle.

Canto carmina verſibus minutis,
His olim quibus & meus Catullus
Et Calvus.

Epiſt. 16, lib. I. Le même Pline voulant faire l'éloge de Pompeius Saturninus, dit qu'il fait des vers qui valent ceux de Catulle ou ceux de Calvus: *Quel agrément! quelle douceur! quelle tendreſſe! il en mêle quelquefois exprès de plus lâches, de plus négligés, de même que Catulle ou Calvus.*

L. XIX, c, 29, Enfin Aulu-Gelle introduit des Grecs très-habiles dans les Belles-Lettres Grecques & Latines, qui ne trouvoient, dans tous les poëtes Latins, que Catulle & Calvus que l'on pût comparer à Anacréon.

Examinons préſentement Calvus comme orateur: Ciceron, qui paroît aſſez mal diſpoſé en ſa faveur, convient cependant qu'il étoit ſavant; mais il prétend qu'il manquoit de force, & que ſouvent il l'en avoit averti: *multæ erant & reconditæ litteræ, vis non erat: ad*
Epiſt. 21, lib. XV. Brutus, 1. 82. *eam igitur adhortabar.* Il croit que cette foibleſſe venoit d'une exactitude outrée & exceſſive: *Nimiùm tamen inquirens in ſe atque ipſe ſeſe obſervans metuenſque ne vitioſum colligeret, etiam verum ſanguinem deperdebat.* C'étoit l'éloquence Attique que Calvus avoit pris pour ſon modèle, & c'eſt à cette imitation ſervile que Cicéron attribue une partie de ſa foibleſſe: " La fineſſe étudiée & l'extrême délicateſſe de ſon ſtyle étoient ſenties des auditeurs inſtruits & attentifs, ils lui en ſavoient gré; mais c'étoit autant de perdu pour le commun de l'auditoire & pour le barreau, au ſervice duquel eſt née l'éloquence." *Oratio nimia religione attenuata doctis & attente audientibus erat illuſtris; a multitudine autem & a foro cui nata eſt, ejus eloquentia devorabatur.*

L'auteur du dialogue *de oratoribus*, n'admiroit que médiocrement
No. 2. Calvus; il dit que dans vingt-un livres que cet orateur a laiſſés, à

peine y a-t-il un ou deux discours dont on puisse être content ; que c'est ainsi qu'en pense tout le monde ; que personne ne s'avise de lire ce qu'il a écrit contre Asitius ou contre Drusus : mais il avoue en même tems que les gens de lettres ne cessent d'admirer ses accusations contre Vatinius, & sur-tout la seconde, dont il parle avec le plus grand éloge : *Ac precipuè secunda ex his oratio : est enim verbis ornata & sententiis auribus judicum accommodata ; ut scias ipsum quoque Calvum intellexisse quid melius esset ; nec voluntatem quin sublimiùs & cultiùs diceret, sed ingenium ac vires defuisse.*

Catulle a célébré aussi, par une de ses épigrammes, cette harangue contre Vatinius :

Risi nescio quem modò in corona Catul. 54.
Qui cùm mirificè Vatiniana
Meus crimina Calvus explicasset,
Admirans, ait, hæc, manusque tollens
Dî magni, salapucium disertum !

Ces vers nous apprennent en même tems que Calvus étoit d'une très-petite taille, car c'est ce que désigne Catulle par ce mot de *salapucium*, terme dont se servoient les nourrices, lorsqu'elles caressoient les enfans qu'elles allaitoient. Scaliger & Gesner.

Sénèque le père cite ces mêmes vers de Catulle, pour prouver que Calvus étoit d'une très-petite stature ; & il nous apprend que Vatinius effrayé de l'éloquence de son accusateur, interrompit l'orateur pour s'écrier, *rogo vos judices, num si iste disertus est ideo me damnari oportet !* Contr. xix. l. iii.

Ovide donne aussi à Calvus le surnom de petit :

Par fuit exigui similisque licentia Calvi.

Il étoit plein de vivacité dans l'action : *Solebat*, dit Sénèque, *excedere subsellia sua & impetu elatus usque in adversariorum partes transcurrere.*

D'autres auteurs ont parlé de l'éloquence de Calvus avec la plus grande admiration ; Pline le jeune déclare qu'il le regardoit comme son modèle, qu'il tâchoit de l'imiter, du moins dans les figures, & il ajoute, *nam vim tantorum virorum pauci quos æquus amavit Jupiter assequi possunt.* Epist. 2, l. 2. Quintilien assure qu'il a vu des gens qui préféroient Quint. lib. x. c. 1.

Calvus

Calvus à tout ce qu'il y avoit d'orateurs: " j'en ai vu d'autres, " ajoute-t-il, qui, ſur la foi de Cicéron, croyoient qu'il énervoit " ſon ſtyle, en ſe rendant trop difficile dans ſa compoſition, & en " ſe chicannant lui-même; mais, continue-t-il, ſa manière n'eſt " pas moins ſolide que ſévère; ſon ſtyle eſt extrêmement châtié, & " ſouvent ne laiſſe pas d'être mâle: il a écrit dans le goût Attique, " & la mort, qui nous l'a ravi ſi-tôt, a fait tort à ſon éloquence, " ſuppoſé qu'il l'eût perfectionnée, en y ajoutant ſans en rien re- " trancher."

Les talens de Calvus lui avoient donné une ſi grande idée de ſon mérite, qu'il voulut diſputer à Cicéron le premier rang dans l'ordre des orateurs; mais cette prétention fut regardée comme très-mal fondée par ſes partiſans même: *Calvus*, dit Sénèque, *diu cum Cicerone iniquiſſimam litem de principatu eloquentiæ habuit.*

Contr. xix, lib. III.

Calvus devoit être un des plus conſidérables citoyens de Rome, puiſque la maiſon qu'il habitoit fut depuis occupée par l'empereur Auguſte, ainſi que nous l'apprend Suétone.

Suet. c. 72. Crinit. de poetis Latin. c. 20.

Quelques ſavans ſe ſont imaginés que Calvus l'orateur étoit différent du poëte Calvus; mais ils n'auroient pas fait cette diſtinction s'ils avoient lû avec plus d'attention Catulle, & s'ils avoient réfléchi ſur ce qu'en dit Sénèque le père, qui après avoir parlé de Calvus comme orateur, ajoute que ſes vers ſont pleins de hardieſſe, *carmina quoque ejus plena ſunt ingentis animi*; il cite pour preuve ces deux vers contre Pompée:

Contr. l. III. Ibid. XIX.

Faſciola qui crura ligat, digito caput uno
Scalpit: quid credas hunc ſibi velle! virum.

SUR LE

PHILOSOPHE MUSONIUS.

DANS ces tems malheureux où l'empire Romain étoit déſolé par ces monſtres, dont il ſemble que le projet étoit de faire voir à l'univers juſqu'à quels excès d'inſolence peut aller la fureur du deſpotiſme, il s'eſt néanmoins trouvé quelques citoyens qui ont oſé donner des témoignages de leur amour pour la vertu & pour la patrie, même aux dépens de leur vie. Traſea, Pétus, & Barea Soranus étoient regardés comme la vertu même, & ce fut leur mérite éminent qui fit leur crime.

Tacit Annal. l. xvi, n. 21. Tillem. vie de Néron, art. 23.

Ils étoient à peu près contemporains d'un homme qui les prit pour modèles, & qui réunit à la qualité de bon citoyen celle de Philoſophe; c'eſt Muſonius dont M. de Burigny a fait l'hiſtoire, en recueillant dans un Mémoire les traits divers de ſon caractère & de ſa vie, répandus dans les ouvrages des anciens.

Lû le 12 Févr. 1762.

Caïus Muſonius Rufus étoit Toſcan, d'une ville appelée préſentement *Bolſena*, le pays le plus riche de l'Etrurie ſelon Florus: il étoit de l'ordre des chevaliers; ſon père ſe nommoit Capiton. Muſonius s'occupa dès ſa jeuneſſe de l'étude de la philoſophie, & ce fut à l'école des Stoïciens qu'il donna la préférence.

Suidas. Cellarius, t. I. p. 721. Tac. hiſt. l. III. n. 81.

L'amour de la philoſophie ne l'empêcha point d'entrer dans les emplois publics; c'étoit une maxime de l'école du Portique, que le Sage devoit prendre part aux affaires, afin de contribuer autant qu'il étoit en lui au bonheur des hommes, ſoit en protégeant la vertu, ſoit en faiſant la guerre aux vices. Le Sage, diſoient ces philoſophes, étoit même le ſeul qui devoit entrer dans les emplois, parce qu'il étoit ſeul capable de les remplir.

Stanl. p. 518, part. 7.

Muſonius fut chargé, ſelon Suidas, de la partie militaire qui avoit rapport aux fortifications. Les Juifs ont prétendu qu'après la priſe de

Tillem. ruine des Juifs, art. 75. Scaliger, note ſur Euſèbe, à l'an 2096. Canones Iſagoc. p. 311. Bruker, t. II, p 541.

de Jéruſalem, on paſſa ſolennellement la charrue ſur la ville ou au moins ſur le temple, ce qui étoit la marque de la plus entière deſtruction ; ils nomment Turranus Rufus celui qui fut chargé de cette commiſſion. Quelques critiques ont cru, que les Juifs accoutumés à défigurer les noms Latins, avoient ainſi nommé Muſonius Rufus, & qu'ils avoient confondu le nom de ſa patrie, *Tyrrhanus*, avec ſon nom propre.

Cellarius, t. 1, p. 1288.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que Néron, à qui tous les gens de bien déplaiſoient, diſgracia Muſonius & l'exila dans l'île de Giare ; c'étoit un lieu inculte & inhabité où l'on envoyoit ceux que l'on condamnoit à être malheureux le reſte de leur vie. Tout le monde ſait ce vers de Juvenal.

Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum
Si vis eſſe aliquis.

L. VII, c. 16, p. 297.

On ignore les cauſes de l'exil de Muſonius : Philoſtrate ſe contente de dire que Néron l'exila parce qu'il le trouvoit contraire à ſes volontés ; il ajoute que les philoſophes venoient le chercher pour conférer avec lui. Il n'y avoit point d'eau dans l'île de Gyare ; Muſonius examina le terrein, & enfin y découvrit une fontaine, qui ſelon Philoſtrate, a été auſſi célèbre que celle d'Hippocrène. Cependant Muſonius auroit plutôt mérité une très-grande récompenſe de la part de Néron qu'un mauvais traitement ; car il détourna Rubellius Plautus d'aſpirer à l'empire, dont il lui auroit été facile de dépouiller Néron, que ſes crimes avoient rendu l'horreur du genre humain. On peut lire toute cette hiſtoire dans le treizième livre des annales de Tacite.

Chroniq. à l'an 2090. Scaliger, note.

Muſonius eut dans la ſuite permiſſion de revenir à Rome. Euſèbe place ce rappel ſous l'empire de Titus ; en quoi il a été repris par Scaliger, qui prétend que ce fut Veſpaſien, qui rendit la liberté à Muſonius. Il eſt certain qu'il étoit à Rome avant la mort de Vitellius, & qu'il reconnoiſſoit même ce prince pour Empereur, dans le tems que Veſpaſien lui diſputoit l'empire ; c'eſt ce qui eſt conſtant par Tacite, il nous apprend que Vitellius déſeſpérant du ſuccès, envoya une députation à Antonius-primus général de l'armée de Veſpaſien, pour demander la paix, & que Muſonius ſe mêla parmi

Tacite. hiſt. l. III, n. 80 & 81.

les

les députés, & discourut sur les avantages de la paix & sur les dangers de la guerre ; ce qui faisoit rire les uns & ennuyoit les autres à un point, qu'on le chassa & qu'il eût couru risque de la vie, s'il n'eût suivi le conseil des plus prudens, qui l'avertirent de mettre fin à des discours philosophiques si déplacés : cette négociation n'eut aucun succés ; Antonius fit réponse, que le massacre de Sabinus, frère de Vespasien, & l'incendie du capitole étoient un obstacle à tout accommodement ; quelques tems après les soldats d'Antonius entrèrent par force dans Rome, & Vitellius perdit la vie, après avoir souffert les outrages les plus sanglans.

Dès que Rome fut tranquille, Musonius entreprit de venger la mémoire de Barea-Soranus, qui avoit été injustement condamné sur un faux témoignage rendu par P. Egnatius-Celer, sous l'empire de Néron. Le vrai crime de Soranus étoit de s'être attiré, par ses vertus, une trop grande considération, toujours dangereuse sous un prince vicieux. Ce qu'il y eut de plus odieux, c'est que P. Egnatius, qui contribua à faire périr Soranus, avoit toujours été son ami ; il faisoit profession de la philosophie Stoïcienne, & sous le manteau de philosophe il couvrit une ame maligne, perfide, & intéressée : corrompu par argent, il ne rougit pas de porter contre son ami & son bienfaiteur un faux témoignage, qui réduisit Soranus à choisir le genre de mort qui lui convenoit le mieux : ce fut ce Philosophe scélérat, dont Musonius se rendit accusateur. Vespasien n'étoit point encore entré dans Rome depuis son élévation à l'empire, c'étoit Mucien qui gouvernoit pour lors cette grande ville. Quoique tout le monde respectât la mémoire de Soranus, Mucien ne jugea cependant pas à propos de mettre en jugement Egnatius dans un tems où l'autorité de Vespasien n'étoit pas encore affermie, il craignit que cette cause ne reppelât le souvenir de ces odieuses accusations, qui avoient fait trembler tous les Romains, sous les empires précédens. Mais l'année suivante, Musonius eut permission de suivre l'accusation commencée, & il obtint la condemnation de Publius-Egnatius. Soranus fut vengé, & Musonius fut comblé de gloire.

Il eut permission de rester à Rome, lorsque Vespasien par le conseil de Mucien chassa les Philosophes ; mais, il y a apparence qu'il

Tillem. art. 23. Néron.
Tacite, l. xvi, Annal. n. 32.
Tacite, hist.
Tacite. hist. l. iv, n. 10.
Ibid. n. 40.
Xiphilin, Zonaras.

Vie de Jovien, t. II, p. 79.

fut exilé par Domitien ; c'eſt ce que M. l'abbé de la Bléterie a conjecturé d'après une lettre de l'empereur Julien à Thémiſtius, dans laquelle ce prince s'explique ainſi ; *Muſonius devint célèbre par la patience héroïque, avec laquelle il endura les cruautés des tirans, & vécut peut-être auſſi heureux au milieu de ſes diſgrâces que ceux qui gouvernent les plus grands E'tats.*

21. Lettre du III. livre.

On ignore les autres évènemens de la vie de Muſonius, on ſait ſeulement qu'il eut une fille qu'il donna en marriage à Artémidore, un des intimes amis de Pline le jeune, qui nous apprend qu'Artémidore étoit un homme vertueux, & que c'étoit à ſes vertus qu'il devoit la préférence, que Muſonius lui avoit donnée pour en faire ſon gendre. Pline nous apprend en même tems qu'autant que la différence des âges avoit pû le permettre, il avoit été fort lié avec Muſonius, dont il avoit été grand admirateur. Nous n'aurions apparemment rien à deſirer de ce qui regarde ce Philoſophe, ſi nous n'avions pas perdu les Mémoires que Pollion avoit compoſés ſur Muſonius, & qui ſont cités dans Suidas.

Au mot Pollion.

A. Gellius, l. v. c. 1.

Aulu-Gelle nous a conſervé quelques traits de la doctrine de Muſonius, il avoit coutume de dire que lorſqu'un philoſophe faiſoit quelque diſcours de morale, ſi les auditeurs n'étoient occupés qu'à louer le talent de celui qui parloit, c'étoit de l'éloquence perdue ; qu'il valoit mieux qu'ils fuſſent aſſez touchés pour ſe reprocher leurs fautes & pour former la réſolution de ſe corriger ; que d'ailleurs la véritable admiration ſe manifeſtoit plutôt par un grand ſilence que par les louanges.

A. Gellius, l. xvi, c. 1.

Muſonius, diſoit encore, & peut-être d'après Caton le cenſeur : " faites attention que lorſqu'il vous en aura coûté quelque peine " pour faire une bonne action, la peine paſſera bientôt, & le mé- " rite de l'action vertueuſe vivra autant que vous ; mais lorſque le " plaiſir vous aura fait faire quelque choſe de mal, le plaiſir paſſera " & la honte reſtera."

L. xviii, c. 2.

Muſonius auroit voulu que l'eſprit de l'homme, qui aſpire à la ſageſſe eut toujours été utilement occupé, *nam remittere animum quaſi amittere eſt*, diſoit-il, il ne faiſoit aucune eſtime de l'argent : un jour, un homme habillé en philoſophe ſe préſenta devant Muſonius pour lui demander quelque argent, il ordonna qu'on lui remît une

L. ix. c. 2.

ſomme aſſez conſidérable; les amis de Muſonius lui repréſentèrent que ce prétendu Philoſophe n'étoit qu'un fort méchant homme; à quoi Muſonius repliqua, il eſt donc digne de recevoir de l'argent.

Thraſea lui diſoit un jour qu'il aimoit mieux être tué aujourd'hui, qu'exilé demain: à quoi notre philoſophe repliqua, " ſi vous " choiſiſſez la mort comme un plus grand mal que le banniſſement, " c'eſt une folie de choiſir un plus grand mal: ſi vous la regardez " comme un moindre mal, qu'eſt-ce qui vous a permis de la choi- " ſir? ne vaut-il pas mieux vous contenter de ce qui doit vous ar- " river?" Il paroît par ce diſcours que Muſonius donnoit la préférence ſur le ſuicide à une réſignation parfaite aux décrets de la deſtinée. Arriani Epict. l. 1, c. 1, p. 86.

C'eſt dans Stobée qu'il faut principalement rechercher les ſentimens de Muſonius; on trouve dans ſon recueil des extraits de pluſieurs ouvrages de ce Philoſophe, qui ont tous rapport à la morale; une de ſes maximes étoit qu'il falloit toujours regarder le jour auquel nous ſommes, comme pouvant être le dernier de notre vie, & que ce ſeroit un motif de ne jamais s'écarter de la vertu: ce qui eſt très-conforme au conſeil donné par le Sage, *ſongez continuellement à votre fin, & vous ne pécherez jamais.* Stobée, ſerm. t. I, p. 17.

Muſonius étoit très-oppoſé au luxe, à la magnificence & à la ſomptuoſité des habits, il vouloit qu'on n'en eut qu'un ſeul; c'eſt le conſeil de l'Evangile, *ne induerentur duabus tunicis:* il croioit que rien n'étoit plus pernicieux que de s'accoûtumer à dire des choſes contraires à la pudeur, parce que cette liberté conduiſoit à les commettre. Il interdiſoit tout commerce avec les femmes, à moins que ce ne fût une épouſe légitime, & ſeulement dans le deſſein d'avoir des enfans: c'étoit l'uſage dans ce tems-là que les hommes laiſſaſſent croître leur barbe, quelques-uns ſe raſoient par propreté ou par ſingularité. Muſonius leur en faiſoit un reproche; *c'étoit,* diſoit-il, *une délicateſſe indigne d'un homme grave, c'étoit vouloir reſſembler aux femmes.* Il conſeilloit de profiter des occaſions de mourir avec honneur, de crainte qu'on ne les retrouvât pas ſi on les laiſſoit échapper. Il croyoit que l'uſage de la viande appeſantiſſoit l'eſprit; il trouvoit fort mauvais que l'on fît des ouvrages ſur l'art de manger, comme Page 18. Math. c. 10, verſ. 10. Marc, c. 6, v. 9. Luc, c. 9, verſ. 3. Stobée, p. 78. P. 82. Pages 82 & 83. P. 88. P. 160.

Pages 166 & 167. on en fait ſur la médicine & ſur la muſique. Il recommandoit fort la tempérance, qu'il regardoit comme un des principes de la ſanté.

P. 169. Il croyoit qu'il étoit indigne d'un Philoſophe d'avoir aucun procès en réparation d'inſulte, parce qu'il devoit mépriſer les outrages, & avoir aſſez bonne opinion de lui pour ſe croire au-deſſus de toute

P. 212. inſulte ; il diſoit que le vrai moyen de ſe faire reſpecter étoit de ſe

P. 234. reſpecter ſoi-même. Il avoit écrit ſur l'exil, & il combattoit l'opinion de ceux qui regardoient cet état comme un très-grand mal ; il ſe fondoit ſur cette raiſon, que l'on pouvoit être heureux par-tout,

P. 336. puiſque par-tout l'on pouvoit être vertueux. Un prince qui avoit un état dans la Syrie, attiré par la réputation de Muſonius, vint lui rendre viſite : notre Philoſophe l'entretint des avantages de la philoſophie, il lui prouva qu'elle eſt principalement faite pour les rois, parce qu'elle apprend ce que c'eſt que la juſtice & la vertu, & tout ce qui peut contribuer à rendre les hommes heureux. Le prince enchanté de ce qu'il entendoit, pria Muſonius de vouloir bien lui dire, quel ſeroit le préſent le plus agréable qu'il pourroit lui faire : c'eſt, lui repondit Muſonius, que vous profitiez de ce que vous venez d'entendre.

P. 412. Muſonius conſeilloit à tout le monde, & même aux philoſophes,

Pages 424 & 425. de ſe marier, *parce que*, diſoit-il, *le mariage eſt conforme à la nature & néceſſaire pour la conſervation des ſociétés* ; il regardoit le

P. 450. grand nombre d'enfans comme la richeſſe des états, & il croyoit que

P. 478. l'union des frères faiſoit le bonheur des familles. Il recommandoit

P. 370. aux Philoſophes la culture de la terre comme un exercice très-aſ-

Apol. 1. ſorti à leur profeſſion : au lieu de nous arrêter ici à faire l'éloge de Muſonius, nous citerons en ſa faveur un témoignage bien plus reſpectable ; c'eſt celui de Saint Juſtin, martyr, il met ce philoſophe au nombre des Stoïciens qui ont très-bien écrit ſur la morale.

Voyez note de Spencer ſur Origène contre Celſe. l. III. Origène, t. I. p. 491. Il y avoit dans ce même tems un autre philoſophe appelé auſſi *Muſonius*, que quelques-uns ont confondu avec celui dont nous venons de parler, parce qu'il fut auſſi exilé par Néron : mais il eſt conſtant qu'il faut les diſtinguer, ainſi que l'a fait Philoſtrate, & c'eſt manifeſtement vouloir donner un ſens forcé au paſſage de Philoſtrate, qui appelle ce Muſonius *Babylonien*, que de croire, avec

Oléarius,

Oléarius, qu'il a entendu par ce terme un Philoſophe, profeſſant la doctrine des Chaldéens : d'ailleurs ce Muſonius étoit un cynique, qui, par l'exceſſive liberté de ſes diſcours s'attira la diſgrâce de Néron ; ce Prince le fit mettre dans une priſon, où il ſeroit mort de misère, ſans la force de ſon tempérament ; c'eſt ce que nous apprend Philoſtrate, & il aſſure en même tems que ce philoſophe eſt celui des mortels qui a le plus approché de la ſageſſe d'Apollonius ; c'eſt apparemment le même dont parle Origène dans ſon troiſième livre contre Celſe, où il dit, que dans toutes les ſectes des philoſophes, il y a eu des gens qui ont mérité d'être propoſés comme des modèles de ſageſſe : Socrate autrefois & depuis peu Muſonius.

Philoſtr. l. IV. c. 12.

L. III n. 66. t. I, p. 491.

C'étoit avec Muſonius le cynique que le fameux Apollonius de Tyanes étoit en grande liaiſon. Philoſtrate a conſervé des lettres que ce Muſonius étant en priſon écrivoit à Apollonius ; on ne ſait point le détail de cette affaire, mais ce qui eſt certain, c'eſt que Muſonius le cynique fut condamné à travailler avec ceux qui devoient couper l'iſthme de Corinthe. Le philoſophe Démétrius l'y trouva enchaîné & la bêche à la main ; il ne put ſoutenir un pareil ſpectacle ſans témoigner ſon indignation contre la tyrannie ; Muſonius chercha à le conſoler, en lui prouvant que le tyran étoit beaucoup plus à plaindre que ceux qu'il tourmentoit.

L. IV, c. 46. p. 187.

Philoſtr. l. V, c. 19, p. 209.

C'eſt cet évènement de la vie de Muſonius, qui a donné occaſion à un dialogue de Lucien, où Ménécrate & Muſonius s'entretiennent, il y eſt queſtion de l'enterpriſe de percer l'iſthme & des autres extravagances de Néron.

Quelques Savans ont cru voir dans Suidas, que Néron avoit fait mourir ce Muſonius ; mais le texte de Suidas eſt ſuſceptible d'un autre ſens, & pourroit bien n'avoir rapport qu'à l'exil auquel Muſonius fut condamné.

Voyez Oléarius & Brucker, t. III, p. 505.

SUJET DE LA QUATRIE'ME E'GLOGUE DE VIRGILE.

L'OBJET des trois premiers églogues de Virgile eſt plus ſimple & plus borné que celui de la quatrième ; la première publie la bonté qu'avoit eu Céſar-Octavien, ſurnommé dans la ſuite Auguſte, de remettre le poëte en poſſeſſion de ſa chaumière & de ſon champ, aux portes de Mantoue ; la ſeconde roule ſur un jeune berger, qui, ſelon le témoignage d'Apulée, avoit pour maître Pollion, grand protecteur des gens de Lettres, & de Virgile en particulier ; le même Pollion eſt loué dans la troiſième, comme aimant & cultivant la poëſie : " Pollion aime nos Muſes, quoique champêtres. . . . " Pollion compoſe auſſi des vers, d'un genre plus élevé. . . . . Puiſſe " le poëte qui vous eſt attaché, ô Pollion, en venir au point où il " eſt charmé de vous voir parvenu vous-même." Pour la quatrième églogue, elle renferme auſſi les louanges d'Octavien & de Pollion, mais ſur des objets beaucoup plus magnifiques ; Octavien eſt Apollon lui-même, qui règne pour le bonheur du genre humain ; Pollion actuellement Conſul, c'étoit l'an de Rome 714, voit expirer le ſiècle de fer, & à ce dernier des âges qui ſont décrits dans Héſiode, natif de Cume, ſuccède un nouvel âge d'or, où règneront l'abondance & la paix : la naiſſance d'un enfant divin opérera toutes ces merveilles, elle fera treſſaillir de joie la machine du monde, la terre, les mers, la voûte céleſte, & l'enfant dans ſon tems régira l'Univers, pacifié par les vertus de ſon père.

Apolog. p. 416. éd. Par. 1668.

Fabric. Bibl. Græc. tom. I. p. 182, ſeqq.

C'eſt donc avec raiſon que Virgile commence l'églogue par invoquer, non des Muſes ſimplement paſtorales, mais les muſes Siciliennes de Théocrite, qui ſortent quelquefois de la ſphère des bergers pour paſſer à des ſujets étrangers, témoin, entre autres, la

ſeconde

ſeconde Idylle, où le poëte Grec n'a pas tracé la moindre image paſtorale. Que devient, après cette ſimple remarque, la critique pointilleuſe, haſardée de nos jours contre le premier vers de l'églogue Latine? comme ſi Virgile n'avoit invoqué d'abord que les Muſes paſtorales, & qu'il leur eût enſuite fait prendre un ton élevé, qui ne pouvoit leur convenir. Rendons plus de juſtice aux bons ouvrages de l'antiquité, &, pour notre propre intérêt même, préférons toujours la ſatisfaction de jouir des véritables beautés, aux plaiſir ingrat de les traveſtir en défauts. Mais pour nous borner à la partie hiſtorique de l'églogue, & à la perſonne de celui dont elle annonce la naiſſance, ne ſeroit-ce pas quelque enfant qui eût échappé juſqu'ici aux recherches des commentateurs de Virgile? C'eſt ainſi que M. de la Nauze débute, dans un Mémoire lû à l'Académie, dans lequel il recherche quel eſt cet enfant, que le poëte fait naître ſous de ſi heureux préſages. Le 29 Janv. 1762.

L'opinion qui rapportoit l'églogue à la naiſſance du Meſſie, a été la plus conſtamment ſuivie, depuis le règne de Conſtantin juſque vers le commencement du dernier ſiècle; elle a été amplement réfutée, ſur-tout par Servatius-Gallæus, nous n'en dirons pas davantage. Celle qui dans la ſuite a eu le plus de vogue, regardoit la naiſſance d'un fils de Pollion, ſoit Aſmius-Gallus, né l'an 713, pendant que ſon père étoit Conſul déſigné; ſoit un prétendu Saloninus, né l'année ſuivante, ſous le conſulat de ſon père, & mort neuf jours après ſa naiſſance: deux ſentimens propoſés par Servius, & dépourvus également de vraiſemblance, ne fût-ce que par le raiſonnement ſuivant. De Sybill. Diff. 18.

Après Romulus, fondateur de Rome, Jules-Céſar a été le premier Romain qu'on ait mis au rang des Dieux; ſon apothéoſe eſt du commencement de l'an 712; & Céſar-Octavien, ſon fils adoptif, appelé en conſéquence, par une diſtinction ſingulière, *Divi filius*, fut dès-lors le ſeul des Romains en poſſeſſion des honneurs & des titres d'une origine divine. Sur ce fondement la première églogue traitoit Octavien de Dieu, en l'an 713; & comment la quatrième auroit-elle prodigué à un fils de Pollion, dans la même année ou dans la ſuivante, les ſuperbes titres d'un cher deſcendant des Dieux, d'un illuſtre rejeton de Jupiter, le père des dieux, d'un fils qui régiroit

régiroit un jour l'Univers à la place de ſon père? Pollion étoit de famille plébéïenne, &, en qualité de principal chef des troupes de L. Antonius & de Fulvie, il faiſoit la guerre au jeune Céſar, non-ſeulement en 713, mais encore au commencement de 714, où il n'avoit obtenu le conſulat qu'à titre d'ennemi du même Octavien. Virgile donc, à moins d'avoir été le plus imprudent de tous les hommes, n'a pu aſſigner alors à Pollion, ou à ſes enfans, une prérogative d'origine & un degré de fortune qui diſtinguoient la propre perſonne d'Octavien, & dont ce Prince étoit infiniment jaloux.

Ces raiſons, & d'autres encore, ont engagé pluſieurs Savans à chercher quelque enfant plus convenable par ſa naiſſance & par ſes liaiſons de parenté; les uns ſe ſont déterminés pour Marcellus, fils d'Octavie ſœur du jeune Céſar, idée dont Aſcenſius avoit eu déjà quelque léger ſoupçon il y a plus de deux cents ans; les autres ſe ſont arrêtés à Druſus, fils de Livie, né dans la maiſon d'Octavien trois mois après leur mariage. Mais l'églogue porte pour caractère chronologique le conſulat de Pollion, *te conſule Pollio*; ainſi Marcellus, né l'an 712, puiſqu'il atteignit ſa vingtième année, ſelon Properce auteur contemporain, & qu'il mourut en 731 ſelon Dion, ne ſauroit être l'enfant dont Virgile a célébré la naiſſance: d'ailleurs Octavien n'avoit, en 712, que vingt-un ans; or à cet âge lui faire entendre, pour lui plaire, qu'il mourroit ſans poſtérité, & qu'il auroit pour héritier le fils de ſa ſœur, c'eût été, dans le poëte le plus ſenſé qui fut jamais, une véritable folie; & quand il auroit été capable de haſarder de pareilles prédictions, Octavie, par prudence, auroit été la premiere à les ſupprimer. Lorſque dans la ſuite, en l'an 729, Auguſte n'eſpérant plus avoir de fils, adopta Marcellus, en lui donnant ſa fille Julie en marriage, le motif de l'adoption fut la qualité de gendre, non celle de neveu, τοῦτον μὲ ἅμα παῖδα καὶ γαμβρὸν ἐποιήσατο Καῖσαρ: avant cette élévation de Marcellus, l'avoir regardé comme de la famille des Céſars, & comme leur héritier préſomptif, c'eût été faire outrage à Céſar-Octavien.

Propert. III. 16. 15.

Dio, LIII, p. 517.

Plutarch. in Antonio, t. 1. p. 955.

L'opinion en faveur de Druſus n'eſt pas mieux fondée, ni du côté de la chronologie, ni à aucun autre égard; Octavien, au commencement de l'an 716, ſelon Dion, épouſa Livie, quoique groſſe de ſix mois d'un premier mariage; & Druſus né trois mois après

Dio, XLVIII, p. 383.

le

le ſecond, n'étoit pas né par conſéquent ſous le conſulat de Pollion, dès l'an 714. A peine fut-il venu au monde qu'il fut renvoyé à ſon père, par l'ordre d'Octavien ; & malgré ce fait, atteſté par l'hiſtoire, on voudroit que Virgile, plus inconſidéré cent fois que les mauvais plaiſans de Rome, qui badinoient ſur cette naiſſance, eût affecté de la célébrer à grand bruit, comme étant celle du propre fils & de l'héritier naturel d'Octavien : le poëte auroit donc olé adjuger à ce prince un enfant qu'il déſavouoit, & donner atteinte en même tems à la vertu de Livie, qui ſe piquoit de régularité, à l'honneur de ſon premier mari, qui vivoit encore, & aux prérogatives de Tibère, qui étoit leur fils aîné. Virgile étoit trop judicieux pour offenſer en voulant plaire, & il étoit trop conſéquent pour caractériſer par le retour de la vierge Aſtrée, *jam redit & virgo*, & par la faveur de la chaſte Lucine, *caſta fave Lucina*, la naiſſance d'un fruit qui auroit été illégitime. Ce qu'il y a de plus étrange c'eſt d'avancer, comme on l'a fait, que par le vers *incipe parvo puer riſu cognoſcere matrem*, le poëte prétende inviter les parens de Druſus, Octavien & Livie, à rire aux dépens du mari qu'ils ont dupé. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir que la pièce de Virgile eſt encore moins applicable à Druſus qu'à Marcellus, ou qu'à un fils de Pollion. Ibid. p. 384.

Comment chercher préſentment, dans l'hiſtoire de ces tems-là, un enfant dont l'origine & les hautes deſtinées, ne le cédant en rien à toute la grandeur d'Octavien, ne puiſſent convenir qu'à un fils d'Octavien lui-même ? Mal-à-propos un nouvel éditeur de Virgile a-t-il cru trouver le dénouement de la difficulté, en imaginant que Livie accoucha d'un enfant mort vers l'an 717 ou 718, & que Virgile avoit compoſé l'églogue dans le tems de la groſſeſſe. Mais, en premier lieu, il ſe ſeroit écoulé pour lors trois ou quatre ans depuis le conſulat de Pollion, & c'eſt ſe jouer du témoignage de Virgile, que de prétendre qu'en diſant *conſul*, il ait voulu dire *conſulaire*. En ſecond lieu, toute groſſeſſe de Livie, depuis la naiſſance de Druſus, eſt contredite par l'hiſtoire, puiſque l'antiquité regardoit Octavien & Livie comme incapables d'avoir jamais eu d'enfant l'un de l'autre : *Eſt quædam privatim*, dit Pline, *diſſociatio corporum ; & inter ſe ſteriles, ubi cum aliis junxere, gignunt, ſicut Auguſtus & Livia.* Ant. Bourgeois, ad Virg. opera. Hiſt. Nat. VII, 13.

Livia. Ce n'eſt donc point d'un de leurs enfans, c'eſt de Druſus, né trois mois après leur mariage, que Suétone a parlé : *Ex Livia nihil liberorum tulit, cùm maximè cuperet : infans, qui conceptus erat, immaturus eſt editus.* Ce témoignage, qu'on voudroit faire ſervir à renverſer l'autorité de Pline, ne ſert qu'à la confirmer, & par conſéquent l'objet de la muſe de Virgile n'étoit point un enfant que Livie portât dans ſon ſein.

Suéton, 11. 63.

Quant à la compoſition de l'églogue dans le tems d'une groſſeſſe, la remarque paroît juſte & certaine ; le poëte implore le miniſtère de Lucine, divinité des femmes enceintes, qui devoit préſider à l'accouchement ; il dit que l'enfant recevra la vie, & que ſa naiſſance fera finir le ſiècle de fer & recommencer l'âge d'or ; en un mot, il ne ceſſe d'accumuler des circonſtances qu'on ne peut entendre que d'une naiſſance prochaine. Il a donc fait ce qui eſt arrivé auſſi à d'autres poëtes dans de pareilles conjonctures, c'eſt de ſaiſir le tems d'une groſſeſſe, pour annoncer d'avance à des parens un enfantement propre à les flatter ; ce ſera toujours un fils plutôt qu'une fille, & ce fils ſera toujours un prodige ; on ſe hâte d'en divulguer prématurément l'horoſcope, de peur que l'évènement ne vienne à la déranger, & à faire perdre à l'auteur une occaſion de ſignaler ſon zèle & ſon talent. Voilà ce que Virgile a voulu faire pour Octavien, & la groſſeſſe intéreſſante pour ce Prince n'eſt pas difficile à découvrir, puiſque entre les différentes femmes qu'il prit ſucceſſivement, il n'y en eut qu'une qui devint groſſe, & qu'elle le fut une ſeule fois.

Servilia, qu'il avoit d'abord fiancée, fut renvoyée avant la célébration des noces ; Clodia, qu'il épouſa peu après, fut renvoyée auſſi avant la conſommation du mariage ; Scribonie enſuite, qui remplaça Clodia, le rendit père de la fameuſe Julie ; & Livie, qu'il épouſa depuis & qui lui ſurvéçut, a été réputée ſterile par rapport à lui. La groſſeſſe de Scribonie a donc été celle qui a donné matière aux vers de Virgile, & toutes les circonſtances raſſemblées dans l'églogue confirment pleinement cette idée.

Première circonſtance ; le conſulat de Pollion. Octavien avoit épouſé Scribonie dans les premiers mois de ce conſulat, ſelon le témoignage de Dion, & de ce mariage naquit la fameuſe Julie, à la

Dio. XLVIII, p. 366.

fin

fin de la même année 714, puiſque, ſelon le même Dion, Octavien répudia Scribonie après en avoir eu une fille, & que la répudiation ſe fit le jour même d'une fête, qu'il célebroit au commencement de 715: la groſſeſſe de Scribonie, déjà donc fort avancée dans les derniers mois de 714, offroit à la muſe de Virgile un évènement prochain, qui devoit dater du conſulat de Pollion, & combler de joie Céſar-Octavien. Ibid. p. 377.

Seconde circonſtance; la paix de Brunduſe. Les deux triumvirs Octavien & Antoine mirent bas les armes, & conclurent la paix enſemble à Brunduſe, en 714; les articles du traité furent dreſſés par le conſul Pollion & Fontéïus-Capito, du côté d'Antoine, & par Agrippa & Mécénas, du côté d'Octavien; après quoi les deux Triumvirs vinrent enſemble paſſer à Rome les derniers mois de la même année 714. Pendant que les Romains ſe livroient alors à tous les tranſports de la plus vive allégreſſe, Virgile, de ſon côté, annonçoit la paix, l'abondance, les plus grandes merveilles, & la naiſſance prochaine d'un enfant qui régiroit un jour l'Univers, que les vertus de ſon père venoient de pacifier: *Pecatumque reget patriis virtutibus orbem.*

Troiſième circonſtance; la réconciliation de Pollion avec Octavien. Pollion, partiſan déclaré d'Antoine, avoit fait la guerre au jeune Céſar pendant l'année 713, & il la faiſoit encore en Illyrie lorſque, vers le milieu de ſon conſulat, en 714, il revint en Italie pour travailler à la paix de Brunduſe, dont l'un des articles mit l'Illyrie dans le partage d'Octavien; le Conſul repartit bientôt après, & alla continuer pour Octavien une guerre qu'il avoit commencée pour Antoine: la circonſtance étoit unique, pour autoriſer un poëte à joindre aux louanges d'Octavien celles de Pollion, juſque-là ſon ennemi. Virgile dit donc au Conſul, ſur ſon retour en Illyrie, que s'il reſte encore quelque mauvais levain de l'aſſaſſinat de Jules-Céſar, ſes exploits vont effacer juſqu'aux derniers veſtiges de cet attentat, & donner le calme à l'Univers: *Te duce, ſi qua manent ſceleris veſtigia noſtri, irrita perpetuâ ſolvent formidine terras.* Le ſuccès de cette guerre de Pollion fut mieux prévu que celui des couches de Scribonie; le Proconſul, de retour à Rome l'année ſuivante, 715, triompha des Parthini le 25 d'Octobre. Grut. Inſcript. p. 297.

Quatrième circonſtance; un projet de guerre maritime. *Pauca tamen ſuberunt priſcæ veſtigia fraudis, quæ tentare Thetim ratibus, &c.* Octavien & Antoine, au milieu des réjouiſſances de Rome pour la paix de Brunduſe, firent des préparatifs, ſelon Dion, pour aller faire la guerre en Sicile à Sextus-Pompée; les ſuites de ces préparatifs furent de mettre la famine dans Rome, & d'y exciter une cruelle ſédition contre les deux Triumvirs dans les derniers jours de la même année 714, comme Dion l'a remarqué. Peu avant la famine, Virgile célébroit les approches de la guerre par mer, & dans le tems de la famine le peuple mutiné força les Triumvirs à la paix avec le fils du grand Pompée: de même auſſi peu avant la famine Virgile, dans la même églogue, parloit d'Octavien ſous le nom d'Apollon; & pendant la famine les Romains reprochoient au même Octavien, ſelon Suétone, le goût d'emprunter la figure d'Apollon dans ſes parties de plaiſir. Trop ſouvent, ſoit raiſon, ſoit caprice, la même action dont on aura fait honneur à quelqu'un, vient enſuite à lui faire tort.

Dio, xlviii, p. 376.

Ibid. p. 378.

Sueton. ii, 70.

Cinquième circonſtance; l'époque de l'empire d'Octavien en Occident. Quoique cette époque ait échappé aux chronologiſtes, elle n'en eſt pas moins certaine par les anciens monumens. On ſait que le prénom d'Empereur déſignoit un pouvoir réel & permanent, par une ſignification bien différente du ſimple titre *Imperator*, qui marquoit un exploit de guerre, ou tout au plus un commandement paſſager. Jules-Céſar avoit aigri les eſprits, ſelon Suétone, en ſe faiſant donner ce prénom d'Empereur; & Dion ajoute, que cette qualité lui fut déférée, pour lui & pour ſes deſcendans. Le jeune Céſar, trop heureux d'abord d'avoir pu hériter des biens & du nom de ſon père adoptif, ne s'étoit pas preſſé pour le titre d'Empereur en prénom; & les quatre années de trouble, qui s'étoient écoulées depuis la mort du premier Empereur juſqu'à la paix de Brunduſe, n'avoient pas permis encore au nouvel héritier, de faire revivre ſi promptement le titre impérial. Mais auſſi-tôt après la paix de Brunduſe, le titre reparut à l'entrée ſolennelle que les deux Triumvirs firent en triomphe dans la ville de Rome; Octavien avec la qualité d'Empereur en prénom & de Triumvir, & Antoine avec celle de Triumvir ſeulement, ſuivant une ancienne inſcription des marbres capitolins.

Sueton I. 76. Dio, liii, p. 474.

IMP.

IMP. CAESAR. DIVI. F. C. F. III. VIR. R. P. C. OV. . . QVOD PACEM. CVM. M. ANTONIO. FECIT. M. ANTONIVS. M. F. M. N. III. VIR. R. P. C. OVAN. . QVOD. PACEM. CVM. IMP. CAESARE. FECIT. Le même prénom ſe trouve répété peu après ſur diverſes médailles du jeune Céſar ; une de Pembrock, de l'an 716 ; une de Vaillant, de l'an 718 ; deux du P. Hardouin d'environ la même année, toutes avec le titre auſſi de Triumvir, comme dans l'inſcription. On voit par-là que l'inſcription, étant le plus ancien de tous ces monumens, détermine l'époque de l'empire d'Octavien à l'année 714.

Num. Ant. Tab. 13. Fam. Rom. Julia, 60. Oper. Select. p. 696.

Dion ſemble dire au contraire, qu'Octavien ne prit la qualité d'Empereur, que depuis la fin du Triumvirat, & plus préciſément en l'an 725 : mais l'écrivain parle en cet endroit du pouvoir impérial, tant ſur la partie orientale que ſur la partie occidentale de l'empire Romain. Après la mort d'Antoine, & après la réunion des deux parties de l'empire, Octavien conſulte en 725, s'il ne renoncera pas au gouvernement de l'État : Mécénas lui propoſe de le garder avec le titre, ou de Roi, ou de Céſar, ou d'empereur ; & l'on s'en tint à ce dernier. Il n'y a dans ce récit de Dion rien d'incompatible avec l'inſcription & les médailles, rien qui empêche que Céſar-Octavien n'eût déjà reçu le même titre en 714, & n'eût exercé conſéquemment, dès la même année, la dignité impériale en Occident, pendant qu'Antoine tenant encore l'Orient ſous ſa domination, & que Lépide, l'autre Triumvir régiſſant l'Afrique, ne pouvoient l'un & l'autre que fermer les yeux ſur le nouveau titre de leur collègue : c'étoit donc pour Virgile une belle occaſion de dire, quatre ans après la mort du premier Empereur, que le ſecond commençoit à règner, *jam regnat Apollo.* Et comme le mot *regnat* auroit pu bleſſer la délicateſſe des Romains, le poëte a eu l'attention d'adoucir le terme, en le faiſant tomber figurément ſur une Divinité, dont le nouvel Empereur aimoit à prendre le nom & la reſſemblance.

Dio. 11, p. 695, & ſeq.

C'eſt ainſi que la quatrième églogue raſſemble avec ſoin les circonſtances hiſtoriques des derniers mois de l'an 714 ; la groſſeſſe avancée de Scribonie ; le conſulat de Pollion ; les réjouiſſances de Rome pour la paix de Brunduſe ; le rétabliſſement de Pollion dans les bonnes grâces d'Octavien ; le projet d'une guerre maritime contre

Sextus-

Sextus-Pompée, & l'époque de l'empire d'Octavien en Occident, pour flatter tour-à-tour l'Empereur & le Conſul par les endroits les plus ſenſibles. Il ſera facile, au moyen de cette clef, de découvrir toutes les alluſions des autres traits ſemés dans l'églogue; & il ne reſte plus qu'à fixer le véritable ſens des quatre derniers vers :

Incipe, parve puer, riſu cognoſcere matrem,
Matri longa decem tulerunt faſtidia menſes;
Incipe, parve puer; cui non riſere parentes,
Nec Deus hunc menſâ, dea nec dignata cubili eſt.

Le Poëte ſuppoſe Scribonie à terme, & il exhorte l'enfant à donner à ſa mère, pour première ſatisfaction, le plaiſir de le voir venir au monde ſans rien de difforme. Celui qui naquit, ajoute Virgile, ſans cauſer cette joie à ſes parens, c'eſt-à-dire Vulcain, ſelon l'interprétation de Servius ſur cet endroit de l'églogue, fut chaſſé du Ciel à cauſe de ſa difformité: la mythologie Grecque diſoit, qu'on l'en chaſſa d'abord après ſa naiſſance, γενόμενον, & que dans la ſuite il lui fallut uſer de fineſſe, pour engager les Dieux à le reconnoître, & à lui redonner une place parmi eux. Tel eſt le ſens de l'exhortation faite à l'enfant, immédiatement avant ſa naiſſance.

Pauſan. I, 20.

Cependant la prédiction pour un fils ne s'étant point accomplie, & la place du fils, qui devoit parvenir au comble de la gloire, ayant été remplie par une fille, qui fut le ſcandale de Rome, & l'opprobre de la maiſon des Céſars; le peu d'intérêt qu'on prit depuis au véritable objet de l'églogue, ou peut-être l'intérêt qu'on eut à la faire oublier, y répandit bientôt des nuages. Aſinius-Gallus, fils de Pollion, ſe venta dans la ſuite du tems, que l'églogue avoit été faite en ſon honneur; Aſconius le lui avoit entendu dire, ſelon un récit de Servius: mais, ſi le rapport de l'églogue à la perſonne de Gallus eût paſſé pour conſtant, ni Gallus n'auroit été dans le cas d'en inſtruire Aſconius, ni Aſconius de remarquer la prétention ſingulière de Gallus, ni Servius d'aller chercher, comme il a fait, un autre fils de Pollion, un prétendu Saloninus, dont la dénomination répugnéroit même à la chronologie de ces tems-là. Au milieu de tous ces embarras, heureuſement les ſeuls vers du Poëte, rapprochés des évènemens de l'hiſtoire, diſent aſſez clairement, que l'enfant, qu'il

imaginoit, étoit le fruit même que Scribonie portoit encore dans ſon ſein, & dont elle accoucha dans les derniers jours de l'an 714.

EXAMEN

D'UN PASSAGE DE LA VIE D'ALEXANDRE,

Où Plutarque rapporte la mort de Statira, femme de Darius.

PLUTARQUE, en qualité d'hiſtorien, eſt peut-être l'auteur de l'antiquité, qui mérite à la fois le plus d'éloge & de cenſure. Philoſophe, Politique, & Citoyen, il a conſidéré l'Hiſtoire comme une école de mœurs: c'étoit l'enviſager ſous le point de vûe le plus noble & le plus utile. De-là ſon attention à recueillir tous les traits qui peignent les hommes, qui caractériſent les héros, qui peuvent inſpirer l'horreur du vice, l'humanité, l'oubli généreux de ſoi-même, le courage d'eſprit, le zèle pour le bien public, le mépris des richeſſes, des grandeurs & de la vie même. Il ne raſſemble des faits que pour donner des leçons, il ne raconte que pour avoir l'occaſion & le droit de réfléchir; & ſes réflexions, toûjours libres, preſque toûjours vraies, ſouvent profondes, plus judicieuſes que recherchées, il les rend touchantes & perſuaſives, parce qu'il ne ſe montre ni Cynique ni bel eſprit. C'eſt à ce mérite, reconnu généralement, que ſes ouvrages hiſtoriques doivent le ſuffrage unanime de tous les lecteurs qui chériſſent la vertu. Ils y trouvent une morale intéreſſante & noble, dont les principes puiſés dans le cœur, élèvent l'ame ſans la rebuter, & ne lui propoſent que des efforts dont elle ſe ſent capable, ſur-tout à la vûe des examples dont l'auteur a ſoin de les fortifier. 1753.

Mais il eſt quelques lecteurs plus difficiles, qui moins touchés des réflexions de Plutarque, dont la plûpart ne leur paroiſſent que les conſéquences des faits, regardent l'exactitude comme la principale qualité d'un hiſtorien, & ſe croient en état de prouver que Plutarque

en

en a manqué dans bien des occaſions. Ils lui reprochent d'avoir peu connu cet ordre ſi néceſſaire pour la clarté d'un récit, cet enchaînement heureux, ces liaiſons naturelles qui conduiſent d'un fait à un autre, de négliger des dates importantes ou des circonſtances eſſentielles, & par-là de tomber quelquefois dans des mépris groſſières. Les *vies des hommes illuſtres* ſont à leurs yeux des tableaux eſtimables par le coloris, mais peu corrects, & où l'expreſſion eſt ſupérieure à l'ordonnance.

Plutarque eſt donc un de ces auteurs qu'on ne doit blâmer qu'avec réſerve & louer qu'avec reſtriction. La ſaine Critique ſe permet de ne le pas croire toûjours ſur ſa parole: on peut appeler de ſon témoignage, ſouvent à d'autres hiſtoriens mieux inſtruits ou plus attentifs, & quelquefois à lui-même: car il eſt ſujet à ſe contredire; & la confuſion qui règne dans ſes récits, n'y contribue pas moins que le mépris qu'il affecte pour l'exactitude chronologique.

Après ces réflexions judicieuſes, M. de Bougainville cite, pour les appuyer, un exemple tiré de la vie d'Alexandre. Il y relève une faute d'autant plus remarquable que, ſans doute contre l'intention de Plutarque, elle iroit à dégrader dans notre eſprit une Princeſſe infortunée, à qui cet écrivain lui-même rend juſtice dans le reſte de ſon ouvrage. Cette Princeſſe, dont le ſort doit intéreſſer tous les cœurs ſenſibles, eſt Statira femme de Darius.

Plutarc. in Alex. Diod. Sicil l. xvii, c. 6 Arrian. l ii, p. 66-82. Quint-Curt. l iii, c. 4-12. Juſtin. l. xi, c. 9.

On ſait qu'elle fut priſe par Alexandre à la bataille d'Iſſus, avec Siſygambis ſa belle-mère, & le reſte de la famille royale. Alexandre étoit jeune & victorieux; mais la fortune & les flatteurs ne l'avoient pas encore corrompu. Il eut pour cette famille auguſte tous les égards dûs au rang ſuprême & au malheur. Les deux Reines avoient leur Cour dans ſon camp, comme elles l'auroient eue dans le palais de Suze ou de Perſépolis; leurs maiſons étoient auſſi nombreuſes, auſſi brillantes que ſi Darius lui-même avoit pris ſoin de les compoſer pour une mère & pour une femme qu'il chériſſoit avec la plus vive tendreſſe. L'appareil dont elles marchoient environnées, donnoit aux Macédoniens un ſpectacle nouveau pour eux; mais rien ne conſole de la perte du trône & de la liberté.

L'inquiétude & la douleur, jointes à la fatigue des marches continuelles, altérèrent bien-tôt la ſanté de Statira. Après une lan-

gueur qui ne ſembloit pas néanmoins menacer ſes jours, elle tomba ſans connoiſſance entre les bras de Siſygambis, & mourut à ſes yeux, laiſſant toute ſa cour & l'armée Macédonienne dans une conſternation générale. Alexandre fut ſenſiblement touché de la deſtinée de cette Princeſſe dont il reſpectoit la vertu : il donna de pleurs à ſa mort, & lui fit rendre les derniers devoirs avec magnificence. Il étoit alors en marche contre Darius, qui l'attendoit dans la plaine d'Arbelle, pour y livrer cette fameuſe battaille, dont le ſuccès alloit décider du ſort de l'Aſie.

Si nous en croyons Plutarque, Statira mourut en couche. Or il faut remarquer qu'il s'étoit écoulé près de deux ans entre la battaille d'Iſſus où elle avoit été priſe, & la journée d'Arbelle que ſa mort ne précéda que de quelques jours : la preuve en eſt ſimple ; elle réſulte d'un calcul inconteſtable.

La bataille d'Iſſus ſe donna dans le courant du mois Attique *Mæmacterion*, la quatrième année de la CXI. Olympiade : ce mois commença le 30 Septembre de l'an 333 avant l'ère Chrétienne.

La date de la bataille d'Arbelle eſt certainement fixée au 2 Octobre de l'année 331 avant la même ère. L'éclipſe de lune qui la précéda de onze jours, ſelon Plutarque, ſert à la déterminer. Cette éclipſe étoit arrivée le 15 du mois *Boédromion*, la ſeconde année de la CXII. Olympiade, c'eſt-à-dire, de l'aveu de tous les Chronologiſtes & de tous les Aſtronomes, le 21 Septembre 331.

Ce fut environ quatre jours après, vers le 25 Septembre que la femme de Darius expira, dans le moment même où l'armée ſortoit de ſes lignes pour ſe rapprocher du camp des Perſes. Le détail dans lequel Quint-Curce eſt entré ſur la marche d'Alexandre, ne nous permet pas d'en douter. Entre le 25 Septembre 331, & le 30 Septembre 333, l'intervalle eſt de vingt-trois mois & vingt-cinq jours.

Il y avoit donc, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, près de deux ans que Statira étoit priſonnière d'Alexandre, & ſéparée de Darius : d'où il réſulte que ſa groſſeſſe auroit été néceſſairement le fruit de quelque intrigue ; ce qui ne peut s'accorder avec l'idée que Plutarque lui-même & tous les hiſtoriens nous donnent de cette Reine. Comment ſe prêter à une telle ſuppoſition qui outrage la mémoire d'une Princeſſe, honorée de l'eſtime & des regrets d'Alexandre ?

lexandre? Il eſt étonnant que Plutarque ne ſe ſoit pas aperçû des conſéquences d'un mot dit légèrement, que les circonſtances de la mort de Statira détruiſent, & dont il auroit ſenti la fauſſeté, s'il avoit eu l'attention de rapprocher les dates des deux batailles.

Juſtin. l. xi. c. 12.

J'avoue, continue M. de Bougainville, que Juſtin paroît ſuppoſer à peu près la même choſe. *Dario in itinere nuntiatur*, dit cet hiſtorien, *uxorem ejus ex colliſione abjecti partûs deceſſiſſe.* Ces termes peuvent ſignifier les ſuites d'une fauſſe couche, antérieure de quelque tems à la mort de la Reine; mais je crois qu'on eſt en droit de récuſer ici le témoignage de Juſtin, lequel, après tout, ne juſtifie pas Plutarque. Ce ſeroit donner, contre toute vrai-ſemblance, à la mort ſubite de Statira, une cauſe bien éloignée, s'il faut l'attribuer à cet accident, qui dut l'avoir précédée de quinze ou ſeize mois. Si Statira étoit enceinte dès le tems de ſa captivité, pourquoi ni Plutarque, ni Juſtin, ni les autres hiſtoriens d'Alexandre n'ont-ils pas fait mention de cette circonſtance ſi capable d'augmenter l'intérêt de leur récit? D'ailleurs eſt-il croyable qu'Alexandre, qui la traitoit avec tant d'égards, l'eût impitoyablement traînée dans cet état à la ſuite de ſes expéditions?

Diod. Sicul. l. xvii, c. 8.

Diodore de Sicile dit ſimplement que Statira mourut quelques jours avant la bataille d'Arbelle. Quint-Curce, qui nous apprend en termes plus précis le tems, le lieu & les principales circonſtances de cette mort, l'attribue à la fatigue & au chagrin: *Itineris continui labore, animique ægritudine fatigata, inter ſocrûs & virginum filiarum manus collapſa erat & deinde extincta.* Son autorité me paroît ici préférable à celle des autres écrivains; & ce qui fonde à mes yeux cette préférence, ce ſont les regrets que témoigna Darius en apprenant cette triſte nouvelle, dont il voulut ſavoir le détail. Auſſitôt après la mort de Statira, dit Quint-Curce en ſubſtance, Tyriotès, un des eunuques de la maiſon de la Reine, s'échappa du camp des Grecs & courut à celui de Darius. On le conduiſit au quartier de ce Prince. La vûe de cet eſclave fidèle, la douleur peinte ſur ſon viſage, ſes ſanglots & ſes larmes préparèrent Darius au récit funeſte qu'il n'oſoit commencer. *Tu viens*, lui dit-il, *m'annoncer quelque nouvel outrage de la fortune: parle; ne ménage pas un Prince malheureux. Quel tourment, quelle inſulte a-t-on fait ſouffrir aux miens?*

Quint. Curt. l. iv, c. 10.

L'eunuque lui apprit qu'il venoit de perdre Statira. A ces mots les gémiſſemens remplirent la tente royale & tout le camp des Perſes. Le Roi ne douta pas qu'on n'eut attenté ſur les jours de ſon épouſe infortunée. Hors de lui-même, il s'écria: *Que t'ai-je fait, Alexandre? quel ſang venges-tu donc ſur le mien? je n'ai pas mérité ta haine: mais quand je ſerois l'agreſſeur, en devois-tu punir des femmes innocentes.* Tyriotès lui proteſta qu'Alexandre, loin d'immoler la Reine à d'injuſtes reſſentimens, avoit paru vivement affligé de ſa mort. Cette réponſe donna les plus violens ſoupçons à Darius. Il tira l'eunuque à l'écart, & lui dit, en pouſſant un profond ſoupir: *Ne me déguiſe rien: un prompt ſupplice puniroit ton menſonge. Au nom des dieux, éclaircis un doute que ton Roi rougit de te montrer. Alexandre a-t-il abuſé de ſa victoire? en pleurant Statira, n'ai-je à pleurer que ſa mort; & la perte de ſon honneur n'a-t-elle pas précédé celle de ſa vie?* L'eunuque alors ſe jetant à ſes pieds, le raſſura par mille ſermens, & s'offrit aux horreurs de la plus rigoureuſe queſtion. Il prit le Ciel à témoin qu'Alexandre n'avoit rendu qu'une ſeule viſite à Statira, & que la vertu du vainqueur avoit juſqu'à la fin reſpecté celle de la princeſſe. Conſolé par ce diſcours, l'infortuné Darius leva les mains au Ciel. *Dieux de ma patrie*, s'écria-t-il, *daignez me raffermir ſur le trône: mais ſi le deſtin a prononcé, ſi c'en eſt fait de Darius & de la monarchie des Perſes, grands Dieux, que le ſceptre de Cyrus ne paſſe qu'entre les mains d'Alexandre!*

Je ne crois pas qu'on ait l'injuſtice de rejeter ſur quelque amant obſcur les ſoupçons que ce récit écarte de la perſonne d'Alexandre. Il n'eſt pas permis de ſuppoſer gratuitement des faits de cette nature, qu'on ne doit jamais admettre que ſur des preuves ſans replique. Reſpectons une Princeſſe malheureuſe; & n'ayons pas d'elle une autre idée que Darius lui-même, qui n'eut point de ſa conduite un pareil ſoupçon, ou du moins ne le conſerva pas longtems, ſuppoſé qu'il ait pû le former. Ce ſoupçon, quoiqu'injuſte, n'auroit rien eu d'étrange dans un Prince accablé de revers. Le malheur produit la défiance. Mais le détail dans lequel l'eunuque entra ſur la vie que la Reine menoit, ſous les yeux de Siſygambis, étoit plus que ſuffiſant pour étouffer tout ſentiment de jalouſie. Darius fut raſſuré; & la juſtice qu'il rendit hautement à la vertu

de Statira, nous oblige à regarder l'aſſertion de Plutarque comme une mépriſe, qu'on chercheroit en vain à défendre par le témoignage de Juſtin, qui, bien examiné, le contredit formellement. En effet, ſi Juſtin ne s'eſt pas trompé, ſi l'on peut admettre à la rigueur la raiſon qu'il allégue de la mort de Statira, ce ne doit être qu'en la joignant aux deux cauſes rapportées par Quint-Curce. Il eſt poſſible, après tout, que la reine de Perſe, fût enceinte au tems de la bataille d'Iſſus, & qu'elle ait eu, peu après, un accident dont les ſuites funeſtes aient, à la longue, influé ſur la langueur qui la conduiſit inſenſiblement au tombeau. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une négligence échappée à Plutarque, & qui vient du deſordre de ſon récit. Comme il ne ſuivoit pas le fil des évènemens, il n'a point remarqué la contradiction dans laquelle il tomboit, en donnant une pareille cauſe à la mort d'une Princeſſe que lui-même a cru vertueuſe, & dont la réputation eſt fondée ſur le témoignage des autres hiſtoriens.

Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que perſonne n'ait encore relevé cette erreur d'un écrivain auſſi lû & auſſi célèbre que Plutarque. La cauſe de preſque toutes ſes mépriſes leur ſert de voile, aux yeux de la plûpart des lecteurs. On le lit ſans s'attacher à rétablir, dans ſa narration, l'ordre auquel il n'a pas voulu s'aſtreindre. Pour le juger, il faudroit décompoſer ſon récit, & ranger les faits ſelon leurs dates. C'eſt un travail: peu de lecteurs ont la patience de s'y livrer. On aime mieux réfléchir avec Plutarque, apprendre de lui quelques faits découſus, mais intéreſſans, anecdotes & racontés avec élégance, que de les examiner à la rigueur. Néanmoins il ſeroit important de le ſoûmettre à l'examen le plûs ſévère: c'eſt même lui donner une marque réelle du cas qu'on fait de lui. Les mépriſes des grands écrivains ſont toûjours contagieuſes; & les relever avec tous les égards qu'ils méritent, c'eſt contribuer à rendre la lecture de leurs écrits plus utile. Les amateurs de l'hiſtoire doivent ſouhaiter que quelque Critique judicieux entreprenne de diſcuter ainſi les vies de Plutarque, en le comparant, ſoit avec lui-même, ſoit avec les autres écrivains. M. de St. Palaye & M. Secouſſe l'ont fait avec ſuccès à l'égard de quelques-unes. Leur travail continué par une main habile, donneroit un nouveau prix à ce corps de morceaux hiſtoriques, qu'on regarde,

regarde, avec juſtice, comme un des plus précieux monumens de l'antiquité.

M. de Bougainville finit par une réflexion qui lui fait honneur : elle paroîtra peut-être étrangère au fait dont il s'agit ; mais c'eſt ce fait même qui la lui a ſuggérée.

On a donné, dit-il, de grands éloges à la conduite que tint Alexandre à l'égard de la famille de Darius. J'avoue que j'en ſuis ſurpris. Les égards qu'il eut pour ces auguſtes captives ſont-ils donc un grand effort de généroſité ? S'il eût fait moins pour elles, il eût mérité le nom de barbare. Il pouvoit, & ſans doute un héros devoit faire beaucoup plus, ne pas ſe borner à les plaindre, à les traiter avec reſpect ; mais rompre leurs fers, rendre une mère à ſon fils, une femme à ſon époux, de jeunes Princeſſes à un père déja trop malheureux d'avoir perdu la moitié de ſes états, & de trembler pour le reſte. Le procédé d'Alexandre eſt humain, ſi l'on veut ; mais il n'eſt pas noble. Ses Capitaines ſe ſont traités plus d'une fois, dans la ſuite, avec plus de généroſité.

Cependant Alexandre étoit magnanime : il en a donné des preuves éclatantes ; il prodiguoit les Couronnes : content d'avoir vaincu Porus, il lui laiſſa ſes états ; il les aggrandit. Le dénoûment de cette contradiction ſe trouve dans la différence des motifs, qui le déterminèrent à la conquête de la monarchie Perſanne, & à celle des Indes : différence que je me flatte d'avoir établie ailleurs. Il attaqua les Perſes par ambition, & les Indiens par vanité. Il voulut triompher des uns pour ſe faire un Empire, pour les ſoûmettre à ſes loix ; & n'alla chercher les autres, que pour montrer à des contrées lointaines le vainqueur de l'Aſie. En conſéquence de ces vûes oppoſées, il pouvoit être généreux dans les Indes, dont il ne vouloit pas conſerver la poſſeſſion ; mais il crut ne devoir être que politique à l'égard des Perſes. Dans ce ſyſtème, il ne voulut pas rendre à Darius des Princeſſes dont la captivité pouvoit ſervir utilement ſes projets. Je crois qu'il eut peine à ne pas ſuivre en cette occaſion le penchant de ſon cœur : mais il ſe reſſouvint qu'il étoit conquérant ; & les conquérans ne peuvent pas toûjours être généreux.

Comparaiſon d'Alexandre & de Tahmas-kou-li-kan.

RE-

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES CARTES GÉOGRAPHIQUES DES ANCIENS,

Et ſur les erreurs que les Hiſtoriens d'Alexandre le Grand ont occaſionées dans la Géographie.

LES erreurs des anciens qui ont écrit ſur la Géographie, ſont quelquefois ſi conſidérables, qu'on ſeroit tenté de croire que dans l'antiquité, il n'y avoit ni ſavans Géographes ni habiles Obſervateurs. On ſait pourtant d'un autre côté, que l'étude de la Géographie étoit dès-lors portée à un point qui nous étonne. Eratoſthène a donné la poſition de pluſieurs villes de l'Aſie, avec la même préciſion que nos Obſervateurs modernes.

D'où vient donc ce défaut d'exactitude & cette ignorance qui paroît quelquefois dans les meilleurs Géographes de l'antiquité? Elle vient de la même ſource qui nous a produit tant de cartes peu exactes. Guidés par de fauſſes relations & par des mémoires infidèles, ils ont égaré avec eux ceux qui marchoient à leur ſuite. Les anciens compoſoient des cartes, & même détaillées; mais les menſonges des voyageurs, les rêveries des hiſtoriens, ſur-tout de ceux qui ont écrit les conquêtes d'Alexandre, y ont jeté un grand nombre d'erreurs; c'eſt ce que M. Bonamy a montré dans un mémoire dont nous allons donner le précis.

3. Mars 1752.

ARTIC. I.

Sur les Cartes géographiques des Anciens.

Les anciens avoient des cartes géographiques; ſans ce ſecours, néceſſaire pour fixer leur imagination, comment auroient-ils pû aſſigner à tant de lieux, de villes, de montagnes & de rivières, la

place

place qui leur convient sur le globe ? De plus, ils nous ont tracé sous certaines figures, de grandes portions de la terre ; n'est ce pas une preuve qu'ils avoient sous les yeux des cartes de ces portions, qui, dans leur contour, représentoient ces figures? Strabon dit que les Indes ont la figure d'un rhomboïde. Timée, qui vivoit sous Ptolémee Philadelphe, dit que l'isle de Sardaigne avoit d'abord été nommée Σανδαλιῶτις parce qu'elle ressembloit à une sandale. Denys le voyageur, Strabon & d'autres, ont remarqué que le Péloponnèse avoit la figure d'une feuille de platane.

L. xv.

Pline, l. III, c. 7.

Mais nous avons des autorités positives, qui nous assurent l'existence des cartes antiques. Suivant le témoignage d'Agathémère & de Diogène Laërce, Anaximandre, disciple de Thalès, fut le premier qui dressa non seulement des cartes géographiques, mais encore des globes terrestres, où toutes les parties du monde connu étoient représentées ; ce qui ne doit s'entendre que des Grecs, puisqu'il est certain que les Egyptiens avoient de ces cartes dès le tems de Moyse. Aristagoras, tyran de Milet, étant venu à Sparte pour conférer avec Cléomène, il y apporta, dit Hérodote, une table d'airain, où l'on avoit tracé le circuit de toute la terre, la mer & tous les fleuves.

Agath hyp. ge g. l. I, c. I.

Diog. Laërt. vita Thaletis.

L. v, c. 49.

Les Romains, disciples des Grecs, eurent aussi des cartes, non seulement de leur empire, mais encore de tous les pays. Varron, Vitruve, Suétone, Pline, & d'autres en font mention. Ptolémée donne des règles sur la manière de lever les cartes & de faire des globes terrestres; ces cartes, quelquefois détaillées & à grand point, étoient exposées dans les écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse. Eumenius, chef de l'école d'Atun, entre dans un long détail au sujet de celles qui ornoient les galeries de cette Académie. Voici comme il en parle : *Videat in illis porticibus juventus, & quotidiè spectet omnes terras & cuncta maria, & quidquid invictissimi Principes urbium, gentium, nationum aut pietate restituunt, aut virtute devincunt, aut terrore. Si quidem illic . . . instruendæ puritiæ causâ, quò manifestiùs oculis discerentur, quæ difficiliùs percipiuntur auditu, omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, intervalla descripta sunt, quidquid ubique fluminum oritur & conditur, quacumque se littorum*

Liv. I, ch. 22. & 24.

Orat. pro rest. schol. c. 20.

torum ſinus flectunt, quo vel ambitu cingit orbem, vel impetu irrumpit Oceanus.

Mais tous ces monumens de l'ancienne Géographie ont diſparu. La carte de Peutinger, qui eſt moderne en comparaiſon de celles dont parlent les anciens auteurs, n'eſt pas propre à nous donner une idée des cartes géographiques des Grecs & des Romains : elle n'a pas été faite pour repréſenter l'étendue & la figure des pays qu'elle contient ; ce ne ſont que des routes où ſont marquées les diſtances reſpectives des villes, & qui, dans la partie des provinces Romaines, pouvoient ſervir à guider les officiers qui conduiſoient des troupes d'un lieu à un autre.

Duchesne, t. I, p. 106.

E'ginard parle de trois tables d'argent, qui faiſoient partie du tréſor de Charlemagne : la première, ſur laquelle étoit gravée la ville de Conſtantinople, fut deſtinée au Pape par le teſtament de ce Prince ; la ſeconde, qui repréſentoit la ville de Rome, fut envoyée à l'Archevêque de Ravenne ; la troiſième, qui devoit faire partie des richeſſes que cet Empereur laiſſoit à ſes héritiers, contenoit les trois parties du monde alors connues : celle-ci ſurpaſſoit les deux autres tables par le poids & par la beauté de l'ouvrage : *Tertia quæ cæteris & operis pulchritudine & ponderis gravitate multùm excellit, ex tribus orbibus connexa, totius mundi deſcriptionem ſubtili ac minutâ figuratione complectitur.* Depuis E'ginard juſqu'au renouvellement des Lettres, M. Bonamy ne trouve plus d'auteur qui faſſe mention de cartes géographiques comme exiſtentes de ſon tems.

Strab. l. 11.

Les cartes des anciens n'étoient pas toutes dreſſées ſur le même modèle ; elles devoient ſe rapporter aux divers ſyſtèmes de leurs Géographes, qui ne s'accordoient pas entre eux. Strabon contredit Pythéas, il combat Hipparque & E'ratoſthène ; celui-ci cenſure les cartes antérieures, il diſpute vivement contre Néarque ſur la longitude qu'on devoit donner à l'Aſie. Il a dû arriver aux Géographes anciens ce qui arrive aux modernes : plus ou moins de lumières, de nouvelles découvertes ſouvent haſardées, des relations quelquefois infidèles déplacent les villes, les montagnes, les rivières, & donnent à la terre une nouvelle figure. Les premières cartes Eſpagnoles repréſentoient la Californie comme une preſqu'iſle, on

en

en a fait enſuite une iſle, on a marqué les promontoires qui la terminoient au ſeptentrion, les golfes qu'ils y formoient: enfin, après des relations plus exactes, on eſt revenu aux cartes Eſpagnoles.

Les anciens ont fait la même faute par rapport aux parties ſeptentrionales de l'Europe & à quelques régions orientales de l'Aſie. S'ils en étoient tenus à la deſcription qu'Hérodote avoit donnée de la mer Caſpienne, Strabon, Pomponius Mela, Pline & d'autres auteurs ne nous auroient pas débité tant de fables ſur cette mer & ſur les pays qui l'environnent: ils l'ont défigurée par leurs deſcriptions; ils l'ont confondue avec le Pont-Euxin; ils ont tranſporté à l'orient de la mer Caſpienne le mont Caucaſe, & par une ſuite de cette tranſpoſition, ils ont pris le Jaxarte pour le Tanaïs, qui ſe jette dans les Palus Méotides.

Hérodote avoit dit que la mer Caſpienne eſt une mer iſolée, & qu'elle n'a aucune communication avec les autres mers: Ἡ δὲ Κασπίη θάλασσά ἐστι ἐπ' ἑωυτῆς, οὐ συμμίσγουσα τῇ ἑτέρῃ θαλάσσῃ. Malgré un témoignage ſi précis, les écrivains poſtérieurs, à l'exception de Diodore de Sicile & de Ptolémée, nous dépeignent la mer Caſpienne comme un golfe de l'Océan. Strabon, ce Géographe d'ailleurs ſi ſavant & ſi exact, dit que c'eſt un golfe qui vient de l'Océan ſeptentrional, & s'avance dans les terres du côté du midi, d'abord par une embouchûre étroite, laquelle s'élargiſſant enſuite, forme la mer Caſpienne, qui a plus de cinq mille ſtades dans le fond: il entre après cela dans le détail des peuples qui habitoient les deux côtés de cette prétendue embouchûre. Ce célèbre Géographe avoit pourtant lû Hérodote: mais prévenu par de fauſſes relations, il va juſqu'à dire qu'on ſeroit tenté d'ajoûter foi à Homère, à Héſiode, & aux Poëtes tragiques ſur les aventures de leurs héros, plutôt qu'à Ctéſias, à Hérodote, à Hellanicus, ſur les pays ſitués vers les Indes. Pour ce qu'il ajoûte, qu'il n'eſt pas plus ſûr de s'en rapporter à la plûpart des hiſtoriens de conquêtes d'Alexandre le Grand, qui, pour relever la gloire de ce Prince, ont haſardé des faits peu avérés, on verra dans la ſuite de cet extrait que cette accuſation n'eſt pas ſans fondement.

L. I, c. 203.

L. VII.

Cette communication de la mer Caſpienne avec l'Océan ſeptentrional, adoptée par les anciens auteurs, eſt encore moins abſurde que celle qu'Arrien a imaginée entre cette mer & l'Océan oriental. Lorſqu'Alexandre harangue ſes ſoldats rebutés de ſes conquêtes éloignées, cet hiſtorien lui fait dire qu'il n'y a pas encore loin juſqu'au Gange & à l'Océan qui termine l'Aſie ; *ce ſera alors*, leur dit-il, *que je vous ferai voir le golfe de la mer d'Hyrcanie, qui communique avec le golfe Indien.*

L. v. & vii.

Mais cette chimère eſt particulière à Arrien ; tous les autres ne ſuppoſent de communication à la mer Caſpienne, qu'avec l'Océan ſeptentrional. On peut jetter les yeux ſur le huitième ſegment de la carte de Peutinger, il ſervira à faire comprendre ce qu'ont voulu dire Varron, Denys d'Alexandrie, Strabon, Pomponius Mela, & Pline. Guillaume Hill, & après lui M. de l'Iſle, ont cru que les anciens géographes écrivant ſur le récit de quelques navigateurs qui avoient parcouru les côtes occidentales de cette mer dans le tems que le Volga eſt débordé, & qu'il occupe dix-huit ou vingt lieues de pays, ils regardèrent ce fleuve comme un bras de mer qui formoit cette communication imaginaire avec l'océan Scythique.

Mela. l. iii. c. 5.
Pline, l. vi. c. 13.
Guill. Hill. notes ſur Denys d'Alex.

Hérodote avoit ajoûté que la mer Caſpienne, dans ſa plus grande longueur, avoit quinze jours de navigation pour un vaiſſeau à rames, & huit jours dans ſa plus grande largeur ; mais il n'avoit pas déterminé ſi la longueur de cette mer ſe devoit prendre d'orient en occident, ou du ſeptentrion au midi. Ptolémée, qui eſt le ſeul, avec Diodore de Sicile, qui ait parlé de la mer Caſpienne comme Hérodote, a voulu décider ce qu'Hérodote avoit paſſé ſous ſilence, & il eſt tombé dans l'erreur ; il a mis la plus grande étendue de cette mer en longitude, & lui a donné vingt-trois degrés trente minutes en longueur d'occident en orient ; ce qui eſt le quadruple de ce qu'elle en a réellement. Jule Scaliger, & après lui Adam Oléarius, ont prétendu, avec raiſon, que la plus grande longueur dont parle Hérodote, devoit ſe prendre du midi au nord. Mais ils furent attaqués ſur ce point de géographie par d'autres auteurs, & en particulier par Iſaac Voſſius, qui ſoûtint qu'on devoit s'en tenir au ſentiment de Ptolémée. Cellarius, dans ſon excellent livre, intitulé

Not. in Pomp. Melam, l. iii. c. 5.

tulé *Notitia orbis antiqui*, imprimé pour la première fois en 1703, combat auſſi le ſentiment de Scaliger, & attribue même à Hérodote d'avoir dit que la longueur de la mer Caſpienne ſe prend d'occident en orient, & la largeur du midi au nord. Cette opinion, qui n'eſt pas celle d'Hérodote, mais de Ptolémée, a été ſuivie par preſque tous les géographes, qui ont paru depuis la renaiſſance des lettres, juſqu'à ce que les découvertes faites par les ordres de Czar Pierre le Grand, apprirent enfin la véritable figure de cette mer, dont la plus grande longueur va du midi au nord ; comme elle eſt repréſentée dans la carte détaillée que M. de l'Iſle donna, en 1724, en deux feuilles.

Not. orb. ant. t. II. p. 674. edit. de 1732.

Cette erreur de Ptolémée, & de ceux qui l'ont ſuivi, en a produit une ſeconde. Comme ils donnoient à la mer Caſpienne une grande étendue d'orient en occident, & une fort médiocre du midi au nord, pour placer toutes les nations qu'ils ſavoient être à l'orient de cette mer, il a fallu les ranger à la ſuite l'une de l'autre, en avançant vers l'orient. De-là vient qu'ils ont étendu les terres de l'Aſie, contenues entre le vingtième & le quarantième degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au cent quatre-vingtième degré de longitude ; de ſorte que la Chine s'eſt trouvée plus orientale qu'elle n'eſt d'environ ſix cens lieues ; erreur qui n'a été corrigée que de nos jours. Ajoûtez à cela qu'ils ont tranſplanté pluſieurs peuples Européens dans l'Aſie, parce qu'ils ont pris le Jaxarte pour le Tanaïs, ce qui les a encore obligés d'augmenter l'Aſie en longitude. Mais une mépriſe bien plus extraordinaire, c'eſt que pluſieurs ont confondu la mer Caſpienne avec le Pont-Euxin & les Palus Méotides. Strabon attribue aux hiſtoriens d'Alexandre le Grand, ce bouleverſement dans la géographie. En effet, on ne peut entendre ce qu'ils diſent des expéditions de ce prince, ſi l'on n'eſt au fait de cette confuſion de mers, de fleuves, & de régions.

L. II. & alibi.

ARTIC. II.

Erreurs que les hiſtoriens d'Alexandre ont jettées dans la géographie.

De tous les auteurs qu'on auroit pû conſulter pour connoître cette partie de l'Aſie où Alexandre a porté ſes armes vers l'Orient, il ſemble qu'on auroit dû s'en tenir au témoignage de ceux qui étoient à ſa cour, & qui le ſuivoient dans ſes conquêtes. Cependant, ſelon Strabon, c'eſt contra la plûpart de ces auteurs de mauvaiſe foi & ſans exactitude, qu'il faut être le plus en garde. Il met à la tête de

ces écrivains Daïmaque, Mégaſthène, Néarque, & Onéſicrite, conducteur des armées navales du héros Grec, & le plus fabuleux de tous ceux qui ont écrit ſon hiſtoire.

Voſſius de hiſt. Græc. l. 1. c. 3.

Arrien, l. IV.

On peut juger des autres par Calliſthène. Son caractère le rend très-ſuſpect ; & les différens recits qu'ont fait de ſa mort ceux qui, comme lui, ſuivoient Alexandre, pour compoſer l'hiſtoire de ce prince, décréditent leur témoignage ſur tous les autres évènemens. C'étoit un homme vain, léger, préſomptueux, qui ſe mettoit lui-même au deſſus du conquérant de l'Aſie, & qui prétendoit n'être venu à ſa ſuite que pour rehauſſer ſa gloire, & la rendre immortelle par ſes écrits. Il avoit fait l'hiſtoire des expéditions d'Alexandre, dont il ne nous reſte qu'une partie de la relation de la bataille d'Iſſus, où il s'étoit trouvé. Polybe, qui nous l'a conſervée, & qui en a fait la critique en homme du métier, lui reproche de ne dire que des abſurdités, & de parler de choſes qu'il n'entendoit pas. Les traits ſatyriques qu'il ne ceſſoit de lancer contre ſon maître, cauſèrent enfin ſa perte ; Alexandre fut bien aiſe de ſe délivrer d'un cenſeur téméraire ; il le fit mettre au nombre de ceux qui avoient tramé une conſpiration contre lui. Ariſtobule diſoit, qu'ayant été conduit enchaîné au milieu de toute l'armée, il mourut enſuite de maladie : Ptolémée, fils de Lagus, que Quint-Curce a ſuivi, rapportoit, dans ſon hiſtoire, qu'il avoit été mis à la torture, & enfin attaché à un gibet. Il eſt étonnant, dit Arrien, que des hiſtoriens ſe contrediſent ſur des faits qui s'étoient paſſés ſous leurs yeux ; & c'eſt, ajoûte t-il, ce qui leur eſt encore arrivé en beaucoup d'autres occaſions.

Polyb. l. XII.

Arrien, l. IV.

Strab. l. II.

Les compagnons d'Alexandre profitoient de l'éloignement des lieux pour avancer des faits extraordinaires ; ils ne ſongeoient qu'à faire leur cour à ce conquérant ambitieux, qui vouloit perſuader à la poſtérité qu'il avoit ſubjugué toute la terre, & porté ſes armes plus loin que Bacchus, Hercule, Sémiramis, & Cyrus. Le rapport d'un nom, la moindre reſſemblance des choſes ſuffiſoit à la vanité du prince & à la flatterie des hiſtoriens pour réaliſer des chimères. Ils trouvèrent dans le Paropamiſe une ville appelée *Nyſſa*, une montagne nommée *Méros* ; c'en fut aſſez pour conclurre que c'étoit le terme des conquêtes de Bacchus. La politique entroit ſans doute pour

pour beaucoup dans cette crédulité qu'affectoit Alexandre. Il eſpéroit que ſes ſoldats, enivrés de ces idées Romaneſques, ſe piqueroient d'émulation pour entreprendre de nouveaux travaux. Mais ſes hiſtoriens ont, ſelon toute apparence, outré ce caractère d'Alexandre. Ils lui mettent dans la bouche des diſcours pleins d'abſurdités. Qu'on liſe, dans Arrien, celui que ce prince fait à ſes ſoldats, lorſqu'il veut les exciter à la conquête des pays ſitués au-delà de l'Indus : on lui fait dire qu'il reſte peu de terres à parcourir pour arriver au Gange & à l'océan oriental ; que la mer d'Hyrcanie ſe joint à cet océan, & qu'elle fait partie du golfe Indien. L. v.

Nous n'avons plus les écrits d'Ératoſthène, ni ceux de Patrocle, qui, avant Strabon, avoient fait la critique des hiſtoriens d'Alexandre. Le premier, blibliothécaire d'Alexandre, avoit été à portée de conſulter toutes les relations qui concernoient cette expédition : le ſecond, gouverneur des provinces de la Perſe voiſines des Indes, ſous le règne de Séleucus & d'Antiochus ſon fils, s'étoit ſervi, dans ſes diſcuſſions géographiques, des memoires mêmes qu'on avoit fournis à Alexandre. Il déclaroit, ſuivant Strabon, que les compagnons de ce prince, n'avoient vû qu'en courant les choſes dont ils parloient, ἐπιδρομάδην ἱστορῆσαι ἑκάστα ; mais qu'Alexandre avoit tout examiné avec ſoin, & que des perſonnes habiles lui avoient donné des deſcriptions exactes des pays qu'il parcouroit. Ce n'eſt donc pas ſur le comte du conquérant qu'il faut mettre les abſurdités de tout genre dont ſes hiſtoriens ſont remplis ; elles appartiennent à ces hiſtoriens, amateurs du fabuleux, Alexandre connoiſſoit aſſurément l'iſthme de Sués, puiſqu'il étoit entré par-là en Egypte : cependant comme il vit des crocodiles dans l'Indus, & qu'il trouva ſur les bords de l'Acéſine, qui ſe jette dans ce fleuve, des féves ſemblables à celles qui croiſſent en Egypte, Arrien, ſur la foi de Néarque, rapporte ſérieuſement que ce prince écrivit à ſa mère Olympias, qu'il avoit enfin trouvé la ſource du Nil. Ce conte n'a pas beſoin de commentaire. Quel fonds peut-on donc faire ſur le récit des hiſtoriens qui ſont venus après Alexandre, puiſque ſes contemporains ſont des guides ſi infidèles & ſi trompeurs ? Strab. l. II. L. VI.

Combien d'erreurs ont-ils jettées dans la géographie ? Ils ont fait diſparoître l'intervalle qui ſépare les Palus Méotides & la mer Caſpienne ;

Caſpienne ; ils ont donné au Jaxarte le nom de Tanaïs ; ils ont tranſplanté à l'orient, & ſur les bords du Jaxarte, les nations ſituées entre la mer Caſpienne & le Tanaïs, pour faire croire à la poſtérité qu'Alexandre les avoit vaincues.

L. II.

Strab. l. XV.

Les Macédoniens aiant trouvé dans le Paropamiſe une profonde caverne, auſſi-tôt, ſur une fable accréditée en ce pays, ou peut-être inventée par eux-mêmes, ils publient que cette caverne eſt l'antre de Prométhée ; & tranſportent dans ce pays le mont Caucaſe, ſituée au nord de la Colchide, & diſtant de plus de trente mille ſtades du Paropamiſe. Il eût, ſelon ces auteurs frivoles, manqué quelque choſe à la gloire d'Alexandre, s'il n'eût pas embraſſé, dans l'étendue de ſes conquêtes, une montagne ſi fameuſe, où il n'a pourtant jamais pénétré. Le nouveau Caucaſe prit bientôt toute la forme du véritable ; on y montroit, dit Diodore de Sicile, l'antre de Prométhée, les liens qui avoient ſervi à l'attacher, & même le nid de l'aigle ou du vautour.

L. XVII.

Voilà donc le Caucaſe de la Colchide confondu avec une montagne voiſine des Indes, le Tanaïs avec le Jaxarte, le Pont-Euxin & les Palus Méotides avec la mer Caſpienne, & c'eſt cette confuſion qui a fait tranſporter en Aſie pluſieurs peuples de l'Europe.

Quint Curce, l. VII. c. 6. Arrien, l. 4.

Dans le tems qu'Alexandre étoit à Maracanda, aujourd'hui Samarkand, ville des Tartares-Uſbecs, il reçut des ambaſſadeurs des Scythes-Abiens qui habitent l'Europe. Quint-Curce leur met dans la bouche une harangue qui fait voir l'ignorance de cet auteur par rapport à la géographie : *Cæterùm nos & Aſiæ & Europæ cuſtodes habebis. Bactra, niſi dividat Tanaïs, contingimus. Ultrà Tanaïm uſque ad Thraciam colimus. Thraciæ Macedoniam conjunctam eſſe fama eſt. Utrique imperio tuo finitimos, hoſtes an amicos velis eſſe, conſidera.* Qui ne voit que le Tanaïs eſt ici le Jaxarte qui borde la Bactriane, où étoit alors Alexandre. C'eſt ce que le même auteur dit encore plus clairement en ces termes : *Bactrianos Tanaïs ab Scythis quos Europæos vocant, dividit ; idem Aſiam & Europam finis interfluit ;* & Alexandre encourageant ſes ſoldats à paſſer le Jaxarte, leur dit que de l'autre côté de ce fleuve ils ſe trouveront en Europe : *unus amnis interfluit, quem ſi trajecimus, in Europam arma proferimus.* On ne peut, à ces traits, méconnoître le Tanaïs ; les

Ibid.

Macé-

Macédoniens en étoient pourtant éloignés de près de quatre cens lieues, ils étoient ſur les bords du Jaxarte.

Qu'on ne diſe pas que cette erreur eſt particulière à Quint-Curce; il n'a fait que répéter ce que d'autres auteurs avoient dit avant lui, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par pluſieurs endroits de Strabon. Ptolémée, Plutarque, Arrien ſont tombés dans la même mépriſe au ſujet des Scythes Abiens, quoiqu'ils aient diſtingué le Tanaïs du Jaxarte. Le premier les place au-delà du Jaxarte, vers le cent quarante-cinquième degré de longitude; mais Strabon les met dans leur véritable demeure, c'eſt-à-dire, dans la Scythie Euro-ropéenne, au nord du Pont-Euxin; & il le prouve, d'après Poſidonius, par ce vers d'Homère, qui repréſente Jupiter ſur le mont Ida, détournant ſes regards de deſſus Troie, pour les jetter ſur les pays des Thraces, des Myſiens, & des Abiens:

Αὐτὰς δὲ πάλιν τρέπεν ὄσσε φαεινὼ,
Νόσφιν, ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν καθορώμενος αἶαν,
Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν,
Γλακτοφάγων Ἀβίωντε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Cependant l'erreur des hiſtoriens d'Alexandre s'étoit tellement accréditée, qu'Arrien & Ammien Marcellin s'appuient de ces mêmes vers d'Homère pour placer les Abiens, contre l'intention viſible de ce poëte, à l'orient de la mer Caſpienne & de l'Hyrcanie: *Contra hanc gentem (Hyrcanam)*, dit Ammien, *ſub aquilone dicuntur Abii verſari; genus piiſſimum, cultare mortalia conſuetum, quos, ut Homerus fabuloſius canit, Jupiter ab Idæis montibus contuetur.* L. IV. L XXIII.

Ce ne ſont pas ſeulement les Abiens qui ſe trouvent ainſi dépayſés, ce ſont en général preſque tous les peuples, qu'Hérodote & d'autres auteurs avoient placés entre le Danube & le Tanaïs, ou au nord du mont Caucaſe & de la mer Caſpienne. On trouve les Dahes, dans Strabon, ſur le Pont-Euxin & les Palus Méotides; on en trouve auſſi à l'orient de la mer Caſpienne; & cette poſition d'un même peuple en deux endroits ſi différens, vient, dit Saumaiſe, de ce que les Macédoniens ont confondu cette mer avec les Palus Méotides.

Strabon met ſur le Tanaïs les Aorſes; il place les Gèles & les Lèges auprés de l'Albanie & du pays des Amazones; Ptolémée met les Aorſes ſur le Jaxarte; les Geles & les Lèges ſont ſitués, dans Pline, à l'orient de la mer Caſpienne.

Tous

Tous les anciens auteurs Grecs, au rapport de Strabon, de Pline, & d'E'tienne de Byzance, ont placé les Arimaſpes dans la Scythie Européenne, comme avoit fait Hérodote : Diodore de Sicile les met dans l'Aſie au midi de l'Oxus. En faiſant changer de place à ces peuples, il a fallu changer auſſi les anciennes traditions du pays : par exemple, les Arimaſpes s'appeloient Εὐεργέται ; parce que, ſelon E'tienne de Byzance, ils avoient fait un bon traitement aux Argonautes, apparemment lorſque ces héros, ſelon l'ancienne opinion, remontèrent le Tanaïs, & qu'ils vinrent dans la mer Adriatique par un fleuve qui s'y déchargeoit alors, & qu'on chercheroit en vain aujourd'hui. Diodore de Sicile tranſportant ces peuples vers l'Oxus, dit qu'ils méritèrent ce nom, parce que dans une expédition de Cyrus, l'armée de ce prince étant réduite à une famine ſi affreuſe, que les ſoldats ſe mangeoient les uns les autres, les Arimaſpes lui amenèrent trois mille chariots de vivres. Des traditions ſi incertaines prêtoient à tout, & ne tenoient contre aucun ſyſtème.

Les nations qui étoient au midi du Pont-Euxin & du Caucaſe, n'ont pas été plus fermes dans leur place. Les Cercètes, les Moſſiniens, les Chalybes, les Leucoſyriens ou Cappadociens, les Amazones, ſitués au midi du Caucaſe de la Colchide, ont été tranſportés par les hiſtoriens d'Alexandre, au midi de l'Hyrcanie, & à l'orient de la mer Caſpienne.

Ces hiſtoriens font venir l'Amazone Thaleſtris, de ſon pays, pour avoir des enfans d'Alexandre ; & ils ſe trompent encore ſur la ſituation de ce pays. Hérodote le place ſur les bords du fleuve Thermodon, & Quint-Curce le fait voiſin de l'Hyrcanie : *Erat Hyrcaniæ gens finitima Amazonum, circa Thermodoonta amnem Themiſcyræ incolentium campos. Reginam habebant Thaleſtrim, omnibus inter Caucaſum montem & Phaſim amnem imperitantem.* C'eſt de Clitarque que Quint-Curce avoit emprunté ce trait ſingulier de géographie, ſur lequel Strabon ſe récrie comme ſur un paradoxe qui rapprochoit l'un de l'autre des pays éloignés de plus de ſix mille ſtades ; les campagnes de Thémiſcyre & le fleuve Thermodon, qui ſe jette dans le Pont-Euxin, au midi, ſe trouvoient placées par Clitarque au voiſinage de l'Hyrcanie ſituée au midi de la mer Caſpienne. Ce para-

L. IV.

paradoxe ne peut s'expliquer que par l'erreur qui tranſportoit le Caucaſe vers les parties méridionales de l'Hyrcanie, & qui ne faiſoit qu'une même mer du Pont-Euxin & de la mer Caſpienne. Quint-Curce confond ſans ceſſe ces deux mers; en parlant de la Bactriane, ſituée à l'orient de la mer Caſpienne, il dit que les vents qui ſouffient du Pont-Euxin, bouleverſent les ſables des plaines de la Bactriane: *Cùm verò venti à Pontico mari ſpirant, quidquid fabuli in campis Bactrianæ jacet, converrunt.* Et quand il parle des Arachoſiens qui étoient ſitués à l'orient de la mer Caſpienne, il dit que leur pays s'étend juſqu'au Pont-Euxin, *quorum regio ad mare Ponticum pertinet.*

Arrien fait auſſi mention des Amazones; mais chez lui, ce n'eſt L. VII, pas Thaleſtris, qui vient elle même, elle envoie à Alexandre, en embaſſade, cent de ſes femmes, & ce prince les charge d'annoncer à leur reine qu'il ira la voir inceſſamment, ὅτι αὐτὸς ἥξει πρὸς αὐτὴν παιδοποιησόμενος, ce qui eſt plus galant. Au reſte Arrien remarque qu'il n'a trouvé cette hiſtoire Romaneſque, ni dans la relation de Ptolemée, ni dans celle d'Ariſtobule, & il avertit, comme avoit fait avant lui Strabon, qu'aucun auteur digne de foi n'avoit parlé de la reine des Amazones. On ſait le mot de Lyſimachus, lorſqu'Onéſicrite lui lut l'hiſtoire de Thaleſtris, dont il avoit embelli le quatrième livre de ſon hiſtoire des expéditions d'Alexandre: *Eh! où étois-je donc alors?* lui dit en ſouriant Lyſimachus.

Les deux fleuves Tanaïs & les deux monts Caucaſes, qui ont produit tant de confuſion dans la poſition des peuples, en ont cauſé, par une conſéquence néceſſaire, dans le climat de pays habités par ces peuples. Les hiſtoriens d'Alexandre ſavoient que les contrées au nord du véritable Caucaſe & du Tanaïs, ſont froides, remplies de neiges, couvertes de glaces; en tranſportant le mont Caucaſe & le Tanaïs dans des pays méridionaux, ils y ont tranſporté les glaces & les frimats: auſſi nous parlent-ils de la Drangiane, de l'Arachoſie, du Paropamiſe, comme nous parlerions aujourd'hui de la Lapponie ou de la Nouvelle Zemble. Quint-Curce & Diodore de Sicile placent le pays de Paropamiſe ſous l'Ourſe même: ἡ δὲ τέτων χώρα κεῖται μὲν ὑπ' αὐτὰς τὰς ἄρκτους. L. VII. *Obſcura cœli*, dit Quint-Curce, *veriùs umbra quàm lux, nocti ſimilis premit terram, vix ut*

quæ propè ſunt, conſpici poſſint. Cependant ce pays ſi affreux eſt ſitué vers le trente-cinquième degré de latitude ſeptentrionale, c'eſt-à-dire, dans un climat où la chaleur ſe fait plus ſentir que le froid, & où le plus court jour de l'année eſt de dix heures & demie; mais en déplaçant les terres, il a bien auſſi fallu tranſporter le ciel.

Quoique Ptolémée ait diſtingué le Tanaïs du Jaxarte, & le mont Caucaſe des montagnes du Paropamiſe, & qu'il n'ait pas confondu le Pont-Euxin & les Palus Méotides avec la mer Caſpienne, il eſt cependant certain que le même nom donné à des rivières & à des montagnes différentes, lui a fait illuſion, & qu'il a attribué au Jaxarte ce qui ne convenoit qu'au Tanaïs; comme il a attribué à ce dernier fleuve ce qui ne convenoit qu'au Jaxarte: il en a été de même du Caucaſe.

En comparant ce géographe avec les hiſtoriens d'Alexandre, il eſt aiſé d'apercevoir qu'il a quelquefois ſuivi les fauſſes relations des Macédoniens, par rapport aux pays qui ſont à l'orient de la mer Caſpienne; mais comme il conſultoit en même tems d'autres mémoires plus fidèles, afin d'accorder les uns & les autres, il mettoit les mêmes peuples dans deux endroits différens. C'eſt une remarque que fait Cellarius à l'occaſion des Choraſmiens; & on peut dire que Ptolémée a doublé de même pluſieurs autres peuples. Il ſavoit que le Jaxarte avoit ſervi de bornes aux conquêtes d'Alexandre, qu'il y avoit bâti une ville de ſon nom, qu'il y avoit érigé des autels & des trophées pour monument de ſes victoires: mais comme les Macédoniens avoient donné au Jaxarte le nom de Tanaïs, & aux montagnes du Paropamiſe celui de Caucaſe, Ptolémée trompé par la reſſemblance des noms, a non ſeulement mis des colonnes d'Alexandre au nord du Caucaſe de la Colchide; mais il a placé encore des autels de ce conquérant à la ſource du Tanaïs d'Europe, au pied des monts Riphées, où jamais Alexandre n'a porté ſes armes.

L. III. c. 21. tom. II.

SUR LES IMPRE'CATIONS

Des Peres contre leurs enfans.

RIEN n'eſt plus naturel à la foibleſſe opprimée, que d'implorer l'aſſiſtance d'un pouvoir ſupérieur à ceux qui l'oppriment: ainſi les hommes dans tous les tems, ont adreſſé leurs vœux aux Dieux protecteurs de l'innocence; & comme après l'amour du repos & du bonheur, l'idée de tirer vengeance des maux qu'on a ſoufferts par la malice des autres, eſt une idée pleine de douceur & de conſolation, les malheureux n'ont guéres moins appellé la vengeance céleſte dans leurs calamités, que la protection des Dieux pour la conſervation de la tranquillité dont ils jouiſſoient avant que de tomber dans le malheur. Ils ont remis à la juſtice divine le ſoin de punir des offenſes, dont autrement, ou ils n'auroient point eu de ſatisfaction, ou la ſatisfaction qu'ils auroient pu avoir, leur auroit trop coûté, & ſouvent même auroit paſſé l'étendue de leur force. Pline dit que les vœux commencent où l'eſpoir finit. Les hommes, qui ſans former un corps d'E'tat, vivent diſperſés dans les forêts, & que nous appellons barbares, n'ont preſque encore aujourd'hui pour principe de morale que la regle du Talion. Telle eſt la loi de la nature, & la plus ancienne de toutes les loix; mais depuis l'etabiſſement des ſocietés, depuis que parmi les hommes la prudence & la douceur des uns a rectifié l'égarement, & tempéré la férocité des autres, les offenſes faites aux particuliers ſont devenues des crimes contre l'E'tat, dont la conſervation à paru chere aux Dieux; ainſi l'amour de la vengeance s'eſt fortifié, s'eſt authoriſé dans les hommes, qui ne trouvant pas toûjours une reſſource aſſez prompte dans le Magiſtrat, en ont appellé à un tribunal ſupérieur.

Lib. 8. c. 21. 23.

De-là ſont venues les imprécations, c'eſt-à-dire, ces prieres qu'on adreſſe à un Etre ſupérieur, pour l'engager à ſe porter du moins

vengeur de nos déplaiſirs, puiſque ſa protection ne nous en ayant pas garantis, nous nous trouvons dans l'impuiſſance de nous en venger nous-mêmes.

M. l'Abbé Fraguier qui a traité ce ſujet dans une Diſſertation expreſſe, s'y eſt borné à ces imprécations célèbres dont l'effet a rempli également de terreur & de compaſſion les théatres de la Gréce, & ſouvent les nôtres. Pour éviter comme lui le mêlange du ſacré avec le profane, on ne touchera point à celles qui ſont rapportées dans les livres de Moyſe, elles ſont d'un ordre tout différent.

Il eſt vrai que c'eſt par le canal des poëtes, que la connoiſſance de ces imprécations eſt parvenue juſqu'à nous ; mais il n'eſt pas moins vrai auſſi, que les Poëtes ſont les hiſtoriens des tems les plus éloignés, & les témoins d'une tradition très ancienne, dont le ſouvenir, quand ils écrivoient, n'étoit pas encore effacé de la mémoire des hommes, & certainement c'eſt le plus noble uſage qu'on en puiſſe faire ; & c'étoit ainſi que Platon les regardoit, lorſque pour donner plus d'autorité à ſes loix, il a eu recours à des faits dont Homére, & les autres Poëtes étoient les ſeuls garants. Aſſez riches de leur propre fonds, ils n'étoient pas réduits à défigurer l'hiſtoire pour ſe ménager des ſituations, & ſemblables aux grands Peintres, s'ils ſçavoient élever leurs ſujets, & les embellir, ce n'étoit jamais aux dépens de la vérité.

Or de toutes les imprécations dont les écrits des Poëtes ſont remplis, les plus remarquables, comme les plus terribles, ont été celles que des peres irrités ont faites contre leurs enfans ; & c'eſt uniquement à celles-là qu'on s'attache ici.

Il faut d'abord obſerver, que ſoit qu'elles euſſent leur fondement légitime dans quelque grand outrage fait à un pere par ſes enfans, comme celles d'Oedipe contre Etéocle & Polynice, ſoit qu'elles ne fuſſent que l'effet d'un eſprit troublé par des ſoupçons injuſtes, comme celles de Théſée contre Hippolyte ; l'effet n'en étoit pas moins funeſte à ceux qui en étoient frappés. Pour en découvrir la cauſe, il faut remonter aux tems du monde qui ont précédé l'établiſſement des états. Alors un pere de famille, maître abſolu de la deſtinée de ſes enfans, ne voyoit rien au-deſſus de lui que les Dieux, il en étoit en quelque ſorte l'image vivante ; & comme les peres par leur ſageſſe

s'attiroient

s'attiroient de leurs enfans l'admiration, & le reſpect qui en eſt inſéparable, de même par leur tendreſſe & par leurs ſoins ils en avoient le cœur & l'attachement. Les enfans ne voyoient donc après les dieux, rien qui fût ni ſi bon, ni ſi grand que les auteurs de leur naiſſance; auſſi de toute ancienneté le reſpect dû aux peres par leurs enfans, marche de pair avec le culte des dieux. Chiron, dit Pindare, donna ces deux préceptes à Achille: Reverez ſur tous les dieux, Jupiter qui manie la foudre; mais à ceux dont vous tenez l'être, rendez leur pendant tout le cours de leur vie un reſpect qui ne cede en rien à celui que vous rendez aux dieux. Platon avertit les hommes qu'ils n'ont point dans leurs ſanctuaires domeſtiques, de Divinités plus reſpectables qu'un pere ou une mere accablés ſous le poids des années. Voilà donc le devoir des enfans envers leurs peres porté auſſi loin qu'il peut s'étendre, & devenu un point formel de religion. Il arrivoit de-là, que ceux qui avoient bleſſé ce devoir, ne redoutoient pas moins la colére & les imprécations de leurs peres, que la colére & la vengeance des dieux mêmes. Les peres, dit Platon, qui ſont une ſource de bonheur pour des enfans qui leur rendent ce qui leur eſt dû d'honneur & de reſpect, ces mêmes peres, par la volonté des dieux, deviennent funeſtes à leurs enfans, lorſqu'ils en ſont, il pouvoit ajoûter, ou qu'ils s'en croyent mépriſés: témoin, pourſuit-il, Oedipe, Amyntor, & Théſée; & dans un autre lieu, il enſeigne que la Déeſſe Néméſis, miniſtre de la vengeance divine, a une inſpection ſpéciale ſur les offenſes faites aux peres par leurs enfans.

Le trouble d'une conſcience agitée par l'horreur de ſes crimes, & par les remords qui la ſuivent, a donné naiſſance à cette Déeſſe, & plus encore aux Furies. En effet, s'il eſt vraiſemblable que la crainte, comme le dit Euripide, ait produit la plûpart des dieux que reveroit la Gréce, il eſt certain qu'elle a produit les Furies; car il ne faut pas croire, dit Ciceron, ce que l'on voit ſouvent dans les Tragédies, que ce ſoient les Furies, qui avec leurs torches ardentes, portent la terreur & le déſordre dans l'ame des ſcélérats: chacun d'eux trouve dans la perverſité propre, la ſource de ſon agitation & de ſes frayeurs. Le crime eſt le perſécuteur du criminel, déconcerte ſes penſées, & le réduit à la fureur. Ce ſont là les Furies intérieures & domeſtiques

attachées ſans relache à venger & le jour & la nuit, les peres outragés par l'impiété de leurs enfans.

Le peuple, qui n'eſt jamais Philoſophe, a cru ſur la foi des Poëtes, ſes premiers Théologiens, qu'il y avoit en effet trois déeſſes impitoyables, occupées à exercer l'ire des dieux ſur les criminels; & leur donnant pour ſéjour ordinaire l'horreur des enfers, on les a diſtinguées par des attribus, & par des emplois particuliers.

Cæruleæ, incinctæ igni,
Incedunt, cum ardentibus tædis.

Eſchyle les fait filles de la nuit; Héſiode les fait naître du ſang que répandit ſur la terre Celus pere de Saturne, lorſque Saturne l'eût mutilé. Nées du ſang d'un pere outragé par ſon fils, elles ſont les miniſtres infatigables des vengeances paternelles, *parentum pœnas à conſceleratiſſimis repetunt*; c'eſt ainſi qu'on a transformé en Déeſſes vengereſſes les remords de la conſcience, la première & la plus inévitable punition du crime. Ces prétendues déeſſes avoient leurs temples, leurs bois ſacrés, & des libations qui leur étoient propres, dans leſquelles, comme on le voit dans les tragiques Grecs, on n'employoit que l'eau & le miel ſans aucun mêlange de vin. On ne parloit qu'avec une horreur religieuſe de ces terribles déeſſes, on évitoit de prononcer leur nom, & l'on ſubſtituoit celui d'Euménides, qui eſt un nom plein de douceur, à leur nom véritable, qui n'offroit rien que d'affreux. C'étoit un acte d'irreligion, que d'entrer dans le verger qui leur étoit conſacré. Enfin, comme on tremble toûjours à l'aſpect de la main qui va nous frapper, auſſi n'y avoit-il rien qui portât avec ſoi plus de triſteſſe & d'épouvante que le ſouvenir des Furies, dont Héraclite diſoit qu'elles arrêteroient le Soleil méme, s'il vouloit ſe détourner de ſa route.

C'étoit le plus ordinairement aux Furies, que les peres dans l'excès de leur colère adreſſoient les imprécations contre leur propre ſang; & s'ils appelloient quelques autres Divinités, les Furies étoient toûjours cenſées prêtes à ſe joindre à elles pour executer leur mauvaiſe volonté.

Althée, dit Homére, frappoit la terre avec ſes mains, lorſqu'elle proféroit des imprécations contre ſon fils Méléagre; & les genoux

en

en terre, elle demandoit au dieu des enfers, & à Proſerpine, la mort de ce fils infortuné; & la Furie qui erre dans les ténébres, entendit du fond des enfers ces funeſtes priéres. D'où il réſulte que le trouble qui ſaiſiſſoit les coupables à la vûë de leurs forfaits, s'emparoit tellement de la timidité ſi naturelle aux méchans, que ſe croyant déjà perdus, ils couroient d'eux-mêmes à leur perte, ou tournoient contre eux les meſures qu'ils prenoient pour l'éviter. Ainſi devenus artiſans de leur infortune, ils la trouvoient plus inévitable encore par la haine des hommes : proſcrits de leur famille, ils en étoient l'éxécration; & il faut imaginer dans leur ame une démence portée à l'excès, puiſqu'ils ſe voyoient environnés de Furies, & pourſuivis par des divinités qui n'exiſtoient que pour eux.

Armatam facibus matrem & ſerpentibus atris
Dum fugit, ultriceſque ſedent in limine Divæ.

dit Virgile, en parlant d'Oreſte; & Suétone en parlant de Néron : *Sæpe confeſſus exagitari ſe maternâ ſpecie, verberibus Furiarum, ac tædis ardentibus.*

Il ſeroit malaiſé de concevoir autrement l'effet des imprécations, que les peres lançoient quelquefois contre leurs enfans. La cauſe en étoit plus forte à proportion que le crime des enfans, & par conſéquent leur trouble étoit plus grand; mais lorſqu'ils étoient innocens, il faut la chercher uniquement dans la perſuaſion où l'on étoit que la malédiction d'un pere, ſeigneur ſouverain de ſa famille, n'étoit point ſans effet, & que les dieux ne rebutoient jamais ſes prières. Joignons à cela le ſoin que la politique prenoit de fortifier dans l'eſprit des hommes, une opinion d'où dépend le repos & l'ordre public : de ſorte que l'injuſtice d'un pere qui devoit avoir un effet injuſte & terrible, n'agitoit guéres moins un fils malheureux, que le crime agitoit un ſcélérat. Joignons y les coups éclatans du hazard, qui n'a pas une part médiocre dans les événemens de la vie : outre qu'il n'eſt pas difficile de croire, que l'Auteur de la Nature a voulu quelquefois punir dès ce monde, & dans ceux-mêmes qui ne le connoiſſoient pas, le violement d'une loi ſainte, qui n'eſt qu'une confirmation de la loi naturelle.

Après ces réfléxions, M. l'Abbé Fraguier parle des imprécations prononcées avec juſtice, & paſſe enſuite à celles qu'un ſoupçon injuſte ou une erreur a produites, & dont cependant l'effet a été égal.

Oedipe maudit ſes deux fils Etéocle & Polynice, ils périrent l'un & l'autre de la manière énoncée dans la formule de la malédiction paternelle. C'eſt le principal point de vûë & de la tragédie d'Euripide, intitulée *les Phéniciennes*, & de toute celle d'Eſchyle qui a pour titre *les ſept devant Thébes*. " Les enfans d'Oedipe, comme s'ils " pouvoient échapper à la vengeance divine, n'ont pas rendu à leur " pere l'honneur qu'ils lui devoient, ils l'ont irrité dans ſon mal- " heur. Oedipe accablé d'affliction, fait contre eux des impréca- " tions qui les vont livrer tous deux à la mort." Ce fut pour en détourner l'effet, qu'ils avoient diviſé entre eux par années l'Empire de Thébes, & ce fut préciſément ce qui en hâta l'accompliſſement, comme Jocaſte le raconte dès le commencement de la piéce: " Il " leur ſouhaite, dit-elle, qu'il partagent ce Royaume à la pointe de " l'épée: eux, dans la crainte que ces malédictions n'ayent lieu ſont " convenus de diviſer entre eux l'autorité ſuprême. Polynice dit " lui-même, qu'il ne s'eſt retiré de Thébes, que pour échapper aux " malédictions de ſon pere." Etéocle plus fier & moins religieux que Polynice: ſi mon pere, dit-il, eſt écouté, il nous tue mon frere & moi par ſes imprécations. Etéocle ajoûte, *s'il eſt écouté*, ce que Polynice n'eût pas fait, lui, qui dans Sophocle, dès que ſon pere a maudit ſon entrepriſe contre Thébes, ne croit plus marcher qu'à une mort aſſûrée. " Ne me retenez plus, dit-il à ſa ſœur Antigone, " il me faut achever mon voyage, voyage malheureux par les im- " précations de mon pere, & par les Furies qui le ſervent pour notre " perte." Oedipe avoit terminé ſes imprécations par invoquer les enfers, les Furies, la Diſcorde & le Dieu de la guerre. Pere malheureux, & fils plus malheureux encore; il avoit vû retomber ſur lui-même les imprécations qu'il avoit faites contre le meurtrier de Laïus, dont il étoit fils, & qu'il avoit tué ſans le connoître.

Amyntor pere de Phénix, fit contre lui des imprécations; il s'emporta à un tel excès, dit Phénix lui-même dans Homére, qu'l fit contre moi les plus horribles imprécations, & invoquant les terribles Furies, il les conjura que je ne pûſſe jamais faire aſſeoir ſur ſes gé-

noux un fils ſorti de mois. Ces formidables déeſſes, avec le dieu des enfers, ont exaucé ſes imprécations. Le crime de Phénix étoit d'avoir abuſé d'une concubine de ſon pere Amyntor, ce qu'il n'avoit fait que par complaiſance pour ſa mere.

Le fait d'Oreſte eſt bien digne de remarque. S'il avoit tué ſa mere, la femme du monde la plus criminelle, ç'avoit été, ſelon Eſchyle, pour échapper aux Furies vengereſſes de ſon pere Agamemnon, qu'elle avoit inhumainement maſſacré, & qui n'euſſent laiſſé à Oreſte nul repos, s'il n'en eût pas tiré vengeance. C'avoit été, ſuivant le même poëte, par l'ordre exprès d'Apollon; & cependant à peine le coup eſt-il fait, que les Furies dont ſa mere l'a menacé s'emparerent de lui; tant la nature qui produit les remords, a de force ſur nous.

On peut en dire autant du malheur d'Alcméon, qui pour avoir vengé ſur Eriphyle ſa mere, la mort de ſon pere Amphiaraüs, eſt auſſi-tôt livré aux Furies: Ovide en parle ainſi:

Facto pius & ſceleratus eodem,
Attonituſque malis, exul mentiſque domuſque,
Vultibus Eumenidum matriſque agitabitur umbris.

Venons à Théſée, dont les imprécations toutes injuſtes qu'elles étoient, donnerent la mort à Hippolyte ſon fils, & à lui une douleur éternelle. " Ignorez-vous, dit Minerve à Théſée dans Euripide, " ignorez-vous que Neptune vôtre pere vous avoit préciſément promis pour trois fois toute ſa puiſſance? Une de ces trois, & la dernière, la voilà employée contre vôtre ſang, méchant que vous " etes! vous qui pouviez utilement invoquer Neptune contre " quelque ennemi! Vôtre pere vous l'avoit promis, ſon amitié l'y " avoit engagé, il a rempli ſa promeſſe; en quoi vous avez péché " contre lui & contre moi. Deviez-vous ſans attendre des preuves, " ſans écouter la voix des Divins, ſans examiner, ſans une longue " diſcuſſion, lancer précipitamment vos imprécations contre un fils, " & le tuer par-là vous-même, comme vous avez fait?"

C'eſt la crainte de ces imprécations juſtes ou injuſtes, qui dans Homére, empêche Télémaque de donner à ſa mere Pénélope le moindre ſujet de mécontentement. Dieu m'envoyera, dit-il, de nouveaux malheurs, lorſque ma mere aura invoqué les terribles

Furies : or de quoi s'agiſſoit-il ? Télémaque perſuadé que ſon pere n'étoit plus, déliberoit s'il rendroit Pénélope avec tout ce qu'elle avoit de bien à ſon pere Icarius, & cela pour arrêter la diſſipation & l'étrange dégât que faiſoient dans ſon palais ceux qui prétendoient au ſecond mariage de ſa mere. Il étoit autoriſé par les loix ; mais malgré cela, il redoutoit les dieux vengeurs des moindres déplaiſirs qu'une mére peut recevoir de ſes enfans.

Le fondement des imprécations étant le même que celui du reſpect, il n'eſt pas étonnant que dans les familles, les Furies fuſſent toûjours prêtes à exécuter les volontées de l'aîné qui dans les tems anciens (ainſi que cela s'eſt conſervé dans les maiſons illuſtres) après la mort du pere, étoit regardé comme un ſecond pere, chef & magiſtrat de la petite ſociété que forme une famille particuliére. Iris, dans Homère, parlant à Neptune de la part de Jupiter, à qui Neptune faiſoit difficulté d'obéir, vous ſçavez, lui dit-elle, que les Furies ſont toûjours au ſervice des aînés.

Finiſſons par ce trait d'Eſchyle, dans la Tragédie duquel les Furies parlent à Oreſte. " Tu verras que quiconque commet une " offenſe impie, ou contre Dieu, ou contre un étranger, ou contre " des parens qui devoient lui être chers, porte une peine égale à la " grandeur de ſon crime. Pluton qui habite ſous terre eſt le " grand vengeur des mortels ; il voit tout & n'oublie rien." Or les miniſtres de ſa colére étoient les Furies mêmes, dont le pouvoir imploré dans les malédictions des peres contre leurs enfans, avoit un effet ſi terrible, ſoit qu'il fût fondé ſur la juſtice, ou ſur la prévention & l'erreur.

Que les lettres ont été cultivées dès les premiers tems, principalement dans les Gaules.

LE desir d'apprendre naît avec l'homme, & ne meurt qu'avec lui. Tout le monde veut sçavoir; & ceux qui paroissent les plus indifférens pour les sciences, ne veulent pas du moins ignorer ce qui regarde ou leur profession, ou leurs exercices, ou leurs amusemens. Adam instruit par Dieu même, communiqua ses connoissances à ses enfans, & ceux-ci les transmirent à leurs descendans; ainsi les sciences sont aussi anciennes que le monde. Il est vrai qu'il y a eu des tems où elles ont été plus ou moins cultivées, & des pays où elles l'ont été plus que dans d'autres: telle a été la Gaule, ainsi que le dit M. l'Abbé Anselme dans un mémoire qu'il lut à l'Académie. En 1718.

Pour prouver que les sciences ont été cultivées dans les Gaules dès les premiers tems, il n'a pas besoin du témoignage des Auteurs modernes, quelque sçavans qu'ils soient, qui ont avancé la même proposition avant lui. C'est aux anciens qu'il a recours; & c'est dans leurs écrits qu'il trouve, que les Gaulois non seulement aimoient & cultivoient les sciences, mais même que c'étoit chez eux que les autres nations alloient chercher des maîtres. Cluvier, Germ. Antiq. l. 1. c. 4. Forcat. de Gall. imp. &c.

Diodore de Sicile, Strabon & Ammian Marcellin distinguent parmi les Gaulois trois sortes de sçavans, les Bardes, les Devins, & les Druïdes. Les Bardes ainsi nommés du mot *Bard*, qui en langue Celtique signifie chantre, habitoient dans l'Auvergne & dans la Bourgogne, & y avoient un Collége. Leur profession étoit d'écrire les actions des grands hommes, & de les chanter au son d'un instrument qui ressembloit assez à la lyre. Voici comme en parle Lucain. Strab. l. 4. Pharsal. l. 1.

Vos quoque qui fortes animas, belloque peremptas
Laudibus in longum vates dimittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina Bardi.

Les Devins recherchoient avec ſoin les ſecrets de la nature, & faiſoient profeſſion de les expliquer: ils portoient même leur curioſité juſqu'à vouloir pénétrer dans l'avenir, & s'attiroient la multitude qui ſe ſoûmettoit aveuglément à leurs déciſions. Mais les Druïdes étoient les plus célébres & les plus éclairés, au jugement de Pythagore, qui connoiſſoit leur capacité, & qui rendoit témoignage de ce que ces Sages de la Gaule lui avoient appris. C'eſt ce que rapporte Ammian Marcellin: *Druïdæ ingeniis celſiores, ut autoritas Pythagoræ decrevit.* Philoſophes en même tems que Théologiens, ils enſeignoient la Phyſique & la Morale; & il s'étoit répandu parmi les peuples, qu'ils étoient en commerce avec la Divinité. Il eſt même certain, que ſçachant tout ce que ſçavoient les Bardes & les Devins, & les ſurpaſſant en beaucoup d'autres connoiſſances, ils les ſurpaſſérent auſſi en autorité, & furent bientôt les ſeuls accrédités dans les Gaules. Le Chêne, comme on ſçait, étoit parmi eux un arbre ſacré. Leurs bois en étoient tous plantés, & c'étoit un crime de les détruire. Séparés du reſte du monde, ils habitoient dans le fond des forêts, & ils y avoient leurs Colléges, dont le plus renommé étoit dans le pays Chartrain, au rapport de Céſar. C'étoit dans ce Collége, que le ſouverain Pontife de ces Druïdes faiſoit ſa réſidence, & où tous les autres ſe rendoient une fois l'an. Juges de la nation, c'étoit à eux qu'on s'adreſſoit pour tous les différens qui arrivoient entre les particuliers, & on ſe ſoûmettoit à leurs déciſions. Si quelqu'un n'y vouloit pas acquieſcer, il étoit interdit de la participation à leurs myſtéres. Les Druïdes avoient encore ailleurs pluſieurs Colléges dépendans de celui dont on vient de parler, & rien n'eſt ſi connu dans leur hiſtoire, que ceux qu'ils avoient à Marſeille, à Toulouſe, & dans pluſieurs autres villes conſidérables, comme l'a remarqué du Boulay dans ſa préface ſur l'hiſtoire de l'Univerſité de Paris. C'étoit dans ces Colléges qu'ils enſeignoient la Rhétorique & la Philoſophie. Ils traitoient dans cette derniére ſcience de la forme du monde, du mouvement des aſtres, de la puiſſance des dieux; & prétendoient ſçavoir ce que ces mêmes dieux demandoient des hommes: *Druïdæ, quod Dii velint, ſe ſcire profitentur*, ſuivant l'expreſſion de Pomp. Mela. Cicéron dit qu'ils s'appliquoient auſſi à découvrir les choſes futures, ſoit par les augures, ſoit par un art conjectural:

Diod.

L. 15.

In finibus Carnutum, conſidunt in luco conſecrato. Cæſ. Comm. l. 6.

L. 3. c. 2.

conjectural : *partim auguriis, partim conjecturâ, quæ eſſent futura docebant*; & Pline ajoûte qu'ils ſe ſervoient du gui de Chêne dans leurs myſtéres pour la Magie. L. 3. de Div. L. 29. c. 3.

Un des principaux points de la doctrine des Druïdes étoit l'immortalité de l'ame. Ils diſoient, en parlant de la mort, qu'on ne faiſoit en mourant que paſſer d'une vie à une autre, dont la mort étoit le milieu :

Regit idem ſpiritus artus
Orbe alio : longæ, canitis ſi cognita, vitæ
Mors media eſt. Lucret.

Cette perſuaſion rendoit les anciens Gaulois ſi intrépides, que pluſieurs ſe jettoient dans les buchers allumés pour brûler les morts, & que tous affrontoient les plus grands périls de la guerre : regardant comme une inſigne lâcheté de ne vouloir pas expoſer une vie paſſagére pour une autre qui devoit durer toûjours, comme dit le même poëte.

Soit que les Druïdes vouluſſent exercer la mémoire de leurs diſciples, ſoit qu'ils appréhendaſſent que leurs myſtéres ne fuſſent prophanés, ils les obligeoient d'apprendre par cœur un grand nombre de vers, & leur defendoient de les écrire. Dans le reſte, ils ſe ſervoient pour écrire des caractéres Grecs, qui leur étoient familiers. Cette maniére, au reſte, de mettre en vers la Théologie & la Philoſophie eſt fort ancienne, & ſi nous en croyons Apulée, elle dura juſqu'à Phérécyde qui, le premier, introduiſit la proſe dans les écoles. *Verſuum nexu repudiato, conſcribere auſus paſſivis verbis Pherecydes.* V. Flor.

Il eſt donc conſtant par le témoignage des anciens, que les Gaulois s'appliquoient aux ſciences dans les premiers tems. Ils étudioient auſſi l'éloquence, à laquelle leur eſprit étoit naturellement tourné, ainſi que nous l'apprennent Strabon & Thémiſtius, qui va juſqu'à dire qu'ils y étoient plus propres que les Grecs eux-mêmes. Juvenal ajoûte qu'ils avoient appris aux Bretons l'art oratoire. L. 4. Orat. 4. & 5.

Gallia cauſidicos docuit facunda Britannos.

St. Jerôme leur donne cette grande louange, que pendant que tant de nations croupiſſoient dans la molleſſe & dans l'ignorance, la Gaule avoit toûjours été remplie d'hommes belliqueux & éloquents : Adv. Virgil.

Sola

Sola Gallia monſtra non habuit, ſed viris ſemper fortiſſimis & eloquentiſſimis abundavit. Ce même pere dit ailleurs ; *Studia Gallorum florentiſſima*, & il ajoûte enfin que les Ouvrages de Littérature qui paroiſſoient dans la Gaule, étoient également polis & élégans : *Ubertatem Gallici nitoremque ſermonis.* Mais de toutes les Villes des Gaules, il n'y en eut aucune qui devint plus célébre par les ſciences & par l'éloquence que Marſeille, ville que Tite-Live dit avoir été auſſi polie, que ſi elle avoit été au milieu de la Gréce, & que Cicéron appelle la nouvelle Athénes, *novas Galliarum Athenas*, & Pline la maîtreſſe des études, *magiſtram ſtudiorum*, où, ſelon Strabon, les plus diſtingués des Romains alloient prendre des leçons. C'eſt de cette école que ſont ſortis ces grands hommes tant vantés par les anciens, tels qu'ont été au rapport de Lucain, Telon & Gigarée ſon frère, excellens Mathématiciens ; Pythéas ce fameux Géographe & Aſtronome, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, & dont Pline fait une mention ſi honorable ; Caſtor ſçavant Médecin, & tant d'autres. La ville de Lyon ſe diſtingua auſſi par ſon amour pour les ſciences : quelques Auteurs prétendent que les Druïdes y tenoient déjà leurs aſſemblées, lorſque les Phéniciens & les Grecs s'y établirent. Mais quand les Romains y eurent conduit une Colonie, les ſciences y fleurirent encore davantage. Juvenal & Suétone parlent d'une Académie d'éloquence Grecque & Latine qui étoit dans cette ville, & qu'on nommoit Athénée. Arles, Bourdeaux, & pluſieurs autres villes ne cultivoient pas moins les ſciences que Lyon & Marſeille ; mais Toulouſe mérita par ſon goût pour la poëſie & pour l'éloquence, le nom de ville de Pallas :

Epiſt. ad Ruf.

Dec. 4. lib. 7.

Pro Flac.

L. 4.

L. 25. c. 2.

Paradin & de Rubis, hiſt. de Lyon. Du Boullay de vetuſtiſſimis Galliarum Academiis.

Mart. l. 9. Epigr. 101.

Palladiæ non inficienda Toloſæ
Gloria.

C'eſt ainſi qu'en parloient Martial & Auſone. Les autres Auteurs anciens nomment ſouvent les grands hommes qui étoient ſortis des écoles Gauloiſes, & qui devenoient les maîtres de celles de Rome. Tel fut Valérius Caton, ſurnommé, *Latina Siren*, L. Plotius Rhéteur illuſtre du tems de Craſſus ; & ſans parler des autres, Ant. Gnipho, que Cicéron lui-même alloit écouter. Heureux, ſi dans un pays où les ſciences ont toûjours fleuri, & qui dans le ſiécle paſſé

Suetone. Cic. de Clar. Orat. c. 2.

ont

ont été portées, preſque dans toute ſorte de genres, à un ſi haut point de perfection, nous ne voyons point leur décadence ſortir de ce même eſprit d'affectation & de pointes, qui cauſa celle dont on commença à ſe plaindre à Rome, immédiatement après le ſiècle d'Auguſte.

Cauſes du progrès & de la décadence des Lettres.

ON a vû dans l'article précédent que les ſciences avoient été cultivées dès les premiers tems, ſur-tout dans les Gaules: l'Hiſtoire nous apprend qu'à des ſiècles heureux pour les Arts & les Belles-lettres, avoient preſque toûjours ſuccédé des tems où la barbarie avoit pris la place du bon goût & de la délicateſſe. M. Racine a cherché les cauſes générales de ces changemens. Il diſtingue quatre ſiécles où les ſciences & les Arts ont fleuri avec le plus d'éclat, celui de Philippe & d'Alexandre dans la Gréce, celui de Céſar & d'Auguſte à Rome, celui de Leon X. & de François I. en Italie & en France, enfin celui de Louis XIII. & de Louis XIV. Le ſiécle de Leon X. ne l'arrête pas long-tems, quoiqu'il ſoit l'époque du rétabliſſement des Lettres en Occident. La peinture eſt, ſelon lui, ce qui l'a particuliérement diſtingué. Pour les trois autres ſiécles, il les enviſage d'abord ſous un point de vuë aſſez ſingulier, mais qui en même tems montre leur peu de durée. M. Huet, dit-il, qui a vû Deſcartes, Philoſophe, qui ſelon l'ordre des tems, & même ſuivant celui des génies, doit être mis à la tête de ces grands perſonnages qui ont rendu le ſiècle paſſé comparable à ceux d'Alexandre & d'Auguſte, a vû auſſi paſſer devant ſes yeux cette longue ſuite d'hommes illuſtres, qui ont porté à un ſi haut point de perfection la gloire des Sciences & des Arts. 1721.

Un Athénien, qui auroit joui d'une vie auſſi longue que celle de ce ſçavant prélat, auroit pû ſe vanter d'avoir vû Sophocle & Euripide, Apellès & Praxitele, Socrate, Platon & Ariſtote, Thucydide & Xénophon, enfin Ariſtophane & Ménandre.

Un vieillard Romain, de même, ſe ſeroit glorifié d'avoir pris dans ſa jeuneſſe des leçons de vertu chez Caton & chez Brutus; qu'après avoir entendu les harangues de Céſar & de Cicéron, il avoit été goûter les douceurs de la ſocieté chez Catulle, chez Tibulle, & chez Properce; que Lucréce lui avoit développé les myſtères de la nature; que dans ſes doutes il avoit été éclairé par le ſçavant Varron; qu'Horace, Virgile, & Ovide l'avoient charmé, & que Salluſte & Tite-Live lui avoient appris l'hiſtoire.

Lorſqu'on enviſage ces heureux ſiécles, & qu'on voit tant de grands génies ſe rencontrer enſemble dans les mêmes tems, il eſt naturel de demander auſſitôt, pourquoi ces génies rares ont preſque toûjours été contemporains, & n'ont preſque jamais laiſſé des ſucceſſeurs dignes d'eux, comme ſi la nature épuiſée devoit ſe repoſer long-tems après des productions ſi vigoureuſes. Il eſt difficile, dit M. Racine, de répondre à cette queſtion par des raiſons qui ſatisfaſſent pleinement; & Paterculus avouë qu'après les avoir cherchées, il n'en a point trouvé de convainquantes: *cauſas cum ſemper requiro, nunquam reperio quas eſſe veras confidam, ſed fortaſſe veriſimiles.* La raiſon qu'en apporte Cicéron, qui dit que les Sciences, quand elles ſont arrivées à leur perfection, vieilliſſent & tombent en décadence, & celle de Sénéque qui s'en prend à la jalouſie du deſtin, ne ſont guéres plus concluantes.

L. 1. c. 17.

Tuſc. 2.

Controv. 1.

On dit communément que la protection des Princes forme les grânds hommes, & que les Virgiles ne manquoient pas où il ſe trouve des Mécénes; mais M. Racine n'adopte pas cette raiſon. Il eſt vrai, dit-il, que les bienfaits excitent l'émulation, & que ſouvent ils donnent aux grands hommes le loiſir de cultiver leurs talens, mais ils ne donnent point ces talens; la vuë des recompenſes n'éléve point une ame, & ne lui inſpire pas des penſées ſublimes. Quand on eſt riche par les libéralites d'un protecteur, on penſe bien plus à ſon aiſe, mais penſe-t-on mieux? La plûpart des Empereurs Romains, continue-t-il, ſe piquoient d'être Orateurs & Poëtes, cependant leur inclination pour l'Eloquence & pour la poëſie, ne fit point revivre ni Cicéron ni Virgile. Marc-Aurel, l'ami de tous les Philoſophes, n'en forma aucun qui eut pû ſeulement en mériter le nom du tems de Socrate & de Platon. François I. que ſes libéralités,

tés firent nommer le Pere des Lettres, ne trouva, ſi on excepte Marot, aucun Poëte digne de ſes libéralités. La fortune éclatante d'Amyot étoit propre à exciter l'émulation des Sçavans, cependant cette émulation ne forma ſous le regne de Charles IX. que de médiocres E'crivains. Ce ne fut point à la faveur de Mécénas que nous devons Cicéron, Catulle & Tibulle ; & Virgile, ſans en être connu, auroit toûjours été Virgile. Enfin, conclut-il, ce ne ſont point les bienfaits du cardinal de Richelieu, qui ont formé les grands hommes qui commencérent à fleurir ſous ſon miniſtére, il y en eut pluſieurs qui n'en furent point favoriſés; & les chagrins qu'il cauſa à Pierre Corneille, nous auroient peut-être privés des productions de ce ſublime génie, ſi le feu qui anime les grands hommes, s'allumoit & s'éteignoit au gré des Miniſtres.

On regarde encore la liberté publique comme une des principales cauſes de la gloire des Sciences, & il eſt vrai qu'elle a ſouvent ſoûtenu l'éloquence dans les E'tats Républiquains, parce qu'elle conduiſoit aux premiéres charges. Cependant il n'eſt pas moins vrai, que la Poëſie & les autres beaux Arts ne fleurirent point à Rome du tems des Conſuls, & ne font encore aujourd'hui aucun progrès chez les peuples qui jouiſſent depuis long-tems d'une grande liberté.

A ces cauſes morales on en ſubſtitue de phyſiques, & on croit que dans le même pays, les tems apportent une certaine temperature de l'air, qui contribue à l'élevation des génies, puis une autre qui les fait ramper. M. Racine convient que par l'étroite union qui eſt entre l'ame & le corps, les cauſes extérieures nous affectent différemment; que la différence des climats inſpire ou la triſteſſe ou la joye; que dans l'Orient, par exemple, on eſt plus vif que dans les pays glacés du Septentrion, & qu'on remarque même entre des peuples voiſins un caractère d'eſprit tout différent. Les Athéniens qui vivoient ſous un ciel pur & ſerein, ſe mocquoient de la ſtupidité des peuples qui étoient comme enſevelis dans l'air épais de la Béotie. Mais on ne ſçauroit concevoir, que dans une même contrée il ſe répande tout-à-coup un air nouveau, qui inſpire aux enfans une vigueur inconnuë à leurs peres, & qui pendant ſa courte durée rende les eſprits ſi différens, ni comment il ſe communique à certaines perſonnes, ſans que le reſte de la nation s'en reſſente. Sous le regne

de Louis XIV. où il auroit fallu une ſi bonne meſure de cet air favorable, il y a eu bien des auteurs médiocres. On trouve à la vérité des ſiécles plus féconds que d'autres en grand génies, mais il n'en eſt point qui n'en ait produit quelqu'un. Ainſi il faut chercher des raiſons de cette fécondité plus vraiſemblables que celles qu'on vient de réfuter. M. Racine croit qu'on doit la rapporter à la réunion de pluſieurs circonſtances heureuſes, qui toutes contribuent à répandre parmi les peuples une joye générale, & un loiſir qui donne lieu aux eſprits de ſe développer. La Poëſie, ajoûte-t-il, la Peinture & tous les beaux arts ſont les enfans de la joye.

Triſt. l. 1. Eleg. 1.

Carmina proveniunt animo deducta ſereno,

dit Ovide. Il eſt bien vrai que la douleur & la triſteſſe peuvent quelquefois inſpirer des vers plaintifs: Orphée & Simonide en ſont des preuves; mais on ne ſçauroit nier qu'une longue triſteſſe abbate l'eſprit, & le rende moins propre aux productions brillantes. Les pays froids ont des Métaphyſiciens, des Géométres: il eſt rare qu'on y voye d'excellens Poëtes & d'excellens Peintres.

Lorſqu'un E'tat eſt floriſſant, que tout conſpire à ſa grandeur, que de glorieux ſuccès aſſurent la tranquillité, que l'abondance y regne, & que le gouvernement eſt doux, alors la joye eſt entiére & générale. Ceux qui ont des talens les cultivent; contens & tranquilles, ils vont plus loin qu'ils n'auroient été dans un état moins paiſible: ceux qui n'ont pas ces talens en connoiſſent du moins le prix, admirent ceux qui les poſſédent, font cas de leurs ouvrages, & encouragent ainſi les beaux eſprits dans leurs travaux. Enfin la réputation & les récompenſes qui donnent aux Sçavans plus de loiſir, achevent de les mettre dans l'heureuſe néceſſité de faire de nouveaux progrés. Or, ajoûte M. Racine, toutes ces circonſtances favorables concoururent enſemble dans le quatre ſiècles ſi fameux dont on a parlé. Un court détail ſera la preuve de cette concluſion.

Lorſque la Grèce fut délivrée de la puiſſance formidable des Perſes, elle ne ſongea plus qu'à jouir tranquillement du fruit de ſes victoires, Athénes floriſſante devint bien tôt la maîtreſſe de la mer, & donna la loi à ſes voiſins. Les citoyens de cette ville naturellement ſpirituels, ne s'occupérent plus que du plaiſir, & des beaux arts que le plaiſir

plaiſir enfante. De-là ſortirent ces grands génies que la poſtérité a tant admirés ; mais lorſqu'Antipater attriſta la Gréce par ſes cruautés, l'éloquence périt avec Démoſthéne, la Poëſie perdit une partie de ſon éclat, & on vit naître avec Zénon & Chryſippe une Philoſophie triſte & ſévére, qui bannit ces graces & ces agrémens que Platon & Xénophon avoient répandus dans leurs ouvrages.

Tandis que les Romains eurent à ſe deffendre contre des ennemis redoutables, les ſciences furent négligées. A peine la ruine de Carthage les eût mis en état de reſpirer, qu'ils commencérent à s'inſtruire dans les lettres Grecques, & lorſque les conquêtes de Céſar & de Pompée les eurent rendus maîtres du monde, la joye publique fit fleurir les beaux arts : la légére interruption des guerres civiles n'en fit pas perdre entiérement le goût, & lorſqu'Auguſte commença à regner paiſiblement, on ſe livra entiérement à la joye, & dès là la Poëſie & les beaux arts furent portés à ce point de perfection, qui a fait l'admiration des ſiécles ſuivans.

L'Italie fut tranquille & opulente ſous le Pontificat de Leon X. les arts y fleurirent : après ſa mort, Rome fut ſaccagée, Florence l'Athénes de l'Italie fut aſſervie, & les ſciences commencérent à languir.

Lorſque le Cardinal de Richelieu, après avoir dompté la Rochelle, tourna toutes les forces du Royaume contre des ennemis étrangers, d'heureux ſuccès rendirent ſa domination facile à ſupporter ; toute la nation fut floriſſante, les talens furent cultivés : enfin on ſçait à quel point de grandeur & de proſpérité la France fut élevée ſous Louis XIV. & à quel point de perfection les arts & les ſciences furent portés.

Après avoir montré la cauſe du progrès des ſciences, il eſt aiſé de voir que les guerres, la ſtérilité, l'intemperie des ſaiſons, peuvent les faire déchoir ; mais M. Racine annonce une cauſe plus particuliére encore de leur décadence, l'amour des pointes, des faux brillans, un ſtyle affecté. Ce fut en effet ce qui les fit tomber après Auguſte, bien plus que les cruautés de Tiberè & de Néron.

Cicéron nous apprend que Phalereus fut le premier qui commença à corrompre l'éloquence dans la Gréce, parce qu'il aimoit mieux plaire aux oreilles, que chercher à émouvoir le cœur ; il la rendit molle & efféminée, & préféra cette fauſſe douceur à la véritable ma- In Brut.

jesté qui doit l'accompagner. L'éloquence eut le même sort à Rome, & nous lisons dans le petit Dialogue qu'on attribuë à Quintilien, que les Orateurs ne cherchoient plus qu'à faire briller des sentences courtes & éclatantes, *in pauciſſimos ſenſus & anguſtas ſententias detrudunt eloquentiam.*

Personne n'ignore que cet amour des pointes & des faux brillans s'est emparé des Italiens ; le Tasse commença à le mettre à la mode, & depuis que ce goût déplorable a fait chez eux tant de progrès, les grands génies y sont disparu.

Malgré le penchant trop marqué que quelques personnes ont pour les défauts qui ont amené la décadence des belles lettres, il se trouve encore heureusement aujourd'hui des Auteurs célébres, qui préférent la solide beauté aux faux brillans qui éblouissent les autres.

ME'-

MEMOIRES
DE
LITTÉRATURE,
TIRÉS
DES REGISTRES DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

DISSERTATION
SUR LA CYROPÉDIE DE XENOPHON.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

L'HISTOIRE de Cyrus a été écrite fort diverſement par trois auteurs célebres, Hérodote, Ctéſias, & Xénophon. Voici comme la raconte Hérodote, le plus ancien des trois, & qui vivoit en même tems que Xerxès & Artaxerxès Longimanus.

Aſtyage, Roi des Médes, donna ſa fille Mandane en mariage à Cambyſe Perſe, d'une naiſſance obſcure, & cela dans la crainte que s'il la donnoit à quelque homme puiſſant, l'enfant qui naîtroit de ce mariage, n'employât les forces de ſon pere pour accomplir ſa deſtinée, laquelle, par la bouche de l'Oracle, lui promettoit de renverſer l'empire des Médes. Dans ce tems-là les Perſes leur étoient ſoûmis, & n'avoient pas dans l'Aſie une grande réputation. Cyrus, par une longue ſuite de guerres & de victoires, les rendit illuſtres, & maîtres de ceux à qui ils obéïſſoient auparavant. Aſtyage, après trente-cinq ans de regne, fut dépouillé par Cyrus; Créſus fut vaincu, &

Babylone fut priſe après un long ſiege. Enfin, ce conquérant qui avoit ſçû former un ſi grand empire, trouva par les mains de Tomyris, reine des Maſſagétes, la fin de ſes victoires & de ſa vie, après avoir été vingt-neuf ans ſur le trône.

Ctéſias étoit de Cnide, & vivoit en même tems que Xénophon. Car il ſe trouva dans l'expédition que le jeune Cyrus entreprit contre ſon frere Artaxerxès Mnemon. Il fut pris par celui-ci, & comme il étoit habile médecin, il demeura ſeize années entiéres à ſa cour dans une grande conſidération. Ce fut pendant cet eſpace de tems qu'aiant conſulté les archives des Perſes, il en tira, ſelon Diodore, de quoi remplir les vingt-deux livres de l'hiſtoire Perſique qu'il écrivit, & dont parle Photius. Mais ſa bonne foi eſt extrêmement ſuſpecte, & il ſemble n'avoir écrit l'hiſtoire de Cyrus que dans la vûë de contredire Hérodote, lequel ſe rend témoignage à lui-même, que n'ignorant pas les maniéres différentes, dont on racontoit l'hiſtoire de Cyrus, il s'eſt attaché à celle qu'il a jugée la plus véritable. Ctéſias prétend qu'Aſtyage n'avoit avec Cyrus aucune alliance, bien loin d'être ſon ayeul; qu'il épouſa la fille d'Aſtyage, nommée Amyntis; que les Bactriens ſe ſoûmirent volontairement à ſa domination. Il place enſuite l'expedition de Cyrus contre les Saces, puis celle de Lydie, où Cyrus aiant fait Créſus priſonnier, le fit paſſer dans la Médie, & lui donna une grande ville proche d'Ecbatanes. Il raconte qu'Aſtyage mourut poignardé par celui même que Cyrus avoit député vers lui; & que Cyrus enfin aiant été bleſſé dans une bataille contre les Derbices, ne ſurvéçut que trois jours, & mourut après trente ans de regne.

Herod. lib. 1.

Xénophon contemporain de Ctéſias, dans les huit livres de la Cyropédie, a donné la vie de Cyrus tout autrement que les autres; de ſorte que n'aiant ſuivi perſonne, il n'a trouvé perſonne qui l'ait ſuivi. Car outre une infinité d'endroits qu'on ne pourroit rapporter ici, ſans copier une grande partie de ſon ouvrage; premiérement, il place dans l'empire des Médes Cyaxare entre Aſtyage & Cyrus, quoique Cyrus ait ſuccédé immédiatement à Aſtyage, comme Ctéſias, qui combat les ſentimens d'Hérodote en toute occaſion, en convient avec lui. En ſecond lieu, le conſentement de ces deux auteurs eſt une preuve manifeſte, que la mort de Cyrus n'a point été

telle

tellé que Xénophon la raconte, lorſqu'il le fait mourir au milieu de la paix, & dans les embraſſemens de ſa famille. Ces différences & beaucoup d'autres ont été cauſe que ni Diodore, ni Trogus Pompeius, ni Juſtin, n'ont ſuivi le récit de Xénophon, & qu'ils lui ont unanimement préféré Ctéſias & Hérodote. Et c'eſt auſſi ce qui a fait dire à Cicéron dans la premiére épître à ſon frere Quintus, que Xénophon avoit compoſé l'hiſtoire de Cyrus, non pas ſuivant l'exacte vérité, mais comme le modéle d'un bon gouvernement : *Cyrus ille à Xenophonte non ad hiſtoriæ fidem ſcriptus, ſed ad effigiem juſti imperii.* Le P. Petau, & Joſeph Scaliger, deux hommes au moins auſſi capables que Cicéron de décider en matiére d'hiſtoire & de chronologie, ſont entiérement du même avis ; le premier s'explique ainſi dans le livre dixiéme *de Doctrina Temporum. Xenophontem autem, quia fabulam de Cyro potiùs quàm hiſtoriam edidit, conſultò præterimus.* Et Scaliger dans les Prolégoménes de ſon livre *de Emendatione Temporum*, ſoûtient qu'excepté les noms propres, & le ſouvenir de deux ou trois évenemens, tels que ſont la défaite de Créſus, & la priſe de Babylone, on ne trouvera pas plus de vérité dans la Cyropédie, que dans le roman d'Héliodore.

L'opinion oppoſée n'a pas laiſſé de trouver des défenſeurs, qui ſemblent être fâchés qu'un livre écrit avec un ſi grand art, & rempli de maximes ſi utiles, ne ſoit pas tant regardé comme une hiſtoire, que comme un recueil de préceptes ; ſans compter que ces préceptes mis dans un jour très-agréable, ont leur mérite à part, & qu'il vaut encore mieux être philoſophe qu'hiſtorien. Cependant le ſentiment de Cicéron a prévalu ; & c'eſt pour l'appuyer d'une nouvelle preuve, que je veux développer dans cette Diſſertation, le fonds de la Cyropédie. Voici donc ce que je crois de plus vrai-ſemblable.

La Cyropédie contient deux choſes : la vie de Cyrus depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, & par occaſion elle contient auſſi un nombre infini d'enſeignemens très-ſages, tant pour la guerre que pour la paix, tant pour ceux qui doivent commander aux autres, que pour ceux qui doivent obeïr. Premiérement, tout ce qu'on trouve de morale dans la Cyropédie, n'eſt autre choſe que la doctrine de Socrate, dont Xénophon avoit été diſciple. Secondement, ce qu'il y a d'hiſtorique n'y ſert que d'occaſion d'étaler de la mo-

rale, comme dans nos meilleurs romans les faits hiſtoriques ne ſont conſervés que pour donner lieu à des choſes plus agréables. Et c'eſt pour ce deſſein que Xénophon a préféré Cyrus aux autres héros qu'il auroit pû choiſir, parce que ſa vie, comme je l'ai déja dit après Hérodote, étoit racontée diverſement. Dans l'obſcurité des tems reculés, & dans cette eſpece d'incertitude, il a choiſi & ajuſté ce qui convenoit le mieux à ſon entrepriſe. De la vie de Cyrus, il a ſçû faire ce qu'on a fait depuis de ſon propre ouvrage, avec cette différence qu'en ménageant à ſon gré les évenemens, il n'a ſongé qu'à enſeigner la vertu, au lieu que par les mêmes moyens on n'a, ce ſemble, penſé dans ces derniers tems, qu'à débiter des aventures frivoles, & des contes de galanterie. Et certainement le choix de Xénophon eſt très-heureux. Car de même que pour le Roman d'Aſtrée, l'auteur a choiſi un lieu tranquille & délicieux, parce qu'il lui falloit une ſcene conforme au ſpectacle qu'il vouloit repréſenter : ainſi pour l'education dure & auſtére que Xénophon vouloit inſpirer aux hommes, il a trouvé un pays rude & ſtérile, & un peuple tout occupé de la chaſſe, & du ſoin des bêtiaux, car c'eſt ainſi que Platon en parle dans le troſiéme livre des Loix. Et il ajoûte que l'obéiſſance étoit fort douce parmi les Perſes, de ſorte que l'amitié, plutôt que le devoir, uniſſoit les chefs & les ſoldats ; & que Cyrus ne dédaignoit pas d'ecouter les ſentimens de tout le monde, & d'admettre à ſon entretien tout ce qui compoſoit ſon armée. Xénophon, dans la nature du pays & dans l'humeur des hommes, a trouvé où bâtir ſon ſyſtême d'éducation, & dans cette liberté des converſations, de quoy produire tout ce que la converſation de Socrate lui avoit appris.

Dans cette eſpéce de roman, pour m'exprimer ainſi, Xénophon, comme Scaliger l'a fort bien remarqué, a ſuivi l'example des plus célebres ſophiſtes de ſon tems, qui pour donner plus de poids & d'autorité à leurs préceptes, les mettoient dans la bouche de ces anciens héros, dont la mémoire étoit en grande vénération ; & ſuppoſoient, par exemple, que Neſtor, Ulyſſe, ou Palaméde, étant au ſiége de Troye, avoient dit dans l'occaſion telles & telles choſes, qui n'étoient en effet que les penſées de ces écrivains. Nous avons dans Platon des exemples de cette coûtume, comme on peut voir dans le premier Hippias & dans le Phédrus. Car dans le premier dialogue, qui porte

le

le nom d'Hippias, ce ſophiſte célebre invite Socrate à venir l'entendre réciter un diſcours touchant les exercices auxquels un jeune homme doit s'appliquer, & lui dit que la forme de ce diſcours eſt telle : Après que Troye fut tombée ſous la puiſſance des Grecs, un jour Néoptoléme s'addreſſant à Neſtor, lui demanda quels etoient les exercices convenables à un jeune prince. Sur quoi Neſtor fait une reponſe à Néoptoléme remplie de tout ce qu'Hippias avoit pû imaginer ſur un ſi beau ſujet. Et dans le Phédrus, Socrate demande à ce jeune homme, dont le Dialogue porte le nom, s'il ne connoît pas l'art de la Rhétorique compoſé par Neſtor & par Ulyſſe dans le loiſir du ſiége de Troye, & Phédrus répond qu'il ne connoît point les ouvrages de Neſtor ni d'Ulyſſe, à moins que par Neſtor, on n'entende Gorgias, & que par Ulyſſe, on n'entende Thraſymaque ou Théodore. Et c'eſt pour quelque ouvrage ſemblable que quelques lignes après il nomme Palaméde un des ſophiſtes, lequel, ſelon Quintilien, n'eſt autre qu'Alcidamas d'Elée. C'eſt en quelque façon de cette maniére détournée que M. l'Archevêque de Cambray, a uſé dans ſon Télémaque compoſé pour l'inſtruction des Princes, qui ſont aujourd'hui l'appui & l'eſpérance de tant de royaumes.

Quintil. l. 3. c. 1.

En 1707.

D'ailleurs Xénophon qui ne vouloit pas de bien aux Perſes, n'a peut-être pas été fâché de redonner en beau l'origine de quelques uſages dont on ne voyoit plus parmi eux que des traces très-foibles, & des veſtiges défigurés. Il prend ſoin de terminer la Cyropédie par une comparaiſon odieuſe des Perſes de ſon tems avec les anciens Perſes, & d'apprendre à tout le monde ce qu'il avoit vû, lorſqu'avec Agéſilas, ou avec le jeune Cyrus, il avoit paſſé dans leur pays. Il faiſoit en cela une choſe agréable à toute la Grece, qui n'avoit point d'ennemi plus redoutable que le Grand-Roy. Car c'eſt ainſi qu'ils appelloient le roy de Perſe, comme nous nommons aujourd'hui le Grand-Seigneur.

Pour confirmer ces conjectures touchant la Cyropédie, il faut voir ſi en effet la doctrine de Socrate y eſt contenuë : car ſi d'un coté on y voit une ſingularité telle que je l'ai fait remarquer, à décrire les actions de Cyrus avec leurs circonſtances, & que d'un autre côté on y retrouve une morale qui n'a pris naiſſance qu'avec Socrate, on ſera, ce me ſemble, bien fondé à regarder la Cyropédie comme un Roman de vertu. Or, je ſoûtiens que les ſentimens de Socrate, & ceux

qu'on

qu'on voit répandus dans tout le corps de la Cyropédie ſont préciſément les mêmes. Mais comme pour en faire la comparaiſon il ne nous reſte de bien complet que Platon & Xénophon : je dis, & il eſt clair, qu'on doit plûtôt comparer la Cyropédie avec les mémoires de Socrate dreſſés par Xénophon, qu'avec les dialogues de Platon, bien que dans ceux-ci on ne laiſſe pas de trouver les mêmes choſes lorſqu'on y regarde de près. C'eſt donc dans le Socrate de Xénophon, qu'il faut chercher les ſentimens dont Xénophon a rempli la Cyropédie, parce que cette voye eſt la plus courte, & parce qu'il eſt naturel que Xénophon ait rendu Socrate comme il l'a compris.

Tout le monde ſçait que ces deux hommes célebres ont été diſciples de Socrate ; tous deux ont reçû de lui les principes de ſa morale, & tous deux dans des ouvrages immortels, les ont tranſmis à la poſtérité. Mais comme ces principes avoient fait ſur leur eſprit des impreſſions différentes, ils les ont rendus différemment chacun ſelon ſa maniére de ſe les approprier. Et c'eſt ſans doute une ſorte d'étude très-agréable & très-utile en même tems, que d'obſerver avec ſoin comment les mêmes diſcours prennent un tour & un air ſi différent, ſuivant la différence des perſonnes qui les entendent ; à peu près comme les mêmes plantes ont plus ou moins de force & de beauté, ſelon la nature des terres où elles ſont cultivées. Socrate aiant trouvé la philoſophie toute occupée à la contemplation de la nature, & dans des recherches plus capables d'attirer l'admiration des hommes, naturellement amoureux de ce qu'ils ignorent, qu'elles ne ſervent à établir leur véritable félicité ; Socrate, dis-je, fut le premier qui lui fit tourner les yeux du côté de la morale, & qui ſongea uniquement à rectifier les mœurs des hommes, comptant pour rien la gloire de ſatisfaire leur curioſité. Il ſçut donc dans la connoiſſance de l'homme même trouver l'idée de ſa perfection, & s'attachant à ſuivre cette idée, comme on ſuit un guide éclairé, il ſçut parvenir à la ſource du vrai bonheur. Platon, qui avoit admirablement bien compris toute l'étenduë de ſes principes, les a expliqués d'une façon très-claire dans ſon Dialogue ſur la Juſtice, qu'on nomme communément la Republique. Il y compare chaque homme avec une république entiére ; & comme le bonheur d'un état conſiſte dans la correſpondance mutuelle de toutes ſes parties, & dans une parfaite ſubordination, de même dans chaque perſonne en

particulier, la vertu & le bonheur viennent, ſelon lui, de la même cauſe, ſçavoir de l'ordre que les facultés de l'ame doivent garder entre elles, & de la dépendance où elles doivent être l'une de l'autre. Car il y enſeigne que l'ame, toute ſimple qu'elle eſt, peut avec raiſon être conſidérée comme étant compoſée de trois parties, qui ſont comme autant de principes différens, d'où naiſſent tous les mouvemens, & toutes les actions, qu'on peut imaginer dans la conduite de la vie, La premiére de ces trois parties eſt l'entendement, νοῦς, à qui il appartient de regler toutes les autres. La ſeconde eſt celle qui, capable de mouvemens impétueux, eſt par elle-même indifférente au bien ou au mal, & ſuit la détermination qu'on lui donne, ſoit que cette determination vienne de la raiſon, ſoit qu'elle vienne des paſſions. Et la troiſiéme eſt celle où réſident toutes les paſſions, qui peu d'accord entre elles, & avec les autres parties, ſe déchirent mutuellement, & veulent ſe rendre maîtreſſes au lieu d'obéir. La perfection de l'homme, ſelon Socrate, & l'origine de ſon bonheur conſiſte dans le pouvoir qu'exerce ſur les autres parties l'entendement, cette émanation de la divinité, ce démon familier qui, par un privilége ſpécial de la nature humaine, nous eſt donné en naiſſant, pour tenir toûjours la bride, & regler toutes les actions de nôtre vie; & c'eſt pour ſoûmettre les paſſions qu'il a droit de mettre de ſon côté les forces de la partie iraſcible, comme la ſouveraine puiſſance dans un état employe la force militaire & les armes pour tenir dans le reſpect des ſujets toûjours prêts à ſe ſoûlever, toûjours en garde elle-même pour s'empêcher d'être vaincuë & miſe aux fers par les paſſions, comme par une populace rebelle & inſenſée. De ce principe bien développé & mis, pour ainſi dire, ſous les yeux par des images ſenſibles, on peut tirer ſans peine, après Platon, les définitions de toutes les vertus & de tous les vices, & des regles infaillibles pour juger du mérite de chaque choſe, même de celles qui s'attirant le plus l'admiration des hommes, ſemblent éblouir leur raiſon, & la mettre hors d'état de leur donner leur juſte prix. Et le chemin marqué par la lumiére de ce flambeau, conduit les hommes au plus haut point de perfection, où ils puiſſent naturellement arriver.

Tel eſt en abrégé le fondement de tous les diſcours de Socrate. Tout ce qu'on y apperçoit de beautés, ne ſont que des rayons qui partent de

de ce principe ſi fecond & ſi lumineux. Et c'eſt une erreur de croire que dans les Dialogues de Platon, Socrate, qui fait preſque partout le premier rôle, ne ſe découvre jamais, & que content d'avoir jetté ſon adverſaire dans de nouvelles obſcurités, il garde pour lui ſeul la connoiſſance de la vérité, ſans ſe mettre en peine de la faire paſſer dans l'eſprit des autres, ni de lever des difficultés qu'il n'a fait que rendre plus grandes par l'adreſſe de ſes demandes, & par la ſubtilité de ſes objections. Car dans le Dialogue où Platon le fait parler ſur la juſtice, c'eſt-à-dire, ſur le fondement de toute la morale, il démêle très-nettement ſes penſées ; il expoſe ſans déguiſement le fonds de ſes principes, & l'on n'a peut-être pas un autre ouvrage, où l'eſprit ſoit conduit avec plus de préciſion & de clarté. Et ſi dans les autres Dialogues l'ironie, cette figure favorite de Socrate, & qu'il employe ſi heureuſement à réfuter les opinions ridicules des ſophiſtes, ne lui permet pas toûjours d'établir lui-même ſa doctrine ; il ne faut que ſe reſſouvenir de celui-ci, pour voir d'un coup d'œil, & ſuppléer ce qui n'eſt pas peut-être aſſez exprimé. Mais revenons à Xénophon.

J'ai ſouvent été tenté de croire qu'il avoit compoſé la Cyropédie pour redonner la doctrine de Socrate à ſa maniére, comme Platon dans le Dialogue de la République l'a redonnée ſelon qu'elle lui avoit frappé l'eſprit. Et pour dire la vérité, s'il a eu en vûë d'écrire à l'envi de Platon, comme on peut aſſez aiſément ſe le perſuader, on lui doit la louange d'avoir bien ſçû de quelle maniére il devoit s'y prendre pour réüſſir à faire un ouvrage, qui pût trouver ſes partiſans. Car comme dans le Dialogue de Platon ſur la juſtice, il n'y a que peu d'interlocuteurs, & que Socrate y parle preſque ſeul, depuis le commencement juſqu'à la fin; apparemment Xénophon aura crû pouvoir de ſon côté arrêter l'attention des hommes, & faire quelque choſe de parfait pour la forme, s'il préſentoit dans une narration élegante & variée, des faits hiſtoriques, dont la lecture eût des charmes par elle-même, avec des entretiens amenés à propos, & qui fuſſent remplis d'enſeignemens à la portée de tout le monde, & débités d'une maniére agréable & ſans affectation. En un mot, il aura crû que ſi dans la même compoſition, il réuniſſoit la douceur d'un récit noble & poli, les graces du Dialogue & la ſolidité des préceptes,

préceptes, il pourroit ou égaler ou ſurpaſſer l'ouvrage de Platon; qui n'offre à l'eſprit du lecteur, qu'une de ces trois choſes, c'eſt-à-dire, un très-beau Dialogue. Il a bien compris que les hommes aiment naturellement les hiſtoires, & que d'ailleurs ce qui ſe dit comme par occaſion & ſans deſſein, s'empare plus agréablement de leur imagination, que ce qui eſt propoſé d'une façon directe & ſans art. Par ce moyen-là Xénophon a donné de l'ame & du mouvement à la république de Socrate, telle qu'il l'a imaginée, & il a rempli autant qu'il étoit en lui, le déſir que ce philoſophe fait voir au commencement du Timée, où il s'explique ſur le plaiſir qu'il auroit à voir tout ce grand corps en mouvement, comme un homme qui regardant des animaux en peinture, leur ſouhaite de la vie & de l'action.

Quoi qu'il en ſoit de ce deſſein de Xénophon, que je mets au rang de ces penſées, qui viennent quelquefois aux gens de lettres, & qu'il eſt plus aiſé de ſentir, que de prouver aux autres; on doit convenir que la philoſophie de Socrate avoit jetté dans l'eſprit de Platon des racines bien plus fortes & bien plus profondes, que dans celui de Xénophon. Je n'en veux donner qu'un exemple, mais il eſt aſſez ſenſible pour faire entendre en peu de mots ce que je veux dire.

Les ſciences où la méditation a beaucoup de part, comme ſont la ſcience des nombres & la géométrie, ont deux uſages, dont l'un regarde la perfection des arts, l'autre conſiſte à éloigner l'ame du commerce des ſens, à détourner ſes yeux des objets matériels, par l'habitude d'enviſager des vérités abſtraites; & de mettre ainſi l'homme autant qu'il ſe peut pendant le cours de cette vie mortelle, dans l'état de perfection où l'ame ſe trouvera, lorſque dégagée du corps comme d'une priſon, elle ſera renduë à elle-même; lorſque ne tenant plus rien de la contagion que cette partie mortelle fait paſſer juſqu'à elle, libre du trouble des ſens, elle contemplera dans un repos entier les vérités éternelles, dont elle n'a ici qu'une très-foible connoiſſance. Tout le ſyſtême de Socrate conduit les hommes à conſidérer les ſciences élevées par rapport à ce dernier uſage. Et c'eſt auſſi de cette façon, que dans le ſeptiéme livre de la République, Socrate en approuve l'étude & les recherches. Xénophon, au con-

traire, bien qu'éclairé des mêmes lumiéres que Platon, n'en tire pas les mêmes conſequences. Et lorſque dans le recueil des dits de Socrate, il le fait parler ſur la Géométrie, ou ſur l'Arithmétique, vous n'y trouverez rien qui ne ſoit commun, ni qui paſſe l'uſage ordinaire. Xénophon n'a pas porté plus loin ſes vûës, ſoit qu'accoûtumé aux affaires, & peu né pour le repos de la meditation, il n'ait pas crû néceſſaire de quitter les routes battuës, ſoit qu'il n'ait pas éſpére de remporter le prix dans une carriére que Platon avoit fournie ſi glorieuſement, ſoit qu'en effet l'étenduë de ſon eſprit eût des bornes, & que mal-aiſément il pût ſuivre un ſyſtême dans des conſéquences un peu recherchées. Car pour enviſager une vérité & en ſoûtenir toutes les conſéquences, il ne faut pas avoir les yeux de l'eſprit moins perçans, ni moins aſſûrés, que le devroient être les yeux du corps pour ſoûtenir tout l'éclat d'un corps lumineux comme le ſoleil. Et c'eſt l'avantage qu'on ne peut refuſer à Platon.

Cette inégalité d'eſprit & d'intelligence ſe remarque tous les jours dans les perſonnes qui font les mêmes études. Ainſi de deux hommes qui s'attacheront à lire les Dialogues de Platon, l'un né pour les réflexions & les vûës de la haute philoſophie, s'en rendra propres tous les principes, & ſans négliger les beautés du langage & le tour du dialogue, ſe remplira l'eſprit du plan tout entier de ſa Dialectique ou de ſa Morale; l'autre n'entrera que dans ce qu'il trouvera de plus aiſé, il en choiſira des traits, & l'eſprit plein des grandes beautes, qu'il aura remarquées, ſoit dans les exordes, ſoit dans certains endroits plus travaillés que les autres, il ne laiſſera pas de dire des choſes qui parmi les gens du monde le feront paſſer pour un homme verſé dans la philoſophie des anciens, mais qui, parmi les vrais ſçavans, ne le feront paſſer que pour un homme du monde qui a pris une teinture de philoſophie.

C'eſt de cette ſorte qu'on peut imaginer le génie de Xénophon; & c'eſt avec ces diſpoſitions qu'il a recueilli les Dits Mémorables de Socrate, qui n'ont ſervi que de matériaux pour la compoſition de la Cyropédie. Mais ſi de la philoſophie de Socrate il ne nous reſtoit que l'un & l'autre de ces ouvrages, on auroit aujourd'hui bien de la peine à la démêler. Il faudroit être encore plus intelligent, que le ſeroit un architecte, qui ſur la moindre partie d'un monument an-

tique qui ſe ſeroit conſervée entiere, pourroit marquer les proportions juſtes de tout l'édifice. Il faudroit, par exemple, deviner tout ce que j'ai dit en parlant de la République, d'après ce ſeul morceau qui ſe trouve au livre ſixiéme de la Cyropédie, lorſqu'Araſpe fait à Cyrus un aveu de ſa foibleſſe, & confeſſe que ſa vertu n'a pû reſiſter à l'impreſſion que la vûë de Panthée a faite ſur ſes ſens. " J'éprouve, " dit-il, ſenſiblement que j'ai deux ames. C'eſt une nouvelle philoſo- " phie que l'Amour, ce grand ſophiſte, m'a enſeignée. En effet, " ſi je n'avois qu'une ame, la même ne pourroit pas être enſemble " & bonne & mauvaiſe, ni en même tems aimer le bien & le mal, " ni vouloir tout à la fois faire une même choſe & ne la pas faire. " Cela prouve clairement que j'ai deux ames. Quand la bonne eſt " la plus forte, elle fait le bien. Quand la mauvaiſe a l'avantage, " elle entreprend des actions vicieuſes. Maintenant que je vous " ai à mon ſecours, dit-il à Cyrus, ma bonne ame eſt la plus puiſ- " ſante."

Il faudroit de même, de ce qu'on trouve dans Xénophon ſur la nature de l'ame, venir de proche en proche à toutes les autres preuves de ſon immortalité, que Socrate en apporte dans Platon. Car Cyrus au lit de la mort, parle à ſes enfans ſur ce ſujet, conformément en partie à ce qu'on lit dans le quatriéme livre des Dits Mémorables de Socrate, & à ce qu'on voit plus au long dans le Philébe, dans le dixiéme livre des Loix de Platon, & dans l'Oraiſon de Cicéron pour Milon, où cet orateur s'approprie ce qu'il avoit lû dans Platon, dont les ſentimens, qui ne ſont autres en morale que ceux de Socrate, étoient pour lui des oracles. Voici l'endroit tout entier tel que Monſieur Charpentier de l'Académie Françoiſe, l'a rendu en notre langue, & dont j'ai ſuivi la traduction dans tout ce que j'ai rapporté de Xénophon. Il eſt aiſé d'y reconnoître l'opinion de Socrate ſur la nature de l'Ame, & les mêmes diſcours que Socrate condamné par la pluralité des voix, adreſſa à ceux de ſes juges, qui avoient donné leurs ſuffrages en ſa faveur. Ce qui ſert encore extrêmement à prouver ma conjecture. " Mes enfans, dit Cyrus, je n'ai jamais pû " croire que l'Ame vêçut tandis qu'elle eſt dans un corps mortel, & " qu'elle mourût, lorſqu'elle s'en ſepare. Je vois bien que tandis " qu'elle eſt avec lui, c'eſt elle qui le fait vivre & mouvoir. Mais

" je ne puis croire qu'elle ceſſe d'entendre & de raiſonner, quand " elle s'eſt détachée de ce corps, qui de ſoi-même eſt incapable de " raiſonnement & de diſcours. Au contraire, quand l'eſprit eſt pur " & ſéparé de la matiére, c'eſt alors que ſes connoiſſances ſont plus " néttes, & que ſon intelligence eſt plus éclairée. Conſidérez auſſi, " que quand le corps ſe diſſout, chaque partie de ſa ſubſtance re- " tourne viſiblement à ſon ſemblable. Il n'y a que l'ame ſeule qui " ne ſe voit point, ni tandis qu'elle eſt ici, ni tandis qu'elle en part." Et après quelqu'autre propos, il ajoûte: " Si donc ces choſes ſont " de la ſorte, ſi mon ame ne fait que quitter mon corps, faites pour " l'amour d'elle ce que je vous dis. Que ſi je ſuis trompé dans ma " croyance, & qu'il ne reſte plus rien de moi après ma mort, du " moins craignez les Dieux qui ne meurent point, qui voyent tout, " & dont la puiſſance eſt infinie."

Pour entendre bien ces deux endroits, & y découvrir parfaitement la doctrine de Socrate, juſqu'au point de la réduire en ſyſteme, combien faut-il avoir donné de tems & d'application à la lecture du Timée, du Phédon, du Ménon, de la République, du Phédrus, du Gorgias, & des autres onvrages de Platon que j'ai déja cités?

Voilà quelques échantillons du Socrate de Platon dans la Cyropédie. Dans tout le reſte c'eſt le Socrate de Xénophon, tel qu'il l'a rendu dans les quatre ou les cinque livres des Dits Mémorables: ou ſi l'on y retrouve encore en quelques endroits des morceaux de la République, c'eſt avec la différence qui du génie des diſciples a paſſé aux leçons du maître, quand les diſciples les ont redonnées.

Socrate dans le Dialogue ſur la juſtice étant obligé par ſon ſujet à tracer le plan complet d'une Republique pour y remarquer en quoi conſiſte la juſtice, afin qu'après l'avoir vûë en grand dans un état, il pût dans chaque homme la reconnoître aux mêmes marques, bien qu'en raccourci; de même, dit-il, que quelqu'un qui auroit à lire de petits caractéres, les liroit plus aiſément, s'il avoit vû la même choſe écrite en caractéres plus grands: Socrate, dis-je, dans Platon, a formé ſa République de ſorte, qu'il ne s'eſt pas contenté d'élever les hommes à une vie dure & pénible pour en faire de bons ſoldats; il a ſongé à en faire des hommes ſages, & capables de gouverner les autres, ſelon les plus grandes vûës de la philoſophie; perſuadé que le

monde

monde ne ſeroit heureux que ſous la conduite d'un philoſophe. Xénophon de ſon côté a imaginé l'éducation des Perſes à peu près la même. Dans ſon plan, non plus que dans celui de Platon, l'éducation des hommes n'eſt point arbitraire, ni abandonnée aux ſoins d'une famille ignorante; mais c'eſt l'un des plus grands objets de l'attention que les magiſtrats doivent avoir au bien public. Ils veulent tous deux que d'âge en âge on entre comme dans différentes claſſes, ſuppoſé qu'on en ſoit jugé capable, ou qu'on ſoit rejetté, ſi l'incapacité ſe fait ſentir: afin que par toutes ces diverſes épreuves étant parvenus à un âge mûr, il s'éleve des hommes capables de ſe bien gouverner eux-mêmes, & de bien gouverner les autres. Le ſoin d'enſeigner les enfans d'une maniére conforme à la foibleſſe de leur âge, & de leur mettre dans l'eſprit inſenſiblement & comme par divertiſſement les principes de tout ce qu'ils doivent ſçavoir un jour; ce ſoin, dis-je, eſt le même de part & d'autre. Et l'on peut croire que tout cela eſt propoſé par Xénophon dans la Cyropédie, comme Socrate dans le premiér Alcibiade imagine à ſa fantaiſie une éducation très-parfaite, qu'il dit être celle des princes Perſes, pour piquer par là l'émulation d'Alcibiade, & lui faire comprendre la différence d'une éducation parfaite, à célle qu'il a reçûë de ſon tuteur Périclès. Platon & Xénophon, après Socrate, étoient perſuadés que ce qui décide du reſte de la vie en bien ou en mal, c'eſt le premiér âge des hommes, & les impreſſions que la vertu fait dans leur eſprit & dans leur cœur, lorſqu'encore tendres & flexibles, ils ſont capables de tout ce qu'on veut leur inſpirer. Et c'eſt peût-être pour cette raiſon que Xénophon ayant réſolu de prendre Cyrus au berceau, & de le conduire juſqu'aux derniers momens de ſa vie, n'a point nommé ſon ouvrage l'hiſtoire de Cyrus, mais l'éducation de Cyrus, *la Cyropédie*, comme pour faire entendre, que la premiére éducation que Cyrus avoit reçûë dans ſon enfance, avoit produit en lui tout ce que le monde y avoit admiré depuis. Cependant Xénophon n'ayant pris dans les idées de Socrate que ce qui tourne les hommes à la patience & à la force du courage, & ne ſongeant non plus que Minos & Lycurgue, qu'à les préparer aux travaux de la guerre par les exercices du corps, ſans cultiver en eux par la Muſique & les autres arts libéraux, cette partie de l'ame qui produit les vertus de toute eſpéce;

il

il a ſuivi Socrate à la vérité, mais il ne l'a ſuivi que dans le chemin le plus aiſé, & au lieu de ſonger à faire des hommes, il n'a ſongé qu'à faire des ſoldats. Auſſi Platon dans le troiſiéme livre des Loix, peût-être ayant en vûë la Cyropédie de Xénophon, convient que Cyrus avoit été grand capitaine, & grand amateur de ſon pays, mais il lui refuſe l'avantage d'avoir eû une éducation entierement bonne.

On m'objectera peût-être touchant ce que j'ai dit de la maniére dont la même doctrine de Socrate a été renduë par deux grands hommes: que Platon prête ſouvent ſes propres idées à Socrate, & qu'il ſuivoit lui-même la méthode des ſophiſtes dont j'ai parlé au commencement de ce diſcours, lorſque pour rendre ſes vûës plus recommendables, il les ſuppoſe de Socrate. Cette objection n'eſt pas nouvelle, mais elle eſt frivole. Car au travers de ce qui nous reſte dans Xénophon, il eſt aiſé maintenant de voir que Socrate a pû penſer conſequemment tout ce que Platon lui fait dire; & ſi l'on fait attention ſur l'Apologie de Socrate, telle qu'on l'a dans Platon, l'on y retrouvera les plus ſublimes principes de morale, ou du moins les conſequences immédiates. Et que cette apologie ſoit conforme aux diſcours que Socrate prononça en effet, Xénophon ſemble le dire lui-même, lorſqu'il convient que d'autres ont égalé la grandeur des choſes que Socrate dit devant ſes juges. Ce qui certainement ne peut pas tomber ſur l'apologie de Socrate que Lyſias avoit compoſée.

Du reſte, il ne faut qu'ouvrir la Cyropédie pour y trouver quelques endroits des Mémoires de Socrate écrits par Xénophon. Par exemple, ſur les devoirs de l'amitié fraternelle, ſur la force de l'amour, ſur les vertus œconomiques dans un général d'armée, ſur les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, & ſur mille autres ſujets dont le détail ſeroit infini & ennuyeux. Il arrive même quelquefois à Xénophon de ne pas changer le tour du dialogue, & de rendre preſque mot à mot dans la Cyropédie ce qu'on lit dans les Dits Mémorables de Socrate. Témoin l'endroit où Cambyſe parle de l'art militaire. Je le rapporterai en partie, comme il eſt dans l'un & dans l'autre de ces ouvrages. Dans les Mémorables au livre troiſiéme, Socrate s'adreſſant à un jeune homme, qui avoit eu un maître dans la ſcience de la guerre, lui demande ce que ſon maître lui a enſeigné. Le jeune

homme

homme lui répond, " qu'il lui a fait voir ſeulement l'ordre qui ſe
" doit tenir dans une armée, ſoit pour marcher, ſoit pour camper,
" ſoit pour combattre. Mais ce n'eſt-là, dit Socrate, qu'une petite
" partie de la charge d'un général. Il faut outre cela qu'il ſoigne
" aux appareils de la guerre ; qu'il fourniſſe les ſoldats de munitions
" néceſſaires ; qu'il ſoit inventif, laborieux, diligent, patient, d'e-
" ſprit vif ; qu'il ſoit doux & rigoureux tout enſemble ; qu'il ſçache
" conſerver ſon bien & prendre celui d'autrui ; qu'il prodigue &
" qu'il pille ; qu'il ſoit libéral & avare ; qu'il ſoit retenu & entre-
" prenant : enfin qu'il ait mille autres qualités naturelles & ac-
" quiſes." Le jeune homme enſuite, pour montrer à Socrate un é-
chantillon de ce qu'il ſçait, lui dit, " que ſelon le ſentiment de ſon
" maître il faut toûjours placer les meilleurs ſoldats aux premiérs &
" aux derniers rangs ;" ſur quoi il apporte des raiſons qui paroiſſent
bonnes, " Il vous a donc appris, dit Socrate, à connoître les bons
" & les mauvais ſoldats. Certes, repliqua le jeune homme, il ne
" m'a point appris ce que vous dites. Mais enfin, reprend Socrate,
" lorſque ce maître vous a montré les différentes façons de ranger
" une armée, vous a-t-il dit quand il faut ſe ſervir des unes & des
" autres ? Nullement, répondit-il. Cependant, reprit Socrate, c'eſt
" ſelon les occaſions qu'il faut changer l'ordre. Quoi qu'il en ſoit,
" dit le jeune homme, il ne m'a rien expliqué de tout cela."

L'endroit paralléle de la Cyropédie, eſt celui-ci. A la fin du livre premiér, lorſque Cambyſe conduit Cyrus ſur les confins de la Perſe ; Cyrus entre autres choſes dit à Cambyſe, " Un jour, quand je vous
" priai de donner quelque récompenſe à celui qui m'avoit enſeigné
" l'art militaire, après m'avoir accordé ce que je vous demandois,
" vous m'interrogeâtes ſi ce maître m'avoit fait quelques leçons d'œ-
" conomie ; car les ſoldats, me dites-vous, ont beſoin des mêmes
" choſes que les ſerviteurs dans une famille. (Il faut remarquer en
" paſſant ce trait répété tant de fois par Socrate ;) & après que je
" vous eûs confeſſé qu'il ne m'en avoit pas dit un mot, vous me de-
" mandâtes s'il m'avoit diſcouru des moyens pour préſerver une ar-
" mée des maladies. . . . Je vous confeſſai encore qu'il ne m'en avoit
" point parlé. . . . Ce qui vous donna ſujet de me demander, quelles
" choſes donc il m'avoit enſeignées, à quoi je vous répondis qu'il

" m'avoit

" m'avoit ſeulement enſeigné les ordres de batailles. Ce qui vous
" fit rire d'abord, & vous me montrâtes enſuite qu'il n'y avoit pas
" grande utilité à une armée, quand elle ſçauroit ſe ranger en bataille
" le mieux du monde, ſi elle manquoit de proviſions, ou de ſanté,
" ou d'adreſſe, ou d'obéiſſance."

Il faudroit tranſcrire tout cet entretien qui eſt très-long, & dont tous les points ſont traités conformément à ce qu'on lit dans les Choſes Mémorables de Socrate, & dans quelques endroits de la République de Platon, & ce ſeroit un travail peu ſuſceptible d'agrément, & par conſéquent toûjours trop long. Il me ſuffira d'avoir établi ce qui me paroît le plus approchant de la vérité, & d'avoir par une preuve nouvelle appuyé un ſentiment qui eſt celui de Cicéron, & des plus grands critiques. L'attention des lecteurs aux livres que j'ai indiqués, en fera une eſpece de démonſtration; & je me flatte qu'on aura de la peine à n'être pas étonné que perſonne juſqu'à préſent n'ait examiné de cette maniére la Cyropédie.

Xénophon même au huitiéme livre ſemble avoir voulu faire comprendre ſon deſſein; car dans un entretien entre Cyrus, Gobryas & Hyſtaſpe, Gobryas ayant fait une rèponſe très-digne d'un philoſophe, Cyrus ſe tournant vers Hyſtaſpe, " Eh bien, lui dit-il, avez-vous
" entendu le raiſonnement de Gobryas? Oui, certes, répondit Hy-
" ſtaſpe, & s'il en fait ſouvent de ſemblables, je rechercherai plûtôt
" ſa fille, (car il s'agiſſoit de le marier) que s'il me promettoit beau-
" coup d'or & d'argent. Oui, repartit Gobryas, j'ai pluſieurs ſem-
" blables diſcours par écrit, que je vous communiquerai volontiers."
Ne peut-on pas croire avec raiſon que par ces diſcours, Xénophon dans le perſonnage de Gobryas veut parler des Dits Mémorables de Socrate, dont la comparaiſon qu'on en peut faire avec la Cyropédie, prouve manifeſtement qu'ils en ſont les matériaux. Mais outre la doctrine de ce philoſophe, qui fait le fonds de la Cyropédie, Xénophon n'a pû ſe refuſer à lui-même le plaiſir d'y jetter l'hiſtoire & la cauſe de ſa mort. Cyrus ayant avec lui le roi d'Armenie, qu'il avoit fait priſonnier, & Tigrane fils de ce roi, adreſſe la parole à Tigrane, & lui dit: " Qu' eſt devenu ce gallant homme qui venoit autrefois
" à la chaſſe avec nous, & de qui tu faiſois tant d'état? Hélas, ré-
" pondit Tigrane, êtes-vous le ſeul qui ne ſçachiéz pas ſon infor-

" tune, & avec quelle rigueur mon pere l'a traité. Et pour quelle " occaſion, dit Cyrus. Il s'étoit figuré, qu'il me donnoit de mau- " vais conſeils, répondit Tigrane; cependant il étoit ſi homme de " bien, qu'étant près d'expirer, il me manda, & me dit ces propres " paroles; Que ma mort, Tigrane, ne vous ſoit point un ſujet de " vouloir mal au Roi; il ne l'a pas fait par méchanceté, mais ſur " une fauſſe opinion, & j'eſtime que ce qu'on fait par ignorance, on " le fait contre ſon gré (remarquez ce principe de Socrate.) Ah! " l'excellent perſonnage, s'écria Cyrus. Et auſſi-tôt le roi d'Armé- " nie voulant ſe défendre, parla ainſi: Quand un mari poignarde " celui qui cajole ſa femme, ce n'eſt pas qu'il ſoit fâché qu'elle ſe " poliſſe l'eſprit dans ces ſortes des converſations galantes, mais il " croit qu'on lui dérobe l'amour qu'elle doit avoir pour lui. J'ai eu " pareillement de la jalouſie contre cet homme là, parce qu'il me " ſembloit que mon fils lui portoit plus d'honeur qu'à moi-même. " Prince, lui dit Cyrus, tu as les ſentimens ordinaires de tous les " hommes. Mais toi, Tigrane, il faut que tu excuſes ton pere.

Peut-on avec une connoiſſance médiocre de Platon & de Xénophon, ne pas connoître dans cette hiſtoire l'aventure de Socrate un peu déguiſée; lui, qui, ſelon les propres termes de Xénophon, mourut accuſé de ce " que perſuadant aux jeunes gens qu'il étoit le " plus ſage de tous les hommes, & le plus capable de mettre les " autres dans le véritable chemin de la ſageſſe, ils croyoient que " tout le monde n'étoit rien en comparaiſon de lui." C'étoit-là, en effet, ſon crime. Les autres crimes qu'on lui imputoit n'étoient que des prétextes pour le punir de celui-là. Mais en examinant de près cet endroit de Xénophon, ne pourroit-on pas, dans l'avis que Cyrus donne à Tigrane d'excuſer la faute de ſon pere, imaginer un reproche tacite à Platon, d'avoir trop mis en jour la honte de ſon pays & le crime de ſes citoyens dans la condamnation de Socrate? Car je n'ignore pas l'opinion commune touchant la meſintelligence de Platon & de Xénophon. Cette opinion eſt principalement fondée ſur quelques fragmens de lettres attribuées à ce dernier, peu dignes de lui, & qui ne ſont peut-être pas plus véritables, que la plûpart des lettres qui paſſent pour être de ces tems-là. Il eſt certain d'ailleurs que Xénophon dans le livre troiſiéme des Mémoires de Socrate a nommé

Platon avec diſtinction. Socrate, dit-il, affectionnoit Glaucon, à cauſe de Platon & de Charmide. Ce Glaucon étoit frere de Platon. Mais quelque opinion que l'on ait ſur la prétenduë jalouſie qui diviſoit ces deux grands hommes, ſi dans Xénophon elle a produit la penſée d'écrire les Diſcours mémorables de Socrate, & d'après eux la Cyropédie, il faut convenir avec un ancien, que

La noble jalouſie eſt utile aux mortels.

DISSERTATION

Sur l'Ironie de Socrate, ſur ſon prétendu DEMON *familier, & ſur ſes Mœurs.*

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

14 de Mars, 1713.

IL y a des hommes qui ſe donnent pour beaucoup plus qu'ils ne valent. Il y en a d'autres qui valent beaucoup plus qu'ils ne ſe font valoir. Ces derniers en uſent ainſi, ou, parce que, connoiſſant le néant des choſes humaines, ils les ramènent à leur juſte valeur, ce que les autres ne font pas ; ou pour éloigner d'eux tout air d'arrogance & de pédanterie, & imiter la politeſſe *urbani parcentis viribus, atque extenuantis eas conſulto* ; ou enfin, pour déconcerter plus aiſément l'orgüeil & la ſuffiſance des pédants, auxquels ils font ſemblant d'être inférieurs en toutes maniéres. Ces trois ſources de l'ironie formérent celle de Socrate, cette ironie ſi vantée, que Platon a ſcû manier avec tant d'art & de dextérité dans les dialogues, où il a mis ſur la ſcéne Socrate aux priſes avec les Sophiſtes. *Genus eſt*, dit Cicéron, *perelegans, & cum gravitate ſalſum, cumque oratoriis dictionibus, tum urbanis ſermonibus accommodatum.* Mais l'ironie n'eſt placée nulle part ſi heureuſement qu'avec des hommes qui, s'attribuant un mérite qu'ils n'ont pas, ſe font un métier utile & glorieux de gâter les eſprits, & de pervertir les mœurs.

Scriptor. moral. Nicomac. lib. 2. cap. 7. p. 25. B. & lib. 4. c. 13. p. 55. B. C.

Horat. lib. 1. ſat. 10.

1. de Orat. num. 150. edit. Rob. Steph. in fol.

Au

Au tems de Socrate on vit paroître des hommes faſtueux, qui, prenant la place des premiers ſages de la Gréce, avoient une conduite entiérement oppoſée. Car, au lieu qu'éloignés de l'avarice & de l'ambition, Pittacus, Bias, Thalés, & les autres ne s'occupoient que de ſcience, ceux-ci, ambitieux & avares, s'intriguoient dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu ſçavoir. Ils ſe nommoient Sophiſtes: *Sic enim appellantur hi qui oſtentationis aut quæſtûs cauſa philoſophantur.* Mais, s'ils prenoient un nom plus modeſte que le nom de ſages, ils n'en étoient que moins philoſophes & plus préſomptueux. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faiſoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de diſciples qui, par une eſpece d'enchantement, abandonnant le ſein de leurs parens, pour ſe livrer à ces maîtres orgüeilleux qu'ils paioient bien cherement, les reſpectoient à un tel point que, ſelon l'expreſſion de Platon, ils les eûſſent volontiers portés ſur leurs têtes. Il n'y avoit rien que ces docteurs n'enſeignaſſent. Théologie, phyſique, morale, arithmétique, aſtronomie, grammaire, muſique, poëſie, rhétorique, hiſtoire: ils ſçavoient tout, & pouvoient tout enſeigner. Leur fort étoit la philoſophie & l'éloquence. Ils avoient certaines leçons dont le prix étoit fixé; &, bien que Socrate badine à ſon ordinaire, quand il ſe plaint de ce que le Sophiſte Prodicus ne lui a enſeigné, ſur les fineſſes de la langue, que ce qu'il en montroit pour une drachme, réſervant la leçon de cinquante drachmes pour les écoliers riches qui pouvoient en faire la dépenſe, on voit néanmoins par là que ces vendeurs de doctrine avoient de la marchandiſe à tout prix, & n'enſeignoient rien ſans argent: Socrate les compare à des rois qui ſe font payer des tributs par leurs peuples.

Plato Hip. maj initio. Plato ibid. & alibi paſſim. Vide Sophiſtam.

Cicero in Lucul. num. 129.

Plato Tim. p. 19. E. Protag initio. Theage, pag. 127, 128. Apol. Socr. p. 19, 20. Protag. pag. 315. A. Lach, p. 186. C. Hip. maj. p. 182. Men. p. 91, D. &c. X. de Repub. p. 600. D. Hipp. min. p. 366, 367, 368. maj. p. 285.

Plato Crat. p. 384. B. C. Ariſtot. III. Rhet. p. 601. A.

Plato Phædr. p. 266. C.

La plûpart des Sophiſtes, à l'exemple de Gorgias, ſe piquoient de ſatisfaire ſur le champ à toutes les queſtions qu'on leur pouvoit faire. *Eorum erat iſte mos qui tum Sophiſtæ nominabantur, quorum è numero primus eſt auſus Leontinus Gorgias in conventu poſcere quæſtionem, id eſt, jubere dicere de qua re quis vellet audire. Audax negotium & impudens, &c.* Une entrepriſe ſi téméraire étoit plus fondée ſur l'ignorance d'autrui que ſur leur capacité. Preſſés par le deſir du gain & de la réputation, ils avoient, la plûpart, précipité

Plato Gorg. p. 447. C. 462. A. Menone, p. 70. B. C. Hip. Min. p. 363. C. D. Cic. 1. de Orat. num. 51. III. num. 71. de amicit. num. 16. 2. de Finib. num. 12.

cipité leurs études, & ſe mêloient d'enſeigner ce qu'ils n'avoient pas eû le tems de bien apprendre. Quelques-uns même, abandonnant des profeſſions moins lucratives & moins nobles, ſe jettoient, au grand deſhonneur de la philoſophie, dans celle de Sophiſte, débitant comme ſecrets de l'art des puérilités & des ſophiſmes. La Dialectique eſt l'inſtrument de toutes les ſciences. C'étoit ce qu'ils ſçavoient le moins. On n'apprenoit avec eux qu'à flatter les paſſions, & à dominer dans ces aſſemblées tumultueuſes, où la raiſon & les régles d'un ſage gouvernement ne ſont preſque jamais écoutées. Les plus célebres Sophiſtes venoient * de pays éloignés, & le mérite d'être étrangers redoubloit le goût que les Athéniens avoient pour eux.

Plato Euthyd. p. 271. C. D. VI. de Rep. p. 495. D. E.

Plato Gorg. p. 471. D. Plato Gorg. p. 462. &c. VI. de Rep. p. 493. Cic. pro Flacco, num. 12.

Socrate qui, au péril même de ſa vie, avoit réſolu de travailler à la perfection des hommes, vit bien qu'il avanceroit peu, s'il ne décréditoit dans l'eſprit des jeunes gens, l'impreſſion que l'éloquence des Sophiſtes y faiſoit chaque jour. Il auroit peû oppoſer ſon éloquence à la leur, lui *qui omnium eruditorum teſtimonio, totiuſque judicio Græciæ, cùm prudentia & acumine, tùm verò eloquentia, varietate, copia, quam ſe cumque in partem dediſſet, omnium fuit facile princeps.* Mais, quelque ſupériorité qu'eût Socrate, du côté de la raiſon, les Sophiſtes avoient du côté de l'éclat, de quoi rendre inutiles tous ſes efforts. D'ailleurs, en matiére de doctrine & devant de jeunes gens, termina-t-on jamais quelque choſe par des diſcours oratoires ? L'unique moyen de réuſſir à les charger du ridicule qu'ils méritoient, étoit de les amener adroitement à une ſorte d'entretien, où ils fuſſent réduits à des reſponſes courtes & préciſes. Cette méthode étoit la ſeule qui pût mettre en évidence toute leur incapacité. Il n'y avoit que les détours & la ſoupleſſe de l'ironie qui pûſſent les conduire là, & il falloit que Socrate parût admirer ceux qu'il vouloit confondre.

Plato Apol. Soc. p. 28.

Cic. 3. de Orat. num. 43.

Il prit donc le parti de cacher, ſous une ruſticité apparente & ſous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richeſſes de ſon

Plato. Gorg. p. 457. C.

* Protagoras, Abderites, Plato Prot. p. 309. C. Hippias, Eleuſ. Prodicus, Ceuſ. Gorgias, Leontinus, Apol. Soc. p. 19. E. Evenus, Parius, ibidem, p. 20. B. Polus, Agrigentinus. Theage, p. 128. A. Thraſymachus, Chalcedonius, 1. de Rep. p. 328. B. Theodorus, Byzantinus, Phædro, p. 266. E. &c.

eſprit;

eſprit ; la nature, qui lui avoit donné une ſi belle ame, ſembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour ſoutenir le caractére ironique. Il étoit fort laid, & outre ſa laideur, il avoit quelque choſe d'hebêté & de ſtupide : *Zopyrus phyſiognomon . . . ſtupidum eſſe Socratem dixit & hardum.* Tout l'air de ſa perſonne, qui n'avoit rien que de très commun & de très pauvre, répondoit parfaitement à l'air de ſon viſage. Il alloit toûjours nuds pieds. Il n'avoit rien vû, & à peine étoit-il jamais ſorti d'Athenes. Il paroiſſoit inepte á tous les emplois de la république.

Quel homme, bon dieu ! pour entrer en comparaiſon avec l'air & l'éloquence recherchée d'un Prodicus, qui, tout philoſophe qu'il étoit, rafinoit avec tant de délicateſſe & de ſubtilité ſur la proprieté des termes ? Quel homme pour tenir tête à un Protagoras, que ſa grande réputation & ſon âge reſpectable mettoient au deſſus de tous les autres Sophiſtes, *Protagoras Sophiſtes illis temporibus maximus !* A un Hippias qui alloit en ambaſſade toutes les fois que ſa république avoit beſoin d'un ambaſſadeur ? qui dans l'aſſemblée des jeux Olympiques, attiroit ſur lui les yeux de tout le monde, & faiſoit partie du ſpectacle, tant par la richeſſe de ſes habits, que par l'étalage des grands talens de ſon eſprit & de ſes rares connoiſſances ? Calculateur, géométre, aſtronome, grammairien, poëte, muſicien, antiquaire ; il rehauſſoit encore le luſtre de ces talens par les prodiges de la mémoire artificielle. Quel homme enfin, pour obſcurcir la gloire d'un Gorgias, qui ſembloit n'avoir que du mépris pour les Sophiſtes ſes confréres, Gorgias, dont on voioit au temple de Delphes * la ſtatuë d'or, & d'or maſſif, qu'il s'étoit érigée à lui-même, dans le lieu du monde le plus célébre ? Qui croiroit que Socrate dût ſe joüer d'un tel adverſaire ? Il le fit cependant ; il ſçût l'attirer dans le piége comme les autres, & décrediter en ſa perſonne une éloquence fameuſe, mais qui dans le fonds n'avoit rien que de frivole en ſoi, & de dangereux dans l'uſage : *Sed & illum* (Gorgiam) . . . *& ceteros Sophiſtas, ut è Platone intelligi poteſt, luſos videmus à Socrate.* Socrate lui-même, ſur la fin de ſa vie, parlant à cœur

Xenoph. Conviv. p. 883. D. 891. A. Plato Conv. p. 216. D. Theæt. pag. 143. E. Men. p. 80. A. Cic. de Fato num. 16. Xenoph. V. Mem. p. 822. C. Plato Apol. Soc. p. 23. B. Ariſtop. Nub. verſ. 104. 362. Plato Phædro, pag. 229. A. Plato Gorg. p. 473. E. Ariſtoph. Arib. verſ. 693. Plato Prot. p. 337. A. & alibi. Plato Prot. p. 317. C. Cic. 1. de Nat. Deor. num. 85. Plato Hip. maj. initio. Hip. min. p. 368. B. &c. Cic. 3. de Orat. num. 90. &c. Plato Hip. maj. p. 285. Min. p. 366. ad p. 368. extremam. Plato Gorg. p. 519. E. 520. A.

Cic. 2. de Finib. num. 1. 2.

* Plin. lib. 23. cap. 24. Hominum primus, & auream ſtatuam & ſolidam Gorgias Leontinus Delphis in templo ſibi poſuit, LXX. Olympiade. Tantus erat docendæ oratoriæ artis quæſtus. Adde Cic. III. de Orat. num. 71. & Valer. Maxim. lib. 8. cap. ult.

ouvert

Plato Theæt. p. 169. B.

ouvert avec le jeune Théététus & le géométre Théodore de Cyréne dit ſans façon, qu'aiant eû affaire à plus d'un Hercule & d'un Théſée, bien loin d'en avoir été terraſſé, il n'en a été que plus animé au combat.

Voici, à peu près, quel ètoit ſon procédé. Il ſçavoit (car c'étoit à Athenes une nouvelle publique) que dans quelque lieu public, ou dans la maiſon de quelque riche particulier, un ou pluſieurs des plus fameux Sophiſtes débitoient leur marchandiſe. Il y arrivoit comme par hazard, & quelquefois avoit-il aſſez de peine à entrer. Il trouvoit le docteur tout gonflé encore de cet orgüeil que donne aux perſonnes vaines l'admiration des ſots, & s'approchant de lui modeſtement, Je m'eſtimerois bien heureux, lui diſoit-il, ſi mes facultés répondoient au beſoin & à l'envie que j'aurois d'avoir pour mes maîtres des hommes tels que vous: mais, pauvre comme je ſuis, que me reſte-t-il pour m'inſtruire, que de vous expoſer mon ignorance & mes doutes, lorſque mon bonheur m'offre l'occaſion de vous conſulter? Le Sophiſte l'écoutoit avec une attention dédaigneuſe, & lui permettoit de parler. Socrate lui faiſoit des queſtions toutes ſimples: il lui demandoit, par exemple, Qu'eſt-ce que vôtre profeſſion? Qu'appellez-vous rhétorique? Qu'eſt-ce que le beau? En quoi conſiſte la vertu? Puis, comme s'il n'eût pû ſe faire entendre autrement, il uſoit de comparaiſons baſſes, & priſes des mêtiers les plus vils. C'étoit ouvrir une belle carriére à l'éloquénce des Sophiſtes. Ils répondoient en effet très-éloquemment, mais, au lieu de donner une réponſe préciſe, ils ſe jettoient dans des lieux communs, &, prenant l'eſpece pour le genre, ils parloient beaucoup, ſans rien dire qui fût à propos. Socrate applaudiſſant, pour ne les pas effaroucher: Un bon coureur, leur diſoit-il, un homme leger & vigoureux peut, par complaiſance, marcher lentement, & proportionner ſon pas à la foibleſſe de qui ne court pas ſi vîte que lui: mais un homme foible n'égalera jamais la viteſſe d'un excellent coureur. Il en eſt de même ici. Vous êtes capables, ſans doute, de faire des diſcours longs & magnifiques; mais je ne ſuis pas capable moi de vous y ſuivre. Mon eſprit ébloüi ne ſçait ſur quoi s'arrêter, & ma mémoire ne ſuffit pas pour retenir tant de belles choſes. Vous pouvez également bien vous ajuſter à mon peu de forces; vous

Plato Prot. p. 314. C. D.

Plato Lach. p. 186. C.

Plato Hip. maj. pag. 286. D.

Plato Prot. Gorg. Hip. maj. Men.

Plato Conv. p. 221. E. Gorg. p. 290. D.E. Xenoph. Mem. p. 804. C. Hip. maj. p. 288. D. Gorg. Hip. maj. Eutyphr. Men. &c.

Plato Prot. p. 335, 336.

vous pouvez en un ſeul mot ſatisfaire à mes demandes, ou vous ſervir d'interrogation avec moi, comme on s'en ſert avec les enfans. Car, de mon côté, tout ce que je puis, ſe réduit à interroger ou à répondre. *Ita facillimè quid veriſſimum eſſet inveniri poſſe Socrates arbitrabatur.* Cic. 1. Tuſcul. quæſt. num. 13.

Cela ſe diſoit devant une nombreuſe aſſemblée, chez Callias, chez Eudicus, dans le Lycée, ou dans l'Académie : &, comme Socrate, fort connu des jeunes Atheniens, ne ſongeoit qu'à les préſerver des Sophiſtes, le docteur ne pouvoit reculer ſans riſquer ſon revenu & ſa réputation. Mais c'étoit bien pis quand Socrate, l'ayant tiré de ſon fort, le réduiſoit à répondre oüi & non. Car alors par la juſteſſe de ſa dialectique, il le conduiſoit de l'un à l'autre juſqu'aux conſéquences les plus abſurdes : &, après l'avoir forcé à ſe contredire lui-même ou à ſe taire, il ſe plaignoit de ce que ce ſçavant homme ne daignoit pas l'inſtruire. Que faiſoit le Sophiſte ? il reprochoit à Socrate ſes minuties, & ce détail de petites interrogations qui ne ſont bonnes qu'à étouffer l'éloquence ; il lui reprochoit le choix ridicule des comparaiſons. Quelquefois il aſſûroit qu'un moment de méditation lui ſuffiroit pour débroüiller ce labyrinthe, & reconnoître la fauſſeté de ſes raiſonnemens. Il lui promettoit même que, quand il auroit plus de loiſir, il inſtruiroit mieux & plus au long. Quelquefois il éclatoit de rire, tant les ſentimens vertueux de Socrate étoient nouveaux pour lui, & lui ſembloient éloignés de ce qu'il appelloit le ſens commun. Cependant, les jeunes gens appercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient eû pour lui ſe tournoit en mépris. Le nom de Sophiſte devenoit odieux & ridicule. Car depuis qu'une fois un nom reſpecté eſt tombé dans le mépris, il en demeure avili pour toûjours : *Mihi in oratoribus irridendis ipſe* (Socrates) *eſſe orator ſummus videbatur*, dit Craſſus dans Cicéron.

Plato Prot. Hip. min.

Cic. 1. de Invent. num. 69. Vide Plat. Gorg. p. 460, 461, 482. D. E. Plato Eutyph. p. 15. E. Gorg. p. 499. C. 487. A. Plato Gorg. p. 497. B. C. Vide ſupra. Plato Hip. maj. p. 295. A.

Plato Gorg. P. 473. E.

Lib. 1. de Orat. num. 15. vide III. de Orat. num. 71.

L'ironie de Socrate prenoit autant de formes que Protée. S'il conſulte le devin Eutyphron ſur le véritable culte des Dieux, c'eſt, dit-il, pour être plus en état de répondre à l'accuſation d'impiété que Mélitus prépare contre lui : & cependant il le fait tomber dans le cercle, la plus vitieuſe de toutes les façons de raiſonner. Tantôt il veut apprendre d'Hippias de quoi ſe délivrer de l'importunité

Plato Eutyphr. p. 5. A.

Ibid. p. 15 B.

Plat. Hip. maj. p. 286. C. D. 289. C. 292. A. 304. D.

Plato Crat. p. 396. D. 399. A. 407. D.

Phædro pag. 235. C.

Ibid. p. 238. C. D.

Cic. in Orat. num. 84. Plato, Menex. p. 235, 236, 249. C. D. Thucyd. lib. 2. Plato Prot. p. 341. A. Men. p. 96. D. 235. E. Menex, &c. Idem, Phædro p. 271. D. ad p. 174. vide Gorg. p. 504. Idem Symp. p. 210, 211. Ibid. p. 201. D. &c.

Idem, Theæt. p. 149. A. 210. C. Passim apud Plat.

tunité de je ne ſçai quel homme groſſier & preſſant, qui ne ſe voulant payer que de raiſons, eſt prêt à le battre quand il lui répond de travers: & ſur un ſi beau prétexte, Socrate tire d'Hippias des choſes ſi ridicules, qu'on a peine aujourd'hui à imaginer que ce Sophiſte en ait été capable. Tantôt, ce ſont, dit-il, les reſtes de l'enthouſiaſme qu'Eutyphron lui a communiqué, qui le poſſédant encore, le font parler ſur un ſujet dont il n'eſt que fort peu inſtruit. Tantôt c'eſt un ſouvenir confus des poëſies d'Anacreon ou de Sappho qui lui fait trouver ce qu'il dit ſur l'Amour; ou ce ſont les nymphes du bocage ſacré où il ſe trouve, qui lui mettent dans l'eſprit des penſées poëtiques & ſublimes. S'il fait un diſcours à l'honneur de ceux qui étoient morts à la guerre, diſcours que Platon a tranſmis à la poſtérité, & qui fut trouvé ſi beau, que les Atheniens le répétoient tous les ans, il le fait pour avoir entendu Aſpaſie diſcourant ſur le même ſujet, recüeillir ce que Péricles dans ſa harangue n'avoit pas mis en œuvre. La même Aſpaſie & le Sophiſte Prodicus ont été, dit-il, ſes maîtres dans l'art oratoire. Mais certainement il ne tenoit ni de Prodicus ni d'Aſpaſie, ce qu'il en montre au jeune Phédrus dans le beau dialogue de Platon; & nous avons vû que le Sophiſte lui en donnoit, comme on dit, pour ſon argent. Socrate explique-t-il d'une maniére toute divine comment les beautés mortelles & périſſables ne ſont que des degrés pour s'élever à la connoiſſance des beautés intellectuelles & de la beauté ſuprême, c'eſt d'une autre femme, c'eſt de la propheteſſe Diotime, qu'il a reçû cette doctrine excellente. Lorſque, par ſon addreſſe à interroger, il donne aux autres la facilité de démêler leurs propres penſées & de les mettre au jour; fils d'une ſage-femme, j'accouche, dit-il, les eſprits comme ma mére Phenarete accouche les femmes. Il paroiſſoit faire grand cas de divers talents acquis ou naturels, qui, ſelon lui & ſelon la raiſon, ne méritent l'eſtime d'un homme de bien qu'à proportion qu'on les rapporte à la vertu. Il paroiſſoit plein d'admiration pour la poëſie, & pour l'inſpiration des poëtes. Il les citoit. Il en tiroit des autorités & des preuves. Tout cela étoit ironique; le Gorgias, le Phédrus, le livre dixiéme de la République, l'Ion, font voir au juſte le prix qu'il y donnoit.

Sur le Demon de Socrate.

Le prétendu Démon de Socrate eſt encore une ſuite de ſon ironie. Il avoit une prudence exquiſe, & jugeoit tres-ſainement de l'avenir. Mais, comme ſur l'avenir quelque pénétrant que l'on ſoit, on ne peut avoir qu'une lumiére moins claire & moins ſûre que la ſcience, & moins obſcure auſſi que l'ignorance ; cette lumiére, que les philoſophes appellent Opinion, Socrate la nommoit ſouvent δαιμόνιον, & cela, tres-vraiſemblablement, parce qu'elle eſt entre la ſcience parfaite & l'ignorance abſoluë, comme le δαίμων de Diotime, dans Platon, eſt entre Dieu & l'homme. Il uſoit donc ainſi d'une ſorte d'équivoque, pour dire vrai, ſans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de ſa juſteſſe à conjecturer ſur l'avenir. Car, il faut bien remarquer qu'ici δαιμόνιον n'eſt pas un nom ſubſtantif, comme dans cette phraſe de l'Ecriture, *omnes dii gentium, dæmonia*, c'eſt un nom adjectif ; c'eſt l'adjectif de δαίμων, comme θεῖον l'eſt de θεὸς, *divinum* de *Deus*. Il faut encore bien obſerver que Socrate ne dit pas qu'il ait un démon familier, quoi-qu'il le peût dire, dans le même ſens que Timée employe ce mot, pour ſignifier ce qui penſe dans nous, δαίμονα ἔνοικον, *dæmonem domeſticum*, τὸ ἡγεμονικὸν, ce qui ſert à nous conduire. Il a, dit-il, θεῖόντι τὸ δαιμόνιον . . . φωνὴν, σημεῖον, μαντικὴν, *quelque choſe qui tient du divin, & d'une nature ſupérieure*, il entend *une voix*, il voit *un ſigne*, il ſe ſent *inſpiré à la façon des devins*. L'effet de cela, ajoute-t-il, eſt de m'arrêter, de m'empêcher d'agir, ſans me porter jamais à agir : *Divinum quoddam quod dæmonium appellat, cui ſemper ipſe paruerit, nunquam impellenti, ſæpe revocanti.* Il recevoit auſſi le même avertiſſement, lorſque ſes amis alloient s'engager dans quelque mauvaiſe affaire, qu'ils lui communiquoient ou en tout ou en partie. Or quelle autre ſignification donner a cela, que de lui faire ſignifier, ſous des paroles myſtérieuſes, un eſprit que ſes propres lumiéres & la connoiſſance des hommes rendent éclairé ſur l'avenir ? Et, ſi Socrate n'eût voulu attenuer en ſa perſonne le mérite d'un jugement tres-ſûr, en le rapportant à une eſpece d'inſtinct ; ſi dans le fonds il eût voulu faire entendre autre choſe que ce ſecours général de la ſageſſe divine, qui, dans chaque homme, s'explique par la voix de la raiſon, eût-il évité, dit Xénophon, de paſſer pour un arrogant & un menteur ? D'ailleurs, ſi Socrate avoit eû l'aſſiſtance ſenſible d'un bon génie, pourquoi ce

Plato Symp. p. 202. A.

Pſal. 75. 5.
Plato Apol. Soc. p. 27. C.

Plato Tim. p. 90. A.
Theage, pag. 129. B. 128 D.
Apol. Socr. p. 31. C. D. 40. A.
Plato locis ſupra cit.
Cic. 1. de divin. num. 198.

Xenoph. I. Mem. p. 708. D.

genie ſe ſeroit-il contenté de l'empêcher d'agir, ſans avoir jamais la bonté de le porter à quelque bonne action, car cette diſtinction eſt marquée trop expreſſément dans Platon, qui le fait dire à Socrate lui-même *, pour y pouvoir oppoſer quelques paſſages de Xénophon où elle ne paroît point. Pourquoi ne l'avertiſſoit-il pas ſur ſes amis abſens, ſans les obliger à lui parler. Socrate en s'exprimant avec ces reſtrictions, vouloit donc indiquer ſeulement & ſéparer de toutes les autres qualités de l'eſprit, celle qui n'a pour objet que la préviſion des choſes futures, & qui dans les ſages, tient lieu de divination. Dieu m'a toûjours empêché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foibleſſe de l'enfance eût rendu mes diſcours inutiles. Mais préſentement je crois pouvoir entrer en diſcours avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'eſt ce pas viſiblement la prudence qui empêchoit Socrate de traiter ſérieuſement avec Alcibiade dans un tems où des propos ſérieux eûſſent pû donner à un enfant une ſorte de dégoût dont peut-être ne ſeroit-il jamais revenu ? Et, lorſque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette ſur l'inſpiration d'en-haut ſon éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre choſe que ce qu'il avance dans ſon Apologie, qu'un homme de bien qui, dans un état corrompu ſe mêle du gouvernement, n'eſt pas long-tems ſans périr ? Si, lorſqu'il alla ſe préſenter aux juges qui le devoient condamner, cette voix céleſte ne ſe fit point entendre pour l'arrêter, comme elle faiſoit dans les occaſions dangereuſes, c'eſt qu'il n'eſtima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, ſur-tout à l'âge & dans les circonſtances où il étoit. On en peut imaginer les raiſons ſoi-même, ou les lire en partie dans Xénophon. Socrate regarda ſi peu la mort comme un mal, que dans le diſcours qu'il fit devant ſes juges, il uſa d'un ſtile, dont il ne pouvoit attendre aucun ſuccès. Il ſe contenta de leur dire la vérité toute ſimple. Il ne ſongea point à les émouvoir. Il n'employa ni ornemens, ni figures. Il ſe ſervit de termes familiers, tels qu'ils les employoit dans ſes

Xenoph. I. Mem. p. 708. C. IV. pag. 802. C.

Plato 1. Alcib. p. 105. D.

VI. de Rep. p. 496. C.

Apol. Socr. p. 31. D. 32. A. Plato Apol. Socr. p. 40. A. B.

Xenoph. 4. Mem. p. 817. Vide & Plat. Apol. Socr.

* Ε"ϛι δὲ τοῦτο φωνὴ, ἥ ὅταν γένηται, ἀεί μοι σημαίνει, ὃ ἂν μέλλω πράτ]ειν τούτου ἀποτροπὴν · προτρέπει δέ ποτε · ἢ ἐάν τις μοῖ τῶν φίλων ἀναποινῶται, &c. *Socrates apud Plat. Theage p.* 128. *D. Vide & Phædro p.* 242. *C.*

entretiens ordinaires, que Xénophon nous a conſervés. Il conſerva même le caractére de l'ironie : réduiſant tout ſon mérite à ſçavoir qu'il ne ſçavoit rien. Il oſa dire que comme il étoit pauvre, mais porté d'une grande affection pour ſes compatriotes, il méritoit à plus juſte titre que les vainqueurs aux jeux Olympiques, d'être nourri aux dépens du public dans le Prytanée. Malgré un tel diſcours, qui ſembloit n'être fait que pour irriter ſes juges, il n'eût contre lui de voix que ce qu'il en falloit préciſément pour le faire condamner. Que n'eut-il pas obtenu, s'il eût voulu, comme les autres, ſe ſervir de ſon eſprit pour fléchir ſes juges, car s'il fut condamné faute d'éloquence, *propter dicendi inſcitiam*, comme le dit Antonius dans Cicéron, ce fut faute de cette éloquence flateuſe & baſſe, κολακικῆς ῥητορικῆς ἐνδείᾳ, comme il l'appelle lui-même dans le Gorgias de Platon, où il la blâme ſi fort. Sa vertu la lui défendoit, & rien ne l'empêcha jamais de ſuivre la vertu. Auſſi ſon prétendu démon ne lui donna-t-il aucun ſignal, ſoit qu'il ſortit de ſa maiſon pour aller au lieu du jugement, ſoit lorſqu'il comparut & parla devant ſes juges.

2. de Orat. num. 119.

Plato in Gorg. p. 522. D.

Juſqu'ici, & dans tous les cas ſemblables, le Démon de Socrate n'eſt autre choſe que la juſteſſe & la force de ſon jugement. Il ne faut pas chercher d'autres myſtéres pour rendre raiſon des prophéties dont il ſe pare devant le jeune Théages : Si Charmide, dit-il, après m'avoir communiqué ſon deſſein d'aller combatre aux jeux Neméens, eût obéi à l'oracle qui, par ma bouche, le lui deffendoit, il ſe ſeroit préſervé du déplaiſir qu'il y eſſuya. Si Timarque, après m'avoir cédé par deux fois, ne m'eût pas échappé la troiſiéme, il n'eût pas couru à ſa perte, en me laiſſant à table, pour aller commettre un aſſaſſinat. On ſçait quel fut mon prognoſtic ſur la malheureuſe expédition de Sicile, &c. Tout cela m'étoit inſpiré. Un homme ſage en devine plus qu'on le lui en dit, & lorſqu'il voit une affaire conduite avec paſſion & mal concertée, il eſt prophéte ſur l'évenement. Il n'a pas beſoin d'un Démon qui l'inſpire. C'eſt avec cette divination naturelle que Cicéron ſe vantoit d'avoir annoncé long-tems auparavant tout ce qui arriva ſur la fin de la république Romaine. *Cui quidem divinationi*, dit-il à Cécina, *hoc plus confidimus; quod ea nos nihil in his tam obſcuris rebus tamque perturbatis, umquam omnino*

Plato in Theage, p. 128, 129.

Vide Thucyd. lib. 6.

Cic. Cecinæ ep. 6. lib. 6. ad famil.

omnino fefellit. Dicerem quæ ante futura dixiſſem, niſi vererer ne ex eventis fingere viderer. Sed tamen plurimi ſunt teſtes, me & initio, &c. Telle eſt ma conjecture ſur le fameux démon de Socrate. C'étoit le même qui détournoit le poëte Ibycus d'aimer dans ſa vieilleſſe, & Horace de faire des vers :

Plato Parm. p. 137. A. Horat. ep. 1. lib. 1.

Eſt mihi purgatam crebro qui perſonet aurem :
Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

c'eſt-à-dire le bon ſens. Je ne ſuis pas grand prophéte, dit Socrate à Phédrus. Je n'en ſçais que ce qu'il m'en faut pour la conduite de ma vie, comme ceux qui, ſans ſçavoir parfaitement bien écrire, en ſçavent aſſez pour le beſoin qu'ils en ont. D'ailleurs l'ame a en elle je ne ſçais quoi de prophétique. C'eſt cette force qui me ſert de frein dans les occaſions. C'eſt-elle qui s'eſt fait ſentir à moi dans le tems que nous parlions contre l'Amour. C'eſt elle qui vient de m'arrêter, lorſque je voulois repaſſer l'Iliſſus & retourner à la ville, ſans avoir auparavant appaiſé ce dieu qui eſt peut-être offenſé de nos diſcours. Demeurons donc, & appaiſons-le, avant qu'il ne m'arrive la même choſe qu'à Stéſichore, qui pour avoir offenſé Héléne, perdit la vûë, & ne la recouvra qu'après qu'Héléne eût été appaiſée par la rétractation qu'il fit dans ſon poëme intitulé Palinodie. En quoi Stéſichore fut plus aviſé qu'Homére, qui en demeurà pour toûjours aveugle. Faiſons-mieux que ni l'un ni l'autre ; prévenons la vangeance de l'Amour, &c. Y a-t-il rien de ſérieux dans tout ce diſcours de Socrate ? N'eſt-ce pas un pur badinage ? J'oſe aſſûrer qu'il en eſt de même par tout ailleurs, où Socrate ſemble faire le prophéte. Car alors il fait profeſſion de n'avoir pas une prudence exquiſe, mais d'avoir, dans un inſtinct qui vient du dehors, ce qui lui ſuffit pour ſe conduire. Et c'eſt-là, ſans doute, un effet de ſon ironie.

Plato in Phædro, p. 242, 243.

Le démon de Socrate dont on a parlé ſi diverſement, juſqu'à mettre en queſtion ſi c'étoit un bon ou mauvais ange, ſe trouve donc, avec beaucoup de vraiſemblance, réduit à n'être plus deſormais que la prudence & la ſagacité de Socrate à percer dans l'avenir, que Socrate, par un tour ironique, ramenoit au pur inſtinct, θεῖόν τι, θεῖα μοῖρα,

μοῖρα, qui, dans les poëtes & dans leurs rhapſodes, eſt la fureur poëtique ; dans les devins, la fureur prophétique, & qui, les rempliſſant les uns & les autres d'une illumination qui tient le milieu entre la ſcience & l'ignorance, les fait quelquefois rencontrer juſte. Voilà tout le myſtére. C'eſt ce même inſtinct, ce goût dont on ne peut rendre nulle raiſon préciſe, qui ſelon le même Socrate, dans la plûpart des hommes qui, ſans philoſophie, ſe trouvent gens de bien, produit la vertu plûtôt que le vice.

Plato Ione toto & precipue p. 542. collatâ cum lib. 10. de Rep. ubi agitur de poëſi imitatrice.

Plato Men. p. 99, 100.

Le caractére ironique ne ſe bornoit pas dans Socrate à cacher les lumiéres de ſon eſprit. Il voiloit juſqu'à ſes vertus. De ſorte que, pour ſe concilier la familiarité des jeunes Athéniens, & ſe mettre parlà plus à portée de les enlever aux corrupteurs & aux Sophiſtes, il ſe déguiſoit quelque fois juſqu'au point de ne paroïtre pas inſenſible aux mêmes choſes dont le goût des Grecs depuis Laïus * n'étoit que trop touché. Il leur diſoit que, s'il ſçavoit quelque choſe, c'étoit uniquement ce qui regarde l'Amour, τὰ ἐρωτικά. Il vouloit dire qu'il ſçavoit élever une ame juſqu'à lui faire aimer le Beau en lui-même, & la ſource de toute beauté. Ils ne l'entendoient pas dans un ſens ſi pur & ſi élevé. Cependant Socrate s'inſinuoit auprès d'eux, &, ſous le maſque d'ami, devenoit le réformateur de leurs penſées & de leur conduite. Telle étoit Minerve, quand, ſous la figure d'un homme, elle inſtruiſoit Télémaque.

Sur les Moeurs de Socrate.

Plato in Gorg. pag. 481. D. Symp. p. 216. D. Charm. pag. 155. C. D. &c. Plato III. de Rep. p. 403. Symp. 177. D. Theage, p. 128. B. Symp. p. 201. D. Hom. Odyſſ. B. verſ. 268.

On na pas laiſſé, dans les ſiécles ſuivans, de donner un mauvais tour à la conduite de Socrate. Le plus grand ennemi de la volupté a paſſé pour voluptueux. Nous avons expliqué ſes motifs. Il faut, pour achever le portrait de l'ironie, prouver invinciblement que dans Socrate, ſi elle lui prêtoit un voile, ce n'étoit que pour cacher le Soleil & rendre moins voyantes des vertus, dont ſans cela, l'éclat & la force, en ébloüiſſant les hommes, auroient pû les éloigner. Il faut que la mémoire de Socrate ſoit purgée d'un reproche odieux, dont l'ignorance des hommes ou leur malignité a ſouvent tâché de la flétrir.

Plato Phæd. Gorg. Phil. IX. de Rep. Symp. extr. Xenoph. 1. Mem. p. 711. D. IV. 790. B. 808. E. 810. C. 818. &c.

Pour le faire en peu de mots, il ſuffit de dire que ni Ariſtophane,

* Vide argument. Septemthebanæ Æſchyli. Cic. IV. Tuſcul. Quæſt. num. 115. Plato VIII. Leg. pag. 836.

dans

dans ſa comédie des Nuées, qui eſt toute entiere contre Socrate, ni les ſcélérats qui accuſérent Socrate en juſtice, n'ont pas un mot qui tende à ternir la pureté de ſes mœurs. Jamais argument négatif n'a été ſi fort que celui-là. Ariſtophane, qui, pour plaire à un peuple vitieux & méchant, outroit la licence de l'ancien théatre Grec, & prodiguoit les obſcénités: ce même Ariſtophane jouë Socrate ſon ennemi, il le jouë en face, & n'oſe lâcher contre lui un ſeul trait qui tende à l'impureté. Pourroit on ſe l'imaginer, ſi la piéce d'Ariſtophane n'exiſtoit? Mélitus, Anytus, & Lycon accuſent Socrate, à peine ont-ils le nombre de voix qu'il faut pour le faire condamner & ils négligent un des moyens les plus forts, s'il avoit eû lieu. Le croiroit-on, ſi l'on n'avoit entre les mains les déffenſes de Socrate, qui nous apprennent quels étoient les chefs d'accuſation? Ils craignirent ſans doute les uns & les autres de décréditer leur fable, s'ils attaquoient Socrate ſur les mœurs. Que fit dont Ariſtophane? Il le traveſtit. Il le repréſenta comme un eſprit dangereux, qui par l'étude des cauſes phyſiques tendoit à l'athéiſme, & qui, par ſes ſophiſmes, pouvoit pervertir la raiſon. Rien n'étoit plus faux que l'un & l'autre. Mais le poëte ſçavoit bien qu'en matiére de ſentimens, on peut avec ſuccès, devant une populace, en attribuer de toutes les ſortes à un homme extraordinaire, juſques-là que dans une autre comédie il l'accuſe d'évoquer les morts. Le public n'examine pas de ſi près. Tout lui eſt ſuſpect d'un philoſophe occupé *des penſers que le vulgaire ignore*. Des mœurs corrompuës lui ſont encore plus odieuſes, ſur tout ſi elles ſont jointes avec les dehors d'une ſageſſe affectée: & ſi Socrate eût donné priſe, Dieu ſçait comme la licence comique ſe fût égayée ſur un ſi beau ſujet. Quelqu'un prétendra peut-être que ce vice étoit ſi commun à Athenes, qu'on n'en faiſoit un crime à perſonne. On le prétendroit fauſſement. Car il paroît clairement par les Chevaliers d'Ariſtophane, & par l'oraiſon d'Eſchine contre Timarque, que c'étoit une raiſon légitime d'excluſion pour les charges de l'état. Tant il y avoit d'infamie attachée à cette dépravation de mœurs. Ariſtophane ne réüſſit que trop bien à perdre Socrate. Car, comme alors le ſoupçon d'atheiſme s'attachoit aiſément aux phyſiciens, & que l'expérience n'a que trop appris qu'un homme habile dans la diſpute, ne reſpecte pas toûjours la vérité, la

Plato Apol. Socr. p. 26. E. 36. A.

Ariſtoph. Nub. fabulâ totâ. Plato Apol. Socr. p. 18. B.

Xenoph. IV. Mem. pag. 815. A. B.

Ariſtoph. avib. verſ. 1554. Malherbe.

Ariſtoph. Equitib. verſ. 876. & Schol. Æſchin. orat. contra Timarch. pag. 175. A. Plato Apol. Soc. p. 18 C. VII. de leg. p. 821. A. & XII. pag. 897. A.

la comédie fraya le chemin au procés criminel. Elle laiſſa dans l'eſprit des hommes une impreſſion qui reçûë avec plaiſir, prit racine & ſe réveilla ſans peine, lorſque, quelques années après, on accuſa Socrate d'enſeigner les mêmes choſes qu'Ariſtophane, ſur ſon théatre, lui avoit fait débiter. S'ils ajoutérent qu'il gâtoit la jeuneſſe, ils ne l'entendoient que des ſentimens qu'il pouvoit leur inſpirer ſur les Dieux, & des ſophiſmes dont, à leur ſens, il les rendoit capables. Loin que Socrate gâtât les jeunes gens, pluſieurs d'entre eux, dit Xénophon, lui étoient redevables de leur bonne conduite. Sur quoi l'on peut voïr la vie d'Alcibiade dans Plutarque.

Patet ex Plat. Apol. Socr. Eutyphr. pag. 3. A. B. & p. 6. A. adde Gorg. pag. 522. B. Xenoph. 1. Mem. pag. 711. D. 712. D. 716. 721. Plato Symp. p. 217. A. ad p. 219. D.

Ce ſeroit ici le lieu de placer l'aveu qu'Alcibiade, dans le Banquet de Platon, fait publiquement de ſes deſſeins ſecrets ſur la vertu de Socrate, des tours qu'il prit pour en venir à bout, & de la honte mêlée d'admiration qui lui en demeura. Mais, parce qu'il y a toûjours du danger à parler de choſes ſi éloignées de la pureté de nos mœurs, je m'en tiendrai au paſſage de Quintilien, qui laiſſe plus deviner qu'il ne dit : *Nec mihi videtur in ſympoſio Plato, cùm Alcibiadem confitentem de ſe quid a Socrate pati voluerit, ut illum culparet, hæc tradidiſſe, ſed ut Socratis invictam continentiam oſtenderet, qui corrumpi ſpecioſiſſimi hominis tam obvia voluntate non poſſet.* Auſſi, Alcibiade ſe mit-il à rire, lorſque le phyſionomiſte Zopyrus jugea que Socrate étoit enclin à l'amour. Ce que je viens de vous avoüer, ajoute Alcibiade, ſur les piéges que j'ai inutilement tendus à la ſageſſe de Socrate, je le puis dire avec vérité de Charmide, d'Euthydéme, & de bien d'autres jeunes gens qu'il a ſû attirer à lui par les apparences d'un ſentiment dont il étoit très-éloigné, &c. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer mieux & la nature de l'Ironie de Socrate & l'uſage qu'il en faiſoit.

Inſtit. orat. lib. 8. c. 4.

Cic. de Fato num. 16.

Plato Symp. p. 222. B.

En bonne foi, eſt-ce là le Socrate de quelques écrivains ? Sommes-nous donc aujourd'hui mieux inſtruits que ne l'étoient ceux qui vivoient avec lui, Platon & Xénophon ? Le ſommes-nous mieux que ceux qui avoient conjuré ſa perte, Ariſtophane, Mélitus, & les autres ? Le ſommes-nous mieux que Plutarque ? Et notre illuſtre con-frére, qui ſçavoit ſi bien & la bonne antiquité & que le caractére ironique de Socrate alloit toûjours à diminuer ce qu'il y avoit d'excellent en lui, a-t-il dû jamais écrire de lui ce deux vers :

Vide Plut. in Alcib.

M. Deſpreaux ſat. 12.

Et, malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade!

Vide totam orationem Alcibiadis in Sympoſio Platonis extremo, Gorg. pag. 482. A.

Socrate n'enſeignoit que les vertus, mais il les enſeignoit moins pourtant par ſes diſcours que par l'exemple de ſa vie. Il n'étoit amoureux que de la ſageſſe. Ses exemples & ſes diſcours condamnoient trop ouvertement le déréglement & la méchanceté des hommes, pour ne pas l'expoſer à leur haine & à leur reſſentiment. Si je ſuis jamais traduit en jugement, diſoit-il, je me trouverai dans la même ſituation où ſeroit un médecin qui, mis en juſtice par un patiſſier, auroit pour ſes juges une troupe d'enfans. Voici un homme, leur diroit le patiſſier, qui vous fait tous les jours mille maux. Il a toûjours le fer ou le feu à la main. Ce ne ſont avec lui que jeunes ou médecines. Au lieu qu'avec moi, ce ne ſont que douceurs & friandiſes. Je vous prie, Meſſieurs, dit-il, en finiſſant ſon apologie, je vous conjure de traiter mes enfans avec la même ſéverité dont j'ai uſé envers vous. Sont-ce là les diſcours d'un homme qui auroit donné ou des leçons ou des exemples d'un vice déteſté en tous lieux. Du reſte, perſonne n'a condamné ce vice plus ſévérement que Platon. Ce que j'ajoute ici pour mettre Platon à couvert des reproches du philoſophe Dicéarque & de Cicéron même. Car, dès que Socrate n'eſt plus ſur la ſcene avec les Sophiſtes ou avec leurs éleves, auſſitôt diſparoît avec lui le perſonnage ironique, & tout ce qui compoſe le caractére de l'Ironie. L'entretien reprend avec tout le ſérieux qui convient à la philoſophie, toute la gravité qui convient au philoſophe. C'eſt ce qu'on peut voir dans le Phédon & ailleurs, mais ſur tout dans le dialogue de la République, & plus expreſſément encore dans le dialogue des Loix, au livre VIII.

Plato in Gorg. p. 521. E. 422. A. B. adde p. 464. D.

Plato Apol. Sacr. p. 41. E. ubi recte Muretus λυποῦντες legit, non λυποῦντας, ut vulgo legitur. VIII. de leg. p. 835. B. ad p. 839.

La même raiſon qui avoit produit les diſputes de Socrate avec les Sophiſtes, engagea Platon à les réduire en dialogues. C'étoit le moien de terminer le combat qui duroit encore entre l'erreur & la vérité. Il étoit fort jeune lorſque Socrate mourut, &, prévenu contre les emplois publics, il deſtina tout ſon tems à l'étude de la philoſophie. Il voyagea en Egypte & dans la grande Gréce. Il tenta la réformation de Syracuſe, après quoi il n'eût plus qu'à ſe livrer dans un repos entier, à ſon goût pour l'étude & la compoſition. Il compoſa donc ces dialogues, où, conſervant l'Ironie de Socrate qui

Plato Epiſt. 8. p. 325. Cic. epiſt. 9. lib. 1. ad ſam. num. 64. Vide ceteras epiſt. Plat. Cic. V.

en

en eſt toûjours le premiér acteur, il a jetté toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, & toutes les graces de ſon eſprit. De là ſont venuës les différentes ſectes des philoſophes, & principalement cette maniére de diſcourir qui diſtinguoit l'Académie, & que Cicéron a adoptée dans la plûpart de ſes ouvres philoſophiques. Elle conſiſte à detruire le ſyſteme erroné des autres, ſans découvrir le ſien. *Cujus* (Socratis) *multiplex ratio diſputandi, rerumque varietas & ingenii magnitudo, Platonis memoria & literis conſecrata, plura genera effecit diſſentientium philoſophorum. E quibus nos id potiſſimum conſecuti ſumus, quo Socratem uſum arbitramur, ut noſtram ipſi ſententiam tegeremus, errore alios levaremus.*

de Finib. num. 147. 149. de Senect. num. 37. orat. pro C. Rabirio Poſtumo num. 14.

Cic. V. Tuſcul. quæſt. num. 15.

Epicure n'approuvoit pas l'ironie de Socrate; ſoit que, malgré le goût des Athéniens, il eût naturellement averſion de la plaiſanterie, *Homo*, dit Cicéron, *non aptiſſimus ad jocandum, minimèque reſipiens patriam*; ſoit que, comme bien d'autres, il fût prévenu en faveur du ſtile didactique, qui paroît plus net & plus concis; ſoit qu'en homme délicat ſur la morale, il fût bleſſé de la diſſimulation & d'une eſpéce de faux dont l'ironie tient toûjours un peu. *Ego*, dit Atticus dans Cicéron, *ironiam illam quam in Socrate dicunt fuiſſe, qua ille in Platonis. . . . . libris utitur, facetam & elegantem puto. Eſt enim & minime inepti hominis, & quidem etiam faceti, cum de ſapientia diſputetur, hanc ſibi detrahere, eis tribuere illudentem qui eam ſibi arrogant: ut, apud Platonem, Socrates in cœlum effert laudibus Protagoram, Hippiam, Prodicum, ceteros, ſe autem omnium rerum inſcium fingit & rudem. Decet hoc neſcio quomodo illum; nec Epicuro, qui id reprehendit, aſſentior.* Atticus dit vrai. Il faut un eſprit bien adroit pour ſe trouver ſupérieur à tout, quand on s'eſt mis au deſſous de tout. Il faut être bien ſûr de ſoi, pour n'être pas ébloüi par les diſcours brillans d'un rhéteur, ni ſéduit par les diſcours plauſibles & inſinuans d'un politique. Ce n'eſt pas l'affaire d'un lourdaut & d'un ſot. C'eſt le chef-d'œuvre d'un homme, qui joint à la ſolidité du jugement la ſoupleſſe de l'imagination & la juſteſſe des penſées, *minime inepti.* Il ajoute, *etiam faceti.* L'ironie, pour ne donner ni dans la ſcurrilité, ni dans l'aigreur, demande un eſprit poli & délicat, un homme ſans paſſions; *Jocandi genus . . . . elegans, urbanum, ingenioſum, facetum, quo genere philoſophorum Socraticorum libri referti*

Reſipiens, non ut vulgo legitur, reſpiciens. Ita Caſaub. c. 1. comment. ad Theophr. Charact.

In Bruto num. 161.

Vide Plat. Prot. p. 320. C. l. de Rep. p. 336. B. Gorg. pag. 482.

Cic. l. de Off. num. 145.

Ibid. num. 157.

Idem. 1. de nat. Deor. num. 129.

ferti ſunt. C'eſt ce qu'en effet Socrate poſſédoit au ſouverain degré, & ce qui l'a fait nommer *dulcem & facetum feſtivique ſermonis.* Cotta, dans Cicéron, fait un crime à l'Epicurien Zénon d'avoir oſé appeller Socrate le farceur Athénien, *ſcurram Atticum.* Si Epicure & ſes diſciples n'aimoient pas l'ironie, ils ne devoient s'en prendre qu' à eux-mêmes. Peut-être étoit-ce pour y donner trop beau jeu.

Pour répondre à la ſeconde difficulté qu'ils peuvent faire, il ſuffit d'avoir ſenti quel avantage ont ſur l'ennui du ſtile dogmatique, les graces qui n'ennuyent jamais. Quant à l'air de fauſſeté qu'on veut trouver dans l'ironie, il faut répondre avec Socrate, qu'on peut fort bien, à l'exemple du Médecin & du Magiſtrat, employer un peu de détour pour guérir les hommes & les corriger. Et quelle maladie plus dangereuſe le médecin a-t-il à guérir, quel déſordre plus pernicieux le magiſtrat a-t il à réformer, que ne l'eſt en ſon genre l'ignorance de ſoi-même, la ſource de tous les maux, la mére du ridicule & l'objet de l'ironie ?

Plato III. de Rep. p. 398. B. Item. II. de Rep. p. 382. C.

Plato in Philebo p. 48.

Je ne puis m'empecher de toucher ici en paſſant une autre objection plus commune, mais non moins frivole que les autres. Elle conſiſte à dire que Socrate livré à ſon ironie & au plaiſir de réfuter, n'établit rien, ou que, s'il établit quelque choſe, c'eſt un doute univerſel. Que content de changer, comme Circé, les hommes en bêtes, il ſe mocque d'eux, ſans leur rien apprendre. Tel eſt le langage de ceux qui n'ont lû Platon que ſuperficiellement. C'eſt une erreur. Car, n'eſt ce pas inſtruire les hommes que de les détromper ? N'eſt-ce pas, des bêtes qu'ils étoient auparavant, les préparer à devenir hommes ? Si deſormais vous avez de nouveaux ſentimens, dit Socrate à Théétetus, après avoir refuté tous ceux qu'il avoit propoſés, vous les choiſeréz plus ſolides après l'examen que nous venons de faire. Que ſi vous n'en prenez point, & que, délivré de vos fauſſes opinions, vous en demeuriez là, votre commerce en ſera moins facheux pour les perſonnes qui auront affaire à vous, & vous-même, ne croyant plus ſçavoir ce qu'en effet vous ignorez, vous en ſerez & plus traitable & plus modeſte. Socrate ne conclut rien, & l'on ne voit, dit-on, aucun fruit réel de ſes diſcours. C'eſt préciſément comme un homme, qui voyant un laboureur défricher ſon champ & le préparer, ſans le voir jetter ſon grain dans la terre, diroit : ce payſan

Odyſſ. K. verſ. 239.

Odyſſ. K. verſ. 395.

Plato Theæt. p. 210. C.

Vide Plat. Sophiſtâ, pag. 230. fere totâ.

ne fait que détruire de mauvaiſes herbes, ſans qu'on voye aucun autre fruit de ſon travail. Maís, qu'on revienne en Automne, & l'on trouvera la plus abondante moiſſon. De même, après avoir lû quelques dialogues de Platon, où Socrate, pour ainſi dire, défriche les eſprits, ou renverſe le champ que les Sophiſtes avoient ſemé, qu'on vienne à lire le premiér Alcibiade, la République, l'Apologie de Socrate, le Criton, le Phédon, le Philébe, le Gorgias, le Phédrus, le Banquet, & l'on trouvera, avec toutes les richeſſes de l'eſprit, toute la ſolidité de la plus profonde philoſophie. Après quoi, ſi l'on revient à lire les mêmes dialogues où Socrate ſembloit ne rien établir, on y démêlera les mêmes principes qu'il a ſi bien établis dans les autres, & voyant qu'ils portent ſur les mêmes fondemens, on ſera en état de ſuppléer ce qui paroît y manquer. Il étoit néceſſaire de répondre ici à ce reproche que les ignorans font au Socrate de Platon, parce qu'il eſt capable d'éloigner les hommes d'un auteur que le genre humain a interêt de connoître.

Voilà, Meſſieurs, ce que j'avois à dire ſur l'ironie de Socrate. Quand je conſidére l'effet merveilleux qu'elle produite dans les Dialogues de Platon, j'ai preſque honte de moi-même, tant je ſens que je ſuis demeuré au deſſous de mon ſujet, & je ſuis tenté d'éffacer tout ce que j'en ai écrit. Maintenant, pour réünir ſous une ſeule idée toutes les différentes parties de cette diſſertation, il ne faut que ſe rappeller la comparaiſon qu'Alcibiade, dans Platon, fait de Socrate avec ces ſtatuës creuſes de Satyres & de Silenes dont ſe ſervoient les Athéniens pour y enfermer les parfums les plus exquis, ou les ſtatuës les plus parfaites des divinites qui faiſoient l'objet de leur culte.

Sympoſio Platonis extremo. Vide & Adag. Eraſmi, chil. 3. cent. 3. Proverb. 1. SILENI ALCIBIADIS.

DISCOURS SUR L'ELEGIE.

Par M. l'Abbé SOUCHAY.

30. d'Avril 1726. Aſſemblée publique.

NOUS aimons naturellement à être émûs ; de-là vient le charme ſecret de ces ingénieuſes productions qui répreſentent des hommes véritablement touchés. Nous ne pouvons les entendre déplorer leurs infortunes, ſans éprouver en nous je ne ſçais quelle émotion qui nous enchante, & qu'il eſt bien plus facile de ſentir que d'expliquer. Or de tous les poëmes, j'oſe dire qu'après le dramatique, il n'en eſt point qui ſoit plus propre à nous émouvoir que l'Elégie. Soit que les cheveux épars, elle gémiſſe ſur un cercueil, ſoit que moins négligée, mais pourtant modeſte en ſa parûre, elle chante les plaiſirs ou les peines des amans : jamais elle n'employe d'autre langage que celui du cœur, & ſa cadence eſt toûjours parfaitement convenable aux ſujets qu'elle s'eſt propoſé d'imiter.

Auſſi a-t-on vû dans tous les tems des génies du premiér ordre faire leurs délices de ce genre de poëſie. Sans parler de Mimnerme, de Philétas, de Callimaque, & de tant d'autres anciens qui ont été, pour le dire ainſi, Elégiaques de profeſſion, les Euripides & les Sophocles ne crûrent point en s'y appliquant, deshonorer les lauriers qu'ils avoient cueillis ſur la ſcéne.

Entre les Poëtes modernes, il en eſt peu qui ne ſe ſoient exercés ſur ce même genre ; & pluſieurs s'y ſont conſacrés par choix & par inclination. Je n'ignore pas qu'on les accuſe, & d'avoir communément donné trop d'étenduë à la matiére de l'Elégie, & d'avoir ſubſtitué le langage de l'eſprit à celui de la nature.

Quoi qu'il en ſoit, un goût ſi univerſel & ſi déclaré pour ce poëme, ſemble prouver invinciblement qu'il a des beautes réelles & véritables, de ces beautes qui frappent également tous les hommes ; c'eſt ce qui m'a fait eſpérer qu'une diſſertation ſur un ſujet auſſi intéreſſant, pourroit être favorablement reçûë.

Je

Je me ſuis propoſé de rechercher d'abord l'origine de l'E'légie, & d'en établir enſuite le caractére.

I. PARTIE. L'origine de l'Elégie.

Les Grammairiens, moins heureux d'ordinaire que féconds en étymologies, rapportent différentes origines du terme d'E'légie. Diométde le fait venir de εὐλογεῖν louer, & fond ſon opinion ſur le premier uſage de ce poëme deſtiné, comme il le penſe, à faire l'éloge des morts. Ceux-ci tirent le mot d'E'légie du verbe ἐλεγείειν, être en démence, être en fureur; ceux-là de ἐλεεῖν, avoir compaſſion, ou d'ἔλεον λέγειν, ſe plaindre d'une maniére qui excite la pitié, ou du mot ἐλελεῦ, qui, ſelon eux, faiſoit le refrein ordinaire de ces chanſons tendres & plaintives, que les amans chantoient pendant la nuit à la porte de leurs maîtreſſes: d'autres encore cités par Scaliger, dérivent ce terme de celui d'ἔλεὸς oiſeau nocturne, & qu'à cauſe de ſon cri lugubre, les Latins appellérent *Ulula*.

Gram. l. 3. Marian. Victorin. gram. l. 3. Gyrald. de Poët. l. 1. Poëtic. l. 1.

Mais, ſans inſiſter davantage ſur ces ſortes d'étymologies; qui étant purement arbitraires, pourroient ſe multiplier à l'infini; j'adopterai avec Voſſius celle de Didyme, comme la plus ſimple & la plus propre à faire connoître la nature de l'E'légie. Ce mot donc, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, dire hélas, & l'E'légie fut ainſi nommée, parce qu'elle étoit remplie de l'exclamation lugubre ἒ ἒ, ſi familiére aux poëtes tragiques, & qui échappe ſi naturellement aux perſonnes affligées. Ovide ſemble adopter la même origine; il ne donne guéres à l'E'légie d'autre épithéte, que celle de plaintive; & pleurant la mort de Tibulle, " Ah! triſte E'légie, s'écrie-t-il, ja- " mais tu ne méritas mieux qu'aujourd'hui, le funeſte nom qui te " fut impoſé."

Simplic. in Epictet.

Ah! nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

Terentianus Maurus & Boéce en ont eû la même idée qu'Ovide, & l'ont peinte des mêmes couleurs; elle eſt donc, ſuivant ſa véritable étymologie, un poëme conſacré aux gémiſſemens & aux larmes.

Ars metric. Conſol. Philoſ.

Le même Didyme que j'ai déja cité, la définit un air triſte, & qui ſe chante ſur la flûte, θρῆνος ᾀδόμενος πρὸς αὐλον. Des témoins non ſuſpects, je veux dire les monumens publics, atteſtent l'uſage de chanter ainſi l'E'légie. Plutarque nous apprend que telle fut la pratique

Opuſc. muſ.

tique des premiérs E'légiaques, & que ce fait eſt garanti par les regiſtres ou les tables des jeux Pythiens.

Or, la circonſtance d'être chantée ſur la flûte, me détermine à croire que l'E'légie a commencé par les plaintes ou lamentations uſitées aux funérailles dans tous les tems, & chez tous les peuples de la terre. La flûte, en effet, accommodée aux ſanglots de ces femmes gagées qui poſſédoient l'art de pleurer ſans affliction, faiſoit parmi les anciens la muſique des funerailles. A celles du jeune Archemore fils de Lycurgue, c'eſt la flûte qui donne le ſignal, & le ton des lamentations. Dans les fêtes d'Adonis on ſe ſervoit auſſi de la flûte & l'on y ajoûtoit ces mots lugubres, αἰ, αἰ τὸν Ἄδωνιν, hélas, hélas Adonis ; mots qui convenoient parfaitement à la triſteſſe de ces fêtes, & qui ne répondent pas moins bien à l'idée que Didyme nous donne de l'E'légie. Les Romains, * en vertu d'une loi très-ancienne, & que Cicéron nous a conſervée, employérent la flûte au même uſage ; c'eſt pour cela qu'ils diſoient en proverbe : *jam licet ad Tibicines mittas*, envoyez d'avance chercher les joueurs de flûte, pour marquer qu'un malade étoit déſeſperé, & qu'il n'avoit plus qu'un moment à vivre.

Stat. Theb. lib. 6.

Ariſtoph. in Lyſiſtr.

Cic. de leg. l. 2.

Circe in Petron.

Et ces plaintes ou lamentations auxquelles on ajûtoit la flûte, s'appelloient ainſi que l'E'légie, θρῆνοι, des airs triſtes & lugubres. On en voit des veſtiges dès le tems de Jacob ; les E'gyptiens pleurérent ce Patriarche, comme Diodore de Sicile rapporte qu'ils pleuroient leurs ſouverains. Toute la face de l'E'gypte étoit changée alors, & l'on n'entendoit de toutes parts que des lamentations. Elles avoient auſſi lieu à l'égard des particuliers, dont le trépas étoit annoncé par les cris que faiſoient les femmes dans tous les carrefours. Nous voyons dans Strabon la même coûtume de bonne heure établie chez les Aſſyriens. On ſçait aſſez quelles furent les lamentations de Théti ſur la mort de ſon fils Achille, & à quel excés les Grecs portérent les lamentations en général ; l'uſage au reſte, en étoit ſi reſpecté, que les matelots qui précipitérent Arion dans la mer, gens d'ailleurs ſans fois & ſans humanité, lui permirent auparavant de chanter une E'légie ſur ſa propre mort.

Proclus in Phot.

Gen. c. 50.

Herod. l. 2.

Plaut. in Trucul. Ovid. in mort. Tibul. Cic. l. 2. de legib. Lucian.

Maintenant, où trouver plus de reſſemblance & plus de conformité, qu'entre ces lamentations & l'E'légie ? même définition, même

* *Cantabat mæſtis tibia funeribus.* Ovid. Faſt. 6.

caractére,

caractére, même inſtrument, même uſage enfin. J'avouë que Scaliger ſemble n'être pas favorable à mon opinion ſur ce dernier article; mais avant que de réfuter directement cet habile critique, éſſayons d'affoiblir en ce point, & par elle-même, une authorité d'ailleurs ſi reſpectable. Après avoir dit que l'E'légie fut d'abord employée aux funérailles, Scaliger ſe rétracte en ces termes: *Quod diximus in primo non placet;* & comme il n'avoit appuyé d'aucun témoignage ſa premiére opinion, il n'allégue ici d'autre raiſon de ſon changement, que ce changement même; raiſon, qui ne ſuffit pas pour balancer l'autorité des anciens, leſquels nous aſſûrent que le premiér uſage de l'E'légie fut de pleurer les morts.

Poët. lib. 1. Ibid. lib. 3.

Proclus dit nettement, qu'elle n'eût point d'autre employe dans ſon inſtitution: ἁρμόζειν δὲ τοῖς κατοιχομένοις. La plûpart des Grammairiens ont embraſſé le même ſentiment, & le Scholiaſte de Lycophron eſt encore, s'il eſt poſſible, plus précis ſur cet article, puiſque c'eſt par-là qu'il caractériſe les Poëtes E'légiaques. Et voilà ſans doute ce qui a fondé chez les Grecs cette eſpéce de tradition, que les Muſes elles-mêmes ſe rendoient en habit de dueil à Leſbos, pour y aſſiſter aux funérailles, & qu'elles avoient accoûtumé d'y faire leurs lamentations; d'où il réſulte que Scaliger s'eſt rétracté légérement, & que l'E'légie a commencé par les plaintes uſitées aux funérailles.

In Phot. Prolegom. Myſimbilus in Achil. Stat.

Il eſt naturel de préſumer, qu'au commencement ces plaintes furent ſans ordre, ſans liaiſon, ſans étude; ſimples expreſſions de la douleur, qui ne laiſſoient pas de conſoler les vivans, en même-tems qu'elles honoroient les morts: comme elles étoient tendres & pathétiques, elles remuoient l'ame; & par les mouvemens qu'elles lui imprimoient, elles la tenoient tellement occupée, qu'il ne lui reſtoit plus d'attention pour l'objet même dont la perte l'affligeoit. De-là vient que l'on fit un art de ces plaintes, & qu'elles furent bien-tôt auſſi liées & auſſi ſuivies que le permettoit l'occaſion qui les faiſoit naître, ou plûtôt, le ſujet à l'occaſion duquel elles étoient compoſées: témoin ce beau cantique de David ſur la mort de Saül & de Jonathas: " Quels hommes, ô Iſraël, ont péri ſur tes collines! Comment " ſont tombés ces Heros? Gardez-vous de publier dans Geth ou " dans Aſcalon, une ſi funeſte nouvelle; les filles des Philiſtins en " triompheroient de joye. Montagnes de Gelboë, que la roſée &

Reg. l. 2. c. 1.

" la

" la pluie ne tombent jaimais ſur vous ! puiſſiez-vous être frappées
" d'une éternelle ſtérilité ! vous avez vû tomber ſur votre ſommet
" l'élite & l'ornement de Juda. Filles de Sion, verſez des torrens
" des larmes ; Saül & Jonathas ne ſont plus. Comment les forts
" ſont-ils tombés ? Comment ont péri ces princes, la gloire des
" guerriers ?"

2. Paralip. c. 35.

Ces ſortes de Cantiques ou d'Elégies eûrent tant de charmes pour les Hébreux, qu'ils en firent des recueils, & que long-tems après la mort de Joſias, ils répétoient encore les plaintes du Prophéte Jérémie ſur la fin tragique de ce roi. Le même attrait pût engager les femmes d'Egypte & celle de Phénicie à inſtituer ces fêtes lugubres, où les unes pleuroient leur Dieu Apis, & les autres Adonis.

Herod. Strab. Diod. Sicul.

Bien que par leur matiére, ces lamentations appartiennent de droit à l'Elégie, je n'oſerois aſſûrer qu'elles en eûſſent la forme, telle que nous la voyons dans Mimnerme, & dans ceux qui l'ont ſuivi. Pour être en état de prononcer ſur cette queſtion, il faudroit connoître préciſément, & l'auteur du vers élégiaque ou pentamétre, & le ſiécle où il a vêcû ; mais les Grammairiens ne furent jamais ſi partagés que ſur ce point de litterature, & leur querelle étant encore indéciſe au tems d'Horace, il n'eſt guéres poſſible de la décider aujourd'hui :

Horat. in Arte Poëtic.

Quis tamen exiguos elegos emiſerit autor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Si nous en croions Suidas, c'eſt ou l'inſenſé Théoclès, ou le célébre Midas qui trouvérent le vers élégiaque ; Théoclès dans le tems même de ſa démence, ou de ſa fureur, & Midas lorſqu'il rendoit les derniers devoirs à ſa mére. Si nous aimons mieux nous en rapporter à Terentianus Maurus, la gloire de cette invention eſt dûe à Callinoüs, ou plûtôt Callinus, car Strabon ne le nomme jamais que Καλλῖνος. Achille Stace, après en avoir donné l'honneur à Archiloque, ſemble balancer entre Clonas & Terpandre, & ſe déterminer enſuite pour Clonas. Herméſianax enfin prétend que c'eſt Mimnerme, dont Smyrne & Colophon ſe diſputent la naiſſance, qui a inventé le vers élegiaque.

Suid. in voce Ἔλεγος.

In art. metr.

Achil. Stat. in poëtic. Horat.

Hermeſ. ap. Athen. l. 13.

Il

Il ſeroit, à la vérité, difficile de choiſir entre des opinions ſi diverſes & ſi oppoſées, mais peut-être eſt-il aiſé de les refuter. Elles n'ont d'autre fondement, la plupart, que des traditions incertaines, ou des paſſages mal entendus. Suidas n'allégue aucun témoignage en ſa faveur. Achille Stace cite bien l'opuſcule de la Muſique attribué à Plutarque; mais on y lit que Clonas, qui compoſa les loix de la flûte, fit auſſi de vers élegiaques, & non pas qu'il en fût l'inventeur. Je ne dis rien, ni de Terpandre, parce que l'auteur du même traité n'en fait point un poëte élégiaque; ni d'Archiloque, parce que celui-ci eſt certainement poſtérieur à Callinus, ainſi que je le prouverai ailleurs. Pour Terentianus Maurus, il ne décide point, il rapporte ſeulement l'opinion de quelque Grammairiens, qui déféroient ſans difficulté à Callinus l'invention du vers pentamétre :

Quidam non dubitant dicere Callinoum.

Mais eſt-il vrai-ſemblable que Strabon ait ignoré cette decouverte de Callinus; ou que la connoiſſant, il ne lui en ait point fait honneur, lui qui parle ſi ſouvent de ce poëte, & preſque toujours avec éloge?

Je pencherois donc plus volontiers vers l'opinion d'Herméſianax. Il étoit poëte élégiaque lui-même, & ſi ancien qu'il n'a point vû ruiner par Lyſimaque la ville de Colophon ſa patrie. Il n'eût pas manqué, comme le remarque Pauſanias, d'en déplorer le malheur dans ſes Elégies. Pauſan. in Attic.

Μίμνερμος δὲ τὸν ἡδὺν ὃς εὕρετο, πολλὸν ἀνατλὰς
Ἦχον, ϗ μαλακοῦ πνεῦμ' ἀπὸ πενταμέτρου,

dit Herméſianax. Quelque deciſif, cependant, que ſemble être ce paſſage, je ne puis croire que Mimnerme ſoit l'inventeur du vers élégiaque. Contemporain des Sages, il a vû Pittacus & Solon, qui, dans la compoſition de leurs loix, avoient déja employé des vers de ce caractére; & j'ai prouvé, que leur premiér uſage fût de pleurer les morts. D'ailleurs, il eſt certain que ceux qui perfectionnérent les arts, paſſérent communément pour en être les inventeurs; c'eſt donc en ce ſens que l'on rapporte à Mimnerme l'invention du vers élégiaque; il lui donna ſa perfection, & pour l'avoir rendu plus doux & plus harmonieux, il mérita le ſurnom de *Ligyſtade*. In Ath. l. 13. Diog. Laër. Suid. Gyrald.

Peut-être eſt-il encore le premiér qui ait tranſporté l'Elégie des funérailles à l'amour ; on ne voit du moins aucun Poëte avant lui, qui l'ait employée à cét uſage. Paſſionné dans ſa vieilleſſe pour une joueuſe de flûte, il dût en eſſuyer bien des rigueurs, & pour les vaincre, il compoſa d'Elégies auſſi tendres que douloureuſes ; c'eſt pour cela que Properce lui donne en ce point la préférence ſur Homére, qui n'auroit pas eû le même talent :

L. 1. Eleg. 9.

Plus in amore valet Mimnermi verſus Homero.

Bien-tôt après Mimnerme, l'Elégie déſormais conſacrée à l'amour, ne ſervit plus guéres qu'à peindre les déplaiſirs des amans. Herméſianax écrivit pour Leontium trois livres d'Elégies, & Battis fut l'objet de celles de Philétas ; ils conſervérent pourtant à ce poëme quelque air de ſa premiére origine, en mêlant, pour le dire ainſi, les funérailles avec l'amour, dont ils chantérent les plus tragiques effets. Herméſianax mit en vers élégiaques l'hiſtoire de Leucippus qui deſcendoit de Bellérophon, & qu'un commerce inceſtueux avec ſa propre ſœur engagea dans un parricide ; & Philétas déplora l'infortune de Polyméle, à qui ſon amour pour Ulyſſe penſa coûter la vie.

Ath l. 13.

Parthen. erotic.

Telle fut à peu près chez les anciens la matiére de l'Elégie, avant que Tibulle, Ovide, & Properce l'eûſſent preſque réduite aux ſeuls intereſts des amans. Horace nous a marqué les différens uſages auquels ce poëme fut employé ; & ces mêmes uſages ſont expliqués d'une maniére encore plus détaillée dans l'Art poëtique François.

La plaintive Elégie en longs habits de dueil,
Sçait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la triſteſſe,
Flate, menace, irrite, appaiſe une maîtreſſe.

Deſpr. Art. poët.

Au reſte, qu'après avoir gémi ſur un cercueil, l'Elégie ait enſuite pleuré les diſgraces de l'amour ; ce paſſage fut naturel. Les plaintes continuelles des amans, ne ſont-elles pas une eſpéce de mort ? ou pour parler leur langage, *privés d'eux-mêmes*, ne vivent-ils pas uniquement *dans l'objet de leur paſſion !* Il étoit naturel encore, que s'étant ſervis de l'Elégie à ſe plaindre de leurs malheurs, ils l'emploiaſſent par une ſorte de reconnoiſſance, à faire éclater leur joie, & à chanter leurs triomphes.

Deſportes, éleg. 1.

Les Latins, excepté Ovide, ne connurent guéres d'autres uſages de ce poëme. Soit qu'ils louaſſent les plaiſirs de la vie champêtre, ſoit qu'ils déploraſſent les maux que la guerre traîne après elle, c'étoit toûjours par rapport à leur amour qu'ils louoient ces plaiſirs, ou qu'ils déploroient ces maux. Tibulle a-t-il peint les délices de la campagne, l'ombre d'un peuplier qui le défend de l'ardente canicule, & la fraicheur d'un eau vive & pure, il vient à Délie: " Pourvû, lui dit-il, que j'ai le bonheur d'être auprès de vous, à " ce prix je deviens laboureur, & je conduis des troupeaux ſur une " montagne déſerte."

Ipſe boves, modo ſim tecum, mea Delia, poſſim
Jungere, & in ſolo paſcere monte pecus. L. 1. eleg. 1.

Cette régle, que la pratique des anciens ſembloit devoir rendre inviolable, les modernes l'ont communément négligée. Quelque ſujet qu'ils aient traité la plûpart, ils lui ont donné le titre d'E'légie, dès qu'ils lui en avoient donné la forme: comme ſi la forme ſuffiſoit toute ſeule pour caractériſer un poëme, ſans la matiére qui lui eſt propre; ou que ce fût la nature des vers, & non pas celle de l'imitation, qui diſtinguât les poëtes. Peu de ceux qui, parmi nous, ou chez nos voiſins, ont écrit en langue vulgaire, ſont exempts de ce défaut: en quoi ils méritent ſans comparaiſon moins d'indulgence. Comme ils n'avoient point de meſure affectée à l'élégie, il leur étoit plus indiſpenſable, puiſqu'ils vouloient s'y appliquer par préférence, de choiſir au moins des ſujets qui convinſſent à ce poëme. Pouvoient-ils, après cela, n'en pas manquer le caractére?

II. PART. Le caractére de l'E'légie.

Il n'eſt point de genre de poëſie qui n'ait ſon caractére particulier; & cette diverſité que les anciens obſervérent ſi religieuſement, eſt fondée ſur la nature même des ſujets imités par les poëtes. Plus leurs imitations ſont correctes & variées, & mieux ils ont rendu ſes caractéres qu'ils avoient à exprimer; car le talent du poëte ne ſe meſure pas à la nobleſſe des images, mais à leur convenance avec les objets repréſentés: comme la capacité du peintre ne ſe prend pas abſolument de l'élégance des contours, mais de l'élégance qui convient aux figures qu'il introduit. Chaque genre a donc ſes loix, & ces loix lui ſont tellement propres, qu'elles ne peuvent être ap-

pliquées à un autre genre: ainſi l'églogue ne quitte pas ſes pipeaux pour entonner la trompette, & l'élégie n'emprunte point les ſublimes accords de la lyre.

Deſtinée dans ſa premiére inſtitution aux gémiſſemens & aux larmes, l'élégie ne s'occupa que de ſes infortunes: elle n'exprima d'autres ſentimens, elle ne parla d'autre langage, que celui de la douleur: négligée comme il ſied aux perſonnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher; elle vouloit exciter la pitié, & non pas l'admiration. Elle retint ce même caractére dans les plaintes des amans, & juſques dans leurs chants de triomphe, elle ſe ſouvint de ſa premiére origine: ſes penſées furent toûjours vives & naturelles, ſes ſentimens tendres & délicats, ſes expreſſions ſimples & faciles, & toûjours elle conſerva cette marche inégale, dont * Ovide lui fait un ſi grand mérite, & qui, pour le dire en paſſant, donne à la poëſie élégiaque des anciens tant d'avantages ſur la nôtre.

On s'imagine communément que, pour faire des élégies, il ſuffit d'être paſſionné, & que l'amour ſeul en inſpire de plus belles, que l'étude jointe au talent ſans l'amour. A entendre les poëtes eux-mêmes, ce n'eſt ni à Calliope, ni à Apollon, qu'ils doivent leurs ſuccès; ils en ſont uniquement redevables à leurs Cynthies, ou à leurs Corinnes.

Non hæc Calliope, non hæc mihi cantat Apollo;
Ingenium nobis ipſa puella facit.

Prop. l. 2. eleg. 1.

Mais s'ils n'avoient point eû d'autre Muſe, ni d'autre Apollon, comme ils affectent de le dire, ils n'auroient certainement pas atteint à cette perfection, qui leur a mérité les ſuffrages de tous les ſiécles. La paſſion toute ſeule ne produira jamais rien qui ſoit achevé, quelques traits brillans au plus, quelques penſées vives & naturelles; mais qui, pour n'être pas à leur place, ou pour n'être pas exprimées d'une maniére convenable, perdront infiniment de leur prix. La paſſion, à la vérité, doit fournir les ſentimens; mais c'eſt à l'art de les mettre en œuvre, & d'y ajoûter les graces de l'expreſſion.

* In pedibus vitium cauſa decoris erat. Amor. lib. 3.

Ce

Ce n'eſt pas que l'art ſoit néceſſaire à l'élégie pour arranger ſes idées, ni qu'elle demande un diſcours bien ſuivi: ſon caractére n'admet point la méthode géometrique, & la ſcrupuleuſe exactitude repréſente mal la ſituation des perſonnes que la triſteſſe abbat, ou que la joye tranſporte; car voilà proprement les paſſions que peint l'élégie: mais l'art lui devient néceſſaire pour mettre dans ſes penſées un certain déſordre ſi conforme à la nature, & que les grands maîtres ſeuls ont ſi bien connu. Oui, s'il m'eſt permis de détourner à l'élégie ce qu'un de nos meilleurs poëtes applique à un autre genre,

Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'art. Deſpr. Art poët.

C'eſt par-là ſur-tout que Tibulle me paroît admirable: ſes Elégies ſont pleines d'écarts ingénieux, qui tour à tour lui font quitter & reprendre ſon ſujet. S'il déteſte la guerre, après avoir donné les noms les plus odieux à quiconque inventa l'art de forger des épées, il ajoûte incontinent, que l'avarice eſt le flambeau de toutes les guerres, & de toutes les diviſions: il envie enſuite le bonheur de ceux qui ont vêcu ſous le regne tranquille de Saturne: puis, comme s'il voioit entre les mains de l'ennemi le trait mortel qui doit le percer, il conjure les dieux de le ſecourir en des périls ſi preſſans. Après une nouvelle digreſſion ſur la frugalité des premiers hommes, il revient ſur ſes pas, déteſte encore la guerre, décrit auſſi-tôt les enfers, où elle précipite les guerriers avant le tems, & finit par les louanges de la paix. L. 1. el. 10.

Si le même poëte ſe plaint d'une maladie qui le retient dans une terre étrangere, & l'empêche de ſuivre Meſſala, il regrette bien-tôt le ſiécle d'or, cet heureux ſiécle, où les maux qui depuis affligérent les hommes, étoient abſolument ignorés: puis revenant à ſa maladie, il en demande à Jupiter la guériſon. Il décrit enſuite les Champs Elyſées, où Vénus elle-même doit le conduire, ſi la Parque trenche le fil de ſes jours: enfin, ſentant renaître l'eſpérance dans ſon cœur, il ſe flatte que les dieux, toûjours propices aux amans, lui accorderont de revoir Délie, que ſon abſence rend inconſolable. L. 1. el. 3.

Il

Il ſemble que ſi on étoit dans la ſituation que le poëte repréſente, on auroit les mêmes penſées que lui, on les arrangeroit, on les exprimeroit comme lui. Bien qu'il y ait un art infini dans ces petites digreſſions, on ne voit que la nature, & l'art eſt abſolument caché.

Auſſi * rien n'eſt-il plus oppoſé au caractére de l'E'légie que l'affectation. Celle-ci s'accorde mal avec la douleur, & bien loin d'exciter la pitié, elle n'eſt propre qu'à la détourner. Deſportes devoit-il eſpérer d'attendrir beaucoup ſa maîtreſſe, en lui diſant dans une de ſes E'légies: " Pour m'accabler à la fois de tous ſes traits, " le ciel a permis que je vous aie vûë : il fut cependant en quelque " ſorte ſenſible aux maux qu'il me préparoit; puiſque le jour mal- " heureux où je vous vis ſi belle, il ne ceſſa de pleuvoir :" à quoi il ajoûte cette réflexion auſſi touchante qu'ingénieuſe :

Deſportes, eleg. 2.

Soit qu'il le fît d'ennui de ma perte prochaine,
Soit qu'il portât le dueil de ma mort inhumaine.

Je ſçais qu'il y a des réflexions qui conviennent à l'E'légie, je veux dire celles qui naiſſent du fonds même de la penſée, & qui ſont plûtôt, à proprement parler, un ſentiment qu'une réflexion. C'eſt à des traits de ce caractére, que la ſupériorité du talent ſe fait connoître. Qu'un poëte ordinaire faſſe l'éloge de la campagne, il pourra bien dire que l'Amour naquit en ces beaux lieux, qu'il y prit naiſſance parmi les troupeaux, & que c'eſt-là qu'il apprit à tirer de l'arc ; mais il faut être Tibulle pour ajoûter cette ingénieuſe réflexion, ou, pour le dire mieux, ce ſentiment vif & délicat : " Hélas, que ſa main eſt devenue ſûre pour mon malheur !"

L. 2. el. 1. *Hei mihi! quàm doctas nunc habet ille manus.*

Le poëte épique déploie à ſon gré tout ce qu'il a reçû de génie; il emprunte le ſécours des plus nobles fictions, des figures les plus hardies; il diſpoſe en ſouverain des hommes, des élémens, des dieux mêmes : pour le poëte élégiaque, il n'a point ces grandes reſſources; après le choix des penſées & des expreſſions propres, c'eſt

* Sententiolis-ne flendum erit. Quintil. l. 11. c. 2.

en

eu de petits traits heureux que conſiſtent preſque tout ſon merite & toute ſa gloire.

Je dis, après le choix des penſées & des expreſſions propres; car ce choix eſt toûjours ce qu'il y a de plus important & de plus eſſentiel. L'élégie ne s'accommode point des penſées recherchées, ni même de celles qui ſeroient ſeulement ingénieuſes & brillantes: ces derniéres pourroient faire honneur au poëte dans un autre genre, mais l'eſprit n'eſt point à ſa place, où il ne faut que du ſentiment. Ovide ſi eſtimable d'ailleurs, & par la beauté & par la facilité de ſon génie; Ovide n'a pas toûjours ſçû éviter le défaut que je blâme ici: on diroit, qu'il affecte de dire tout avec eſprit, & qu'il ſe ſoucie peu de paroître touché. Pétrarque encore, parmi les modernes, n'eſt pas exempt du même défaut. Bien différent des amans heureux, qui ſouhaitent les ombres de la nuit, ce poëte ne ſoûpire qu'après le jour, parce qu'il voit alors deux ſoleils, ſi reſſemblans en lumiére & en beauté, que le ciel devient éncore amoureux de la terre, ou, ſuivant l'explication de Vellutello, qu'Apollon encore ſenſible pour une mortelle, devint amoureux de Laure, comme il l'avoit été de Daphné changée en laurier:

Quaſi duo levanti,
Di beltate, e di lume ſi ſembianti
Ch'anco'l ciel della terra s'innamora, Sonnetto 217.
Come gia fece alhor, ch'i primi rami
Verdeggiar. . . .

Ces penſées ſi recherchées, ſont d'ordinaire fauſſes; & bien qu'il ſoit toûjours indiſpénſable de penſer juſte, le vrai doit principalement regner dans l'élégie. Nous en avons une qui paſſe pour un chef-d'œuvre, laquelle peut nous fournir un exemple de ces penſées fauſſes & recherchées tout enſemble. Liſidor accablé de la perte d'Amarante, & ne pouvant expirer de douleur, invoque la mort en ces termes:

Lance un trait deſſus moi; je ne demande pas
Un de ceux dont les rois reçoivent le trépas. Le Temple de la Mort.

Comme

Ode au P. Maynard.

Comme ſi la mort avoit des traits particuliers pour les têtes couronnées, ou, pour m'exprimer avec Racan, comme ſi les jours des bergers & des rois n'étoient pas coupés de mêmes ciſeaux.

Que dirai-je des penſées ſublimes & des images pompeuſes dont le même poëme eſt rempli ? Après avoir dit, " Qu'ici bas tout eſt " périſſable, que les trônes & les rois ſont rongés par les vers; " que tout paie le tribut au tyran des années," l'auteur ajoûte :

Et nos peres ont vû ſon bras audacieux
Renverſer leurs autels, & foudroyer leurs dieux.

Ce n'eſt pas ſur ce ton que Marcellus eſt pleuré dans une élégie Latine. Le poëte ne repréſente, ni *autels renverſés*, ni *dieux foudroiés:* ces pompeuſes images convenoient peut-être au héros fils d'Auguſte par adoption, l'héritier de l'empire, & les délices des Romains; mais le poëte ſçavoit trop que de telles images ſont réſervées à l'ode ou à l'épopée. Il ſe contente de dire tout ſimplement : " Une mort prématurée nous a ravi Marcellus : il ne lui a " de rien ſervi d'avoir Octavie pour mere, & de réunir en ſa per- " ſonne tant de vertus héroïques. Rien ne garantit de la commune " loi, ni la force, ni la beauté, ni les richeſſes, ni les triomphes ; " de quelque rang que vous ſoyez, il faudra qu'un jour vous ap- " paiſiez le Cerbére, & que vous paſſiez la barque de l'inéxorable " vieillard."

Prop. l. 3. eleg. 16.

Sed tamen huc omnes ; huc primus & ultimus ordo.
Eſt mala, ſed cunctis iſta terenda via.
Exoranda canis tria ſunt latrantia colla ;
Scandenda eſt torvi publica cymba ſenis.

Auſſi quand Properce invoquoit les manes de Callimaque & de Philétas, il ne leur demandoit pas où les Muſes leur avoient inſpiré des vers pompeux ; mais en quel antre ils avoient trouvé, l'un & l'autre, la ſimplicité propre de l'élégie :

Id. lib. 3. eleg. 1.

Dicite quo pariter carmen tenuaſtis in antro?

Tib. l. 3. el. 2. & l. 1. eleg. 1.

Les images funébres conviennent parfaitement au caractére élégiaque ; de-là vient dans les anciens cette affectation de ramener ſouvent

ſouvent l'idée de leur propre mort, & d'ordonner quelquefois la pompe de leurs funérailles, ou bien encore de finir leurs élégies par des inſcriptions ſur des tombeaux. Tibulle a-t-il déclaré qu'il ne peut ſurvivre à la perte de Neæra qui lui avoit été promiſe, & qu'un rival lui avoit enlevée ; il régle à l'inſtant l'ordre de ſes funérailles. Il veut, quand il ne ſera plus qu'une ombre légére, que cette même Neæra, les cheveux épars, pleure devant ſon bucher ; mais il veut qu'elle ſoit accompagnée de ſa mere, & que toutes deux également affligées, & vêtuës de robes noires, elles recueillent ſes cendres, qu'elles les arroſent de vin & de lait, qu'elles les enferment dans un tombeau de marbre avec les plus riches parfums ; & que pénétrées de douleur, elles verſent des larmes ſur ce tombeau. Il veut encore que cette inſcription faſſe connoître que c'eſt la perte de Neæra qui a cauſé ſa mort :

Prop. l. 1. el. 17 & 19. l. 2. el. 1 & 9.

Tib. l. 3. eleg. 2.

Lygdamus hîc ſitus eſt, dolor huic & cura Neæræ
Conjugis ereptæ, cauſa perire fuit.

Saraſin dont nous n'avons qu'une élégie, eſt peut-être le ſeul de nos François qui ait connu le mérite de ces fictions. Pour fléchir Orante, il lui rappelle d'abord l'exemple des déeſſes qui ont aimé ; il ajoûte enſuite, que ſi ſes rigueurs lui ôtent la vie, l'amour le vengera, en faiſant ſoûpirer Orante pour quelque ame volage : *Alors*, continue-t-il,

Alors, s'il vous ſouvient de ma fidélité,
Vous vous plaindrez en vain de m'avoir maltraité.
Quand cet amant trompeur mépriſera vos charmes,
Vous viendrez arroſer mes cendres de vos larmes,
Et les yeux tout en pleurs, vous direz foiblement :
Alcidon, tu fus ſeul qui m'aimas tendrement.

Les images riantes ont auſſi leurs graces particuliéres, quand elles forment un contraſte avec la ſituation du poëte, ou de ſes perſonnages. Qui pourroit, ſans être touché, entendre ces plaintes de Pétrarque ? " Le doux Zéphyr raméne à ſa ſuite la verdure & les " beaux jours ; les bois retentiſſent du chant des oiſeaux, les prairies " ſe parent de mille couleurs ; mais hélas, ce renouvellement de

" toute la nature ne fait qu'accroître mon tourment. Depuis le " jour infortuné où j'ai perdu Laure, je n'entends qu'à regret le " ramage des oiſeaux ; & les plaines fleuries ne ſont moi que pour " d'affreux déſerts :"

Zephiro torna: e'l bel tempo rimena,
E i fiori, e l'herbe ſua dolce famiglia.
E garrir di Progne, e pianger Filomena. . . .
Ridono i prati: e'l ciel ſi raſſerena. . . .
Ma per me laſſo tornano i piu gravi
Soſpiri, &c.

Ces ſortes d'images, au reſte, doivent être employées avec beaucoup de retenuë ; il s'agit moins ici de peindre des objets gracieux, que d'exprimer des ſentimens tendres & délicats : les ſentimens ſont l'unique langage de la paſſion ; mais il y a un écueil à éviter, écueil contre lequel ont échoué la plûpart de nos élégiaques.

Deſpr. Art. poët.

Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines ;
Ils ne ſçavent jamais que ſe charger de chaînes,
Que benir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les ſens & la raiſon.

Rien encore n'eſt plus inſipide, ni d'un plus mauvais goût, que les louanges qu'ils donnent à leurs maîtreſſes. " Tantôt elles ont " un eſprit adorable, qui ne pouvoit dignement habiter que dans " un ſi beau corps, ou bien dans le firmament ; tantôt leurs yeux, " vraies lampes du jour, font honte aux aſtres mêmes ; l'amour y " tient ſon céleſte empire, & la gloire de bruler à leurs flammes " contente les plus ambitieux ; quelquefois leur bouche divine eſt " en merveilles féconde, & leurs charmans diſcours pourroient re- " tirer les morts des monumens." Il y a dans toutes ces expreſ- ſions une affectation qui décéle une imagination plus libre qu'on ne voudroit le perſuader ; ce n'eſt point ainſi que le cœur s'exprime : les louanges qu'inſpire la paſſion, ſont infiniment plus ſimples & plus naturelles ; & Tibulle ne peint-il pas Sulpicie d'une maniére plus agréable, lorſqu'il dit, ce ſemble, avec tant de naïveté : " Les " graces préſident à toutes ſes actions, & ſont toújours attachées à

Voiture. Deſportes.

L'auteur du Temple de la Mort.

Menage.

" ſes pas, ſans qu'elle daigne s'en appercevoir. Elle plaît, ſi elle " arrange ſes cheveux avec art: ſi elle les laiſſe flotter, cet air " négligé lui donne un nouvel éclat. Soit qu'elle ſoit vêtuë de " pourpre, ou qu'elle préfére à la pourpre une autre couleur, elle " ravit tous les cœurs. Tel dans l'Olympe, l'heureux Vertumne " prend mille formes différentes, & plaît ſous toutes également."*

Illam, quidquid agit, quoquo veſtigia movit,
Componit furtim, ſubſequiturque decor.
Seu ſolvit crines, fuſis decet ire capillis:
Seu compſit, comtis eſt veneranda comis.
Urit, ſeu Tyriâ voluit procedere pallâ;
Urit, ſeu niveâ candida veſte venit.
Talis in æterno felix Vertumnus olympo
Mille habet ornatus, mille decenter habet.

Tib. l. 4. el. 2.

Je n'examinerai point quelles ſont les parties de l'élégie, ni par où il la faut commencer & finir. J'ai déja touché quelque choſe de ce dernier article, & l'on peut conſulter le P. Gallutius ſur l'un & ſur l'autre. Je dirai ſeulement d'après ce ſçavant Jéſuite, que l'élégie a ſa propoſition & ſa narration, ainſi que l'épopée; mais avec cette différence, que l'élégie enveloppe avec art ſa propoſition, & que ſa narration eſt reſſerrée; au lieu que la propoſition de l'èpopée eſt diſtincte, & que ſa narration eſt très-étenduë.

De elegia.

Maintenant, pour recueillir tout en peu de mots, l'élégie doit ſon origine aux plaintes uſitées de tout tems aux funérailles. Tranſportée depuis à l'amour, elle ſervit aux plaintes des amans, & à leurs chants de triomphe. Mais quelqu'ait été ſon emploi, ſoit de gémir ſur un cercueil, ſoit de peindre la triſteſſe ou la joye des amans, ſes penſées furent toûjours vives & naturelles, ſes expreſſions toûjours ſimples & faciles, ſes images toûjours triſtes & lugubres, ou du moins éloignées de toute pompe & de toute oſtentation.

Voilà, Meſſieurs, ce que j'avois à dire ſur l'origine & le caractére de l'élégie. Heureux! ſi j'avois ſçû repandre ſur mon ſujet une partie des agrémens dont il m'avoit paru ſuſceptible.

* Broukius croit que cette élégie eſt de Sulpitia, qui a fleuri ſous Domitien.

PREMIER DISCOURS SUR LES POETES ÉLÉGIAQUES.

Par M. l'Abbé SOUCHAY.

27 d'Avril, 1728.

QUAND j'ai cherché l'origine de l'élégie, & que j'ai eſſayé d'en établir le caractére, je n'avois en vûë que la vraie élégie, celle qui gémit ſur un cercueil, & qui peint la triſteſſe, ou même la joye des amans : je laiſſois à part les poëmes hiſtoriques, comme ceux de Callinus ou de Mimnerme ; & les poëmes didactiques, comme les Αἴτια de Butas, ou les Faſtes d'Ovide, qui, pour être écrits en vers élégiaques, ne ſont pas pour cela des élégies. En effet, quoiqu'ils emploient les mêmes vers, & mêlés de la même maniére, ils différent pourtant de l'élégie, autant à proportion que l'églogue différe de l'épopée. Tout poëme élégiaque, ſoit hiſtorique ou didactique, ne contient que des événemens, ou des préceptes, & n'a guéres d'autre but que d'inſtruire ; au lieu que l'élégie imite des actions, & qu'au ſens des Stoïciens, elle ſe propoſe de purger en nous la triſteſſe par la triſteſſe même.

C'eſt, Meſſieurs, de l'élégie conçûë de la ſorte, & diſtinguée de tout autre poëme, que j'ai eû l'honneur de vous entretenir ; mais, en parlant des poëtes élégiaques, vous ſentez qu'il m'eſt abſolument impoſſible d'employer la même diſtinction. Le tems nous a ravi preſque toutes les vraies élégies des Grecs ; il ne nous reſte, du moins en entier, que celle qu'Euripide a inſérée dans ſon Andromaque, & ſi l'on veut, celle de Callimaque ſur la mort de ſon ami Héraclite : or, dans un ſi grand nombre de poëtes à qui les anciens donnent le titre d'Ἐλεγοποιοὶ, comment démêler ceux qui

ont fait des élégies, d'avec ceux qui ont ſeulement écrit en vers élégiaques ?

Hieronyme de Rhode avoit peut-être établi cette diſtinction dans un ouvrage qu'il avoit compoſé ſur les poëtes, & qui contenoit au moins cinq livres ; puiſqu'Athénée nous apprend que le cinquiéme étoit pour les ſeuls Lyriques : les autres, ſuivant la conjecture de M. Dodwell, laquelle eſt très-vrai-ſemblable, étoient deſtinés à chaque eſpéce de poëtes en particulier. Malheureuſement cet ouvrage a péri, auſſi-bien que celui de Proclus ſur la même matiére : Photius y avoit lû des détails ſur la plûpart des poëtes ; mais l'extrait qu'il nous a laiſſé, ne nous apprend rien de ces détails. Diſſert. 3.

Il eſt vrai qu'entre les modernes, Gyraldus a bien défriché cette partie de la littérature ; mais quelque utile que ſoit ſon travail en général, j'oſe dire qu'il m'a peu ſervi pour le deſſein que je m'étois propoſé. Je me ſuis moins attaché à recueillir des faits perſonnels touchant les poëtes Elégiaques, qu'à m'inſtruire de leur caractére, ſoit par les fragmens qui nous reſtent de leurs écrits, ſoit par les jugemens que les anciens en ont portés.

Je parlerai d'abord des élégiaques Grecs, & je les diviſerai en deux claſſes : l'une pour ceux qui, à la vérité, ont fait des élégies, mais qui ſont plus connus par d'autres genres de littérature ; & l'autre pour ceux qui s'étant plus appliqués à celui-ci, méritent davantage le titre d'Elégiaques. Diviſion.

Pour ce qui eſt des Latins, ils feront la matiére d'un autre diſcours.

PREMIERE PARTIE.

Je mets *Archiloque* à la tête de la premiére claſſe. Pour Terpandre, que Glaucus, dans Plutarque, fait plus ancien qu'Archiloque, & que quelques modernes comptent parmi les élégiaques, je n'en dirai rien, parce que les anciens le mettent ſeulement au rang des poëtes Lyriques. I. Claſſe des élégiaques Grecs. Opuſc. Muſ. Athen. l. 14. Procl. Plin. 7.

Archiloque étoit de l'Iſle de Paros, & fils de Téléſiclès : il fleurit dans la quinziéme olympiade, ainſi que Scaliger l'a démontré. J'avouë qu'il n'eſt guéres connu que par ſes Satires, & que Gyraldus Hygin. poët. Aſtron. Animad. in Euſeb.

dus ni Voſſius ne font aucune mention de ſes élégies ; mais on peut dire, qu'en cela même ils ont manqué d'exactitude, puiſqu'elles

Ath. l. 14. ſont citées par différens écrivains. On lit dans Athénée un diſtique entr'autres, où, par un orgueil, dont les poëtes ſes ſucceſſeurs n'ont que trop hérité, Archiloque vante les talens qu'il avoit reçûs des Muſes. Bien qu'il s'y glorifie encore de n'être pas moins favoriſé de Mars, on trouve ailleurs des vers élégiaques qui éterniſent ſa

In Plut. & S. Empyr. lâcheté ; non content d'avouer qu'il a fui dans un combat, & qu'il a jetté ſon bouclier, il ajoûte que la perte eſt légére, & qu'elle peut facilement ſe réparer : eſpéce de plaiſanterie, ou de vanité, pour la-

Plut. Val. Max. Horat. Od. 7. l. 2. quelle il fut banni de Sparte, & qui fit proſcrire ſes poëſies ; mais qui fut depuis plus heureuſement imitée par un autre poëte.

Les poëſies d'Archiloque méritoient d'être flétries à d'autres égards : quoique Céphiſodore, diſciple d'Iſocrate, ne lui reproche qu'une

L. 3. adv. Ariſtot. maxime dangereuſe dans tous ſes écrits, l'empereur Julien, dont

Miſopog. l'autorité toute ſeule eſt ici d'un grand poids, en défend la lecture aux prêtres des fauſſes divinités ; ce qu'il n'eût pas fait ſans doute, s'il n'y avoit point eû d'autres choſes à reprendre dans Archiloque.

Quoi qu'il en ſoit, les diſtiques dont j'ai parlé, & quelque autres qu'on lit auſſi dans Athénée, y ſont attribués à Archiloque, comme tirés de ſes Elégies.

Nous en avons un beau fragment ſur un déſaſtre public : " Dans

Stob. ſerm. 123. " l'état où nous ſommes réduits, quelle ville, dit-il, & quel citoyen " pourroit aimer les feſtins ? La joye tumultueuſe qui les accom- " pagne, s'accorderoit mal avèc la douleur dont nous ſommes comme " inveſtis : tous les cœurs ſont ſerrés par la triſteſſe ; mais dans les " maux les plus violens, dans les plus cruelles diſgraces, les Dieux " accordent la patience pour remede ; remede dur à la vérité, mais " néceſſaire pour nous, dont le partage maintenant eſt de verſer des " larmes, & de pouſſer des ſoupirs."

Plut. de audiend. poet. Dans une autre élégie où il déplore l'infortune du mari de ſa ſœur, lequel avoit péri ſur la mer, il appelle à ſon ſecours, non plus la patience, mais les plaiſirs des ſens, en qui il déclare qu'il cherchera déſormais ſa conſolation, puiſqu'auſſi bien ſes larmes ſont inutiles au mort.

Ce

Ce n'eſt pas, dit l'empereur Julien, que la Muſe d'Archiloque ait chanté les plaiſirs comme celle d'Anacréon. Les outrages qu'il recevoit de toutes parts le jettérent dans la ſatire, & il en fit une ſi picquante en vers ïambiques, dont il paſſe communément pour l'inventeur, que Lycambe qui en étoit l'objet, ſe pendit de déſeſpoir. Ainſi renonça-t-il à l'élégie qui auroit bien pû ſoulager ſon reſſentiment, mais qui n'eût pas également ſervi ſa vengeance. Orat. 7.

Archiloque entraîné par cet eſprit divin qui fait les grands poëtes, manqua ſouvent d'ordre & d'œconomie, dit un célébre critique; mais c'eſt par-là même qu'il dût exceller dans le genre élégiaque: genre qui demande moins une œconomie réguliére, ſi facile d'ailleurs, qu'un certain deſordre ſi peu connu, & pourtant ſi propre à repréſenter l'agitation des paſſions. Au reſte, quoiqu'il ne chargeât point ſes poëſies de fictions, il ne laiſſoit pas quelquefois d'en emprunter le ſecours; perſuadé que la fiction eſt comme l'ame de la poëſie, & que celle-ci ne peut ſubſiſter ſans celle-là. Longin. Julien ibid.

Clonas, qui fleurit un peu après Terpandre, nâquit à Tégée ſelon les Arcadiens, ou à Thébes ſelon les Bœotiens. Mes recherches ne m'ont rien appris de lui, ſinon qu'il étoit tout-à-là fois poëte élégiaque & poëte épique. Seulement de ce que deux nations ſe ſont diſputé l'honneur de lui avoir donné la naiſſance, ne pourroit-on pas en inférer qu'il n'étoit pas tout-à-fait ſans merite? Plut. opuſc. Muſc.

Je n'aurai guéres plus de choſes à dire de *Polymneſtus* *, à qui une tradition confuſe attribue l'invention du vers héroïque, & celle du vers élégiaque. Il étoit de Colophon, & ſi ancien, qu'Alcman qui a vêçu plus d'un ſiécle avant Cyrus, en faiſoit mention dans ſes poëſies. Athénée lui donne un certain Milétus pour pere, & Strabon en fait un célébre Muſicien. Comme il ne nous reſte aucun fragment de Clonas ni de Polymneſtus, & que nous ignorons ce que les anciens ont penſé de leurs ouvrages, il ne m'eſt pas poſſible de marquer quel fut le caractére de ces deux poëtes.

Il n'en eſt pas de même de *Sappho*, qui, au témoignage de Suidas, avoit compoſé pluſieurs élégies. Quoiqu'elles ne ſoient pas venues juſqu'à nous, il eſt aiſé de juger, & par l'hymne qu'elle adreſſe à

* Sunt qui credant illum inveniſſe Heroïca, item Elegias. Plin.

Venus,

Vénus, & par cette ode admirable où elle exprime d'une maniére ſi vive les fureurs de l'amour, combien ces mêmes élégies devoient être tendres & paſſionnées. Voilà peut-être ce qui a fondé cette eſpéce de tradition, qu'Ovide en a tiré ce qu'il y a de plus vif, & de plus touchant dans une de ſes Héroïdes. Plutarque dit que les vers de Sappho ſont une compoſition de feu, & qu'ils montrent au dehors la flamme qu'elle a dans le cœur.

Sappho Phaoni.

Plut. de amore.

Eſchyle, Euripide, & Sophocle, ne dédaignêrent pas de s'exercer auſſi ſur le genre élégiaque.

Eſchyle, ſi nous en crayons un anonyme, diſputa le prix d'une élégie ſur la mort des Grecs qui s'etoient ſignalés dans la plaine de Marathon; il eût même la confuſion d'être vaincu par Simonide: la grandeur de ſes figures, & la hardieſſe de ſon ſtyle étant bien plus propres à exciter l'admiration que la douleur, & par-là même ne convenant point à l'élégie dont le caractére, qui eſt douloureux, éxige plus de ſimplicité. Cette hiſtoire, que Stanley ſemble adopter, m'eſt ſuſpecte dans quelques-unes de ſes circonſtances; c'eſt qu'entre Eſchyle & Simonide il s'agiſſoit moins de faire une élégie que des épitaphes, & cela pour les tombeaux, non de ceux qui avoient perdu la vie dans la plaine de Marathon, mais de ceux qui étoient morts dans la bataille qui ſe donna près de Platée. Pauſanias en effet nous aſſûre, que par une diſtinction alors peu commune, on leur avoit élevé ſéparément des tombeaux, & que l'on y avoit gravé les inſcriptions de Simonide. Quoi qu'il en ſoit de cette hiſtoire, il eſt conſtant, & par le témoignage de Plutarque, & par celui de Théophraſte, qu'Eſchyle avoit écrit des élégies.

In vitâ Æſchyl.

In Bœotic.

Sympoſ. l. 1. Hiſt. plant. l. 9.

A l'égard de *Sophocle*, je ne ſçais ſur quelle autorité l'interprete d'Athénée lui donne pluſieurs élégies tendres & paſſionnées. Il aura ſans doute confondu les deux Sophocles, dont le jeune en avoit compoſé pluſieurs; au lieu que Suidas, Ephæſtion, & beaucoup d'autres, n'en attribuent qu'une ſeule au premier; encore ne diſent-ils rien du caractére de cette élégie.

Dalec. in not. ad Ath. l. 13.

Rien n'eſt plus touchant ni plus douloureux que celle qu'*Euripide* fait reciter par Andromaque: Oui, dit cette malheureuſe princeſſe, en baignant de ſes larmes la ſtatuë de Thétis qu'elle tient embraſſée; " Oui, c'eſt une furie, & non une épouſe que Paris amena dans " Ilion,

Andr. act. 1. ſcen. 3.

" Ilion, en y amenant Héléne. C'eſt pour elle que la Grece arma
" mille vaiſſeaux; c'eſt elle qui a perdu mon malheureux & cher
" époux, dont un ennemi barbare a traîné le corps pâle & défiguré
" autour de nos murailles. Et moi arrachée de mon palais, & con-
" duite au rivage avec les triſtes marques de la ſervitude; combien
" ai-je verſé de larmes, en abandonnant ma ville encore fumante,
" & mon époux indignement laiſſé ſur la pouſſiére? Malheureuſe,
" hélas, que je ſois obligée de ſurvivre à tant de maux, & d'y ſur-
" vivre pour être l'eſclave d'Hermione, de la cruelle Hermione, qui
" me réduit à me conſumer en pleurs aux pieds de la déeſſe que
" j'implore, & que je tiens embraſſée!

Voici encore trois poëtes tragiques qui firent des élégies, Ion, Mélanthius, & Alexandre E'tolien.

Le nom d'*Ion* en général a ſouvent été pris pour celui de Jupiter, ainſi que l'obſerve Léopardus. Ion poëte élégiaque & tragique tout enſemble, étoit fils d'Orthoméne, & naquit dans l'ile de Chio. Gyraldus à crû que c'eſt ſous le nom de ce même Ion, que Platon a mis un de ſes dialogues: mais, outre que celui qui en eſt le principal interlocuteur y eſt ſurnommé E'phéſien, & que le fils d'Orthoméne avoit conſtamment pris naiſſance dans l'iſle de Chio; le témoignage que Longin rend aux talens de celui-ci, ne permet pas de le confondre avec le *Rhapſode* de Platon. Emend. lib. 1. c. 20.

La haine d'Ion pour Périclès eſt aſſez marquée dans Plutarque; cet écrivain n'en rapport point le motif, mais je crois l'avoir trouvé dans Athénée. Ion lui-même avouoit dans ſes élégies, qu'il avoit été épris des charmes de Chryſilla fille de Télée Corinthien; & l'on ſçait de plus que Périclès en avoit auſſi été amoureux. Il eſt naturel de préſumer que Chryſilla ne donna pas la préférence au poëte ſur le capitaine; & voilà ce qui en fondant la haine du poëte, aura donné occaſion à pluſieurs élégies. Ath. l. 10. Ibid.

Il s'en faut bien cependant, que les fragmens qu'Athénée nous en a conſervés, ne ſoient dans le caractére plaintif, à moins que ces fragmens, qui ſont pleins des louanges de Bacchus, & qui ne reſpirent que la débauche, ne ſoient la fin de quelque plainte, où, à l'exemple d'Archiloque, le poëte cherche ſa conſolation dans le vin. Cette maniére au reſte, ſeroit d'un mauvais goût, & contraire à la L. 10, & 11.

pratique des anciens ; il ſemble, ſuivant la remarque du pere Gallutius ſçavant Jéſuite Italien, qu'ils ayent affecté, lorqu'ils ne finiſſoient pas leurs élégies par des inſcriptions funébres, de les finir comme ils les avoient commencées, & qu'ils ne les ayent crûës parfaites, qu'autant que la fin répondoit au commencement, ſoit pour la penſée, ſoit pour l'expreſſion même. Sans parler de Tibulle & d'Ovide, Properce, celui des élégiaques Latins qui a le plus imité les Grecs ; Properce, dis-je, fournit lui ſeul un grand nombre de ces ſortes d'exemples.

A juger des élégies de *Mélanthus* par ſon caractére d'eſprit, elles devoient moins être des plaintes que des odes bacchiques. Ceux qui font mention de lui, nous le repréſentent comme un glouton.

In Athen. l. 7. Au témoignage de Cléarque, il ſe plaignoit que la nature ne lui eût pas accordé un col de gruë, pour ſentir plus long-tems l'impreſſion du plaiſir : de-là vient qu'Archippe, dans une de ſes comédies, le

Ibid. livre enchaîné aux poiſſons, pour en être à ſon tour dévoré. Je ne ſçais de lui qu'un diſtique à la louange de Cimon, & que Plutarque a cité dans la vie de ce grand homme.

On place communément *Alexandre* E'tolien dans la pleïade des tragiques, qui ont vêçu ſous Ptolémée Philadelphe. Il étoit fils de

Suid. Satyrus & de Stratoclée & fut ſurnommé E'tolien, parce qu'il

Ath. l. 15. Parthen. c. 14. avoit pris naiſſance à Pleuron ville d'E'tolie. Les fragmens qu'Athénée & Parthénius nous ont conſervés de ſes élégies, menent

Saturn. l. 5. à croire qu'il mérita le titre que Macrobe lui donne, d'excellent poëte. Il regne dans ſes vers une douceur & une facilité qui enchantent ; il ne faut pour s'en convaincre, que jetter les yeux ſur le chapitre de Parthénius, où eſt racontée la triſte aventure d'Anthée prince de Carie. A en croire Gyraldus, Virgile n'a pas dédaigné de prendre certaines choſes des poëſies d'Alexandre : il le pouvoit ſans doute, puiſqu'il a bien tiré de celles de Catulle, & des ouvrages mêmes de Cicéron, ce qui lui paroiſſoit convenable ; mais l'a-t-il fait ? On cite Macrobe, & Macrobe dit ſeulement, que Virgile a donné à une des compagnes de Diane le nom d'*Opis*, qu'Alexandre avoit donné à la déeſſe elle-même. Voilà ce que Virgile a pris des poëſies d'Alexandre ; le titre du chapitre † dans Macrobe

† Nomina quoque Virgilius nonnunquam in antiquiſſimis Græcorum hiſtoriis mutuatur. L. 5. c. 22.

n'annonce

n'annonce rien de plus. Etoit-ce la peine d'en faire une remarque ?

Platon & Ariſtote écrivirent auſſi dans ce même genre. Aulu-Gelle l'aſſûre poſitivement du premier. Ses élégies étoient d'un caractére bien tendre & bien paſſionné, ſi nous en jugeons par les vers qu'il fit pour Agathon, & que M. de Fontenelle a traduits de la ſorte dans ſes Dialogues :

Lorſqu'Agathis par un baiſer de flamme
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis ;
Sur mes lévres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

Pour ce qui eſt d'*Ariſtote*, Olympiodore fait mention de ſes élégies à Eudémus, de l'une deſquelles il cite quelques vers à la louange de Platon. Diogene Laërce parle encore d'une élégie que ce même philoſophe adreſſoit apparemment à ſa maîtreſſe, & qui commence par ces mots : Καλλιτέχνου τέχνη Θύγατερ. In Gorg. Plat. In vit. Ariſt.

Antimaque de Colophon, ou de Claros ville d'Ionie, étoit contemporain de Platon. Quintilien lui donne le ſecond rang parmi les poëtes Epiques ; & Platon faiſoit une telle eſtime de ſes poëſies, qu'il envoya exprès au lieu de ſa naiſſance pour les recueillir. L'empereur Hadrien le préféroit à Homére, dont il voulut ſérieuſement ſupprimer les ouvrages : mais il n'a de rien ſervi à Antimaque d'avoir de tels protecteurs, ſa Thébaïde a péri avec ſes autres poëſies. Herméſianax ne l'a pas oublié dans la liſte des poëtes amoureux. Touché d'une violente paſſion pour Lydé, ſoit qu'elle fût ſa femme, comme Plutarque l'a crû, ou plûtôt ſa maîtreſſe, comme l'aſſûre Cléarque, il la ſuivit juſques ſur les bords du Pactole ; & l'ayant vûe expirer ſous ſes yeux, il revint à Colophon, où, ſelon le même Herméſianax, il fit entendre les plus triſtes élégies. Plutarque ajoûte qu'il y rappelloit tous les malheurs arrivés aux ſouverains, pour ſe conſoler par le ſouvenir de leurs infortunes ; mais il faut avouer, que ſi l'enflûre tant de fois reprochée à la Thébaïde d'Antimaque, regnoit également dans ſes élégies, il n'excella pas en ce genre. Les termes ampoulés ſont le partage ordinaire des déclamateurs ; ils ne ſçauroient partir d'un cœur véritablement Ap. Athen. l. 13. Plut. conſol. ad Apollon. Athen. ibid. Deſpr. Art. poet.

touché ; & ſi la Tragédie elle-même ‡, pour exprimer la triſteſſe & la douleur, employe preſque toûjours des expreſſions ſimples & familiéres, quelle doit être en ce point la retenuë de l'élégie ?

Suid. *Euphorion* de Chalcis en Eubée, & fils de Polymnéte, prit le goût de la poëſie ſous Archébule ; il ſçût s'inſinuer dans la faveur de la reine Nicia, qui le combla de bien-faits : il paſſa enſuite en Syrie auprès d'Antiochus le Grand ; & ce prince lui confia le ſoin de ſa bibliothéque.

In not. ad Hellad. Il compoſa différens ouvrages, dont Meurſius nous a donné une liſte aſſez exacte, excepté qu'il lui attribuë l'Α'ποδιδούση, qui doit être renduë à Euphorion le tragique, & fils d'Eſchyle. Je ne parlerai ici que des mêlanges qu'il publia ſous le nom de *Mopſopies*, parce que l'Attique, ainſi nommée autrefois, lui avoit fourni la matiére de ces mêlanges. Cornelius Gallus en avoit traduit une partie, & Parthénius en tranſporta dans ſes E'rotiques les hiſtoires d'Harpalyce de Trambélus, de Cizycus, & d'Apriate. Il eſt vrai-ſemblable que ces hiſtoires qui repréſentoient les effets tragiques de l'amour, étoient écrites en vers élégiaques ; & comme elles paroiſſoient extrêmement touchantes, on ſe faiſoit un plaiſir de les chanter ; car Euphorion a eû ſes *Rhapſodes*, auſſi-bien qu'Homére.

Lib. 10. Quintilien recommendoit la lecture d'Euphorion, & l'empereur Tibére ſe le propoſa pour modéle dans la compoſition de ſes poëſies Grecques ; il voulut même que ſon portrait & ſes ouvrages fuſſent placés dans les bibliothéques publiques. Mais ſi Euphorion a eû ſes partiſans, il a eû ſes cenſeurs auſſi, & des cenſeurs illuſtres. Xiphil. ex Dion. Pauſanias lui reproche d'avoir péché contre les régles de la vraiſemblance. In Phocicis. Lucien l'accuſe d'aimer les détails, & les longues deſcriptions. Cic. l. 2. de Divin. Cicéron dit ſimplement que ſes poëſies ſont obſcures ; mais un autre écrivain les compare aux énigmes des diſciples de Pythagore, qui appelloient la mer, *les larmes de Saturne* ; & il ajoûte, que ces mêmes poëſies étoient le ſupplice des grammairiens. Clem. Strom. l. 5. Helladius enfin lui reproche d'avoir fabriqué de nouveaux mots, à l'imitation du premier Denys, qui en avoit rempli ſes tragédies, & d'avoir allié des termes dont l'union ne rendoit point ſa penſée. Hellad. Chreſt. Il

‡ Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri. *Horat. Art. Poetic.*

cite

cite entre autres celui de ναυαγὸς, qu'Euphorion avoit adapté à Jaſon, quoique ce mot ſignifie bien plûtôt un pilote, qu'un homme qui a fait naufrage. Tels ſont, en général, les jugemens que les anciens ont portés des poëſies d'Euphorion ; & je crois pouvoir en tirer une induction particuliére contre ſes élégies. Le goût pour les termes nouveaux, & l'obſcurité qu'on lui reproche, ſont vitieux en tout genre de littérature, mais principalement dans le genre élégiaque.

E'ratoſthéne étoit de Cyréne ; il eût pour pere Aglaûs, ou Agacleus, ſelon E'tienne de Byzance, & pour maîtres, Lyſanias & Callimaque. Poëſie, grammaire, philoſophie, mathématiques, tout étoit du reſſort d'E'ratoſthéne ; il avoit embraſſé tous les genres ; mais auſſi il ne prima dans aucun, diſent Heſychius & Suidas : & c'eſt pour cela, ajoûtent-ils, qu'il fut ſurnommé Βῆτα, de la ſeconde lettre de l'alphabet. Strabon lui rend un témoignage bien différent : quoiqu'il le ménage peu ſur la géographie, il ne laiſſe pas d'aſſûrer en termes formels, qu'il fut tout à la fois un grand mathématicien, & un excellent poëte. Je ſçais que d'illuſtres modernes ont prêtendu qu'E'ratoſthéne, avoit été ſurnommé Βῆτα, parce qu'ayant ſuccédé à Zénodote, qui le premier avoit eû ſoin de la bibliothéque d'Aléxandrie, il n'avoit été, lui, que le ſecond bibliothécaire. Mais outre que ce fait eſt avancé ſans autorité, n'auroit-on pas pû nommer de la ſorte E'raſtothéne, pour d'autres raiſons que celles qui ont été imaginées juſqu'ici, bien que ces raiſons nous ſoient inconnuës ? C'étoit en effet un uſage aſſez ordinaire chez les anciens, que de donner aux hommes les noms des lettres de l'alphabet. Ainſi Pythagore fut ſurnommé Γάμμα, Antenor hiſtorien de Créte Δέλτα, Apollonius E'ψιλὸν, & un Tribun ſous l'empire de Tibére Βῆτα. Ptolémée Ephæſtion en rapporte beaucoup d'autres exemples, & il y joint les raiſons de ces différentes dénominations.

Humfr. Hody Bibl. origin. l. 1, c. 8.

Marſh. init. chron.

In Phot.

Eratoſthéne avoit avancé que les poëtes ne ſe propoſent que de plaire, & non pas d'inſtruire. Strabon réfute ſolidement cette opinion dès l'entrée de ſa géographie. Je ne voudrois, moi, pour la réfuter que l'élégie, ou plûtôt les vers élégiaques qu'il nous a laiſſés ſur la duplication du cube. Je conviendrai ſans peine avec Gyral-

Inter fragm. Erat. Oxon. 1672. & apud Eutoc.

dus & Turnébe, qu'ils ſont faciles, doux, harmonieux ; mais il me ſemble qu'une élégie Françoiſe ſur la quadrature du cercle, ou ſur quelque autre point des mathématiques, ſi elle étoit inſtructive comme elle pourroit bien l'être, ne ſeroit guéres agréable, & ne plairoit que médiocrement : ces ſortes de ſujets n'étant pas ſuſceptibles des ornemens de la poëſie.

Parthénius ſera le dernier de ceux dont je parlerai ici ; car je ne dirai rien, ni de Rhianus de Créte, dont Schottus fait lui ſeul un poëte élégiaque, & qui doit être placé parmi les poétes héroïques ; ni du frere de la célébre Artémiſe qui s'aviſa de faire de l'Iliade un poëme élégiaque, en ajoûtant à chaque vers d'Homére un vers pentamétre de ſa facon ; ni d'un certain Ariſtocles enfin, qui a échappé aux recherches de Gyraldus & de Voſſius, & dont Elien rapporte huit vers qui, à la vérité, ſont moins un fragment d'élégie, qu'une épigramme. Le ſujet eſt l'action d'une prêtreſſe d'Hermione ville du Péloponnéſe, qui toute ſeule, & par une eſpéce de miracle conduiſit à l'autel un bœuf que dix hommes eûſſent à peine dompté. On peut voir ſur cela Leopardus.

Schot. in not. ad Parthen.

Pigrès ou Tigrès.

Hiſt. animal. lib. 11. c. 4.

Emend. l. 5. c. 18.

Parthénius de Nicée, car il y en a eû pluſieurs, fut pris par Cinna dans la guerre de Mithridate, & bientôt après mis en liberté en conſidération de ſes talens. Je n'examinerai point ſi c'eſt le même Parthénius dont Tibére goûtoit ſi fort les poëſies, ni comment il auroit pû dédier à ce prince un de ſes ouvrages ; vu qu'entre la mort de Mithridate, & l'avénement de Tibére à l'empire, il y a un intervalle de ſoixante & ſeize ans ; je ne ferois que répéter ce qu'ont déja dit pluſieurs critiques. Ils ſuppoſent que Parthénius fut pris extrêmement jeune, qu'il mourut dans un âge très-avancé, & qu'il dédia un de ſes écrits à Tibére, non lorſqu'il étoit déja empereur, mais pluſieurs années avant ſon avénement à l'empire ; & c'eſt par ces trois ſuppoſitions qu'ils levent la difficulté.

Lloyd. Bayle.

Parthénius avoit compoſé bien des ouvrages ; mais il n'y a que ſes *Erotiques* qui ſoient venus juſqu'à nous. Artèmidore lui donne le titre d'Elégiaque, & Suidas lui attribuë entre-autres, un poëme ſur la mort d'Aretè ſon épouſe, & des élégies ſur Vénus. Je n'ignore pas que le Scholiaſte de l'Anthologie, & l'auteur d'une Diſſertation ſur les anciens Mythologues, après lui, attribuent ces mêmes élégies à

Oneiroc. l. 4.

Par-

thénius de Chio; mais un critique moderne a prouvé qu'elles devoient être renduës à Parthénius de Nicée, comme étant le plus connu. En effet, ſuivant ſa remarque, qui eſt très-judicieuſe, dans le cas de pluſieurs écrivains du même nom, lorſque l'un d'eux eſt cité tout ſimplement, c'eſt toûjours le plus célébre que regarde la citation: or, les élégies dont il eſt queſtion ſont ſimplement attribuées à Parthénius; au lieu qu'ailleurs, c'eſt tantôt Parthénius le Phocéen, & tantôt celui de Chio, ou même le fils de Denys dont on allégue les témoignages. Bayle au mot Parth.

Parthénius, dit Lucien, aimoit les détails & les deſcriptions; en ſorte que, s'il avoit eû à décrire une deſcente aux enfers, il n'eût pas manqué de remplir ſon ouvrage d'une infinité de circonſtances, *approchant l'eau juſqu'aux levres de Tantale, & faiſant faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa roue:* cenſure d'autant plus hardie, qu'elle ſemble envelopper avec Parthénius les plus grands poëtes de l'antiquité, & condamner ſur-tout la pratique des meilleurs élégiaques, qui ſont pleins de ces détails, ou de ces ſortes de digreſſions. *Ει πῶς δει ἱστορίαν, &c.*

SECONDE PARTIE.

Après vous avoir entretenu, Meſſieurs, ſur les poëtes, qui à la vérité, ont fait des élégies, mais qui ſont plus connus par d'autres genres de littérature; je viens maintenant à ceux qui, s'étant plus appliqués à l'élégie, méritent davantage le titre d'Elégiaques. II. Claſſe des élégiaques Grecs.

Je commence par *Callinus*, que l'anonyme imprimé à la ſuite de Cenſorin, ſemble confondre avec Callimaque, puiſqu'il nomme celui-ci avant Mimnerme, comme ſi Mimnerme étoit poſtérieur à Callimaque: *Poſt hos ſecuti Elegiarii Callimachus, Mimnermus.*

Callinus, à qui Ephéſe donna la naiſſance, eſt un des poëtes Elégiaques le plus illuſtre & le plus ancien: il parut certainement avant Archiloque. Callinus, en effet, repréſente les Magnéſiens comme un peuple floriſſant, & dont la fortune ſecondoit les armes dans la guerre d'Ephéſe; au lieu qu'Archiloque parle de ce même peuple, comme d'un peuple aſſervi; puiſqu'il invite à pleurer leur oppreſſion. Et c'eſt de-là qu'après Strabon & Clément d'Alexandrie, je conclus que Callinus eſt antérieur à Archiloque: j'en conclurai encore, qu'il eſt abſolument faux, que juſqu'à celui-ci, les Strab. l. 14. Clem. Strom. l. 1.

Grecs n'ayent connu d'autres vers que les vers hexamétres, comme l'ont prétendu Lorenzo Fabri, & le Pere Meneſtrier, puiſque Callinus leur en avoit déja fait entendre d'une autre meſure.

Meneſt. repréſ. en muſique.

Voſſius, dont l'ouvrage ſur les poëtes n'eſt guéres qu'un abrégé des dialogues de Gyraldus ſur la même matiére, range Callinus dans la claſſe des poëtes dont le tems eſt incertain : mais un vers de Callinus même, & que Strabon a conſervé, peut nous aider à decouvrir le ſiécle où il a vêcu. Ce poëte avoit écrit en vers élégiaques l'hiſtoire de ſon tems ; & dans cet ouvrage, il ſembloit voir l'incurſion de ces peuples, qui, ſortis du Boſphore Cimmérien, ſe jettérent ſur l'Aſie. Voilà, dit-il, qu'une armée formidable de Cimmériens prépare quelque irruption.

Strab. l. 14.

Νῦν δ' ἐπὶ Κιμμερίων στρατὸς ἔρχεται ὀμβριμοέργων.

Ce qu'il ſemble voir ici, il le vit en effet, puiſqu'il nous apprend que la priſe de Sardes en fut une des ſuites. Or Paul Oroſe rapporte cette irruption à la trentiéme année avant la fondation de Rome, c'eſt-à-dire, vers le commencement des olympiades ; c'eſt donc en ce tems-là que floriſſoit Callinus. Quelque heureuſe cependant que ſoit cette découverte, je ſuis bien éloigné de m'en faire honneur ; je la dois toute entiére au célébre auteur de l'*Antiquité des tems rétablie*.

Comment. Brophet.

Il ne nous reſte rien de Callinus qui ſoit un peu conſidérable, ſi ce n'eſt des vers élégiaques recueillis par Stobée. Il eſt vrai-ſemblable que ces vers furent compoſés avant la défaite des Magnéſiens, & dans le tems même de leur proſpérité. Les Magnéſiens profitant de leurs victoires, s'étoient avancés juſqu'aux portes d'Ephéſe, ſans que ſes habitans ſongeaſſent à leur défenſe ; & Callinus eſſaya de les tirer de l'eſpéce de léthargie dans laquelle ils étoient enſevelis.

Stob. ſerm. 49.

" Juſqu'à quand, lâche & coupable jeuneſſe, *leur dit-il*, juſqu'à " quand languirez-vous dans une indigne oiſivité ? Ne craignez-vous " point les ſanglans reproches de nos voiſins ? La guerre frémit à " vos portes, & vous, tranquilles ſpectateurs, on diroit que vous " jouiſſez d'une profonde paix ! Que ne marchez-vous à l'ennemi " qui menace vos maiſons ? Il ſeroit beau du moins d'expirer en " combattant, puiſqu'une gloire immortelle attend ceux qui ex- " poſent leur vie pour la patrie, & qu'auſſi-bien la mort vient toû- " jours

" jours au tems marqué par les deſtinées: ainſi, dès qu'on ſonnera
" la charge, armez-vous d'un courage intrépide, & fondez ſur l'en-
" nemi. Nul n'echappe au ciſeau de la Parque, * fut-il de la race
" des immortels; & la mort vient ſurprendre dans le ſein de leur fa-
" mille ceux qu'une fuite honteuſe avoit dérobé aux périls du com-
" bat: ils meurent haïs & déteſtés; au lieu que l'homme courageux
" laiſſe après lui d'éternels regrets; tous le pleurent après ſa mort,
" & pendant ſa vie il eſt honoré comme un demi-dieu, parce que
" tous le regardent comme leur appui, & comme leur défenſeur."

Camerarius étoit tellément enchanté de ces vers, qu'il en inféra la traduction dans un diſcours Latin, où il excitoit les princes Chrêtiens à tourner leurs armes contre les infidéles; auſſi Callinus excella-t-il dans le genre élégiaque. C'eſt le témoignage que lui rend Proclus dans ſa Chrêtomathie: λέγεί δὲ ἀριςεῦσαι τῷ μέτρῳ Καλλῖνόν τε τὸν Ε'φέσιον, dit Photius dans l'extrait qu'il nous en a laiſſé.

La plupart des Modernes s'accordent, ce ſemble, à lui déférer, ſur la foi de Terentianus Maurus, l'invention du vers pentamétre; mais j'ai déja remarqué dans mon diſcours ſur l'élégie, que cet écrivain rapporte, non ſon opinion, mais celles de quelques Grammairiens qui n'héſitoient point à reconnoître Callinus pour l'inventeur du vers élégiaque. Terent. Maur. in Art. metr.

J'ajoûterai ici, que les arts marchant lentement vers la perfection, il n'eſt guéres vrai-ſemblable par-là même, que Callinus ſoit l'inventeur du vers élégiaques. Combien la Grece dût-elle produire de mauvais poëtes héroïques, avant que de produire Homére? Et par quels dégres notre poëſie avoit-elle paſſé, avant que d'arriver au point où nous la voyons?

Callinus encore eſt le premier, qui, au témoignage de Strabon, mit en vogue la fable d'Apollon Sminthien; mais il eſt certain qu' Apollon fut adoré ſous ce nom long-tems avant Callinus: " Fils de
" Latone écoutez ma voix, dit le Sacrificateur Chrysès! Dieu de
" Sminthe, ſi jamais vous vous êtes plû aux ſacrifices des taureaux Iliad. 1.
" & des chévres que j'ai offerts ſur vos autels, exaucez mes vœux! &
" que les Grecs accablés de vos traits paient cherement mes larmes!"
Ce n'eſt donc pas Callinus qui le premier a imaginé cette fable. Il y

* Οὔθ' ὑπερογόων γ' γένος ἀθανάτων.

avoit au moins ſur cela quelque tradition, & peut-êtreCallinus eſt le premier qui l'ait recueillie dans ſes poëſies.

Après Callinus je n'ai point trouvé de poëte élégiaque plus ancien que le célébre *Mimnerme*, dont Smyrne & Colophon ſe diſputérent la naiſſance. Il eſt anterieur de quelques olympiades aux Sages en général; cependant il vit Solon, comme il eſt aiſé de le prouver. Mimnerme qui ne trouvoit rien d'agréable ſans l'amour, & qui ne reſpiroit que le plaiſir, devoit par une conſéquence bien naturelle, déteſter la vieilleſſe, qui en eſt ennemie: auſſi demandoit-il aux Dieux de ne pas étendre ſes jours au-delà de ſoixante ans.

Diog. Laert. in Solone.

Αἶ γὰρ ἄτερ νοῦσων καὶ ἀργαλέων μελεδώνων
Ἑξηκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

Solon lui conſeilla de changer ces vers:

Καὶ μεταποίησον λιγέως ταδί, ὧδε δ' ἄειδε.
Ὀγδωκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

comme s'il lui diſoit, ſubſtituéz le nombre de quatre-vingt à celui de ſoixante, & priéz alors les dieux immortels de terminer votre carriére, j'y conſens.

* Gyraldus, & † Voſſius après lui, ont abſolument défiguré ce paſſage: ils ont pris l'un & l'autre le ſouhait de Mimnerme pour une aſſertion, & la correction de Solon pour une critique ſérieuſe, ſans faire réflexion qu'en ce cas, Solon ſeroit en contradiction avec lui-même; puiſqu'en une de ſes élégies, il avoit borné à ſoixante-dix ans la durée de la vie humaine. Σόλων δὲ ὅρον ἀνθρωπίνου βίου φησὶν ἔτη ἑβδομήκοντα, dit Diogéne Laërce dans ſa vie.

Mais il ſuffit d'avoir relevé en paſſant une faute, qui, toute groſſiére qu'elle eſt, ne paroît pas fort eſſentielle: je reviens à Mimnerme. Le goût qu'il avoit pour le plaiſir, ne lui permit guéres de chanter autre choſe que l'amour; l'amour fut le ſujet ordinaire de ſes vers; & les talens, qu'il avoit pour l'élégie, il les tourna tous vers ce même objet. Les fragmens qui nous reſtent de lui, ne re-

* A Solone increpitum ait Laertius, quòd ſexageſimum annum fatalem homini ſtatuiſſet, octogeſimumque potius ſtatuendum monuit. *Gyrald. Dial.* 3. *de poët.*

† Superſunt hodieque ejus verſus adverſus Solonis ſententiam, annum ſeptuageſimum homini ſupremum ſtatuentis; nam ille octogeſimum potius fatalem arbitrabatur. *Voſſ. de poët.*

ſpirent

ſpirent que la volupté: une ſeule maxime y eſt ſans ceſſe rebattuë; c'eſt que les fleurs de la jeuneſſe doivent être rapidement cueillies, & que la mort eſt préférable à la vieilleſſe, qui nous enléve nos plaiſirs, & nous améne avec elle un eſſain de maux: " Hâtons-nous, dit-il, " de cueillir les fleurs de notre printems; de cet âge ſi précieux qui " s'envole comme un ſonge. Sémblables aux feuilles que produit " la premiére ſaiſon, on voit tomber les graces de la jeuneſſe; nous " avons peu de tems à en jouir. L'affreuſe vieilleſſe qui nous ta- " lonne inceſſament, nous en dépouillera bien-tôt; & nous ne ſe- " rons plus que des objets de mépris & d'horreur. Stob. ſerm. 61. 96. 115. & Fulv. Urſin.

Mimnerme en fit la triſte experience; il devint vieux, & déja ſur le retour, il aima éperdûment une joueuſe de flûte appellée *Nanno*; il eût beaucoup à ſouffrir de ſes rigueurs, πολλὸν ἀνατλάς; & pour les fléchir, il compoſa des élégies ſi tendres & ſi belles, qu'au rapport d'Athénée, on ſe fit un plaiſir de les chanter. Il les avoit recueillies ſous le nom de ſa maïtreſſe, & je croirois volontiers qu'elles étoient diviſées en deux livres; du moins eſt-il certain que Porphyrion lui en attribuë deux en général: *Mimnermus duos luculentos libros ſcripſit*, dit cet habile Grammairien; peut-être auſſi qu'avec ce recueil d'élégies, Porphyrion avoit en vûë le poëme élégiaque de Mimnerme ſur le combat de ceux de Smyrne & des Lydiens, gouvernés alors par Gygès. Hermeſ. apud Athen. l. 13. Ibid. Porphyr. in Ep. Horat. ad Jul. Flor. l. 2. Pauſ. in Bœotic.

Je crois qu'il ne nous reſte abſolument rien de ce poëme, & que les divers fragmens raſſemblés par Stobée & par Fulvius Urſinus ſont du recueil des élégies. Ce qui me détermine à le croire, eſt que ces fragmens ne contiennent preſqu'autre choſe que des plaintes ſur la vieilleſſe; & ces plaintes vont parfaitement au recueil des élégies que Mimnerme étant déja ſur le retour avoit compoſées pour *Nanno*.

Il ſuffiſent, au reſte, ces fragmens, pour nous faire connoître & le caractére, & les talens de Mimnerme. Son ſtyle eſt ſi facile & ſi agréable, & ſa poëſie ſi douce & ſi harmonieuſe, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on lui ait donné le ſurnom de Ligyſtade, & qu'Agathocle en fît ſes délices. Properce qui exalte la douceur de ſa poëſie, la trouve infiniment propre pour les plaintes amoureuſes. Strabon le met avec diſtinction aux nombre de ceux qui illuſtrérent la ville de Colophon, & Solin dit, que ſa réputation s'étoit répanduë dans tout l'Univers; Suid. in voce Μίμνερ. Alex. Ætol. in Ath. l. 13. Prop. lib. 1. el. 9. Strab. lib. 14.

Solin. c. 40. l'Univers ; mais ce qui achéve ſon éloge, eſt qu'Horace le préfére à Callimaque, ou du moins qu'il inſinuë, ſuivant Lambin, que les anciens donnoient à Mimnerme la préférence ſur Callimaque :

Horat. l. 2. ep. 2.

Diſcedo Alcæus puncto illius, ille meo quis?
Quis niſi Callimachus? ſi plus adpoſcere viſus,
Fit Mimnermus, & optivo cognomine gaudet.

Olymp. 36. Voici, Meſſieurs, un poëte d'un caractére bien différent. Si Mimnerme prit l'amour pour la matiére de ſes élégies, s'il excella dans les plaintes amoureuſes, *Tyrtée* excella à chanter la valeur guerriére ; & ce qui eſt plus admirable, il réuſſit à l'inſpirer !

Horat. in Art. poet.

Mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit.

Rien, ſelon lui, n'étoit comparable à la valeur guerriére ; ſans elle, il comptoit pour rien, non ſeulement de réunir en ſoi, & la force des Cyclopes, & la beauté de Tithon, & les richeſſes de Midas, & l'éloquence d'Adraſte ; mais encore de remporter à la fois tous les prix des jeux Olympiques ; point de véritable gloire, point de réputation flateuſe, que celle qui vient de s'être ſignalé dans une mêlée. Ses vers ne reſpiroient que le mépris de la mort, & la mort même pour la patrie ; auſſi firent-ils ſur les Spartiates les plus vives impreſſions. Ces peuples avoient reçû pluſieurs échecs qui leur avoient abbattu le courage ; mais à peine eûrent-ils entendu les vers de Tyrtée, qu'ils attaquérent les Meſſéniens avec fureur, & la victoire qu'ils remportérent en cette occaſion, termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus ſoûtenir. J'ai pour garants de ce détail, Juſtin, Oroſe, & Acron. Il eſt vrai que celui-ci attribuë encore à une autre cauſe la victoire des Spartiates : Tyrtée Athénien & fils d'Archimbrote inventa la trompette, dit-il ; & le bruit de cet inſtrument juſques-là inconnu aux Meſſéniens, les jetta dans une telle épouvente, qu'il fut aiſé aux Spartiates de les vaincre : *Is primus tubam invenit.... & ita Lacædemonii vicerunt, cum novus tubæ ſonitus hoſtes terruiſſet.*

Stob. ſerm. 49.

Juſtin. l. 3. Oroſ. l. 2. Acron in Horat. poet.

Porphyr. in Horat. Art. poetic. Je ne m'arreterai point ici à le réfuter, non plus que Porphyrion qui ſemble adopter le même ſentiment. Peut-être me ſuis-je déja trop

trop étendu ſur un article que les recherches de M. l'Abbé Sevin ont épuiſé. Je paſſe à Périandre & aux autres Sages, qui comme lui compoſérent des vers élégiaques.

Périandre, non le tyran de Corinthe ſi connu par ſes crimes & par ſes malheurs, mais un autre, que Sotion, Héraclide, & Pamphila diſtinguent de ce tyran ; Périandre, dis-je, auſſi-bien que *Pittacus*, *Solon*, *Chilon*, *Hippias*, écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de Religion, de Morale, & de Politique : en quoi ils eûrent pour imitateurs *Théognis* de Mégare, & *Phocylide*. A peine eſt-il échappé de tous leurs ouvrages quelques fragmens, ſi l'on en excepte deux pieces de Solon ; l'une où il fixe à ſoixante-dix ans la durée de la vie humaine, & que Philon, & Clément d'Aléxandrie nous ont conſervée, mais avec des différences remarquables; l'autre ſur les cauſes qui attirent la ruine des Villes ; & les préceptes de Théognis enfin, où l'on a inſeré beaucoup de vers qui appartiennent à Solon, & à pluſieurs autres, ſous le nom de qui on les trouve cités dans les Anciens.

Olymp. 38. Diogen. Laert. in Periand.

Philo περὶ κοσμοπ. Clem. Strom. l. 6. Demoſt. περὶ τῆς παραπρεσβείας.

Au reſte, quoique les vers d'Homére, qui, ſelon Athénée, négligeoit la meſure en faveur du chant, ſoient au jugement du même Auteur, moins réguliers que ceux de Périandre & des autres ſages, je crois qu'en perdant leurs écrits nous avons infiniment plus perdu du côte de la morale que du côté de la poëſie. Les anciens qui font mention de Périandre, de Pittacus, de Chilon, & d'Hippias, diſent ſimplement qu'ils ont laiſſé des loix ou des préceptes en vers élégiaques ; & ſi nous en jugeons par ce qui nous reſte en ce genre, contents d'inſtruire par l'expoſition nue de leurs préceptes, ils ſongérent peu à intéreſſer par des épiſodes agréablement inventés : épiſodes, qui ſont pourtant, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, l'ame de la poëſie didactique, & dont les Grecs ne connurent peut-être jamais le prix & la neceſſité.

Athen. lib. 14.

Ce n'eſt pas que je veuille envelopper dans la même cenſure les poëſies de Solon. Le goût qu'il avoit pour Homére forme un préjugé qui leur eſt favorable. Et Platon, dans ſon Timée, ſemble convenir que ſi Solon s'étoit fait de la poëſie une occupation ſérieuſe, il n'eût point été inferieur aux plus grands poëtes, pas même à Héſiode, ni à Homére: οὔτε Ἡσίοδος, οὔτε Ὅμηρος, οὔτε ἄλλος οὐδεὶς των ποιητῶν,

Olymp. 46. Cic. de orat. l. 3.

Init. Tim.

ποιητῶν, εὐδοκιμότερος ἐγένετο ἄν ποτε αὐτῦ. Mais voici, ſi je ne me trompe, quelque choſe de plus déciſif en ſa faveur. Les Athéniens épuiſés par la guerre qu'ils avoient ſoûtenue contre ceux de Mégare au ſujet de Salamine, deffendirent ſous peine de la vie d'en faire déſormais mention. Solon, qui crût qu'un pareil édit deſhonoroit ſa patrie, fit l'inſenſé, compoſa une élégie, la récita: & cette élégie fit une telle impreſſion ſur le peuple, & ſur Piſiſtrate même, qu'à l'inſtant le décret fut révoqué, & que la guerre recommença plus vivement qu'auparavant. Ce poëme intitulé *Salamine*, contenoit cent vers; & Plutarque qui en cite les deux premiers, en parle avec admiration: τουτο τὸ ποίημα Σαλαμις ἐπιγέγραπται, κὴ ϛίχων ἑκατόν ἐϛι χαριέντως πάνυ πεποιημένον.

Plutarc. in Solone.

J'oubliois preſque ce vers célébre tiré d'une autre élégie de Solon:

Αἰεὶ γηράσκω πολλὰ διδασκόμένῳ.

Plut. ibid.

Je dis célébre, parce que Cicéron en fait uſage dans ſon Traité ſur la Vieilleſſe, & que Platon qui dans ſon *Lachès*, expliquant ce mot, ſemble ne le pas déſapprouver, le traite ailleurs de paradoxe. Solon ne mérite pas d'être écouté, dit ce philoſophe, lorſqu'il prétend qu'en vieilliſſant ou peut beaucoup apprendre; car cela eſt encore moins poſſible que de courir beaucoup: Σόλωνι γὰρ οὐ πειϛέον, ὡς γηράσκων τις πολλὰ δυνατὸς μανθάνειν, ἀλλ' ἧττον ἢ τρέχειν. Je n'eſſaierai point de concilier Platon avec lui-même, ni avec Cicéron; je laiſſe à de plus habiles que moi une diſcuſſion, qui d'ailleurs n'eſt pas trop de mon ſujet.

Plato, l. 7. πολιτ.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des ſtatuës qui furent érigées à Solon, & des autres honneurs que les Athéniens lui décernérent; mais je ne diſſimulerai point, que ces ſtatuës & ces honneurs, furent moins la récompenſe de ſes talens, que celle des bien-faits dont il avoit comblé ſes citoyens.

Il n'en eſt pas de même de *Sacadas* Argien, qui fleurit à peu près dans le même tems. La ſtatuë qu'on lui érigea ſur l'Hélicon, près de celles d'Arion & de Thamyris, lui fut uniquement élevée en conſidération de ſes talens pour l'élégie: il en avoit trois fois remporté le prix aux jeux Pythiens, & Pauſanias marquant la date du premier de ces prix, il eſt ſurprenant que Voſſius ait placé Sacadas parmi

Olymp. 48. Pauſan. in Bæotic. Plut. de Muſica.

parmi les poëtes dont le tems eſt incertain. Ce fut l'année même où les Amphictyons, qui préſidoient aux jeux Pythiens, y introduiſirent l'uſage de la flûte, que Sacadas fut vainqueur pour la premiére fois ; or cette année, ſelon Pauſanias, eſt la troiſiéme de la XLVIII. olympiade. Cette victoire fut célébrée par Pindare ; & c'eſt pour avoir mal entendu le commencement de ſon ode, que le ſculpteur qui fit la ſtatuë dont j'ai parlé, repréſenta Sacadas auſſi petit que la flûte qu'il lui avoit miſe à la main, comme l'inſtrument & le trophée de ſes victoires ; ὁ δὲ Σακάδα τὸ Ἀργείου τὸν ἀνδριάντα πλάσας, οὐ συνιεὶς Πινδάρου τὸ ἐς αὐτὸν προοίμιον, εποιησεν οὐδὲν ἐς τὸ μῆκος τῦ σώματος εἶναι τῶν αὐλῶν μέιζονα τὸν αὐλητην. In Phocic.

Le tems nous a tellement ravi les élégies de Sacadas & ſes autres poëſies, qu'il ne nous en reſte abſolument rien ; ſeulement, il eſt vrai-ſemblable que ſes élégies étoient dans le caractére plaintif, puiſqu'il les chantoit ſur la flûte ; & que ſi cet inſtrument fut alors employé en d'autres occaſions que des occaſions triſtes, ou pour d'autres ſujets que des ſujets douloureux, cet uſage ne ſubſiſta pas long-tems, comme nous l'apprend Pauſanias. Tout ce que nous ſçavons de ſes poëſies lyriques, eſt qu'Epaminondas lui fit l'honneur de les faire chanter au milieu des cérémonies qui accompagnérent la dédicace de la ville qu'il venoit de bâtir, & qui depuis fut habitée par les Meſſéniens. Si ce fut préférence, & ſi la préférence étoit glorieuſe à Sacadas, vous ſentez, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le décider. Sacadas, au reſte, fut le premier qui chanta ſur la flûte ce qu'on appelloit le chant Pythique ; & qui par-là, dit Pauſanias, réconcilia Apollon avec les joueurs de flûte que ce dieu avoit en horreur, depuis le défi que Marſyas & Siléne avoient oſé lui propoſer. Pauſan. in Meſſen. In Corinth.

Xénophane de Colophon, car il y en a eû pluſieurs, eût pour pére Orthoméne, ſelon Apollodore, & ſelon Diogene Laërce, Déxius que Lucien & Théodoret appellent Déxine. Les opinions ſont fort partagées ſur le tems précis où il a vêçu ; les uns le plaçant dans la cinquante-ſixiéme ou ſoixantiéme olympiade, & les autres le mettant ſous le quarantiéme : mais la longue vie de Xénophane, qui parvint certainement à une extrême vieilleſſe, peut aider à concilier ces diverſes opinions. En effet, ſuivant l'hypothéſe de Scaliger, qui lui donne au moins cent quatre ans de vie, il ſera né dans la quarantiéme Laert. in Xenoph. Cic. de Divin. Luc. in Macrob. Theod. ſerm. 4. Therap. Luc. & Diog. Laert. ibid. Scal. in Euſeb.

tiéme olympiade, comme l'aſſûre Clément d'Aléxandrie, & il aura vêçu juſques dans la ſoixante-quinziéme, comme le même écrivain ſemble l'inſinuer.

Xénophane fut poëte & philoſophe tout enſemble ; un critique moderne, qui l'a conſidéré ſous ce dernier rapport, en fait preſque un Spinoſiſte. Pour moi, je ne l'enviſage que comme poëte, & comme poëte élégiaque ; ainſi je ne dirai rien, ni du poëme qu'il avoit compoſé ſur l'antre de Colophon, ni des vers ïambes qu'il fit contre Héſiode, & contre Homére, pour tourner en ridicule ce qu'ils ont avancé ſur les dieux ; je me borne à parler uniquement de ſes élégies. Nous en avons dans Athénée un fragment conſidérable contre les jeux Olympiques, dont, en ces derniers tems, on a ſi fort relevé l'utilité. " Quoi, dit Xénophane, pour avoir été " vainqueur ſur les bords de l'Alphée, un citoyen en eſt-il plus " reſpectable que les autres citoyens ? Cependant aux ſpectacles " la premiére place lui eſt déférée ; il eſt nourri aux dépens du " public ; il réçoit des préſens qu'il doit moins à ſa vertu, qu'à la " vigueur de ſes chevaux, & rien de tout cela ne ſe fait pour le " citoyen vertueux : ainſi l'ont arrêté des loix également bizarres & " inſenſées. La vertu n'eſt-elle donc pas préférable à la force & à " l'adreſſe, ſoit des hommes, ſoit des chevaux ? Quand une ville " renfermeroit dans ſon enceinte un citoyen vainqueur aux jeux " Olympiques, elle n'en ſeroit pas plus floriſſante, ni ſes habitans " plus heureux."

Tour préf. S. Demoſth.

Athénée, à qui nous devons ce fragment, nous apprend qu'Euripide l'avoit imité dans une de ſes tragédies. On peut en comparant l'original & la copie, ſe convaincre que les anciens donnoient à ce que nous appellons *imiter*, plus d'extenſion que nous ne lui en donnons, puiſqu'à quelques endroits près, ou Euripide enchérit ſur Xénophane, ces deux morceaux ne différent que par la ſeule meſure. Athénée nous a encore conſervé quelques vers de Xénophane ; mais ces vers ne ſont pas plus dans le caractére élégiaque, que le fragment dont je viens de parler.

Ibid. In prim. Autolyc.

Ath. l. 11. & 12.

Pour *Simonide*, à qui l'iſle de Céos donna la naiſſance, & qui fleuriſſant encore au tems de l'expédition de Xerxès, pût voir Xénophane, il réuſſit ſur-tout dans le genre élégiaque. Le caractére

Olymp. 75. Horat. l. 2. od. 1. Catul. epigr. 39.

de

de ſa muſe étoit d'être plaintive, & les larmes de Simonide avoient paſſé en proverbe. Il avoit un talent rare pour émouvoir, non comme Pindare, par des expreſſions grandes & magnifiques, mais par une certaine douceur qui lui étoit propre, & par des expreſſions ſimples, agréables, & remplies de ſentimens. Dion. Hal. de vet. ſcript cenſ.

Tel eſt le jugement qu'ont porté de ſa maniére, les plus grands critiques de l'antiquité ; & c'eſt de-là que j'ai conclu le talent de Simonide pour la vraie élégie : en ſorte qu'il ne ſeroit pas ſurprenant que, ſuppoſé qu'il en eût diſputé le prix avec Eſchyle, il l'eût emporté ſur un concurrent ſi redoutable d'ailleurs. Simonide ſe glorifioit lui-même d'être entré en lice dans une extrême vieilleſſe, dit Valére Maxime ; & il étoit bien juſte, ajoûte le même auteur, que ce grand homme goûtât long tems un plaiſir, qu'il devoit laiſſer à la derniére poſtérité. *Nec illum voluptatem iniquum fuit ex ingenio ſuo diu percipere, cum eam omni ævo fruendam traditurus eſſet.* Val. Max. l. 8. c. 7.

Il s'en faut bien que cette prediction n'ait eû ſon accompliſſement : nous n'avons de Simonide qu'une plainte de Danaé en vers lyriques, & quelques fragmens, dont les uns ſont épars, & d'autres ont été recueillis par Stobée. Tel eſt un petit fragment que Catulle * a imité, & où Simonide, après avoir dit que la vie eſt courte & limitée, ajoûte, que quand une fois on a payé le tribut à la nature, c'en eſt fait pour toûjours : κρυφθεὶς δὲ ὑπὸ γῆς, κεῖται θνητὸς τὸν ἄπαυ]α χρόνον. Sarraſin pouvoit bien avoir en vûë ce même fragment, ou plûtôt l'imitation de Catulle, quand il a dit : Apud Dion. Halic. de compoſ. verb. Cat. epigr. 5. Stob. ſerm. 126.

Nos jours, comme les flots, courent rapidement,
Le tems propre à l'amour ſe paſſe promptement :
L'inutile vieilleſſe au tombeau nous appelle,
Et quand nôtre nuit vient, elle vient éternelle.

On peut voir dans Allatius les titres des poëmes que Simonide avoit compoſés. De Simeon. ſcriptis, pag. 207.

Evénus étoit de l'iſle de Paros ; on ſçait qu'il fleurit vers la quatre-vingt-onziéme olympiade, parce qu'il eût pour diſciple l'hiſtorien Philiſtus, qui favoriſa le parti du premier Denys. Era- Olymp. 91.

* Nobis cum ſemel occidit brevis lux, Nox eſt perpetua una dormienda.

Plut. de flumin. toſthéne & Suidas font mention d'un autre E'vénus, auſſi de Paros, & poëte élégiaque, mais plus ancien. C'eſt apparemment celui-ci, qui, déſeſpérant d'atteindre le raviſſeur de ſa fille, qu'il avoit pourſuivi juſques ſur les bords du Lycormas, ſe précipita dans ce fleuve, & lui donna ſon nom. Quoi qu'il en ſoit de cette hiſtoire, qui eſt contredite par Porphyre & par Euſtathe, l'ancien Evénus eſt le moins célébre du côté de la poëſie ; & c'eſt au ſecond que l'on attribuë les divers fragmens, qui ont paſſé juſqu'à nous ſous le nom d'E'vénus.

Euſtat. in 1. Iliad.

Bien que ces fragmens ſoient trop peu conſidérables pour en rien conclurre de ſon mérite, on n'a pas laiſſé quelquefois de l'exalter : ſoit parce que Philippe de Theſſalonique qui après Méléagre a travaillé au recueil de l'Anthologie, a aſſigné le laurier à E'vénus ; ſoit parce que Socrate interrogé pourquoi dans ſa priſon il s'étoit appliqué à la poëſie, lui qui juſques-là ne s'y étoit jamais exercé, répondit qu'en cela il n'avoit point voulu ſe montrer le rival d'E'vénus, dont il connoiſſoit la ſupériorité. Mais en liſant attentivement le Phédon, on s'apperçoit bien-tôt que cet éloge eſt un éloge ironique, & que Socrate dans ce dialogue ne fait d'E'vénus qu'un Sophiſte ennemi de la vraie philoſophie, comme dans le Phedrus il en fait un poëte médiocre, qui avoit ſeulement mis en vers certaines régles du genre judiciaire deſquelles il étoit l'inventeur.

Plato in Phædone.

Pour ſon caractére, on en peut juger par ces mots d'Arrien ſur E'pictéte : ἀντὶ Χρυσίππου, καὶ Ζήνωνος Ἀριστείδην ἀναγινώσκεις, καὶ Εὔηνον, οὐδὲν ἀπολώλεκας ; au lieu de Chryſippe & de Zenon, vous avez lû Ariſtide & E'vénus, n'avez-vous rien perdu à cette lecture ? Nous ſçavons d'ailleurs par Artémidore, qu'E'vénus avoit compoſé des E'rotiques, & qu'il les dédia à un certain Eunomus.

Arrian. l. 4. c. 9.

Oneiroc. l. 1. c. 5.

On a déja ramarqué que dans l'Anonyme imprimé à la ſuite de Cenſorin, au lieu de *Evehemerus* qui s'y lit encore aujourd'hui, les manuſcrits portent *Eurectus*, qu'il étoit bien plus naturel de changer en *Evenus* ; d'autant mieux qu'excepté Gyraldus & quelques autres modernes qui l'ont ſuivi, nul auteur ne fait un poëte d'E'vehémére.

Carrio in emend. Nunnef. in Cenſ. Mem. de l'Acad. t. 3. p. 138. de l'hiſt. Olymp. 99.

En parlant de *Critias*, je n'examinerai point s'il a mérité d'être mis au rang des Athées, ni ſi les vers qui lui ont attiré un ſi horrible ſoupçon doivent lui être attribués, ou bien à Euripide dont Clément

Sext Empir. l. 1. adv. Phyſ.

ment Aléxandrin l'accuſe d'être plagiaire. Outre que ces diſcuſſions paroiſſent étrangéres au deſſein que je me ſuis propoſé, le critique moderne que j'ai déja cité plus d'une fois ne laiſſe rien à déſirer ſur cet article. Bayle au mot Critias.

Critias étoit fils de Callæſchrus, & l'un des trente tyrans d'Athénes. Il eſt inconteſtable, quoi qu'en ait dit Voſſius, que l'auteur des élégies citées par Plutarque n'eſt pas différent de l'auteur des élégies citées par Athénée ſous le nom de Critias, puiſqu'ils lui donnent tous deux Callæſchrus pour pere. Plut. in Alcib. & Cim. Ath. l. 10. 13. 15.

Ce qui reſte de Critias dans le genre élégiaque, ſemble ne pas mériter beaucoup d'attention, ſi ce n'eſt par quelques anciens uſages dont peut-être on ne trouve point de veſtiges ailleurs. Cicéron n'eſt pas le ſeul qui ait vanté l'éloquence de Critias; mais je ne ſçais dans toute l'antiquité qu'Athénée qui ait loué ſes talens pour la poëſie, Athénée, dis-je, qui lui donne l'épithéte magnifique de κράτιϛος. Il avoit, au jugement de Philoſtrate, une facilité d'eſprit admirable; il aimoit ſur-tout à repréſenter une même choſe en pluſieurs façons; les termes propres venoient ſe préſenter à lui comme d'eux-mêmes; & ſi le vent de ſon éloquence tomboit ſouvent, il étoit en revanche plus doux & plus agréable que les zéphyrs: Τὸ δὲ τῦ λόγου πνεῦμα ἐλλιπέϛερον μὲν, ἡδὺ δὲ, κὴ λεῖον, ὥσπερ ἡ τῦ ζεφύρου αὔρα. Les traits dont Philoſtrate peint Critias ne repreſentent pas mal Ovide; enſorte qu'on peut dire qu'à cet égard il aura été le Critias des Latins. Apud Ath. ibid. & Stob. paſſim. Cic. in Bruto. Philoſtr. in Crit. l. 3. de vit. Sophiſt.

Je place ici avant Philétas & Callimaque un poëte Athénien dont le tems eſt inconnu, mais qui étant cité par Ariſtote doit leur être antérieur. C'eſt un certain *Denys* ſurnommé Chatius ou Χαλκὸϛ, qui par eſprit de ſingularité rangeoit dans ſes élégies le vers pentamétre avant le vers hexamétre. Ses élegies, dit Gyraldus, étoient eſtimées, & ſur-tout celle où, au témoignage d'Ariſtote, il nommoit la poëſie *la voix de Calliope: ejus autem imprimis commendantur elegiæ in quibus, ut ait Ariſtoteles, poeſin vocat Calliopes vocem,* κραυγὴν Καλλίοπης. Qui ne croiroit, ſur la foi de Gyraldus, qu'Ariſtote eſtimoit les élégies dont il eſt queſtion? cependant, bien loin qu'il ait donné quelque louange à leur auteur; l'expreſſion qui eſt rapportée par Gyraldus, il la cite en example d'une métaphore vicieuſe, en Rhet. l. 3. c. 2. Ath. l. 13. Gyrald. dial. 3. de poet. Ariſt. loc. cit.

ce qu'il y a de la rudeſſe dans le mot κραυγὴ, & que ſignifiant plûtôt *cri* que *voix*, il n'a aucun rapport avec la douceur de la poëſie.

Ath. l. 10. Denys aimoit les métaphores ; il appelle quelque part les Bûveurs *des pilotes de tables*, συμποσίου ναῦται ; & le *cottabe*, il le nommoit *les ſoufflets de Bacchus*. Athénée nous a conſervé un fragment de ſes élégies, où cette derniére métaphore eſt employée, & qui roule tout entier ſur le *cottabe*. C'étoit une eſpéce de jeu uſité dans les feſtins, & qui conſiſtoit à jetter en l'air ce qui reſtoit dans le verre après que l'on avoit bû, mais à le jetter, la main renverſée, & de façon qu'il retentît ſur le parquet, ou dans un vaſe deſtiné à le recevoir. Les Siciliens aimoient tellement le cottabe dont ils étoient les inventeurs, que, ſelon Dicæarque, ils avoient des lieux publics pour s'y exercer. Ils donnérent également le nom de *Latax*, & à la liqueur que l'on avoit jettée en l'air, & au bruit qu'elle faiſoit en retombant. Ce jeu paſſa des Siciliens aux Grecs. Ceux-ci l'introduiſirent communément dans leurs feſtins ; & c'eſt par la maniére dont réuſſiſſoient les cottabes, qu'ils devinoient s'ils étoient plus ou moins aimés. J'eſpere, Meſſieurs, que vous me pardonnerez cette digreſſion ; elle peut ſervir à l'intelligence du fragment qui l'a occaſionnée.

Apud Ath. ib.

Achæus in Athen. l. 14.

Je viens à Philétas & à Callimaque, car je ne les ſéparerai point. Ils vécurent tous deux à la cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement Précepteur, & Callimaque Bibliothécaire, ſi nous en croions Volaterranus. Les anciens qui font mention de ces deux poëtes, les joignent preſque toûjours enſemble. Properce invoque à la fois leurs manes, & quand il a commencé par les louanges de l'un, il finit ordinairement par les louanges de l'autre. Quintilien même en parlant de l'élégie ne les a pas ſeparés.

Volat. com. l. 14. Ovid. l. 3. de arte. Prop. l. 3. eleg. 1. § el. ad Mœc. L. 10. c. 1.

Philétas eût Téléphe pour pere, & naquit dans l'iſle de Cos. Il publia pluſieurs élégies qui lui acquirent une grande réputation, & dont Battis fut l'objet, au rapport d'Herméſianax qui la nomme Bittis. Le même auteur nous apprend qu'elles méritérent à Philétas une ſtatuë de bronze, où il étoit repréſenté chantant ſous un plane cette Bittis qu'il avoit tendrement aimée. On dépenſa peu en métail, ſi la ſtatuë repréſentoit Philétas au naturel. Il étoit, dit Elien, qui ne veut point garantir le fait, ſi petit, & d'une telle maigreur, que pour n'être pas emporté par le vent il fut obligé de

Apud Ath. l. 13.

Ælian. var. l. 9. c. 14.

mettre

mettre du plomb à ſa chauſſûre. Et c'eſt peut-être, ajoûte un bel eſprit qui ne perd jamais la moindre occaſion de rire, ce qui l'avoit rendu ſi habile dans l'élégie : *un corps tellement atténué que le vent pouvoit le renverſer, n'étant pas en amour une fort bonne lettre de recommendation.* Bayle au mot Philétas.

Quoi qu'il en ſoit, livré chaque jour à de nouvelles douleurs, & ne jouiſſant jamais d'un inſtant de tranquillité, comme il s'en plaint lui-même, il étoit naturel qu'il s'appliquât à l'élégie ; & pour y réuſſir, il n'eût beſoin que de bien exprimer ce qu'il ſentoit. C'eſt ſans doute cet état d'affliction & de douleur qui le détermina à mettre en vers élégiaques les hiſtoires amoureuſes & tragiques, dont fait mention Parthénius, & qui lui ont fait donner par Properce l'épithéte de *memor*. In Stob. ſerm. 126. Vid. Stob.

Le tems n'a preſque rien épargné des ouvrages de Philétas ; mais le peu qui nous reſte de ſes élégies, & plus encore de ſes poëſies badines que je nommerois volontiers élégiaques, ſuffit pour établir ſon caractére. Proclus dit formellement que Philétas excella dans le genre élégiaque ; & Quintilien ſemble lui déférer le ſecond rang parmi ceux qui s'y étoient appliqués : *ſecundas confeſſione plurimorum Philetas occupavit.* In Photio. Quintil. lib. 10. c. 1.

Pour *Callimaque*, fils de Battus, & qui rapportoit ſon origine au fondateur de Cyréne, où il avoit pris naiſſance, on le regardoit, au témoignage du même Quintilien, comme le maître de l'élégie, *cujus princeps habetur Callimachus.* Catulle ſe fit honneur de traduire ſon poëme ſur la chevelûre de Bérénice, & de tranſporter quelquefois dans ſes propres écrits les penſées & les expreſſions du poëte Grec. Et Properce, malgré ſes talens, malgré l'orgueil ſi ordinaire aux poëtes n'ambitionnoit que le titre du Callimaque Romain : Ibid.

Ut noſtris tumefacta ſuperbiat Umbria libris,
Umbria Romani patria Callimachi. L. 4. el. 1.

Si donc Ovide ſemble lui reprocher qu'il manque de génie, il faut penſer, avec Henry Etienne, qu'Ovide meſuroit le génie du poëte Grec au ſien propre, qu'il ne ſçût point aſſez maîtriſer ; ou plûtôt il faut croire, avec Daniel Heinſius, qu'Ovide entendoit par le génie H. Steph. ep. in Ovid. Proleg. in Heſiod.

cette impétuosité surnaturelle qui emporte le poëte d'une maniére insurmontable, & que nous nommons proprement Enthousiasme, ou fureur divine. Or cette impétuosité qui eût été nécessaire à Callimaque, * s'il avoit entrepris de chanter la guerre des Titans, ou la colére d'Achille, Callimaque n'en avoit pas besoin pour célébrer Lydé, † ou les amours d'Acontius & de Cydippe; ni même pour atteindre à la perfection de l'élégie, qui, comme je crois l'avoir établi, demande bien plus l'art du poëte que les fougues de son imagination. Aussi Ovide ne laisse-t-il pas d'assûrer au même endroit dont il est question, que Callimaque sera célébré dans tout l'univers, & dans tous les âges; &, ce qui m'a semblé digne de remarque, c'est sur l'art du poëte Grec qu'Ovide a fondé sa prédiction :

Battiades toto semper cantabitur orbe;
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

Ce n'est donc pas qu'Ovide ait prétendu, comme le croit Vossius, qu'il y eût dans la maniére de Callimaque trop d'étude & trop d'affectation; ces défauts seroient bien plus propres à décréditer un poëte, qu'à faire passer ses ouvrages à la derniére postérité. Et si Callimaque a mérité ce reproche, & celui que d'autres critiques lui font, d'avoir choisi les termes les moins propres & les plus obscurs; ces différens reproches tombent, non sur ses élégies qu'Ovide ‡ même jugeoit pleines de douceur, mais sur ses Hymnes peut-être, & certainement sur ses Αἴτια, dont par cette raison Properce déconseilloit l'imitation.

Joseph. Scal. in poster. p. 187.

De toutes les poësies de Callimaque, dont Meursius & Bentley ont donné le catalogue, il n'est échappé aux injures du temps qu'une partie de ses Hymnes, quelques épigrammes, & une espéce d'élégie sur la mort du poëte Héraclite. Callimaque avoit composé beaucoup d'autres élégies, dont vrai-semblablement Lydé fut l'objet. Peut-être aussi que la seconde Laïs fut la matiére de quelques-unes; car Her-

Turneb. adv. l. 20. c. 30. Prop. l. 2. Meurs. in not. ad Hellad. Bentl. in edit. Call. Grævianâ.

* Sed neque Phlegræos Jovis, Enceladique tumultus
Intonet angusto pectore Callimachus. Prop. l. 2. el. 1.

† Callimachus numeris non est dicendus Achillis.
Cydippe non est oris, Homere, tui. Ovid.

‡ Callimachi molle iter. Ovid.

méſianax nous apprend que Callimaque entreprit pour Laïs le voyage de Corinthe. Elles étoient téndres & paſſionnées, ces élégies; & c'eſt par cette raiſon que Méléagre aſſigna le myrte à leur auteur, & qu'Ovide en défendoit expreſſément la lecture; Hermeſ. in Athen. l. 13. Ovid. de remed.

Callimachum fugito; non eſt inimicus amori.

Les talens de Callimaque ne ſe bornérent pas uniquement à la poëſie, il avoit embraſſé tous les genres de littérature; c'eſt du moins le témoignage que lui rendoit Cicéron, & à d'autres anciens, en ſe plaignant de l'état où les arts étoient tombés de ſon temps, parce que les Romains négligeoient la multiplicité des connoiſſances. Ainſi jugeoit Cicéron, bien différent de ces génies bornés, qui croient qu'il eſt impoſſible de réuſſir en s'appliquant à différens genres; comme ſi vôtre exemple, Meſſieurs, n'en prouvoit pas d'une maniére invincible la poſſibilité. Cic. in orat.

Le ſiécle de Philétas & de Callimaque vit encore *Myro* de Byzance, laquelle s'étoit acquis de la réputation par ſes élégies, & un autre poëte, dont les talens firent honneur à la ville d'Halicarnaſſe. C'eſt *Héraclite*, qu'il ne faut confondre ni avec le philoſophe, ni avec un autre poëte du même nom. Callimaque avec qui il avoit vêçu dans une liaiſon intime, pleura ſa mort; & les vers qu'il fit en cette occaſion, nous ont été conſervés par Diogéne Laërce. Les élégies d'Héraclite y ſont extrêmement vantées pour leur douceur. Callimaque les déſigne par le mot ἁηδόνες. " Hoſte d'Halicarnaſſe, dit-il, " vous n'êtes plus que cendre & que pouſſiére, mais vos élégies vi- " vront à jamais; & le tems qui détruit tout, les reſpectera:" Strab. l. 4. In vitâ Heracl. Diog. Laert.

Αἱ δὲ τεαὶ ζώουσιν ἀηδόνες, ἧσιν ὁ πάντων
Ἁρπακτὴρ αἰὼν οὐχ ἐπὶ χεῖρα βαλεῖ.

Hermeſianax naquit dans la ville de Colophon. Pauſanias donne en pluſieurs endroits à ce poëte le titre d'Elégiaque; & Athénée nous a conſervé un morceau conſidérable du troiſiéme livre de ſes élégies, où il parle des poëtes qui s'étoient livrés à l'amour. Ces élégies étoient adreſſées à la fameuſe Léontium, pour laquelle Epicure avoit conçû une paſſion ſi violente, & qui ne rougit point d'allier la débauche la plus outrée avec l'étude de la philoſophie. Hermeſianax In Attic. & Bœotic. Ath. l. 13.

Athen. loc. cit.

méſianax parut auſſi dans la foule des amans de Léontium ; & c'eſt par cette circonſtance échappée à Voſſius, que Ménage a déterminé le tems où fleurit Herméſianax. Il en réſulte en effet, que ce poëte fut contemporain d'Épicure, qui mourut dans la cent vingt-ſeptiême olympiade.

Menag. hiſt. mul. Philoſ.

Je croirois volontiers que c'eſt au même Herméſianax, que Nicandre a dédié ſes ouvrages ; mais Nicandre aiant fleuri ſous Attale, roi de Pergame, vers la cent cinquantiéme olympiade, il faudroit donner une trop longue vie à Herméſianax ; ainſi j'ignore quel eſt celui de Nicandre, & quel eſt encore cet Herméſianax, fils d'Agonée, dont fait mention Pauſanias, & à qui ceux de Colophon avoient érigé une ſtatuë. Je ſçais ſeulement qu'il y a eû un autre Herméſianax né dans l'iſle de Naxe, & qui avoit fait l'éloge d'Athénes.

In Æliac. poſter. Agatharchid. in Phot.

Outre les trois livres d'élégies dont j'ai parlé, Herméſianax avoit compoſé des vers élégiaques contre le centaure Eurytion ; car, pour les hiſtoires d'amour qu'ont employées Parthénius & Antoninus Libéralis, elles ne conſtituent point un ouvrage différent du recueil des élégies, puiſqu'elles en ſont tirées.

Pauſan. in Achaic.

Je terminerai ici mes recherches ſur les élégiaques Grecs ; car, que dirois-je, Meſſieurs, qui méritat vôtre attention, de *Phædime* né en Macédoine, & dont il y a quelques épigrammes dans l'Anthologie ; d'*Hédyle*, mere d'Hédylogue, à laquelle Athénée attribue un poëme élégiaque intitulé *Scylla* ; d'*Agathyllus*, Arcadien cité par le ſeul Denys d'Halicarnaſſe, & une ſeule fois ; d'*Arcéſilaus*, de *Carnéade*, de *Xenocrate*, tous trois différens des philoſophes de leur nom, & dont on ſçait ſeulement qu'Arcéſilaus avoit fait des élégies, & que celles des deux autres étoient froides & obſcures ? Que dirois-je encore de *Butas* * même, auteur d'un ouvrage en vers élégiaques intitulé Αἴτια, ou κεφαλαίων καταγραφὴ, dans lequel il rendoit raiſon des cérémonies payennes, & qu'Ovide pourroit bien avoir imité dans ſes Faſtes ? Que dirois-je enfin du médecin *Andromachus* ou de *Diodore* d'Élée, dont Parthénius cite une élégie ſur Daphné, & que Schottus prétend être de Dionyſiodore, non le joueur de flûte, dans

Steph. in voce Biſanthe. l. 7.

L. 1. antiq.

Diog. Laert.

Schol. not. ad Parthen. Plin.

* Dans Arnobe on lit *Puſas*, dont pluſieurs avoient fait *Plutarque*.

le

le tombeau duquel on trouva une lettre qu'il écrivoit aux Dieux; mais Dionyſiodore de Trézéne, cité par Cicéron & par Plutarque?

Je ferai ſeulement une réflexion générale, & qui ſera comme le réſultat de tout ce diſcours. A qui confond l'élégie avec le vers élégiaque, il ſemble que tout ſujet indiſtinctement ait été la matiére de l'élégie. On employa d'abord les vers élégiaques dans les occaſions lugubres. Callinus & Mimnerme écrivirent l'hiſtoire de leur tems en ces mêmes vers. Les ſages s'en ſervirent pour publier leurs loix; Tyrtée pour chanter la valeur guerriére; Butas pour expliquer les cérémonies & la religion; Callimaque pour célébrer les louanges des Dieux; E'ratoſthéne en traitant des queſtions de mathématique.

Voilà ce qui a fait croire juſqu'ici, que l'élégie étoit un genre vague, & qu'elle n'excluoit aucun ſujet; & c'eſt encore ce qui a déterminé Robortellus à diſtinguer deux eſpéces d'élégie; l'une propre à animer les combattans, & qu'il rapporte à la muſique Phrygienne; l'autre qui convient aux plaintes, & qu'il nomme *Aulétique*. Rien n'eſt moins exact que cette diviſion, qui n'embraſſe ni les poëmes hiſtoriques, ni les poëmes didactiques en vers élégiaques. Je ſuivrois donc plûtôt le ſentiment de ceux qui diviſent l'élégie en vraie élégie, & en élégie improprement dite. Mais, puiſque ſuivant la doctrine d'Ariſtote, c'eſt l'union de la matiére & de la forme qui conſtitue les différentes eſpéces de poëmes; n'eſt il pas plus ſimple & plus naturel de dire, que tout poëme qui employant le vers élégiaque ne déplore point quelque malheur, ou ne peint ni la triſteſſe, ni la joye des amants, ‡ n'eſt point une élégie, mais un poëme hiſtorique, ou didactique, ou de quelque autre nature en vers élégiaques? Horace n'ignoroit pas les divers uſages auquels ces vers avoient été employés; cependant il ſemble reſtreindre l'élégie aux plaintes en général, & aux chants de triomphe des amans:

Robort. in Poet. Ariſt.

Gallut. de Eleg.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.

In Art. poet.

‡ Heroïcum & Pentametrum ubi juncta fuerint, Elegiacum carmen vocatur. *Beda de Metris.*

SECOND DISCOURS
SUR
LES POETES ELEGIAQUES.

15 de Novembre 1729. Assemblée publique.

LA poësie fut long-tems ignorée, ou peut-être mépriſée des Romains: ils n'avoient encore que des hymnes groſſiers, & des annales en vers, deſtitués de nombre & d'harmonie, quand la Sicile paſſa ſous leur domination. Alors Livius Andronicus, Grec d'origine, leur inſpira avec l'amour du théâtre, quelque goût pour un art ſi noble & ſi excellent; mais ce goût ne commença de ſe perfectionner, * qu'après que la Grece aſſujettie leur eût donné des modéles. Bien-tôt à leur imitation ils tentérent les mêmes routes; & leur émulation étant de plus en plus excitée, ils réuſſirent enfin à le diſputer preſque en tous les genres, à ceux mêmes qu'ils imitoient.

Porc. Licin. apud Gell. l. 17. cap. ult. Quintil. l. 10. c. 2. Cic. in 3. de Orat. & Tuſc. quæſt. 1, 2.

Parmi les grands hommes qui contribuérent davantage au progrès de leur poëſie, on vit paroître ſucceſſivement Tibulle, Properce, & Ovide; (car je laiſſe Gallus, Valgius, Paſſienus, dont le tems nous a envié les élégies; Pedon même, dont il nous en reſte deux aſſez médiocres ſur la mort de Mécénas;) & ces poëtes, malgré la différence de leur caractére, ont fait admirer leur talent pour le genre élégiaque.

De Gallo Quintil. l. 10. c. 1. De Valg. Horat. l. 1. ſat. 10. Tib. l. 4. el. 1. De Paſſieno Plin. l. 9. ep. 22. Turneb. adverſ. lib. 9. c. 9. Muret. in dedic. Schol. in Propert. &c.

Or cette différence dans la maniére qu'ils ont ſuivie, a fait porter ſur leur mérite des jugemens bien oppoſés. Tibulle, au langage des uns, eſt le cygne d'Apollon, & le prince des poëtes Elégiaques: d'autres élévent Properce au-deſſus de Tibulle & d'Ovide, comme plus ſçavant, plus varié, plus exact imitateur des Grecs: Ovide encore a ſes partiſans, & le grand nombre des modernes, ébloui des

* Græcia capta ferum victorem cepit. *Horat.*

traits

traits ingénieux, dont ſes élégies ſont ſemées, lui donne hautement la préférence.

Gifan. Apol. pro poët. Lat. Florid. Sab. &c.

Qui la mérite en effet cette préférence, & pour qui ſe déclarer dans une ſi grande contrariété d'opinions & de goûts? C'eſt uniquement ce que j'ai réſolu d'examiner dans ce diſcours ſur les élégiaques Latins. Non toutes fois que je veuille m'ériger en juge des talens, ou que j'entreprenne de marquer à chacun de ces poëtes le véritable rang qu'il doit occuper ſur le Parnaſſe; je ne prétends, Meſſieurs, que vous propoſer mes obſervations, & ſuivant le jugement que vous en porterez, m'affermir dans mon ſentiment, ou le rectifier. Mais avant que de m'expliquer, permettez-moi de rappeller en peu de mots les grandes régles de la poëſie, ces régles primitives qui s'étendent également à tous les genres, & dont l'obſervation a toûjours été, & ſera toûjours indiſpenſable, parce qu'elles ont leur fondement dans la nature.

Toute poëſie eſt une imitation, mais une ſorte d'imitation, qui pour être parfaite, doit exciter dans l'imagination, les mêmes mouvemens qu'y exciteroient les objets réels, & produire les mêmes effets que produiroit la vérité.

Pour exciter ces mouvemens, & produire ces effets, il faut des images vives & naturelles tout enſemble. Si les images n'exprimoient pas la nature, l'eſprit s'appercevroit aiſément de la fiction, puiſqu'elle n'auroit point les couleurs du vrai. Et ſi les images étoient foibles, l'eſprit ne ſeroit point occupé, & par une ſuite néceſſaire il ne ſe prêteroit point à cette même fiction.

Or, les images ne ſont portées à l'eſprit que par le moyen des paroles ou de l'expreſſion. Il faut donc abſolument que l'expreſſion ſoit vive auſſi & naturelle: vive, autrement les images ne feroient que des impreſſions légéres: naturelle, c'eſt à dire, accommodée aux ſujets, ſelon les loix de la bienſéance. Dans les ſujets héroïques, elle doit avoir un air de nobleſſe & de grandeur; dans les ſujets tendres, un air de délicateſſe & de douceur; mais toûjours, & dans tous les ſujets, un air de ſimplicité.

Je dis le même à proportion, des autres moyens que la poëſie employe dans ſes imitations. Le nombre & l'harmonie doivent va-

rier ſuivant les différens genres, & concourir avec les images & l'expreſſion, à rendre heureuſement la nature.

Examinons maintenant ſur ces principes les poëtes dont il eſt queſtion, & commençons par Tibulle.

De tous les poëtes Latins qui s'appliquérent à l'élégie, *Tibulle* eſt peut-être le ſeul qui en ait conçû le vrai caractére, ou du moins qui l'ait parfaitement exprimé. Ce déſordre ingénieux qui eſt comme l'ame de la poëſie élégiaque, parce qu'il eſt ſi conforme à la nature, il a ſçû le jetter dans ſes élégies. On diroit qu'elles ſont uniquement le fruit de la paſſion. Les différentes parties qui les compoſent, déſunies, ſéparées, ſemblent ne former que des tous irréguliers. Un écart eſt ſuivi d'un nouvel écart. Une digreſſion attire une autre digreſſion. Rien de médité, rien de concerté : nul art, nulle étude en apparence. Mais le déſordre qui regne dans ces mêmes élégies n'eſt-il pas un tour ſecret qui en lie le deſſein, & qui leur donne toute la juſteſſe & toute la régularité dont elles étoient ſuſceptibles ?

Différens écrivains ont prétendu juſtifier les écarts de Tibulle par ceux de Pindare & d'Horace ; comme ſi la pratique de Tibulle avoit beſoin d'être juſtifiée, ou que celle d'Horace, & de Pindare même, qui d'ailleurs lui étoit étrangére, fût la ſouveraine raiſon. La nature ſeule eſt cette raiſon ſouveraine ; & c'eſt elle ſeule que Tibulle s'eſt propoſé d'imiter, & qu'il a en effet imitée, quand il a ſi bien repréſenté par le déſordre de ſes élégies, le déſordre qui accompagne la paſſion.

Il en exprime encore ſi habilement les caractéres ; il en peint les mouvemens & les effets d'une maniére ſi vive & ſi naturelle, que ſes peintures ont tout l'air de la vérité. Il déſire, il craint, il eſpére ; il blâme, il approuve ; il loue, il condamne ; il déteſte, il aime ; il s'irrite, il s'appaiſe ; il paſſe en un moment des priéres aux menaces, des menaces aux ſupplications. Rien dans ſes élégies qui puiſſe faire appercevoir de la fiction : ni ces termes ambitieux qui forment une eſpéce de contraſte, & ſuppoſent néceſſairement de l'affectation : ni ces alluſions ſçavantes, ou ces traits brillants qui peuvent bien ſurprendre l'admiration, mais qui au fonds décréditent le poëte, parce qu'ils

qu'ils font diſparoître la nature, & qu'ils détruiſent la vrai-ſemblance. Dans Tibulle, tout reſpire la vérité; les ſentimens qu'il exprime; les termes qu'il employe; le nombre même & l'harmonie de ſa verſification, dont la grace & la douceur ſe font ſentir aux moins intelligens. Tibulle eſt tendre, naturel; paſſionné, délicat; noble ſans faſte; ſimple ſans baſſeſſe; élégant ſans artifice. Il ſent tout ce qu'il dit, & le dit toûjours de la maniére dont il le faut dire, pour perſuader qu'il le ſent. † Il aime, en un mot, comme s'il étoit pénétré d'amour, & ſe plaint comme un homme déſolé. Auſſi, ſoit qu'il ſe repréſente dans un déſert inhabité, mais que la préſence de Sulpitie lui fait trouver aimable: ſoit qu'il ſe peigne accablé d'ennuis, & réglant, comme s'il devoit expirer de ſa douleur, & l'ordre & la pompe de ſes funérailles, il ſaiſit, il attache, il touche, il pénétre: &, quoi qu'il repréſente, il tranſporte ſon lecteur dans toutes les ſituations qu'il décrit. Lib. 4. el. 13. Lib. 1. eleg. 1. & lib. 3. el. 2.

Properce eſt exact, ingénieux, ſçavant: le titre de * Callimaque Romain, dont il ſe pare avec quelque complaiſance, il le mérite par le tour de ſes expreſſions, qu'il emprunte communément des Grecs, & par leur cadence, qu'il s'eſt propoſé d'imiter, au moins dans une partie de ſes élégies. Elles ſont l'ouvrage des Graces mêmes, dit Turnébe; & n'aimer pas leur auteur, c'eſt ſe déclarer ennemi des Muſes, ajoûte un autre critique. Cependant, le dirai-je? on remarque trop de travail dans les élégies de Properce, & l'art s'y fait trop appercevoir: non que les choſes qu'il exprime s'éloignent toûjours de la vérité; mais ce qu'elles pourroient avoir de naturel, il le gâte par les traits hiſtoriques, ou fabuleux, qu'il y mêle continuellement. Turneb. adverſ. l. 8. c. 2. Juſt. Lipſ. l. 2. ant. lect. c. 10.

Veut-il inſpirer à Cynthie la haine du luxe, & l'amour de la ſimplicité dans ſes ajuſtemens; quelque ſçavante que l'on ſuppoſe Cynthie, pourquoi mêler avec ces fleurs qui naiſſent d'elles-mêmes, & dont la terre eſt ſi ornée; avec ces coquillages, qui, par la variété des couleurs qu'ils offrent aux yeux, rendent ſi agréables les rivages de la mer; avec le chant des oiſeaux, qui plaît d'autant plus ſûrement, qu'il eſt ſans art: pourquoi mêler, dis-je, avec des images ſi L. 1. el. 2.

† Amat ut qui veriſſime, dolet ut qui impatientiſſime. *Plin. de Paſſieno*, l. 9. ep. 22.

* Umbria Romani patria Callimachi. Lib. 4. el. 1. v. 64.

riantes

riantes & ſi naturelles, ces traits ſi recherchés de Phœbé, & de ſa ſœur Hilaïre, qui ne dûrent point à l'artifice de leur parûre la tendreſſe de Caſtor & de Pollux ; d'Hippodamie, qui, portée ſur un char étranger, ne plût point à Pélops par des couleurs empruntées ; & principalement ce trait ſi peu vrai-ſemblable de la fille du fleuve Evénus, qui n'étoit parée que de ſa propre beauté, quand Apollon & Idas en vinrent aux mains à ſon occaſion ?

Properce ne met pas toûjours une image naturelle à côté d'un trait hiſtorique ou fabuleux. Souvent pour exprimer les choſes les plus ſimples & les plus communes, il répand à pleines mains l'érudition. Cynthie verſe-t-elle des larmes ? Jamais cette femme ſuperbe, qui fut transformée en rocher, Niobe n'en répandit autant. Elle en verſe de plus amères que Briſeïs, lorſqu'elle fut enlevé, ou qu'Andromaque dans les premiers momens de ſa captivité.

L. 1. el. 16.

Cynthie eſt-elle légérement aſſoupie ? Telle fut, ou la fille de Minos, lorſqu'abandonnée par un amant perfide, elle s'endormit ſur le rivage ; ou la fille de Céphée, quand, délivrée enfin d'un monſtre affreux, elle céda au ſommeil qui vint la ſurprendre. Et, ce que l'on n'imagineroit pas qui pût être dit à une perſonne que l'on aimeroit, telle eſt encore une Bacchante du mont Edonien, lorſqu'excédée de fatigues, elle ſe couche ſur les bords émaillés de l'Apidan.

L. 1. el. 3.

Voilà peut-être ce qui a fondé les éloges, dont Properce eſt comblé par quelques ſçavans ; car on ſe paſſionne volontiers pour les choſes qui ſont au-deſſus de la portée ordinaire, & dont on croit avoir ſeul l'intelligence. Mais de-là je ne ſçais quelle rudeſſe dans ſa verſification ; de-là cette obſcurité que ſans de longs commentaires on ſe flatteroit inutilement de pénétrer, & qui fatiguant l'eſprit, empêche qu'il ne s'abandonne aux fictions du poëte.

Pour *Ovide*, je ne lui reprocherai point abſolument qu'il ait prodigué l'érudition ; moins encore l'accuſerai-je de n'avoir pas entendu ſa langue naturelle, ainſi que l'en ont accuſé Victorius & Lambin, & qu'on le prétendoit encore au commencement du dernier ſiécle, comme nous l'apprenons de Paſſerat.

Ovide eſt léger, abondant, fleuri ; il ſurprend, il étonne par ſon incomparable facilité. Mais puiſqu'il faut que je m'explique, Ovide veut trop paroître ſpirituel ; au lieu de ſuivre la nature, il court

après

après des ornemens frivoles; il répand des fleurs au lieu de montrer des ſentimens. Quand je parle ainſi d'Ovide, vous entendez, Meſſieurs, que je n'en parle que comme d'un poëte élégiaque, & que j'exclus ſes Métamorphoſes qui n'ont rien de l'élégie, ſes Faſtes mêmes qui n'en ont que la forme extérieure, & qui, au jugement des meilleurs critiques, ſont la plus achevée de ſes productions. C'eſt-là en effet, & là ſeulement qu'il eſt ſupérieur à lui-même: partout ailleurs juſques dans ſes Héroïdes, que l'on peut au reſte regarder comme la fleur de l'eſprit Romain, ſi je puis uſer de cette expreſſion, il ne ſçait point maîtriſer ſon imagination, lorſqu'une fois elle eſt échauffée, ni modérer la demangeaiſon qu'il a de faire briller de l'eſprit.

S'il veut perſuader à Corinne, que malgré ſon infidélité, il ne peut ſe deffendre de l'aimer, il *fait quereller les ſens & la raiſon*; il donne dans les pointes & dans les antithéſes, il néglige les ſentimens, pour faire briller la penſée. Le crime de Corinne ſollicite ſa haine; mais la beauté de Corinne ſollicite ſon amour: il hait ſes mœurs, mais il aime ſa perſonne; il déteſte ſes actions, mais il adore ſes charmes; il ne peut ni vivre avec elle, ni vivre ſans elle: Boileau, Art. poët. Chaul. ode à l'eſprit.

Luctantur, pectuſque leve in contraria ducunt
Hæc amor, hæc odium. Sed puto, vincit amor.
Nequitiam fugio, fugientem forma reducit.
Averſor morum crimina, corpus amo. . . .
Facta movent odium, facies exorat amorem.

Ovide a beau dire qu'il eſt touché; à la maniére dont il le dit, on s'apperçoit de la fiction: on ſent bien qu'il eſt poëte, mais on ſent également qu'il n'eſt point amoureux. Amor. l. 3. el. 11.

Un autre défaut d'Ovide, & qui fait auſſi remarquer la fiction, c'eſt qu'il aime à s'égayer juſques dans les ſujets les plus graves & les plus ſérieux. Le vaiſſeau qui le porte au lieu deſtiné pour ſon éxil, eſt-il accueilli de la tempête? Il s'amuſe à compter les flots qui ſe ſuccédent les uns aux autres avec impétuoſité, & dont la fureur lui annonce un naufrage prochain: Triſt. l. 1. el. 2.

Qui venit hic fluctus, fluctus ſupereminet omnes,
Poſterior nono eſt, undecimoque prior.

S'il faut l'en croire, la mort toute préſente qu'elle eſt, n'a rien qui l'étonne, il la brave en homme intrépide; mais il ne peut ſe réſoudre à ſervir de pâture aux poiſſons:

Ibid. *Et non æquoreis piſcibus eſſe cibum.*

Et, de peur que l'on ne s'imaginât qu'il écrivoit après coup: je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la même tempête, je vois ce qui l'irrite; c'eſt que malgré ſes ménaces, j'aye l'aſſûrance de faire des vers. Il eſt juſte qu'elle l'emporte ſur un mortel. Eh bien, ajoûte-t-il, je ceſſe d'écrire; qu'elle ceſſe donc auſſi de nous menaçer:

Improba pugnat hyems, indignaturque quod auſim
Scribere, ſe rigidas incutiente minas.
Vincat hyems hominem: ſed eodem tempore quæſo,
Ipſe modum ſtatuam carminis, illa ſui.

C'eſt en vain qu'Ovide ſe peint comme actuellement expoſé au péril, il ne m'intéreſſe point en ſa faveur; je ne partage point ſes dangers, parce que j'apperçois la fiction, & que je me dis à moi-même: quand il tenoit ce langage, il étoit déja parmi les Sarmates, ou du moins il entroit dans le port.

Bien différent encore de cet admirable peintre dont * Pline fait mention, qui donnoit toûjours plus de choſes à deviner au ſpectateur, qu'il n'en exprimoit; Ovide ne laiſſe rien à deviner, il exprime toûjours plus qu'il ne peint; il offre une idée ſous toutes les images dont elle eſt ſuſceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuiſé les images qui peuvent la repréſenter. Cette abondance exceſſive eſt comme le fonds de ſon caractére; & les exemples en ſont ſi fréquens dans ſes élégies ſur-tout, qu'elle n'a pas beſoin d'être prouvée. Il aime ce qui eſt ſuperflu; il s'en tient rarement au ſeul néceſſaire: en quoi conſiſte pourtant l'excellence d'un ouvrage, qui n'eſt jamais plus parfait, que quand on ne peut rien y retrancher, ſans en altérer la perfection.

Tels ſont les défauts qui me frappent dans Ovide, & qui, malgré ſes talens, me détermineroient à lui préférer pour le genre élégiaque & Tibulle, & Properce. Subſtituer en effet des traits qui brillent à

* Intelligitur plus ſemper, quàm pingitur. *Plin. hiſt.* l. 35. c. 10.

des

des ſentimens qui expriment la nature, eſt-ce un mérite ? Et ces mêmes traits, en général, exigent-ils tant de ſupériorité ? On ſent bien qu'il ne faut pour cela qu'un certain tour dans l'imagination. L'imagination, à la vérité, eſt une partie abſolument néceſſaire au poëte ; mais ſi le jugement ne l'accompagne, ſi le jugement ne la dirige, jamais le poëte ne produira rien qui approche de la perfection. Il violera ſans ceſſe les loix de la bienſéance, qui eſt de toutes les régles la plus univerſelle. Il peindra bien des groteſques, je l'avoue, mais jamais il ne peindra la nature que par un effet du hazard.

Maintenant, ſi j'avois à décider ſur la préférence entre Tibulle, Properce, & Ovide, j'avouerai ingénuement que je ſerois tenté de la donner à Tibulle. Ses images, ſes expreſſions, le nombre même & l'harmonie de ſa verſification, tout, excepté la cadence que je voudrois qu'il eût variée davantage à l'imitation des Grecs, me paroît mieux aſſorti au caractére de l'élégie. Pour ſentir combien il l'emporte ſur Properce même, & principalement ſur Ovide, il ne faut que les comparer dans les mêmes ſujets. Ils ont ſouvent déclamé contre l'avarice de leur ſiécle en général ; mais ils ont fait en particulier des plaintes ou des élégies ſur l'avarice de leurs maîtreſſes. Le paralléle eſt aiſé.

Properce, au lieu de peindre le vice dont il ſe plaint avec des couleurs qui le rendiſſent odieux, ſe contente d'en rechercher la cauſe, & de l'attribuer à l'amour de ces ſuperfluités que Tyr & l'Arabie envoyoient à Rome. Il fait enſuite une aſſez belle peinture de la ſimplicité des premiers tems, où préſenter à l'objet de ſa tendreſſe des raiſins avec leurs pampres, ou bien des oiſeaux d'un plumage diverſifié, c'étoit preſque outrer la magnificence :

Illis pompa fuit decuſſa Cydonia ramo,
Et dare puniceis plena caniſtra rubis . . . L. 3. el. 12.
Et portare ſuis veſtitas frondibus uvas,
Aut variam plumæ verſicoloris avem.

Mais cette peinture qui contraſte ſi bien avec celle qui a précéde, auroit produit ſans doute un plus bel effet, ſi le poëte ne les avoit point ſéparées par des récits hiſtoriques : le reſte de l'élégie n'eſt qu'une

qu'une invective contre les Romains, chez qui l'or décidoit du mérite, des talens, & des dignités.

Ovide paroît plus judicieux dans ſon deſſein, qui d'ailleurs différe peu de celui de Tibulle: ils ont tous deux entrepris de faire déteſter ce genre d'avarice qui excitoit leur indignation. Ovid commence aſſez heureuſement, je l'avouë, bien qu'à l'ordinaire il ſe montre plus ſpirituel que paſſionné; mais la ſuite répond mal au début: quelles raiſons, quels motifs propoſe-t-il pour détourner de l'avarice? La nudité de l'amour, & l'exemple des animaux privés d'intelligence & de raiſon.

Amor. l. 2. el. 4.

Non equa munus equum, non taurum vacca popoſcit;
Non aries placitam munere captat ovem.

Je paſſe rapidement ſur des images ſi ruſtiques & ſi groſſiéres.

Tibulle, après des imprécations contre lui-même, & contre les Muſes, dont les faveurs ſont inutiles à ſon amour, ſe livre aux mouvemens les plus impétueux. " J'irai, dit-il, dans les temples: " j'en arracherai les ornemens ſacrés: je m'en prendrai ſur-tout à " Vénus, puiſqu'auſſi-bien c'eſt elle qui me pouſſe au crime, en me " donnant une maîtreſſe avare; & je ne craindrai point de porter " ſur ſes autels des mains ſacriléges, *ſacrilegas ſentiat illa manus.* " Périſſe, continuë-t-il, quiconque s'occupe à teindre les étoffes en " couleur de pourpre, ou va chercher dans les entrailles de la terre " les rubis, & les émeraudes: voilà quelles ſont les funeſtes ſources " de l'avarice. Puis, s'adreſſant à Néméſis: Pour vous, qui déſhonnorez par ce vice infame les dons que le ciel vous a prodigués, " puiſſe le feu dévorer vos injuſtes richeſſes: la jeuneſſe Romaine " en triomphera de joye; & quand vous ne ſerez plus, il ne ſe " trouvera perſonne qui pleure à vos funérailles, ou qui veuille vous " rendre les derniers devoirs."

L. 2. el. 4.

Tib. ibid.

Nec erit qui lugeat ullus,
Nec qui det mœſtas munus in exequias.

Le ſujet des trois élégies eſt le même; mais quelle différence dans le deſſein, & ſur-tout dans l'exécution! Properce, à la vérité, a des peintures naïves, & des traits admirables; mais rend-il bien la nature,

ture, en ſe jettant, comme il fait, dans l'hiſtoire & dans la fable, & en oppoſant tranquillement aux mœurs corrompuës de ſon ſiécle le déſintéreſſement des premiers tems ? On voit dans Ovide un poëte qui cherche à briller, & qui n'a ni paſſion ni délicateſſe ; de-là ce ridicule * badinage ſur la nudité de l'amour, & de-là ces exemples révoltans qu'il emprunte des animaux †.

Tibulle ſeul eſt pénétré de ce qu'il dit ; aux tranſports qu'il fait éclater, tantôt contre lui-même ou contre les Muſes, & tantôt contre ceux qui entretiennent le luxe, ou bien contre Néméſis, on ſent qu'il eſt véritablement paſſionné. Il ne ſonge point à ſe faire valoir par l'eſprit & par la facilité, comme Ovide, bien qu'il eût de l'eſprit & de la facilité ; ni par l'exactitude & par l'érudition, comme Properce, quoiqu'il eût pû, s'il avoit voulu, ou dû le vouloir, montrer peut-être autant d'exactitude & d'érudition. Il s'attache uniquement à bien repréſenter la nature ; on ne voit que la nature dans ſes poëſies, l'art du poëte eſt caché, & pour l'appercevoir, il faut des réflexions & l'intelligence des régles. Tibulle, en un mot, eſt plus ſimple & plus élégant, plus tendre & plus delicat.

Au reſte, quoique j'eſtime infiniment Tibulle, je ſuis bien éloigné de reconnoître en lui tous les talens que divers commentateurs lui ont accordés. Qu'il eût un goût exquis, & que dans les ouvrages d'eſprit, rien n'échappât à ſa pénétration, ni beautés, ni défauts ; le témoignage ‡ d'Horace qui le prend pour juge de ſes écrits, ne permet pas d'en douter : mais qu'il réuſsît également à pleurer les amours dans des élégies, & à chanter en vers héroïques les actions des Rois, voilà ce que j'ignore, & ce que je ne conclurai point de ſon panégyrique de Meſſala, qui, dans le dernier ſiécle, à été le ſujet d'une vive conteſtation entre deux célébres écrivains de la même ſocieté ; moins encore le conclurai-je, comme a fait M. Dacier, d'une ancienne épigramme dont il applique deux vers à Tibulle, quoique le dernier de ces vers ſe rapporter qu'à lui :

Le P. Rapin, & le P. Vavaſſeur. Remarq. ſur. l'épît. 4. du liv. 1. d'Horace.

* Quîd puerum Veneris pretio præſtare jubetis ?
Quo pretium condat, non habet ille ſinum. *Amor. l. 2. el. 4.*

† Sumite in exemplum pecudes ratione carentes, &c. *Ibid.*

‡ Albi ſermonum noſtrorum candide judex. *Ho at. l. 1. ep. 4.*

Te quoque Virgilio comitem, non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos miſit ad Elyſios :
Ne foret aut Elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Quant à ſes talens pour l'élégie, ſi, après ce que vous avez entendu, Meſſieurs, j'avois beſoin d'autorités, je n'en manquerois, ni pour confirmer ce que j'ai dit à l'avantage de Tibulle, ni pour appuyer ce que j'ai avancé contre Ovide ; & quand j'aurois hautement donné la préférence à Tibulle, j'aurois pour moi le ſentiment d'un ancien auſſi éclairé que judicieux, & dont l'autorité en ces matiéres ne peut être conteſtée, je veux dire Quintilien. Tibulle, à ſon avis, eſt celui des poëtes Latins qui s'eſt le plus diſtingué dans l'élégie par ſon élégance & ſa pureté : *mihi terſus atque elegans maxime videtur autor Tibullus.* Il ajoûte à la vérité, qu'il y en a qui aiment mieux Properce, *ſunt qui Propertium malint.* Mais quelle induction tirer de ces derniéres paroles ? qu'il n'a point voulu prononcer ? qu'il balançoit entre Tibulle & Properce, ainſi que Muret le ſoûtient ? non ſans doute. Il s'eſt énoncé pour ce qui regarde ſon goût particulier, en termes trop clairs & trop précis : *mihi videtur.* Il en réſulteroit au plus, qu'il a craint de bleſſer ceux de ſes contemporains qui penſoient autrement que lui ; ce qui pouvoit arriver, ſi ſa propoſition avoit été abſoluë & excluſive en faveur de Tibulle.

Quint. inſt. l. 10. c. 1.

Lorſqu'il eſt queſtion d'Ovide, il n'apporte pas la même circonſpection. Il décide ſans ménagement ; & c'eſt une preuve convaincante que ce poëte étoit moins admiré au tems de Quintilien, qu'il ne l'eſt aujourd'hui : *Ovidius utroque laſcivior.* Ovide s'abandonne trop au feu de ſon imagination ; il s'égaye trop ; il eſt trop amoureux de ſon bel eſprit ; il ne peut réſiſter à la demangeaiſon qu'il a de le faire briller ; il eſt plus fardé, moins naturel que Tibulle, ni que Properce. Car c'eſt ainſi que j'explique le terme * *laſcivior* d'après Quintilien lui-même.

Sénéque le philoſophe, lui qui court ſans ceſſe après l'eſprit, & qui par-là même étoit intéreſſé à juſtifier Ovide ſur cet article, ne lui eſt

* Laſcivus & nimium amator ingenii ſui. *Ibid.*

pourtant pas plus favorable ; † il le caractériſe de la même façon, & les exemples qu'il apporte vont à confirmer le ſens que j'ai donné au terme de Quintilien.

Sénéque le Rhéteur lui reproche plus d'une fois cette fécondité, cette abondance exceſſive, ſans laquelle il ſeroit plus riche en effet. Et c'eſt pour cela, comme il nous l'apprend, qu'un certain Montanus qui avoit le même défaut, fut ſurnommé l'Ovide des orateurs. Controv. lib. 4. 18.

Ajoûterai-je à ces témoignages anciens des témoignages modernes ? Ovide, au jugement de Patru, eſt le premier déclamateur ; il ſe fait admirer par la beauté de ſon eſprit ; mais enfin il eſt fort éloigné de la maniére de Tibulle & des autres poëtes, qui ſous Auguſte ſe ſont fait, chacun dans leur genre, une réputation immortelle. Œuvres div.

Gravina, qui dans ces derniers tems a été l'un des principaux ornemens de l'Italie, & qui pouvoit y ramener le bon goût, du moins par ſes conſeils & ſes préceptes, Gravina, dans un diſcours qu'il a compoſé exprès ſur la maniére d'étudier, préfére à la lecture d'Ovide celle de Tibulle & de Properce. Mais j'abandonne ces témoignages & beaucoup d'autres qui me paroiſſent ſuperflus, & qui au fonds ne prouvent rien par eux-mêmes, contraires ou favorables : à moins qu'ils ne ſoient précédés d'un examen ſérieux, & qu'ils ne ſoient appuyés ſur de ſolides raiſonnemens. Orat. de inſtaur. ſtud.

J'ajoûterai ſeulement ici que les partiſans d'Ovide devroient au moins l'imiter par ſes beaux endroits, ‡ car il en a de louables ſans contredit ; & non par ceux qui lui ont attiré la cenſure de Sénéque même, & celle de Quintilien. Mais c'eſt préciſément de cette abondance exceſſive, & de ces traits brillans qui lui ſont reprochés, qu'ils font l'objet de leur imitation. C'eſt encore à ſon exemple, qu'ils affectent de renfermer toûjours un ſens complet dans chacun de leurs diſtiques, auſſi-bien que de terminer toûjours leurs vers élégiaques de la même maniére, ſans en varier jamais la cadence. Rien n'eſt

† Nat lupus inter oves, &c. non eſt res ſatis ſobria laſcivire devorato orbe terrarum. *Nat. quæſt. l. 3. c. 27.*

‡ Laudandus partibus. *Quintil. loc. cit.*

plus.

plus oppoſé au caractére de l'élégie que l'une & l'autre affectation. Car eſt-il vrai-ſemblable qu'un homme paſſionné, qu'un homme que la triſteſſe abbat, ou que la joye tranſporte, exprime les différens mouvemens dont il eſt agité, dans une étendue ſi uniforme & ſi réglée? Et cette monotonie dans la cadence ne va-t-elle pas auſſi à détruire la vrai-ſemblance, autant qu'elle eſt propre à fatiguer l'oreille?

Les élégiaques Grecs en uſérent bien différemment; ils évitérent avec un ſoin extrême de réduire leurs penſées en des bornes toûjours égales, & ils variérent leur cadence preſqu'à l'infini. Je ſçais que les Latins ne pouvoient atteindre à cette derniére perfection, parce que leur langue, ainſi que l'a démontré Quintilien, n'avoit ni la même richeſſe, ni la même abondance. Mais, quelque pauvre qu'on la ſuppoſe, ils ont pû, ſuivant la ſupputation que Corréas ‡ en a faite, varier en quarante-cinq façons le dernier hémiſtiche de leurs vers élégiaques. D'ailleurs, cette même langue étoit-elle moins riche & moins abondante pour Ovide, que pour Tibulle, & pour Properce en particulier, dont la cadence, toute éloignée qu'elle eſt de la cadence Grecque, en approche pourtant bien davantage que celle de Tibulle même?

Inſtit. lib. 12. c. 10.

‡ Thomas Correas de Elegia. *Bononiæ* 1590. 4°.

PREMIER

PREMIER MEMOIRE
SUR LES
CHANSONS DE L'ANCIENNE GRECE.

Par M. DE LA NAUZE.

L'USAGE des chanſons eſt fort naturel aux hommes. Elles font le plaiſir & l'amuſement des enfans comme des vieillards, des pauvres comme des riches, & de ceux qui travaillent comme de ceux qui demeurent dans le repos. Ce goût qui ſe trouve dans le fond même de la nature, a dû être général dans tous les ſiécles, & dans toutes les nations du monde. Les Grecs en le cultivant, ont fait par conſéquent ce qu'avoient déja fait les peuples qui les avoient précédés, & ce qu'ont fait depuis ceux qui ſont venus après eux, avec cette différence, à l'avantage des Grecs, que leurs lettres s'etant répanduës plus loin, & ayant ſubſiſté plus long-tems que les autres, leurs chanſons ont paſſé plus facilement à la poſtérité. 5 de Juin. 1732.

Ils n'avoient point encore l'uſage des lettres qu'ils avoient celui des chanſons. Faute de monumens où ils pûſſent alors dépoſer leurs loix & les évenemens de leur hiſtoire, ils les mettoient en chant pour s'en mieux ſouvenir.

Ils chantérent leurs loix, & c'eſt ce qui fit donner le même nom Grec *νόμοι*, aux loix & aux Chanſons. Car Ariſtote demandant la raiſon de cette uniformité de nom pour deux choſes ſi différentes, répond lui-même que c'eſt parce qu'avant la connoiſſance des lettres on chantoit les loix pour ne les point oublier. *Διὰ τί νόμοι καλοῦνται ὃς ᾄδουσιν: ἢ ὅτι πρὸ τῦ ἐπίστασθαι γράμματα ᾖδον τοὺς νόμους ὅπως μὴ ἐπιλάθωνται.* Il eſt vrai que Joſephe a cru, & que Plutarque a ſoupçonné que le terme *νόμος* étoit moderne en comparaiſon de ces premiers tems, & qu'il étoit poſtérieur au ſiécle d'Homére; ce qui détruiroit. Ariſt. probl. 17. 28. Joſeph. contra Apion. Plutarch. de Homeri Poët.

détruiroit le fondement de la remarque d'Ariſtote, & la concluſion qu'on en tire pour établir l'antiquité des chanſons Grecques. Mais Joſephe & Plutarque, parlant ſur-tout avec quelque doute, ne ſauroient balancer l'autorité d'Ariſtote ſur l'antiquité d'un mot Grec, pour ne rien dire d'un hymne à l'honneur d'Apollon, attribué à Homére, où *νόμος* eſt employé pour ſignifier la loi, ou la méthode du chant.

Hom. hymn. in Apoll. v. 20.

Les mêmes raiſons qui obigérent les anciens Grecs à chanter leurs loix avant l'invention des lettres, leur firent auſſi chanter les événemens de leur hiſtoire, & généralement tout ce qu'ils vouloient tranſmettre à leurs deſcendans. Le chant étoit alors le ſeul moyen ſimple & naturel de faire paſſer des peres aux enfans, ce que la nation avoit intérêt à ne point oublier. Cette méthode eut donc lieu pour l'hiſtoire, à peu-près comme pour les loix; & l'uſage de chanter toutes ſortes de ſujets gagna tellement dans la Grece, qu'il continua, même après que les lettres furent introduites; juſques-là que tous les ouvrages des écrivains Grecs antérieurs à Cadmus de Milet & à Phérécydes de Scyros, étoient des piéces de vers qui ſe chantoient. Ce n'étoit pas toûjours de ſimples chanſons, il eſt vrai; mais on doit croire que c'en étoit le plus ſouvent, par l'avantage qu'avoit ce genre d'inſtruction, d'être plus qu'aucun autre à la portée de tout le monde, par ſa ſimplicité & par ſa briéveté.

Strab. lib. 1. Plin. lib. 5. cap. 56. & lib. 7. cap. 56. Apul. lib. 2. Florid. Deſc. Olymp. lib. 1. Orig. c. 37. Suidas in Φερεκύδης.

Lorſque les lettres reçûës dans le ſein de la Grece, y donnérent naiſſance aux arts & aux ſciences, les chanſons firent faire des réfléxions ſur l'air & ſur les paroles dont elles étoient compoſées. Les réfléxions ſur l'air ſervirent d'occaſion aux regles de la muſique, & les réfléxions ſur les paroles produiſirent peu à peu les préceptes de la poëſie. La muſique & la poëſie à leur tour, relevérent le prix des chanſons, & les portérent à un point de perfection où elles n'avoient pû aller dans les ſiécles précédens. L'ordre naturel du progrès des arts fait aſſez ſentir comment la poëſie, la muſique & les chanſons ont été dans cette eſpéce de dépendance mutuelle; & ce qui confirme cette vérité, c'eſt que les anciens Grecs confondoient ſous les mêmes noms les chanſons, les piéces de poëſie & celles de muſique. Les unes & les autres s'appelloient indifféremment *ᾠδαὶ*, *ἄσματα*, *μέλη*; & leurs auteurs, *ᾠδοὶ*, *ᾠδικοὶ*, *ἀοιδοί*.

Ces

Ces termes ſont quelquefois naître de la difficulté dans la lecture des anciens. On ne ſçait s'ils ont voulu parler des muſiciens ou des poëtes, ou de ceux qui s'occupoient à des chanſons. Il y a ſur ce ſujet pluſieurs endroits de l'Odyſſée d'Homére qui peuvent cauſer quelque embarras.

Dans le premier livre, Phémius chante aux amans de Pénélope la difficulté du retour des Grecs après le ſac de Troye. Dans le troiſiéme paroît un chantre qu'Agamemnon avoit laiſſé auprès de ſa femme Clytemneſtre pour la divertir, & pour l'inſtruire pendant le tems de ſon abſence. Dans le quatriéme, l'on chante & l'on danſe à un feſtin que Ménélas faiſoit à ſes citoyens. Dans le huitiéme, Démodocus chante chez les Phéaciens les amours de Mars & de Vénus. Dans le douziéme, Ulyſſe trouve le moyen d'écouter ſans danger le chant des Sirenes. Dans le vingt-uniéme, Phémius que les amans de Pénélope faiſoient chanter malgré lui, éxagere à Ulyſſe le mérite de ſon chant, pour éviter la mort.

Athénée accoûtumé à diſtinguer par leurs propres noms les muſiciens, les poëtes, & les chantres, s'il eſt permis d'uſer de ce terme, ne donne que ce dernier titre aux perſonnages de l'Odyſſée qu'on vient de citer; & il parle d'eux aſſez au long à l'occaſion des Chanſons qui ſe chantoient a table, ſans en rien dire dans d'autres endroits fort étendus ſur la poëſie & ſur la Muſique. Il a donc cru qu'il s'agiſſoit uniquement des chanſons dans ces récits de l'Odyſſée. Il ſeroit facile de faire voir que des ſcholiaſtes d'Homere & quelques autres ſçavans ont penſé comme Athénée. Mais puiſque Cicéron, Strabon, Quintilien & pluſieurs auteurs après eux, ſemblent rapporter ces chants célébrés par Homére, à la poëſie ou à la muſique, nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Athen. lib. 1. cap. 12.

Cicer. Strab. lib. 1. Quintil. lib. 1. cap. 10.

On pourroit encore mettre au rang des chanſons pluſieurs ouvrages des poëtes lyriques de la Grece. Mais comme cela même ne ſeroit pas ſans quelque difficulté, il faut ſe borner ici à ce qui porte ſi clairement le caractére de la chanſon, qu'on ne puiſſe s'y méprendre.

Telles ſont premièrement les chanſons qu'on diſoit pendant le repas; on peut les appeller chanſons à boire, quoiqu'elles ne roulaſſent pas toûjours ſur les plaiſirs de la table. Secondement, celles

qui regardoient un genre de vie particulier, & la circonſtance de quelques événemens ou de quelques cérémonies.

Je ſuivrai cette diviſion dans les deux parties de ce Mémoire, où mon deſſein eſt de ramaſſer non ſeulement ce qu'il y a d'hiſtorique ſur ces chanſons, mais encore ce qui nous reſte de la matiére & des paroles qui les compoſoient.

Je ne parlerai point des Epodes, des Procemes, des Nomes, des Proſodies, des Pæans, des Dithyrambes, des Parthénies, des Gymnopædies, des Endymaties, des Hyporchemes, des chants Orthiens, & de pluſieurs autres eſpéces de cantiques, qui différent au moins par quelques nuances de ce que nous appellons ſimple chanſon. D'ailleurs, tous ces différens ſujets ont été déja traités, ou doivent l'être bientôt, dans les Mémoires de cette Académie, par M. Burette, ſi verſé dans la connoiſſance de la Muſique des Anciens.

Je n'ajoûterai point, pour la même raiſon, à ce que je dirai des chanſons Grecques, ce qui regarde l'air, le rythme & la verſification ; & je me contente d'avertir ici, que les unes ſont en vers héroïques ou en vers lyriques, les autres en vers libres, dont il ſeroit difficile de déterminer la juſte meſure ; & que pluſieurs reſſemblent à de la pure proſe.

PREMIE'RE PARTIE.

Les Chansons de Table.

Dans toutes les chanſons qui étoient en uſage dans l'ancienne Grece, celles dont il nous reſte le plus de monumens ſont les chanſons de table. Toutes les autres ſe chantoient plus rarement, parce qu'elles étoient ordinairement bornées à des circonſtances particuliéres. Les unes étoient des chanſons attachées à un état de vie, comme celles des bergers & des moiſſonneurs ; les autres dépendoient de certains événemens, comme celles du combat & de la victoire. Mais les chanſons de table n'étoient limitées ni par les perſonnes ni par les lieux, ni par le tems. La néceſſité de boire & de manger étant de toutes les conditions, de tous les endroits & de tous les jours, on avoit occaſion de chanter à table plus que par tout ailleurs. Il n'eſt donc

donc pas ſurprenant que cette eſpéce de chanſon ſoit celle dont la poſtérité a été la mieux inſtruite.

Plutarque dans ſes Queſtions de table, & Artémon dans ſon livre de l'uſage de Scolies cité par Athénée, ont remarqué différentes coûtumes des Grecs dans leurs chanſons à boire; coûtumes qui ont variés ſuivant l'ordre des tems; & ce qu'en ont écrit ces deux auteurs, ſert à éclaircir Dicéarque, qui en avoit parlé avant eux, & dont le fragment eſt rapporté dans les mêmes termes par le Scholiaſte de Lucien, par celui d'Ariſtophane & par Suidas.

Premier Uſage. Tous ceux qui étoient à table chantoient enſemble & d'une ſeule voix les louanges de la Divinité. Τὸ μὲν ὑπὸ πάντων ᾀδόμενον, dit Dicéarque. Τὸ μὲν πρῶτον ἦν, dit Artémon, ὃ δὴ πάντας ᾄδειν νόμος. Πρῶτον μὲν, dit Plutarque, ἦδον ᾠδὴν τῷ Θεοῦ κοινῶς ἅπαντες μιᾷ φωνῇ παιανίζοντες. Ces derniérs paroles font voir que les chanſons à boire étoient alors de véritables Pæans, cantiques ſacrées parmi les Grecs, qui furent auſſi quelquefois chantés à table dans les ſiecles ſuivans, comme il paroît par deux endroits d'Antiphane rapportés par Athénée. Mais comme le Pæan étoit par lui-même deſtiné à toute autre choſe qu'à réjouir les buveurs, nous n'en dirons rien ici davantage.

Schol. Lucian. in lapſu inter Sal. Schol. Ariſtophan in ran. v. 1337. & in veſp. v. 1231. Suidas in σκολιόν. Athen. l. 15. cap. 14. Plut. Symp. l. 1. quæſt. 1. Athen. l. 11. cap. 15. & lib. 15. cap. 13. in fine.

Second Uſage. Dans la ſuite tous les convives chantérent encore à table, mais ſucceſſivement l'un après l'autre. Καθ' ἕνα ἐξῆς, dit Dicéarque. Ἦν τὸ δὲ δεύτερον, dit Artémon, ὃ δὲ πάντες μὲν ἦδον, ἀ' μὴν ἀλλάγε κατά τινα περίοδον ἐξ ὑποδοχῆς. Δευτέραν δὲ, dit Plutarque, ἐφεξῆς ἑκάστῳ μυρσίνης παραδιδομένης ἣν ἄσαρκον οἶμαι διὰ τὸ ᾄδειν τὸν δεξάμενον ἐκάλουν. C'eſt-à-dire qu'on chantoit chacun à ſon tour, en tenant une branche de myrte, qui paſſoit de main en main toûjours au plus proche voiſin, ſuivant le rang de la place qu'on occupoit à table. Quelques-uns, reprend Plutarque, ont prétendu que ce rang n'étoit point obſervé, & que la premiere perſonne du premier lit, après avoir chanté, renvoyoit le myrte & le droit de chanter à la premiere du ſecond lit, celle-ci à la premiére du troiſiéme, & ainſi du reſte, juſqu'à ce que tout le monde eût dit ſa chanſon. Quoique cette différence du paſſage du myrte en ligne droite ou en ſerpentant paroiſſe aſſez legére, il faut la remarquer, parce qu'elle donne lieu à une diverſité d'opinions ſur l'origine des Scolies, qui ſont les chanſons dont

Schol. Ariſtop & Suid. loc. cit. Athen. l. 15. cap. 14.

Plut. loc. cit.

Ibid.

dont nous avons ſurtout à parler dans cet article des chanſons de table.

Troiſiéme & dernier Uſage. Quand la muſique ſe perfectionna dans la Grece, & qu'on employa la lyre dans les feſtins; il fallut par une ſimple chanſon à boire des talens que tout le monde n'avoit pas. In n'y eut plus, diſent les trois écrivains déja cités, que les habiles gens en état de chanter à table, & leurs chanſons s'appellérent des Scolies. τὸ δὲ ὑπὸ πάντων τῶν συνετωτάτων, dit Dicéarque, ὡς ἔτυχε τῇ τάξει, ὃ δὴ καλεῖται σκολιόν. τρίτον δὲ, dit Artémon, καὶ τὸ ἐπὶ πᾶσι τάξιν ἔχον, ἣ μετεῖχον οὐκέτι πάντες, ἀλλ' οἱ συνεῖοὶ δοκοῦντες εἶναι μόνοι, καὶ καιὰ τόπον τινὰ εἶ τύχοιεν ὄντες· διοπερ ὡς ἀκαξίαν τινὰ μόνον παρέλ' ἄλλα ἔχον τὸ μήθ' ἅμα μήθ' ἑξῆς γινόμενον, ἀλλ' ὅπου ἔτυχεν εἶναι, σκολιὸν ἐκλήθη. ἐπὶ δὲ τούτῳ, dit Plutarque, λύρας περιφερομένης, ὁ μέν πεπαιδευμένος ἐλάμβανε, καὶ ἤδεν ἁρμοζόμενος, τῶν δὲ ἀμούσων ὃ προσιεμένων, σκολιὸν ὠνομάθη τό μὴ κοινὸν αὐτῷ μηδὲ ῥᾴδιον. Il réſulte de ces divers témoignages, que les chanſons à boire ayant commencé à ſe perfectionner, on les nomma Scolies du mot σκολιὸς, oblique & tortueux, pour marquer ou la difficulté de la chanſon, au rapport de Plutarque, ou la ſituation irréguliére de ceux qui chantoient, comme le veut Artémon. Car ils ne ſe trouvoient plus rangés de ſuite comme autrefois, mais diſperſés ça & là autour des tables, & placés obliquement l'un par rapport à l'autre.

Schol. Ariſtophan. & Suid. loco cit. Athen. loc. cit.

Plut. loc. cit.

Il y a une autre opinion ſur l'origine des Scolies. Elle eſt de ceux dont parle Plutarque, qui croioient que le myrte ne paſſoit pas de ſuite aux plus proches voiſins. Ils croioient encore, dit-il, que les Scolies avoient tiré leur nom de l'irrégularité du chemin qu'on faiſoit faire à la branche de myrte; & ils rapportoient ainſi l'origine des Scolies au tems du ſecond uſage dont nous avons parlé, au lieu de la rapporter au tems du troiſiéme.

Ibid.

Ariſtoxéne & Philon ou Phyllis le muſicien, cités par le Scholiaſte de Lucien, par celui d'Ariſtophane & par Suidas, vouloient que les Scolies euſſent tiré leur nom de la ſituation oblique de pluſieurs lits à des feſtins de noces, où les convives tenant à la main des branches de myrte, chantoient l'un après l'autre des ſentences & des chanſons amoureuſes. Le Scholiaſte d'Ariſtophane parle auſſi ailleurs du myrte à l'occaſion des Scolies, & il nomme indifféremment le laurier ou le myrte,

Schol. Lucian. de lapſu inter Salut. Schol. Ariſtophan. in ran. v. 1337. & in veſp. v. 1231. Suidas in σκολιόν. Schol. Ariſtophan. in veſp. v. 1217.

myrte, pour être à la main de celui qui chantoit. Mais tout cela doit s'entendre principalement du tems du ſecond Uſage, quand il n'y avoit point encore de véritables Scolies. Ce n'eſt pas qu'on n'ait pû quelquefois chanter par extraordinaire quelque Scolie avec le myrte. Ariſtophane le marque dans un fragment cité par le Scholiaſte, où il eſt dit qu'on chantoit ainſi dans une occaſion la chanſon d'Admete, laquelle étoit une veritable Scolie, comme nous le verrons plus bas ; mais ce n'étoit point l'uſage ordinaire des Scolies. En les chantant on tenoit un verre à la main plûtôt que du myrte ou du laurier. Car Tryphon le Grammairien, dans Athénée, fait entendre qu'on donnoit à celui qui en chantoit quelqu'une, un verre particulier nommé ὠδὸς, du nom de la chanſon.

Athen. l. 11. cap. 15.

La branche de myrte donna lieu, ſuivant Eraſme *, à un proverbe Grec contre les perſonnes ignorantes, ἄδειν πρὸς μυρρίνην, chanter au myrte. Il l'applique originairement à ceux qui ne ſçavoient pas jouer de la lyre, lorſque l'uſage en fut introduit dans les repas. On les renvoyoit, en badinant, dit Eraſme, à la chanſon du myrte, puiſqu'ils n'étoient point en état de chanter des ſcolies.

* Eraſm. chil. 2. cent. 6. adag. 21.

Les ſcolies furent donc par excellence les chanſons à boire des Grecs. On peut joindre aux écrivains déja cités, Phavorinus †, Athénée, Pollux, Heſychius, le Scholiaſte d'Ariſtophane, Suidas, Euſtathe & l'auteur de l'Etymologicon, qui l'aſſûrent en termes exprès. C'eſt pourquoi il ne reſte plus qu'à examiner le progrès de cette eſpéce de Chanſon dans la Grece.

† Phavorin. Athen. l. 15. cap. 14. Pollux lib. 4. 53. & lib. 6. 108. Heſych. in σκολιός. Schol. Ariſtophan. in ran. v. 1337. & in veſp. v. 1217. Suidas in σκολιόν. Euſtath. in 4. Iliad. & in 7. Odyſſ. Etym. M.

Terpandre en a été l'inventeur, s'il en faut croire Pindare cité par Plutarque. Πίνδαρός φησιν, ὅτι τῶν σκολιῶν μελῶν Τέρπανδρος εὑρετὴς ἦν. Dans cette hypotheſe, il n'y a qu'à chercher le tems où Terpandre a vêçu, pour fixer l'époque des Scolies.

Plut. de Muſic.

Hellanicus dans Athénée, dit que Terpandre fut le premier qui remporta le prix aux Fêtes Carnées. Soſimus dans le même Athénée, place l'inſtitution de ces fêtes dans la 26. olympiade ; par conſéquent Terpandre a vêçu dans le même tems, c'eſt-à-dire, vers l'an 676. avant Jeſus-Chriſt. Les Marbres d'Arondel confirment cette ſupputation. Ils comptent un intervalle de 381. ans entre l'affaire que ſuſcitérent à Terpandre ſes nouvelles méthodes de muſique, & la dernier époque, qui ſe termine, ſuivant Lydiat, à l'an 293. avant l'Ere:

Athen. l. 14. cap. 9.

Marm. Oxon. Ep. 35. lin. 49.

Lydiat. annot. ad chronic. Marmor.

Euſeb. Chron. Plut. de Muſic. Ælian. l. 12. Var. cap. 50. Athen. l. 14. cap. 9. Plut. de Muſic.

l'Ere Chêtienne, ce qui fixe l'affaire de Terpandre à l'an 674. avant Jeſus-Chriſt. Ces deux preuves conſtatent le tems de Terpandre, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir ni à Euſebe, qui place Terpandre dans la 33. olympiade, ni à Plutarque & à Elien, qui ſemblent le croire auſſi ancien, ou même plus ancien que Thalès de Crete, ni à Hiéronymus de Rhodes, qui dans Athénée, le fait contemporain de Lycurgue; ni enfin à Glaucus d'Italie, qui dans Plutarque, le fait plus ancien qu'Archiloque. Sans donc approfondir ici tous ces ſynchroniſmes, on doit conclurre des deux premiéres preuves ſur l'âge de Terpandre, que les Scolies dont il fut l'auteur peuvent remonter à la 20. ou 25. olympiade, c'eſt-à-dire, à l'an 700. ou 680. avant l'Ere Chrêtienne.

Athen. l. 15. cap. 14.

Ariſtophan. in ran. v. 1337. Schol. Ariſtophan. loc. citato. Suidas in σκολιόν.

Pluſieurs Grecs, à ſon example, cultivérent ce genre de Poëſie. Athénée l'aſſûre en particulier d'Alcée, d'Anacreon & de la ſçavante Praxilla, qui vêcurent dans les ſiécles ſuivans. Ariſtophane parle des Scolies de Melitus, σκολιῶν Μελίτου. Son Scholiaſte & Suidas ajoûtent que Melitus fut un poëte tragique, accuſateur de Socrate, & que ſa Poëſie étoit froide, & ſes mœurs mauvaiſes. Nous aurons occaſion de nommer quelques autres Auteurs de Scolies, à meſure que nous parcourrons ce qui nous reſte de ces anciennes Chanſons. Il y eut même des ouvrages didactiques ſur cette matiére. Artémon avoit fait un livre ſur l'Uſage des Scolies; il eſt cité dans Athénée: & Tyrannion, diſent le Scholiaſte d'Ariſtophane & Suidas, avoit écrit un Commentaire ſur les Scolies, par ordre de Gaïus Ceſar.

Athen. l. 15. cap. 14. Schol Ariſt. loco cit. Suid. loco cit.

On prenoit pour chanter les Scolies, le tems du repas où tout étoit ſervi ſur la table, & où l'on n'avoit plus beſoin de rien. Alors, dit Athënée, on aimoit à voir dans la bouche d'une perſonne ſage quelque chanſon agréable, qui ne faiſoit jamais de meilleur effet, que lorſqu'elle ſe réduiſoit à des maximes de conduite & de morale.

Athen. l. 15. cap. 14.

τὸ δὲ τοιοῦτον ἥδετο, ὁπότε τὰ κοινὰ ϰὴ πᾶσιν ἀναϊϰαῖα τέλος λάϐοιεν. τηνιϰαῦτα γὰρ ἤδη τῶν σοφῶν ἕϰαστον ᾠδήν τινα ϰαλὴν εἰς μέσον ἠξίουν φέρειν. ϰαλὴν δὲ ταὐτὴν ἐνόμιζον τὴν παραίνεσιν τέ τινα ϰὴ γνώμην ἔχειν δοϰοῦσαν, χρησίμην τε εἰς τὸν ϐίον.

Les ſcolies n'étoient pourtant pas toûjours des leçons de ſageſſe. La matiére de ces chanſons ſe diverſifioit à l'infini, comme l'écrit Euſtathe.

ſtathe. Les unes étoient ſatiriques, les autres rouloient ſur l'amour, & pluſieurs traitoient des ſujets ſérieux. Μυρία δὲ τοιαῦτα περιφέρονται· τὰ μὲν σκοπτικὰ, τὰ δὲ πρὸς ἔρωτα, πολλὰ δὲ καὶ σπουδαῖα. Celles des anciens poëtes faiſoient, au rapport d'Athénée, une fréquente mention du Cottabe. Ce mot ſignifioit tantôt le reſte de la boiſſon, tantôt le prix de celui qui avoit le mieux bû ; & plus ordinairement un jeu paſſé de Sicile en Grece, qui conſiſtoit à verſer du vin avec certaines circonſtances, auſquelles on attachoit du plaiſir & du divertiſſement.

Euſtath. in 7 Odyſſ. p. 1574. edit. Rom. Athen. l. 10. cap. 7. Idom. lib. 15. cap. 1 & 2.

Les ſcolies Athéniennes ſur-tout étoient recommendables par l'ancienneté, & par la naïveté de leurs premiers auteurs. Quand Athénée ne l'aſſûreroit point, les morceaux qui nous reſtent de l'antiquité ſur cette matiére, ſuffiroient pour nous le perſuader. Les ſcolies dont parlent les anciens écrivains, ou même celles qu'ils nous ont tranſmiſes en entier, ſont en aſſez grand nombre. Elles regardent les unes la morale, les autres la mythologie ou l'hiſtoire ; & quelques autres des ſujets communs & ordinaires. On peut les reduire toutes à ces trois différentes claſſes.

Athen. l. 15. cap. 14.

Premiére Claſſe. Les ſcolies morales. Caſaubon prétend que la plûpart des anciens ſcolies rouloient ſur les mœurs ; qu'elles étoient même faites ſur les ſentences des ſept ſages de la Grece, & que ces ſentences s'appellérent autrefois ἀδόμενα, parce qu'on les chantoit dans les repas. De ce genre étoit la ſcolie qu'Athenée rapport en ces termes, ſans en déclarer l'auteur.

Caſaub. anim. in Athen. l. 15. cap. 15.

Athen. l. 15. cap. 15.

Ἐκ γῆς χρὴ κατιδεῖν πλόον,
Εἴ τις δύναιτο, καὶ παλάμην ἔχοι·
Ἐπεὶ δὲ κ' ἐν πόντῳ γένηται,
Τῷ παρέοντι τρέχειν ἀνάγκη.

" Quand on eſt encore à terre, il faut conſiderer ſi l'on a tout ce " qui eſt néceſſaire pour entreprendre la navigation ; mais quand " une fois l'on eſt ſur mer, c'eſt une néceſſité d'aller ſelon le vent " préſent."

Caſaub. loc. cit.

Caſaubon eſt perſuadé, que ce n'eſt qu'une allégorie qu'on a voulu faire de ce qu'avoit déja dit Pittacus, que c'eſt à la prudence de prévenir les difficultés, & au courage d'en venir à bout. Συνετῶν ἐστὶν ἀνδρῶν

ἀνδρῶν πρὶν γενέσθαι τὰ δυσχερῆ, προνοῆσαι ὅπως μὴ γένηθαι· ἀνδρείων δὲ γενόμενα εὖ θέσθαι. Il ſeroit peut-être facile de ramener de cette façon pluſieurs Scolies Grecques à des maximes des ſept ſages ; mais ne s'expoſeroit-on point par là à donner des conjectures pour des vérités ? Paſſons donc au détail des autres ſcolies, ſans y chercher le rapport éloigné qu'elles pourroient avoir à certaines maximes des anciens.

Timocreon parle ainſi dans une ſcolie ſur le mépris des richeſſes.

Ὦ Φελες, ὦ τυφλὲ Πλοῦτε,
Μήτ' ἐν γῆ, μήτ' ἐν θαλατ]ῃ,
Μήτ' ἐν ἠπείρῳ φανήμεναι,
Ἀ'λλὰ Ταρ]αρόν γε ναίειν κ' Ἀχέροντα,
Διά σε γὰρ πάντ' ἐν ἀνθρώποις κακὰ.

" Vous ne deviez paroître, richeſſes aveugles, ni ſur la terre, " ni ſur la mer, ni dans le reſte du monde viſible, mais habiter le " Tartare & l'Achéron, puiſque c'eſt de vous que tous les maux " viennent aux hommes."

Iſidor. Peluſ. l. 2. epiſt. 146. Schol. Ariſtoph. in ran. v. 1337. & in Acharn. verſ. 531. Suidas in σκολιὸν.

Iſidore de Péluſe indique cette ſcolie dans une de ſes Lettres, où il en cite les premiéres paroles. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane & Suidas l'ont tranſcrite en entier dans leurs ouvrages : ils ajoûtent que Periclès ſe ſervit de la formule de cette ſcolie dans le decret qu'il porta contre les Mégariens, pour leur interdire tout commerce par terre & par mer avec les Athéniens ; & ils alléguent à ce ſujet un vers d'Ariſtophane, où il étoit dit que Periclès portoit des loix écrites comme des ſcolies.

Plat. in Gorg. Lucian de lapſ. inter ſalut. Athen. l. 15. cap. 14.

Platon, & après lui Lucien & Athénée, rapportent une ſcolie ſur le degré de préférence qui eſt dû aux différens biens de la vie.

Υ'γιαίνειν μὲν ἄρι]ον ἅπαντι ἀνθρώπῳ, δεύτερον δὲ φυὰν καλὸν γενέσθαι, τρίτον πλουτεῖν ἀδόλως, κ᾽ τέταρτον ἡβᾶν μετὰ τῶν φίλων.

" Le premier de tous les biens eſt la ſanté, le ſecond la beauté, le " troiſiéme les richeſſes amaſſées ſans fraude, & le quatriéme la " jeuneſſe qu'on paſſe avec des amis."

Phocylide a énoncé la même ſentence en termes un peu différens ; & Ariſtote l'aiant rapportée de Delphes, l'a miſe avec diſtinction à la

la tête de ſes Ouvrages de Morale. Anaxandride n'en faiſoit pas le même cas : " L'auteur de cette Scolie, dit-il dans Athéné, quel qu'il " puiſſe être, a eu raiſon de mettre la ſanté avant tout le reſte ; " mais placer les avantages du corps au ſecond rang, & le bien " au troiſiéme, quelle folie! Après la ſanté doit venir le bien. " Une belle perſonne mourant de faim eſt un vilain animal." Athen. loc. cit.

Ὃς τὸ σκολιὸν εὑρὼν, ἐκεῖνο ὅστις ἦν
Τὸ μὲν ὑγιαίνειν, πρῶτον ὡς ἄριστον ἦν
Ὠνόμασεν ὀρθῶς· δεύτερον δ' εἶναι καλὸν,
Τρίτον δὲ πλουτεῖν, τοῦθ' ὁρᾷς; ἐμαίνετο·
Μετὰ τὴν ὑγιείαν γὰρ τὸ πλουτεῖν διαφέρει,
Καλὸς δὲ πεινῶν ἐστιν αἰγρὸν θηρίον.

Carcinus en avoit fait une ſur l'amitié ; on la trouve dans Athénée & dans Euſtathe.

Athen. l. 15. cap. 15. Euſtath. in 7 Odyſſ. pagin. 1574. edit. Rom.

Χαλᾷ τόν ὄφιν λαβών· εὐθέα χρὴ τὸν ἑταῖρον μὴ σκολιὰ φρονεῖν.

" Prenez dans la main un ſerpent. Il faut qu'un ami vif & dé- " claré ne connoiſſe point de détours."

Caſaubon, au lieu de ces paroles, *prenez dans la main un ſerpent*, lit par un ſeul changement d'accent, *lâchez la main quand vous avez pris un ſerpent*, pour marquer, dit-il, avec quelle promptitude il faut rompre les amitiés pernicieuſes. Mais alors le ſecond membre de la ſcolie ne feroit plus un ſens ſuivi avec le premier. D'ailleurs, Euſtathe expliquant la ſcolie, lui donne la premiére interprétation.

Caſaub. anim. in Athen. l. 15. cap. 15.

Euſt. loc. cit.

Athénée & Euſtathe ont encore recueilli cette autre ſcolie ſur le choix des amis.

Athen. l. 15. cap. 14. Euſt. loc. cit.

Εἴθ' ἐξῆν ὁτῳοῦς τις ἦν ἑκάστου τὸ ςῆθος διελόντα, ἔπειτα τὸν νοῦν εἰς ἰδόντα κλείσαντα πάλιν, ἄνδρα φίλον νομίζειν ἀδόλῳ φρενί.

" Plût au ciel, qu'on pût voir ce que ſont les hommes, en leur " ouvrant la poitrine ; & qu'après avoir connu le fond des cœurs, " & refermé l'ouverture, on pût choiſir un ami fidéle & ſincére."

On doit compter parmi les ſcolies morales, ces deux qu'on lit auſſi dans Athénée.

Ὑπὸ παντὶ λίθῳ σκόρπιος· ὦ ταῖρ' ὑποδύεται,
Φραξευ μὴ σε βάλῃ, τῷ δ' ἀφανεῖ πᾶς ἕπεται δόλος.
Ὅστις ἄνδρα φίλον μὴ προδίδοσιν, μεγάλην ἔχει τιμὰν ἔντε βροτοῖς, ἔντε θεοῖσιν, κατ' ἐμὸν νόον.

" Ami, le ſcorpion ſe gliſſe ſous toutes ſortes de pierres ; prenez " garde qu'il ne vous pique : toute fourberie ſe cache dans l'obſcurité."

" Celui qui n'eſt point infidéle à ſon ami, mérite, à mon ſens, de " grands honneurs, & devant les dieux & devant les hommes."

Seconde Claſſe. Les ſcolies ſur la mythologie ou ſur l'hiſtoire. Prenons-en d'abord cinq du même Athénée, qui n'en dit point les auteurs.

Athen. loc. cit.

Παλλὰς Τριτογένεια, ἄνασσα Ἀθηνᾶ, ἄρθου τήνδε πόλίν τὲ καὶ πολίτας ἄτερ ἀλγέων τέ καὶ στάσεων, καὶ θανάτων ἀώρων σύ τε καὶ πατήρ.

Πλοῦτου μητέρ' Ὀλυμπίαν ἀείδω Δήμητρα στεφανηφόροις ἐν ὥραις· παῖ Διὸς Περσεφόνη χαίρετον, εὖ δὲ τάνδ' ἀμφέπετον πόλιν.

Ἐν Δήλῳ ποτ' ἔτικτε τέκνα Λατὼ, Φοῖβον χρυσοκόμαν Ἀπόλλωνα, ἐλαφηβολοντ' ἀγροτέραν Ἄρτεμιν, ἃ γυναικῶν μέγ' ἔχει κράτος.

Ἰὼ Πὰν Ἀρκαδίας μελέων κλεεννᾶς ὄρχηστὰ βρομίαις ὀπαδὲ Νυμφαις γελασιαῖς· Ἰὼ Πὰν ἐπ' ἐμαῖς εὐφροσυναις ταῖς δ' ἀοιδαῖς ἔλειδε κεχαρημενος.

Ἐνικήσαμεν, ὡς ἐβουλόμεθα, καὶ νίκην ἔδοσαν οἱ Θεοὶ φέροντες παρὰ Πανδρόσου ὡς φίλην Ἀθηνᾶν.

" Pallas, qui parûtes pour la premiére fois vers le fleuve Triton, " maîtreſſe ſouveraine d'Athénes, gouvernez cette ville, & pre- " ſervez ſes citoyens de malheurs, de ſéditions & de morts prémа- " turées ; & vous auſſi pere de la déeſſe.

" A cette heure du repas où l'on eſt couronné, je chante Cerès " mere de Plutus. Oui, je vous ſaluë Cerès, & vous Proſerpine " fille de Jupiter. Protegez l'une & l'autre cette ville.

Latone enfanta autrefois deux enfans dans l'iſle de Délos, le puiſſant Apollon aux cheveux dorés, & Diane qui ſe plaît à la chaſſe, qui lance ſes traits à coup ſûr, & qui a un empire ſouverain ſur les femmes.

" O Pan, maître & protecteur de l'Arcadie, qui ſçavez ſi-bien " danſer, & ſi-bien courir après les nymphes badines qui s'enfuyent " avec bruit ; ô Pan, paroiſſez toûjours plein de gayeté dans nos " chanſons joyeuſes.

" Nous avons battu l'ennemi comme nous le ſouhaitions ; les " dieux nous ont donné la victoire, en la faiſant paſſer du côté d'A- " thénes, cette patrie de Pandroſe qui leur eſt chére."

Il ſeroit difficile de ſçavoir en quelles circonſtances ces ſcolies ont éte faites. Il n'en eſt pas de même de neuf ſuivantes, que nous allons placer ſelon l'ordre des tems.

Praxilla, ſçavante Sicyonienne, qui ſe diſtingua dans ce genre de chanſon, comme il a été dit, en avoit fait un grand nombre, dont il ne reſte preſque rien. On peut regarder comme une de ces ſcolies hiſtoriques, la chanſon qu'elle avoit faite ſur Adonis. On n'en a point les paroles ; on n'en ſçait que le ſujet, tel que l'a écrit Zénobius d'après Polémon. Il s'agit d'Adonis nouvellement débarqué aux enfers. On lui demande ce qu'il a quitté de plus beau ſur la terre, & il répond que c'eſt le ſoleil, la lune, les concombres, & les pommes. La ridiculité qui ſe trouve à mettre le ſoleil en parallele avec ces ſortes de fruits, donna cours à un proverbe contre les ſots. Ἠλιθιώτερος Πραξίλλης Ἀδώνιδος, *plus bête que l'Adonis de Praxilla.*

Zenob. cent. 4. adag. 21.

Praxilla fut encore auteur d'une ſcolie ſur Admete, laquelle eſt célebre dans l'antiquité. Un écrivain nommé Pauſanias, diſoit dans ſon Dictionnaire familier, cité par Euſtathe, qu'on chantoit cette ſcolie dans Athénes, & que les uns l'attribuoient à Alcée, les autres à Sappho, & d'autres à Praxilla la Sicyonienne. Mais le ſcholiaſte d'Ariſtophane la met, ſans heſiter, au rang des chanſons à boire de Praxilla. Voici la ſcolie.

Euſtath. in z. Iliad. p. 326. edit. Rom. Schol. Ariſtophan. in veſp. v. 1231.

Ἀδμήτου λόγον ὦ παῖρε μαθὼν, τοὺς ἀγαθοὺς φίλει, τῶν δειλῶν δ' ἀπέχου, γνοὺς ὅτι δειλῶν ὀλίγη χάρις.

" Ami, inſtruit de l'hiſtoire d'Admete, chériſſez les gens de cœur " & de mérite, & vous éloignez des perſonnes ſans ſentiment & ſans " courage, perſuadé que leur ſocieté a bien peu d'agrément."

Athénée & Euſtathe en ont conſervé les paroles. Ariſtophane en avoit parlé long-tems auparavant dans deux endroits de ſes comédies. Le premier eſt dans les Guêpes, où le chœur parle ainſi au vieux juge. " Quoi ? le flatteur Théorus couché à table aux pieds " de Cléon le prend par la main, & lui chante la chanſon, Ami, " inſtruit de l'hiſtoire d'Admete, aimez les braves gens. Chantez- " lui donc vous auſſi quelque ſcolie." L'autre endroit où Ariſtophane parloit de la ſcolie d'Admete, étoit dans les Cicognes, dont il reſte ce fragment dans le Scholiaſte. L'un chantoit au myrte la chanſon d'Admete, Ἀδμήτου λόγον, & l'autre diſoit avec effort celle d'Harmodius, Ἁρμοδίε μέλος. " Le même Scholiaſte parle encore " de Cratinus, qui, ſuivant Harmodius, faiſoit mention de la chanſon " d'Admete."

Athen. l. 15. cap. 15. Euſt. loc. cit.

Ariſtoph. in veſ. v. 1229.

Schol. Ariſtoph. loco cit.

Ibid.

Les deux premiers mots de la ſcolie, Α'δμήτου λόγον, ſervoient donc à la déſigner, & l'on doit les rendre par ceux-ci, *la chanſon d'Admete*, lorſqu'il s'agit ſimplement de marquer le nom de la Scolie. Mais en la traduiſant, les deux mots, Α'δμήτου λόγον, ſignifient *l'hiſtoire*, & non pas *la chanſon d'Admete*; c'eſt pourquoi la ſcolie n'a point de ſens ſuivi dans la verſion Latine de Dalechamp, qui dit, *aimez les braves gens quand vous aurez appris la chanſon d'Admete*, au lieu de dire, *inſtruit de l'hiſtoire d'Admete, aimez les braves gens.*

Dalechamp in Athen. lib. 15. cap. 15.

Euſtathe déclare que les gens de cœur, οἱ ἀγαθοὶ, dont il faut rechercher l'union à l'exemple d'Admete, ſont marqués par Alceſte, qui ne balança pas de mourir pour lui; & que le pere d'Admete, qui n'eut pas le même courage, repréſente les gens ſans ſentiment qu'il faut fuir, τοὺς δειλοὺς. Cette remarque reſtraint évidemment Α'δμήτου λόγον, à ſignifier l'hiſtoire ou l'exemple d'Admete, & elle détruit toute interprétation de ces paroles, où l'on voudroit faire entrer quelque idée de chanſon.

Euſtath. in 2. Iliad. p. 326. edit, Rom.

Le Scholiaſte d'Ariſtophane cite des auteurs qui diſoient qu'Admete ſe retira chez Théſée le plus jeune des enfans d'Alceſte & d'Ippaſus, qu'il demeura chez lui; & que ce fut le ſujet de la ſcolie. Quelques-uns, ajoûte le Scoliaſte, diſent qu'Alceſte aiant racheté par ſa mort la vie de ſon mari Admete, on chanta chez lui des ſcolies & des chanſons lugubres.

Schol. Ariſto. loco cit.

C'eſt ſans doute ſur ce fondement qu'Eraſme a prétendu que la chanſon d'Admete, Α'δμήτου λόγος, avoit paſſé en proverbe chez les Grecs, & qu'elle ſe diſoit originairement des plaintes d'Admete, & par application, de toute chanſon triſte & lugubre. C'eſt auſſi apparemment pour la même raiſon, que Dalechamp ſuppoſe je ne ſçais quelle chanſon d'Admete, qui eſt différente de la ſcolie, & qui en fait le ſujet. Mais toutes les idées de ces chanſons prétenduës ſont ſi confuſes & ſi peu fondées, qu'on doit s'arrêter uniquement à l'interprétation claire & préciſe qu'Euſtathe a donnée du ſens de la ſcolie.

Eraſm. chil. 2. cent. 4. adag. 22.

Caſaubon prétend que le termes ἀγαθοὶ & δειλοὶ ſignifient ſimplement dans la ſcolie, les bons & les méchants, non ceux qui ont du cœur, & ceux qui n'en ont point: mais il eſt auſſi réfuté par Euſtathe. L'exemple d'Ad-

Caſaub. animad. in Athen. lib. 15. c. 15.

d'Admete, voyant mourir ſa femme pour lui, au refus de ſon pere, n'apprend point à fuir préciſément les méchans; il n'eſt point dit que le pere d'Admete le fût: mais cette hiſtoire apprend à ne pas compter ſur les gens ſans courage & ſans ſentiment. Le ſens de la ſcolie en eſt plus parfait, & le terme δειλοί rendu plus litteralement.

Suidas fait entendre que la chanſon d'Admet, & celle d'Harmodius, dont nous parlerons plus bas, paſſérent en proverbe, pour marquer des choſes faciles. Il aſſûre ailleurs que la chanſon d'Harmodius ſe diſoit des choſes difficiles. De ces deux propoſitions, qui ſont entiérement contraires, il n'eſt pas douteux qu'il faut s'en tenir à la derniére, après tout ce qui a été dit des ſcolies en général, ſurtout puiſque Suidas lui-même aſſûre après le Scholiaſte d'Ariſtophane, que ſcolie ſe diſoit par antiphraſe d'une choſe facile.

Suidas in Ἀδμήτου μέλος. Idem in Ἁρμόδιοι.

Idem in σκολιόν. Schol. Ariſtophan. in ran. v. 1337.

Les Grecs accoûtumés à chanter les héros de leur nation, avoient une ſcolie ſur Ajax, fils de Télamon.

Παῖ Τελαμῶνος, Αἶαν αἰχμητὰ, λέγουσί σ' ἐς Τροίαν ἄριστον ἐλθεῖν Δαναῶν μετ' Ἀχιλλέα· τὸν Τελαμῶνα πρῶτον, Αἴαντα δὲ δεύτερον ἐς Τροίαν λέγουσιν ἐλθεῖν Δαναῶν μετ' Ἀχιλλέα.

" Fils de Télamon, vaillant Ajax, on ſçait que vous parûtes devant Troye le plus brave des Grecs après Achille. Télamon étoit déja allé auparavant à Troye; Ajax, le ſecond des Grecs après Achille, y alla enſuite."

C'eſt ainſi qu'Athénée rapporte la ſcolie. Euſtathe en cite la premiére moitié, déclarant que la grande réputation d'Ajax paroît dans ce qui s'appelle chanter le Télamon, proverbe qui vient, ajoûte-t-il, de la ſcolie qui commence ainſi: Fils de Télamon. Τὸ δὲ μεγαλεῖον τῇ ἥρωος (Αἴαντος) δηλοῖ καὶ τὸ ᾄδειν Τελαμῶνος παροιμιακῶς λεχθὲν ἀπὸ σκολιᾶς μέλους, ἧς ἀρχή· παῖ Τελαμῶνος. Antiphane mettoit cette ſcolie au rang des anciennes chanſons qu'on diſoit à table.

Athen. l. 15. cap. 15. Euſtath. in 2. Iliad. p. 285. edit. Rom.

" Prenez l'odos, dit-il dans Athénée, parlant du verre qui accompagnoit les chanſons à boire, mais ne paſſez à aucune des anciennes chanſons, ni au Télamon, ni au Pæan, ni à l'Harmodius."

Athen. lib. 11. cap. 15.

Théopompe en parle auſſi dans le même Athénée. " Nous bûmes enſuite couchés mollement ſur des lits, & chantant alternativement la chanſon de Télamon."

Idem, lib. 1. cap. 19.

Quoique

Quoique la Scolie portât le nom de Télamon, ce n'étoit donc point la perſonne de Télamon qu'on chantoit, mais ſon fils Ajax ; & la Scolie par conſéquent n'avoit le nom du pere, que parce qu'on la déſignoit par une des premiéres paroles qui la compoſoient : παῖ Τελαμῶν. Cette explication d'Euſtathe eſt contraire à celle d'Eraſme, qui prétend que chanter le Télamon, ᾄδειν Τελαμῶν, eſt chanter la chanſon de Télamon, ᾄδειν τὰ Τελαμῶν, & que c'eſt un proverbe qui ſe diſoit d'un diſcours triſte & plaintif, parce qu'originairement Télamon n'avoit ceſſé de pleurer la mort d'Ajax ſon fils.

Eraſm. chil. 3. cent. 4. adag. 10.

La tyrannie des Piſiſtratides fut le ſujet d'une Scolie faite à l'honneur de quelques braves d'Athénes, qui, pour deffendre leur libérté, s'étoient retirés & fortifiés dans un lieu de l'Attique nommé Lipſydrion. Hérodote écrit que les Piſiſtratides les y pourſuivirent, & les exterminérent enfin après un ſanglant combat. La journée de Lipſydrion paſſa en proverbe, ſuivant Euſtathe, qui ajoûte qu'on chanta une Scolie à l'honneur de ces généreux citoiens. Athénée, Suidas, & Euſtathe l'ont rapportée à peu-près dans les mêmes termes.

Herodot. l. 5.

Euſtath. in 4. Iliad. p. 461. edit. Rom.

Athen. l. 15. cap. 15.

Suid. in ἐπὶ Λειψυδρίῳ μάχῃ.

Euſtath. l. cit.

Αἰ, αἰ, Λειψύδριον προδοσέταιρον, οἵους ἄνδρας ἀπώλεσας μάχεσθαι ἀγαθούς τε καὶ εὐπατρίδας, οἳ τότ' ἔδειξαν οἵων πατέρων κύρησαν.

" Helas ! helas ! Lipſydrion, qui livras tes amis à la mort ; quels " hommes perdis-tu ? des Guerriers pleins de courage, illuſtres par " le ſang dont ils ſortoient, & qui firent bien voir de quels peres ils " tiroient la vie."

Cette Scolie nous conduit naturellement à celle d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui ſignalérent auſſi leur courage contre Hipparque & Hippias fils & ſucceſſeurs de Piſiſtrate. Hipparque avoit fait publiquement une inſulte à la ſœur d'Harmodius. Harmodius & Ariſtogiton s'unirent contre le Tyran, l'un pour venger ſa ſœur, & l'autre pour ſeconder ſon ami. Ils les tuérent à la féte des Panathénées, & ce fut comme le ſignal de la liberté d'Athénes. Hippias quelque tems après fut obligé de quitter le pais, & s'étant retiré chez les Perſes, il périt les armes à la main contre ſa patrie dans la bataille de Marathon. Cependant l'on dreſſa des ſtatuës à Harmodius & à Ariſtogiton, & l'on fit des chanſons à leur honneur. Thucydide, Hérodote, Démoſthéne, Ariſtote, Trogue-Pompée abrégé par Juſtin, Plin l'ancien, Plutarque, Diogénianus, Pauſanias, & pluſieurs enſuite, ont

Thucyd. l. 6. Horodot. l. 3. Demoſthen. de Cor. fol. 382. Ariſtot.

touché leur hiſtoire ; & quelques autres écrivains ont parlé de leurs Scolies : en voici quelques unes recueillies par Athénée.

Politic. lib. 3. Juſtin. lib. 2. cap. 9. Plin. lib. 7. cap. 23. Plutar. de vita decem Rhet. in Antiph. Diogen. Pauſan. Attic pag. 29. Athen. l. 15. cap. 15.

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω, ὥσπερ Ἁρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων, ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην, ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην.

Φίλταθ' Ἁρμόδι' ἔπω τέθνηκας, νήσοις δ' ἐν μακάρων σὲ φασὶν εἶναι, ἵνα-περ ποδώκης Ἀχιλλεὺς, Τυδείδην τε φασὶ τὸν ἐσθλὸν Διομήδεα.

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω, ὥσπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων, ὅτ' Ἀθηναίης ἐν θυσίαις ἄνδρα τύραννον Ἵππαρχον ἐκαινέτην.

Ἀεὶ σφῶν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν, Φίλταθ' Ἁρμόδιε κ' Ἀριστογείτων, ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην, ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην.

" Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme " firent Harmodius & Ariſtogiton, quand ils tuérent le Tyran, & " qu'ils établirent dans Athénes l'égalité des loix.

" Cher Harmodius, vous n'etes point encore mort ; on dit que " vous etes dans les iſles des bienheureux, où ſont Achille aux pieds " legers, & Dioméde, ce vaillant fils de Tydée.

" Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme " firent Harmodius & Ariſtogiton, lorſqu'ils tuérent le Tyran Hip-" parque dans le tems des Panathénées.

" Que votre gloire ſoit éternelle, cher Harmodius, cher Ariſto-" giton, parce que vous avez tué le Tyran, & établi dans Athénes " l'égalité des loix."

Suidas écrit que les chanſons d'Harmodius étoient conçuës en ces termes. Ἁρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων ἐπέθεντο τοῖν τυράννοις, καὶ τὸν Ἵππιαν ἀπέκτειναν Ἀθηναῖοι. " Hermodius & Ariſtogiton ont porté leurs " mains ſur les Tyrans, & les Athéniens ont tué Hippias." Mais toutes ces différentes chanſons reviennent preſque à la même.

Suidas in Ἁρμόδιοι.

Ariſtophane parle de la Scolie d'Harmodius dans plus d'un endroit de ſes ouvrages. Dans les Guêpes, le fils du Vieillard, à table avec ſon pere, tâche de le mettre en train, en lui propoſant de chanter des Scolies, & il lui dit ; " Je vais chanter le premier celle " d'Harmodius, écoutez-la : Jamais homme ne naquit à Athénes." C'eſt-là ſans doute le commencement d'une autre Scolie ſur Harmodius, dont il ne nous reſte que ce peu de paroles. Dans les Acharniens, le chœur des citoyens voulant dire que l'homme de guerre ne ſera point reçû à leur table, dit, " Jamais il ne chantera Harmodius chez

Ariſtophan. in veſp. v. 1217. & ſeqq.

Ariſtophan. in Acharn. verſ. 677. Ibidem verſ. 192.

" chez moi." Dans la même piéce, en faiſant le dénombrement des plaiſirs de la table, on y met en rang les airs charmans d'Harmodius. Nous avons déja cîté un fragment des Cicognes du même poëte, où il dit que l'un chantoit au myrte la chanſon d'Adméte, & l'autre celle d'Harmodius. Antiphane cité par Athénée, fait deux fois mention de la chanſon d'Harmodius. Il dit, en parlant d'un repas, que l'on y chantoit déja Harmodius & le Pæan, quand quelqu'un prit la grande coupe de Jupiter Sauveur. " Prenez ce " verre," dit-il ailleurs, " mais ne paſſez à aucune de ces anciennes " chanſons, ni au Télamon, ni au Pæan, ni à l'Harmodius." Ariſtide, dans un diſcours funébre ſur Etéonus, demande s'il ne ſeroit pas bon de le chanter dans les Scolies, comme on y chante Harmodius, en diſant, " Vous n'étes point encore mort." Enfin le Scholiaſte d'Ariſtophane aſſûre que l'on chantoit dans les repas la chanſon appellé d'Harmodius, dont le commencement eſt tel ; " Cher Har- " modius, vous n'étes point encore mort." Il paroît par tous ces témoignages, que de toutes les Scolies d'Harmodius, celle qui commençoit par ces mots, *Cher Harmodius, vous n'étes point encore mort*, étoit la plus célébre.

Athen. l. 15. cap. 14.

Idem l. 11. cap. 15.

Ariſtid. Serm. in. Eteon.

Schol. Ariſtop. in Acharn. verſ. 977.

Suidas, nous l'avons déja remarqué, a fait de la chanſon d'Harmodius un proverbe, pour marquer des choſes faciles, dit-il dans un endroit, & des choſes difficiles, dit-il dans un autre. Eraſme ajoûte que la chanſon d'Harmodius ſe diſoit, comme celles d'Adméte & de Télamon, des choſes triſtes & lugubres. Il imagine d'abord à ces trois proverbes un principe funebre, & enſuite une application conforme à cette premiére origine. Mais ce n'eſt point l'idée que nous en donnent les auteurs plus anciens qu'Eraſme.

Suid. in Ἁρμόδιου μελος. Id. in Ἁρμόδιοι. Eraſm. chil. 2. cent. 6. adag. 22. & cent. 10. adag. 93. & chil. 4. cent. 4. adag. 10. Suid. loc. cit. Euſtath. in 2. Iliad. p. 285. edit. Rom.

Il eſt à croire que la Scolie de Clitagora regardoit auſſi les tems des Piſiſtratides, & les ſecours que les Athéniens reçurent alors des Théſſaliens pour s'oppoſer à la tyrannie. C'eſt la remarque du Scholiaſte d'Ariſtophane, à l'occaſion de la Scolie rapportée par Ariſtophane lui-même en ces terms.

Schol. Ariſtophan. in veſp. verſ. 1238. Ariſtophan. in veſp. v. 1237.

Χρήματα κ᾽ βίαν
Κλειταγόρᾳ τε καὶ
μοὶ μετὰ Θετταλῶν.

" Du

" Du bien & de la ſanté pour ma Clitagora & pour moi, avec le ſecours des Theſſaliens."

Clitagora étoit, ſelon le même Scholiaſte, une femme Theſſalienne, qui s'appliquoit à la poëſie. Suidas parle de Clitagora Lacédémonienne, qui s'appliquoit à la poëſie, & il dit qu'Ariſtophane en fait mention dans les Danaïdes, piéce que nous n'avons point.

Schol. Ariſtophan. loc cit. Suidas in Κλειταγόρα.

Athénée nous a laiſſé une Scolie de Pindare, à l'occaſion d'un prix des Jeux Olympiques. Xénophon de Corinthe s'étoit obligé, s'il y étoit vainqueur, d'offrir à Vénus dans ſon temple un certain nombre des femmes publiques. Il remporta le prix, & Pindare, après avoir chanté ſa victoire dans l'Ode qui commence par ce mot, Τρισολυμπιονίκαν, & qui ſe trouve aujourd'hui la treiziéme du livre premier, compoſa encore une Scolie ſur l'offrande qui faiſoit la matiére de ſon vœu. Le premier uſage qu'on en fit, ce fut de la faire chanter par ces femmes publiques même au retour de Xénophon, & dans le tems qu'il ſacrifioit dans le Temple de la Déeſſe. Voici à peu-près le texte de cette Scolie, lequel eſt fort corrompu.

Athen. l. 13. cap. 4.

Ὦ Κύπρι δέσποινα τεὸν δεῦτ' ἐς ἄλσος Φορβαίδαν κορᾶν ἐς ἀγέλαν, ἑκατόγυιον, Ξενοφῶν τελείαις ἐπήγαγεν εὐχωλαῖς ἰανθείς. πολύξειναι νεανίδες ἀμφίπολοι πείθουσ' ἐν ἀφνειῷ Κορίνθῳ, διά τε τὰς χεῖρας λιβὰνῳ ξανθὰ δακρυά τε ἡμῖν πολλάκις ματέρας ἐρώτων ὀρανίαν ἱπταμένας νοήματι, ποτλὰν Ἀφροδίταν ὑμῖν ἄνωθεν ἀπαγορίας ἔπορεν ὦ παῖδες ἐρατεινᾶς ὥρας μαλθακώτεραι ἀπὸ καρπὸν δρεπέσθαι σὺν δὲ ἀνάγκᾳ πάλιναλον· ἀλλὰ θαυμάζω τί με λέξοντι ὁμῶ δεσπόται τοίονδε μελίφρονος ἀρχὰν εὑρόμενον σκολιῶ ξυναορου ξυναῖς γυναιξί.

On voit par ces derniéres paroles, que Pindare ne laiſſoit pas d'être inquiet de ce que ſes Maîtres penſeroient de lui, & de ſa Scolie trop galante.

Il y a une chanſon de Lampon, dont le Scholiaſte d'Ariſtophane remarque ſimplément le nom, ſans rien dire des paroles, ni même du ſujet. On eſt cependant en droit de la mettre au rang des Scolies hiſtoriques, parce que le Scholiaſte joint cette chanſon à celles d'Admete & d'Harmodius, comme ſi elle étoit dans le même genre. D'ailleurs, elle porte le nom d'un perſonnage connu dans l'ancienne hiſtoire. Ariſtophane, ſon Scholiaſte & Suidas parlent de Lampon. C'étoit un Devin, rigide obſervateur de la loi établie par Rhadamante,

Schol. Ariſtophan. in Acharn. verſ. 977.

Ariſtophan. in avib. v. 521. & 989.

de ne jurer que par le nom des plantes ou des animaux. Il fut envoyé avec une colonie Athénienne pour rebâtir Sybaris, après qu'elle eut été prise.

Schol. Ariſtophan. in nub. v. 331. & in Acharn. v. 977. & in avib. verſ. 521. 989. Suid. in Θυρσομάντεις, & in Λόμπων, & in Ραδαμανθυος.

Ariſtote, qu'on ſe contente de regarder communément comme un grand Philoſophe, mérite encore un rang parmi les poëtes, n'eût-il fait en matiére de vers, que la Scolie qu'on a de lui ſur la mort d'Hermias Tyran d'Atarne, ſon ami & ſon alié. C'eſt un morceau précieux que Diogéne-Laërce & Athénée nous ont conſervé. Jules-Scaliger a conclu de cette piéce, qu'Ariſtote ne le cedoit point en poëſie à Pindare, & Caſaubon l'appelle un Ouvrage tout d'or.

Diog. Laert. in Ariſtot. Athen. l. 15. cap. 16. Scaliger, l. Poetic. 44. Caſaubon. animadv. in Athen. lib. 15. c. 16.

Ἀρετὰ πολύμοχθε
Γένει βροτείῳ,
Θήραμα κάλλιστον βίῳ
Σᾶς περὶ, πάρθενε, μορφᾶς
Καὶ θανεῖν ζηλωτὸς Ἑλλάδι πότμος,
Καὶ πόνους τλῆναι μαλεροὺς
Ἀκάμαντας· τοῖον
Ἐπὶ φρένα βάλλεις
Καρπόν τ' ἀθάνατον
Χρυσοῦ τε κρέσσω ϗ γονέων,
Μαλακοῦγε τοῖο θ' ὕπνου·
Σεῦ θ' ἕνεκεν ὁ διὸς Ἡρακλῆς
Λήδας τε Κοῦροι πολλ' ἀνέτλασαν
Ἔργοις σὰν ἀγρεύοντες δύναμιν·
Σοῖς δὲ πόθοις Ἀχιλλεὺς
Αἴας τ' Ἀΐδαο δόμοις ἦλθον,
Σᾶς δ' ἕνεκε φιλίᾳ μορφᾶς
Καὶ Ἀταρνέως ἔντροφος
Ἠελίᾳ χήρωσεν αὐγάς·
Τοίγαρ ἀοίδιμον ἔργοις
Ἀθάνατόν τε μὶν αὐξήσουσι Μοῦσαι
Μνημοσύνης θυγατέρες,
Διὸς ξενίᾳ σέβας αὔξουσαι
Φιλίας τε γέρας βεβαίας.

Sch. Apollon. in Argon. v. 521.

“ O Vertu, qui malgré les difficultés que vous préſentez aux “ foibles mortels, étes l'objet charmant de leurs recherches ! Vertu “ pure

" pure & aimable; ce fut toûjours aux Grecs un deſtin digne d'en-
" vie, que de mourir pour vous, & de ſouffrir, ſans ſe rebuter, les
" maux les plus affreux. Telles ſont les ſemences d'immortalité, que
" vous repandez dans les cœurs. Les fruits en ſont plus precieux
" que l'or, que l'amitié des parens, que le ſommeil le plus tran-
" quille. Pour vous le divin Hercule & les fils de Léda eſſuiérent
" mille travaux, & le ſuccès de leurs exploits annonça votre puiſ-
" ſance. C'eſt par amour pour vous qu'Achille & Ajax allérent
" dans l'empire de Pluton, & c'eſt en vûë de votre aimable beauté,
" que le Prince d'Atarne s'eſt auſſi privé de la lumiére du Soleil.
" Prince à jamais célébre par ſes actions; les filles de Mémoire
" chanteront ſa gloire toutes les fois qu'elles chanteront le culte de
" Jupiter Hoſpitalier, ou le prix d'une amitié durable & ſin-
" cére."

Cette piéce également digne d'un grand poëte & d'un grand philoſophe, attira des accuſateurs à Ariſtote. Athénée aſſûre que Démophile & Eurymédon l'accuſérent d'impieté, prétendant que la chanſon étoit un vrai Pæan, & qu'il n'étoit point permis de chanter ainſi dans les feſtins, à l'honneur d'un ſimple mortel, un cantique ſacré, qui étoit particulier aux dieux. Jules Scaliger croit auſſi que c'eſt un Pæan, mais Athénée ſoûtient qu'on n'y trouve pas le moindre veſtige de cette eſpéce d'hymne ſacré, puiſque l'auteur y parle d'Hermias, comme d'une perſonne ſujette à la mort, & qu'il n'a point mis l'acclamation ordinaire au Pæan, ἰὼ Παίαν. Ces deux raiſons d'Athénée ne ſont point ſans replique. Caſauben oppoſe à la premiére, un Pæan cité par Xénophon, à l'honneur des Dioſcures, qui avoient été ſujets à la mort; & Scaliger oppoſe à la ſeconde, une piéce d'Ariphron le Sicyonien ſur la ſanté, qu'Athénée lui-même appelle Pæan, & où l'on ne trouve point l'acclamation. Quoi qu'il en ſoit, on peut toûjours mettre cette chanſon d'Ariſtote au rang des Scolies, après l'autorité d'Athénée, & c'eſt la derniére de nos Scolies hiſtoriques.

Athen. l. 15. cap. 16.

Scal. I. Poetic. 44.

Caſ. animad. in Athen. l. 15. cap. 16. Xenoph. Cyrop. lib. 3. Scalig. l. cit. Athen. l. 15. in fine.

Troiſiéme Claſſe. Les Scolies ſur des ſujets communs & ordinaires. C'eſt ici d'abord la place d'Alcée & d'Anacréon. Ariſtote fait mention des Scolies d'Alcée, & l'on ſçait d'ailleurs qu'Alcée & Anacréon ſe diſtinguérent fort dans ce genre de chanſon, & que c'eſt pour cela,

Ariſtot. III. 10. Politic.

Athen. l. 15. cap. 14.

la, remarque Athénée, qu'Ariſtophane dans ſes Convives, dit ces paroles : Chantez-moi quelque Scolie priſe d'Alcée & d'Anacréon; τῶν ἐπαινυμένων ἐπὶ ταύτῃ τῇ ἰδέᾳ τῆς ποιητικῆς Ἀλκαίυτε καὶ Ἀνακρέοντος, ὡς Ἀριστοφάνης παρίστησιν ἐν δαιταλεῦσιν, ἆσον δή μοὶ σκολιόν τι λαβὼν Ἀλκαίυ καὶ Ἀνακρέοντος. Or il n'eſt pas difficile de ſçavoir ſur quoi roulérent les Scolies de ces deux poëtes.

Athen. l. 10. cap. 8. Dans le peu de fragmens qui nous reſtent d'Alcée, il y en a où il n'eſt parlé que de vin & de bonne chére. Athénée les appelle un ouvrage d'Alcée en matiére de chanſon: λόγον τὸν ὑπὸ τῦ Ἀλκαίυ τῦ μελοποιοῦ λεχθέντα. On peut donc les regarder comme autant de fragmens de ſes Scolies. Il y recommende, en général, de boire dans toutes les ſaiſons de l'année, & dans toutes les ſituations de la vie.

Ibidem. *Premier fragment ſur l'Hyver.* Ϝεῖ μὲν ὁ Ζεὺς, ἐν δ' ὠρανῷ μέγας χειμῶν, πελάγασι δὲ ὑδάτων ῥοαὶ, κάβαλλε τὸν χειμῶνα ἐπὶ μὲν τιθεὶς πῦρ, ἐν δὲ κίρνας οἶνον ἀφειδέως μελιχρὸν, αὐτὰρ ἀμφὶ κόρσᾳ μαλθακὸν ἀμφὶ γνάφαλλον.

" Jupiter envoye de la pluie, le mauvais tems s'annonce dans " l'air; le cours des eaux eſt arrêté par la gelée. Chaſſez le froid, " non ſeulement en faiſant faire du feu, mais ſurtout en vous faiſant " donner du vin en quantité, qui ſoit bon & d'une couleur foncée, " pour ne porter que doucement à la tête."

Ibidem. *Second fragment ſur l'Eté.* Τέγξη πλεύμονας οἴνῳ, τὸ γὰρ ἄστρου περιτέλλεται, αὐδ' ὥρα χαλεπὰ, πάντα δὲ δειψᾷ ὑπὸ καύματος.

" Humectez les poulmons avec du vin; l'Aſtre brûlant ſe leve, " toute la nature eſt dans la ſoif à cauſe de la chaleur."

Plutar. Sym. poſ. lib. 7. quæſt. 1. Plutarque cite ces paroles d'Alcée : *Humectez les poulmons*; & à leur occaſion il conſacre une de ſes Queſtions de table à examiner ſi la boiſſon deſcend dans l'eſtomac ou dans la poitrine. Il conclud pour cette derniére route, après l'autorité de pluſieurs anciens, ce qui ne donne pas un grand idée de leur phyſique & de leur anatomie.

Athen. l. 10. cap. 8. *Troiſiéme fragment ſur le printems.* Ηρος ἀνθεμόεντος ἔπαιον ἐρχομένοιο ἐν δὲ κίρναι τούτυ μελιαδέος, ὄφρα τάχιστα κρατῆρα.

" Qu'on m'écoute; aux approches du printems qui amene les " fleurs, vîte un verre de ce jus délicieux."

Quatriéme

Quatriéme fragment ſur les occaſions de peine & de chagrin. Οὐ χρὴ κακοῖσιν θυμὸν ἐπιτρέπειν· προκόψομεν γὰρ ὐδὲν ἀσάμενοι ὦ Βακχί· φάρμακον δ' ἄριστον οἶνον ἐνεικαμένοις μεθυσθῆναι. Ibidem.

" Il ne faut point ſe laiſſer aller au chagrin ; nous n'y gagnerions " rien, ô Bacchis. Le meilleur reméde contre le chagrin, eſt de le " noyer dans du vin pris juſqu'à l'yvreſſe." Horace a dit depuis la " même choſe. Horat. l. 4. Od. 12.

Spes donare novas largus, amaraque
Curarum eluere efficax.

Cinquiéme fragment ſur les occaſions de plaiſir & de joye. Νῦν χρὴ μεθύσκειν, κὴ τίνα πρὸς βιαν πίνειν, ἐπειδὴ κάτθανε Μύρσιλος.

" C'eſt préſentement qu'il faut s'enyvrer, & boire de gré ou de force, " puiſque Myrſile eſt mort." Horace en a dit autant dans plus d'un endroit de ſes ouvrages.

Sixiéme fragment. Μηδὲν ἄλλο φυτεύσῃς πρότερον δένδρον ἀμπέλου. Athen. l. 10. cap. 8.

" Ne faites aucune ſorte de plant plûtôt que celui de la vigne." Horace l'a rendu mot pour mot.

Nullam, Vare, ſacrâ vite prius ſeveris arborem. Horat. lib. 1. Od. 18.

Septiéme & dernier fragment. Πίνωμεν, τι τὸν λύχνον σβέννυμεν; δάκτυλος ἀμέρα, καδδ' ἄναειρε κυλίχναις μεγαλαις αἰ τὰ ποικίλα· οἶνον γὰρ Σεμέλας κὴ Διος υἱὸς λαθικάδη. κἀκκεφαλᾶς δ' ἄτερα τὰν ἑτέραν κύλιξ ὠθείτω. Athen. loc. cit.

" Buvons, pourquoi attendre la chandelle ſans rien faire. Le " jour n'eſt qu'un doigt, (la vie eſt courte,) verſe du vin dans diffé- " rentes grandes coupes. Le fils de Jupiter & de Sémélé a donné " le vin aux hommes pour leur faire oublier leurs peines. Verſe " donc un & deux coups, & pluſieurs enſuite ; & s'ils portent à la " tête, qu'un verre chaſſe l'autre."

A juger des Scolies d'Alcée par le peu qu'on vient d'en voir, elles n'eurent guéres d'autre objet que les plaiſirs de la table, C'eſt apparement ce qu'avoit en vûë Quintilien, quand il écrivoit que ce poëte étant propre à chanter de grands ſujets, étoit deſcendu à des bagatelles : *In luſus & amores deſcendit, majoribus tamen aptior.* En effet, il reſte de lui pluſieurs autres fragmens, qui font voir qu'il ſçavoit quelquefois choiſir les matiéres les plus nobles & les plus ſérieuſes. Quintil. l. 10. cap. 1.

Pour

Pour ce qui eſt d'Anacréon, nous avons ſoixante-dix de ſes odes, que leur briéveté & la matiére qu'elles traitent doivent faire prendre pour les Scolies que l'antiquité lui attribue. Il y chante tantôt l'Amour, tantôt le Dieu du vin, & ſouvent les deux enſemble. A regarder ces piéces du côté du ſtyle, c'eſt une douceur, une délicateſſe qui peut-être n'a point d'exemple. Tout y eſt beau & naturel; point de penſée qui ne ſoit un ſentiment, point d'expreſſion qui ne parte du cœur, & qui n'aille au cœur. On y trouve ces graces naïves qui caractériſent la chanſon, & la diſtinguent des autres ouvrages de poëſie. On y voit ces images riantes toûjours ſûres de plaire, parce qu'elles ſont priſes avec goût & avec diſcernement dans la ſimple nature. L'air ſans doute y étoit aſſorti aux paroles; ainſi la dialecte Ionienne pleine de doueeur, & le mode Ionien plus tendre que tous les autres, devoient rendre ces chanſons d'un agrément parfait. Mais à les enviſager du côté des mœurs, tout y reſpire une débauche outrée, un libertinage qui eſt dans l'eſprit comme dans le cœur; une pareſſe affectée qui éloigne comme autant d'idées frivoles, tout ce qui s'appelle fortune, honneur, vertu, bienſéance.

Pindare, dont j'ai déja rapporté une Scolie ſur un évenement hiſtorique, en faiſoit auſſi ſur les plaiſirs de la table. Car Athénée parlant des anciennes Scolies, qui rouloient ſouvent ſur le jeu du Cottabe, met celle-ci dans la bouche de Pindare.

Athen. l. 10. cap. 7.

Χάριτάς τε ἀφροδισίων ἐρώτων ὄφρα σὺν χειμάρῳ μεθύων, Ἀγάθωνι δὲ καλῷ κότταβον.

" Allons, que je m'enyvre en hyver à force de boire aux grace
" des amours de Vénus; & qu'en jouant du Cottabe, je l'adreſſe à
" Agathon."

Idem. lib. 15. cap. 15.

Voici encore quelques Scolies ramaſſées par Athénée, qui n'en dit point les auteurs.

Εἴθε λύρα καλή γενοίμην ἐλεφαντίνη,
Καὶ μὲ καλοὶ παῖδες φέροιεν
Διονύσιον ἐς χορόν.
Εἴθ' ἄπυρον καλὸν γενοίμην μέγα χρυσίον,
Καὶ μὲ καλὴ γυνὴ φορείη
Καθαρὸν θεμένη νόον.

Σὺν

Σὺν μοὶ πῖνε, συνήβα, συνέρα, συνεφανηφόρει,
Σὺν μοὶ μαινομένῳ μαίνεο, συνσωφρονήσω σώφρονι.

Ἔσχει Κώθωνι, διάκουε μηδ' ἐπιλήθου,
Εἰ δὲ χρὴ τοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν οἰνοχοεῖν.

" Plût au ciel que je pûſſe devenir une belle lyre d'yvoire, & que " de jolis enfans me portaſſent à une danſe Bacchique. Plût " au ciel que je fuſſe un or encore neuf qui n'eût point paſſé par le " feu, & qu'une femme auſſi aimable par ſa fidélité & par ſa ſageſſe, " que par ſa beauté, le portât ſur elle.

" Buvez avec moi, vivez avec moi, mettez-vous une couronne *à* " *table* en même tems que moi ; faites des folies quand j'en fais, & " je ſerai ſage quand vous le ſerez.

" Verſez, ô Cothonis, & m'écoutez. N'oubliez jamais qu'il faut " verſer du vin aux braves gens."

Athénée en a encore recueilli deux autres fort courtes, dont voici le texte. Athen. l. 15. cap. 15.

Ἃ ὗς ταὶν βάλανον ταὶν μὲν ἔχει, ταὶν δ' ἔραται λαβεῖν·
Κἀγὼ παῖδα καλὴν ταὶν μὲν ἔχω, ταὶν δ' ἔραμαι λαβεῖν.
Πόρνη γὰ βαλανεὺς τωὐτὸν ἔχουσ' ἐμπεδέως ἔθος,
Ἐν ταὐτᾷ πύελῳ, τὸν ἀγαθὸν, τὸν τε κακὸν λοεῖ.

Finiſſons par une chanſon militaire d'Hybrias de Crete, que quelques-uns, dit Athénée, ont miſe au rang des Scolies. Ibidem.

Ἔστι μοὶ πλοῦτος μέγας δόρυ, καὶ ξίφος, καὶ τὸ καλὸν λαισήϊον πρόβλημα χρωτός. Τούτῳ γὰρ ἀρῶ, τούτῳ θερίζω, τούτῳ πατέω τὸν ἀδὺν οἶνον ἀπ' ἀμπέλων· τούτῳ δεσπότας μνοίας κέκλημαι· τοὶ δὲ μὴ τολμῶντες ἔχειν δόρυ καὶ ξίφος καὶ τὸ καλὸν λαισήϊον πρόβλημα χρωτὸς, πάντες γόνυ πεπλήκοτες ἐμὸν καυέοντι δεσπόταν, καὶ μέγαν βασίλεα φωνέοντι.

" Une lance, une épée, & un beau bouclier pour la deffenſe du " corps, me tiennent lieu de grandes richeſſes. L'une me ſert à " labourer, l'autre à moiſſonner, & le troiſiéme à fouler la ven- " dange. Par leur moyen je ſuis le maître de ma maiſon. Ceux " qui n'ont pas le courage de prendre la lance, l'épée & le bouclier, " ſe proſternent à mes genoux, & me traitent de maître & de " grand Roi."

SECOND

SECOND MEMOIRE
SUR LES
CHANSONS DE L'ANCIENNE GRECE.

Par M. DE LA NAUZE.

Les Chanſons particuliéres à certaines Profeſſions, ou en certaines Occaſions.

15 de May 1733.

IL ſemble que chaque profeſſion dans la Grece avoit une eſpéce de chanſon qui lui étoit particuliérement conſacrée. Il nous reſte du moins quelques veſtiges des Chanſons des Bergers, des gens de journée à la campagne, des Moiſſonneurs, des perſonnes qui piloient le grain, de ceux qui puiſoient l'eau, des Meuſniers, des Tiſſerands, des Ouvriers en laine, des Nourrices & des Baigneurs. Les Grecs avoient encore des chanſons attachées à des occaſions & à des cérémonies particuliéres, comme la Chanſon ſur Erigone, les Chanſons ſur Théodore, les Iules de Cerès & de Proſerpine, la Philélie d'Apollon, les Upinges de Diane, les Chanſons des amans, celle des Noces, les Chanſons joyeuſes, & les Chants triſtes ou funebres.

Chanſons des Bergers. L'uſage des chanſons convient parfaitement à la vie paſtorale. La ſimplicité des bergers, & le loiſir dont ils jouiſſent, les invitent à chanter; & les images riantes qui les environnent de toutes parts, fourniſſent à leurs chants des ſujets inépuiſables. Auſſi l'idée qu'on ſe forme de leurs amuſemens, ou même de leur occupation journaliére, c'eſt qu'ils chantent ſans ceſſe. On imagine de la douceur, de la tendreſſe, de la naïveté dans leurs chanſons; & ſi l'on ne peut les voir & les écouter eux-mêmes, on aime du moins les chanſons faites dans le même genre. C'eſt à ce goût que nous devons nos bergeries & nos muſettes, & que les

autres

autres nations qui ont cultivé les arts, ont dû auſſi le bel uſage du chant paſtoral.

Il faut donc reconnoître deux différentes eſpéces de chanſons des bergers, celles qu'ils chantent eux-mêmes, & celles qu'on fait à leur imitation. Si les unes & les autres ſe trouvent parmi nous, à plus forte raiſon furent-elles en vogue dans la Grece, où la vie paſtorale étoit plus généralement & plus noblement exercée. Cependant il ne reſte peut-être de cet ancien tems aucune piéce qui ſoit une ſimple chanſon de berger. Théocrite, à la vérité, & les autres poëtes Grecs, font chanter les paſteurs, & les paroles qu'ils leur mettent à la bouche, à les prendre ainſi détachées, pourroient paſſer pour des chanſons. Mais je ne dois point les rapporter ici comme telles, puſqu'elles font partie de véritables ouvrages de poëſie.

Tout ce qui nous reſte de plus particulier ſur les chanſons des paſteurs Grecs, c'eſt " qu'il y en avoit une, appellée Bucoliaſme, qu'on " chantoit en conduiſant le bétail au pâturage. Diomus berger de " Sicile en fut l'auteur, & Epicharme en faiſoit mention dans l'Al- " cyon & dans l'Ulyſſe faiſant naufrage." ἦν δὲ καὶ, dit Athénée, τοῖς ἡγουμένοις τῶν βοσκημάτων ὁ Βυκολιασμὸς καλούμενος. Δίομος δὲ ἦν ὁ βυκόλος Σικελιώτης ὁ πρῶτος εὑρὼν τὸ εἶδος· μνημονεύει δ' αὐτοῦ Ἐπίχαρμος ἐν Ἀλκυόνι καὶ ἐν Ὀδύσσει ναυαγῷ. On appelloit encore Bucoliaſme un air à danſer qu'on jouoit ſur la flute. Athénée lui-même le diſtingue de la chanſon dont nous venons de parler. Athen. l. 14. cap. 3.

Pollux nomme Chanſon ruſtique, ou Muſe ruſtique, celle des chevriers & des paſteurs, ſi pourtant ce qu'il en dit ne doit pas s'entendre plûtôt du chant & de l'air que de la chanſon même. * εἴποις δ' ἂν καὶ ἄγροικον μέλος, καὶ ἄγροικον μοῦσαν, τὴν τῶν αἰπόλων τε καὶ ποιμένων. Schol. Theoc. in Idyll. 10. & alter Schol. cit. in lect. Theoc. Caſaub. c. 12. Phavor. Pollux l. 1. c. 1. & l. 4. c. 7.

Chanſon des gens de journée à la campagne. Athénée obſerve que Téléclide en avoit parlé dans les Amphictyons. καὶ τῶν μισθωτῶν δέ τις ἦν ᾠδὴ τῶν ἐς τοὺς ἀγροὺς φοιτώντων, ὡς Τηλεκλείδης φησὶν ἐν Ἀμφικτύοσι. C'eſt tout ce que nous en ſçavons. Athen. l. 10. c. 3. & l. 14. cap. 3.

Chanſon des Moiſſonneurs. Théocrite † & ſes ſcholiaſtes, Apollodore cité par l'un d'eux, Phavorinus, Pollux, Athénée, Heſychius & Suidas, font mention de cette eſpéce de chanſon, & la nomment Heſych. in Λιτυέρσης. Suid. in Λιτυέρσης.

* Pollux lib. 9. num. 42.

† Theocr. Idyl. 10.

la chanſon de Lityersès, ou ſimplement le Lityerſe, nom qu'elle tiroit de Lityersès fils naturel de Midas, & Roi de Célenes en Phrygie. Ce fut un Prince féroce, fort adonné aux travaux de la campagne, & ſurtout à ceux de la moiſſon. Il obligeoit les étrangers de moiſſonner avec lui & autant que lui ; ceux qui n'en avoient pas la force étoient mis à mort : enfin il fut tué lui-même par Hercule, du vivant de Midas.

Jul. Scaliger. Hiſt. Poetic. lib. 1. cap. 4.

Jules Scaliger accuſe ici les mythologues d'anachroniſme, prétendant que Midas & Hercule ne furent jamais contemporains ; mais il n'en donne aucune preuve, & rien n'empêche, ce me ſemble, qu'ils n'ayent pû vivre dans le même tems. Quoi qu'il en ſoit, le poëte Soſitheus ou Soſibius eſt le plus ancien écrivain connu qui ait marqué ce ſynchroniſme, & parlé des aventures de Lityersès. On a ſur ce ſujet un fragment d'une de ſes tragédies, rapporté en partie par Athénée & par Tzetzès, & en entier par une ſcholiaſte de Théocrite. Ménandre parloit auſſi de Lityersès chantant au retour de la moiſſon.

Athen. l. 10. cap. 3. Tzetz. chiliad. Caſaub. lect. Theocr. c. 12. Pollux lib. 4. cap. 7.

Pollux dit que le Lityerſe étoit une chanſon de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour conſoler Midas de la mort de ſon fils. ἤδετο δὲ ὁ θρῆνος περὶ τὰς ἅλως καὶ τὸ θέρος ἐπὶ Μίδου παραμυθίᾳ. La chanſon n'étoit donc point une chanſon Grecque dans ſon origine. Auſſi Pollux la met-il au rang des chanſons étrangéres. περὶ ᾀσμάτων ἐθνικῶν ; & il ajoûte qu'elle étoit particuliére aux Phrygiens, qui avoient reçû de Lityersès l'uſage de l'agriculture. ᾆσμα . . . Λιτυέρσας Φρυγῶν . . . γεωργίας εὑρετὴς . . . Λιτυέρσας δὲ Φρυξίν. Le ſcholiaſte de Théocrite aſſûre que de ſon tems les moiſſonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lityersès, comme d'un excellent moiſſonneur. ὅθεν καὶ νὺν οἱ θερισταὶ κατὰ Φρυγίαν, ᾄδουσιν αὐτὸν ἐγκωμιάζοντες, ὡς ἄριστον θεριστήν.

Schol. Theoc. in Idyll. 10.

Si le Lityerſe a été dans ſon origine une chanſon étrangére aux Grecs, qui rouloit ſur les éloges d'un Prince Phrygien, on doit reconnoître que les moiſſonneurs de la Grece n'adoptérent que le nom de la chanſon, & qu'il y eut toûjours une grande différence entre le Lityerſe Phrygien & le Lityerſe Grec. Ce dernier ne parloit guéres ni de Lityersès ni de Midas, à en juger par l'Idylle dixiéme de Théocrite, où le poëte introduit un Moiſſonneur, qui après avoir dit,

Theoc. Idyll. 10.

" Voyez

" Voyez ce que c'eſt que la chanſon du divin Lityersès," la rapporte ainſi partagée en ſept couplets.

Δάματερ πολύκαρπε, πολύσταχυ, τουτὸ τὸ λαῖον
Εὔεργόν τ' εἴη, καὶ κάρπιμον ὅτλι μάλιστα.

Σφίγγετ' ἀμαλλοδέται τὰ δράγματα, μὴ παριών τις
Εἴποι, σύκινοι ἄνδρες, ἀπώλετο χ' ἕτω ὁ μισθός.

Ἐς βορέην ἄνεμον τᾶς κόρθυος ἀ τομὰ ὔμμιν
Ἢ ζέφυρον βλεπέτω· πιαίνεται ὁ στάχυς ἕτως.

Σῖτον ἀλοιῶντες φεύγειν τὸ μεσαμβρινόν ὕπνον,
Ἐκ καλάμας ἄχυρον τελέθει τημόσδε μάλιστα.

Ἄρχεσθαι δ' ἀμῶντας ἐγειρομένω πορυδαλλῶ,
Καὶ λήγειν εὕδοντος. ἐλιννῦσαι δὲ τὸ καῦμα.

Εὐκτὸς ὁ τῶ βαβράχω παῖδες βίος· ὐ μελεδαίνει
Τὸν τὸ πιεῖν ἐσχεῦντα· πάρεστι γὰρ ἄφθονον αὐτῷ.

Κάλλιον ὦ πιμελητὰ φιλάργυρε τὼς φακὸς ἔψειν,
Μὴ πιτάμης τὰν χεῖρα καταπρίων τὸ κύμινον.

" Cérès, qui multipliez les grains & les épics, faites que cette " moiſſon réüſſiſſe, & qu'elle ſoit des plus abondantes.

" Vous qui faites les gerbes, ayez ſoin de les bien lier, de peur " que les paſſans ne diſent; miſerables ouvriers, voilà du bien " perdu.

" Que le tas de vos gerbes ſoit expoſé au vent du Nord ou du " Couchant; c'eſt le moyen de faire gonfler les épics.

" Vous qui battez le bled, évitez le ſommeil du midi: c'eſt " l'heure où le grain ſe détache plus aiſément de la tige.

" Les moiſſonneurs doivent commencer leur travail au réveil de " l'allouette, finir quand elle ſe couche, & devenir comme inſenſibles " à la chaleur.

" Enfans, que le ſort de la grenouille eſt à deſirer; elle ne s'em- " barraſſe point qui lui donnera à boire, elle en a toûjours abon- " damment.

" Il vous ſied bien, homme avare, de ne donner pour nourriture " à vos ouvriers que des lentilles. Prenez garde à vous bleſſer la " main en voulant partager une graine de cumin."

Telles ſont les paroles que Théocrite fait chanter à un moiſſonneur. Si ces vers doivent être regardés comme un morceau de poëſie, plûtôt que comme un veritable Lityerſe, ils ſervent toûjours à faire voir le goût, le ſtyle, & la matiére ordinaire des chanſons des moiſſonneurs.

Eraſm. adag. chil. 3. cent. 4. adag. 75.

La chanſon de Lityerſe paſſa en proverbe dans la Grece, pour marquer, dit Eraſme, une chanſon qu'on chantoit à contrecœur ou par force.

Chanſon des E'plucheuſes de grain. Καὶ τῶν πλισσουσῶν, remarque Athénée, ἄλλη τις, ὡς Ἀριστοφάνης ἐν Θεσμοφοριαζούσαις καὶ Νικοχάρης ἐν Ἡρακλεῖ χορηγῷ. " Les E'plucheuſes de grain avoient auſſi la leur, " comme le diſent Ariſtophane dans les prêtreſſes de Cérès, & Ni- " cocharès dans l'Hercule chef de la danſe." Caſaubon a cru que cette chanſon étoit la même que le Ptiſtique ou le Ptiſme, dont il eſt fait mention dans Pollux. Cependant Athénée parle d'une ſimple chanſon, qu'il diſtingue de celles qu'on chantoit ſur les inſtrumens; & Pollux parle d'un air de flute. " On en chante ſur la " flute, dit-il, un autre nommé Ptiſtique, ainſi que le rapportent " Phrynichus dans les Comaſtes, par ces paroles; Je vais chanter " pour nous deux un Ptiſtique: & Nicophon dans les Chirogaſtres, " en ces termes: Chantez donc avec nous ſur la flute quelque " Ptiſme." καὶ ἕτερον πλισικὸν [αὔλημα] ὡς Φρύνιχος ἐν Κωμασταῖς φησίν ὁ κωμικὸς, ἐγὼ δὲ νῶϊν δὴ τερπνὸν πλισικόν. καὶ Νικοφῶν ἐν τοῖς Χειρογάστορσιν, ἀλλ' ἴθι προσαύλησον σὺν νῶϊν πλισμόν τινα.

Athen. l. 14. cap. 3.

Caſaub. animad. in Athen. lib. 14. cap. 3.

Poll. l. 4. n. 55.

Chanſon de ceux qui puiſoient l'eau. Ariſtophane en parle comme d'une chanſon qui n'étoit que dans la bouche des perſonnes les plus viles. Car pour reprocher à quelqu'un un chant de mauvais goût, il lui fait dire; " d'où avez-vous pris cette chanſon de tireur " d'eau?"

Ariſtophan. in ran.

Πόθεν συνέλεξας ἰμονιοτρόφου μέλη.

Le ſcholiaſte d'Ariſtophane remarque à cette occaſion, que la chanſon de ceux qui puiſoient l'eau s'appelloit Himée. Τὸ ᾆσμα ὃ ᾄδουσιν οἱ ἀνθλητραὶ, ἱμαῖον· & il ajoûte l'autorité de Callimaque. Καλλίμαχος, ἀείδει καὶ ποῦ τις ἀνὴρ ὑδατηγὸς ἱμαῖον. " Callimaque " dit: En quel endroit un tireur d'eau chante-t-il l'Himée?" Ce

Schol. Ariſt. in ran.

mot

mot vient du Grec ἰμᾶν, *puiſer*, ſuivant le même ſcholiaſte, dont Suidas a copié l'endroit. Suidas in ἰμαῖον ἆσμα.

Chanſon des Meuniers. Les Meuniers avoient auſſi la leur. Ariſtophane cité par Athénée, la nommoit Himée comme celle des tireurs d'eau. Ἀριστοφάνης δ' ἐν Ἀτ]ιναῖς φησὶ λέξειν, ἱμαῖος ὠδὴ μυλωθρῶν. Athen. l. 14. cap. 3.

Tryphon dans le même Athénée, l'appelle indifféremment Himée ou Epimulie. ἱμαῖος ἡ ἐπιμύλιος καλουμένη, ἣν παρὰ τοὺς ἀλέτους ἦδον. Ælian. var. hiſtor. cap. 4. Pollux lib. 4. num. 53. & lib. 7. num. 180.

Elle a ce dernier nom d'Epimulie dans Elien & dans Pollux. ἆσμα ἐπιμύλιον, ἐπιμύλιος ὠδή. L'étymologie des deux mots ἱμαῖος & ἐπιμύλιος, paroît aſſez viſible. Le premier vient de ἱμᾶν, *puiſer*, comme nous l'avons dit ; & le ſecond vient de μύλη, *meule* ou *moulin*. Cependant Athénée ſoupçonne que ces deux mots pourroient bien venir du terme Dorique ἱμαλὶς, auquel il attribuë différentes ſignifications. On peut conſulter cet écrivain, & Caſaubon ſon ſçavant commentateur. Heſychius donne encore à cette eſpéce de chanſon les noms d'Epantée & d'Epinoſte ; & Caſaubon propoſe ſur ces deux noms des corrections, qu'on peut lire dans le même endroit de ſes remarques ſur Athénée. Athen. l. 14. cap. 3. Caſaub. animadv. in Athen. lib. 14. cap. 3. Heſych.

On trouve dans le Feſtin des Sages de Plutarque, une chanſon de ce genre, la ſeule peut-être qui nous reſte de l'antiquité. Plutarch. ſept. Sapient. Conviv.

Ἄλει, μύλα, ἄλει· καὶ γὰρ Πιτ]ακὸς ἀλεῖ, μεγάλας Μιτυλάνας βασιλεύων.

" Moulez, meule, moulez ; car Pittacus qui regne dans l'auguſte " Mityléne, aime à moudre."

Pittacus l'un des ſept ſages de la Grece, & maître ou tyran de Mitylene, faiſoit, dit Elien, de grands éloges du moulin, par l'avantage qu'il a de raſſembler dans un petit endroit un grand nombre de perſonnes obligées d'y recourir pour vivre. Ainſi le cas particulier que Pittacus faiſoit de l'invention & de l'uſage des moulins, avoit donné ſans doute occaſion à la chanſon rapportée par Plutarque. Il la prend cependant dans un ſens bien différent, la mettant à la bouche de Thalès pour plaiſanter Pittacus de ce qu'il mangeoit beaucoup ; car c'eſt ce qu'il faut entendre ici par le terme de *moudre*. Ælian. Var. hiſt. l. 7. c. 4.

Chanſon des Tiſſerands. Elle s'appelloit Eline, comme l'a dit dans les Atalantes Epicharme cité par Athénée. ἡ δὲ τῶν ἱ]ουργούντων ὠδὴ ἔλινο]· ὡς Ἐπίχαρμο] ἐν Ἀταλάνταις. Athen. l. 14. cap. 3.

Ibidem. *Chanſon des ouvriers en laine.* Athénée la nomme Iule. ἡ δὲ ταλασιεργῶν ἴυλος. C'eſt en effet le nom qu'Eratoſthéne dans un hymne a l'honneur de Mercure, avoit déja donné à la chanſon que chantoient les filles en travaillant à la laine.

Chanſon des Nourrices. Il ſemble qu'il y en avoit de deux eſpéces différentes, qu'on chantoit, l'une en donnant à teter aux enfans, & l'autre en cherchant à les endormir. Chryſippe parloit de la premiére, quand il aſſignoit une chanſon particuliére aux nourrices pour le tems qu'elles allaitoient leurs enfans. *Chryſippus etiam*, dit Quintilien, *Nutricum quæ adhibentur infantibus, allectationi ſuum quoddam carmen aſſignat.* D'autres écrivains ont parlé de la ſeconde. Athénée obſerve que les chanſons des nourrices s'appelloient Catabaucaleſes. αἱ δὲ τῶν τιθηνουσῶν ᾠδαὶ καταβαυκαλήσεις ὀνομάζονται. Or βαυκαλᾶν eſt le même, ſuivant Heſychius, que παιδία μετ' ᾠδῆς κοιμίζειν, *endormir les enfans avec une chanſon.* Le même Heſychius donne à ces chanſons le nom de Nunnie. Elles s'appelloient auſſi ἐπᾴσματα.

Quintil. Inſt. lib. 1. cap. 10.

Athen. l. 14. cap. 3.

Leopard. c. 5. 7. emendat.

Caſaubon. ad Theophr. Charact. Theoc. Idyl. 24

Caſaubon regarde comme une chanſon de ce genre, trois vers du Théocrite, que ce poëte fait chanter à Alcmene mere d'Hercule & d'Iphiclus, pour les endormir à l'âge de dix mois.

Εὕδετ' ἐμὰ βρέφεα γλυκερὸν κὴ ἐγέρσιμον ὕπνον,
Εὕδετ' ἐμὰ ψυχὰ δύ' ἀδελφεώ, εὖσοα τέκνα,
Ὄλβιοι εὐνάζοισθε, κὴ ὄλβιοι ἀὼ ἵκοισθε.

" Dorméz, mes enfans, d'un ſommeil doux & tranquille. Aimables freres, chers enfans, repoſez en pleine ſanté ; endormez-vous heureux, & revoyez heureux le lever de l'Aurore."

C'eſt ainſi que Nonnus fait endormir Emathion & Harmonie, aux chanſons d'Electre. " Electre, dit-il, faiſant retentir aux oreilles de " ſes enfans une chanſon qui invitoit au ſommeil, elle les endormit " tous deux par la vertu de cet art ſi connu des nourrices."

Nonn. Dionyſ. lib. 3.

Καὶ τεκέων κλάζουσα μέλος θελκτήριον ὕπνῳ,
Ἀμφοτέρους εὕδοντας ἐκοίμισε μαιὰδι τέχνῃ.

Aux chanſons des nourrices on pourroit joindre celles des enfans. *Lala* étoit leur chant ordinaire parmi les Grecs comme parmi les Latins, & parmi nous. λάλα παιδικὸν ἐπίφθεγμα, obſerve Lucien.

Lucian. in Philopſeude.

Chanſon

Chanſon des Baigneurs. Καὶ βαλανείων ἄλλαι, dit Athénée, ὡς Κράτης ἐν Τόλμαις. Il y avoit une chanſon des baigneurs, comme l'a remarqué Cratès dans les Audaces. Mais s'il étoit permis de chanter aux perſonnes qui ſervoient aux bains, il n'étoit point honnête à ceux qui ſe baignoient d'en faire autant. Car Théophraſte faiſant la peinture de l'homme groſſier, le repréſente chantant dans le bain. ἐν βαλανείῳ δὲ ᾄσαι.

Athen. l. 14. cap. 3.

Theophr. Caract. cap. 4.

Chanſon ſur Erigone. On la chantoit dans la Fête des Eores ou de l'Eſcarpolette, & on la nommoit *Alétis* ou *la vagabonde.* ἦν δὲ καὶ, remarque Athénée, ἐπὶ ταῖς Αἰώραις τὶς ἐπ' Ἠριγόνῃ, ἣν καὶ αὐλῆτιν λέγουσιν ᾠδήν. Erigone étoit fille d'Icarius fils d'Oebalus, & couſine des Dioſcures. Son pere diſparut, elle le chercha, avec ſoin ; & ayant enfin découvert qu'il avoit été tué, elle ſe pendit de deſeſpoir. Peu de tems après la peſte ravagea l'Attique ; & ſur la réponſe de l'Oracle, les Athéniens conſacrérent la Fête des Eores & la Chanſon Alétis à la mémoire d'Erigone.

Athen. loc. cit. Hygin l. 2. in Arctophyl. & l. 1. fab. 130. Nonn. Dionyſ. l. 47. Leopard. cap. 146. Mercurial. lib. de Gymnaſtic.

Chanſons ſur Théodore. Voici ce qu'en dit Athénée. " Ariſtote " écrit dans ſon livre de la République de Colophon, que Théodore " mourut de mort violente. C'étoit, dit-on, un homme perdu de " débauche, comme il paroît par des piéces de vers ; car encore " aujourd'hui les femmes chantent ſur lui des chanſons dans la Fête " des Eores." Ἀριστοτέλης γοῦν ἐν τῇ Κολοφωνίων πολιτείᾳ φησίν· ἀπέθανε δὲ καὶ αὐτὸς ὁ Θεόδωρος ὕστερον βιαίῳ θανάτῳ· λέγεται δὲ γενέσθαι τρύφων τὶς ὡς ἐκ τῆς ποιήσεως δῆλόν ἐστιν. ἔτι γὰρ καὶ νῦν αἱ γυναῖκες ᾄδουσιν αὐτῦ μέλη περὶ τὰς ἑώρας.

Athen. l. cit.

Iules de Cérès & de Proſerpine. C'eſt ainſi que ſe nommoient les chanſons particuliéres à ces deux divinités. αἱ δὲ ἴυλοι, dit Athénée, καλούμεναι ᾠδαὶ Δήμητρι καὶ Φερσεφόνῃ τρέπουσιν. Didyme avoit déja remarqué avant Athénée, que l'Iule étoit une chanſon à l'honneur de Cérès. Athénée recherchant l'étymologie du nom de cette chanſon, obſerve que Cérès s'appelloit quelquefois Iulo, que les gerbes d'orge ſe nommoient Ules ou Iules ; que les hymnes à l'honneur de la Déeſſe avoient auſſi ces deux noms, & qu'on les appelloit encore Démetrules ou Calliules, ſuivant ce refrain adreſſé à Cérès : πλεῖσον ἅλον ἴει. " Envoyez-nous des gerbes en abondance."

Athen. l. 14. cap. 3.

Athen. loc. cit.

Philélie

Athen. loc. cit.

Philélie d'Apollon. La Philélie, dit Athénée, étoit une chanſon à l'honneur d'Apollon, comme l'enſeigne Teleſilla. ἡ δὲ εἰς Ἀπόλλωνα ᾠδὴ φιληλιάς, ὡς Τελέσιλλα παρίστησιν. Elle fut ainſi appellée, obſerve Caſaubon, du refrain propre à cette chanſon : ἔξιχ' ἔξεχε ὦ φίλ' ἥλιε. " Levez-vous, levez-vous, charmant ſoleil." Le ſeul nom de cette chanſon pourra donc terminer la queſtion par laquelle on a quelquefois propoſé, ſi le ſoleil eſt dans l'ancienne fable le même qu'Apollon.

Athen. loc. cit.

Upinges de Diane. Οὔπιγγοι δὲ εἰς Ἄρτεμιν. C'eſt ainſi que s'exprime Athénée, parlant toûjours de ſimples chanſons. Les Upinges tiroient leur nom du mot *Upis*, ſurnom de Diane, employé par Callimaque dans un hymne à l'honneur de la déeſſe. Οὖπι ἄνασσ' εὐώπι. Palæph. l. 2. " O Diane, Reine aux beaux yeux." Paléphate aſſûre que c'eſt ainſi qu'on nommoit Diane chez les Lacédémoniens. Le nom Upis eſt auſſi donné par Virgile & par Nonnus à une des compagnes de Diane.

Nonn. Dionyſ. lib. 48.

Chanſons des Amans. L'amour enſeigne la muſique & la poëſie. C'eſt une ſentence célébre parmi les Grecs, qui fait le ſujet d'une queſtion de table dans Plutarque. Les raiſons qu'il apporte pour prouver que cette paſſion donne le goût du chant & des vers, conviennent à la chanſon encore mieux qu'à la muſique & à la poëſie.

Plutarc. Amator. & Sympoſ. lib. 1. quæſt. 5.

L'amour, dit-il, ſemblable au vin, inſpire de la vivacité, de la gayeté & des tranſports. Dans cet état, l'on eſt naturellement porté à chanter, & à mettre de la cadence & de la meſure dans le diſcours. D'ailleurs, ajoûte-t-il, quand on aime, on employe un langage figuré & cadencé, pour relever le merite de ce qu'on dit, comme on employe l'or pour embellir les ſtatuës. Si l'on parle de l'objet aimé, on en publie les perfections & les beautés par des chanſons, dont l'effet eſt toûjours plus vif & plus durable. Si on lui envoye à lui-même des lettres ou des préſens; on cherche à en augmenter le prix par des piéces galantes qui ſe puiſſent chanter. Enfin, continuë Plutarque d'après Théophraſte, trois choſes invitent à chanter; la peine, la joye, & l'enthouſiaſme. La peine fait pouſſer des gemiſſemens & des plaintes, qui approchent du chant; & voilà pourquoi nous voyons aboutir à une eſpéce de chant la voix des orateurs dans leurs peroraiſons, & celle des acteurs de théatre dans

dans leurs lamentations. La joye cauſe des agitations violentes; elle fait ſauter & danſer les perſonnes groſſiéres & indiſcretes: elle invite du moins à chanter les perſonnes qui ont plus de raiſon. L'enthouſiaſme cauſe des accès violens, juſqu'à changer la voix, & même à ôter le corps entier de ſa ſituation ordinaire, comme il paroît dans les clameurs des Bacchantes, & dans les réponſes des oracles, qui ſe font les unes & les autres en meſure & en cadence. Or on ne doute point que l'amour ne renferme & les peines les plus cuiſantes, & les joyes les plus vives, & les tranſports les plus violens. Il faut donc, conclut ce philoſophe, que cette paſſion réuniſſant les trois principes du goût du chant, ſoit la plus propre de toutes à faire chanter des chanſons.

Nous avons déja vû quelques exemples de chanſons amoureuſes, dans les ſcolies ou chanſons à boire des Grecs. Il eſt à croire que celles des bérgers rouloient ſouvent ſur la même matiére. Peut-être encore dans les autres profeſſions, ou dans les autres occaſions de la vie, chantoit-on autrefois comme aujourd'hui, des chanſons qui ne reſpiroient que l'amour. Quoi qu'il en ſoit, Athénée a conſervé la mémoire de trois chanſons de cette eſpéce, qu'il ne faut point oublier ici.

Premiérement. " Cléarque dans ſon premier livre des Erotiques, " parle en ces termes de la chanſon appellée Nomion, qu'Eriphanis " avoit compoſée. La chanteuſe Eriphanis aimant le chaſſeur Me- " nalque, alloit auſſi à la chaſſe, & couroit comme lui avec ardeur " les bêtes féroces. Ses courſes dans les endroits des montagnes les " plus heriſſés d'épines, étoient telles, que les courſes d'Ino miſes " en comparaiſon, paſſeroient pour une bagatelle. Les peines de " cette malheureuſe amante inſpiroient de la compaſſion, & même " des ſentimens tendres & amoureux, non ſeulement aux hommes " les plus inſenſibles, mais encore aux bêtes les plus cruelles. C'eſt " à ce ſujet qu'elle fit & qu'elle chanta dans les ſolitudes la chanſon " appellée Nomion, où étoient ces paroles entr'autres: Les chênes " élevés, ô Menalque, *μακραὶ δρύες ὦ Μενάλκα.*

" Secondement. Ariſtoxéne dans ſon quatriéme livre de la mu- " ſique, dit qu'anciennement les femmes chantoient une chanſon " appellée Calycé. Nous avons, c'eſt toûjours Athénée qui parle;

" nous avons des vers de Steſichore, où une certaine Calycé épriſe " d'amour pour le jeune Evathle, demande à Vénus la faveur de " l'épouſer; mais toûjours rebutée par le jeune homme, elle ſe pré- " cipite. L'hiſtoire de cette paſſion ſe paſſe aux environs de Leu- " cade.

" Troiſiémement. Ariſtoxéne dans ſes Mémoires abrégés, écrit " qu'Harpalyce mépriſée par Iphiclus qu'elle aimoit éperduëment, " ſécha de douleur; & qu'à l'occaſion de cet événement, on inſtitua " des jeux où les jeunes filles chantoient la chanſon nommée Har- " palyce." Parthénius parle auſſi de cette eſpéce de chanſon, & de l'événement qui y donna occaſion.

Parthen. in Amator.

Chanſon des Noces. Elle s'appelloit Hymenée: ἐν δὲ γάμοις ὑμέναιος, dit Athénée d'après Ariſtophane. Ce ſeroit ici le lieu de parler de l'origine & de l'uſage de l'Epithalame, & de l'acclamation d'Hymenée dans la Grece, ſi M. l'Abbé Souchay n'avoit déja traité la matiére dans ſon Diſcours ſur l'origine & le caractére de l'Epithalame.

Athen. l. 14. cap. 3.

Chanſons joyeuſes. C'eſt ordinairement dans le ſein de la joye que s'enfantent les chanſons. Ainſi preſque toutes celles dont nous avons parlé pourroient être miſes au rang des chanſons joyeuſes. Il y en avoit pourtant quelques-unes dans la Grece auſquelles on peut donner ce nom plus particuliérement, parce qu'elles ne paroiſſent pas avoir eu d'autre occaſion & d'autre ſujet qu'un mouvement de joye. Telle eſt la chanſon de Datis, rapportée en ces mots par Ariſtophane. Ὡς ἥδομαι, καὶ τέρπομαι, καὶ χαίρομαι, " Que je ſuis aiſe, que je ſuis char- " mé, que je ſuis tranſporté!" C'eſt ce qu'Ariſtophane appelle la chanſon de Datis; τὸ Δάτιδος μέλος. Le ſcholiaſte & Suidas ajoûtent que Datis étoit un Général Perſan, qui peu inſtruit de la langue Grecque, diſoit χαίρομαι au lieu de χαίρω, façon de parler qu'on nomma Datiſme. La chanſon de Datis paſſa en proverbe, ſuivant Eraſme, pour marquer quelque événement agréable.

Ariſtophan. in pace.

Chants triſtes & lugubres. Il y en avoit de pluſieurs eſpéces; la Lamentation, l'Ialeme, le Linos ou Elinos.

" On appelloit Lamentation, la chanſon qui ſe chantoit dans des " occaſions de mort ou de triſteſſe." ἡ δ' ἐπὶ τοῖς θανάτοις καὶ λύπαις ᾠδὴ, ἀλαλυγμὸς καλεῖται, obſerve Athénée.

Athen. l. 14. cap. 3.

Ialeme

Ialeme étoit le nom de celle qui ſe chantoit dans le deuil, témoins Apollodore, Euripide, & Ariſtophane cité par Athénée : ἐν δὲ πένθεσιν ἰάλεμος, dit ce dernier. De là le proverbe Grec rapporté par Heſychius ; ἰαλέμου οἰκτρότερος, ou bien ψυχρότερος *plus miſerable*, ou *plus froid qu'un Ialeme.* Adrianus Junius rapporte auſſi comme un proverbe ces mots Grecs : εἰς τοὺς ἰαλέμους ἐγγραπτέος, *digne d'être mis au rang des Ialemes.* Il ſe fonde ſur ce que dit le poëte comique Ménandre, que " ſi vous ôtez la hardieſſe à un amant, c'eſt un " homme perdu qu'il faut que vous mettiez au rang des Ialemes." Junius ajoûte qu'Ialeme étoit le nom d'un homme plein de défauts & de deſagrémens, fils de Calliope, & par conſéquent fort différent de ſa mere.

Apollod. l. 4. Euripid. in Troad. Athen. loc. cit. Eraſm. adag. chil. 2. centur. 10. adag. 86. Junius adag. cent. 4. adag. 64.

Le Linos étoit auſſi une chanſon Grecque. Voici ce qu'en dit Hérodote, en parlant des Egyptiens. " Ils ont pluſieurs autres " uſages remarquables, & en particulier celui de la chanſon Linos, " qui eſt célébre en Phénicie, en Chypre & ailleurs, où elle a diffé- " rens noms, ſuivant la différence des peuples. On convient que " c'eſt la même chanſon que celle que les Grecs chantent ſous le nom " de Linos. Et ſi je ſuis ſurpris de pluſieurs autres ſingularités " d'Egypte, je le ſuis ſurtout du Linos, ne ſçachant d'où il a pris " le nom qu'il porte. Il paroît qu'on a chanté cette chanſon dans " tous les tems. Au reſte, le Linos s'appelle chez les Egyptiens " Manéros. Ils prétendent que Manéros étoit le fils unique de leur " premier Roi ; & que leur ayant été enlevé par une mort préma- " turée, ils honorérent ſa mémoire par cette eſpéce de chant lugubre, " qui ne doit l'origine qu'à eux ſeuls." Le texte d'Hérodote donne l'idée d'une chanſon funebre. Sophocle parle de la chanſon Elinos dans le même ſens. Cependant le Linos & l'Elinos étoient une chanſon pour marquer non ſeulement le deuil & la triſteſſe, mais encore la joye, ſuivant l'autorité d'Euripide cité par Athénée. λῖνος καὶ αἴλινος δὲ μόνον ἐν πένθεσιν ἀλλὰ καὶ ἐπ' εὐτυχεῖ μολπῇ κατὰ τὸν Εὐριπίδην. Pollux donne encore une autre idée de cette chanſon, quand il dit que le Linos & le Lityerſe étoient des chanſons propres aux foſſoyeurs & aux gens de la campagne. Comme Hérodote, Euripide, & Pollux ont vêcu à quelques ſiécles de diſtance les uns des autres, il eſt à croire que le Linos fut ſujet à des changemens qui en firent une chanſon différente, ſuivant la différence des tems.

Herod. l. 2.

Sophocl. in Ajace.

Athen. l. 14. cap. 3.

Pollux lib. 1. cap. 1.

QUATRIÉME IDYLLE DE THÉOCRITE,

Traduite en François avec des Remarques.

Par M. HARDION.

ARGUMENT.

THEOCRITE fait parler dans cette Idylle un chévrier qu'il nomme Battus, avec un pâtre de bœufs, qui s'étoit mis au ſervice d'un certain Egon, qui étoit allé aux jeux Olympiques, pour garder ſon troupeau pendant ſon abſence. Leur dialogue ſe réduit, pour la plus grande partie, à différentes queſtions que Battus fait au pâtre, ſur ſes petites affaires, & ſur celles de ſon maître. Cette Idylle eſt une des moindres de Théocrite, ſoit par rapport au peu de matiére qu'elle embraſſe, ſoit par rapport au charactére des acteurs, que Théocrite y met ſur la ſcéne. J'examine tout ce qui regarde ces acteurs dans les reflexions qui ſont à la fin de mes remarques, & plus au long dans la diſſertation qui vient enſuite ſur les différentes eſpéces de bergers que Théocrite a eu intention de peindre dans ſes Idylles paſtorales.

La ſcéne de cette quatriéme Idylle eſt aux environs de Crotone, ville ſituée à une des extremités du golphe de Tarente, dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit autrefois la Grande Gréce.

IDYLLE.

BATTUS ET CORYDON.

BATTUS.

4 d'Aouſt, 1716. DIS-MOI, Corydon, à qui appartient ce troupeau de vaches. Ne ſont-ce pas celles de Philondas ?

CORYDON.

Non. Elles ſont à Egon, qui m'en a confié le ſoin.

BATTUS.

Ne t'arrive-t-il jamais de les traire le ſoir, quand tu te trouves ſans témoins ?

CORYDON.

Comment pourrois-je le faire ? Nous avons nôtre vieillard qui m'obſerve de prés, & qui fait tetter lui-même les jeunes veaux.

BATTUS.

Mais en quel païs Egon eſt-il donc allé? Il a diſparu bien ſubitement.

CORYDON.

Eh quoi tu l'ignores ! Milon l'a emmené aux jeux Olympiques.

BATTUS.

Tu te mocques. Sçait-il ſeulement ce que c'eſt que jeux & que combats ?

CORYDON.

S'il le ſçait ? On dit que c'eſt un ſecond Hercule pour la force & pour la valeur.

BATTUS.

Ma mére n'a-t-elle pas dit de même cent fois, que j'étois plus fort que Pollux !

CORYDON.

Enfin, il y eſt allé une bêche à la main, & ſuivi de vingt moutons.

BATTUS.

Je crois que Milon feroit venir ſur le champ la rage aux loups, s'il l'avoit entrepris.

CORYDON.

Cependant ſes géniſſes ſouffrent de ſon abſence, & le redemandent ſans ceſſe par leur mugiſſemens.

BATTUS.

Qu'elles ſont malheureuſes d'appartenir à un maître ſi peu attentif!

CORY-

CORYDON.

Plus malheureuſes qu'on ne peut dire; elles ſont dégoûtées & ne veulent plus prendre de nourriture.

BATTUS.

En voilà une qui n'a veritablement que la peau & les os. On croiroit qu'elle ne vit que de roſée, comme les cigales.

CORYDON.

Ce n'eſt pas faute de bonne paſture; car je la méne tantôt ſur les bords de l'Eſare, tantôt ſous les délicieux ombrages du mont Latymne, oû je lui cuëille moi-même, l'herbe la plus tendre & la plus fraîche.

BATTUS.

Vois-tu ce taureau roux? Grands dieux, qu'il eſt maigre! Je voudrois qu'on n'en eût jamais d'autre dans la tribu Lampriade, lorſqu'on y ſacrifie à Junon; ce ſont tous coquins à qui je ne puis ſouhaiter que du mal.

CORYDON.

Cependant ce même taureau va tous les jours, ou à Stomalimne, ou à Phyſcus, ou ſur les bords charmans du Nééthe. Tu ſçais que les paſturages y ſont excellens & en grande abondance.

BATTUS.

Ah malheureux Egon! pendant que tu cours à une folle victoire, ton troupeau périt; & cette flûte qui t'avoit coûté tant de peine & de ſoin, ſe gâte faute de ſervir.

CORYDON.

Non, non, ne penſe pas qu'elle ſe gâte. J'en prends à témoin les nymphes de ces lieux. Egon m'en fit préſent, lorſqu'il partit pour Olympie; &, afin que tu le ſçaches, je me mêle un peu de muſique. Je chante aſſez bien les airs de Glaucé, ceux de Pyrrhus, cette belle chanſon qu'on a faite ſur Crotone, qui commence par, *Zacynthe eſt un ſéjour charmant*; ou cette autre qu'on a faite ſur l'aventure du cap Lacinien, où l'athléte Egon dévora lui ſeul 80 gâteaux, & où depuis il prit un taureau par un pied, & l'entraîna par force du haut de la colline en bas, pour l'offrir à la belle Amaryllis.

ryllis. Toutes nos bergéres furent effrayées & pouſſérent de grands cris: Egon rioit au contraire, & ſe divertiſſoit de leur frayeur.

BATTUS.

Charmante Amaryllis! quoique la mort t'ait ravie à mes yeux, tu vivras toûjours ſeule dans mon ſouvenir. Tu m'étois auſſi chére que mon troupeau. Helas! puis je ceſſer de te regretter, & de me plaindre du cruel démon, qui prend ſoin de mes jours?

CORYDON.

Conſole toi, mon cher Battus. Les dieux te ſeront plus favorables dans la ſuite. On eſt en droit d'eſperer tant qu'on eſt vivant: les morts ſeuls n'eſperent plus rien. Si Jupiter couvre aujourd'hui le ciel de nuages, demain il nous fera joüir d'une lumiére pure & brillante.

BATTUS.

Oüi, je ſuivrai ton conſeil; mais de grace, cher ami; chaſſe tes géniſſes de deſſus ce coûteau: elles dépoüillent ces oliviers de leurs feüilles. Hola, Léparge, vien à moi.

CORYDON.

Et toi, Cyméthe, veux-tu marcher vers cette colline! ne m'entends tu pas! ſi tu ne te retires, j'atteſte le dieu Pan que je t'en punirai. Et bien, elle avance toûjours. Ah! que n'ai-je ma houlette pour la faire obëir?

BATTUS.

A moi, Corydon, au nom de Jupiter. Une épine vient de m'entrer dans le pied. Je n'en ai jamais vu une ſi grande quantité. Puiſſe périr cette maudite géniſſe! Je me ſuis bleſſé pendant que j'avois les yeux attachés ſur elle. Trouves-tu l'épine?

CORYDON.

Oui, je la tiens dans mes doigts: la voici.

BATTUS.

Comment une ſi petite piqueure peut-elle abbattre tout d'un coup un homme auſſi fort que je le ſuis?

CORY-

CORYDON.

Tu ne devrois pas être nuds pieds, lors que tu viens ſur ces montagnes. Tu ſçais qu'elles ſont toûjours couvertes de ronces & d'autres arbriſſeaux épineux.

BATTUS.

Dis-moi, Corydon, ton vieillard aime-t-il toûjours cette brune, dont je l'ai vu ſi épris?

CORYDON.

Plus que jamais, cher berger. Je le ſurpris encore dernierement avec elle dans un endroit où il lui contoit mille douceurs.

BATTUS.

A ſon âge être encore ſi amoureux! Je le croirois volontiers de la race des ſatyres & des Egipans.

REMARQUES.

Ne t'arrive-t-il jamais de les traire.] Ces valets de bergers ne ſe faiſoient pas une affaire de dérober le lait des vaches ou des brebis qu'ils avoient en garde. Ainſi cette queſtion que fait Battus, tout incivile qu'elle nous paroît, ne l'eſt point pour Corydon qui entendoit raillerie ſur ces ſortes de bagatelles, & qui ne s'en défend qu'en avoüant qu'on l'obſerve de trop près pour qu'il puiſſe voler ſon maître. C'eſt avoüer en quelque façon, qu'il le voleroit, s'il étoit moins obſervé.

Nous avons nôtre vieillard.] Ce vieillard eſt, ſelon toute apparence, le pére d'Egon.

Milon l'a emmené.] Ce n'eſt point ici le fameux Milon de Crotone, contemporain & diſciple de Pythagore. Il y a eu à Crotone pluſieurs athlétes de ce nom; & celui dont il eſt queſtion dans ce paſſage, vivoit apparemment du tems de Théocrite.

Sçait-il ſeulement ce que c'eſt que jeux & que combats?] Il y a dans le Grec. *A-t-il ſeulement jamais vu de ſes yeux l'huile dont ſe frottent les athlétes?* Ou, *A-t-il ſeulement jamais vu les couronnes d'olivier ſauvage, qu'on donne aux vainqueurs des jeux.* Dans le premier ſens, ἔλαιον ſeroit l'accuſatif du neutre ἔλαιον, qui ſignifie

de

de l'huile. Et dans le ſecond, il viendroit d'ἄγριος, ſubſtantif féminin, qui ſignifie, olivier ſauvage. Les couronnes des jeux Olympiques étoient faites de brapches d'olivier ſauvage.

On dit que c'eſt un ſecond Hercule.] Ce proverbe a pris naiſſance dès le tems de Théſée, qu'on appelloit *un ſecond Hercule*: οὗτος ἄλλος Ἡρακλῆς, à cauſe de la reſſemblance qu'il y avoit entre ſes exploits & ceux d'Hercule. *Voyez Plutarque, vie de Théſée.*

Il y eſt allé une bêche à la main, & ſuivi de vingt moutons.] Tous les athlétes, & ſur tout ceux qui combattoient au pugilat, s'exerçoient à bêcher la terre pendant un mois entier avant la célébration des jeux, pour ſe mettre en haleine. Les jeux duroient cinq jours; ainſi tous les combattans demeuroient au moins trente-cinq jours à Olympie. Il leur falloit de quoi ſe nourrir pendant ce tems là, & de quoi ſacrifier aux ſix autels, dont parle Pindare & ſon ſcholiaſte, qui étoient conſacrés aux douze dieux protecteurs des jeux Olympiques. C'eſt pourquoi Egon emmène avec lui vingt piéces de bêtail. Je dis vingt piéces de bêtail, & non vingt moutons, comme je l'ai mis dans ma traduction; car le mot de μῆλα, qui eſt dans le texte, ne ſignifie pas ſeulement des moutons, mais il s'étend généralement à toute ſorte de bêtail. On en trouve des exemples dans Homére, & même dans Théocrite.

Je crois que Milon feroit venir ſur le champ la rage aux loups.] Ce proverbe, qu'on peut appliquer à tout ce qui ſe feroit contre le cours ordinaire de la nature, ne me paroît fondé que ſur ce que les loups ſupportent long-tems la ſoif, & ſont par conſéquent moins ſujets à devenir enragés. Battus trouve qu'il y a autant de merveille à faire un athlète d'Egon, qui avoit montré juſqu'alors aſſez peu de diſpoſition pour ces ſortes d'exercices, qu'il y en auroit à faire venir ſur le champ la rage aux loups.

Sur les bords de l'Eſare.] C'eſt le nom d'une riviére qui paſſe au milieu de Crotone, & qui s'appelle encore aujourd'hui l'*Eſaro*.

Dans la tribu Lampriade.] Heinſius entend par cette tribu, les habitans d'un hameau, qui pouvoit être aux environs du temple de Junon, ſurnommée *Lacinienne*, à cauſe du cap Lacinien où ce temple étoit bâti. Mais comme cette déeſſe étoit auſſi révérée des Crotoniates que des habitans du cap Lacinien, on peut entendre par cette tribu, les habitans d'un quartier de Crotone, qui n'avoit peut-être

pas bonne réputation, ou qui avoit donné à Théocrite quelque ſujet de mécontentement. Le ſcholiaſte ne nous apprend rien autre choſe ſur ce paſſage, ſinon que le mot de *Lampriade* vient d'un Lamprius, qui avoit donné ſon nom à toute la tribu.

Ce ſont tous coquins à qui je ne puis ſouhaiter que du mal.] Κακοχράσμων γὰρ ὁ δᾶμος. Heinſius explique κακοχράσμων par les mots, *miſer, emaciatus, egenus, exhauſtus.* Il ſe fonde ſur ce qu'un ſcholiaſte avoit lu dans quelque exemplaire de Théocrite, κακο χράσμων γὰρ ὁ ταῦρος, & qu'il explique le mot κακοχράσμων, par le mot, λέπ]ος, *maigre, mince, qui n'a que la peau & les os.* J'aime mieux ſuivre le ſens qu'on donne ordinairement à ce paſſage, en expliquant κακοχράσμων, un *méchant homme, qui ne merite pas d'être heureux*, ou, *qui ni ſe plaît qu'à faire du mal.*

Sur les bords du Néethe.] C'eſt une riviére qui paſſe aſſez près de Crotone. Elle s'appelle encore aujourd'hui *Neeto.* Strabon remarque dans ſon livre ſixiéme, qu'une bande des Grecs, au retour de l'expédition de Troye, s'arrêta à l'embouchure de cette riviére, & que pendant qu'ils couroient les païs pour le reconnoître, leurs captives ennuyées de la mer, brûlérent leurs vaiſſeaux, & les obligérent par là de s'arrêter dans cette partie de l'Italie. Νέαι, ſignifie, embrazement de vaiſſeaux.

Vous ſçavez que les paſturages y ſont excellens.] Théocrite nomme en particulier trois ſortes de plantes qui rendoient ces paſturages excellens. La premiére eſt l'αἰγίπυρος, qui, ſelon un des ſcholiaſtes, étoit bonne pour arrêter l'inflammation des playes. La ſeconde plante que Théocrite appelle κνύζα, avoit une autre proprieté, qui étoit de conſerver les femmes dans l'eſprit de continence & de chaſteté que la religion éxigeoît d'elles pendant la célébration des myſtéres de Cerés. Elles faiſoient des jonchées de cette herbe, ſur leſquelles elles couchoient tant que duroit la fête. La troiſiéme plante eſt la Méliſſe, μελίτεια; cette plante eſt aſſez connuë pour que je me diſpenſe d'en parler.

Pendant que tu cours à une folle victoire.] Egon courut inutilement, ſi nous en croyons un ſcholiaſte qui nous apprend que le nom d'Egon ne ſe trouvoit point dans les catalogues qui avoient été faits des Olympioniques.

Les

Les airs de Glaucé, ceux de Pyrrhus.] Glaucé étoit une femme native de l'isle de Chio, & vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Plutarque dit, au sujet des railleries que l'on faisoit sur ce que les vers de la Pythie étoient la plûpart assez mal tournés, qu'il ne seroit pas raisonnable d'exiger que les chants de cette prêtresse fussent aussi harmonieux & aussi brillans que l'étoient ceux de Glaucé la joueuse de luth. Τάχα δὴ μεμψόμεθα τὴν Πυθίαν, ὅτι Γλαύκης οὐ φθέγγεται τῆς κιθαριῳδοῦ λιγυρώτερον; c'est dans le traité où il examine pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers. Pyrrhus étoit un poëte Lyrique de Lesbos ou d'Erythres. Je ne sçais en quel tems il a vécu.

Cette chanson qu'on a faite sur la ville de Crotone.] La ville de Crotone a été anciennement très fameuse: 1. Par sa beauté, par son étenduë, & par le nombre de ses habitans: témoin cet ancien proverbe: μέταιρα τ' ἄλλα πάρα Κρότωνα τ' ἄστεα: *Toutes les autres villes ne sont rien en comparaison de Crotone.* 2. Par la pureté & par la salubrité de l'air qu'on y respiroit: ce qui a donné lieu à un second proverbe: ὑγιέστερος Κρότωνος: *plus sain que Crotone.* 3. Par la force, & par le courage de ses habitans, & par le nombre de ceux qu'elle a vû revenir victorieux des jeux Olympiques; ce qui a encore donné lieu à un autre proverbe: Κροτωνιατῶν ἔσχατος, πρῶτός ἐστι τῶν ἄλλων Ἑλλήνων: *Le dernier des Crotoniates vaut bien le premier de tous les Grecs.* Enfin, par le célébre école de philosophie que Pythagore y avoit fondée, & qui a produit en différens tems quantité d'excellens hommes. Cette ville a essuyé bien des avantures qu'il seroit long de décrire, & qui demanderoient une histoire particuliére. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg, qui porte le même nom de Crotone, avec le titre de marquisat.

Du cap Lacinien.] Le cap Lacinien faisoit une des pointes du golphe de Tarente. Crotone en étoit éloignée d'environ dix-neuf milles. On l'appelle aujourd'hui, *il capo delle Colonne.* Ce nom lui a été donné à cause de quelques colonnes fort belles qui y sont restées d'un ancien temple dédié à la Fortune Equêtre. Théocrite donne au cap Lacinien l'épithéte de ποταῖον, *qui est au levant*, parce que ce promontoire étoit effectivement à l'orient de Crotone.

Où l'athléte Egon.] Cet Egon ne peut être le même que le maître de Corydon qui ne s'étoit pas fait encore beaucoup de réputation, puiſque Battus ignoroit qu'il ſe mêlât ſeulement de combats athlétiques.

Dévora lui ſeul 80. *gâteaux.*] Ὃ γδουποντα μάζας. Μάζα ſignifie un gâteau fait de farine, d'eau, & d'huile pêtries enſemble. Les anciens nous ont conté tant d'hiſtoires de la voracité des Athlétes, que cette proüeſſe d'Egon qui avoit donné lieu à la chanſon, ne doit ſurprendre perſonne, non plus que la force avec laquelle Egon entraîna un taureau du haut d'une colline en bas. Aſtyanax de Milet en avoit fait autant, dit un ſcholiaſte, & le taureau s'étoit debattu de telle maniére, que ſon ſabot étoit reſté entre les mains d'Aſtyanax.

Du cruel Démon.] C'étoit une opinion générale dans le Paganiſme, que chaque particulier avoit ſon *démon* ou ſon génie qui veilloit ſur ſes actions & ſur ſa conduite, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à ſa mort. Il y avoit de ces génies qui étoient négligens, d'autres qui étoient plus attentifs. Il y en avoit de bons, & d'autres mal-faiſans. Heureux l'homme à qui il en étoit échu un bon.

Je le ſurpris avec elle dans un endroit.] Il y a dans le Grec, μάνδρα, qui ſignifie *une étable, un parc de brebis.* Les Italiens ont conſervé ce mot dans leur langue. Sannazar l'employe dans ſon Arcadie, & le Taſſe dans l'Aminte & dans la Jéruſalem.

Réflexions générales ſur la quatriéme Idylle de Théocrite.

Si j'avois à faire des idylles paſtorales en notre langue, je ne le ferois pas entiérement dans le goût de la quatriéme de Théocrite; & même ſi toutes les autres idylles de ce poëte reſſembloient à celle-là, peut-être n'aurois je pas eu le courage d'en entreprendre la traduction. Ce n'eſt pas que je l'eſtime mauvaiſe en elle-même, ni par rapport aux régles que Théocrite a ſuivies; mais c'eſt que ces régles qui étoient bonnes pour le tems où il a écrit, ne ſeroient goûtées dans celui-ci que d'un très petit nombre de perſonnes. On s'eſt fait des idées nouvelles ſur la poëſie paſtorale; on n'y veut plus admettre que des bergers allégoriques, c'eſt à-dire, de gens de cour déguiſés ſous l'habit de bergers; & Théocrite n'a ſongé à repréſenter que de véritables bergers. Mais pourquoi ces bergers ne ſont-ils pas uniformes dans toutes ſes idylles? " Théocrite les éléve en quelques

" endroits au deſſus de leur génie naturel, & les y laiſſe rétomber " en d'autres. Il y a encore des choſes qui n'ont pas tant de baſſeſſe, " mais qui n'ont guéres d'agrément, parce qu'elles ne ſont ſimple- " ment que ruſtiques. La quatriéme de ſes idylles eſt toute de ce " caractére." Si M. de Fontenelle qui fait ces obſervations, eût voulu s'appliquer à bien connoître les idylles de Théocrite, il y auroit remarqué quatre eſpéces de bergers différens entre eux, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les ſentimens, ſoit dans les diſcours qui ſont l'expreſſion des mœurs & des ſentimens.

La premiére eſpéce qui eſt la plus noble, eſt celle des pâtres des bœufs, βουκόλοι. Ne nous imaginons pas que ce fuſſent des paiſans ſtupides & groſſiers, incapables d'aucune ſorte de politeſſe ou d'agrément dans l'eſprit. Ils étoient au contraire, tous riches & bien élevés, & tenoient le premier rang dans les villes ou dans les campagnes qu'ils habitoient. La ſeconde eſpéce de bergers qui approche beaucoup de la premiére, eſt celles des paſteurs de brebis, ποιμένες. Theocrite ſemble ne les avoir point diſtingués des pâtres de bœufs, du côté de la politeſſe; il les joint même aſſez volontiers enſemble pour les faire chanter à peu près dans le même goût. La troiſiéme eſpéce eſt celle des chévriers, αἰπόλοι. Ceux là ſont bien inférieurs de toutes façons aux deux autres. Enfin la quatriéme eſpéce eſt celle de ces bergers mercénaires qui n'avoient point de troupeaux en propre, & qui étoient aux gages d'autrui. Les acteurs de la quatriéme idylle ſont de cette derniére eſpéce; & il faut remarquer que Théocrite ne manque point dans chaque idylle, d'inſtruire ſon lecteur de la qualité & de la condition des bergers qu'il met ſur la ſcéne. Perſonne n'ignore de quelle importance eſt cette régle, dans tout ce qui s'appelle poëme dramatique.

Or je demande ce qu'a du faire Théocrite, quand il a introduit ces différentes eſpéces de bergers? Il a du ſans doute, les peindre tous tels qu'ils étoient, & tels qu'on les concevoit de ſon tems dans la Sicile, où la poëſie bucolique a pris la forme & le tour que nous lui voyons dans les idylles de Théocrite. On convient aſſez qu'il n'y a de bons portraits que ceux qui ſont reſſemblans. Lorſqu'un poëte a bien pris tous les traits de l'original qu'il veut repreſenter, & qu'il a donné à ſon tableau les couleurs & l'expreſſion qui

lui

lui conviennent, il n'eſt pas poſſible que ſon tableau ne ſoit excellent. Mais Théocrite n'auroit-il pas pû s'en tenir aux premiéres eſpéces des bergers, ſans nous donner de ces eſclaves, de ces valets de bergers, dont les diſcours ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſorte d'agrément? Je répondrai à cela qu'en ſuppoſant dans ces valets, de l'eſprit & du génie pour le chant, tel qu'on l'avoit autrefois dans la Sicile & dans la grande Gréce, il leur étoit aiſé de ſe former au chant & à la muſique, par le commerce perpetuel où ils étoient avec leurs maîtres de qui ils pouvoient apprendre, & dans le profond loiſir dont ils joüiſſoient. Ces valets ſeront moins polis que leurs maîtres; mais ils auront quelque choſe d'agréable dans leur ruſticité, ſi le poëte, par le ſecours d'une diction pure, ſimple, élégante, & humble tout à la fois, ſçait adoucir ce qu'il peut y avoir de trop ſauvage & de trop groſſier dans leurs charactére. Enſorte qu'on pourra comparer leurs diſcours aux habits que l'on prend dans des balets, pour répréſenter des paîſans. Ces habits ſont d'étoffes plus belles & plus fines que ceux des païſans véritables; ils ſont mêmes ornés de rubans; mais ils ſont toûjours taillés en habits de paîſans. M. de Fontenelle applique cette comparaiſon aux ſentimens qu'il veut qu'on donne aux bergers; mais il y a plus de juſteſſe, ce me ſemble, à l'appliquer aux diſcours dont les ſentimens ſont revêtus.

Il eſt facile de concevoir que la matiére de l'idylle paſtorale qui eſt fort petite par elle-même, a beſoin d'être relevée par l'élégance de la diction; & même qu'elle n'eſt preſque rien ſans la diction. C'eſt par là qu'au jugement de M. Deſpreaux, un poëte ſçait.

Dire, ſans s'avilir, les plus petites choſes;
Et qu'il ſçait aux diſcours de la ruſticité,
Donner de l'élégance & de la dignité.

Or qui pourroit diſconvenir que Théocrite ne ſoit admirable dans ſa diction, & qu'en ce point il ne ſoit infiniment ſupérieur à Virgile ſi parfait d'ailleurs. Outre l'avantage de la Dialecte Dorique, qui eſt ſi propre & ſi convenable aux bergers, il a encore ſur Virgile, celui de la ſtructure du vers bucolique qui fait à mon gré une des principales beautés du poëme paſtoral. Cette ſtructure demande que le quatriéme pied de chaque vers ſoit un dactyle, & quelquefois même

même le premier, lorſqu'on le peut, ſans faire paroître d'affectation. Elle demande de plus que ces dactyles ne tiennent point par la céſure à ce qui les ſuit. Et ſi l'on peut mênager un repos dans le ſens, après chacun de ces dactyles, le vers en ſera plus régulier & plus parfait. Tel eſt ce premier vers de la quatriéme idylle :

Εἰπέ μοι, ὦ Κορύδων, τίνος αἱ βόες ; ἢ ῥα Φιλώνδα ;

Dic mihi, Damœta, cujum pecus !
An Melibœi !

Cette ſtructure donne au vers bucolique, je ne ſçai quoi de vif & de bruſque qui doit faire un bon effet dans la bouche d'un berger.

Théocrite a obſervé ces régles avec toute l'exactitude poſſible, & Virgile ne les a obſervées que rarement : ce que je n'attribuë pas tant à l'impuiſſance de Virgile, qu'à celle de la langue Latine, moins riche, moins hardie, & moins ſouple, pour ainſi dire, que la langue Grécque.

De tout ce que je viens d'établir, on peut conclurre ; qu'il n'y a de juges recevables des idylles paſtorales de Théocrite, que ceux qui ſe ſont mis en état de l'entendre dans ſa langue, & de goûter ſa vérification ; & qu'un traducteur qui auroit, pour traduire, tous les talens qui me manquent, ne ſçauroit jamais parvenir à le donner tel qu'il eſt, dans une verſion qui ſera néceſſairement dépourvuë, & de ce que le langage Dorien, & de ce que la ſtructure du vers bucolique, répandent de graces & de beautés dans l'original. J'oſe croire pourtant que la traduction qu'on vient de voir de la quatriéme idylle, tout informe qu'elle eſt, aura donné une idée de cette idylle bien différente de celle que M. de Fontenelle en a voulu inſpirer, dans l'Analyſe qu'il en a faite en ces termes.

" Il ne s'agit (dans la quatriéme Idylle) que d'un Egon qui étant " allé aux jeux Olympiques, a laiſſé ſon troupeau entre les mains " de Corydon. Battus reproche à Corydon que le troupeau eſt bien " maigri depuis le départ d'Egon. Corydon répond qu'il y fait de " ſon mieux, & qu'il le méne dans les meilleurs paſturages qu'il " connoiſſe. Battus dit que la flûte d'Egon ſe gâtera pendant ſon " abſence. Corydon répond que non, qu'elle lui a été laiſſée, &

qu'il

« qu'il eſt bon chanteur. Enſuite Battus ſe fait tirer une épine du
« pied par Corydon, qui lui conſeille de n'aller point à la montagne,
« qu'il ne ſoit chauſſé. Et ce que ne croiroient peut-être pas ceux
« qui n'ont point d'habitude avec les anciens, voilà toute l'idylle.

DISCOURS
SUR
LES BERGERS DE THE'OCRITE.

Par M. HARDION.

5. de Mars 1717.

DANS les réfléxions que je donnai il y a quelque tems ſur la quatriéme Idylle de Théocrite, je m'efforçai de détruire la cenſure que M. de Fontenelle avoit faite de cette idylle, dans ſon diſcours ſur l'Eclogue; & je fondai mes principaux raiſonnemens ſur la diſtinction de pluſieurs eſpéces de bergers différens entre-eux dans leurs mœurs, dans leurs ſentimens, & conſéquemment dans leurs diſcours. J'avois apperçu cette diſtinction dans Théocrite preſque ſans l'avoir cherchée; & je ne doutois pas que ceux qui avoient lu ce poëte avec quelque ſorte d'attention, ne l'euſſent vûë encore mieux que moi. J'étois donc bien éloigné de croire qu'elle dût être contredite, & qu'on pût la regarder comme l'ouvrage de mon imagination; d'autant plus que perſonne n'eſt moins ambitieux que je le ſuis, de donner des ſyſtémes nouveaux; & que la defiance que j'ai tant de ſujet d'avoir de mes lumiéres, ne m'a pas encore permis de marcher ſeul, & ſans avoir de bons guides. Cependant, comme ce reproche d'avoir inventé un nouveau ſyſtéme de bergeries, m'avoit été fait par des perſonnes dont les connoiſſances ſont infiniment ſupérieures aux miennes, j'avois tout lieu de douter ſi je ne m'étois point trompé. Pour m'en aſſûrer, je me mis à relire avec une nouvelle application les idylles paſtorales de Théocrite; &

j'avoüe

j'avoüe que ſi j'étois véritablement dans l'erreur, ce nouveau travail, bien loin de m'en retirer, m'y a engagé encore plus avant, & que je ſuis plus perſuadé aujourd'hui que je ne l'ai jamais été, que Théocrite a eu intention de peindre dans les idylles paſtorales, quatre eſpéces de bergers différens entre eux, comme je l'ai dit, dans leurs mœurs & dans leurs ſentimens. Ces quatre eſpéces ſont les pâtres de bœufs, Βουκόλοι, les paſteurs de brebis, Ποιμένες, les chévriers, Αἰπόλοι, & enfin ces paſteurs mercénaires, qui n'avoient point de troupeaux en propre, & qui gardoient ceux d'autrui, ou même qui étoient eſclaves d'autres paſteurs. Car je ne mets preſque point de différence entre les uns & les autres, & je n'en ferai ici qu'une même claſſe. J'avertis ſeulement que je ne les diſtingue des bergers libres que par la différence que mettent entre les hommes l'état de ſervitude & l'état de liberté : & que je les range d'ailleurs ſous les trois autres eſpéces, parce qu'ils étoient effectivement ou pâtres de bœufs, ou paſteurs de brebis, ou chévriers. Auſſi attendrai-je, pour parler plus particulierement de cette quatriéme claſſe, que j'aye fixé les rangs & la condition des trois autres.

Je dois trouver dans Théocrite même, les différences que je veux établir entre les quatre eſpéces de bergers, & faire voir qu'il n'en a confondu ni les idées, ni les noms. Cependant je crois qu'il me ſera permis de joindre aux paſſages de Théocrite, les interprétations de ſes ſcholiaſtes, dont quelques-uns ſont fort anciens, comme Caſaubon l'a crû & l'a prouvé. Le ſentiment de Caſaubon me paroît en cela préférable à celui d'Heinſius, qui ne rejette pourtant pas ce qu'ont dit quelques-uns de ces ſcholiaſtes, ſur les différens caractéres des idylles de Théocrite ; car il adopte au commencement de ſon commentaire, un paſſage d'un de ces anciens grammairiens, qui étoit embaraſſé de ſçavoir pourquoi on avoit donné aux paſtorales de Théocrite le ſeul titre d'idylles bucoliques, puiſqu'il y avoit de ces idylles, qui étoient *Poimeniques* ; c'eſt-à-dire, dont les acteurs étoient paſteurs de brebis ; & d'autres qui étoient *Aipoliques* ; c'eſt-à-dire où le poëte faiſoit parler des chévriers. Πῶς βουκολικὰ ἐπεγράφησαν (Θεοκρίτου εἰδύλλια) μὴ ὄντων ὅλων βουκολικῶν, ἀλλὰ καὶ ποιμενικῶν καὶ αἰπολικῶν. Un autre grammairien remarque qu'outre les idylles *Poimeniques* & les *Aipoliques*, il y en avoit de mêlées, c'eſt-à-dire, qui étoient en même tems *Poimeniques* & *Aipo-*

Iques, lorſque Théocrite, par exemple, faiſoit parler enſemble des chévriers & des paſteurs de brebis. Où peut-on croire que ces grammairiens ayent apperçu ces différens caractéres d'idylles, ſi ce n'eſt dans les idylles même de Théocrite ?

Outre l'interprétation des ſcholiaſtes, je pourrai m'appuyer du témoignage de Longus, qui de l'aveu de tous les critiques, a pris parfaitement l'eſprit & le goût des paſtorales de Théocrite, & qui pourroit en être appellé le copiſte auſſi bien que l'imitateur. Je ne ferai aucun uſage des Eclogues de Virgile. Elles ne peuvent prouver ni pour, ni contre mon opinion, parce que Virgile n'a pas ſuivi le ſyſtéme de Théocrite, & que toutes les eſpéces de bergers étoient confonduës de ſon tems parmi les Romains, à peu prés comme elles le ſont aujourd'hui parmi nous.

L'ordre ſuivant lequel je range les trois premiéres eſpéces de bergers, en donnant aux pâtres de bœufs la primauté ſur les paſteurs de brebis, & à ceux-ci ſur les chévriers, eſt bien marqué dans ce beau vers de la premiére idylle de Théocrite, où ce poëte améne auprés de Daphnis mourant, les pâtres de bœufs, les paſteurs de brebis & les chévriers.

Ἤνθον τοὶ βῶται, τοὶ ποιμένες, ᾠπόλοι ἦνθον.

Donat (l'auteur de la vie de Virgile) nous fournit le meilleur commentaire que l'on puiſſe faire de ce vers. Il y a, dit-il, trois ſortes de bergers qu'on peut faire paroître avec grace dans le bucoliques. Les moins conſidérables ſont les chévriers, en Grec, αἰπόλοι, & en Latin, *caprarii*. Les paſteurs de brebis que les Grecs appellent ποιμένας, & les Latins *upiliones*, tiennent un rang un peu plus honorable. Mais ceux dont la condition eſt la plus honnête & la plus relevée ſont les pâtres de bœufs, βουκόλοι, & c'eſt de cette derniére eſpéce de bergers, continuë Donat, la plus noble & la plus excellente qu'il y eût, que la poëſie bucolique a dû prendre ſon nom. *Tria ſunt paſtorum genera quæ dignitatem in bucolicis habent, quorum qui minimi ſunt, αἰπόλοι dicuntur à Græcis, iidem à nobis caprarii. Paulò honoratiores, qui ποιμένες, id eſt opiliones dicuntur. Honeſtiſſimi & maximi βουκόλοι, quos bubulcos dicimus. Unde igitur magis debuit paſtorali carmini nomen imponi, quàm ab eo gradu qui apud paſtores excellentiſſimus*

tissimus invenitur? En effet, si l'on considére ces trois sortes de bergers par rapport aux troupeaux qu'ils conduisoient, & qui faisoient leurs principales richesses, on sera étonné de la disproportion qui devoit être de ce côté-là, entre les pâtres de bœufs & les deux autres espéces. Si l'on compare de même la valeur des brebis & des moutons, avec celle des chévres, on appercevra tout d'un coup la différence de richesses qu'il y avoit entre les chévriers & les pasteurs de brebis. Outre les troupeaux de bœufs & de vaches, qui étoient le principal ornement des premiers,

κόσμῳ τῷ Βουκόλῳ αἱ βόες αὗται.

dit Théocrite dans l'idylle huitiéme, ces bergers avoient encore des troupeaux de chévres & de brebis, comme on peut le voir dans la même idylle, & de plus, dans la vingt-septiéme intitulée Ὁ Ἀρίστυς. Cependant ils ne prenoient que la qualité de *Βουκόλοι*, comme la plus honorable. Ce n'est pas tout. Le pâtre de la vingt-septiéme idylle, amoureux d'une jeune fille qu'il compare à Héléne, en se comparant lui-même à Paris, qui comme lui avoit été pâtre de bœufs, lui offre, en cas qu'elle veüille consentir à ce qu'il souhaite d'elle, non seulement le don de son troupeau, mais encore celui des forêts & des prairies où il le méne paître.

Πᾶσαν τὰν ἀγέλαν, πάντ' ἄλσεα, τὰν νομὸν ἐξεῖς.

Dans la neuviéme idylle, un autre pâtre vante le bonheur de sa situation: rien ne lui manque pour être parfaitement heureux. Tout son discours nous donne l'idée de l'abondance & de la politesse. Dans la vingtiéme idylle, un jeune pâtre de bœufs qui étoit allé à la ville, y avoit été traité avec beaucoup de mépris par une courtisane nommée *Eunica*, qui lui avoit reproché tout ce qu'on peut reprocher aux plus vils habitans de la campagne. Il faut voir sur quel ton ce jeune berger répond à ces reproches, & à quel point il en est indigné. Quoi, dit-il, Eunica me méprise, parce que je suis pâtre de bœufs; elle ne sait pas apparemment ce que c'est qu'un berger de ma sorte. Elle n'a pas oüi dire que le beau Bacchus avoit été pâtre comme moi; que Venus avoit été amoureuse d'un pâtre; qu'Endymion étoit pâtre; & que Cybéle pleure encore tous les jours la mort d'un pâtre. La seule

Eunica refuſe d'aimer un pâtre. Elle croit être plus que Cybéle, Venus, & la Lune ?

Εὐνίκα δὲ μόνα τὸν βουκόλον οὐκ ἐφίλασεν,
Ἀ Κυβέλας κρέσσων, ἢ Κύπριδος, ἄτε Σελάνας.

Les chévriers euſſent-ils été auſſi choqués de pareils reproches ? eux qui étoient pauvres, & qui n'avoient ordinairement que leurs chévres pour tout bien. Car s'ils euſſent eu d'autre bêtail ils n'auroient pas porté le nom de chévriers. Dans la cinquiéme idylle, Comate chévrier accuſe Lacon de lui avoir volé une peau qu'il avoit ; Lacon lui demande comment cela ſe peut faire ; puiſqu'Eumaras ſon maître n'a jamais eu vaillant une ſeule peau pour ſe coucher.

Οὐδὲ γὰρ Εὐμάρᾳ τῷ δεσπότῃ τῆς τοι ἐνεύδεν.

Théocrite dans la ſeptiéme idylle, déſigne un chévrier par une vieille tunique toute uſée, qu'il portoit ſous une peau de bouc qui lui ſervoit de ſurtout, & qui ſentoit encore le fromage nouveau. A cet équipage, dit Théocrite, on ne pouvoit le méconnoître, ni le prendre pour un autre que pour un chévrier.

Ἦς δ' αἰπόλος. οὐδέ κε τίς μιν
Ἠγνοίησεν ἰδών, ἐπεὶ αἰπόλῳ ἔξοχ' ἐώκει.
Ἐκ μὲν γὰρ λασίοιο δασύτριχος εἶχε τράγοιο
Κνακὸν δέρμ' ὤμοισι, νέας ταμίσοιο ποτόσδον·
Ἀμφὶ δὲ οἱ σήθεσσι γέρων ἐσφίγετο πέπλος
Ζωστῆρι πλακερῷ.

Cette pauvreté des chévriers étoit accompagnée d'un peu de malpropreté, qu'on ne manquoit pas de leur reprocher, quand on vouloit les mortifier.

Le paſteur de brebis eſt bien différent. Il n'eſt pas ſi riche que le pâtre, car il n'a pas de troupeaux de bœufs, & ne poſſéde point de grandes forêts, ni de vaſtes prairies. Mais il eſt content de ſon ſort. Il habite dans un antre fort propre, où il a ſuffiſamment de quoi ſe nourrir & de quoi ſe chauffer. Ses richeſſes ſont telles, ſi nous l'en croyons, qu'on ne peut s'en figurer de plus grandes en dormant ;

& ces richeſſes conſiſtent en un grand nombre de brebis & de chévres.

Ἔχω δὲ τοι ὅσσ' ἐν ὀνείρῳ
Φαίνονται, πολλὰς μὲν οἷς, πολλὰς δὲ χιμαίρας.

Joignons maintenant à l'autorité de Théocrite, celle de Longus ſon imitateur. Dans le premier livre de ſon Roman Paſtoral, un pâtre nommé Dorcon, amoureux de la jeune Chloé, va la demander en mariage à Dryas paſteur de brebis qui paſſoit pour ſon pére ; & pour l'obtenir plus aiſément, il lui promet un grand nombre de préſens magnifiques tels qu'un berger de ſon rang pouvoit les faire. Entre autres une paire de bœufs pour la charuë, quatre ruches d'abeilles, cinquante pommiers, un cuir de taureau pour ſe faire des ſouliers, & tous les ans un jeune veau nouvellement ſevré. καὶ εἰ λαμβάνοι γυναῖκα, δῶρα πολλὰ, καὶ μεγάλα, ὡς Δουκόλῳ, ἀπηγγέλλετο. Peu s'en fallut, ajoûte Longus, que le paſteur Dryas ébloüi par ces préſens, ne conſentit à ce mariage de Chloé, quelque fortes raiſons qu'il eût de ne le pas faire : ὥςε μικροῦ δεῖν ὁ Δρύας θελχθεὶς τοῖς δώροις, ἐπένευσε τὸν γάμον. Cependant ce paſteur de brebis ſi charmé des préſens d'un pâtre de bœufs, paſſe pour riche dans l'eſprit d'un chévrier. Daphnis, qui avoit été élevé par le chévrier Lamon, & qui ſe croyoit ſon fils, craint de ne pouvoir parvenir au mariage de Chloé, par la ſeule raiſon que Lamon étoit pauvre. Ἐν αὐτὸν ἐτάραττεν, ὅτι ἦν Λάμων πλούσιος. Dans un autre endroit, Myrtale femme de Lamon, répréſente à Daphnis, qui lui avoit fait confidence de ſon amour pour Chloé, qu'elle & Lamon ſont pauvres, & qu'ils ont plûtôt beſoin d'une femme qui leur apporte, que d'une femme à qui il faille donner : & qu'au contraire le pére & la mére de Chloé ſont riches, & chercheront pour leur fille un mari qui ſoit riche. Πένητές ἐσμεν, ὦ παῖ, καὶ δεόμεθα νύμφης φερούσης τί μᾶλλον. οἱ δὲ πλούσιοι, καὶ πλουσίων γυμφίων δέονται. Un peu plus bas, le paſteur Dryas ſoupçonne que Daphnis n'eſt point le fils de Lamon. Il eſt trop beau pour cela, dit-il, & ne reſſemble point à ce vieillard camus, ni à ſa femme qui eſt toute pelée. D'ailleurs il eſt riche de trois mille piéces d'argent, & jamais chévrier ne poſſeda ſeulement la valeur de trois mille poires ſauvages. Ἔτι δὲ καλὸς ὁ Δάφνις, καὶ οὐδὲν ἐοικὼς σιμῷ

σιμῷ γεροντι καὶ μαδώσῃ γυναικί. εὐπόρησε δὲ καὶ τρισχιλίων, ὅσον οὐδὲ αἰχρά-δων εἰκὸς ἔχειν αἰπόλον. Qui voudra maintenant conſidérer ce que la différence de richeſſes cauſe de différence dans les mœurs, dans les inclinations, & dans l'éducation, concevra aiſément que les pâtres, comme plus riches, devoient avoir plus de nobleſſe dans les mœurs & dans les ſentimens : les chévriers comme beaucoup plus pauvres, plus de baſſeſſe & plus de groſſiéreté ; & enfin que les paſteurs de brebis devoient tenir le milieu entre-eux, de maniére pourtant que leur charactére approchât plus de la nobleſſe des premiers, que de la baſſeſſe des chévriers. Dans la premiére idylle de Théocrite, Priape reproche à Daphnis l'indigne état où le réduit ſa paſſion amoureuſe, & lui dit qu'on ne le reconnoît plus pour un pâtre de bœufs, qu'il ne l'eſt que de nom, & qu'il reſſemble en effet à un chévrier. " Le chévrier, ajoute-t-il, languit & ſéche d'envie, " lorſqu'il voit ſon troupeau bondir amoureuſement dans les paſtu- " rages. De même, lorſque tu vois une troupe de jeunes filles rire " & folâtrer enſemble, tes yeux s'enflamment & ſe conſument de " deſirs, & tu voudrois aller rire & danſer avec elles."

Βώτας μὰν ἐλέγευ, νῦν δ' αἰπόλῳ ἀνδρὶ ἔοικας.
Ὠπόλ᾽ οὐκ' ἐσορῇ τὰς μηκάδας οἷα βατεῦνται,
Τάκεται ὀφθάλμως, ὅτι οὐ τράγ᾽ αὐτὸς ἔγευτο,
Καὶ τὺ δ' ἐπεί κ' ἐσορῇς τὰς παρθέν᾽ οἷα γελῶντι,
Τάκεαι ὀφθάλμως, ὅτι οὐ μετὰ ταῖσι χορεύεις.

Un ſcholiaſte explique ce paſſage en diſant que Daphnis, dans ſa maniére d'aimer, ſort du charactére des bergers de ſon rang, οὐ κατὰ βουκόλους ἐρᾷ, parce que ces bergers ſont modérés, & ſçavent ſe poſſéder dans leurs paſſions ; au lieu que les chevriers s'y laiſſent emporter ſans réſiſtance. Οἱ μέν βουκόλοι πρὸς τὰ Ἀφροδίσια ἐγκρατεῖς, οἱ δὲ αἰπόλοι λάγνοι. Un autre ſcholiaſte confirme cette explication par ces paroles. " Vous paſſiez Daphnis pour un pâtre de bœufs, " mais vous reſſemblez maintenant à un chévrier. C'eſt-à-dire, " vous ne penſez pas d'une maniére convenable à vôtre rang, ni à " vôtre condition. Etant ce que vous êtes, vous devriez faire pa- " roître des ſentimens plus nobles & plus élevés, & ſupporter avec " plus de courage & de généroſité, & vos paſſions amoureuſes, &

" les

" les autres diſgraces qui peuvent vous arriver. Mais à juger de " vous par l'état où vous êtes, on peut dire que vous n'avez que le " nom de pâtre, puiſque vous faites voir des ſentimens ſi bas, & " qui vous ravalent à la condition de chévriers." Βουκόλ☉ μὲν ἐλέγου, νῦν δὲ ὠμαίωσαι ἀνδρὶ αἰπόλῳ. τοῦτο δὲ ταυτόν ἐστιν, ὥσπερ εἰ ἔλεγεν: ἐκ ἀξίως τῆς σεαυτοῦ τάξεως διετέθης· βουκόλ☉ γὰρ ὢν, ὤφειλες μεγαλοπρεπής τις εἶναι, καὶ γενναίως τοὺς ἔρωτας, καὶ τὰ συμπίπτοντα δύνασθαι φέρειν· νῦν δὲ, ὡς ἔοικεν, ἐλέγου μόνον βουκόλ☉, τῇ ἀληθείᾳ δὲ ῥᾳκ εἶ, μικροπρεπῶς διακείμεν☉, καὶ τοιαῦτα πάσχων οἷα καν αἰπόλ☉ ἔπαθε. Dans la ſixiéme idylle, Polyphéme paſteur de brebis, reçoit un pareil reproche d'un autre paſteur, qui lui dit que Galatée ſe plaint de ſon humeur volage qu'aucun objet ne ſçauroit fixer, & qu'elle le traite de chévrier.

Βάλλει τοι, Πολύφημε, τὸ ποίμνιον ἁ Γαλατεία
Μάλοισιν, δυσέρωτα τὸν αἰπόλον ἀνδρὰ καλεῦσα.

Ces mots, τὸν αἰπόλον ἀνδρὰ καλεῦσα, reſſembloient trop à ceux de la premiére idylle, νῦν δ' αἰπόλῳ ἀνδρὶ ἔοικας, pour que l'on puiſſe douter qu'ils ne ſoient mis là comme un reproche. Ainſi, quoique Polyphéme eût des chévres auſſi-bien que des brebis, c'étoit lui dire une injure que de lui donner le nom de chévrier. En effet, Polyphéme n'eſt jamais appellé dans Théocrite, ni ailleurs, que du nom de Ποιμήν. Et cela eſt ſi vrai, qu'un ſcholiaſte, qui n'a pas entendu le paſſage que je viens de citer, remarque ſur le mot αἰπόλον, que Théocrite donne à ce Cyclope abuſivement le nom de chévrier, au lieu de ſon nom ordinaire de paſteur de brebis : ἀντὶ τῦ εἰπεῖν ποιμένα, καταχρηστικῶς εἶπεν αἰπόλον. C'étoit donc dire une injure aux pâtres de bœufs & aux paſteurs de brebis, que de leur donner le nom de chévriers, & de leur attribuer les mœurs & les inclinations de cette troiſiéme eſpéce de bergers. Longus eſt encore en ceci conforme à Théocrite. Dans ſon quatriéme livre, un paraſite conçoit l'infame deſſein de corrompre Daphnis, & croit qu'il en viendra aiſément à bout, parce que Daphnis eſt chévrier. ἐπιθέσθαι δίεγνω τῷ Δάφνιδι, καὶ πείσειν ᾤετο ῥαδίως, ὡς αἰπόλον.

Outre ces différences de richeſſes & de mœurs, que je viens de remarquer entre les trois eſpéces de bergers, il y en a une autre qu'on

qu'on doit leur attribuer en conſéquence, c'eſt la différence de leurs diſcours. S'il étoit néceſſaire de l'établir par des preuves, il faudroit rapporter les idylles entiéres de Théocrite, pour faire la comparaiſon des diſcours que les différens bergers ſe tiennent les uns aux autres, & ce travail ſeroit trop long. Mais la différence des diſcours ſuppoſe en quelque façon la différence du chant, parce que le chant eſt une ſorte d'imitation du diſcours, & même des ſentimens. Et l'on doit croire que Théocrite avoit accommodé le chant de ſes perſonnages à leurs diſcours & à leurs ſentimens. Dans l'Idylle huitiéme, dont les acteurs ſont un pâtre de bœufs & un paſteur de brebis, qui ſe diſputent le prix du chant, le paſteur de brebis commence le combat, & *le pâtre*, dit Théocrite, *chante à ſon tour ſa chanſon bucolique*.

Εἶτα δ' ἀμοιβαίην ὑπελάμβανε Δάφνις ἀοιδὰν
Βωκολικάν.

Un ſcholiaſte explique ἀοιδὰν βουκολικὰν, *ſa chanſon bucolique*, par ces mots βουκόλοις ἁρμόζουσαν, *convenable aux pâtres de bœufs*, dans le goût & dans le caractére des chanſons de cette premiére eſpéce de bergers *. Et Longus, qui ne perd jamais de vûë ſon original, introduit dans ſon livre un vieux pâtre nommé Philétas, qui avoit excellé dans ſon jeune âge à joüer du hautbois. Il eſt excité par une compagnie de bergers à faire un nouvel effort en leur faveur. Il prend en main ſon hautbois, & pour montrer toute l'étenduë de ſon ſçavoir en fait de muſique & de chant, il leur jouë, & les airs qui étoient ſéans aux troupeaux de bœufs, & ceux qui convenoient aux troupeaux de moutons, & enfin ceux qui étoient propres pour les chévres. Ceux des troupeaux de bœufs, avoient plus de grandeur & plus de force. Ceux de troupeaux de moutons, étoient plus doux & plus gracieux, & ceux des troupeaux de chevres étoient plus aigus & plus bruyans. Enfin, ajoûte Longus, Philétas avec ſon ſeul hautbois, imita toutes les ſortes de hautbois, dont ſe ſervoient tous les différens bergers. Καὶ πᾶσαν τέχνην ἐπιδεικνύμενος εὐνομίας μουσικῆς, ἐσυριτζεν ὅσον βοῶν ἀγέλη πρέπον,

* Ariſtides Quintil. liv. 2. περὶ Μουσικῆς, donne des noms différens aux flûtes dont ſe ſervoient les paſteurs de brebis & les chévriers. Celles des premiers ſont appellées συριγξις, & celles de chévriers, πηκτίδες. Ἡ δοτὴ ἰσχυρὸν δέλεαρ, ᾗ καὶ τὰ ἄλογα τῶν ζώων ἁλίσκεται, ὡς δηλοῦσι ποιμένων τε σύριγξις, καὶ αἰπόλων πηκτιδις. p. 66. Ed. Meibom.

πρέπον, οἷον αἰπολίῳ πρόσφορον, ϗ οἷον ποίμναις φίλον. τερπνὸν ἦν τὸ ποιμενίων, μέγα τὸ βοῶν, ὀξὺ τὸ αἰγῶν· ὅλως πᾶσας σύριγξας μία σύριγξ ἐμιμήσατο.

Auſſi les chévriers regardoient-ils le dieu Pan comme leur maître dans l'art de chanter & de joüer des inſtrumens. Au lieu que les pâtres de bœufs & les paſteurs de brebis ſe diſoient diſciples d'Apollon & des Muſes. Les chévriers, par cette raiſon, révéroient le dieu Pan plus particuliérement que ne faiſoient les autres bergers. Théocrite dans ſa premiére idylle, fait parler un chévrier avec un paſteur de brebis. Ce dernier, après avoir flatté le chévrier ſur les charmes de ſon hautbois, l'invite à venir s'aſſeoir avec lui ſur des ſiéges de gazon que des paſteurs de brebis avoient faits, & de le régaler de quelques airs de hautbois. Le chévrier lui répond qu'à l'heure de midi, ils ne peuvent ſans crime joüer du hautbois ; qu'ils craignent le dieu Pan, que ce dieu s'irrite aiſément, & que c'eſt à cette heure là qu'il ſe délaſſe par le ſommeil des fatigues de la chaſſe. Mais que lui paſteur de brebis, qui eſt ſi habile, & qui ſçait ſi parfaitement les triſtes avantures de Daphnis, pourroit lui faire entendre quelqu'une de ſes chanſons ſur ce ſujet.

Οὐ θέμις, ὦ ποιμὰν, τὸ μεσαμβρινὸν, οὐ θέμις ἄμμιν
Συρίσδεν· τὸν Πᾶνα δεδοίκαμες, ἢ γὰρ ἀπ' ἄγρας
Τανίκα κεκμακὼς ἀμπαύεται. ἐντίγε πικρός·
Ἀλλὰ, τὺ γὰρ δὴ, Θύρσι, τὰ Δάφνιδος ἄλγεα εἶδες.
Δεῦρ' ὑπὸ τὰν πτελέαν ἐσδώμεθα. . . . . .
ἅπερ ὁ θῶκος
Τᾶνος ὁ ποιμενικὸς, ϗ ταὶ δρύες· αἰ δέ κ' ἀείσῃς . . .
Αἶγά τέ τοι δωσῶ διδυματόκον, &c.

Pourquoi ce chévrier n'oſe-t-il joüer de ſon hautbois par la crainte de s'attirer le courroux du dieu Pan, & pourquoi invite-t-il dans le même moment le paſteur de brebis à chanter, ſi ce n'eſt que ces deux bergers n'ont pas le même ſujet de craindre ce dieu. Je ſçais bien qu'un ſcholiaſte en apporte pour raiſon la différence qu'il y a entre chanter & joüer des inſtrumens ; mais cette raiſon me paroît frivole, & ne s'accorde point avec ces paroles du texte, οὐ θέμις ἄμμιν, τὸν Πᾶνα δεδοίκαμες, par leſquelles le chévrier inſtruit le paſteur de bre-

bis d'un uſage commun à tous les chévriers ſes confrérés. Et d'ailleurs les paſteurs de brebis craignoient ſi peu de troubler le ſommeil du dieu Pan, que dans une épigramme de Théocrite, un berger, qui ſans doute n'eſt pas chévrier, invite un autre berger à joüer de ſes deux flûtes, pendant qu'il joüera du flageolet. Daphnis qui eſt pâtre de bœufs, doit ſe joindre à eux avec ſon hautbois, & ils ſe donneront tous trois le plaiſir d'empêcher Pan le *chévrier* de dormir.

Λᾶς ποτὶ τᾶν νυμφᾶν, διδύμοις αὐλοῖσιν ἀείσαι
Ἀδύ τι μοι; κἠγὼν πακτίδ' ἀειράμενος
Ἀρξεῦμαὶ τι κρέκειν. ὁ δὲ βουκόλος ἁμμιγὰ θελξεῖ
Δάφνις κηρόδετῳ πνεύματι μελπόμενος.
Ἐγγὺς δὲ ς᾽άντες λασίας δρυός, ἄντρου ὄπισθεν,
Πᾶνα τὸν αἰγιβότᾶν ὀρφανίσωμεν ὕπνου.

Dans une épigramme de l'Anthologie, qui a été faite pour la baze d'une ſtatuë de Pan, ce dieu invite un voyageur à ſe repoſer, & lui promet pour l'attirer, le plaiſir d'entendre un paſteur de brebis, qui joüe du hautbois à l'heure de midi, ſur le haut d'une montagne où il ſe retire à l'ombre pendant la chaleur.

Χὼ ποιμὴν ἐν ἄρεσσι, μεσαμβρινὸν ἀΐξόθι παγᾶς
Συρίσδων λασίας ϑάμνῳ ὑπὸ πλατάνου
Καύματ' ὀπωρινοῖο φυγὼν κυνός.

La figure ſeule du dieu Pan, ſes cornes de bouc, ſes pieds de chévres nous déterminent à le regarder comme le dieu particuliér des chévriers, qui étoit lui-même chévrier, αἰγιβότας, comme dit Théocrite, & à qui aucun poëte ne donne le nom de ποιμὴν, ni celui de βουκόλος. En vain citeroit-on, contre mon ſentiment, ce vers de Virgile:

Pan curat oves, oviumque magiſtros.

L'autorité de Virgile, comme je l'ai dit, n'eſt d'aucun poids dans la queſtion préſente. Que les pâtres de bœufs, & les paſteurs de brebis, aient été attachés plus particuliérement au culte d'Apollon, & ſur-tout des Muſes, c'eſt ce qu'il me ſeroit aiſé de prouver par pluſieurs paſſages de Théocrite. Je me contenterai de la premiére idylle, où le paſteur de brebis compare le chévrier à Pan, après

lequel il mérite de remporter le premier prix du chant ; en ſorte, lui dit-il, que ſi ce dieu reçoit un bouc, tu auras une chévre, & ſi Pan récoit une chévre, tu auras un jeune chévreau. Le chévrier répond à cette flatterie du paſteur de brebis, & le compare à ſon tour aux Muſes, en lui diſant que ſi on leur donne une brebis pour le prix de leur chant, il aura un agneau ; & qui ſi elles aiment mieux l'agneau, la brebis ſera pour lui. Dans la même idylle, le pâtre Daphnis eſt appellé *le favori des Muſes*, μβίσαις φίλος ἀνήρ. Le refrain de la chanſon du paſteur de brebis, dans la même idylle, eſt une invocation que le paſteur de brebis fait aux Muſes bucoliques.

Ἄρχετε βωκολικᾶς, μῶσαι φίλαι, ἄρχετ' ἀοιδᾶς.

Il y a pluſieurs autres invocations ſemblables de pâtres & de paſteurs de brebis dans Théocrite. Enfin cette même idylle finit par un remerciement que le paſteur de brebis fait aux Muſes, qui l'ont ſi bien inſpiré, & à qui il promet de faire entendre un jour des chanſons encore plus belles. Il en eſt de même d'Apollon, qui avoit été pâtre de bœufs, ſuivant quelques auteurs, & ſuivant d'autres, paſteur de brebis, au ſervice d'Admète ; & de qui un paſteur de brebis ſe dit le favori & le bien aimé dans la cinquiéme idylle. Καὶ γὰρ ἐμ' Απόλλων φιλέει μέγα. Il eſt vrai, qu'un chévrier ſe vante dans les vers qui précédent celui-ci, d'être plus aimé des Muſes que ne l'a été Daphnis ; mais c'eſt par bravade qu'il le dit, & l'on ne ſçauroit s'y tromper. Outre la différence du culte, les pâtres & les paſteurs de brebis avoient leur héros particulier, qui étoit Daphnis, le premier auteur des chanſons bucoliques. Celui des chévriers étoit chévrier & s'appelloit Comate. Théocrite en rapporte les avantures dans la cinquiéme idylle. Une épigramme de Callimaque peut ſervir de preuve à ce que je dis. Elle roule ſur une eſpéce d'apothéoſe d'un chevrier de l'iſle de Créte nommé Aſtacides, qui avoit été enlevé par une nymphe ; & l'épigramme finit par cette apoſtrophe aux paſteurs de brebis. *Paſteurs de brebis, il ne ſera plus mention de Daphnis, nous ne chanterons plus deſormais que le chévrier Aſtacides.*

Ἀστακίδην τὸν Κρῆτα τὸν αἰπόλον ἥρπασε νύμφη
Ἐξ ὄρεος· χὠ νῦν ἱερὸς Ἀστακίδης

Οἰκεῖ Δικταίῃσιν ὑπὸ δρυσῖν. οὐκ ἔτι Δάφνιν,
Ποιμένες, Ἀγακλίδην αἰὲν ἀεισόμεθα.

Une autre preuve que me fournit Théocrite, eſt que les pâtres de bœufs & les paſteurs de brebis juroient par les malheurs de Daphnis, comme on peut le voir dans la cinquiéme idylle; au lieu qu'un chévrier dans la même idylle, en colére contre un bouc, le ménace de le mutiler, & conſent, s'il y manque, d'être ſemblable à Mélanthius, c'eſt-à-dire, d'être traité comme Mélanthius, ce vil chévrier, le fut par Ulyſſe.

Enfin la derniére choſe que je ferai remarquer au ſujet des trois premiéres claſſes des bergers de Théocrite, c'eſt le ſoin que ce poëte a pris de nous inſtruire au commencement de chaque idylle paſtorale, de la qualité & de la condition des bergers qu'il fait parler, de ne point confondre leurs titres, & même de les répéter dans la ſuite de chaque idylle, comme s'il eût appréhendé qu'on ne les confondît.

Je viens à la quatriéme eſpéce de bergers, c'eſt-à-dire, à ces Mercénaires ou éſclaves, que je pourrois encore diviſer en trois autres claſſes, ſelon la qualité des troupeaux dont ils avoient ſoin. J'en fais ici une claſſe ſéparée, que je diſtingue de celles des bergers libres. Et je crois être bien fondé à le faire, par la ſeule différence qui ſe trouve entre un eſclave & un homme libre. Théocrite n'introduit de ces eſclaves & de ces mercénaires, que dans deux de ſes idylles, qui ſont la quatriéme & la cinquiéme. Il les fait connoître d'abord pour ce qu'ils ſont; & ſans qu'il prît cette précaution, on les connoîtroit bien aux diſcours qu'il leur fait tenir, ſur-tout dans la cinquiéme. Car quiconque voudra l'examiner ſérieuſement, & la comparer avec la premiére, jugera aiſément que les perſonnages de ces deux idylles, quoique paſteurs de brebis & chévriers dans l'une & dans l'autre, ne ſe reſſemblent en aucune façon, de quelque côté qu'on les regarde. Ce qui caractériſe principalement ces eſclaves dans Théocrite, c'eſt leur inclination à voler. Dans la quatriéme idylle, Corydon ne ſe défend du reproche qu'on lui fait de dérober le lait des vaches de ſon maître, qu'en avoüant qu'on l'obſerve de trop près, pour qu'il puiſſe voler. Et les acteurs de la cinquiéme idylle, dont l'un eſt eſclave d'un paſteur de brebis, & l'autre d'un chévrier, débutent tous deux par des reproches de vols & de friponneries,

ponneries, qu'ils ſe font l'un à l'autre; & le reſte de l'idylle répond parfaitement à ce début, à l'exception de quelques endroits, où ils diſent des choſes aſſez jolies & aſſez ſpirituelles; mais qui ne ſont pourtant pas hors de la portée de ces eſclaves, qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne manquoient ni de génie, ni de goût pour le chant, & qui pouvoient ſe former au chant & à la muſique, par le commerce continuel qu'ils avoient avec les autres bergers, & dans le profond loiſir dont ils joüiſſoient.

Cette diſtinction des bergers de Théocrite en quatre claſſes différentes, étant une fois bien entenduë, peut, ce me ſemble, nous être d'un grand ſecours, pour acquérir une intelligence plus parfaite des idylles paſtorales de ce poëte. Elle peut en même tems nous faire appercevoir l'avantage qu'ont ces idylles ſur toutes celles où l'on n'a pas obſervé cette diſtinction. Cet avantage conſiſte dans la varieté que produiſent les contraſtes de caractéres différens dans les mœurs, dans les ſentimens, dans les diſcours, & dans le chant. Cette varieté, à laquelle il eſt très-difficile de ſuppléer, nous manque abſolument dans nos eclogues modernes, dont les bergers tous confondus ſous une même idée, ennuient & fatiguent par l'uniformité de leurs caractéres & de leurs diſcours.

DIS-

DISCOURS
SUR
LA TRAGE'DIE DE SOPHOCLE,
INTITULE'E
ΟΙΔΙΠΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΣ.
OEDIPE ROY.

Par M. BOIVIN le Cadet.

5. d'Avril 1718. Excellence de cette piéce.

ON voit à la tête de la plûpart des éditions de Sophocle une Epigramme Grecque, par où il paroît que l'Antigone & l'Electre étoient regardées comme ſes deux plus belles tragédies.

Malgré ce jugement, qui n'eſt peut-être que le ſentiment particulier de Dioſcoride, auteur de l'epigramme, il eſt certain que l'Oedipe de Sophocle a paſſé de tout tems pour la plus belle de toutes ſes piéces. Ariſtote dans ſa Poëtique la propoſe par-tout comme un excellent modéle. Quelques-uns même ſe ſont imaginés que l'inſcription

Le Titre. ΟΙΔΙΠΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΣ, ne marquoit autre choſe que la ſupériorité de cette piéce, qui étoit régardée comme la reine des tragédies, & qui ſembloit les effacer toutes par ſa beauté.

Sujet. Il eſt certain qu'à conſidérer ſeulement le choix & la diſpoſition du ſujet, cette tragédie l'emporte infiniment ſur toutes celles qui nous reſtent des anciens tragiques.

Le ſujet eſt la choſe du monde la plus ſinguliére & la plus intéreſſante. C'eſt un roi qui s'eſt crû juſqu'ici le plus vertueux de tous les hommes, & qui ſe trouve être le plus grand de tous les criminels. Il étoit l'amour & l'admiration de ſes ſujets, & il en devient tout d'un coup l'horreur & l'execration. Il ſe déclare le vengeur d'un

d'un meurtre, & il reconnoît qu'il en eſt l'auteur ; il lance des imprécations terribles contre le coupable, & c'eſt ſur lui que tombent ces imprécations. Enfin, après avoir vû expirer une Reine, qu'il a regardée comme ſa femme, & qui eſt déclarée ſa mere, il ſe condamne à ne plus voir jamais le jour, & s'arrache les yeux. On ne peut rien concevoir de plus effrayant, ni de plus propre à émouvoir la compaſſion.

Unité de jour.

La diſpoſition du ſujet eſt auſſi admirable que le ſujet même. L'action eſt tellement diſpoſée, & marche ſi rapidement, qu'il ſemble que la choſe s'eſt paſſée en auſſi peu de tems que le poëte en employe à la repréſenter. Les incidens qui forment le nœud, naiſſent de l'action : le dénouement eſt préparé avec d'autant plus d'art, qu'il paroit être amené ſans art & ſans préparation : enfin, l'on peut dire de cette tragédie ce que M. Deſpreaux a dit de l'Iliade,

Tout, ſans faire d'appréts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.

Unité de lieu.

La ſcéne eſt toûjours la même depuis le commencement de la piéce juſqu'à la fin : le théatre préſente aux yeux un palais, qui eſt la demeure d'Oedipe : dans l'éloignement ce ſont des places publiques, des temples, & des autels. L'ouverture du théatre eſt un ſpectacle lugubre & extraordinaire : on apperçoit de loin une grande foule de peuple : on entend le bruit confus que fait toute cette multitude, qui gémit, qui implore le ſecours des dieux, & qui s'avance ainſi lentement juſque vers les portes du palais d'Oedipe : aux portes même de ce palais, on voit une troupe d'enfans conduite par un vénérable vieillard, c'eſt le grand-prêtre de Jupiter ; Oedipe ſort, & vient au-devant d'eux. Tout le reſte de l'action ſe paſſe dans ce même endroit, c'eſt-à-dire, dans une place publique, ſur laquelle s'ouvrent les portes du palais d'Oedipe ; ainſi l'unité du lieu eſt parfaitement bien obſervée.

Unité d'action.

L'unité d'action n'eſt pas moins exacte. Car l'action principale n'eſt autre choſe que le renverſement imprévû de la fortune d'Oedipe, qui ſe créve les yeux après avoir reconnu qu'il eſt le fils & le meurtrier de Laïus. Cette action eſt une & ſimple : les circonſtances qui la précédent, qui l'accompagnent, ou qui la ſuivent, la ſupplication

cation du grand-prêtre & d'une troupe d'enfans, l'arrivée de Créon qui apporte la réponſe de l'oracle, l'entrée du chœur, les diſputes d'Oedipe & avec Tireſias & avec Créon, ſon entretien avec Jocaſte, les éclairciſſemens que lui donnent le Corinthien & le vieux berger, ſont des épiſodes, c'eſt-à-dire, des actions incidentes, qui ſervent à développer l'action principale, & qui n'empêchent pas ſon unité: en un mot il ſemble que les regles de la tragédie ayent été faites ſur le modéle de cette piéce, tant elle paroît reguliére. Pour mieux faire ſentir tout ce que nous venons de dire, examinons en détail l'œconomie de toute la piéce.

Objections, ou defauts objectés.

Les plus beaux ouvrages ſont bien ſouvent les plus critiqués, non ſeulement par les ignorans, mais auſſi par les connoiſſeurs. Des perſonnes très éclairées ont crû voir dans cette tragédie pluſieurs fautes contre la vraiſemblance.

L'Auteur, diſent-ils, ſemble ſuppoſer que les ſujets d'un roi aſſaſſiné n'avoient aucune connoiſſance ni des aſſaſſins, ni des circonſtances du meurtre; qu'ils n'avoient fait aucunes informations, aucunes pourſuites après la mort de ce prince, pour découvrir & pour punir les meurtriers; qu'Oedipe après avoir épouſé la veuve de ce même roi, n'avoit pas ſçû que le premier mari de cette princeſſe eût été aſſaſſiné, ou que s'il l'avoit ſçû, il avoit négligé de venger ſa mort. Voilà, dit-on, des ſuppoſitions peu vraiſemblables.

Outre ces objections, on en fait encore pluſieurs autres: la querelle d'Oedipe & de Créon paroît allonger l'action, & en interrompre inutilement la rapidité. Les lamentations du dernier acte ſont, dit-on, indignes du caractére d'Oedipe; mais ce que l'on critique le plus, ce ſont les deux derniéres ſcénes.

Comme il pourroit y avoir de l'entêtement à ſoûtenir que cette piéce n'a aucun defaut, il y auroit auſſi de l'injuſtice à vouloir faire paſſer pour defaut ce que peut-être on ne condamne avec opiniâtreté, que parce qu'on ne l'a pas bien pris d'abord.

Fautes contre la vraiſemblance.

Premiérement, il n'eſt point contre la vraiſemblance que les Thébains n'ayent pû ſçavoir qui avoit tué Laïus, ni comment il avoit été tué. Romulus fut aſſaſſiné, les Romains ne pûrent jamais ſçavoir par qui, ni comment. Le bruit qui ſe répandit peu après la mort de Laïus, que ce prince avoit été tué par des voleurs, empêcha, ſans

ſans doute, qu'on ne découvrît le véritable meurtrier, qui étoit Oedipe lui-même.

Secondement, il n'eſt pas ſurprenant que les Thébains ne ſe ſoient pas mis en peine de venger la mort d'un Roi tel que Laïus. Caligula, Domitien, tant d'autres furent aſſaſſinés; on négligea de venger leur mort. Laïus étoit un prince ſuperbe, un pere dénaturé, un homme violent, injuſte, quoiqu'en diſe Oedipe, qui en parle comme ἀνδρός τ' ἀρίστου βασιλέως τ' ὀλωλότος, diffamé par le raviſſement du fils de Pélops. Un Roi de ce caractére devoit être haï de ſes ſujets.

Mais je veux bien qu'il ſoit incroiable que les ſujets ayent négligé d'informer contre les meurtriers de leur roi. Sophocle a prévû cette objection, & a eu ſoin de la prévenir. Dans la ſeconde ſcéne du premier acte, Oedipe demande à Créon pourquoi les Thébains n'ont pas pourſuivi les meurtriers de Laïus, & Créon répond qu'uniquement occupés des maux dont le Sphinx les affligeoit, ils ne pouvoient penſer à autre choſe: cette réponſe juſtifie pleinement Sophocle, & donne à la ſuppoſition autant de vraiſemblance que l'on en peut déſirer. Cependant, non content d'avoir excuſé par une raiſon très plauſible, la négligence que l'on avoit droit de reprocher aux Thébains, il détruit entiérement dans un autre endroit cette même accuſation de négligence, en aſſûrant qu'ils avoient fait tout ce qui dépendoit d'eux, pour découvrir les coupables.

On dira peut-être, que cette ſeconde réponſe eſt incompatible avec la premiére, & qu'il eſt ridicule de vouloir ſauver une abſurdité par une contradiction: je réponds à cela, que la contradiction n'eſt qu'apparente, & qu'il faut diſtinguer les tems. Les Thébains ne firent aucunes recherches, tant que le Sphinx qui ravageoit la ville, les obligea de ſe renfermer dans leurs maiſons. Mais lorſqu'ils ſe virent délivrés du monſtre, ils firent toutes les recherches néceſſaires, & ne découvrirent rien.

Pour ce qui regarde Oedipe, qui paroît, dit on, ignorer ce qu'il doit ſçavoit parfaitement, on peut s'en tenir à la ſçavante remarque de M. Dacier, & à ce qu'il cite de la poëtique d'Ariſtote. On peut dire auſſi qu'il eſt très probable, non pas qu'Oedipe ait ignoré l'aſſaſſinat de Laïus (ce que Sophocle n'a jamais ſuppoſé) mais qu'il ait fait

peu d'attention à ce qu'on lui diſoit de la mort de ce prince, & ne ſe ſoit pas mis en devoir de découvrir les aſſaſſins.

Peut-être que cette nêgligence inexcuſable a été ſuppoſée par Sophocle pour juſtifier la vengeance divine, qui pourſuit Oedipe comme coupable. Car les autres crimes de ce Prince, quelque énormes que ſoient le parricide & l'inceſte, étant des crimes involontaires, ne méritoient pas d'être punis ſi rigoureuſement : mais la vengeance de Laïus négligée par ſon ſucceſſeur & par ſa veuve, étoit un crime volontaire, & par conſéquent digne de punition.

Il eſt d'ailleurs aſſez probable, que dans les endroits où Oedipe paroît ignorer les circonſtances de la mort de Laïus, il n'ignore pas, mais il feint d'ignorer, ſoit dans le deſſein de faire parler les témoins, dont les dépoſitions vont lui être néceſſaires pour convaincre les aſſaſſins ; ſoit dans l'envie de ſe diſculper, & de prévenir le reproche qu'on pourroit lui faire, d'avoir négligé juſqu'ici la vengeance du Roi ſon prédéceſſeur.

En voilà aſſez ſur cet article. Examinons préſentement les objections, & premiérement celle qui regarde la diſpute d'Oedipe & de Créon.

Diſpute d'Oedipe & de Créon.

Il eſt vrai que cet épiſode pourroit être plus intéreſſant ; mais il ſe lie très naturellement à l'action. Il en interrompt la rapidité ; mais c'eſt un nœud qui doit précéder le dénouement, & qui en quelque façon le prepare en l'éloignant. La plus grande beauté de l'action, conſiſte à mettre la diſgrace d'Oedipe dans tout ſon jour : Oedipe coupable maltraite Tirésias, qui lui dit la vérité : il maltraite enſuite Créon, qui eſt innocent : il reconnoîtra bientôt qu'il a eu tort d'accuſer l'un d'impoſture, & l'autre de trahiſon : la réparation qu'il ſera contraint de faire à Créon, devenu ſon maître & l'arbitre de ſon ſort, la modération même dont celui-ci en uſera envers lui, augmentera encore le ſentiment de ſes maux, qui lui auroient été plus ſupportables, ſi le témoignage de ſa conſcience ne lui avoit pû reprocher que des fautes purement involontaires.

On peut remarquer ici l'habileté de Sophocle. Il falloit que ce poëte alliât enſemble deux choſes très difficiles à allier : il falloit qu'il attirât ſur Oedipe la compaſſion du ſpectateur ; & il falloit

auſſi qu'il juſtifiât la colere divine, qui pourſuit Oedipe comme criminel.

Que fait Sophocle? Il commence par nous donner d'abord une grande idée de la généroſité, de la ſageſſe & de la capacité d'Oedipe : il fait voire enſuite ſa bonne foi, & l'ignorance où il eſt, d'avoir jamais commis les crimes énormes dans lequels il eſt tombé ſans le ſçavoir : il expoſe enfin aux yeux d'une ville entiére, la douleur & le déſeſpoir que ce malheureux prince fait éclater dès le moment qu'il s'eſt convaincu lui-même d'avoir commis, quoiqu'involuntairement, un parricide & un inceſte. Voilà ce qui le rend digne de compaſſion.

Voions maintenant comment Sophocle juſtifie la cruauté des dieux envers Oedipe. Il fait appercevoir dans Oedipe une négligence inexcuſable, en ce qu'il a ſçu, & n'a pas vengé la mort d'un Roi dont il remplit la place, & dont il a épouſé la veuve. Il le répreſente outre cela comme un homme injuſte, violent, prompt à condamner ſans entendre les perſonnes les plus reſpectables : c'en eſt aſſez pour juſtifier les dieux du paganiſme, qui étoient le plus ſouvent très injuſtes. Un plan ſi ſagement concerté, fait bien voir que Sophocle étoit un grand maître.

Pour revenir à nôtre ſujet, tout ce qui peut faire de la peine dans la diſpute d'Oedipe & de Créon, c'ſt la bile, c'eſt le procédé bizarre du premier, qui ne veut entendre aucune juſtification ; & le phlegme du ſecond qui ſe deffend, non pas en héros, mais en philoſophe & en vrai dialecticien ; maniére entiérement Grecque, & pour mieux dire, Athénienne, du ſiécle de Socrate, & non pas du ſiécle de Roland ou d'Amadis.

Lamentations du dernier acte.

Les lamentations du dernier acte (c'eſt encore une autre objection) paroiſſent indignes d'un grand perſonnage.

Premiérement, on pourroit dire qu'Oedipe a paru juſqu'ici, & n'a jamais été un grand perſonnage. Il a paru brave dans la malheureuſe occaſion où il a tué ſon pere ; bon & compatiſſant lorſqu'il a cherché les moiens de ſoulager ſes ſujets : mais dans ſa diſpute avec Créon, il paroît deffiant, injuſte, violent, déraiſonnable ; c'en eſt aſſez du moins pour diminuer la haute idée que l'on avoit de lui.

On diroit que par ce bizarre changement d'humeur & de caractére, Sophocle a voulu préparer la cataſtrophe de la grandeur du héros,

qui aiant été regardé dans le commencement de la piéce comme le plus grand de tous les mortels (c'étoit le prêtre de Jupiter qui lui donnoit cet éloge) ſe trouve être dans le dernier acte le plus malheureux & le plus mépriſable de tous les hommes.

Mais je veux qu'Oedipe ſoit véritablement un grand homme. Eſt-il indigne d'un grand perſonnage de pleurer ſes diſgraces ? Pour ne rien dire de Job, dont les plaintes reſſemblent beaucoup à celles d'Oedipe, les plus grand des héros d'Homére, c'eſt Achille: il pleure pour un affront; il verſe des torrens des larmes ſur le corps d'un ami mort. Le héros de Virgile fait la même choſe en plus d'une occaſion. Les larmes ne doivent être blâmées, que lorſque la cauſe qui les fait verſer eſt frivole ou injuſte. La ſenſibilité qui produit les larmes, eſt tellement attachée à la nature humaine, qu'un homme qui ne pleure pas, lorſqu'il a un juſte ſujet de s'abandonner à ſa douleur, ſort du vrai caractére de la nature, & ceſſe en quelque façon d'être homme.

Ce qui touche le plus dans un ſpectacle, où la vie & les mœurs des hommes doivent être repréſentées, ce ſont les images naturelles & reſſemblantes :

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

C'eſt des ſpectacles tragiques qu'Horace parle ici. Tout ce qu'il dit dans le même endroit, ſemble fait pour le ſujet que nous traitons: Il-faut, dit-il, que chaque choſe ſoit dans ſa place:

Singula quæque locum teneant ſortita decenter.

Cependant il arrive quelquefois, ajoûte-t-il, que la comédie éleve ſa voix, & le tragique affligé parle ſouvent comme le vulgaire.

Interdum tamen & vocem Comœdia tollit ;
Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Il n'en demeure pas là, il propoſe des exemples: Téléphe & Pélée, pauvres l'un & l'autre, & bannis de leur patrie, doivent, dit-il, fuir l'enflûre & les grands mots, s'ils cherchent à toucher le cœur du ſpectateur, & à l'attendrir par leurs plaintes:

Telephus & Peleus, cum pauper & exul uterque,

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.

Tout ce qui ſuit n'eſt que la confirmation du même principe, dont Horace établit la vérité ſur un raiſonnement ſolide, puiſé dans le fond du cœur humain, & dans le ſein même de la nature.

Format enim natura priùs nos intùs ad omnem
Fortunarum habitum, &c.

Si Oedipe après s'être crevé les yeux faiſoit le Stoïcien; s'il vouloit nous perſuader, que ſon courage eſt beaucoup au deſſus de la douleur dont il eſt pénétré, qu'arriveroit-il de-là ? ce que dit Horace :

Si dicentis erunt fortunis abſona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.

M. Deſpreaux a exprimé divinement en François toutes ces belles leçons. Il y a même ajoûté du ſien; & ce qu'il tire de ſon propre fond, ne ſeroit pas indigne du poëte Latin. Voici comme il parle dans ſon Art Poëtique :

Des héros de Roman fuiez les petiteſſes.
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes,
Achille deplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la nature.

Enſuite blâmant dans la tragédie l'uniformité des caractéres, & donnant toûjours pour régle l'imitation de la nature, il dit,

La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage :
Chaque paſſion parle un différent langage.
La colére eſt ſuperbe, & veut des mots altiers :
L'abbattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube déſolée,
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée.

Ce qui ſuit eſt Horace tout pur :

Il faut dans la douleur que vous vous abbaiſſiez ;

Pour

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'acteur remplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſére touche.

L'auteur de ces vers étoit ſi éloigné de blâmer les lamentations d'Oedipe, que c'eſt ce qu'il ſemble avoir regardé comme le trait le plus vif, le trait qui frappe, & qui fait le plus d'impreſſion dans la tragédie de Sophocle. C'eſt par ce trait qu'il caractériſe non ſeulement toute la piéce, mais la nature même du poëme tragique. Pour nous charmer, dit-il,

La Tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Mais par où donc ces lamentations pourroient-elles avoir déplû à des perſonnes d'eſprit, & d'un eſprit même très ſolide ? Pourquoi Corneille, pourquoi tous ceux qui ont depuis traité le même ſujet, les ont-ils entiérement ſupprimées ? C'eſt, ſi je ne me trompe, parce que ces lamentations, quelque belles, quelque touchantes qu'elles ſoient en elles-mêmes, ne ſont point dans le génie de nôtre nation, & qu'elles n'auroient pas été goûtées ſur nos théatres, d'où la fierté Romaine, & peut-être l'orgueil romaneſque les a entiérement bannies.

Derniére objection qui regarde les deux derniéres ſcénes.

Les deux derniéres ſcénes de la tragédie d'Oedipe ſont les moins exactes de toute la piéce, & par conſéquent les plus critiquées. Voici en abrégé l'analyſe & la critique de ces deux morceaux.

Oedipe après s'être crevé les yeux, pleure, gémit, ſe déſeſpére. Créon ſon beau-frere ſurvient, & affecte d'abord une grande modération : *Seigneur*, dit-il, en s'adreſſant à Oedipe, *je ne viens point inſulter à vos maux, ni vous faire des reproches.* On croit qu'il va continuer ſur le même ton ; nullement. Il s'adreſſe tout à coup aux Thébains, & leur reproche leur indulgence envers le malheureux Roi. *Rougiſſez*, leur dit-il, *rougiſſez d'expoſer ainſi à découvert cet objet impur.*

Oedipe, malgré ce reproche, admire plus qu'auparavant l'extrême bonté de Créon : paſſe pour cela. Dans l'état où il ſe voit, il lui convient de ſe croire traité favorablement par ceux même qui le maltraitent. Mais voions ce qu'il ajoûte : *Jettez moi*, dit-il, *loin de vos*

frontiéres, & envoyez moi dans quelques lieux, où jamais aucun mortel ne puiſſe me parler. Je l'aurois déja fait, répond Créon, *ſi je n'avois voulu auparavant conſulter le Dieu.* Cela eſt bien dur, ſurtout dans la bouche d'un homme, dont on vient de vanter la clemence & la généroſité. D'ailleurs pourquoi conſulter l'Oracle, qui a déja prononcé ſur ce qu'on veut ſçavoir? c'eſt ce qu'Oedipe objecte à Créon; & cette objection eſt très ſenſée. Créon répond, que dans la néceſſité préſente il vaut mieux conſulter les Oracles ſur ce qui reſte à faire. Quoi, répond auſſitôt Oedipe, vous conſulterez le Dieu ſur le ſort d'un miſerable tel que moi? Ouï, répond Créon; car à l'avenir vous croirez ce que le Dieu vous dira. Il n'y a rien de plus inſultant que cette réponſe, rien qui démente davantage l'idée qu'on s'étoit faite de la bonté de Créon. M. Dacier a adouci le ſarcaſme par le tour qu'il lui a ſubſtitué. Sa traduction en cet endroit eſt une critique très fine de l'expreſſion Grecque.

Revenons à Oedipe. Il perd enfin patience, il commence à parler à ſon maître, & prononce lui-même ſa condamnation. Enſuite il demande inſtamment qu'on faſſe venir ſes enfans: Créon qui reprochoit, il n'y a qu'un moment, aux Thébains leur indulgence, & qui leur ordonnoit de renfermer promptement Oedipe dans le fond de ſon palais, comme un objet impur, que ni la terre, ni la roſée du ciel, ni la clarté du jour ne peuvent ſouffrir, le laiſſe expoſé préſentement aux yeux du public, l'écoute patiemment, & lui donne le tems de faire un long diſcours à ſes filles, dans lequel il répete & rebat continuellement ce qu'il a déja dit pluſieurs fois, qu'il avoit commis les plus grands de tous les crimes, tué ſon pere, épouſé ſa mere, &c. On ne blâme pas abſolument ce qu'il ajoûte ſur la douleur qu'auront ſes filles de ſe voir privées du plaiſir des ſpectacles, & condamnées pour le reſte de leurs jours à vivre dans le célibat. Ce ſont des ſentimens que la paternité, & ſur-tout la paternité Grecque, autoriſe juſqu'à un certain point: mais il ſemble que ce n'étoit pas ici le lieu d'entrer dans un ſi grand détail. Ce ſecond diſcours beaucoup plus touchant que le premier, n'attendrit point Créon. *C'eſt aſſez pleurer: rentrez chez vous*, dit-il à Oedipe. *Il faut vous obéir*, repond celui-ci, *quoique cet ordre n'ait rien de doux.* Le reſte du dialogue eſt de même ſtile, & finit par une bruſquerie de

Créon,

Créon, qui arrache des bras du malheureux pere ſes deux cheres filles, ſon unique conſolation, & lui dit en le renfermant, *Ne prétendez point être le maître de tout : le pouvoir que vous aviez ne vous accompagne plus*, ou ſelon une autre interprétation, *les choſes que vous aviez voulus fortement ne vous ont pas réuſſi.* Ce compliment, de quelque maniére qu'on le tourne, quelque adouciſſement qu'y puiſſe apporter le Traducteur le plus habile & le plus délié, eſt certainement bien dur & bien peu gracieux, ſur-tout de la part d'un homme bon, humain, & compatiſſant.

Voilà le jugement que des perſonnes qui admirent Sophocle dans tout le reſte de la piéce, ne craignent point de porter ſur les deux derniéres ſcénes. Ils ont de la peine à croire qu'elles ſoient véritablement de Sophocle, à moins, diſent-ils, que ce grand poëte, après avoir épuiſé dans les actes précédens toute la force de ſon eſprit, las enfin, & ſuccombant ſous le poids, ce qui, ſelon Quintilien, arrive quelquefois aux plus grands génies, n'ait pu ſe ſoûtenir, ni s'empêcher de tomber dans le dernier acte.

Il y auroit de la témérité à aſſûrer hardiment, que les deux ſcénes critiquées ne ſont pas de Sophocle ; on l'y reconnoît même à quelques traits. Mais il eſt permis de croire que les derniers feuillets du manuſcrit original, qui étoit apparemment un exemplaire unique, dont tous ceux qui ſont parvenus juſqu'à nous peuvent n'être que des copies, aiant été, comme il arrive ordinairement, endommagés en pluſieurs endroits par la pouſſiére, par les vers ou par l'humidité, de maniére qu'on n'y pouvoit plus lire qu'une partie de ce qui y avoit été écrit ; un homme verſé dans la lecture de Sophocle, mais un homme de mauvais goût, aura voulu remplir les lacunes, & ſubſtituer ſes penſées & ſes expreſſions à celles d'un ſi grand maître. Il y a peu de bons livres qui n'aient été ainſi alterés, premiérement par l'injure du tems, & enſuite par la hardieſſe des mauvais critiques : de-là viennent tant de différentes & tant de mauvaiſes leçons, tant de phraſes équivoques, obſcures, inintelligibles.

La plus forte raiſon que nous aions de ſoupçonner que ce malheur pourroit être arrivé à Sophocle dans les deux derniéres ſcénes de ſon Oedipe, c'eſt la moralité qui termine la tragédie, & qui trés certainement n'eſt pas de Sophocle. Des ſept vers dont cet épilogue eſt

compoſé,

compoſé, les deux premiers ont été empruntés de l'épilogue des Phéniciennes d'Euripide, en y changeant très peu de choſe : le cinquiéme, le ſixiéme, & le ſeptiéme ne ſont qu'un lambeau mal couſu de l'Andromaque du même auteur : les deux autres vers qui ſont le troiſiéme & le quatriéme, ont été faits pour lier les deux premiers avec les trois derniers, & l'un de ces deux vers eſt ſi mal conſtruit, qu'on n'y peut faire un ſens raiſonnable, qu'en donnant la torture aux mots pour en redreſſer la conſtruction. D'ailleurs tout cet épilogue n'eſt qu'une moralité fade, uſée, & triviale, un lieu commun qui convient indifféremment à la plûpart des ſujets tragiques.

REMARQUES

SUR

LA TRAGEDIE DE SOPHOCLE,

INTITULÉE

L'OEDIPE COLONE.

Par M. l'Abbé SALLIER.

CETTE tragédie eſt une ſuite de la premiére que nous appellons ordinairement l'*Oedipe*, Οἰδίπους Τύραννος. L'une repréſente la chûte d'un Roi, dont les malheurs ſe développent par la connoiſſance de pluſieurs circonſtances, qu'il ne peut découvrir ſans perdre ſon repos, & décheoir de l'état heureux dont il jouiſſoit auparavant. 15 de Mars 1720.

L'autre repréſente la mort de ce Roi perfide malgré lui-même, inceſtueux, & cependant puni ſans aucun adouciſſement, chaſſé de ſon pays, & qui étoit devenu l'horreur de ſon peuple, & l'exécration de ſes enfans même. C'eſt celle-ci que l'on nomme *Oedipe Colone*, ou Oedipe retiré ſur une colline auprès d'Athénes parce que c'eſt là le lieu de la ſcéne, Οἰδίπους ἐπὶ Κολωνῷ.

Une lecture attentive de cette tragédie a donné lieu à quelques réfléxions que j'oſe propoſer à la compagnie, & ſur leſquelles j'attendrai ſon jugement. Je vais donc examiner, 1. En quel tems Sophocle a compoſé cette tragédie, quelles ont été ſes vûës, & quelle fin il a euë: 2. Quel eſt le lieu de la ſcéne, & ſi l'unité y eſt bien gardée: 3. Quel eſt le mérite de cette tragédie, & quel jugement on en doit porter.

Ces éclairciſſemens ne paroîtront peut-être point abſolument néceſſaires; mais on ne diſconviendra pas qu'au moins ils ne ſoient très utiles. La connoiſſance des rapports de cette tragédie avec l'hiſtoire particuliére de la république d'Athénes, & avec quelques autres circonſtances, peut contribuer beaucoup à la faire bien connoître. Une parfaite intelligence de ces ouvrages del'antiquité termineroit bien des diſputes, & épargneroit mille reproches injuſtes, contre leſquels on eſt tous les jours obligé de défendre ces anciens auteurs. S'ils étoient bien connus, on ſeroit plus touché des beautés qui s'y trouvent; les défauts qu'on croit y appercevoir, paroîtroient plus légers, & les fruits qu'on retireroit du commerce de ces admirables écrivains, ſeroient plus certains & plus univerſels.

Sophocle étoit très avancé en âge, lorſqu'il compoſa l'Oedipe Colone. Le commentateur auquel nous devons l'explication du ſujet, l'aſſûre poſitivement. Les anciennes ſcholies ſur la comédie des Grenouilles d'Ariſtophane, fourniſſent une nouvelle preuve de la même choſe. Cicéron dont le témoignage eſt ſans doute beaucoup plus reſpectable, ne nous apprend pas ſeulement que Sophocle étoit alors très âgé, mais il rapporte à ce ſujet une avanture aſſez ſinguliére: Sophocle, dit-il, compoſa des tragédies juſqu'à une extrême vieilleſſe: comme cette application parut le détourner du ſoin de ſes affaires, ſes enfans l'appellérent en jugement pour le faire interdire, & pour lui ôter l'adminiſtration de ſon bien, ainſi que parmi nous, dit Cicéron, on interdit un pere qui le gouverne mal. Ce bon vieillard, comme le rapporte l'auteur anonyme de ſa vie, n'oppoſa que ces paroles à l'accuſation formée contre lui: ſi je ſuis Sophocle, je n'ai pas perdu l'eſprit, ou ſi j'ai perdu l'eſprit, certainement je ne ſuis pas Sophocle. Pour faire ſentir cette vérité, & pour détruire le préjugé

Ariſtop. Βάτραχ. v. 72.

L. 2. de Sen. n. 7.

Anonym. in v. Sophocl.

préjugé que ſon grand âge pouvoit jetter dans l'eſprit des juges, il leur fit la lecture de ſa tragédie d'Oedipe Colone, qu'il venoit d'achever. Enſuite, il demanda ſi cet ouvrage paroiſſoit être le fruit d'un génie que le tems eût affoibli. La piéce fut reçûë avec de grands applaudiſſemens : la déciſion ne fut pas douteuſe, la prétention des enfans de Sophocle fut rejettée ; & certainement ils dûrent paroître moins ſenſés, que celui qu'ils oſoient accuſer de démence.

Ces paſſages ſuffiroient pour perſuader que cette tragédie de Sophocle fut, ou la derniére, ou pour le moins une des derniéres qu'il ait compoſée. Mais j'ajoûte qu'indépendamment de toute autorité, l'examen qu'on en fera ſur les ſeules regles de la critique, pourra nous en convaincre. On y reconnoit cette ſorte d'éloquence qui convient ſi bien à la vieilleſſe ; une grande douceur dans les vers, une exacte bienſéance dans les mœurs & dans les ſentimens, quelque choſe de moins vif & de plus tranquille : *Decorus eſt ſermo ſenis, quietus & remiſſus, facitque perſæpe ipſa ſibi audientiam diſerti ſenis compta & mitis oratio.* Les chœurs n'ont pas l'enthouſiaſme, & ces emportemens, qui l'élevent quelquefois juſqu'au ciel : on y voit un beau feu, mais il eſt reglé par une raiſon qui a atteint ſa derniére maturité. Cicer. Senect.

Je puis donc aſſûrer, que Sophocle ne jouit pas long-tems de la gloire que ſa tragédie d'Oedipe Colone lui avoit méritée. Il mourut dans la XCIII. Olympiade, âgé, ſelon les uns, de 90 ans, & ſelon d'autres, de 98. On peut de-là conclurre que cette tragédie fut compoſée vers la fin de la guerre du Péloponnéſe, qui tombe dans la XCXIV. Olympiade. Voilà, ce me ſemble, ce qu'on peut établir de plus certain ſur le tems où Sophocle fit jouer la tragédie d'Oedipe Colone : des recherches aſſez exactes n'ont pu m'en apprendre davantage ; & je ne penſe pas qu'on puiſſe marquer avec certitude l'année préciſe où cette tragédie fut repréſentée pour la premiére fois, ni ſous quel Archonte, comme nous le connoiſſons de pluſieurs autres tragédies par les didaſcalies dont elles ſont précédées, ſi cependant on doit s'en rapporter à ce qu'elles nous apprennent. Tout ce qû'on peut ajoûter, c'eſt que la comparaiſon de quelques traits de cette piéce avec l'hiſtoire de la république d'Athénes dans ces derniéres années de la guerre du Péloponnéſe, peut ſervir à en fixer Diod. l. 13. ſub fin.

plus particuliérement le tems. Je vais donc rapprocher ce que Sophocle a écrit avec ce que les hiſtoriens nous ont laiſſé, & tâcher de démêler au moins l'occaſion particuliére qui la fit naître.

Cette regle eſt d'autant plus ſûre pour en bien juger, qu'on ſçait avec quelle adreſſe les poëtes Grecs ſçavoient ramener aux affaires préſentes de leur république les ſujets les plus éloignés. Ils entroient par-là dans les intérêts du peuple, ils en prenoient occaſion de le flatter, d'autoriſer ſes prétentions, de juſtifier ſes démarches, de le remplir d'éſpérance, de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire en certaines rencontres ; & par-là, ſouvent ils s'ouvroient un chemin ſûr aux applaudiſſemens du public. Je n'examine pas ſi quelquefois ils ſacrifioient à ce deſſein les regles même du théatre : on l'a reproché à Euripide. Il ſuffit de remarquer que le théatre devenoit très intéreſſant pour le peuple, & que le poëte étoit plus aiſément maître de l'eſprit & du cœur des ſpectateurs. Leurs propres intérêts unis en apparence avec ceux des perſonnages de la tragédie, faiſoient illuſion à leur imagination, les trompoient agréablement, & les rendoient plus ſuſceptibles des ſentimens de terreur ou de compaſſion que le poëte vouloit inſpirer. On étoit ſecretement agité, & ſans qu'on s'en apperçût, on ſe trouvoit engagé. Ainſi Euripide ſçût accommoder ſa tragédie de Palaméde au jugement rendu contre Socrate, & faire voir dans un exemple illuſtre de l'antiquité, l'innocence de ce philoſophe, opprimée par la malignité ſoûtenue du pouvoir & du crédit. Les *Suppliantes* d'Euripide ont toûjours été regardées comme une piéce, dans laquelle ce poëte vouloit faire ſa cour aux Athéniens. Mais ce deſſein ne fût jamais mieux marqué, ni plus déclaré que dans la tragédie d'*Oedipe Colone :* il ne faut que conſulter les anciens commentateurs. On trouve que Sophocle dans cet ouvrage avoit pour but de ſe rendre agréable, non ſeulement aux Athéniens, mais encore plus particuliérement à ceux qui étoient de ſa tribu & de ſon canton, χαριζόμενος ὐ μόνον τῇ πατρίδι, ἀλλὰ κ᾽ τῷ ἑαυτῦ δήμῳ ; car il étoit, diſent-ils, de cet endroit nommé Κολωνὸς, ἦν γὰρ Κολωνόθεν. Il pouvoit être lui-même l'ornement de ſa patrie, mais il eſpéroit lui donner quelque nouveau luſtre, en y plaçant la ſcéne de ſa tragédie. D'ailleurs, dans la ſuite de cette même tragédie, il fait annoncer aux Athéniens la victoire ſur leurs ennemis. Oedipe ſur

Ariſtop. Βάτραχοι.

le

le point de mourir, par un privilege reconnu dans ceux dont le dernier moment approchoit, lit dans l'avenir, & y découvre les guerres que les Athéniens devoient avoir à ſoûtenir contre les Thébains, il les prédit à ce peuple, en l'aſſûrant qu'il ſera toûjours invincible, s'ils permettent à Oedipe de ſe rétirer ſur leurs terres, parce que l'oracle a attaché la victoire à ce bienfait envers Oedipe mourant. Parcourons à préſent la tragédie, & arrêttons-nous ſur quelques endroits, nous y reconnoîtrons bientôt la vérité de la remarque du ſcholiaſte. Oedipe dans le bois conſacré aux Euménides, leur adreſſe cette priére: Déeſſes formidables, Apollon m'a prédit que je trouverois ici la fin de mes maux, que j'y terminerois le cours d'une vie malheureuſe, que je ferois habiter le bonheur parmi ceux qui voudroient bien me donner un aſyle, & que je ferois le fléau de ceux qui m'auroient chaſſé de leur pays. Ces traits ne devoient-ils pas gagner á Sophocle, la faveur d'un peuple qui ſe croyoit dépoſitaire des reſtes précieux d'Oedipe? Quelques vers après, une troupe d'Athéniens entreprend de chaſſer Oedipe: c'étoit un homme ennemi des Dieux. Oedipe leur dit: Soyez-moi favorables, ne rejettez pas les priéres d'un Prince malheureux, protégez-moi. Je ſuis ſacré pour vous, & obſervateur fidéle de l'ordre des Dieux, je viens vous procurer de grands avantages. Si vous voulez réunir en ma faveur vos forces avec la protection de ces terribles Déeſſes dont la divinité remplit ces lieux, contre les efforts des Thébains ou des Argiens, Athenes aura en moi un puiſſant deffenſeur, & mes ennemis y trouveront une ſource de malheurs inévitables. Je vous apporte, dit-il à Théſée, les reſtes infortunés d'un corps tout défiguré: c'eſt un préſent dont la vûë ne peut être agréable, mais les biens que vous devez attendre de mon ſéjour dans vos états, ſont préférables au frivole plaiſir que les graces de ſa beauté peuvent produire. Vous ſauverez vôtre ville de la fureur de ces fils de la terre, des Thébains vos ennemis. Par tous ces traits répandus dans ſa tragédie, Sophocle rempliſſoit les Athéniens d'une noble confiance, il les diſpoſoit à combattre avec courage par l'aſſûrance d'une victoire que l'oracle avoit annoncée. Il ſçavoit que l'eſpérance d'un avantage, lorſqu'on peut compter ſur la protection des Dieux, eſt un ſûr moyen de l'obtenir.

v. 95.

v. 292.

v. 470.

v. 602.

Je crois que le deſſein de ce poëte eſt aſſez clairement exprimé dans ces paſſages : on voit bien quelle étoit ſa fin, quelles étoient ſes vûës. Je ſupprime d'autres témoignages que je pourrois tirer de l'Oedipe ; ils n'ajoûteroient rien à ce que je viens d'en rapporter. C'eſt à l'hiſtoire de la république dans ces derniéres années de la guerre du Péloponnéſe qu'il faut recourir, pour reconnoître en quel tems Sophocle pouvoit prendre les vûes qui l'ont fait travailler. S'il ſe trouvoit que dans ce tems les Athéniens avoient des alliés foibles à protéger contre la violence des Thébains, on pourroit, ce me ſemble, aſſûrer que c'eſt celui-là même où parut une tragédie, qui pour les Athéniens étoit une leçon qui leur enſeignoit avec quelle fidélité on doit venger les foibles, ſoûtenir les malheureux, punir l'inhumanité, & défendre l'innocence. Idées flatteuſes pour un peuple, dont la gloire la plus chére fut l'amour de la juſtice & de la vertu, le reſpect pour les Dieux & pour les hommes. Cette remarque feroit aſſez voir, que Sophocle ſçavoit placer fort à propos les promeſſes qu'il fait faire aux Athéniens par la bouche d'Oedipe ; mais l'hiſtoire Grecque ne nous laiſſe pas ignorer, qu'en effet différens peuples de la Gréce cherchoient alors à détruire la puiſſance des Athéniens, tandis que d'autres alliés de ce peuple imploroient ſa protection contre des voiſins qui les inquiétoient. Le commentateur de cette tragédie de Sophocle, ſoupçonne que les Thébains étoient alors en guerre avec les Athéniens. Je ſçais qu'on ne doit pas compter beaucoup ſur le témoignage de ces ſcholiaſtes, ils ne ſont pas d'une autorité à perſuader, lorſque ce qu'ils diſent n'eſt point rapporté par d'autres auteurs. Les deux derniers livres de l'hiſtoire de Thucydide qui finit à la 21 année de la guerre du Péloponnéſe, font bien plus ſûrement connoître la jalouſie de quantité de Républiques Grecques contre celle d'Athénes. On y voit pluſieurs états conjurés contre un ſeul, les Bœotiens ſe trouvent très ſouvent, & preſque toûjours parmi les ennemis des Athéniens : ceux ci d'autre côté haſardent ſouvent le ſalut de la république, pour ſecourir des allies qui les avoient ſollicités de prendre leur défenſe. Que ne leur en coûta-t-il point pour avoir entrepris la guerre de Sicile ? la perte de pluſieurs batailles, la ruine de leurs forces mari-

Eur. Troad. v. 218. 973. Med. v. 825. Heracl. v. 1030. V. Supplic. paſſim.

times, la mort de plusieurs grands Capitaines, le sang répandu de tant de généreux citoyens, avoient tellement abbattu la République, que'lle paroissoit être sans ressource. Elle fut réduite à la nécessité de former un nouveau peuple, & d'admettre parmi ses citoyens tous ceux qu'une fortune contraire chassoit de leur pays. Avec ces nouveaux secours, ils mirent en mer une flotte nouvelle, & l'envoyérent sur les côtes de l'Asie Mineure pour combattre la flotte des Lacédémoniens, & faire lever ensuite le siége de Mityléne. Thrasybule, Péricles le fils de celui que son éloquence rendit si célébre, & Théraméne commandoient pour les Athéniens; Callicratide d'un autre côté étoit Général des Lacédémoniens soûtenus des Bœotiens leurs alliés. Jamais, dit un historien, la Gréce n'avoit vû de si puissantes armées: le danger étoit grand, la victoire importante; aussi le combat fut-il très opiniâtre, mais enfin les Athéniens demeurérent victorieux. Cet évenement mémorable, dont tout le détail est dans Diodore de Sicile, arriva environ au commencement de la XCXIII. Olympiade, & on l'appelle la bataille des Arginusses. Il semble que la tragédie d'Oedipe Colone puisse être heureusement rapportée au tems qui précéda immédiatement cette grand bataille. L'occasion étoit favorable pour exposer parfaitement tout ce que Sophocle a jetté dans sa tragédie. Les Athéniens abbattus par des pertes consécutives, reçoivent pour citoyens d'Athénes des gens qui se transplantoient, des gens chassés de leur patrie; Athénes étoient pour eux un afyle: μετοίκους πολίτας ἐποιήσαντο καὶ τῶν ἄλλων ξένων τοὺς βουλομένους συναγωνίσασθαι. On ne pouvoit présenter une situation plus approchante de celle des nouveaux Athéniens, que l'état présent d'Oedipe fugitif, retiré à Athénes. Il s'appelle lui-même αἰλήτην, μέτοικον, ξένον, ἐκτόπιον. Il venoit pour ramener la victoire chez les Athéniens, comme je l'ai déja dit, il ne falloit que le recevoir pour s'assûrer bien des avantages, ὡς ἂν προσαρκῶν σμικρὰ κερδανῇ μέγα. On ne pouvoit flatter plus adroitement les Athéniens, que par l'espérance du bonheur que promettoit la nouvelle union de tous ces citoyens infortunés, à qui la république donnoit une retraite. Oedipe avoit eu les Thébains à combattre dans la personne de Créon leur Roi, l'oracle même en avoit prédit la défaite, c'étoit le prix de cette humanité qui rendoit Athénes sensible aux malheurs d'Oedipe exilé.

Diod. l. 13.

Cic. l. 1. Off. 24.

Diod. ibid.

exilé. Cette conſideration ne rempliſſoit-elle pas d'eſpérance le cœur des Athéniens, qui alloient faire pour leurs nouveaux alliés contre les Thébains, ce que Théſée avoit fait autrefois pour Oedipe malheureux ? Quoique Diodore de Sicile nomme les Bœotiens, non pas les Thébains : quoique dès le tems même d'Homére, la Bæotie fût partagée en pluſieurs petits E'tats, je ne fais pas difficulté de ſubſtituer le nom des Thébains au lieu de celui des Bœotiens, non ſeulement parce que la puiſſance des Thébains étoit alors très grande, mais parce que ſuivant le récit de Diodore même, on voit que le Capitaine général des Bœotiens étoit un Thébain nommé Thraſondas.

En voilà aſſez ſur le tems auquel Sophocle fît paroître ſa Tragédie d'Oedipe Colone, ſur la fin qu'il s'étoit propoſée, & ſur les vûës dans lequelles il l'avoit compoſée. Qu'il me ſoit permis d'ajoûter encore un mot ſur ce ſujet, & de faire remarquer que la tragédie des Héraclides d'Euripide a un merveilleux rapport, non ſeulement avec celle de l'Oedipe Colone, mais avec l'état même des affaires de la République dans ces derniéres années de la guerre du Péloponnéſe. Ne pourroit-on pas dire, que c'eſt la raiſon qui fera toûjours paroître ces piéces un peu languiſſantes, & même froides ſur nôtre théatre, où elles ne nous intéreſſent pas, comme elles intéreſſoient les Grecs, quelques beautés qu'elles puiſſent avoir d'ailleurs. Dans les Héraclides, c'eſt Iolaüs vieillard reſpectable, qui conduit de ville en ville les enfans d'Hercule pour les dérober à la perſécution de Junon, & à la cruauté de l'implacable Euryſthée. Démophoon fils de Théſée, Roi d'Athénes, ſe déclare protecteur de cette famille fugitive & proſcrite : on eſt réſolu d'entreprendre la guerre, plûtôt que de violer le droit des ſupplians, plûtôt que de livrer à leurs perſécuteurs des gens exilés, qui s'étoient retirés à Athénes. Macarie fille d'Hercule ſe ſacrifie généreuſement pour le ſalut de ſa maiſon, & pour la victoire des Athéniens. Athénes dans toute la tragédie eſt repréſentée comme un lieu de ſûreté, & un aſyle dans lequel les malheureux ſont reſpectés, les ordres des Dieux obſervés, & le peuple ami de la juſtice & de l'humanité. On pourroit étendre davantage cette comparaiſon, remarquer plus en détail tous ces rapports, & en tirer quelques concluſions ; mais je n'oſe rien hazarder

de

de plus, pour ne point paroître trop donner aux conjectures, quelque vraiſemblance qu'elles puiſſent avoir.

Sophocle réuſſit parfaitement à bien ouvrir ſes tragédies : il commence preſque toûjours par établir très nettement le lieu de la ſcéne : l'expoſition qu'il en fait, n'eſt jamais hors de propos. S'il convient d'y entrer, la conſtitution de ſes ſujets eſt aſſez heureuſe pour l'amener ſans bleſſer la vraiſemblance, & jamais elle n'eſt inutile. Je ne perdrai pas de vûë la tragédie que j'examine, je vais y prendre la preuve de ce que je dis. J'aurai occaſion de parler ailleurs des autres tragédies Grecques, dans de ſemblables remarques que je pourrai faire ſur le théatre des anciens, ſi la Compagnie l'approuve.

Oedipe dans celle-ci arrive ſur le théatre, conduit par une ſeule de ſes filles, jeune encore, peu inſtruite de l'endroit où elle ſe trouve. Oedipe eſt aveugle, il cherche, ſuivant l'oracle d'Apollon, un bois conſacré aux Euménides, où il lui eſt ordonné de ſe rendre. Il eſt très naturel, que dans ces circonſtances Oedipe demande quel eſt le lieu dans lequel on l'a amené ; & la deſcription qu'en fait un Athénien introduit ſur la ſcéne, n'eſt point déplacée. L'aveuglement d'Oedipe, l'ignorance ordinaire à l'âge de ſa fille, enfin la néceſſité où il eſt de trouver le bois ſacré des Euménides, ſont trois raiſons qui juſtifient parfaitement le détail le plus circonſtancié qu'on fait de ce bois ſacré, & qui rendent ce même détail très vraiſemblable, & néceſſaire.

C'eſt ce lieu que je vais tâcher de décrire par les propres paroles de l'Athénien. Je pourrai donner quelque étenduë à ſon diſcours, en y ajoûtant ce que nous ont laiſſé par écrit quelques auteurs qui parlent des mêmes endroits.

Oedipe venoit de Thébes à Athénes, c'eſt ſur ce chemin que ſe rencontre cette petite colline, cette hauteur, cette éminence appellée par les Grecs Κολωνός. Il y en avoit une toute ſemblable dans l'intérieur de la ville même : c'étoit à Athénes ce que nous appellons dans nos villes la place du marché. Je ne dirai rien de celle-ci pour ne pas ſortir de mon ſujet : il me ſuffit de bien marquer celle qui étoit hors de la ville, & d'en faire connoître les environs. Elle étoit du côté de la porte de la ville baſſe, qu'on appelloit *δίπυλον*, comme qui diroit double porte. En ſortant de la ville par cette

porte, on entroit dans le Ceramique; c'étoit une place aux fauxbourgs d'Athénes: à ſix ſtades de cette porte ſe voioit l'Académie où Platon raſſembloit ſes diſciples: lieux célébrés ſi ſouvent, & non ſans raiſon. *Inde vario ſermone*, dit Cicéron, *ſex illa à Dipylo ſtadia confecimus; cum autem veniſſemus in Academiæ non ſine cauſa ſpatia nobilitata*, &c.

Diog. Laert. 3. 1. Cic. de finibus 5. 1.

Entre l'Académie & la porte de la ville étoit cette colline auprès de laquelle Oedipe s'étoit arrêté. Quintus Cicéron la conſideroit avec attention, comme il le dit, lorſqu'avec ſon frere, avec Piſon & Pomponius Atticus il alloit chercher la douceur de la ſolitude, qu'on pouvoit goûter à certaines heures dans l'Académie. *Me-ipſum hùc modo venientem convertebat ad ſe Coloneus ille locus, cujus incola Sophocles ob oculos verſabatur.* L'Académie étoit donc plus éloignée de la ville que cette colline, lieu de la ſcéne. La deſcription qu'en fait l'Athénien, embraſſe tout cet eſpace qui eſt entre l'Académie & la porte de la ville, nommée διπυλον: tout ce terrein étoit ſacré. Vulcain & Prométhée y étoient honorés avec Minerve, ſuivant le rapport d'Apollodore: l'enceinte de l'Académie renfermoit un bois conſacré à cette Déeſſe, & les deux autres divinités avoient dans ce bois un temple & leur ſtatuë. On voioit même à l'entrée de l'Académie la figure de Prométhée & de Vulcain. Prométhée, dit Lyſimachide, étoit repréſenté ſous la figure d'un vieillard tenant en ſa main droite un ſceptre. C'étoit le terme d'où partoient, dit Pauſanias, ceux qui combattoient à ce jeu, dont la loi principale étoit qu'il falloit conſerver pendant la courſe la plus rapide une torche allumée juſqu'à la borne qui la terminoit. On voioit dans la ſeconde place Vulcain repréſenté ſous la figure d'un jeune homme: un autel commun ſervoit pour le culte de ces deux divinités. Il y avoit de-là un chemin appellé *chemin d'airain*: ὃν δ' ἐπιϛείβεις τόπον χθονὸς καλεῖται τῆϛδε χαλκόπους ὁδός. Pluſieurs auteurs cités par l'ancien Scholiaſte parlent de ce chemin, qui ſeul ſervoit de paſſage au public, ſans qu'il fut permis de porter ſes pas dans ces endroits ſacrés qui étoient aux deux côtés du chemin. Auſſi l'Athénien aiant apperçû qu'Oedipe étoit placé à côté de ce chemin, ne veut point l'écouter, & l'oblige à ſortir de ſa place avant que de lier aucune converſation avec lui: πρινὴ τὰ πλείονα ἱϛορεῖν ἐκ τῆϛδ' ἕδρας ἔξελθε· ἔχεις γὰρ οὐκ ἀγνόν

Schol. Soph. Oedip. col.

ἀγνόν πατεῖν. Vous foulez aux pieds, dit-il, un terrein ſur lequel il n'eſt pas permis de marcher : il lui marque donc l'endroit où il peut s'établir, Oedipe obéit ; enſuite l'Athénien lui apprend tout ce qu'il déſiroit ſçavoir. C'étoit donc à côté de ce chemin, entre la colline & l'Academie, qu'étoit le bois des Euménides, bois ſacré : χῶρος ἄϑικτος, οὐδ' οἰκητὸς, ἄστιβες ἄλσος, ἄφϑεγκτον νάπος τᾶν ἀμαιμακέταν κορᾶν. On y voioit de toutes parts le laurier, l'olivier, le lierre, une vigne, & d'autres plantes : des oiſeaux ſacrés faiſoient entendre leurs concerts : des fontaines intariſſables arroſoient cette terre. Après que l'Athénien a quitté la ſcéne, la crainte fait rentrer Oedipe dans ce bois. Il vouloit ſe cacher à cette troupe d'Athéniens qui ſurviennent, & qui font le chœur de la tragédie : σὺ μὲν ἐξ ὁδου πόδα κρύψον κατ' ἄλσος. Mais il fut découvert, & obligé de ſortir une ſeconde fois par les mêmes conſidérations qui l'avoient contraint de ſortir la premiére. Tout auprès on voioit cette colline appellée Κολωνὸς, qui étoit le chef-lieu de ce petit canton. Il donnoit le nom à tous les habitans appellés Coloniates. Neptune avoit là ſon temple ſous le titre de *Neptune Hippien*, Ποσειδῶν Ἱππιος, auſſi bien que Minerve ſous le même titre de *Minerve Hippienne*, Ἀϑηνᾶ Ἱππια.

Voilà le lieu de la ſcéne d'Oedipe Colone, tel qu'il nous eſt repréſenté dans la deſcription de l'Athénien. C'eſt dans ce même lieu que ſe paſſe toute l'action de la tragédie : il eſt donc conſtant que la regle de l'unité de lieu eſt très exactement obſervée : le chœur qui demeure toûjours ſur la ſcéne depuis qu'il en a pris poſſeſſion, marque viſiblement cette même unité. Il y trouve Oedipe : il eſt témoin de l'arrivée de Créon, de l'enlevement des filles d'Oedipe, de leur retour, & du diſcours de Polynice à ſon pere Oedipe. C'eſt ſous les yeux de ces Athéniens qui font le chœur de la tragédie, & à la vûë de ſon peuple, que Théſée s'engage à deffendre Oedipe contre le deſſein formé par les Thébains ou les Argiens, de forcer Oedipe à quitter Athénes pour les ſuivre. Enfin la mort d'Oedipe arrive à la verité à quelque diſtance du lieu, ſans autre témoin que Théſée qui le voit diſparoître, & qui ſçait, ſous un ſecret inviolable, comment il perd la lumiére du jour ; mais auſſitôt un meſſager de la ſuite de Théſée, vient faire aux perſonnages du chœur le récit de la mort d'Oedipe, & de ſes circonſtances. Il marque préciſément

juſqu'à l'endroit où Oedipe s'étoit arrêté, lorſqu'il leur a ordonné à eux & à ſes filles même de ſe retirer. Les filles d'Oedipe Antigone & Iſmene reparoiſſent avec Théſée ; & la tragédie finit avec l'action qui a toujours été ſous les yeux du chœur dans un même lieu. Il eſt tems à preſent d'entrer dans l'examen de la piéce en elle-même, & de voir ce qu'on doit en penſer. Si l'on vouloit conformer ſon jugement à celui des anciens, l'affaire ſeroit bientôt décidée. Cette tragédie, ſuivant les anciens commentateurs, a toûjours été regardée comme une des plus belles piéces de Sophocle : *τὸ δὲ δρᾶμα τῶν θαυμασῶν.* Cicéron étoit un de ſes admirateurs, & prenoit un très grand plaiſir à la lire : il étoit charmé ſur-tout de la douceur infinie de ces vers ſi touchans, par lequels Oedipe exprime ſa douleur, & demande en arrivant quels ſont les lieux où il ſe trouve : *me quidem ad altiorem memoriam Oedipodis hùc venientis, & illo molliſſimo carmine quænam eſſent ipſa hæc loca requirentis ſpecies quædam commovit.* Venons à la tragédie même, & conſidérons en d'abord le ſujet.

Sujet.

C'eſt la mort d'Oedipe : ſujet ſimple, mais que l'art du poëte par la conſtitution particuliére qu'il lui donne, ſçait étendre aſſez pour en compoſer une piéce de 1860 vers. On reconnoît dans cette piéce peut-être plus que dans aucune autre de Sophocle, cette merveilleuſe ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des anciens, & un des premiers precéptes qu'ils nous ont laiſſé. Que tout ce que vous ferez, dit Horace, ſoit toûjours ſimple, & ne ſoit qu'un. Et il ne faut point croire que cette regle, dit M. Racine, l'honneur du théatre François, ne ſoit fondée que ſur la fantaiſie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que la vraiſemblance qui touche ; & quelle vraiſemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choſes qui pourroient à peine arriver en pluſieurs ſemaines ? Il y en a qui penſent que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention ; ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toûjours été le refuge des poëtes qui ne ſentoient dans leur génie, ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force pour attacher durant cinq actes leurs ſpectateurs par une action ſimple, ſoûtenuë de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion : tel eſt le jugement de ce grand maître.

Pref. de Beren.

Sophocle s'eſt fait honneur dans ſon Oedipe Colone par cette ſimplicité de ſujet ſi recommandée. Tout ce que l'hiſtoire lui a fourni, c'eſt la mort d'Oedipe ſur les terres des Athéniens. Il ſuivoit en cela la même tradition, qu'Euripide ſur la fin de ſes Phéniciennes ; & je ne crois pas que cette ſuppoſition bleſſât en aucune maniére la créance commune.

Je ſçais que Pauſanias la révoque en doute, & même la combat ouvertement. Il aſſûre qu'après avoir fait bien des recherches, il a enfin reconnu qu'Oedipe étoit mort à Thébes, que ſes cendres avoient été apportées de Thebes à Athénes, & qu'elles repoſoient dans l'enceinte de l'Aréopage, où Oedipe avoit ſon tombeau : que tout ce qu'en diſoit Sophocle étoit une pure fiction, & qu'il ne falloit qu'oppoſer l'autorité d'Homére à celle du poëte tragique. En effet, Homére au XXIII. livre de l'Iliade parle d'un Meciſtée qui combattoit à Thébes dans les jeux célébrés ſur le tombeau d'Oedipe, Ος ποτε Θήβας ἦλθε δεδουπότος Οἰδιποδαο Ες τάφον· ἔνθα δὲ πάντας ἐνίκα Καδμείωνας. On pourroit fortifier ce témoignage par celui de Lyſimaque d'Alexandrie, dans ſon XIV. livre de l'hiſtoire de Thébes. V. 678.

Ce Lyſimaque écrit d'après un autre hiſtorien qu'il cite. Il dit qu'Oedipe étant mort, ſes amis voulurent lui donner la ſépulture, mais que les Thébains s'y oppoſérent par reſpect pour la volonté des dieux, qui s'étoient ſi manifeſtement déclarés contre Oedipe. On l'emporta donc, dit-il, hors de Thébes dans un endroit particulier de la Bœotie. Mais la vengeance des dieux pourſuivoit Oedipe juſque dans ſon tombeau : elle accabla de maux ceux qui étoient dépoſitaires des cendres de ce malheureux prince : les amis d'Oedipe furent obligés de les porter ailleurs : ils ne ſçavoient où les dépoſer. L'oppoſition qu'ils trouvoient par-tout, leur fit prendre le deſſein de cacher quelque part ces reſtes d'un homme haï des dieux. Ils les mirent en terre pendant l'obſcurité de la nuit, qui leur déroba la connoiſſance du lieu où ils s'arrêtérent : il étoit conſacré à Cerès dans une ville dont parle Homére, appellée Ιτεωνός. L'affaire ne fut pas long-tems ignoré : l'oracle fut conſulté ſur ce qu'on avoit à faire, il répondit, qu'il ne falloit point remuer les cendres d'un homme qui s'étoit mis ſous la protection de la déeſſe. Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend, mais ſans en diſcuter la vérité Il. β. 497.

(je

(je n'ai pas beſoin pour mon ſujet de la connoître en ce point) l'autorité de tous ces hiſtoriens ne me fera pas croire, que Sophocle eût ouvertement choqué la créance commune de toute l'Attique. Il falloit bien que la tradition dont il ſe ſert fût reçüe au moins chez les Athéniens, puiſqu'elle eſt le principal fondement de toute ſa fable: mais il vaut mieux conſidérer l'excellent uſage qu'il en a fait, & la maniére ingénieuſe dont il l'accommode à ſon ſujet, que de s'arrêter à la diſcuſſion d'un fait qui n'eſt d'aucune importance.

L'uſage qu'il a fait de cette tradition conſiſte dans la varieté de pluſieurs circonſtances qu'il a ajoûtées à un ſujet ſi ſimple en lui-même, pour en tirer le pathétique, pour faire naître des intérêts différens, pour ſoûtenir l'attention des ſpectateurs, & pour ménager enfin des ſituations qui puiſſent intéreſſer l'eſprit & le cœur par la compaſſion ou la crainte. Ces circonſtances ſont l'ordre de l'oracle, qui veut qu'Oedipe ſe rende au temple des Euménides pour y mourir.

La liaiſon de la mort d'Oedipe, avec le bonheur de ceux chez leſquels il mourra.

Le départ d'Oedipe aveugle, conduit par ſa fille Antigone, ſon arrivée & ſon entrée dans un lieu où il n'eſt permis à aucun profane de porter ſes pas.

L'horreur que ſa préſence, ſon air tout défiguré, & la connoiſſance de ſon état inſpirent aux Athéniens qui compoſent le chœur: l'arrivée ſubite & imprévûë d'une ſeconde fille d'Oedipe, nommée Iſmene, qui vient allarmer ſon pere par la nouvelle de l'arrivée de Créon, que le deſſein d'enlever Oedipe amene.

L'empreſſement de Théſée, inſtruit de l'avantage qu'il doit attendre de la protection accordée à Oedipe.

La violence de Créon, qui malgré la réſiſtance du chœur, enleve au malheureux Oedipe ſes deux filles, la ſeule conſolation qui lui reſte.

Le retour de ſes filles en conſéquence des ordres de Théſée. Il introduit enſuite Polynice, fils d'Oedipe, qui s'efforce de toucher ſon pere par l'expoſition pathétique de leurs malheurs communs & particuliers: on voit Oedipe infléxible aux priéres de ce fils rebelle & dénaturé, La force des reproches d'Oedipe, l'horreur des imprécations

cations dont il accompagne ces juſtes reproches, frappent ce fils, & le ſaiſiſſent ſi vivement, qu'il croit marcher à une mort certaine, lorſqu'il va pour combattre ſon frere Etécole. L'heure de la mort d'Oedipe approche, il ſe diſpoſe à obéir à l'ordre des dieux, marqué par un coup de tonnerre. Il fait ſes derniers adieux à ſes filles & à Théſée, il part, & va mourir.

On voit en peu de mots tout le ſujet de la tragédie d'Oedipe Colone. Voilà le lieu de la ſcéne, l'action qui s'y paſſe, les quatre principaux acteurs, & même leurs caractéres, enfin le chœur. On y voit une multiplicité d'incidens ſuivis, liés, & qui naiſſent les uns des autres avec vraiſemblance, & même avec néceſſité.

MÉMOIRE

SUR

LE VRAI DESSEIN D'ARISTOPHANE,

DANS LA COMÉDIE, INTITULÉE,

ΕΚΚΛΗΣΙΑΖΟΥΣΑΙ, *CONCIONATRICES.*

Par M. LE BEAU, le Cadet.

Lû le 8 Janv. 1760.

ON reproche aux amateurs de l'antiquité de porter ſouvent trop de prévention dans la lecture des ouvrages anciens, & d'y entendre plus de fineſſe que les auteurs n'y en ont eux-mêmes entendu. J'avoue que l'admiration peut excéder & dégénérer en une ſorte d'idolatrie ; mais pour quelques beautés étrangères, que nous prêtons à ces illuſtres écrivains, il doit nous en échapper quantité d'autres qui ont diſparu avec les circonſtances dont elles dépendoient ; & ſi ces auteurs revenoient au monde, je doute fort qu'ils conſentiſſent à perdre ce qu'on leur ôte, pour garder ce qu'on leur prête, & qu'ils fuſſent contens de la compenſation. La comédie doit perdre

dre en ce genre plus que tout autre ouvrage d'eſprit ; c'eſt le tableau des ridicules qu'elle a ſous les yeux. Les vices des hommes ſont toûjours les mêmes ; mais pour les ridicules, qui ne ſont que l'écorce, &, pour ainſi parler, les attitudes des vices, ils varient ſans ceſſe ; & dès qu'ils ont changé les traits qui les caractériſent, ils ceſſent d'être ſentis. Combien d'alluſions fines & délicates nous ont peut-être déjà échappé dans les pièces de Molière ? combien s'en effacera-t-il encore aux yeux de la poſtérité ? Ariſtophane eſt pour nous aujourd'hui ce que Molière ſera dans deux mille ans. Il a fait le portrait des Athéniens de ſon tems ; comme nous ne les connoiſſons pas en détail, il y a ſans doute entre les originaux & ſes ingénieuſes copies une infinité de rapports que nous n'apercevons pas. Les ſcholiaſtes déjà fort éloignés du ſiècle d'Ariſtophane, nous ont conſervé quelques traits de cette reſſemblance ; c'eſt ſervir la littérature, que de travailler à les recueillir & à retrouver ceux que le tems a effacés : & c'eſt dans cette vûe que je préſente ici quelques réflexions ſur la comédie intitulée Ἐκκλησιάζουσαι. Un mot comme perdu dans un des anciens argumens de cette pièce, m'a donné une idée, qu'un examen plus attentif a confirmée. Le deſſein de cette comédie eſt bizarre & hardi, comme celui de preſque toutes les pièces de cet auteur ; la conduite eſt naturelle, l'exécution pleine de ſel & d'agrément : l'auteur n'a manqué aucune des ſituations heureuſes & des contraſtes plaiſans que ſon ſujet pouvoit lui fournir ; & l'on y retrouve, comme dans ſes autres comédies, cette éloquence mâle & nerveuſe, qui a ſervi de modèle aux orateurs les plus ſérieux.

On croit ordinairement que toute cette comédie ne tend qu'à tourner en ridicule le gouvernement d'Athènes. Samuel Petit, ſavant critique, qui paroît avoir fait une étude particulière de ce poëte, y a été trompé. Après avoir établi que la comédie que j'examine, doit avoir été jouée la quatrième année de la XCVI. Olympiade, ſous l'archonte Démoſtrate, il ajoûte que ce fut probablement dans les Panathénées, qui ſe célébroient au mois *hécatombéon**, dans lequel les Archontes & les Prytanes entroient en charge. *Auſſi,*

In Miſcell. l. 1. c. 15.

* Ce mois répondoit partie à notre mois de Juin, partie à notre mois de Juillet.

continue-

continue-t-il, *toute cette pièce roule ſur l'adminiſtration de la république cette année.* Je conviens qu'il s'y trouve pluſieurs alluſions au gouvernement général d'Athènes : mais ces alluſions n'en font pas la principale partie ; elles ne paroiſſent venir qu'indirectement, & comme en paſſant. Le poëte ſemble tout occupé d'imaginer une nouvelle république, dont le principe fondamental ſera la communauté des biens, & par deux conſéquences néceſſaires, la communauté des femmes & celle des enfans. C'eſt cette idée qu'il attaque ; tout le jeu de la pièce ne va qu'à en faire ſentir le ridicule. Or ces principes étoient tout-à fait étrangers au gouvernement d'Athènes ; mais ils ſont établis dans la république de Platon ; & je me propoſe de prouver dans ce mémoire, que cette comédie n'a d'autre objet que de critiquer, au moins ſur cet article, la république dont Platon avoit tracé le plan. C'eſt la penſée d'un ancien grammairien ; un des argumens de cette pièce finit par ces mots : Ὁ δὲ Ἀριστοφάνης διὰ τούτων τὰς φιλοσόφους, οἷς ἐχθρὸς ἦν, μάλιστα δὲ τὰ τῆ Πλάτωνος περι πολιτείας βιβλία ψέγειν, σκώπτειν, καὶ κωμῳδεῖν δοκεῖ. *Il ſemble qu'Ariſtophane s'eſt propoſé ici de critiquer les philoſophes, à qui il en vouloit, & en particulier de tourner en ridicule la république de Platon.* Cette réflexion jette un jour merveilleux ſur toute la pièce. Il y a plus, le poëte s'exprime ſur la communauté de biens, de femmes, & d'enfans, à peu près dans les mêmes termes que le philoſophe, comme il ſera aiſé de le voir par l'expoſé que je ferai des principes de Platon, après que j'aurai rappelé le ſujet & la conduite de cette pièce.

Les femmes d'Athènes, ennuyées de ſe voir gouvernées par les hommes, forment le deſſein de ſe ſouſtraire à cette domination, & veulent commander à leur tour. Une d'entre elles, nommée *Praxagora*, femme aviſée & entreprenante, comme ſon nom le fait entendre, les autoriſe dans cette idée, & leur repréſente éloquemment que les choſes en iront beaucoup mieux. En conſéquence elle donne le projet d'une nouvelle république, elle en dreſſe les ſtatuts, & établit pour principe fondamental, que tous les citoyens apporteront dans la place publique leurs biens en commun, en ſorte que perſonne ne pourra plus poſſéder rien en particulier : elle veut même que les femmes & les enfans ſoient en commun, à condition cepen- Sujet de la piece.

dant que, quant aux femmes, on ne pourra ſonger à celles qui ont la jeuneſſe & la beauté en partage, qu'après les vieilles & les laides. Cette condition donne lieu à pluſieurs ſcènes tout-à-fait plaiſantes, qui terminent la pièce: voilà le ſujet de cette comédie; en voici la conduite.

Conduite de la pièce.

Le théatre repréſente le lieu que Praxagora avoit indiqué aux autres femmes pour s'y rendre; c'étoit la place qui ſe trouvoit devant ſa maiſon. La ſcène commence avant le lever du ſoleil; car les femmes diſent: *Que ferons nous, tandis que les aſtres brillent encore au ciel.*

Verſ. 82.

Λέγοιθ' ὅπως χὴ τ' απὶ τέτοις ὁρά σομεν,
Ἕως ἔτ' ἐς ίν ἄς ρα κατὰ τὸν ὐρανὸν.

Praxagora s'avance avec une lampe, qu'elle ſuſpend pour ſervir de ſignal à ſes compagnes; c'eſt ce que fait entendre la correction de Palmerius, qui dans le ſecond vers lit ἐξηρτήμενον, au lieu du texte ordinaire ἐξητημενον, qui n'a point de ſens. Après cette cérémonie, elle adreſſe à cette lampe un diſcours emphatique, que je n'ai garde d'entreprendre de rendre en François, parce que ſa principale beauté conſiſte en un choix d'expreſſions qui flattent plus pour le ſon que pour le ſens, & qui par-là font une eſpèce de parodie de ces monologues des poëtes tragiques, où les perſonnages apoſtrophent d'un ſtyle pompeux les êtres inanimés. Tout le monde ſait qu'Ariſtophane ne manque jamais l'occaſion de jouer les tragiques, & ſur-tout Euripide. Il eſt aiſé de remarquer que c'eſt principalement ſon ſtyle qu'il copie ici, tant pour le tourner en ridicule, que pour faire ſentir plaiſamment qu'il prépare de grandes choſes, & que le début d'une pièce ſi intéreſſante, ne peut être trop magnifique. Enſuite Praxagora s'étonne de ne trouver aucune de ſes compagnes: *Je ne vois ici aucune de celles qui devoient s'y rendre; cependant l'aſſemblée eſt indiquée pour le point du jour:*

Verſ. 19.

Ἀλλ' ὐδεμία πάρες ιν, ἃς ἥκειν ἐχρῆν.
Καὶ τοι πρὸς ὀρθρον γ' ἐς ὶν ἤδ' ἐκκλησία.

Dans l'inſtant elle aperçoit quelqu'un qui s'avance avec une lampe: ce ſont deux Athéniennes, à qui le poëte ne donne pas de noms particuliers. Après quelques reproches ſur leur lenteur, elle va avec

elles à la porte d'une troiſiéme, qui ſort auſſi-tôt. Bien-tôt il en vient une foule qui profitent du ſommeil de leurs maris pour s'échapper de la maiſon avec des habits d'hommes & des barbes poſtiches, ſelon que Praxagora le leur avoit recommandé. Cette dernière précaution n'étoit pas préciſément pour reſſembler mieux à leurs maris; car les Athéniens étoient dans l'uſage de ſe raſer; mais ceux qui étoient à la tête du gouvernement, affectoient de porter de longues barbes, pour donner un air de gravité à la magiſtrature. Ainſi, comme les femmes prennent ici la place des ſénateurs, elles n'en oublient pas le principal ornement.

Elles forment une aſſemblée régulière, & commencent par rire aux dépens d'une d'entr'elles, qui avoit apporté de la laine à carder pour travailler pendant l'aſſemblée, *parce que*, diſoit-elle, *ſes enfans étoient tout nuds.*

Ταυτί γέ τοι νὴ τὸν δί' ἐφερόμεν, ἵνα
Πληρυμένης ξαίνοιμι τῆς ἐκκλησίας· . . . .
. . . . . Γυμνὰ δ' ἐς-ί με τὰ παιδία. V. 86.

C'eſt, je penſe, une plaiſanterie ſur le goût ſingulier des Athéniens, qui aimoient paſſionnément les aſſemblées, & qui, pour le plaiſir de reſter dans la place publique, négligeoient ſouvent leurs affaires domeſtiques. Praxagora prononce la formule: Τίς ἀγορεύειν βέλεται; *qui veut parler?* formule preſcrite par Solon, & à laquelle on ne manquoit jamais, parce qu'elle conſervoit la liberté, en avertiſſant que tout le monde avoit droit de parler. Une Athénienne ſe léve; Praxagora lui met une couronne ſur la tête, en diſant: *Ceignez cette couronne pour votre bonheur & pour le nôtre:*

Περίθε δὴ τὸν ς-έφανον τύχῃ 'γαθῇ. V. 131.

Cette cérémonie mérite attention; elle indique un uſage qu'il eſt bon de remarquer. Chez les Athéniens, les Orateurs ne parloient qu'après s'être ceint la tête d'une couronne. C'eſt d'une pareille couronne qu'il faut entendre le vers de la comédie du même poëte, intitulée Θεσμοφοριάζουσαι, où il eſt dit:

Περίθε νῦν τόνδε, πρῶτον πρὶν λέγειν; V. 387.

Mettez celle-ci ſur votre tête avant que de parler. Ce dernier paſſage eſt plus équivoque, parce qu'il eſt dit ſeulement, περίθε τόνδε, ſans ajoûter στέφανον: mais comme, dans le premier, on lit tout de ſuite τὸν στέφανον, il me paroît que c'eſt le mot qu'il faut ſous-entendre dans le ſecond, comme remarque Bizet, plutôt que d'entendre, comme d'autres, un habillement complet.

V. 135. V. 170. Pluſieurs femmes ſe lèvent l'une après l'autre pour haranguer; mais elles n'y peuvent réuſſir. Praxagora prend enfin la parole, & s'énonce d'un ton plus éloquent & d'un air plus entendu: elle repréſent que l'E'tat eſt malheureux; que ce malheur vient de la mauvaiſe admîniſtration des hommes; qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre que de remettre aux femmes la conduite des affaires, par la raiſon qu'elles valent mieux que les hommes pour le gouvernement. La preuve qu'elle en apporte, c'eſt que les hommes ne cherchent qu'à innover, au lieu que les femmes s'en tiennent aux anciens uſages. *Elles portent*, dit elle, *les fardeaux ſur leurs têtes comme autrefois, elles célébrent les fêtes de Cérès comme autrefois, elles ont des galans comme autrefois, elles boivent du meilleur vin comme autrefois:*

V. 222. Ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φέρουσιν, ὥσπερ κἀμοτέ·
Τὰ Θεσμοφόρι' ἄγουσιν, ὥσπερ κἀμοτέ·
Μοιχοὺς ἔχουσιν ἔνδον, ὥσπερ κἀμοτέ·
Τὸν οἶνον εὔζωρον φίλουσ', ὥσπερ κἀμοτέ.

Toutes applaudiſſent au diſcours de Praxagora, & lui font compliment ſur ſon éloquence. Ariſtophane rend cette éloquence vraiſemblable, en lui faiſant dire *que dans le tems de la fuite, elle s'étoit retirée dans la place publique* (ἐν τῇ πνυκί) *où elle entendoit les orateurs tous les jours.*

V. 243. Ἐν ταῖς Φυγαῖς μετ' ἀνδρὸς ᾤκησ' ἐν πνυκί·
Ἔπειτ' ἀκούσ' ἐξέμαθον τῶν ῥητόρων.

Πνύξ étoit la place où ſe tenoient les aſſemblées, & où les orateurs haranguoient; & ce tems de la fuite fait alluſion à la première année de la guerre du Péloponnèſe, où tout le monde quitta la campagne pour ſe ſauver à la ville. Au rapport de Thucydide la foule fut ſi grande *qu'on fut obligé de loger dans les places publiques, &*

Lib. II.

même dans les lieux ſacrés : τότε ἔρημα τῆς πόλεως ᾠκησαν, καὶ τὰ ἱερὰ, καὶ τὰ ἡρῷα πάντα. En conſéquence des bonnes raiſons de Praxagora, les femmes ſe rangent ſous ſes ordres ; elle leur ordonne de ſe déguiſer, la choſe eſt bien-tôt faite, & elles ſe rendent toutes à la place publique.

Cependant Blépyrus, mari de Praxagora, ſe réveille & ne peut deviner pour quelle raiſon ſa femme eſt déja ſortie ; il eſt bien plus ſurpris quand il ne trouve plus ſon habit ni ſa chauſſure : dans l'impatience il s'ajuſte la robe & les pantoufles de ſa femme, & vient ſur la ſcéne en cet équipage. Il y eſt rencontré par un voiſin, qui n'étoit pas moins ſurpris de l'évaſion de ſa femme : comme celui-ci venoit d'apprendre que l'aſſemblée du peuple étoit convoquée, il avoit pris à la hâte l'habit qui lui reſtoit : V. 311.

Λάβω ἱμάτιον, dit-il, ὅπερ ἦν μοι μόνον, V. 353.

& il gagne au plus vîte la place publique. On peut obſerver ici comment le poëte, malgré l'envie qu'il a de faire rire, ſait cependant garder les bienſéances : il ſuppoſe bien que Blépyrus ſort en habit de femme, parce qu'il ne le fait pas aller plus loin que la place qui étoit devant ſa maiſon ; mais il n'a garde de faire aller l'autre citoyen, en habit de femme, juſqu'à la place publique ; ç'auroit été manquer à toute décence. Dans l'inſtant ſurvient Chrémès, autre citoyen, qui eſt de retour de l'aſſemblée, & qui rend compte à Blépyrus de ce qui s'y étoit paſſé. Il avoit été la dupe du déguiſement des femmes, & les avoit priſes pour les Prytanes ; c'eſt pour cela qu'Ariſtophane lui fait dire : *Les Prytanes ont jugé à propos de prononcer ſur le ſalut de la République* : V. 372.

Ἔδοξε τοῖς Πρυτάνευσι περὶ σωτηρίας
Γνώμας καθεῖναι τῆς πόλεως. V. 396.

Enſuite il fait l'énumération des avis, en continuant de donner des noms d'hommes aux perſonnes qui ont parlé, & en leur attribuant des épithètes & des traits originaux qui caractériſoient probablement les vrais Prytanes ; car on ſçait que le poëte n'épargnoit perſonne. Entre autres il ſe trouve un jeune homme dont Chrémès fait une peinture particulière : *Un jeune homme*, dit-il, *d'une belle taille*

V. 427. *taille & d'un teint éclatant, tel que Nicias, s'eſt avancé bruſquement pour prendre la parole, & a fait entendre qu'il falloit donner aux femmes l'adminiſtration de la République.* On voit bien que c'eſt Praxagora que le poëte déſigne ici ; comme elle joue le rôle le plus important, elle mérite d'être peinte avec des couleurs ſingulières. Il ajoûte, *auſſi-tôt il s'eſt élevé un grand murmure, la populace de la vile s'eſt écriée qu'il parloit à merveille, mais le peuple de la campagne a réclamé.* Le poëte d'un ſeul trait caractériſe les gens de la ville & ceux de la campagne : les premiers aiment la nouveauté ; les autres gardent plus volontiers les anciennes coûtumes. Auſſi Blépyrus approuve-t-il le ſentiment des gens de la campagne : *Ils avoient bien*

V. 439. *raiſon*, dit-il. *Mais*, reprend Chrémès, *ils étoient en plus petit nombre.* Enſuite il deduit les raiſons de Praxagora, en faiſant l'énumération des bonnes qualités qu'elle a données aux femmes, & des travers qu'elle a reprochés aux hommes. Cette énumération eſt ménagée de manière que Blépyrus prend pour lui ſeul ce qui eſt dit pour tous les hommes en général, & cette erreur donne lieu à une jeu de théatre vraiment divertiſſant.

A peine cette converſation eſt-elle finie que les femmes reviennent

V. 476. de l'aſſemblée, ayant à leur tête Praxagora, qui leur ordonne de quitter leur déguiſement & de rentrer au plus tôt chez elles, afin que leurs maris ne s'aperçoivent de rien. Blépyrus lui demande d'où elle vient, & pourquoi elle a pris ſon habit ? mais comme elle

V. 516. n'eſt pas femme à rendre compte à ſon mari, elle n'a garde de le ſatisfaire. Le bon homme le ſouffre patiemment, & ſe contente de lui dire la nouvelle qu'il tient de Chrémès ; c'eſt alors que Praxa-

V. 554. gora reprend ſon air impérieux, elle lui jure, par Vénus, qu'il n'y aura pas d'état plus heureux que celui qu'on a imaginé ; elle le prouve, parce qu'il ne ſera plus permis aux hommes de commettre aucun excès : *Je vous déclarerai bien-tôt ce nouveau règlement*, dit-elle, *vous conviendrez vous-même qu'il eſt très-ſage, & vous ne pourrez le contredire.*

V. 565. Ἀλλ' ἀποφανῶ τοῦθ, ὡς ἐμοίγε μαρτυρεῖν,
Καὶ τοῦτον αὐτὸν μηδὲν ἀντειπεῖν ἐμοί.

Le

Le chœur profite de la diſpoſition où elle paroît être de s'expliquer, & l'y anime en ces termes: *C'eſt maintenant qu'il faut réveiller votre prudence & votre raiſon, puiſque vous ſavez le moyen de ſecourir vos compagnes: c'eſt à vous, dans ce bonheur commun, à faire briller votre éloquence, pour éclairer le peuple & lui montrer tous les avantages que va lui procurer ce nouveau genre de vie. Certes, notre République a beſoin d'addreſſe & d'invention: eſſayez d'exécuter ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit.* Il ne faut qu'une légère attention à ces paroles du chœur, pour concevoir que le poëte en veut à toute autre choſe qu'à un état ordinaire ou à la République d'Athènes. Praxagora animée par une exhortation ſi vive, répond qu'elle ſait bien l'utilité du ſyſtème qu'elle va developper, mais qu'elle craint que le peuple ne rejette les nouveautés, pour s'en tenir aux anciens uſages. Blepyrus achève de la déterminer: *Ne craignez pas*, dit-il, *que nous rejettions ces nouveautés; nous nous faiſons un principe de courir après, & de laiſſer tomber les vieilles coûtumes:* V. 566. V. 579. V. 582.

Περὶ μὲ τόινυν τῦ καινοτομεῖν μὴ δείσῃς· τῦτο γὰρ ἡμῖν
Δρᾶν ἀντ' ἄλλης ἀρχῆς ἐς', τῶν δ' ἀρχαίων ἀμελῆσαι.

C'étoit-là en effet l'humeur des Athéniens, comme je l'ai déjà remarqué, & comme tous les orateurs, & Démoſthène en particulier, ne ceſſent de le leur reprocher.

Il faudroit en quelque façon traduire toute cette ſcène, parce que c'eſt la principale, & qu'elle renferme le ſyſtème de la nouvelle République; mais je me contenterai d'en expoſer les principes. Praxagora, après avoir pris la ſage précaution de dire *que perſonne ne me contrediſe ni ne m'interrompe, avant qu'on ait ſaiſi ma penſée & qu'on m'ait bien entendue*, poſe pour principe, *que tous les citoyens doivent vivre en commun, en ſorte que l'un ne ſoit pas riche & l'autre miſérable: que celui-ci ne poſſède pas des terres immenſes, tandis que celui-là n'a pas même où ſe faire enterrer: je veux*, ajoûte-t-elle, *que la vie ſoit commune & la même pour tous:* V. 584.

Ἀλλ' ἕνα ποιῶ κοινὸν πᾶσι βίοτον κἠ τῦτον ὅμοιον. V. 590.

De ce principe elle tire pour première conſéquence, *que les femmes ſeront communes:*

Καὶ

V. 610. Καὶ τάυτας γὰρ (γυναίκας) κοινὰς ποιῶ τοῖς ἀνδράσιν ξυγκαταπεῖσθαι.

V. 613. à condition cependant *que celles qui ſont laides & difformes, ſeront aſſiſes près des belles, en ſorte que quiconque voudra quelqu'une de celles-ci, commencera par s'adreſſer à une de celles-là.* De la communauté des femmes s'enſuit néceſſairement celle des enfans : auſſi dit-elle *que les enfans regarderont comme leurs pères tous ceux qui ſeront plus avancés en âge :*

V. 632. . . . . Πατέρας γὰρ ἅπαντας
Τὺς πρεσβυτέρυς αὐτῶν ἔιναι τοῖσι χρόνοισιν νομιῦσιν.

C'eſt à ces trois points que ſe réduit tout le ſyſtème de la nouvelle République : il ne s'y trouve aucune autre innovation ; c'eſt à quoi il faut bien prendre garde. Le principe & les conſequences commencent à être ébranlés par les queſtions ſimples & ingénues de Blepyrus ; car le poëte lui donne exprès un caractère de naïveté, pour faire un contraſte plus frappant avec le caractère de Praxagora ; & comme le poëme dramatique ne doit pas ſeulement ſe paſſer en entre-
V. 723. tiens, mais être en action, dans la ſcène ſuivante Ariſtophane introduit deux citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient dépoſer ſon bien en commun, & l'autre refuſe d'obéir : le premier eſt repréſenté chargé de tous ſes effets. Rien n'eſt plus comique que la manière dont il les apoſtrophe l'un après l'autre, chacun ſuivant l'uſage dont il lui étoit ; le ſel de la ſatyre n'eſt pas épargné en cet en-
V. 741. droit. Le ſecond commence par faire entendre qu'il n'eſt pas homme à prodiguer ainſi ſon bien ; il réfléchit ſur ce qu'il doit faire ; & le réſultat de ſa réflexion, c'eſt qu'il ne veut pas abandonner ſa fortune. Le poëte lance en paſſant un trait ironique contre les Athéniens, qui adoptoient avec empreſſement les nouvelles loix, mais qui s'y conformoient rarement. *Je connois*, dit ce bon ménager, *mes citoyens pour être prompts à donner leurs ſuffrages ; s'agit-il d'exécuter, ils refuſent.*

V. 792. Ἐ'γ' ᾠδα τύτυς χειροτονῦντας μὲ ταχεῖς·
Ἄ'τ]' ἂν δὲ δόξη, ταῦτα πάλιν ἀρνυμένυς.

Il y a en ce même endroit un trait agréable ſur les ſtatues des dieux : *Croyez-vous qu'aucun citoyen, pour peu qu'il ait du bon ſens, apporte ainſi*

ainſi ſes biens en commun: ce n'eſt pas là l'uſage de nos pères. Non, par Jupiter! il vaut mieux recevoir; & en cela nous imitons les dieux, comme on peut le reconnoître à l'attitude de leurs ſtatues; car quand nous leurs demandons les biens, elles tiennent les mains ouvertes, non pour donner, mais pour recevoir. V. 772.

Ε'ϛηκεν ἐκτείνοντα τὴν χεῖρ' ὑπλίαν,
Οὐχ ὥς τι δώσοντ', ἀλλ' ὅπως τι λήψεται.

Ce paſſage donne une idée de l'antique. Les ſtatues des dieux avoient la paume de la main tournée vers le ciel (τὰς χεῖρας ὑπλίας, *manus ſupinas*) de manière qu'on pouvoit leur mettre dans la main des pièces d'argent & d'autres offrandes, ſans qu'elles fuſſent en riſque de tomber.

Le reſte de la pièce eſt une farce des plus comiques, pour faire ſentir tout le ridicule de la communauté des femmes; les Athéniennes qui compoſent le chœur, en vertu du nouveau décret, ſe poſtent dans le lieu même de la ſcène, & attendent les paſſans. Un jeune homme tombe dans leurs filets: auſſi-tôt les jeunes & les vieilles ſe diſputent à qui l'aura: les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi; les jeunes prétendent être préférées: heureuſement pour l'Athénien, une ſervante qui le cherchoit, le reconnoît & l'emmène; ainſi finit la pièce. Dans ces dernières ſcènes, il n'y a rien de particulier ſur la communauté des enfans, parce qu'elle tombe d'elle-même, dès que celle des femmes ne peut ſubſiſter. Telle eſt la conduite de toute cette comédie. Le poëte y eſt uniquement occupé à faire ſentir le ridicule des principes que j'ai expoſés; & comme ils ne ſe trouvent que dans la République de Platon, il me ſemble que c'eſt uniquement cette République qu'il attaque, au moins dans ces points: c'eſt ce que j'eſpère prouver, en expoſant le ſyſtème de Platon ſur ces principes, & en comparant ſa manière avec celle du poëte.

Une des choſes que Platon cherche à établir le plus ſolidement, dans ſa République, c'eſt la communauté des biens, & par une conſequence qu'il regarde comme néceſſaire, celle des enfans & des femmes. C'eſt un ſyſtème auquel il revient ſouvent; & après l'avoir fait entrevoir à la fin du troſième livre & au commencement du

Syſteme de Platon ſur la communauté de biens, de femmes & d'enfans.

quatrième, il le reprend dans le cinquième: c'eſt-là qu'il l'embellit de toutes les couleurs de ſon éloquence. Comme il ſent combien un pareil principe pourroit révolter, il y prépare par une eſpèce d'apologue, *qu'il tient*, dit-il, *des Phéniciens*: μηδὲν καινὸν, ἀλλὰ Φοινικικόν τι. Cet apologue tend à faire entendre que les hommes ſont tous nés de la terre, & qu'ainſi ayant tous une mère commune, ils doivent regarder les biens comme un héritage commun. *Il y eut un tems*, dit-il, *où les hommes exiſtèrent réellement ſous la terre, où ils furent formés & nourris dans ſon ſein. Puiſque cette origine eſt certaine, & que c'eſt la terre qui, comme leur mère, les a mis au jour, il faut qu'ils s'intéreſſent tous pour leur patrie, comme pour leur mère & leur nourrice; qu'ils la défendent contre toute invaſion, & que chacun ait pour les autres citoyens, la même attention que pour des frères nés de la même mère.* Il ne parle encore, comme il le dit lui-même, que des Magiſtrats & des guerriers; il ſe réſerve à parler des autres dans la ſuite: Ἐπιχειρήσω πρῶτον μὲν αὐτὲς τὲς ἄρχονλας πείθειν καὶ τὲς σρατιώλας, ἔπειτα δὲ καὶ τὴν ἄλλην πόλιν. Il exige donc des Magiſtrats, qu'il nomme φύλακες, & qu'il repréſente par-tout, non pas comme des maîtres abſolus, mais comme des bergers vigilans & qui aiment leur troupeau; il exige *qu'aucun d'eux ne poſſède rien en propre*: ἀσίαν κεκτημένον μηδεμίαν μηδένα ἰδίαν. Praxagora dit de même, dans la comédie:

Lib. III. de Republic. edit. Marcil. Ficin. p. 443. F.

Ibid. G.

Ibid.

P. 444. E.

V. 586.

Κοινωνεῖν πάντας, πάντων μετέχοντας.

P. 444. E.

Platon continue: *qu'ils n'aient ni maiſon, ni ſalle de réſerve où tout homme ne puiſſe entrer librement*: οἴκησιν καὶ ταμιεῖον μηδενὶ εἶναι μηδὲν τοιῦτον, εἰς ὃ ἀ πᾶς ὁ βελόμενος εἴσεισι. Praxagora dit auſſi: *Je ferai de la ville une ſeule maiſon, où il ſera libre d'entrer les uns chez les autres*:

V. 669.

Τὸ γὰρ ἄσυ
Μίαν οἴκησιν φημί ποιήσειν,
Ὥσε βαδίζειν ὡς ἀλλήλους,

P. 444. F.

Platon ordonne enſuite *qu'ils mangent en commun, comme on fait à la guerre*; φοιτῶντας εἰς ξυσσίτια, ὥσπερ ἐστρατοπεδευμένους, κοινῇ ζῆν; &

Praxagora veut *que les tribunaux & les portiques deviennent autant de ſalles à manger :*

Τὰ δικαςήρια, ϗ τὰς ϛοὰς, Ἀνδρῶνας πάντα ποιήσω. V. 672.

Platon termine ainſi ces principes : *Ce ſera le moyen de ſe conſerver, eux & la République :* Καὶ οὕτω μὲ σώζοιντ' ἂν ϗ σώζοιεν τὴν πόλιν. P. 444. G.
Puis il s'étend ſur les deſavantages de la propriété : *Mais s'ils poſſèdent en propre des terres, des maiſons, de l'argent, ils ne ſeront plus Magiſtrats, mais économes & laboureurs, & au lieu de protéger les autres citoyens, ils en deviendront les tyrans ; ils haïront les autres & s'en feront haïr ; ils paſſeront leur vie ſoit à dreſſer des embûches, ſoit à ſe garantir de celles qu'on leur dreſſera ; ils craindront bien plus les ennemis du dedans que ceux du dehors ; & ils courront, eux & l'état, à une perte inévitable.* Ibid.

Il faut bien obſerver que par-tout ici Platon paroît ne parler que pour les Magiſtrats ; mais c'eſt une adreſſe : il ſonde ainſi les eſprits, & on aperçoit bien qu'il a deſſein d'étendre ce ſyſtême à tous ceux qui méritent de compoſer ſa République : il ne va pas plus loin pour le preſent. Au commencement du quatrième livre Socrate jette, comme au haſard, la même propoſition de rendre les biens communs, il y ajoûte de plus la communauté de femmes & d'enfans ; & comme ſi les eſprits n'étoient pas encore aſſez préparés pour ſaiſir ſon ſyſtême, & qu'il voulût leur laiſſer le tems de ſe familiariſer avec des idées ſi nouvelles, tout ce livre eſt employé à prouver que les vrais fondemens d'un état ſont la tempérance, la prudence, la force, & la juſtice. Mais, dans le cinquième livre, Platon reprend ſon ſyſtême de communauté, & en explique les avantages de la manière la plus ſpécieuſe : à la vérité Socrate ſe défie un peu du ſuccès de ce qu'il va P. 456. F.
dire, & avant que de commencer il s'adreſſe à Adraſtée, par un vers ïambe tiré de quelque poëte :

Προσκυνῶ Ἀδράϛειαν χάριν ἔ μέλλω λέγειν.

J'invoque Adraſtée, avant que d'entrer en matière. Adraſtée, ſuivant Platon dans ſon *Phædrus*, étoit la loi divine, ou plûtôt la Providence de Dieu qui rend les loix irrévocables. Ainſi Socrate, en s'addreſſant à cette Déeſſe, fait entendre qu'il remet à la Providence

divine le ſoin de maintenir les loix qu'il va établir. Enſuite il héſite
P. 458. A. encore, & exprime ainſi ſon embarras : *Je tremble de toucher à la loi qui regarde les femmes & les enfans . . . . c'eſt une mere, dont on ne peut ſe ſauver ſans l'aide d'un dauphin, ou ſans quelque ſecours ſoudain & ineſpére.* C'eſt ainſi que dans la Comédie le chœur dit à Praxagora: *Notre République a beſoin, pour ſon établiſſement, de fineſſe & d'invention ; executez ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit :*

V. 573. Δεῖται γάρ τοιγε σοφῆ τινος ἐξευρήματος ἡ Πόλις ἡμῶν,
Ἀλλὰ πέραινε μόνον μήτε δεδραμένα, μήτε εἰρημένα πω πρότερον.

Socrate continue, ſuivant ſa coûtume, de faire des demandes qu'on lui accorde toûjours, & il en vient inſenſiblement aux deux conſéquences qu'il veut tirer du principe qui autoriſe la communauté des biens. *Premièrement*, dit-il, *que leurs femmes* (il entend toûjours
P. 459. E. les Magiſtrats, φύλακας,) *ſoient toutes communes, & qu'aucune n'ait un mari en particulier :* ſecondement, *que les enfans ſoient auſſi com-*
Ibid. *muns, en ſorte que le père ne puiſſe connoître ſon fils, ni le fils ſon père.* On verra bien-tôt que Praxagora s'exprime de même ſur ces deux
Ibid. articles. Platon veut cependant un certain choix dans les femmes & dans les enfans ; & comme il étoit perſuadé que les enfans tiennent ordinairement des pères, il ajoûte, *qu'on élève les enfans des uns,*
P. 459. E. *mais non ceux des autres.* Ce qu'il y a d'aſſez ſingulier, c'eſt que malgré cette confuſion monſtrueuſe, que Platon introduit dans ſon état imaginaire, il veut cependant conſerver une certaine dignité à l'union de l'homme & de la femme, comme s'il ne pouvoit ſe refuſer à la ſainteté d'une alliance qui donne naiſſance aux êtres raiſonnables : *Il faudra*, dit-il, inſtituer des *fêtes & des ſacrifices pour*
P. 460. E. *l'union des epoux & des épouſes : nos poëtes ſeront chargés de faire des vers pour la ſolemnité de ces nôces ; & les Magiſtrats auront ſoin de fixer le nombre des mariages, eu égard aux guerres, aux maladies ; & aux autres fléaux ſemblables, en ſorte qu'autant qu'il ſera poſſible, la République ne ſoit ni plus forte, ni plus foible.* Enfin il accrédite cette communauté par des conſéquences ſpécieuſes : *Comme ils auront*, dit-
Ibid. A. il, *les maiſons & les repas en commun, que perſonne ne poſſédera plus rien en particulier, & que les citoyens ſe trouveront toûjours enſemble, ſoit*

dans les exercices, ſoit dans les autres inſtans de la vie, ils ſeront forcés, à ce que je penſe, à ne faire qu'un ſeul & même corps. Plus bas, il ajoûte: *on ne les verra plus déchirer l'état par ce mot*, le mien, *que les uns donneroient à une choſe, les autres à une autre: ils ne ſe diſputeront plus à qui emportera dans ſa maiſon ce que l'un poſſédera indépendamment de l'autre: les femmes & les enfans des uns ne ſeront pas dans la joie, & ceux des autres dans la triſteſſe, comme aiant des intérêts particuliers: mais étant réunis par une même loi domeſtique, & forcés de tendre tous à un même but, ils auront tous les mêmes peines & les mêmes plaiſirs. Les procès ne tomberont-ils pas d'eux-mêmes, puiſqu'on ne poſſédera plus en propre que ſon corps, & que tout le reſte ſera commun?* P. 462. D.

Il faudroit en quelque façon traduire tout le cinquième livre, pour faire voir avec quel art Platon fait valoir ſon ſyſtème; mais il ne peut ſe diſſimuler à lui-même que ce ſyſtème n'eſt pas recevable dans l'état actuel des choſes: auſſi dit-il, *qu'une telle république ne peut ſubſiſter, à moins que les philoſophes ne deviennent roi, ou que les rois ne deviennent philoſophes, en ſorte que la politique & la philoſophie ſe trouvent réunies pour ſe prêter un ſecours mutuel.* C'eſt-là le ſecret de la politique de Platon: Socrate ſe fait prier long-tems pour le dire, & avant que de l'énoncer, il donne à entendre qu'il va révéler un ſecret bien important; mais qui ne manquera pas de faire rire, tant il eſt oppoſé à la façon ordinaire de penſer. La manière dont il s'exprime eſt remarquable: *Ἐπ' αὐτὸ δή εἶμι, ὃ τῷ μεγίστῳ παρεικάζομεν κύματι· εἰρήσεται δ' ἔν, εἰ κὴ μέλλει γέλωτί τε ἀτεχνῶς, ὥσπερ κῦμα ἐκγελών, κὴ ἀδοξίᾳ κατακλύσειν.* Il n'eſt pas poſſible de rendre ce paſſage littéralement dans notre langue, parce qu'il renferme des expreſſions figurées qui ne ſeroient pas ſupportables, mais qui reviennent à la métaphore qu'a employée Socrate dès le commencement de cette converſation, quand il a dit qu'il s'y jetoit comme dans une mer, où il deſiroit de trouver un dauphin qui le ramenât au port. Ce que Platon appelle ici *τὸ μέγιστον κύμα*, eſt le flot que les Latins appelloient *decumanus*, & qu'ils regardoient comme le plus fort dans une tempête, ſuivant l'idée où ils étoient, ſelon Feſtus, que le dixième flot étoit toûjours le plus fort. C'eſt dans ce ſens qu'Ovide a dit: P. 466. B. P. 466. A. Feſtus ad vocem decumana. Metam. l. II. verſ. 550.

Vaſtiùs

Vaſtiùs inſurgens decimæ ruit impetus undæ.

Socrate, dans ce livre, à meſure que la matière qu'il traite devient plus délicate, fait pluſieurs fois alluſion au riſque qu'on court ſur les flots : enfin, comme c'eſt ici le point le plus critique, il l'appelle *μέγιϛον κύμα*, *fluctum decumanum.*

Quelqu'art qu'ait employé Platon pour bâtir le ſyſtème de ſa nouvelle adminiſtration, il n'a pû faire illuſion à Ariſtote, qui, toûjours curieux de le contredire, n'a pas manqué une ſi belle occaſion. Ce philoſophe, dont la ſagacité étoit une des qualités principales, prend à tâche, dans les trois premiers chapitres du ſecond livre de ſes *Politiques*, de faire ſentir l'abus de la communauté des biens, & de celle des femmes & des enfans. Sa critique ſe réduit à trois points principaux : premièrement, ſi tous les biens étoient communs, on ne ſeroit plus excité au travail par l'eſpérance de la récompenſe, & par conſéquent les entrepriſes utiles pour la république ſeroient néceſſairement négligées. En ſecond lieu, il n'y auroit plus ni amitié, ni reconnoiſſance, ni généroſité, parce qu'en effet l'amitié, & les vertus de ſociété, ne viennent guère que du beſoin qu'on a les uns des autres ; or dès qu'on ſuppoſeroit les biens communs, tous ſeroient également riches, & ainſi il n'y auroit plus de beſoins mutuels. Enfin, la communauté des femmes & celle des enfans feroient naître les plus grands attentats, par l'ignorance où on ſeroit de ſon père & de ſa mère. En falloit-il davantage pour ſapper par les fondemens le ſyſtème de Platon ?

Ariſt. in Polit. l. II. c. 1, 2, 3.

Ariſtophane s'appuie à peu près ſur les mêmes raiſonnemens, mais il ne prend pas un ton ſi ſérieux ; & par ſon badinage il fait encore mieux ſentir le ridicule des idées Platoniciennes. C'eſt ici qu'on peut appliquer, avec raiſon, le mot d'Horace :

L. I. ſat. 10. verſ. 14.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

Qu'il me ſoit permis d'amener ſur la ſcène les perſonnages ; ils s'exprimeront mieux que je ne pourrois le faire, & les raiſonnemens captieux de Socrate ne tiendront pas contre les naïvetés de Blépyrus. Voici d'abord de quelle manière le poëte tourne en ridicule la communauté des biens.

PRAX-

PRAXAGORA.

Je prétends que tous poſsédent tout en commun. V. 586.

BLE'PYRUS.

Comment cela ſe fera-t-il? V. 591.

PRAXAGORA.

Premièrement, je rendrai commun l'argent, les terres & tout ce que chacun poſsède aujourd'hui en propre: enſuite nous vous ferons ſubſiſter de ces biens en commun, par notre économie, par notre ménage, & par notre intelligence. V. 593.

BLE'PYRUS.

Et ſi on ne poſsède ni terres, ni biens au ſoleil; mais de l'argent!

PRAXAGORA.

On ſera obligé de le dépoſer, ſous peine de parjure.

BLE'PYRUS.

Eſt-ce pour cela qu'on l'a gagné? (Ceci revient au raiſonnement d'Ariſtote, qui prétend que cette communauté détruiroit l'émulation pour le travail.)

PRAXAGORA.

Ne voyez-vous pas que ce bien ne ſervira plus de rien à l'unique poſſeſſeur?

BLE'PYRUS.

Pourquoi?

PRAXAGORA.

C'eſt que perſonne ne ſera pauvre, puiſque tous poſſéderont tout.

BLE'PYRUS.

Mais aujourd'hui il n'y a pas de plus grands voleurs que ceux qui poſsèdent le plus. (Trait ſatyrique, qui fait ſentir qu'il y auroit toûjours des uſurpateurs, même dans la république de Platon.) V. 604.

De ce principe Praxagora, à l'imitation de Platon, tire, pour première conſequence, la communauté des femmes. Je n'ai garde d'effleurer cet article, qui ſe reſſent un peu trop de la licence de la vieille comédie: je me contenterai d'obſerver que le poëte

poëte emploie exactement toutes les raiſons du philoſophe, & qu'il les combat par le ridicule. On peut, avec moins de ſcrupule, s'égayer avec lui ſur la communauté des enfans, qui eſt ici, comme dans Platon, la ſeconde conſéquence de la communauté des biens.

BLE'PYRUS.

V. 631. *Dans ce nouveau genre de vie, comment chacun s'y prendra-t-il pour reconnoître ſes enfans ?*

PRAXAGORA.

Les enfans reconnoîtront pour leurs pères tous ceux qui ſeront plus avancés en âge.

BLE'PYRUS.

Nous allons donc voir bien des pères égorgés faute d'être connus, puiſqu'à préſent, que chacun connoît ſon père, il y a tant de parricides. (En falloit-il davantage pour jetter de l'horreur ſur un pareil abus ? Ariſtote prend la choſe à peu près de même).

Ariſtophane ne ſe contente pas de rire ſur le principe & ſur les deux conſéquences immédiates ; il plaiſante auſſi ſur des conſéquences plus éloignées. Platon, entre autres avantages de ſa république, fait entendre qu'il n'y aura plus de procès. Praxagora dit auſſi :

V. 653. *Premièrement il n'y aura plus de procès.*

BLE'PYRUS.

Tant pis pour bien des gens. (Les Athéniens aimoient à plaider, & c'eſt cette humeur que le même poëte joue dans ſa comédie *des Guêpes.)*

PRAXAGORA.

C'eſt pourtant une de mes loix : & en effet, pourquoi y auroit-il encore des procès ?

BLE'PYRUS.

Par Apollon ! pour bien des raiſons : premièrement ſi on nie une dette.

PRAX-

PRAXAGORA.

Qui eſt-ce qui prêtera, puiſque tout ſera commun?

BLE'PYRUS.

J'entends : le voleur ſeroit bien-tôt connu.

PRAXAGORA.

Oui, par Cérès! (C'eſt ici, ſi je ne me trompe, un de ces traits de ſatyre familiers à Ariſtophane: il veut faire entendre que les uſuriers & les prêteurs ſur gages ſont de vrais filoux, qui dans l'état actuel des choſes, ſe cachent à l'abri des loix.)

BLE'PYRUS.

Dites-moi, quelle amende payera un homme qui en aura frappé un autre; car enfin cela peut arriver à la ſuite d'un repas? vous me paroiſſez embarraſſée.

En effet, Praxagora n'avoit pas probablement prévû cette difficulté, car elle répond:

Quelle amende? ſon morceau de pain: quand on aura été ainſi puni par la bouche, on ne s'aviſera plus d'être violent.

BLE'PYRUS.

Il n'y aura pas non plus de voleurs?

PRAXAGORA.

Voudrois-je me voler?

BLE'PYRUS.

Il n'y aura pas non plus de jeux de hazard? V. 668.

PRAXAGORA.

A quoi ſerviroient-ils?

BLE'PYRUS.

Quel genre de vie introduirez-vous?

PRAXAGORA.

La vie commune: la ville ne ſera plus qu'une ſeule maiſon, où tout ſera commun, en ſorte que les citoyens entreront librement les uns chez les autres. (J'ai montré que c'eſt auſſi une des choſes que Platon exige de ſes magiſtrats).

BLE'PYRUS.

Où ferez-vous préparer le repas?

PRAXAGORA.

Les lieux où ſont les tribunaux de la juſtice, les portiques & les lieux ſemblables ſeront autant de ſalles à manger.

BLE'PYRUS.

Et le tribunal même, à quoi ſervira-t-il?

PRAXAGORA.

On rangera deſſus les vaſes & les éguierres, & on fera aſſeoir ſur les degrés de jeunes muſiciens, qui chanteront les héros qui ſe ſeront diſtingués à la guerre, afin que s'il ſe trouve des lâches dans l'aſſemblée, ils ne puiſſent manger de dépit. Ce dernier trait pourroit bien faire alluſion à cette muſique guerrière à laquelle Plato veut qu'on forme les jeunes gens, & qui lui fait exclurre de ſa république les poëtes, qui ne s'occupent qu'à chanter les plaiſirs ou de pures fables.

Au reſte tout ce qui ſe dit ici ſur les repas publics, tombe tout à la fois & ſur Platon & ſur les Athéniens. Premièrement le poëte badine ſur ce que Platon exige que les chefs d'état mangent en public, comme s'ils étoient à la guerre; & il ſe moque indirectement des Athéniens, qui ſe plaiſoient ſi fort aux aſſemblées, qu'ils auroient volontiers fait de la place publique leur ſalle à manger, & des tribunaux leurs buffets. C'eſt un goût qui leur eſt reproché par tous les orateurs, & en particulier par Démoſthène, en pluſieurs endroits des Philippiques; & c'eſt à ce même goût qu'Ariſtophane fait allu-
V. 39. ſion, quand il dit plaiſamment, dans ſa comédie *des Oiſeaux: les cigales chantent un ou deux mois ſur les branches des arbres; mais les Athéniens ne ceſſent de chanter toute la vie dans la place publique:*

Οἱ μὲν γὰρ ἓν τέτ]ιγες ἕνα μῆν' ἢ δύο
Ἐπὶ τῶν κραδῶν ἄδουσι· Ἀθηναῖοι δ' ἀεὶ
Ἐπὶ τῶν δικῶν ἄδουσι πάντα τὸν βίον.

Il y a dans le texte une grace que je n'ai pû conſerver dans la traduction, c'eſt le rapport entre ἐπὶ τῶν κραδῶν & ἐπὶ τῶν δικῶν: les Athéniens ne quittent pas plus la place publique que les cigales ne

quittent

quittent les branches d'arbres. Mais la différence qu'il y a, c'eſt que les cigales ne ſont qu'un ou deux mois ſur les branches, ἐπὶ τῶν κραδῶν; au lieu que les Athéniens paſſent toute leur vie dans les procès, ἐπὶ τῶν δικῶν.

Il me ſemble que le parallèle que je viens de faire, entre le jeu d'Ariſtophane & le ſyſtème de Platon, prouve, comme je l'ai avancé, que ſi cette pièce renferme quelques critiques générales des mœurs d'Athènes, elle eſt en particulier la vraie critique de la république de Platon, au moins quant aux principes de la communauté de biens, de femmes, & d'enfans; puiſqu'elle tend uniquement à réfuter ces nouveaux principes, ſoit par les raiſonnemens, ſoit par les jeux de théatre.

MÉMOIRE
SUR
LE PLUTUS *D'ARISTOPHANE*,

Et ſur les Caractères aſſignés par les Grecs à la Comédie moyénne.

Par M. LE BEAU le Cadet.

DEPUIS le renouvellement des lettres, il eſt peu de matiéres qui aient donné lieu à autant de diſcuſſions que le genre dramatique. Le théatre a des attraits, le peuple y court, les ſavans l'étudient; les hommes, dont la vûe eſt trop foible & trop délicate pour ſe conſidérer fixement eux-mêmes, ſe regardent volontiers dans des perſonnages empruntés; ils n'y voient d'eux-mêmes que ce qu'ils veulent en voir, ils n'y choiſiſſent que les traits qui les flattent, ils appliquent les autres à leurs contemporains: c'eſt une lumière de réflexion qui n'a rien de trop vif, & qu'on peut encore affoiblir à ſon gré. Mais ſans entrer ici dans les raiſons métaphyſiques qui nous attachent au théatre, je citerai ſeulement, comme une preuve

de cette inclination naturelle, la multitude des ſavans, qui, d'après Ariſtote & Horace, ont travaillé ſur l'hiſtoire & ſur les règles du théatre Athénien. Jules Scaliger, Caſaubon, Voſſius, Heinſius ont pouſſé fort loin leurs recherches en ce genre; cependant ils ont omis un point eſſentiel, c'eſt de faire connoître la comédie moyenne. Ils diſtinguent bien trois âges dans la comédie: le premier, diſent-ils, dont le commencement eſt fort incertain, ſe termine à la fin de la guerre du Péloponnèſe, c'eſt-à-dire, au tems où Lyſandre établit les trente Tyrans, pour gouverner la république d'Athènes; c'eſt dans le cours de la guerre du Péloponnèſe que parurent la plûpart des pieces d'Ariſtophane. Le ſecond âge s'étend juſqu'au tems d'Alexandre, & vit naître & finir la comédie moyenne. Enfin le troiſième commença avec la gloire de ce conquérant, & donna cours à la comédie nouvelle, la ſeule qui ait été imitée par les Romains & par les modernes. Ces notions peuvent ſuffire pour fixer l'époque des différens changemens arrivés dans le genre dramatique. Mais quel eſt le caractère de la comédie moyenne? en quoi différe-t-elle des deux autres? en a-t-on quelque modèle dans l'antiquité? c'eſt ſur quoi ces ſavans ne s'expliquent que fort ſuperficiellement. Ils ſe contentent de rapporter ce qu'a écrit là-deſſus le grammairien Platônius, dont les obſervations, fort courtes & aſſez mal digérées, ſe liſent ordinairement à la tête des comédies d'Ariſtophane; ceux qui après eux ont traité la même matière, n'en diſent pas davantage. Ne ſeroit-il pas poſſible d'acquérir ſur ce ſujet de nouvelles lumières? ne trouveroit-on, dans l'ancien théatre, aucun exemple de cette comédie moyenne, dont on parle ſans la définir? En liſant avec attention *le Plutus*, on y aperçoit un caractère tout différent de celui des autres pièces du même poëte, qui ſont dans le goût de l'ancienne comédie: il n'eſt pas moins évident que *le Plutus* eſt très-différent de la comédie nouvelle, inventée par Ménandre chez les Grecs, & imitée par Plaute & par Térence chez les Latins. C'eſt, ce me ſemble, une juſte raiſon de ſoupçonner que *le Plutus* pourroit bien être une pièce de cette comédie moyenne, qui a fait comme la nuance entre l'ancienne & la nouvelle.

J'avoue que je ne ſuis pas le premier qui ai conçu cette idée, mais je ne ſais perſonne qui l'ait développée; M^me^. Dacier, dans ſa traduction

traduction de quelques comédies de Plaute, après avoir dit qu'Ariſtophane eſt un des meilleurs poëtes de la vieille comédie, ajoûte *qu'on voit dans ſes dernières pièces des exemples de la moyenne, & que tous les ſavans prétendent que le Plutus eſt de ce nombre.* M. Dacier, dans une de ſes notes ſur Horace, après avoir rappelé, ſur la différence de la vieille comédie & de la moyenne, ce qui ſe lit déjà dans Platônius, finit par dire *qu'il y a des pièces de ces deux ſortes dans Ariſtophane*, ſans nommer celles qu'il croit être de cette nature. Le P. Brumoi, dans ſon théatre des Grecs, rend compte *du Plutus*, comme des autres comédies, il n'y fait remarquer aucune différence pour le goût & la conduite. Enfin M. l'Abbé Vatry, dans le Mémoire qu'il a donné à la Compagnie, ſous ce titre : *Recherches ſur l'origine & les progrès de la comédie Grecque*, dit, ſur la moyenne, *les poëtes ſe retranchèrent alors à médire des morts, & ſur-tout des anciens poëtes ; ce fut ce qu'on appela la moyenne Comédie :* il n'ajoûte rien de plus, il paſſe auſſi-tôt à la comédie nouvelle ; s'il ſe fût plus étendu, je n'aurois eu garde de traiter le même ſujet après lui. Ainſi, comme perſonne n'a encore approfondi cette matière, j'ai penſé qu'il ſeroit à propos d'examiner de près *le Plutus*. Il n'eſt pas beſoin de montrer qu'il n'eſt pas conforme au genre de la comédie nouvelle ; il ne faut que le lire, les différences ſont ſenſibles : cherchons-y ſeulement ce qui le diſtingue de l'ancienne comédie ; voyons s'il ne porte pas les caractères que Platônius aſſigne à la comédie moyenne. En ce cas ce ſera un modèle unique en ce genre ; car c'eſt, à mon avis, la ſeule pièce de cette eſpèce qui ait paſſé juſqu'à nous.

De art. poët. v. 282.

Je diviſerai ce Mémoire en trois parties : dans la première, j'examinerai les changemens que Platônius aſſigne à la comédie moyenne : dans la ſeconde, je comparerai *le Plutus*, pour la conduite, avec une pièce de la vieille comédie : & comme *le Timon* de Lucien paroît tenir beaucoup *du Plutus* d'Ariſtophane, j'expoſerai, dans la troiſième, les rapports que ces deux ouvrages paroiſſent avoir enſemble.

PRE-

PREMIÈRE PARTIE.

Changemens assignés à la Comédie moyenne.

J'AI déjà obſervé que la comédie moyenne fut en vogue pendant plus de ſoixante ans, depuis l'établiſſement des trente tyrans juſqu'au règne d'Alexandre: elle fut moins hardie que l'ancienne, & moins réſervée que la nouvelle; le chœur devint plus retenu, mais il parut encore; les perſonnalités furent plus rares & plus ménagées; les ſujets inventés avec plus de vrai-ſemblance, & conduits avec plus de méthode. Cependant elle n'eut pas encore cette correction, cette belle peinture des mœurs qui font le vrai caractère de la comédie nouvelle: c'eſt, pour ainſi dire, la comédie dans l'inſtant de la métamorphoſe; elle éprouve déjà quelques changemens, mais elle conſerve encore beaucoup de ſa première forme. C'eſt préciſément ſous ce point de vûe que je vais conſidérer *le Plutus*.

Je commencerai par remarquer qu'Ariſtophane a donné deux pièces ſous le nom de *Plutus*; c'eſt ce qui eſt prouvé par les ſcholiaſtes: la première, qui n'exiſte plus, avoit été repréſentée ſous
409 ans avant J. C. l'archontat de Dioclès, la quatrième année de la XCII. Olympiade: la ſeconde, qui eſt celle que je me propoſe d'examiner ici, parut vingt ans après, ſous l'archontat d'Antipater, la quatrième année de la
389 ans avant J. C. XCVII. Olympiade. Or Platônius dit que *dès qu'on eût établi à Athènes le gouvernement oligarchique, les poëtes devinrent plus timides* *. Ce gouvernement oligarchique n'eſt autre choſe que l'établiſſement des trente tyrans, qui commencèrent à gouverner la première année de la XCII. Olympiade. *Le premier Plutus* avoit donc été donné avant la réforme du théatre; mais *le ſecond* ne parut que depuis la réforme; ainſi le poëte fut obligé de modérer la licence dont il avoit uſé dans *le premier*. Il y a plus, on lit dans la Didaſcalie, qu'Ariſtophane compoſa ce ſecond Plutus *pour faire connoître les talens de ſon fils* †. Il y ſuivit donc le nouveau genre: car quel

* Κατιϛαμένης ὀλιγαρχίας, ἐνέπιπτε τοῖς ποιηταῖς φόβος.

† Τὸν υἱὸν αὐτῦ συϛῆσαι Α'ραρότα δὲ αὐτῆς τοῖς θεαταῖς βυλόμενος.

beſoin y avoit-il d'exercer ſon fils dans la vieille comédie, puiſqu'elle n'étoit plus de mode? Voici probablement ce qui arriva: Ariſtophane fut curieux de faire connoître les talens de ſon fils pour la comédie moyenne; mais pour ne pas riſquer la gloire qu'il s'étoit acquiſe lui-même dans la vieille comédie, il ne voulut point donner d'abord une pièce toute nouvelle; il ſe contenta d'ajuſter au nouveau genre une comédie qui avoit déjà paru, en obſervant ſeulement quelques-uns des changemens ordonnés par les loix. Auſſi ne retrouve-t-on qu'en partie, dans *le ſecond Plutus*, les changemens que Platônius aſſigne à la comédie moyenne. Ces changemens peuvent ſe réduire à quatre: 1. La défenſe des perſonnalités; 2. Le retranchement des chœurs de muſique; 3. Le choix du ſujet; 4. Les maſques. Je vais expoſer chacun de ces changemens en particulier, & faire obſerver en quoi le poëte les a ſuivis, en quoi il s'en eſt écarté: car en fait de mœurs, les changemens ne s'opèrent pas en un inſtant; la loi ne détruit pas tout-à-coup d'anciennes habitudes; & *le Plutus*, malgré la contrainte de la nouvelle loi, conſerve encore quelques traces de l'ancienne comédie.

I. Changement.

Les perſonnalités.

Sam. Petit, de leg. Att. p. 80.

Selon Platônius, on commença la réforme de la comédie par défendre *de cenſurer nommément, & on donna action en juſtice à quiconque ſeroit inſulté par les poëtes* *, Cette défenſe venoit à propos: les Athéniens, rebutés de la hardieſſe des poëtes comiques, commencèrent à ne plus entendre raillerie; & Eupolis fut noyé dans la mer, par ceux contre qui il avoit fait une pièce ſous le titre de Βάπται, *les Plongeurs*. On fit donc la loi *de ne nommer perſonne dans les comédies*: μὴ κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματος. Juſqu'alors la licence avoit été ſi grande ſur ce point, qu'on donnoit à l'acteur le nom du particulier qu'on vouloit jouer, & le maſque reſſembloit ſi parfaitement à l'original, qu'on reconnoiſſoit au premier coup d'œil celui à qui le poëte en vouloit: cette façon s'appeloit αὐτοπροσώπως κωμῳδεῖν. L'un & l'autre excès furent réprimés, & dans la ſuite, quand les Macédoniens firent trembler la Grèce, le ſcrupule alla ſi loin, que dans la crainte de reſſembler à quelqu'un des vainqueurs, on donna à tous les acteurs ces maſques bizarres, dont on voit les deſſeins ſur les

* Θὺ γὰρ ἦν τινὰ προφανῶς ὑποβάλλειν, ἀλλὰ καθόλου τῶν ἐξουσιῶν παρὰ τῶν νομοθετῶν.

monumens

monumens & dans les anciens manuſcrits de Térence. Ce n'eſt pas à dire qu'avant la comédie moyenne il n'y ait eu des maſques difformes & bizarrement inventés; ſans doute que la vieille comédie en donna de tels aux valets & à des perſonnages de pure fantaiſie, qu'on ne s'étudioit pas à rendre ſemblables à quelque citoyen. Je crois ſeulement que dans la moyenne comédie & dans la nouvelle aucun des maſques ne fut reſſemblant, mais qu'ils furent tous bizarres & ridicules.

Ariſt. Scol. in verſ. 1149, ex Acharn.

La loi contre les perſonnalités fut portée par Antimachus, poëte contemporain d'Ariſtophane; il paroît même qu'il la propoſa par reſſentiment contre ce poëte comique. Antimachus étoit un homme riche, qui ſe mêloit de poëſie; dans une fête où ce citoyen faiſoit les frais du chœur, il paya fort mal les acteurs: le poëte s'en vangea; & nous avons, dans la comédie intitulée *les Acharniens*, un chœur où Antimachus n'eſt pas épargné. Ce riche citoyen ne put avoir raiſon de l'inſulte d'Ariſtophane tant que la république fut libre, parce que les Athéniens chériſſant la ſatyre, n'avoient garde de pourſuivre les poëtes, dans la crainte de les décourager: mais dès que le tyrans eurent formé un tribunal, comme ils avoient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus, & les perſonnalités furent entièrement défendues. Auſſi ſont-elles & plus rares & moins piquantes dans *le ſecond Plutus* que dans les autres comédies. C'eſt la coûtume d'Ariſtophane de prendre pour perſonnages des citoyens connus, dont il conſerve le nom; tels que Socrate, Euripide, Démoſthène, Nicias, Cléon, Lyſimachus & tant d'autres, à qui il fait jouer les rôles les plus ridicules: outre cela, dans le cours de chaque pièce, il fait mille alluſions malignes, & lance les traits les plus ſanglans contre ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Dans *le Plutus* tous les noms ſont feints, Chrémylus, qui eſt le principal perſonnage, déſigne un débiteur habile à fruſtrer ſes créanciers: le valet ſe nomme *Carion*, parce que la Carie fourniſſoit beaucoup d'eſclaves; d'où vient le proverbe qui ſe lit dans Homère:

Loc. citat.

Ἀπὸ τῆ χρείᾳ τῆ αἰμύλλω, τὸ ἀπατῶ. Ex Argum.

Τίω δέ μιν ἐν Καρὸς αἴσῃ.

Iliad. IX. verſ. 378.

Je ne l'eſtime pas plus qu'un Carien, dit Achille en parlant d'Agamemnon.

memnon. Enfin Blepſidémus, ſuivant l'étymologie du mot, eſt un homme pauvre, qui regarde ſes citoyens d'un œil jaloux. Les autres ont des noms génériques, *le Juſte*, *le Sycophante*, *la Vieille*. S'il y a quelques traits de ſatyre, ils ſont tellement enveloppés qu'il n'étoit pas aiſé d'en faire l'application, & que le poëte auroit bien trouvé le moyen de ſe diſculper : il eſt vrai que Chrémylus & Carion citent nommément pluſieurs citoyens à qui l'amour de l'or fait faire des baſſeſſes ; c'eſt un reſte de la licence que le poëte s'étoit permiſe dans *le premier Plutus*, & ces traits tomboient peut-être ſur des gens déjà morts. Ainſi Ariſtophane s'eſt conformé à la loi nouvelle, en gardant cependant toûjours quelques traits de l'ancienne comédie : c'eſt la manière dont il s'eſt auſſi conduit à l'égard d'une ſecond réforme, dont je vais parler.

Ὁ βλέπων εἰς τὸν δῆμον. Ex Argum.

In Pluto, verſ. 174.

II. Changement.

Platônius dit, en ſecond lieu, *qu'on ceſſa de donner des chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à propos de choiſir des particuliers pour fournir à la dépenſe* *. Il ne faut pas ſéparer ces premières paroles de celles qui ſuivent : *ainſi*, ajoûte-t-il, *Ariſtophane donna l'Eoloſicon, qui n'a point de chœurs de muſique* †. Il s'enſuit de ce paſſage, d'abord que ce ne fut pas la licence qui fit retrancher les chœurs, mais la crainte de faire trop de dépenſe ; ſecondement, qu'on ne retrancha que la muſique affectée aux chœurs : car il ne dit pas que l'Eoloſicon n'eut pas de chœurs, mais qu'il n'eut pas de chœurs de muſique ; τὰ χορικὰ μέλη. Le chœur continua donc dans la comédie moyenne ; il ne fut plus compoſé de Muſiciens, mais de gens qui avoient dû ou qui avoient pû ſe trouver à l'action : il ne chanta plus de morceaux ſatyriques, tels que la parabaſe & les épirrhêmes dont j'aurai lieu de parler dans la ſuite ; mais il s'entretint avec les acteurs, comme dans la tragédie, & continua de rire avec eux des perſonnes ou des ouvrages qui donnoient matière à la critique. En effet, le chœur étoit une partie eſſentielle dans la conſtitution de la comédie, telle qu'elle étoit alors : l'action du poëme dramatique étant preſque toûjours publique, elle intéreſſoit un très-grand nombre

Les chœurs.

* Ἐπέλιπον οἱ χορηγοὶ . . . ὃ γὰρ ἔτι προθυμίαν εἶχον οἱ Ἀθηναῖοι τῆς χορηγὺς τῆς τὰς δαπάνας τοῖς χορευταῖς παρέχοντας χειροτονεῖν.

† Τὸν γῦν Αἰολοσίκωνα Ἀριστοφάνης ἐδίδαξεν, ὃς οὐκ ἔχει τὰ χορικὰ μέλη.

de gens, & quelquefois l'état entier. Il étoit donc indiſpenſable de compoſer un chœur, qui repréſentât les perſonnes intéreſſées; c'eſt ce qui l'a fait conſerver ſi long-tems, quoiqu'il ne fût plus la partie eſſentielle de la pièce, comme dans l'origine. L'action *du Plutus* eſt en quelque façon une action publique, parce que, grace au bon cœur de Chrémylus, il n'eſt pas queſtion de l'enrichir ſeul, il veut que Plutus étende ſes généroſités à tous les honnêtes gens: c'eſt juſtement un certain nombre de ces honnêtes géns qui forment le chœur.

Ce chœur eſt bien différent de celui de la vieille comédie: dans l'ancien théatre c'étoit le chœur qui lançoit les traits les plus ſatyriques; il étoit même quelquefois imaginé contre la vrai-ſemblance; plus il étoit abſurde, plus il faiſoit rire les ſpectateurs; on prenoit plaiſir à entendre parler & chanter des chœurs de nuées, de grenouilles, d'oiſeaux. On pardonnoit au poëte de perſonnifier les nuées, pour voir tourner en ridicule Anaximène, dont Socrate étoit ſoupçonné de ſuivre la doctrine, & qui regardoit l'air, qui eſt la région des nuées, comme principe de toutes choſes. Une métamorphoſe de grenouilles en êtres raiſonnables, pour accompagner Bacchus qui va chercher un poëte aux enfers, devenoit la critique ſenſible des mauvais poëtes, qui croaſſent au pied du Parnaſſe: & une troupe d'oiſeaux à moitié plumés, qui prennent le parti de bâtir une nouvelle ville dans les airs, paroiſſoit être une vive peinture des malheureux Athéniens, qui *plumés*, pour ainſi dire, par leurs magiſtrats, & en particulier par Alcibiade, ſe verroient enfin forcés de chercher une nouvelle demeure, où ils ſeroient plus heureux que dans leur patrie. Il y avoit toûjours quelque choſe de fin ſous ces allégories, & les allégories mêmes ſe juſtifioient par la ſingularité du goût qui dominoit alors.

Diog. Laërt. in Anaximene.

La conduite de cette eſpèce de chœur eſt remarquable; il étoit ordinairement compoſé de ſix parties; κομμάτιον, παράβασις, στρόφη, ἐπίῤῥημα, ἀντίστροφος, ἀντεπιῤῥημα: elles étoient entremêlées dans l'ordre où je les nomme. De ces ſix parties trois étoient en vers lyriques, le commation, la ſtrophe, & l'antiſtrophe; les trois autres étoient en vers anapeſtiques. Le commation étoit une ſtrophe de huit vers, qui renfermoient ou une apoſtrophe à quelque perſonnage,

ou

ou une réflexion ſoit ſur ce qui venoit de ſe paſſer, ſoit ſur ce qui ſe préparoit. La ſtrophe & l'antiſtrophe étoient chacune de douze vers, & ſe répondoient mutuellement ; c'étoient tantôt des louanges en l'honneur des Dieux, des héros, des bons citoyens ; tantôt des traits ſatyriques, qui étant, comme nos vaudevilles, d'une meſure légère & familière, ſe retenoient facilement : ainſi quiconque avoit le malheur d'être une fois chanté ſur le théatre, devoit l'être long-tems dans toute la ville. La parabaſe ſuivoit immédiatement le commation, & comme c'étoit la partie principale, on nommoit quelquefois parabaſe le chœur entier : cette partie s'appeloit ainſi du terme *παραβαίνειν τὸν τόπον, changer de place* : ordinairement le chœur étoit partagé en deux troupes, l'une à la droite, l'autre à la gauche des acteurs ; dans la parabaſe ces deux troupes ſe réuniſſoient & ſe tournoient du côté des ſpectateurs ; c'eſt ce qui arrivoit quand les acteurs ſe retiroient du théatre pour la première fois ; auſſi la parabaſe ne ſe trouve guère qu'en cette première occaſion : comme le chœur ne pouvoit plus s'entretenir avec les acteurs, il adreſſoit la parole au peuple, de peur que la ſcène ne reſtât vuide ou que le ſpectateur ne fût oiſif. Les poëtes ſaiſiſſoient cette occaſion ſoit pour s'expliquer ſur ce qui les regardoit en particulier, ſoit pour raiſonner ſur les affaires publiques : les parabaſes d'Ariſtophane roulent ſur toutes ſortes de ſujets ; tantôt il y parle de lui-même, comme dans la comédie *des Chevaliers*, où il expoſe que la raiſon pour laquelle il joue le rôle de Cléon, c'eſt parce que perſonne n'a oſé s'en charger. C'eſt de cette première eſpèce de parabaſe que les poëtes de la comédie nouvelle ont emprunté leurs prologues : on ſait que ceux des comédies de Térence ne ſont pas faits pour rendre compte de la pièce, comme quelques-uns de Plaute, mais uniquement pour expliquer certaines particularités qui regardent le poëte. Tantôt Ariſtophane traite des ſujets de politique & de morale ; tantôt enfin ſa parabaſe eſt ſavante, comme celle de la comédie *des Oiſeaux*, où il développe le ſyſtème d'Orphée. L'épirrhême & l'antépirrhême ne différent de la parabaſe que par le nom, & parce qu'ils ont un nombre de vers limités, qui alloient ordinairement à ſeize ; Ariſtophane l'a porté juſqu'à vingt : ces deux parties ſe répondent comme la ſtrophe & l'antiſtrophe. Ces morceaux ſont les mieux travaillés

In Equit. verſ. 504.

In Avib. verſ. 686.

Scal. in poët. lib. 1. c. 9.

pour le ſtyle : Ariſtophane y emploie une eſpèce de vers anapeſtiques qu'on appelle de ſon nom, Ἀριστοφάνειοι ; ce n'eſt pas qu'il en fût l'inventeur : Scaliger remarque qu'Eupolis s'en étoit ſervi avant lui ; mais apparemment parce qu'il le perfectionna, ou qu'il en uſa avec tant d'avantage, qu'il devint en ce point le modèle des autres poëtes. Cet anapeſtique eſt un vers de huit pieds, dont les cinq premiers ſont à volonté, mais le plus ſouvent mêlés d'anapeſtes : les trois derniers ſont toûjours deux dactyles & un ſpondée : ce ſont ſur-tout ces trois dernières meſures qui donnent un ton grave à la parabaſe, & qui la rendent propre à traiter les plus grands ſujets.

Il ne faut pas croire que le chœur fût toûjours compoſé de ces ſix parties, ni qu'il tînt une place fixe, comme dans la tragédie, où il revient à des diſtances à peu près égales : il n'en eſt pas ainſi du chœur comique ; rien n'eſt plus bizarre en apparence, & dans une même pièce il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent : tantôt c'eſt une ſtrophe entre deux ſcènes ; tantôt une parabaſe & un épirrhême, ſans antépirrhême & ſans vers lyriques ; tantôt une ſeule ſtrophe à la fin d'une partie qu'on pourroit regarder comme un acte. Enfin il y a des pièces qui ont la partie lyrique du chœur, & qui n'ont ni parabaſe, ni épirrhême, comme la comédie d'Ariſtophane intitulée *Lyſiſtrata*. Je crois que la cauſe de cette bizarrerie apparente, c'eſt que les pièces de la vieille comédie n'étoient point faites pour être partagées par actes, comme celles de Térence ; & les grammairiens qui ont introduit cette diviſion, ont rendu un fort mauvais ſervice à Ariſtophane. Grace à cette invention, il y a des pièces dont la diviſion paroît monſtrueuſe ; le premier acte ſeul en tient plus de la moitié, les trois ſuivans n'ont nulle proportion, & le dernier eſt preſque toûjours d'une briéveté ridicule : c'eſt ce qu'il eſt aiſé de remarquer, en jettant ſeulement les yeux ſur l'édition de Kuſter. Ce partage n'a jamais été connu, ni des tragiques Grecs, ni d'Ariſtophane : tant que le chœur a ſubſiſté, c'eſt-à-dire, juſqu'à la comédie nouvelle, l'action n'étoit point interrompue, & la déclamation duroit autant que la matière l'exigeoit. Le chœur ne chantoit guère que pour témoigner la part qu'il prenoit à l'action : cet intervalle donnoit le tems à la préparation d'un nouvel évènement, & réveilloit l'attention des ſpectateurs, qui auroit été fatiguée d'une déclamation

clamation continuelle : c'eſt même pour cela qu'après le retranchement des chœurs, les intermèdes furent remplis par la muſique inſtrumentale.

Si on demande pourquoi le chœur n'eſt pas auſſi régulier dans le comique que dans le tragique, c'eſt que les évènemens dans le comique demandent rarement une préparation, & que l'attention ne ſe fatigue guère, puiſque tout eſt tourné à la gaieté & à la plaiſanterie. Ainſi le chœur ne vient que pour faire naître un plaiſir de plus, & pour mêler agréablement le chant à la déclamation.

Appliquons ces obſervations au chœur *du Plutus:* il eſt vraiſemblable & tiré du fond même du ſujet ; c'eſt une troupe d'honnêtes gens de la campagne, car la campagne a toûjours été regardée comme le ſéjour favori de la probité ; ces honnêtes gens viennent à la ſollicitation de Chrémylus, qui veut partager avec eux les richeſſes dont Plutus va le combler. Ce chœur fait partie de l'action, &, ſuivant l'uſage, il paroît toûjours depuis l'inſtant où il eſt introduit juſqu'à la fin ; mais il ne ſe trouve nulle part ni ſtrophe, ni antiſtrophe, ni aucune des parties qui compoſoient les chœurs de la vieille comédie. S'il y a quelques vers qui paroiſſent ſuſceptibles de muſique, ils ſont en très-petit nombre, & principalement à la fin de la ſcène, où le chœur entre pour la première fois : il ne ſont pas même purement lyriques ; cependant comme ils approchent de ce goût, on peut croire, qu'ils ne furent pas ſimplement déclamés, mais accompagnés de la flûte, comme il arrivoit quand le chœur ne chantoit pas à pleine voix. Car la flûte étoit d'un grand uſage dans les comédies Grecques, &, ſans ſortir des pièces d'Ariſtophane, j'en trouve un nombre infini d'exemples : dans *les Acharniens* le Béotien s'écrie : *vous tous qui êtes ici, flûteurs Thébains :*

Ὑμὲς δ' ὅσοι Θείβαθεν, αὐλητὰὶ πάρα.

Dans *les Oiſeaux*, Epops dit, *quelqu'un joue de la flûte*, αὐλεῖ τίς, & auſſi-tôt Evelpis ſe met à chanter : *Grand Jupiter, quel doux concert forme le chant des oiſeaux :*

Ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, τῦ φθέγματος τ' ὀρνιθίυ.

Dans la pièce *des Grenouilles*, à meſure que Bacchus approche du lieu où les prêtres formoient un chœur, il dit à Xanthias : *n'entends-tu pas le ſon des flûtes ?*

V. 253.

V. 290.

V. 863.

V. 222.

V. 223.

O'v

V. 315. Οὐ κατήκουσας αὐλῶν πνοῆς ;

Un plus long détail deviendroit ennuyeux. Après cela je ne vois pas comment M. Dacier a pû avancer, *qu'il n'avoit jamais lû nulle part que les comédies Grecques euſſent eu des flûtes.* Cette muſique n'exigeoit pas les frais de l'ancien chœur, & on peut croire que c'eſt l'unique qui règne dans le chœur *du Plutus.* Ce chœur ſert donc uniquement à fonder la vrai-ſemblance de l'action, & à mettre plus d'intérêt dans la piéce ; il ne reſte jamais ſeul ſur le théatre, comme dans la vieille comédie ; il s'entretient toûjours avec quelque perſonnage de la pièce : on n'a qu'à parcourir toutes les ſcènes, on y verra le chœur avec Carion, Chrémylus, Blepſidémus, ou quelques autres.

Ad Horat. lib. 11. ep. 1. v. 98.

Tels ont été d'abord les chœurs de la moyenne comédie ; mais comme l'eſprit abuſe des meilleures choſes, & qu'il reprend volontiers ſon ancien pli, le chœur retomba dans ſa première licence, ce qui força les magiſtrats à lui impoſer abſolument ſilence : on fit donc la loi dont parle Horace, quand il dit :

. . . . . *In vitium libertas excidit & vim*
Dignam lege regi : lex eſt accepta, choruſque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.

In Art. poët. verſ. 282.

Cette réforme donna lieu à un nouveau genre de poëſie dramatique, connu ſous le nom de comédie nouvelle, dont un des caractères diſtinctifs eſt le retranchement des chœurs. La comédie moyenne les conſerva, mais elle leur ôta ce qu'ils avoient eu de trop ſatyrique ; or il me ſemble que c'eſt préciſément le ton du chœur dans *le Plutus ;* il eſt fort réſervé, & les ſatyres ne tombent guère que ſur l'abus des richeſſes : il n'y eſt queſtion ni du gouvernement, ni des vices des particuliers, & au lieu de chanter des morceaux détachés, comme dans la vieille comédie, le chœur s'entretient partout avec les acteurs. Ainſi cette partie, bien loin d'empêcher de mettre *le Plutus* au nombre des pièces de la comédie moyenne, doit au contraire y déterminer, puiſque le chœur, qui étoit la partie eſſentielle du poëme dramatique, eſt d'un genre tout nouveau.

III. Changement. Le choix du ſujet.

Dans l'intention où étoient les magiſtrats de preſcrire aux poëtes de juſtes bornes, ils ne ſe contentèrent pas de réprimer la licence du chœur,

chœur, ils fixèrent encore les ſujets ſur leſquels ſeuls ils pourroient travailler. Ces ſujets ſe bornoient à la critique des ouvrages des autres poëtes: c'eſt ce qu'on apprend encore de Platônius: *Les poëtes de la comédie moyenne*, dit-il, *changèrent de ſujets . . . & ne s'occupèrent qu'à parodier les ouvrages des poëtes, car cette ſorte de critique eſt innocente: par exemple, ils tournoient en ridicule Homère ou quelque auteur tragique. Les Ulyſſes de Cratinus*, ajoûte-t-il, *ne tendent pas à ſatyriſer quelque particulier, c'eſt la parodie de l'Odyſſée d'Homère; & la pièce d'Ariſtophane intitulée, Αἰολοσίκων, étoit la critique d'une méchante tragédie ſous le nom d'Αἴολος* *. Dans la vieille comédie les ſujets étoient réels, comme j'ai déjà dit; les poëtes ne s'attaquoient pas uniquement aux ridicules, quoique ce ſoit le vrai but de la ſage comédie; ils dévoiloient les vices mêmes ſans ménagement, & ſouvent ils donnoient à la vertu les couleurs du vice.

C'eſt l'idée que donnent de ce genre toutes les comédies d'Ariſtophane, excepté *le Plutus*. Avec quelle méchanceté expoſe-t-il Socrate à la riſée des citoyens & des étrangers, dans la comédie *des Nuées?* Comment invective-t-il contre Cléon, dans *les Chévaliers?* Comment joue-t-il Euripide, dans *les Grenouilles?* Cette hardieſſe lui fut quelquefois funeſte: on lit dans ſa pièce *des Acharniens*, la plus ancienne de celles qui reſtent, que Cléon le pourſuivit en juſtice pour une certaine comédie: *Je ſais*, dit-il, *le mauvais tour que m'a joué Cléon, pour ma comédie de l'année derniere:*

Αὐτὸς τ' ἐμαυτὸν ὑπὸ Κλέωνος ἆ "παθον,
Ἐπίσαμαι διὰ τὴν πέρυσι κωμῳδίαν. V. 376.

Il s'agit d'une pièce, intitulée *les Babyloniens*, qui précéda d'une année la repréſentation *des Acharniens*. Ariſtophane s'aviſa de déclamer contre les magiſtrats qu'on tiroit au ſort, & comme la critique tomboit préciſément ſur Cléon, qui de l'extraction la plus baſſe s'étoit élevé aux premières charges, Cléon cita en juſtice Ariſtophane, & lui conteſta même le titre de citoyen. C'eſt en cette

Schol. ad loc. cit.

* Οἱ τῆς μέσης κωμῳδίας ποιηταὶ τὰς ὑποθέσεις ἠμείψαν . . . ἐπὶ δὲ τὸ σκώπτειν ἱστορίας ῥηθεῖσας ποιηταῖς ἦλθον . . . ἀπέθυνον γὰρ τὸ τοιοῦτον· οἷον, διασύρειν Ὅμηρον εἰπόντα τι, ἢ τὸν διθύραμβον τὴς τραγῳδίας ποιητὴν . . . Οἱ Ὀδυσσεῖς τῷ Κρατίνῳ, ᾠδίῳ ἐπιλήμμασιν ἔχουσιν· διασυρμὸν δὲ τῆς Ὀδυσσείας τῷ Ὁμήρῳ . . . Τὸν Αἰολοσίκωνα Ἀριστοφάνης ἐδίδαξεν, Αἰόλου τὸ δρᾶμα τὸ γραφὲν τοῖς τραγῳδοῖς, ὡς κακῶς ἔχον, διασύρων.

occaſion que le poëte rappela ces deux vers d'Homère, qu'il a rendu fameux :

Odyſſ. lib. 1. v. 216.

Μήτηρ μὲν τ' ἐμέ φησι τοῦ ἔμμεναι· αὐτὰρ ἔγωγε
Οὐκ οἶδ'· ὐ γάρ πω τις ἑὸν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.

Ma mère dit que je ſuis fils d'un tel: pour moi je n'en ſais rien; perſonne n'eſt jamais ſûr de ſon père. Il y a toute apparence que Cléon perdit ſa cauſe, & qu'il fut même condamné à une amende de cinq talens ; car le poëte, dans la même pièce, ſe félicite de lui avoir fait débourſer cinq talens :

Verſ. 5.

Εὖγ' ᾠδ', ἐφ' ᾧγε τὸ κέαρ εὐφράνθην ἰδών,
Τοῖς πέντε ταλάντοις, οἷς Κλέων ἐξήμεσε.

La comédie *des Chevaliers*, qui parut deux ans après celle *des Babyloniens*, prouve quelle étoit la licence d'Ariſtophane, puiſque la première affaire ne ſervit qu'à l'animer encore plus contre Cléon. Ce fut ſur-tout cette liberté à ne pas épargner les magiſtrats, que les trente tyrans eurent intérêt de réprimer ; car les Athéniens, naturellement ſatyriques & jaloux de leur liberté, n'auroient pas manqué de ſe venger ſur le théatre de ce que les tyrans leur faiſoient ſouffrir dans le gouvernement : en conſequence, on ne permit plus aux comiques que de parodier les pièces des autres poëtes.

On ne manquera pas de me dire, ſur ce point de réforme, que *le Plutus* ne peut donc pas être mis au nombre des pièces de la comédie moyenne, puiſqu'il en différe par le choix du ſujet, qui eſt aſſurément l'eſſentiel. A cela je réponds qu'on peut bien ſuppoſer que la matière ſur laquelle les poëtes pouvoient exercer leur critique ne fut pas tout d'un coup preſcrite : il n'eſt pas de la prudence humaine de prévoir tous les abus & d'y remédier ſur le champ. Ces changemens ſe firent par degrés : on commença par autoriſer la loi qui défendit les perſonnalités ; on fit bien-tôt après, celle qui réforma les maſques & les habits ; & quand on s'aperçut que ces deux réformes ne produiſoient pas encore tout l'effet qu'on en attendoit, & que les poëtes, toûjours ingénieux quand il s'agit de médire, n'épargnoient guère plus les citoyens, on reſtreignit les ſujets. Il n'eſt pas contre la vrai-ſemblance de ſuppoſer que *le Plutus* parut dans cet intervalle. Quoique le ſujet ne ſoit point tel que ceux des

pièces qui le ſuivirent, il différe cependant beaucoup de celles qui le précèdent: ce n'eſt plus une ſatyre, c'eſt une pure fiction, ou plûtôt une eſpèce d'apologue, dont la morale tend à montrer que ſi Plutus, qu'on repréſente ordinairement aveugle, avoit l'uſage de la vûe, les richeſſes deviendroient l'apanage de la vertu. D'ailleurs il eſt conduit méthodiquement; de plus, les noms des perſonnages ſont feints, & les traits de ſatyre tiennent plus de la délicateſſe de la comédie nouvelle, que de l'aigreur de l'ancienne: d'où je conclus que ſi le ſujet *du Plutus* n'eſt pas conforme à ceux qui furent preſcrits aux poëtes de la comédie moyenne, il n'en eſt pas moins pour cela dans le nouveau genre, puiſqu'il eſt ſi éloigné du goût de l'ancienne comédie.

Le quatrième changement concerne les maſques. Si les manuſcrits d'Ariſtophane, comme quelques-uns de Térence, euſſent conſervé la figure des maſques, il ſeroit aiſé de voir juſqu'où alla ce changement: faute de ce monument, qu'il me ſoit permis de donner des conjectures. Platônius obſerve que *dans la moyenne & dans la nouvelle Comédie, on fit les maſques exprès pour rendre les perſonnages plus riſibles* *. Or puiſque la Comédie moyenne tient le milieu entre la vieille & la nouvelle, il y a toute apparence que les maſques ne furent réformés que juſqu'à un certain point: ils ne furent pas reconnoiſſables, comme dans la vieille Comédie, puiſqu'il fut défendu de prendre la reſſemblance des perſonnes; mais ils ne furent pas non plus auſſi bizarres que dans la nouvelle, puiſque la raiſon qui occaſionna cette bizarrerie n'exiſtoit point encore: car *ce fut la crainte de reſſembler à quelque Macédonien, qui fit imaginer des figures ſi extraordinaires* †. En conſéquence de ces principes, je penſe que les maſques qui ſervirent à la repréſentation *du Plutus* ne furent que ridicules, & ſeulement propres à aider le comique & à contribuer au divertiſſement, comme tout le reſte du ſpectacle.

Quelques commentateurs Latins, & quelques-uns de ceux qui ont écrit ſur les trois âges de la Comédie, donnent dans une erreur ſur ce point: ils aſſignent pour caractère de la Comédie moyenne l'in-

* Ἐν τῇ μέσῃ καὶ νέᾳ κωμῳδίᾳ ἐπιτηδὲς τὰ πρόσωπεῖα πρὸς τὸ γελοιότερον ἐδημιουργήσαν.

† Διδοικότες τὸς Μακεδόνας καὶ τὸς ἐπηρτημένους ἐξ ἐκείνων φόβους.

terruption des perſonalités; mais ils prétendent que les maſques & les habits devinrent alors ſi reſſemblans à la perſonne qu'on vouloit jouer, qu'on reconnoiſſoit l'original avant que l'acteur eût ouvert la bouche: je ne ſais ce qui a pû les tromper. Platônius dit formellement que *ces reſſemblances furent en uſage dans la vieille Comédie* ‡: Les maſques ne furent que riſibles dans la moyenne & dans la nouvelle.

C'eſt à ces quatre points que ſe réduiſent toutes les obſervations de Platônius. Un autre Grammairien ajoûte que la Comédie moyenne reconnoît cinquante-ſept poëtes, dont le plus fâmeux furent Antiphanès & Stephanus. S'il ne nomme pas Ariſtophane, il ne l'exclut pas pour cela; probablement il ne fait attention qu'à ceux qui ſe ſont fait connoitre uniquement par ce genre.

Kuſter. in Proleg.

Il s'enſuit de tout ce que je viens de dire, que *le Plutus* peut être regardé comme une comédie moyenne, ſoit qu'on faſſe attention au tems où il a été donné pour la ſeconde fois, ſoit qu'on s'arrête aux changemens arrivés dans le genre dramatique. Pour achever de prouver cette propoſition, je vais comparer la maniére, dont il eſt conduit, avec la méthode que le poëte ſuit dans ſes autres pièces.

SECONDE PARTIE.

Comparaiſon de la Comédie des Grenouilles *& de celle* du Plutus *pour la conduite.*

IL ne faut qu'une légère attention pour voir que *le Plutus* a une marche plus réglée & un plan plus exactement ſuivi que les autres comédies du même poëte. L'évènement ſe prépare dès le commencement, & la vûë rendu à Plutus opére tout ce qui arrive dans la ſuite, le bonheur des gens de bien & le deſeſpoir des méchans; toutes les parties ſe réuniſſent à ce ſeul point, pour lequel tout le reſte paroît fait. Ariſtophane n'en uſe pas toûjours ainſi; on voit, à la vérité, dans toutes ſes pièces un ſujet principal; mais il eſt ordinairement accompagné de ſujets acceſſoires qui le cachent, pour ain-

‡ Ἐν τῇ παλαίᾳ ἦσαν τὰ προσωπεῖα τοῖς κωμῳδουμένοις, ἵνα, πρίν τι καὶ τὸν ὑποκριτὰς εἰπεῖν, ὁ κωμῳδούμενος ἐκ τῆς ὁμοιότητος τῆς ὄψεως κατάδηλος ᾖ.

ſi dire, & le poëte ne paroît curieux que de ſatyriſer & de faire rire. C'eſt ainſi que dans les comédies de Plaute l'intrigue n'eſt pas toûjours ce qui occupe le poëte, il ne cherche qu'à peindre les mœurs & à faire ſentir les ridicules. Je vais rappeler à la compagnie la conduite d'une pièce de la vieille comédie, que je mettrai en parallèle avec celle *du Plutus*: les exemples prouvent ſouvent mieux que les raiſonnemens. Je choiſis la pièce *des Grenouilles*, qui fut donné la troiſième année de la XCII. Olympiade, ſix ans après l'établiſſement des trente Tyrans; c'eſt la dernière de celles qui reſtent d'Ariſtophane en ce genre; le poëte l'avoit travaillée avec un ſoin particulier: elle lui fit remporter le prix ſur deux concurrens, Phrynicus & Platon le comique, & elle fut redemandée: honneur ſignalé pour lors: car comme il y avoit grand nombre de poëtes jaloux de ſe faire connoître, la rivalité qui régnoit parmi eux les engageoit à donner toûjours du nouveau pour mériter la préférence; & le peuple, paſſionné pour la nouveauté, ne conſentoit pas volontiers à voir deux fois la même pièce, à moins qu'elle ne fût d'un mérite ſingulier.

406 ans avant J. C.

In Argum.

Le vrai deſſein de cette pièce eſt de tourner Euripide en ridicule. Ariſtophane l'avoit choiſi pour en faire l'objet de ſes plaiſanteries, & il ne l'épargne nulle part; peut-être parce qu'Euripide étoit trop attaché à Socrate, & qu'il débite, dans toutes ſes pièces, une morale ſévère, qui pouvoit bien n'être pas du goût d'Ariſtophane. Ici, pour remplir ſon idée, le comique ſuppoſe que Bacchus ne trouvant plus ſur la terre de poëtes dignes de lui, deſcend aux enfers, & qu'il en ramène Eſchyle préférablement à Euripide, qui étoit mort l'année qui précéda la repréſentation de la comédie *des grenouilles*. Rien ne paroît plus ſimple que ce ſujet; on eſt agréablement ſurpris de voir combien l'imagination du poëte multiplie les objets, & quelles richeſſes il tire d'une matière qui paroiſſoit promettre ſi peu: il amène ſur la ſcène les dieux, les héros; il n'y a pas juſqu'aux grenouilles qui forment un chœur agréable. On croiroit d'abord que l'action eſt double, car dans la première moitié de la pièce il n'eſt queſtion que de Bacchus; Euripide y eſt tout-à-fait oublié, comme ſi Ariſtophane ne penſoit plus qu'au Dieu. Ce n'eſt pas par hazard qu'il en uſe ainſi; cette pièce devoit paroître dans une des fêtes de Bacchus; il ne pouvoit mieux faire que de donner le rôle principal à un

Ἐπὶ τῷ ληναίῳ. In Argum.

Dieu dont le peuple étoit pour lors uniquement occupé. Il eſt vrai qu'il ne le traite pas honorablement, & que Bacchus eſt encore plus mal mené que Xanthias ſon valet. C'eſt une ſuite de la licence de la vieille comédie, c'eſt même un de ſes caractères; tout ce que les dieux gagnoient, c'étoit d'être plus ridicules que les mortels, comme on verra par le détail.

La ſcène s'ouvre par un entretien entre Bacchus & Xanthias. Bacchus eſt armé d'une maſſue & revêtu d'une peau de lion: Xanthias eſt un de ces valets inſolens, qui traitent avec leur maîtres d'égal à égal. Ils ſe propoſent tous deux de deſcendre aux enfers, & pour ſçavoir au juſte le chemin ils s'adreſſent à Hercule. Le héros leur répond d'abord qu'il y a deux moyens pour y arriver, ſoit de ſe pendre, ſoit de boire de la ciguë. Le premier étoit la reſſource ordinaire des malheureux citoyens; le ſecond étoit, comme on ſait, un ſupplice ſouvent ordonné par les Magiſtrats. Il ne s'agit pas encore de Socrate, qui ne fut condamné que ſix ans après. Hercule termine la converſation par leur conſeiller de paſſer le Styx. En conſéquence ils gagnent la barque de Charon. Chemin faiſant, Xanthias ſe trouve fatigué du fardeau qu'il porte; c'étoit le baggage de ſon maître. Bacchus, par bonté, prie un mort qui faiſoit la même route, de vouloir bien relayer ſon valet: le mort fait le difficile; Bacchus s'obſtine; le marché ne peut ſe conclurre: les dieux ſont avares chez Ariſtophane. On arrive vers Charon, qui ne veut pas recevoir Xanthias dans ſa barque, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé à la bataille des Arginuſes. Ce trait, en fixant la date de la pièce, qui fut repréſentée l'année même de cette victoire, eſt en même tems une critique des citoyens, qui s'étoient exemptés de ſe trouver au combat dans une conjoncture ſi preſſante, que la République fut obligée de faire enrôler les eſclaves. A peine Bacchus eſt-il embarqué que Charon le force à partager la peine & à ramer avec lui; mais pour diſſiper l'ennui du trajet, Charon ordonne aux grenouilles de former un chœur, & auſſi-tôt elles ſe mettent à croaſſer les louanges du dieu. C'eſt une de ces inventions bizarres qui paroiſſent peu vrai-ſemblables, mais qui le deviennent en quelque façon par

par la hardieſſe de la vieille comédie. Bacchus n'eſt pas moins ridicule par les efforts qu'il fait pour leur impoſer ſilence. Le chœur de grenouilles ceſſe dès que le Dieu eſt arrivé à l'autre bord, & il s'en forme un nouveau, compoſé des prêtres de Bacchus. C'eſt encore une choſe particulière à la vieille comédie. Le chœur étoit quelquefois double. Dans la pièce intitulée *Lyſiſtrata* il y en a un de vieillards & un autre de femmes. Le chœur donnoit ſouvent le nom à la pièce, comme on voit par celles *des Chevaliers*, *des Guêpes*, *des Oiſeaux*, & par celle-ci, qui eſt intitulée *les Grenouilles* à cauſe de ce premier chœur. Les tragédies prénoient auſſi quelquefois leur nom du chœur, telles que *les Euménides* d'Eſchyle, *les Suppliantes* d'Euripide, *les Trachiniens* de Sophocle.

Bacchus retrouve Xanthias au-delà du Styx; il s'avance de compagnie avec lui; il eſt d'abord effrayé des differens ſpectres qu'il rencontre; mais il eſt bien-tôt raſſuré par un concert de muſique formé par les prêtres de Bacchus. Ce nouveau chœur eſt conduit ſuivant la méthode que j'ai déjà obſervée; tantôt il chante les louanges du Dieu, tantôt il déchire cruellement ceux qui deplaiſoient au poëte: ce qui donne le plus d'amertume à la ſatyre, c'eſt qu'on ne s'y attend pas; & d'ailleurs elle fait un contraſte frappant avec les éloges qui précèdent & ceux qui ſuivent. Dès que le chœur a fini de chanter, Bacchus frappe doucement à la porte de Pluton. Eacus, que le paganiſme reſpectoit comme juge des enfers, n'en eſt ici que le portier; il ſe montre même, dans la ſuite, valet auſſi effronté que Xanthias: il ouvre la porte, & à la vûe de la maſſue & de la peau de lion il croit que c'eſt encore Hercule, & appelle auſſi-tôt les Gorgones & les Harpyes pour ſe jetter ſur l'étranger & l'enchaîner. Bacchus tremble au ton menaçant d'Eacus, & change d'habit avec ſon valet; mais il reprend ſon premier déguiſement quand il fait qu'on vient l'inviter à un repas de la part de Proſerpine. N'eſt ce pas taxer le Dieu tout-à-la-fois de lâcheté & de gourmandiſe? en effet, dès que l'invitation eſt faite il reparoît ſous l'habit de Xanthias. Eacus amène main-forte: il ſe paſſe ici une ſcène fort divertiſſante, où Xanthias, qu'on prenoit pour Hercule, après avoir proteſté que c'eſt la première fois qu'il deſcend aux enfers, trouve

trouve moyen de faire retomber ſur Bacchus les coups dont il étoit menacé. Le Dieu, dans la crainte d'être maltraité, déclare qu'il eſt fils de Jupiter: *Sur ce pied-là*, dit Xanthias, *vous pouvez le battre ſi fort que vous voudrez, en qualité de Dieu il n'aura garde de ſentir les coups.* Eacus s'acquitte aſſez bien de la commiſſion: enfin il prend le parti de les mener tous deux à Pluton, & à Proſerpine. Le chœur recommence & débite tantôt des louanges, tantôt des ſatires. C'eſt ici que ſe trouve la parabaſe qui fit redemander la pièce: elle eſt compoſée d'un épirrhême & d'un antépirrhême, dans leſquels le poëte fait entendre qu'il faut regarder tous les citoyens d'un œil égal, & que ſi les gens de bien ont fait une faute, il eſt plus avantageux à la République de leur faire grace & de profiter de leurs ſervices, que d'avoir recours à des gens connus pour ſcélérats ou à des eſclaves. Ce qui fit le ſuccès de cette parabaſe, c'eſt qu'outre le bon ſens & l'éloquence qui y règnent, elle tendoit à procurer le pardon aux citoyens qui avoient refuſé de combattre près des Arginuſes. Le poëte, par ſes bons avis, gagna le ſuffrage de ceux qui ſe trouvoient en faute & de ceux qui pouvoient leur appartenir, & par conſéquent de la meilleure partie de l'aſſemblée.

V. 645.

Verſ. 698. & 730.

Eacus & Xanthias reviennent ſur la ſcène, & s'entretiennent conformément au caractére des valets, qui ſe plaiſent à médire de leurs maîtres. Cet entretien eſt interrompu par un grand bruit qui ſe fait entendre dans le palais de Pluton: c'eſt Euripide qui veut uſurper la préſéance ſur Eſchyle; il eſt ſecondé de fripons & de gens ſans aveu. Ariſtophane donne malignement ce renfort au poëte tragique, pour lui reprocher que ſes pièces ne tendent qu'à faire des ſcélérats, comme Eſchyle prétend le prouver dans les ſcènes ſuivantes. Avant que de paſſer outre il eſt bon d'obſerver que c'eſt à peu près ici la moitié de la pièce, & cependant il n'a pas encore été queſtion d'Euripide; Ariſtophane a donné un libre cours à ſon imagination, qui eſt toûjours très-féconde ſur le compte des dieux, en ſorte que tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à preſent n'eſt que l'acceſſoire: mais dans la vieille comédie, qui ne connoiſſoit d'autre règle que de divertir, l'acceſſoire tenoit ſouvant la place du principal. Enfin le poëte en vient à ſon ſujet, & pour entrer en matière il ſuppoſe une diſpute très-vive entre Euripide & Eſchyle: la déciſion en eſt remiſe à Bacchus: ce

V. 750.

Dieu

Dieu écoute les deux parties. L'un & l'autre commence par des reproches généraux, mais tournés de façon qu'Euripide a toûjours le deſſous ; & quoiqu'Ariſtophane n'en veuille qu'à lui, il ne laiſſe pas de faire rire aux dépens d'Eſchyle, en lui mettant dans la bouche des mots compoſés & des épithètes giganteſques, qui ne ſignifioient pas plus & quelquefois moins que les mots ſimples : pour peu qu'on connoiſſe le ſtyle de ce poëte, on ſait qu'il donne volontiers dans l'enflure. Du général Eſchyle paſſe au détail : il tombe, en particulier, ſur les prologues d'Euripide. Juſqu'à ce poëte les tragiques n'avoient pas connu cette partie ; & en effet, il paroît aſſez ſingulier que le principal perſonnage *vienne*, comme dit Boileau, *décliner ſon nom, & dire, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon.* Ariſtophane choqué de cette nouveauté, parodie plaiſamment les prologues de Euripide, & fait ſentir que quelque pompeux qu'ils paroiſſent, ils ſont dans le fond froids & inſipides. Euripide, piqué juſqu'au vif, attaque à ſon tour les chœurs d'Eſchyle, dont il blâme l'obſcurité & l'enflure : Eſchyle tombe, à bras raccourci, ſur ceux d'Euripide. Pour ſentir le mérite de ces ſcènes, il faudroit qu'elles fuſſent accompagnées de leur muſique ; le chant répondoit au comique, il en faiſoit l'ame & le principal ornement : elles n'ont pas la même grace à la ſimple lecture : on y voit ſeulement une imitation affectée du ſtyle des deux poëtes, faite exprès pour les rendre ridicules, en ſorte cependant qu'Euripide eſt toûjours le plus blâmable. Enfin, comme ils ne peuvent s'accorder, Bacchus, à la requête d'Eſchyle, fait mettre leurs vers dans une balance ; ceux d'Euripide ſe trouvent les plus légers. Pluton, pour terminer la diſpute, laiſſe à Bacchus le choix, & lui permet d'emmener celui des deux qu'il lui plaira. Bacchus ſe décide pour Eſchyle : Pluton y conſent, & dans le tems qu'Eſchyle prend congé de lui, le Dieu lui donne, pour les Athéniens, des ordres qui ſont autant de ſatyres. Il y a cependant une fine louange de Sophocle ; Eſchyle prie le dieu des enfers de faire remplir ſa place par ce poëte en ſon abſence, comme ſi perſonne n'en étoit plus digne. La piéce finit par les vœux du chœur, qui ſouhaite à Eſchyle un heureux retour ſur la terre.

Art. poët. ch. 3. verſ. 33.

On voit, par cet expoſé, le vrai goût de la vieille Comédie ; un titre ſimple, d'où naiſſent des merveilles bizarres ; des caractères un peu

peu trop naturels, quelquefois même groſſiers; des chœurs hardis & pour l'invention & pour l'exécution; une ſatyre continuelle des dieux, des hommes, & du gouvernement; un plan auſſi étendu qu'il peut l'être pour remplir ce but; une imagination vive & féconde, qui outre la vrai-ſemblance: voilà l'idée générale que donne la conduite de cette piece. Si on a le plaiſir de la lire dans l'original, on trouve de plus une expreſſion pure & élégante, mais quelquefois auſſi licencieuſe que la conduite; des mots forgés exprès ou pour faire rire, ou pour rendre ridicules ceux qui les prononcent; des vers variés ſuivant le ton des différens ſujets: ajoûtez à tout cela des maſques & des habits qui reſſembloient parfaitement aux originaux. Il n'en eſt pas de même *du Plutus*, tout y eſt ſage & bien réglé; le titre donne l'idée de la pièce; il fait entendre que le poëte prépare un ſujet dont le dieu des richeſſes doit faire le principal perſonnage: les autres acteurs, ſous des noms inventés, portent des caractères vrai-ſemblables; leurs entretiens ſont, pour la pluſpart, modérés, & en même tems aſſez libres pour faire naître la gaieté: le chœur eſt tiré du fond même du ſujet, & vient naturellement. La ſatyre eſt plus ménagée; il eſt vrai qu'elle reprend ſa force contre Mercure & le prêtre de Jupiter; mais ne peut-on pas dire que ce n'eſt pas tout-à-fait la faute du poëte? ces ſcènes, ſuivant le goût des Athéniens, avoient plu ſans doute lorſque cette pièce fut donnée pour la première fois dans le genre de la vieille comédie; il les a laiſſées telles qu'elles étoient d'abord, par complaiſance pour les ſpectateurs, dont les plus puiſſans craignoient moins la ſatyre contre les dieux que contre les hommes. D'ailleurs ce mélange met en balance la retenue de cette pièce avec la licence des autres, & ſert à établir ce milieu que je crois voir entre la vieille comédie & la nouvelle: le détail en fera encore mieux ſentir la différence.

La pièce commence par une ſcène de Carion & de Chrémylus. Carion, en valet inſolent, gloſe volontiers ſur la conduite de ſon maître, & s'indigne de voir Chrémylus s'obſtiner à ſuivre un vieillard aveugle; il aborde Plutus & le force d'avouer qui il eſt. Le Dieu ſe fait connoître, il expoſe gravement les cauſes de ſon aveuglement; enſuite prenant un ton plus gai, il fait entendre que les pauvres auront lieu de ſe féliciter, s'il a jamais l'uſage de la vûe.

Là-deſſus

Là-deſſus Chrémylus le ſollicite à ſe faire guérir: Plutus répond qu'il craint Jupiter; Chrémylus combat cette crainte: l'impieté n'eſt pas trop épargnée ici; elle eſt cependant plus ménagée que dans les autres pièces: enfin le Dieu conſent à l'opération. En attendant, Carion va trouver à la campagne de la part de ſon maître, des vieillards pour les engager à venir partager les richeſſes dont Plutus va le combler. Chrémylus emmène Plutus chez lui, & donne ordre de préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour conduire le Dieu au temple d'Eſculape. Les vieillards arrivent & le chœur commence: ce chœur forme un ſimple entretien, & n'a aucune des parties ordinaires. Les vieillards ſe croient d'abord trompés, & s'emportent en invectives contre Carion; mieux inſtruits, ils ſe félicitent par avance du bonheur dont ils vont jouir. Au bruit de cette fortune ſubite ſurvient Blepſidémus, qui d'abord ſoupçonne Chrémylus de friponnerie; bien-tôt il lui fait réparation & lui offre ſon miniſtère. Cependant arrive la Pauvreté; elle fait aux vieillards de vifs reproches ſur ce qu'ils veulent donnent la vûe à Plutus, & en conſéquence la chaſſer de la Grèce: elle déploie ſon éloquence pour prouver qu'elle procure plus d'avantages que Plutus. Chrémylus, de ſon côté, relève le prix des richeſſes, ce qui donne lieu à une fort belle ſcène, qui ſe termine par des imprécations ſi vives contre la pauvreté, qu'elle eſt obligée de s'enfuir.

On voit que les perſonnages allégoriques ſe conſervèrent dans la comédie moyenne; ils avoient été ſouvent employés dans l'ancienne: la comédie *des Nuées* renferme un entretien entre *la vraie* & *la fauſſe éloquence*: *la guerre* & *le tumulte* jouent leur rôle dans celle *de la paix*. Plaute a quelquefois imité cette licence: *Auxilium* fait le prologue de *Ciſtellaria*; & celui du *Trinummus* eſt prononcé par *le luxe* & *l'indigence*, que le poëte ſuppoſe ingénieuſement fille du luxe.

Λόγος ἄδικος. Λόγος δικαιος. Κυδϛιμος.

Plaut. in Trin. prolog.

Revenons à Plutus. Le projet s'exécute; Plutus eſt conduit dans le temple d'Eſculape, où il paſſe la nuit. C'étoit une précaution néceſſaire pour opérer le miracle; mais cette ſuppoſition du poëte rompt l'unité de tems; par ce moyen il ſe paſſe une nuit entière entre les deux parties, que les grammairiens modernes appellent le ſecond & le troiſième acte. Apparemment que dans la vieille comé-

die les poëtes n'étoient pas fort ſcrupuleux ſur l'unité de tems, comme les premiers tragiques ne l'étoient pas toûjours ſur l'unité de lieu : l'action *des Euménides* d'Eſchyle, commence dans le temple de Delphes & s'achève dans l'aréopage d'Athènes. Ce défaut s'eſt gliſſé dans la comédie moyenne ; mais il fut abſolument rectifié dans la nouvelle, où l'on ſe piqua d'obſerver l'une & l'autre unité comme dans la tragédie.

A la pointe du jour Carion ſort du temple, & vient apprendre au chœur que Plutus a les yeux ouverts ; les vieillards s'en félicitent avec des éclats de rire, qui attirent ſur la ſcène la femme de Chrémylus, à qui Carion fait le détail de tout ce qui s'eſt paſſé dans le temple. C'eſt un tour adroit pour inſtruire les ſpectateurs ; Carion auroit pû parler ſeulement au chœur, mais l'arrivée d'un nouveau perſonnage, & d'un perſonnage naturellement curieux, réveille l'attention & rend le récit plus intéreſſant. Sur la fin de cet entretien Plutus paroît avec Chrémylus ; il proteſte de ne plus faire de bien qu'aux gens vertueux ; il exécute ſa parole & enrichit Chrémylus. Sa généroſité s'étend plus loin ; un honnête homme, que le poëte appelle δίκαιος, *le juſte*, ſe trouve riche contre toute attente, & vient, par reconnoiſſance, conſacrer au Dieu ſes pantoufles & ſon vieux manteau. Pour faire contraſte, arrive un de ces fourbes de profeſſion, de ces délateurs publics ſi décriés ſous le nom de *Sycophantes*, qui dit qu'il meurt de faim, depuis que Plutus voit clair ; la manière dont Carion & l'honnête homme ſe moquent de lui, eſt tout-à-fait divertiſſante. Juſqu'ici le comique a ſû modérer ſa licence, & à la réſerve de quelques mots épars çà & là, la pièce porte tous les caractères d'une ſage réforme ; mais il s'ennuie d'être circonſpect, & les dernières ſcènes ſont à peu près dans le goût de la vieille comédie, excepté que le chœur même n'eſt pas ſi inſolent. Une vieille décrépite eſt fort mécontente de Plutus, parce qu'avant cette révolution elle étoit aimée d'un jeune homme, qui l'a abandonnée depuis qu'il a fait fortune : les plaintes de la vieille & les railleries du jeune homme ſentent un peu trop le bas comique. A la vérité il ſe fait un jeu aſſez plaiſant ; le jeune homme prend une lumière pour compter les rides de la vieille, & la vieille le repouſſe en s'écriant : *Ah ! n'approchez pas de ſi près :*

Α᾽, ἄ, τὴν δᾷδα μή μοι πρόσφερε.

Carion reprend auſſi-tôt: *Elle a raiſon, car s'il tomboit ſur elle une ſeule étincelle, elle brûleroit comme un olivier deſſéché.*

Εὖ μέν τοι λέγει·
Ἐὰν γὰρ αὐτὴν εἷς μόνος σπινθὴρ λάβῃ,
Ὥσπερ παλαίαν εἰρεσιώνην καύσεται.

Le reſte de la pièce va juſqu'à l'impiété: Mercure vient ſe plaindre à Carion de ce qu'il eſt hors de condition depuis que les gens d'honneur, qui étoient les ſeuls qui fiſſent des ſacrifices, ſont devenus riches; il le prie de le recevoir au nombre des valets de ſon maître, & expoſe les différens poſtes qu'il peut remplir. Carion l'arrête pour avoir ſoin des exercices de muſique, parce qu'ils ſont du goût de Plutus; en attendant il lui ordonne d'aller au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on puiſſe connoître ſes talens. Un prêtre de Jupiter jette auſſi les hauts cris, ſur ce que perſonne ne vient au temple & ſur ce qu'on ne fait plus d'offrande: Carion l'invite à reſter avec eux, & à ſubſtituer le culte de Plutus à celui de Jupiter: le prêtre accepte le parti; tous deux, accompagnés du chœur, vont mettre Plutus à la place de Jupiter Olympien: c'eſt par-là que finit la pièce.

Il réſulte de ce parallèle que le plan *du Plutus* eſt beaucoup mieux entendu & mieux conduit que celui des pièces de la vieille comédie: les évènemens naiſſent les uns des autres; le ſtyle eſt plus châtié; le poëte ne ſe permet aucune liberté en ce genre: en général s'il s'émancipe quelquefois, il eſt au fond plus réglé. Comme les ſcènes ſe ſuivent plus naturellement, & qu'elles font partie d'un tout plus régulier, elles ſont preſque toutes en vers de même meſure: il s'y trouve beaucoup plus de traits pour les gens d'eſprit & pour ceux qui entendent la fine raillerie: en un mot l'imagination du poëte eſt plus ſage & dans l'invention & dans l'exécution. En joignant toutes ces particularités à ce que j'ai dit & ſur le tems où *le Plutus* fut joué pour la ſeconde fois, & ſur l'obſervation de la réforme indiquée par Platônius, je crois être autoriſé à conclurre que cette pièce peut être regardée comme le modèle de la comédie moyenne.

TROISIÈME PARTIE.

Rapports du Timon & du Plutus.

JE ne puis quitter cette pièce ſans conſidérer avec plaiſir les rapports qu'elle a avec le plus beau dialogue de Lucien : *le Timon* tient beaucoup *du Plutus*. Au reſte ce n'eſt pas ici ſeulement que Lucien eſt vraiment dramatique ; ſes dialogues les mieux travaillés ſont autant de pièces de théatre, qui ont une action, une unité de tems & de lieu, & où les mœurs ſont peintes au naturel, & les caractères ſoûtenus depuis le commencement juſqu'à la fin. Ils renferment tous un point de morale auquel les différentes parties ſe rapportent comme à leur tout, & chaque perſonnage devient intéreſſant. Ici le plan du dialogue & de la comédie eſt également bien dreſſé, les caractères bien imaginés & bien ſoûtenus, les ſcènes agréablement variées, l'expreſſion pure & élégante.

Lucien a fait, pour ce dialogue, à peu près comme Térence pour ſes comédies. Ce poëte avoue, dans ſes prologues, qu'il prenoit quelquefois deux pièces de Ménandre, dont il n'en compoſoit qu'une, apparemment pour y jetter plus de chaleur & d'intérêt : de même Lucien, frappé ſans doute de la beauté *du Plutus*, & de la critique qui y règne ſur le partage mal-entendu des richeſſes, a jugé qu'il pourroit heureuſement imiter cette pièce, & en appliquer la ſatyre à ſon ſiècle, où les richeſſes n'étoient pas diſpenſées plus équitablement. Mais ayant remarqué, en homme de bon ſens, que le caractère de Chrémylus eſt trop uni pour intéreſſer dans un dialogue, dont le jeu eſt toûjours plus froid que celui d'une comédie, il a emprunté d'une autre pièce le rôle de Timon. Ce miſanthrope avoit fourni matière à pluſieurs comédies, & il exiſtoit encore, du tems de Plutarque, des pièces d'Ariſtophane & de Platon le comique, où il faiſoit le rôle principal. Plutarque dit que *Timon, qui vivoit du tems de la guerre du Péloponnèſe, eſt joué, dans les pièces d'Ariſtophane & de Platon, comme un homme dur & miſanthrope* *. Par cet heureux changement

In Anton. vitâ, p. 948, D. ed. Pariſ.

* Ὁ δὲ Τίμων, ὃς καὶ γέγονεν ἡλικίᾳ μάλιστα κατὰ τὸν Πελοποννησιακὸν πόλεμον, κωμῳδεῖται ἐν τοῖς Ἀριστοφάνους καὶ Πλάτωνος δράμασι, ὡς δυσμενὴς καὶ μισάνθρωπος.

Lucien a trouvé l'art de donner à ſon dialogue un air de nouveauté qui le rend original, ſans faire oublier la ſource d'où il eſt tiré. Il eſt même conduit à peu près comme *le Plutus*. L'auteur commence par fixer le lieu de la ſcène ; c'étoit au pied du mont Hymette : Jupiter demande à Mercure, *quel eſt cet homme qui crie ſi haut au pied du mont Hymette* †. Enſuite il choiſit des perſonnages convenables, dont les uns ſont empruntés de la comédie, comme *Plutus*, *la Pauvreté*, & *Mercure* : les autres ſont tirés de ſon imagination ; un *paraſite*, qu'il nomme *Gnatonidès*, (on ſait que le nom *gnathon* eſt en quelque ſorte conſacré pour déſigner les paraſites) *un flatteur*, appelé *Philiadès* ; *Demée*, orateur public du genre de ceux dont parle Eſchine, qui pour de l'argent propoſoient des décrets en faveur des gens riches ; & enfin le philoſophe *Thraſiolès*, qu'il réſerve exprès pour le dernier, comme le perſonnage le plus comique, & à qui il donne, en effet, le rôle le mieux frappé au coin de la ſatyre. Car quoique Lucien, à l'exemple d'Ariſtophane, prenne la liberté de tourner indiſtinctement en ridicule & les Dieux & les hommes, il s'acharne principalement ſur les philoſophes, qui de ſon tems n'avoient de la philoſophie que la barbe & le manteau.

Lucian. in Tim. c. 7, ed. Weſten. 1743, 4°.

Ἀπὸ τῆς γνάθου, la mâchoire. Ἀπὸ τοῦ φιλεῖν. In orat. de Cor.

Le plan ainſi dreſſé, il entre en matière. Ce dialogue a auſſi ſes ſcènes différentes : il commence par un monologue de Timon, où ce miſanthrope forcé de travailler pour les autres, parce qu'il a perdu ſon patrimoine par ſes libéralités mal-entendues, apoſtrophe Jupiter par tous les titres que les poëtes donnent à ce Dieu, *quand ils ſont*, dit-il, *embarraſſés de remplir la meſure de leurs vers* *. Il finit ſes invectives par menacer le Dieu que s'il retarde plus long-tems à punir les ſcélérats, on pourra bien croire ce que le Crétois débitent ſur ſon tombeau. Le Dieu étourdi de ces cris redoublés, demande à Mercure de qui viennent ces plaintes, & dès qu'il ſait que c'eſt de la part de Timon, qui dans ſa fortune lui offroit des hécatombes entières, *dont il ſent encore la fumée* ‡, il ordonne à Mercure de mener au plus tôt chez Timon Plutus & le Tréſor. Car Lucien, par une hardieſſe toute poëtique, fait du tréſor un perſonnage, mais un per-

Cap. 1.

Cap. 9.

† Τὶς οὑτός ἐστιν, ὦ Ἑρμῆ, ὁ κεκραγὼς ἐκ τῆς Ἀττικῆς παρὰ τὸν Ὑμηττὸν ἐν τῷ ὑπωρείᾳ.

* Ὅταν ἀπορῶσι πρὸς τὰ μέτρα.

‡ Ἔτι γὰρ ἐν ταῖς ῥισὶ τὴν κνίσσαν αὐτῶν ἔχω.

ſonnage muet ; ç'auroit été choquer trop les idées reçûes, que de le faire parler. Plutus refuſe d'abord de lui obéir ; il s'y détermine enfin, après que Jupiter l'a aſſuré que ſi Timon a l'imprudence de ſe ruiner encore, il n'aura plus la complaiſance de l'enrichir. En chemin, Plutus & Mercure s'entretiennent ſur l'aveuglement du Dieu des richeſſes : cette converſation eſt plus gaye que la ſcène d'Ariſtophane où Plutus raiſonne ſur la même matière. Arrivés chez Timon ils y trouvent *la Pauvreté*, dont le rôle eſt le même que dans la comédie, & la ſcène finit auſſi par ſa retraite. Timon, ſuivant ſon caractère, veut d'abord chaſſer Mercure & Plutus ; il ſe fait long-tems prier, il cède enfin aux inſtances de Mercure, qui le laiſſe avec Plutus & remonte au ciel. C'eſt alors que Timon ſe met à bêcher la terre, d'où ſort *le tréſor* évoqué par Plutus. A peine le miſanthrope s'en voit-il maître qu'il fait, en forme de décret, une proteſtation dont je vais citer les traits principaux, parce qu'elle fixe le caractère de Timon, & qu'elle répond admirablement à l'idée que Plutarque nous a conſervée de ce ſingulier perſonnage : *Ce ſera pour moi*, dit-il, *une loi inviolable de n'avoir nul commerce avec les hommes, de ne les point connoître, de les mépriſer. Je regarderai comme une pure chimère les titres d'amitié, d'hoſpitalité, d'humanité. . . . Ma vie ſera auſſi ſolitaire que celle des loups ; & Timon n'aura pour ami que Timon. . . . Mon nom favori ſera celui de miſanthrope, & mes qualités les plus chères la mauvaiſe humeur, la brutalité, la dureté, l'inhumanité. Si un homme prêt à périr dans le feu me prie de l'éteindre, j'y jetterai de l'huile & de la poix : ſi un autre, entraîné par un torrent, me tend les mains pour le retirer, je l'y plongerai la tête la première.* Etoit-il poſſible de remplir mieux l'idée que donnent de Timon les traits uniques qu'on en rapporte ? Ce miſanthrope évitoit avec ſoin la rencontre des autres citoyens, mais il faiſoit accueil à Alcibiade ; il le combloit de careſſes, parce qu'il prévoyoit que le caractère ambitieux dont le jeune Athénien donnoit déjà des marques, cauſeroit un jour bien du mal à ſa patrie. Il répondit à Apémante, autre miſanthrope, qui ſe félicitoit d'être à table avec lui, *je me trouverois encore mieux ſi tu n'y étois pas.* Etant ſur le point de faire abattre un figuier, où pluſieurs Athéniens s'étoient pendus, il eut la précaution de venir demander au peuple, en pleine aſſemblée, ſi perſonne

In Pluto, v. 87, & ſeq.

Cap. 42, & ſeq.

Plut. loc. cit.

ſonne n'avoit à ſe pendre. Enfin il voulut qu'on gravât ſur ſon tombeau, pour épitaphe: *ci gît Timon le miſanthrope; paſſe outre, après m'avoir chargé d'imprécations* *. Auſſi Lucien, pour achever ſon caractère, ſuppoſe-t-il qu'il ne ſe contente pas d'être riche, il veut que les autres ſoient inſtruits de ſa fortune, *afin qu'ils en meurent de dépit* †. Au reſte il n'a pas beſoin de les faire avertir; la renommée lui amène déjà Gnatonidès, Philiadès, Demée, Thraſiclès, qui donnent lieu à quatre ſcènes où chacun eſt caractériſé. Le jeu en eſt vraiment comique, mais la brutalité de Timon les rend fort courtes: enfin il ſurvient une foule de gens qu'il chaſſe à coups de pierres. Cap. 45.

Il eſt aiſé maintenant de ſaiſir les reſſemblances du dialogue avec la comédie. Le but eſt le même, puiſqu'ils tendent l'un & l'autre à nous montrer que les richeſſes devroient être l'apanage des gens de bien. Il y a auſſi dans le détail pluſieurs reſſemblances. La Pauvreté fait valoir les mêmes raiſons dans l'une & dans l'autre pièce: Timon conſacre au Dieu Pan ſa bêche & ſa peau, de même que l'honnête homme d'Ariſtophane offre à Plutus ſon manteau & ſes pantoufles; & les menaces de Demée ſont à peu près du même ton, que les reproches que Blepſidémus fait d'abord à Chrémylus; ſeulement elles ſont plus vives, parce que Démée eſt irrité & que Blepſidémus n'eſt que jaloux. Il y a dans le poëte un contraſte qui fait un bel effet, & que Lucien cependant n'a eu garde d'imiter. Chrémylus, naturellement bon, fait aux honnêtes gens un accueil favorable, il les prévient même; mais en même tems, ami de la juſtice, il rejette les ſcélérats, tels que le Sycophante: Timon rejette tout le monde indiſtinctement; il ne reçoit les Dieux mêmes qu'à peine, parce qu'il eſt dans ſon caractère de haïr généralement & les Dieux & les hommes. Cap. 32. Cap. 42. Cap. 43.

Pour les plaiſanteries & les railleries fines, je n'en trouve pas dans *le Timon* qui ſoient préciſément les mêmes que dans *le Plutus*; mais en général celles de Lucien ſont dans le goût d'Ariſtophane. Pour peu qu'on ſoit verſé dans la lecture de ce poëte, ne croit-on pas l'entendre, lorſque Timon déclame contre Jupiter? Ne le reconnoît-

* Τίμων Μισάνθρωπος· ἰσοικεῖν· τἄλλα πάριλθε,
Οἰμώζειν εἴπας πολλὰ, παρίλθε μόνον.

† Ἀγχόνη γὰρ αὐτῷ τὸ πρᾶγμα γένοιτο αὐτοῖς.

on

Cap. 10. on pas encore mieux quand Lucien fait dire à ce Dieu, *Les deux plus forts rayons de ma foudre furent dernièrement briſés, quand je la lançai avec trop de colère ſur le ſophiſte Anaxagoras, qui vouloit perſuader à ſes diſciples que les Dieux ſont de pures chimères. Je le manquai, parce que Périclès le couvrit de ſa main : mais ma foudre alla donner contre le temple des Dioſcures ; elle y mit le feu, & peu s'en fallut qu'elle ne ſe briſât en morceaux contre une pierre.* De plus, ces deux ſatyriques montrent la même légèreté, lorſqu'il s'agit de faire rire aux dépens de quelque particulier. Dans le dialogue, Cap. 24. quand Mercure dit qu'il n'eſt pas ſurprenant que Plutus, en conſéquence de ſon aveuglement, néglige Ariſtide pour s'attacher à Hip- Cap. 30. ponicus & à Callias ; & quand Plutus le remercie de ce qu'il veut bien le conduire, parce que ſans cela il ſeroit en riſque de tomber entre les mains d'Hyperbolus ou de Cléon : ces noms ne paroiſſent-ils pas venir ſe placer d'eux-mêmes auſſi naturellement, que lorſque Verſ. 174. dans la comédie Carion & Chrémylus citent à l'envi Pamphilus, Belonopolès, Argyrius, Phileſius, & Timothée, pour exemples de gens à qui l'or fait tout entreprendre ?

Si ces traits réunis montrent quelques rapports entre les deux pièces, ils font bien mieux connoître la reſſemblance du génie des deux auteurs. Le ridicule qu'ils emploient tous deux eſt à peu près dans la même manière ; ils cenſurent tantôt ouvertement & ſans rien ménager, tantôt finement &, pour ainſi dire, ſans y toucher ; leurs alluſions ſont juſtes & ingénieuſes ; leur critique légère & délicate, leur ſtyle plein d'énergie & d'élégance ; en un mot ce ſont deux auteurs qui ont un même génie & qui en font un même uſage. Nous ne connoiſſons pas aſſez les écrivains qui ont précédé Ariſtophane, pour voir juſqu'à quel point il eſt imitateur. Pour Lucien, il met à contribution tous ceux qui ont écrit avant lui : il eſt vrai que l'art avec lequel il ſait s'approprier leurs richeſſes, les rend pour lui un bien qu'on ne peut plus réclamer : mais on découvre toûjours qu'il leur doit infiniment. Je ne voudrois donc pas prononcer auſſi affirmativement qu'un de ſes commentateurs, qui dit poſitivement Moſes Duſoul not. 1. ad Lucian. Timon. *qu'à comparer le Timon avec le Plutus, le dialogue l'emporte infiniment ſur la comédie.* Je conviens que *le Timon* eſt plein d'eſprit & du meilleur goût ; mais ne doit-il pas au moins ſon invention à Ariſtophane ?

phane ? Ne s'y trouve-t-il pas mille traits de reſſemblance ? ainſi tout ce que je puis dire à l'honneur de Lucien, c'eſt qu'on ne doit pas moins eſtimer l'heureuſe imitation du dialogue, que la belle invention de la comédie.

MÉMOIRE
SUR
LES TRAGIQUES GRECS.

Par M. LE BEAU le Cadet.

Lû le 11 Dec. 1764.

POUR peu qu'on liſe avec attention les pieces du théatre Grec, qui ſont parvenues juſqu'à nous, on reconnoîtra que les poëtes ne ſe propoſoient pas ſeulement d'amuſer & de conduire leur ſujet aſſez heureuſement pour faire couronner les productions de leur génie. Chacun, à la vérité, ſe piquoit de briller, & rien ne flattoit plus un auteur que de ſe voir honoré du prix ; Euripide, en particulier, paroît très-jaloux de cette diſtinction, à en juger par le ſentiment qui termine pluſieurs de ſes pièces *. Dans cette vue, ils ne ſe contentoient pas d'emprunter de la fable ou de l'ancienne hiſtoire les ſujets les plus capables de plaire par eux-mêmes, ils les ajuſtoient encore aux circonſtances préſentes, & les rendoient par-là plus intéreſſans. C'eſt pour cette raiſon, à ce que je penſe, qu'un même ſujet eſt ſouvent traité différemment par différens poëtes, & quelquefois par le même. Euripide, dans ſa tragédie d'*Hécube* & dans pluſieurs autres, ſuppoſe, ſuivant l'opinion commune, que Pâris enleva Hélène, que ce fut ce qui occaſionna la guerre de Troie & tous les maux qui ſuivirent : dans la tragédie intitulée *Hélène*, il ſuit une tradition plus rare & bien différente, que j'aurai lieu de rap-

* *Brillante victoire*, dit-il, *répands ton éclat ſur mes jours, & ne ceſſe de les couronner.* C'eſt ainſi qu'il termine l'*Iphigénie en Tauride*, l'*Oreſte*, & les *Phéniciennes*.

porter dans la ſuite. Il paroît donc que ces grands génies travailloient tout-à-la-fois & pour le peuple & pour les gens d'eſprit : *ils choiſiſſoient*, comme l'exige Ariſtote, *une action importante, entière, qui eût une juſte étendue, & dont la péripétie fût frappante.* Ces conditions étoient pour tous les ſpectateurs ; mais, pour les gens d'eſprit, & pour leur propre ſatisfaction, ils recherchoient ſoit une reſſemblance parfaite de la pièce avec l'état actuel de la Grèce, ſoit d'heureuſes alluſions, tantôt aux circonſtances particulières des tems où ils écrivoient, tantôt à eux-mêmes. On reconnoît encore aujourd'hui un petit nombre de ces traits, qui nous font regretter de n'avoir pas un détail plus circonſtancié des affaires de la Grèce, & ſur-tout la connoiſſance des anecdotes particulières : c'eſt cette partie de l'hiſtoire qui donne lieu à des alluſions plus ingénieuſes & à des traits plus agréables. La recherche de ces alluſions va faire la matière de ce mémoire, que je diviſerai en deux parties. La première renfermera les alluſions qui ſont prouvées par l'hiſtoire ; la ſecond contiendra celles qui ne ſont fondées que ſur des conjectures.

De Poët. c. 6.

PREMIÈRE PARTIE.

Alluſions prouvées par l'Hiſtoire.

LA partie de l'hiſtoire où peuvent ſe trouver ces alluſions, contient l'eſpace de cent dix-neuf ans, depuis la naiſſance d'Eſchyle juſqu'à la mort de Sophocle ; car il ne s'agit ici que des trois tragiques, dont les pièces ſubſiſtent encore, Eſchyle, Euripide, & Sophocle. Or Eſchyle, le plus ancien des trois, naquit la quatrième année de la LXXIII. Olympiade, puiſqu'il avoit trente-cinq ans, lorſqu'il ſe trouva à la bataille de Marathon, & que cette bataille ſe donna la troiſième année de la LXXII. & Sophocle mourut un an après Euripide, la troiſieme année de la XCIII. c'eſt donc à l'hiſtoire de ces cent dix-neuf ans que je borne mes recherches dans l'examen que je vais faire de chaque pièce en particulier.

525 ans avant J. C.

490 ans avant J. C.

406 ans avant J. C.

LES EUMÉNIDES,

Tragédie d'Eſchyle.

C'étoit la coutume dans les premiers tems du théâtre Grec, qu'un même poëte fît jouer tout-à-la-fois quatre pièces, dont les trois premières rouloient ſur des ſujets tragiques, & la quatrième étoit une pièce badine, ſouvent même laſcive, à laquelle on donnoit le nom de *ſatyre*, parce qu'on y introduiſoit ordinairement cette eſpèce de divinité, comme plus libre que toute autre dans ſes diſcours: ces quatre pièces réunies s'appeloient *tétralogie*. *Le Cyclope* d'Euripide fut ſans doute la pièce ſatyrique d'une tétralogie; la tragédie des *Euménides*, jointe à l'*Agamemnon* & aux *Coëphores*, forma une tétralogie, dont la pièce ſatyrique fut *Protée*. Les ſujets de ces trois tragédies ſont tirés de la famille d'Agamemnon. Dans la première, qui eſt l'*Agamemnon*, Agamemnon eſt aſſaſſiné par Egyſte & par Clytemneſtre: dans les *Coëphores*, Oreſte venge la mort de ſon père ſur Clytemneſtre: dans la troiſième, qui eſt celle des *Euménides*, le même Oreſte, agité par les Furies, en punition de ce qu'il avoit tué ſa mère, vient à Delphes pour conſulter l'oracle; Apollon lui conſeille d'aller à la ville d'Athènes, implorer le ſecours de Minerve; il y eſt jugé par les Aréopagites & renvoyé abſous par Minerve. Ainſi la ſcène commence à Delphes & s'achève à Athènes, ce qui rompt l'unité de lieu. Apparemment qu'on ne fut pas d'abord fort ſcrupuleux ſur ce point, qui devint dans la ſuite, d'une néceſſité indiſpenſable, & qui ſe trouve ſcrupuleuſement obſervé par Euripide & par Sophocle.

La tragédie des *Eumenides* fut jouée la ſeconde année de la LXXX. Olympiade,* ce qui me fait croire qu'elle fut miſe au théâtre, à l'occaſion d'un fait rapporté par Diodore de Sicile. " L'année pré- " cédente, Ephialte, tribun du peuple, avoit ſoulevé les Athéniens " contre le tribunal des Aréopagites: on prétend que ce fut à la " ſollicitation de Périclès, qui avoit des raiſons particulières pour

Vid. Argum. Agamem. 459 ans avant l. C. Diod. Sic. l. 11.

* Meurſius, *in Æſchylo*, obſerve qu'il s'eſt gliſſé une faute dans la *Didaſcalie*, qui porte XXVIII. au lieu de LXXX. Le P. Brumoi, dans ſon *Théâtre des Grecs, tome* III. faute d'avoir fait attention à cette bévue, date cette pièce de cent quarante-deux ans avant même la naiſſance d'Eſchyle.

" faire caſſer ce tribunal ſi reſpecté & ſi digne de l'être. Ce projet " téméraire, ajoute l'hiſtorien, n'eut pas ſon exécution : Ephialte " ſe trouva tué dans ſa maiſon, pendant la nuit, ſans qu'on ait pu " connoître l'auteur de ſa mort." Ce trait donne l'intelligence de toute la pièce. On conçoit que le deſſein du poëte eſt de relever le mérite de ce tribunal, dégradé par les colomnies d'Ephialte : il fait entendre qu'il eſt d'établiſſement divin, puiſque c'eſt Minerve elle-même qui a choiſi ces juges, quand il a été queſtion de prononcer la ſentence d'Oreſte. Le feu qui règne dans toute la pièce, & en particulier dans les chœurs, fut bien capable d'ébranler l'eſprit de ce peuple mutiné, & de détruire les préjugés qu'auroient pu faire naître les diſcours ſéditieux d'Ephialte.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que les alluſions roulent principalement ſur la manière de rendre la juſtice dans ce grave tribunal. Les Euménides diſent à Minerve, en parlant d'Oreſte : Verſ. 456. *Il ne voudroit ni recevoir le ſerment ni le prêter.* Dans les jugemens de l'Aréopage, avant que l'affaire fût miſe ſur le bureau, l'accuſateur & l'accuſé étoient obligés de faire ſerment. In Ariſtocr. " Tout homme, dit " Démoſthène, qui dans l'Aréopage en accuſe un autre de meurtre, " eſt obligé de prêter ſerment, & de prononcer des imprécations ſur " ſa tête & ſur toute ſa famille, ſi ſon accuſation eſt mal fondée. . . . " L'accuſé pareillement prête ſerment comme il eſt accuſé à faux : " il lui eſt permis de s'exiler, & il ne peut être retenu, ni par l'ac- " cuſateur, ni par les juges, ni par perſonne." Dinarque ajoute In Orat. Græ. que ce ſerment ſe faiſoit au nom des *Furies*. Cette circonſtance ne rend-elle pas le ſujet de cette pièce encore pas vraiſemblable ?

Quelques vers plus bas, le poëte fait alluſion à la manière dont les meurtriers ſe faiſoient abſoudre par un prince étranger. Le meurtrier expoſoit le fait, & le prince, après quelques cérémonies, le déclaroit quitte du crime, & à l'abri de toute pourſuite : c'eſt préciſément la façon dont les choſes ſe paſſent dans Eſchyle. Voici Verſ. 463. comment Oreſte ſe fait connoître à Minerve. " Je ſuis Argien : " vous connoiſſez mon père ; c'étoit Agamemnon, généraliſſime de " la flotte des Grecs, avec qui vous avez ruiné cette ville de Troie." Ce mot eſt ajoûté délicatement, pour flatter les Grecs, " Il fut tué " indignement à ſon retour : ma mère elle-même eût l'ame aſſez

" noire

" noire pour le faire périr dans l'inſtant qu'il ſortoit du bain. J'é-
" tois pour lors abſent de ma patrie; mais dès que j'y fus revenu,
" pour venger la mort d'un père chéri, je frappai ma mère, je
" l'avoue; jugez ſi j'ai eu tort ou raiſon; je me ſoumets à votre dé-
" ciſion." La déeſſe répond, qu'elle le regarde comme innocent; mais
pour faire honneur à ſon peuple favori, & rendre juſtice au mérite Verſ. 485.
des Aréopagites: " Je vais, dit-elle, aſſembler les plus ſages de mes
" citoyens, afin qu'ils examinent cette affaire ſelon la vérité, après
" avoir prêté ſerment de juger ſelon la juſtice." Peut-on s'y pren-
dre mieux pour louer ces juges, que de dire que Minerve, la déeſſe
de la ſageſſe, s'en rapporte à leur jugement? Elle convoqua donc Verſ. 574.
ce conſeil dans la forme uſitée pour-lors. Quand les juges ſont
aſſis, la déeſſe ordonne à un héraut d'emboucher la trompette, pour
impoſer ſilence au peuple; c'étoit un uſage pratiqué dans les juge-
mens de l'Aréopage; enſuite Apollon abſout Oreſte ſuivant la cou- Verſ. 584.
tume. " Je ſuis venu, dit ce dieu, dépoſer en faveur de l'accuſé,
" car il s'eſt retiré comme ſuppliant auprès de mes foyers." Dès-
lors on étoit ſuppoſé ſous la protection des dieux Pénates; le maître
même de la maiſon ne pouvoit diſpoſer du criminel. Thémiſtocle
exilé alla s'aſſeoir près du foyer d'Admète, roi des Moloſſes, qui,
ſuivant la remarque de Thucydide, n'étoit pas ſon ami,* & par-là il
mit ce prince hors d'état de le livrer aux Athéniens. Apollon con-
tinue: " Je l'abſous de ſon meurtre, & je le ſoutiendrai contre qui-
" conque l'accuſe." Minerve met l'affaire en délibération; une
Euménide prend la parole & accuſe Oreſte, en l'interrogeant par ar-
ticles. L'interrogatoire ſe paſſe avec cette ſimplicité requiſe dans
l'Aréopage, où il ne falloit aucune ſorte d'éloquence. Après l'ex-
poſition des faits, Apollon ſe lève & déclare qu'il a commandé à
Oreſte de tuer ſa mère; il juſtifie cet ordre, & finit par ces mots:
" Je vous promets, Minerve, & ma parole eſt infaillible, de rendre Verſ. 675.
" illuſtres & votre ville & votre peuple." (Rien de plus flatteur
pour un peuple devenu ſi fameux par les talens de l'eſprit.) Il
ajoute: " J'ai voulu qu'Oreſte ſe retirât chez vous comme ſuppliant,
" afin qu'il vous fût attaché. Recevez le, déeſſe, pour allié, lui & ſa
" poſtérité. Que cette alliance ſubſiſte à jamais, & que les deſcen-

* Ὄντα ἀυτῷ ὐ φίλον. Thucyd. lib. 1.

Verſ. 770. "dans les plus reculés y ſoient fidèles!" Cet endroit, auſſi-bien que ce qu'Oreſte dit plus bas ſur l'union intime des Argiens ſes deſcendans, & des Athéniens, a dû faire d'autant plus d'effet, que dans le tems de la repréſentation des *Euménides*, il pouvoit être queſtion d'une alliance entre ces deux peuples; car l'année ſuivante, ils s'unirent contre les Lacédémoniens, & dans la bataille de Tanagre, qui ſe donna la troiſième année de la même Olympiade, les Argiens reſtèrent attachés au parti des Athéniens.

Diod. Sic. l. 11.

Minerve ordonne qu'on aille aux ſuffrages; enſuite elle établit en ces termes le tribunal de l'Aréopage: "Que le peuple Athénien

Verſ. 689. "écoute ma loi, prononcée pour la première fois ſur le ſang ré-
"pandu! Ce ſera ici le ſanctuaire de la juſtice; oui, cet Aréopage,
"ce lieu où campèrent les Amazones, quand elles vinrent par ja-
"louſie faire la guerre à Théſée, & qu'elles élevèrent ainſi ville
"contre ville *. Elles firent un ſacrifice à Mars; c'eſt de ſon nom que
"ce lieu s'appelle *Aréopage*. On y apprendra à reſpecter les citoyens;
"on craindra d'y commettre des injuſtices & le jour & la nuit.
"Que mes citoyens ne changent pas mes loix pour de nouvelles,
"qui les ſouilleroient comme une onde claire ſe corrompt par la
"bourbe." Ces expreſſions de mépris raviliſſent les nouvelles loix que propoſoit Ephialte. "Je veux que mon peuple ne vive ni dans
"l'anarchie, ni dans l'eſclavage; mais je ne veux pas non plus
"bannir toute crainte: qui des mortels ſe ſoumet à la juſtice quand
"il ne craint plus rien? Conſervez donc, avec une crainte légitime,
"ce tribunal, le rampart du pays & le ſalut de la ville, tel qu'il
"n'y en a ni chez les Scythes, ni dans les terres de Pélops (préfé-
"rence flatteuſe des jugemens d'Athènes ſur ceux de Lacédémone),
"tribunal déſintéreſſé, reſpectable, prompt à punir le crime; &
"qui veille ſans ceſſe à la conſervation des citoyens." Tout ce morceau eſt conforme non-ſeulement à la haute idée que les Athéniens avoient du tribunal de l'Aréopage, mais encore à leur ſentiment ſur ſon établiſſement; car ils croyoient qu'il tiroit ſon nom du dieu Mars, & qu'il avoit été établi au ſujet du parricide d'Oreſte.

La ſuite du jugement ſe paſſe toûjours conformément aux uſages de l'Aréopage: "Je donnerai mon ſuffrage, dit Minerve, en fa-

Verſ. 743.

* Il déſigne le camp des Amazones ſous ce nom de ville.

"veur

" veur d'Oreſte. . . . . qu'il ſoit renvoyé abſous, ſi les ſuffrages " ſont égaux." Quand pour rendre les ſuffrages égaux il n'en manquoit qu'un ſeul, c'étoit la coûtume des Aréopagites d'ajouter celui de Minerve, pour ſauver le coupable ; Eſchyle fait remonter cet uſage juſqu'à Oreſte. Euripide ſuit la même tradition ; car, dans ſa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Minerve dit à Oreſte : Verſ. 1469.
" Souvenez-vous que, quand vous futes accuſé de parricide dans " l'Aréopage, je vous donnai égal nombre de ſuffrages & vous futes " abſous ; j'ordonne que cet uſage ſe perpétue." D'autres croient que cet uſage ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémiſtocle, P. Brum. theât. des Grecs, t. II.
accuſé d'adultère : comme le nombre des ſuffrages pour la condamnation n'excédoit que d'un ſeul, un des juges qui vouloit le ſauver, dit adroitement qu'il étoit juſte de donner un ſuffrage favorable, au nom de la Déeſſe, ce qui paſſa depuis en loi. Sigonius, ſans entrer dans l'examen de ces deux opinions, dit poſitivement que l'accuſé De rep. Athen. lib. III. c. 3.
ſubiſſoit deux jugemens ; qu'après le premier il pouvoit ſe retirer volontairement en exil, s'il voyoit que les choſes ne tournaſſent pas à ſon avantage ; que s'il ſubiſſoit un ſecond jugement & que les ſuffrages fuſſent égaux, il étoit renvoyé abſous. Mais on ne conçoit pas comment les ſuffrages pouvoient être égaux ſans ajouter celui de Minerve, car les juges devoient être au nombre de trente-un, & c'eſt pour cela qu'Apollon dit ici, dans Eſchyle, qu'*un ſuffrage de* Eſchyl. ſchol. ad verſ. 750.
plus ou de moins ruine ou rétablit les familles. Auſſi, dans le juge- Verſ. 758.
ment dont il s'agit, le nombre ſe trouve égal, grâce à Minerve. Oreſte en remercie la Déeſſe, en ajoutant ces mots, pour cimenter l'alliance des Argiens avec les Athéniens : " Je retourne à la ville, Verſ. 772.
" d'Argos, après avoir juré à ce pays (le pays d'Athènes) & à ſon " peuple une alliance éternelle ; aucun Argien n'y portera la guerre, " & ſi quelqu'un oſoit violer ce ſerment ſolennel, nous-mêmes, du " fond du tombeau, nous lui ferons ſentir des maux inévitables, " nous lui rendrons les chemins impraticables, & par-tout il ne " rencontrera que de triſtes augures, pour le faire repentir de ſa " démarche. Au contraire, nous ſerons favorables à ceux qui " s'uniront à cette ville, conſacrée à Minerve, pour la ſoutenir dans " la guerre." Les Argiens cette année étoient, comme je l'ai déjà dit, ſur le point de ſe liguer avec les Athéniens contre les Lacédémoniens.

moniens. " Je te ſalue pour la dernière fois Athènes, auſſi bien " que ton peuple; tu trouveras en moi un protecteur aſſuré contre " tes ennemis, tu y trouveras la ſalut & la victoire." A ces mots il ſe retire, & laiſſe les Euménides exhaler leur fureur. Minerve eſſaye de les adoucir, & finit par leur dire: " Je vous promets des " temples dans le ſanctuaire de la juſtice; c'eſt-là qu'aſſiſes ſur des " autels chargés de victimes, vous vous verrez honorées par les " citoyens de cette ville." En effet, les Furies, ſous le titre de *Déeſſes redoutables*, avoient leurs autels près de l'Aréopage, *parce que*, dit Ulpien, *les Athéniens croyoient qu'elles faiſoient connoître les aſſaſſinats ſecrets.*

Sigon. de rep. Athen. lib. III. cap. 5. Demoſth. in Midiam.

Avant que de finir, je citerai une alluſion, que je n'ai pas remarquée en ſon lieu, pour ne pas interrompre ce que j'avois à dire ſur l'Aréopage. Quand Minerve paroît dans cette pièce pour la première fois, elle dit, *J'ai entendu des bords du Scamandre, les cris réitérés*: ces mots, *des bords du Scamandre*, méritent attention. C'eſt-là qu'étoit ſituée la ville de Sigée, dont près de cent cinquante ans auparavant, les Athéniens & les Mityléniens s'étoient diſputés la proprieté. Ils remirent la déciſion de l'affaire à un combat ſingulier. Pittacus fut choiſi pour les Mityléniens, & Phrynon pour les Athéniens. Phrynon fut vaincu, ainſi Sigée reſta aux Mityléniens. Le poëte en diſant que Minerve *a entendu des bords du Scamandre les cris redoublés*, rappelle aux Athéniens que Sigée ne leur appartient plus; il veut les piquer d'honneur & les engager à reprendre une ville où leur Déeſſe tutélaire fait quelquefois ſa réſidence. Ce qu'il ajoute eſt encore plus fort, pour établir le droit des Athéniens ſur Sigée. " Les généraux Grecs, dit Minerve, m'ont " conſacré tout ce terrein; c'eſt la part qu'ils m'ont donnée des " dépouilles des Troyens; c'eſt un préſent diſtingué qu'ils ont fait " aux fils de Théſée." Rien de plus reſpectable & de mieux fondé qu'un pareil titre.

Verſ. 405.

Schol. ad loc. cit.

V. 407.

OE-

OEDIPE À COLONE,
Tragédie de Sophocle.

Cette pièce renferme les trois eſpèces d'alluſions que je me ſuis propoſé de rechercher dans les tragiques Grecs. M. l'Abbé Sallier, dans une diſſertation qu'il a faite ſur cette tragédie, montre par des raiſons très-ſolides, qu'elle a des rapports ſenſibles au tems qui précéda immédiatement la bataille près des îles Arginuſes ; & il obſerve, après Diodore de Sicile, que cette bataille ſe donna au commencement de la LXXXXIII. Olympiade. Or Sophocle mourut la troiſième année de cette même Olympiade ; ainſi cette pièce doit avoir été une de ſes dernières. Il remarque auſſi que le poëte dans cet ouvrage, avoit pour but de ſe rendre agréable, non-ſeulement aux Athéniens en général, mais en particulier à *ceux de Colone*, parce qu'il étoit de ce bourg *. Voilà donc des alluſions d'abord aux affaires générales de la Grèce, enſuite à des circonſtances particulières. Il reſte une troſième eſpèce de rapports que ce ſavant Académicien n'a pas jugé à propos d'examiner, & qui rentrent dans mon plan ; ce ſont les traits qui touchent le poëte en particulier : c'eſt le point dont je vais m'occupper.

Mém. del'Ac. t. VI. p. 385.

Lib. XII. Environ 408 ans av. J. C. 406 ans avant J. C.

Cicéron & toute l'antiquité nous apprennent que l'*Oedipe-Colone* eſt un fruit de la vieilleſſe de Sophocle. En effet, cette pièce porte les caractères d'un âge avancé ; il y règne une douceur auſſi naïve que charmante, ſoit dans les penſées, ſoit dans les expreſſions. Oedipe n'eſt plus ce fier roi de Thèbes, qui maltraite de paroles, ou un prince frère de ſa femme, ou le devin Tiréſias ; c'eſt un père qui aime tendrement ſes filles, c'eſt un vieillard qui n'eſt plus occupé que du ſoin de conſerver une vie miſérable, à la vérité, mais dont on n'eſt jamais plus jaloux que quand on eſt plus près de la perdre. Un ſeul point l'anime & rappelle ſa première vigueur, c'eſt quand il penſe aux mauvais traitemens qu'il éprouve de la part de ſes fils : c'eſt juſtement-là le point de reſſemblance d'Oedipe & de Sophocle. Ce poëte, dans un âge fort avancé, ſe vit perſécuté

In dial. Senec. Lucian. in Macrob.

Vid. Oedip. tyran.

Cicer. loc. cit, & alii.

* Ἥκει γὰρ Κολωνόθεν, dit l'argument.

par ſes fils, & en particulier par Iophon, qui ſe diſtingua auſſi dans le genre tragique: ce fils fut aſſez dénaturé pour citer ſon père en juſtice & le faire interdire comme inſenſé; Sophocle n'employa d'autre moyen de juſtification, que la lecture de la pièce dont il eſt ici queſtion, elle fut ſi bien reçue, que le père fut mis hors de cour. Au rapport de Plutarque, l'endroit qui flatta le plus l'aſſemblée, fut le chœur du ſecond acte, qui commence par ces mots: " Etranger, " vous êtes donc arrivé à l'excellent territoire de Colone, à cette " terre fertile en bon courſiers, où la plaintive Philomèle ne ceſſe de " répéter ſes chants dans des vallées toujours vertes. A peine le " poëte, dit Plutarque, eut-il lû ce morceau, qu'il fut reconduit " hors de la place publique, au milieu des cris & des applaudiſſe- " mens, comme s'il fût ſorti du théatre." Sophocle a donc voulu ſe peindre dans la perſonne d'Oedipe. Ce prince qui en bon père aime naturellement ſes enfans, comme il le témoigne par ſon attachement à ſes deux filles, Antigone & Iſmène, a le malheur de ſe voir abandonné de ſes propres fils, Etéocle & Polynice, & obligé d'aller mandier l'hoſpitalité dans une terre inconnue, n'eſt-ce pas repréſenter indirectement l'état miſérable où Iophon voudroit réduire ſon père, ſi les juges étoient auſſi injuſtes que le fils eſt dénaturé? Il ne ceſſe de peindre par-tout avec les couleurs les plus vives, la colère d'un père qui a de méchans fils: " J'ai été chaſſé de ma patrie par " mes propres fils;" & ailleurs, " Mon fils m'eſt ſi odieux, que " je ne puis l'entendre ſans indignation." Après qu'Antigone l'a vivement preſſé de vouloir bien écouter Polynice, il dit: " Ma fille, " je me rends à vos volontés . . . . mais je vous demande en grâce, " de ne me pas forcer à parler malgré moi." En effet il perſiſte à ne rien dire, & ce ſilence caractériſe mieux ſa colère que tous les reproches qu'il auroit pu faire. Polynice a beau employer un ton ſoumis & inſinuant, pour demander pardon, Oedipe d'abord ne daigne pas même lui répondre; enfin faiſant ſemblant de céder, il donne un libre champ à ſon reſſentiment, & s'énonce contre Polynice avec tant de vivacité & d'une manière ſi conforme au ton que Sophocle auroit pris contre Iophon, que ce n'eſt plus le héros, c'eſt le poëte même qu'on croit entendre.

In lib. an ſeni gerend. ſit Reſp.

Verſ. 625.
Verſ. 1236.

Verſ. 1267.

PHI-

PHILOCTETE*.

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Suivant la Didaſcalie, le *Philoctète* fut joué ſous l'archonte Glaucippe, la troiſième année de la LXXXXII. Olympiade, cinq ans avant la mort de Sophocle. L'année précédente, Alcibiade, pour-lors exilé d'Athènes, voulut rendre aux Athéniens un ſervice ſignalé, afin de ménager par-là ſon retour : pour cet effet, il empêcha Pharnabaſe, ſatrape de Perſe, avec qui il étoit lié d'amitié, d'envoyer trois cens vaiſſeaux au ſecours des Lacédemoniens, en lui repréſentant qu'il n'étoit pas de l'avantage du Roi ni de l'intérêt des Perſes, de rendre les Lacédémoniens ſi puiſſans. L'année même que la Didaſcalie aſſigne pour la repréſentation du *Philoctète*, Alcibiade, à la tête de douze galères, vint trouver un détachement d'Athéniens qui ſéjournoient dans l'île de Samos ; il en fut bien reçu, en reconnoiſſance de la démarche qu'il avoit faite l'année précédente. Il profita de cet accueil, & traita avec eux de ſon rappel, en faiſant les plus belles promeſſes de ſervice & d'attachement à la patrie ; ſa propoſition, portée à Athènes, fut appuyée de tout le crédit de Théramène, qui étoit pour-lors chef de la République : on conſentit à nommer Alcibiade Général des troupes de Samos ; il ſe comporta ſi bien cette année & les ſuivantes, que quatre ans après il fut reçu dans la ville avec pompe & magnificence. Xénophon fixe ſon retour à la vingt-cinquième année de la guerre du Péloponnèſe, un an avant la mort de Sophocle. Si la date de la Didaſcalie eſt certaine, ne peut-on pas dire que Sophocle, en donnant cette tragédie l'année même où il fut queſtion du rappel d'Alcibiade, voulut appuyer l'avis de Théramène, & faire entendre aux Athéniens, par l'exemple de Philoctète, qu'il eſt des mortels à qui les Dieux attachent quelquefois le ſort des états ? En effet, ſi dans l'ordre des Deſtins la préſence & les flèches de Philoctète étoient indiſpenſablement néceſſaires pour

409 ans avant J. C. Diodor. Sicil. lib. XIII.

In Helen. lib. I.

* Le même ſujet avoit été traité par Eſchyle & par Euripide : il eſt curieux de voir, dans Dion Chryſoſtôme (*p.* 548), qui avoit les trois pièces ſous les yeux, la différence qu'il remarque dans la manière des trois poëtes ; il paroît donner la préférence à Sophocle.

procurer aux Grecs la victoire ſur les Troïens, la préſence d'Alcibiade n'étoit peut-être pas moins néceſſaire dans l'ordre politique, pour donner aux Athéniens l'avantage ſur les Lacédémoniens.

Je n'ai trouvé, dans le cours de la pièce, aucun trait particulier qui pût prouver cette conjecture; tout ce qui ſemble la favoriſer, c'eſt que la pièce en général ſe reſſent un peu de la vieilleſſe, & par conſéquent elle doit avoir été une des dernières de Sophocle. Elle eſt merveilleuſe pour l'élégance du ſtyle & la douceur de la compoſition; mais elle n'a pas, à ce qu'il me ſemble, le feu & la force des autres: le poëte ne s'eſt pas contenté d'emprunter ſon ſujet de l'Odyſſée d'Homère, il a conformé ſa marche à celle de ce poëme. Le génie de Sophocle, dans le *Philoctète*, eſt à peu près le génie d'Homère dans l'Odyſſée: il conſerve à Ulyſſe ce caractère de ruſe & de diſſimulation qui convient au héros, qu'Homère appelle par excellence πολυμήτις *; il donne à Pyrrhus ce cœur naïf & généreux de Télémaque; & Philoctète eſt un malheureux, mais un malheureux illuſtre, qui intéreſſe par ſon titre de compagnon d'Hercule, parce qu'il porte dans ſon carquois le ſort de Troie & la victoire des Grecs. D'ailleurs cette pièce n'excite dans l'ame d'autre ſentiment que la compaſſion, qui eſt naturellement douce & conforme au caractère des vieillards, car ils s'attendriſſent volontiers ſur le ſort des autres mortels. Enfin tout s'y réunit pour nous repréſenter un auteur plus qu'octogénaire, mais dont la vieilleſſe, telle que celle d'Homère, eſt une vieilleſſe digne de Jupiter.

MÉDÉE

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

Vid. argum. 432 ans avant J. C.

Cette tragédie fut repréſentée ſous l'archonte Pythiodore †, la première année de la LXXXVII. Olympiade, l'année même qui précéda la guerre du Péloponnèſe; auſſi le poëte y paroît tout oc-

* Il n'eſt pas aiſé de rendre ce terme dans toute ſa force; il ne déſigne pas ſeulement un homme qui a beaucoup d'eſprit & de prudence, comme ſon étymologie le porte, il ſignifie auſſi un homme qui ſait s'accommoder aux circonſtances.

† D'autres l'appellent Pythiodoſe.

cupé,

cupé, de piquer d'honneur les Grecs en général, & les Athéniens en particulier : ce deſſein étoit bien naturel, à la veille d'une guerre qui intéreſſoit tout la Grèce, & les Athéniens plus que perſonne. Jaſon y dit à Médée, en l'honneur de la Grèce : " Vous habitez la " Grèce & non pas un pays barbare; vous connoiſſez donc la ju- Verſ. 536. " ſtice ; vous préférez donc les Loix à la violence." N'eſt-ce pas un trait mis exprès pour attirer l'attention des Grecs, & leur faire entendre, que des peuples qui ſe piquent de juſtice ne doivent pas agir comme des barbares, & s'engager témérairement dans une guerre, dont l'iſſue ne manquera pas d'être funeſte s'ils ne ſe laiſſent conduire par l'équité ? Voilà pour toute la Grèce, pour les Athéniens en particulier ; le chœur dit à la fin du troiſième acte. " De- " ſcendans d'Erectée, peuple toûjours heureux, fils des immortels, Verſ. 824. " rejetons d'une terre ſacrée, qui n'éprouva jamais les déſaſtres de la " guerre, vous qui vous nouriſſez du plus pur lait de la ſageſſe, & " qui vous promenez avec un plaiſir toujours nouveau, ſoit dans cet " air pur, où les chaſtes Muſes placerent autrefois l'harmonie, ſoit " ſur les bords du Céphiſe, d'où l'on dit que Vénus ſouffla ſur tout " le pays, les douces haleines des vents modérés, & d'où cette Déeſſe, " couronnée de roſes, vous envoie des amours, compagnons inſé- " parables de la ſageſſe, pour vous faire produire toute ſorte de " vertus."

Si je ne craignois de m'écarter trop de mon ſujet, je me plairois à dépouiller ces deux ſtrophes des allégories charmantes, dont elles ſont voilées ; je montrerois que l'harmonie dont il s'agit ici, n'eſt pas préciſément celle qui préſide à la muſique ; c'eſt la philoſophie même qui fait règner dans l'ame ce bel accord, par lequel les vertus réunies répriment le tumulte des paſſions. Vénus ici n'eſt plus la mère de ces paſſions volages, nées pour le malheur des mortels ; c'eſt la mère de la ſageſſe, qui, par ſes belles leçons, fait germer dans le cœur la vertu, dont les Athéniens ſe piquoient ſur tous les autres peuples. Il me ſuffit d'obſerver, que le poëte n'inſiſte tant ſur l'amour de la ſageſſe, que pour faire ſentir à ſes citoyens que leur titre favori ne doit pas être celui de peuple guerrier, mais de peuple amateur de la ſageſſe, dont les douceurs mènent plus ſûrement à la vraie gloire, que les horreurs de la guerre ; je ne ſais même ſi la

ſuite

ſuite de ce chœur n'eſt pas encore une leçon indirecte, & ſi les vives peintures, ſous lesquelles il repréſente une mère qui veut égorger ſes enfans, ne peuvent pas être regardées comme le tableau d'une ville, qui ſacrifie ſes citoyens à la guerre.

Ce qu'il y a de plus remarquable pour l'hiſtoire, dans la conduite de cette tragédie, c'eſt que des deux traditions qui couroient ſur la mort des fils de Médée, le poëte choiſit celle qui ſauvoit l'honneur des Corinthiens, que les Athéniens avoient intérêt de ménager pour la guerre qui ſe préparoit. Au rapport d'Elien, quelques-uns prétendoient que c'étoient les Corinthiens qui avoient égorgé les fils de Médée, & qu'ils avoient même établi des fêtes & des expiations ſolennelles pour appaiſer leurs mânes; d'autres diſoient que c'étoit Médée qui les avoit immolés elle-même, & qui avoit inſtitué des cérémonies expiatoires; Euripide ne manque pas de ſuivre cette ſeconde opinion; car après que Jaſon a demandé à Médée ſes enfans, pour les pleurer & les enſévelir, Médée lui répond: " je n'ai garde " de te les donner, je veux les enſévelir de ma propre main après " les avoir tranſportés dans le temple de Junon, de peur que " quelqu'un de mes ennemis n'inſulte à leurs mânes & ne découvre " leur tombeau: je ferai plus; j'établirai en ce pays une fête ſolen- " nelle & des ſacrifices pour expier ce meurtre malheureux, enſuite " je me retirerai dans la terre d'Erectée."

Var. hiſt. l. V. cap. 21.

Verſ. 1380.

HIPPOLYTE.

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

Cette pièce parut trois ans après la précédente, ſous l'archonte Epaméinon *, la quatrième année de la LXXXVII. Olympiade, par conſéquent la troiſième année de la guerre du Péloponnèſe. Je n'y trouve pas d'alluſions aux affaires générales de la Grèce, mais des rapports particuliers, ſoit aux Athéniens, ſoit au poëte.

429 ans avant J. C.

Premièrement j'y vois les Athéniens & leurs orateurs caractériſés, tels qu'ils étoient du tems de Démoſthène.

" Phèdre dit; nous connoiſſons le meilleur parti, mais nous n'a-

Verſ. 380.

* D'autres le nomment Epaminondas.

" vons

" vons garde de le ſuivre, ſoit par lâcheté, ſoit par un certain plaiſir " que nous préférons à l'honneur."

Démoſthène ſe plaint par-tout, ſur-tout dans ſes Philippiques, que les Athéniens ont aſſez de ſagacité pour voir quel eſt le meilleur parti, mais qu'une inertie naturelle les empêche de le ſuivre.

La même Princeſſe dit ailleurs, " il n'y a rien qui contribue plus " au renverſement des villes & des familles, que les diſcours flat- " teurs : il ne s'agit cependant pas de dire, ce qui peut plaire da- " vantage, mais ce qui peut piquer d'une noble émulation ;" c'eſt ainſi que le même Orateur peint ſes rivaux, & en particulier Eſchine & Philoclès, comme de vils flatteurs, de lâches complaiſans, qui cherchent plus à plaire au peuple qu'à donner les conſeils les plus ſages. Verſ. 488.

Le poëte ne critique pas ſeulement l'état politique, il attaque auſſi les Philoſophes, qui n'étoient pas d'accord avec l'école de Socrate. Rien n'eſt plus vif que la ſortie qu'il fait contre les Pythagoriciens ; il eſt bon d'obſerver qu'il anticipe de beaucoup, car Pythagore n'exiſta que long-tems après Théſée ; mais c'eſt aſſez la coûtume d'Euripide, & des poëtes en général, d'uſer ainſi d'anticipation, pour rendre les choſes plus intéreſſantes. Théſée parle en ces termes au jeune Hippolyte : " fais à préſent parade *de ta frugalité* ; abſtiens- " tois de la chair des animaux ; va ſous les auſpices d'Orphée cou- " rir après une vaine fumée de ſcience ; te voilà pris ſur le fait ; je " conſeille à tout le monde de fuir de pareils ſéducteurs ; ils " cherchent à ſe faire valoir par de beaux diſcours, & ne font en effet " que des choſes honteuſes." Dans un tems où la philoſophie étoit en vigueur, & où chacun, ſuivant un préjugé trop commun, croyoit ſa ſecte la meilleure, les ſpectateurs aimoient de pareils traits, les uns parce qu'ils ſe croyoient plus parfaits que ceux qu'on critiquoit, les autres parce qu'ils étoient bien aiſes de rire aux dépens de ceux qui valoient mieux qu'eux. Verſ. 932.

Quant au poëte en particulier, je crois qu'il a voulu ſe peindre lui-même dans le caractère d'Hippolyte ; il repréſente ce prince comme un jeune homme plein de vertu, mais d'une vertu farouche, & telle que devoit être celle d'Euripide, qui n'eut pas de ſéjour plus agréable que celui d'une caverne obſcure, qu'Aulu-Gelle dit avoir Aul. Gel. l. XV. cap. 20.

vue encore de ſon tems dans l'île de Salamine; de plus Hippolyte déclame par-tout contre le ſexe, plutôt par humeur que par raiſon, comme j'aurai lieu de le montrer dans la ſuite; enfin ce jeune héros fait ſes adieux à la jeuneſſe d'Athènes, du ton, dont Euripide, qui ſe piquoit de vertu & de chaſteté, auroit ſans doute fait les ſiens, quand les infidélités de ſa femme Chérina l'obligèrent à s'exiler lui-même: " Chers compagnons de ma jeuneſſe, faites-mois vos adieux; " conduiſez-moi hors du pays, mais ſachez, quoiqu'en diſe mon " père, que vous ne trouverez jamais perſonne plus chaſte que moi." A la fin de la pièce Théſée s'adreſſe ainſi à la ville d'Athènes: " Ville conſacrée à Minerve, quel citoyen tu perds en moi. . . . " Ah! Vénus, que je me rappellerai ſouvent les maux que tu me " fais." N'eſt ce pas l'expreſſion même du cœur d'Euripide, quand il prit le parti de ſe retirer chez Archelaüs.

L. Greg. Giral. in vit. Eurip.

Verſ. 1459.

LES SUPPLIANTES,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

Le Scholiaſte date cette pièce de l'archontat d'Antiphon, la troiſième année de la xc. Olympiade, qui répond à la quatorzième année de la guerre du Péloponnèſe, *dans le tems*, ajoute-il, *où les Argiens & les Lacédémoniens s'envoyérent mutuellement des députés pour faire alliance enſemble*; Thucidide rapporte, que cette même année les Lacédémoniens remportèrent une victoire ſignalée ſur les Argiens: cela poſé, les Athéniens voulurent ſans doute profiter de l'occaſion pour gagner les Argiens, & c'eſt-là probablement, comme l'obſerve auſſi le père Brumoi, le ſecret politique de cette tragédie, qui tend à détourner ce peuple de faire aucun traité avec les Lacédémoniens, ennemis d'Athènes. Le poëte s'y prend avec art pour remplir ſon deſſein; il choiſit pour ſon ſujet une des démarches les plus glorieuſes pour les Athéniens, & qui étoit en quelque façon l'époque de leur alliance avec les Argiens. Adraſte, roi d'Argos, irrité contre Créon, qui étoit depuis peu roi de Thèbes, ſe trouvoit trop foible pour ſe venger avec ſes ſeules forces; il prend le parti d'aller à Eleuſine, ville de l'Attique; il eſt ſuivi des mères & des femmes qui avoient perdu leurs fils ou leurs maris au ſiége de Thèbes:

418 ans avant J. C.

Thucyd. l. V.

Theâtre des Grecs, t. 11.

bes : ils viennent ſupplier Théſée, roi d'Athènes, de prendre les armes en leur faveur, & ſur-tout de faire inhumer dans ſes états tant d'illuſtres morts, à qui on refuſoit la ſépulture dans le pays de Thèbes. Théſée prend leur défenſe & ſe charge de faire rendre les derniers devoirs à ces malheureux ; voilà donc une alliance très-ancienne, jurée entre Adraſte & Théſée, tous deux ancêtres des deux peuples dont il s'agit. Quel en eſt le motif ? La religion priſe dans le point le plus ſenſible aux payens ; c'eſt un refus de ſépulture, on ſait qu'ils ne connoiſſoient pas de plus grand affront.

Le détail n'eſt pas moins adroit. Le poëte profite de tout, pour rappeler cette ancienne alliance, & relever le mérite d'Athènes. Dans un entretien d'Adraſte avec Théſée, Adraſte prévient une objection dont la réponſe eſt flatteuſe pour les Athéniens. " Vous " me demanderez peut-être, dit-il, pourquoi je n'ai pas plutôt re- Verſ. 184.
" cours au Péloponnèſe, je vais vous en dire la véritable raiſon. " Les villes de cette province ſont foibles & peu conſiderables ; il n'y " a que la vôtre qui puiſſe former une pareille entrepriſe : elle a " coûtume de jeter un œil de compaſſion ſur les miſères des autres, " & elle vous a pour chef, prince auſſi eſtimable pour votre pru- " dence, qu'aimable pour votre jeuneſſe." Ce langage étoit bien doux pour un peuple rival des Lacédémoniens, qui dès le tems de Théſée ſe voyoit le premier peuple de la Grèce, tandis que toutes les villes du Péloponnèſe, ſans excepter Lacédémone, ne méritoient pas d'entrer en comparaiſon. Je crois même que la manière dont il relève la prudence de Théſée, malgré ſa jeuneſſe, tend à flatter les généraux Athéniens, & ſur-tout Alcibiade qui étoit à la fleur de l'âge ; car ce ne fut que trois ans après, qu'il encourut la diſgrâce de ſa patrie. Je ſoupçonnerois auſſi volontiers que l'énumération qu'Adraſte fait des généraux qui avoient combattu devant Thèbes, a trait à des particuliers qui vivoient encore, ou à quelques-uns de ceux qui avoient péri depuis le commencement de la guerre : ce qui m'engageroit à le croire, c'eſt que ces portraits ſont tous différens de ceux qu'Eſchyle fait des mêmes héros dans ſa tragédie *des ſept devant Thèbes*. Or ſi ces portraits étoient conformes à l'hiſtoire, ils ſeroient les mêmes dans les deux poëtes. Il y a toute apparence que l'un & l'autre ont fait leurs caractères d'après nature, ſur des héros

connus de leur tems. Il eſt vrai que l'hiſtoire ne fournit aucune lumière pour expliquer l'allégorie.

Enfin, pour l'exécution parfaite de ſon plan, Euripide termine ſa pièce par l'entremiſe de Minerve. Cette Déeſſe tutélaire d'Athènes, toûjours jalouſe de la gloire de ſon peuple, ſe montre tout-à-coup à Théſée, quand il eſt prêt de ſe ſéparer d'Adraſte, & lui adreſſe ces paroles: " Théſée, prête l'oreille aux paroles de Minerve, & ap- Verſ. 1183. " prends ce que tu as à faire. Ne livre pas ſi aiſément les cendres " des morts aux Argiens, pour les reporter dans leur pays; reçois " auparavant un ſerment, en récompenſe de tes peins & de celles de " ta ville. Qu'Adraſte, comme roi & ſouverain, jure pour toute " l'Argolide, que jamais les Argiens ne porteront la guerre dans ce " pays, & qu'ils réſiſteront même à ceux qui voûdroient l'attaquer. " Si jamais ce ſerment eſt violé, que toute l'Argolide périſſe impitoy- " ablement!" Pouvoit-on trouver un motif plus puiſſant pour diſſuader l'alliance des Argiens avec les Lacédémoniens? Enſuite la Déeſſe, après avoir preſcrit les cérémonies qui doivent accompagner le ſerment, dit aux fils de morts: " Pour vous, dans un âge plus " avancé, vous vous emparerez de Thèbes, en vengeance de la Verſ. 1214. " mort de vos pères. . . . . & vous deviendrez célèbres dans toute " la Grèce, ſous le nom d'*Epigones*." En effet, on appela ainſi les fils des ſept généraux tués devant Thèbes, qui dix ans après reprirent cette ville ſous la conduit d'Alcméon. Mais le poëte porte ſes vues plus loin; il veut intéreſſer les Argiens qui vivoient de ſon tems, en leur rappelant que ce ſerment de leurs ancêtres les engage eux-mêmes, & que deſcendans directs de ces illuſtres *Epigones*, ils ſont tenus au même ſerment, s'ils ne veulent courir le riſque de la punition réſervée aux infracteurs.

Des trente-trois pièces qui nous reſtent du théâtre Grec, il n'y a que ces ſix dont j'aie trouvé des dates certaines; cependant, comme les autres renferment des alluſions à l'hiſtoire de leur tems, dont quelques-unes ſont ſi ſenſibles qu'il ne manque qu'une date fixe pour ſe décider abſolument, je vais expoſer mes conjectures ſur quelques-unes des tragédies dont je n'ai point encore parlé.

SECONDE PARTIE.

Allusions fondées sur des conjectures.

PROMÉTHÉE,

Tragedie d'Eschyle.

NOUS apprenons de Sophocle, que le territoire de Colone étoit consacré à Prométhée; & son Scholiaste remarque d'après Apollodore, que dans l'Académie, Prométhée étoit honoré avec Minerve, aussi-bien que Vulcain; qu'il avoit un temple dans le bois de la Déesse, & qu'à l'entrée on trouvoit une ancienne base sur laquelle étoient élevées la statue de Prométhée & celle de Vulcain. Prométhée étoit représenté plus vieux, avec un sceptre en la main droite; Vulcain paroissoit plus jeune. Ce trait est appuyé du témoignage de Pausanias, qui dit que Prométhée avoit un autel dans l'Académie même, & qu'on avoit institué en son honneur, des jeux qui consistoient à courir depuis cet autel jusqu'à la ville, avec des flambeaux qu'il falloit conserver allumés. Les Athéniens avoient donc mis Prométhée au nombre des Dieux; aussi Eschyle avoit-il composé en son honneur trois tragédies, qui renfermoient les trois circonstances intéressantes de sa vie, & qui furent jouées probablement dans quelques-unes de ses fêtes. Il y a toute apparence aussi que jointes à une pièce satyrique, elles formèrent une tétralogie. La première étoit intitulée *Prométhée dérobant le feu céleste* [a]; la seconde, *Prométhée attaché sur le mont Caucase* [b], c'est celle qui nous reste aujourd'hui; la troisième, *Prométhée detaché par Hercule* [c]. Il falloit que les sujets tirés de l'histoire de Prométhée, plussent singulièrement aux Athéniens. Le supplice de Prométhée fut aussi traité par Sophocle, qui mettoit la scène en Colchide, & par Euripide, qui ne désignoit aucun lieu: ces deux pièces n'existent plus; il seroit curieux de voir comment ces deux poëtes s'y étoient pris; peut-être que leur manière éclairciroit ou justifieroît celle d'Eschyle, qui paroît aujourd'hui si singulière.

In Oedip. Colon. v. 55. Sophocl. schol. ad loc. cit.

In Attic.

[a] Προμηθεὺς πυρφόρος.
[b] Προμηθεὺς δισμώτης.
[c] Προμηθεὺς λυόμενος.

Vid. Argum.

Des trois tragédies d'Eschyle, il ne nous reste donc que la seconde,

dont le ſujet eſt traité d'une façon fort éloignée de nos mœurs ; mais il faut obſerver qu'elle parut dans des cérémonies de religion, & qu'ainſi elle peut bien renfermer des alluſions à des myſtères que nous ne connoiſſons plus. Cela poſé, on n'eſt plus choqué de voir Vulcain, dieu ſubalterne, réſiſter ſi opiniâtrement à l'ordre que lui donne Jupiter, d'attacher Prométhée : on lit, dans l'hiſtoire fabuleuſe, que Prométhée & Vulcain étoient deux divinités amies, qui avoient un culte commun, comme j'ai obſervé plus haut : au contraire, on ſait gré au poëte de n'avoir pas choqué les idées du peuple, ſur un point où on ne peut trop ménager ſa foibleſſe. Si on ne ſaiſit pas de même les autres allégories, c'eſt que le culte des dieux de l'Antiquité, ſur-tout de ceux qui n'étoient que demi dieux, renfermoit des cérémonies qui ſont aujourd'hui inexplicables, parce qu'elles avoient rapport à des circonſtances de leur vie qui ſont abſolument inconnues : or, à bien examiner ce qui donne un air ſi ſingulier à la tragédie d'Eſchyle, on trouveroit peut-être que ce ſont des alluſions aux myſtères des fêtes de Prométhée.

Indépendamment de la religion, le poëte avoit des vues particulières, qui touchoient à des raiſons politiques. Il ſe déchaîne par-tout contre la tyrannie, & ſur-tout contre les nouveaux tyrans : " Tout
Verſ. 55. Verſ. 223. Verſ. 930. " homme, dit-il, dont la tyrannie commence, eſt dur & intraitable. " . . . C'eſt un mal inſéparable de la tyrannie, que de ſe méfier de " ſes amis. . . . Je me ſouviens d'avoir déjà vû chaſſer du ciel deux " tyrans." Suivant le Scholiaſte, ces deux tyrans étoient Ophion & Saturne ; mais ne pourroit-on pas croire auſſi que c'eſt une alluſion à l'expulſion de Piſiſtrate & à la mort d'Hipparque ſon fils, dont le reſſouvenir devoit flatter les Athéniens, qui dreſſèrent des ſtatues à leurs libérateurs, Harmodius & Ariſtogiton ?

An. 1. Olymp. LXVI. 516 ans avant J. C. Thucyd. l. VI.

S'il étoit de mon ſujet de relever les anachroniſmes dont cette
Verſ. 633. pièce eſt remplie, j'obſerverois qu'il fait dire à Io, que ſon père Inachus avoit envoyé conſulter la Pythie & l'oracle de Dodone ; cependant l'une & l'autre n'exiſta que long-tems après l'aventure d'Io. Il donne aux différens pays, où elle doit arriver dans le cours de ſes voyages, les noms qu'ils n'eurent que dans la ſuite ; &, à la fin, le
Verſ. 861. chœur débute par cette maxime : " Certes, qu'il y avoit de ſageſſe " dans le cœur de celui qui dit le premier qu'il faut chercher pour " le

" le mariage un parti convenable, & qu'on ne doit ſe laiſſer éblouir " ni par la richeſſe, ni par la naiſſance." C'eſt préciſément l'amplification du mot de Pittacus, *choiſiſſez une femme ſuivant votre état* *: or Pittacus mourut la troiſième année de la LII. Olympiade, plus de douze cents ans après Inachus †. Les poëtes ſe permettent les anachroniſmes, à la vérité avec plus de ménagement que ne fait Eſchyle, pour rapprocher des circonſtances qui rendent le récit plus intéreſſant ; par cette ſupercherie ingénieuſe, ils ne font illuſion qu'au peuple, les gens inſtruits ne prennent point le change.

* Τὴν κατὰ σαυτὸν ἔχε. 570 ans avant J. C.

LES SEPT DEVANT THÉBES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

Le ſujet de la pièce eſt le ſiége de Thèbes, par les ſept princes conjurés ; Pauſanias fait, ſur ce nombre, une remarque qui prouve la haute eſtime qu'on avoit pour Eſchyle: " Il y eut, dit-il, " un bien plus grand nombre de capitaines, qui vinrent d'Argos, de " Meſſène & d'une contrée de l'Arcadie; mais les Argiens eux-" mêmes ont ſuivi ce nombre, ſur la parole d'Eſchyle, qui les a " ainſi reduits." Dans l'énumération des tragédies de ce poëte, dont les noms ſe ſont conſervés, il s'en trouve trois qui avoient ſans doute précédé celle-ci, *le Sphinx*, *Laïus*, *Oedipe*. J'ai déjà obſervé, dans l'examen du *Prométhée*, qu'Eſchyle avoit emprunté trois ſujets tragiques de la ſeule hiſtoire de ce héros, mis au nombre des dieux ; il en tire quatre de la vie d'Oedipe, &, dans la ſuite, trois autres roulent ſur la famille d'Agamemnon. Dans ces premiers tems, la nouveauté des ſujets piquoit tellement la curioſité des ſpectateurs, qu'ils n'étoient pas fâchés de voir, en quelque façon, épuiſer la matière. Ce goût changea dans la ſuite, & s'il ſe trouve, dans Sophocle, deux pièces ſous le nom d'*Oedipe*, &, dans Euripide, deux autres ſous le nom d'*Iphigénie*, les poëtes, bien loin d'épuiſer leurs ſujets, omettent des circonſtances qui donneroient matière à d'autres tragédies.

In Corinth.

† On fait vivre Inachus dix huit cents quarante-deux ans avant J. C. par conſéquent douze cents ſoixante-dix ans avant la mort de Pittacus.

La

La tragédie des *Sept devant Thèbes* n'a pas de date certaine, tout ce qu'on ſait (& Plutarque eſt mon garant), c'eſt qu'elle parut du vivant d'Ariſtide, probablement avant ſon exil; or il fut exilé la ſeconde année de la LXXIV. Olympiade, & Eſchyle, ſelon la chronique d'Eusèbe, donna ſa première pièce la ſeconde année de la LXXI: cette pièce doit donc avoir paru dans l'eſpace de ces douze ans. Ainſi c'eſt la plus ancienne de celles qui reſtent, puiſque ſa repréſentation précéda la bataille de Salamine, & que la tragédie *des Perſes*, la plus ancienne des cinq autres, ne fut jouée que huit ans après cette bataille. Il y a plus, l'attention particuliere qu'on fit à Ariſtide, me feroit croire qu'elle parut peu de tems après la bataille de Marathon, peut-être l'année ſuivante, où Ariſtide fut Archonte, c'eſt-à-dire, la quatrième année de la LXXII. Olympiade. Dès-lors les deux premiers actes deviennent bien plus intéreſſans; les plaintes des jeunes Thébaines, qui forment le chœur, & qui s'expriment ſi vivement, tantôt ſur les approches de la guerre, tantôt ſur les horreurs qu'elle amène avec elle, ne ſont plus un lieu commun; c'eſt le tableau fidèle des alarmes des Dames Athéniennes, quand elle virent l'armée de Darius deſcendre dans les plaines de Marathon: ce n'eſt plus Thèbes qui court riſque, c'eſt Athènes; ce ne ſont plus des étrangères qui ſe plaignent, ce ſont des citoyennes qui tremblent pour leur patrie.

In Ariſtid. vitâ.

483 ans avant J. C.

495 ans avant J. C.

489 ans avant J. C.

Par la même ſuppoſition, le troiſième acte, qui eſt lui ſeul preſqu'auſſi long que le reſte de la pièce, dut être plus intéreſſant pour les ſpectateurs, qu'il ne l'eſt aujourd'hui pour les lecteurs; car les marques caractériſtiques que le poëte donne à chacun des héros qui devoient attaquer une des portes de Thèbes, déſignoient ſans doute, en tout ou en partie, des perſonnages connus, & qui peut-être vivoient encore. Cette idée eſt fondée premièrement ſur ce qu'Euripide dans ſes *Suppliantes*, comme je l'ai remarqué, donne à ces mêmes généraux, des traits tous différens; d'où l'on peut conclure que l'un & l'autre ont pris la liberté de peindre leurs héros comme ils ont jugé à propos, pour des raiſons particulières. D'ailleurs on lit dans Plutarque, que tout le monde reconnut Ariſtide au tableau que le poëte fait du divin Amphiaraüs, & qu'on jeta les

In Ariſtid. vitâ & in Apopht.

yeux

yeux ſur lui, comme ſur le ſeul qui méritât un ſi bel éloge; quand le courier vint à dire : " Il n'a ſur ſon bouclier aucune marque de " diſtinction, car il n'eſt pas jaloux de paroître homme de bien ; il " veut l'être en effet, & il port au fond de ſon cœur, une ſource " féconde, d'où ſortent les conſeils ſalutaires à la Grèce." Les ſpectateurs étoient accoutumés à ces allégories & y prenoient plaiſir ; auſſi les Athéniens faiſoient un cas ſingulier de cette pièce, à en juger par ce qu'Ariſtophane fait dire à Eſchyle dans la ſcène de la comédie des *Grenouilles*, où ce poëte, en préſence de Bacchus, diſpute à Euripide la gloire du théatre.

EURIPIDE.

Comment vous y êtes-vous pris pour rendre vos citoyens ſi braves? Verſ. 1051.

ESCHYLE.

Par une pièce qui ne reſpiroit que la guerre.

EURIPIDE.

Laquelle?

ESCHYLE.

Mes Sept devant Thèbes. Nul ſpectateur n'en ſortit qu'avec la fureur de la guerre dans le ſein.

Cette pièce auroit-elle produit un effet ſi merveilleux, ſi elle n'eût renfermé des traits particuliers, qui en rapprochoient le ſujet des circonſtances préſentes ?

AJAX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Une des choſes qui frappent le plus dans cette tragédie, c'eſt la diſpute qui s'y élève au ſujet des funérailles du héros. Il paroît d'abord que le ſujet de la pièce n'étant rien autre choſe que la fureur d'Ajax, la pièce doit finir quand le héros n'eſt plus : or il ſe tue au commencement du quatrième acte, ainſi la ſuite paroît d'abord étrangère. Et en effet, pluſieurs critiques ont prétendu trouver dans

cette pièce, une duplicité d'action: cependant, à bien examiner, la pièce ne doit pas finir à la mort du héros: car la privation du tombeau étoit alors une peine plus grande que la mort même: ainſi, comme Agamemnon paroiſſoit réſolu de refuſer la ſépulture à Ajax, il falloit, pour la ſatisfaction des ſpectateurs & pour celle des deſcendans du héros, que le poëte levât tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſes funérailles; il a même l'art de préparer cette ſuite par la ma-
Verſ. 841. nière dont il le fait parler, dès qu'il a conçu la réſolution de ſe tuer lui-même. " Envoyez-moi, dit Ajax, quelqu'un qui apprenne à " Teucer la nouvelle de ma mort, afin que quand j'aurai tranché le " fil de ma vie, il faſſe tranſporter mon corps, de peur que, ſi j'étois " auparavant aperçu de mes ennemis, ils ne me jetaſſent pour ſervir " de proie aux chiens & aux vautours." Par ces mots, le poëte lie les deux derniers actes à l'action principale. Il falloit bien voir exécuter les dernières volontés d'Ajax, &, pour conſoler les ſpectateurs de la triſte fin du héros, lui faire rendre les derniers honneurs, malgré la réſiſtance de ſes ennemis.

D'ailleurs, comme on ne peut refuſer à Sophocle la gloire d'avoir entendu l'art du théâtre mieux que perſonne, l'eſpèce de néceſſité où il ſe met, de donner à l'action de ſa tragédie une duplicité au
Thucyd. l. 1. moins apparente, doit faire croire qu'il avoit un puiſſant motif pour en uſer ainſi. Or je trouve, dans l'hiſtoire, qu'il ne fut pas permis d'enterrer Thémiſtocle dans l'Attique, parce qu'il avoit été exilé pour crime de trahiſon; & ce qui rend Thémiſtocle plus ſemblable à
Ibid. Ajax en cette rencontre, c'eſt que ce fut par ſon ordre exprès que ſes parens enterrèrent ſon corps dans l'Attique, à l'inſu des Athéniens: c'eſt préciſément ce qui ſe paſſe dans la tragédie de Sophocle, où Ajax demande à être enterré à l'inſu de ſes ennemis. Il ſemble donc aſſez vraiſemblable que le poëte a eu en vue ce refus, qui excitoit
Verſ. 1069. ſans doute les plaintes de la famille de Thémiſtocle. Il fait parler Ménélas avec la dernière dureté, pour faire ſentir aux ſpectateurs
Verſ. 1338. combien il eſt inhumain de porter le reſſentiment juſqu'après la mort; & il ſuppoſe qu'Ulyſſe, qui étoit le plus intéreſſé des Grecs à ſévir contre Ajax, eſt le premier à calmer Ménélas & Agamemnon: par-là il veut repréſenter aux Athéniens qu'on doit pardonner aux criminels, au moins après leur mort, ſur-tout quand ils ont des qualités qui parlent pour eux, & qu'ils ſe ſont diſtingués par des actions glorieuſes

glorieuſes à la patrie, comme Teucer & Ulyſſe ſe font entendre d'Ajax, & comme les Athéniens ne pouvoient le nier de Thémiſtocle. Au reſte, je ne propoſe ce ſentiment que comme un moyen de prouver l'unité d'action, & comme une conjecture qui n'eſt pas oppoſée à la vérité hiſtorique, puiſque Thémiſtocle mourut la troiſième année de la LXXVIII. Olympiade: or Sophocle avoit remporté le prix de la tragédie quatre ans auparavant, ainſi il étoit dès-lors un poëte illuſtre. 466 ans avant J. C.

E'LECTRE,

TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

Il n'y a guère, dans l'antiquité, de récit plus intéreſſant que celui que le poëte fait ici de la mort pretendue d'Oreſte, dans les jeux Pythiques; outre que l'expreſſion en étoit admirable, & que jamais la peinture n'a employé des couleurs plus vives, il rapproche les tems avec un art qui ſéduit l'eſprit des ſpectateurs, juſqu'a leur faire oublier la diſtance réelle. Pénétrés des mêmes ſentimens qu'Electre ils tremblent pour Oreſte, & cette douce ſéduction eſt produite par le choix des circonſtances, qui ſont les mêmes que celles qui s'obſervoient dans ces jeux au tems où Sophocle écrivoit, ce qui donne au récit un air de vraiſemblance. Un héraut proclame les jeux, les combattans ſe préſentent à la barrière, &, pour la ſatisfaction des ſpectateurs, il ſe trouve au nombre de ces illuſtres rivaux *un citoyen de la divine Athènes*. Les juges tirent les places au ſort, les chars ſe rangent, les trompettes ſonnent, les combattans partent; dès-lors ce n'eſt plus un récit, c'eſt un tableau vif & fidèle de toutes les évolutions ordinaires en pareil cas: un accident met les chars en déſordre, tous ſont renverſés; un ſeul échappe, c'eſt celui du jeune Athénien, ſeul capable de diſputer le prix à Oreſte, dont il triomphe en effet, puiſqu'Oreſte eſt ſuppoſé périr. Quelle adreſſe pour tourner cette fiction toute à la gloire de ſes auditeurs! pareils traits charmoient les ſpectateurs, & ne contribuoient pas peu aux ſuccès de la pièce; car un peuple délicat, comme les Athéniens, n'étoit pas moins gagné par la fineſſe, que forcé par les grandes paſſions. Verſ. 684.

Je ſais bien qu'on blâme ici l'anachroniſme, parce que les jeux Pythiques ne furent inſtitués que près de ſix cents ans après Oreſte; Ariſtote lui-même en paroît choqué: " Le poëte, dit-il, doit tâcher " de ne rien mettre dans ſon ſujet, qui n'ait ſa raiſon, & ſi cela eſt " entièrement impoſſible, il faut que ce qu'il y a déraiſonnable " ſoit hors du ſujet, comme dans l'OEdipe, l'ignorance où eſt " ce Prince, de la manière dont Laïus a été tué; cela ne doit " pas ſe trouver dans tout ce qui paroît ſur le théâtre, & qui fait le " corps de l'action, comme dans l'Electre, où l'on vient annoncer " la nouvelle de la mort d'Oreſte, qui s'eſt tué dans les jeux Py- " thiques." A bien examiner les paroles d'Ariſtote, ſon reproche ne tombe pas ſur l'anachroniſme, mais ſur ce que le récit de la mort d'Oreſte, qui n'eſt qu'une pure fiction, fait partie de l'action. Comment Sophocle, qui ſe pique de régularité, a-t-il pu pécher contre un principe ſi bien fondé? Il a voulu profiter d'une erreur aſſez ordinaire au peuple, qui, peu inſtruit de la vérité hiſtorique des faits, ſuppoſe les évènemens éloignés d'une antiquité à peu près égale: il n'y avoit que les ſavans qui ſuſſent la véritable époque de la mort d'Oreſte & de l'inſtitution des jeux Pythiques; mais comme les ſavans ne vont point au théâtre pour apprendre l'hiſtoire, ils pardonnent aux poëtes ces fautes de chronologie quand elles ſont cachées avec art, & que les agrémens de la fiction, dédommagent de la vérité.

De Poëtic. c. 25. trad. de M. Dacier.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

A la tête des tragédies de Sophocle, ſe lit une épigramme de Dioſcoride, qui finit par ces mots; *l'Antigone & l'Electre ſont des chef-d'œuvres*, & le grammairien Ariſtophane rapporte, que *les Athéniens furent ſi ſatisfaits de la tragédie d'Antigone, que pour récompenſer le poëte ils lui donnèrent la prêture de Samos.* Je croirois que ce qui flatta ſi ſenſiblement un peuple républicain, & par conſéquent jaloux de ſa liberté, ce furent les maximes qui s'y débitent contre la tyrannie, & la manière dont eſt peinte la cruauté d'un tyran, qui oublie les ſentimens de la Nature, juſqu'à n'être pas touché de l'aveu que lui fait un fils, qu'il va périr ſi ſon père ne rétracte ſes ordres.

In Argum.

Créon,

Créon, roi de Thèbes, avoit condamné Antigone à être enterrée toute vive ; Hémon ſon fils, qui aimoit cette Princeſſe, déclare à ſon père qu'il ne pourra ſurvivre ; l'ordre du père s'exécute cependant, & bientôt un courier vient annoncer qu'Hémon expire près du corps d'Antigone.

Outre le plaiſir que cette pièce dut faire aux Athéniens, comme à un peuple ennemi des tyrans, on peut encore regarder le caractère de Créon comme fait ſur celui de quelque particulier qui jouoit alors un rôle important. Ariſtophane, dans ſa comédie *des Chevaliers*, met ſur la ſcène un certain Cléon, qui de fils de corroyeur étoit devenu tout puiſſant dans la république : Thucydide nous apprend, que ce même Cléon avoit trouvé le moyen de ſe faire écouter du peuple plus efficacement que perſonne : l'idée du caractère de Créon pourroit être priſe de celui de Cléon, d'autant plus que Creon eſt ici plus dur & plus farouche que dans la tragédie *d'Oedipe Tyran*, où Sophocle lui fait jouer auſſi un perſonnage. Je ne trouve pas dans l'hiſtoire de preuves aſſez fortes pour appuyer ma conjecture ; ſi elle étoit juſte on conviendroit peut-être, que le caractère de Créon, qui révolte aujourd'hui à cauſe de ſa dureté, dut faire alors le plus grand effet à cauſe de la reſſemblance, & que les Athéniens, attendris par les larmes d'Antigone & d'Iſmène, furent conſolés par le plaiſir ſecret de la ſatyre.

Thucyd. l. III.

Conjectures ſur EURIPIDE.

Il ne me reſte plus qu'à expoſer mes conjectures ſur quelques tragédies d'Euripide ; avant que d'entrer dans ce détail ; je vais faire mes obſervations ſur des traits répandus dans toutes ſes pièces, qui ſervent à le faire connoître en particulier, car il s'eſt peint lui-même. On y découvre trois marques diſtinctives de ſon caractère : l'amour pour la patrie ; le goût pour la philoſophie, & l'antipathie pour les femmes ; de ces trois qualités la première lui eſt commune avec les deux autres tragiques : ils paroiſſent tous trois occupés de la gloire d'Athènes, & il n'y a pas d'occaſion dont ils ne profitent pour l'illuſtrer ; mais il faut dire à la louange d'Euripide, que ſur ce point il a été encore plus loin que les deux autres, puiſqu'il y a pluſieurs de ſes pièces qui ſont uniquement à l'honneur d'Athènes,

telles que *les Phéniciennes, les Suppliantes, les Héraclides, les fureurs d'Hercule, l'Electre,* ſi elle eſt de lui ; & parmi celles dont on n'a que des fragmens, il s'en trouve une ſous le nom *d'Erectée,* qui avoit ſans doute le même objet.

Pour les deux qualités qui lui ſont particulières, j'en trouve les raiſons dans l'hiſtoire de ſa vie ; ſon goût dominant pour la philoſophie, ſe manifeſte, tantôt par des alluſions aux ſyſtèmes de phyſique, tantôt par des dialogues dans les principes de quelque doctrine particulière, tantôt, enfin par les maximes de morale qu'il débite, ou plutôt qu'il prodigue par-tout. Il devoit aimer la phyſique, puiſqu'il avoit été diſciple d'Anaxagore, ſi connu par ſes découvertes : il avoit même fait, ſous le nom *de Ménalippe,* une tragédie, où il expoſoit le dogme de ce philoſophe ; Denys d'Halicarnaſſe nous en a conſervé un morceau, où Ménalippe s'exprime en ces termes : " ce n'eſt pas moi qui
De Fig. l, 1. " parle ici, je répète ce que j'ai appris de ma mère : autrefois le ciel & " la terre ne formoient qu'un même corps : après avoir été ſéparés " l'un de l'autre, ils ont produit les êtres que nous voyons aujour- " d'hui, les arbres, les oiſeaux, les animaux terreſtres, les poiſſons, " les hommes même :" cette penſée eſt celle d'Anaxagore, qui diſoit, que *tout étoit en tout, mais qu'il avoit été partagé** : on lit auſſi dans Strabon †, qu'Anaxagore eut pour diſciples Archelaüs & le poëte Euripide.

De plus, le même poëte, ſoit pour ſuivre ſon goût, ſoit pour flatter la partie inſtruite de ſes ſpectateurs, fait quelquefois dialoguer ſes perſonnages en vrais philoſophes ; ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt qu'on retrouve dans pluſieurs de ſes pièces les maximes d'Epicure & de Zénon, quoiqu'il ait précédé l'un de quatre-vingt-deux ans, & l'autre de plus de cent ans : ne croioit-on pas entendre Epicure même, quand Hercule dit : " Tout homme doit mourir ;
In Alceſtid. verſ. 782. " il n'y a pas de mortel qui ſoit sûr de vivre le lendemain : le cours " du haſard eſt inconnu ; on ne peut le deviner ni par inſtruction, " ni par art : retenez donc bien la leçon que je vais vous donner : " prenez du bon tems, faites bonne chère, ſongez que vous n'êtes " maître que de l'inſtant préſent, le haſard l'eſt des autres : que

* Ὁμοῦ πάντα χρήματα. † Lib. XV. p. 645.

" Vénus

" Vénus ſoit pour vous la divinité la plus reſpectable, comme elle " eſt la plus aimable & la plus complaiſante ; laiſſez aller le reſte, " & ſuivez mes leçons ſi vous les trouvez bonnes." Dans la même pièce le chœur s'exprime en ces termes ſur *la néceſſité* ou *le fataliſme*. Verſ. 962.

" Je me ſuis élevé juſqu'au ſanctuaire des Muſes, & après avoir " peſé bien des principes différens, je n'ai trouvé rien de plus " puiſſant que *la néceſſité* ; elle triomphe des enchantemens qu'Or- " phée a laiſſé par écrit ſur les tablettes de Thrace ; elle triomphe " des ſecours qu'Apollon a donnés par tradition aux enfans d'Eſ- " culape, comme un remède contre les maux des mortels ; c'eſt la " ſeule divinité * dont on ne puiſſe aborder, ni les autels ni la " ſtatue ; elle ne ſe laiſſe pas gagner par les ſacrifices ; reſpectable " déeſſe ne me fais pas reſſentir ta puiſſance plus que tu n'as fait " juſqu'à préſent ; c'eſt par toi que Jupiter exécute tout ce qu'il a " réſolu ; ta force triomphe du fer des Chalybes, & quelque ri- " gides que ſoient tes décrets, tu ne ſais pas les rétracter."

Cela donne lieu de croire que ces principes étoient fort anciens parmi les Athéniens, & qu'Epicure & Zénon n'ont fait que les rajeunir, pour ainſi dire, & en former un corps de doctrine.

Une choſe qui frappe encore ſingulièrement dans Euripide, ce ſont des maximes de morale plus fréquentes, plus longues, & plus détachées que dans les deux autres tragiques. Eſchyle n'emploie guère que de courtes réflexions, & Sophode fait rentrer ſes maximes dans le corps même du dialogue. Il paroît qu'Euripide, né ſérieux & vertueux par principes, prit, & par nature, & par habitude, le goût de ſon ſiècle, qui étoit tourné à la morale, à cette partie de la philoſophie, où Socrate fit des progrès plus ſûrs & plus rapides qu'aucun de ſes prédéceſſeurs : je ne veux pas inférer de-là, comme quelques-uns, qu'Euripide ait reçu de Socrate des leçons de morale ; le philoſophe étoit plus jeune d'onze ans que le poëte ; d'ailleurs la morale eſt ſi naturelle à Euripide, qu'il paroît ne l'avoir tirée que de ſon propre fonds. Diog. Laërt. in vit. Soc.

Je ne ſerai pas auſſi indulgent ſur ſes déclamations contre les femmes ; je conviendrai qu'elles ſont trop fréquentes, ſouvent ou-

* On lit effectivement dans Pauſanias *(in Corinth.)* qu'on ne pouvoit approcher de l'autel *de la Néceſſité.*

trées,

trées, & preſque toûjours déplacées; il faudroit en quelque façon copier toutes ſes pièces, pour montrer qu'il les cenſure à tout propos; je me contenterai d'en citer un exemple: " Grand Jupiter, " dit Hippolyte, pourquoi as-tu mis au jour les femmes, ce ſexe " perfide & pernicieux? Si tu voulois peupler le monde il n'étoit " pas néceſſaire d'employer leur miniſtère, il valoit bien mieux que " les mortels allaſſent dans les temples porter des offrandes d'airain, " de fer ou d'or, & qu'ils en rapportaſſent des enfans pour récom- " penſe." Le reſte du monologue eſt un détail fort long des maux que le ſexe fait aux hommes; il le peint ſous les couleurs les plus noires, & il en vient juſqu'à dire, que *c'eſt toujours faute d'eſprit qu'une femme eſt ſans malice*; ce morceau, dans l'original, eſt écrit divinement, mais à le bien examiner c'eſt plutôt la déclamation d'un rhéteur oiſif, qu'une ſcène tragique, où tout doit être, ſoit en action, ſoit en nobles ſentimens; il eſt vrai qu'il met cette belle morale dans la bouche d'Hippolyte, à qui il donne, comme je l'ai déja remarqué, une humeur un peu farouche, & telle probablement qu'il l'avoit lui-même; quoi qu'il en ſoit, je crois apercevoir la raiſon de ces déclamations; Aulu-Gelle & Diogène-Laërce, prétendent qu'il eut tout-à-la-fois deux femmes qui le chagrinèrent beaucoup, & que même l'infidélité de Chéſina, l'une d'elles, le força à s'exiler chez Archelaüs; en ce cas le poëte, doublement mécontent, conçut contre tout le ſexe une averſion, qui ne finit qu'avec la vie; d'autres au contraire, & en particulier Athénée, diſent qu'Euripide étoit paſſionné pour les femmes; or je prétends que ces deux extrémités ont dû naturellement produire le même effet; dans le premier cas le poëte a ſuivi ſa mauvaiſe humeur, dans le ſecond il a voulu cacher, ſous le voile de la ſatyre, une paſſion qui faiſoit rougir ſa philoſophie; tel eſt le caractère de l'homme, il s'irrite contre le vice qu'il ne peut combattre, & l'amour propre, toujours ingénieux à ſe flatter, ſe dédommage par la théorie de ce qu'il perd par la pratique.

In Hyppolit. verſ. 616.

Verſ. 643.

Lib. XIII. cap. 10.

Après ces réflexions, que j'ai cru néceſſaires pour faire connoître le caractère particulier du poëte, & rendre raiſon du goût qui domine dans ſes pièces, je vais en citer quelques-unes en ſuivant l'ordre des éditions.

ORESTE.

Un ancien officier d'Agamemnon vient raconter en détail le jugement, qui condamne Oreſte à périr avec ſa ſœur. Toute ſa narration eſt une alluſion aux délibérations & aux jugemens populaires de la république d'Athènes. Après que le héros a prononcé la formule ordinaire, " Se lève un homme, dit le poëte, incapable de re-
" tenir ſa langue, plein de confiance : *Argien, ſans être d'Argos,* Verſ. 905.
" habile à profiter du tumulte, d'une hardieſſe peu éclairée, enfin
" aſſez perſuaſif pour entraîner les autres dans un mauvais parti."
Le ſcholiaſte trouve cet homme ſi caractériſé, qu'il prétend que c'eſt Cléophon, qui étant Thrace d'origine, parvint à être général des Athéniens ſur la fin de la guerre du Péloponnèſe ; *car,* ajoute-t-il, *il n'y avoit pas long-tems que ce Cléophon avoit empêché qu'on ne fît avec les Lacédémoniens un accommodement,* avantageux ſans doute, & qui auroit préſervé les Athéniens des malheurs qui terminèrent la guerre : cette oppoſition rendit Cléophon très-odieux dans la ſuite. Quand Euripide dit que l'orateur étoit *Argien, ſans être d'Argos,* c'eſt parce que Cléophon n'étoit pas natif d'Athènes ; le ſcholiaſte appuie ſon ſentiment d'un paſſage d'Ariſtophane, où le poëte comique paroît en effet peindre Cléophon des mêmes traits, dont le tragique peint ſon orateur : " Muſe des ſacrés chœurs, commence In Ran. verſ.
" & inſpire-moi une agréable chanſon ; regarde cette aſſemblée 686.
" nombreuſe où ſont réunis tant de ſages eſprits, plus ambitieux
" que Cléophon, qui ſur ſes lèvres perfides porte une hirondelle
" de Thrace ; cet oiſeau, perché ſur ce rameau barbare, fait un
" bruit affreux, & ne ceſſe de répéter, il périra, il périra, quand
" bien même les ſuffrages ſeroient égaux." Voilà donc Cléophon repréſenté comme un orateur dangereux, comme un miſérable étranger, enfin comme un méchant homme, incapable d'écouter la juſtice. *Cette hirondelle de Thrace, perché ſur les lèvres perfides,* fait alluſion à ſon origine & à ſon éloquence ; Platon le comique Schol. ibid.
avoit auſſi fait une pièce, où il traitoit Cléophon, *d'étranger, de babillard, d'homme ſans naiſſance.*

Il paroît en général qu'Euripide, dans cette pièce, comme dans pluſieurs autres, a voulu montrer une alliance très-ancienne entre Argos & Athènes: dans le dénouement Apollon dit à Oreſte: Verſ. 1648. " Après avoir paſſé un an entier dans le territoire de Parrahaſe, vous " arriverez à la ville d'Athénes, où vous ſerez cité en juſtice par les " trois furies, pour avoir tué votre mère; les dieux ſeront vos " juges dans l'Aréopage: ils prononceront une ſentence qui vous " renverra abſous." Quand le poëte dit qu'Oreſte ſera jugé par les dieux, il ne veut pas ſeulement rappeler l'opinion où étoient les Athéniens, qu'Oreſte avoit été anciennement abſous par Minerve, comme on le voit dans les *Euménides* d'Eſchyle; il veut auſſi faire entendre que les Aréopagites, par leur equité, ſont comme autant de dieux ſur la terre, & que les Argiens devoient reſpecter & chérir un peuple qui avoit autrefois abſous Oreſte, leur plus fameux citoyen. Comme on voit, dans l'hiſtoire, que les Lacédémoniens recherchèrent vivement l'alliance des Argiens, dans le cours de la guerre du Péloponnèſe, Euripide cherchoit par-tout l'occaſion d'attacher ce peuple aux Athéniens.

LES PHE'NICIENNES.

Je croirois volontiers que ce poëte avoit le même but dans ſa tragédie *des Phéniciennes*; il y paroît tout occupé à prouver une alliance ancienne entre les Athéniens & les Thébains, qui, dans le tems de la guerre du Péloponnèſe, étoient liés avec les Argiens. Quand Oedipe voit les corps d'E'téocle & de Polynice, il dit à Antigone:

Verſ. 1697. *O ma fille, c'eſt à préſent que s'exécute l'oracle d'Apollon.*

ANTIGONE.

Quel oracle? voulez-vous ajouter de nouveaux maux à nos malheurs?

OE DIPE.

Il eſt marqué que je mourrai près d'Athènes, comme exilé.

ANTIGONE.

Quel bourg de l'Attique vous recevra?

OEDIPE.

OEDIPE.

Colone, ce bourg conſacré à Neptune.

On aperçoit le même deſſein dans les *Suppliantes*, car ces deux tragédies ont beaucoup de rapport: le ſujet des *Phéniciennes* n'eſt rien autre choſe que l'aventure de ſept généraux qui périrent au ſiége de Thèbes, & les *Suppliantes* ſont les veuves & les mères de ces mêmes héros, qui viennent implorer le ſecours des Athéniens. Diodore de Sicile nous a même conſervé, ſur ces deux tragédies, une anecdote aſſez ſingulière: " La nuit, dit-il, qui précéda la bataille " près des îles Arginuſes, Thraſybule, qui devoit commander le " lendemain,* eut un ſonge: il s'imagina qu'il étoit à Athènes, " & qu'il y jouoit, avec ſix autres des généraux, les *Phéniciennes* " d'Euripide, tandis que les chefs ennemis jouoient les *Suppliantes*: " la victoire fut complète, &, à l'exemple de ce qui s'étoit autrefois " paſſé à Thèbes, les ſept généraux perdirent la vie. A ſon réveil " Thraſybule conſulta le devin, qui répondit que ce ſonge ſignifioit " que le ſept généraux périroient; cependant, comme les ſacrifices " furent favorables, les généraux ne dirent qu'à leurs amis ce dont " ils étoient menacés, & ils firent publier par toute l'armée le pro- " noſtic favorable de la victoire." Ce trait montre l'eſtime qu'on faiſoit de ces deux pièces, qui ſont en effet des plus belles. On conçoit comment les ſpectateurs, toûjours ingénieux, appliquoient au préſent des ſujets ſi éloignés, parce que les poëtes y faiſoient entrer des circonſtances intéreſſantes.

Quelque rapport que la tragédie des *Phéniciennes* eut aux affaires de la république, je n'y trouve aucune autre alluſion hiſtorique que celle que j'ai indiquée; j'y remarque ſeulement un endroit qui paroît une raillerie du détail d'Eſchyle, au ſujet des ſept généraux qui combattirent devant Thèbes; Etéocle dit à Créon, en parlant de ces généraux: " Il faudroit bien du tems pour vous les nommer " chacun par leur nom, ſur tout tandis que les ennemis ſont ſous " les armes." C'eſt juſtement cet inſtant qu'Eſchyle choiſit pour Verſ. 758.

* Il eſt bon de ſe rappeler, que l'armée Athénienne avoit alors dix généraux, qui commandoient alternativement: ce furent les mêmes qu'on condamna dans la ſuite à la mort, pour n'avoir pas rendu les honneurs de la ſépulture à ceux qui avoient péri dans la bataille.

faire venir un courrier, qui détaille juſqu'aux armes des généraux, & aux inſcriptions qu'ils portoient ſur leurs boucliers. Ce trait joint à un autre qui ſe lit dans l'*Electre*, fait voir que les poëtes, ſucceſſeurs d'Eſchyle, ont quelquefois cenſuré ſa manière, qui n'étoit pas en effet auſſi parfaite que le fut dans la ſuite l'art de Sophocle & d'Euripide.

ANDROMAQUE.

Je n'expoſerai pas ici les convenances de cette pièce avec les affaires de la Grèce, ces alluſions ont déjà été développées par M. Hardion; j'ajouterai que dans tout le cours de la pièce le poëte inſiſte, d'un façon particulière, ſur le bonheur des mariages bien aſſortis, & ſur le malheur de ceux qui épouſent deux femmes: " Il " n'eſt pas bien, dit-il, qu'un ſeul homme gouverne deux femmes; " quiconque veut être heureux dans ſa maiſon n'en doit avoir " qu'une ſeule, d'un état convenable." Et ailleurs: " Je ne trou- " verai jamais heureux un homme qui aura deux femmes, ni des " enfans qui reconnoîtront deux mères; c'eſt une ſource de diſputes " & de chagrins amers: un homme doit ſe contenter d'une ſeule " épouſe, dont la vertu ne ſoit pas équivoque." On pourroit conclure de-là que le poëte avoit ici en vue le décret qui, au rapport d'Hiéronyme de Rhodes, cité par Athénée, permit aux Athéniens, vers le tems de Socrate, d'avoir deux femmes à la fois, contre une loi expreſſe, qui vouloit qu'*un homme n'eut qu'une femme*.* A bien examiner les termes du décret, il n'autoriſe plus la polygamie; il permet ſeulement d'avoir des enfans d'une autre femme que de la ſienne propre, & cela afin d'augmenter le nombre des citoyens, qui étoit conſidérablement diminué par quelque cauſe que l'hiſtoire ne nous fait pas connoître. En voici les termes, tels qu'Athénée les rapporte: Βουληθέντας Ἀθηναίους διὰ τὸ λειπανδρεῖν αὐξῆσαι τὸ πλῆθος, ψηφίσασθαι, γαμεῖν μὲν ἐξ ἑνὸς μίαν, παιδοποιεῖσθαι δὲ καὶ ἐξ ἑτέρας. Ce qui ſignifie à la lettre: *Les Athéniens voulant remédier à la diminution ſenſible des citoyens, ont ordonné d'épouſer une citoyenne: mais ils permettent d'avoir des enfans même d'une étrangère.*

Mém. Acad. t. VIII. p. 264.

Verſ. 177.

Verſ. 464.

L. XIII. c. 1.

Loc. cit.

* Ἕνα ἄνδρα μιᾶς γυναικὸς τυχεῖν. Petit. de leg. Att.

Ainſi,

Ainſi, malgré ce décret, il n'y avoit toûjours que la citoyenne, ἀστὴν, qui fût regardée comme femme légitime ; les enfans de l'étrangère, ἑτέρας, devenoient bien citoyens, puiſque cette tolérance étoit pour ſuppléer le nombre des citoyens, mais la mère étoit toûjours étrangère : ainſi la polygamie n'a jamais été autoriſée par les loix d'Athènes, comme quelques-uns ont voulu l'inférer des termes d'Athénée. Quand de graves auteurs, & Ariſtote même, ſi la citation d'Athénée eſt juſte, donnent deux femmes à Socrate tout-à-la-fois, *Xantippe* & *Myrto*, premièrement on peut douter du fait, puiſque, ſelon Plutarque, Panétius de Rhodes détruiſoit cette opinion, dans ſes commentaires ſur la vie de Socrate : d'ailleurs on peut dire que, ſelon les termes du décret cité plus haut, de ces deux femmes il n'y avoit que Xantippe qui fût légitime, ἀστὴ ; Myrto étoit l'étrangère, ἑτέρα. C'eſt ainſi qu'il faut auſſi entendre Diogène-Laërce & quelques autres, quand ils ſuppoſent deux femmes à Euripide. Le ſavant Grotius paroît avoir été du même ſentiment, puiſqu'il cite ces deux paſſages de notre poëte, pour prouver que le mariage contracté avec une ſeule perſonne eſt non-ſeulement très-agréable à Dieu, *Deo gratiſſimum*, mais qu'il a été auſſi préféré par les plus éclairés du paganiſme : *multis olim ſapientibus prælatum.*

L. XIII. c. 1.

In vit. Pericl.

De jure Bell. & Pac. l. II. c. 5.

Je ferai auſſi remarquer, dans cette pièce, un trait bien frappant contre l'état républicain : " Dans les états, deux maîtres ne peuvent " pas gouverner auſſi-bien qu'un ſeul, c'eſt charge ſur charge, & " matière de ſéditions : les Muſes mêmes mettent la diſcorde entre " deux muſiciens ; & quand les vents emportent un vaiſſeau, deux " ſentimens ſont plus foibles que l'avis d'un ſeul, qui eſt le maître, " quand il auroit moins de mérite. Qu'un ſeul règne donc, & " dans les familles & dans les villes, ſi on veut vivre tranquille." Comment Euripide oſoit-il parler-ainſi, dans le ſein d'une république fière de ſon gouvernement ? Auſſi Platon, en le louant comme excellent poëte, ne peut s'empêcher de le blâmer d'avoir trop relevé les rois & la monarchie.

Verſ. 471.

L. IX. de Rep.

LES HE'RACLIDES.

M. l'Abbé Sallier, dans le mémoire que j'ai déjà cité, rémarque que cette tragédie a un merveilleux rapport avec l'état des affaires

Mém. Acad. tome VI.

de la république, dans les dernières années de la guerre du Péloponnèſe : " Athènes, dit-il, eſt repréſentée, dans toute la tragédie, " comme un lieu de ſûreté, & un aſile dans lequel les malheureux " ſont reſpectés, les ordres des dieux obſervés, & le peuple ami de " la juſtice & de l'humanité." Quelque judicieuſe que ſoit cette conjecture, ne pourroit-on pas ſuppoſer, avec autant de probabilité, que cette pièce parut au commencement de la guerre du Péloponnèſe, vers le tems où les Corcyréens vinrent implorer le ſecours d'Athènes ? on verroit, à l'honneur des Athéniens, que la raiſon pour laquelle les Corcyréens, perſécutés par les Lacédémoniens, ne recherchent d'autre protection que celle d'Athènes, c'eſt parce que ce peuple, comme le poëte le fait entendre par-tout, prenoit un plaiſir ſingulier à exercer l'hoſpitalité. Dès-lors ce ſont les Corcyréens qui s'écrient, par la bouche d'Iolas : " O vous, qui habitez " Athènes depuis long-tems, ſecourez-nous ; nous ſommes des ſup- " plians ſous la protection de Jupiter : on nous fait violence, on " profane nos bandelettes ; n'eſt-ce pas un déſhonneur pour cette " ville ? N'eſt-ce pas un affront pour les dieux ?" Le poëte joint adroitement l'honneur des dieux à celui de la ville ; on ne peut manquer aux dieux protecteurs de l'hoſpitalité, qu'on ne manque en même tems à la ville, qui les repréſente en ce point ſur la terre. C'eſt dans le même ſens que le chœur dit plus bas : " E'tranger, il " eſt juſte de reſpecter les ſupplians des dieux, & de ne point vous " forcer à quitter leurs autels ; la juſtice divine ne ſouffriroit pas " une telle violence." Et, à la fin du troiſième acte, le même chœur s'écrie : " O Terre, ô Lune, ô rayons éclatans de l'aſtre qui " porte par-tout la lumière, apportez-moi d'heureuſes nouvelles ; " faites retentir votre voix juſqu'au ciel, juſqu'au trône des dieux, " juſqu'au ſejour de Minerve, puiſque j'ai reçu des ſupplians : je " veux combattre pour la patrie, je veux combattre pour mes foy- " ers." Le chœur pouvoit-il exprimer plus vivement la réſolution où il eſt de ſoutenir les ſupplians qu'il veut venger. Il y a plus, quand Alcmène dit à Euryſthée, qu'on lui amenoit priſonnier, *vous avez trouvé un peuple & une ville libres, qui ne vous ont pas craint* ; dans ma ſuppoſition, ces mots s'adreſſent aux Lacédémoniens, & expriment

Thucyd. lib. 1.

Verſ. 69.

Verſ. 101.

Verſ. 748.

Verſ. 957.

expriment la fermeté d'Athènes à défendre ceux qu'elle a pris ſous ſa protection, & en particulier les Corcyréens.

Le morceau ſans doute le plus intéreſſant eſt l'endroit, où Macarie, fille d'Hercule & de Déjanire, ſe ſacrifie généreuſement pour le ſalut de ſa famille & pour la victoire des Athéniens; Euripide a emprunté cet épiſode de l'hiſtoire. In Attic. Pauſanias rapporte, que de ſon tems il y avoit encore à Marathon une fontaine, qui tiroit ſon nom d'un fait qu'il expoſe en ces termes. " Hercule s'étant enfui de " Tirynthe pour éviter les pourſuites d'Euryſthée, ſe retira chez le " roi Céyx, ſon ami; après la mort d'Hercule, comme Euryſthée " recherchoit les fils de ce héros, Céyx les envoya à Athènes, parce " qu'il ne ſe croyoit pas en état de les défendre lui-même, & que " Théſée pourroit mieux y réuſſir; en effet, Théſée les prit ſous ſa " protection & refuſa de les livrer à Euryſthée; alors, pour la pre- " mière fois, les Péloponnéſiens déclarèrent la guerre aux Athé- " niens; mais l'oracle ayant fait entendre, que les Athéniens ne " ſeroient vainqueurs, que ſuppoſé qu'un des enfans d'Hercule ſe " ſacrifiât à la mort volontairement; Macarie ſe poignarda elle- " même & leur procura ainſi la victoire:" Il termine ce récit par ces mots: " Cette généroſité fit donner ſon nom à la fontaine."

Euripide profite de cette tradition, & par le pathétique qu'il met, & dans le diſcours & dans l'action, il montre qu'il eſt auſſi habile à faire valoir les traits anciens, qu'à trouver d'heureuſes alluſions aux circonſtances préſentes; de plus, il rappelle aux Athéniens, que les Péloponnéſiens, qui ſont à préſent leurs ennemis, leur ont anciennement déclaré la guerre, mais que l'avantage eſt reſté aux Athéniens; c'eſt une eſpèce de pronoſtic, que la guerre actuelle leur ſera auſſi avantageuſe que la première; or ce pronoſtic devient bien plus flatteur, en ſuppoſant, comme je fais, que la pièce fut repréſentée dés le commencement de la guerre.

HE'LE'NE.

Le poëte, pour réparer en quelque façon l'affront que l'enlèvement d'Hélène avoit cauſé aux Lacédémoniens, ſuit ici une tradition peu commune, qui ſe trouve auſſi dans Hérodote; on prétendoit que Pâris n'avoit enlevé que le fantôme de cette Princeſſe; l'air L. II, c. 113.

de

de vraiſemblance qu'Euripide donne à cette opinion, m'engage à croire que la pièce parut dans un tems où les Athéniens avoient intérêt de ménager les Lacédémoniens : or je trouve que la neuvième année de la guerre du Péloponnèſe, après que Lamachus eût perdu ſa flotte près d'Héraclée, ces deux peuples firent une trève d'un an, & que l'année ſuivante, après la mort de Cléon & de Braſidas, ils en firent une autre de cinquante ans, qui fut rompue deux ans après. La tragédie *d'Hélène* pourroit bien avoir été faite pour l'une ou l'autre de ces deux occaſions ; ſi les rapports ne ſont pas aſſez ſenſibles pour prouver mon ſentiment d'une manière indubitable, au moins voici quelques traits qui paroiſſent mis exprès pour flatter Lacédémone. Lorſqu'Hélène fait entendre à Théoclymène, fils de Protée, roi de la contrée d'Égypte, où elle étoit, qu'elle veut, ſuivant la coutume de ſon pays, rendre les derniers devoirs à ſon époux : Théoclymène répond : " En effet, les habitans du Péloponnèſe ſig- " nalent leur piété dans les devoirs qu'ils rendent aux morts." Le poëte auroit pu dire les Grecs en général, car l'uſage étoit univerſel dans la Grèce ; il déſigne en particulier les habitans du Péloponnèſe pour faire ſa cour aux Lacédémoniens, qui y tenoient le premier rang.

Thucyd. lib. IV.

Verſ. 1258.

L'endroit le plus remarquable eſt celui-ci, où Caſtor & Pollux prédiſent à Hélène leur ſœur, qu'elle donnera ſon nom à une iſle vis-à-vis de l'Attique, près du Promontoire, *Sunium*. " Quand " vous aurez fourni votre carrière, diſent-ils, on vous mettra au " nombre des Déeſſes ; vous recevrez les ſacrifices & les offrandes " des mortels ; telle eſt la volonté de Jupiter, & le lieu où Mer- " cure vous dépoſa, quand il vous déroba de Sparte, de peur que " vous ne tombaſſiez entre les mains de Pâris (je veux dire cette " iſle qui s'étend comme un rempart près de l'Attique) ; ce lieu " portera votre nom dans les ſiècles à venir, puiſqu'il vous a ſau- " vée." N'eſt il pas flatteur pour les Lacédémoniens, de voir qu'Hélène, dont l'enlèvement pouvoit obſcurcir leur gloire, non-ſeulement ne méritoit pas l'idée déſavantageuſe qu'en avoit en conçue pluſieurs peuples ; mais qu'après ſa mort elle deviendroit Déeſſe, & qu'elle s'immortaliſeroit par le nom qu'elle laiſſeroit à une iſle ? Enſuite le poëte, comme s'il vouloit faire réparation à Ménélas, &

Verſ. 1682.

en

en ſa perſonne aux Lacédémoniens, des reproches dont il les charge dans *l'Andromaque*, fait continuer les Dioſcures en ces termes: " Pour Ménélas, en récompenſe des démarches qu'il a faites pour " vous chercher, il eſt marqué par les Dieux qu'il demeurera " à jamais dans les iſles fortunées, car les Dieux aiment les ames " généreuſes." Verſ. 1692.

I O N.

Cette tragédie renferme pluſieurs alluſions fort honorables à la ville d'Athènes; ainſi il paroît qu'elle a été faite uniquement à la louange de cette ville, par conſéquent dans quelqu'occaſion brillante, dont la connoiſſance n'a pas paſſé juſqu'à nous. " Que je vous " admire, dit Ion à Creüſe, princeſſe, qui habitez une ville illuſtre, " & qui devez votre origine à d'illuſtres parens;" c'eſt faire tout-à-la-fois l'éloge de la ville & des citoyens; quand Ion eſt incertain de ſon ſort, & qu'il ne connoît pas encore ſa mére, il s'écrie: " Plaiſe " aux dieux que je ſois fils d'une Athénienne, afin que le nom de " ma mére me donne de la hardieſſe à parler, car quand un étran- " ger ſe trouve dans une ville illuſtre, quoiqu'il en ſoit citoyen de " nom, il garde le ſilence comme un eſclave, & n'oſe ouvrir la " bouche." Dans Euripide les dénouemens ſe font ordinairement par l'entremiſe des Dieux, & le poëte réſerve pour cette partie ce qu'il y a de plus intéreſſant; ici dès que Creüſe a reconnu Ion pour ſon fils, Minerve dit: " Creüſe, prenez votre fils, allez dans la terre " de Cécrops & placez-le ſur le trône; deſcendant d'Erectée, il eſt " juſte qu'il règne ſur le pays qui m'eſt conſacré: il deviendra il- " luſtre dans toute la Grèce, & ſes quatre fils ſeront chefs des quatre " Tribus qui habitent ma citadelle." Verſ. 262. Verſ. 671. Verſ. 1571.

Le détail qui ſuit ne doit pas être auſſi agréable pour les lecteurs, qu'il le fut ſans doute pour les ſpectateurs. Minerve ajoute, que les petits-fils de ce prince habiteront les Cyclades & les villes d'Ionie, nom qu'elles devront à Ion: que Creüſe aura de Xuthus, ſon époux, deux enfans, dont l'un donnera ſon nom à la Doride & l'autre à l'Achaïe. Le poëte, en remettant ces anciennes traditions ſous les yeux de ſes ſpectateurs, leur rappelle, qu'ils ſont en quelque façon les pères de la Grèce, par-là non-ſeulement il les

flatte, mais il anime encore indirectement les autres peuples à s'unir à eux, puiſqu'ils forment un peuple ſi illuſtre; on peut croire que telle a été l'idée d'Euripide, dans toutes les tragédies, où il élève ſi haut la ville d'Athènes, & cela avec d'autant plus de raiſon, que la plupart de ſes pièces ont paru dans le cours de la guerre du Péloponnèſe.

LES FUREURS D'HERCULE.

Cette pièce eſt encore à la gloire d'Athènes, & paroît faite auſſi pour encourager les Athéniens, en leur rappelant leur diſtinction, & pour attirer à leur alliance les autres peuples: Théſée ne trouve moyen de conſoler Hercule, & de lui faire expier le crime qu'il vient de commetre, en perçant à coups de javelots ſa femme & ſes enfans, qu'en le déterminant à paſſer à la ville d'Athènes: Quittez Thèbes, Verſ. 1322. " lui dit-il, où vous pourriez être puni par la loi; ſuivez-moi dans " la ville de Minerve; ce ſera là qu'après avoir purifié vos mains " meurtrières, je vous donnerai une demeure, & je partagerai avec " vous mes biens."

Hercule eſt ſi content de la propoſition, qu'il répond: " Après " avoir plongé ma famille dans le déshonneur, je ne puis faire " mieux que de ſuivre Théſée." Les ſpectateurs ne devoient-ils pas conclure de pareils diſcours, qu'Athènes étoit une ville pure & innocente, où l'on venoit expier les crimes commis ailleurs; que c'étoit un lieu de retraite pour les malheureux, où l'on ne ſe contentoit pas de les recevoir, mais où on les aſſiſtoit encore de ſes propres biens? toutes idées flatteuſes, ſur-tout pour les Anciens, qui eſtimoient tant l'hoſpitalité. Qui n'auroit pas été jaloux de l'alliance d'un peuple ſi vertueux, ſi eſtimable? c'eſt préciſément le ſentiment que le poëte veut inſpirer.

E'LECTRE.

Victorius à qui on eſt redevable de la découverte de cette pièce, In Epiſt. dedic. prétend y trouver le génie d'Euripide, ſon ſtyle & ſa manière: cette prétention me paroît fondée un peu ſur l'amour propre d'un critique curieux de faire valoir la tragédie qu'il annonce. Pour moi, ſans entrer dans un examen qui n'eſt pas de mon ſujet, je dirai en général,

ral, que la foibleſſe qui s'y fait par-tout ſentir, m'empêche de la donner à Euripide: ce poëte, rival de Sophocle, n'auroit eu garde de riſquer une pièce ſi inférieure à celle de ſon antagoniſte. Il eſt vrai que le ſentiment de Victorius eſt appuyé de l'autorité de Plutarque, qui donne à Euripide deux vers qu'on lit en effet au commencement du premier chœur de la pièce: In Lyſ. vitâ.

Verſ. 167.

Ἀγαμέμνονος ὦ κόρα, ἦλυθον Ἡ-
Λέκτρα ποτὶ σὰν ἀγροτέραν αὐλὰν.

Fille d'Agamemnon, je ſuis venue à votre demeure champêtre. Mais cela prouve ſeulement que du tems de Plutarque, cette pièce paſſoit auſſi ſous le nom d'Euripide, & que ce critique, ordinairement ſi éclairé, ne s'eſt pas embarraſſé d'examiner ſi elle en étoit réellement. C'eſt ainſi qu'on trouve le *Rhéſus* au nombre des tragédies d'Euripide, quoique pluſieurs critiques, & Barnès en particulier, ſe croient autoriſés à l'attribuer à Iophon, fils de Sophocle. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'à en juger par le goût qui domine dans l'*Electre*, & par la manière dont le ſujet eſt traité, on ne peut la donner qu'à un poëte contemporain. Or, pour avoir lieu ici, il ſuffit qu'elle ait paru dans le cours de la guerre du Péloponnèſe, vers le tems probablement où Athènes envoya des ſecours en Sicile, ſous la conduite d'Eurymédon & de Démoſthène, c'eſt-à-dire, la dix-neuvième année de cette guerre. Je fonde cette conjecture ſur ce que Caſtor & Pollux parlent en ces termes: " Nous regagnons en diligence, à " travers la plaine azurée, la mer de Sicile, pour ſauver la flotte " qui y navige. Nous ne ſecourons pas les impies, mais nous ſau- " vons ceux qui ſe font un plaiſir d'exercer la piété & la juſtice, & " nous les delivrons de leurs triſtes travaux. *Cette flotte ſur la mer* " *de Sicile*, c'eſt ſans doute celle des Athéniens;" *ces impies* contre qui les Dioſcures ſe déclarèrent, ſont les Syracuſains, qui ont violé les traités en declarant la guerre aux Athéniens; & *ces gens qui exercent la juſtice*, c'eſt le peuple d'Athènes. On peut dire que Caſtor & Pollux protégèrent d'abord les Athéniens, puiſque, ſuivant l'hiſtoire, les Syracuſains furent d'abord battus ſur mer. In Præfat.

413 ans avant J. C.

Verſ. 1348.

Thucyd. v.

Cette pièce eſt auſſi à la louange d'Athènes: les Dioſcures y donnent à Oreſte le même conſeil que Théſée avoit donné à Her-

Verſ. 1250. culé : " Quittez Argos, lui diſent-ils; vous ne pouvez y rentrer " après avoir tué votre mère. Les Furies vengereſſes ſe ſaiſiront de " vous & vous pourſuivront par-tout. Allez à Athènes." Voilà toujours Athènes repréſentée comme une ville ſecourable, qui donne volontiers retraite aux malheureux. " Proſternez-vous devant la " ſtatue de la vénérable Minerve; elle vous préſervera de leurs " cruels ſerpens, en vous couvrant de ſon égide. En cette ville, eſt " une éminence conſacrée à Mars, où les Dieux pour la première " fois jugèrent d'un homicide, lorſque Mars eut la cruauté de tuer " le fils de Neptune." On étoit partagé ſur l'origine du tribunal de l'Aréopage; les uns le faiſoient remonter à cet homicide du dieu Mars, les autres à l'expiation d'Oreſte. " Là eſt le tribunal le plus " reſpectable & le plus ferme dans ſes déciſions." Cet éloge eſt exactement conforme à celui qui ſe lit dans les *Euménides* d'Eſchyle & dans l'*Oreſte* d'Euripide.

Je finirai par remarquer qu'on aperçoit dans le dénouement de l'*Electre*, une critique maligne du dénouement des *Choëphores* d'Eſchyle. M. l'Abbé Fraguier, dans ſa diſſertation ſur les tragiques Grecs, fait la même obſervation; mais il n'entre pas dans le détail: je vais expliquer la choſe. Eſchyle conduit la reconnoiſſance d'Electre & d'Oreſte, de manière qu'elle va par degrés. Electre s'approchant du tombeau de ſon père, aperçoit d'abord des cheveux coupés, tous ſemblables à ceux de ſon frère; elle voit enſuite ſur la terre, des traces ſemblables à celles de ſes pieds; enfin Oreſte paroît & lui préſente un voile qu'elle a tiſſu elle-même, ce qui achève la reconnoiſſance. J'avoue que cette reconnoiſſance appuie ſur des motifs bien foibles, ſur-tout ſi on ſépare les deux premiers du troiſième. Auſſi Ariſtophane dit-il plaiſamment, en parlant de ſa comédie des *Nuées*, " Ma comédie vient aujourd'hui comme une " autre *Electre*, pour reconnoître ſes amis. Si elle a le bonheur " de trouver les cheveux de ſon frère, elle ne manquera pas de le " reconnoître." Voilà qui eſt bon dans une comédie, où il eſt permis de rire aux dépens des autres: mais la critique de l'auteur de *l'Electre* n'eſt-elle pas déplacée dans une tragédie, & n'en dégrade-t-elle pas la nobleſſe? Encore s'il eût trouvé dans ſon fond, un dénouement plus heureux? Mais après avoir cenſuré Eſchyle, comme

Mém. Acad. tome II.

In Choëph. verſ. 157.

In Nubib. verſ. 534.

s'il

s'il étoit en état de mieux faire, il va emprunter de l'*Odyſſée*, la reconnoiſſance d'Ulyſſe ; & à l'imitation de la cicatrice à laquelle Euryclée reconnoît le héros, il ſuppoſe qu'Electre reconnoît Oreſte à la cicatrice d'une bleſſure qu'il avoit reçue au front dans ſon enfance, en pourſuivant avec elle un jeune faon. Le dénouement d'Eſchyle a du moins le mérite de l'invention.

Telles ſont les alluſions, ſoit certaines, ſoit conjecturales, que j'ai pu découvrir dans la lecture des trois tragiques : je ne doute pas que des yeux plus perçans n'en trouvent un plus grand nombre, & qu'ils n'en rencontrent dans les pièces où je n'en ai vu aucune, & dont je n'ai point fait mention pour cette raiſon ; je penſe que celles que j'ai citées, ſuffiſent pour prouver, comme je l'ai avancé, que *les pièces des tragiques Grecs renfermoient un grand nombre de traits qui faiſoient alluſion, ſoit à la Grèce en général, ſoit aux circonſtances particulières du tems où ils écrivoient, ſoit aux poëtes eux-mêmes*, ce qui donnoit lieu à une infinité de rapports ingénieux, qui attachoient agréablement les ſpectateurs, & produiſoient chez eux cette grande admiration, dont on ne voit pas toujours la raiſon aujourd'hui, parce qu'on trouve froids ou obſcurs, des endroits dont on n'a plus la véritable intelligence.

PREMIER MEMOIRE SUR PLATON.

Caractère de la Philoſophie Socratique.

Par M. l'Abbé GARNIER.

Lû le 30 Juillet 1761.

PLUSIEURS Académiciens * célèbres ont déjà écrit ſur Platon; mais en ſe propoſant d'éclaircir la doctrine de ce Philoſophe, ils ne ſe ſont point mis en peine de le juſtifier des reproches qu'on a coutume de lui faire, ſoit qu'ils jugeaſſent que Platon n'avoit beſoin que d'être entendu pour être goûté, ſoit qu'ils cruſſent qu'on ne pouvoit, ſans une ſorte d'indécence, employer le ſtyle de l'apologie en faveur d'un écrivain qu'il n'eſt pas même permis †, ſuivant la remarque d'un ancien, à toute ſorte d'hommes de louer. On ne peut ſans doute qu'applaudir à ces ſentimens, & j'aurois été le premier à m'y conformer, ſi l'utilité publique ne devoit pas l'emporter ſur toute autre eſpèce de conſidération: mais comme il eſt impoſſible de ſe diſſimuler que Platon eſt peu lû de nos jours, & qu'il a quelque fois eſſuyé des critiques de la part de ceux qui avoient entrepris de le lire; j'ai cru qu'il ſeroit utile d'en rechercher les cauſes, & d'imiter la conduite de Platon lui-même, qui, avant que d'enſeigner aucune vérité, commence par écarter tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à ſon deſſein. Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que ceux qui n'ont pas toujours approuvé Platon aient tous été de beaux eſprits, ſuperficiels & ignorans: on trouve dans cette liſte des noms reſpectables, un Ariſtote, un Epicure, un Denys d'Halicarnaſſe, un Bruker, auteur moderne qui a beaucoup écrit ſur l'ancienne philoſophie.

* Mrs Maſſieu, Fraguier & Sallier.

† Ἀνδρὸς ὃν ἐστ' αἰνεῖν τοῖσι καιροῖσι δίκης.

On

On peut ranger ſous trois claſſes les reproches que l'on fait à Platon; le premier & le plus ancien, c'eſt d'avoir altéré la philoſophie de Socrate, ſoit en y mêlant des doctrines étrangères & incompatibles, ſoit en répandant du doute & de l'incertitude ſur les principes lumineux de la morale; le ſecond regarde la forme des dialogues, qui eſt, dit-on, confuſe, embarraſſée, pleine de longueurs & de redites: on blâme encore l'inégalité du ſtyle, qui tantôt eſt ſimple juſqu'à la baſſeſſe, & tantôt hardi juſqu'à l'enthouſiaſme. Enfin on lui reproche l'abus de la dialectique; il fait raiſonner ſon Socrate avec plus de ſubtilité que de force; il n'eſt pas aſſez délicat ſur le choix des preuves, & en combattant les ſophiſtes, il n'eſt ſouvent lui-même qu'un ſophiſte plus raffiné & plus adroit. L'examen de tous ces reproches produira une ſuite de diſſertations, dans leſquelles je me propoſe moins de faire l'éloge ou l'apologie de Platon, que de donner une introduction à la lecture de ſes ouvrages. Je me borne aujourd'hui à l'examen du premier chef d'accuſation; il faut commencer par l'expoſer dans tout ſon jour.

Platon s'étoit d'abord livré à la poëſie: né avec une imagination brillante & un génie pliant & facile, il avoit tout ce qu'il falloit pour y réuſſir; mais déſeſpérant, dit-on, de jamais égaler Homère, il abandonna cette carrière, pour en ſuivre une dans laquelle il ſe promettoit de diſputer la palme avec plus d'avantage. La philoſophie commençoit à fixer les regards de la Grèce: Socrate ne pouvoit, malgré ſes efforts, dérober ſon nom à la renommée. Platon s'attacha à lui & ſe livra tout entier à la philoſophie; mais comme il eſt très-difficile, & peut-être impoſſible, de forcer entièrement la Nature, il ne ceſſa point d'être poëte en devenant philoſophe. La fiction, qui eſt l'ame de la poëſie, vint animer ſes dialogues, dans leſquels il affecta de ne point ſe laiſſer apercevoir, ſubſtituant toujours à ſa place Socrate ſon maître & ſon héros; cependant on reconnut aiſément qu'il lui prêtoit ſes propres penſées, & un lecteur un peu verſé dans l'hiſtoire de la philoſophie ancienne, n'a pas de peine à diſtinguer ce qui eſt véritablement de Socrate d'avec toutes les idées ſingulières que ſon diſciple lui prête. Socrate, dit-on, fut le premier à ſe plaindre de cette licence ‡: *Dieux*, dit il, en entendant

Diog. Laërt. in Plat.

* Ἡράκλεις ὡς πολλά με κατεψεύδετ' ὁ νεανίσκος. Diog. Laërt. in Plat. p. 78, edit. Lond.

la

la lecture du Lyſis, *comme ce jeune homme en impoſe ſur mon compte.* Gorgias & Protagore ayant eu connoiſſance des dialogues qui portent leur nom, ſe contentèrent de dire que l'*auteur étoit un ſatyrique habile ; mais que pour eux ils ne ſe ſouvenoient pas de s'être jamais trouvés à un pareil entretien.* On a remarqué pareillement que quelques-uns des perſonnages que Platon met aux mains avec Socrate, ne pouvoient s'être rencontrés avec lui : enfin Xénophon dit poſitivement que Socrate ne s'occupoit que de la morale, & que ceux qui lui prêtent de longs raiſonnemens ſur la Nature, en impoſent viſiblement. L'on ne doute point que dans ce paſſage il n'ait eu en vue Platon, qui attribue à Socrate de pareils entretiens ; on appuye tous ces témoignages ſur des circonſtances particulières de la vie de Platon. On ſait qu'après la mort de Socrate il alla puiſer dans l'école de Cratyle les principes de la philoſophie d'Héraclite ; que de-là il paſſa en Italie, pour conférer avec les Pythagoriciens, d'où il ſe tranſporta en Egypte, pour s'inſtruire, par le commerce des prêtres de cette contrée, de tous les ſecrets de la philoſophie barbare. De retour dans Athènes, il forma le projet de fondre, pour ainſi dire, toutes ces matières hétérogènes, & d'en former un nouveau ſyſtème de philoſophie : mais comme elles ne pouvoient ſe lier enſemble, & que les principes d'une ſecte détruiſoient ceux de l'autre, il crut ſauver les contradictions qui naîtroient de leur aſſemblage, en couvrant des voiles du doute toutes les connoiſſances humaines, & en renverſant tout ſans jamais rien établir. On ſent ce qui dut réſulter de cette conduite ; une obſcurité ſouvent impénétrable, des raiſonnemens ſans fin ſur des principes incertains & mal aſſurés, des lueurs qui ne brillent un moment à nos yeux que pour nous replonger dans des ténèbres plus épaiſſes. Xénophon, ajoute-t-on, eſt bien différent ; comme il ſe contenta de la doctrine de Socrate, il en a expoſé les principes avec préciſion & clarté : il préſente les plus grandes vérités avec cette ſimplicité qui en eſt le plus bel ornement : enfin il ne laiſſe aucun doute dans l'eſprit, qui trouve dans ſes écrits une nourriture ſolide & délectable. C'eſt pourquoi ceux qui deſirent de connoître le vrai Socrate, doivent s'attacher à cet auteur, & n'admettre le témoignage de Platon, que dans les endroits où il s'accorde avec lui. C'eſt le conſeil que nous

Athen. lib. XI. p. 505. Id. l. V, p. 187. Macrob, Saturn. lib. 1, c. 1.

Diog. Laërt. in Plat.

Auctor. epiſt. ad Æſchin. inter oper. Xenoph. pag. 101, edit. Wech.

donne le docte Bruker, & qu'il a pratiqué lui-même, dans ſon hiſtoire critique de la philoſophie : *Quia majorem fidem mereri Xenophontem demonſtravimus, rejecto, niſi concordet, Platone ad priorem illum potiſſimùm in delineanda philoſophia Socratis reſpiciemus, &c.* Telles ſont les preuves dont on ſe ſert pour prouver que Platon a altéré la doctrine de Socrate. Pour les apprécier ſelon leur juſte valeur, & y répondre d'une manière ſatisfaiſante, il eſt néceſſaire, avant tout, de bien fixer l'idée qu'on doit ſe faire de ces mots, *conſerver* & *altérer* une doctrine quelconque.

Jacob Bruker, hiſt. Philoſ. t. 1, p. 523.

Deux ſortes d'hommes ſe ſont particulièrement occupés du bien public, & ont travaillé à perpétuer leur doctrine, les Légiſlateurs & les Philoſophes. Les premiers, qui avoient affaire à un peuple inconſidéré, crédule, incapable de raiſonnement & ami du merveilleux, ont employé, pour le perſuader, les moyens le plus propres à faire une grande impreſſion ſur de pareils eſprits. Ainſi, ſans trop s'arrêter à prouver la vérité & la bonté de leurs établiſſemens, ils ont ordinairement introduit ſur la ſcène quelque divinité, dont ils ſe ſont établis les miniſtres & les organes. Non contens de graver ſes oracles ſur le bronze, & d'enchaîner par des ſermens ſolennels ceux qu'ils vouloient rendre obéiſſans ; ils ont armé, pour la garde de leur dépôt, deux paſſions tyranniques, l'eſpérance & la crainte. Au reſte en défendant, ſous les peines les plus ſévères, toute eſpèce d'altération dans leurs loix, ils ont ordinairement établi un ordre de magiſtrats pour les interpréter. Ils ont exigé que le texte demeurât ſacré ; ils ont ſeulement permis les commentaires.

Les philoſophes, au contraire, qui n'avoient affaire qu'à des hommes choiſis, & dont ils pouvoient ſe faire entendre, n'ont point employé d'autre moyen, pour perſuader, que la conviction †. Jamais ils n'ont exigé qu'on les en crût ſur leur parole, & ils ont toujours été moins curieux de communiquer leurs découvertes, que d'en faire de nouvelles. Les principes de leur doctrine n'ont été, pour ainſi dire, qu'un fil, dont ils vouloient que leurs diſciples s'aidaſſent, pour marcher plus ſûrement dans le chemin des découvertes, en ſuivant les mêmes ſentiers qu'ils avoient déjà reconnus. On ne devient

† Ὑμεῖς μέντοι, ἂν ἐμοὶ πιθησθε, μικρὸν φροντίσαντες Σωκράτους τῆς δὲ ἀληθείας πολὺ μᾶλλον· ἐαν μέντι ὑμῖν δοκῶ λέγειν ἀληθῆς, συνωμολογήσατε· εἰ δὲ μὴ παντὶ λόγῳ ἀντιτείνετε. κ. τ. λ.

point,

point, ont-ils dit, philoſophe comme Héraclite ou Anaxagore, ni diſciple de ces grands hommes, en apprenant ſimplement leurs dogmes : il faut être animé du méme génie, ſaiſir avec la même pénétration le rapports des objets, raiſonner avec la même force, &, en marchant ſur leurs traces, ajouter quelque choſe à leur doctrine. C'eſt ainſi que Théophraſte a été diſciple ou ſectateur d'Ariſtote, Métrodore d'Epicure, Chryſippe de Zénon. Aucun d'eux ne s'eſt contenté de recueillir ſimplement la doctrine de ſon maître ; tous ont tâché de l'étendre & de l'enrichir par de nouvelles découvertes.

Arriani Epict. l. III, c. 21.

En quoi ferons-nous donc conſiſter la conſervation proprement dite en matière de philoſophie, & à quel titre mérite-t-on le nom de diſciple ou de ſectateur ? Ce n'eſt point, comme on vient de le voir, en regardant avec un ſaint reſpect les dogmes d'un maître, ſans oſer les diſcuter & en examiner le fondement. Cette méthode ne convient qu'à la legiſlation. Aainſi l'αὐτὸς ἔφα de l'école Pythagorique, ou ne s'introduiſit que ſur ſon déclin, ou s'il fut un de ſes principes conſtitutifs, c'eſt qu'alliant la légiſlation à l'étude de la philoſophie, elle appliqua malheureuſement à l'une ce qui ne convenoit qu'à l'autre ; & ce fut probablement une des cauſes qui accélérèrent le plus ſa décadence. Les vrais philoſophes commençant par affranchir l'ame de toute ſorte de préjugés, n'ont eu garde de vouloir l'abattre par le poids de leur autorité. Lorſque ceux qui s'attachoient à eux crurent, après un long examen, qu'ils devoient adopter les mêmes principes fondamentaux, & ſuivre la même manière de philoſopher, ils furent nommés ſectateurs. Si, au contraire, la réflexion leur faiſoit découvrir quelque défaut dans la doctrine de leurs maîtres, ou ſi une trempe d'eſprit différente les portoit à une autre manière de philoſopher, alors ils ſe frayoient une nouvelle route, & devenoient eux-mêmes chefs de ſecte.

Ainſi il y a deux choſes auxquelles on doit faire attention, pour juger ſi un philoſophe a conſervé la doctrine de ſon maître, & d'où dépendent par conſéquent la *conſervation* ou l'*altération* en matière de philoſophie : les principes fondamentaux de ſa doctrine, & ce que nous nommerons ici ſa manière de philoſopher. Chaque ſecte a eu la ſienne, & elles ne différoient pas moins par ce côté que par les dogmes ; l'une affectant de l'enjouement & de l'aménité, l'autre de

la

ſubtilité & de la force : celle-ci de la joie & du myſtère, celle-là de l'aigreur & de l'audace. Un exemple rendra ce que je dis plus ſenſible : je le tire de la ſecte des Cyniques. Antiſthène en fut le fondateur ; Diogène, Cratès & Ménippe les principaux ſectateurs. Dira-t-on que ceux-ci n'enſeignèrent rien que ce qu'Antiſthène leur avoit appris ; que leurs ouvrages ne contenoient rien qui ne ſe trouvât dans les ſiens ? cette aſſertion ſeroit démentie par le témoignage unanime de toute l'antiquité. En quoi donc ſe reſſembloient-ils ? dans les principes conſtitutifs & fondamentaux de la ſecte, tels que ceux-ci ; que la vertu ſeule eſt un bien, le vice un mal : que la ſanté, la beauté, les richeſſes, la douleur, la mort ſont des choſes indifférentes. Que la volupté eſt un poiſon dangereux : que toutes les ſciences & toutes les connoiſſances humaines, ſans la philoſophie, ſont des amuſemens puériles, qui ne méritent aucune attention : que la philoſophie ſe réduit à la morale, ou à la ſcience des devoirs. Ils convenoient encore dans leur manière de philoſopher au milieu des rues, preſque nus, un bâton à la main, aboyant & pourſuivant le vice & les vicieux par-tout où ils les trouvoient, ſans ménagement & ſans aucune ſorte de reſpect humain. Zénon avoit été diſciple des Cyniques, & il conſerva tous les principes de leur morale ; mais il n'approuva pas les bornes trop étroites qu'ils donnoient à la philoſophie, & le peu de cas qu'ils témoignoient pour toutes les autres connoiſſances : il n'approuva point non plus leur mendicité, le mépris des bienſéances, leur emportement ni leur aigreur. Enfin, en ajoutant à leur morale la logique & la phyſique, en modifiant quelques-uns de leurs principes fondamentaux, en changeant leur manière, il devint chef d'une nouvelle ſecte, qui prit le nom de Stoïciens, dans laquelle, cependant, on ſe plut encore à retrouver une grande conformité avec celle des Cyniques, dont elle deſcendoit :

. . . . . *Et Stoïca dogmata tantùm*
A Cynicis tunicâ diſtantia . . . . . Juven.

Appliquons ces principes à Platon.

Si ceux qui lui reprochent d'avoir altéré la doctrine de Socrate, veulent dire ſimplement que tous les raiſonnemens qu'il lui attribue

ne ſont pas réellement ſortis de la bouche de ce Philoſophe tels qu'il nous les a tranſmis ; qu'il a ſouvent mêlé ſes propres idées à celles de ſon maître : ils ont raiſon, & je ne crois pas que perſonne s'aviſe jamais de les contredire. Il n'eſt pas concevable que ſans une mémoire prodigieuſe & un défaut total de génie & d'imagination, quelqu'un puiſſe n'être que l'écho d'un entretien de deux heures de lecture ſur des matières de morale qui intéreſſent tout le monde, & ſur leſquels on ne peut guère s'empêcher de prendre parti lorſqu'on les entend, à plus forte raiſon en les écrivant : ainſi l'ironie de Socrate après qu'il eut entendu la lecture du Lyſis, en lui donnant même le ſens qu'on lui attribue, ne nous apprend autre choſe que ce que le bon ſens nous dictoit aſſez ; il ſuffit de ſavoir que Platon n'étoit pas entièrement dépourvu d'imagination, pour s'imaginer aiſément qu'il n'aura pu rapporter un entretien de la nature de celui-ci, ſans y mêler beaucoup du ſien. Je ne crois pas même que Simon, cet ouvrier philoſophe qui recueillit le premier les converſations qu'il avoit entendu tenir à Socrate dans ſa boutique, & qui les mit au jour, ait pu retenir ſi bien l'ordre & l'enchaînement des entretiens de Socrate, qu'il n'y mêlât rien de ſon propre fonds ; je fais bien du moins que Xénophon, à qui perſonne ne conteſte la fidélité & l'exactitude en ce qu'il rapporte de Socrate, ne s'eſt point fait de ſcrupule d'ajouter à ſes idées beaucoup de choſes qu'il avoit appriſes d'ailleurs : citons-en un exemple. Il dit au commencement de l'économique, qu'il tient cet entretien de la bouche de Socrate : Ἤκουσα δέ ποτε Σωκράτους καὶ περὶ οἰκονομίας τοιάδε διαλεγομένου. Or, un peu plus bas, Socrate faiſant l'éloge de l'agriculture, cite l'exemple du jeune Cyrus, qui l'avoit fort aimée ; il rapporte une converſation qu'il avoit eue à ce ſujet avec Lyſander en lui montrant ſes jardins plantés de ſa main : enfin il rapporte des circonſtances de la bataille où ce prince fut tué en combattant contre ſon frère Artaxercès. Xénophon ſavoit parfaitement tous ces détails, puiſqu'il en avoit été un des principaux acteurs ; mais il eſt impoſſible qu'il les tînt de la bouche de Socrate, puiſqu'il n'a pu le voir depuis l'expédition de Cyrus. Il faudroit ignorer les priviléges du dialogue pour s'offenſer de pareilles libertés. Cicéron les étend bien plus loin ; il croit qu'il ſuffit, pour la vérité du dialogue, que les diſcours qu'on prête aux

Diog. Laërt. l. II, p. 63.

Xenoph. Oecon.

Cicer. de Amicit.

interlocuteurs ſoient conformes à ce que nous connoiſſons de leur caractère: c'eſt la conduite qu'il a tenue en ſes compoſitions philoſophiques, imitant en cela les ſophiſtes les plus renommés de la Grèce, qui publioient leurs ouvrages ſous les noms de Neſtor, d'Ulyſſe, & de Palamede. Mais Platon n'eſt point dans le même cas; il donne preſque par-tout le premier rôle à Socrate, dont il ne s'étoit point ſéparé pendant bien des années; ſes autres interlocuteurs ſont, ou des diſciples de Socrate, ou bien des auteurs dont il examine les opinions, & dont les ouvrages étoient publics: c'eſt ce qui nous fournira une réponſe à l'objection tirée des plaintes de Gorgias & de Protagore, lorſqu'ils eurent connoiſſance des dialogues qui portent leur nom. Quoiqu'il ſoit aſſez probable que ces ſophiſtes vivant dans Athènes & ſe donnant continuellement en ſpectacle, n'ont pu manquer de ſe trouver ſouvent aux priſes avec un homme du caractère de Socrate; quoiqu'il ſoit même prouvé que la jalouſie & la vengeance de ces ſophiſtes ont, pour ainſi dire, broyé la fatale ciguë à laquelle il fut condamné: quoiqu'il ſoit encore très-probable qu'ils n'ont refuſé d'avouer la vérité de ces entretiens, que parce que cet aveu auroit trop coûté à leur amour propre, cependant en leur accordant plus d'autorité qu'à Platon, & en convenant que ces entretiens ont été ſuppoſés & n'ont eu aucun fondement, je dis que même dans cette ſuppoſition il reſteroit toujours à ſavoir ſi les diſcours qu'on leur prête ne ſont pas leur vrais ſentimens & les principes fondamentaux de la doctrine qu'ils avoient publiée dans leurs écrits. Un auteur qui avoue ſon livre, eſt cenſé s'entretenir avec ceux qui le liſent, & il n'aura aucun droit de ſe plaindre tant qu'on ne lui imputera que ſes principes & les conſéquences néceſſaires & immédiates qui en réſultent. Pour accuſer Platon avec juſtice, il ne falloit donc pas s'arrêter à prouver que quelques-uns de ſes interlocuteurs n'on point eu avec Socrate les entretiens qu'on leur prête; il falloit examiner ſi dans ces entretiens on leur attribue d'autres ſentimens que ceux qu'ils ont annoncés dans leurs écrits, dont il nous reſte encore des fragmens aſſez conſidérables; il falloit prouver, par la comparaiſon des écrits de Platon avec ceux des autres diſciples de Socrate, & de ceux même de ſes ennemis, qu'il a quelquefois altéré les vrais principes de ſon maître, qu'il l'a peint d'une manière in-

Plat. in Phædr.

fidèle: ſans cela, on ſera toujours en droit de répondre que Platon en effet n'a point conſervé la doctrine de Socrate de la façon dont on doit conſerver la doctrine d'un légiſlateur, mais qu'il l'a très-bien conſervée comme doctrine philoſophique, ce qui ſuffit pour le mettre à couvert de toute eſpèce de reproches.

Mais, dira-t-on, Xénophon atteſte & toute l'antiquité dépoſe que Socrate ne s'occupa que de la morale; or on trouve dans Platon un mélange continuel de logique, de phyſique, & de métaphyſique: ſi donc Zenon ceſſa d'être compté parmi les Cyniques, quoiqu'il eût conſervé les principes de leur morale, parce qu'il ne s'étoit pas contenté de cette ſcience & qu'il y avoit mêlé les autres parties de la philoſophie, ne doit-on pas par la même raiſon exclure Platon du nombre des Socratiques?

J'obſerverai d'abord que les noms de logique, de morale, de phyſique & de métaphyſique ſont poſtérieurs à Socrate & à Platon. Ceux qui ont dit que la philoſophie étoit fille de l'admiration, me paroiſſent avoir très-bien connu ſon origine. Les premiers philoſophes Grecs, ſoit qu'ils euſſent reçu des Barbares les principes de cette ſcience, ſoit qu'ils ne les duſſent qu'à l'expérience & à la méditation, s'attachèrent tous à l'étude de la Nature; ils s'élancèrent d'un vol hardi dans l'immenſité des cieux, arrangèrent les aſtres, réglèrent leurs cours, enfantèrent des mondes: mais ils ne deſcendirent point ordinairement juſqu'à l'examen des devoirs de la vie civile, ou ſi quelques-uns daignèrent s'en occuper, ce ne fut que pour faire ſervir cette ſcience de complément à leurs traités ſur la Nature. Ils portèrent dans l'étude de l'ame les mêmes loix dont ils s'étoient ſervis pour régler les corps, & loin de former leurs principes ſur l'étude de l'homme, ils voulurent que les principes de la morale ſe prêtaſſent à leurs hypothèſes phyſiques.

Plat. in Theat.

Socrate avoit été diſciple d'Archélaüs, & il ſuivit d'abord la même route; il dit lui-même qu'il s'attacha avec une merveilleuſe ardeur & une égale ſatisfaction à l'étude de la Nature, eſpérant de parvenir quelque jour à une ſcience certaine ſur des matières qui ne lui fourniſſoient encore qu'un grand nombre de probabilités: mais bientôt dégoûté par leur incertitude, par le choc des différens ſyſtèmes qui ſe combattoient mutuellement, ſans qu'on pût ſavoir auquel demeureroit

Xenoph. Memor. 4.

roit l'avantage, & plus encore par le peu d'utilité de cette ſorte de connoiſſance, il ſe fraya une nouvelle route, & devint le chef d'une ſecte dont le nom obſcurcit toutes celles qui l'avoient précédée. Quel fut proprement le changement que Socrate opéra dans la philoſophie? Il renverſa l'ordre de ſes devanciers, & au lieu qu'ils commençoient par l'étude de la Nature & qu'ils n'arrivoient que bien tard, & remplis de préjugés, à l'étude de la morale ou de l'homme; Socrate partit de l'étude de l'homme, & n'arriva de même que bien tard, & peut-être auſſi avec des préjugés, à l'étude de la Nature. Il ne la négligea point entièrement, comme on voudroit le faire croire; il ne le pouvoit même ſans rendre ſes connoiſſances ſur l'homme défectueuſes & imparfaites: mais il ne la regarda plus que comme un acceſſoire & un ſupplément à la connoiſſance de l'ame; il ne rechercha point quels ſont les principes conſtitutifs des corps, comment ſe forment les météores, quelle place la terre occupe dans l'Univers: il avoit abandonné toutes ces belles ſpéculations comme inutiles & incertaines. Il ne deſiroit de connoître la Nature que par le rapport immédiat qu'elle a avec nous; il auroit voulu y découvrir les cauſes finales, & il n'avoit que du mépris pour ceux qui veulent tout expliquer par les loix du mécaniſme. " Ces gens-
" là, diſoit-il, me paroiſſent auſſi ridicules que ceux qui entreprenant
" d'expliquer pourquoi Socrate eſt aſſis, oublieroient que Socrate
" ayant une ame intelligente qui a la force de ſe déterminer à ce qui Plat. in Phæd.
" lui convient le mieux, il eſt aſſis maintenant parce qu'il a jugé
" cette poſition plus commode, & s'amuſeroient à expliquer fort au
" long comment le corps de Socrate étant compoſé d'os & de nerfs
" qui peuvent ſe plier & ſe mouvoir en différens ſens; il eſt aſſis
" lorſque telle partie s'eſt étendue & que telle autre s'eſt repliée: ils
" prouveroient tout au plus, par ce beau raiſonnement, que Socrate
" eſt aſſis parce qu'il eſt aſſis." Je n'examinerai point ſi la méthode de Socrate auroit été bien propre à perfectionner l'étude de la phyſique & ſi elle n'y auroit pas apporté le même déſordre que les ſyſtèmes des premiers phyſiciens cauſoient dans la morale; peut-être Socrate s'en aperçût-il, peut-être eſt-ce la raiſon qui l'empêcha de s'attacher beaucoup à cette étude: celle de l'homme l'occupa tout entier.

L'homme

L'homme ne parut point à ſes yeux un être facile à développer, mais une ſorte de monſtre plus étrange que ceux dont parlent les fables : aſſemblage bizarre des qualités les plus oppoſées, ami du vrai & pétri de menſonges, partiſan de la vertu & croupiſſant dans le vice, ſoupirant après la liberté & travaillant ſans relâche à renforcer ſes chaînes, deſirant de ſe connoître & ſe fuyant toujours, cherchant le repos, & l'éternel jouet de l'eſpérance, de la crainte, de l'ambition, & de mille autres fantômes qui l'agitent & l'effrayent : tel parut l'homme aux yeux de Socrate. En réfléchiſſant ſur les combats que nous éprouvons quelquefois au dedans de nous-mêmes avant que de nous déterminer à quelque choſe d'important, il diſtingua dans l'ame ψυχὴ trois parties ou facultés ; l'une eſt cette partie intelligente νῦς qui devroit toujours nous éclairer & nous conduire : c'eſt proprement le ſiége de la concupiſcence & de toutes les paſſions ἐπιθυμητικὸν. Au milieu de ces deux parties diſcordantes eſt cette force que nous ſentons de ſuſpendre notre choix, & de perſiſter dans le parti que nous avons pris θύμος. Platon a peint ces trois parties de l'ame ſous un emblème qui peut ſervir à les faire mieux connoître. Peignons-nous un monſtre dont la partie inférieure, ſemblable à la fabuleuſe Scylla, ſoit compoſée d'un grand nombre de bêtes, les unes féroces, les autres apprivoiſées, toujours prêtes à ſe dévorer mutuellement ; plaçons au-deſſus la figure d'un lion qui les tienne toutes ſous ſes pieds, enfin que ce lion ſoit ſurmonté d'un homme ; ſuppoſons enſuite que les deux parties extrêmes étant en guerre ne peuvent prendre des forces qu'au dépens l'une de l'autre. Uniſſons cependant toutes ces parties par des liens inconcevables, pour n'en faire qu'un même individu, & nous aurons l'image de l'ame. Si la partie inférieure domine, les deux autres ne ſont plus occupées qu'à la ſatisfaire, & ne ſauroient en venir à bout, parce qu'elle eſt compoſée d'un grand nombre de bêtes inſatiables & toujours en guerre. Si au contraire la ſupérieure conſerve ſon empire & ſe fortifie, elle ſe ſert du lion pour enchaîner & apprivoiſer les monſtres qu'il tient ſous ſes pieds ; alors la paix & l'union règnent dans tout l'enſemble. Nos ſoins & notre application doivent donc tendre à conſerver au νῦς ou à la partie intelligente ſa ſupériorité naturelle & à lui donner de l'activité & de la force. Un

Plat. Polit. l. IX.

des

des moyens les plus efficaces eſt l'étude de la dialectique, ou l'art d'analyſer nos idées & de porter des jugemens ſains ſur les objets qui nous environnent. Socrate s'en ſaiſit ardemment, & s'il n'en fut pas l'inventeur, on ne peut au moins lui refuſer la gloire d'en avoir le premier montré le véritable uſage. Il remonta à la ſource de nos erreurs, & crût l'apercevoir dans la facilité avec laquelle nous recevons un grand nombre d'opinions étrangères, ſans nous donner la peine de les examiner, & dans la facilité encore plus grande avec laquelle nous confondons toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles; plus ces idées nous ſont familières, plus elles ſont ſujettes à l'erreur, parce que nous les avons trouvées établies au dedans de nous avant que nous ayons ſongé à les examiner. Quelqu'un s'eſt-il jamais aviſé de douter qu'il ſût ce que c'eſt que le juſte, l'honnête, l'utile; cependant combien y a-t-il d'hommes qui ſoient en état d'en donner une définition exacte? Ce ſont néanmoins ces idées confuſes & imparfaites qui ſont la règle de notre vie. Socrate s'appliqua particulièrement à les rectifier, par le moyen de ſa dialectique; & c'eſt ce qui produiſit cette ſcience que les modernes ont nommé *Métaphyſique*, qui n'eſt autre choſe que la dialectique appliquée à des idées générales & abſtraites. Il s'étoit tellement livré à cette ſcience, que lorſqu'en marchant dans les rues ſon eſprit s'embarraſſoit dans quelque queſtion difficile, il ſe retiroit à l'écart, & reſtoit dans cet endroit juſqu'à ce qu'il fût venu à bout de ce qui l'avoit arrêté. On remarqua même qu'une fois il tomba dans une méditation ſi profonde, qu'il reſta un jour & une nuit debout, immobile, & ſans donner aucun ſigne de vie.

Plat in Alcib. prim. & in Theet.

Plat. in Conviv. Diog. Laert. in Socrat.

Dans quel ſens eſt-il donc vrai de dire que Socrate ne s'occupa que de la morale? C'eſt en prenant ce mot dans un acception étendue pour la ſcience de l'homme, & des moyens qui peuvent perfectionner ſa raiſon. Tout en effet, dans Socrate, tendoit à ce but unique. Il ne cherchoit, dans l'étude de la Nature, que les cauſes premières; c'eſt-à-dire, la ſageſſe & la volonté de l'eſprit créateur. Il ne cultivoit la dialectique, & ce que nous nommons métaphyſique, que pour donner à la partie intelligente de l'ame plus d'activité, & pour la préſerver de l'erreur. Enfin il rapprochoit ces ſciences de la morale,

rale, & avoit l'art de les fondre, pour ainſi dire, toutes en une ſeule, que l'on peut appeler la ſcience de l'homme ou la vraie philoſophie.

C'eſt en quoi Platon l'a parfaitement imité. Quoiqu'il embraſſe toute l'étendue des connoiſſances humaines, il en a tellement lié toutes les parties avec la morale, qu'on ne trouve rien, dans cet auteur, qui n'ait un rapport direct & immédiat à cette ſcience. Le ſeul dialogue du Timée ſemblera peut-être s'écarter de cette règle générale. Platon y explique la formation de l'univers, la nature des élémens, le mouvement des corps céleſtes, les météores & le minéraux ; toutes matières qui n'ont qu'un rapport bien indirect à la morale, & dont nous avons dit que Socrate s'étoit peu mis en peine. Mais il faut remarquer,

1. Que Socrate, dans ce dialogue, ne joue, pour ainſi dire, qu'un rôle ſubalterne, & qu'il a cédé le premier à Timée de Locres, qui développe la doctrine de ſon maître Pythagore.

2. Que tous les grands écrivains de l'antiquité étoient dans l'habitude de terminer leurs ouvrages par quelque morceau d'éclat, & le plus ſouvent par une digreſſion qui n'avoit quelquefois qu'un rapport indirect au ſujet qu'ils venoient de traiter.

3. Que ce dialogue du Timée n'eſt point un tout, un ouvrage ſéparé, comme la plupart des autres dialogues ; mais un complètement, un appendix aux dix livres de la République, & une véritable digreſſion. La preuve en eſt évidente ; ce dialogue commence par une récapitulation exacte & circonſtanciée de tout ce qui à éte traité dans les dix livres de la République. D'un autre côté, le ſtyle s'enfle et devient poëtique ; on voit clairement que l'auteur a moins d'envie de diſputer la palme au phyſicien Anaxagore, & à Héraclite, qu'à Héſiode & à Homère.

4. Quoique l'auteur s'étende aſſez au long ſur les cauſes ſecondes, ou ſur l'explication phyſique des phénomènes, il a ſoin d'avertir, en plus d'un endroit, qu'il ne s'y arrête qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour arriver aux cauſes premières. Et il faut juger de ce dialogue comme des fables d'Eſope, où la fiction, quoique plus étendue, ne ſert que d'enveloppe à la morale, qu'on peut regarder comme l'ame de la fable. Un morceau aſſez court confirmera ces remarques.

L'auteur

L'auteur, après avoir raconté la formation des corps céleſtes, & des dieux qui les animent, voulant expliquer l'immortalité de l'ame humaine, s'exprime en ces termes: " Après que le Dieu ſuprême eut " formé tous les autres dieux, tant ceux qui nous éclairent, que " ceux qui ſe dérobent à nos regards, il leur adreſſa ces paroles: " dieux des dieux, dont je ſuis l'auteur & le père, les ouvrages de " mes mains ne peuvent être détruits ſans ma volonté. Tout ce qui " a été fait peut être diſſous; mais vouloir détruire ce qui eſt bien, " c'eſt le propre d'un méchant. Puiſque vous avez reçu l'être, " vous ne pouvez être éternels; mais vous vivrez, & ne ſerez point " ſoumis à l'empire de la mort; ma volonté ſera pour vous un lien " plus puiſſant, & plus fort, que ceux que vous tenez de votre na- " ture: écoutez donc aujourd'hui ce que j'ai à vous apprendre. Il " y a encore trois eſpèces d'animaux à créer, ſans quoi l'univers " reſteroit imparfait; car il ne renfermeroit pas en lui toutes les " eſpéces: il le doit cependant, pour que rien ne manque à ſa per- " fection. S'ils reçoivent de moi l'être & la vie, ils ſeront égaux " aux dieux. Afin donc qu'ils ſoient mortels, & que l'univers re- " çoive ſa perfection, diſpoſez-vous à les former comme il con- " vient, & imitez ce que j'ai fait moi-même en vous formant. " Quant à la partie qui les rapprochera des immortels, qui participera " à la divinité, & qui doit ſervir de guide à ceux qui voudront " écouter la juſtice & vous ſuivre, je l'engenderai moi-même & " vous la remettrai enſuite; vous acheverez l'ouvrage, en la ren- " fermant dans un tiſſu mortel. Produiſez des animaux, montrez- " les à la lumière; vous pourvoirez à leur conſervation, & a leur " ſubſiſtance, & vous les reprendrez après leur mort. Il dit, & " dans le même creuſet, où il avoit fondu l'ame du monde, il ra- " maſſa les ſcories, pour ainſi dire, de cette ame, & en forma une " mixtion qui étoit de la même nature, mais qui n'étoit plus auſſi " pure ni auſſi forte. Lorſqu'il eut tout achevé, il en tira un " nombre d'ames égal à celui des aſtres, auxquels il les partagea; " & après les y avoir placés, comme ſur un char, d'où il leur fit " voir la nature de l'univers, il prononça l'arrêt de leur deſtinée, " &c."

Ce morceau ſuffira, je crois, pour autoriſer nos remarques; mais quand on accorderoit qu'il y a dans ce dialogue beaucoup de choſes qui ne peuvent convenir à Socrate, on doit ſe ſouvenir que Platon ne les lui a point non plus attribuées, mais à Timée le Pythagoricien : il faut encore ſe rappeler la diſtinction que nous avons établie entre la nature de la conſervation qui convient à la philoſophie, & celle qui convient à la legiſlation.

Je me ſervirai toujours du même principe pour rendre raiſon des additions que Platon peut avoir faites à la métaphyſique de Socrate: telle eſt la doctrine des idées. Les uns croient qu'il la tenoit de Cratyle, diſciple d'Héraclite; les autres, qu'il n'avoit fait que rajeunir par un nouveau nom les nombres de Pythagore : quoi qu'il en ſoit, il paroît conſtant qu'il n'en avoit point reçu la connoiſſance de Socrate. Mais ces idées conviennent-elles, ou non, aux principes fondamentaux de la doctrine Socratique ? ſervent-elles ou ne ſervent-elles pas à l'expliquer ? C'eſt ce qu'il faut examiner en peu de mots.

Bruker. hiſt. Philoſ. t. I. p. 696.

Il y a deux manières générales de traiter la morale ; l'une, ſimple & populaire, par ſentences & par maximes détachées, ornées d'un ſtyle agréable & quelquefois de comparaiſons, d'allégories & de fables: c'eſt la méthode qu'ont employée les Orientaux, les poëtes, les orateurs, & tous ceux qui ont voulu ſe faire entendre du peuple. L'autre méthode eſt propre aux philoſophes ; elle conſiſte à remonter à la nature des êtres, à poſer des principes généraux & inconteſtables, & à en déduire des concluſions certaines. Xénophon s'eſt plus rapproché de la première, Platon de la ſeconde : lequel en ce point a le mieux imité Socrate ? Cette queſtion ne peut plus former de doute après ce que nous avons dit: comment eût-on pu reprocher à Socrate, s'il eût été tel que nous l'a repréſenté Xénophon, de rendre tout problématique, & de faire que la mauvaiſe cauſe parût la meilleure ? comment eût-il pu, ſans le ſecours de la dialectique, réfuter les ſophiſtes, qui étoient eux-mêmes des métaphyſiciens très-ſubtils ? comment eût-il mérité la louange qu'il s'attribue lui-même de ſavoir bien interroger & bien répondre, d'aimer *à réfuter*, & à *être réfuté?* Enfin, comment expliquer, ſans une profonde métaphyſique & ſans le ſecours des idées Platoniciennes,

Ariſtoph. in Nub.

Plat. in Protag.

Ἐλέγχειν καὶ ἐλέγχεσθαι.

ciennes, ces principes de la morale Socratique, que le bon n'eſt point autre que le beau, qu'il n'y a qu'une vertu, la ſcience, & qu'un vice, l'ignorance ; que la tempérance ne diffère point eſſentiellement de la juſtice, la prudence de la force ? Or ce ne ſont point ici des concluſions particulières que l'on puiſſe négliger, c'eſt la baſe & le fondement de toute la morale Socratique.

Si de ces conſidérations générales ſur la doctrine de Socrate, nous deſcendions au détail de ſes opinions particulières, nous trouverions que Platon conſerve toujours le même avantage ſur ſon rival : donnons-en pour exemple l'opinion de Socrate ſur la Divinité. Xénophon ne dit rien dans tous ſes ouvrages qui puiſſe faire ſoupçonner que Socrate penſât ſur cet article important autrement que le peuple ; il ne tient pas même à cet auteur qu'on ne regarde Socrate comme un payen dévot dans toute la rigueur du terme ; il ne parle que de ſacrifices & d'augures. Dans Platon, au contraire, Socrate affecte de s'écarter en bien des endroits des formules religieuſes conſacrées par l'uſage ; ainſi, au lieu de jurer par *Jupiter*, par *Hercule*, il jure par le *chien*, par le *platane*. S'il examine, avec Eutyphron, l'idée de la ſainteté, il tourne en ridicule ce prêtre enthouſiaſte & méchant, & ne lui cache point le mépris qu'il fait des hiſtoires ſcandaleuſes de ſes dieux prétendus. Si Socrate eût penſé comme Xénophon veut nous le faire croire, de quel front ſes ennemis euſſent-ils oſé le citer en juſtice comme un impie ou du moins comme un novateur en fait de religion ? eût-il été bien difficile à Socrate de confondre la calomnie ? Auſſi Xénophon, dans l'apologie qu'il a écrite pour Socrate, ſe met-il bien ſérieuſement en colère contre ceux qui ont dit que Socrate n'adoroit pas les mêmes dieux que le peuple ; au lieu que Socrate, dans l'apologie écrite par Platon, ſe contente de faire tomber ſon accuſateur en contradiction avec lui-même, & de le couvrir de ridicule. Mais il élude, avec ſon ironie ordinaire, l'état de la queſtion, & il évite, avec le plus grand ſoin, de laiſſer apercevoir ſes véritables ſentimens : ignoroit-il que ſon ſilence, dans une pareille rencontre, ſe changeoit en conviction ? Non ; mais il ne vouloit pas racheter ſa vie par un menſonge.

Je paſſe maintenant au ſecond caractère de la *conſervation* en fait de doctrine philoſophique, la manière de philoſopher : comme cette

manière dans un philoſophe tel que Socrate, qui s'étoit ſpecialement dévoué au ſalut & à l'utilité de ſa patrie, tient beaucoup aux mœurs & aux uſages de ſon tems; il eſt néceſſaire, pour bien connoître Socrate par ce côté, de tourner un moment nos regards ſur Athènes, lorſqu'il commença de s'y montrer.

Athènes étoit alors parvenue au comble de la gloire. Les victoires à jamais mémorables qu'elle venoit de remporter ſur les Perſes; la ſupériorité décidée qu'elle s'étoit acquiſe ſur les autres villes de la Grèce, que la reconnoiſſance ou la crainte avoit rendues ſes alliées ou ſes tributaires; l'affluence preſque ſubite de tous les biens qui peuvent rendre un peuple heureux; la forme de ſon gouvernement, qui laiſſoit à chaque citoyen toute la part qu'il vouloit prendre aux affaires & le choix du rang qu'il vouloit tenir dans l'état, tous ces avantages avoient merveilleuſement enflé le courage des Athéniens, & donnoient un puiſſant reſſort à ces ames ambitieuſes & fières. Chaque citoyen ſe regardant comme le dépoſitaire de la gloire de ſa patrie, ſe croyoit fait pour donner des loix, ou pour ſervir d'exemple au reſte du monde: tout ſembloit favoriſer l'illuſion; les arts étoient venus avec les richeſſes embellir Athènes & y fixer, pour ainſi dire, le ſiége de leur empire; & tandis que Périclès tonnoit & foudroyoit dans les aſſemblées du peuple, Sophocle & Euripide enfantoient ces drames immortels qui devoient laiſſer à la poſtérité plus d'envie de les ſuivre que d'eſpérance de les atteindre.

Mais du ſein même de ces avantages on voyoit éclore des inconvéniens qui n'étoient pas moindres. Les richeſſes avoient introduit le goût des plaiſirs, & refroidi l'ardeur guerrière; les arts n'avoient ſervi qu'à multiplier les beſoins, & de jour en jour on devenoit moins ſcrupuleux ſur les moyens de les ſatisfaire; les alliés peu ménagés ſe changeoient en ennemis ſecrets. L'exceſſive liberté avoit engendré la licence; on trouvoit plus de généraux que de ſoldats: tout le monde vouloit commander, perſonne ne ſavoit plus obéir. La préſomption eſt la compagne ordinaire des talens; parce que l'on excella dans un art, on ſe crut ſage, & l'on négligea de s'inſtruire. Les poëtes qui dans tous les pays ſe ſont crus les précepteurs de la nation, & qui ne l'ont peut-être été véritablement que dans Athènes,

n'étoient pas assez attentifs sur le choix de leurs maximes; ils mêloient souvent à leurs leçons un poison d'autant plus dangereux, qu'il étoit préparé avec plus d'art. Les orateurs n'avoient pour but que de se rendre agréables au peuple: ils flattoient ses préjugés & l'entretenoient dans une sécurité dangereuse. Les philosophes bâtissoient des systèmes sur la nature, négligeoient la morale ou la corrompoient; mais l'espèce la plus dangereuse étoit celle des Sophistes. Philosophes & orateurs tout à la fois, ils se vantoient d'enseigner l'art de persuader aux dépens de la vérité, & de dominer dans les assemblées du peuple; ils étoient imbus de ce principe détestable, qu'il n'y a point de vérité, ni de fausseté réelle, mais seulement apparente; que la science & la sagesse consistent à connoître dans toutes sortes de sujets les rapports qui peuvent les faire paroître vrais ou faux selon nos intérêts, & que la vertu n'est qu'un beau nom propre à en imposer au peuple.

Tel étoit l'état d'Athènes quand Socrate s'y montra; il vit avec douleur que si quelqu'un desiroit de se rendre habile dans quelque art que ce fût, il trouvoit dans cette ville un grand nombre d'excellens maîtres, entre lesquels le choix étoit difficile, pendant qu'il ne se trouvoit personne qui enseignât à devenir homme de bien & citoyen vertueux. Cette science, la seule importante & la plus difficile, étoit abandonnée au peuple, qui est toujours un mauvais maître: "Nous ne savons, disoit-il, que ce que nous avons appris par "la voie ordinaire des maîtres, ou ce que nos réflexions & la mé- "ditation nous ont fait découvrir. Où sont les hommes qui aient "employé comme il convenoit l'un ou l'autre de ces moyens pour "connoître & pour acquérir la vertu? Tout le monde croit la "connoître assez & n'avoir pas besoin de l'apprendre; c'est préci- "sément la raison pour laquelle tout le monde l'ignore." Socrate se propose de guérir les hommes de cette ignorance. Plat. in Alcib. maj.

Plus les Athéniens avoient de présomption & d'amour propre, plus ce philosophe devoit rencontrer d'obstacles à son dessein. S'il y a des choses sur lesquelles les hommes veulent bien avouer leur ignorance, il en est d'autres sur lesquelles cet aveu leur coûteroit trop, & ce sont précisément celles dont s'occupoit Socrate. Il le sentit, & cette découverte l'obligea à prendre une voie oblique, qui offensât

offenſât moins l'amour propre de ceux qu'il vouloit inſtruire : elle conſiſtoit à feindre qu'il ignoroit lui-même les choſes ſur leſquelles il s'entretenoit, & à conſulter, en apparence, ceux dont il croioit pouvoir tirer des lumières. Il ne montra donc qu'une forte envie de s'inſtruire, & il annonça hautement qu'il ne ſavoit rien que cette choſe ſeulement, qu'il ne ſavoit rien. Ceux qui ont voulu en prendre occaſion de le ranger dans la claſſe des Sceptiques, ſont ſuffiſamment réfutés par le ſyſtème entier de ſa morale, tel que nous le trouvons dans les livres de ſes diſciples ; par toutes ſes actions, par la façon dont il ſe défendit devant ſes juges, par le refus qu'il fit de s'enfuir de la priſon, par ſa réponſe à Criton, qui l'en conjuroit, & enfin par ſa mort. On le trouve toujours *ferme* & *inébranlable*, ἰσχυρογνώμων, dans ſes *paroles* & dans ſes *actions*. Il faut donc bien ſe garder de prendre à la lettre ce qu'il diſoit de ſon ignorance, ſurtout en matière de morale. Ce n'étoit, comme nous l'avons vu, qu'un tour adroit pour ménager l'amour propre des autres, un tribut qu'il paioit à l'envie. Au reſte, cette diſſimulation de ſes propres forces, ou cette ironie, prenoit différentes formes, ſelon les différences de l'état & du caractère de ceux avec qui il s'entretenoit.

Huet. foibl. de l'entend. humain.

Diog. Laërt. in Socr.

E'toit-ce avec des hommes de ſon âge, ou même plus âgés que lui ? Il marquoit de la déférence pour leur ſentiment, il les louoit toujours par l'endroit qui leur étoit le plus ſenſible : enſuite il expoſoit ſes doutes, & tournoit ſi adroitement la converſation, qu'il les obligeoit à lui rendre compte de leurs actions & de leurs véritables ſentimens. Contre cette mauvaiſe honte, qui nous fait cacher aux autres & à nous-mêmes notre foibleſſe & nos défauts, il faiſoit agir avec ſuccès cette autre honte, auſſi naturelle & auſſi forte, qui nous empêche de nous refuſer aux conſeils de l'amitié & de la raiſon. Car, comme l'ont remarqué Héſiode & Homère, il y a deux ſortes de honte, l'une bonne & l'autre mauvaiſe :

Hef. Oper. v. 316.

Αἰδὼς ἥτ' ἄνδρας μέγα σίνεται ἠδ' ὀνίνησι.

Il falloit convenir de ſes foibleſſes & de ſon ignorance, quelque dur que fût cet aveu, & former, du moins pour le moment, des projets de réforme & d'amendement. " Il paroît bien, ô Lyſimaque, diſoit " Nicias, que vous ne connoiſſez Socrate que de nom ; car vous " n'ignoreriez

Plat. in Lach.

" n'ignoreriez pas que dès qu'un homme lie converſation avec lui, il " le regarde comme un parent dont il doit prendre ſoin : il faut qu'il " l'examine, & qu'il ſache ce qu'il penſe, & ce qu'il a fait de bien " & de mal. . . . . Pour moi, qui le vois ſouvent, je ſuis tout ac- " coutumé à lui rendre ainſi compte de ma vie : & quand je ſuis " venu ici, j'ai bien prévu qu'il faudroit ſubir l'examen, & que " dans un moment il ſeroit moins queſtion de nos enfans que de " nous-mêmes." Dans un autre endroit il eſt comparé à ce fameux brigand, qui attendoit les paſſans ſur le grand chemin, pour les obliger à ſe dépouiller & à lutter contre lui.*

Sa conduite, avec les ſophiſtes, étoit encore plus diſſimulée & plus adroite : c'étoit principalement avec eux qu'il faiſoit uſage de l'ironie. S'il les eût provoqués à découvert, il n'en ſeroit jamais venu à bout. Retranchés dans cette éloquence intariſſable dont ils faiſoient profeſſion, ils auroient facilement éludé ſes coups ; & comme ils étoient de grands maîtres dans l'art de perſuader, ils auroient au moins partagé les ſuffrages. Il étoit donc néceſſaire de les arracher adroitement de leur fort, pour les obliger à ſe battre, pour ainſi dire, de pied ferme. Voici comment il s'y prenoit ordinairement. Il aſſiſtoit à leurs diſcours oratoires, & paroiſſoit un des plus empreſſés à leur marquer la ſatisfaction qu'il venoit de goûter en les entendant. Il n'y avoit qu'une petite choſe qui l'embarraſſoit encore ; il la propoſoit, & ordinairement la queſtion étoit ſi claire, qu'elle ne paroiſſoit pas pouvoir former de difficulté. Le ſophiſte s'offroit d'en donner l'explication ; & il ne pouvoit décemment s'y refuſer, puiſqu'une des choſes dont ſe vantoient les ſophiſtes, c'étoit de répondre à toutes les queſtions qu'on pouvoit leur faire. Ce premier point gagné, Socrate lui demandoit s'il ne ſe glorifioit pas d'être dialecticien auſſi profond qu'orateur habile, & s'il ne lui étoit pas auſſi facile de reſſerrer une matière en peu de mots, que de l'orner & de l'étendre. Le ſophiſte n'avoit garde d'en diſconvenir. Alors il le prioit de réſerver pour une autre occaſion les richeſſes de ſon éloquence, & de ne ſe ſervir avec lui que de ce

Plat. in Protag.

* Σὺ δὲ καὶ Ἀσταῖόν τί μοι μᾶλλον δοκεῖς τὸ δρᾶμα δρᾶν· τον γὰρ παρελθόντα ὑπ' ἀνίης φεὶν ἀναλκάσης, ἀτοδύσας ἐντοῖς λόγοις παρασκαλαῖσαι. Theet. p. 125.

ſtyle

ſtyle ſerré & concis : " car j'ai naturellement un défaut, diſoit-il, " c'eſt d'oublier facilement, & de ne pouvoir ſuivre un long diſ- " cours ſans tout brouiller & tout confondre. De même donc que " ſi vous deſiriez que nous marchaſſions de compagnie, & qu'il " vous fût abſolument égal de courir ou de marcher lentement, ce " ſeroit à vous à vous conformer à ma marche, s'il m'étoit abſo- " lument impoſſible de courir : de même aujourd'hui, ſi vous vou- " lez bien vous entretenir avec moi & m'inſtruire, il faut avoir la " complaiſance que je vous demande : auſſi-bien j'ai toujours en- " tendu dire que le ſtyle de la converſation ne devoit point reſſembler " à celui d'un diſcours oratoire." Dès que le ſophiſte avoit conſenti à ce qu'on demandoit de lui, il ſe ſentoit bientôt embarraſſé, & ne tardoit pas à ſe contredire. Alors Socrate ſe plaignoit malicieuſe- ment de ce qu'après lui avoir promis ſi ſolennellement de l'inſtruire, il avoit la dureté de lui cacher ſa ſageſſe, & de l'abandonner à l'er- reur. Il lui laiſſoit ordinairement apercevoir quelque faux-fuyant, que celui-ci ſaiſiſſoit promptement ; mais ce n'étoit que pour re- tomber dans de nouvelles contradictions, qui mettoient dans un plus grand jour ſa préſomption & ſon ignorance.

Le principal avantage que Socrate ſe promettoit de ſes diſputes avec les ſophiſtes, c'étoit de guérir les Athéniens de la folle pré- vention qu'ils avoient pour eux, & de préſerver les jeunes gens du poiſon de leur doctrine. Socrate s'attachoit de préférence aux jeunes gens, eſpérant davantage d'une ame encore tendre, & qui n'a- voit point contracté d'habitudes que l'âge eût enracinées. Deux cauſes ſeulement s'oppoſoient à ſes deſſeins, & détournoient la jeuneſſe de l'étude de la philoſophie, la flatterie, & l'ambition. Dès qu'un jeune Athénien commençoit à réfléchir ſur ſa ſituation, une carrière im- menſe ſe préſentoit devant lui ; le cri du héros public, c'eſt-à-dire, la voix de la patrie qui appeloit au maniement des affaires tous ceux qui ſe croyoient en état de l'aider de leurs conſeils, l'exemple do- meſtique & récent de ceux qui parvenoient par leurs talens aux premiers emplois, & à la conſidération publique, tous ces objets étoient bien capables d'allumer le feu de l'ambition dans un jeune cœur : ajoutons-y encore les ſollicitations des parens qui deſirent naturellement l'avancement de leurs enfans, & qui ſe laiſſent ſi facilement prévenir en leur faveur, les exhortations & le crédit d'un

d'un grand nombre d'amis qui dans un état populaire étoient regardés comme la portion la plus précieuſe d'un héritage.

Dans les gouvernemens, où les fortunes particulières ſont ſtables, où les rangs ſont aſſignées à la naiſſance & aux richeſſes, les amis ne ſont guère regardés que comme des meubles d'agrément ou de caprice ; on y tient peu & l'on s'en dégoûte aiſément. Il n'en étoit pas de même dans ces anciennes républiques, où toutes les places ſe donnoient au mérite réel ou apparent, où les talens ne pouvoient manquer de percer, où les fortunes particulières étoient comme celles de l'état, dans une agitation continuelle, & où la faveur du peuple, & le grand nombre d'amis décidoient du ſort, du rang & même de la vie. Dès qu'un jeune homme commençoit à vouloir ſe produire, un grand nombre d'amis s'aſſocioient à ſa fortune & à ſes eſpérances. Ils s'attachoient à ſa perſonne ; car le même ſentiment qui, entre les perſonnes du même âge, s'appeloit amitié, ſe nommoit amour, lorſqu'il ſe rencontroit avec une diſproportion d'âge conſidérable. Le nom d'*Eraſtès* n'avoit rien de honteux ; les plus ſages légiſlateurs en avoient établi & autoriſé l'uſage. On eſtimoit un jeune homme à proportion du mérite & du nombre de ceux qui s'attachoient à lui. Socrate ne dédaigna point de ſe conformer à l'uſage ; & ſi la colomnie en a pris occaſion de vouloir ternir ſa mémoire, il eſt aſſez juſtifié par le ſilence de ſes ennemis, qui, en lui cherchant des crimes, ont toujours reſpecté ſes mœurs. Il fréquentoit les lieux des exercices, & tous les endroits où la jeuneſſe avoit coutume de s'aſſembler. Il étudioit les caractères, & s'attachoit de préférence à ceux en qui il remarquoit les paſſions les plus fortes. Il ſembloit n'être plus occupé que du ſoin de leur avancement. Il leur faiſoit entrevoir la gloire qui les attendoit, s'ils rempliſſoient l'idée qu'on ſe formoit déjà de leur mérite : mais il leur montroit à côté la honte dont ils ſe couvreroient, s'ils trompoient les vœux de leurs citoyens & de leurs amis. " Ne trouvez-vous donc pas, ajoutoit-il, qu'il ſeroit " à propos, pendant qu'il en eſt tems encore, que nous cherchaſ- " ſions en commun quelles choſes ſont propres à mériter l'eſtime ou " le blame ?" A peine avoit-il commencé cet examen que le jeune homme, qui ne pouvoit plus déguiſer ſa foibleſſe & ſon ignorance, confus & troublé, avoit peine à retenir ſes larmes. Quelques-uns reſtoient

Plutarc. in Solon.

Xenoph. Apomn. lib. I v.

reſtoient ſi humilies, qu'ils n'oſoient plus l'aborder ni le voir ; mais les eſprits généreux n'en devenoient que plus ardens à rechercher ſon entretien. Il continuoit de les examiner & d'arracher ſans pitié toutes les ſemences contagieuſes, qui auroient étouffé les germes de la raiſon ; il les accoutumoit enſuite à réfléchir & à produire leurs propres penſées, ſans leur épargner, diſoit-il, les douleurs de l'accouchement. Tout le monde ſait que faiſant alluſion au métier de ſa mère, il ſe diſoit accoucheur d'eſprits. Perſuadé que la nature a donné à tous les hommes une portion d'eſprit ſuffiſante pour les rendre ſages & heureux, il croioit qu'il étoit impoſſible d'y rien ajouter ; que toute l'étude de l'homme devoit tendre à l'exercer & à lui donner de l'activité, de la force & de la juſteſſe *; que les idées étrangères qu'on voudroit y inférer ne ſerviroient qu'à charger la mémoire & à rendre en effet l'eſprit plus pareſſeux & plus confus : c'eſt la raiſon pour laquelle non-ſeulement il ne voulut rien écrire, mais même il n'enſeigna jamais rien. " Si quelqu'un prétend que " je lui aie jamais enſeigné quelque choſe, dit-il dans ſon apologie, " Athéniens, il vous en impoſe." Il ſe contentoit en effet d'exercer l'eſprit de ceux qui le frequentoient, en ſe mettant à leur portée, & en les guidant pas à pas dans la recherche de la vérité. Ce docteur, comme dit Plutarque, ne ſe faiſoit point préparer des bancs ; il ne ſe donnoit point en ſpectacle, il n'obſervoit point de tems pour lire en public, il n'aſſignoit point à ſes amis des heures pour la conférence & pour la promenade ; mais il philoſophoit en buvant, en mangeant, en ſe promenant au milieu des rues. Il n'étoit pas plus réſervé ſur le choix des matières : les plus communes & celles qui ſont le plus ordinaires dans le commerce de la vie, étoient toujours celles auxquelles il donnoit la préférence ; il ſe ſervoit de l'induction & empruntoit ſes comparaiſons des profeſſions les plus abjectes, des cuiſiniers, des tailleurs, des bergers, &c. Les beaux eſprits & les ſots étoient choqués de cette ſimplicité apparente qu'ils nommoient groſſièreté : les bons eſprits perçoient l'enveloppe & découvroient une ſageſſe profonde, & une éloquence auxquelles l'art ne

* Πολυήκοοι γάρ σοι γενόμενοι ἄνευ διδαχῆς πολυγνώμονες εἶναι δόξετε· ἀγνώμονες ὡς ἐπὶ τὸ πλῆθος ὄντες ἢ χαλεποὶ συνεῖναι δοξόσοφοι γεγονότες ἀντὶ σοφῶν. Plat. in Phæd.

pouvoit

pouvoit atteindre. Alcibiade comparoit ces diſcours à ces ſortes de boîtes que l'on fabriquoit alors à Athènes, qui ne préſentoient au dehors que des figures grotesques de Satyres & de Silènes, mais qui au dedans renfermoient les images des dieux. " Quand quelqu'un, " ajoute-t-il, s'aviſe de nous répéter les diſcours de nos plus fa- " meux orateurs, il ne nous touche pas beaucoup, & ſouvent il " nous ennuie; mais s'il nous répète les diſcours de Socrate, tout " le monde reſte extaſié, hommes, femmes, & enfans. Pour moi, " quand je l'entends, le *cœur me bat*, des larmes coulent de mes " yeux, & je vois qu'il fait la même impreſſion ſur beaucoup d'au- " tres. J'ai entendu Périclès & tous nos plus fameux orateurs; " j'ai admiré leur éloquence, mais ils m'ont toujours laiſſé dans le " même état où j'étois auparavant. Les diſcours de cet enchanteur " produiſent ſur moi un effet bien différent; j'ai honte de moi- " même; je rougis de ma baſſeſſe; il faut que je m'arrache de ſa " préſence, & que je me bouche les oreilles pour ne pas vieillir " aſſis à ſes côtés. Je le fuis, je l'évite; il y a des momens où je " voudrois le ſavoir mort, & je ſens pourtant que ſi ce malheur m'ar- " rivoit, j'en ſerois inconſolable." Alcibiade n'étoit pas le ſeul ſur qui les diſcours de Socrate fiſſent une ſi profonde impreſſion. Æſchine, Antiſthène, Apollodore, ne pouvoient le quitter. Simmias & Cèbes avoient abandonné Thèbes leur patrie pour jouir de ſa préſence. Euclide de Mégare connoiſſant la loi qui portoit peine de mort pour tous les Mégariens pris ſur le territoire d'Athènes, ſe déguiſoit en femme, & entroit de nuit dans Athènes pour entendre Socrate au péril de ſes jours. Plat. in Symp.

Maintenant s'il étoit queſtion d'examiner lequel de Platon ou de Xénophon a le mieux rendu Socrate dans cette partie, il ne ſeroit pas difficile de montrer en détail, que Platon s'eſt principalement appliqué à le peindre dans toutes les poſitions & ſous tous les aſpects, ſans jamais détourner les yeux de deſſus ſon modèle; à l'exemple de Socrate, il ne dogmatiſe point, il ne ſe laiſſe apercevoir en aucun endroit de ſes dialogues, s'il y paroît une fois ou deux, ce n'eſt que comme un perſonnage muet. Socrate, qui joue ordinairement le rôle principal,* examine, réfute, diſcute les opinions des autres,

* In Platonis ſcriptis nihil affirmatur, & in utramque partem multa diſſeruntur; de omnibus quæritur, nihil certi dicitur. Cic. Acad. quæſt. I. 1.

ſans laiſſer entrevoir la ſienne, que bien rarement & comme au travers d'un voile; il exerce les jeunes gens, il combat les ſophiſtes, il examine les autres citoyens: de-là cette diverſité de dialogues, que l'on a diſtingués par les noms de Maieutiques, de Piraſtiques, d'Elenctiques, d'Anatreptiques, &c. Enfin Platon a poſſédé au ſouverain degré l'art d'animer ſes compoſitions, de répandre ſur les matières les plus arides une ſource intariſſable d'agrémens, de méler tous les tons & tous les genres d'éloquence, d'allier aux grâces ſimples & naïves les images les plus fortes & les plus ſublimes.

Au contraire, Xénophon ne ſort point d'une élégante ſimplicité; jamais il ne s'élève, tout y eſt dit avec grâce, mais tout y eſt dit ſur le même ton. Comme ſes Mémoires ſur Socrate ne ſont qu'une continuation de ſon apologie, l'on y remarque facilement qu'il s'eſt beaucoup moins appliqué à le peindre qu'à le juſtifier; on n'y trouve ni l'ironie de Socrate, ni ſes diſputes avec les ſophiſtes, ni même ſon eſprit de doute & de diſcuſſion: enfin on trouve dans les écrits de Xénophon les grands principes de la morale Socratique: mais, oſerai-je le dire, on y chercheroit Socrate en vain; ce n'eſt que dans Platon qu'il vit, qu'il reſpire, qu'il nous échauffe & nous tranſporte.

DEU-

DEUXIÈME MÉMOIRE SUR PLATON.

De l'Uſage que Platon a fait des Fables.

Par M. l'Abbé GARNIER.

Lû le 19 Mars 1762.

LE mot Grec μῦθος a quatre acceptions principales, qu'il eſt à propos de bien diſtinguer. 1. Dans ſa ſignification primitive il déſigne un diſcours quelconque, & ſe confond avec le mot λόγος.

2. Il s'emploie fort ſouvent pour exprimer *un récit faux, qui cache une vérité morale;* λόγος ψευδὴς εἰκονίζων ἀλήθειαν. C'eſt l'apologue, dont on attribue vulgairement l'invention à Eſope, quoiqu'il faille la faire remonter à des tems plus reculés.

3. Les grammairiens & les Rhéteurs donnent le même nom à la conſtruction d'un poëme épique ou d'un poëme dramatique, à l'arrangement des épiſodes & à la diſpoſition de toutes les parties; c'eſt dans ce ſens qu'Horace recommande:

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula, quæ poſci vult & ſpectata reponi.

4. Enfin on a coutume de ſe ſervir du même mot en parlant du ſyſtème religieux des anciens peuples, de cet amas confus de traditions qui compoſoient leur théologie.

J'examinerai dans un autre Mémoire ſi le nom de *fable* pris dans le troiſième ſens, peut convenir aux dialogues de Platon; je me borne dans celui-ci à rechercher l'uſage qu'il a fait des Fables religieuſes ou de la mythologie.

De célèbres écrivains ont été choqués de la conduite de Platon à cet égard: ils n'ont pu comprendre comment ce ſage avoit pu ſe réſoudre à ſouiller ſes compoſitions philoſophiques d'un mélange impur

pur de ſuperſtitions groſſières & abſurdes: " Ou Platon, ont-ils " dit, vouloit qu'on crut ce qu'il raconte des enfers, & en ce cas " quelle idée pourroit-on ſe faire de ſa philoſophie & des lumières " de ſon ſiècle ? ou bien il n'a point eu d'autre but que de nous " amuſer, comme des enfans, par des fables. Mais ce but n'eſt-il " pas indigne de la gravité d'un philoſophe ? & d'ailleurs, y a-t-il " un moyen plus ſur de décréditer la vérité, que de lui aſſocier le " menſonge ?"

Colotès, diſciple d'Epicure, paroît être celui des anciens philoſophes qui s'eſt le plus emporté contre Platon à ce ſujet. Après avoir poſé pour principe, qu'*un philoſophe ne doit jamais ſe ſervir de fables, parce qu'aucun eſpèce de fiction n'eſt convenable dans la bouche d'un homme qui fait profeſſion d'enſeigner la verité* * ; il apoſtrophe ainſi Platon au ſujet de la fable d'Er-arménius, qu'on lit à la fin du x. livre de la république : *Pourquoi, ſi vous vouliez nous donner la connoiſſance des corps céleſtes, & de l'état des ames après la mort, ne pas vous ſervir d'un diſcours ſimple & naturel, mais aller chercher ſi loin un perſonnage de théatre, des fictions & du merveilleux, pour fermer, par un menſonge, la porte qui devoit conduire à la vérité.*

Macrobe, qui nous a tranſmis cette objection, a tenté d'y répondre. Comme il m'a paru que cet auteur, eſtimable d'ailleurs, confondoit des eſpèces de fables qui doivent être ſoigneuſement diſtinguées; qu'il n'avoit vu qu'une partie de ſon objet, & que les principes qu'il poſe, s'ils étoient vrais, loin de juſtifier Platon, ſerviroient ſouvent à le condamner; j'ai cru devoir tenter une route différente, & enviſager cet objet ſous un point de vûe plus étendu. Je diſtingue, dans Platon, l'écrivain, le philoſophe & le légiſlateur. Comme écrivain, il a voulu orner ſes diſcours de fictions propres à délaſſer l'eſprit & à réjouir l'imagination : je les nommerai *fables poëtiques*, parce qu'elles ſemblent appartenir davantage à la poëſie. Comme philoſophe, il a été quelquefois obligé de traiter des matières ſur

* Ait enim a Philoſopho fabulam non oportuiſſe confingi, quoniam nullum figmenti genus veri profeſſoribus conveniret. Cur enim, inquit, ſi rerum cœleſtium notionem, ſi habitum nos animarum docere voluiſti, non ſimplici & abſolutâ hoc inſtitutione curatum eſt; ſed quæſita perſona, caſuſque excogitata novitas & compoſita advocati ſcena figmenti ipſam quærendi veri januam mendacio polluerot ? *Macrob. in Som. Scip. lib.* 1.

leſquelles

leſquelles il eſt impoſſible de ſe procurer aucune certitude ; il leur a laiſſé le voile de l'allégorie, ſous lequel elles étoient enveloppées dès les premiers tems : c'eſt ce que j'appellerai *fables théologiques*. Enfin comme légiſlateur, il a cru devoir ſe mettre à la portée de ceux qu'il vouloit inſtruire, proportionner ſes leçons à leur foibleſſe, & les tromper même quelquefois pour leur avantage : c'eſt ce qui a donné naiſſance aux *fables politiques*. Je traiterai de chacune de ces eſpèces en autant d'articles ſéparés.

ARTICLE I.

Des fables poëtiques qui ſe trouvent dans Platon.

C'EST une réflexion affligeante, mais malheureuſement trop certaine, que les hommes, qui naturellement aiment leur intérêt, ſe laiſſent pourtant bientôt abattre par l'ennui, s'ils ne ſont ſoutenus, dans leurs recherches, par la beauté de la diction & l'attrait toujours victorieux du plaiſir. Qu'y a-t-il de plus utile que les préceptes de la morale, & les régles de nos devoirs ? cependant l'experience nous montre que les livres où cette matière eſt le plus approfondie, ſont tout au plus le partage de quelques hommes appliqués & d'un eſprit ſolide, pendant que la multitude des lecteurs ſe paſſionne pour des productions dont le moindre défaut eſt ſouvent leur futilité. Au reſte, ce n'eſt point ici le vice d'une nation ni d'un ſiècle, c'eſt celui de tous les âges & de tous les peuples ; & quoique des circonſtances puiſſent le modifier, comme il eſt attaché à l'humanité, il a dû ſe faire ſentir dans Athènes comme à Paris. Platon qui, à l'exemple de ſon maître, s'étoit conſacré à l'étude de la morale, & qui deſiroit d'étendre, autant qu'il étoit poſſible, l'empire de la philoſophie, crut devoir commencer par la rendre aimable, en la parlant de tous les ornemens qui pourroient s'allier avec elle. Il chercha donc ce qui pouvoit rendre la lecture des poëtes ſi amuſante, afin de tourner au profit de la raiſon un art qui, dans leurs mains, ſembloit s'être borné à procurer un plaiſir paſſager & frivole. Or, parmi les autres cauſes qui nous font éprouver un plaiſir ſi vif dans la lecture des anciens poëtes, on ne peut refuſer un rang diſtingué à la fiction, qui

consiſte principalement dans l'art d'animer & de perſonnifier, σωματοποιεῖσθαι, tous les êtres de la Nature. C'eſt cet art que les Muſes promettent à Héſiode, au commencement de la Théogonie:

Ἴσμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

La fiction eſt naturellement plus étendue que la fable ou mythologie; mais comme les poëtes furent les premiers dépoſitaires de la religion Grecque, & qu'ils ſe donnèrent une pleine licence de l'étendre & de la façonner à leur gré, ils divinisèrent non ſeulement tous les êtres phyſiques, mais encore les paſſions, les vertus, & les vices; tellement que la fiction ſe confondit avec la fable proprement dite: & comme on étoit perſuadé qu'il n'y avoit point de poëſie ſans fiction, on ſe perſuada de même, que la vrai poëſie ne pouvoit ſe paſſer de la fable ou de l'entremiſe des dieux. *Per ambages Deorumque miniſteria & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus.*

Petron. ſatyr.

Cependant la fiction & la fable ne furent pas tellement unies à la poëſie, qu'elles ne puſſent en être ſéparées: nous voyons, au contraire, que dès qu'on entreprit de cultiver la proſe, on s'empreſſa de les y introduire. Xénophon nous a conſervé ce beau diſcours de Prodicus, où voulant relever les avantages que procure la vertu au-deſſus des plaiſirs que promet la volupté; il feint qu'Hercule, étant parvenu à l'âge où il faut ſe décider ſur le genre de vie que l'on veut ſuivre, ſe retira à l'écart pour y rêver; que deux femmes, d'une figure au-deſſus de l'humanité, la Volupté & la Vertu, vinrent s'offrir à ſes regards, & tâchèrent, par des magnifiques promeſſes & par des diſcours étudiés, de l'attirer chacune dans ſon parti.

Platon n'eſt donc point le premier qui ait introduit la fable dans la proſe; mais comme il a été celui de tous les proſateurs qui a ſu en tirer le plus d'avantages, il a, en quelque ſorte, effacé tous ceux qui s'en étoient ſervis avant lui. Je vais en rapporter quelques-unes. Dans le dialogue intitulé *Protagoras*, Socrate propoſe à ce Sophiſte, qui ſe vantoit d'enſeigner la politique, les juſtes raiſons qu'il a de croire que cet art ne peut être enſeigné: " Car, dit-il, dans les aſ-
" ſemblées du peuple, & dans la conduite de nos affaires les plus
" importantes, nous prenons les avis de tous les citoyens, ſans nous
" informer s'ils ont étudié la politique, ni de qui ils l'ont appriſe.

" Nous

" Nous voyons encore que ceux qui ont le plus excellé dans cette " ſcience, n'ont pas même tenté d'en faire part à leurs enfans, tant " ils étoient perſuadés qu'il faut tenir cet heureux talent de la Na- " ture, & que l'art ne ſauroit le communiquer. . . . Voulez-vous, " dit Protagoras à l'aſſemblée, que je ne m'emploie pour répondre " que des preuves directes, ou bien qu'en qualité de vieillard, j'aie " recours à la fable." Tout le monde lui en ayant laiſſé le choix, " je vais donc, ajouta-t-il, vous conter une fable. Il y eut un " tems où les dieux ſeuls exiſtoient; l'homme & les animaux " n'étoient pas encore. Lorſque le tems deſtiné à leur production " fut arrivé, les dieux les formèrent dans le ſein de la terre, en " mêlant enſemble la terre, le feu, & les autres élémens qui " s'uniſſent au feu & à la terre. Mais avant que de les montrer " à la lumière, ils chargèrent Prométhée & E'piméthée d'achever " l'ouvrage, en diſtribuant à chaque animal les qualités convenables " à ſa nature. E'piméthée pria ſon frère de lui abandonner le ſoin " de cette diſtribution: regardez-moi faire, lui dit-il. Il obtient ſa " demande, & entre en fonction. Aux uns, il diſtribue la force " ſans la vîteſſe; aux autres, la vîteſſe ſans la force. Il arme " quelques eſpèces; celles qu'il laiſſe ſans défenſe, ſont pourvues " d'autres moyens de ſe conſerver; il leur ouvre un paſſage dans " les airs, ou leur pratique des retraits au fond de la terre. Enfin " il proportionne tellement ſes dons, qu'aucune eſpèce ne peut être " totalement détruite par une autre.

" Après s'être occupé du ſoin de la conſervation des eſpèces, il " ſongea encore à les préſerver de l'intempérie des ſaiſons, en les " couvrant de poils & d'un cuir épais, également propre à les dé- " fendre de la rigueur des vents & de l'ardeur brûlante du ſoleil; " propre encore à leur ſervir d'un tapis naturel, lorſqu'ils veulent " s'abandonner aux douceurs du ſommeil. . . .

" Enſuite il aſſigna, pour nourriture, aux uns l'herbe de la terre, " aux autres les fruits des arbres, & à d'autres les racines: il y eut " telle eſpèce qui n'eut pour ſubſiſtance que la chair des autres " animaux; mais afin d'empêcher la multiplication de ces races " meurtrières, il diminua leur fécondité, réſervant cet avantage pour " celles qui devoient leur ſervir de pâture.

" Epiméthée manquoit de ſageſſe; il ne prit pas garde qu'il
" avoit dépenſé pour les brutes toutes les qualités, & que l'homme
" reſtoit ſans partage. Il étoit dans le plus grand embarras, lorſque
" Prométhée arriva pour examiner la diſtribution: d'un côté il
" aperçut tous les animaux bien partagés, & de l'autre homme ſans
" couverture, ſans ſubſiſtance & ſans armes. Déjà étoit arrivé le
" moment deſtiné à le montrer au jour, lorſque Prométhée ne
" trouvant point d'autre moyen de pourvoir à la conſervation de
" l'eſpèce, prit le parti de dérober à Vulcain & à Minerve la con-
" noiſſance des arts & le feu, ſans lequel cette connoiſſance auroit
" été inutile. Il en fit préſent à l'homme, comme d'un moyen
" ſuffiſant de pourvoir à ſa conſervation; mais il ne put lui donner
" la politique, car elle étoit ſous la garde de Jupiter. Prométhée
" ne pouvant pénétrer dans l'arſenal de ce dieu, parce qu'une garde
" terrible en défendoit l'entrée, ſe gliſſa furtivement dans l'attelier
" commun de Vulcain & de Minerve, & leur déroba, comme je
" l'ai dit, la connoiſſance des arts, dont il fit préſent à l'homme,
" comme d'un moyen facile de ſubſiſter. On aſſure que dans la
" ſuite Prométhée & ſon frère furent rigoureuſement punis pour ce
" larcin.

" L'homme pourvu de ce céleſte partage, qui le rapprochoit des
" dieux, eut ſeul l'avantage de les connoître; il leur érigea des
" ſtatues & des autels; il articula des ſons, dont il forma une
" langue: il ſe fit des maiſons, des vêtemens, des chauſſures, des
" lits, & tira ſa nourriture du ſein de la terre. Mais avec tous ces
" avantages, les hommes vivoient épars, en proie aux bêtes fé-
" roces, beaucoup plus fortes qu'eux. La connoiſſance des arts
" étoit bien ſuffiſante pour leur fournir des alimens; mais elle ne
" l'étoit pas pour faire la guerre aux bêtes féroces; car ils n'avoient
" pas la politique, dont l'art de la guerre fait partie. Ils cher-
" choient à ſe réunir & à ſe mettre à couvert en bâtiſſant des villes:
" mais, comme la politique leur manquoit, ils ſe faiſoient milles
" injuſtices, qui les obligeoient de ſe ſéparer encore, pour périr mi-
" ſérablement.

" Jupiter craignant que l'eſpèce ne vint à s'éteindre, ordonne à
" Mercure de porter aux hommes la pudeur & la juſtice, pour être

" le

" le lien des ſociétés. Mercure demande à Jupiter de quelle ma-
" niére il veut qu'il procédât dans cette diſtribution. Dois-je, lui
" dit-il, partager la pudeur & la juſtice comme ſont partagés les
" autres arts ? dans ce dernier partage un ſeul artiſan ſuffit pour les
" beſoins de pluſieurs hommes : eſt-ce ainſi que je ferai ce partage ?
" ou bien l'étendrai-je à tous les hommes en général ? A tous, ré-
" pondit Jupiter, que nul n'en ſoit privé : & de plus, proclamez
" cette loi de ma part ; que s'il ſe trouve un mortel qui ait abſolu-
" ment renoncé à la pudeur & à la juſtice, il ſoit exterminé comme
" la peſte des états.

" Voilà pourquoi, ajoute Protagoras, lorſque les villes délibèrent
" ſur quelques entrepriſes du reſſort des arts, elles n'admettent les
" avis que des ſeuls artiſans ; au lieu que ſi elles délibèrent ſur des
" affaires de politique, comme cette ſcience a pour baſe la tempé-
" rance & la juſtice, elles recueillent les ſuffrages de tous les ci-
" toyens, parce que tous doivent participer à ces vertus, ſans leſ-
" quelles il n'y auroit point de ſociétés."

Qu'il me ſoit permis de faire ici deux réflexions. Quand Protagoras demande ſi on exige de lui une réponſe préciſe & rigoureuſe, ou ſi on veut bien lui permettre d'avoir recours à la fable, n'eſt-il pas clair qu'il fait alluſion à deux méthodes de traiter une queſtion philoſophique, dont l'une étoit ordinaire, & l'autre uſitée en certains cas ; ſans quoi ſes auditeurs n'euſſent pas ſu ce qu'il leur demandoit ?

La ſeconde réflexion roulera ſur les différences qu'on peut obſerver entre la façon dont Platon habille cette fable, & celle dont elle eſt rapporté par les Mythologues. Perſonne, avant lui, n'avoit parlé de cet arſénal de Jupiter, où il tient la politique enfermée, & dont l'entrée eſt defendue par une garde terrible ; ni du préſent qu'il fait aux hommes, de la pudeur & de la juſtice, par l'entremiſe de Mercure. Il eſt clair que ces circonſtances n'ont été imaginées que pour expliquer allégoriquement la difficulté propoſée. Un poëte Latin, pour rendre raiſon de l'origine & des effets de la colère, a recours à la même fable, mais avec des différences ſenſibles ; il feint que Prométhée détacha des particules de tous les animaux, pour les faire entrer dans la compoſition de l'homme, & qu'il plaça dans notre

cœur la fureur inſenſée du lion *. Enfin Anacréon emploie auſſi la même fable, mais d'une manière plus galante, pour relever la force & le prix de la beauté. Il eſt donc clair que le fond de la fable étoit la ſeule choſe ſur laquelle les Mythologues s'accordaſſent; l'objet auquel ils vouloient l'appliquer, & le degré de leur imagination, décidoient des circonſtances; & ſi l'on ſuppoſe, dans les premiers poëtes, la même liberté d'altérer une ſeule fable de mille manières différentes, je laiſſe à penſer ce qu'il faut croire de toutes ces explications hiſtoriques, ſi ſavantes & ſi bien circonſtanciées, qu'on s'eſt trop efforcé de faire valoir dans ces derniers tems. Je reviens à Platon.

Dans un autre de ſes dialogues, voulant relever les avantages de la tête ſur le reſte du corps, il dit que les Dieux, lorſqu'ils ſongèrent à créer l'homme, formèrent d'abord, ſur le modèle de l'Univers, un corps ſphérique, que nous nommons aujourd'hui la tête, & qu'ils lui donnèrent le même mouvement qu'aux cieux. Mais comme la terre, ſur laquelle ils le plaçoient, avoit une ſurface inégale, des montagnes & des précipices, qui auroient rendu le mouvement de rotation pénible & dangereux, les mêmes Dieux lui fabriquèrent un chariot, ſur lequel ils le placèrent: ils donnèrent à ce chariot une certaine étendue, & lui firent pouſſer quatre membres, flexibles & alongés, qui le rendirent capable de tous les mouvemens.

Des philoſophes, anciens & modernes, ont reconnu l'influence du climat ſur l'eſprit & ſur les mœurs: quelques-uns ont peut-être abuſé de cette découverte, en étendant trop cette influence, aux dépens de la liberté & de la ſpiritualité de l'ame. Platon voulant louer l'heureuſe ſituation & la température d'Athènes, par rapport à l'étude des Sciences & des Arts, dit que Minerve, la déeſſe tutélaire d'Athènes, voulant former un peuple conſacré à ſon culte & à ſes exercices, emprunta des ſemences choiſies de Vulcain & de la Terre.

Si j'ai ramaſſé des examples qui ont entre eux de la reſſemblance, ce n'eſt pas que j'ignore que la diverſité ſeroit peut-être plus agré-

* Fertur Prometheus addere principi limo coactus particulam undique deſectam & inſani leonis vim ſtomacho appoſuiſſe noſtro.

able,

able, ni que je fuſſe embarraſſé du choix; mais j'ai cru qu'il valoit mieux montrer en combien de façons une imagination féconde ſait varier la même image, & préſenter le même objet, ſans paroître ſe répéter. Le Banquet & le Phèdre fourniroient une ample moiſſon de fables intéreſſantes ſur la naiſſance & les effets de l'amour. Je les omets, ainſi qu'un grand nombre d'autres, parce que celles que j'ai rapportées ſuffiſent à mon deſſein, & que je ſens combien de ſemblables exemples perdent à être vus hors de leur place, & ſéparés de ce qui les accompagne. Ces fictions ne ſont point, dans notre philoſophe, des ornemens poſtiches, inſérés pour la montre & la décoration; ils naiſſent ſans contrainte & ſans effort, du fond même du ſujet, au moment où l'eſprit, fatigué par une marche longue & pénible, a beſoin de repos. C'eſt alors que la fiction vient réjouir l'imagination, & relâcher, pour quelque tems la trop longue contention de l'eſprit, & qu'après lui avoir fait reprendre de nouvelles forces, elle le renvoie, pour ainſi dire, plus ardent & plus vif à la pourſuite d'une vérité qui ſemble fuir devant lui. C'eſt en quoi cet auteur a parfaitement imité la Nature, qui ſemble avoir voulu nous vendre le plaiſir au poids du travail. Il faut n'avoir jamais réfléchi ſur nos beſoins, & ſur le véritable uſage des ornemens du diſcours, pour blâmer Platon comme écrivain, touchant les *fables* purement *poëtiques* dont il aſſaiſonne ſes écrits. Examinons s'il eſt auſſi facile de le juſtifier comme philoſophe, ſur *les fables théologiques*, auxquelles il a quelquefois recours dans des matières plus intéreſſantes.

ARTICLE II.

Des Fables théologiques qui ſe trouvent dans Platon.

LES faux jugemens que l'on porte ſur la doctrine de Platon prennent communément leur origine dans la diſpoſition avec laquelle on le lit, & dans l'idée qu'on ſe forme ordinairement de la philoſophie. Ce mot réveille parmi nous l'idée d'une ſcience épineuſe & triſte, qui preſcrit des règles, établit des axiomes, s'occupe de queſtions ſpéculatives éloignées du commerce de la vie; qui diſpute avec aigreur ſur des matières au-deſſus de la portée de l'eſprit humain, & ſur leſquelles il ne peut ſe former que des idées imparfaites & confuſes;

fuſes; qui bâtit des ſyſtèmes, & qui ſe diviſe régulièrement en quatre parties, la logique, la morale, la phyſique, & la métaphyſique. Quand on ouvre Platon, c'eſt pour y chercher de la philoſophie, c'eſt-à-dire, quelque choſe qui reſſemble à l'idée qu'on s'en eſt faite. On deſire ſavoir en quoi conſiſte particulièrement ſa logique, ſa morale, ſa phyſique, & ſa métaphyſique, & l'on eſt déjà fort ſurpris de ne point trouver cette diviſion dans ſes écrits; car ſi les titres de ſes dialogues ſemblent l'annoncer, on reconnoît bientôt que ces titres ne ſont point de Platon, mais de quelque commentateur malhabile, qui a peut-être cru rendre un grand ſervice aux lecteurs, mais qui n'a ſervi en effet qu'à égarer ceux qui l'ont cru ſur ſa parole. Le dialogue qui porte le titre de *moral*, n'eſt ſouvent rempli que de dialectique, & le *logique* renferme ordinairement des queſtions de morale & de métaphyſique: enfin quelques efforts que l'on ait fait juſqu'à préſent pour les ranger ſous de certaines claſſes, ils ont échappé à toutes les diviſions auxquelles on a tenté de les aſſujettir. Le lecteur réduit à chercher lui-même dans Platon ce qui a rapport à chacune des parties de la philoſophie, tombe dans un nouvel embarras; car il les trouve tellement liées & ſi bien fondues les unes dans les autres, qu'elles ne font plus qu'un tout, qui n'eſt proprement aucune de ces parties, & qui participe de toutes. On cherche des préceptes, des maximes, des règles, & l'on ne trouve que des doutes. On voudroit du moins découvrir quel eſt le ſentiment de Platon ſur chaque queſtion particulière; c'eſt un nouvel embarras encore plus grand que tous les précédens; il ne paroît nulle part dans ſes dialogues, & Socrate, dans la bouche duquel on croiroit devoir chercher les véritables ſentimens du diſciple, ſe contente preſque toujours de réfuter les opinions des autres, ſans ſe mettre en peine d'établir la ſienne. Enfin les queſtions qui paſſent pour les plus graves de la philoſophie, & ſur leſquelles on a tant écrit dans ces derniers tems, telles que celles du libre arbitre, de l'union de l'ame & du corps, de l'origine du mal, de l'éternité, du vide, des intelligences, de la diviſibilité de la matière, du ſyſtème planétaire, ou ſont entièrement omiſes dans les écrits de ce philoſophe, ou bien y ſont traitées poëtiquement, par des allégories, des fables & tout ce qui peut empêcher de regarder ce qu'on va lire comme quelque choſe de ſérieux. On cherche dans Platon, le philoſophe, & ſi un reſte de

pudeur

pudeur empêche de contredire trop ouvertement le ſentiment de tant de grands hommes qui ont parlé avec admiration de ſa philoſophie, on eſt tenté du moins de ſoupçonner que la prévention ou l'intérêt perſonnel pourroit bien avoir en quelque part à ces éloges. C'eſt ainſi qu'on doit raiſonner en partant de l'idée qu'on ſe fait ordinairement de la philoſophie; mais cette idée eſt-elle auſſi celle qu'en avoit Platon? & en lui ſuppoſant une idée différente de la philoſophie, laquelle des deux eſt la meilleure? C'eſt peut-être ce qu'on auroit dû ſe demander, & ce qu'on n'a point fait encore.

Ceux qui ont cultivé la philoſophie avec le plus de ſuccès n'en ont pas tous eu la même idée, puiſqu'ils en ont donné des définitions qui ne ſe reſſemblent point. Plus j'étudie Platon, moins je trouve qu'il ait jamais regardé la philoſophie comme *la ſcience des choſes divines & humaines dans leurs cauſes.* Cette *orgueilleuſe* définition, que tous les modernes ont adoptée, eſt abſolument oppoſée à l'eſprit de modeſtie, de diſcuſſion, & de doute qui caractériſe notre philoſophe. Quelle idée a-t-il donc eu de la philoſophie? Il la regardoit uniquement comme l'art de perfectionner les facultés naturelles de l'ame; & ſi j'oſois me ſervir d'une comparaiſon familière, mais expreſſive, je dirois qu'il la regardoit comme les *lunettes de la raiſon.* De même que ce précieux inſtrument ne donne point la vûe à ceux à qui la Nature l'a refuſée, ainſi la philoſophie ne peut ſuppléer au défaut des facultés naturelles; & comme il doit être proportionné au degré de force ou de foibleſſe de l'organe, ainſi la philoſophie doit ſe mettre à la portée de ceux qu'elle inſtruit, & varier ſa méthode ſuivant la différence des caractères & des eſprits. C'eſt pourquoi Platon n'a point donné de préceptes, qui ſont naturellement ſourds & inflexibles; c'eſt pourquoi il fait profeſſion de ne rien enſeigner, & cache ordinairement ſon ſentiment ſur les matières qu'il diſcute. Il ſavoit que des opinions reçues, ſans examen, quand elles ſeroient véritables, nuiſent plutôt qu'elles ne ſervent au progrès de la philoſophie, parce qu'elles ne ſont que des préjugés qui nous détournent d'un examen ſérieux, ſur-tout quand nous avons une confiance particulière en celui de qui nous les tenons. Toute ſa philoſophie conſiſte en exemples de diſcuſſions & de raiſonnemens; il a multiplié & varié ces exemples en mille façons, pour les accommoder à la diverſité des eſprits. Comme ſon but n'a point été de former des

ſavans, mais des ſages, il s'attache beaucoup moins à combattre l'ignorance que l'erreur. Pour cet effet, il s'eſt occupé principalement à montrer les limites de notre eſprit, & à établir différens degrés de certitude dans nos connoiſſances; il place la phyſique, ou la ſcience de la Nature, au dernier rang, il va même juſqu'à lui ôter le nom de ſcience.

On doit diſtinguer deux méthodes de traiter la phyſique. La première conſiſte à ramaſſer des faits, ſans trop s'embarraſſer des cauſes; c'eſt celle qu'on ſuit aujourd'hui: la ſeconde ſuppoſe les faits, cherche les cauſes, & en établiſſant leurs rapports entre elles & avec ces effets, bâtit des ſyſtèmes, c'eſt la méthode favorite des anciens. La première a un degré de certitude ſur la ſeconde; mais comme elle laiſſe peu de lieu au raiſonnement, elle étoit moins regardée comme une partie de la philoſophie, que comme une portion de l'hiſtoire & la branche la plus facile de l'érudition. Platon à entièrement négligé cette partie; ſon but, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas de faire des ſavans. Si dans un de ſes dialogues il ſemble s'être attaché davantage à la phyſique ſyſtèmatique; j'ai déjà prouvé, dans la diſſertation précédente, que ce dialogue n'eſt qu'une allégorie, une fiction poëtique, dont il faut porter à peu près le méme jugement que de la théogonie d'Héſiode. Platon a ſoin d'en avertir; voici le diſcours qu'il met dans la bouche du principal interlocuteur: " Après " tant de différentes opinions qu'on a débitées ſur les Dieux & ſur " la formation de l'univers, s'il m'eſt abſolument impoſſible de rien " dire de bien convaincant & de bien ſuivi, il ne faudra point s'en " étonner, mais examiner ſeulement s'il ſe trouve dans ce que je " dirai de la vraiſemblance, & ſe ſouvenir que moi qui vous parle, " & vous qui m'écoutez, nous ſommes des hommes qui devons ſur " ces matières nous contenter d'une *fiction vraiſemblable*, εἰκότα μῦθον, " & ne rien exiger de plus *." Il ne faut pas croire que le terme de μῦθος ſoit ici placé ſans deſſein, ni qu'il puiſſe avoir d'autre ſignification que celui de fiction, de fable proprement dite; la ſuite du dialogue le fait aſſez voir. Si pourtant il reſtoit encore quelque

* Πολλὰ πολλῶν εἰπόντων περὶ θεῶν καὶ τῆς τοῦ παντὸς γενέσεως, ἐὰν μὴ δυνατοὶ γιγνώμεθα παῦλα πάντως ἂν τοὺς αὐτοὺς αὐτοῖς ὁμολογουμένους καὶ ἀπηκριβωμένους λόγους ἀποδοῦναι, μὴ θαυμάσης· ἀλλὰ ἐὰν ἅρα μηδενὸς ἧττον παρεχώμεθα εἰκότας, ἀγαπᾶν χρή· μεμνημένον ὡς ὁ λέγων, ὑμεῖς τε οἱ κριταὶ, φύσιν ἀνθρωπίνην ἔχομεν· ὥστε περὶ τούτων τὸν εἰκότα μῦθον ἀποδεχομένους, περέπει μηδὲν ἔτι πέρα ζητεῖν.

doute

doute ſur la vraie ſignification, le paſſage du même auteur acheveroit de le détruire; c'eſt l'endroit où il porte ſon jugement ſur les ſyſtèmes des anciens phyſiciens: "Il me ſemble, dit-il, que Parmé-" nide & ceux qui comme lui ont entrepris de nous expliquer la na-" ture & le nombre des principes de l'univers, ſe ſont mis fort à " leur aiſe; ils nous ont traités comme des enfans & nous ont conté " chacun ſa fable †. L'un établit trois ſortes d'êtres, qui tantôt ſe " livrent des combats dans quelques-unes de leurs parties, & tantôt " ſe réconcilient, s'uniſſent par des alliances, & mettent au jour des " enfans: tandis qu'un autre ſe contente de deux, le ſec & l'hu-" mide ou le froid & le chaud, qu'il marie enſemble. La ſecte " d'Elée qui remonte à Xénophane & au-delà, poſe pour principe " de ſa *fable* que toutes choſes ne ſont qu'*un*; mais dans la ſuite les " Muſes d'Ionie & de Sicile jugèrent plus convenable de concilier " ces deux opinions, en diſant que l'être eſt un & pluſieurs tout à " la fois, qu'il eſt contenu par la haine & l'amitié..... Vouloir " examiner de pareilles ſuppoſitions & en prendre occaſion d'in-" ſulter à la mémoire de ces grands perſonnages, ce ſeroit une in-" juſtice & une barbarie: mais, nous ſera-t-il permis de le dire, ils " paroiſſent de leur côté nous avoir traités avec trop d'indifférence " & de mépris, en marchant d'un pas toujours égal vers le but " qu'ils s'étoient propoſés, ſans s'embarraſſer ſi quelque choſe nous " arrêtoit & nous mettoit hors d'état de les ſuivre." Ces deux paſſages prouvent clairement que Platon regardoit cemmes des *fables*, dans toute la rigueur du terme, tous les ſyſtèmes qui prétendoient rendre raiſon de la nature & du nombre des principes de l'univers; il ne ſe flattoit point d'être plus pénétrant ni plus heureux ſur ces matières que ceux qui l'avoient précédé ‡. Il ne s'occupa de la phyſique que par forme de divertiſſement, ou lorſque ſon ſujet l'exigeoit abſolument; alors il conta ſa fable comme les autres, mais avec cette

† Εὐκόλως μοι δοκεῖ Παρμενίδης ἡμῖν διειλέχθαι, καὶ πᾶς ὅτις πώποτε περὶ κρίσιν ἔρχεται τοῦ τὰ ὄντα διορίσασθαι πόσα τε καὶ ποῖα ἐστί. μῦθόν τινα ἑκάστῳ φαίνεταί μοι διηγεῖσθαι παισὶν ὡς ὄντιν ἡμῖν· ὁ μὲν μίαν τρία τὰ ὄντα. κ. τ. λ.

‡ Τἄλλα δὲ τῶν τοιούτων οὐδὲν ποικίλον ἐστὶ διαλογίσασθαι, τὴν τῶν εἰκότων μύθων μεταδιώκοντα ἰδέαν· ἢν ὅταν τις, ἀναπαύσεως ἕνεκα, τοὺς περὶ τῶν ὄντων αἰεὶ καταθέμενος λόγους, τοὺς γενέσεως περὶ διαθεώμενος εἰκότας, ἀμεταμέλητον ἡδονὴν κτᾶται, μέτριον ἂν ἐν τῷ βίῳ παιδιὰν καὶ φρόνιμον ποιοῖτο.

différence qu'ils avoient cru dire des choſes bien ſérieuſes en établiſſant pour principes phyſiques des abſtractions qui n'exiſtoient que dans leur imagination; au lieu que Platon ne prit & ne donna que pour ce qu'elles étoient en effet les fables qu'il ne dédaigna pas de rapporter. Alors il les tira des ſyſtèmes des anciens phyſiciens, ou du vaſte champ de la mythologie: fables pour fables, c'étoient bien les plus amuſantes qu'il pût choiſir, & les plus propres par conſéquent à remplir ſon objet principal, qui étoit le plus ſouvent de jeter une courte diverſion & de repoſer l'eſprit, q'une trop longue contention auroit épuiſé. Cet objet leur étoit commun avec les fables poëtiques; elles en avoient un qui leur étoit particulier, celui de laiſſer apercevoir à un eſprit attentif une explication probable de quelque difficulté concernant la Nature, ſans pourtant donner à cette explication plus de poids & d'autorité qu'elle n'en mérite. Ajoutons à ces deux objets l'obligation que ces fables théologiques nous impoſent de chercher, de réfléchir & de combiner, ce qui eſt preſque le but unique de toute la philoſophie Platonicienne; citons-en maintenant quelques exemples. Platon entreprend de donner l'idée d'un roi ou premier magiſtrat. La comparaiſon d'un paſteur ſe préſente d'abord à l'eſprit; cependant il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt pas exacte. Le paſteur pourvoit par lui-même à tous les beſoins de ſon troupeau, qui ne ſe révolte point contre lui; au lieu que parmi les hommes il ſe trouve mille beſoins auxquels le premier magiſtrat ne peut pouvoir immediatement; il eſt de la même nature que ceux qu'il gouverne, ſujet comme eux à l'ignorance & aux paſſions, ce qui excite quelquefois entre eux des conteſtations & des troubles: ainſi, ajoute-t-il, l'image d'un roi paſteur ne peut convenir qu'à la génération précédente. Saturne gouvernoit le ciel, & des démons bienfaiſans s'étoient partagés la conduite des hommes & de toutes les parties de l'univers; ils fourniſſoient abondamment à tous les beſoins de leurs troupeaux, &c. Il fait enſuite la deſcription des merveilles tant chantées de l'âge d'or; mais lorſqu'il s'agit de rendre raiſon du changement arrivé dans l'univers, il ne préſente point, comme les poëtes, le tableau d'un père détrôné par ſon fils. Cette peinture pécheroit contre les mœurs, en autoriſant la révolte des enfans contre leurs pères, & d'ailleurs ne rendroit point une raiſon

ſuffiſante du problème qu'il veut réſoudre ; il abandonne donc la tradition & établit deux principes de mouvement, Dieu ou une intelligence ſouveraine & l'ame du monde, qui extraite de la matière a une tendance naturelle au déſordre & à la confuſion. Tant que le premier moteur tient en main le gouvernail & qu'il dirige les mouvemens du ciel, toutes les révolutions ſont régulières, le bien domine dans l'univers, & le mal diſparoît preſque entièrement. Mais lorſqu'au bout d'un certain nombre de révolutions, il ſe retire en lui-même, & ceſſe de diriger le mouvement général de l'univers, l'ame du monde continue encore, pendant quelque tems, à ſuivre l'impulſion qu'elle a reçue, & à ſe mouvoir aſſez régulièrement, juſqu'à ce que le principe du déſordre, qui n'eſt plus réprimé, prenne des forces, & la rempliſſe peu à peu d'ignorance & de confuſion. Elle ſe dérange, quitte ſa route ordinaire, & porte le déſordre dans toutes les parties de l'univers : les plus foibles en ſont le plus vivement affectées ; nos eſprits & nos corps ſont les premiers à s'en reſſentir. On voit des guerres, des ſéditions, des inondations, des ſtérilités, des contagions, des tremblemens de terre ; tout périroit, & l'univers rentreroit dans l'ancien cahos, ſi le ſouverain moteur ne venoit à ſon ſecours, & ne corrigeoit les déſordres qui ſe ſont élevés pendant ſon abſence.

Cette fable a deux objets ; le premier, d'établir ce principe favori de Platon, que la raiſon ſeule doit gouverner les hommes, & que les peuples ſeront heureux lorſque les philoſophes ſeront rois, ou les rois philoſophes. C'eſt ce qu'il déſigne par ces génies ou démons bienfaiſans, qui conduiſoient les humains ſous le ſiècle de Saturne. Le ſecond objet de cette fable eſt de rechercher quelles cauſes peuvent diſſoudre un gouvernement ſagement établi, où la raiſon ſeule ſeroit écoutée. Platon a cru la découvrir dans la nature même des choſes terreſtres, ſujettes à la corruption & au changement, dans ce que nous nommons le *mal phyſique* ; n'oſant en chercher la cauſe dans Dieu, qu'il ne concevoit que ſous l'idée du *ſouverain bien*, τὸ ἀγαθὸν, il a recours à cette ame brute de la matière, principe du déſordre & de la confuſion. Il eſt vrai que dans un autre endroit où il examine le même problème, il en donne une ſolution un peu différente, accordant à certaines conjonctions des aſtres, formées ſous des nombres

myſtérieux, les mêmes effets qu'il attribue ici à l'ame brute de la matière ; mais il faut obſerver qu'il met cette dernière ſolution dans la bouche même des Muſes, auxquelles il falloit prêter un langage prophétique, au lieu que la première eſt dans la bouche d'un philoſophe de l'école d'Elée. Ce n'eſt pas au reſte que je croie que Platon ajoutât beaucoup plus de foi à l'une qu'à l'autre ; il ne les propoſe toutes les deux que comme des fables allégoriques ; & quoique la première renferme le ſyſtème le moins abſurde qu'on ait imaginé pour expliquer philoſophiquement l'origine du mal, je me garderai bien de l'imputer ſérieuſement à Platon, qui ne le donne que pour une fable, à laquelle il n'attachoit peut-être pas plus de conſiſtance qu'au ſiècle d'or, & qui fait profeſſion expreſſe de ne rien enſeigner ſur la Nature. Il en faut dire autant à plus forte raiſon de la fable des enfers. Platon s'en ſert en pluſieurs de ſes dialogues ; mais toujours à titre de *fable*, ὡς ἐν μύθῳ * : " Aſſurer que cela ſoit vrai, dit-il " dans un endroit, c'eſt ce qu'un homme de bon ſens ne fera point ; " mais puiſque l'ame eſt immortelle, on peut bien ſuppoſer qu'il " lui arrive quelque choſe de ſemblable à ce que nous venons de ra- " conter." Voici, je crois, comment on doit expliquer les ſentimens de Platon ſur l'état de l'ame après la mort ; il croyoit l'ame immortelle, ou du moins il regardoit cette opinion comme la plus probable. L'ame étant immortelle, ne perd point par la ſéparation des deux ſubſtances ſes habitudes, puiſqu'un être ſans forme eſt un être de raiſon, & que le corps, tout périſſable qu'il eſt, conſerve au moins juſqu'à ſa deſtruction, ſa forme & ſes défauts naturels, à plus forte raiſon l'ame que nous ſuppoſons vivante & immortelle, ne peut-elle être privée de ſes paſſions & de ſes habitudes : ſi elle étoit ignorante, injuſte, violente, tyrannique, elle demeure en proie aux mêmes vices, qui ne ſont plus couverts par le rang, la fortune, la diſſimulation, & par tout ce qui ſert à faſciner les yeux des mortels. C'eſt ce qu'il a peint par ces juges des enfers, qui obligent les morts de paroître nus en leur préſence, & qui obſervent les ulcères & les cicatrices dont

* Τὸ μὲν δὴ ταῦτα διϊχυρίσασθαι ἄτως ἔχειν ὡς ἐγὼ διελήλυθα, οὐ πρέπει νῦν ἔχοντι ἀνδρί· ὅτι μέντοι ἢ ταῦτα ἐστὶν ἢ ταῦτα ἅπερ, περὶ τὰς ψυχὰς ἡμῶν καὶ τὰς οἰκήσεις, ἐπείπερ ἀθάνατός γε ἡ ψυχὴ φαίνεται οὖσα, τοῦτο καὶ πρέπειν ἐμοὶ δοκεῖ ἄξιον κινδυνεῦσαι, οἰομένῳ ὕτως ἔχειν.

chaque

chaque crime a ſouillé l'ame du méchant. Les vices pendant la vie faiſoient le ſupplice de ceux qui en étoient infectés ; ils ne changent point de qualité par la ſéparation ; ils continuent de tourmenter l'ame, qui n'en eſt plus diſtraite par les autres occupations, qui pendant la vie faiſoient diverſion à ſes malheurs & l'étourdiſſoient ſur ſon état actuel, du moins pour un tems. Ce ſont là, ſuivant Platon, les vrais ſupplices des enfers. Ces tourmens durent juſqu'à ce que l'ame ſoit ſuffiſamment purgée de ſes vices ; mais de quelle nature ſont ces tourmens, comment s'opère cette purgation ? C'eſt ſor quoi la raiſon ſe tait. Il ne faut donc pas prétendre traiter ces matières par la voie du raiſonnement, mais par des allégories & des fables, en donnant ſa préférence aux plus connues, lorſqu'elles n'ont rien de contraire à la morale : c'eſt ce qu'a fait notre philoſophe.

Le métempſycoſe ſembleroit avoir un fondement plus ſolide dans la doctrine de Platon ; car puiſqu'il a cru la nature de l'ame totalement différente de celle du corps, puiſqu'il a cru l'ame immortelle, & qu'il ne connoiſſoit point de création proprement dite, il a dû naturellement conclure que les mêmes ames revenoient après un certain tems habiter de nouveaux corps : cependant comme il ne cite ordinairement cette opinion qu'à titre de fable, ὡς ἐν μύθῳ, comme il y entremêle pluſieurs circonſtances viſiblement fabuleuſes, & qu'il pourroit bien n'avoir adopté aucune opinion ſur des matières qui paſſent la raiſon, je crois qu'il y auroit une ſorte d'injuſtice à lui attribuer définitivement cette opinion. Si quelquefois il ſemble s'exprimer d'une façon plus poſitive ſur ces matières, il faut prendre garde ſi alors il ne parle pas comme légiſlateur, & s'il ne les propoſe pas comme des fables politiques. Nous allons examiner en quoi elles diffèrent des autres.

ARTICLE III.

Des Fables politiques qui ſe trouvent dans Platon.

LES fables poëtiques ont pour but le plaiſir & le délaſſement ; les théologiques ſe propoſent de plus une ſorte d'inſtruction ſur des matières peu ſuſceptibles de raiſonnement. Les politiques ont pour fin

fin principale l'utilité publique, & ſont dictées par la néceſſité de ſe conformer à la foibleſſe de ceux qu'on ſe propoſe d'inſtruire; car, comme le remarque Strabon,* il ne peut ſe faire que l'eſprit du peuple & des femmes ſoit porté à la piété & à la vertu par des diſcours philoſophiques: il eſt néceſſaire d'y ajouter la ſuperſtition, qui ſe nourrit de merveilleux & de fables. La foudre, l'égide, le trident, les furies avec leurs torches ſont autant d'épouvantails, dont les légiſlateurs ſe ſont habilement ſervis pour étonner & pour contenir les méchans. Cette opinion n'eſt point particulière à l'auteur que je viens de citer, c'eſt celle de preſque tous les écrivains de l'antiquité. Quelque ſacrée que ſoit la vérité, quelque inviolables que ſoient ſes droits, ils ont cru qu'en bien des cas elle devoit ſe parer des livrées du menſonge; de même, ont-ils dit, que la médicine emploie le ſecours du poiſon lorſque la violence du mal réſiſte à des remèdes plus doux; de même la groſſièreté, l'ignorance, & la fureur rendant l'ame inſenſible aux charmes de la vérité, ne peuvent être réprimées qu'à l'aide d'une tromperie ſalutaire. Mais la pratique en eſt dangereuſe, & ne doit être confiée qu'à des mains habiles. Platon en réſerve l'uſage au légiſlateur & aux premiers magiſtrats, & l'interdit ſévérement aux poëtes. Comme ils ont plus d'imagination que de jugement, & qu'ils ſe propoſent moins l'utilité que le plaiſir, ils ne pourroient qu'égarer ceux qui les prendroient pour guides en fait de morale. Ce n'eſt point une préſomption, mais un fait dont il eſt facile de s'aſſurer par un examen ſuivi des anciens poëtes les plus eſtimés, & en particulier d'Homère. Platon l'a fait, cet examen, avec une vérité & une franchiſe, qui ne pouvoient manquer de déplaire aux admirateurs de ce poëte; il relève l'abus énorme qu'il a fait des fables, c'eſt-à-dire, de la croyance publique, ſoit en autoriſant les plus grands crimes par l'exemple des dieux, ſoit en corrompant par des peintures infidèles l'idée des vertus: c'eſt la raiſon pour laquelle il le chaſſe de ſa république, après l'avoir couronné de fleurs; car perſonne n'a rendu plus de juſtice à ſes talens poëtiques. Mais dans un gouvernement ſage le plaiſir ne

* Ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσι πόκαι ὑγιάζομεν, ἔκα μὴ ἔκη τοῖς ὑγιαινοτάτοις, ἔτω τὰς ψυχὰς ἀπείροισι ψευδέσι λόγοις, ἔκα μὲ ἄγκται ἀλαθέσι.

peut

peut être mis en balance avec l'utilité. S'il reçoit des poëtes dans un état bien policé, il les ſoumet à la cenſure des magiſtrats, qui leur marqueront les lieux communs ou les ſources où ils pourront puiſer leurs fables, & les bornes qu'ils doivent ſe preſcrire dans l'imitation. En attendant, ajoute-t-il, qu'il s'en forme de tels que nous les deſirons, ne pourroit-on pas mettre ces entretiens à la place des poëmes que nous avons condamnés.* Ce paſſage prouve aſſez clairement, que Platon avoit deſſein de ſubſtituer ſes compoſitions philoſophiques dans l'éducation de la jeuneſſe aux poëmes d'Homère, qui y tenoient le premier rang ; c'eſt une des raiſons pour leſquelles il a orné ſes dialogues de toutes les grâces du ſtyle, & ſurtout de cette variété de fables, dans leſquelles il s'eſt propoſé d'égaler Homère du côté de l'agréable, & de le ſurpaſſer du côté de l'utile. A-t-il entièrement rempli ſon but par rapport au premier de ces deux objets? C'eſt une queſtion difficile à réſoudre, & ſur laquelle les ſentimens ſeront long-tems partagés : quand au ſecond, qui regarde l'utile, dont il ne paroît pas qu'Homère ſe ſoit beaucoup mis en peine, perſonne, je crois, ne conteſtera ſur ce point l'avantage à Platon. Or c'eſt la fin que nous avons donnée aux fables politiques, dont il faut rapporter quelques exemples.

La ſoumiſſion aux magiſtrats, & l'amour de la patrie ſont le ſoutien des états, & le mobile des grandes actions. Un légiſlateur ne ſauroit donc prendre trop de précautions pour les faire naître dans le cœur de ſon peuple ; il ne ſuffit pas que cet amour s'étende à tous les concitoyens, il faut en quelque ſorte le planter, & lui faire prendre racine dans le ſol même. La terre natale doit être chérie comme une tendre mère & être préférée à tous les biens que peut offrir le reſte de l'univers. Platon voulant inſpirer ces ſentimens aux nouveaux citoyens de ſa république, croit qu'il ſeroit à propos d'avoir

* De legib. lib. vii, p. 636. Νῦν γὰρ ἀποβλέψας πρὸς τὺς λόγυς, ὃς ἐξ ἴσυ μέχρι δεῦρο διελήλυθα μεν ἡμεῖς, ὡς μὲν ἐμοὶ φαινόμεθα, ὐκ ἄνευ τινὸς ἐπιπνοίας θεῖας· ἔδοξε δ' ὃν μοι πανταπασι ποιήσαι τινὶ προσομοίως εἰρῆσθαι· καί μοι ἴσως ἡδὲν θαυμαστὸν πάθω, λόγυς οἰκείυς, οἷοι ἀδρύς ἐπιβλέψαντι, μάλα ἡσθῆναι· τὼν γὰρ ἀλλοτρίων λόγων ὅς ἐν ποιήμασι ἢ χύδην ὕτως εἰρημένυς μεμάθηκα ϗ ἀκήκοα, πάντων μοι μετριώταλοί γε εἶναι κατεφάνησαν, ϗ προσήκοντες τὰ μάλιστα ἀκύειν νέοις· τῷ δὴ νομοφύλακι τε ϗ παιδευτῇ παράδειγμα ὐκ ἂν ἔχοιμι, ὡς ὄιμαι, τύτυ βέλτιον φράζειν ἢ ταῦτα τε διδάσκειν παρακελεύεσθαι τοῖσι διδασκάλοις τὰς παίδας. κ. τ. λ.

recours

recours à une fable qu'il nomme *Phénicienne*, du lieu de ſon origine. " Nous tâcherons, dit-il, de perſuader aux magiſtrats, aux guerriers, & au reſte des citoyens, que ce n'eſt point à nous qu'ils ſont redevables de l'éducation & de la police dans laquelle ils ont été élevés ; qu'ils ont pris naiſſance, & ont été formés dans le ſein de la terre, eux, leurs armes, & tout le reſte de leur équipage. Qu'après les avoir nourris & pourvus de ce qui leur étoit néceſſaire, cette terre les a montrés à la lumière ; qu'ils doivent par conſéquent la défendre comme leur mère & leur nourrice contre ceux qui oſeroient l'attaquer, & ſe regarder tous comme frères & fils de la terre. Vous êtes tous frères, leur dirois je, mais le dieu, qui vous forma, fit entrer l'or dans la compoſition de ceux qu'il deſtina au commandement, ainſi ils l'emportèrent ſur tous les autres : il fit entrer l'argent dans la compoſition des guerriers, le fer, & l'airain, dans celles des artiſans & des laboureurs. Quoique vous ayez tous la même origine, le plus ſouvent vous aurez des enfans qui vous reſſembleront ; il peut pourtant ſe faire que de la race d'or naiſſe un fils de la race d'argent, & que de celle-ci ſorte un rejeton de la race d'or, & ainſi des autres. Voici donc ce que dieu recommande ſur toutes choſes aux magiſtrats, qu'ils veillent attentivement ſur les enfans, pour reconnoître de quel métal leur ame eſt compoſée ; ſi leurs propres enfans ſe trouvent de la race de fer ou d'airain, qu'ils les relèguent ſans pitié dans la claſſe des laboureurs ou des artiſans, à laquelle la Nature les deſtine ; & ſi de ces derniers naiſſent des enfans de la race d'or ou d'argent, qu'on les élève ſans balancer à l'ordre des magiſtrats ou des guerriers, parce qu'un oracle vous annonce que la ville doit périr lorſque le fer & l'airain gouverneront."

Platon reproche vivement à Homère d'avoir calomnié les enfers ; c'eſt ſur-tout à l'occaſion des pleurs qu'il fait verſer à Achille, des lâches regrets qu'il met dans ſa bouche, & des tableaux triſtes & lugubres qu'il fait de l'empire des morts. Ces images, dit-il, ſont très-poëtiques, & peuvent avoir leur agrément ; mais elles ſeroient auſſi très-propres à refroidir l'ardeur de nos guerriers, en leur faiſant redouter la mort. Ce n'eſt qu'aux méchans que les enfers doivent paroître redoutables ; Platon n'a garde d'en adoucir la peinture

ture à leur égard ; il y place des juges ſevères & incorruptibles, des ſupplices & des tourmens, & quoiqu'il en borne ordinairement la durée à mille ans, il ſemble pourtant établir des peines éternelles pour ces monſtres avides de ſang, que la licence a enhardis à violer toutes les loix de l'humanité, & qu'une longue habitude a rendus entièrement incorrigibles. Je ne rapporterai point ces fables, ainſi qu'un grand nombre d'autres de la même eſpèce, qu'on lira avec plus de plaiſir dans Platon ; je me borne à quelques réflexions ſur l'uſage qu'il en a fait.

La grande difficulté n'eſt peut-être pas d'inventer des fables utiles, ni même de les perſuader ; mais d'en retirer des avantages conſidérables, ſans en reſſentir les inconvéniens, c'eſt le comble de la politique & le grand art du légiſlateur. Il eſt certain qu'une police, un gouvernement, quelque parfaits qu'on les ſuppoſe, uniquement fondés ſur des fables, ne pourroient ſe maintenir qu'autant que ces fables conſerveroient leur crédit & leur autorité ; leur donner atteinte, c'eſt ſaper l'édifice par ſes fondemens. L'auteur d'une pareille légiſlation doit donc apporter tous ſes ſoins pour maintenir ſon peuple dans l'état d'ignorance & d'imbécilité dans lequel il l'a trouvé ; il doit fermer attentivement toutes les portes à la lumière & à la raiſon, proſcrire l'étude des lettres, les voyages, & le commerce avec les étrangers. Or de légiſlateur, ou bien a eu deſſein d'étendre cette ignorance ſur tous les membres de l'état ſans diſtinction, & alors il n'aura fait qu'un peuple de barbares & d'eſclaves néceſſairement malheureux, parce qu'il manque de lumières pour ſe conduire ; ou bien il a excépté une claſſe de citoyens qu'il aura établis juges & gardiens de ſa légiſlation, & auxquels il aura tâché de communiquer ton eſprit, pendant qu'il condamnoit tous les autres à une éternelle enfance. Cette claſſe d'hommes, occupés ſi l'on veut à perfectionner leurs lumières naturelles, & à fomenter l'ignorance dans les autres, pourra maintenir l'ordre & cultivier les arts tant qu'elle conſervera l'eſprit de ſon fondateur ; mais comme elle ſera trompeuſe par ſa nature, & qu'elle pourra être méchante impunément, difficilement ſeroit-elle vertueuſe. La corruption y éteindra l'amour du travail, l'habitude du menſonge l'amour de la vérité, & il ne lui reſtera de tous ſes avantages qu'un grand fond de préſomp-

tion, d'ignorance, & de mauvaiſe foi. Examinons comment Platon, en admettant des fables politiques, a ſu parer à ces inconvéniens.

Il n'élève point l'édifice de ſa légiſlation ſur un fondement auſſi ruineux que le ſont les fables, mais ſur les maximes les plus ſaines de la philoſophie & de la raiſon ; les fables n'y entrent qu'en qualité de ſupplément, pour ſervir la raiſon, & non pour la combattre. Si tous les hommes naiſſoient raiſonnables, s'ils avoient tous reçu de la Nature un jugement droit & l'amour de la vérité, les fables ſeroient inutiles, & Platon ſeroit inexcuſable d'en avoir inféré dans ſes loix ; mais comme tous naiſſent enfans, c'eſt-à-dire, incapables de raiſonnement, & pleins de goût pour le merveilleux & pour les fables, comme le peuple, c'eſt-à-dire le grand nombre, conſerve toute ſa vie ce goût de l'enfance. Platon, qui deſiroit donner des motifs à tous les citoyens de tous les âges, & de toutes les conditions, de s'attacher à la vertu, & d'obſerver ſes loix, a cru devoir s'accommoder à la foibleſſe des uns auſſi-bien qu'à la force des autres ; il raiſonne avec les ſages, perſuade le peuple & conte des fables aux enfans. Avec les premiers, par exemple, il diſcute l'idée de la vertu, & leur démontre qu'elle n'eſt autre choſe que la ſanté & la beauté de l'ame, & qu'ainſi elle mérite d'être recherchée par elle-même indépendamment de ſes ſuites ; il montre aux ſeconds ce qu'ils ont à eſpérer ou à craindre de la part des hommes & des dieux, s'ils ſuivent ou s'ils abandonnent le ſentier de la vertu ; il conte aux enfans la fable des enfers, leur fait voir les récompenſes des juſtes dans les champs Elyſées, & les ſupplices des méchans dans le tartare. Il établit & perſuade la même vérité par des moyens & des motifs différens, & loin qu'il ait rien à craindre des lumières de la philoſophie & de la raiſon, il deſire, pour la ſolidité de ſon établiſſement, que chaque citoyen ſe mette en état d'en mieux connoître toute la ſageſſe, afin qu'il s'y attache par un plus grand nombre de motifs.

Après avoir reconnu dans Platon trois genres de fables bien diſtincts, j'avois deſſein d'appliquer cette diviſion à l'hiſtoire, & d'examiner dans les anciennes religions de l'Egypte, de l'Orient, & de la Grèce, de quel genre de fables chacune d'elles étoit compoſée, & quelle influence, ſoit en bien, ſoit en mal, elles ont eu ſur l'eſprit

& ſur les mœurs des peuples ; mais ce vaſte deſſein, pour être exécuté avec quelque préciſion, demanderoit une ſuite de pluſieurs diſſertations : je me contenterai de quelques réflexions générales.

Quoiqu'il ſoit facile de s'apercevoir du mélange de fables étrangères que le commerce des peuples introduiſit dans chaque religion, & qui leur donne à toutes un faux air de reſſemblance ; il nous reſte pourtant encore des moyens ſuffiſans de diſtinguer le fond même de chaque religion de ſes acceſſoires, & les fables nationales des explications factices qu'on leur a données dans des tems poſtérieurs.

Il eſt aiſé de ſentir, par exemple, que le fond de la religion des E'gyptiens n'étoit originairement compoſé que de fables politiques ; les vraies divinités de cette nation étoient la terre même de l'E'gypte ; le Nil qui la féconde, la vache, le bœuf, pour toute l'étendue de ce pays, la chèvre, la brebis, le chat, & juſqu'aux légumes dans les différens cantons, ſuivant le genre d'utilité qu'en retiroient les habitans. L'eſprit devoit être révolté de l'extravagance de ce culte ; mais la ſuperſtition avoit éteint les lumières de la raiſon, toute eſpèce de commerce étoit défendu avec des nations plus éclairées, & l'ordre nombreux des prêtres veilloit au maintien de l'ignorance & de l'aveuglément. Les lettres hiéroglyphiques conſacrées au dépôt de la religion n'étoient connues que de ſes miniſtres, qui exerçoient un empire ſans bornes ſur les eſprits.

Les Orientaux, moins politiques & plus ſpéculatifs, avoient adopté les fables théologiques ; leurs grandes divinités étoient le bien & le mal, c'eſt-à-dire, des êtres métaphyſiques, le ſoleil, la lune, les élémens. Cette religion étoit ſans contredit moins abſurde & moins deſhonorante pour l'eſprit humain ; mais nous ne concevons pas bien quelle influence ces ſublimes ſpéculations pouvoient avoir ſur les mœurs & la conduite des ignorans & du peuple, c'eſt-à-dire, du grand nombre des hommes.

Enfin les Grecs avoient laiſſé à leurs poëtes une entière liberté de commenter & d'embellir la religion à leur fantaiſie ; ils l'avoient preſque entièrement ſéparée de la morale. Les dieux ceſsèrent de ſervir de modèle aux humains ; aucun homme de bon ſens n'eût voulu avoir un fils ni une femme ſemblables à Jupiter ni à Vénus ; c'étoient de vrais dieux de machines, propres ſeulement à produire

du merveilleux & à réjouir l'imagination. Les poëtes pouvoient impunément en dire ſur le théatre tout le mal que bon leur ſembloit ; perſonne ne s'aviſoit de le trouver mauvais, & l'on ſe contentoit d'en rire : mais, comme s'ils euſſent été uniquement faits pour ſervir de jouet, le peuple ne pouvoit ſouffrir qu'on en parlât ſerieuſement. Il en coûta la vie au plus ſage des Grecs, pour avoir voulu donner une idée plus pure de la Divinité.

DISSERTATION
SUR
LE CRATYLE DE PLATON.

Par M. l'Abbé GARNIER.

Lû le 11 Mars 1763.

UNE des cauſes qui a le plus contribué à égarer ceux qui ont entrepris la lecture de Platon, c'eſt la différence qui ſe trouve entre la méthode de philoſopher dont il s'eſt ſervi, & celle qu'ont employé preſque tous les autres philoſophes ; car au lieu que ces derniers, bornés à ce qu'ils nomment des matières philoſophiques, commencent par poſer l'état de la queſtion, circonſcrivent l'objet dont ils vont parler, & procèdent d'une manière toujours uniforme dans leurs recherches, Platon paroît indifférent ſur le choix des ſujets ; il déguiſe ſa marche, & quoiqu'elle ſoit plus combinée & plus réfléchie que celle de tous les autres, il voudroit perſuader qu'il avance au haſard ; il efface, pour ainſi dire, la trace de ſes pas : en un mot, il ſe donne plus de peine pour cacher l'art, que les autres n'en prennent pour le faire paroître. Cette différence de méthode procède naturellement de celle de la fin que Platon & les autres philoſophes ſe ſont propoſée : ceux-ci veulent enrichir l'eſprit de leurs découvertes ; Platon ſe propoſe uniquement de l'exercer & de l'accoutumer à faire lui-même des découvertes.

couvertes. Les uns propoſent des dogmes, l'autre fait naître des doutes. Mon but n'eſt pas d'examiner ici laquelle de ces deux méthodes eſt la meilleure, mais uniquement de montrer combien on eſt ſujet à ſe tromper, lorſqu'on cherche dans Platon quel a été ſon ſentiment ſur tel objet en particulier, & qu'on croit pouvoir s'en aſſurer ſur un paſſage ſouvent équivoque, ſans ſe donner la peine d'analyſer & de comparer tous ſes dialogues: au reſte, cette réflexion ne peut paroître déplacée à la tête du Cratyle, un des ouvrages de Platon, dont on a le plus abuſé, & dont il paroît qu'on n'a point connu le but. La plupart n'y ont vu qu'un traité de grammaire philoſophique, & un grand nombre d'étymologies, & quoiqu'elles paroiſſent ſouvent forcées, au jugement même de celui qui les propoſe, ils n'ont point fait de difficulté de les recevoir ſur la foi d'un ſi bon garant; d'autres au contraire révoltés du peu de vraiſemblance du plus grand nombre de ces étymologies, en ont conclu qu'il falloit s'en prendre au peu de progrès qu'avoit fait la grammaire, & n'ont point balancé à les condamner: enfin il s'eſt trouvé des gens qui conſidérant que toutes ces prétendues étymologies avoient leur ſource dans le ſyſtème d'Héraclite ſur le mouvement univerſel & l'inſtabilité des êtres, ont ſoupçonné que Platon avoit eu deſſein d'appuyer ce ſyſtème de philoſophie par des preuves à la vérité fort équivoques, & l'ont rangé d'après cette découverte dans la claſſe des partiſans du philoſophe d'Ephèſe. Deux choſes ſeulement ont pu les arrêter; la première, c'eſt que ce ſyſtème ſur l'inſtabilité des êtres s'accorde mal avec les idées Platoniciennes, qui, comme tout le monde ſait, ſont des formes éternelles & permanentes; la ſeconde, c'eſt que Platon met ces prétendues preuves du ſyſtème d'Héraclite dans la bouche de Socrate, qui faiſoit profeſſion de n'adopter aucun ſyſtème de phyſique. On a répondu à la première de ces difficultés, que Platon n'avoit pas balancé de prêter à Socrate ſes propres opinions, ſentiment que j'ai combattu dans un autre mémoire; quant à la ſeconde, on a dit que Platon, qui dans la morale s'étoit attaché à Socrate, avoit ſuivi Pythagore dans la métaphyſique, & Héraclite dans la phyſique: j'examinerai une autre fois plus en détail les fondemens de cette aſſertion. Je me borne aujourd'hui à ce qui concerne uniquement le Cratyle; je prouverai,

1. Que

1, Que Platon n'a point eu deſſein de donner un traité de grammaire philoſophique, ni de faire adopter les étymologies qu'il propoſe. 2, Qu'il n'a point prétendu appuyer le ſyſtème d'Héraclite, & qu'on ne peut en aucune manière conclure de ce dialogue qu'il faille ranger Platon parmi les partiſans de ce ſyſtème : enfin après avoir réfuté les opinions des autres ſur le but de ce dialogue, je propoſerai la mienne, où je ferai voir la liaiſon & l'enſemble de toutes les parties de cet ouvrage. Commençons par en donner le précis.

Dans une conteſtation qui s'eſt élevée entre deux jeunes gens, Cratyle & Hermogène, *ſur la verité des noms*, περὶ ὀρθότητος τῶν ὀνομάτων, Hermogène impatienté des plaiſanteries de Cratyle, qui dédaigne de diſputer ſérieuſement avec lui, appelle Socrate pour juge, & l'exhorte à forcer Cratyle de s'expliquer plus clairement, ou plutôt à dire lui-même ce qu'il penſe ſur cette matière; car pour lui il ne comprend pas cette prétendue vérité inhérente aux noms, indépendante de toutes conventions. Il ne conçoit les noms que comme des ſignes arbitraires de nos idées, qui ſe ſont tranſmis de ceux qui s'en ſont ſervis les premiers, à ceux qui les ont employés enſuite ; il appuye ſon opinion ſur la diverſité des langues, qui ont des ſignes différens pour déſigner le même objet, ſans qu'on puiſſe dire qu'une langue ſoit plus vraie ou plus fauſſe qu'une autre. Quoique ce ſentiment paroiſſe, à toutes ſortes d'égards, le plus plauſible & le ſeule vrai, cependant, comme il étoit conteſté, Socrate s'engage à rechercher avec Hermogène quelles peuvent être les raiſons de ceux qui le combattent. Ce n'eſt toutefois qu'après s'être excuſé de ne pouvoir rien dire de bien ſavant ſur ce ſujet, parce qu'il n'a jamais entendu la diſſertation de Prodicus, de cinquante drachmes, touchant la vérité des noms, mais ſeulement celle d'une drachme. Il commence par demander à Hermogène s'il croit, comme Protagoras, que l'homme *eſt la meſure de tout*, & qu'il n'y a point de vérité ni de fauſſeté réelles. Le jeune Athénien lui ayant témoigné ſon éloignement pour ce dangereux ſyſtème, voici le raiſonnement que Socrate emploie pour prouver que les noms doivent avoir une vérité & une fauſſeté inhérente & indépendante de toute convention. Impoſer un nom, c'eſt faire quelque choſe de poſitif ; or toute action poſitive a des relations néceſſaires & abſolues indépendantes du caprice;

price; elle eſt poſſible ou impoſſible, poſſible de telle façon & impoſſible de telle autre. Il cite pour exemple l'action de *couper*; eſt-il en notre pouvoir de couper quelque matière que nous voulions avec le premier inſtrument qui ſe préſente, & ne ſommes-nous pas forcés d'en employer un qui ſoit analogue à la matière que nous entreprenons de couper? un homme qui voudroit couper des métaux avec du bois ou de l'argile, pourroit-il ſe flatter de réuſſir? Faiſons l'application de ce raiſonnement à l'action de nommer. Les noms étant les inſtrumens dont nous nous ſervons pour peindre les idées, n'eſt-il pas clair qu'ils doivent avoir un rapport néceſſaire avec l'emploi auquel on les deſtine & avec les objets qu'ils repréſentent, & ne laiſſer aucun lieu au caprice & à la fantaiſie? C'eſt au forgeron à fabriquer les inſtrumens dont on ſe ſert pour couper, & à l'ouvrier qui doit s'en ſervir à le diriger dans ſon travail; de même c'eſt au Légiſlateur ſeul qu'il appartient d'impoſer des noms, & au dialecticien, qui en connoît l'uſage à les vérifier & à y appoſer, pour ainſi dire, le ſceau de l'autorité. Ce raiſonnement, dont je ne préſente ici que la ſubſtance, paroît aſſez ſpécieux dans la bouche de Socrate pour ébranler Hermogène; mais il ne le perſuade point encore; il demande qu'on lui fourniſſe des exemples, & qu'on lui montre ces noms vrais en eux-mêmes, indépendamment de toute convention. Socrate, qui fait profeſſion d'ignorer la vérité ſur cette matière, adreſſe, pour un plus grand éclairciſſement, Hermogène aux ſophiſtes, à l'exemple de ſon frère Callias, qui les avoit preſque tous enrichis de ſes libéralités: mais comme il trouve le jeune Athénien peu diſpoſé à ſuivre ce conſeil, il le renvoie à Homère, pour apprendre de ce divine poëte la vraie ſignification des noms. C'eſt une plaiſanterie ſur quelques vers, où Homère donne deux noms aux même objet, l'un qu'il attribue aux Dieux, l'autre aux hommes; par exemple, en parlant de ce fleuve célèbre qui couloit ſous les murs d'Ilium, il dit que les Dieux le nomment le *Xante*, & les hommes le *Scamandre*.

Ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον.

De même, en parlant d'un certain oiſeau, il dit que les Dieux le nomment *Chalcis*, & les hommes *Cuminde*.

Χαλκίδα

Χαλκίδα κικλήσκουσι θεοὶ ἄνδρες δὲ Κύμινδιν.

On ne peut douter, dit Socrate, que le nom impoſé par les Dieux ne ſoit le véritable nom; mais comme il eſt trop difficile à de foibles mortels de pénétrer dans le ſecret des Dieux, il faut chercher dans Homère quelque moyen plus humain de parvenir à la connoiſſance des vrais noms. Socrate croit le découvrir dans l'endroit où le poëte parle du fils d'Hector: Les hommes, dit-il, le nommoient *Aſtyanax*, & les femmes *Scamandrin*; or comme les hommes, généralement parlant, ſont mieux inſtruits & plus ſages que les femmes, on doit déjà préſumer que le nom d'Aſtyanax étoit la vraie dénomination du fils d'Hector. Le poëte a ſoin d'en marquer la raiſon; car il dit, en parlant du père, qu'il étoit l'unique ſoutien de la ville de Troie.

Οἷος γὰρ σφιν ἔρυτο πόλιν ἠδ' τείχεα μακρά.

Or il eſt bien naturel de nommer le fils du défenſeur d'un peuple, *Aſtyanax* ou *roi de la ville*; de même le nom d'Hector, dérivé du verbe ἔχω, *je tiens, je poſsède*, convient merveilleuſement bien au héros des Troyens. On doit dire la même choſe de ceux d'*Agis*, de *Polemarque* d'*Eupoleme*, qui ont la même ſignification, quoique compoſés d'élémens qui ne ſe reſſemblent point; ils ſont très-convenables à des Guerriers tels que ceux qui combattoient ſous les murs de Troie. Si ces noms caractériſtiques ne conviennent pas toujours à ceux qui les portent, c'eſt que les enfans en héritant du nom de leurs parens, n'héritent pas toujours de leurs vertus: dans les races mortelles les individus dégénèrent ſouvent; le fils d'un héros eſt quelquefois un lâche, celui d'un homme religieux un ſacrilège. Ce n'eſt donc pas aux noms propres des hommes qu'il faut s'attacher pour trouver la vérité des noms, mais à ceux des Dieux, qui ſont exempts de changement & d'altération. Socrate s'embarque dans cette recherche, & il eſt ſurpris lui-même de la facilité qu'il y rencontre; il attribue ce ſuccès inopiné à un entretien qu'il a eu le matin avec Eutyphron, devin ſuperſtitieux & enthouſiaſte, qui l'a inondé, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, du torrent de ſa prodigieuſe ſageſſe. Que ferons-nous donc, ajoute Socrate, ne jugez-

vous pas à propos que je me débarraſſe aujourd'hui de ce dépôt, & demain, s'il en eſt beſoin, nous nous purifierons par des ſacrifices expiatoires ? Il commence par les noms génériques de dieux & de démons ; enſuite il deſcend au nom particulier de chaque dieu, & trouve dans la décompoſition de ce nom les fonctions qu'on attribuoit à cette divinité. Après avoir achevé ce qui concerne les dieux, il paſſe à l'explication des noms de toutes les parties de la Nature, des élémens, des paſſions, des vertus & des vices : c'eſt en cet endroit qu'il s'appuie principalement ſur le ſyſtème d'Héraclite, qu'il n'avoit fait que toucher aſſez légèrement en parlant des Dieux. Ici il dérive toutes ſes explications de ce ſyſtème ; s'il ſe préſente quelques noms qui aient de la peine à s'y plier, il a, dit-il, un moyen de ſe tirer d'embarras, c'eſt de dire que ces noms ont éprouvé, par la viciſſitude des tems, des altérations qui les ont entièrement défigurés, ou bien que peut-être ils ſont empruntés de la langue de quelques barbares, tels que les Phrygiens, avec lequels les premiers Grecs avoient eu un grand commerce : mais comme il traite lui-même ces raiſons de ſubterfuges & d'échappatoires, il y a recours le moins qu'il peut, & ramène de gré ou de force l'étymologie de preſque tous les noms au ſyſtème d'Héraclite.

Les noms dont Socrate a donné l'étymologie, ſont des noms compoſés, qu'il ramène à leurs racines primordiales ; ces racines ſont conformément au ſyſtème d'Héraclite, *aller*, *couler*, *repos*, ἰέναι, ῥεῖν, στάσις. Mais comment s'aſſurer que ces noms primitifs eux-mêmes ſont vrais, c'eſt-à-dire, ſignificatifs de l'action qu'ils repréſentent ; car en vain auroit-on montré la vérité des dérivés, ſi l'on ignoroit la valeur des primordiaux. Ces mots n'étant plus compoſés que d'élémens ou de lettres, il faut tacher de découvrir quelque analogie entre les lettres & la nature des choſes qu'elles repréſentent. Socrate entame cette recherche en avertiſſant combien il ſeroit injuſte d'exiger ſur cette matière plus de certitude & d'évidence qu'elle n'en comporte ; il trouve, par exemple, que le ρ & le λ ſont propres par la nature de leur ſon à déſigner le mouvement, & qu'ils dominent dans tous les mots de la langue grecque qui peignent cette action : le ρ eſt propre à exprimer un mouvement plus violent, & le λ un mouvement plus coulant & plus léger ; que l'ι marque un mouve-

ment pénétrant & insensible; l'alpha le fracas & le tumulte; le δ & le τ la chute & l'embarras; le β, le φ, le ψ, le ζ l'agitation & le tremblement. Le grand nombre d'examples que Socrate a rapporté pour appuyer ce syſtème, en impoſe à Hermogène, qui ſe rend enfin & commence à croire que l'impoſition des noms n'eſt point une choſe auſſi arbitraire qu'il l'avoit toujours cru. Socrate ayant rempli la tâche qu'il s'étoit impoſée vis-à-vis de lui, s'adreſſe enſuite à Cratyle, & le prie de dire ſon avis ſur toutes les conjectures qu'il vient de haſarder, ou plutôt d'expliquer lui-même ſon propre ſentiment, qui ne peut-être qu'infiniment plus lumineux, ayant longtems réfléchi ſur cette matière, & ayant été à portée de s'en inſtruire dans le commerce des plus habiles ſophiſtes. Cratyle convient de tous ces avantages; mais loin de contredire le ſyſtème que Socrate vient d'établir, il l'approuve ſans aucune reſtriction, & déclare que c'eſt ſon propre ſentiment: voilà donc les deux contendans d'accord & contens; mais Socrate ne l'eſt pas lui-même de ce qu'il vient d'établir. Nou devons d'autant plus craindre, remarque-t-il, de nous faire illuſion à nous-mêmes, que le trompeur étant plus proche, nous laiſſe moins de moyens de nous en garantir; il remet donc la queſtion en délibération avec Cratyle, & ne tarde pas à s'apercevoir que malgré l'approbation ſans bornes que celui-ci venoit de lui accorder, ils diffèrent encore eſſentiellement ſur la nature des noms; car Socrate en admettant la vérité des noms, en admettoit auſſi la fauſſeté, & vouloit qu'on en jugeât comme des portraits qui peuvent repréſenter bien ou mal, mieux ou moins bien, en un mot qui peuvent être bons & mauvais, excellens ou médiocres, & Cratyle prétend que les noms repréſentent toujours bien ou ne repréſentent point du tout; qu'ils ſont des images parfaites, ou qu'ils ceſſent d'être des noms, & ne peuvent être regardés, que comme de vains ſons, tels que ceux d'un marteau ſur une enclume. Socrate fait ſentir à Cratyle qu'il y a une contradiction manifeſte à ſoutenir que les noms ſont une peinture, & à ne vouloir admettre qu'une reſſemblance parfaite & rigoureuſe, puiſqu'une pareille reſſemblance ne ſe trouve point dans la Nature; ce ne ſeroit plus une reſſemblance, mais le même objet double ou répété deux fois: enſuite il revient aux principes qu'il a avancés ſur la vérité des noms primitifs, & il

trouve

trouve que dans les différens dialectes de la langue grecque on voit des élémens ou des lettres différentes employées pour désigner la même idée, sans qu'on puisse dire qu'un dialecte soit plus vrai qu'un autre, ou qu'un peuple ait une idée moins claire de l'objet qu'il représente par un mot de sa langue, que n'en a un autre peuple qui emploie un terme différent. Il trouve encore dans le même dialecte les mêmes élémens employés avec une différente combinaison pour signifier des idées totalement différentes, d'où il conclut que tout ce qu'il a osé avancer porte sur un principe ruineux & sujet à contradiction; il analyse ensuite un grand nombre de mots qui tendroient à prouver le système de l'école d'Elée sur l'immobilité des êtres, avec autant de fondement que ceux qu'il avoit rapportés auparavant prouvoient la vérité du système d'Héraclite sur le mouvement universel; & quoique ceux qu'il rapporte en faveur du système d'Elée soient en moindre nombre que ceux qui paroissent le combattre, ils sont suffisans pour arrêter un esprit sans prévention & pour faire naître des doutes bien fondés; il laisse à d'autres le soin de ranger d'un côté tous les noms qui semblent favoriser le système d'Héraclite, & de l'autre ceux qui tendent à le détruire. Il lui suffit de ne rien trouver de constant & d'uniforme sur cette matière, & il en conclud que sur le plus grand nombre des mots il faut avoir recours à la convention & à la tradition; ensuite il demande à Cratyle quelle peut-être l'utilité de ce travail sur les noms; & comme celui-ci répond que c'est la plus sûre & même l'unique méthode de s'instruire, puisque celui qui connoît parfaitement la valeur des noms, ne peut ignorer les choses. Socrate prouve d'abord que ce n'est point l'unique méthode de s'instruire, même dans le système qu'il combat, puisque le premier qui a imposé les noms a dû connoître les choses dans un tems où l'on suppose que les noms n'existoient point encore; & en second lieu que ce n'est point la plus sûre, parce que n'ayant aucune preuve que celui qui a imposé les noms ne s'est point trompé, nous serions entraînés dans l'erreur sans avoir aucun moyen d'en sortir. Il continue d'examiner le système d'Héraclite; il montre que dans ce système on ne peut jamais se flatter de parvenir à aucune connoissance certaine, parce que les êtres étant censés dans un changement & une altération successifs & non interrompus, les objets cesseroient

d'être les mêmes avant qu'on fût parvenu à les connoître ; & que d'un autre côté nos connoiſſances les plus certaines étant du nombre des êtres & ſujettes aux mêmes altérations, changeroient auſſi de nature, tellement que ce qui étoit ſcience certaine, pourroit au bout d'un certain tems n'être plus qu'opinion & conjecture : enfin il exhorte Cratyle à profiter de l'âge peu avancé où il eſt encore pour examiner plus ſérieuſement la matière en queſtion, & à lui faire part de ſes nouvelles découvertes.

Telle eſt l'expoſition ſommaire de ce dialogue, où l'on peut remarquer, 1. Que ceux qui en ont pris occaſion de ranger Platon parmi les ſectateurs d'Héraclite, n'avoient probablement fait attention qu'à la première partie ou même à quelques paſſages extraits de cette première partie, & en ſecond lieu que ceux qui ont cru que Platon avoit eu deſſein de donner un traité de grammaire philoſophique & un ſyſtème d'étymologies, n'ont été entraînés que par le grand nombre de celles que l'auteur y propoſe, & ne ſe ſont pas mis aſſez en peine de connoître le plan & le but de ce philoſophe : prouvons plus en détail que les uns & les autres ſe ſont trompés.

Je dis en premier lieu, que Platon n'a point eu deſſein de faire un traité de grammaire philoſophique, ni de donner pour bonnes les étymologies qu'il propoſe : voici les raiſons ſur leſquelles je me fonde.

1. Socrate, qui débite toutes ces étymologies, attribue l'inſpiration ſubite dont il ſe ſent animé à un entretien qu'il a eu le matin avec Eutyphron ; cet Eutyphron eſt le même que Platon nous peint dans le dialogue *ſur la ſainteté*, περὶ ὁσίου, comme un enthouſiaſte dangereux, qui ſe piquoit d'avoir des révélations, & qui oſoit ſouvent en faire part à l'aſſemblée du peuple d'Athènes ; mais qui étoit ſi bien connu pour un fou, que de ſon aveu tout le monde ſe mettoit à rire dès qu'il commençoit à parler. Socrate ne le traite pas ici d'une façon beaucoup plus ſérieuſe. *Ce matin*, dit-il, *j'ai rencontré Eutyphron, & je l'ai écouté aſſez long-tems ; j'ai bien peur que non-ſeulement cet enthouſiaſte ne m'ait inondé les oreilles de ſa prodigieuſe ſageſſe, mais qu'il n'ait gagné juſqu'à l'ame. Je ſuis d'avis que nous nous en ſervions aujourd'hui, & demain, ſi bon vous ſemble, nous nous en débarraſſerons, & nous emploierons pour nous purifier les expiations*

piations les plus puiſſantes *. Plus bas, il dit qu'il craint bien, en ſuivant un ſi bon guide, d'être devenu beaucoup plus ſage qu'il ne convient; enfin quand il exhorte Hermogène à continuer ſes queſtions & à lui demander l'explication de quelque nouveau mot, il parodie le vers d'Homère, que Diomède adreſſe à Neſtor pour l'exhorter à monter ſur ſon char, auquel étoient attelés les chevaux d'Enée, προβαλλέ μοι, ὄφρα ἴδηαι οἷοι εὐθύφρονος ἵπποι. Or quel a pu être le deſſein de Socrate ou de Platon en faiſant intervenir ici l'inſpiration de ce devin, ſinon de faire entendre que toutes ces prétendues étymologies ne ſont guère plus ſûres ni plus fondées que les rêves d'Eutyphron ?

2. Un grammairien qui examine l'origine des mots & qui en cherche l'étymologie, s'attache à en bien indiquer la ſource & à marquer les différens états par leſquels ils ont paſſé, ſans ſe mettre en peine ſi ceux qui ont impoſé ces noms ont eu tort ou raiſon, ſurtout il ne rejette point une étymologie toute naturelle & qui ſe préſente d'elle-même, ſous prétexte qu'elle ne donneroit pas une idée aſſez noble de l'objet, pour en ſubſtituer une autre plus philoſophique en changeant des lettres & en faiſant violence aux mots; or c'eſt ce que Platon ne manque point de faire, comme il ſera aiſé de s'en convaincre par les exemples que je vais rapporter. Le nom d'Apollon ſe tire ſi naturellement du verbe ἀπόλλυμι, qu'il ſemble abſurde de lui chercher d'autre origine dans la langue Grecque; mais comme le nom de *deſtructeur* a quelque choſe d'odieux & de peu convenable à la nature divine, Socrate †, qui ne veut trouver dans tout ce qui concerne les Dieux que des objets d'amour & de reſpect, ſe tourmente pour trouver au nom d'Apollon une origine plus ſortable à la nature de ce Dieu. Au lieu d'une, il en trouve quatre ou cinq, en ſe donnant pleine liberté d'ajouter, de changer & de retrancher des lettres ſuivant le beſoin; il le dérive donc des verbes ἀπολύω, *je dé-*

* Ἔ ωδεν γὰρ πολλὰ αὐτῷ συνῆν καὶ παρεῖχον τὰ ὦτα· κινδυνεύει δὴ ἐνθεσιῶν τέ μοῦ πὰ ὦτά μου ἐμπλῆσαι τῆς δαιμονίας σοφίας, ἀλλὰ καὶ τῆς ψυχῆς ἐπειλῆφθαι· δοκεῖ δή μοι χρῆναι ὑτωσὶ ἡμᾶς ποιῆσαι, τὸ μὲν τήμερον εἶναι χρῆσασθαι αὐτῇ καὶ τὰ λοιπὰ περὶ τῶν ονομάτων ἐπισκέψασθαι. αὔριον δὲ ἂν καὶ ὑμῖν συνδοκῇ. ἀποδιοπομπησομεθά τε αὐτὴν καὶ καθαιρουμεθα.

† Οὐ γάρ ἐσιν ὅ, τι ἂν μᾶλλον ἥρμοσεν ὄνομα ἢ τίτλαρσι δυνάμεσι ταῖς τοῦ θεοῦ, ὅτι πασῶν ἐφάπλεσθαι καὶ δηλῶν τρόπον τινὰ μουσικήν τε καὶ μαντικὴν καὶ ἰατρικὴν καὶ τοξικήν.

lie,

lie, ou ἀπολούω, *je lave*, *je purifie*, du mot ἁπλός, ſimple, des mots ἀεὶ βάλλω, *je lance de flèches*, & des deux mots ὁμοῦ πολέω : il appuie ces quatre explications ſur les principaux attributs de ce Dieu, la Médecine, la Muſique, la Divination, la vertu d'éclairer ou de lancer ſes rayons & celle de rendre des oracles.

Le nom d'ἅιδης que les Grecs donnoient au dieu des enfers, à ſon étymologie dans celui d'εἶδω, avec l'*alpha* privatif ; mais comme le nom d'*obſcur* & de *ténébreux* ſembloit d'un mauvais augure & faiſoit peur à bien des gens, Socrate, qui ſe plaint en pluſieurs endroits que les anciens poëtes avoient calomnié les enfers, & qui voudroit donner de ce ſéjour des idées moins lugubres & plus riantes, cherche une nouvelle étymologie de ce nom, & croit l'avoir trouvée dans le verbe δέω, *lier*, ou dans celui d'εἰδὼ, *ſavoir*. Je vais traduire une partie du raiſonnement qu'il fait à cette occaſion : " Les hommes " ſemblent s'être étrangement trompés ſur la nature de ce dieu, & " en avoir conçu une crainte chimérique ; voici ſur quoi eſt fondée " leur appréhenſion, c'eſt que le ſéjour qu'on doit faire dans l'empire " de ce dieu eſt éternel, & que l'ame n'y deſcend qu'après s'être ſé- " parée du corps. Ils ont mal compris la nature de ſon empire & " la vraie ſignification de ſon nom : comment cela, répond Hermo- " gène ? répondez-moi ſeulement, ajoute Socrate, des deux liens " qui peuvent enchaîner l'ame, quel eſt le plus puiſſant, de la vio- " lence ou du deſir ? c'eſt aſſurément le deſir, répond Hermogène. " C'eſt donc par le deſir, ajoute Socrate, que le dieu des enfers en- " chaîne les hommes, & non par la violence, s'il eſt vrai qu'il les " enchaîne par les liens les plus puiſſans : mais il y a des deſirs " plus ou moins violens, & l'on ne peut douter que le dieu des en- " fers ne ſe ſerve du plus violent de tous, puiſqu'il eſt vrai que ſes " liens ſont les plus forts. Connoiſſez-vous donc des deſirs plus " violens que celui que nous inſpire le commerce d'une perſonne " avec qui nous éprouvons que nous devenons meilleurs de jour en " jour ; je n'en connois point, répond Hermogène : aſſurons-donc, " continue Socrate, que c'eſt pour cette raiſon que perſonne de ceux " qui ſont là-bas n'a voulu en revenir, pas même les Sirènes, tant " ce dieu poſſède bien l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchent " par les beaux diſcours qu'il leur tient. C'eſt à ce compte un ſo-

" phiſte conſommé & un puiſſant bienfaiteur, qui comble ſes ſujets de
" biens : que dites-vous encore du parti qu'il a pris de ne vouloir con-
" verſer avec les ames que lorſqu'elles ſe ſont débarraſſées des ſouillures
" & des miſères corporelles ? ce conſeil ne vous ſemble-t-il pas bien
" réfléchi & bien philoſophique ? C'eſt alors qu'il vient facilement à
" bout de les enchaîner par le deſir de la vertu : tant qu'elles au-
" roient été ſujettes aux paſſions & aux fureurs du corps, Saturne
" lui-même n'eût pu parvenir à les enchaîner avec ſes liens ſi re-
" nommés." N'eſt il pas clair que dans tout cet endroit, Platon n'a point voulu parler en grammairien, mais en philoſophe ; qu'il ſubſtitue des définitions aux étymologies, & qu'il ſe met peu en peine de violer les principes de l'art grammatical, pourvu qu'il établiſſe des principes de ſa morale ? J'en donnerai encore un autre exemple. Le mot σῶμα, *corps*, eſt un des premiers dont on lui demande l'étymologie ; il rapporte d'abord l'explication de ceux qui changeoient σῶμα en σῆμα, & qui le dérivoient du verbe σημαίνω, je *ſignifie*, je *marque*, parce que l'ame ſe ſert du corps pour marquer ſes beſoins & ſes volontés ; il n'oublie pas celle des Orphiques, qui appeloient le corps σῆμα ou *cercueil*, parce que l'ame y étoit comme enſévelie, & que ce que nous nommons *vie* étoit une véritable mort : mais il paroît adopter celle qui dérive σῶμα de σῴζω, ſuivant laquelle le mot σῶμα ſignifie *priſon*, & répond au *cuſtodia* des Latins. Ce n'eſt pas que cette dernière explication ſoit beaucoup plus ſuivant l'analogie que les précédentes ; mais elle à plus de convenance avec les principes de la philoſophie de Platon, & ſur-tout avec la definition de la philoſophie qu'il établit dans le Phédon ; car dans ce dialogue il définit la philoſophie *un apprentiſſage de la mort*, θανάτου μελέτη, & il s'attache à montrer que le corps étant la priſon de l'ame & la cauſe de tous ſes maux, toute l'étude d'un philoſophe doit tendre à dégager ſon ame des affections corporelles, & à lui procurer la liberté. On ne peut nier que ces idées ne ſoient très-philoſophiques ; mais Platon étoit-il bien perſuadé qu'elles euſſent influé ſur la dénomination de σῶμα ? je ne le crois pas ; & cette théorie ne s'accorderoit guère avec ce que la tradition des Grecs leur apprenoit de la formation des premières ſociétés.

3. Rapportons la troiſième raiſon qui me perſuade que Socrate ou Platon n'a pas eu deſſein de donner un traité de grammaire, ni de faire

faire adopter les étymologies qu'il propoſe. La langue des Grecs avoit pris néceſſairement un grand nombre de mots de celles des barbares qui étoient venus s'établir parmi eux ; cette langue n'étoit point parvenue tout d'un coup à ſa perfection, & les mots avoient dû éprouver un grand nombre de changemens ſucceſſifs, avant que de parvenir à une forme fixe & permanente. Platon l'a reconnu ; mais loin de profiter de cette découverte, en cherchant dans les langues des barbares, parmi leſquels il avoit voyagé, les vraies ſources d'un grand nombre de mots Grecs, & de les ſuivre dans les différentes formes par leſquelles ils avoient paſſé, il traite ce procédé de ſubterfuge, & il le compare aux machines auxquelles les poëtes tragiques ont quelquefois recours, pour démêler une intrigue mal arrangée. En voici la raiſon : les Grecs qui voyageoient parmi les barbares, portoient toute leur attention ſur les loix, le gouvernement, la religion, & les mœurs de ces peuples, & ne pouſſoient pas la curioſité juſqu'à apprendre leur langue, qu'ils mépriſoient. D'ailleurs, les Grecs ne pouvoient faire, comme nous, des gloſſaires de leur langue, pour ſuivre les mots dans les différens changemens qu'ils avoient éprouvés, & les ramener à leur forme primitive ; parce que la langue s'étant formée & ayant acquis toute ſa perfection avant même que l'écriture fût en uſage, ils manquoient abſolument de monumens & de pièces de comparaiſon. Les ouvrages les plus anciens qu'ils poſſédaſſent étoient quelques hymnes d'Orphée, les poëſies d'Homère & d'Héſiode : or la langue y étoit non-ſeulement formée, mais riche & harmonieuſe au point que leurs ouvrages ſervoient de modèle, en tout genre, aux auteurs du ſiècle d'Alexandre. Il étoit donc impoſſible que les Grecs puſſent donner un bon traité d'étymologie, & un écrivain tel que Platon n'avoit garde de l'entreprendre.

4. Ce qui a pu faire illuſion ſur le vrai but de Platon, & perſuader qu'en effet il avoit eu deſſein de donner un traité ſur les étymologies, c'eſt le grand nombre de celles qu'il propoſe : mais il faut obſerver 1. Que le deſſein de cet ouvrage n'eſt point de rechercher la nature des mots en général, mais d'examiner s'ils ont une vérité inhérente, & telle qu'il ne dépende point de la volonté des hommes d'en changer la ſignification ; ſi le mot *ſoleil*, par exemple, exprime tellement la nature de cet aſtre, que le conſentement univerſal de tous les

les hommes n'eût pu lui faire ſignifier *la terre.* 2. Que Platon, ou Socrate, ne s'engage point, dans cette diſpute, à donner ſon véritable ſentiment ſur cette queſtion ; mais uniquement à rechercher & à expoſer les raiſons de ceux qui ſoutenoient cette vérité des noms. 3. Qu'après avoir fait valoir leurs raiſons, Socrate finit par les combattre & en montrer l'inſuffiſance. Si les habiles gens, qui ont porté leur jugement ſur ce dialogue de Platon, euſſent fait ces réflexions, je ne doute point qu'ils n'euſſent été moins prompts, les uns à recevoir des étymologies que Platon ne propoſe point ſérieuſement, les autres à le regarder comme un grammairien du ſecond ordre, qui donne pour certaines des conjectures dénuées de fondement & de vraiſemblance.

Nous examinerons ſi ceux qui ont pris occaſion de ce dialogue pour ranger Platon parmi les ſectateurs d'Héraclite, ſont plus fondés dans leurs prétentions & ont mieux ſaiſi le but de cet ouvrage, après que nous aurons donné une légère idée de ce ſyſtème philoſophique ſi fameux dans l'antiquité.

Héraclite étoit d'Ephèſe, & floriſſoit dans la ſoixante neuvième Olympiade ; ſa naiſſance l'appeloit au trône ou à la première magiſtrature dans ſa patrie : mais offenſé des mœurs corrompues de ſes concitoyens, & entraîné par le goût de la méditation, il céda volontairement ſon droit, & ſe retira dans des déſerts pour y philoſopher ſans diſtraction. Ce fut là qu'il compoſa ſon traité *ſur la Nature,* l'ouvrage le plus ſyſtématique & le plus profond qui eût encore paru : il vint le dépoſer dans le temple de Diane, & mourut peu après d'une maladie contractée par la mauvaiſe qualité des herbes & des racines dont il avoit été obligé de ſe nourrir dans ſa ſolitude. L'obſcurité qu'il avoit répandue ſur cet écrit à deſſein d'en dérober la connoiſſance au vulgaire, le fit long-tems négliger ; enfin Euripide, qui, au merite d'excellent poëte tragique, joignoit l'étude de la philoſophie, en ayant tiré un exemplaire, le communiqua à Socrate ſon maître & ſon ami. Socrate après l'avoir lû, dit que les choſes qu'il avoit pu entendre lui paroiſſoient grandes & ſublimes, qu'il en étoit probablement de même de celles qu'il n'avoit pas compriſes ; mais que cette étude exigeoit un habile plongeur. A peu près dans le même tems un grammairien ayant procuré une édition de cet ou-

vrage, rétablit la réputation d'Héraclite, & lui acquit un grand nombre d'illuſtres ſectateurs. Malgré tous leurs efforts pour éclaircir la doctrine de leur maître, ſon ſyſtème ſe reſſentit toujours de l'obſcurité preſque impénétrable que l'auteur y avoit répandue; eſſayons pourtant d'en donner une idée. Héraclite admettoit pour principe unique le feu ou une matière éternelle extrêmement ſubtile, agitée d'un mouvement naturel & inné, avec des modifications différentes; les parties les moins agitées en s'uniſſant s'étoient épaiſſies (διὰ πύκνωσιν,) & avoient formé l'eau, les parties de l'eau épaiſſies avoient formé la terre; mais comme le feu conſerve toujours ſa nature inſéparable du mouvement, la terre agitée ſe fond (χεῖται) & produit l'eau, l'eau agitée & fondue produit l'air, & l'air en s'échauffant redevient feu (διὰ μάνσιν vel ἀραίωσιν.) Héraclite figuroit ces changemens alternatifs par deux échelles, ὁδὸς κάτω & ὁδὸς ἄνω. Tout eſt changement dans la Nature; le repos n'eſt que l'expreſſion d'un mouvement moins apparent; la mort celle d'un changement de forme; ainſi la mort du feu eſt de devenir air, la mort de l'air de devenir eau, la mort de l'eau de devenir terre. La mort de l'enfance c'eſt la puberté, la mort de la puberté l'âge viril, la mort du jour c'eſt la nuit. L'univers préſente l'image d'un vaſte torrent, ou chaque goutte d'eau ſe preſſe, ſe confond & paſſe ſans que le torrent paroiſſe changer; il eſt cependant impoſſible d'entrer deux fois dans la même rivière. La diſcorde, comme l'ont chantée les poëtes, eſt la mère de tous les êtres.

Puiſque le feu eſt le principe unique de toute la Nature, l'ame étant une ſubſtance, ne peut manquer d'être un feu, mais un feu modifié, c'eſt une *exhalaiſon* (ἀναθυμίασις.) L'Ame de l'Univers eſt l'exhalaiſon de tous les êtres qu'il renferme, & l'homme en faiſant néceſſairement partie, l'ame humaine eſt une portion de l'Ame de l'Univers. Les exhalaiſons sèches & qui approchent le plus de la nature du feu, forment les ames les plus parfaites: les exhalaiſons humides forment les plus groſſières; ainſi les enfans, à cauſe de l'humidité de leur corps, ne jouiſſent point de la raiſon. L'yvreſſe, cauſée par des vapeurs humides, replonge l'ame dans l'état de l'enfance. Je ſerois fort porté à croire qu'Héraclite étant un phyſicien, s'étoit plus appliqué à expliquer les phénomènes & les propriétés

des

des corps que les opérations & les qualités de l'ame ; mais comme dans ſon ſyſtême il n'admettoit qu'un principe unique, ſavoir le feu, & que ce principe eſt un corps, il ne pouvoit expliquer les opérations de l'ame que par les loix de la mécanique & par l'action du feu. Dans ſes principes, la ſcience, la prudence & toutes les vertus n'étoient eſſentiellement que des modifications d'un feu plus épuré & agiſſant ſelon ſes loix, ſans rencontrer d'obſtacles. L'ignorance, la ſtupidité, les vices n'étoient que des modifications d'un feu épaiſſi, humide & gêné dans ſes mouvemens : cette conſéquence eſt néceſſaire, & elle eſt pleinement confirmée par les étymologies & les définitions de toutes les vertus & des vices que donne Socrate dans le Cratyle, tant qu'il expoſe les ſentimens des ſectateurs du philoſophe d'Ephèſe ; mais comme il y a trop peu d'analogie entre les opérations de l'ame & celles des corps ; cette partie du ſyſtême d'Héraclite ne pouvoit préſenter qu'une obſcurité inſurmontable, & faire naître des diſſentions entre ſes ſectateurs. Socrate nous en a conſervé une preuve ſur l'explication du mot δίκαιον, *juſte* : " Ceux, dit-
" il, qui établiſſent le mouvement univerſel, admettent une certaine
" matière ſubtile qui pénètre toutes les parties de l'univers, ſans
" trouver d'obſtacles, & qui leur imprime ſon mouvement : comme
" elle a la vertu de s'inſinuer par-tout, on l'a nommée à bon droit
" *pénétrante*, διαῖον, & pour l'Euphonie on a ajouté un *κ*. Juſqu'ici
" tous ſont d'accord ſur l'étymologie du mot δίκαιον ; mais comme
" cette réponſe ne me ſatisfaiſoit point, on m'ajouta par forme d'ex-
" plication, que le juſte n'étoit autre choſe que la cauſe univerſelle,
" τὸ αἴτιον, qui donnoit naiſſance aux êtres. Auſſi peu content de
" cette réponſe que de la précédente, & continuant de demander à
" quoi enfin ſe réduiſoit le *juſte* dans cette hypothèſe, je parus aller
" trop loin, & ſauter, comme l'on dit, par-deſſus les bancs ; cepen-
" dant on convint que ma queſtion étoit fondée, & que je méritois
" d'être éclairci, mais c'eſt dans cet endroit qu'ils ſe partagèrent en
" différentes opinions, ſans pouvoir s'accorder. L'un diſoit que ce
" juſte que je demandois étoit le ſoleil, puiſque c'étoit lui qui péné-
" troit & échauffoit toutes les parties de l'univers : bien content de
" cette réponſe, lorſque je fus la rapporter à un autre, il ſe moqua
" de moi, & me demanda ſi le juſte diſparoiſſoit ſur la terre lorſque

" le ſoleil étoit couché ; je lui demandai donc ce qu'il croyoit lui-
" même que fût le juſte, il me répondit que c'étoit le feu, ce qui
" me parut auſſi difficile à comprendre ; un troiſième dit que ce
" n'étoit point le feu, mais la chaleur qui eſt dans le feu ; un autre
" enfin ſe moquant de tous les précédens, ſe rapprochoit du ſyſtème
" d'Anaxagore, & ſoutenoit que le juſte étoit l'*intelligence*, νῦς, qui,
" ſans ſe mêler avec la matière, la pénétroit & lui communiquoit le
" mouvement & la vie." Toutes ces différences entre les ſectateurs d'Héraclite ne provenoient ſans doute que du peu de ſoin qu'il avoit pris de bien définir ſon principe actif, attribuant au feu des fonctions & des qualités qui ne pouvoient convenir à l'élément que nous connoiſſons ſous ce nom.

D'après cette courte expoſition du ſyſtème d'Héraclite, il ſera aiſé de juger que rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine de Platon, qui traite de gigantomachie les argumens de ceux qui voudroient n'admettre que des corps & une matière diverſement modifiée ; auſſi ceux qui ont voulu le ranger parmi les ſectateurs d'Héraclite, ſe ſont-ils reſtraints à ce qui regarde la phyſique proprement dite : il faut examiner cette queſtion. Platon avoit étudié ſous Cratyle*, ſectateur d'Héraclite, avant que de s'attacher à Socrate ; c'eſt Ariſtote qui nous l'apprend ; il avoit puiſé dans cette école ſes principes ſur l'inſtabilité des corps & le mouvement univerſel de la matière : cela paroît très-vraiſemblable ; mais eſt-ce une raiſon ſuffiſante pour ranger Platon parmi les ſectateurs du philoſophe d'Éphèſe ? A ce compte, il faudroit ranger dans la même claſſe preſque tous les philoſophes, puiſqu'à l'exception des Éléatiques, qui nioient abſolument l'exiſtence du mouvement, tous les autres ont reconnu que les altérations qui s'opéroient ſucceſſivement dans les corps, étoient l'effet d'une fermentation continuelle & d'un mouvement non interrompu. Socrate ne cite jamais Héraclite que pour le combattre dans tous les dialogues qui nous reſtent de Platon, & ſi, dans le Cratyle, il fonde la plupart des étymologies qu'il rapporte ſur les principes du philoſophe d'Éphèſe, c'eſt qu'alors il s'eſt engagé à examiner les opinions de cette ſecte, & qu'il ſe charge pour un moment du rôle d'un partiſan d'Héraclite. Ce n'eſt point en ſon nom qu'il parle, mais con-

* Ἐκ νέου τε συγγενόμενον πρῶτον Κρατύλῳ καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις. Ariſt. Metaph. l. 1. c. 6.

formément

formément aux principes du perſonnage qu'il joue : lorſqu'il s'eſt acquitté de ſon rôle, & qu'il eſt, pour ainſi dire, redevenu Socrate, il montre l'inſuffiſance & la fauſſeté des raiſons qu'il a allégués ; il détruit tout ce qu'il vient d'établir, & finit par combattre ouvertement la doctrine d'Héraclite, en montrant qu'elle ne peut nous conduire à une ſcience certaine, & qu'elle n'eſt propre qu'a nous égarer. Eſt-ce donc là le langage d'un partiſan & d'un ſectateur ? Citons encore quelque choſe de plus précis, s'il eſt poſſible. Socrate dit, dans le même dialogue, que certains ſages, à force de tourner autour des objets pour en découvrir la nature, ont contracté la même indiſpoſition qui arrive à ceux qui tournent avec trop de vîteſſe autour d'un même point : la tête, dit-il, leur a tourné, & en conſéquence ils ſe ſont imaginés que tout tournoit autour d'eux : loin de chercher en eux-mêmes la cauſe de cette diſpoſition, ils ont mieux aimé s'en prendre à la Nature, & aſſurer que tous les êtres étoient emportés par un mouvement rapide, que rien n'étoit ſtable, & que la Nature entière étoit pleine de trouble & d'altération. Il n'eſt pas difficile de découvrir qui ſont les ſages que Platon déſigne en cet endroit.

Puiſque Platon n'a eu deſſein, dans ce dialogue, ni de donner un traité ſur les étymologies, ni de faire valoir le ſyſtème d'Héraclite, quel a donc été ſon but ? Je vais propoſer mes conjectures ſur ce dernier article. Il y avoit alors dans Athènes un grand nombre de ſophiſtes, qui faiſoient métier d'inſtruire la jeuneſſe, & de lui apprendre tout ce qui pouvoit ſervir au maniement des affaires publiques. Un des plus diſtingués etoit Prodicus de Céos ; Socrate eſtimoit ſes talens pour la rhétorique, & il lui avoit recommandé pluſieurs jeunes gens qui avoient des diſpoſitions pour cette ſcience, & qui deſiroient de s'y perfectionner ; mais Prodicus ne s'en tenoit pas à ſes leçons ſur l'éloquence ; il y joignoit la grammaire, la métaphyſique, l'aſtronomie & la phyſique, ou la ſcience de la Nature. Ariſtophane l'aſſocie à Socrate dans la comédie *des Nuées*, & il eut de commun, avec le philoſophe Athénien, d'avoir été condamné, peu de tems après lui, à boire de la ciguë.

Prodicus fut le premier qui taxa publiquement ſes leçons ; il en donnoit à tout prix, depuis une drachme juſqu'à cinquante, ſuivant l'import-

l'importance des matières qu'il y traitoit. La leçon d'une drachme étoit un traité de grammaire ſur la propriété des mots, aſſez ſemblable à celui que nous avons dans notre langue ſous le titre de ſynonymes François. Socrate fait quelquefois alluſion à cet ouvrage, & donne à l'auteur des louanges ſouvent ironiques, parce qu'un trop grand amour de la pureté du langage l'avoit fait tomber dans bien des minuties, & qu'il avoit oſé, en pluſieurs occaſions, contredire l'uſage, comme ſur la ſignification du mot *δεινὸς*, qu'il ſoutenoit toujours devoir ſe prendre en mauvaiſe part. La leçon de cinquante drachmes, la plus précieuſe de toutes, rouloit ſur une matière fort approchante, mais beaucoup plus métaphyſique, ſur *la vérité intrinsèque des noms*: c'étoit, pour ainſi dire, la clef de tout le ſyſtème philoſophique de Prodicus; il ne la communiquoit qu'à des diſciples choiſis, & en état de la bien payer. Je crois donc que c'eſt cette leçon de cinquante drachmes que Platon a eu en vue en écrivant le dialogue que nous examinons, & que ſon unique but a été de renverſer de fond en comble le ſyſtème du Sophiſte: voici les raiſons ſur leſquelles je me fonde. Quand Hermogène, au commencement du dialogue, invite Socrate à dire ſon avis ſur la diſpute qui s'eſt élevée entre Cratyle & lui, à l'occaſion de la vérité intrinsèque des noms, Socrate commence par s'en excuſer, alléguant pour raiſon qu'il n'a jamais entendu la leçon de Prodicus de cinquante drachmes, qui l'auroit pleinement inſtruit ſur cette matière, mais ſeulement celle d'une drachme: *Εἰ μὲν ἐν ἐγὼ ἤδη ἠκηκόειν παρὰ Πρωδίκου τὴν πεντηκοντάδραχμον ἐπίδειξιν, ἣν ἀκούσαντι ὑπάρχει περὶ τούτου πεπαιδεύσθαι, ὡς φήσιν ἐκεινος, οὐδὲν ἄν ἐκώλυσέ σε αὐτικα μάλα εἰδεναι τὴν ἀλήθειαν περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος· νῦν δε οὐκ ἀκήκοα, ἀλλὰ τὴν δραχμιαίαν.* Dans la ſuite du dialogue Socrate s'étant engagé à expoſer les raiſons de ceux qui ſoutenoient la vérité des noms, renvoie ſouvent Hermogène aux Sophiſtes pour un plus grand éclairciſſement; & lorſqu'il invite Cratyle à expoſer à ſon tour ſon ſentiment ſur cette matière, il lui marque un preſſant deſir de l'entendre, parce qu'il a été à portée de s'en inſtruire à fond dans le commerce des Sophiſtes. Par ces Sophiſtes, il eſt clair que Socrate déſigne Prodicus, puiſqu'il l'a déjà nommé comme celui qui ſe vantoit d'avoir approfondi cette matière, & qu'aucun autre Sophiſte ne s'étoit autant diſtingué ſur le même

ſujet. En conſidérant le Cratyle ſous ce point de vue, il ſera aiſé de rendre raiſon de l'économie générale de ce dialogue. Comme le ſyſtème de Prodicus ſe faiſoit valoir par l'enchaînement de toutes ſes parties, & par un grand nombre d'exemples tirés du génie même de la langue, ſi Platon ſe fût contenté de lui oppoſer des raiſonnemens métaphyſiques, quelques convaincans qu'ils euſſent été, on l'auroit accuſé ou de n'avoir pas bien ſaiſi le ſyſtème de ſon adverſaire, ou d'avoir déguiſé une partie de ſes raiſons pour en triompher plus à ſon aiſe. Le grand nombre de probabilités ſur leſquelles ce ſyſtème étoit fondé, ſe prêtant toutes un mutuel ſecours, auroient rendu la queſtion problématique dans l'eſprit du commun des lecteurs, qui comptent les raiſons plutôt qu'ils ne les pèsent. Qu'a donc fait Platon, pour ne laiſſer au Sophiſte aucun moyen de lui échapper ? il feint une diſpute ſur la même matière entre Hermogène & Cratyle ; Socrate, qui intervient comme arbitre, commence par faire les fonctions d'avocat général, & ſous prétexte de chercher quelles peuvent être les raiſons de ceux qui établiſſent dans les noms une vérité inhérente & indépendante de toutes conventions, il expoſe ſi bien leur ſyſtème, il ramaſſe avec tant de ſoin toutes leurs preuves & il ſemble les faire valoir avec tant d'art, que Cratyle, nourri dans cette école, ne peut s'empêcher de témoigner que ce ſont-là les vrais ſentimens & la pure doctrine de ſes maîtres. Mais lorſqu'il croit triompher, & qu'il n'imagine pas qu'on puiſſe rien oppoſer de raiſonnable à ce qui vient d'être établi, Socrate examine de nouveau les preuves qu'il vient d'apporter, en montre l'inſuffiſance, attaque le principe ſur lequel elles étoient appuyées : enfin il finit par condamner cette méthode dangereuſe, qui prétendoit ſubſtituer l'étude des noms à celle des choſes. " C'eſt prendre un parti " peu ſage, dit Socrate, que de ſoumettre ſes lumières & ſa raiſon " à l'autorité de ceux qui les premiers ont impoſé les noms ; " que de s'imaginer acquérir une vraie ſcience en déſeſpérant de " pouvoir jamais rien connoître de certain, parce qu'on ſuppoſe la " Nature dans un flux perpétuel, &, pour ainſi dire, dans l'état " d'un homme malade de la dyſſenterie." Οὐδὲ πάνυ νῦν ἔχοντος ἀνθρώπου ἐπιτρέψαντα ὀνόμασιν αὐτὸν καὶ τὴν αὑτοῦ ψυχὴν θεραπεύειν, πεπιεσμένα ἐκείνοις, καὶ τοῖς θεμένοις αὐτὰ διϊσχυρίζεσθαι ὡς τι εἰδότα· καὶ αὐτοῦ

αὐτῦ γε κὴ τῶν ὄντων καταγινώσκειν, ὡς ὐδὲν ὑγιὲς ὐδενὸς, ἀλλὰ πάντα ὥσπερ κεράμια ῥεῖ κὴ ἀτεχνῶς ὥσπερ ὁι καταῤῥῷ νοσοῦντες ἄνθρωποι ὕτως οἴεσθαι κὴ τὰ πράγματα διακεῖσθαι.

DISCOURS SUR PINDARE ET SUR LA POESIE LYRIQUE.

Par M. DE CHABANON.

Assemblée publiq. d'après Pâques 1761.

DEUX célèbres académiciens ont donné à la compagnie la traduction de quelques morceaux de Pindare ; je me propose de continuer leur travail, & de faire connoître ce poëte, si ce n'est par une traduction complète (ce qui peut-être ne peut se tenter avec succès dans notre langue) du moins en traduisant les odes les plus brillantes, & en recueillant de celles qui le sont moins, quelques beautés qui les distinguent ; ces fragmens utiles a mes vues, me conduiront au but que je me propose : avant de le faire connoître, disons quelques mots sur Pindare.

De tous les écrivains de l'antiquité, Pindare est un des plus estimés, & l'un des moins connus ; ses ouvrages fatigans à lire dans le texte, & qu'aucune traduction n'a fait passer avec agrément dans notre langue, ont été peu lûs & peu sentis ; ce n'est pour ainsi dire, que sur la foi d'Horace qu'on les loue ; encore n'est-il point rare de trouver des savans incrédules au témoignage du poëte Latin, & qui appellent des éloges que le poète Grec en a reçus. Cette différence de sentimens n'est jamais étonnante lorsqu'il s'agit d'un écrivain de tems fort reculés ; elle l'est moins encore, lorsqu'il s'agit d'un poëte enthousiaste, parce qu'il est nombre d'esprits froids qui jugent tout d'un coup d'œil tranquille, & qui ne voient dans les écarts du génie, que des abus de la raison ; de-là, les critiques de Pindare faites par quelques modernes du siècle dernier. Leur jugement doit d'autant moins

moins nous ſurprendre, que pluſieurs d'eux ne liſoient ce poëte que dans des traductions qui lui ôtant les beautés du ſtyle, & lui coupant les nerfs de l'expreſſion, ne faiſoient pour ainſi dire, qu'expoſer dans une nudité sèche & aride, des ſujets devenus pour nous peu intéreſſans. Le mérite du poëte en général, conſiſte moins dans la ſingularité des choſes qu'il dit, que dans la forme heureuſe dont il ſait les revêtir : cette forme & cette extérieur poëtique ſont uniquement ce qui nous reſte à conſidérer dans Pindare. Ses poëmes d'ailleurs, ſont conſacrés à chanter des vainqueurs, aujourd'hui peu célèbres, & à retracer, ce ſemble, dans l'eſprit des Grecs, le ſouvenir inſtructif de leurs dieux, autant que la mémoire flatteuſe & intéreſſante de leurs héros. Ce peu de mots dits ſur Pindare, fait connoître le riſque qu'il y auroit à le traduire, dans l'eſpérance de donner un ouvrage d'agrément, & fait pour le goût du ſiècle : auſſi n'eſt-ce pas ſous ce point de vue que j'ai conſidéré cet écrivain : je l'enviſage uniquement comme un poëte, maître en ſon art, & fait pour en donner des leçons. C'eſt aux poëtes, principalement, que je m'adreſſe, & je leur dis avec Quintilien, *Pindarus novem lyricorum princeps.* Ce prince des lyriques m'a ſemblé trop peu connu dans notre nation ; perſuadé des avantages qu'on peut tirer de ſa lecture pour la pratique de l'art, j'ai voulu les indiquer, & engager les artiſtes à y recourir. Ce ſeroit juſtifier mes vues, que de faire obſerver l'imitation de Pindare dans les meilleures poëtes lyriques de toutes les nations ; mais ces objets de comparaiſon trouveront mieux leur place dans les notes dont j'accompagnerai la traduction des odes. Ici, examinons Pindare tel qu'il eſt, reconnoiſſons ſes beautés ; avouons ſes défauts ; & pour juger plus ſainement de ce poëte, raiſonnons auparavant ſur le genre lyrique, celui que Pindare a traité.

La poëſie, chez les Grecs, a été diviſée en pluſieurs genres, que des limites fixes & invariables diſtinguoient entre eux : nul de ces genres, peut-être, n'a porté un caractère de diſtinction plus marqué que le genre lyrique. Ce caractère eſt ſenſible, ſur-tout dans les drames, toutes les fois que le poëte quitte le ton de la parole, pour s'élever à celui du chant : dès-lors le ſtyle change ainſi que la forme du vers ; l'harmonie prend un autre rhythme & une cadence diffé-

rente: ce n'eſt plus cette diction coulante, ſemblable à un fluide tranquille, dont les parties mobiles & fugitives ſe dérobent les unes ſous les autres; ce ſont des mots qui prennent plus de corps & de conſiſtance, ils ſemblent porter ſur une baſe ſolide; leur marche eſt ferme & ſoutenue; les expreſſions ſe relèvent; les métaphores ſe redoublent; les images ſe ſuccèdent, & tout annonce enfin le caractère lyrique qu'on ſent mieux qu'on ne l'exprime. Ces attributs du genre lyrique, ſi univerſellement reconnus, lui furent-ils donnés au hazard, ou plutôt le même diſcernement qui aſſignoit à la tragédie le vers iambe, comme plus propre au dialogue, ne fit-il pas auſſi le choix éclairé des ornemens convenables à la poëſie du chant? Pour le dire en peu de mots, ce qui caractériſe eſſentiellement cette poëſie, c'eſt qu'il y règne plus de hardieſſe, de déſordre & d'harmonie que dans toute autre; mais ces propriétés, ſi l'on y prend garde, tiennent à celles de la muſique.

La muſique eſt un art qui produit des ſenſations; ſes ſons combinés n'apportent point à l'eſprit des idées nettes & préciſes; ils jettent du trouble dans l'ame: la muſique n'inſtruit ni ne perſuade; elle remue & tranſporte. Pour établir donc l'analogie entre elle & la poëſie, & pour rendre plus intime l'union de ces deux arts, la poëſie de chant a dû être une poëſie d'harmonie, de trouble & d'enthouſiaſme. Rendons ceci plus ſenſible par un exemple: prenons un homme dans l'ivreſſe du chant, ou parcourant, ſi l'on veut, ſur ſa lyre des ſons dont l'enchaînement agit puiſſamment ſur ſon ame. Premièrement, dans ſon déſordre, s'il doit énoncer quelques idées, ce ne ſeront point des raiſonnemens; ſon eſprit agité ne peut ni les concevoir ni les ſuivre: il appercevra, ou plutôt ſe figurera quelques objets & les peindra: de-là l'uſage fréquent des images, dans le genre lyrique. Secondement, ces objets ſeront grands ou terribles; ils ſeront du moins éloignés du commun, parce que l'ame qui les conçoit, eſt elle-même hors de la ſituation commune; & que dans cet état, ſelon l'expreſſion d'Horace, elle craint d'approcher le limon de la terre; de-là le choix des ſujets, grands & relevés, que les anciens ont aſſignés à la poëſie lyrique *. Troiſièmement, de la magnificence

* *Hic canit errantem lunam ſoliſque labores.*
Voyez les chants de Démodocus, dans l'Odyſſée: les chœurs chantans des Tragiques; quelques-

nificence des idées, réſultera la pompe des paroles : *Rem verba ſequuntur*. Quatrièmement enfin, les objets ou les images pourront ſe ſuccéder, ſans qu'il y ait entr'elles une liaiſon rigoureuſe, ſoit parce que la chaleur de l'eſprit précipite le cours des idées, ſoit parce que les divers écarts de la muſique les feront naître avec moins de ſuite ; ſoit enfin, parce que l'imagination (qui ſeule agit en ce moment) peut comme l'œil, ſe promener ſur des objets diſparates, différente en cela de l'eſprit qui combine les idées & les enchaîne. Ces raiſons, qu'on les admette toutes ou en partie, expliquent & juſtifient le déſordre de l'Ode. Mais dans la ſuite rapide des mouvemens dont notre enthouſiaſte, poëte & muſicien, eſt agité ; ſi l'un de ſes regards vient à tomber ſur lui-même, il ne peut que s'applaudir de l'état où il ſe trouve ; & cette ſatisfaction qu'il a de lui-même, eſt faite pour ajouter à ſon enthouſiaſme : de-là le faſte & l'orgueil remarquables dans tous les poëtes lyriques, depuis Pindare juſqu'à Rouſſeau. M. Racine, dans un Mémoire donné à la Compagnie, définit l'enthouſiaſme poëtique, l'effet de quelque paſſion dont l'écrivain s'eſt pénétré ; en ſuivant ce ſyſtème ingénieux, je nommerois l'orgueil la paſſion des poëtes lyriques : les autres poëtes ont, le plus ſouvent, les paſſions des perſonnages qu'ils repréſentent. Dans le court tableau que je viens de tracer, nous avons vu la poëſie lyrique à ſon berceau pour ainſi dire ; nous l'avons vue apporter en naiſſant le germe des beautés qui lui ſont demeurées propres. Si le genre de ces beautés trouve parmi nous des détracteurs, c'eſt peut-être, parce qu'on le dépouille de l'acceſſoire fait pour contribuer à l'illuſion qu'il doit produire ; & parce que les poëſies qu'on nomme lyriques ne ſe chantent plus.

Les poëſies de Pindare, outre qu'elles retentiſſoient dans des ſolemnités où la Grece couronnoit des vainqueurs, étoient ſoutenues du charme de la muſique, pour laquelle elles étoient ſpécialement compoſées : les paroles & le chant formoient alors un tout dont nous ne voyons plus qu'une partie qui, affoiblie par cette déſunion, réclame ce qui lui manque. Nos ſens & notre eſprit ſont deux ſources

quelques-uns même d'Ariſtophane, tels que le chœur des Nuées. Platon, dans le dialogue intitulé *Ion*, appelle les bons poëtes lyriques, *des Corybantes qui danſent avec l'eſprit égaré*. Voyez tout ce paſſage énergique de Platon, ſur les poëtes lyriques & ſur les muſiciens.

de nos plaiſirs ; il faut donner à l'une ce qu'on refuſe à l'autre. La poëſie du chant, faite particulièrement pour les ſens, peut fournir moins à l'eſprit de quoi ſe repaître ; mais ſi l'on ſépare le chant de la poëſie, on affoiblit le charme de moitié ; & il n'en reſte plus aſſez pour ſatisfaire les ſens, & pour étouffer les murmures de l'eſprit : de-là cette critique des odes qu'on fait communément, qu'elles contiennent plus de mots que de choſes. Pour éviter ce reproche & pour y répondre, il peut être utile de diſtinguer les poëſies lyriques qui ſe chantent de celles qui ſe liſent ; les unes peuvent être le champ de l'enthouſiaſme & du déſordre ; & ceux qui les traitent auront à s'inſtruire dans la lecture de Pindare. Ils puiſeront dans Eſchyle cette poëſie tonnante qu'un chœur d'Euménides doit proférer : cette partie eſt abſolument négligée dans nos opéras, & pour l'obſerver en paſſant, ces ornemens qui leur conviennent repoſent inconnus & cachés ſous les ruines & dans la poudre du théatre Grec.

Quant aux poëſies lyriques qui ſe liſent, il eſt avantageux, ſans doute, d'en choiſir les ſujets, d'y parler à la raiſon, & d'y expoſer des vérités lumineuſes, quoiqu'on pût obſerver dans Rouſſeau quelques odes privées de cet avantage, & qui plaiſent par les ſeules beautés de l'harmonie. Quoi qu'il en ſoit, puiſque de telles poëſies doivent conſerver quelque ombre du genre lyrique d'où elles ſont émanées, recourons encore à Pindare pour les ornemens qui leur conviennent ; que mille beautés qui traînent & qui languiſſent, pour ainſi dire, placées ſur des ſujets dénués d'intérêt pour nous, reprennent la vie employées ſur des ſujets nouveaux & plus heureux. Imitons de Pindare la manière & les détails, que le fonds ſoit riche & ſoit à nous ; & apprenons ainſi de nos maîtres à les ſurpaſſer, s'il ſe peut. Mais, ces richeſſes des anciens, & de Pindare ſur-tout, c'eſt l'imitation ſeule qui peut leur conſerver leur prix ou l'augmenter encore. Il eſt un art d'imiter, & il conſiſte moins à traduire qu'à pénétrer la ſubſtance intime des ouvrages, & à la reproduire modifiée, ſuivant le génie de la langue qu'on parle, & celui des hommes auxquels on s'adreſſe. Tous les grands poëtes ont eu d'heureux imitateurs. Combien eſt-il de poëtes qu'on puiſſe regarder comme vraiment traduits ? Perrault (pour rabaiſſer Pindare, ſans doute) nous

nous rend ainſi la première ſtrophe des Olympiques. " L'eau eſt " très-bonne à la vérité, & l'or qui brille comme le feu durant la " nuit, éclate merveilleuſement entre les richeſſes : mais mon eſprit, " ſi tu deſires chanter des combats, ne contemple point d'autre aſtre " plus lumineux que le ſoleil pendant le jour dans le vague de l'air; " car nous ne ſaurions chanter des combats plus illuſtres que les " jeux olympiques :" cette ſtrophe, ainſi traduite, eſt plate & ridicule. Dans la traduction que Deſpréaux en a faite, nous la trouvons plus noble & plus élégante ; mais elle cache encore des beautés que l'imitation nous y fait découvrir. Imitons ce morceau ; n'en prenons que la ſubſtance & l'eſprit ; nous verrons le génie de Pindare dominant, comme d'une région élevée, la mer, la terre & les cieux ; & dans une contemplation profonde autant que ſublime, s'écriant tout-à-coup, " Je vois l'or germer dans les flancs de la terre, il préſide " aux métaux & brille au milieu d'eux, comme la flamme dans les " ténèbres : parmi les élémens, l'océan attire mes regards ; il court, " il s'élance, & embraſſe le monde. Le Soleil ſe lève, & vainqueur " des aſtres, unique flambeau du monde ; il plane dans les déſerts " des cieux. O mon génie, veux-tu chanter des combats, les jeux " Olympiques ne t'offrent pas un ſujet moins brillant !" Conçoit-on rien de plus grand que ce début, où le génie de l'auteur prend place au centre du monde, & de-là promène ſes regards pour arrêter ſes chants ſur un objet digne d'eux. J'obſerve dans ce paſſage, 1. La ſucceſſion rapide des objets les plus magnifiques, qui paſſent, tour-à-tour, devant les yeux du poëte ; c'eſt préciſément ce que j'ai fait obſerver, plus haut, dans la marche naturelle des idées d'un homme livré à l'enthouſiaſme de la muſique. Secondement, je remarque combien ce début donne de grandeur & d'importance au ſujet que Pindare va traiter. Troiſièmement enfin, j'inſiſte ſur la richeſſe des détails que renferme cette ſtrophe : ce ſont, ſi j'oſe le dire, comme des parties ſulfureuſes & condenſées qui compoſent la ſubſtance poëtique : j'ai propoſé cet exemple, non-ſeulement pour donner une eſquiſſe des beautés de Pindare, pour faire connoître le parti qu'on en peut tirer ; mais pour apprendre auſſi, combien il eſt aiſé de jeter le voile ſur ces beautés, lorſqu'on ſe fait un jeu de les déguiſer & de les obſcurcir.

En

En louant Pindare, je n'ai point prétendu diſſimuler ſes défauts; mon devoir ſeroit plutôt de les indiquer. Je reviens donc ſur les critiques qu'on fait communément de ce poëte, & j'examine celles qui peuvent être fondées. L'uniformité des ſujets, défaut ſur lequel on n'eſt point en droit de le reprendre, a produit, ſans doute, la maniére uniforme dont il les a traités; & ſur ce point, on a plus lieu de l'attaquer. Je me contenterai de dire à ce ſujet, qu'il étoit comme l'inſtitution de parcourir, dans ces poëmes, le merveilleux de la mythologie, & de reproduire aux yeux de la Grèce, les dieux & les héros, objets de ſon reſpect & de ſon culte. Deux mots de Corinne * à Pindare, que Plutarque nous a tranſmis, donnent au moins quelque vraiſemblance à cette conjecture. Venons aux écarts de notre poëte, trait diſtinctif de ſon génie, par lequel, tout-à-la-fois, ſes admirateurs le louent, & ſes détracteurs le cenſurent. Jamais ſes écarts, quels qu'ils ſoient, ne lui font perdre entiérement de vue ſon ſujet: les louanges du héros qu'il célèbre ſont au commencement & à la fin de chaque ode comme deux points fixes qui indiquent le lieu d'où il part & celui où il arrive: mais s'il décrit cette route, c'eſt par un circuit majeſtueux que l'on pourroit comparer, avec vérité, au contour que décrit le ſoleil, pour arriver aux deux points de l'horizon. Pour mieux juger de cette marche, obſervons-là dans quelque moderne; Rouſſeau nous en fournit un exemple dans l'ode qu'il adreſſe au Comte du Luc, l'une de ſes plus belles. Le but du poëte dans cette ode, eſt de ſouhaiter à ſon héros le don de la ſanté, & de le conſoler de la privation de cet avantage: ſuivons la marche de ſes idées juſqu'à celle-là. Douze ſtrophes entières ſont conſacrées d'abord à nous peindre, ſous différentes figures, l'inſpiration de Phebus & l'influence du génie; " c'eſt à force de travaux qu'on la mé-
" rite; & les prodiges qu'elle opère ſont infinis. Par elle, dit
" Rouſſeau, l'eſprit d'un prophète ſût s'affranchir de ſes liens; par
" elle Orphée pénétra dans l'empire des ombres... Ah! ſi ce dieu

* Corinne, dit Plutarque, inſtruiſoit à l'art des vers Pindare, jeune encore: elle lui recommandoit de ſemer dans ſes poeſies les traits de la fable, faite pour être la ſubſtance & l'aliment des poemes. Pindare, docile aux avis de ſa maîtreſſe, compoſa quelques vers que Plutarque rapporte, & où les noms des dieux & des héros ſont prodigués; *doucement*, dit à cela Corinne, *ſemons nos grains avec la main, ne renverſons pas le ſac qui les renferme.*

" ſublime

" ſublime échauffant mon génie, reſſuſcitoit pour moi de l'antique
" harmonie, les magiques accords . . . . . J'irois, j'irois pour vous ô
" mon illuſtre aſyle, ô mon fidèle eſpoir, implorer aux enfers ces
" trois fières déeſſes, que jamais juſqu'ici, nos vœux ni nos pro-
" meſſes, n'ont ſu l'art d'émouvoir !"

Tel eſt le plan raccourci du commencement de cette ode, plan qu'on a toujours admiré, & dont perſonne n'a fait honneur a Pindare, quoiqu'il lui appartienne, comme on en peut juger en rapprochant la copie du modèle. Pindare, dans la troiſième de ſes Odes Pythiques, veut chanter la victoire remportée par les Courſiers d'Hieron ; mais il veut en même tems, compâtir aux maux dont ce prince étoit affligé. " Chiron, dit-il, fils de Saturne, habita les an-
" tres du mont Pélion : de lui Eſculape apprit cet art divin qui tri-
" omphe des douleurs & qui bannit les maux." Là, commence l'hiſtoire d'Eſculape, celle de ſa naiſſance miraculeuſe & des prodiges qu'il a opérés juſqu'à ce prodige ſuprême, qui bleſſant les droits du Ciel, a fait tomber la foudre dont il eſt mort conſumé. Ah ! reprend alors le poëte, " ſi ce mortel fameux reſpiroit encore, j'irois,
" ſecondé de la douceur de mes hymnes, obtenir de lui la délivrance
" de vos maux ; & conduit aux bords fortunés d'Aréthuſe, j'y por-
" terois pour vous, & les doux fruits de la ſanté, & les couronnes
" de la gloire." On voit que Pindare & Rouſſeau prennent un détour à-peu-près ſemblable, pour arriver au même but : je ne penſe pas que cette progreſſion d'idées ait beſoin d'être juſtifiée, elle eſt faite pour l'éloge & non pour l'apologie. Mais, il eſt d'autres écarts à relever dans le poëte Grec, ce ſont ceux auxquels il s'abandonne toutes les fois que dans le cours d'une narration, il aperçoit quelque circonſtance heureuſe qui ſemble excéder les limites de ſon ſujet ; auſſitôt ſon génie eſt à l'écart pour la ſaiſir ; mais ſi cette nouvelle branche du ſujet ſe montre à lui comme une veine avantageuſe à fouiller, il ſe hâte de l'épuiſer ; & dès-lors, ſon imagination s'enflamme, ſes idées rapides ſe précipitent & s'entaſſent les unes ſur les autres : il eſt (pour nous ſervir de ſes propres figures) comme un loup acharné ſur ſa proie, & qui la pourſuit dans les ſentiers les plus détournés, il ſe fatigue, s'excède & arrive enfin à perte d'haleine à un terme d'où il n'aperçoit qu'à peine la route qu'il tenoit d'abord.

Ce procédé de l'imagination, eſt ſi ſenſiblement exprimé dans Pindare, que ſouvent après un de ces écarts, le poëte, comme hors de lui, ne ſait plus qu'appeler ſa muſe pour retrouver le ſentier qu'il doit tenir. Juſtifier cette marche, ſeroit une entrepriſe hardie : ſi les eſprits méthodiques en accuſent le déſordre, ceux qui le ſont moins, priſent les beautés qu'elle amène & la chaleur qu'elle produit. Je me contenterai d'obſerver, qu'Horace, dont nous reſpectons le goût & les lumières, a donné lui-même dans des excès de ce genre. Les eſſais de l'Aiglon naiſſant, & les fureurs du Lion à qui le poëte compare Druſus, ont une *redondance* toute pindareſque ; & lorſque Horace engage Mécène à négliger le ſoin de l'avenir, " employons " ſagement le préſent, lui dit-il, le reſte eſt comme un fleuve qui, " tantôt contenu dans ſes rives, va d'un cours paiſible ſe joindre aux " mers de l'Etrurie, & tantôt roule ſes flots avec bruit (au milieu " des cris dont retentiſſent les montagnes & les forêts voiſines, alors " qu'une inondation cruelle ſoulève les fleuves tranquilles), & en- " traîne avec lui les roches à demi rongées, les ſouches déracinées, " les maiſons & les troupeaux."

Ce trait eſt un écart Pindarique, on y reconnoît un des ces élans de l'ame, que le poëte ſemble n'avoir pas prévu. Rien de ſi tranquille d'abord, il ne fait qu'indiquer le rapport du fleuve & du tems, qui tous deux ont un cours conſtant, mais inégal ; auſſitôt l'image d'un débordement ſaiſit ſon imagination qui, enflammée ſur cet objet, ſe hâte par des traits rapides d'enfanter le tableau dont elle eſt remplie. Si le déſordre des idées eſt plus grand dans Pindare que dans Horace, l'union de la muſique & des vers * a pu dans le premier juſtifier autrefois cet excès : en effet, dans le charme des ſons, on ſent plutôt le caractère particulier de chaque idée qu'on ne peut combiner leur rapport mutuel. Enfin, (pour donner quelque ſatisfaction à nos adverſaires) ſi Pindare eſt réellement outré, & ſi le génie François doit reſter en-deçà des limites établies par les Grecs (ce qui n'eſt encore pour moi qu'un paradoxe), il n'en eſt pas moins vrai, du moins, que les écarts de Pindare fourmillent de beautés que la ſageſſe de notre génie peut employer convenablement à notre

* *Quos cum cantu ſpoliaveris, nuda remanebit oratio.* Cicer.

goût ;

goût; des éruptions de ce Volcan, ſont ſortis les métaux précieux que nos mains n'ont plus qu'à mettre en œuvre. Paſſons à une accuſation nouvelle & plus grave, intentée contre Pindare; celle-ci eſt fondée ſur l'extrême hardieſſe des images & des métaphores qu'il emploie, hardieſſe qui révolte, dit-on, & dont l'excès dégénère en licence. Ce point mérite une diſcuſſion de quelque étendue parce qu'il tient à des convenances poëtiques, & à des procédés de notre eſprit, ſur leſquels tout lecteur, peut-être, n'a pas rêfléchi.

Le langage figuré eſt celui de l'ame émue, & la paſſion parle communément aux ſens. La règle que le bon ſon ſens preſcrit aux images, eſt qu'elles rendent diſtinctement leurs objets, & de plus, que ces objets ſoient intéreſſans. La perfection des images conſiſte, ſans doute, dans l'étroite obſervation de cette règle, qui n'eſt pourtant pas tellement eſſentielle, qu'en la violant, l'image ne puiſſe plaire encore. L'eſprit ſaiſit ſouvent un point de convenance imperceptible entre deux objets, & quoique différens d'ailleurs, l'un remplace l'autre & lui ſert d'emblème. Secondement, dans le trouble de l'imagination, les objets paſſent ſi rapidement, qu'on les entrevoit plutôt qu'on ne les ſaiſit. Troiſièmement enfin, dans le langage harmonieux, & par conſéquent dans la poëſie ſurtout, les mots font quelquefois illuſion à l'eſprit, ou ſi l'on veut, ils ſéjournent agréablement dans l'oreille comme quelques ſons tirés d'un inſtrument, dont l'organe s'affecte, & auxquels l'eſprit ne prend preſque aucune part. Si ces obſervations paroiſſent haſardées, du moins en les avançant je proteſte contre tout amour du paradoxe: je ſoumets, au jugement des lecteurs, quelques vues dont la juſteſſe me ſemble aſſez prouvée par les exemples qui vont ſuivre. On dit familièrement en poëſie, *le ſein de Flore émaillé des plus belles couleurs*; Flore étant ainſi perſonifiée, cette image a peine à ſe concevoir: de même l'auteur du Télémaque a dit d'après Homère, *l'aurore aux doigts de roſes*. Qu'entendons nous par ces mots? Eſt-ce une main pleine de roſes? les mots François ne diſent point cela: peignent-ils des doigts couleur de roſe? l'image eſt contraire aux idées que nous avons de la beauté: j'aimerois à penſer que ces mots paſſent, dans nous, comme des ſons harmonieux qui n'offrent point à l'eſprit des formes nettes & diſtinctes, mais qui, pour ainſi dire, font paſſer

devant lui une vapeur douce, légère & d'une teinte analogue à l'objet dont il s'occupe : c'eſt ainſi que dans l'image indiquée, le coloris de la roſe, placé comme au haſard, eſt toujours l'attribut convenable d'une divinité jeune & riante ; ce coloris eſt ſemblable à celui dont elle peint les cieux ; nouveau rapport que l'imagination ſaiſit confuſément, & ſur lequel elle unit ces objets l'un à l'autre. Reſpectons cet emploi des idées, il eſt un des premiers charmes de la poëſie. La ceinture de Vénus eſt une fiction d'Homère, toute belle & toute riante, où ſon génie déſarmé ſe repoſe dans le ſein des graces des coups qu'il porte ailleurs, ſemblable, ſi joſe le dire, à Jupiter enfant qui ſe joue parmi les nymphes, en attendant qu'il règne dans les cieux, & faſſe trembler la terre. Mais cette ceinture merveilleuſe, quelle eſt-elle ? le deſir y habite, l'amour y répoſe ; le doux entretien & la ſéduction y réſident. Quel œil peut ſaiſir cette image & unir ces objets ; ſi cet exemple eſt mal choiſi, s'il ſemble inſuffiſant tout lecteur attentif en pourra trouver mille autres qui feront preuve de ce que j'avance. De ces obſervations, quelles conſéquences ai-je voulu tirer ? deux que voici, que nous devons être circonſpects à cenſurer dans un poëte audacieux, tel que Pindare, les figures qui ont peine à prendre un corps & à devenir ſenſibles : ſecondement, qu'il ſuffit d'un mot pour faire adopter ou rejeter une métaphore : conſidération utile à ceux qui liſent les anciens, & plus encore à ceux qui les imitent ou les traduiſent. Un poëte Italien a dit de Pindare,

Per l'Olimpico corſo
Reggeva i nobil verſi ;
E in fronte ai vincitori
Rallegrava i ſudori
Di bella polve aſperſi.

Cette métaphore traduite littéralement, nous déplaira peut-être. " Il conduiſoit ſes vers dans le ſtade Olympique, & ſur le front des " vainqueurs il réjouiſſoit les ſueurs arroſées de pouſſière." E'nonçons-là différemment, " Pindare enfantoit ces vers divins qui, fran- " chiſſant le ſtade Olympique, alloient réjouir le front des vain- " queurs, de ſueurs arroſé, & couvert d'une noble pouſſière." Ici, ce

ce ſont les vers qui franchiſſent, ce n'eſt plus le poëte qui les conduit; ce ne ſont plus les ſueurs qu'on réjouit, c'eſt le front qu'elles couvrent: mais au lieu de dire, de ces vers, qu'ils franchiſſent le ſtade, diſons qu'ils y marchent: l'image, en reſtant preſque la même, nous deviendra moins agréable. La différence des ſons y peut être pour quelque choſe, de plus le terme franchir en indiquant une action plus vive, communique à l'eſprit un mouvement plus rapide qui lui laiſſe moins de calme, pour conſidérer l'image dans celle de ſes parties qui ont moins de réalité. On voit combien ces opérations de l'eſprit ſont ſubtiles, & combien il faut peu, pour défigurer ou embellir une métaphore. Il ne me reſte plus qu'à terminer ces réflexions, où j'ai taché de rendre à Pindare les honneurs qui lui ſont dûs, & que ma traduction, quelque ſoin que j'y donne, n'eſt que trop aſſurée de lui faire perdre.

DISSERTATION
SUR
LES ACCENS DE LA LANGUE GRECQUE.

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Aſſemblée publique de la St. Martin 1762.

IL n'eſt pas permis de douter que les premières langues n'aient été muſicales; avant d'avoir acquis l'habitude de lier des idées à des ſignes purement arbitraires, les hommes ne purent exprimer leurs affections & leurs beſoins qu'au moyen des geſtes, & d'une intonation marquée par des intervalles conſidérables tant dans la qualité des ſons, que dans la durée des tems. Ce caractère d'expreſſion dut s'affoiblir, & s'affoiblit en effet, lorſqu'au langage d'action ſuccéda le langage des ſons articulés. Plus les ſignes d'inſtitution ſe multiplièrent, moins il fut néceſſaire d'employer ces inflexions de

voix violentes, ſans leſquelles il n'eut pas été poſſible que des hommes dont l'eſprit n'étoit encore exercé que par un très-petit nombre d'idées, fuſſent jamais parvenus à ſe faire entendre.

Les Grecs furent le ſeul peuple qui, en étendant ſes connoiſſances par la culture de la philoſophie & des arts, non-ſeulement conſerva les caractères de la première manière dont s'exprimèrent les hommes, mais qui les fit ſervir à embellir & à perfectionner ſon langage. La danſe, le chant & le geſte y furent incorporés : par les mouvemens fixes & déterminés que les Grecs donnèrent aux ſyllabes, ils firent, en quelque ſorte, danſer les mots. Il y a plus, c'eſt à l'imitation des mots exprimés par les mouvemens du corps, dit Platon, que l'art de la danſe a dû ſon origine ; témoignage qui ſuffiroit ſeul, ce me ſemble, pour faire ſentir combien il eſt ridicule de vouloir juger des mœurs & des uſages de l'antiquité par les nôtres. Ces mots devinrent chantans, au moyen des différentes intonations qui leur furent affectées, & les figures du diſcours reçurent la même dénomination que les attitudes du corps. J'obſerverai, à ce ſujet, que les termes dont les Grecs ſe ſont ſervis, pour expliquer l'artifice de leur élocution, emportent tous l'idée de mouvement & d'action : " La période, dit Démétrius de Phalère *, eſt ainſi appelée, parce " qu'en effet, ſemblable à certaines routes, elle décrit une ligne cir- " culaire." Les anciens rhéteurs comparent la phraſe périodique, tantôt à la courſe d'un athlète, & tantôt aux mouvemens tortueux d'un fleuve qui ſerpente ; les uns le préſentent ſous l'image de ces animaux féroces, qui ſe replient ſur eux-mêmes pour s'élancer avec plus de force ; les autres, ſous celle d'un arc, d'où la flèche part avec d'autant plus de rapidité qu'on s'eſt plus efforcé de le tendre. En un mot, on donna des membres, des pieds, de la couleur, des paſſions, des mœurs, & des geſtes au diſcours. La plupart de ces termes ont paſſé dans notre langue, il eſt vrai, mais y conſervent-ils la même valeur ? &, ſi la rhétorique ancienne ne nous les avoit fournis, aurions-nous rien trouvé dans la nôtre qui nous eût conduits à les imaginer ?

Σχῆματα.

* Ἔνθεν καὶ περίοδος ὠνομάσθη ἀπεικασθεῖσα ταῖς ὁδοῖς ταῖς κυκλοειδέσι καὶ περιοδευμέναις. Démétrius de Phalère, dans ſon Traité de l'élocution, part. XI.

Non

Non contens d'animer & de paſſionner leur langage, les Grecs, & particulièrement les Athéniens, s'appliquèrent ſur-tout à le rendre mélodieux. Nous jouirions aujourd'hui d'une infinité de connoiſſances utiles, ſi, pour donner plus de douceur & de réſonnance aux mots qu'il avoit empruntés de ſes voiſins, ce peuple, trop ſenſible à l'harmonie, ne les avoit altérés, au point d'en rendre l'origine & la première ſignification abſolument impénétrables.

Socrate, dans le Cratyle de Platon, ſe plaint amèrement de cet excès de délicateſſe: " Les poëtes, dit-il †, pour accommoder cer-
" tains mots au théâtre, les ont tellement confondus & bouleverſés,
" qu'ils ont fait diſparoître juſqu'à la trace du ſens que leurs premiers
" auteurs y avoient attaché."

La philoſophie eut beau ſe perfectionner & s'étendre; pour s'emparer de l'ame des Athéniens, il falloit néceſſairement enchanter leurs oreilles: nous voyons Hérodote s'excuſer, toutes les fois qu'il a un mot barbare à prononcer: Périclès & Timothée furent plus d'une fois interrompus au milieu de leurs harangues, par le murmure de l'aſſemblée, pour avoir porté quelque atteinte à la loi des accens. Ce peuple ſe ſeroit moins offenſé d'un affront que d'une prononciation tant ſoit peu vicieuſe.

Suidas rapporte que, ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, les Athéniens ſe trouvant dans un extrême beſoin d'argent, un étranger opulent s'offrit à leur prêter une ſomme conſidérable; mais qu'ayant omis une ſeule lettre dans un des mots dont il ſe ſervit pour énoncer ſa propoſition †, il ne fit qu'exciter la riſée & même l'indignation de l'aſſemblée, & que ſes offres ne furent acceptées que lorſqu'il ſe fut énoncé plus correctement.

Mon but n'eſt ni d'approfondir, ni même d'expoſer ici tous les moyens qui concourent à produire l'euphonie de la langue Grecque; je me propoſe uniquement d'examiner la nature, le caractère, l'objet, & l'effet de ſes accens.

† Ὦ μακάριε, ἐκ οἱσθ' ὅτι τὰ πρῶτα ὀνόματα τιθέντα, κατατείχωται ἤδη ὑπὸ τῶν βουλομένων τραγῳδεῖν αὐτὰ, περιτιθέντων γράμματα καὶ ἐξαιροὐντων, εὐτρομίας ἕνεκα, καὶ πανταχῆ στρεφόντων, καὶ ὑπὸ καλλωπίσμου καὶ ὑπὸ χρόνου. . . . ὥς τ' ἐπεμβάλλοντες πολλὰ ἐπὶ τὰ πρῶτα ὀνόματα, τελευτῶντες ποιοῦσι μηδ' ἂν ἕνα ἀνθρώπων συνιῆναι ὅ, τι ποτέ βούλεται τὸ ὄνομα. Voy. le Cratyle de Platon, p. 284, édit. de Francfort.

* Ἐγὼ ὑμῖν ἀργύριον δανίω, au lieu de δανίσω.

Il n'eſt point de langue qui n'ait ſes accens, plus ou moins reſſentis; il ſeroit auſſi impoſſible de parler ſur un ton de voix continûment le même, que de n'attacher à toutes ſes expreſſions que le même ſentiment ou la même idée. Mais dans les langues modernes, & particulièrement dans la nôtre, ces changemens de voix ne diffèrent que par des nuances à peine ſenſibles; d'ailleurs ils ne ſont affectés à aucune ſyllabe en particulier; rien enfin n'y preſcrit, dans les mots qui la compoſent, l'abaiſſement ou l'élévation d'une ſyllabe plutôt que d'une autre. Il n'en étoit pas de même dans le langage des Grecs; ce langage ne renfermoit point de mots qui, par eux-mêmes & indépendamment de toute ſignification, n'euſſent leurs accens ou leurs tons, ainſi que leurs tems propres. Mais quelle étoit la valeur préciſe de ces accens? étoient-ils auſſi rigoureuſement obſervés que les tems? leur énergie étoit-elle la même, dans la proſe & dans les vers, dans le diſcours ordinaire & dans la déclamation? enfin que devenoient-ils dans la muſique figurée & proprement dite?

Voila les points que je me propoſe d'examiner. Cette matière, quoique ſouvent agitée, n'a pas laiſſé de m'offrir l'intérêt & toute le mérite de la nouveauté. Les Grammairiens & les Critiques, qui juſqu'à préſent ont traité de la prononciation & de la langue Grecques, n'en ont guère fait connoître que la partie mécanique, & loin de nous éclairer ſur celle qui, par ſon importance & ſa ſingularité, ſembloit devoir fixer particulièrement leur attention, ils ne l'ont pas même enviſagée dans ſon véritable point de vue.

Le mot *accent* eſt au nombre de ceux que nous avons empruntés des anciens, & qui ſont bien éloignés de renfermer aujourd'hui toute l'énergie qu'ils avoient autrefois: nous le devons aux Latins, qui le formèrent exactement ſur le mot Grec προσῳδία. *La proſodie*, dit Laſcaris, &, long-tems avant lui, Alexandre d'Aphrodiſée, *eſt le ton ſur lequel nous chantons*; Alexandre ajoute, *& ſur lequel nous diſcourons*. Cette addition n'étoit point néceſſaire; perſonne ne s'eſt jamais aviſé de douter que la proſodie ne s'étendît à tous les genres d'élocution, depuis la proſe la plus ſimple & la plus familière, juſqu'à la poëſie la plus ſublime. Il eſt même à remarquer que, de tous les mots qui concernent le chant en général, celui de *proſodie* eſt le

ſeul

ſeul qui n'ait jamais été confondu par ceux des anciens auteurs qui en ont fait uſage. Toutes les fois qu'il s'agit du chant muſical & proprement dit, on voit les philoſophes, les Grammairiens & les Muſiciens mêmes, ſe ſervir indiſtinctement des mots μέλος, μελωδία, ἁρμονία, ᾆσμα; mais, par celui de *proſodie*, ils ont tous uniquement & conſtamment déſigné le chant de la langue. Ariſtoxène, qui vivoit au tems d'Alexandre le Grand, avant de parler du chant muſical & proprement dit, a ſoin de le diſtinguer du chant qui, dans le diſcours ordinaire, réſulte des accens ou de la proſodie des mots. Denys d'Halicarnaſſe, dans ſon excellent Traité ſur l'arrangement des mots, regarde le chant que les accens portent dans le diſcours, comme la partie la plus eſſentielle de l'art de l'élocution.

Le propre des accens, je le répète, étoit de déterminer la voix à s'abaiſſer ou à s'élever ſur les élémens dont les mots étoient compoſés; ainſi, comme dans la langue Grecque il n'y avoit point de ſyllabe qui ne fût longue ou brève, il n'en étoit auſſi aucune qui ne fût ou aiguë, c'eſt-à-dire élevée; ou grave, c'eſt-à-dire abaiſſée; ou qui ne tînt un milieu entre ces deux intervalles, ou enfin qui ne les parcourut tous deux à la fois. Il ſuffit, dans les langues modernes, que les inflexions par leſquelles nous animons le diſcours, ſoient propres aux idées, aux ſentimens, & aux paſſions que nous voulons exprimer. Dans la langue Grecque, indépendamment de toute ſignification, chaque ſyllabe avoit ſes tons, ainſi que ſes tems fixes & déterminés. Ariſtote, à l'occaſion des élémens du langage, dit qu'ils diffèrent par la rudeſſe & par la douceur, par la longueur & par la briéveté, & enfin par les tons aigu, grave, & moyen qui leur ſont affectés.

Il importe d'établir ſolidement ces notions, c'eſt le ſeul moyen de bien aſſigner tout l'intervalle qui ſépare le langage des Grecs d'avec les langues modernes, & d'empêcher que, trompés par un mot commun à tous les idiomes formés des débris de la langue Latine, nous ne cherchions des analogies & des reſſemblances qui n'exiſtèrent jamais.

Cependant, ſi le propre des accens étoit d'élever & d'abaiſſer les ſyllabes, d'une manière tellement ſenſible & déterminée qu'il en réſultât un chant dans le diſcours, en quoi ce chant pouvoit-il différer du chant muſical & proprement dit? Celui-ci, d'après la définition

finition qu'en ont donnée tous les Muſiciens eux-mêmes, eſt-il autre choſe qu'une ſuite, un mélange de ſons aigus & de ſons graves?

Je réponds que dans les langues modernes, où les inflexions de la voix ont des vibrations ſi foibles & ſi momentanées, que l'oreille ne ſauroit en déterminer, ni même en diſcerner la juſte valeur, cette définition peut paroître exacte; mais que chez les anciens, & particulièrement chez les Grecs, elle eût été très-imparfaite.

En effet, Denys d'Halicarnaſſe, après avoir dit que l'art des diſcours oratoires ne diffère de la muſique proprement dite que par la *quantité*, & nullement par la *qualité*, ajoute que le chant du diſcours ſe meſure ordinairement par la diſtance d'une quinte; au lieu que le chant muſical & le chant inſtrumental parcourent des intervalles beaucoup plus étendus & plus variés. Juſqu'ici Denys d'Halicarnaſſe ne marque pas aſſez préciſément les limites qui ſéparent le chant muſical d'avec le chant proſodique; mais il en dit aſſez pour nous mettre en droit de conclure que ce dernier étoit un vrai chant; car, autrement, eût-il été poſſible à Denys d'Halicarnaſſe d'en apprécier les extrêmes & les intervalles? Du reſte Ariſtoxène aſſigne la différence qui ſe trouve entre le chant de la langue, & le chant muſical & proprement dit: " Le chant, pour devenir muſical, dit " cet auteur *, ne doit pas être ſeulement compoſé de ſons & d'in- " tervalles, rien de plus ordinaire que ce procédé; il faut encore " que ces intervalles & ces ſons ſoient arrangés & diſpoſés d'une " manière peu commune, & conformément aux règles de l'art." On me demandera, ſans doute, quelle ſera alors la différence que les muſiciens Grecs s'accordent à établir entre le ſon de voix continu, & la manière dont la voix ſe meut dans le chant?

Avant de répondre à cette difficulté, j'obſerverai qu'il s'agit ici d'un terme plus aiſé à comprendre qu'à expliquer; le mot *chant* eſt ſujet à tant de modifications, il s'applique à tant d'objets, qui tous diffèrent par des nuances très-délicates quoique très-ſenſibles à l'oreille, qu'on chercheroit inutilement une définition qui en embraſſât toute l'étendue. Il n'eſt pas toujours néceſſaire, pour former

* Λέγεται γὰρ δὴ καὶ λογῶδές τι μέλος, τὸ συγκείμενον ἐκ τῶν προσῳδιῶν, τὸ ἐν τοῖς ὀνόμασι . . . . . ἔπειτα οὐ μονον ἐκ διαστημάτων τε καὶ φθόγγων συνεστάναι δεῖ τὸ ἡρμοσμένον μέλος, ἀλλὰ προσδεῖται συνθέσεώς τινος ποίας. Ariſtox. Harmonicor. elementor. lib. 1.

un

un chant, que les tons acquièrent une certaine durée; il ſuffit, pour cela, qu'ils ſoient continuellement variés par des intervalles marqués & ſenſibles. Or tel étoit le caractère du langage des Grecs; & s'il n'eſt pas naturel de penſer que dans le diſcours familier, ils appuyaſſant aſſez long-tems ſur la ſyllabe pour en rendre le ſon exactement appréciable, il n'eſt pas permis de douter qu'il ne le devînt, pour peu qu'ils s'y arrêtaſſent. Le mouvement de la voix, dans la prononciation ordinaire des Grecs, n'étoit donc regardé comme continu, que relativement aux intervalles plus marqués & plus ſoutenus qui caractériſoient leur muſique. Je n'inſiſterai pas davantage ſur cette partie, elle ſe développera d'elle-même dans la ſuite de ma Diſſertation.

J'ai dit que dans la langue Grecque, il n'y avoit point de mot qui par lui-même, & indépendamment de toute ſignification, n'eût ſes accens & ſes tons, ainſi que ſes tems propres; j'ajoute qu'on pourroit même ſe faire une idée de l'effet qui réſultoit des accens, lorſqu'ils étoient répandus dans le corps de la langue, par celui qu'y produiſoient les longues & les brèves, avant qu'on les arrangeât pour en former le langage propre de la poëſie. Il ne faudroit pas cependant conclure de-là qu'il en fût, à tous égards, de la règle des accens, comme de celle des tems.

Quoiqu'il y ait dans la langue Grecque, comme l'a très-bien remarqué Denys d'Halicarnaſſe, des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres, ces différences ne pouvoient produire des variétés auſſi conſidérables que celles qui réſultoient des tons, des demi-tons, &, s'il faut s'en rapporter au témoignage de preſque toute l'antiquité, des quarts de ton, que l'accent pouvoit parcourir dans l'intervalle qui lui étoit preſcrit. D'ailleurs, toutes les oreilles meſurent le tems d'une même manière; mais tous les ſons n'affectent pas de la même manière toutes les oreilles: le mouvement cadencé d'un inſtrumment monotone, tel que le tambour, fera la même impreſſion ſur toutes les peuples, quelque différence qu'il y ait dans leurs mœurs & dans leurs habitudes; mais il s'en faut beaucoup que les mêmes inflexions de voix, & les mêmes arrangemens de ſons, produiſent ſur tous les hommes les mêmes effets. Ajoutons à cela qu'une même combinaiſon de pieds & de

nombres eſt ſuſceptible d'une infinité de différentes combinaiſons de ſons, & l'on ſe convaincra aiſément qu'il n'étoit pas poſſible que la règle des accens pût devenir jamais auſſi certaine, auſſi préciſe que la règle des tems.

Ainſi, lorſque Denys d'Halicarnaſſe nous dit que la quinte étoit la meſure ordinaire du chant du diſcours, il ne faut pas en conclure que les accens élevaſſent ou abaiſſaſſent conſtamment la ſyllabe d'une quinte: cette marche eût produit une monotonie inſupportable; elle eût donné, au ſimple diſcours, des intonations plus fortes & plus reſſenties qu'au chant muſical & proprement dit: il ſeroit enfin arrivé qu'on eût été forcé de revêtir des mêmes tons les expreſſions d'une infinité de paſſions différentes. Denys d'Halicarnaſſe a voulu dire ſimplement que les tons, qui accompagnoient le langage, étoient communément tous compris dans l'eſpace d'une quinte, & que les accens s'étendoient à tous les degrés qui forment cet intervalle.

Chaque mot avoit ſes accens: la ſyllabe étoit élevée par l'accent aigu; par le grave, elle étoit abaiſſée: cette règle étoit fixe & invariable; tout le reſte, c'eſt-à-dire, le degré d'élévation & d'abaiſſement de la voix, étoit libre & mobile; & c'étoit préciſément cette mobilité qui, non-ſeulement jetoit de l'agrément & de la variété dans la prononciation, mais qui ſervoit à marquer les limites & même les nuances des différens genres d'élocution.

" L'art de la prononciation, dit Ariſtote *, conſiſte à régler ſa " voix ſur les différens ſentimens qu'on éprouve, & qu'on ſe pro- " poſe d'inſpirer: il faut ſavoir dans quelles occaſions on doit la " forcer, l'affoiblir, la tempérer; comment on doit employer les " tons aigus, graves & moyens, & de quels rhythmes on doit ſe ſer- " vir." Ariſtote ne dit pas qu'il faut ſavoir *dans quelles occaſions* on doit employer les accens, ni de *quels* accens on doit ſe ſervir, cela n'étoit pas arbitraire, mais *comment* on doit les employer.

Ce paſſage explique parfaitement, à mon ſens, & la partie fixe & la partie mobile des accens. Dans la néceſſité d'en faire uſage & de leur conſerver leur qualité de grave ou d'aigu, l'art du déclama-

* Πῶς αὐτῇ (φωνῇ) δεῖ χρῆσθαι πρὸς ἕκαστον πάθος, οἷον πότε μεγάλῃ, καὶ πότε μικρᾷ, καὶ πότε μέσῃ καὶ πῶς τοῖς τόποις . . . . καὶ ῥυθμοῖς τίσι πρὸς ἕκαστα. Ariſt. dans ſa Rhétorique, liv. III. chap. 1.

teur conſiſtoit à choiſir, dans l'intervalle qui leur étoit preſcrit, les tons le plus propres à rendre la prononciation tout-à-la-fois harmonieuſe & pittoreſque. En un mot, ſi les accens avoient non-ſeulement déterminé les ſyllabes à s'élever & à s'abaiſſer, mais qu'encore ils euſſent aſſigné leur degré d'abaiſſement ou d'élévation, l'art de la prononciation auroit eu des principes certains & uniformes, & Ariſtote n'auroit jamais eu à ſe plaindre de voir les acteurs obtenir, dans cette partie, la préférence ſur les auteurs mêmes, tant au théâtre qu'au barreau; car il n'eſt pas douteux que la grande difficulté de cet art ne conſiſtât dans la manière d'employer les accens: les procédés de la partie rhythmique étoient trop conſtans & trop précis, pour qu'il fût poſſible de s'y méprendre.

Voy. la Rhetor. d'Ariſtot. l. iii. ch. 1.

Cette explication amène naturellement la réponſe à une troiſième queſtion; ſavoir, ſi l'énergie des accens étoit la même dans le ſimple diſcours & dans la déclamation, dans la proſe, & dans les vers.

Quelque ſenſibles que fuſſent les intonations, dans la prononciation ordinaire des Grecs, c'eſt-à-dire, lors même que le mouvement de la voix étoit continu, outre qu'alors on ne s'arrêtoit pas aſſez long-tems ſur les ſyllabes, pour que le ſon en devînt appréciable, ainſi que je l'ai déjà remarqué, le ſang-froid & la tranquillité de la converſation donnent lieu de croire que les tons, ſoit graves ſoit aigus, n'y différoient les uns des autres que par de très-petits eſpaces. Mais pour peu que la paſſion animât le langage, ſur-tout s'il falloit frapper l'oreille & remuer le cœur de la multitude, alors l'accent s'élevoit, les ſyllabes qu'il affectoit acquéroient une réſonance plus forte, & les rapports devenoient d'autant plus ſenſibles, que les tons étoient eux-mêmes appréciables.

On peut juger par-là de l'énergie de l'accent dans le vers, où ces mêmes tons recevoient une nouvelle énergie de la meſure conſtante & réglée des pieds & des nombres dont le vers étoit compoſé.

Tout ce que je viens d'avancer, deviendra encore plus ſenſible dans le développement de la quatriéme partie de ma Diſſertation; mais, pour cet effet, il faut reprendre les choſes de plus haut.

Nous aimons trop à croire que ce qui nous plaît & nous affecte, a dû plaire dans tous les tems, & affecter également tous les

hommes ; (de combien d'injuſtices & d'erreurs ce préjugé n'a-t-il pas été la ſource !) ainſi, parce que le contre-point, ou l'art de former un tout de différentes parties qui ſe font entendre à la fois, forme la portion la plus riche & la plus ſaillante de la muſique moderne, le plus grand nombre de ceux qui ont traité de la muſique ancienne, ſe ſont principalement & preſque uniquement appliqués à ſavoir ſi cet art avoit été connu des anciens. On ne voyoit, on ne ſoupçonnoit même pas de quel prix pouvoit être une muſique privée des richeſſes & des variétés du contre-point. Moi-même j'ai partagé long-tems cette façon de penſer ; & c'eſt bien moins la difficulté de la concilier avec la diſpoſition & la meſure des intervalles harmoniques de la muſique ancienne, qui me l'a fait abandonner, que les réflexions que j'ai faites ſur la manière dont les Grecs enviſagèrent les arts imitateurs, & particulièrement ſur la préciſion extrême avec laquelle ils déterminèrent tout ce qui conſtituoit la vérité de l'imitation. En effet, les Grecs s'étant ſur-tout attachés à connoître les rapports qui ſe trouvoient entre les ſons & les paſſions, & étant enfin parvenus à aſſigner aux différentes affections de l'ame la ſorte de mélodie qui leur étoit propre, comment euſſent-ils fait uſage d'un procédé qui conſiſte à offrir à la fois, non-ſeulement des ſons & des intervalles différens, mais des figures entièrement oppoſées ? n'eût-ce pas été anéantir le ſeul effet qu'ils cherchoient à produire ? Le rapport harmonique des ſons & des intervalles ſimultanés, a ſans doute de grands avantages ; mais c'eſt dans le goût que la Nature nous a donné pour les proportions, qu'il faut chercher l'origine du plaiſir qui en réſulte, bien plus que dans cette imitation préciſe & rigoureuſe, qui fut le principal objet de l'étude & des recherches des Grecs.

Ce peuple modela, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, l'harmonie du chant ſur l'harmonie du diſcours. On ſait que les Grecs étudièrent non-ſeulement les propriétés des ſyllabes, mais celles mêmes des élemens dont les mots étoient compoſés ; & que par la manière dont ils combinèrent ces élémens, ils parvinrent à convertir, en quelque ſorte, les ſignes arbitraires en ſignes naturels, c'eſt-à dire, en véritables images. A ce moyen d'imitation, qui n'appartient qu'au langage, parce que la voix ſeule peut modifier ainſi les ſons, s'en joignoit un autre non

moins

moins énergique, je veux dire la méſure de tems fixe & certaine que les ſyllabes employoient à ſe mouvoir, d'où ſe formoit le rhythme, à qui ſeul il appartient d'animer & de paſſionner les ſons.

Il ne faut pas douter que les Grecs n'euſſent fait, ſur les accens, les mêmes obſervations, & que parmi les intonations différentes que produiſoient ces accens, on n'eût fait choix de celles qui parurent les plus propres à concourir, avec toutes les autres parties du langage, à flatter l'oreille & à peindre les objets qu'on ſe propoſoit d'imiter. Lorſque les inſtrumens s'unirent au chant du vers, ils ne firent que rendre ces intonations plus ſenſibles, & leur ôter ce qu'elles pouvoient avoir d'incertain & d'arbitraire: juſque-là la ſcience de la muſique n'étoit autre choſe que l'art d'employer les accens: auſſi les inſtrumens furent-ils d'abord ſimples & très-bornés. Bientôt, à la vérité, Amphion augmenta le nombre des cordes de la lyre, & imagina des modulations nouvelles; mais le caractère eſſentiel des accens n'en reçut aucune atteinte: Amphion put très-bien agrandir leur eſpace ordinaire, & preſcrire aux ſons, qui y étoient renfermés, des modifications juſqu'alors inconnues, ſans tranſgreſſer la loi par laquelle les mots étoient déterminés à s'abaiſſer ou à s'élever ſur certaines ſyllabes plutôt que ſur d'autres. Il en faut dire autant d'Olympe, lorſqu'il enrichit le chant du genre enharmonique: ce procédé ſubſiſta vraiſemblablement tant que le vers hexamètre, le premier & le plus ancien des vers, fut l'organe de tous les genres de poéſie, c'eſt-à-dire, juſqu'à la ſeconde Olympiade; avec cette différence, ſans doute, que dans les hymnes, les cantiques, les nomes & les pœans, où le ſon des inſtrumens étoit néceſſairement uni au chant des vers, les tons & les intervalles étoient plus conſtans & plus ſenſibles que dans l'épopée, où il entroit moins d'élévation & d'enthouſiaſme, & dont il eſt douteux que les inſtrumens aient toujours accompagné la récitation.

Archiloque oſa le premier donner au vers une nouvelle forme: il fut l'auteur de l'iambe, qui depuis anima tant de genres de poëſie; & du pentamètre, qui, comme s'il n'eût pu ſe ſoutenir par ſes propres forces, ne marcha jamais ſans être accompagné du vers héroïque. Alcman fut encore plus hardi; au dactyle, au ſpondée, & à l'iambe, qui ſeuls avoient réglé juſqu'alors le mouvement du vers,

il

il ajouta une infinité de pieds & de nombres nouveaux. La forme du vers *mélique* fut ſi prodigieuſement variée, qu'on y apercevoit à peine les traces de la règle. Servius compte plus de cent ſortes de vers différens chez les Latins : ſelon Epheſtion, le nombre en étoit encore plus conſidérable chez les Grecs. C'eſt en vain que, pour ſoumettre ces différens genres de poëſie à des claſſes déterminées, les grammairiens leur ont donné des denominations, priſes tant de la qualité que de la quantité des pieds dont ils étoient compoſés : les grammairiens ont trouvé, preſque à chaque pas, des exceptions à faire : la meſure de ces vers n'étoit pas toujours exacte ; on les trouve ſouvent avec une, & quelquefois avec deux ſyllabes de plus ou de moins. Or, toutes ces différences ne furent occaſionnées que par les inſtrumens, dont, en effet, il n'étoit pas poſſible qu'on eût fait long-tems uſage, ſans rencontrer des mouvemens nouveaux, ſur leſquels on régla ceux du vers : cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que ceux des poëtes qui chantèrent leurs vers ſans accompagnement, comme Théognis, Phocylide, Solon, Xénophanès, & Périandre, donnèrent conſtamment à leurs vers la juſte meſure qu'ils devoient avoir.

Tant que les inſtrumens furent réunis au chant du vers, toutes ces libertés mirent de la variété dans le rhythme, ſans altérer les procédés de l'accent, c'ſt-à-dire, de la muſique. Mais, lorſque dans les jeux que les habitans de Delphes inſtituèrent, après la guerre de Criſſée, les Amphictyons joignirent au combat des *Citharèdes*, c'eſt-à-dire, des poëtes qui chantoient en s'accompagnant avec la cithare, celui des *Cithariſtes* & des flûteurs, ou de ceux qui, ſans chanter, jouoient ſimplement de la cithare ou de la flûte, les choſes changèrent entièrement de face ; privés d'un moyen auſſi puiſſant que celui de la parole, mais, en même tems, affranchis des loix que leur preſcrivoient le rhythme & l'accent de la langue, ces muſiciens augmentèrent conſiderablement le nombre des cordes de la cithare & des ſons de la flûte ; ils introduiſirent des mouvemens plus compoſés, des formes plus variées, de nouveaux intervalles, & des modulations juſqu'alors inuſitées. Phrynis & Laſus tranſportèrent les premiers toutes ces hardieſſes au chant ; ils en furent même les auteurs, s'il faut s'en rapporter à Plutarque. Quoi qu'il en ſoit, ils ne purent y être conduits que par l'uſage & l'exercice de la muſique inſtrumentale,

infiniment

infiniment plus libre que la vocale, ſur-tout dans la langue Grecque, dont les mouvemens & les ſons étoient ſoumis à des loix ſi préciſes & ſi ſévères.

" Je condamne, dit Ariſtote,* toute manière artificielle d'exercer " les inſtrumens & la muſique en général; j'appelle artificielle, " celle qui a lieu dans les jeux publics, où le muſicien, loin de conſulter " le véritable objet de ſon talent, ne cherche qu'à flatter le goût " impérieux & corrompu de la multitude qui l'écoute."

On trouve, dans ce paſſage, la preuve de l'extrême ſimplicité de la muſique ancienne; ainſi que l'époque & les raiſons des changemens qu'elle ſubit.

Des-lors la muſique devint un art à part; elle eut ſes figures, ſes couleurs, ſes mouvemens; en un mot, ſon expreſſion & ſon langage propres. Les chœurs, qui juſqu'alors avoient réglé le chant des citharistes & des flûteurs, y devinrent ſubordonnés; vainement les philoſophes s'élevèrent contre un changement qui leur fit craindre la ruine entière des anciennes mœurs; le peuple, qui ne ſacrifia jamais les plaiſirs ſenſibles à ceux de l'eſprit & de la réflexion, reçut avidement toutes ces nouveautés, & s'obſtina à en encourager les auteurs. Bientôt cette nouvelle muſique paſſa des jeux ſur la ſcène; là elle s'empara des principales parties du drame, & la compagne de la poëſie en devint la ſouveraine. Denys d'Halicarnaſſe eſt exprès là-deſſus: " Les paroles, dit-il,† doivent être ſub- " ordonnées au chant, & non le chant aux paroles;" &, pour prouver ce qu'il avance, il cite quelques vers d'Euripide, où en effet la muſique n'a aucun égard aux accens.

Mais non-ſeulement la muſique, à force de ſe figurer, ſoumit les accens, elle ſubjugua encore le rhythme. " Dans la proſe, conti- " nue le même auteur que je viens de citer,‡ les tems ſont invio- " lablement

* Τῶν τε ὀργάνων καὶ τῆς ἐργασίας ἀποδοκιμάζομεν τὴν τεχνικὴν παιδείαν· τεχνικὴν δὲ τίθεμεν τὴν πρὸς τοὺς ἀγῶνας· ἐν ταύτῃ γὰρ ὁ πράττων, οὐ τῆς αὐτῆ μεταχειρίζεται χάριν ἀριτῆς, ἀλλὰ τῆς τῶν ἀκουόντων ἡδονῆς, καὶ ταύτης φορτικῆς. Ariſtote, dans ſa Républ. liv. viii. chap. 6.

† Τὰς τε λέξεις τοῖς μέλεσιν ὑποτάττειν ἀξιοῖ (ὀργανικὴ καὶ ᾠδικὴ μοῦσα) καὶ ἐ τὰ μέλη ταῖς λέξεσιν. Denys d' Halicarnaſſe, dans ſon Traité *de l' arrangement des mots.*

‡ Τὸ δ' αὐτὸ γίνεται καὶ περὶ τοὺς ῥυθμούς· ἡ μὲν γὰρ πεζὴ λέξις οὐδενὸς ἔτι ὀνόματος ἔτε ῥήματος βιάζεται τοὺς χρόνους, οὐδὲ μεταλλάττει· ἀλλ' οἵας παρείληφε τῇ φύσει τὰς συλλαβὰς, τάς τε μακρὰς καὶ τὰς βραχείας, τοιαύτας

" lablement obſervés; chaque mot y conſerve la longueur & la " brièveté naturelle des ſyllabes: la muſique ſeule a le droit d'en " altérer la valeur, parce qu'elle meſure les ſyllabes ſur les tems, " & non les tems ſur les ſyllabes."

J'obſerverai à ce ſujet que, parmi le grand nombre d'auteurs qui ont traité du rhythme ancien, aucun ne nous en a fait connoître toutes les viciſſitudes. Tant que le rhythme fut ſubordonné à la poëſie, ſes mouvemens furent très-ſenſibles, très-appréciables, mais en même tems très-bornés. Ainſi, dans la meſure à deux tems égaux, par exemple, le poëte ne pouvoit employer que quatre brèves ou deux longues, ou une longue & deux brèves; il lui étoit impoſſible de porter plus loin les combinaiſons. Mais ceux des muſiciens qui ne cultivoient que la muſique inſtrumentale, ne durent pas tarder à s'apercevoir que le même eſpace de tems pouvoit renfermer une beaucoup plus grande quantité de ſons, & que de ce procédé réſultoit un effet extrêmement agréable à l'oreille.

Bientôt les mêmes libertés paſsèrent au chant; mais, comme ces ſons étoient trop intimement liés les uns aux autres, ou qu'ils ſe ſuccédoient avec trop de rapidité pour que la voix pût les articuler un à un, ils furent tous affectés à la même ſyllabe. Ces traits, connus dans la muſique moderne ſous le nom de *prolations*, firent donc partie de la muſique Grecque, lorſqu'elle ſe fut éloignée de ſa première ſimplicité; & ſi l'on pouvoit former des doutes à ce ſujet, voici un paſſage de Démétrius de Phalère, bien propre, ce me ſemble, à les lever. Ce rhéteur, pour donner une idée ſenſible de l'effet que produit le concours des voyelles, les compare à celui qui réſulte de ces groupes de ſons, affectés à un ſeul & même élément: " Ce ſont, dit-il,* comme autant de petits chants ajoutés au chant " même."

τοιαύτας φυλάττει· ἡ δὲ ῥυθμικὴ καὶ μουσικὴ μεταβάλλουσιν αὐτὰς μεῖουσαι καὶ αὔξουσαι ὥστε πολλάκις εἰς ταὐτὰ μεταχωροῦσι· οὐ γὰρ ταῖς συλλαβαῖς ἀκουοῦσι τοὺς χρόνους, ἀλλὰ τοῖς χρόνοις τὰς συλλαβάς. Le même, dans le même Traité.

* Ἐν ᾠδαῖς δὲ τὰ μελίσματα ἀπὸ τοῦ ἑνὸς γίνεται τῷ αὐτῷ μικρῷ γράμματι Θ, οἷον ᾠδῶν ἐπεμβαλλομένων ᾠδαῖς· ὥστε ἡ τῶν ὁμοίων σύγχυσις μικρὸν ἔσται τὶ ᾠδῆς μέρος, καὶ μέλισμα. Démétrius de Phalère, dans ſon Traité ſur l'élocution, part. lxxiv.

Inſen-

Inſenſiblement la muſique Grecque perdit entièrement ſon ancien caractère ; elle ne mit point de bornes à ſon audace, & les traits, les agrémens, & toutes les fantaiſies, dont elle ſe revêtit, firent tant de plaiſir au peuple, que, pour conſerver au muſicien la liberté de les mettre en œuvre, on imagina une nouvelle ſorte de poëſie, triviale & vulgaire ; je veux parler de vers appelés *proſaïques* ou *politiques* : ces vers, dont Voſſius a cherché l'origine dans la prononciation corrompue du vers héroïque ancien, ne furent inventés, comme je viens de le remarquer, que pour favoriſer les procédés de la muſique qui étoit alors en uſage, & qui, à force de prendre des libertés, avoit entièrement défiguré le caractére de la poëſie, & de la langue Grecque.

Expoſons, en peu de mots, les réſultats des différens points que je viens d'établir.

1. Toute l'antiquité atteſte que les premiers poëtes furent muſiciens ; mais ceux même de nos ſavans, qui ont les plus réfléchi ſur les arts de l'antiquité, ont-ils une idée bien nette & bien préciſe du genre de muſique, qui étoit alors inſéparable de la poëſie ? Dans le ſyſtème que je viens d'expoſer, toutes les difficultés, tous les embarras diſparoiſſent. En effet, n'y aiant point de ſyllabe, dans la langue Grecque, qui n'eût ſes ſons ainſi que ſes tems propres, l'art de la poëſie & de la muſique conſiſtoit uniquement à preſcrire à ces tems & à ces ſons, inhérens au langage même, des proportions & des rapports agréables. Il en étoit de la mélopée, ou de l'art de la mélodie, comme de la rhythmopée, ou de l'art du rhythme. De même qu'au moyen du choix & de l'aſſemblage des ſyllabes longues & brèves, on avoit porté, dans la diction, plus de mouvement & de vie ; ainſi, par le choix & le mélange des ſyllabes affectées de ſons aigus, graves & moyens, la parole avoit acquis encore plus de charmes, & un nouveau moyen d'imitation. Tant que ces tems & ces ſons erroient, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans le corps de la langue, ils pouvoient bien rendre l'élocution chantante & nombreuſe, mais ce n'étoit pas encore-là le nombre & le chant mêmes ; ils ne ſe montroient l'un & l'autre que dans cette eſpèce de diction figurée, à laquelle on donna le nom de vers. On conçoit dès-lors,

ſans peine, quelle étoit cette ſorte de chant, & comment la muſique devoit être, & étoit réellement inſéparable de la poëſie.

2. Ariſtote, après avoir mis la muſique au nombre des qualités de la tragédie, ce qui ne permet pas de douter, quoiqu'en diſe M. Dacier, que le chant ne s'étendît à tout le corps du drame, ajoute que, dans certaines parties, c'étoit le vers qui régnoit, & dans d'autres, le nombre & l'harmonie. Nous liſons, dans le même auteur, que *les poëtes épiques, tragiques, comiques, & dithyrambiques, faiſoient leur imitation avec le nombre, le vers, & l'harmonie, ſoit enſemble, ſoit ſéparément*, comme ſi le nombre & le chant euſſent tantôt accompagné le vers, & tantôt l'euſſent abandonné. Toutes ces contradictions, que les efforts des commentateurs n'ont fait que rendre plus embarraſſantes, diſparoiſſent dans mon hypothèſe. Il eſt évident, par tout ce que j'ai dit du caractère de la langue Grecque, que les vers ne pouvoient pas plus ſubſiſter ſans le chant, ou ſans l'ordre des tons, que ſans le rhythme, ou ſans l'ordre des mouvemens. Lors donc, qu'au ſujet des différens moyens, dont la poëſie ſe ſervoit pour faire ſon imitation, Ariſtote ſemble donner à entendre qu'elle y parvenoit quelquefois, au moyen du vers tout ſeul, privé des ornemens & des richeſſes de la muſique, ce n'eſt pas qu'il ait prétendu exclure du vers toute eſpèce de mélodie; mais il ne regardoit point comme chant celui que le vers recevoit néceſſairement de l'accent; &, en effet, il ne devoit point le regarder comme tel, relativement à la muſique artificielle & figurée qu'on employoit dans les hymnes, les dithyrambes & les chœurs de la tragédie, où le vers prenoit un caractère beaucoup plus élevé & entièrement lyrique.

3. J'expoſe clairement l'origine des changemens que ſubit la muſique des Grecs: cette muſique dut être d'autant plus ſimple & plus facile, dans les commencemens, que les tons & les mouvemens étoient preſcrits par la langue même; mais, lorſqu'il fut permis d'exercer les inſtrumens ſans y mêler le chant de la voix, la voix ne tarda pas à s'approprier les formes & les modulations nouvelles qui naquirent de cet exercice. On peut remarquer que chez tous les peuples qui ont cultivé les arts, toujours la muſique vocale fut ſubjuguée par l'inſtrumentale; je n'en expoſerai point ici les raiſons,

je

je les ai ſuffiſamment indiquées dans le corps de ma Diſſertation: je me contenterai de faire obſerver, que la langue Grecque, étant enchaînée par les loix les plus préciſes & les plus rigoureuſes, ne dut admettre que très-lentement & très difficilement les richeſſes de la muſique inſtrumentale; & que, conſéquemment, ces richeſſes & ces libertés ne purent s'introduire dans cette langue, ſans porter le coup le plus funeſte à ſon caractère; obſervation qui ſeule doit juſtifier la véhémence, avec laquelle les philoſophes de la Grèce s'élevèrent contre toutes les ſortes d'innovations en muſique.

4. Dans l'impoſſibilité d'aſſigner, avec préciſion, l'effet que produiſoient les accens, j'en donne au moins une idée infiniment plus nette & plus ſenſible qu'on ne l'a fait encore, en offrant la ſorte d'analogie qu'ils avoient avec les tems dont la valeur nous eſt aujourd'hui beaucoup mieux connue que celle des accens. Ainſi, comme de l'aſſemblage des longues & des brèves ſe formoient les pieds & les nombres, & que de la collection des nombres réſultoit le rhythme; de même, de l'arrangement des ſyllabes affectées de ſons, ou aigus ou graves, ſe formoient les modes; & de la collection des modes, réſultoit l'harmonie. Je prouverai un jour que cette manière toute neuve de définir l'harmonie & les modes, répand la lumière ſur le ſyſtème entier de la muſique ancienne.

Enfin, ſi l'on veut deſcendre à toutes les conſéquences qui naiſſent de mon ſyſtème, on comprendra ſans peine comment les anciens, s'étant ſur-tout attachés à connoître l'énergie des ſons, des modes, des rhythmes, & en ayant tellement fixé les propriétés, qu'il n'étoit jamais permis de les confondre, ni de les faire ſervir à toute autre expreſſion que celle qui leur étoit preſcrite, la muſique devint néceſſairement une langue de convention; ce qui ſuffit pour expliquer en grande partie, d'une manière ſimple & naturelle, les effets prodigieux de la muſique ancienne.

Les ſavans hommes qui juſqu'à préſent ont eſſayé d'approfondir & de révéler les myſtères de la muſique des Grecs, auroient fait des efforts plus heureux, s'ils avoient moins conſulté les muſiciens de cette nation, que ſes poëtes & ſes philoſophes. C'eſt dans le caractère même de la langue des Grecs, qu'il falloit chercher les caractères de leur chant: "Les accens, dit Martianus Capella, ſont l'élément "& le germe de la muſique."

DISSERTATION SUR LES SERMENS DES ANCIENS.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

L'ANTIQUITE' ne connoiſſoit rien de plus inviolable & de plus ſacré que les ſermens. Elle avoit coûtume de les appeller les plus ſaints de tous les engagemens auſquels les hommes puiſſent volontairement s'aſſujettir; & elle les regardoit comme le plus fort lien de la ſociété. En effet, les ſermens raſſembloient tout ce qu'il y avoit de plus capable de rappeller l'homme à lui-même, & de le contenir dans le devoir. Quiconque ſe lioit par une de ces obligations ſolemnelles, contractoit en quelque ſorte avec toute la nature. Il devenoit comptable au ciel & à la terre; & ne pouvoit manquer à ſa parole, ſans ſoulever contre lui les dieux & les hommes.

Nous avons un aſſez grand nombre de ſçavans écrivains, qui ont travaillé ſur une matière ſi digne d'être approfondie; mais on peut dire qu'ils ne l'ont examinée que ſur les principes de la juriſprudence ou de la morale; ils ne l'ont point traitée par rapport aux belles lettres, & l'ont ainſi privée d'une grande partie des agrémens dont elle étoit ſuſceptible. J'ai crû que je ne m'éloignerois pas du but de cette compagnie, ſi je tâchois de mettre ce point de littérature dans un nouveau jour, & de raſſembler avec quelque ordre ce qu'il préſente d'agréable & de ſolide.

C'eſt dans cette vûë que j'entreprends d'examiner quelle a été l'origine des ſermens, par quelles divinités les anciens avoient coûtume de jurer; les différentes cérémonies dont ils accompagnoient le ſerment, l'uſage qu'ils en faiſoient dans la ſociété civile, la religion

avec

avec laquelle ils le gardoient, & enfin l'horreur qu'on avoit pour ceux qui le violoient ouvertement ; ou qui par des interprétations artificieuſes eſſayoient d'en éluder la force. Six articles où je tâcherai de renfermer ce qu'on peut dire de principal ſur un ſujet d'une ſi grande étenduë.

ARTICLE I. De l'origine des ſermens.

Pythagore & ſes diſciples avoient ſur l'origine des ſermens une penſée fort ſinguliére. Ils croyoient qu'il falloit en chercher la premiére ſource dans le ſein même de la divinité. Car, comme ils étoient perſuadés que les exemplaires de tout ce qui ſubſiſte dans la nature ſe trouvent en Dieu, ils diſoient que de toute éternité l'être ſouverain, s'étant déterminé volontairement à tirer du néant les créatures, il s'étoit auſſi engagé par un ſerment volontaire à les conſerver dans un certain ordre, & à les conduire par les regles qu'il avoit jugées les plus convenables. Idée magnifique & ſublime, qu'ils s'étoient formée vrai-ſemblablement ſur quelques expreſſions des livres ſacres. Or ils prétendoient que ce ſerment éternel étoit le modèle de tous ceux qui avoient été faits dans le tems, & enſeignoient que, comme l'un étoit le gardien de la foi de dieu, (c'étoient leurs termes) les autres qu'ils regardoient comme des ombres & des images du premier, étoient les garans de la foi des hommes. Je ne ſçais ſi ce n'étoit pas reprendre les choſes d'un peu loin ; mais quoi qu'il en ſoit, on ne peut douter que les ſermens ne ſoient preſque auſſi anciens que le monde.

A la vérité il y a beaucoup d'apparence que les premiers hommes en ignorérent l'uſage. Sortis récemment des mains de leur auteur, ils ſe reſſentoient de l'excellence de leur origine. Pour être fidèles & ſincères, ils n'avoient beſoin que de ces principes de droiture qui venoient d'être gravés dans leur cœur, & que les paſſions n'avoient point encore effacés. La ſimple nature qu'ils prenoient pour guide, les menoit ſans biais & ſans détour à l'utilité commune, d'où jamais ils ne détachoient l'utilité particuliére. C'eſt ce tems que les poëtes dont les fables ſont preſque toûjours fondées ſur la vérité, nous repreſentent ſous le nom de l'âge d'or, & dont ils nous font des peintures ſi délicieuſes & ſi charmantes. Ils nous aſſûrent qu'un des plus grands avantages dont on jouiſſoit alors, c'eſt que la bonne foi regnoit parmi les hommes. Ils vivoient entre eux ſans ſoupçons,

ſans défiance. Ils ſe croyoient réciproquement ſur leur parole, & ne ſçavoient ce que c'étoit, ni que de faire des ſermens, ni que de les violer : *Dans ces premiers jours du monde naiſſant*, dit Juvenal, *les Grecs n'étoient point toûjours prêts à jurer :* & ſi nous en croyons M. Deſpreaux,

Le Normand même alors ignoroit le parjure.

Un tems ſi heureux ne fut pas de longue durée. Les hommes oubliérent bien-tôt les deſſeins que la nature avoit eûs ſur eux en les formant : & au lieu de ſe regarder comme ne compoſant qu'une grande famille, ils ſe firent des intérêts particuliers. Chacun ne ſongea plus qu'à s'approprier ce qui, ſelon ſa deſtination, devoit être commun, & dans la vûë de s'aggrandir, n'eût point de honte d'avoir recours aux moyens les moins légitimes. Alors les hommes n'eûrent point d'ennemis plus redoutables que les hommes mêmes. Ils employérent pour s'entre-detruire, non ſeulement la force & la violence, mais encore la fraude & l'artifice. Ils ſe virent donc réduits à la triſte néceſſité de ſe précautionner les uns contre les autres. Les promeſſes, les proteſtations, étoient des liens trop foibles ; on tâcha de leur donner de la force en les marquant d'un ſceau de religion ; & l'on crût que ceux qui ne craignoient pas d'être infidèles, craindroient peut-être au moins d'être impies. C'eſt ainſi qu'à la honte de l'humanité les ſermens prirent naiſſance ; origine fort ancienne, puiſqu'ils commencèrent à s'établir preſqu'au même tems que les hommes commencèrent à tromper. Au reſte voici comment les poëtes content à leur manière cette vérité hiſtorique : *La Diſcorde fille de la Nuit*, dit Héſiode, *enfanta les pénibles travaux, les querelles, les menſonges, les diſcours ambigus & captieux ; & enfin le ſerment, ſi funeſte à tout mortel qui le viole.*

Αὐτὰρ Ἔριν τετύκετο μενεπτόλεμον ἀλαλητύν,
Νείκεά τε, ψευδεῖς τε λόγους, ἀμφιλογίας τε,
Ὄρκον θ' ὅς δὴ πλεῖστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους
Πημαίνει, ὅτε κ' ἄν τις ἑκὼν ἐπιόρκον ὀμόσσῃ. Héſiode Theog.

ARTICLE II. Par quelles divinités les anciens juroient.

On jura d'abord par le Dieu véritable. La raiſon humaine quoique déja fort affoiblie par les paſſions, ne laiſſoit pas de ſentir encore que le garant naturel de la vérité, c'étoit celui qui par ſon eſſence eſt la Vérité même. Outre que les hommes pleins de je ne ſçais quelle fierté fondée ſur l'excellence de leur nature, penſoient avec juſtice, que ſi, pour ſe faire croire, ils étoient obligés d'avoir recours à une caution étrangère, ils devoient du moins la chercher dans un être

plus

plus parfait que le leur. Ils jurèrent donc par l'Etre ſouverain. C'eſt en ſon nom que ſont conçûs les quatre ſermens les plus anciens dont nous ayons connoiſſance. Celui d'Abraham au Roi de Sodome, *J'en léve la main devant le Seigneur, le Dieu très-haut, poſſeſſeur du ciel & de la terre.* C'elui du même Abraham au Roi Abimelech, qui lui dit: *Jurez-moi par le nom de Dieu que vous ne me ferez aucun mal,* & Abraham lui répond: *je vous le jure.* Celui qu'Eliézer fait à Abraham, *par le Seigneur du ciel & de la terre*; & enfin celui de Jacob à Laban, exprimé en des termes remarquables: *Juravit Jacob per timorem patris ſui Iſaac: Jacob jura par la frayeur de ſon pere Iſaac.* C'eſt-à-dire, comme l'expliquent tous les interprètes, *par le Dieu que ſon pere Iſaac redoutoit.* Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Dieu lui-même par une condeſcendance incompréhenſible, voulut bien s'accommoder à la foibleſſe des hommes, & confirmer ſes promeſſes par des ſermens, comme ſi elles eûſſent été ſujettes à la même inſtabilité que les nôtres. *J'en jure par moi-même,* dit le Seigneur, *puiſque vous-avez fait cette action, & que, pour m'obéir, vous n'avez pas épargné vôtre fils unique.* Tels furent les premiers ſermens, dont l'univers fut le témoin: ſermens auguſtes & vénérables, ſoit que l'on regarde l'objet auquel ils ſe terminoient, ſoit que l'on conſidère les expreſſions magnifiques dont ils étoient revêtus.

Mais lorſque les hommes, contre toutes les lumières de leur raiſon & de leur conſcience, eûrent quitté le vrai Dieu pour s'en faire de faux au gré de leurs paſſions & de leurs vices, le ſerment ſuivit le ſort de la religion. Il prit autant de formes différentes que la divinité; & ſi le monde fut tout ſurpris de ſe trouver rempli d'une multitude prodigieuſe de dieux monſtrueux, il ne le fut pas moins de ſe voir comme inondé d'un déluge de ſermens ridicules. Ce fut alors que les hommes oubliant entièrement leur première grandeur, s'avilirent & ſe dégradèrent. Ils prirent pour garants de leur parole, non ſeulement les métaux qu'ils avoient fait fondre; mais encore les animaux les plus abjects, & les plantes les plus viles. En un mot, il n'y eût rien dans la nature de ſi mépriſable dont ils ne paruſſent avoir meilleure opinion que d'eux-mêmes.

C'eſt ainſi que les Egyptiens jurérent, non ſeulement par leurs dieux Iſis & Oſiris, qui du moins étoient repréſentés ſous des figures humaines;

humaines; non ſeulement par Anubis qui avoit une tête de chien, par le bœuf Apis, par le ſinge, par le crocodile; mais encore par l'ail, par le poireau, par les oignons, & par toutes ces autres divinités qui, pour me ſervir des termes du poëte ſatirique, croiſſoient dans leurs jardins.

Les Perſes prenoient à témoin le ſoleil; plus excuſables en quelque façon que les E'gyptiens. Si l'on conſidère le rang que cet aſtre tient entre les ouvrages de la nature, & les effets admirables qu'il produit dans toutes les parties de l'univers, dont il eſt comme l'ame; on ne peut diſconvenir qu'au moins par ces endroits, il ne ſoit une des plus brillantes images de la divinité. Auſſi ce ſerment n'étoit-il pas moins uſité chez les Grecs & chez les Romains. Témoin ce beau vers d'Homère: *Je vous en atteſte, ſoleil, vous qui voyez & qui entendez tout.*

Ἥλιος ὃς πάντ' ἐφορᾷς, καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Vers que Virgile imite ainſi dans le IV. de l'E'néide: *Soleil, qui par vos rayons éclaires tout ce qui ſe paſſe ſur la terre.*

Sol qui terrarum flammis opera omnia luſtras.

Et dans le XII. Livre

Eſto nunc ſol teſtis, &c.

Les Scythes uſoient auſſi d'un ſerment qui avoit je ne ſçais quoi de noble & de fier, & qui reſpondoit aſſez bien au caractère un peu féroce de cette nation. Ils juroient par l'air & par le cimeterre, les deux principales de leurs divinités: l'air comme étant le principe de la vie, & le cimeterre comme étant une des cauſes les plus ordinaires de la mort. Dans le dialogue de Lucien ſur les exemples mémorables d'amitié, l'interlocuteur Grec inſulte fort au Scythe ſur cette ſorte de ſermens, & prétend qu'il ne tenoit qu'à ce peuple barbare de jurer auſſi par le javelot, par la lance & par le poiſon, puiſque ces inventions pernicieuſes ne cauſoient pas la mort moins ſouvent que le cimeterre. Mais ce Grec en s'abandonnant un peu trop, ſelon le génie de ſa nation, à l'ardeur de diſcourir & de plaiſanter, ne prend pas garde qu'il donne une belle occaſion au Scythe d'uſer de repréſailles, & de tourner en ridicule un grand nombre des ſermens dont

ſe

ſervoient les Grecs, & qui n'étoient guéres plus raiſonnables que ceux dont ſe ſervoient les Scythes.

Enfin les Grecs & les Romains atteſtoient leurs dieux, qui la plupart leur étoient cummuns. Et quelle multitude de dieux n'avoient-ils point? Non ſeulement ils adoptérent ceux des autres nations, mais ils en enfantérent une infinité de nouveaux. Ils juroient tantôt par un, quelquefois par deux, ſouvent par tous enſemble. Mais ils ne réſervoient pas pour les dieux ſeuls le privilége d'être les témoins de la vérité. Ils aſſocioient au même honneur les demi-dieux; & juroient par Caſtor, Pollux, Hercule, &c. avec cette différence que les hommes ſeuls juroient par Hercule, les hommes & les femmes par Pollux, & les femmes ſeules par Caſtor. Regles pourtant qui n'étoient pas inviolablement obſervées; car bien qu'Aulugelle aſſûre poſitivement qu'on ne trouvera pas dans un ſeul bon auteur Latin que jamais aucun homme ait juré par Caſtor, on en trouve néanmoins un exemple remarquable dans Plaute, qui, ſelon le même Aulugelle, eſt un des plus excellens auteurs de la Latinité. Le jeune Argyrippe dit à ſa mere: *Par Caſtor, mon pere vous l'avoit bien promis qu'il vous voleroit votre écharpe pour en faire préſent à ſa maîtreſſe:*

Ecaſtor, quin ſurrepturum pallam promiſit tibi.

Il eſt vrai qu'Acidalius pour ſauver l'honneur d'Aulugelle, & pour empêcher qu'un ancien n'ait tort, corrige cet endroit, & lit ſans façon *Ædepol*, au lieu d'*Ecaſtor*. Mais il en uſe de la ſorte contre la foi de toutes les éditions & de tous les manuſcrits. Auſſi Voſſius ne craint-il point de traiter d'audace cette correction.

Mais ſans entrer dans le détail de toutes les divinités, par leſquelles les Romains juroient, & qui ſont connuës de tout le monde, je dirai ſeulement un mot de la déeſſe & du dieu, qui ſelon eux préſidoient aux ſermens d'une façon particulière. La déeſſe étoit la *Foi*, autrement la *Fidelité*. Elle tenoit un rang conſidérable dans la religion, & on la régardoit comme la principale conſervatrice de la ſûreté publique. On lui donnoit ordinairement le nom d'antique, *cana fides*, pour marquer que les ſiècles où elle avoit été dans ſa force, étoient déjà bien éloignés. On l'appelloit auſſi rare par une raiſon

à peu près ſemblable, pour faire entendre qu'elle ne ſe trouvoit preſque plus parmi les hommes. Elle n'avoit pour tout habillement qu'un voile blanc, ſymbole de ſa candeur & de ſa franchiſe: *Te ſpes, & albo rara Fides colit velata panno*, dit Horace.

Ses prêtres portoient dans leurs cérémonies la même couleur. Les ſacrifices qu'on lui offroit ſe faiſoient ſans aucune effuſion de ſang, parce qu'elle déteſtoit l'ombre même du carnage. Denys d'Halicarnaſſe aſſûre que Numa eſt le premier de tous les hommes qui lui ait bâti un temple & dreſſé un culte. Dans la ſuite des tems les Romains placérent ſa ſtatuë dans le Capitole, tout près de celle de Jupiter: *quam in Capitolio*, dit Cicéron, *vicinam Jovis optimi maximi majores noſtri eſſe voluerunt.* Ils croyoient en effet qu'elle étoit reſpectable à Jupiter même dont elle ſcelloit les ſermens. C'eſt ce qu'Ennius nous apprend dans ce paſſage que Cicéron rapporte & trouve ſi beau :

O! Fides alma, apta pinnis, & jusjurandum Jovis.

O divine Foi, digne d'être placée au plus haut des temples, vous qui proprement n'êtes rien autre choſe que le ſerment même de Jupiter.

Le dieu que les Romains donnoient pour ſecond à la déeſſe Fidelité, étoit celui qu'ils appelloient *Dius Fidius*, & qui mériteroit peut-être une Diſſertation particulière. Du moins perſonne juſqu'à préſent n'a bien éclairci ce qui le concerne. Ce qu'il y a d'embarraſſant, c'eſt qu'il paroît que les anciens eux-mêmes n'en avoient pas une idée fort claire & fort diſtincte. Tout ce qu'on ſçait le plus ſûrement, c'eſt qu'il préſidoit à la religion des ſermens; du reſte on ignore ſa véritable généalogie, la force de ſes différens noms, & même la manière dont ils doivent être lûs. Denys d'Halicarnaſſe ſemble le confondre avec Jupiter, car en pluſieurs endroits où il eſt obligé de traduire le *Dius Fidius* des Romains, il le rend par le Ζεὺς πίϛιος des Grecs. Mais il eſt abandonné ſur ce point par tout ce qu'il y a de meilleurs critiques. La plupart croyent que ce dieu étoit le même qu'Hercule, & que ces deux mots *Dius Fidius* ne ſignifient autre choſe que *Jovis filius*. Nos anciens, dit Feſtus, ſe ſervoient ſouvent de la lettre *d* au lieu de la lettre *l*, & diſoient *fidius* au lieu de *filius*. C'étoit auſſi le ſentiment d'Elius, au rapport de

Varron.

Varron. Quelques-uns prennent ce dieu pour Janus, d'autres pour Sylvanus dieu des forêts : mais enfin ceux qui prétendent avoir le plus approfondi cette matière, ſoûtiennent que c'étoit un dieu étranger, & que les Romains l'avoient emprunté des Sabins. Ils lui donnent une naiſſance miraculeuſe, qui dès ces tems mêmes de ſuperſtition parut fort équivoque & fort ſuſpecte. Dans la contrée de Reate, dit Denys d'Haliçarnaſſe, une fille de qualité à la tête d'une troupe de jeunes danſeuſes entra dans le temple d'Enyalius, que les Sabins, &, à leur exemple, les Romains appellent *Quirinus*. Cependant je ne puis aſſûrer poſitivement, continue cet auteur, ſi c'eſt le dieu Mars, ou un autre dieu, qui jouit des mêmes honneurs ; car il y a des gens qui croyent que Mars & Enyalius ne ſont que deux noms qu'on donne à une même divinité ; & d'autres croyent que ce ſont deux divinités différentes. Quoi qu'il en ſoit, cette jeune fille danſant dans le temple fut ſaiſie d'un tranſport divin, & quittant tout à coup ſes compagnes, courut s'enfermer dans le ſanctuaire. Neuf mois après elle accoucha d'un fils, qui fut nommé *Modius Fabidius*. Portus corrige avec raiſon *Dius Fidius*. Ce fils étant parvenu en âge d'homme, fut d'une beauté plus qu'humaine, & devint un fameux guerrier. Il lui prit envie de bâtir une ville. Ayant donc aſſemblé en peu de tems un aſſez grand peuple, il fonda celle de *Cures*, à laquelle il donna ce nom, pris de celui du dieu Quirinus qui paſſoit pour ſon pere, ou d'une picque que les Sabins appellent Κύριος. St. Auguſtin aſſûre que ce Dius Fidius fut le premier roy des Sabins, qui après ſa mort ne manquérent pas de le mettre au nombre des dieux. On ajoûte qu'il laiſſa un fils appellé *Sabus*, d'où la nation entière tira ſon nom.

Les ſentimens ne ſont pas moins partagés ſur les noms de ce dieu que ſur ſon origine. Les trois qu'on lui donnoit le plus communément étoient ceux de Sancus, de Fidius, & de Semi-pater. Mais Ovid ſemble douter ſi ce n'étoient point trois dieux, ou ſi ce n'en étoit qu'un : *Je ne ſçavois*, dit-il, *à qui je devois conſacrer le cinquiéme jour de Juin, au dieu Sancus, au dieu Fidius, ou au dieu Semi-pater.*

Quærebam nonâs Sanco Fidio ne referrem,
An tibi, Semi-pater? &c.

Il ajoûte que le dieu lui-même voulut bien le tirer d'incertitude; *Vous ne pouvez manquer*, lui répondit il, en *me consacrant cette fête sous l'un de ces trois noms; car tous les trois m'appartiennent: ainsi l'ont voulu les Sabins.*

Cuicumque ex istis dederis, ego munus habebo:
Nomina trina fero: sic voluere Cures.

Mais de quelle manière doit-on lire ces trois noms? C'eſt un nouveau ſujet de diſpute entre les ſçavans, qui ne s'accordent que touchant Fidius, & ſe font une guerre implacable au ſujet de Sancus & de Semi-pater; car, pour commencer par le premier, les uns tiennent pour *Sancus*, les autres pour *Sangus*, & les autres enfin pour *Sanctus*. Ces derniers veulent que Dius Fidius fut particulièrement appellé Saint, parce qu'en qualité de Dieu des ſermens, il étoit dans une obligation particulière d'être intégre & incorruptible. Ils prétendent auſſi conclurre de-là que ce dieu étoit le même que Hercule, qui ſouvent auſſi eſt appellé Saint par les poëtes:

Quidam immolaſſet verrem cum ſancto Herculi,

dit Phédre; mais il ſeroit aiſé de faire voir par un grand nombre & de paſſages & de médailles, que cette preuve n'eſt pas concluante, & que l'épithéte de *Saint* étoit commune à tous les dieux. Quant au dernier nom, les uns liſent Semi-pater, & par ce mot n'entendent autre choſe que demi-Dieu. Les autres Semi-caper, dans la perſuaſion où ils ſont que Dius Fidius étoit le même que Sylvanus, qui, comme toutes les divinités champêtres, avoit des pieds de chevre: enfin la plupart liſent *Semo pater*, & ſoûtiennent que les anciens appelloient *Semones*, certains dieux mitoyens qui faiſoient leur ſéjour dans l'air, parce que n'ayant pas le mérite néceſſaire pour être dieux du ciel, ils en avoient trop auſſi pour n'être que ſimples dieux de la terre. *Semones dici voluerunt deos, quos neque cælo dignos adſcriberent ob meriti paupertatem, neque terrenos eos deputarent pro gratiæ veneratione.* Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'on donnoit ſouvent cette épithéte à Sancus. *On ordonna*, dit Tite-Live, que

Fulgent. de p[illegible]ſco ſermone.

Lib. 8.

que la maiſon de Vitruvius ſituée ſur le mont Palatin ſeroit démolie, & que ſes biens ſeroient conſacrés au dieu Semo Sancus. C'eſt ainſi qu'au ſujet de ce dieu les ſçavans ſe diviſent en pluſieurs ſectes; mais ce qui rend le choix difficile entre tant d'opinions, c'eſt que chacun des auteurs qui les ſoûtiennent a ſes autorités; & que dans ce grand nombre de diverſes leçons, il n'y en a point qui ne ſoit fondée ſur de vieux manuſcrits, & ſur d'anciennes inſcriptions. Au reſte, ſi nous en croyons quelques critiques qui paroiſſent d'autant plus dignes de foi, qu'ils ſemblent s'éloigner davantage de toute partialité; la reſſemblance qui ſe trouve entre les mots Semo & Simo fit tomber St. Juſtin le martyr dans une ſorte de mépriſe; car ſelon eux, ce Pere Grec, qui pouvoit n'être pas aſſez inſtruit de ce qui regardoit la langue & les uſages des Romains, s'imagina ſur quelques inſcriptions de *Semo Sancus* qu'il s'agiſſoit-là de Simon le magicien, & s'abandonnant à ſon zele ne manqua pas de charger vigoureuſement les Romains, ſur ce qu'ils n'avoient point de honte d'admettre parmi leurs dieux un impoſteur avéré. Pluſieurs autres Peres en firent autant, & le copiérent; comme c'eſt aſſez la coûtume entre écrivains. Mais s'ils ſe mécomptoient ſur celui qu'ils croyoient être l'objet de leurs invectives, leur raiſonnement n'en avoit pas moins de force dans le fond, puiſqu'il eſt certain que dieu pour dieu, Sémon, toutes réflexions faites, ne valoit pas mieux que Simon. Il reſte à dire un mot ſur le temple que *Dius Fidius* avoit à Rome. Il étoit ſitué ſur le mont Quirinal. Mais on forme ici une nouvelle difficulté, car d'une part Ovide dit poſitivement que ce temple étoit l'ouvrage des anciens Sabins:

Hunc igitur veteres donarunt æde Sabini,
Inque Quirinali conſtituere jugo.

Et d'un autre côté Denys d'Halicarnaſſe aſſûre en termes exprès que Tarquin le ſuperbe l'avoit bâti, & qu'environ quarante ans après la mort de ce roy, Spurius Poſtumius étant Conſul en fit la dédicace. Quelques-uns tâchent de concilier cette contradiction, en diſant que les anciens Sabins n'avoient bâti au dieu Fidius qu'une chapelle, & que Tarquin lui avoit fait bâtir un temple. Mais pour laiſſer cette érudition peu intéreſſante qui ſe trouve confuſément répanduë dans

mille

mille auteurs, & que j'ai taché ſeulement d'expoſer avec quelque ordre & quelque clarté; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce dieu, quel qu'il fût, & de quelque maniére qu'on l'appellât, préſidoit à la ſainteté des ſermens, & que par cette raiſon on lui donnoit pour compagnie ordinaire l'Honneur & la Vérité. Un ancien marbre en fait foi. Il répreſente d'une part un homme vêtu à la Romaine, près duquel eſt écrit *Honor*, & de l'autre côté une femme couronnée de laurier avec cette inſcription *Veritas*. Ces deux figures ſe touchent dans la main. Au milieu on voit un jeune garçon fort beau, au-deſſus duquel on lit ces mots *Dius Fidius*.

Quoi que les ſermens dont nous avons parlé fuſſent communs par toute la Grece & par toute l'Italie, il y en avoit qui regnoient plus en certains lieux qu'en d'autres. Ainſi à Athénes on juroit le plus ſouvent par Minerve, qui étoit la déeſſe tutélaire de cette ville. A Lacédémone par les fils de Jupiter, Caſtor & Pollux, deſcendus par leur mere des rois du pays. En Sicile par Proſerpine, parce que ce fut en ce lieu que Platon l'enleva: dans cette même île le long du fleuve Simette, par les dieux Palices:

Simettia circum
Flumina, pinguis ubi & placabilis ara Palici.

Ces deux dieux ſont auſſi aſſez inconnus. Ils étoient fils de Jupiter & de la nymphe Thalie. Ce maître du monde craignant tout des emportemens de Junon, cacha ſous terre la nymphe pendant tout le tems de ſa groſſeſſe. Elle ne reparut qu'après l'avoir fait pere de deux jumeaux. Dans la ſuite les habitans de la contrée les choiſirent pour leurs dieux, & leur bâtirent un temple magnifique. Leur autel devint l'aſyle des malheureux, & ſur-tout des eſclaves fugitifs. On y juroit avec beaucoup de ſolemnité, & comme nous le dirons en ſon lieu, avec une cérémonie fort ſingulière.

Mais non ſeulement les contrées & les villes, les particuliers avoient auſſi certains ſermens dont ils uſoient davantage, ſelon la différence de leur état & de leurs engagemens, de leurs goûts, ou des diſpoſitions de leur cœur. Les Veſtales juroient par la déeſſe à qui elles étoient conſacrées. Les femmes mariées par Junon, qui préſidoit à la paix & au bonheur du ménage. Les laboureurs par Cerès, les vendageurs

vendangeurs par Bacchus, les chaſſeurs par Diane, les amans par Venus & par ſon fils, &c.

Et l'on juroit non ſeulement par les divinités, mais encore par tout ce qui relevoit de leur empire, par leurs temples, par les marques de leur dignité, par les armes qui leur étoient particuliéres. Juvenal qui s'abandonne quelquefois un peu trop à ſon enthouſiaſme, & de qui l'on pourroit dire avec autant de raiſon qu'on l'a dit de Sénéque, qu'il ne ſçait pas toûjours s'arrêter où il faut, nous préſente une longue liſte des armes des dieux par leſquelles les jureurs de profeſſion tâchoient de donner du poids à leurs paroles. *Un homme de ce caractére*, dit-il, *brave dans ſes ſermens & les rayons du ſoleil, & les foudres de Jupiter, & le ſabre de Mars, & les traits d'Apollon, & les fléches de Diane, & le trident de Neptune, & l'arc d'Hercule, & la lance de Minerve, & enfin* ajoûte ce poëte avec une emphaſe qui ne ſe dément point, *tout ce qu'il y a d'armes dans les arſenaux du ciel.*

Quidquid habent telorum armamentaria cœli.

C'eſt àinſi que les hommes, après avoir par leur faute perdu toute créance, ſe prirent à tout pour tâcher de remettre leur parole en quelque ſorte de crédit; & s'imaginérent qu'au même tems que toute leur conduite donnoit de juſtes défiances de leur droiture & de leur ſincérité, on en croiroit plûtôt leurs diſcours que leurs actions, s'ils interpoſoient le témoignage des choſes du monde les plus mépriſables & les plus frivoles. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ceux qui faiſoient une profeſſion particuliére de s'être conſacrés à l'étude de la ſageſſe, n'étoient pas ſur ce point plus ſages que le commun des hommes. Il faut pourtant en excepter Pythagore. Ce premier auteur de la philoſophie, ne juroit que par le myſtérieux nombre de quatre, qu'il regardoit comme le nombre des nombres, & par cette raiſon, comme le ſymbole de la divinité: Μὰ τὴν τετρακτὺν, *par le ſacré Quaternaire*, παγὰν ἀενάου Φύσεως, *principe du cours éternel de la nature.* Ses diſciples s'abſtenoient de ce ſerment par reſpect, & juroient ſimplement par leur maître, encore ſe faiſoient-ils une religion de ne le point nommer, car non ſeulement ils atteſtoient une vérité en ces termes, *lui-même l'a dit*, mais ils ajoûtoient

toient quelquefois, *la choſe eſt ainſi, j'en jure par lui même.* Leur intention, ſi nous en croyons le ſçavant homme qui nous a depuis peu révélé leurs plus ſecrets myſtéres, étoit de faire entendre par là que quand un homme enſeigne aux autres les vérites les plus excellentes & les plus ſublimes, on doit l'honorer juſqu'à jurer par lui; & tout homme qu'il eſt, le conſidérer comme une eſpéce de dieu ſur la terre. La plûpart des autres philoſophes donnérent ou parurent donner dans les extravagances populaires. Zénon chef des Stoïciens avoit coûtume de jurer par le caprier, *per capparim*, arbre qui porte cette ſorte de petits fruits que l'on confit avec le vinaigre. Socrate à la vérité juroit ſouvent par le dieu véritable, par le dieu qui préſide à l'amitié : mais il lui eſt échappé quelques ſermens, dont les ennemis de ce grand homme ont pris occaſion d'inſulter à ſa mémoire. Nous liſons en effet qu'il lui eſt arrivé de jurer par le chien, par l'oye, par le plane. Arnobe lui en fait un grand crime. Mais ſaint Auguſtin le juſtifie, & prétend que Socrate vouloit par-là faire entendre aux hommes qu'un chien même étant l'ouvrage de Dieu, méritoit plus d'honneur que toutes les idoles par leſquelles ils juroient. M. Dacier croit qu'une des vûës de ce fameux philoſophe, étoit d'accoûtumer inſenſiblement les hommes à ne pas prendre ſi ſouvent le nom de Dieu en vain. Mais les payens eux-mêmes ont bien ſenti que par cette façon de jurer il tiroit indirectement ſur les dieux. Car voici comme Lucien le fait parler dans le dialogue, qui a pour titre *les Philoſophes à l'encan.* La converſation ſe paſſe entre Socrate & un marchand. *Rien n'eſt de plus vrai*, dit Socrate, *j'en jure par le chien & par le plane. Voilà*, repond le marchand, *de plaiſantes divinités. Eh quoi*, reprend Socrate, *n'eſt-ce donc pas un dieu conſidérable que le chien? Ignorez-vous ce que c'eſt qu'Anubis en Egypte, la Canicule dans le ciel, & Cerbére dans les enfers? Vous avez raiſon, je n'y penſois pas*, replique le marchand.

On ne croira pas que Lucien ait deſſein de faire croire à ſes lecteurs que Socrate parle ſérieuſement en cet endroit : mais on ſoupçonnera beaucoup moins Socrate d'avoir pû tenir ſérieuſement de pareils diſcours, pour peu que l'on connoiſſe ſon véritable caractére, & que l'on ſoit fait à la maniére fine & détournée avec laquelle il

avoit

avoit coûtume de preſenter le miroir aux ſottiſes & aux ridicules des hommes.

Mais enfin, après que ces mêmes hommes eûrent, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, promené leurs ſermens par tous les êtres les plus vils, ils ſe rebattirent à eux-mêmes. Ils ne voulurent pas qu'on pût dire, que de leur propre aveu, il n'y eût dans la nature qu'eux ſeuls dont le témoignage fût juſtement récuſable. Ils jurérent donc, & par eux, & par les perſonnes qui leur étoient chéres, ſoit que ces perſonnes fuſſent déja mortes:

Oſſa tibi juro per matris & oſſa parentis

dit Properce. *J'en jure par les manes de mon pere & de ma mere.*

Quintilien au ſujet de ſa femme & d'un fils qu'il avoit perdus fort jeunes, *Per illos manes, numina doloris mei. J'en jure par leurs manes, les triſtes divinitées de ma douleur.*

Et Horace,

Expedit matris cineres opertos
Fallere.

Vos parjures mêmes vous tournent à bien, & vous gagnez à violer les cendres de votre mere.

Soit que ces perſonnes fuſſent encore vivantes: & alors ils juroient, ou par toute la perſonne en général. *J'en atteſte les dieux, & vous, ma ſœur. Teſtor, cara, deos, & te, germana,* s'écrie Didon au quatriéme livre de l'Enéide: ou en particulier par quelqu'une des principales parties dont le corps humain eſt compoſé.

Entre les ſermens de cette derniére eſpéce un des plus reſpectables étoit celui qui avoit la tête pour objet. Car les anciens la regardoient comme la partie du corps la plus noble, & comme le ſiége de l'ame; au moins ſelon l'opinion la plus communément reçûë. *J'en jure par ma tête,* dit le jeune Aſcagne, *par laquelle mon pere avoit coûtume de jurer:*

Per caput hoc juro, per quod pater ante ſolebat.

Et Didon au même endroit que je viens de citer : *Je vous en atteſte, ma ſœur, & votre tête qui m'eſt ſi chere. Et te, germana, tuumque dulce caput.*

Ils avoient encore beaucoup de reſpect pour les ſermens qui ſe faiſoient par la main droite. En effet, elle a été conſidérée dans tous les tems & chez tous les peuples, comme le ſymbole de la fidélité. Auſſi dans cette célébre ambaſſade que les Troyens envoyent au Roy Latinus, Ilionée qui porte la parole, ne croit pas pouvoir donner plus de force à ſon diſcours, que par ce grand & magnifique ſerment. *J'en jure par les deſtins d'Enée & par ſa droite, auſſi fidéle dans le traites, que redoutable dans les combats.*

Fata per Æneæ juro, dextramque potentem,
Sive fide, ſeu quis bello eſt expertus & armis.

On juroit auſſi par les yeux, & c'étoit le ſerment le plus ordinaire des amans :

Per me, dit Ovide, *perque oculos, ſidera noſtra, tuos.*

Et dans un autre endroit, *Je me ſouviens*, dit-il, *que tout récemment encore elle me juroit fidélité par ſes yeux & par les miens ; & les miens eûrent un preſſentiment de la perfidie qu'elle me préparoit.*

Perque ſuos illam nuper juraſſe recordor,
Perque meos oculos : & doluere mei.

Le comble de l'aveuglement fut que les hommes, après avoir ainſi tranſporté à quelques parties du corps un droit, qui proprement ne convient qu'à l'Etre ſouverain, s'aviſérent, afin qu'il n'y eût ſorte d'extravagance où ils ne tombaſſent, d'attribuer à cet Etre un corps ſemblable au notre ; ce qui leur donna lieu d'imaginer quelques ſermens tout-à-fait injurieux à la Majeſté ſuprême. Ainſi liſons-nous qu'il y eût un tems où rien n'étoit plus commun que de jurer par la tête & par les cheveux de Dieu ; ſorte de ſerment qui dura longtems même après l'établiſſement du Chrêtianiſme, juſqu'à ce qu'enfin, vers le milieu du ſixième ſiécle, Juſtinien, par une conſtitution faite exprès, deffendit ſous des peines très-ſévéres cette indécente & ſcandaleuſe formule.

Mais

Mais les hommes ne ſe contentoient pas de jurer par d'autres hommes qui leur étoient chers. Si la tendreſſe eût ſes ſermens, la politique eût auſſi les ſiens. On fit bien-tôt par des vûës d'intérêt ce qu'on avoit fait d'abord par ſentiment. Les peuples s'empreſſérent à l'envi de jurer par ceux qui étoient ſur leur tête, & que ſouvent ils n'aimoient guéres. Cette coûtume de jurer par les princes eſt fort ancienne; elle étoit commune en Egypte. *Par le ſalut de Pharaon vous êtes des épions*, dit le jeune Joſeph à ſes freres. Les Scythes pratiquoient la même choſe à l'égard de leurs rois. Ils avoient même ſur ce point une ſuperſtition aſſez plaiſante. Ils croyoient que la ſanté du roi dépendoit de l'uſage que ſes ſujets faiſoient du ſerment; de ſorte qu'aux moindres atteintes que le roi ſentoit, on ne doutoit point que quelques téméraires n'eûſſent pris ſon nom en vain ou à faux: & alors on faiſoit des perquiſitions très-exactes, & en cas de conviction, des exemples très-ſévéres. Les Romains, qui outrérent tout en fait de vertus & de vices, & qui du plus libre de tous les peuples devinrent dans la ſuite le plus eſclave, uſérent de la même flatterie à l'égard de leurs maîtres, & ils en uſérent avec une profuſion de termes qui n'eût point de bornes. Ils juroient par le génie, par le ſalut, par la fortune, par la majeſté, par l'éternité de l'Empereur. Tertullien s'éleve avec beaucoup de force contre cette baſſeſſe impie & ſacrilége, & leur reproche qu'ils auroient mieux aimé ſe parjurer par tous les dieux enſemble, que par le ſeul génie de Céſar. Ce qu'il y eût d'humiliant pour les ſouverains de la terre, fut l'étrange imagination qui vint à l'un d'entre eux, & qui auroit bien dû faire comprendre à tous les autres la vanité & le néant d'un hommage où ils trouvoient un plaiſir ſi flatteur. Caligula, ſoit par une envie ſecrette d'inſulter d'une maniére cruelle à la lâcheté des Romains, ſoit par un entêtement dont tous les ſiécles n'ont pû fournir encore un exemple, avoit coûtume de jurer par le ſalut, par la fortune, par le génie de ſon cheval. Il aimoit ce cheval avec tant de tendreſſe, dit Suétone, qu'il le faiſoit manger à ſa table, & qu'il juroit par lui dans toutes les formes, comme il auroit juré par une divinité: *ex equis unum ſic amavit, ut ad cœnam invitaret, per illius ſalutem fortunamque concipere juramentum ſolitus.* Il ne faut pas s'étonner après cela qu'il fût pour lui-même ſi jaloux

d'un pareil honneur. Il pouſſoit ſi loin la délicateſſe ſur ce point, que ſelon le même hiſtorien, il fit mourir pluſieurs perſonnes qui n'étoient coupables que du ſeul crime de n'avoir jamais juré par ſon génie.

On peut bien croire en effet, que les princes ne tardérent pas à ſe mettre en poſſeſſion d'un honneur que la flatterie des peuples leur avoit comme déféré. Ils s'accoûtumérent aiſément à ſe regarder comme de ſûrs garans de la vérité, & pour donner cours par leur propre exemple à une prévention qui les diviniſoit en quelque ſorte; ils jurérent, non-ſeulement par leur perſonne ſacrée, mais encore par leur diadême, par leur thrône, par leur ſceptre.

Mais après avoir donné un tableau fidéle de la miſére des hommes dans l'abus qu'ils firent des ſermens; il faut tracer au moins un léger crayon de celle des dieux, qui n'en abuſérent pas d'une maniére moins honteuſe. S'ils avoient été ce que porte leur nom; ils ſe feroient regardés comme les ſeuls garans de la vérité, & n'auroient point juré, ou n'auroient juré que par eux-mêmes. Mais enfantés par le menſonge, ils ſe rendirent juſtice, & crûrent, à notre exemple, que leurs paroles avoient beſoin d'une garantie étrangére. Tout le monde ſçait qu'ils juroient ordinairement par le Styx, que nous avons coûtume de concevoir ſous l'idée d'un dieu; mais que les Grecs concevoient ſous l'idée d'une déeſſe. Héſiode conte fort au long tout ce qui regarde cette divinité redoutable à toutes les autres;

Dii cujus jurare timent & fallere numen.

Elle étoit fille de l'Océan, & épouſa je ne ſçais quel dieu Pallas. Elle eût de ce mariage un fils & trois filles, le Zéle, la Victoire, la Force, & la Puiſſance. Tous quatre prirent vivement les intérêts de Jupiter, dans la guerre qu'il eût à ſoûtenir contre les Titans. Le maître du monde pour récompenſer le ſervice des enfans, voulut qu'à l'avenir tous les dieux juraſſent par la mere; & en même tems établit des peines ſévéres contre quiconque des dieux oſeroit violer un ſerment ſi reſpectable.

ὅς τε μέγιστος
Ὅρκος, δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσι.

En effet rien n'étoit plus terrible que le ſupplice exemplaire qu'on faiſoit ſouffrir au dieu parjure. On le mettoit en pénitence pour neuf ans.

Ἐννέα πάντ' ἔτεα.

Pendant la premiére année il étoit obligé de garder le lit ſans voix & ſans reſpiration, & plongé dans une létargie profonde :

κεῖται ἀνάπνευϛος καὶ ἄναυδος
Στρώτοις ἐν λεχέεσσι, κακὸν δ' ἐπὶ κῶμα καλύπτει.

Il ne ſortoit de cette eſpéce d'anéantiſſement que pour commencer une vie beaucoup plus triſte. Pendant les huit années ſuivantes, il erroit chaſſé du ciel, exclus de tous les conſeils des dieux, & ce qui n'étoit pas moins douloureux, de tous leurs repas :

Οὐδέποτ' ἐς βουλὴν ἐπιμίσγεται, οὐδ' ἐπὶ δαῖτας.

Mais enfin la dixiéme année, après avoir expié ſon crime, il reprenoit ſa place, & rentroit dans tous ſes droits :

δεκάτῳ δ' ἐπιμίσγεται αὖθις
Εἰρέας ἀθανάτων, οἳ Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσι.

Nous avons vû que la bonne foi avoit eû beſoin pour ſe ſoûtenir d'emprunter le ſecours des ſermens. Il fallut que les ſermens à leur tour, pour ſe conſerver dans quelque force, euſſent recours à certaines cérémonies extérieures. Les hommes eſclaves de leurs ſens, voulurent qu'on les frappât par des images ſenſibles ; & à la honte de leur raiſon, l'appareil fit ſouvent plus d'impreſſion ſur eux que le ſerment même.

DISSERTATION
SUR
LES SERMENS DES ANCIENS.

Par M. l'Abbé Massieu.

II. Partie. 10 de Fevrier 1711.

JE me ſuis propoſé dans cette Diſſertation d'éxaminer. 1. Quelle a été l'origine des ſermens. 2. Par quelles divinités les anciens juroient. 3. Les différentes cérémonies dont ils accompagnoient le ſerment. 4. Leur morale ſur ſes obligations. 5. L'uſage qu'ils faiſoient du ſerment dans la ſocieté. 6. L'horreur qu'on avoit pour ceux qui le violoient. De ces ſix articles j'en ai traité deux, dans ce que j'ai eu l'honneur de lire à la compagnie: je viens maintenant aux quatre autres.

Articles III. Cérémonies du ſerment.

L'uſage le plus ancien, & peut-être le plus naturel & le plus ſimple, c'étoit de lever la main en jurant. Du moins ce fut en cette ſorte que ſe fit le premier ſerment, dont nous ayons connoiſſance, & que j'ai déja rapporté. *J'en leverai la main devant le Seigneur, le Dieu très-haut*, dit Abraham. Cette coûtume, qui paroît s'être depuis répanduë dans tout le monde, en amena bientôt pluſieurs autres. Les hommes ne ſe contenterent pas de cette grande ſimplicité. Ceux qui par leur état étoient diſtingués des autres, voulurent juſques dans cette cérémonie, faire parade des ſymboles & des inſtrumens de leur dignités ou de leurs profeſſions. Ainſi les rois leverent leur ſceptre en haut: les generaux d'armée, leurs lances ou leurs pavois: les ſoldats, leur épée, dont quelque-fois auſſi ils s'appliquoient la pointe ſur la gorge, ſelon le témoignage de Marcellin.

On crut dans la ſuite qu'on devoit, lorſque le lieu & les circonſtances le permettoient, mettre de la partie les choſes ſacrées. On

établit

établit qu'on jureroit dans les temples : on fit plus, on obligea ceux qui juroient, à toucher les autels. L'hiſtoire Grecque rapporte que Xénocrate, un des plus honnêtes hommes qu'il y eut jamais, aiant un jour rendu témoignage, s'avança vers l'autel pour jurer en la manière accoûtumée ; mais que tous les juges s'oppoſèrent à ſon deſſein, & s'écrièrent d'une commune voix, *le témoignage de Xénocrate vaut un ſerment.* Tout le monde ſçait, que ce fut cette même coûtume qui donna lieu à Periclés, de répondre à quelques perſonnes, qui le preſſoient de faire un ſerment équivoque en faveur d'un homme, avec lequel il étoit lié d'une longue amitié ; *je ſuis ami juſqu'aux autels.* Les écrits des Romains ne nous fourniſſent pas moins de preuves, que la même choſe ſe pratiquoit parmi eux. Cicéron parlant de Falcidius, qui dans une cauſe célébre avoit envoyé par écrit ſa dépoſition : *Cet homme*, dit-il, *veut qu'on le croie lorſqu'il dépoſe par lettre ; lui que perſonne ne voudroit croire, quand même il dépoſeroit aiant la main ſur l'autel.* Et Juvenal foudroyant les mœurs corrompuës de ſon ſiécle, ne fait point difficulté de dire, qu'il eſt plein d'hommes parjures, qui touchent de ſang froid, quelque autel que ce puiſſe être.

Intrepidi quæcunque altaria tangunt. Sat. 13.

On croioit même alors que cette circonſtance étoit ſi eſſentielle & ſi neceſſaire dans quelques ſermens, que lorſque ceux qui devoient les prêter ſe trouvoient éloignés des temples ; on élevoit des autels à la hâte ; ou même on en avoit de portatifs, que l'on ne faiſoit que dreſſer dans le lieu où le ſerment devoit ſe faire.

Souvent auſſi en jurant, on immoloit des victimes, on faiſoit des libations, & l'on joignoit à cela des formules convenables au reſte de la pompe. Il ſeroit facile d'en rapporter pluſieurs exemples ; mais Homére nous en fournit un, qui par le détail qu'il contient, vaut ſeul tous les autres. Les Grecs & les Troyens également rebutés des fatigues d'un long ſiége, formèrent le deſſein de terminer leur différent par un combat ſingulier. Ils remettent leur querelle entre les mains de Ménélas & de Paris, les deux principaux auteurs de la guerre. On choiſit le lieu, on dreſſe les conditions, on prépare tout pour les ſermens : les hérauts d'armes amenent les victimes ; ils Iliad. 3.

rempliſſent

rempliſſent de vin les vaſes ſacrés, & verſent de l'eau ſur les mains des rois, qui doivent auſſi faire les fonctions des prêtres. Alors Agamemnon s'avance au milieu des deux armées, & le cimeterre à la main : *Dieux du ciel, de la terre, & des enfers, ſoyez*, dit-il, *& les témoins & les conſervateurs des traités que nous allons jurer.*

Μάρτυρες ἔστε, φυλάσσετε δ' ὅρκια πιστά.

Il dit, & plonge le fer dans la gorge des victimes. On répand de toutes parts le vin à pleines coupes ; & l'on entend les Grecs & les Troyens dire de rang en rang : *Jupiter, ſource de toute gloire & de toute grandeur ; & vous tous tant que vous êtes, dieux immortels :*

Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε, καὶ ἀθάνατοὶ θεοὶ ἄλλοι.

Qui que ce ſoit de nous, qui oſe le premier violer des ſermens ſi ſolemnels ; que ſon ſang, que celui de toute ſa race coule ſur la terre, comme ce vin & le ſang de ces victimes coulent ſur vos autels.

Ὁπποτέροι πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια πημήνειαν
Ὡς δε σφ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέοι, ὡς ὅδε οἶνος
Αὐτῶν, καὶ τεκέων. . . . . .

Quelquefois encore pour rendre cet appareil plus terrible, ceux qui s'engageoient par des ſermens, trempoient leurs mains dans le ſang & dans les entrailles des victimes. C'eſt ce que nous apprend Eſchyle dans ſa tragédie intitulée, *les ſept capitaines devant Thebes.* Quelque force que les vers de ce poëte aient en ſa langue, je ne ſçai s'ils ſont au-deſſus de la traduction qu'un écrivain, qui faiſoit un des principaux ornemens de cette compagnie & de ſon ſiécle, nous en a donné dans la nôtre.

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de ſermens effroyables.
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars & Bellone. . . . .

Mais outre ces cérémonies, qui étoient preſque communes à toutes les nations, il y en avoit de particulieres à chaque peuple ; toutes différentes, ſelon la difference de leurs religions ou de leurs caracteres.

teres. On voit dans l'écriture qu'Abraham fait toucher ſa cuiſſe par Eliézer, dont il exigeoit le ſerment. *Mettez la main ſur ma cuiſſe*, lui dit-il, *& proteſtez moi, que vous ne marierez point mon fils à une Chananéenne, mais que vous lui choiſirez une femme dans ma parenté.* Jacob mourant preſcrit la même formalité à Joſeph. *Touchez ma cuiſſe, mon fils ; & jurez-moi que vous ne m'enterrerez-point en Egypte, mais que vous tranſporterez mes cendres dans les tombeaux de mes ancêtres.* Sur quoi l'hiſtorien Joſeph dit ſimplement, que cette coûtume étoit generale chez les Hébreux, qui ſelon les rabbins juroient de la ſorte, pour honorer la circonciſion. Mais les peres accuſent en cela & Joſeph & les rabbins de mauvaiſe foi. Ils prétendent que ſi cette maniere de jurer eut été alors ſi commune, l'ecriture en feroit mention plus ſouvent. Or elle n'en parle que dans les deux ſeuls endroits qu'on a cités ; d'où ils ſe croyent fondés à conclure, que cette cérémonie ſi ſinguliere n'étoit propre qu'aux ſeuls patriarches, qui par là vouloient marquer la ferme croyance où ils étoient, qu'un jour le Meſſie naîtroit de leur race.

Gen. 24.

Gen. 47.

Les Scythes accompagnoient leurs ſermens de pratiques tout-à-fait conformes à leur génie. *Lorſque nous voulons*, dit l'un d'eux dans Lucien, *nous jurer ſolemnellement une amitié mutuelle ; nous nous piquons le bout du doigt, & nous en recevons le ſang dans une coupe. Chacun y trempe la pointe de ſon epée ; & la portant à ſa bouche, ſucce cette liqueur pretieuſe. C'eſt parmi nous la plus grande marque qu'on puiſſe ſe donner d'un attachement inviolable ; & le témoignage le plus infaillible des diſpoſitions où l'on eſt, de répandre l'un pour l'autre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.* Ce même Scythe rapporte une autre cérémonie qu'ils obſervoient encore, & qui n'eſt pas moins ſurprenante. Lorſque l'un d'eux avoit reçu quelque injure, & qu'il étoit trop foible par lui-même pour en tirer vengeance, il faiſoit rôtir un bœuf, le coupoit par pieces ; & les mains liées derriere le dos comme un priſonnier, s'aſſeyoit ſur la peau au milieu de tout cet amas de viandes. Ceux qui paſſoient par là, & qui vouloient le ſecourir, en prenoient un morceau, & s'engageoient à lui amener, l'un cinq cavaliers, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouvoir ; & ceux qui n'avoient que leurs perſonnes, promettoient de venir eux-mêmes. Si nous en croyons ce Scythe, ils aſſembloient par ce

Dial. init. Toxaris ou de l'amitié.

Ibid.

moyen de grandes forces, plus conſidérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles n'étoient compoſées que de perſonnes qui s'y portoient par des raiſons d'honneur & d'amitié, & qui de plus ſe croioient liées par un ſerment indiſſoluble. Après des paſſages ſi formels, qui nous apprennent non-ſeulement que les Scythes juroient, mais encore de quelle maniere ils s'y prenoient en jurant; il y a ſujet d'être ſurpris, que Quinte-Curce oſe avancer, que les ſermens étoient inconnus parmi eux. Il raconte que des ambaſſadeurs de ces peuples étant venus trouver Alexandre, & que ce prince ayant exigé qu'ils lui donnaſſent les dieux pour garans de leur parole; ils lui répondirent fierement, que les Scythes ne ſçavoient ce que c'étoit que de jurer: ce qu'ils exprimerent en ces termes magnifiques, *fidem colendo jurant*, chez eux une fidelité inviolable tient lieu de ſerment. On ne peut guere ſauver l'honneur de l'hiſtorien, qu'en diſant qu'il parle ici de quelque contrée particuliere de la Scythie; ſans quoi il y auroit lieu de ſoupçonner qu'en cet endroit comme dans pluſieurs autres, il s'eſt plus attaché au merveilleux qu'au vrai; & qu'il a plus cherché à étonner ſes lecteurs qu'à les inſtruire.

Quoi-qu'il en ſoit des Scythes, il eſt certain qu'aſſez ſouvent les Grecs, pour confirmer leurs ſermens, jettoient dans la mer une maſſe de fer ardente, & qu'ils s'obligeoient de garder leur parole, juſqu'à ce que cette maſſe revint d'elle-même ſur l'eau; c'eſt ce que pratiquèrent les Phocéens, lorſque déſolés par des actes continuels d'hoſtilité, ils abandonnèrent leur ville, & s'engagèrent à n'y jamais retourner.

Les Romains avoient auſſi leur ſerment particulier, qu'ils regardoient comme le plus ancien & le plus ſolemnel de tous ceux dont ils avoient coûtume de ſe ſervir. Ils juroient *per Jovem lapidem*, par Jupiter pierre. On eſt aſſez embaraſſé à dire au juſte ce qui pouvoit avoir fondé une expreſſion ſi extraordinaire. Quelques-uns l'expliquent tout ſimplement, de la ſtatuë de pierre que dès les premiers tems de Rome, on avoit élevée à ce dieu dans le Capitole. D'autres prétendent que Jupiter étoit déſigné par la pierre, & même qu'il en portoit le nom, parce que Rhée, ſa mère, l'aiant mis au monde, offrit au lieu de lui une pierre à Saturne ſon pere, qui

pour

pour ne point élever d'enfans mâles, s'étoit engagé à les dévorer. *In Cretâ regnavit lapis*, dit Euſébe. Enfin la plûpart croient, que ce qui donna lieu à une expreſſion ſi étrange, c'eſt que ceux qui juroient ſolemnellement par Jupiter, tenoient d'ordinaire une pierre à la main. Quelquefois, au rapport de Feſtus, ils la lançoient au loin de toutes leurs forces, & diſoient : *Si je manque à ma parole, que Jupiter me jette hors de Rome, comme je jette cette pierre loin de moi.* Quelquefois auſſi, ſelon Tite-Live, ils en frappoient une victime au milieu du front, & la formule dont ils ſe ſervoient alors étoit conçûë en ces termes : *Si je viole ma foi, que Jupiter me frappe, comme je vais frapper cette victime ; & qu'il me frappe avec d'autant plus de force, que ſon pouvoir eſt plus au-deſſus de celui des hommes.* Le même hiſtorien nous apprend que cet uſage s'obſervoit auſſi chez les Carthaginois. Car il raconte qu'Annibal voulant encourager ſes ſoldats au combat, leur promit de grandes récompenſes ; & que pour donner plus de poids à ſes promeſſes, il prit un agneau de la main gauche, & une pierre de la main droite ; & qu'après avoir fait contre lui-même l'imprécation accoûtumée, au cas qu'il ſe parjurât, il frappa la victime avec cette pierre, & du coup lui briſa la tête.

Mais les hommes ne ſe bornerent pas aux cérémonies que j'ai rapportées, & dont la plûpart n'étoient au moins que bizarres & ridicules ; ils en inventèrent de cruelles & de barbares. Il y avoit un pays dans la Sicile où l'on étoit obligé d'écrire ſon ſerment ſur de l'écorce, & de le jetter à l'eau : s'il ſurnageoit, il paſſoit pour vrai : s'il alloit à fond, on le réputoit faux ; & le prétendu parjure étoit brûlé. Le ſcholiaſte de Sophocle nous aſſure, que dans pluſieurs endroits de la Grèce, on obligeoit ceux qui juroient de tenir du feu avec la main, ou de marcher les pieds nuds ſur un fer chaud : ſuperſtitions dont quelques reſtes ſe conſervèrent long-tems, au milieu même du Chriſtianiſme ; mais qui enfin furent entierement abolies, lorſqu'une raiſon plus éclairée eut appris aux hommes, qu'uſer de pareilles voyes c'étoit tenter Dieu, & lorſque l'experience les eut convaincus, que ces épreuves fautives confondoient ſouvent les innocens avec les coupables.

ARTICLE IV. Morale des anciens ſur le ſerment.

La créance des anciens ſur le ſerment ayant été ſi corrompuë quant au dogme ; il eſt ſurprenant qu'elle ait été ſi pure quant à la morale.

Entre les différens devoirs des hommes, ils donnoient avec juſtice le premier rang à la piété envers les dieux, & la regardoient comme la ſource de toutes les vertus ; mais ils donnoient le ſecond à la religion des ſermens. Pythagore dans cet excellent poëme qui porte ſon nom, mais qu'on croit être de ſon diſciple Lyſis, commence ſes inſtructions par cette maxime, *Honorez les dieux :* & immédiatement après ajoûte celle-ci, *& reſpectez le ſerment.* Καὶ σέβου ὅρκον. Pluſieurs ont crû que les livres de Moïſe n'ont pas été inconnus à ce fameux philoſophe. Il y a lieu de s'étonner, qu'entre les preuves qu'ils en apportent ils obmettent celle qu'on peut tirer de ces deux grandes vérités qu'il poſe pour fondement de toute ſa doctrine. Car il eſt certain, que Moïſe garde tout le même ordre, & qu'à la tête de ces dix préceptes, où il a renfermé toute l'œconomie des mœurs, il recommande avant toutes choſes d'honorer le ſouverain être, & de ne point prendre ſon nom en vain : d'où il ſemble qu'on doit conclure que Pythagore a puiſé dans Moïſe ces deux maximes fondamentales : autrement il faudroit dire, ce qu'il n'eſt pas permis de penſer, que l'un par ſes ſages réfléxions ſeroit en quelque ſorte parvenu à cette ſublimité de connoiſſances, où la révélation avoit élevé l'autre.

Quoi-qu'il en ſoit, Hiéroclés qui nous a laiſſé un commentaire ſur ces vers de Pythagore, prétend que ſi l'on veut creuſer ces deux mots, *Reſpectez le ſerment*, on trouvera qu'ils renferment tout ; & qu'ils nous preſentent les plus excellentes regles que nous puiſſions ſuivre, ſoit en jurant, ſoit après avoir juré.

La premiere de ces regles, dit-il, c'eſt qu'on ne doit jurer que très rarement : car il eſt bien difficile, que l'on conſerve long-tems le reſpect pour les choſes avec leſquelles on ſe familiariſe. Les anciens croioient en effet, que jurer ſouvent, c'eſt ſe mettre dans une eſpece de neceſſité d'être quelquefois parjure. Et leur grand principe ſur ce point étoit, que le plus ſur moyen de ne pas abuſer du ſerment, c'eſt de n'en point uſer. Principe qui donne lieu de croire, qu'ils avoient entrevu cette grande verité, qui depuis nous a été clairement enſeignée : qu'il eſt de la perfection de ne jurer jamais ; & qu'en toute rencontre on doit ſe contenter d'aſſurer que les choſes ſont, ou qu'elles ne ſont pas. Ils étoient donc perſuadés, qu'il ne nous

nous eſt permis de prendre la divinité à témoin, que lorſqu'une néceſſité abſoluë nous y engage, & lorſque le ſerment eſt l'unique moyen par où la vérité puiſſe ſe ſauver.

La 2. Inſtruction qu'ils découvroient dans ce mot de Pythagore, & qui a beaucoup de rapport à la premiere, c'eſt qu'on ne doit jurer que dans des choſes grandes & importantes: car ſelon eux, ce n'étoit pas reſpecter le ſerment, c'étoit le profaner que de s'en ſervir pour des ſujets vils & frivoles; leur baſſeſſe les rendant indignes d'être ſcélles par le plus reſpectable de tous les témoignages.

La 3. conſequence qu'ils tiroient de cette maxime generale, c'eſt qu'on ne doit jamais affirmer religieuſement, que ce qu'on ſçait indubitablement être vrai. Ils exigeoient dans celui qui juroit une certitude pleine & entiere: juſques-là qu'ils regardoient preſque comme un crime égal de jurer dans le doute, & de ſe parjurer. Si jamais, dit Juvenal, vous étes cité pour dépoſer un fait ambigu & incertain; quand Phalaris en perſonne vous commanderoit de trahir votre conſcience; quand vous menaçant du taureau d'airain & du feu, il vous dicteroit lui-même le parjure; croyez que c'eſt le plus affreux de tous les crimes, que de préférer la vie à l'honneur, & que de perdre pour la conſerver, ce qui ſeul peut vous rendre digne de vivre. Les vers Latins ſont ſi beaux, qu'encore qu'ils ſoient connus de tout le monde, je ne puis réſiſter à la tentation de les mettre ici. Sat. 8.

Ambiguæ ſi quando citabere teſtis
Incertæque rei; Phalaris licet imperet ut ſis
Falſus, & admoto dictet perjuria tauro,
Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere cauſas.

La 4. verité qu'ils en concluoient, c'eſt qu'on ne peut s'engager par ſerment qu'à des choſes honnêtes & louables. Que ſi l'engagement qu'on avoit pris étoit mauvais en ſoi, ils croyoient que dés là il étoit nul; & que bien loin qu'on fut obligé de tenir ſa parole, on étoit obligé d'y manquer. En ce cas, *ſcelus eſt fides*, dit Sénéque: & en executant ce qu'on a promis, on ne fait que couronner un premier crime par un ſecond. C'eſt ſur ce principe que Cicéron aſſeure, qu' Lib. 3. de offic.

qu'Agamemnon fut doublement coupable, & de s'être engagé par ferment à immoler ſa fille Iphigenie, & de l'avoir immolée en vertu de cet engagement.

Enfin ils inféroient de là qu'on ne peut en jurant apporter trop de droiture & de ſimplicité de cœur. Ils condamnoient tous ces biais & tous ces détours que la fineſſe & la malice des hommes ont imaginés pour échapper aux conventions les plus ſaintes, & que Cicéron appelle, les ſubterfuges du parjure, *perjurio latebras.* Ils croyoient que ces fauſſes ſubtilités étoient directement oppoſées au ferment, & qu'elles en ruinoient entiérement la nature. Car les ſermens n'ont été inſtitués que pour rendre les deſſeins des hommes plus clairs & plus certains; & ces raffinemens ne tendent qu'à les rendre plus obſcurs & plus douteux. Si bien que dans leurs principes; la fraude ouverte étoit moins à craindre que ces fourberies cachées; parce qu'on eſt en garde contre l'une, & qu'on ne ſe défie nullement des autres. On les reſpecte même, parce qu'elles ſe couvrent & ſe parent des dehors de la probité. Or dans la ſociété civile, dit Cicéron, il n'y a point de ſorte d'injuſtice plus redoutable, que celle de ces hommes qui, lorſqu'ils trompent le plus, ont le plus de ſoin de ſe traveſtir en gens de bien. *Totius autem injuſtitiæ nulla capitalior eſt quam eorum, qui cum maxime fallunt, id agunt ut viri boni eſſe videantur.*

Ibid.

Lib. 1. de offic.

Mais ſi ſelon les anciens le reſpect du aux ſermens engageoit à tant de précaution lorſqu'on les faiſoit; il n'engageoit pas à moins de fidelité, après qu'on les avoit faits. Ils avoient ſur cela deux grandes régles; l'une, que pour aucune conſidération que ce pût être, on ne pouvoit ſe diſpenſer de tenir ſon ferment, l'autre qu'on devoit le tenir dans toute ſon étenduë.

Nulle raiſon ne pouvoit dégager, celui qui une fois avoit contracté un engagement ſi ſaint: ni la ſurpriſe, dont on avoit uſé à ſon égard; ni la violence qu'on lui avoit faite; ni l'infidélité de celui avec lequel il avoit traité; ni enfin les maux qui pouvoient lui revenir de l'accompliſſement de ſa parole, quelques grands que ces maux puſſent être en apparence. Voyons en détail qu'elles étoient leurs opinions ſur chacun de ces articles: & ſi nous trouvons que quelques-unes ſoient outrées, excuſons la trop grande ſévérité des maximes,

par la disposition encore plus grande où sont les hommes de ne se relâcher que trop dans la pratique.

Rien ne servoit d'alléguer qu'on avoit été surpris. Tout ce qu'on eut prouvé par-là, c'est qu'on avoit été imprudent. Mais ils croyoient que dés-là, on méritoit de porter la peine de son imprudence, en accomplissant fidélement, ce qu'on avoit témerairement promis. Ils convenoient bien qu'il s'ensuivoit de-là qu'on ne pouvoit trop être sur ses gardes avant que de jurer ; mais ils soutenoient qu'après le serment fait, il n'y avoit plus de retour, & que le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit d'accomplir religieusement sa parole. Nous avons de ceci un exemple étonnant dans Alexandre. Insulté par la ville de Lampsaque, il marchoit dans la résolution de la détruire. Un des habitans nommé Anaximéne, qui avoit autrefois eu part à l'éducation du jeune Prince ; fut prié par ses concitoyens d'aller au devant de lui, & d'intercéder pour leur patrie commune. Mais d'aussi loin qu'Alexandre l'appercut, *Je jure*, s'écria-t-il, *que je ne vous accorderai point ce que vous alloz me demander. Eh bien*, dit Anaximéne, *ce que je vous demande, c'est que vous détruisiez Lampsaque.* Ce seul mot fut comme une digue, qui arrêta tout à coup ce torrent prêt à tout ravager. Le jeune Prince crut que ce serment, qui lui étoit échappé, & dans lequel il avoit prétendu renfermer une exception positive de ce qu'on lui demandoit, ne laissoit pas de le lier. Et ce qu'il pensoit sur cela, n'étoit pas une simple idée de particulier : c'étoit l'opinion généralement receuë : témoin le danger que courut Euripide, pour ne l'avoir pas assez respectée dans un de ses vers. La nourrice de Phédre va trouver Hippolite, & après lui avoir lié la langue par un serment, lui fait confidence de la passion que cette infortunée Princesse a pour lui. Hippolite frappé d'horreur, *Non je ne m'en tairai point*, s'écrie-t-il dans un premier mouvement, je n'ai point prétendu m'engager à ce serment affreux :

Ma langue a fait serment, mon cœur n'en a point fait.

Ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ', ἡ δὲ φρὴν ἀνώμοτος.

Le poëte n'a pas plûtôt glissé cette maxime, qu'il tâche par toute sorte de correctifs d'adoucir ce qu'elle peut avoir de trop odieux. En effet,

effet, le jeune prince revient dans le moment au ſeul parti raiſonnable, il condamne ſon premier tranſport, il forme la réſolution de garder à quelque prix que ce puiſſe être le ſecret, auquel il s'eſt trop légérement engagé; & tient ſi bien cette réſolution, qu'enfin il aime mieux périr, ſoupçonné du plus horrible de tous les crimes, que de juſtifier ſon innocence aux dépens de la foi jurée: ſacrifiant ainſi à la fidélité du ſerment, & ſa vie, & ſa réputation qui lui étoit beaucoup plus chére que ſa vie. Mais malgré toutes ces précautions qu'Euripide avoit priſes, malgré tout l'art avec lequel il avoit touché un endroit ſi délicat; l'acteur n'eut pas plûtôt prononcé ce vers, que tous les Athéniens ſe recriérent; ils marquérent hautement leur indignation. On parla d'arrêter le poëte, & de le pourſuivre juridiquement comme coupable d'impiété. Ils ne pouvoient lui pardonner d'avoir même dans une piéce de théatre, & avec tous les ménagemens imaginables, haſardé une propoſition, qui pourtant
Lib. 3. offic. comme Cicéron l'obſerve, étoit à la rigueur ſuſceptible d'un fort bon ſens. Tant alors on étoit rigide ſur tout ce qui pouvoit donner la plus légére atteinte à la religion des ſermens.

La violence qu'on avoit ſoufferte, n'étoit pas une excuſe plus légitime. Et même ils ne comprenoient pas, que l'on pût ſe prévaloir d'une raiſon pareille. *Eh quelle violence peut-on faire à un*
Cic. Ibid. *homme de cœur*, répond à ce ſujet celui peut-être de tous les auteurs payens, qui a le mieux traité la queſtion des ſermens. Convenir que l'on a ſuccombé à la force, n'eſt ce pas reconnoître qu'on a été lâche, & jamais un aveu de lâcheté peut-il acquérir à celui qui le
Ibid. fait, le droit de devenir parjure? Auſſi Marcus Pomponius qui ſe trouva dans ce cas, ne balança pas un moment à prononcer contre lui-même. Il étoit tribun du peuple, & par l'obligation de ſa charge avoit intenté une accuſation contre Titus Manlius, qui ne s'étoit pas démis de la dictature dans le tems preſcrit par les loix. Le fils de ce dernier, jeune homme vif & entreprenant, & qui fut depuis ſi connu ſous le nom de Manlius Torquatus, ayant appris à la campagne où il étoit, le danger que ſon pére couroit à Rome, il y accourt en diligence, trouve le ſecret de s'introduire dans la maiſon de l'accuſateur, le ſurprend ſeul, & lui mettant le poignard ſur la gorge, le force de jurer qu'il abandonnera ſa pourſuite. Jamais

ſerment

ſerment ne fut arraché avec une violence plus criante & plus marquée. Cependant Pomponius fît ſon rapport au peuple de ce qui étoit arrivé, déclara qu'il ne ſe croyoit plus en droit de continuer l'accuſation qu'il avoit commencée, & ſur ce point il n'y eut qu'un avis.

Celui qui avoit juré, n'étoit pas mieux reçû à dire qu'on lui avoit manqué de parole. La repréſaille lui étoit deffenduë, & le parjure d'un autre ne l'autoriſoit pas à ſe parjurer lui-même. Quelques Romains pourtant ne déſaprouvoient pas ce mot d'Atrée, qui dans une piece d'Accius, dit pour ſe juſtifier de ce qu'il viole ſon ſerment, *je n'ai jamais donné ni ne donne jamais ma parole, à qui ne ſçait pas tenir la ſienne. Fidem neque dedi, neque do infideli cuiquam.* Mais Cicéron que je cite ſouvent, & qu'on ne peut trop citer ſur la matiere preſente, condamne cette maxime comme pernicieuſe; & prétend qu'elle n'eſt excuſable en cet endroit, que parce que le poëte ne l'avance pas en ſon nom, mais la met dans la bouche d'un roi impie, qui parlant d'une maniere conforme à ſon caractere, fait retomber ſur la propoſition une partie de la haine attachée à la perſonne. *Cum tractaretur Atreus, perſonæ ſerviendum fuit.* En effet, Ibid.
ils plaçoient la gloire, non à être fideles à l'égard de ceux qui le ſont; mais à l'être, à l'égard même de ceux qui ne le ſont pas. Auſſi voyons-nous que Silius Italicus, après avoir infiniment exalté cette exactitude religieuſe, avec laquelle Regulus avoit rempli toute l'obligation de ſon ſerment, croit ne pouvoir mieux finir l'éloge de ce grand homme, que par ce beau trait: *On vous louëra dans tous les ſiécles, d'avoir gardé la fidelité aux Carthaginois, le plus infidelle de tous les peuples.*

Tu longum ſemper fama gliſcente per ævum.
Infidis ſervaſſe fidem memorabere Pœnis.

Le dernier pretexte dont on eut pû pallier ſon parjure, c'étoit le dommage qu'on eut ſouffert à garder ſa parole; mais quelque grand que ce domage peut être, ils ne croyoient point qu'en aucun cas il pût autoriſer un manquement de foi. Le ſeul exemple de Regulus leur parroiſſoit déciſif ſur ce point. Jamais homme en accompliſſant ſon ſerment, n'a dû s'attendre à des ſuites plus terribles. Il

ſçavoit, dit Horace, les tourmens cruels qu'un bourreau lui pré-
Lib. 3. Od. 5. paroit. *Atqui ſciebat, quæ ſibi barbarus tortor pararet.* Cependant il ſe ſépare de ſes amis & du peuple qui s'oppoſoient à ſon retour, il s'en ſépare, dis-je, avec la même égalité d'ame & la même tranquilité, que ſi après avoir terminé quelque affaire d'une longue & pénible diſcuſſion, il ſe fût dérobé à ſes citoyens pour aller pendant quelques jours ſe délaſſer à une de ſes maiſons de campagne, du tu-
Ibid. multe & des embarras de la ville. *Non aliter tamen dimovit obſtantes amicos, &c.* Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que d'abord on ne fut pas fort frappé de la magnanimité de ce grand homme. On jugea qu'il n'avoit fait que ce qu'il devoit faire : ſon action ne devint fort loüable que par la corruption des âges ſuivans. Ce qui parut dans la ſuite ſi grand & ſi héroïque, dit Cicéron, n'avoit rien de tems de Regulus que d'ordinaire & de commun. La vertu des hommes au milieu deſquels il vivoit, ne lui permettoit pas de faire autrement : & quelque admirable qu'on trouve aujourd'hui ſa con-
Lib. 3. offic. duite, on doit moins en louër le héros que ſon ſiécle. *Nobis nunc mirabile videtur, illis quidem temporibus aliter facere non potuit. Itaque iſta laus non eſt hominis, ſed temporum.* C'étoit donc parmi les Romains une opinion toute commune, que plûtôt que de manquer à ſon ſerment, on devoit être prêt à braver tout ce que l'éxil, la priſon, les ſuplices, & la mort ont de plus affreux. Leur raiſon étoit que de tous les maux qui peuvent arriver à un homme, le plus grand c'eſt de violer ſa foi : bien plus, ils vouloient qu'on portât la grandeur d'ame juſqu'à croire que tous ces maux prétendus n'en étoient pas dans le fond ; & juſqu'à les regarder même comme des biens, lorſqu'on les ſouffroit pour une bonne cauſe.

Mais quelques ſévéres qu'ils fuſſent ſur la diſpenſe des ſermens, ils ne l'étoient pas moins ſur la manière de les executer. Ils éxigeoient qu'on tint exactement tout ce qu'on avoit promis ; enſorte que l'attente de celui à qui l'on s'étoit engagé, fut pleinement ſatisfaite. Car la regle de ce que devoit faire celui qui avoit juré, ce n'étoit point l'intention qu'il pouvoit avoir eu, autrement les ſermens n'euſſent été qu'une pure illuſion, puiſqu'il n'auroit dépendu que de lui d'avoir en jurant telle intention qu'il auroit voulu. C'étoit l'intention de celui auquel il avoit juré ; & qui réſultant naturellement

des

des termes mêmes, ne pouvoit avoir été inconnuë à celui qui s'étoit lié par le ſerment. Un général Romain étoit convenu avec les ennemis, d'une ſuſpenſion d'armes pour quinze jours; & ne laiſſoit pas pendant toutes les nuits de ravager leurs terres, ſous pretexte que dans les termes de la tréve, il n'étoit fait mention que du jour & non de la nuit. Le Sénat & le peuple condamnérent ſa conduite, & la traitérent de fraude & de ſupercherie; parce qu'il ne pouvoit ignorer, que les ennemis avoient eu intention de comprendre également les jours & les nuits dans le traité. . . Les Carthaginois dans une autre occaſion avoient fait dix Romains priſonniers de guerre: ils leur permirent d'aller à Rome, aprés leur avoir fait promettre avec ſerment qu'ils reviendroient au camp. L'un d'eux ne fut pas plutôt ſorti qu'il y revint ſous pretexte d'y avoir oublié quelque choſe, & repartant auſſitôt ſe remit en route. Il crut s'être acquité de ſa parole par ce premier retour. Et en effet, dit Cicéron, il en étoit quitte ſelon la lettre, mais il ne l'étoit nullement dans le fond. *Erat verbis, re non erat.* Or en matiere de ſermens, ajoûte ce grand homme, c'eſt par le fond & par l'intention qu'on doit ſe regler, & non par la ſignification littérale des termes. *Semper autem in fide, quid ſenſeris, non quid dixeris, cogitandum.* Principe admirable, qui réſout toutes les difficultes. Car il s'enſuit de-là, qu'encore qu'on exécute tout ce que la lettre du ſerment ſignifie, on ne laiſſe pas d'être parjure, ſi l'on trompe l'attente de celui auquel on a juré: comme au contraire on ne l'eſt pas, dés qu'on remplit cette attente; quoi-que d'ailleurs on ne paroiſſe pas exécuter tout ce que la lettre porte. Enfin la doctrine conſtante & invariable de cet excellent caſuiſte des payens, c'eſt que la fraude ne dégage jamais du ſerment, mais ne fait que le ſerrer davantage. *Fraus aſtringit, non diſſolvit perjurium.*

Lib. 1. de offic.

Ibid. &. lib. 3.

Telle étoit la délicateſſe des anciens ſur les obligations des ſermens. Il faut avoüer pourtant qu'ils n'étoient pas tous ſi ſcrupuleux. Quelques-uns même enſeignoient une morale toute oppoſée, & ne les regardoient que comme des amuſemens. Peu de perſonnes ignorent cette fameuſe & deteſtable maxime qui eut tant de cours dans l'antiquité; *qu'il falloit amuſer les enfens avec des jouëts, & les hommes avec des ſermens.* On ne ſçait pas qui la debita le premier,

ſi ce fut Philippe pere d'Aléxandre, comme Élien le rapporte; ou Lyſandre de Sparte, comme Plutarque le témoigne quelque part; ou enfin Denys le tyran, comme le même Plutarque l'aſſure en un autre endroit: mais il importe peu de le ſçavoir, & peut-être ſeroit-il à ſouhaiter qu'une maxime ſi pernicieuſe eut eu le même ſort quele nom de ſon véritable auteur. Quoiqu'il en ſoit, un Empereur Romain n'avoit guére plus d'horreur pour l'abus des ſermens, lorſque preſſé de punir un parjure, il répondit, que c'étoit aux Dieux à vanger les outrages faits aux Dieux; *Deorum injuriæ, Diis curæ.* Labérius diſoit que le ſerment étoit le plus court moyen pour ſortir d'affaire avec des créanciers, & le définiſſoit dans ſon ſtile comique, *Emplaſtrum æris alieni*, un ſpécifique pour guérir les dettes. Plaute dans une de ces piéces, introduit un homme toûjours également prêt, & à faire des ſermens, & à les violer. Ne m'avez-vous pas juré, lui dit ſa partie, que vous me payeriez cette ſomme? Oui, répond-il froidement, & je vous le jurerai encore, s'il m'en prend envie. Vous me la payerez donc, reprend ſon adverſaire. Oh pour cela, non, replique-t-il; on a inventé les ſermens pour conſerver ſon bien, non pour le perdre:

Jusjurandum rei ſervandæ, non perdendæ conditum eſt.

Il n'y avoit que trop de perſonnes qui avançoient ſérieuſement de pareilles maximes, ou qui tâchoient de les faire paſſer à la faveur d'une plaiſanterie profane. Mais il y auroit de l'injuſtice à mettre ſur le compte de toute l'antiquité, les ſermens de quelques particuliers. Dans tous les ſiécles il ſe trouve des hommes audacieux, qui oſent combattre les véritées les plus ſaintes. Mais il faut juger de la créance de chaque ſiécle, non par les opinions qu'un petit nombre de libertins ont pû ſe faire, mais par celles que le gros des honnêtes gens a ſuivies. Or ſi l'on applique au ſujet préſent, cette régle ſi conforme aux principes de l'équité, on conviendra que ſur ce qui regarde le ſerment, les anciens ont ſu par le ſeul ſecours de la raiſon, approcher fort prés de la morale chrêtienne, & peut-être même quelquefois y atteindre.

ARTICLE V. L'uſage que les anciens

Comme ils avoient une ſi haute idée du ſerment, ils tâchoient d'en faire un emploi utile dans la ſociété. Ils le regardoient comme un

des

des principaux fondemens de la ſeureté publique & particuliére. Dans toutes les occaſions importantes, ils s'en ſervoient au dehors & au dedans de l'état. Au dehors, pour ſceller avec les étrangers des alliances, des trèves, des traités de paix; au dedans pour engager tous les citoyens à concourir unanimement au bien de la cauſe commune.

faiſoient du ſerment dans la ſociété civile.

On peut diſtinguer dans tout gouvernement, trois ſortes de dignitées, celles du ſacerdoce, de la magiſtrature, & de la profeſſion militaire. Le ſerment étoit le premier pas qu'il falloit faire pour y entrer: & l'on ne pouvoit preſque en exercer aucune, qu'on ne jurât auparavant d'en remplir réguliérement les devoirs.

Il y avoit mêmes à Athénes un uſage fort ſingulier. C'eſt que tout homme né dans cette grande ville étoit obligé de prêter ſerment, non ſeulement lorſqu'il entroit dans les charges, mais encore lorſque pour la premiére fois il étoit mis ſur la liſte des citoyens. On vouloit que le premier engagement que les jeunes gens contractoient, ils le contractaſſent avec la République. Juſques-là, ils n'avoient été que fils d'Athéniens, ſans être proprement Athéniens eux-mêmes. Ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & ſolemnel, qu'ils devenoient membres de l'état. Toutes les circonſtances de cette fête étoient grandes & magnifiques. Les jeunes récipiendaires n'étoient admis à faire ce ſerment, que dans la vingtiéme année de leur âge. On attendoit juſqu'à ce tems, afin que leur raiſon qui commençoit à être dans ſa force, fût capable de ſentir toute l'étenduë des obligations qu'ils alloient s'impoſer, & que la nature leur avoit impoſées par avance. La cérémonie ſe faiſoit dans le temple d'Agraule; & c'étoit encore par une raiſon particuliére qu'on devoit la faire dans ce lieu préférablement à tout autre. Agraule fut une des filles de Cécrops, & par ſon attachement pour la patrie, mérita qu'on lui rendît dans la ſuite des honneurs divins. Sous le regne du Roy ſon pére, une cruelle guerre déſola l'Attique. On conſulta l'Oracle ſur les beſoins preſſans de l'état. Le dieu répondit que les calamités publiques ceſſeroient, ſi quelque particulier avoit le courage de s'immoler pour le ſalut de tous. La jeune Princeſſe ayant ſu cette réponſe, ſe déroba ſécretement à ſes gouvernantes, & ſe précipita du haut d'une tour. Les Athéniens touchés de reconnoiſſance, lui élevérent un

temple ; & c'étoit à la face de ſes autels, que les jeunes Athéniens ſe conſacroient à la patrie : afin que le ſouvenir de ce qu'elle avoit fait, leur fît comprendre ce qu'ils devoient toûjours être prêts de faire. La formule dont ils ſe ſervoient répondoit au reſte de la cérémonie. Stobée & Pollux nous l'ont conſervée en ces termes : Je ne déſhonorerai point la profeſſion des armes, & ne ſauverai jamais ma vie par une fuite honteuſe. Je combattrai juſqu'au dernier ſoupir pour les intérêts de la religion & de l'état, de concert avec les autres citoyens, & ſeul, s'il le faut. Je ne mettrai point ma patrie dans un état pire que celui où je l'ai trouvée, mais je ferai tous mes efforts pour la rendre encore plus floriſſante. Je ſerai ſoumis aux magiſtrats & aux loix, & à tout ce qui ſera réglé par le commun conſentement du peuple. Si quelqu'un viole ou tâche d'anéantir les loix, je ne diſſimulerai point un tel attentat, mais je m'y oppoſerai, ou ſeul, ou conjointement avec mes concitoyens. Enfin je demeurerai conſtamment attaché à la religion de mes péres. Je prends ſur tout ceci à témoin, Agraule, Enyalius, Mars, & Jupiter ; Ἵστορες θεοὶ, Ἄγραυλος, Ἐνυάλιος, Ἄρης, Ζεύς.

Il eſt ſurprenant que les autres nations n'ayent point emprunté des Athéniens une coûtume ſi capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur de tous les jeunes citoyens. Mais ſi chez les autres peuples il n'étoit pas neceſſaire de prêter ſerment, pour être incorporé à l'état, c'étoit du moins une neceſſité abſoluë d'en paſſer par là, pour y occuper quelque poſte. Parmi ce grand nombre de places différentes, où le mérite & la vertu peuvent élever, celles qui concernent le miniſtére des autels ont toûjours tenu le premier rang On ne pouvoit y être inſtalé, que par une eſpéce de conſécration qui renfermoit un vœu & un ſerment. Le ſouverain Pontife juroit de maintenir la religion dans tous ſes droits ; les Prêtres, de vivre avec toute la pureté de mœurs qu'éxigeoit la ſaintété de leur caractére. Outre ces ſermens généraux, ils en faiſoient de particuliers, ſelon les différentes fonctions dont ils étoient chargés. Ainſi les Veſtales s'engageoient à ne laiſſer jamais éteindre le feu ſacré ; les *Feciaulx*, à qui l'on commettoit le ſoin de traiter avec les ennemis, s'obligeoient à ſuivre en tout les regles de la juſtice, ſoit qu'elles fuſſent favorables aux Romains, ſoit qu'elles leur fuſſent contraires. Les

Augures, qui étoient comme les dépoſitaires du fond de la religion, proteſtoient qu'ils ne révéleroient rien de tout ce qui regardoit les myſtéres. Précaution qui n'étoit pas inutile ; car les choſes qu'on leur confioit, étoient la plupart ſi ridicules, que Caton qui avoit paſſé par cette charge, diſoit qu'il ne comprenoit pas comment deux Augures pouvoient ſe rencontrer ſans rire. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les prêtres par ce premier ſerment, acquéroient le droit de n'en plus faire dans la ſuite. S'il arrivoit qu'en quelque occaſion leur témoignage devint neceſſaire, on étoit obligé de l'en rapporter à leur parole, & l'on ne pouvoit éxiger qu'ils juraſſent. Plutarque apporte pluſieurs raiſons de ce privilége ; & entr'autres ces deux principales. La premiere, que le ſerment étant une eſpéce de torture où l'on met les perſonnes libres, *tormentum liberorum ;* la bienſéance vouloit que des hommes conſacrés aux Dieux, euſſent l'eſprit comme le corps, affranchi de tout ce qui pouvoit ſentir la violence & la contrainte. La 2. c'eſt qu'il ne convenoit pas que ſur des choſes de moindre importance, on ſe défiat de ceux à qui l'on avoit confié tout ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus auguſte.

On ne prenoit pas moins de précaution à l'égard des Juges. Tous ceux qui dans la Gréce rempliſſoient quelque place de magiſtrature, s'engageoient ſolemnellement à prononcer ſelon les loix, Κατὰ νόμους ψηφιοῦμαι. Le Sénat des cinq cens, les Theſmothétes, les Archontes juroient comme les autres ; l'Aréopage même n'en étoit pas diſpenſé. Κοινὸν ὅρκον ὄμνυεν ἡ βουλὴ, dit Plutarque, dans la vie de Solon. A Rome tous les magiſtrats étoient indiſtinctement aſſujettis à la même néceſſité. Mais on ne ſe contentoit pas, comme parmi nous, de les faire jurer une fois pour toutes. On les obligeoit de renouveller leur ſerment, à chaque cauſe qu'ils devoient juger. A la verité, les ouvrages des anciens ne nous fourniſſent aucune autorité poſitive qui oblige de croire que les Sénateurs obſervaſſent la même coûtume. Mais ſi l'on prenoit tant de furetés avec ceux qui ne connoiſſoient que des affaires particuliéres, n'y a-t-il pas beaucoup d'apparence qu'on en prenoit encore plus avec ceux qui étoient chargés des interêts publics ? Outre qu'il ſemble que des chefs on doit conclure pour les membres. Or il eſt certain que les Conſuls juroient, & même qu'ils juroient deux fois : l'une, lorſqu'ils entroient

entroient en charge, & l'autre, lorſqu'ils en ſortoient. Par le premier ſerment, ils s'engageoient à ne rien faire qu'en vue du bien public. On peut voir dans le panégyrique de Trajan, une deſcription fort curieuſe de cette cérémonie. Par le ſecond, ils proteſtoient que dans tout le cours de leur adminiſtration, ils n'avoient cherché que les intérêts de la cauſe commune. Nous en avons dans la perſonne de Cicéron, un exemple qui merite une attention particuliére. Il nous apprend lui-même qu'en quittant le Conſulat, il jura comme ſes prédéceſſeurs l'avoient toûjours pratiqué, mais qu'il ſe ſervit de ces termes dont perſonne ne s'étoit ſervi, ni n'avoit pu ſe ſervir avant lui : *Je jure que moi ſeul par mes ſoins, j'ai ſauvé Rome & la Republique. Rempublican atque hanc urbem mea unius ope eſſe ſalvam.*

On éxigeoit le ſerment militaire avec la même régularité. Toutes les nations l'ont toûjours regardé comme le plus fidéle gardien de la diſcipline, & le plus ſeur garant des ſuccés. Mais je ne ſçais ſi aucun peuple l'a jamais porté à un plus haut point de perfection que les Romains. Auſſi l'Empereur Maximin avoit-il coûtume de l'appeller le grand myſtére de la politique Romaine. Σεμνὸν τῆς Ῥωμαϊκῆς ἀρχῆς μυστήριον. Ce ſerment étoit triple, & renfermoit les trois qualités principales que doit avoir tout homme de guerre. On ſçait que ces qualités ſont l'obéïſſance, la valeur & la juſtice. L'obéïſſance, par rapport au général ; la valeur contre l'ennemi ; & la juſtice à l'égard de tout le monde. Or tous ceux qui portoient les armes, s'engageoient par trois ſermens à une pratique ſévére & inviolable de ces trois vertus. Ils faiſoient le premier dans le tems même de leur enrollement : & la formule dont ils uſoient alors, portoit qu'il ſe trouveroient exactement à l'ordre du Conſul, & ne s'éloigneroient qu'avec ſa permiſſion expreſſe. Ils prêtoient le ſecond, lorſqu'ils prenoient place dans le corps où ils devoient ſervir ; & alors ils s'engageoient à ne pas quitter leur rang que pour aller à la charge, & à ne revenir de l'ennemi qu'après avoir vaincu. Enfin ils faiſoient le troiſiéme, lorſqu'ils campoient ; & pour lors ils juroient de ne faire aucun tort à perſonne, ni dans le camp, ni à mille pas à la ronde. Ils étoient quelquefois ſi religieux ſur ce dernier engagement, qu'au rapport de Marcus Scaurus, une armée Romaine ayant un ſoir campé prés d'un arbre chargé de fruits ; on remarqua

le

le lendemain lorſqu'elle ſe remit en marche, que qui que ce ſoit n'y avoit porté la main.

Au reſte, c'étoient ces ſermens qui conſtituoient proprement le ſoldat, & qui lui conféroient le droit d'uſer de ſes arms. Juſques-là, que lorſqu'il ne les avoit faits que pour un tems, & que ce tems étoit expiré, il étoit obligé d'en faire de nouveaux, faute dequoi il ne lui étoit par permis de combattre. C'eſt pour cela que le fils de Caton ayant été licentié, & ne laiſſant pas de demeurer à l'armée, parce qu'il aimoit la guerre; ſon père écrivit au général, que s'il vouloit le retenir, il l'engageât par un nouveau ſerment, parce que le premier ne ſubſiſtant plus, il ne pouvoit plus tirer légitimement l'épée. Les Romains par cette grand ſévérité, vouloient donner à entendre que nul homme n'avoit aucun droit ſur la vie d'un autre, s'il ne le recevoit de l'autorité publique. Principe ſi univerſellement reconnu par toute l'antiquité, qu'un jour de bataille, Chryſas ſoldat de Cyrus ayant terraſſé un ennemi, & ayant déja le bras levé pour lui porter le coup mortel, s'arrêta tout à coup, parce qu'il entendit ſonner la retraite. Il crut que ce ſignal lui ôtant le droit de combattre, il lui ôtoit à plus forte raiſon le droit de tuer.

ARTICLE VI. Horreur que les anciens avoient pour ceux qui violoient leurs ſermens.

Sur les maximes des anciens, & plus encore ſur leur conduite, on peut aiſément ſe faire une idée de l'horreur qu'ils avoient pour les infracteurs des ſermens. On les regardoit comme des hommes deteſtables, dont un ſeul ſuffiſoit pour attirer la malédiction ſur tout un peuple. On croyoit même que leur impiété pouvoit être funeſte, non ſeulement à leurs contemporains, mais encore à une longue ſuite de générations. Auſſi les puniſſoit-on ſévérement, & les peines établies contre eux n'alloient pas à moins qu'à l'infamie & à la mort. Il ſembloit pourtant qu'il y eut une ſorte d'exception & de privilége en faveur de quelques perſonnes. Tels étoient les orateurs, les poëtes, & les amans.

On eut dit que les orateurs avoient ſur ce point le champ libre. Rien n'étoit plus commun, que d'en voir deux jurer chacun de leur côté dans une même cauſe, l'un pour affirmer un fait, & l'autre pour le nier. D'où pourtant il s'enſuivoit de néceſſité abſoluë, que l'un des deux étoit parjure. Mais enfin il ſembloit que la coûtume autoriſât un tel abus. Démoſthéne un des plus grands orateurs

qu'il y ait eu, étoit auſſi un des plus grands jureurs qui fut jamais. Il atteſte les Dieux à chaque page ; tantôt c'eſt Jupiter, tantôt Apollon ; ſouvent Minerve Déeſſe tutelaire d'Athénes ; & plus ſouvent tous les immortels enſemble. Eſchine le plus redoutable de ſes rivaux, lui en fait des reproches éternels. Cet homme, dit-il quelque part, croit qu'à force de jurer il rendra vrai ce qui ne l'eſt pas. Et ailleurs, il ne prend jamais les Dieux à témoin avec plus d'aſſurance & de hardieſſe, que lorſqu'il ſçait que ce qu'il va dire eſt plus évidement faux. Si nous en croyons ce viſionnaire, dit-il en un autre endroit, il a pendant toute la nuit des colloques avec cette même Minerve, par laquelle il ne ceſſe de ſe parjurer pendant le jour. S'il prétend encore, dit-il ailleurs, faire des dupes par ſes ſermens ; il faut de deux choſes l'une : ou qu'il imagine des Dieux nouveaux, par leſquels il ne ſe ſoit point juſqu'ici parjuré : ou qu'il cherche de nouveaux auditeurs qui ne ſoient point accoûtumés à ſes parjures. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'Eſchine, qui fait très ſérieuſement à Démoſthéne un crime d'une pareille conduite, ne ceſſe lui-même, comme ſes ouvrages en font foi, de tomber dans le même défaut. Quintilien remarque trés judicieuſement, qu'il n'y a pas grande fineſſe à jurer de la ſorte ; & que de toutes les beautés qui ſe trouvent dans les écrits de ces deux excellens hommes, ce ſont-là ſans contredit celles qu'il eſt les plus aiſé d'imiter. Et c'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon, que leurs ſucceſſeurs paroiſſent s'être plus attachés à leur reſſembler par celles-là, que par toutes les autres : l'expérience leur ayant fait connoître, que dans un diſcours il eſt plus facile de payer de ſermens, que de payer de preuves.

In orat. contra Cteſiph.

Ibid.

Ibid.

On ne faiſoit pas plus d'attention aux ſermens que les poëtes répandoient dans leurs ouvrages. On étoit perſuadé qu'ils ne s'en ſervoient que pour remplir la meſure de leurs vers, ou pour diverſifier leur ſtile. La pluſpart n'en étoient nullement avares, & ſur tout les poëtes de Théatre. Les Tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, & d'Euripide en ſont pleines, & l'on ne trouve autre choſe dans les Comédies. Il ne faut qu'ouvrir celles de Plaute. Il ſemble que cet auteur ſe faſſe un plaiſir d'entaſſer ſermens ſur ſermens, tous plus bizarres & plus ridicules les uns que les autres. Il eſt vrai que ceux qui travaillérent depuis dans le même genre, furent un peu plus retenus :

retenus : mais ils ne laiſsèrent pas d'appeller la divinité à bien des choſes, où ſon intervention n'étoit pas fort néceſſaire. Et c'eſt peut-être à leur exemple, pour le remarquer en paſſant, que nos vieux poëtes aimoient tant à jurer. Il ne leur arrive que trop ſouvent, & ſans beaucoup de néceſſité, de placer dans leurs ouvrages le nom de Dieu & ceux des ſaints. Mais quoi-que ces noms ſemblent d'ordinaire n'y être mis que pour la rime, on ne peut diſconvenir pourtant qu'ils n'aient quelque choſe de naïf, & qu'ils ne produiſent un bon effet dans leur vieux ſtile. Jean de Meun, qui a continué le fameux Roman de la Roſe, jure par Saint Julien en un endroit :

Par Saint Julien,
Mariage eſt mauvais lien.

Il jure par Saint Denis en un autre :

Femmes prudes, par Saint Denis,
Autant en eſt, que de Phénis.

Octavien de Saint Gélais jure par le ſalut de ſon ame ; & cela, pour le ſujet du monde le plus frivole.

Bonnes gens, j'ai perdu ma dame ;
Qui la trouvera, par mon ame,
Combien qu'elle ſoit belle & bonne,
De très-grand cœur je la lui donne.

Le reſpect m'oblige de ſupprimer les endroits beaucoup trop fréquens, où le nom de Dieu même n'eſt pas épargné.

Mais entre tous les ſermens, il n'y en avoit point pour qui l'on parût avoir plus d'indulgence, que pour ceux des amans. On les regardoit plûtôt comme un badinage, que comme des engagemens ſérieux. Platon en rapporte une raiſon, qui peut-être paroîtra peu grave dans la bouche d'un ſi grand philoſophe. C'eſt, dit-il, que les amours ſont des enfans, & qu'on ne doit attendre de cet âge rien de ſuivi. Quoi-qu'il en ſoit, toutes ces proteſtations réciproques, que l'entêtement d'une paſſion a coutume de dicter, étoient regardées comme une eſpéce de langage à part, qui ne tiroit point à conſéquence. Juſques-là, que ces deux mots, *ſerment d'amant*, paſſèrent en proverbe, & ne ſignifièrent plus dans le langage ordinaire que

faux ſerment. Les femmes ne contribuèrent pas le moins à ce décri. Cependant on avoit tâché d'abord de donner cours à une opinion, qui eût été bien capable de les tenir dans le devoir, ſi une fois on avoit pu la bien établir. On voulut leur faire accroire, que s'il leur arrivoit de violer leurs ſermens, elles en ſeroient punies dans la choſe du monde qui leur étoit la plus précieuſe, je veux dire dans leur beauté: qu'à chaque parjure elles perdroient quelqu'un de leurs attraits; que même leurs plus legers menſonges ſeroient comme autant de petites taches qui terniroient l'éclat de leur teint; en un mot, que leur taille, leurs cheveux, leurs dens mêmes, & leurs ongles en ſeroient marqués. Théocrite dans la neuviéme Idylle, ponr dire, *ne vous parjurés plus*, ſe ſert de cette expreſſion, *ne vous faites plus venir de petites élevures au bout de la langue.* Vous êtes ſi beau, dit-il, dans la douziéme, *qu'en loüant vôtre beauté, je ne dois point craindre de porter ſur mon viſage des marques de menſonge.* Mais les hommes eurent beau prêcher cette morale, les femmes n'en furent point les dupes. Leur expérience les raſſura contre les vaines frayeurs qu'on vouloit leur donner. Elles ſçavoient au fond de leur cœur, que pour tromper ſouvent, elles n'en étoient pas moins belles. On rejetta donc cette opinion pour s'attacher à une ſeconde. On crut que les dieux s'entendoient avec elles, que Jupiter prenoit plaiſir à leurs parjures; que Vénus elle-même, que les nymphes, que le cruel dieu de l'amour n'en faiſoit que rire.

Hor. l. 2. Od. 8.

Ridet hoc, inquam, Venus ipſa, rident
Simplices Nymphæ, ferus & Cupido . . .

On alla plus loin: on leur débita, qu'elles gagnoient même à ſe parjurer. Il vous eſt avantageux de violer vos ſermens, dit Horace à Barine:

Ibid.

Expedit tibi cineres opertos fallere.

Si je voiois, ajoute-t-il, que vous en euſſiez été punie une ſeule fois, que vous en euſſiez, ou une dent moins blanche, ou un ongle moins luiſant, peut-être pourrois-je vous croire. Mais à peine vous êtes-vous parjurée, que vous en devenez plus brillante, & qu'on voit tous les cœurs de nôtre jeuneſſe Romaine voler à l'envi ſur vôtre paſſage.

Sed

Sed tu, ſimul obligaſti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulcrior multo, juvenumque prodis
Publica cura.

Ces principes trouvèrent moins d'obſtacles à s'établir dans l'eſprit des femmes : & la plûpart donnèrent lieu de croire par leur conduite, que c'étoit à cette dernière opinion qu'elles s'en tenoient.

Voilà, Meſſieurs, un abregé de l'hiſtoire des ſermens, tels qu'ils étoient en uſage parmi les anciens. Là, comme dans la plûpart des inſtitutions humaines, on peut remarquer un mélange ſurprenant, de ſageſſe & de folie ; de vérité & de menſonge : tout ce que la religion a de plus vénérable & de plus auguſte, confondu avec tout ce que la ſuperſtition a de plus vil & de plus mépriſable. Tableau fidéle de l'homme, qui ſe peint dans tous ſes ouvrages ; & qui n'eſt lui-même, à le bien prendre, qu'un compoſé monſtrueux, de lumières & de ténébres, de grandeur & de miſére.

DISSERTATION
SUR
LES BOUCLIERS VOTIFS.

Par M. l'Abbé Massieu.

DANS l'obligation où je me trouve de vous entretenir des boucliers votifs, je crois ne pouvoir mieux faire que de ſuivre le plan qu'on m'a tracé, & qui me paroît renfermer ce qu'on peut dire de plus raiſonable ſur cette matière. J'examinerai donc d'abord quand l'uſage des boucliers votifs a commencé. En ſecond lieu, quelle différence il y avoit entre les boucliers votifs, & ceux dont on ſe ſervoit dans les combats. Troiſiémement, les differens noms qu'on leur a donnés ; enſuite, à quelles perſonnes appartenoit le droit de

dreſſer de ces ſortes de monumens, & enfin dans quels endroits on avoit coûtume de les placer. Je ne m'écarterai de cet ordre, que le moins qu'il me ſera poſſible; ſeulement qu'on me permette de tâcher avant toutes choſes d'établir ce que c'étoit que les boucliers votifs; & d'en déterminer la véritable idée. Rien ne ſera plus propre à répandre de la clarté dans cette diſſertation; &, ce qui peut-être vaudra mieux encore, à la rendre courte. Je crois donc que par les boucliers votifs on doit entendre les boucliers que l'on conſacroit aux dieux, & que l'on ſuſpendoit dans les temples. Cette définition quoique très-ſimple, eſt pourtant propre & univerſelle. Elle convient aux ſeuls boucliers votifs, & leur convient à tous. Je dis à tous, car il y en avoit de plus d'une ſorte. Quelquefois un héros au retour d'une expédition militaire, où il avoit éprouvé la protection des dieux, leur conſacroit ſon bouclier en action des graces; quelquefois auſſi on leur conſacroit les boucliers qu'on avoit pris ſur l'ennemi. Mais il arrivoit ſouvent que dans le ſein même de la paix, & ſans nul rapport à la guerre, on conſacroit dans les temples des boucliers à la gloire des hommes illuſtres, pour éterniſer le ſouvenir de quelqu'une de leurs belles actions, ou de leurs vertus. Or toutes ces différentes ſortes de boucliers votifs ſont compriſes dans la définition générale que j'en ai donnée.

M. Spon en propoſe une autre, qui eſt plus particulière & plus préciſe. *Les boucliers votifs*, dit-il, *étoient de grands diſques de métal, ſur leſquels on repréſentoit les images, ou les actions des grands hommes, & que l'on ſuſpendoit dans les temples.* Mais ce ſçavant antiquaire ne les conſidéroit que par rapport aux médailles, & à la ſorte de travail dont il faiſoit ſon étude. Du reſte on ne peut diſconvenir que ſa définition ne ſoit reſſerrée dans des bornes trop étroites. Elle ne peut s'appliquer qu'à la troiſiéme ſorte de boucliers votifs dont nous venons de parler, & nullement aux deux autres. J'ai crû devoir les réünir toutes trois ſous une idée commune; d'autant plus que les deux premières, qui ſont les plus anciennes de beaucoup, ont vrai-ſemblablement amené la troiſiéme.

Mais pour me renfermer dans les queſtions qui m'ont été propoſées; la coûtume de conſacrer les boucliers nous vient des ſiécles les plus reculés. Il y a bien de l'apparence qu'elle commença preſque

preſque en même tems que les boucliers mêmes. Le principe qui porta les hommes à les inventer d'abord, les porta bien-tôt à les offrir, & à les ſuſpendre dans les temples. Ce fut le ſoin de leur ſûreté. Les vûes qu'ils avoient en conſacrant ces ſortes d'armes, c'étoit de rendre graces aux dieux qui avoient bien voulu y attacher la victoire ; & par cette reconnoiſſance des bienfaits qu'ils avoient reçûs, de ſe rendre dignes d'en obtenir de nouveaux.

L'auteur le plus ancien, où l'on trouve quelques traces de cet uſage, eſt Homére, qui peut-être n'eſt guères moins hiſtorien que poëte ; & qui dans ſes écrits reſpectés de tous les ſiécles, nous a laiſſé les monumens les plus curieux que nous aions des coûtumes & des mœurs de ces premiers tems.

Dans le VII. livre de l'Iliade, vers 82, Hector préſente le cartel aux Grecs, & défie au combat le plus brave d'entre eux, quel qu'il puiſſe être. *Si je ſuccombe*, dit-il, *qu'il porte mes armes ſur ſon vaiſſeau ; mais ſi je le tuë, je porterai les ſiennes à Troye, & je les ſuſpendrai dans le temple d'Apollon.*

Τεύχεα συλήσας, οἴσω ποτὶ Ἴλιον ἱρὴν,
Καὶ κρεμόω ποτὶ νηὸν Ἀπόλλωνος ἑκάτοιο.

Quoique dans cet endroit il ne ſoit point fait mention expreſſe du bouclier, on ne peut douter qu'il ne ſoit compris dans le mot d'armes en général ; d'autant plus qu'il étoit regardé comme la piéce la plus conſidérable de l'armure ; juſques-là qu'on lui donnoit la préférence ſur l'épée même. Il y avoit peine de mort contre le ſoldat qui abandonnoit ſon bouclier en combattant, il n'y en avoit point contre le ſoldat qui jettoit ſon épée. Cette différence que les anciens mettoient entre ces deux ſortes d'armes, étoit fondée ſur un ſentiment qui leur fait honneur, & qui eſt très-propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les armes deffenſives avant les offenſives, pour donner à entendre que, ſelon eux, des hommes pour vivre en ſociété & pour être utiles les uns aux autres peuvent bien ſe défendre, mais ne doivent jamais attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, Virgile nous marque expreſſément que la coûtume de conſacrer les boucliers étoit ordinaire parmi les Troyens, & qu'Enée l'apporta en Italie. Car il dit que ce héros paſſant par

Actium, ſuſpendit aux portes du temple d'Apollon le bouclier d'Abas, qu'il avoit tué autrefois dans un combat :

Ære cavo clypeum, magni geſtamen Abantis,
Poſtibus adverſis figo, & rem carmine ſigno ;
Æneas hæc de Danais victoribus arma.

C'étoit une tradition commune dans la Grece, que les vainqueurs de Troye rapportérent à leur retour les armes qu'ils avoient priſes ſur les vaincus, & qu'ils les ſuſpendirent dans divers temples. On prétend qu'elles s'y conſervèrent pendant pluſieurs ſiécles ; & que plus de cinq cens ans après on les y voyoit encore du tems de Pythagore. Tout le monde ſçait l'hiſtoire, ou la fable que l'antiquité nous a débitée à ce ſujet. On raconte que ce premier auteur de la philoſophie morale voulant établir ſon dogme de la Metempſycoſe, & prouver au doigt & à l'œil qu'il avoit été Euphorbe au ſiége de Troye, pria quelques incrédules qu'il ne pouvoit réduire, de ſe tranſporter dans le temple de Junon à Argos avec lui ; que là, leur montrant un bouclier ſuſpendu avec pluſieurs autres, il leur dit : voilà le bouclier dont je me ſervois lorſque j'étois Euphorbe ; & qu'en effet ce bouclier aiant été détaché, ou trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans. Horace nous a conſervé ce fait, dont j'ai peine à croire qu'il fût bien perſuadé,

Clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus.

Ovide le rapporte dans un plus grand détail encore.

Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram ; cui pectore quondam
Hæſit in adverſo gravis haſta minoris Atridæ.
Agnovi clypeum, lævæ geſtamina noſtræ,
Nuper Abantæis templo Junonis in Agris.

Mais les poëtes ne ſont pas les ſeuls qui nous ont tranſmis cette particularité curieuſe ; les hiſtoriens ſe ſont auſſi chargés de ce ſoin ; & Diogéne Laërce n'a pas manqué d'en embellir la vie de ce philoſophe. Que ſi ce fait ne conclut pas abſolument pour la Metempſycoſe, on ne peut diſconvenir qu'au moins il ne prouve invinciblement, que

l'uſage

l'uſage des Grecs étoit de ſuſpendre dans les temples les armes, & en particulier les boucliers des ennemis qu'ils avoient défaits. Les annales de cette nation en fourniſſent une infinité d'exemples, qu'il ſeroit trop long de rapporter. Un ſeul tiendra lieu de tout.

Eſchine dans ſa harangue contre Ctéſiphon, dit que les Athéniens battirent les Médes & les Thébains unis enſemble; qu'après la victoire ils conſacrèrent les boucliers qu'ils avoient pris ſur les uns & ſur les autres, & qu'ils mirent cette inſcription dans le temple: Ἀθηναῖοι περὶ Μηδῶν καὶ Θηβαίων. Les Athéniens ont pris ces armes ſur les Médes & ſur les Thébains.

Cette coûtume de conſacrer les boucliers, paſſa comme la plûpart des autres de la Grece en Italie. On ſçait que Numa Pompilius étant venu à bout de perſuader aux Romains qu'il étoit tombé du ciel un bouclier fatal, de la conſervation duquel dépendoit le ſalut de Rome; il en fit faire onze autres parfaitement ſemblables; & qu'aiant mêlé parmi ceux-là le bouclier miraculeux, il les dépoſa tous dans le Capitole; pour déconcerter par ce mêlange les deſſeins de quiconque entreprendroit d'enlever ce gage de la félicité publique. En pluſieurs occaſions éclatantes on porta dans le même temple les boucliers qu'on avoit pris ſur les ennemis de l'état. Ainſi lorſque Lucius Martius eût défait les Carthaginois, on y porta un bouclier d'argent peſant cent trente-huit livres qui ſe trouva dans le butin, & ſur lequel étoit repréſenté le fameux Aſdrubal de Barca, un des principaux chefs de cette guerre. Ainſi lorſque Titus Quintius eût vaincu Philippe, roi de Macédoine, & pere de Démétrius, on y porta dix boucliers d'argent, & un autre d'or maſſif, qu'on avoit auſſi trouvés parmi les dépouilles.

Mais pour venir aux boucliers votifs que l'on conſacroit à la gloire des hommes illuſtres, & qui ont plus de rapport aux exercices de la compagnie; il paroît que ce fut Appius Claudius, qui le premier en introduiſit l'uſage. Car étant conſul l'an de Rome 259, il en fit placer pluſieurs dans le temple de Bellone, ſur leſquels il avoit fait repréſenter les belles actions de ſes ancêtres. Marcus Emilius & Quintus Lutatius ſuivirent ſon exemple, & pendant l'année de leur conſulat conſacrèrent de ſemblables monumens aux grands hommes, dont ils tiroient leur origine. Une coûtume qui flattoit

la vanité, ne tarda guères à s'établir parmi les grands. Ces ſortes de monumens devinrent très-communs. On ne voyoit plus autre choſe, ſoit dans les temples publics, ou dans les chapelles particulières.

Le mal eſt qu'on en abuſa bien-tôt, & qu'on ne fit point ſcrupule d'en dreſſer également, & à ceux qui le méritoient, & à ceux qui ne le meritoient pas. On eût pourtant ſoin dans tous les tems de les ramener à leur première deſtination, & de les faire ſervir à honorer le mérite & la vertu. Tel fut ce beau bouclier que l'on conſacra en Eſpagne, pour tranſmettre aux ſiécles à venir l'action mémorable de continence & de juſtice qui, à la priſe de Carthage la neuve, fit plus d'honneur encore à Scipion l'Africain que ſes conquêtes. On lui avoit amené parmi les priſonniers de guerre, une jeune princeſſe d'une beauté ſurprenante. Ce grand homme, qui n'étoit que trop ſenſible à cette ſorte de mérite, aiant ſû qu'elle étoit promiſe en mariage à un jeune prince du pays, n'uſa des droits de la victoire, que pour reſpecter les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre; & que pour groſſir leur dot de la rançon que le pere & la mere lui avoient apportée. Les Eſpagnols touchés d'une vertu ſi Romaine & ſi pure, firent repréſenter ſur un bouclier cette action, que quelques hiſtoriens ont comparée à celle que fit Aléxandre, lorſque la femme & les filles de Darius furent tombées en ſon pouvoir. Scipion s'en retournant à Rome emporta ce bouclier, qui au paſſage du Rhoſne périt avec une partie du bagage. Il eſt demeuré dans ce fleuve juſques à l'an 1656, que quelques pêcheurs le trouvèrent. M. Mey de Lyon, qui avoit pour tous les précieux reſtes de l'antiquité cette curioſité louable qu'ont la plûpart des habitans de cette grande ville, ne négligea pas l'occaſion d'acquérir un ſi rare tréſor. Il eſt aujourd'hui dans le cabinet du roi. Ce monument eſt très-conſidérable par ſon ancienneté, par ſa matière, par ſa grandeur, & par la ſingularité du travail. Il a plus de dix-neuf cens ans; car la priſe de Carthage la neuve arriva l'an de Rome 543; c'eſt-à-dire, deux cens dix ans avant l'ére Chrêtienne. Il contient quarante-deux marcs d'argent fin, ce qui fait la valeur d'environ treize cens livres. Son diamétre eſt de 26 pouces pied de roi, & enfin le goût naïf & tout uni, qui regne dans le deſſein, dans les attitudes, & dans les

contours

contours des figures, fait connoître la manière ſimple de ce ſiécle, qui ne s'attachoit qu'aux beautés naturelles, & s'éloignoit de tous les ornémens trop recherchés.

Sous la domination des empereurs, ces monumens devinrent encore plus communs que ſous le gouvernement des conſuls. La flatterie, qui juſques alors avoit partagé ſes vûës, les réünit, & les tourna toutes du côté d'un ſeul. Le ſénat & le peuple qui en apparence étoient les dépoſitaires de l'autorité publique, diſtribuèrent ces marques d'honneur & de diſtinction, avec moins de retenuë & plus de baſſeſſe que n'avoient fait les particuliers. Ils les prodiguèrent indiſtinctement aux bons & aux mauvais princes.

On conſacra pluſieurs boucliers à Auguſte, & pour rendre ces conſécrations plus éclatantes & plus ſolemnelles, on en fit frapper des médailles, dont quelques-unes ſont venuës juſques à nous. Il y en a une qui eſt d'or. On voit au revers une colonne, vers le milieu de laquelle une victoire tient un bouclier ſuſpendu, ce qui marque qu'il fut conſacré à l'occaſion de quelque ſuccès militaire. Deux autres de ces médailles ſont d'argent. On voit ſur l'une un bouclier avec cette légende, *Signis receptis*; on conſacra ce bouclier à Auguſte, lorſqu'il eût obligé les Parthes de renvoyer à Rome les drapeaux qu'ils avoient pris ſur Craſſus & ſur Marc-Antoine. *Parthi quoque & Armeniani vindicanti facilè ceſſerunt: & ſigna militaria quæ Marco Craſſo, & Marco Antonio ademerant, repoſcenti reddiderunt.* Suet.

On ſçait la joye qu'eût cet empereur d'avoir réduit cette nation fiére & belliqueuſe à faire cette démarche. Il ne fut pas moins touché de cet événement qu'il l'auroit été d'une victoire. Juſques-là que dans la vûë d'en rendre la mémoire éternelle, il fit bâtir un temple à Mars Vengeur, où l'on ſuſpendit les drapeaux que les Parthes avoient renvoiés, & le bouclier dont il s'agit. L'autre médaille d'argent n'eſt chargée d'aucune figure: on y a ſeulement repréſenté un bouclier, au milieu duquel on lit ces paroles, *S. P. Q. R. Clypeum vovit.* Mais il n'eſt point marqué en quel tems, ni à quel ſujet ſe fit cette conſécration. Enfin la quatriéme médaille eſt de bronze: elle repréſente un bouclier entouré d'une couronne de

chêne avec ces mots, *Ob cives ſervatos.* Ce monument fut encore conſacré à la gloire d'Auguſte, au ſujet des conditions qu'il avoit impoſées aux Parthes. Car il exigea d'eux qu'ils renvoiaſſent non ſeulement les drapeaux qu'ils avoient pris, mais encore les priſonniers qu'ils avoient faits. Et ils les renvoiérent tous en effet; à la réſerve de quelques-uns qui s'étoient tués pour ne pas ſurvivre à leur défaite, & de quelques autres, qui ſe trouvant bien du lieu de leur captivité, prirent le parti de s'y établir. *Captivos omnes, paucis exceptis qui ſe ipſos pudore moti interemerant, aut in Parthiâ occultè remanſerant, remiſit.* C'eſt au ſujet de ces derniers, qu'Horace dans un tranſport de zele, & au fort d'un enthouſiaſme poëtique s'écrie : Dio.

Miles ne Craſſi, conjuge barbarâ
Turpis maritus vixit, & hoſtium
(Proh curia, inverſique mores!)
Conſenuit ſocerorum in armis!

Si Tibére ne reſſembla point à Auguſte par les vertus; il lui reſſembla du moins par les honneurs qui lui furent décernés. Le ſénat lui conſacra deux boucliers; l'un pour éterniſer le ſouvenir de ſa modération; & l'autre pour immortaliſer ſa clémence. Deux médailles de ce prince en font foi. On voit ſur chacune un bouclier, où l'une de ces vertus eſt repréſentée ſous la figure d'une jeune perſonne. L'embarras de ceux qui ſe chargent d'expliquer ces monumens antiques, eſt de trouver ces deux vertus dans Tibère, & de marquer au juſte ſur quel intervalle de ſa vie on peut les placer; mais Velleïus Paterculus nous apprend qu'il n'y eût jamais de modération pareille à celle de ce prince; parce qu'encore, dit cet hiſtorien, qu'il eût conſtamment mérité juſqu'à ſept fois les honneurs du triomphe, il ne voulut pourtant les recevoir que trois fois. *Quis non inter reliqua, quibus ſingularis moderatio Tiberii Cæſaris elucet atque eminet, hoc quoque miretur, quòd cum ſine ullâ dubitatione ſeptem triumphos meruerit, tribus contentus fuerit.*

Quant à ce qui regarde la clémence, Suétone nous aſſûre que ce prince crût en avoir fait un acte héroïque, parce qu'il n'avoit pas fait étrangler ſa belle fille Agrippine; qu'il ſouffrit qu'à cette occaſion

on lui décernât des remerciemens publics ; & que, pour perpétuer le ſouvenir d'une action ſi remplie d'humanité, on ſuſpendît un monument d'or dans le capitole. *Imputavit etiam quod non laqueo ſtrangulatam nurum Agrippinam in Gemonias abjecerit : proque tali clementiâ interponi decretum paſſus eſt, quo ſibi gratiæ agerentur & Capitolino Jovi donum ex auro ſacraretur.*

On ne doit pas s'étonner après cela, que l'on ait conſacré tant de boucliers à l'honneur des empereurs ſuivans. Je n'entreprendrai pas de faire un dénombrement exact de tous les princes à qui l'on en décerna. Je remarquerai ſeulement que l'on en conſacra un à Veſpaſien, comme il paroît par une de ſes médailles, où l'on voit un bouclier ſuſpendu à une colonne qui eſt placée entre deux lauriers. Domitien eût auſſi ſa part à cette ſorte d'honneur ; ainſi qu'il eſt aiſé de le conclurre d'un paſſage de Suétone. Le ſénat, dit cet auteur, eût tant de joye de la mort du tyran, qu'il fit abbattre ſes ſtatuës & arracher des temples ſes boucliers, *ut clypeos & imagines ejus coram detrahi, & ibidem ſolo affligi juberet.*

Enfin Antonin le Pieux fit conſacrer un bouclier magnifique à la gloire de ſon prédeceſſeur Hadrien.

Juſqu'ici j'ai tâché de faire voir quelle a été l'origine des boucliers votifs ; combien il y en avoit de différentes ſortes, & quel uſage on en fit dans la ſuite des tems. Je viens maintenant aux autres points qui me reſtent à éclaircir, & qui ne ſeront pas d'une diſcuſſion ſi longue. On demande quelle différence il y avoit entre les boucliers qu'on ſuſpendoit dans les temples, & ceux dont on ſe ſervoit dans les armées. Souvent il n'y en avoit point ; car lorſqu'un héros, par exemple, conſacroit le bouclier qui avoit été l'inſtrument de ſes victoires, ou ceux qu'il avoit pris ſur les vaincus ; il eſt clair que dans l'un & l'autre cas les boucliers votifs étoient la même choſe que les boucliers militaires. Mais les boucliers votifs, que l'on conſacroit à la gloire des grands hommes, différoient en pluſieurs points de ceux dont on ſe ſervoit dans les combats. Car en premier lieu, les boucliers militaires ſe faiſoient d'une matière moins conſidérable. La plûpart étoient de cuir. On ſçait que ce bouclier énorme dont ſe jouoit Ajax, & qui étoit grand comme une

tour,

tour, *Φέρων σάκος ἤϋτε πύργον*, étoit compoſé de ſept peaux de bœufs, ſans compter une huitiéme couche toute d'airain :

Ος οἱ ἐποίησεν σάκος αὐόλον, ἐπταβόειον
Ταύρων ζατρεφέων, ἐπὶ δ' ὄγδοον ἤλασε χαλκὸν

Ovide & la plûpart des autres Poëtes ont écrit la même choſe ſur la foi d'Homére,

Surgit ad hos clypei dominus ſeptemplicis Ajax.

Il y a des hiſtoriens qui aſſûrent que dans quelques villes aſſiégées, les habitans preſſés de la famine ont mangé les peaux de leur boucliers; afin, diſoient-ils, que ces armes leur ſerviſſent de nourriture, puiſqu'elles ne pouvoient leur ſervir de deffenſes. Auſſi les Grecs appelloient aſſez ſouvent les boucliers du ſimple nom de cuir, ou de peau, *βόεια, ῥινὸς, σκύτος*; mais les boucliers Votifs étoient d'une matiére plus précieuſe, & preſque toûjours d'or, ou d'argent. En ſecond lieu, les boucliers militaires étoient ordinairement tout unis. On y repréſentoit tout au plus quelques deviſes, ou quelque figure ſymbolique. Ainſi Ménélas portoit ſur ſon bouclier un dragon; Idoménée un coq, Meſſenius une aigle éployée, Alcibiade un Cupidon armé de la foudre; au lieu que ſur les boucliers Votifs on repréſentoit d'ordinaire le héros à qui on le conſacroit, ou quelqu'une de ſes actions, & toutes les perſonnes qui y avoient du rapport. Enfin les boucliers militaires étoient preſque toûjours ovales ou longs à pluſieurs angles, comme on le voit ſur les bas reliefs, & ſur les autres monumens antiques; mais les boucliers conſacrés étoient preſque toûjours ronds.

Quant aux noms que l'on donnoit aux boucliers Votifs, ils ſont en grand nombre. Quelquefois on les appelloit en général, *Clypei*, *Diſci*, *Cycli*, *Aſpides*; noms qui convenoient également aux boucliers que l'on portoit à la guerre: mais on les nommoit en particulier *Pinaces*, tableaux parce qu'on y repréſentoit les grands hommes, & leurs belles actions; *Stelopinakia*, tableaux attachés à des colonnes, parce que c'étoit aux colonnes des temples qu'on les ſuſpendoit le plus ſouvent; *Protomai*, buſtes, parce qu'on ſe contentoit quelquefois d'y graver le buſte du héros; *Stetharia*, mot qui revient au même,

même, & qui eſt dérivé du mot grec στῆθος, *pectus*, comme qui diroit portraits, où les héros étoient repréſentés juſqu'à la poitrine. Il y a des grammairiens qui raffinant peut-être un peu trop, prétendent qu'il y a cette différence entre *clypeus* & *clypeum*, que le premier de ces mots doit s'entendre de ces boucliers militaires, & le ſecond des boucliers Votifs. Mais Pline le Naturaliſte & quelques auteurs anciens traitent cette diſtinction de frivole. Il ſemble pourtant que Trebellius Pollio ait voulu ménager ceux qui tiennent pour cette opinion, lorſqu'il dit au ſujet d'un bouclier d'or qui fut conſacré à Claude le Gothique, *Illi clypeus aureus, ſive, ut grammatici loquuntur, clypeum aureum, ſenatûs totius judicio, in Romanâ Curiâ collocatum eſt.* . .

Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé de déterminer à qui appartenoit le droit d'élever de ces ſortes de monumens à la gloire des autres. Je n'ai pû rien trouver de poſitif ſur cet article. Je pencherois à croire qu'il étoit permis à tous les particuliers de conſacrer des boucliers dans leurs chapelles domeſtiques ; mais qu'il falloit que ceux qu'on ſuſpendoit dans les temples publics, fuſſent décernés par l'autorité publique. Je hazarde cette conjecture, ſans avoir de raiſon ſolide pour l'appuyer.

Pour ce qui eſt de l'endroit du temple, où l'on avoit coûtume de les placer, il y a bien de l'apparence qu'il en étoit de ces offrandes comme de toutes les autres. On les attachoit quelquefois aux murs :

. . . . *Me tabulâ ſacer*
Votivâ paries indicat uvida
Suſpendiſſe potenti
Veſtimenta maris deo.

Quelquefois on les ſuſpendoit à la voûte : comme il paroît par ces vers pompeux de Stace ;

His ego majorum pugnas, vultuſque tremendos
Magnanimûm effingam regum, figamque ſuperbis
Arma tholis.

Et

Et par ces autres qui ne ſont guéres moins magnifiques, & qui ne ſonnent pas moins bien à l'oreille,

Accipit omni
Exuvias Diana tholo, captivaque tela
Bellipotens.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on attachoit ſouvent les boucliers Votifs aux colonnes, ainſi qu'on le voit ſur pluſieurs médailles, & comme le nom de *ſtelopinakia* qu'on leur donnoit le démontre. Le paſſage de Virgile que j'ai déja cité, *poſtibus adverſis figo*, ſemble prouver que quelquefois auſſi on les ſuſpendoit aux portes du temple.

Voilà ce que j'ai pû découvrir ſur les boucliers Votifs. Les auteurs qui m'ont été d'un plus grand ſecours, ſont Saumaiſe dans ſes remarques ſur la vie de Claude le Gothique, Roſinus dans ſes Antiquités Romaines, M. Spon dans ſes Recherches curieuſes de l'Antiquité, *Zimmerman* dans ſon *Florilegium Philologico-Hiſtoricum* : *Antonius Auguſtinus* dans ſon Livre des familles Romaines.

Je finis en obſervant que quelques Antiquaires prétendent, qu' Homére à donné lieu à l'origine des boucliers Votifs. Que s'ils étendent cette propoſition à tous les boucliers Votifs en général, même à ceux que l'on conſacroit après les avoir pris à la guerre, leur opinion ne paroît pas ſoûtenable ; car Homére lui-même reconnoît que la coûtume de conſacrer ces ſortes de dépouilles étoit beaucoup plus ancienne que lui, puiſqu'il aſſûre que cela ſe pratiquoit par les héros qu'il chante, & qui vivoient plus de deux ſiécles avant le ſien.

Mais ſi ces ſçavans hommes ne veulent parler que des boucliers Votifs que l'on conſacroit à la gloire des grands hommes, on ne peut nier que leur ſentiment ne ſoit appuyé de quelque vraiſemblance. Car il eſt aſſez probable, que le bouclier qu'Homére conſacre dans ſon poëme à la gloire de ſon héros, a pû dans la ſuite faire naître à d'autres perſonnes la penſée de conſacrer dans les temples des boucliers à la gloire des hommes illuſtres, dont ils admiroient les grands qualités. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que quelques Auteurs s'obſtinent à vouloir abſolument trouver le premier modéle des boucliers Votifs dans le fameux bouclier d'Achille, dont Ovide nous donne une ſi grand idée, lorſqu'il l'appelle,

. . . *Clypeus*

. . . Clypeus vaſti cælatus imagine mundi,

Et qui ayant fait l'admiration des plus excellens critiques dans tous les ſiécles, a ſervi de matiére aux plaiſanteries de quelques critiques dans ces derniers tems.

DISSERTATION
SUR
L'EXPE'DITION D'ALEXANDRE CONTRE LES PERSES.

Par M. Secousse.

LA vie d'Alexandre eſt remplie d'évenemens merveilleux qui étonnent l'imagination, & qui ſemblent tenir du prodige. Ce Prince âgé de 22 ans attaque avec 36,000 hommes le roi de Perſe, dont les armées étoient innombrables, & entreprend la conquête d'un Empire qui s'étendoit depuis la mer Méditerranée juſqu'aux Indes. Toûjours accompagné de la victoire, il parcourt rapidement un grand nombre de provinces ; il défait deux fois Darius ; il le pourſuit dans les pais les plus reculés de l'Aſie ; & la mort même de ce prince ne peut l'arrêter. Vainqueur des Perſes, il pénétre dans les Indes ; il marche vers les extrêmités de la terre : mais touché des larmes de ſes ſoldats, dont les corps conſumés par la vieilleſſe & les fatigues ne pouvoient plus répondre à leur courage, il arrête lui-même le cours impétueux de ſes conquêtes, & fixe les bornes de ſes états au fleuve Indus, éloigné de ſa patrie de plus de 1000 lieuës. Enfin, lorſque la terre eſt en ſilence devant lui, & que Maître de près de la moitié du monde, il ſe prépare à conquérir le reſte, il meurt âgé de 33 ans, au milieu d'un vaſte empire, dont il a été le premier & le dernier Souverain.

6. d'Avril. 1723.

Et ſiluit terra in conſpectu ejus Mac. 1. c. 1. V. 3.

Lorſqu'Alexandre paſſa dans l'Aſie, il n'avoit pas encore formé ces projets immenſes auſquels il s'abandonna dans la ſuite: ſon unique but étoit d'attaquer le roi de Perſe; & cette entrepriſe même paroiſſoit être au-deſſus de ſes forces. Etoit-il vrai-ſemblable qu'avec une armée peu nombreuſe, & dans un âge où la prudence n'accompagne pas toûjours la valeur, ce Prince pût détruire cette formidable puiſſance, qui depuis long-tems faiſoit trembler la Gréce? Les hommes naturellement portés à blamer ce qu'ils ſe ſentent incapables de concevoir & d'executer, ont preſque généralement deſaprouvé cette expédition. L'évenement même, qui pour l'ordinaire regle leur jugement, n'a pu la juſtifier; & le ſuccès éclatant dont elle a été ſuivie, la fait regarder comme une heureuſe imprudence. Seneque a traité Alexandre de jeune inſenſé, *væſanus adoleſcens, cui pro virtute erat felix temeritas.* Les écrivains modernes ne lui ont pas été plus favorables: les vers de la Satyre 8. de M. Deſpreaux, qui renferment une vive critique de la conduite & du caractére d'Alexandre, ſont trop connus pour être rapporté ici: je me contenterai d'ajoûter au témoignage du Poëte celui de deux auteurs politiques. *Alexandre*, dit M. l'Abbé de St. Réal, *pour avoir oſé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables puiſſances de l'Aſie, eſt regardé comme le modelle des héros; & ce n'eſt qu'à ſon heureuſe témérité qu'il doit cet avantage.*

Seneca de benefic. lib. 1. c. 13. & lib. 6. cap. 6.

Deſpreaux Sat. 8. V. 99.

St. Real conſid. ſur Luculle t. 2. pag. 3.

M. de St. Euvremont và encore plus loin; & il prétend que *l'expédition d'Alexandre eſt quelque choſe de plus, que ſi aujourd'hui la republique de Génes, celle de Luques & de Raguſe entreprenoient la conquête de la France.*

St. Euvremont compar. d'Alex. & de Cæſ. t. 1. p. 165. edit. de Londres in 12.

Le ſuffrage des auteurs a entraîné celui du public; & ſuivant l'opinion preſque généralement reçûë, Alexandre eſt moins le nom d'héros, que celui de la témérité même.

M. Prideaux hiſt. des Juifs. 1. part. lib. 8. pag 477. edit de Holan.

On peut cependant oppoſer au préjugé commun une autorité bien reſpectable. M. Boſſuet Evêque de Meaux a ſoûtenu dans ſon diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, *que la Perſe attaquée par Alexandre, & par une armée telle qu'étoit la ſienne, ne pouvoit pas éviter de changer de Maître.*

P. 497. edit. in 4to.

Les bornes étroites que ce docte Prélat s'étoit preſcrites dans ſon ouvrage, ne lui ont pas permis d'entrer dans le détail des preuves

ſur leſquelles il appuyoit ſon ſentiment; je vais tâcher d'approfondir une matiére qu'il n'a fait qu'effleurer, de développer des raiſonnemens & des faits qu'il s'eſt contenté d'indiquer; & j'entreprends aujourd'hui de prouver que l'expédition d'Alexandre contre les Perſes étoit juſte, prudente, néceſſaire, fondée ſur les maximes les plus certaines de la politique, & que le ſuccès en étoit preſque infaillible.

Pour mettre cette vérité dans tout ſon jour, il eſt abſolument néceſſaire de connoître le caractére des Grecs, celui des Perſes, leurs forces, leurs intérêts, & leur politique. Je ſerai même obligé de perdre de vûë pour quelque tems l'entrepriſe d'Alexandre, pour faire un récit abbrégé des guerres que ces deux peuples ont ſoûtenuës l'un contre l'autre.

Je ne remonterai pas cependant juſqu'à la premiére expédition des Perſes contre la Gréce: il ſuffira de marquer qu'ils l'inondérent avec des troupes innombrables, & que cependant ils furent vaincus dans les batailles de Marathon, de Salamine, & de Platée.

Ces victoires furent l'origine de la haine implacable que les Perſes conçûrent contre les Grecs; haine qui ſubſiſta pendant 150 ans, & qui aprés pluſieurs guerres, entraîna enfin la ruine de leur empire.

Car les Grecs ayant chaſſé les Perſes de l'Europe, allérent les attaquer dans l'Aſie ſous la conduite des Athéniens, qui aprés pluſieurs victoires, les obligérent à faire un traité trés deſavantageux. Plut. vie de Cimon. pag. 486. edit. de Pariſ. in Fol.

Les Athéniens comblés de gloire par la concluſion de cette paix, devinrent les arbitres de la Gréce: leur puiſſance donna de l'ombrage aux Lacédémoniens, & la jalouſie de ce peuple contre Athénes fut la cauſe ſecréte, mais véritable de la guerre du Péloponéſe. Thucid. lib. 1. p. 17. ed. Franc.

Pendant les 10 premiéres années de cette guerre, les avantages & les diſgraces ayant été preſque également partagées entre ces deux peuples, ils conclurent une tréve de 50 ans. Thucid. lib. 5. pag. 356.

Mais les Athéniens ayant épuiſé toutes les forces de leur république dans l'entrepriſe imprudente qu'ils formérent contre la Sicile, les Lacédémoniens crurent qu'ils ne ſeroient pas en état de leur réſiſter, & les attaquérent avec vigueur: les Athéniens ne perdirent point courage; jamais, ſelon Thucidide, ils ne firent paroître tant Id. lib. 8. pag. 623.

de prudence, & tant de ſageſſe; & leurs ennemis auroient eû la honte d'avoir rompu la tréve infructueuſement, ſi les Perſes ne s'étoient pas joints à eux.

Il eſt néceſſaire d'interrompre ici le récit des faits, pour marquer les raiſons qui engagérent les Perſes à donner du ſecours aux Lacédémoniens contre Athénes.

Les Perſes ne pouvoient oublier le malheureux ſuccès des entrepriſes qu'ils avoient faites contre les Grecs.

L'impuiſſance dans laquelle ils ſe trouvoient de ſe venger par leurs propres forces, augmentoit encore leur honte & leur déſeſpoir: la conquête de la Gréce leur paroiſſoit impoſſible, mais ils craignoient que les Grecs n'entrepriſent celle de l'Aſie. Egalement occupés de leur crainte, & du déſir de la vengeance, ils conçûrent le deſſein de détruire les Grecs par les Grecs même; ils formérent leur plan ſur la connoiſſance qu'ils avoient de leur caractére. Ces peuples étoient vifs, inconſtans, inquiets, jaloux & ſoupçonneux; & le prétexte le plus leger ſuffiſoit pour leur faire prendre les armes les uns contre les autres: une défiance perpétuelle regnoit entre les différens états, mais principalement entre Athénes & Lacédémone. Ces deux villes le plus conſidérables de la Gréce, rivales l'une de l'autre, & ſe diſputant toûjours le commandement, étoient encore plus diviſées par l'incompatabilité du caractére de leurs citoyens, que par la contrarieté de leurs intérêts.

Les Grecs trop occupés de leurs diſſenſions particuliéres ne faiſoient pas aſſez d'attention à l'avantage qu'en retiroit leur ennemi commun: les rois de Perſe employoient toute ſorte de moyens pour entretenir la jalouſie que les Grecs avoient les uns contre les autres, pour fomenter leurs diviſions, pour exciter entr'eux des guerres domeſtiques: ils les affoibliſſoient ainſi les uns par les autres, en attendant le moment favorable où ils pourroient les accabler tous enſemble. Mais leur but principal étoit d'empêcher qu'une des républiques de la Gréce n'augmentât tellement ſa puiſſance, qu'elle ſe trouvât en état de ſubjuger toutes les autres, & de réünir les forces de ces différens peuples pour le faire paſſer dans l'Aſie. Dans cette vûë ils offroient toûjours leurs ſecours aux villes qui étoient dans l'oppreſſion.

Leurs

Leurs forces, quoique peu conſidérables, ſe trouvant jointes à celles des Grecs, rendoient toûjours victorieux le parti qu'ils favoriſoient. C'étoit un poids léger à la vérité, mais qui ajoûté tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, tenoit toûjours la balance dans un parfait équilibre.

Demoſth. harang. ſur la lettre de Philippe, p. 118. Francof. 1604. Iſocr. in Paneg. p. 69. edit. 1593. in Fol.

Les Grecs n'ignoroient pas les vûës ſecrétes des Rois de Perſe, auſſi ſe croyoient-ils diſpenſés d'avoir de la réconnoiſſance pour les ſecours qu'ils en recevoient. L'alliance qu'ils contractoient avec eux ne duroit qu'autant que la néceſſité qui l'avoit fait naître: leur haine n'étoit que ſuſpenduë, & ils lui rendoient un libre cours quand ils n'avoient plus rien à craindre; ſouvent même ils employoient contre le roi de Perſe la puiſſance dont ils étoient uniquement redevables à ſa protection.

Telles étoient les maximes de la politique des Grecs & des Perſes vers la fin de la guerre du Péloponéſe. Je ne puis me diſpenſer d'expliquer comment les uns & les autres les mirent en uſage, & l'effet qu'elles produiſirent: ce détail eſt abſolument néceſſaire.

Les armées des Athéniens avoient été pendant long-tems la terreur des Perſes: ceux-ci crurent donc qu'il étoit de leur intérêt de ſe déclarer pour les Lacédémoniens contre Athénes. Ils vouloient affoiblir les forces de cette république, mais non pas la détruire: Lacédémone alors ſeroit devenuë trop puiſſante; c'eſt pourquoi Tiſſapherne Satrape de l'Aſie Mineure promettoit de grands ſecours aux Lacédémoniens, & ne leur en donnoit que de très médiocres. Ils s'addreſſérent enſuite à Cyrus frere d'Artaxerxès Mnemon roi de Perſe. Ce jeune Prince moins politique que Tiſſapherne, & qui d'ailleurs avoit ſes vûës particuliéres, leur accorda l'argent, les troupes & les vaiſſeaux qu'ils lui demandérent: avec ce ſecours les Lacédémoniens deffirent la flotte des Athéniens ſous la conduite de Lyſandre, qui après cette victoire ſe joignit aux deux rois de Lacédémone, & aſſiégea la ville d'Athénes; elle fut obligée de ſe rendre, & de ſe ſoûmettre aux conditions qu'on lui impoſa, & ſes murs furent détruits.

Thucid. lib. 8. pp. 568. 584.

Plut. vie de Lyſand. p. 435.

Xenophon hiſt. Grecq. l. 2. p. 460. edit. de Par. 1625. in Fol.

Athénes par ſa diſgrace étoit devenuë digne de la protection des Perſes; mais bien loin d'être en état de lui donner du ſecours, ils imploroient

imploroient celui des Grecs contre ces mêmes Lacédémoniens qu'ils venoient de rendre victorieux.

Id. l. 3. p. 496. Tiſſapherne avoit attaqué les villes Grecques d'Aſie : elles demandérent du ſecours aux Lacédémoniens, qui leur envoyérent des troupes commandées par Agéſilaus.

Plut. vie d'Ageſ. p. 60. Cornel. Nep. id. p. 203. Lugd. Bat. 1658. 8. Xenophon eloge d'Ageſ. p. 657. Ce roi de Lacédémone a été un des plus grands hommes que la Gréce ait porté. Arrivé dans l'Aſie, il ne borna pas ſes vûës à deffendre quelques villes Grecques, il conçût le deſſein d'aller attaquer le roi de Perſe juſque dans la capitale de ſes états, & de détruire entiérement cet Empire.

Plat. vie d'Artax. p. 1021. Artaxerxès trembla pour ſon throne ; & ne ſe croyant pas en état de réſiſter aux armes d'Agéſilaus, il eût recours à ſa politique ordinaire : il réveilla la jalouſie des Grecs, il répandit avec profuſion l'or & l'argent dans toutes les villes ; & par les intrigues de ceux qu'il corrompit, il les ſouleva toutes contre Lacédémone, qui fut obligée de rappeller Agéſilaus.

Iſocrates. Ce Prince moins occupé de la gloire qu'il alloit acquérir, que du déſir de venger les Grecs, marchoit en vainqueur vers Babylone. Déja il étoit maître de l'Aſie Mineure juſqu'au fleuve Halys, perſonne n'oſoit lui réſiſter ; & peut-être alloit-il prévenir Alexandre, lorſqu'il reçut l'ordre de revenir en Gréce, il partit ſur le champ, & ſauva Lacédémone par ſa préſence.

Polybe lib. 3. p. 163. edit. 1609. Xenophon hiſt. Grecque, liv. 4. p. 518. Id. p. 536. Diod. Sicul. lib. 14. p. 302. edit. 1604. Juſtin. l. 6. c. 6. Sa retraite fit ceſſer la terreur des Perſes ; ils joignirent leur flotte à celle d'Athénes, & en donnérent le commandement à Conon Athénien, qui deffit celles des Lacédémoniens. Cette deffaite leur fit perdre l'empire de la Mer, & rendit la liberté à Athénes & à toute la Gréce : car Conon conduiſit ſa flotte victorieuſe à Athénes, & en rêtablit les murailles avec l'argent que lui fournirent les Perſes.

Juſques ici nous avons vû les rois de Perſe attentifs à ſuſciter des guerres continuelles dans la Gréce, mais dans la ſuite Artaxerxès travailla à y rêtablir la paix.

Xenophon hiſt. Grecq. l. 5. p. 549. Diod. Sic. l. L'Egypte s'étoit révoltée contre lui : ſes armées étoient trop foibles pour faire rentrer les rebelles dans le devoir : il voulut les fortifier par des troupes auxiliaires tirées de la Gréce. Pour en obtenir ce ſecours, il falloit qu'elle joüit d'une paix durable : il fit propoſer à tous les Grecs les conditions d'une paix générale, & il ménaça

naça de déclarer la guerre à ceux qui ne voudroient pas les accepter : les Grecs redoutant ſa colére ſe ſoûmirent à ces conditions. Polybe inſinuë que les Lacédémoniens corrompus par l'argent des Perſes trahirent dans cette occaſion les intérêts de la Gréce ; & c'eſt ainſi qu'une puiſſance étrangére profitant de la diviſion & de l'avarice des Grecs, régloit leur deſtinée, & leur impoſoit des loix.

15. pp. 319. 353. Juſt. lib. 6. c. 6. Polybe lib. 6. p. 492.

Quinze ans après la concluſion de cette paix, Philippe pere d'Alexandre monta ſur le throne de la Macédoine : il employa preſque tout le tems de ſon regne à ſe rendre maître de la Gréce ; & dès qu'il en eût fait la conquête, il ſe prépara à porter la guerre dans l'Aſie.

Diod. Sicul. lib. 16. p. 477.

Les rois de Perſe n'avoient pas été en état de s'oppoſer à ſes progrés, & d'employer contre lui la même politique dont ils s'étoient ſervi ſi utilement contre Athénes & Lacédémone : ils avoient toûjours été occupés à réprimer la révolte de leurs ſujets. En vain les Athéniens leur avoient demandé du ſecours contre Philippe, comme ce Prince le leur reproche dans une lettre qu'il leur écrivit, & qui a paſſé juſqu'à nous : en vain leur en promettoient-ils ; en vain Démoſthéne, pour ranimer leur courage, les aſſûroit-il que le roi de Perſe leur fourniroit les troupes & l'argent qui leur ſeroient néceſſaires, les efforts de ce Prince ſe terminérent à faire lever à Philippe le ſiége de la ville de Périnthe. Diodore de Sicile nous apprend à la vérité, que Darius ſe préparoit à déclarer la guerre à Philippe ; mais lorſqu'il apprit ſa mort, il crut n'avoir plus rien à craindre, & il licentia ſes troupes.

Lettre de Philip. aux Athéniens dans Démoſth. p. 114. Démoſth. philip. lib. 3. p. 100. Id harang. ſur la lettre de Phil. p. 118. Diod. Sicul. lib. 16. p. 467. Id. l. 17. p. 491.

Alexandre ſuccéda à ſon pere à l'âge de 20 ans : il fut d'abord occupé à punir les Grecs & quelques barbares, qui mépriſant ſa jeuneſſe, avoient cru l'occaſion favorable pour recouvrer leur liberté ; & il paſſa enſuite dans l'Aſie.

Arrian. vie d'Alexandre, p. 6. juſqu'à la p. 23. Lug. Bat. 1704.

Alexandre en quittant l'Europe avoit plus à craindre des peuples dont il s'éloignoit, que de ceux qu'il alloit chercher : il y laiſſoit des barbares irrités de leur deffaite, & des Grecs ſoûmis en apparence, mais toûjours amoureux de leur liberté. Il prit de juſtes meſures pour ne pas perdre l'empire qu'il avoit dans l'Europe, pendant qu'il ſeroit occupé à faire la conquête de celui de l'Aſie. Juſtin nous apprend qu'il emmena avec lui les rois barbares qui auroient été en

Juſtin. lib. 11. cap. 15.

état

Arr. l. 1. p. 23. Quint. Curt. lib. 6. p. 345. Traj. 1693. Diod. Sicul. lib. 17. p. 537.

état de remuer pendant ſon abſence. Il laiſſa à Antipater le plus habile des Miniſtres de Philippe, le ſoin des affaires de la Gréce, & des troupes conſidérables, avec leſquelles ce Général deffit les Lacédémoniens, la quatriéme année de l'expédition d'Alexandre.

D'ailleurs l'armée de ce Prince étoit compoſée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Gréce, qu'il laiſſa preſque ſans force, & comme épuiſées; c'eſt ainſi qu'il employoit utilement pour ſa gloire le courage de ceux qui en étoient les plus jaloux; & les mêmes ſoldats qui lui éléverent un throne dans l'Aſie, auroient peut-être renverſé celui de la Macédoine, s'ils fuſſent reſtés dans la Gréce.

Le détail que je viens de faire des événemens arrivés dans la Gréce, pendant les 80 années qui ont précédé l'expédition d'Alexandre, ſuffit ſeul pour prouver combien elle étoit juſte & néceſſaire.

Iſocr. in Paneg. pp. 77. 79.

Les Grecs n'avoint-ils pas de juſtes raiſons de faire la guerre à des peuples qui autrefois avoient voulu envahir la Gréce, qui conſervoient contre elle une haine implacable, & un déſir inſatiable de vengeance; & qui toûjours ſoigneux d'y entretenir la diſcorde, & d'y nourir la diviſion, avoient pour but de la ruiner par ſes propres forces? Le repos de la Gréce dépendoit de la deſtruction de l'Empire des Perſes; & il étoit aiſé de voir que tant qu'il ſubſiſteroit, elle ne pouvoit eſpérer de tranquillité, & que la paix en ſeroit toûjours bannie.

On ne peut donc douter que les Grecs n'euſſent un intérêt ſenſible d'abattre la puiſſance des Perſes: mais leurs forces répondoient-elles à la grandeur de cette entrepriſe, & pouvoient-ils ſe flatter d'y réüſſir? il eſt facile de prouver qu'à en juger par les régles ordinaires de la prudence, le ſuccès de cette expédition étoit preſque certain.

Les Perſes ne manquoient pas de courage, & leurs vaſtes états fourniſſoient des troupes innombrables; mais ils n'avoient aucune connoiſſance de l'art militaire, & l'on peut dire que les ſoldats qu'ils raſſembloient ne formoient pas une armée. En effet eſt-ce une armée que l'aſſemblage confus d'une multitude infinie d'hommes ſans experience, ramaſſés à la hâte, & ſans choix, qui ne s'entendent

pas

pas les uns les autres, & qui par conſéquent ne peuvent agir de concert? La diſcipline, que l'on peut regarder comme l'ame d'une armée, puiſqu'elle en régle tous les mouvemens, pouvoit-elle s'obſerver dans cette foule immenſe, qui s'embarraſſoit elle-même, & qui étoit augmentée par des troupes nombreuſes d'eſclaves & de femmes, que les Perſes traînoient après eux, & par tout l'attirail de la magnificence & du luxe?

D'ailleurs les Perſes accoûtumés à vivre dans l'abondance & dans les délices, ne pouvoient ſupporter pendant long-tems les fatigues de la guerre. Alexandre n'avoit à leur oppoſer qu'une armée de 36,000 hommes; mais cette armée étoit compoſée de vieilles troupes, qui faiſoient la guerre depuis plus de 20 ans: les Chefs étoient habiles & expérimentés, les ſoldats obeiſſans, bien diſciplinés, accoûtumés à la peine, endurcis au travail, & marchant preſque ſans baggage. L'armée d'Alexandre reſſembloit à ces corps petits, mais bien formés, qui ſont agiles, ſouples, adroits, mais en même tems robuſtes, nerveux & pleins de vigueur: l'on pouvoit au contraire comparer l'armée de Darius à un corps giganteſque, mais mal proportionné, qui eſt ſans force, & comme accablé ſous le poids de ſa maſſe, qui ne peut ſe mouvoir, & qui ſe ſoûtient à peine. Quint. Curt. lib. 3. cap. 2.

La puiſſance des Perſes n'étoit donc qu'un vain appareil, qu'il étoit aiſé de vaincre dès qu'on oſoit la mépriſer; & il étoit facile de juger que la diſcipline l'emporteroit ſur la multitude, l'ordre ſur la confuſion, & la valeur guidée par l'expérience ſur un courage impétueux, mais mal conduit.

Les Perſes connoiſſoient tous les avantages que les Grecs avoient ſur eux: avant que de combattre, ils étoient déja preſque vaincus par la terreur que leur inſpiroit le courage de ces peuples: ils l'avoient éprouvé, & dans la Gréce, & au mileu même de leur empire. Dix milles Grecs qui avoient ſuivi le jeune Cyrus juſqu'à Babylon, quoiqu'ils ſe trouvaſſent ſans Chefs, ſans vivres & ſans guides, refuſérent de ſe rendre aux Perſes, conçurent & executérent le hardi deſſein de traverſer l'Aſie Mineure à la vûë d'une armée nombreuſe, qui n'oſa les attaquer. Ils ſentirent dans leur route la rigueur du froid le plus violent, & toutes les horreurs de la faim: ils deffirent les peuples les plus belliqueux de l'Aſie, & que les

Perſes n'avoient jamais pû dompter ; ils franchirent des montagnes eſcarpées & couvertes de neiges : ils traverſèrent à la nage des fleuves larges & rapides, qui étoient bordés par des troupes innombrables des barbares : & après une marche de près de 600 lieues, ils revinrent dans leur partie, victorieux de tous les périls que l'on peut eſſuyer dans la guerre.

Xenophon retraite des 10000. pag. 427.

Les Perſes ſentoient leur foibleſſe ; ils reconnoiſſoient que du ſein de la moleſſe dans laquelle ils vivoient, il ne pouvoit ſortir ni d'habiles généraux, ni de braves ſoldats. Nous avons vû que quand ils avoient quelque guerre difficile à ſoûtenir ; ils tiroient de la Gréce des troupes mercenaires, qui faiſoient toute la force de leurs armées : ſouvent même ils en donnoient le commandement à des Grecs, & quand Alexandre paſſa dans l'Aſie, Memnon Rhodien, & par conſéquent Grec, fut le ſeul général que Darius pût lui oppoſer.

Iſocr. in paneg. p. 72. Id. in orat. ad Philip. p. 107. Arrian. lib. 1. pag. 29.

Arrian remarque, que les Grecs mercenaires ſoûtinrent ſeuls pendant quelque tems le combat à la bataille d'Iſſus, & qu'à celle d'Arbelles, on les oppoſa à la phalange des Macédoniens, comme les ſeuls qui puſſent lui réſiſter.

Id. lib. 2. p. 77.

Id. lib. 3. p. 170.

Les Grecs de leur côté n'ignoroient pas que leur ſeule diviſion les rendoit inférieurs à un ennemi trop foible pour leur réſiſter quand ils ſeroient unis : ils étoient même perſuadés que la conquête de l'Aſie n'étoit pas impoſſible. Iſocrate la ſixiéme année de la guerre de Chypre, & par conſéquent plus de 50 ans avant l'expédition d'Alexandre, avoit emploié la ſeconde partie de ſon célébre panégyrique à prouver que la guerre contre les Perſes étoit juſte, néceſſaire, & facile.

Iſocr. in Panég. pag. 69. Diod. Sic. lib. 14. pp. 310, 328.

Le même orateur près de 50 ans après, adreſſa un diſcours à Philippe, pour l'engager à déclarer la guerre aux Perſes ; & le Grec anonime qui en a fait l'argument, nous apprend que ce fut la lecture de cette piéce qui détermina Alexandre à paſſer dans l'Aſie.

Arg. orat. Iſocr. ad Philip. p. 81.

La terreur des Perſes & la confiance des Grecs étoient de ſûrs garans du ſuccès de l'expédition d'Alexandre.

D'ailleurs ce prince devoit-il craindre de s'égarer, en ſuivant l'exemple de deux plus grands hommes qui euſſent juſqu'alors paru dans la Gréce ? Nous avons vû qu'Agéſilaus & Philippe avoient

tous

tous deux conçû le deſſein qu'il executa : Agéſilaus même avoit oſé attaquer les Perſes avec les ſeules forces de Lacédémone ; & depuis ſon regne les affaires générales de l'Aſie & de l'Europe avoient bien changé de face. Quand il porta la guerre dans l'Aſie, la Gréce étoit déchirée par des diſſenſions domeſtiques : l'empire des Perſes au contraire étoit dans ſa plus grande ſplendeur, & les nations qui lui étoient ſoûmiſes portoient, ſans oſer ſe plaindre, le joug de ſa domination. Mais Alexandre commandoit à toutes les forces de la Gréce réünie, & elles étoient augmentées par les troupes des Macédoniens, qui, avant le regne de Philippe, n'étoient pas comptés entre les Grecs : l'empire des Perſes, au contraire, étoit alors accablé ſous le poids de ſa propre grandeur.

La révolte de l'Egypte avoit été ſuivie de celle des rois de Phénicie & de Chypre, & de celle de pluſieurs ſatrapes : ces rébellions marquoient la foibleſſe du gouvernement, & étoient des préſages certains de ſa chûte prochaine. Le roi de Perſe faiſoit de vains efforts contre les rebelles : Evagoras, qui étoit roi d'une ſeule ville de l'iſle de Chipre, réſiſta à toutes ſes forces, & obtint, après ſix ans de guerre, une paix très avantageuſe.

Cornel. Nepos in Datame, p. 167.

Diod. Sicul. lib. 14. pp. 310, 334.

Mais Alexandre, à l'âge de 22 ans, étoit-il en état de ſoûtenir tout le poids d'une ſi vaſte entrepriſe ? Dans les ames héroïques, les vertus préviennent les années. L'on a vû de nos jours un héros, peut-être plus grand, mais moins heureux qu'Alexandre, faire trembler, à l'âge de 18 ans, toutes les puiſſances du Nord, conjurées contre lui.

Toutes les qualités qui font les grands hommes, avoiént parû dans Alexandre dès ſa plus tendre jeuneſſe ; & ſans parler des victoires qu'il remporta dans les deux premières années de ſon regne, ſur les Grecs & ſur les barbares, ce fut lui qui contribua le plus au gain de la bataille de Chéronée, quoiqu'il n'eût que 17 ans : de plus il avoit ſous lui d'excellens officiers formés par Philippe, dont chacun en particulier auroit pû faire la conquête de l'Aſie ; & ſes lieutenants obſcurcis pendant ſa vie par l'éclat de ſa gloire, devinrent tous de puiſſans rois après ſa mort.

Id. lib. 16. pag. 476.

Il n'étoit donc pas difficile de prévoir qu'Alexandre vaincroit les Perſes, & pourroit leur enlever quelques provinces. Tout autre

que lui ſe ſeroit contenté de ces avantages, & ſe ſeroit borné à faire la conquête de l'Aſie Mineure : jamais il n'auroit oſé paſſer l'Euphrate & le Tigre, ni pourſuivre Darius juſque dans le fond de la Bactriane. Mais Alexandre conçût qu'il lui ſeroit plus facile de détruire l'empire des Perſes que de l'affoiblir, & de le conquérir tout entier que d'en démembrer une partie : il jugea que la fortune de cet empire dépendoit d'une ſeule tête, que Darius mort ou priſonnier, il reſtoit maître de tous ſes états ; mais que tant que ce prince ſeroit libre ou même vivant, il ne pouvoit s'aſſûrer la poſſeſſion des provinces qu'il avoit conquiſes, ou qui lui auroient été cédées. En effet, ſi Alexandre eût ſuivi le conſeil de Parménion, ou pour me ſervir de ſes propres termes, s'il eût été Parménion, & qu'il eût accepté l'offre que lui faiſoit Darius de lui céder tout le pays ſitué entre l'Euphrate & la mer Méditerranée, il n'eût pû ſe maintenir dans ces provinces ni par la force, ni par la douceur. Les Perſes étoient élevés dans les ſentimens d'une profonde vénération pour leurs rois : la diſgrace de Darius n'avoit point diminué l'attachement qu'ils avoient pour lui : ils regardoient Alexandre comme un uſurpateur, & ils devoient être oûjours diſpoſés à ſe révolter contre lui, en faveur de leur prince naturel. Alexandre n'avoit que très peu de troupes : s'il les diviſoit, elles devenoient trop foibles pour contenir dans l'obéïſſance tant de peuples différens : ſi elles reſtoient réünies dans un corps d'armée, elles ne pouvoient garder qu'une très petite étenduë de pays, & le reſte étoit ouvert aux irruptions de Darius. Ce prince étoit en état de raſſembler derrière l'Euphrates toutes les forces de l'Orient, de ſe jetter ſur les provinces les plus éloignées de l'armée d'Alexandre, & de les recouvrer avec le ſecours de ſes anciens ſujets auſſi facilement qu'il les avoit perduës.

Arrian. lib. 2. pag. 101.

Il n'y avoit donc que la mort de Darius, qui pût aſſûrer les conquêtes d'Alexandre ; c'eſt pourquoi ce prince chercha toûjours les occaſions de le combattre, & réſolut de le pourſuivre dans tous les endroits où il ſe retireroit. Après l'avoir défait à Iſſus dans la Cilicie, il paſſa l'Euphrate & le Tigre, & le vainquit une ſeconde fois à Arbelles : Darius ſe retira dans la Bactriane, province ſituée au de-là de la mer Caſpienne, & Alexandre l'y pourſuivit juſqu'au mo-

ment

ment où il apprit ſa mort. Un ſoldat trouva ce prince infortuné couvert de bleſſures, baigné dans ſon ſang, & réduit à ſupplier ſon ennemi de le venger de ſes perfides ſujets : en mourant il pria les dieux de rendre Alexandre vainqueur du monde entier ; & par-là il le déclara en quelque ſorte ſon ſucceſſeur. Juſtin. lib. 12. cap. 15.

Beſſus, qui avoit tué Darius, avoit pris le titre de roi ; & ce nom ſeul ſuffiſoit pour lui attacher les Perſes. Alexandre fut obligé de l'aller chercher dans la Sogdiane, où il avoit aſſemblé une armée, & où ce traitre lui fut livré ; & c'eſt ainſi qu'il pénétra juſque ſur les bords du fleuve Indus, voiſin de la Sogdiane, & éloigné de la Macédoine de plus de 1000 lieuës, ſans qu'on puiſſe lui reprocher d'avoir fait juſque là un ſeul pas qui ne fut guidé par la prudence, & qui ne fut abſolument néceſſaire pour l'exécution de ſon deſſein. Arrian. lib. 3. pag. 146.

La mort de Darius produiſit les effets qu'Alexandre en avoit attendu : n'aiant plus de rival qui put lui diſputer l'empire des Perſes, & lui enlever l'amour des peuples, ils eurent pour lui le même attachement, & la même fidélité qu'ils avoient eu pour leur prince naturel. Les Perſes accoûtumés à rendre des honneurs preſque divins à des rois livrés entiérement aux plaiſirs, & qui deſhonoroient la nature humaine par leur molleſſe, pouvoient-ils refuſer les mêmes hommages à un roi vainqueur, dont les exploits ſembloient ſurpaſſer les forces ordinaires des hommes, & qu'un oracle avoit déclaré fils de Jupiter ? Alexandre ſe fit adorer comme un dieu par les peuples qu'il avoit vaincus : mais il s'en fit aimer comme un pere ; & Juſtin nous apprend qu'il fut plus regretté par les Perſes que par les Grecs. Juſtin. lib. 13. cap. 1.

On ne peut donc pas douter que la guerre qu'Alexandre fit aux Perſes, ne fut juſte & facile ; mais peut-être pourroit-on ſe tromper, ſi on vouloit en conclurre que l'intérêt des Grecs fut le véritable motif qui détermina ce prince à l'entreprendre. Son expédition étoit prudente en elle-même, mais peut-être l'eût-il entrepriſe, quand même elle eût été téméraire.

Alexandre étoit ambitieux, & il fut toûjours dévoré d'un déſir inſatiable de gloire. Après la mort de Darius, & celle de Beſſus, ſon projet étoit accompli, l'empire de preſque toute l'Aſie lui étoit aſſûré, il pouvoit joüir tranquillement de ſa gloire : mais ſon génie

ardent

ardent & impétueux ne pût ſe contenir dans des bornes ſi étroites, il ne pouvoit trouver de repos au dedans de lui-même, qu'en troublant celui de toute la terre. Maître de près de la moitié du monde, il s'y trouvoit trop ſerré, il y étouffoit ſuivant l'expreſſion de Juvénal :

Æſtuat infelix anguſto limite mundi.

Juven. Sat. 10. v. 168.

Pour donner à ſon courage un eſpace plus vaſte, où il pût, pour ainſi dire, reſpirer plus librement, il paſſa le fleuve Indus pour attaquer Porus : s'il n'avoit été arrêté par les larmes de ſes ſoldats, il avoit réſolu de pénétrer juſqu'à l'océan Oriental ; & lors qu'il mourut, il méditoit encore des deſſeins plus immenſes.

Il eſt difficile de préſumer qu'un prince de ce caractère n'ait eû d'autres vûës que le bonheur de la Gréce : il ne ſongeoit ſans doute, qu'à ſe ſatisfaire lui-même, & qu'à contenter ſa paſſion dominante; mais il ſe trouva dans des circonſtances ſi favorables, que ſon ambition même fut très utile à ſa patrie: les intérêts de ſa gloire étoient heureuſement les mêmes que ceux de la Grece. Jamais conquérant ne fut en état de couvrir une ambition demeſurée ſous des prétextes plus plauſibles ; & ſi Alexandre ſe fut borné à la conquête de la Perſe, l'on eût pu croire qu'il n'avoit prodigué ſon ſang que pour aſſûrer la tranquillité de la Gréce, & la poſtérité lui eût accordé encore plus d'eſtime que d'admiration.

V. M. Prideaux hiſt. des Jui's, 1. partie lib. 7. pag. 427. & lib. 8. p. 478.

Ceux qui ont condamné l'expédition d'Alexandre dans l'Aſie, ont peut-être fait plus d'attention à ſon caractère, qu'à la nature même de ſon entrepriſe. Ils n'ont pû croire que la juſtice & la prudence euſſent jamais accompagnée ce conquérant ambitieux: ils ont confondu la guerre qu'il fit aux Perſes avec celle qu'il porta dans les Indes; & ils n'ont pas ſçû diſtinguer que la première, qui d'abord étoit ſon unique objet, étoit auſſi néceſſaire & auſſi prudente, que la ſeconde étoit inutile & téméraire.

Les dernières expéditions d'Alexandre ont fait tort à celles qui les avoient précédées, & le jugement deſavantageux que l'on a porté avec juſtice contre les unes, a rejailli ſans raiſon ſur les autres. L'on a conſidéré toutes les actions d'Alexandre d'un ſeul coup d'œil, & d'une manière trop générale : ſi l'on étoit entré dans les détails,

l'idée que l'on s'en ſeroit formée auroit été plus exacte & plus vraie; & bien loin de blâmer ſon expédition contre les Perſes, ſans doute l'on ſeroit convenu qu'à l'examiner en elle-même, & indepandamment du caractère & des vûës du prince qui l'avoit entrepriſe, elle étoit juſte dans ſon motif, néceſſaire pour le repos de la Gréce, & facile dans ſon exécution.

MÉMOIRE

SUR

L'Etat des Sciences chez les LACEDEMONIENS.

Par M. DE LA NAUZE.

ON feroit tort à la façon de penſer des Lacédémoniens, d'imaginer, ſur la foi de quelques accuſations trop vagues, qu'ils avoient déclaré la guerre aux ſciences & aux beaux arts; & qu'au milieu de la Grèce ſavante, ils demeuroient plongés dans l'ignorance & la barbarie. Il eſt vrai, que leur valeur guerrière fit plus de bruit que leur érudition, & que Sparte, rivale d'Athènes à pluſieurs égards, ne ſe mit jamais ſur les rangs pour lui diſputer l'empire des lettres. Lycurgue ne les avoit pourtant point bannies de Lacédémone; & Lacédémone ne ceſſa jamais de les cultiver. C'eſt ce que je me ſuis propoſé d'établir dans ce Mémoire, pour combattre un préjugé injurieux à toute une nation digne d'être mieux connue. 28 Janvier, 1746.

Les loix Lacédémoniennes tendoient à former un peuple ſage & guerrier, à donner au corps de la ſoupleſſe & de la force, à inſpirer à l'ame des ſentimens héroïques. Dans cette vûe, diſent les anciens auteurs,* Lycurgue défendit à ſes citoyens l'exercice de toute pro-

* Iſocr. Panath. p. 242. B. Nicol. Damaſ. apud Stob. Joſeph. contra Apion II, 31. Plut. in Lycurg. t. I. p. 54. E. Idem. Inſt. Lacon. t. II. p. 239. D. Ælian. vari. hiſt. VI. 6.

feſſion vile, & de tout art groſſier, comme contraire au plan qu'il s'étoit fait de la nobleſſe & de la grandeur de ſon peuple. L'agriculture même & les métiers les plus néceſſaires à la vie de l'homme, ne trouvèrent point grace aux yeux du légiſlateur; il y pourvut d'ailleurs, en y appliquant les hélotes & les eſclaves. Les citoyens étoient réſervés à de plus nobles occupations; & c'eſt d'eux viſiblement que Xénophon parloit en ces termes: " Il y a des villes,
Œconom. " & celles-là principalement qui ſe diſtinguent par le goût des " armes, où il n'eſt permis à aucun citoyen d'exercer les arts vils " & manuels; elles ont raiſon de n'en pas faire grand cas; les uns " épuiſant le corps de fatigue, les autres l'énervant par une vie " ſédentaire, & quelques-uns le deſſéchant au feu continuel des " fourneaux: impreſſions fâcheuſes pour l'ame même, à qui elles " ôtent ſon élévation & ſa vigeur; ces ſortes d'occupations empor- " tent d'ailleurs tout le loiſir d'un homme: elles l'arrachent aux " devoirs de la vie civile, & le rendent inutile à ſes amis comme à " ſa patrie." Ariſtote, dans ſes livres de politique, tient auſſi à
Politi. VIII. 2. peu près le même langage que Xénophon. Lycurgue ne pouvoit pas trouver de pareils inconveniens à l'étude des ſciences & des belles-lettres; ſans ruiner le corps, elles ornent & nouriſſent l'eſprit, le rempliſſent de vérités lumineuſes, l'élèvent au-deſſus des ſens; & par la liaiſon que la nature a miſe entre la façon de penſer & celle d'agir, le ſavoir contribue à former l'honnête homme & le bon citoyen, il établit l'empire de la raiſon juſque dans la conduite, perſuade la néceſſité & l'amour du bon ordre, & ſeconde ainſi la ſévérité même des loix.

Lycurgue n'eut donc jamais l'étrange idée de bannir de ſa république des connoiſſances qui favoriſoient le but qu'il ſe propoſoit, elles furent au contraire un objet de ſes recherches dans les longs voyages, qu'il fit pour aller chercher de toutes parts les matériaux propres à ſon nouveau plan; on peut en juger par ſon attention à
Heraclid. Polit. découvrir les ouvrages d'Homère, à les tranſcrire avec un ſoin infini, & à les apporter avec lui dans ſon pays, pour avoir trouvé dans
Plut. in Lycurg. t. 1. p. 41. E. Homère, obſervent les hiſtoriens, la ſolidité des préceptes jointe à l'agrément de l'érudition. Ceux en effet des écrivains de l'antiquité qui ont les plus inſiſté ſur l'ignorance prétendue des Lacédémoniens,

&

& ſur le règlement du légiſlateur contre les arts méchaniques, ne diſent nulle part qu'il y ait eu de loi de Lycurgue, qui enveloppât dans cette même proſcription la littérature, les ſciences, & les arts libéraux: il paroît ſeulement qu'ils ont cru ſur des inductions raiſonnées, que les travaux littéraires ne pouvoient pas s'accorder avec quelques uſages établis dans Lacédémone; mais il eſt aiſé de montrer que le principe de tous ces raiſonnemens qu'on emploie à nier les études Lacédémoniennes, s'applique encore plus aiſément à les conſtater.

Parce que Lacédémone recommandoit avec ſoin les exercices militaires, & que tout homme y étoit ſoldat par ſa naiſſance & par ſa profeſſion, en faut-il conclurre que le deſir de ſavoir y fût étouffé, & les moyens de s'inſtruire retranchés? De-là naiſſoit plûtôt un fond de repos & de loiſir favorable aux Muſes. Thucydide & Xénophon nous font aſſez entendre que les Lacédémoniens, hommes & enfans, n'avoient pas la liberté de demeurer un moment oiſifs & déſœuvrés; & cependant les loix avoient coupé racine aux divertiſſemens frivoles, à la connoiſſance & au goût des plaiſirs, à l'embarras des affaires, & juſqu'aux ſoins du ménage domeſtique. Il eſt viſible que dans cette poſition, les Lacédémoniens, d'ailleurs accoûtumés dès l'enfance à beaucoup penſer, ne pouvoient, à la ſuite de leurs exercices du corps, que ſe cultiver l'eſprit; c'étoit dès-lors le ſeul objet laiſſé, ſoit à leur amuſement, ſoit à leur occupation. Le loiſir ſi vanté, que Lycurgue avoit ménagé à ſes citoyens, n'étoit donc point une molle indolence trop contraire à l'eſprit d'un gouvernement, qui demandoit qu'on fût toûjours en haleine; ce loiſir conſiſtoit à affranchir un Lacédémonien de la plûpart des ſoins de la vie, & à lui laiſſer tout ſon tems pour le partager uniquement entre les armes & les lettres.

II. 39. Rep. Lacedem.

Plut. in Lycurg. l. I. p. 54. D.

La loi qui lui défendoit la ſolitude, la retraite & la vie ſédentaire, & qui par conſéquent ne lui permettoit pas de ſe livrer à l'étude du cabinet & de pâlir ſur les livres, n'empêchoit pas non plus qu'il ne mît en œuvre d'autres moyens de s'inſtruire. L'Académie & le Lycée d'Athènes, tant d'autres écoles ont formé des ſavans par les entretiens & les converſations: c'étoit la méthode générale de l'antiquité, & les Lacédémoniens, obligés de vivre continuellement en-

ſemble, n'en étoient que plus à portée de traiter & d'approfondir les matières de Science & de Littérature ; leur légiſlateur qui ne voulut pas ſouffrir qu'on mît ſes loix par écrit, ſembloit avoir donné aux leçons de vive voix, la préférence ſur les autres voies d'inſtruction, ſon peuple n'a-t-il pas pû, n'a-t il pas dû penſer comme lui ?

Plut. in Lycurg t. I. p 47. A.

On allègue comme un obſtacle à l'établiſſement des ſciences dans Lacédémone, la fameuſe loi qui tenoit le pays également fermé pour les habitans qui en auroient pû ſortir, & pour les étrangers qui auroient voulu y entrer. Eſt-il bien certain que les Lettres euſſent beaucoup gagné à un commerce plus ouvert? Le nombre de ceux qui vont d'un pays dans l'autre, pour recueillir ou pour répandre les richeſſes de la Littérature, eſt toûjours fort petit en comparaiſon de ceux qui voyagent pour le trafic & pour les affaires. Ceux-ci auroient donc bien-tôt introduit dans Sparte l'eſprit d'intérêt, les ſoins du négoce, le tumulte & la diſſipation : ſi d'une main ils euſſent offert quelques ſecours littéraires, de l'autre ils auroient ôté le tems & l'envie d'en profiter ; & c'eſt ainſi que les Sciences auroient pû ſouffrir du relâchement de la Xénélaſie. Les loix qu'on tâche donc de produire pour accuſer d'ignorance les Lacédémoniens, ſe tournent fort naturellement à les laver de cette accuſation.

Si avec le mérite du ſavoir ils n'en eurent pas la réputation, ils s'en conſolèrent aiſément, ſe piquant de penſer d'une manière ſupérieure, & même étant bien aiſes que rien de ce qui ſe paſſoit parmi eux, ne tranſpirât au dehors chez les nations voiſines ; ils convenoient tant qu'on vouloit de leur ignorance, & quand un Athénien la leur reprochoit, vous avez raiſon, diſoient-ils, nous ſommes le ſeul peuple de la Grèce qui n'aille point ſe gâter à votre école. Un rafinement de politique leur faiſoit trouver un plaiſir ſecret à voir qu'on ſe trompât ainſi ſur leur compte ; mais pourtant le myſtère de leur conduite n'échappa point à Socrate, à Platon, & à quelques autres génies du premier ordre. Voici le jugement qu'en a porté Platon & qu'il a fait prononcer à Socrate.

Ibid. p. 52. D.
Idem. t. II. p. 231. D.

Platon. in Protagorâ, t. I, p. 342, ſeq. edit. Serran.

" L'ancienneté & la multiplicité des ſciences ſont plus grandes en " Crète & à Lacédémone, que dans le reſte de la Grèce, & il s'y " trouve un plus grand nombre de Savans. Ils s'en défendent, & " font ſemblant d'être ignorans pour ne pas donner à connoître qu'ils

" qu'ils l'emportent ſur les Grecs du côté du ſavoir, & pour ne faire
" ſentir leur ſupériorité que dans l'art de la guerre, perſuadés que
" ſi l'on connoiſſoit ce qu'ils ſont, on voudroit ſuivre leur méthode :
" ils la cachent donc, & par ce moyen ils ont fait prendre le change
" à des étrangers qui les veulent imiter, & qui, à leur exemple, ſe
" froiſſent les oreilles, les entortillent de courroies, s'attachent à la
" gymnaſtique, & portent des habits courts, comme ſi c'étoit là ce
" qui fait le mérite des Lacédémoniens au deſſus des autres Grecs.
" Toutes les fois que les Lacédémoniens voudroient s'aſſembler
" librement avec leurs Savans, ils ſont fâchés d'être obligés à le faire
" ſecrètement, afin d'éviter l'importunité de ces amateurs des ma-
" nières Lacédémoniennes, pour qui ils ont le même éloignement
" que pour les autres étrangers; & quelque étranger qui vienne
" chez eux, ils tiennent leur aſſemblées de Savans ſans qu'il puiſſe y
" avoir entrée : ni eux ni les Crétois ne permettent à aucun de
" leurs jeunes gens de voyager dans les autres villes, de peur qu'ils
" ne déſaprennent ce qu'on leur a enſeigné chez eux. Au reſte il
" y a parmi ces deux peuples, non ſeulement des hommes, mais des
" femmes encore, qui ſe piquent d'un grand ſuccès dans les études ;
" vous ſentirez que je dis vrai, quand vous ſaurez que les Lacédé-
" moniens ſont parfaitement bien élevés dans les Sciences & dans
" les Belles-Lettres ; de ſorte que ſi l'on veut lier converſation avec
" quelqu'un de leurs citoyens, fût-ce le dernier de tous, on pourra
" lui trouver d'abord un air de groſſièreté dans le diſcours ; mais en-
" ſuite, quand il entre en matière, il s'énonce avec une dignité,
" une préciſion, une fineſſe, qui rendent ſes paroles comme autant
" de traits perçans ; & l'autre qui s'entretient avec lui, ne paroît plus
" qu'un enfant qui bégaie. Sur cela quelques anciens avoient déjà
" compris, & des modernes le reconnoiſſent, que la maxime des
" Lacédémoniens eſt de s'attacher à la philoſophie beaucoup plus
" qu'aux exercices du corps. On a ſenti que le talent de la parole,
" porté à ce point, n'appartient qu'à des hommes parfaitement in-
" ſtruits, comme l'ont été Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène,
" Bias de Priène, Solon notre concitoyen, Cléobule de Linde, My-
" ſon de Chênes & Chilon de Lacédémone, le ſeptième d'entre eux,

" tous imitateurs des Lacédémoniens, partiſans de leurs études, & " formés ſuivant leur méthode."

On conviendra qu'un témoignage de cette force n'a beſoin ni de commentaire ni de réflection pour conſtater, d'une manière invincible, la réalité & le ſuccès des études Lacédémoniennes. Dans un autre endroit, Platon a produit pour interlocuteur le ſophiſte Hippias, qui ſe plaint de ce qu'étant allé à Lacédémone, on n'y avoit écouté ni payé ſes leçons, & qui, parmi pluſieurs autres ridiculités, avance que les Lacédémoniens étoient ignorans au point de ne ſavoir pas compter. Tout ce qu'on peut en inférer de plus deſavantageux pour eux, ſera, que dans le ſiècle de Socrate, il y avoit deux différentes opinions à leur ſujet; l'une des Savans les plus profonds, qui rendoient juſtice aux grandes lumières des Lacédémoniens, l'autre des eſprits ſuperficiels, qui leur imputoient une ignorance groſſière. Le croiroit-on ? c'eſt pourtant ce dernier ſentiment, le ſentiment d'Hippias, qui a prévalu dans la ſuite, & il a été ſouvent cité comme le ſentiment de Platon lui-même, qui ne l'a rapporté que pour s'en jouer. Iſocrate a bien enchéri encore ſur Hippias, dans un diſcours conſacré tout entier à la gloire d'Athènes, & à l'humiliation de Sparte. Comment y auroit-il accordé aux Lacédémoniens l'uſage de la Littérature & des Sciences ? il les y dépouille de tout principe d'humanité; il ne laiſſe pas cependant, en ſe plaignant amèrement de leur haute réputation, de faire voir qu'on ne penſoit point d'eux le mal qu'il en diſoit; il aſſure que certaines gens les regardoient comme des demi-Dieux, τῶν ἡμιθέων, &, ce qui fait ſur-tout à mon ſujet, comme les inventeurs des plus excellentes études : εὑρεταὶ τῶν καλλίστων παιδευμάτων. Oui ſans doute, ils en furent les premiers auteurs, par la trempe Lacédémonienne qu'ils donnèrent à leur éloquence, à leur poëſie, à leur philoſophie, & généralement à tout ce qui paſſa par leurs mains: d'où ſuivit un contraſte marqué entre leurs Sciences & celles du reſte de la Grèce. Ils n'avoient garde d'en faire un métier, ils ne s'y appliquèrent ni par faſte, ni dans les vûes d'un lucre ſordide; ils ne s'ornoient pas l'eſprit aux depens des mœurs; on n'y voyoit point de gens de Lettres par état, qui fiſſent une eſpèce de rang particulier dans la République; on ne s'attachoit guère ni à la compoſition des livres, ni à la

In Hippiâ majore, t. III. p. 283, ed. Serran.

Panathen. p. 241. B.

Ibid. p. 276. E.

la correſpondance littéraire avec les pays étrangers, ni à tous ces brillans dehors, qui accompagnoient chez les autres Grecs la profeſſion ordinaire des Sciences. Il n'en falloit pas davantage pour perſuader à ceux qui connoiſſoient peu les Lacédémoniens, & pour faire dire, à ceux qui les connoiſſant étoient jaloux de leur gloire, que c'étoit un peuple ſauvage, qui ignoroit les arts & les ſciences de la Grèce : propoſition vraie & fauſſe à différens égards. Plutarque & Elien l'ont priſe du mauvais côté, comme elle leur étoit préſentée ; ils ont cru bonnement que les anciens Lacédémoniens avoient été des gens ſans étude, & ils l'ont fait accroire à la poſtérité : c'eſt-là, je penſe, la ſource de l'erreur ; il ne reſte plus qu'à la dévoiler entièrement, par un détail circonſtancié des différens genres d'érudition que les Lacédémoniens ont cultivés.

In Lycurg. t. I, p. 50. B. Inſt. Lac. t. II, p. 237. A. Vari. hiſt. XII, 50.

Pour commencer par la grammaire, Iſocrate eſt le ſeul qui leur en ait conteſté nettement l'uſage : ils ignorent, dit-il, les principes communs de la Littérature, juſqu'à ne pas apprendre les élémens des Lettres. Il n'en ſera pas cru préférablement à Xénophon, qui envoya ſes enfans à l'école de Sparte pour y être élevés, & qui aſſure qu'on y enſeignoit les Lettres, la Muſique, & la Gymnaſtique, ſans faire mention des études d'un âge plus avancé. Plutarque dit auſſi que les Lacédémoniens apprenoient ce qu'il leur falloit de Lettres pour le beſoin : & le fait eſt démontré par la ſuite de l'ancienne hiſtoire, qui les repréſente dans un exercice journalier de la lecture & de l'écriture, comme toutes les autres nations policées ; par un grand nombre de lettres qu'ils recevoient ou qu'ils envoyoient, & dont l'indication, quelquefois même la teneur, ſe retrouve aujourd'hui dans les auteurs ; par les ſingularités que Meurſius a recueillies ſur le ſtyle, ſur les enveloppes, & ſur les cachets des mêmes lettres ; par les inſcriptions Lacédémoniennes, dont Dodwell regrétoit la rareté au commencement de ce ſiècle, & dont un ſavant Académicien nous a depuis apporté un grand nombre du pays même ; enfin par une multitude d'autres monumens, qu'il ſeroit inutile & injurieux à la gloire de ce peuple de raſſembler ici au long, pour lui aſſurer le trop mince avantage d'avoir connu les élémens des Lettres Grecques. Quel jugement donc porter du reproche que leur a fait Iſocrate ? il ſavoit, & il en convient, que les Lacédémoniens s'embarraſſoient

Panathen. p. 276. D.

Diocles apud Laert. II, 54. Rep. Lacedæm.

Loc. cit.

Miſcell. Lacon. III, 4.

Cycl. Lacon. p. 838.

M. l'abbé Fourmont.

Panathen. p. 285. C.

auſſi peu de ſes invectives, que de ce qui ſe diſoit au delà des colonnes d'Hercule; il prétendit apparemment que mépriſer de la ſorte ſes ouvrages, juſqu'à refuſer de les voir & d'y répondre, c'étoit ne ſavoir, ni lire, ni écrire.

Ajoûtons qu'ils ſavoient parler. Socrate, nous l'avons déjà vû, s'épuiſe en louanges ſur le talent qu'ils avoient de manier la parole, & il ne veut point qu'on l'enviſage comme un don de la Nature; mais comme un fruit de l'éducation & du travail, une preuve ſans replique de leur ſuccès dans les Lettres & dans les Sciences, un art merveilleux qui réduiſoit un étranger à ne faire auprès d'eux que bégayer. Leur manière de s'exprimer noble, fine, lumineuſe, & préciſe, appelée encore préſentement de leur nom ſtyle laconique, a eu le ſuffrage de toutes les Nations & de tous les ſiècles polis; Plutarque en a recueilli pluſieurs traits dans ſes ouvrages, & il eſt ſurprenant, qu'après avoir donné là & ailleurs des preuves ſenſibles de leur façon de penſer & de parler avec diſtinction, il ait quelquefois voulu borner leurs études aux ſimples éléméns des Lettres: il déclare lui-même, en plus d'un endroit, qu'ils s'attachoient à l'élégance & à la pureté du diſcours, qu'on les accoûtumoit dès l'enfance, & dans les converſations ordinaires, à la fineſſe & aux graces de l'expreſſion, qu'on faiſoit à deſſein mille queſtions à un jeune homme, & qu'il falloit que la réponſe fût toujours juſte, toûjours accompagnée d'agrément & de ſel. Les inſtructions & les préceptes, qui font l'art de bien parler, étoient donc en uſage parmi eux, autant que dans aucune autre nation du monde.

In Lycurg. p. 53, t. 1. A, Ibid. p. 51. C. E.

Combien d'autres preuves qu'ils étoient verſés dans l'art Oratoire? Il eſt fait mention de l'âge néceſſaire avant qu'ils puſſent parler en public, c'étoit à trente ans; des harangues qu'ils prononçoient tous les ans aux tombeaux de quelques grands hommes, & de mille occaſions enfin qui ſuppoſoient à Sparte un uſage établi de faire des diſcours préparés. Eſchine, par example, rapporte qu'après la harangue d'un Lacédémonien mal-honnête homme, mais très-éloquent, on alloit prononcer le jugement, conformément à ſon expoſé, lorſqu'un vieillard ſe leva dans l'aſſemblée, & obtint qu'un citoyen, homme de mérite qui étoit préſent, réſumeroit l'affaire, & rendroit comme il pourroit les raiſons du premier, afin, diſoit le vieillard, qu'un

Anonym. in argum. Liban. declam. 24.
Pauſan. III, 14.
In Timarch. p. 195. C. edit. Aurel. Allobrog. Demoſth.

qu'un honnête homme, & non pas un méchant, paroiſſe avoir entraîné les ſuffrages. Ce n'étoit donc pas un orateur, c'étoit un mauvais citoyen qu'on trouvoit un homme étrange dans Lacédémone.

On pourroit auſſi alléguer en preuve de l'éloquence des Lacédémoniens pluſieurs harangues qui ſe liſent dans Thucydide. Il ſemble, non ſeulement que le fond du diſcours doit être attribué à ceux à qui l'hiſtorien a pû prêter ſes expreſſions ; mais encore qu'ils avoient eux-mêmes la capacité & la réputation de parler ſur un ton à peu près pareil ; Thucydide étant trop amateur de la vérité, trop attentif aux règles de la vrai-ſemblance, pour mettre en toute occaſion les pièces les mieux travaillées ſur le compte d'un peuple, qui de notoriété publique, eût ignoré l'art de parler. Ils déclarent eux-mêmes, dans une de ces harangues, qu'ils ſavoient quelquefois renoncer à leur Laconiſme, & traiter, quand il le falloit, les matières avec plus d'étendue. Qu'une telle déclaration ſoit réellement partie de leur bouche, ou que Thucydide l'ait imaginée en leur nom, elle marque toûjours qu'on les jugeoit en état de diverſifier leur éloquence, & à plus forte raiſon, en poſſeſſion des principes de l'art. Le même écrivain, ſur le point de rapporter un fort beau diſcours de Braſidas, commence par avertir que ce Général avoit, comme Lacédémonien, le don de s'énoncer : Ἦν δὲ ὁδε ἀδύνατος, ὡς Λακεδαιμόνιος, εἰπεῖν. Qu'il me ſoit permis de m'arrêter à l'examen de ce texte, dont on s'eſt prévalu pour refuſer aux Lacédémoniens le talent de la parole, & qui me paroît au contraire une autorité déciſive pour le leur accorder : il n'arrive que trop ſouvent que l'établiſſement des faits d'hiſtoire les plus importans, dépend d'une diſcuſſion grammaticale.

IV. 17.

IV. 84.

Elien a conclu, des paroles citées de Thucydide, que les Lacédémoniens & Braſidas lui-même n'étoient que des ignorans, qui avoient négligé toute étude des Belles-Lettres : voici les propres termes de ce ſingulier commentaire. Καὶ Θουκυδίδης δὲ ὁμολογεῖ ὅτι μὴ ἐσπουδασμένως περὶ παιδείας εἶχον, ἐν οἷς λέγει περὶ Βρασίδου. Λέγει γοῦν ὅτι ἦν ἀδύνατος εἰπεῖν, ὡς Λακεδαιμόνιος, οἷον ὡς ἂν ἰδιώτης. " Thucy-
" dide convient auſſi qu'ils ont négligé les études, c'eſt à l'endroit
" où il parle de Braſidas, il dit donc que c'étoit un homme inca-
" pable de parler, comme étant Lacédémonien, c'eſt-à-dire, comme
" n'étant

Vari. hiſt. λII. 50.

" n'étant qu'un ignorant." Les Savans modernes, qui ont travaillé ſur Elien, ont obſervé qu'il a lû dans Thucydide ἀδύνατος, *incapable*, au lieu de οὐδὲ ἀδύνατος, *non incapable*; ils n'en ſont pas pour cela plus favorables aux Lacédémoniens, & guère plus à Braſidas lui-même; ils expliquent Thucydide comme s'il eût voulu faire entendre que Braſidas parloit paſſablement bien pour un homme de Lacédémone, où l'on ne ſavoit, diſent-ils, ce que c'étoit que parler. J'oſe dire au contraire que le terme οὐδὲ ἀδύνατος, eſt un éloge complet de l'éloquence de Braſidas, & que l'expreſſion ὡς Λακεδαιμόνιος, étend la louange à toute la nation: examinons ces deux points l'un après l'autre.

Le mot Grec οὐδὲ ἀδύνατος, ſemble d'abord préſenter une idée de médiocrité, & un certain milieu entre le plus haut & le plus bas degré de capacité ou de puiſſance; & le ſcholiaſte de Thucydide l'entend ainſi dans un endroit différent de celui que nous diſcutons: cependant οὐκ ἀδύνατος εἰπεῖν, eſt employé par Denys d'Halicarnaſſe, par Achillès Tatius, & par d'autres auteurs, pour marquer le talent de la parole à un haut degré. Mais ſans recourir à des autorités étrangères, on peut s'en tenir à Thucydide, qui s'eſt aſſez ſouvent ſervi de cette expreſſion favorite, pour ne pas laiſſer ignorer le ſens qu'il y attachoit: en voici quelques exemples. Il dit que Théramène fut le premier, πρῶτος, des habiles gens, ξυνετῶν, qui renverſèrent le gouvernement populaire d'Athènes: il a donc prétendu lui attribuer plus que médiocrement de génie & d'éloquence, en diſant au même endroit que Théramène étoit ἀνὴρ ὅτε: εἰπεῖν καὶ γνῶναι ἀδύναλος. Une harangue de Thucydide, parlant des forces d'Athènes, appelle cette ville πόλιν δυναλωλάλην, & un peu plus bas, οὐκ ἀδύναλον ἀμύνεσθαι πόλιν. Le ſens du diſcours ne ſouffre pas qu'après l'avoir qualifiée de ville très-forte, on ait voulu ajoûter qu'elle l'étoit médiocrement; il faut donc convenir que la ſignification du mot οὐκ ἀδύναλος n'annonce rien de moins que celle du mot δυναλώλαλος, *très-puiſſant*, *très capable*. Le même hiſtorien, pour exprimer combien les forces navales des Rhodiens étoient conſidérables, appelle leur Iſle νῆσον οὐκ ἀδύναλον καὶ ναυβαλῶν πλήθει; le terme πλήθει joint avec ἀδύναλον, prouve clairement qu'il ne faut point chercher à ce dernier mot un ſens de médiocrité & de négation, qui ſeroit un

Ad. Thucyd. I. 25.

x, 6. Amor. Clit. & Leuc. VIII, p. 493. edit. Salm.

V II, 68.

II, 12.

VIII, 44.

ſens

ſens louche, comme ſi l'on diſoit en Latin *non invalidam multitudine:* l'expreſſion Grecque eſt négative, & la ſignification affirmative, *multitudine valentem.* Thucydide encore parlant des gens de mer, qui osèrent le premiers infeſter les îles & les côtes du continent, écrit qu'ils avoient les chefs les plus entreprenans & les plus capables ; ἡγεμένων ἀνδρῶν ἐ τῶν ἀδυναλωτάλων ; pourquoi le ſuperlatif ἐκ ἀδυναλωλάλων, ſi le mot ἐκ ἀδύναλος n'avoit pas une ſignification véritablement poſitive & excluſive de tout ſens de négation & de médiocrité : car on ne ſçauroit rendre ici ἐκ ἀδυναλωλάλων par *non invalidiſſimorum*, mais uniquement par *validiſſimorum.* Il dit enfin, en parlant des Corcyréens, ἦσαν ἐκ ἀδύναλοι, & il le dit pour le tems de leur plus grande puiſſance, qui leur valut l'empire de la mer, & relativement à une flotte qu'ils avoient de cent vingt-vaiſſeaux, pendant que les ennemis ligués n'en avoient en tout que ſoixante-onze : ainſi il a prétendu marquer par ce terme une ſupériorité, & non une médiocrité de forces. Il faut donc conclurre de tous ces textes rapprochés, malgré l'explication donnée au premier par le ſcholiaſte, que Thucydide attachoit un degré d'excellence à l'expreſſion ἐκ ἀδύναλος, & que par les mots ἐδὲ ἀδύναλος εἰπεῖν, il a voulu dire que Braſidas étoit fort éloquent. Ce qui eſt d'ailleurs aſſez viſible, puiſqu'il s'arrête à cette reflexion dans le moment où le général Lacédémonien va prononcer une fort belle harangue : les circonſtances ſuffiroient donc encore ici pour déterminer le ſens, comme elles le déterminent dans ces mots d'Horace, *non ſordidus auctor naturæ verique*, qui ſignifient *un excellent philoſophe.*

I, 5.

I, 25.

Od. l. 1, 28. v. 14.

Venons préſentement aux Lacédémoniens en général, & voyons ſi l'hiſtorien leur laiſſe ou leur retranche l'avantage qu'il accorde à Braſidas : Ἦν δὲ ἐδὲ ἀδύναλος, ὡς Λακεδαιμόνιος, εἰπεῖν, *il avoit, comme Lacédémonien, le talent de bien parler.* L'expreſſion eſt ſi claire en faveur du talent attribué auſſi à la Nation, qu'il faut s'aveugler pour y trouver un ſens oppoſé ; & il n'y a que la forte prévention où l'on eſt contre les études Lacédémoniennes, qui ait pu obliger les commentateurs d'Elien, ſavans d'ailleurs du premier ordre, de donner aux paroles du texte un ſens équivalent à celui-ci, *il n'étoit pas incapable de parler comme l'eſt un Lacédémonien* ; par-là ils rendent négative la propoſition de Thucydide qui eſt affirmative : il n'a pas

écrit ὐδὲ ἦν ἀδύναλος, mais ἦν ϑδὲ ἀδύναλος. Quand même donc Λακεδαιμόνιος ſignifieroit *un Lacédémonien*, c'eſt-à-dire, *tout autre Lacédémonien*, ce qui n'eſt pas; Thucydide auroit toûjours dit que Braſidas étoit ὐκ ἀδύναλος εἰπεῖν, comme tout Lacédémonien l'étoit d'ordinaire, & la vérité du fait hiſtorique, qui dépoſe en faveur de l'éloquence des Lacédémoniens, ſeroit toûjours à couvert. Pour altérer l'hiſtoire, il a donc fallu commencer par dénaturer la propoſition de Thucydide, & d'affirmative la rendre négative; il a fallu enſuite faire une violence manifeſte à la ſignification du mot ὡς Λακεδαιμόνιος, en le rendant par celui-ci, *comme un Lacédémonien, comme tout Lacédémonien*: ſi c'eût été la vraie idée de Thucydide, il auroit écrit ὥσπερ εἰσὶν οἱ Λακεδαιμόνιοι, ou quelque choſe d'approchant. Elien, plus au fait de ſa langue que d'une ſaine critique, a ſi bien ſenti que le mot ὡς Λακεδαιμόνιος, ſignifie ici *en Lacédémonien, en qualité de Lacédémonien, comme étant Lacédémonien*, que dans la fauſſe perſuaſion où il étoit que Thucydide n'avoit pas pu faire l'éloge de l'éloquence Lacédémonienne, plutôt que de forcer le ſens de l'expreſſion, ὡς Λακεδαιμόνιος, comme ont fait depuis ſes commentateurs, il a mieux aimé ſupprimer ϑδὲ dans le texte de Thucydide, & lui faire dire par ce retranchement, que Braſidas *étoit incapable de parler, comme étant Lacédémonien*, c'eſt-à-dire, ajoûte-t-il, *comme n'étant qu'un ignorant*. Pour nous, rendons au texte de Thucydide ſon intégrité, & par une conſéquence oppoſée à celle d'Elien, reconnoiſſons que Braſidas poſſéda le talent de la parole en Lacédémonien, c'eſt à dire, en habile homme, & en orateur jaloux d'une éloquence naturelle, ſimple, conciſe, mâle & énergique.

Ce n'étoit point là le caractère des Rhéteurs & des déclamateurs de la Grèce, auſſi les chaſſoit-on de Sparte avec ignominie; l'hiſtoire en fournit pluſieurs exemples, & Sextus Empiricus en cite quelques-uns: en conſéquence, il voudroit faire entendre que Lacédémone ne cultiva point l'art de parler; il en fait même le ſujet d'un éloge qu'elle eût été bien fâchée de mériter. Quelques pages auparavant, il s'étoit débattu à nier la réalité de la parole, & à prétendre que l'uſage du diſcours eſt une chimère, une choſe impoſſible dans la Nature; ici il reconnoît un art de diſcourir, puiſqu'il ſuppoſe que les Lacédémoniens le bannirent de leur état: il admet comme hiſtorien

Adverſ. Mathem. II, p. 68, edit. Genev.

Ibid. lib. I, p. 32.

ce

ce qu'il rejette comme philoſophe ſceptique, & ſe trompe également dans les deux points. Il arrive communément que de deux aſſertions oppoſées entre elles, l'une eſt vraie & l'autre fauſſe; il eſt réſervé aux perſonnes extraordinaires de ne pas ſaiſir la vérité, méme en ſe contradiſant. Pour revenir aux Lacédémoniens, on leur feroit tort de prendre pour une guerre déclarée à l'éloquence, le zèle qu'ils avoient d'en retrancher les abus. Tout ce qui réſulte de leur conduite à l'égard de quelque faux orateurs, eſt que ce peuple ne ſe laiſſoit point éblouir par les preſtiges de la rhétorique, perſuadé que la multiplicité des figures & des lieux communs, dépare l'éloquence au lieu de l'embellir, que les ſaillies continuelles d'une imagination qui veut briller, tiennent, dans un orateur, la raiſon captive; que la profuſion des paroles eſt la marque ordinaire d'une ſtérilité de génie, & même d'un défaut de bon ſens; qu'un art deſtiné à peindre les idées & les ſentimens, montre plus d'habileté à bien repréſenter la nature qu'à la ſurcharger de couleurs; &, ce qui faiſoit le grand objet des Lacédémoniens, que la veritable éloquence, bien différente d'un vain babil, conduit les hommes à la connoiſſance du vrai, & à l'amour de la vertu.

Ils apportèrent les mêmes idées, les mêmes diſpoſitions à l'étude de la poëſie & de la muſique, deux arts autrefois intimement liés enſemble, & qu'il ne faut point ſéparer ici l'un de l'autre. On vit à Lacédémone des poëtes muſiciens, ſoit étrangers, ſoit nationaux, qui n'y furent pas moins honorés & moins chéris que dans le reſte de la Grèce: Lycurgue donna lui-même l'exemple du cas qu'on en devoit faire; il appella auprès de lui Terpandre de Leſbos, qui appaiſa une ſédition dans Sparte, par les reſſources de ſon art, & qui rédigea en vers chantans le loix de nouveau gouvernment. Les Lacédémoniens, dit Héraclide de Pont, le révérèrent comme un maître dont le Ciel leur avoit ordonné d'écouter la voix: & quand Plutarque avance que Terpandre fut mis à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté la lyre d'une corde, il ne ſonge pas qu'il l'avoit augmentée non d'une corde, mais de trois; & il oublie ce qu'il nous apprend lui-même ailleurs, d'après les anciens écrivains, que les Lacédémoniens conſervèrent toûjours une extrême vénération pour ce premier auteur, ou reſtaurateur de leur muſique.

Plut. de muſic. t. II, p. 1146. B. Clem. Alex. Strom. I. Hieron. Rhod. apud Athen. XIV, 9. Polit. Inſt. lacon. t. I, p. 238. C. Euclid. introd Harm. p. 19, edit. Meibom. Strab. XIII, p 618, edit. Par.

Interpret. ad Ælian. var. hiſt. XII, 50.

Ils eurent obligation encore aux muſes de Thalétas de Crète, de Bacis d'Arcadie, & de Tyrtée d'Athènes, qui accoururent en différens tems, par ordre de l'oracle, au ſecours de Lacédémone, pour la délivrer de quelque calamité publique. Des motifs plus agréables, je veux dire les ſeuls attraits de la poëſie & de la muſique, conduiſirent dans la même ville Archiloque de Paros, Xénodame de Cythère, Xénocrite de Locres, Polymneſte de Colophon, Sacadas d'Argos, Périclite de Leſbos, Phrynis de Mitylène, Timothée de Milet, & ſans doute un grand nombre d'autres poëtes muſiciens. Le traité de Plutarque ſur la muſique entre dans quelque détail de ce que la plûpart d'entre eux firent, pour le progrès de leur ſcience, dans la ville de Sparte: il ſemble qu'elle oublioit en leur faveur la loi de la Xénélaſie, & qu'éblouie par les charmes de leur art, elle ne pouvoit plus diſtinguer un poëte, de quelque nation qu'il fût, d'avec un de ſes citoyens. Elien a diſſimulé ou ignoré le concours de ces étrangers, que la poëſie & la muſique attiroient à Sparte, il ne nomme que les trois ou quatre à qui l'on eut recours dans des tems malheureux, & à cette occaſion, il dit que les Lacédémoniens ne cultivant point les Muſes, & ſe trouvant pourtant avoir beſoin de leur ſecours pour des maladies, pour des accès de folie, & pour d'autres maux, furent obligés de s'adreſſer à des poëtes étrangers: pour mieux nier enfin qu'ils aient eu des poëtes de leur propre pays, il compte Alcman au nombre de quatre ou cinq venus d'ailleurs par ordre de l'oracle, afin de remédier aux malheurs preſſans de Lacédémone.

Plut. Inſt. lacon. t. II, p. 239. B.
Id. de muſic. c. II, p. 434. B.
Ibid. p. 1113. C.
Id. in Agid. t. I, p 799. F. & de prof. in virt. t. II, p. 84. A.
Athen. XIV, 6, p. 639. E.
Boët. de muſic. l. 1.
XII, 50.

Alcman cependant fut formé & élevé dans le ſein de la nation: eſclave d'Agéſide, il fit paroître du génie & des talens qui lui procurèrent la liberté, & le mirent au rang des poëtes célèbres; quel que ſoit donc le lieu de ſa naiſſance, c'eſt parmi les Lacédémoniens qu'il a vécu, c'eſt dans leur pays qu'il eſt mort, & c'eſt leur goût pour la poëſie qui leur a fait élever un eſclave au rang de citoyen, malgré la maxime où ils étoient, de n'accorder ce privilège qu'avec beaucoup de réſerve. A l'occaſion du tombeau que ce poëte avoit en Laconie, Pauſanias obſerve que le dialecte Lacédémonien, quoique peu favorable à l'harmonie des vers & de la muſique, ne fit nul tort à la beauté des chants d'Alcman. Entre autres poëſies il en fit de galantes,

Heraclid. Polit.

Hérod. IX. 32.
III, 15.

galantes, & puiſqu'il ne paroît pas que la ſévère Lacédémone en ait été ſcandaliſée, on peut juger que leur auteur y avoit reſpecté la pudeur. Spendon, poëte muſicien du même pays, marcha ſur les traces de Terpandre & d'Alcman, il parvint comme eux à faire les délices de ſa nation. Les Lacédémoniens enviſageoient, comme quelque choſe de divin & de ſacré, les pièces compoſées par ces trois grands hommes, & ne permettoient pas que la vile multitude les chantât, de peur de les profaner. Quelques Hélotes, priſonniers durant les guerres d'Epaminondas, invités par leurs vainqueurs à chanter des morceaux de Terpandre, d'Alcman, ou de Spendon, s'en excuſèrent ſur la défenſe de leurs maîtres. Cynéthon, Dionyſodote, & Aréus, ſont connus encore pour des poëtes Lacédémoniens, que l'antiquité a cités avec éloge; Chilon de Lacédémone, l'un des ſept ſages, s'eſt auſſi diſtingué dans le même genre de littérature.

Athen. XIII. 8, p. 600. F.

Plut. in Lycurg. t. 1, p. 57. B.

Miſcell. lacon. IV, 17.

Les jeux Carniens qu'on célébroit à Sparte pour adjuger des prix aux poëtes muſiciens, & qui ſemblent avoir été une occaſion favorable aux étrangers pour avoir accès dans cette ville, ne font-ils pas voir d'une manière inconteſtable que la poëſie & la muſique y étoient floriſſantes? Les autres jeux des Lacédemoniens, leurs exercices publics, leurs fréquentes danſes, leurs fêtes continuelles, leurs aſſemblées de politique ou de religion, preſque toutes ces occaſions exigeoient le chant des vers & le ſon des inſtrumens, ainſi que Meurſius le remarque; en un mot, dit Lucien, les Lacédémoniens ne font rien ſans le ſecours des Muſes: ἅπαντα μετὰ μυσῶν ποιοῦσιν.

Plut. Inſt lacon. t. II, p. 238. C. &. alibi.

De Salt.

Ils commençoient même par offrir un ſacrifice à ces déeſſes, ſur le point de livrer bataille, enſuite ils marchoient au combat, en chantant leurs poëſies guerrières, qui étoient accompagnées par des joueurs de flute, placés dans les rangs des ſoldats. Une foule d'auteurs Grecs & Latins ont parlé avec admiration de cette façon ſingulière d'aller à l'ennemi au ſon de la flute & en cadence. Thucydide avertit que la religion n'y entroit pour rien, & que les Lacédémoniens en uſoient de la ſorte pour mieux garder leurs rangs, & pour éviter le déſordre trop commun à toutes les grandes armées: Polybe obſerve auſſi que ce n'étoit pas ſans de bonnes raiſons qu'ils y employoient la flute plûtôt que la trompette; les inſtrumens ordinaires

Plut. in Lycurg. t. I, p. 53. D.

Crag. Rep. Lacon. III, Tab. 12. Inſtit. 10. Meurſius, Miſcel. lacon. II, 2. V. 70.

IV.

de

de guerre, plus propres au grand bruit qu'à la muſique, leur auroient beaucoup moins convenu dans les principes qu'ils avoient d'une valeur réfléchie & de ſang froid, & dans la grande habitude où ils étoient de la mélodie de la flute: ils apprenoient tous à en jouer, comme l'aſſure Chaméléon d'Héraclée, cité par Athénée, & ils en tiroient enſuite à la guerre le parti que nous venons de voir; au reſte quoiqu'on les inſtruisît tous dans leur jeuneſſe des principes de la muſique, la plûpart en diſcontinuoient bien-tôt l'exercice, pour n'en conſerver que le goût qui ne les abandonnoit jamais.

IV, 25, p. 184. D.

Xenoph. Rep. Lacon.

Ariſtot. Polit. VIII, 5.

Ils n'étoient pas moins attachés, dit Plutarque, à la beauté des vers & du chant, qu'à l'élégance & la pureté de la proſe: leur poëſie étoit ſimple, & cependant mâle & énergique, pleine de traits de feu, qui inſpiroient l'ardeur & le courage; on n'y traitoit guère que les ſujets capables d'entretenir des ſentimens de vertu dans le cœur des citoyens. On y chantoit le bonheur de ceux qui périſſoient dans les combats, la miſère de qui ſurvivoit à ſon honneur, & pluſieurs maximes de cette eſpèce, auſſi familières dans Sparte, que les principes contraires ont pû l'être chez les Sybarites.

In Lycurg. t. I, p. 53.

Une poëſie, une muſique capable d'altérer les bonnes mœurs, ne ſe produiſoient point impunément dans Lacédémone; on chaſſa de la ville le poëte Archiloque, parce qu'il diſoit dans quelques-uns de ſes vers qu'il valoit mieux fuir que périr les armes à la main, & parce que d'ailleurs ſa poëſie ne ménageoit pas aſſez la pudeur. On ne toléra ni la tragédie, ni la comédie, pour éviter, dit Plutarque, toute occaſion de donner atteinte aux maximes du gouvernement, ſoit ſérieuſement, ſoit par plaiſanterie: on proſcrivit, à plus forte raiſon, les pièces dithyrambiques, dont le vers hardi de plus d'une façon, & l'air trop bien aſſorti aux paroles, ſentoient l'ivreſſe du Dieu auquel le dithyrambe étoit conſacré: on ne ſouffrit même aucune innovation eſſentielle dans le chant, ni dans les inſtrumens: on s'en tint ſcrupuleuſement au fond du caractère de l'ancienne muſique Grecque: on n'abandonna point le mode Dorien, dont l'intonation plus baſſe, & la modulation plus noble que celle des modes étrangers, répondoient mieux à la gravité de la nation. Platon le jugeoit auſſi préférable à tous les autres modes, & le ſeul convenable à des hommes courageux & tempérans; il étoit propre

Plut. Inſt. lacon. t. II, p. 239. B

Val. Max. VI, 3.

Inſt. lacon. loc. cit.

Athen. XIV, 5, p. 624. & 7, p. 632.

In Leſch. Plut. de muſic. t. II, p. 1136. F.

aux airs guerriers, & il ſe refuſoit aux paroles d'une poëſie licencieuſe: Philoxène tenta vainement d'y accorder des pièces dithyrambiques, il échoua dans ſon projet, par l'incompatibilité d'une poëſie outrée & guindée, avec une muſique incapable de pareils écarts, & la Nature le ramena toûjours malgré lui au mode Phrygien. Ce que d'autres pourroient donc regarder dans l'harmonie Dorienne comme un grand défaut, en faiſoit le mérite aux yeux des Lacédémoniens: par le même principe ils ne permirent jamais qu'on montât plus de ſept cordes ſur la lyre: Phrynis voulut en mettre neuf, & Timothée onze; ils ſe firent une affaire ſérieuſe au tribunal des Ephores. Comme le jugement rendu pour lors contre Timothée, eſt un monument des plus curieux de l'antiquité, & qu'il prouve l'attachement des Lacédémoniens pour leur poëſie & pour leur muſique; je le rapporterai ici au long avec ſon dialecte plus que Dorien, & ſuivant les corrections faites par Jacques Gronovius, au texte de Boëce.

Apud. Florid. I.

Ariſtot. Polit. VIII, 7.

Plut. in Agid. t. I, p. 799. F. & de prof. in virt. t. II, p. 84. A. Athen. XIV, 9. p. 636. E. Boët. de muſic. l. I. Theſaur. antiq. Græc. t. V, Præf. Boët. loc. cit.

Ἐπειδὴ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος παργίμενος ἐς τὰν ὁμετέραν πόλιν, τὰν παλαιὰν μῶσαν ἀτιμάσας δή, κὴ τὰν διὰ τᾶν ἑπτὰ χορδᾶν κιθαριζιν ἀπος τρεφόμενος, πολύφωνον εἰσάγων λυμαίνεται τὰς ἀκοὰς τῶς νέως, διά τε τᾶς πολυχορδίας κὴ τᾶς καινοτάτος τῶ μέλεος, ἀγεννῆ κὴ ποικίλαν ἀντὶ ἁπλόας κὴ τεταμένας ἀμφίεννυται τὰν μῶσαν ἐπὶ χρώματος συνιστάμενος τὰν τῶ μέλεος διασκειάν ἀντὶ τᾶς ἐναρμονίω ποτ ταν ἀπος τροφον ἀμοιβάν· παρακληθεὶς δὲ κὴ ἐς τὰν ἀγῶνα τᾶς Ἐλευσινίας Δάματρος, ἀπρεπῆ διεσπεύσατο τὰν τῶ μύθω διασκειάν, τὰς τᾶς Σεμέλας ὠδῖνας ὡς ἐν δίκω τῶς νέως δίδασκε· δεδοκῆσθαι φᾶν περὶ τέτων τὼς βασιλέας, κὴ τὼς ἐφόρος μέμψασθαι Τιμόθεον, ἐπαναλκᾶται δὲ κὴ τὰν ἑνδεκαχορδίαν ἐκβαμεῖν τὰς περιτᾶς, ὑπολιπόμενον τὰς ἑπτά· ὅπως ἕκαστος τὸ τᾶς πόλιος βάρος ὁρῶν εὐλάβηται ἐς τὰν Σπάρταν ἐπιφέρεν τι τῶν μὴ καλῶν ἐθῶν, μὴ ποτε ταράξηται κλέος ἀγώνων. " Puiſque Timothée
" de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne
" muſique, que rebutant la lyre à ſept cordes, & y gliſſant un plus
" grand nombre de ſons, il a bleſſé les oreilles de la jeuneſſe; que
" par la pluralité de cordes & par l'innovation des airs, au lieu
" d'une muſique ſimple & ſoutenue, il en a fardé une énervée &
" bigarée, faiſant conſiſter la beauté de la modulation dans des paſ-

" ſages

" ſages de muſique choquans (*) au lieu d'être harmonieux; qu'
" invité aux jeux de Cérès d'Eleuſis, il a affecté des ornemens de
" poëſie qui la déparent, & qu'il a joué les couches de Sémélé d'une
" manière ſcandaleuſe pour les jeunes gens (†); on a jugé a propos
" que les rois miſſent l'affaire en délibération, & que les Ephores
" blamaſſent Timothée, & l'obligeaſſent à retrancher de ſa lyre à
" onze cordes celles qui ſont de trop, n'y en laiſſant que ſept, afin
" que chacun, témoin de la ſévère police de la ville, ſe garde bien
" d'introduire dans Sparte rien d'oppoſé aux bonnes mœurs, & que
" la célébrité des jeux ne ſoit point troublée."

On voit par cet exemple, que la noble ſimplicité que nous avons attribuée aux orateurs de Lacédémone, s'étendoit à ſes poëtes & à ſes muſiciens. L'éloquence, la poëſie & la muſique, malgré les bornes qui paroiſſent les ſéparer, ſe rapprochent continuellement, & aboutiſſent à une même ſorte de goût général. La Nation qui n'aime, dans l'un de ces arts, que les beautés naturelles, n'aimera qu'elles encore dans les deux autres; comme celle qui recherche le brillant dans l'un des trois, donnera la préférence auſſi dans les deux autres à la multiplicité des ornemens. Pour les Lacédémoniens, ils cherchoient par-tout la Nature, ce n'eſt pas qu'ils euſſent été bien aiſes qu'on la leur eût expoſée dans un état de dénuement, ils voulurent de l'art pour la parer; mais ils n'étoient pas contens non plus, qu'on la leur rendit méconnoiſſable à force de parure, ils croyoient qu'il y avoit dans les arts un milieu qui en faiſoit le prix & même la difficulté, que là étoit attaché le nœud de la perfection, & qu'on s'en éloignoit également, ſoit par la groſſièreté, ſoit par le rafinement: ils ſe déclaroient, par exemple, en faveur d'une muſique ſimple & ſoûtenue, ἁπλῆς καὶ τεταμένης, c'eſt-à-dire, noble & natu-

* Je prends ἐναρμονίῳ pour un adjectif; Gronovius, qui l'a pris pour un ſubſtantif, dont il n'y a pas, je crois, d'exemple, explique cette phraſe un peu autrement, comme ſi elle diſoit que Timothée, au lieu de l'harmonie Lacédémonienne, avoit donné dans des changemens choquans: cette explication me paroît forcée.

† J'ai mis l'accent circonflexe à l'article ἐν δίκῃ τῶϛ νέωϛ, au lieu de l'accent aigu de Gronovius; parce qu'il me paroît que τωϛ eſt un génitif, non un accuſatif. Les Grecs ni les Latins ne mettoient point un ſecond accuſatif pour la perſonne, aux verbes διδάσκειν, *docere*, pris dans ce ſens-là: ainſi οὐκ ἐν δίκῃ τῶϛ νέωϛ ſignifiera, *au préjudice de la jeuneſſe, & contre les égards qui lui ſont dûs.*

relle

relle, ferme & coulante, où les ſons, ſans être languiſſans, fuſſent liés & ſuivis, l'harmonie agréable ſans affection, l'expreſſion forte & touchante ſans emportement; c'étoit-là leur idée & leur étude, le ſuccès nous l'ignorons. Il ſuffit ici de pouvoir indiquer en général l'eſpèce de muſique qu'ils aimoient, & celle dont ils ne pouvoient ſouffrir la hardieſſe & la bigarure; ils trouvoient que celle-ci, cherchant à étonner l'oreille & à frapper l'imagination, ne va point au cœur, que l'expreſſion en eſt dès-lors ſuperficielle & vicieuſe, que les ſaillies & les gentilleſſes en ôtent la nobleſſe & la force, que les paſſages ſans liaiſon la rendent bizarre, qu'elle devint irrégulière & outrée, ſous prétexte d'éviter la monotonie; qu'elle extravague de peur de languir, qu'ainſi elle inſulte la Nature, & franchit toutes les bornes de l'art. L'application de ces règles de leur muſique ſe fait d'elle-méme à leur poëſie, à leur éloquence, & à tout le reſte; tous les arts ſont ſuſceptibles de cette même analogie, parce qu'ils doivent tous être une imitation de la Nature.

Faut-il demander enſuite ſi un peuple, jaloux de fonder les ſciences, même de goût, ſur l'exacte raiſon, & de procéder en tout par les grands principes, cultiva l'étude de la philoſophie? Le fait n'eſt point douteux, & c'eſt ici le triomphe des études Lacédémoniennes. Socrate, dont le témoignage a été cité plus haut, ne balance pas à reconnoître une plus grande étendue de connoiſſances philoſophiques, & un plus grand nombre de vrais philoſophes dans le pays de Lacédémone, que dans le reſte de la Grèce; il donne aux Lacédémoniens ſur les autres Grecs, le même avantage dans ce genre que dans la ſcience militaire, il les repréſente occupés à philoſopher dans leurs aſſemblées, voulant que leurs jeunes gens fuſſent verſés dans ces matières, & permettant qu'elles ne fuſſent pas étrangères pour les femmes de leur Nation; il ne ceſſe de redire, & il faut bien le répéter avec lui, qu'ils étoient parfaitement bien élevés dans l'étude de la philoſophie, que leur méthode fut de s'y attacher beaucoup plus encore qu'aux exercices du Gymnaſe, que leur ſcience en un mot étoit celle de Thalès & des autres ſages de la Grèce, avec cette différence que les Lacédémoniens avoient été les maîtres, & les ſept ſages les diſciples: s'il eſt poſſible d'enchérir ſur tous ces éloges, Plutarque l'a fait, en déclarant que Platon, que Diogène, que Zénon

In Lycurg. t. I, p. 59. A, B.

non, que tous les autres qui ont voulu former une république parfaite, n'ont laiſſé après eux que des écrits & des paroles, que leur république n'a été qu'en idée, que Lycurgue ſeul a donné de la réalité à la ſienne, qu'il a montré aux yeux de l'Univers étonné, un peuple compoſé d'autant de philoſophes qu'il y avoit de citoyens, *ὅλην τὴν πόλιν φιλοσοφῆσαν.* Le même Plutarque inſiſte ailleurs ſur la vérité du proverbe, qui diſoit, qu'agir en Lacédémonien étoit agir en philoſophe, *φιλοσοφεῖν . . . Λακωνίζειν.*

In Lycurg. t. I. p. 52, in fine.

On ne connoiſſoit donc point à Lacédémone ce qui s'appelle dans les autres villes le vulgaire ou la multitude, terme de mépris, employé autrefois comme aujourd'hui, pour déſigner cette foule, ordinairement le jouet de l'ignorance & de la paſſion, le fléau de la raiſon, l'antipode de la philoſophie; de telles qualifications pouvoient convenir aux Hélotes & aux autres eſclaves, que Lacédémone avoit à ſon ſervice, mais qui n'étoient pas faits pour compoſer le corps de la nation: on vouloit qu'ils ne fuſſent bons que pour les ouvrages manuels, & on les entretenoit à deſſein dans l'ignorance & dans la baſſeſſe des ſentimens. Pour les citoyens, le grand nombre étant dans Sparte ce que le petit nombre à été dans Athènes, dans Rome & par-tout ailleurs, le terme de multitude ne pouvoit être chez les Lacédémoniens qu'un titre d'honneur, puiſque c'étoit ſe ſingulariſer que de n'être pas philoſophe: telle eſt evidemment la différence que Socrate & Plutarque nous forcent de mettre entre ce peuple & les autres peuples les plus célèbres & les plus inſtruits que nous connoiſſions.

Ce ne ſont encore là que des témoignages vagues, & des aſſertions générales en faveur de la philoſophie Lacédémonienne: paſſons à un détail plus circonſtancié de ſon origine & de ſes progrès; il en reſte aſſez de veſtiges dans les écrivains, pour la faire peut-être admirer encore aujourd'hui.

L'ancienne philoſophie s'étendoit, comme fait la nouvelle, à l'art du raiſonnement, à la ſcience des mœurs, & à la connoiſſance de la Nature; autrement, à la dialectique, à la morale, & à la phyſique. Ariſtote, & quelques autres philoſophes, en petit nombre, eſſayèrent les forces de leur génie ſupérieur ſur ces trois grands objets en même tems; mais l'eſprit humain étant trop borné, & la vie trop

courte

courte pour embraſſer ainſi la philoſophie dans toute ſon étendue. Socrate, & le grand nombre des anciens avec lui, négligèrent la partie qui leur parut la plus étrangère à l'homme, & la moins propre à le rendre heureux, je veux dire la phyſique. Tout ce qu'ils ont avancé ſur l'inutilité de cette étude, & ſur les inconvéniens qu'ils prétendoient qu'elle entraîne avec elle, ſe détruit aiſément, ne fût-ce que par le ſuccès qu'elle a au ſiècle où nous vivons. Il règne de nos jours un goût décidé pour les expériences, qui non ſeulement eſt extrêmement amuſant, l'éloge ſeroit mince en matière de philoſophie, mais qui produit journellement des découvertes utiles, & en promet de plus importantes encore dans la ſuite. Il faut cependant avouer que l'art de bien penſer & de bien vivre mérite la préférence ſur les connoiſſances naturelles, parce qu'il nous conduit plus facilement & plus directement au bonheur, l'unique fin de la philoſophie: c'eſt ce qu'on ne ſauroit conteſter à Socrate, & il ſuffit de le voir ſe déclarer, comme il fait, en faveur de la philoſophie des Lacédémoniens, pour comprendre auſſi-tôt qu'ils ſe ſont appliqués moins aux matières de phyſique, qu'à l'art du raiſonnement & a la morale.

Rien ne fait mieux ſentir combien ils furent habiles dialecticiens que l'obſervation du même Socrate, quand il aſſure que le dernier des Lacédémoniens fermoit bien-tôt la bouche à tout étranger qui ſe mêloit de raiſonner avec eux, & que ce fut ſur-tout cet art de diſcourir, qui décela le ſecret de leurs études philoſophiques. L'epithète de demi-Dieux, qui leur fut donnée, & dont j'ai déja parlé, avoit ſans doute pour fondement cette ſupériorité de raiſonnement qui les diſtinguoit des autres peuples: ce n'eſt pas que les Lacédémoniens fuſſent d'une nature différente de celle du reſte des hommes, le fonds de la raiſon eſt par-tout le même, & la nation qui s'élève par ſes connoiſſances & ſes lumières au-deſſus de ſes voiſins, en eſt redevable au ſoin qu'elle apporte à mieux cultiver les talens de l'eſprit.

Les Lacédémoniens excelloient en ce point, ils s'y prenoient dès le berceau, & n'attendoient pas l'âge aux enfans, pour jetter dans leur eſprit les premières ſemences de logique; il ne paroît pas qu'aucun autre peuple leur en eût donné l'exemple, ni qu'aucun l'ait ſuivi: on ſuppoſe par-tout l'enfance incompatible avec la raiſon. L'auteur de

Mallebr. Recher. de la vérité, 11, 8.

de la Recherche de la vérité gémit ſur le malheur de ce préjugé, comme ſur un grand obſtacle au progrès de la philoſophie : il prouve d'une manière lumineuſe, que les premières traces formées dans le cerveau, ont beaucoup de peine à s'effacer dans le cours de la vie ; que les plaies que fait à l'ame, dans un âge tendre, la nouveauté des objets, ſont continuellement envenimées par le défaut d'une première éducation ; que les nourices & les mères perdent les enfans, en les agitant par des deſirs, en les troublant par des frayeurs, en ne leur préſentant que des choſes ſenſibles, & que malgré la foibleſſe de l'âge, ils ſeroient capables d'inſtructions ſolides, parce que c'eſt l'experience, & non la raiſon qui leur manque. Lacédémone avoit ſenti toutes ces vérités, il n'y avoit pas juſqu'aux nourrices du pays, qui ne fuſſent célèbres dans toute la Grèce, par le talent qu'elles avoient d'accoutumer les enfans à n'être ni délicats, ni fantaſques, à n'avoir peur de rien dans la ſolitude & dans les ténèbres, à ne connoître ni l'humeur, ni les criailleries, ni les pleurs ; à montrer enfin une raiſon avancée, qui par-tout ailleurs auroit eu un air de prodige.

Plut. in. Lycurg. t. I. p. 49. F.

Arrivoit enſuite le tems de leur éducation commune & publique, où l'on achevoit de leur former l'eſprit par une méthode également ſimple & infaillible ; elle conſiſtoit, dit Plutarque, à faire des queſtions aux jeunes Lacédémoniens, en exigeant que dans ce qu'ils répondoient ils alléguaſſent toûjours la raiſon & la preuve : ἔδει δὲ τὴν ἀπόκρισιν καὶ μετ' αἰτίας εἶναι καὶ ἀποδείξεως. Quelle comparaiſon de toutes les autres méthodes de logique, où les régles ſont ſubtiles & abſtraits, avec la méthode Lacédémonienne, qui joignoit ſans ceſſe l'exemple au précepte, la pratique à la théorie, l'opération même à la leçon ſur la manière d'opérer ? On ne ſubtiliſoit point ſur la nature des idées, on ne cherchoit point à faire l'analyſe de leurs différentes proprietés, on ne traitoit, ni les formules des propoſitions, ni les modes des raiſonnemens concluans ou fautifs, on ne rempliſſoit point d'êtres de raiſons la tête d'un jeune Lacédémonien, on lui propoſoit des ſujets réels & des matières ſolides, ſur leſquelles, dans l'inſtant même, on le faiſoit penſer & raiſonner juſte, & cet exercice réitéré, lui procuroit néceſſairement l'heureuſe habitude de faire uſage de ſa raiſon dès l'enfance ; c'étoit-là une vraie dialectique

Ibid. p. 53. A.

à ne

à ne conſidérer même que l'étymologie de ce mot; les dialecticiens, dit Laerce, ayant été ainſi appelés, parce qu'ils réduiſoient leur méthode à des interrogations & à des réponſes : une logique plus recherchée & trop approfondie dégénère en vains rafinemens; la ſimple Nature, aidée comme elle l'étoit chez les Lacédémoniens, ſuffira toûjours pour bien raiſonner. Quelques philoſophes de la Grèce pouſsèrent trop loin cet art, qui, comme tous les autres, demande un juſte milieu, ils creusèrent je ne ſais quel labyrinthe, ſous prétexte d'y mettre la vérité à couvert de l'erreur & du ſophiſme; mais ils la perdirent bien-tôt de vûe elle-même, & ils ſubſtituèrent à la philoſophie, c'eſt-à dire, à la ſcience & à la ſageſſe, un jargon plein d'inutilités, de chicane, & de mauvaiſe foi : nos écoles ne s'en reſſentent que trop aujourd'hui, nulle part on ne penſe moins philoſophiquement, on ne déraiſonne davantage que dans ces lieux-là mêmes conſacrés à prendre l'art du raiſonnement. Les Lacédémoniens pourroient donc ſervir d'exemple dans cette partie, comme dans pluſieurs autres, aux peuples qui ſe piquent le plus d'être éclairés & ſavans. II, 106.

Plutarque ajoûte, que ſi les jeunes gens qu'on inſtruiſoit ainſi par des queſtions, y répondoient mal par trop de précipitation, ou n'y répondoient rien par lenteur & par négligence, la faute étoit ſuivie auſſi-tôt du châtiment. Un défaut de raiſonnement étant donc puni à Sparte, comme pourroit l'être ailleurs un défaut de conduite, il falloit que la jeuneſſe fût continuellement en garde contre l'indolence & contre la trop grande vivacité, contre l'irréſolution & contre l'eſprit de déciſion, contre la pareſſe & la peſanteur à réfléchir, & contre les ſallies d'une imagination déréglée; par ce moyen on ſe façonnoit de bonne heure à acquerir l'eſprit philoſophique, à douter, à examiner, à ſe précautionner contre l'erreur des ſens, à ſe former des idées, à les combiner enſemble, à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans la ſuite de ſes penſées, à ne pas ſe livrer trop aux apparences, à ne pas donner dans une aveugle crédulité, à diſtinguer le vrai du faux & le certain du probable, à ne ſe point payer de mots & à n'en point payer les autres, à porter ſon jugement avec connoiſſance de cauſe, à établir des principes, à tirer des conſéquences,

quences, à ſe guider enfin toûjours par les pures lumières de la raiſon, autant que la foibleſſe humaine peut le permettre.

Des leçons ſi propres à former l'eſprit, ſans qu'on y traitât pourtant d'une manière directe les qualités des perceptions ou la nature du ſyllogiſme, ſur quoi donc rouloient-elles ? Quelle étoit la matière de ces inſtructions en même tems ſublimes & familières ? C'étoit la morale, les diſcours & les actions des hommes, leur conduite bonne ou mauvaiſe ; Plutarque borne à cet unique point le ſujet ordinaire des queſtions qu'on propoſoit aux jeunes gens, & auxquelles ils étoient obligés de répondre toûjours en remontant aux principes : il ne ſe tenoit point d'autres propos en converſation ni même à table ; car tous les momens du jour étoient un tems d'inſtruction, tous les lieux autant d'écoles publiques, tous les citoyens autant de maîtres ou de diſciples.

Dès-lors s'imprimoient de plus en plus dans l'eſprit des enfans les notions du bien & du mal, les idées générales de la vérité & du menſonge, de la droiture & de l'injuſtice, de la règle & du déſordre, de la vertu & du vice. Quelle que ſoit l'origine de ces idées, premier fondement de toute la morale, qu'elles ſoient un préſent de l'Auteur de la Nature dans l'inſtant même de notre formation, ou que l'eſprit les enfante dans la ſuite par le pur raiſonnement, ou à la faveur d'une analogie tirée des objets ſenſibles, il reſtera toûjours, qu'elles étoient continuellement excitées ou retracées dans un jeune Lacédémonien ; tout ce qui l'environnoit les lui rendoit préſentes, & la plûpart des objets ne ſe peignoient dans ſon ame que ſous les couleurs du bien & du mal moral. Or comme les ſentimens du cœur ſuivent naturellement les diſpoſitions de l'eſprit, on ſe portoit au bien ſans répugnance, ſur-tout avant l'âge des paſſions, & dans un pays où l'exemple ne favoriſoit pas le vice. Bien-tôt les enfans faiſoient ſi peu conſiſter le bien dans le plaiſir, & le mal dans la douleur, qu'on les voyoit ſouvent mépriſer l'un & l'autre, juſqu'à baigner de leur ſang avec fermeté, & même avec joie, les autels de Diane. A meſure qu'on avançoit en âge, la ſcience des mœurs jetoit de plus profondes racines ; elle formoit ainſi peu à peu des citoyens vertueux par principes, & des philoſophes qui eurent des idées & des ſentimens fort différens de ceux du commun des hommes :

c'eſt ce que je vais tâcher de montrer par l'expoſition de quelques points de leur morale, tirés des recueils de Cragius & de Meurſius, ſans prétendre qu'elle ſoit également par-tout exempte de reproche. Où ſont les philoſophes qui ne ſe ſoient pas trompés, & que leur ardeur même à fournir la carrière qu'ils s'étoient ouverte, n'ait pas quelquefois conduits au-delà des bornes? Mon deſſein eſt uniquement de faire voir que les maximes des Lacédémoniens, celles-là mêmes qui paroiſſent les plus étranges, partoient d'un principe ſyſtématique & ſuivi, & que s'il fallut beaucoup de philoſophie à Lycurgue pour les établir le premier, il n'en fallut guère moins à ſon peuple, pour les ſuivre comme ils firent pendant pluſieurs ſiècles.

Philoſophes à l'égard des biens de la fortune, ils vouloient être à couvert de l'embarras des richeſſes, & des rigueurs de la pauvreté : le nombre des héritages étoit fixé, & ils étoient tous égaux. Comme on ſe ſeroit déſhonoré d'en aliéner quelqu'un ou de travailler à en acquerir quelque autre, chaque citoyen étoit dans la ſécurité de ne jamais perdre ſon patrimoine, & perſonne ne ſongeoit à envahir le patrimoine d'autrui ; on penſoit encore moins à s'enrichir avec les étrangers, avec qui tout commerce étoit interdit. Ce qui pouvoit être néceſſaire à la nouriture ou au vêtement, ce qu'on ne tiroit pas du crû de ſon héritage, on ſe le procuroit par des échanges, ou par quelque pièces de monnoies de fer, qui ſuffiſoient aux beſoins journaliers, & qui, trop embarraſſantes à garder ou à tranſporter en grande quantité, ſe refuſoient à des projets d'avarice, l'écueil ordinaire des mœurs : l'or & l'argent n'étoient point ici à craindre, la circulation de ces eſpèces étoit bannie de l'état, & perſonne n'en pouvoit garder en ſon particulier. Hé qu'on ne diſe pas que les Lacédémoniens ont reſſemblé en ce point aux Nations ſauvages ; elles ne ſe paſſent de l'or & de l'argent que faute de les connoître, & Lacédémone n'en proſcrivit l'uſage que parce qu'il lui étoit trop bien connu : on vouloit couper racine à la cupidité & à tous les maux dont elle eſt la ſource, on en vint à bout ; les procès, les vols, les meurtres, les brigandages, & tous ces monſtres qui naiſſent de la ſoif des richeſſes, étoient, pour ainſi dire, inouis entre les citoyens. Les accuſera-t-on enſuite d'avoir autoriſé le larcin, & d'en avoir inſpiré le goût criminel à leurs enfans, ſur ce qu'ils les envoyoient

quelquefois

quelquefois butiner dans la campagne? Xénophon leur en fait honneur, comme d'un exercice militaire, & d'un moyen d'apprendre de bonne heure les ruſes de la guerre; trouverons-nous à redire à ce qu'un grand Capitaine, qui n'étoit pas moins grand philoſophe, & qui faiſoit élever ſes enfans à Sparte, a jugé digne de ſon approbation? L'abandon volontaire que chacun faiſoit de ce qu'on lui enleveroit ainſi par adreſſe, n'en écarte-t-il pas toute idée d'injuſtice & de violence? Comment imaginer en effet, qu'avec le déſintéreſſement dont les Lacédémoniens faiſoient profeſſion, ils euſſent entretenu dans leur famille un eſprit d'avidité & de rapine? eux qui, dans la converſation, ne parloient pas même de lucre & d'intérêt, comme Plutarque l'aſſure.

Philoſophes dans l'uſage des plaiſirs, ils les meſuroient aux beſoins de la vie, & ils ſe retranchoient toutes les douceurs capables de corrompre l'eſprit & le cœur, ou d'énerver le corps; ils réprouvoient juſqu'à la promenade quand elle avoit l'air d'un paſſe-tems de gens déſœuvrés: qu'on juge de la ſévérité de leur morale dans le reſte; rien de plus frappant que leur frugalité dans les repas, & leur éloignement pour la ſomptuoſité, pour la moleſſe & pour toutes les voluptés ſenſuelles. On auroit tort d'imputer ce genre de vie auſtère à la misère, ou à la ruſticité, ou à la ſuperſtition; la philoſophie en étoit le principe. Les Lacédémoniens, jaloux de l'empire de la raiſon ſur les ſens, faiſoient dépendre les devoirs & le bonheur de l'homme de cette heureuſe ſubordination, que l'amour des plaiſirs eſt ſeul capable de troubler: vérités trop ſublimes pour un Sybarite groſſier, qui, témoin de la rigidité des Lacédémoniens, en prenoit occaſion de dépriſer leur valeur guerrière; leur vie, diſoit-il, eſt ſi malheureuſe, que pour en être délivrés, ils courent volontairement à la mort: les Lacédémoniens au contraire étoient perſuadés que la ſenſualité, l'intempérance & la débauche font le malheur des familles, la ruine des états, la honte & la misère des particuliers, que les véritables joies ne conſiſtent pas dans la ſatisfaction des ſens, qu'elles doivent couler d'une ſource plus pure & plus durable; que les fauſſes délices d'un voluptueux ſont accompagnées de fiel & d'amertume, de remords, de dégoûts, d'inſenſibilité dans les organes, d'infirmités & de maladies: de là une ſobrieté qui n'admettoit à leur

table

table que les mets les plus ſimples, aſſaiſonnés par la diète & par l'exercice, comme le diſoit un de leurs cuiſiniers au tyran de Syracuſe ; & de là encore, cette horreur pour le luxe, qui ne leur laiſſoit voir rien de pis à ſouhaiter à leurs ennemis que le goût de la magnificence. Pour les plaiſirs même le plus permis, ils croyoient que le meilleur moyen d'en tirer parti étoit de les prendre avec ménagement: les perſonnes, par exemple, nouvellement mariées ne pouvoient ſe voir qu'en bonne fortune, la pudeur y gagnoit, & le reſte n'y perdoit pas ; après quoi perſonne ne doit être ſurpris, que certains excès, trop communs dans tous les pays du monde, aient été preſque inconnus des Lacédémoniens: ils ſe vantoient de n'avoir point de loix contre l'adultère, parce que leur ſageſſe les rendoit ſuperflues. On leur reproche pourtant, comme un exercice continuel d'adultère, la liberté accordée à un mari ſans enfans, de tâcher d'en avoir par les ſecours d'un de ſes concitoyens; mais Xénophon & Plutarque avertiſſent que la multiplication des citoyens, étoit le ſeul objet de cet uſage. On leur reproche encore, comme un grand inconvénient pour les mœurs, la coûtume qu'ils avoient de produire nues, dans les exercices publics, les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ; c'eſt qu'ils cherchoient, diſent les hiſtoriens, à procurer aux filles mêmes une education mâle, & une complexion vigoureuſe, qui leur fît mettre au monde des enfans robuſtes, pour le ſervice de la patrie. Je ne prétends nullement autoriſer par des excuſes l'indécence viſible de ces deux établiſſemens, j'obſerve ſeulement que ce qui leur donna naiſſance, ne fut ni l'affectation d'une philoſophie cynique, ni la négligence à veiller ſur les mœurs: le libertinage n'étoit pas le principe de ces uſages, puiſque nous en ſavons d'ailleurs les vrais motifs ; & le libertinage n'en fut pas le fruit, puiſque les Lacédémoniens faiſoient éclater dans tout le reſte les mœurs les plus pures & les plus ſévères.

Philoſophes dans l'amour qu'ils avoient pour leur patrie, ils renonçoient vis-à-vis d'elle à tout ſentiment d'amour propre ; ils pouſſoient même beaucoup trop loin cette philoſophie, dans les deux exemples qu'on vient de citer ; & ils ſe portoient à un excès encore plus criminel à l'égard des enfans qui naiſſoient débiles ou mal conformés ; on les faiſoit périr impitoyablement, de peur qu'ils ne fuſ-

ſent à charge à l'état. Le même amour déréglé de la patrie les obligeoit à traiter inhumainement leurs eſclaves, à regarder les étrangers comme autant d'ennemis, à fuir leur commerce, à mépriſer les loix de l'hoſpitalité, à violer quelquefois le droit des gens. Une ſaine philoſophie connoît mieux les règles de l'humanité & de la ſociété; elle porte ſes vûes & ſes affections ſur le monde entier, où les différentes parties qui le compoſent doivent conſpirer au bien du tout, & où non ſeulement le particulier, en travaillant à ſon bonheur doit chercher l'avantage de ſa nation, mais où chaque nation devroit encore s'intéreſſer à la proſpérité de toutes les autres. Les Lacédémoniens n'allèrent pas ſi loin, Lacédémone ſeule abſorba leur attention: mais il faut avouer qu'à ces occaſions près, où pour trop écouter les intérêts de la patrie, ils étouffoient juſqu'à la voix de la Nature, il y avoit bien de la philoſophie dans leur zèle pour le bien public: ils ne connoiſſoient guère de fortune, de plaiſir & de bonheur que ce qui en rejailliſſoit ſur l'état. On s'étonne quelquefois parmi nous que des particuliers, ſans ambition pour eux-mêmes perſonnellement, en paroiſſent dévorés pour un corps dont ils ſont les membres. Qu'on jette les yeux ſur Lacédémone, où les habitans ne comptoient ſouvent pour rien leurs biens, leur repos, leur famille & leur vie même, quand il falloit les immoler au ſalut ou à la gloire de la République: toute l'hiſtoire eſt pleine de ces exemples héroïques. Dirons-nous qu'un Lacédémonien aimoit ſa patrie plus qu'il ne s'aimoit lui-même, non certainement; mais c'étoit pour lui-même auſſi qu'il avoit la delicateſſe de tout ſacrifier, plûtôt que d'avoir à ſe reprocher de manquer à ſon devoir de citoyen. Un amour propre de cette eſpèce, germe fécond de toutes les vertus, mit dans Sparte la ſcience de mœurs à un degré d'élévation qui n'a point d'exemple chez les autres peuples.

Philoſophes dans leurs maximes de politique, ils ſuivoient une ſorte de gouvernement, dont toutes les parties, habilement liées enſemble, concouroient à former un peuple ſage & policé ſans loix écrites, floriſſant au dedans ſans finances, ſans commerce, ſans navigation; redoutable au dehors ſans villes murées pour ſe defendre, & ſans machines de guerre pour attaquer; habile dans les opérations militaires, fin & délié dans les négociations, ſupérieur conſtamment

ſtamment à ſes voiſins, maître le plus ſouvent de la deſtinée de la Grèce. Il faudroit des volumes à qui voudroit tracer dans le détail le plan de leur politique, & raconter les ſuccès dont elle fut ſuivie; Xénophon, Polybe, & tant d'autres en ont fait les plus grands éloges; bornons-nous à une réflexion: plus leur gouvernement étoit ſingulier & différent de tous les autres, plus on voit qu'il a été le fruit du raiſonnement, l'ouvrage d'une philoſophie qui ſe mettoit au-deſſus de l'exemple, des préjugés, & des opinions communes.

Philoſophes dans leurs ſentimens ſur la liberté civile, ils ne la faiſoient pas conſiſter dans une malheureuſe licence, & plus ſoûmis aux loix qu'aucune autre peuple, ils prétendoient qu'aucun ne jouiſſoit d'une indépendance pareille à la leur; demandoit-on à un Spartiate ce qu'il ſavoit, je ſai, répondoit-il, que je ſuis libre: vouloit-on en retenir d'autres à la cour de Xerxès par des offres brillantes, ils proteſtoient que qui avoit goûté de la liberté Lacédémonienne, n'y renonceroit pas pour la couronne de Perſe. Cependant un Lacédémonien, ne pouvant pas même ſe choiſir une profeſſion & un genre de vie, boire & manger dans ſa propre maiſon, parler avec éloge d'un gouvernement différent de celui de ſa République, n'étoit maître, ce ſemble, ni de ſa perſonne, ni de ſes actions, ni de ſes paroles; leur liberté eſt donc un problème: en voici la ſolution. La liberté des Lacédémoniens n'étoit pas ſimplement fondée ſur la nature de leur gouvernement, ſoit monarchique, ſoit républicain: la différence, quoi qu'on en diſe, importe peu à la liberté des peuples, parce qu'enfin, ſoit que le ſouverain pouvoir réſide dans une perſonne, ſoit qu'il s'étende à deux ou à pluſieurs, pourvû qu'il ne ſoit pas deſpotique, il n'en ſera pas plus arbitraire, & les citoyens n'en ſeront pas moins libres par état, quoique aſſujétis à une autorité légitime. Mais ils obéiront, les uns en eſclaves, comme fait le vulgaire, les autres en hommes libres, comme font les philoſophes, & comme faiſoient les Lacédémoniens. Je m'explique. La philoſophie, en remontant à la nature de l'homme, à l'établiſſement des ſociétés, à la conſtitution des états, & à la convention mutuelle qui ſubſiſte entre ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent, peut ſeule nous dévoiler l'origine des loix, nous en faire connoître la force & l'autorité, nous en faire chérir la néceſſité & les avantages.

Pénétrés de ces grands principes, les Lacédémoniens avoient pour leurs loix une vénération & un attachement ſans bornes, ils les ſuivoient d'affection & de cœur ; & c'eſt ce que j'appelle obéir en hommes libres, parce que leur hommage n'étoit point arraché par la force & par la crainte, que leur ſoûmiſſion partoit du fond de leur raiſon & de leur volonté ; qu'ils ſe déterminoient dans leur conduite, par l'eſprit & par les motifs de la loi, plûtôt que par la loi même ; qu'en faiſant ce qui leur étoit preſcrit, ils ne faiſoient que ce que leur ſentiment intérieur leur diſoit de faire ; & qu'en ratifiant ainſi dans toutes leurs actions les ordonnances de Lycurgue, ils ſuivoient des règlemens devenus leurs propres ouvrages, ils obéiſſoient en Légiſlateurs. Quiconque obéit autrement, obéit à contre-cœur, ou du moins ſans connoiſſance de cauſe, & conſéquemment obéit en eſclave. Rien de ſervile au contraire dans l'obéiſſance des Lacédémoniens, puiſqu'elle étoit raiſonnée, volontaire, pleine de philoſophie & de grandeur. Toute contrainte, toute affectation, toute démarche forcée que le cœur eût déſavouée, toute impreſſion étrangère que l'inclination & le goût n'auroient point adoptée, toute indignité, toute baſſeſſe, toute obligation d'être flatteur ou rampant, voilà dans leur idée ce qui auroit bleſſé leur liberté. Plûtôt que de la riſquer par le métier de courtiſan, ils rejetoient les offres des plus grands rois ; & plûtôt que de la perdre en tombant entre les mains de l'ennemi, ils ſe donnoient la mort : ils croyoient ceſſer d'être des citoyens libres, d'être des Lacédémoniens, d'être des hommes, auſſitôt qu'ils perdoient la faculté de vivre ſuivant leurs loix, parce qu'ils faiſoient ſervir les loix-mêmes de baſe & de fondement à la liberté. Il n'appartient donc qu'à des Philoſophes manqués, de trouver leur liberté gênée par l'empire de la loi, & de déclamer contre l'autorité, pour ſe donner un faux air de diſtinction & d'indépendance ; plus outrés que le fanatique Hobbes, ils méconnoiſſent la ſorte de juſtice primitive, qu'il n'oſoit nier, l'obligation de remplir un engagement contracté : plus aveugles, plus ignorans que le ſimple vulgaire, ils ſont le premiers à violer l'aſyle ménagé à leur repos & à leur ſalut. En attaquant ce qui peut ſeul garantir leur liberté, ne courent-ils pas viſiblement à l'eſclavage ? Qu'ils aillent donc chez les Lacédémoniens,

moniens, prendre une juſte idée de ce que c'eſt qu'un citoyen véritablement libre.

Philoſophes ſur la Religion, ils la citoient au tribunal de la raiſon, comme on doit y rappeler tout culte qui n'a pas la révélation pour principe; malgré les ténèbres du paganiſme qui les environnoit, ils ſentoient l'inſuffiſance du culte extérieur, l'imperfection attachée aux offrandes & aux ſacrifices. Socrate dit, que les Athéniens, qui enrichiſſoient les temples des Dieux, qui chargeoient les autels de préſens, & qui faiſoient couler abondamment le ſang des victimes, ſe plaignoient amèrement de ce que la victoire ſe déclaroit toûjours contre eux en faveur des Lacédémoniens, quoique ceux-ci négligeaſſent beaucoup ces ſortes de pratiques religieuſes. La ſimple prière des Lacédémoniens, ajoûte Socrate, vaut mieux que tout le reſte, ils ne ceſſent de la faire en commun & en particulier, en tout tems & en tout lieu, & elle ſe borne à demander aux Dieux, qu'ils faſſent triompher la vertu; jamais, continue Socrate, on ne les entend demander autre choſe. Le commentaire naturel de la prière Lacédémonienne ne ſe trouve-t-il pas dans ces paroles d'un poëte? " Demandez au Ciel un eſprit ſain dans un corps en ſanté, un cœur " magnanime & libre de la crainte de la mort, une façon de penſer " qui mette la fin de la vie au rang des faveurs de la Nature, qui " tienne contre la peine de quelque nature qu'elle puiſſe être, qui ne " connoiſſe, ni la colère, ni les deſirs, qui trouve enfin les travaux " d'Hercule & ſes exploits mille fois préférables à la volupté, à la " débauche & à la moleſſe de Sardanapale." Tels étoient manifeſtement les vœux des Lacédémoniens pour le triomphe de la vertu, Τὰ καλὰ ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς τὺς Θεὺς διδόναι: prières fort différentes de celles dont l'ancienne hiſtoire nous fournit des exemples parmi les autres payens; ils faiſoient des demandes intéreſſées & criminelles à des Divinités, capables elles-mêmes d'intérêt & de crime. Mais les Dieux des Lacédémoniens n'avoient guère rien de commun avec les Dieux de la Grèce, que la reſſemblance des noms; Vénus étoit à Lacédémone une Déeſſe armée, comme l'étoit ailleurs la Déeſſe qui préſide à la guerre, aux ſciences, & aux bonnes mœurs; un autre attribut que les Lacédémoniens donnoient à la même Vénus, étoit de la repreſenter avec des entraves, ſymbole de la retenue & de la

Juvenal. Satyr. x, 356 & ſeq.

la ſageſſe. C'étoit un châtiment, diſoient quelques anciens, imaginé par les Lacédémoniens, pour punir une divinité ſcandaleuſe. Pauſanias réfute cette explication qui, toute fauſſe qu'elle eſt, montre l'opinion où l'on étoit que la philoſophie des Lacédémoniens les roidiſſoit contre le torrent de la ſuperſtition. Si des raiſons de politique, ſi des uſages trop profondément enracinés, ſi la foibleſſe inſéparable de l'eſprit humain ne leur permit pas de ſecouer entièrement le joug des opinions populaires, on ſait du moins qu'ils en rejetèrent pluſieurs : ils réformèrent les idées & les pratiques ſuperſtitieuſes qui regardoient les corps morts, les ſépultures & les tombeaux ; ils abolirent, après l'exemple de la bataille de Marathon, l'uſage plus ancien que Lycurgue, de ne pas marcher à l'ennemi avant la pleine lune ; c'eſt ainſi qu'ils épuroient de tems en tems le fond corrompu de leur religion : comme hommes, ils étoient ſujets à des illuſions & à des foibleſſes ; comme philoſophes, ils tâchoient de les corriger.

Philoſophes dans la manière de cultiver les beaux arts, nous l'avons déjà remarqué, ils y apportoient un goût réfléchi, que l'imagination ne ſéduiſoit point au préjudice de la raiſon ; que les attraits de la mode & la nouveauté ne purent corrompre, qui ne s'arrêta jamais à l'écorce & à l'apparence, & qui ſonda toûjours le fond des choſes pour en apprétier le mérite.

Philoſophes dans leurs amuſemens, ils les prenoient par des motifs de raiſon & de néceſſité. Lycurge n'étoit pas de ces légiſlateurs farouches & bizarres, ennemis déclarés des divertiſſemens & des jeux ; il avoit conſacré publiquement au Ris une ſtatue, pour ſe déclarer partiſan des joies innocentes, & pour inviter ſon peuple à y prendre part : il avoit établi des fêtes, des chants, des danſes, & des ſpectacles journaliers de gymnaſtique, dont le premier objet à la vérité, étoit l'inſtruction, mais une inſtruction d'autant plus accompagnée d'un fruit certain, qu'elle étoit plus agréable & plus amuſante ; il parvint en un mot à former des citoyens qui fuſſent inſtruits & vertueux ſans être ſauvages. Auſſi voyons-nous par tout ce qui nous reſte de traits remarquables ſur leur façon ordinaire d'agir & de parler, qu'ils ſavoient répandre un air d'enjouement ſur la raiſon : leur philoſophie étoit ſévère, leur manière de philoſopher

légère & pleine de gayeté; la triſteſſe en effet & le chagrin doivent-ils jamais trouver d'accès chez de vrais philoſophes ? Qu'une ſtupidité ſombre & noire accompagne partout l'ignorance! Que la douleur & la crainte ſoient le partage du crime! Que la peine, le remords & l'ennui accablent des hommes courbés vers la terre! La tranquillité, la joie, les plus purs agrémens ſont réſervés à ceux qui, à l'exemple des Lacédémoniens, étant moins livrés à l'ignorance & à la paſſion, ſont par conſéquent plus en état de faire leur propre bonheur. Si la philoſophie, qui nous conduit à ce bonheur, conſiſte donc dans la connoiſſance de la vérité & dans l'amour de la vertu, hé pourroit-elle conſiſter en autre choſe ? il faut convenir que les Lacédémoniens ont toûjours fait de la philoſophie leur principale étude.

Combien d'autres genres d'arts & de ſciences, que la néceſſité, l'utilité ou la curioſité ont introduits dans toutes les nations polies, & dont les veſtiges ſe retrouvent chez les mêmes Lacédémoniens ? Juriſprudence, aſtronomie, médecine, botanique, peinture, ſculpture, gravure, architecture, agriculture, que ſai-je ? Le nombre en eſt prodigieux, il ſeroit inutile d'en faire ici le détail, ſur-tout puiſque la plûpart roulant ſur des ouvrages manuels, n'étoient certainement pas exercés par des citoyens; la nation n'en a pas moins l'honneur d'avoir ſû les maintenir par ſes artiſtes & ſes ouvriers : n'euſſions-nous d'autres preuves que celle-là de l'attention des Lacédémoniens à ne pas vivre en Barbares, nous en pourrions conclurre qu'ils ne furent jamais tels qu'on a quelquefois voulu les dépeindre ; mais que n'avons nous pas dit pour montrer qu'ils étoient, je ne dis pas éloignés de toute barbarie, mais parfaitement inſtruits ? Quelque choſe auroit manqué à leur mérite littéraire, & cette compagnie ſurtout auroit à ſe récrier, s'ils euſſent négligé ce qui fait ſa principale étude ; mais Platon aſſure, que l'hiſtoire des héros & des grands hommes, celle des villes, en un mot toutes les matières de l'antiquité, πάσης τῆς ἀρχαιολογίας, faiſoient les délices des Lacédémoniens. Il faut donc, après tant de preuves de leur application aux arts & aux ſciences, tant de témoignages de leur goût pour les objets qui ſont du reſſort des belles lettres, tant de monumens inconteſtables de leurs connoiſſances philoſophiques, il faut que l'idée de leur prétendue

In Hippiâ majore, p. 285. D. edit. Serran.

tendue ignorance s'évanouiſſe, & qu'un peuple, défiguré juſqu'à préſent par des écrivains prévenus, ſoit enfin remis aujourd'hui dans le point de vûe avantageux où la ſaine antiquité nous le repréſente.

MÉMOIRE
SUR
LA VIE D'HÉRODE ATTICUS.

Par M. DE BURIGNY.

QUOIQU'Hérode Atticus ait eu, dans ſon ſiècle, la plus grande célébrité, & qu'il ait été décoré des titres les plus brillans, cependant les écrivains modernes n'en ont parlé que très-ſuperficiellement : c'eſt ce qui m'a déterminé à faire mieux connoître un des hommes de lettres, qui a joué le plus grand rôle dans le ſecond ſiècle de l'ère Chrétienne.

Tiberius Claudius Atticus Hérode étoit de la plus noble extraction ; Philoſtrate & Suidas le font deſcendre d'Æacus, que la fable ſuppoſe avoir été fils de Jupiter, & père de Pélée, mari de Thétis : Philoſtrate ajoûte qu'il reconnoiſſoit parmi ſes ancêtres Miltiade & Cimon, & qu'il avoit des conſuls pour aïeux. L'inſcription en l'honneur de Regille donne à Hérode une autre généalogie non moins illuſtre ; elle le fait deſcendre de Céryx, fils de Mercure, & de Herſé, fille de Cécrops ; & en conſéquence il eſt nommé Théſéide, parce que Théſée avoit pour biſaïeul Cecrops. Comme il n'y avoit aucune relation entre la famille des Æacides & celle des Théſéides, on a prétendu que Philoſtrate étoit en contradiction avec l'auteur de l'inſcription ; mais Olearius a cru que l'on pouvoit concilier ces divers rapports, en ſuppoſant qu'Hérode Atticus deſcendoit d'Æacus par ſon père, & de Cécrops par ſa mère.

Iphig in Aul. Eurip. v. 697.

Philoſt. n. 2.

Le grand-père d'Hérode Atticus ſe nommoit Hipparque, ſuivant Philoſtrate, & non pas Plutarque, comme l'a écrit Suidas. On ſait qu'il

qu'il avoit de très-grands biens; qu'aiant été accuſé d'aſpirer à la tyrannie, il fut proſcrit, & que ſes biens furent confiſqués. Cette révolution dans ſa fortune arriva dans la ville d'Athènes; on en ignore les circonſtances.

Jule Atticus, ſon fils, ſe trouva, par cette diſgrace, dans une fâcheuſe ſituation; mais un bonheur imprévû lui rendit plus qu'il n'avoit perdu: il découvrit un riche tréſor dans une maiſon qui lui reſtoit. Craignant les recherches des officiers du fiſc, il crut en devoir donner avis à l'empereur Nerva: ce prince lui répondit, *qu'il pouvoit faire de tréſor l'uſage qu'il voudroit.* Cette lettre ne raſſura point entièrement Atticus; il écrivit une ſeconde fois à l'empereur, *que ce tréſor étoit trop conſidérable pour un particulier:* Nerva lui fit réponſe, *que Mercure lui aiant fait ce préſent, il devoit lui appartenir; qu'il étoit le maître d'en uſer, & même d'en abuſer.*

Devenu riche par cet heureux haſard, il épouſa une femme dont la dot augmenta ſa fortune au point de le rendre le plus opulent de toute la Grèce. Il fut père de Tiberius Claudius Atticus Hérode, que Suidas appelle mal-à-propos Julius Hérode: cet auteur, accoûtumé à confondre les objets, dit que ce fut Hérode qui rétablit ſa fortune par la découverte d'un tréſor, quoique ce ſoit à ſon père que Philoſtrate attribue cette aventure. Il eſt difficile de ſavoir pourquoi il fut appelé Hérode; ce nom n'eſt ni Grec, ni Latin, & il y a ſujet de croire que c'eſt le même nom qu'Orode, ſi célébre chez les Parthes. On apprend, par les harangues d'Antiphon, qu'il y avoit de ſon tems un homme appelé Hérode. Cicéron parle quelquefois d'un philoſophe de ce nom: on en trouve un qui étoit attaché à Céſar; peut-être ce le même. Quelques ſavans ont conjecturé que le nom d'Hérode avoit pû trouver faveur chez les Athéniens, en conſidération des bienfaits d'Hérode le grand, roi des Juifs, qui, ſelon l'hiſtorien Joſèphe, donna des preuves de ſa généroſité à la ville d'Athènes.

xiv. & xv. Epiſt ad Atti. l. ii. epiſt. 2. p. 1008. lib. xiv. epiſt. 16. p. 1885.

Bell. Jud. l. i. c. 16.

Jule Atticus raſſuré par les lettres de l'empereur Nerva, qui lui avoit laiſſé la libre diſpoſition de ſon tréſor, vécut dans la plus grande magnificence; il la fit paroître ſur-tout dans les ſacrifices & dans ſes libéralités à l'égard des Athéniens. Il offrit à Minerve une hécatombe: il régaloit toutes les tribus & toutes les familles de la

Philoſt. n. 3.

ville; & à la fête de Bacchus, il faiſoit dreſſer des lits de lierre près du temple de ce dieu, qui étoit dans l'Académie: là il faiſoit diſtribuer du vin aux Athéniens, & même aux étrangers, qui venoient prendre part à la fête. Il ne bornoit point ſes attentions à la ſeule ville d'Athènes: Troas, connue auſſi ſous le nom d'Alexandrie, ville très-célèbre, n'avoit point des bains; l'eau de ſes puits étoit bourbeuſe: Atticus en écrivit à l'empereur Adrien; il lui repréſenta combien il ſeroit honorable, & en même tems néceſſaire, de venir au ſecours d'une ville ancienne, qui périſſoit faute d'eau: il s'étendit ſur la ſituation avantageuſe de cette place; & il ſupplia le prince de vouloir bien accorder trois cens myriades de dragmes, pour mettre ſes habitans en état de boire des eaux ſaines: il fit ſouvenir l'empereur qu'il avoit encore porté plus loin ſa généroſité en faveur de quelques villes beaucoup moins conſidérables que Troas. Adrien reçut très-gracieuſement cette lettre; il accorda la demande d'Atticus; il lui donna même la commiſſion de préſider aux travaux néceſſaires pour amener des eaux dans la ville. La dépenſe monta à plus du double de ce qu'avoit cru Atticus, ou du moins de ce qu'il en avoit écrit à l'empereur. Les procurateurs de ce prince en Aſie, c'eſt-à-dire les intendans que la cour envoyoit pour faire l'emploi des derniers publics, & pour les lever dans les provinces de l'empereur, repréſentèrent à Adrien qu'il étoit odieux que toutes les villes d'Aſie fuſſent obligées à s'épuiſer en frais pour l'uſage d'une ſeule. L'empereur en écrivit à Atticus; il témoignoit, dans ſa lettre, qu'il étoit mécontent de ce que la dépenſe avoit été beaucoup au-delà de ce qu'on lui avoit fait entendre: Atticus répondit qu'il le ſupplioit de ne pas s'inquiéter pour ſi peu de choſe, & qu'il chargeroit ſon fils de rendre ce qui excéderoit la dépenſe que l'empereur avoit compté faire.

V. Cellarius, t. II. p. 54.

Elle monta à ſept cens myriades.

V. Tillem. hiſt. des emper. t. 1. art. Aug. 3.

Pour achever ce qui regarde Jule Atticus, nous n'oublierons pas de rapporter qu'il voulut donner, même après ſa mort, des preuves publiques de ſa généroſité & de ſa magnificence: il fit un teſtament par lequel il léguoit à chaque Athénien une mine d'argent par chaque année. C'étoient ſes affranchis qui lui avoient donné le conſeil d'immortaliſer ainſi ſa mémoire aux dépens de ſon fils: ils haïſſoient

Philoſt. n. 4.

haïſſoient Hérode Atticus, & d'ailleurs ils vouloient ſe faire, auprès du peuple d'Athènes, un mérite de ce bienfait de leur maître.

Le teſtament aiant été lû, Hérode Atticus, ſon fils, en parut très-peu content; enfin, il y eut un accommodement entre lui & les Athéniens; ils convint de donner à chaque Athénien cinq mines une fois payées, à condition que la rente d'une mine, aſſignée par le teſtament à chaque citoyen d'Athènes, ſeroit éteinte. Mais Hérode trouva le moyen de réduire preſque à rien cette gratification: ſon père & ſes ancêtres avoient aidé un très-grand nombre d'Athéniens dans leurs beſoins; leurs billets ſe trouvèrent parmi les papiers de la ſucceſſion d'Atticus; Hérode les donna en payement, & il ſe trouva que pluſieurs Athéniens furent obligés de convenir qu'ils lui reſtoient redevables: ils furent très-mécontens qu'il eût fait revivre ces dettes; & pour ſe vanger ils donnèrent, par dériſion, au magnifique ſtade qu'il fit faire, le nom de *Panathénaïque*, comme ayant été conſtruit de l'argent qu'il auroit dû donner à tous les Athéniens.

C'eſt de ce Julius Atticus que naquit le célèbre Hérode Atticus: il vint au monde à Marathon, ce lieu ſi connu par la victoire de Miltiade. C'étoit un bourg éloigné d'Athènes à peu près de dix mille pas: ce n'eſt plus préſentement, ſelon Meſſ. Spon & Vheler, qu'un petit hameau de quinze ou vingt métairies, dans lequel habitent environ cent cinquante Albanois, & l'on n'y trouve plus aucun veſtige d'antiquité. Hérode Atticus étoit né avec les plus heureuſes diſpoſitions: elles furent cultivées par les plus grands maîtres de ſon ſiècle, que bien-tôt il ſurpaſſa. Il tourna ſa principale attention vers le talent de la parole, qui étoit l'objet de l'ambition des ſavans de ſon tems. Il prit des leçons de tous ceux qui avoient une répuration ſupérieure. Ces hommes, ſi célèbres pour lors, ſont à peine connus aujourd'hui: comme ils contribuèrent à former le jeune Hérode, il n'eſt pas hors de propos de faire connoître leurs talens & leurs caractères. Scopélien paroît avoir été celui qu'Hérode s'étoit principalement propoſé d'imiter; c'étoit, ſi l'on en croit Philoſtrate, l'homme de la Grèce qui parloit avec le plus de facilité, de hardieſſe & d'élévation: il réſidoit à Smyrne, & il y enſeignoit avec une ſi brillante reputation que les Aſiatiques, les Egyptiens, les Phéniciens,

Cornel. Nepos, in Miltiade. t. II. p. 185.

Philoſt. p. 515.

Id. p. 518.

ciens, les Grecs mêmes, & la jeuneſſe d'Athènes accouroient pour l'entendre.

Id. p. 520. Tillem t. II. vie de Domitien, art. 15.

L'empereur Domitien avoit ordonné d'arracher les vignes dans les provinces. Cet édit cauſa un extrême mécontentement en Aſie, & toutes les villes de cette grande province crurent devoir lui faire des remontrances. Scopélien fut chargé de cette dangereuſe commiſſion: il y réuſſit ſi bien, qu'il obtint non ſeulement, ſi l'on en croit Philoſtrate, que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais même que ceux qui ne le feroient pas, ſeroient mis à l'amende. Il revint en Aſie comblé d'honneurs & des préſens de Domitien.

Philoſt. p. 521.

Jule, père d'Hérode, perſuadé que la connoiſſance de Scopélien ſeroit très-utile à ſon fils, le pria de venir à Athènes, où il le reçut chez lui avec les honneurs qui étoient dûs au plus éloquent de tous les Aſiatiques. Hérode étoit pour lors fort jeune; ſa grande paſſion étoit de ſe mettre en état de faire des diſcours d'éloquence ſur le champ, & ſans préparation; il faiſoit une ſi grande eſtime de cette facilité, qu'il l'auroit préférée à l'honneur du conſulat, s'il avoit été le maître de choiſir. Il vit avec d'autant plus de plaiſir Scopélien, que cet orateur excelloit dans ce genre; il en fut témoin, & il réſolut d'imiter ce nouveau maître. Les louanges de Jule ſon père furent le ſujet qu'il prit; & ſans s'être préparé, il en fit un éloge qui plut tellement à Jule, qu'il donna à ſon fils cinquante talens, & quinze à Scopélien. Hérode ne voulant point céder en généroſité à ſon père, prit ſur la ſomme qu'il avoit reçûe quinze talens dont il gratifia ſon maître. Jule, pour faire voir juſqu'où il portoit l'eſtime pour Scopélien, fit abattre toutes les ſtatues des Rhéteurs, qui étoient dans ſes jardins: comme ſi Scopélien meritoit d'enſeigner ſeul l'éloquence, & que les autres ne fuſſent capables que d'en gâter le goût.

Philoſt. p. 51.

C'étoit Gorgias qui le premier s'étoit vanté de pouvoir, avec ſuccès, traiter ſur le champ quelque ſujet qu'on lui propoſât. Socrate entreprit de le tourner en ridicule, comme on peut le voir dans le dialogue de Platon qui a pour titre *Gorgias*. Les Grecs eurent cependant une ſi grande idée de ce Rhéteur, qu'ils lui firent l'honneur de lui ériger non pas une ſtatue dorée, mais une ſtatue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à perſonne: *cui tantus honos habitus*

bitus eſt a Græcia, dit Cicéron, *ſoli ut ex omnibus Delphis non inaurata ſtatua ſed aurea ſtatueretur:* ce qui eſt auſſi confirmé par Valère Maxime. Pline convient de la ſtatue d'or, mais il prétend, ce qui eſt moins vrai-ſemblable, que ce fut Gorgias lui-même qui fit les frais de cette ſtatue. Les philoſophes eurent enſuite la vanité de vouloir imiter cette confiance de Gorgias, à parler de tout ſans préparation : *audax negotium, dicerem impudens, niſi hoc inſtitutum poſtea tranſlatum ad philoſophos noſtros eſſet:* c'eſt la remarque de Cicéron.

De Oratore, l. III. n. 32. Val. Maxim. l. VIII. c. 15. n 2. Pl. l. XXXIII. ſect. 24. De finib. bonor. & malorum, lib I. n. 1.

Polémon, ſucceſſeur de Scopélien dans la chaire de Smyrne, fut un de ceux dont Hérode admiroit le plus les talens. Il n'eut pas moins de réputation que ſon prédéceſſeur. Tandis qu'il enſeignoit à Smyrne, la ville étoit remplie de toute la jeuneſſe du continent & des iſles qui venoit prendre ſes leçons : il avoit une ſi grande conſidération à Smyrne, que par ſon autorité il calma des ſéditions qui déſoloient cette ville. Il fut eſtimé & honoré des empereurs Trajan & Adrien. Tite Antonin n'étant encore que proconſul d'Aſie, vint à Smyrne, & prit ſon logement dans la maiſon de Polémon, qu'on regardoit comme la plus belle de la ville. Il étoit pour lors en campagne : ayant appris, à ſon retour, que le proconſul logeoit chez lui, il ſe mit à crier devant ſa porte, *que c'étoit une choſe indigne, qu'on le chaſſât ainſi de ſa maiſon :* Antonin, plus ſage & plus modéré que ce ſophiſte, prit le parti d'aller chercher une autre demeure, quoique ce fût en pleine nuit. On prétend, que l'empereur Adrien ayant été informé de ce peu d'égard de Polémon pour un magiſtrat du peuple Romain, n'en fit aucune plainte ; & que pour faire oublier cet odieux procédé à Antonin, il eut l'attention de déclarer, dans ſon teſtament, que c'étoit Polémon qui lui avoit donné le conſeil de l'adopter. Mais cette précaution étoit inutile : Antonin, le plus vertueux de tous les princes, ne connoiſſoit pas la vengeance : il le fit bien voir par l'accueil qu'il fit à Polémon, lorſque ce Rhéteur vint à Rome le complimenter ſur ſon avènement à l'empire : il ordonna qu'on lui préparât un appartement, en ajoûtant qu'il ne vouloit pas que perſonne l'en délogeât. Un comédien ſe plaignant à ce prince que Polémon l'eût chaſſé du théatre en plein jour, l'empereur lui

Philoſt. p. 531. Id. p. 532. Id. p. 534.

lui répondit, *Il m'a bien chaſſé de ſa maiſon en pleine nuit, & je n'en ai pas porté de plainte.*

Ce fut pour faire connoiſſance avec ce célèbre Rhéteur qu'Hérode vint à Smyrne. Hérode étoit déjà élevé en dignité, & l'Empereur lui avoit accordé la Préſidence des villes d'Aſie: il alla rendre viſite
Id. p. 535. à Polémon, & après l'avoir embraſſé & traité de père, il lui demanda quand il auroit le plaiſir de l'entendre. Ce Sophiſte étoit ſi capriciex & ſi vain, qu'Hérode ne doutoit pas qu'il ne ſe fît beaucoup prier; mais il fut agréablement ſurpris quand Polémon lui répondit, *dès aujourd'hui ſi vous voulez.* En effet il parla ſur le champ d'une façon ſi brillante, & en même tems ſi ſolide, qu'Hérode en fut extraordinairement ſurpris. Le ſujet du diſcours, qui n'étoit pas préparé, dut faire grand plaiſir à ſon auditeur; c'étoit un panégyrique d'Hérode, & une louange magnifique de tout ce qu'il avoit
Philoſt. p. 537. fait de grand. Hérode, dans une de ſes lettres, parle de la manière de déclamer de Polémon, & il rapporte qu'il s'agitoit avec violence,
I'. p. 538. qu'il frappoit du pied & ſortoit quelquefois de ſa chaire. Il l'avoit entendu trois fois: il ne ſe propoſa que de le juger la première fois; la ſeconde il conçut pour lui une très-grande amitié, & la troiſième fois il ſe déclara ſon admirateur. Il fut ſi content de ces
15 myriades de dragmes. V. Olearius. trois diſcours, qu'il crut devoir lui envoyer un préſent, qui eſt évalué à vingt-cinq talens. Polémon ne voulut pas l'accepter: Hérode ne ſavoit pas trop à quoi attribuer ce refus; mais aiant appris que Polémon avoit dédaigné cette ſomme, comme n'étant pas digne de lui, il y ajoûta cent mille dragmes, que Polémon pour lors ne refuſa point.

Hérode avoit déjà une très-grande réputation d'éloquence: on auroit ſouhaité, à Smyrne, qu'il eût voulu entrer en lice avec Polémon; mais il ne jugea point à propos de ſe commettre: pour n'y être pas obligé en quelque ſorte, il ſortit promptement de Smyrne, plein d'admiration pour Polémon, dont il fit publiquement les plus grands éloges. Un jour qu'après avoir prononcé un diſcours à Athènes ſur les trophées de la guerre du Péloponnèſe, il recevoit des complimens, il dit à ceux qui le félicitoient ſur ſon éloquence, *Liſez ce que Polemon a écrit ſur ce ſujet, & vous verrez quel homme c'eſt que Polémon.* Une autre fois tous ceux qui aſſiſtoient aux jeux Olym-

Olympiques s'écriant, *qu'Hérode étoit un autre Démoſthène*, il répondit, *vous voulez dire ſans doute que je ſuis un autre Polémon.* On lui demandoit un jour quels avoient été ſes maîtres ; il répondit, *c'eſt Polémon, depuis que j'ai commencé d'avoir quelque connoiſſance.* N'oublions pas un trait de la vanité de Polémon : le roi du Boſphore étant venu à Smyrne, & aiant demandé ſouvent à voir Polémon, ne put l'obtenir qu'en l'allant trouver chez lui & en lui apportant dix talens. Tillem. t. II. Adrien. art. 2.

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme auſſi vain que Polémon conçût de la jalouſie contre ceux qui lui diſputoient le premier rang dans l'art de parler. Le célèbre Favorin avoit ſes partiſans, qui le préféroient à tous les autres rhéteurs : les Ephéſiens vantoient Favorin, Smyrne étoit pour Polémon. Cette rivalité, qui avoit commencé en Ionie, s'accrut à Rome par les louanges que les grands donnèrent à Favorin : les deux concurrens s'animèrent l'un contre l'autre avec une chaleur qui les fit blâmer tous deux. Philoſt. p. 490. Id. p. 491.

Hérode, malgré l'admiration qu'il avoit pour Polémon, eut l'adreſſe de plaire à Favorin, qu'il regardoit auſſi comme ſon maître ; & ce ſophiſte l'aima tellement qu'il lui légua, par ſon teſtament, ſa bibliothèque & une maiſon qu'il avoit à Rome.

C'eſt ce Favorin, qui aiant un jour été mal-à-propos cenſuré par l'empereur Adrien, comme emploiant une expreſſion qui n'étoit pas aſſez Latine, lui céda ſans diſputer, quoiqu'il pût ſe défendre ; & il répondit en riant à ceux qui s'en étonnoient, *eſt-ce que vous ne voulez pas que je croie qu'un homme qui a trente légions eſt le plus habile homme du monde ?* L'empereur Adrien, qui l'avoit fort aimé, ſe dégoûta de lui, & lui procura bien des deſagrémens ; ce qui aiant été ſû à Athènes, le peuple, & ſur-tout les magiſtrats, coururent abattre une ſtatue qu'ils lui avoient dreſſée. Favorin, ſans en être émû, ſe contenta de dire, *Socrate eût bien voulu en être quitte à ſi bon marché.* Il ſe vantoit de trois choſes ſingulières, de parler bien Grec, quoiqu'il fût d'Arles, dans les Gaules ; d'avoir été accuſé d'adultère, quoiqu'il fût eunuque ; & enfin, d'avoir eu des diſputes avec l'empereur, & d'en être ſorti ſans aucun danger. Aulugelle nous a conſervé quelques diſſertations de Favorin : il y en a une pour prouver que les femmes devroient allaiter leurs enfans ; une autre ſur Tillem. art. 19. Adrien. Spart. in Adriano. Philoſt. pag. 489. n. 8. L. XII. c. 1.

L. XIV. c. 1 & 2. le devoir des juges ; une contre l'aſtrologie judiciaire ; une comparaiſon d'un endroit de Pindare & de Virgile, au ſujet d'une deſcription du mont Etna, toute à l'avantage du poëte Grec. Il aimoit à s'exercer ſur des ſujets bizarres, pour faire briller ſon éloquence : il avoit fait l'éloge de Therſite & celui de la fièvre-quarte, dans leſquelles il y avoit, dit-on, des choſes fort agréables : *Lepida ſanè multa & non facilia inventu in utramque cauſam dixit :* ce ſont les termes d'Aulugelle, dans lequel on peut voir un entretien de Favorin avec un ſtoïcien & un péripatéticien, ſur le bonheur & la vertu. Quoiqu'il fût très-exercé dans la langue Grecque, il avoit fait une étude particulière de la langue Latine, juſqu'à en donner des léçons aux plus fameux grammairiens de Rome. Il avoit auſſi étudié les loix Romaines, & on peut lire, dans Aulugelle, des remarques critiques qu'il avoit faites ſur les loix des douze tables.

Lib. XVII. c. 10.

C. 12.

L XVIII, c. 1.

C. 7.

L. XX, c. 1.

Philoſt p. 544. Secundus, ſophiſte d'Athènes, fut auſſi un des maîtres d'Hérode : leur amitié fut interrompue par quelques mouvemens de jalouſie : la mort de Secundus rendit à Hérode ſes premiers ſentimens ; il oublia les diſputes qu'ils avoient eues, il le pleura & fit ſon oraiſon funèbre. Calviſius Taurus, très-célèbre philoſophe, enſeigna la philoſophie Platonicienne à Hérode. Il eſt beaucoup parlé de ce Philoſophe dans Aulugelle, qui avoit été lié avec lui : il rapporte une converſation qu'ils eurent enſemble ſur la colère : ce Philoſophe expliqua comment le Sage devoit ſe conduire dans les ſujets de mécontentement qui pouvoient lui ſurvenir. C'étoit à Athènes que Taurus faiſoit ſa réſidence, & il s'étoit acquis une ſi grande réputation, que les gens les plus illuſtres, qui paſſoient par la Grèce, ne manquoient pas de lui aller rendre viſite. Il donnoit à manger, & les jeunes gens qu'il invitoit préparoient des queſtions ſubtiles, ſur leſquelles on diſputoit dès que le repas étoit fini : *eratque initium loquendi edundi finis*, dit Aulugelle : juſque-là on gardoit le ſilence. Il pratiquoit la plus grande ſobriété ; le repas conſiſtoit en un plat de lentilles & de citrouilles.

L. I. c 26.

L. II, c. 2.

L. VI, c. 13.

L. XVII, c. 8.

Philoſt. n. 14. Outre ces maîtres d'éloquence & de philoſophie, Hérode en eut encore d'autres : Théagène de Cnide & Munatius de Tralles, peu connus d'ailleurs, furent ſes maîtres de critique ; c'eſt ainſi que Philoſtrate les appelle.

Elevé

Elevé par ces maîtres, Hérode, qui ſe livroit tout entier au travail, acquit bien-tôt une très grande célébrité. Etant encore fort jeune, il fut député à l'empereur Adrien, qui étoit pour lors en Pannonie; il le harangua; on ignore quel étoit le ſujet de ſa députation; mais on ſait que le jeune orateur, étonné ſans doute par la préſence de l'Empereur, reſta court; ce qui lui cauſa tant de chagrin, qu'il fut ſur le point de s'aller jeter dans le Danube.

Etant revenu dans ſa patrie, il fit des leçons publiques d'éloquence: il paſſoit une partie de l'année à Marathon: toute la jeuneſſe ſe rendoit chez lui. On rapporte qu'Alexandre, fameux ſophiſte, qui fut ſurnommé le *Platon croté*, étant venu à Athènes pour y donner des preuves de ſa ſupériorité en fait d'éloquence, & n'y trouvant pas les jeunes gens, parce qu'ils étoient à Marathon chez Hérode, lui écrivit pour le prier de les renvoyer à Athènes. Hérode lui répondit qu'il viendroit lui-même à leur tête le trouver un jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre dans le Céramique. Cette eſpèce de défi ſe répandit dans Athènes; il y eut un grand concours: il étoit déjà tard & il ne paroiſſoit pas qu'Hérode dût venir; on s'imagina qu'il avoit voulu tromper Alexandre. Celui-ci voyant le peuple ennuyé d'attendre, fit un diſcours qui fut très-applaudi: il en avoit commencé un ſecond, où il prouvoit que les Scythes faiſoient beaucoup mieux de mener une vie errante que d'habiter dans des villes, lorſqu'Hérode arriva avec ſa compagnie. Alexandre interrompit ſon diſcours pour offrir à Hérode ou de le continuer, ou de parler ſur tel ſujet qu'il jugeroit à propos. Hérode s'apercevant que la queſtion ſur les Scythes plaiſoit beaucoup à l'aſſemblée, fit ſigne à Alexandre de continuer: celui-ci ne demandoit pas mieux; il fut applaudi. Hérode entreprit auſſi de parler devant ce Rhéteur; il prit un ſujet tiré de l'hiſtoire Grecque, ſelon l'uſage des Sophiſtes de ce tems-là, comme on peut le juger par les ouvrages d'Ariſtide, & par ce qui nous eſt reſté de Polémon & d'Himerius. La matière du diſcours d'Hérode étoit ſur le deſeſpoir des Athéniens, vaincus en Sicile, qui demandoient la mort comme une grace. Alexandre fut ſurpris de l'éloquence d'Hérode; il avoua qu'il n'y avoit point de Rhéteur qui pût lui être comparé; & Hérode fut ſi content des louanges d'un orateur qui avoit lui-même beaucoup

Philoſt. pages 570 & 771.

Id. p. 572.

beaucoup de réputation, qu'il lui fit de riches préſens: c'étoient, ſelon Philoſtrate, dix bêtes de charge, dix chevaux, dix échanſons, dix ſecrétaires, vingt talens d'or, beaucoup d'argent & deux eſclaves étrangers, dont le jargon, demi-grec & demi-barbare, avoit beaucoup amuſé Alexandre.

Il ſe forma de très-habiles Rhéteurs à l'école d'Hérode; leur nom, peu connu aujourd'hui, fut très-célèbre dans leur ſiècle: les principaux furent Adrien de Tyr, Chreſtus de Byzance, Pauſanias de Céſarée, Ptolémée de Naucratis, Rufus de Périnthe, Sceptus & Amphiclès.

Philoſt. p. 585. Adrien de Tyr s'attacha dès ſa plus tendre jeuneſſe à Hérode, auquel il ſuccéda dans la chaire d'Athènes: il étoit auſſi dans l'uſage de parler ſans préparation; mais quoiqu'il crût égaler les autres Rhéteurs, il convenoit qu'Hérode étoit fort ſupérieur à lui. Il fit le panégyrique de ſon maître, après qu'il fut mort, & il tira des larmes de ſes auditeurs. Id. p. 586. On a encore quelques extraits des ouvrages de ce Rhéteur, qu'Allatius nous a conſervés. Raphaël de Volterre, Sylburge, Gérard Voſſius & M. Fabricius, ſoûtiennent que le Pauſanias, diſciple d'Hérode, eſt le même que celui qui a fait la deſcription de la Grèce. Fabricii, bib. Græca, lib. IV, cap. 30, t. IV, p. 409. t. III, p. 467.

Quoi qu'il en ſoit de cette queſtion, qui n'eſt pas ſans difficulté, & ſur laquelle les Savans ſont partagés, Pauſanias & Adrien furent admis par leur maître à l'auditoire de la clepſydre: voici ce que c'étoit. Il choiſiſſoit parmis ſes auditeurs dix de ceux dont il étoit le plus content, & après la leçon ordinaire, il les emmenoit avec lui, & il leur en donnoit une particulière qui duroit le tems d'une clepſydre. On ſait que c'étoit un vaſe percé, rempli d'eau, dont l'écoulement ſervoit à marquer la durée du tems. La clepſydre dont Hérode ſe ſervoit, lui en laiſſoit aſſez pour pouvoir réciter juſqu'à cent vers; après cette ſeconde leçon, Hérode donnoit à manger à ſes diſciples, & il pratiquoit le conſeil qu'il leur donnoit, de s'occuper même à table de diſcours ſérieux. Voyez Tillem art. 33. vie de M. Aurèle.

Aulugelle fut auſſi un des diſciples d'Hérode, & il nous apprend divers traits de ſa vie dans ſes *nuits Attiques*. Il rapporte qu'étant à Athènes avec pluſieurs Romains, qui étoient allés dans cette ville pour y cultiver leur eſprit, Hérode les envoyoit prier de venir à ſes L. II, c. 2.

maiſons

maiſons de campagne, près de la ville. In en avoit une entr'autres à Cephiſe qui devoit être un lieu délicieux; c'étoit un endroit éloigné de cinque ou ſix milles d'Athènes, dont Strabon & Pline font mention, & qui, ſuivant M. Spon, retient encore ſon ancien nom. Il y avoit de grands bois où l'on étoit à l'abri des rayons du Soleil, de longues galleries, beaucoup d'eaux & des bains très-propres. Un jour qu'Aulugelle y alla, il y avoit un jeune homme qui ſe diſoit Stoïcien, & qui, à force de parler, fatiguoit toute la compagnie. Il commença dès le repas; & après s'être étendu ſur ce qui regardoit la Philoſophie, il inſinuoit que perſonne ne pouvoit lui être comparé, que tous les Romains n'étoient que des ignorans, que lui ſeul pouvoit réſoudre les ſyllogiſmes captieux; que perſonne ne poſſédoit auſſi-bien que lui la morale, la connoiſſance de l'eſprit humain, l'origine des vertus & des maladies de l'ame. Il prétendoit que les douleurs & les dangers qui menaçoient de la mort, ne pouvoient pas troubler ſon bonheur; & que, quelque accident qui arrivât à un vrai Stoïcien, la tranquillité de ſon ame étoit inaltérable, qu'on ne devoit pas même s'apercevoir d'aucun changement ſur ſon viſage. Après qu'il eut long-tems ennuyé la compagnie par ces exagérations & par ſa vanité, Hérode prit la parole, & dit en Grec à ce jeune homme: *Permettez-nous, ô le plus grand des philoſophes, de vous répondre par Epictète même, puiſque vous ne nous en croyez pas capables.* Alors il fit apporter le ſecond livre des diſſertations d'Arrien ſur Epictète; il en lut le chapitre 19, dans lequel Epictète attaque vivement ces jeunes Stoïciens, qui ne s'amuſant que de queſtions inutiles, étoient peu occupés d'être gens de bien. Il n'en fallut pas davantage pour confondre ce jeune étourdi, parce qu'il ſembloit que cette leçon d'Epictète avoit été faite préciſément pour lui.

Cellar. t. 1. p. 1153. Spon. t. 11, p. 349.

Aulugelle nous a conſervé un autre trait d'Hérode, dont il fut témoin. Il rapporte qu'un homme, vêtu d'un manteau, ſe préſenta devant eux avec une barbe qui lui deſcendoit juſqu'à la moitié du corps; cet inconnu leur demanda de quoi avoir du pain, Hérode voulut ſavoir qui il étoit: le mendiant répondit d'un ton grondeur qu'*il étoit Philoſophe, & qu'ils s'étonnoit de la queſtion, puiſque cela ſautoit aux yeux. Je vois bien*, repliqua Hérode, *la barbe & le manteau, mais je ne vois pas encore le Philoſophe: prouvez-nous que*

L. IX. c. 2.

vous l'êtes. Quelqu'un de la compagnie dit que c'étoit un homme qui étoit dans l'habitude de mendier & d'inſulter ceux qui lui refuſoient. Alors Hérode dit : *Donnons-lui parce que nous ſommes des hommes, quoique peut-être il ne le ſoit pas : tanquam homines non tanquam homini,* & il lui fit donner aſſez d'argent pour avoir du pain pendant un mois, en ſe plaignant de ce qu'on oſoit ainſi profaner le beau nom de Philoſophe.

L. XIX. c. 12. Nous voyons encore dans Aulugelle l'extrait d'une harangue qu'Hérode fit ſur la néceſſité des paſſions, ſans leſquelles la vie languiroit; il croyoit qu'elles étoient utiles, lorſqu'on les contenoit dans des bornes raiſonnables : il vouloit réfuter le dogme de l'apathie des Stoïciens, & répondre à un Philoſophe de cette ſecte, qui lui avoit fait des reproches d'avoir témoigné trop de douleur de la mort d'un enfant qu'il aimoit.

Philoſt. p. 567. Hérode étoit non ſeulement célèbre dans la Grèce, mais il avoit auſſi une grande réputation à Rome, où il avoit exercé avec beaucoup de ſuccès le talent de faire des harangues ſur le champ. L'empereur Tite-Antonin, le regardant comme l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, le nomma maître d'éloquence de Marc-Aurèle & de Lucius Verus, ſes deux fils adoptifs, qui dans la ſuite furent tous deux Empereurs en même tems.

Capitol. p. 23. & p. 35.

L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de ces deux Princes, le conduiſit à la plus haute fortune; il fut Conſul l'an de J. C. 143, avec C. Bellicius Torquatus. Ce fut apparemment après ſon Conſulat qu'il fut nommé Préfet, pour régler l'état des villes libres de l'Aſie, & préſident des Panellènes & des Panathénées, où il fut couronné. Il en voulot témoigner ſa reconnoiſſance aux Athéniens, par la conſtruction d'un magnifique ſtade de marbre blanc, qui fut achevé en quatre ans. Philoſtrate aſſure qu'il n'y en avoit point de comparable; Pauſanias en parle en ces termes : *Je finirai cet article par un monument qui cauſe de la ſurpriſe & de l'admiration, je veux dire ce ſtade de marbre blanc, dont je ne puis mieux faire comprendre la grandeur, qu'en diſant qu'il commence à la colline qui eſt au deſſus de l'Iliſſus, & qu'il vient aboutir droit à la rivière, en forme de demi-lune, par un double mur d'un & d'autre côté; Hérode Atticus, qui a fait conſtruire ce magnifique ſtade, épuiſa preſque toute une*

Pagi an. 143, Tillemont, vie de Tite Antonin, art. 9.

Philoſt. n. 5.

Pauſan. l. 1, c. 20.

une carrière du mont Pentelique. Il donna dans ce même ſtade aux Athéniens un ſpectacle nouveau: on y vit un vaiſſeau très-agréablement équipé, qui couroit ſans être tiré par des chevaux; c'étoient des machines ſoûterraines qui le faiſoient agir. On voit encore le reſtes de ce fameux ſtade. M. Leroi, dans le bel ouvrage qu'il vient de nous donner, en a décrit la longueur, qui eſt de cinq cents quatre-vingt-onze pieds depuis l'entrée juſqu'au bas des gradins du fond. Philoſt. n. 5. P. 36 & 37.

Hérode fit faire auſſi à Athènes un théatre magnifique, auquel il donna le nom de *Régille*, en l'honneur de ſa femme. On prétend que, dans tout l'empire Romain, rien n'égaloit la beauté de ce ſtade & de ce théatre.

Il répara auſſi l'*Odeum* *, & y ajoûta de nouveaux ornemens: non content de donner des preuves de ſa magnificence dans Athènes, il fit conſtruire à Corinthe un très-beau théatre; mais cependant beaucoup au deſſous de celui d'Athènes. Pauſanias entre dans le détail des ornemens dont Hérode embellit le temple de Neptune à Corinthe: *Il eſt*, dit-il, *enrichi de diverſes offrandes qu'Hérode Atticus y a conſacrées de nos jours, vous voyez entre autres choſes quatre chevaux qui ſont dorés, à la reſerve de la corne qui eſt d'ivoire; & auprès de ces chevaux, deux tritons qui ſont auſſi dorés juſqu'à la moitié du corps, le reſte eſt d'ivoire. Amphitrite & Neptune ſont debout ſur un char; le jeune Polémon eſt auſſi debout ſur un dauphin; l'enfant & le dauphin ſont d'or & d'ivoire: la baſe qui ſoûtient le char d'Amphitrite eſt ornée de quatre bas-reliefs; ſur le premier, l'ouvrier a repréſenté la mer & la jeune Vénus qui s'élève au deſſus des flots, accompagnée d'une troupe de Néréides; ſur le ſecond bas relief, on voit les enfans de Tyndare, qui tiennent là leur rang comme des divinités favorables aux vaiſſeaux & aux gens de mer; le troiſième eſt une image de la mer quand elle eſt calme: un monſtre marin, moitié cheval, moitié baleine, fend ſuperbement les flots; enfin le quatrième repréſente Ino & Bellerophon avec le cheval Pégaſe.* Pauſan. l. VII, c. 40. L. II, c. 1.

Philoſtrate a détaillé les autres ouvrages publics qu'Hérode a fait faire. Il parle des ſtatues de l'iſthme, du coloſſe de l'iſthme & No. 5.

* Voy. ſur l *Odeum*, le XXIII. tome des Memoires de l'Académie des Belles-Lettres, *Hiſt.* p. 195, M. l'abbé Belley y fait l'hiſtoire de ce monument. On en trouve auſſi une deſcription dans l'ouvrage de M. Leroi, qui a fait graver ce qui en reſte encore.

d'Amphitrite,

V. auſſi Pauſan. l. VI, c. 21, & l. X, c. 32.

d'Amphitrite, du dauphin de Mélicerte: il nous apprend qu'il conſacra en l'honneur d'Apollon un ſtade à Delphes; qu'il fit faire des bains très-ſalutaires pour les Theſſaliens & pour les Grecs qui habitoient près le golfe de Mélie; qu'il adoucit les eaux de Canuſe; enfin qu'il fit des établiſſemens très-avantageux pour l'Eubée, pour le Péloponnèſe, pour la Béotie & pour d'autres pays.

Philoſt. n. 6.

Sa grande ambition auroit été de couper l'iſthme de Corinthe pour joindre la mer Ionienne à la mer Egée, afin qu'on pût paſſer de l'une à l'autre ſans faire le tour du Péloponnèſe, & ſans être expoſé aux tempêtes fréquentes dans cette mer. Pluſieurs Princes très-puiſſans avoient eu ce projet, le roi Demetrius, Jules Céſar & Néron. Ce dernier avoit commencé ce travail; & pour encourager les travailleurs, il avoit porté lui-même la terre. En deux mois & demi, grand nombre d'ouvriers n'avoient avancé l'ouvrage que de quatre ſtades; on le diſcontinua, par la crainte que l'on eut que la mer Ionienne ne ſubmergeât le pays. Toutes les tentatives qu'on avoit faites à ce ſujet, n'ayant eu aucun ſuccès, Hérode ne perdit cependant pas l'eſpérance de pouvoir mieux réuſſir dans ce projet; mais il falloit une permiſſion de l'Empereur, & il n'oſa la demander, de peur d'être accuſé de folie, en voulant exécuter une entrepriſe où les plus grands Princes avoient échoué. C'eſt de Cteſidème que Philoſtrate apprit cette anecdote, & Hérode lui-même en avoit fait part à Cteſidème.

Plin. l. IV, c. 4, t. I, p 191. Tillem. art. 26, Néron.

Les Grecs témoignèrent pluſieurs fois leur reconnoiſſance pour Hérode par des monumens publics. Spon nous a donné deux inſcriptions en ſon honneur, l'une de la tribu Antiochide, & l'autre du Sénat & du peuple de Mégare: il eſt nommé dans la première, *grand-prêtre des Empereurs*, ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ; on y célèbre ſa bienveillance & ſes bienfaits envers la patrie: il eſt parlé dans la ſéconde, de ſon Conſulat & des ſervices qu'il avoit rendus au Sénat & au peuple de Mégare. Une autre inſcription, qui ſe trouve encore dans Spon, nous apprend que les Thaſiens érigèrent une ſtatue à l'empereur Adrien, ſous le pontificat d'Atticus; d'où l'on peut conclurre que, dans ſa jeuneſſe, il avoit eu le pontificat de l'iſle de Thaſos.

Voyage, t. II, p. 400.

T. II, p. 283.

Il eſt ordinaire qu'un homme, qui fait une grande fortune, ait de puiſſans ennemis. Les plus conſidérables qu'eut Hérode, furent Quintilius Condianus & Quintilius Maximus : c'étoient deux frères connus ſous le nom des *Quintiles*, illuſtres par leur érudition, par leur expérience dans la guerre, & encore plus par leur union & leur amitié ; ils étoient unis en tout, même dans le gouvernement des provinces ; l'un en étoit lieutenant, lorſque l'autre en étoit gouverneur : ils faiſoient des livres enſemble ; on a encore quelques fragmens d'ouvrage qu'ils avoient compoſés ſur l'agriculture. L'empereur Commode, ſous prétexte d'une rébellion à laquelle ils n'avoient jamais penſé, les fit tuer enſemble. Ils avoient été Conſuls l'an de J. C. 151, ſous l'empire de Tite-Antonin ; ils gouvernèrent la Grèce vingt ans après, lorſque Marc-Aurèle étoit Empereur, & ce fut-là l'occaſion qui les brouilla avec Hérode. Quelques-uns ont dit que l'origine de cette diviſion venoit de ce que, dans les jeux Pythiques, ils n'avoient pas été d'accord ſur les honneurs que l'on devoit rendre aux habitans de la Troade, que les Quintiles favoriſoient peut-être trop, parce qu'ils étoient de ce pays ; mais Philoſtrate donne une raiſon de leur haine, qui paroît plus vrais-ſemblable ; il rapporte que lorſque les Quintiles commandoient dans la Grèce, les Athéniens les prièrent de vouloir bien ſe rendre à une de leurs aſſemblées publiques ; lorſqu'ils y furent, les Athéniens portèrent leurs plaintes contre l'adminiſtration d'Hérode, & ils les ſupplièrent d'en informer l'Empereur. Les Quintiles écoutèrent favorablement les Athéniens, & ils inſtruiſirent le Prince de ce qui ſe paſſoit ; Hérode s'imagina que c'étoient eux qui animoient le peuple contre lui, & il s'en plaignit hautement.

Till. art. 10, Tite-Antonin.

Id. M. Aurèle, art. 14.

Philoſt. n. 11.

Il y avoit pour lors à Athènes un Préſident des écoles, que l'on nommoit *Théodote*. Hérode auroit pû ſe flatter de l'avoir dans ſes intérêts : Théodote avoit été ſon diſciple, & c'étoit ſans doute à ſon maître qu'il étoit redevable de la dignité dont il jouiſſoit à Athènes ; car l'empereur Marc-Aurèle avoit donné à Hérode la commiſſion de nommer les chefs des écoles philoſophiques *. Cependant Théodote, ſans être ennemi déclaré d'Hérode, lui rendit ſourdement tous

Philoſt. p. 565.

* Voyez, ſur les émolumens de ces Profeſſeurs, Tillemont, *art.* 23. de la vie de Marc-Aurèle.

les

les mauvais offices qu'il put, jusqu'à se lier avec ceux qui lui étoient les plus contraires, & à travailler avec eux aux memoires qu'on envoyoit contre lui. Ceux qui n'aimoient pas Hérode, soit qu'il eût abusé de son autorité, soit que la jalousie & la haine aient toûjours persécuté le mérite, se déclarèrent publiquement contre lui, dès qu'ils se virent appuyés par les Quintiles. Les chefs de ses ennemis chez les Athéniens, étoient Démostrate, Praxagore & Mamertin. Hérode voulut leur intenter un procès criminel, comme à des séditieux qui soûlevoient le peuple; ils s'enfuirent secrètement d'Athènes & ils allèrent à la cour de Marc-Aurèle, qui étoit pour lors à Sirmium dans la Pannonie. On croyoit ce Prince mal intentionné pour Hérode, qu'il avoit soupçonné d'avoir été confident de Lucius Verus son collègue, dont Marc-Aurèle n'avoit pas eu sujet d'être content. Il étoit vrai que Lucius Verus étant parti de Rome pour chasser le roi Vologèse, qui faisoit de grands ravages dans la Syrie, avoit passé par Athènes, & qu'il avoit logé chez Hérode, à qui Marc-Aurèle l'avoit recommandé; mais il est sans apparence qu'il lui eût donné de mauvais conseils. Démostrate fut très-bien reçû de Marc-Aurèle. C'étoit un homme adroit, qui trouva le moyen d'engager la fille de l'Empereur, qui n'étoit qu'un enfant, à se jeter aux pieds de Marc-Aurèle, pour le supplier de protéger les Athéniens.

Till. art. 11, Marc-Aurèle, & art. 6.

Cependant Hérode crut devoir venir en Pannonie, pour répondre aux accusations de ses ennemis. Il avoit amené avec lui deux jeunes personnes très-belles, qu'il aimoit comme ses propres filles; elles avoient pour père Alcimédone, un de ses affranchis, à qui il avoit donné toute sa confiance; il logeoit avec elles dans une des tours du fauxbourg de Sirmium: une nuit, qu'elles dormoient, le tonnerre tomba sur la chambre de la tour où étoient couchées ces jeunes filles, & les tua toutes deux. Hérode en fut affligé à un point qu'on crut qu'il en perdroit l'esprit. Lorsque le jour où son affaire se devoit traiter devant l'Empereur fut arrivé, il ne dit rien de ce qu'on pouvoit attendre de l'homme le plus éloquent de la Grèce: il s'emporta avec fureur contre l'Empereur, à qui il reprocha de vouloir le perdre pour faire plaisir à un enfant de trois ans & à une femme; c'est ainsi qu'il désignoit l'imperatrice Faustine & sa fille.

Il

Il y avoit pour lors un préfet du Prétoire, appelé *Rufus Baſſæus*, qui de ſimple payſan s'étoit élevé à la plus haute dignité, après avoir vécu long-tems dans la misère; indigné du procédé d'Hérode, il lui dit que ſon inſolence pourroit bien le faire condamner à la mort: à quoi Hérode répondit, qu'*un homme à ſon âge ne craignoit pas la mort*; après avoir parlé bruſquement, il ſe retira. Tillemont, Marc-Aurèle, art. 14.

Marc-Aurèle écouta ſes plaintes ſans paroître ému; & quand Hérode fut hors de ſa préſence, il dit à Démoſtrate: *Vous pouvez expoſer vos raiſons, ſans vous mettre en peine ſi Hérode ne le veut pas.* Il l'écouta avec grande attention, & il ne put s'empêcher de verſer des larmes, lorſque Démoſtrate rapporta les moyens par leſquels il prétendoit qu'Hérode & ſes affranchis opprimoient le peuple.

Soit que Marc-Aurèle crut les affranchis d'Hérode plus coupables que leur maître, ſoit qu'il voulut lui faire grace, il ſe contenta de punir les affranchis; encore les traita-t-il avec beaucoup de clémence: il épargna même Alcimédon, qu'il crut ſuffiſamment puni par la mort de ſes deux filles.

On n'a plus le diſcours que Demoſtrate fit contre Hérode: Philoſtrate avoue qu'il paſſa pour un chef-d'œuvre. No. 13.

Quelques-uns ont écrit qu'Hérode avoit été exilé à Orique, ville de l'Épire. Il eſt bien vrai qu'il a demeuré dans cette ville; mais il y alla, ſans y être obligé par des ordres ſuperieurs. Après le jugement de l'Empereur, il ſe retira dans l'Attique, vivant quelquefois à Marathon & quelquefois à Céphiſe, où tous les étrangers illuſtres & toute la brillante jeuneſſe d'Athènes ſe rendoient pour s'inſtruire. Là, faiſant réflexion ſur ſa diſgrace, il voulut éprouver ſi l'Empereur avoit encore des bontés pour lui: il lui écrivit pour ſe plaindre de ce qu'il ne recevoit plus de ſes lettres, lui qui en avoit quelquefois reçû juſqu'à trois par jour. Marc-Aurèle lui fit une réponſe très-honnête: il le traitoit d'ami; il l'aſſuroit qu'il étoit bien diſpoſé pour lui, & qu'il ne devoit pas imaginer qu'il fût injuſte à ſon égard, ſi après avoir découvert les prévarications de quelques-uns de ſes gens, il les avoit punis; ce qu'il avoit même fait à regret. Il finiſſoit par lui déclarer qu'il avoit eu deſſein d'être initié dans les myſtères d'Eleuſis, que la guerre l'en avoit empêché; qu'il ſouhaiteroit de l'être lorſqu'Hérode en ſeroit Préſident. No. 12.

Cette lettre ſi gracieuſe & ſi conſolante, ne fut écrite qu'après la mort de Fauſtine, vers l'an 175; car l'Empereur y faiſoit part à Hérode de la douleur que lui avoit cauſé la mort de cette Princeſſe.

Hérode eut un autre ſujet de chagrin, qui ne lui fut pas moins ſenſible que la perſécution des Athéniens. Il avoit épouſé une femme de la plus grande naiſſance : il eſt dit dans l'inſcription faite en ſon honneur, qu'elle deſcendoit des riches Ænéades, que c'étoit le ſang d'Anchiſe & de Vénus. Elle s'appeloit *Regille ;* elle avoit un frère, appelé *Annius Bradua*, qui avoit été Conſul l'an de J. C. 160. Il y en a eu un autre du nom de Bradua, qui fut Conſul l'an de J. C. 185, avec Maternus, & qui eſt nommé *M. Atilius Metilius Bradua.* Saumaiſe * eſt perſuadé que c'eſt ce dernier qui étoit frère de Régille; mais cette opinion ne ſe concilie pas aiſément avec l'ordre des tems. Sur cette ſuppoſition, Saumaiſe ne craint pas d'aſſurer que Régille deſcendoit de Regulus, ce célèbre Conſul, qui ſe dévoua pour la patrie : il ſe fonde ſur ce qu'il s'appeloit Attilius, ainſi que Bradua, frère de Régille; & il croit qu'on aura fait Regilla de Regulus, de même que de Druſus Druſilla, d'Oreſte Oreſtilla. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il eſt conſtant que Régille étoit de la plus illuſtre extraction. Hérode eut le malheur de la perdre à la fleur de ſon âge, & ſa mort donna occaſion à une étrange calomnie. Les ennemis d'Hérode répandirent le bruit, que s'étant fâché contre Régille pour un ſujet aſſez leger, lorſqu'elle étoit groſſe de huit mois, il avoit ordonné à ſon affranchi Alcimédon de la battre; & que l'ayant frappée ſur le ventre, elle étoit accouchée & morte ſur le champ. Bradua, frère de Régille, le même qui avoit été Conſul, entreprit de venger juridiquement ſa ſœur, qu'il crut, ſur la foi des ennemis d'Hérode, avoir été effectivement aſſaſſinée par les ordres de ſon mari; il lui intenta une action criminelle, qui fut portée en plein Sénat. Bradua parla lui-même contre ſon beau-frère : il parut plus occupé de faire valoir la grandeur de ſa maiſon, que de prouver ſon accuſation; auſſi fut-il décidé qu'elle étoit téméraire, & Hérode fut renvoyé abſous.

V. Pagi an. 160.

Pagi an. 185.

Philoſt. n. 8.

* *Salmaſius, explicatio duarum Inſcriptionum*, p. 88. Voyez auſſi Olearius, ſur Philoſtrate, n. 8.

Ceux qui ſavent juſqu'où peut aller la malignité des envieux & des méchans contre les hommes célèbres, ne ſeront pas ſurpris qu'Hérode ait été ainſi calomnié. Sa vie nous offre encore d'autres traits de l'iniquité de ſes ennemis: ils ont prétendu que, lorſque Tite-Antonin, qui depuis fut Empereur, commandoit en Aſie, Hérode avoit voulu l'aſſaſſiner ſur le mont Ida; ce que Philoſtrate n'a pas dédaigné de réfuter par un argument négatif, tiré de la déclamation de Démoſtrate contre Hérode, dans laquelle ce ſophiſte invective violemment contre Hérode, l'accuſe de pluſieurs choſes que l'on peut aiſément juſtifier, & omet ce crime capital.

Hérode témoigna la plus grande douleur à la mort de ſa femme; il donna des marques de la plus profonde triſteſſe, dont le philoſophe Demonax ne put s'empêcher de plaiſanter. Ce fut auſſi à cette occaſion ſans doute, que le philoſophe Peregrinus invectiva contre Hérode, pour lequel ce Cynique avoit la plus grande averſion. Lucien. V. Saumaiſe, p. 89. dedic. ſtatua Regillæ. Philoſt. n. 13. Saumaiſe, p. 100.

Il auroit pû être Conſul une ſeconde fois; mais le chagrin de la perte de ſa femme lui ôta le deſir des honneurs. Il voulut immortaliſer ſa douleur & la mémoire de Régille par une eſpèce d'apothéoſe: il lui érigea une ſtatue avec une inſcription qui ſubſiſte encore, & dont nous parlerons plus bas. Ils avoient été mariés à Marathon; ils eurent, ſelon Philoſtrate, deux filles & un fils. L'inſcription fait en honneur de Régille, ſuppoſe que leurs enfans furent au nombre de quatre; ce que Saumaiſe concilie, en prétendant que l'auteur de l'inſcription a mis au nombre de leurs enfans celui qui périt dans la fauſſe couche qui fit mourir ſa mère. Philoſt. n. 9. Saumaiſe, p. 97.

Hérode eut le chagrin de voir mourir ſes deux filles, dont l'une s'appeloit *Panathénaïs*, & l'autre *Elpinice*. Les Athéniens qui s'étoient réconciliés ſincèrement avec lui, lui donnèrent des preuves d'une eſtime particulière; à la mort de Panathénaïs, ils permirent qu'elle fut interrée dans Athènes: ce qui étoit une grace très ſingulière: car nous apprenons par une lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, qu'en vain il demanda aux Athéniens que l'on rendît dans Athénes les derniers devoirs au corps du conſulaire Marcellus, qui avoit été tué ſi indignement par Magius: *Ab Athenienſibus locum ſepulturæ intra urbem ut darent impetrare non potui, quod religione ſe impediri* Epiſt. 12. lib. IV.

impediri dicerent. Les Athéniens firent encore plus pour Hérode; ils retranchèrent de l'année le jour où Panathénaïs étoit morte.

Le fils d'Hérode & de Régille s'appeloit *Atticus*, ainſi que ſon père. Philoſtrate en fait un étrange portrait; il aſſure qu'il étoit né preſque ſtupide, & qu'il avoit ſi peu de mémoire, qu'il ne pouvoit pas retenir les lettres de l'alphabet; ce qui fit naître à Hérode l'idée de faire élever avec ſon fils vingt-quatre jeunes gens de ſon âge, à chacun deſquels il donna pour nom une des lettres de l'alphabet; moyennant quoi il apprit ſes lettres. Il ajoûte que le jeune Atticus étant devenu grand, s'adonna au vin & à la débauche, de ſorte qu'il fut ſi odieux à ſon père, qu'il le deſhérita, ne lui laiſſant que les biens de Régille ſa mère.

Mais l'inſcription en l'honneur de Régille juge bien différemment d'Atticus: on y lit que l'empereur l'honora du titre de ſénateur; que perſonne n'étoit plus éloquent que lui; qu'il étoit nommé à Athènes *la langue d'Hérode.* Il eſt difficile de concevoir qu'un homme qui auroit approché de la ſtupidité, & dont les mœurs auroient été très-débordées, eût été ainſi loué: auſſi Saumaiſe, en faiſant réflexion ſur cette contrariété de récits, déclare que l'auteur de l'inſcription mérite plus de foi que cent Philoſtrates.

Page 118.

Hérode paſſa la fin de ſa vie à Marathon, où il mourut de conſomption, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. Il avoit ordonné à ſes affranchis de l'enterrer dans le lieu où il étoit mort; mais la nouvelle de ſon trépas étant venue à Athènes, les Athéniens envoyèrent chercher ſon corps; le lit mortuaire étoit précédé de toute la jeuneſſe de la ville, qui chantoit ſes louanges en pleurant & en témoignant les plus grands regrets d'avoir perdu un ſi bon père: on lui rendit les derniers devoirs dans le Panathénaïque, & on lui fit cette épitaphe: *Ici gît Hérode, fils d'Atticus, né à Marathon, dont la réputation s'étend par tout le monde.*

Philoſt. n. 15.

Adrien de Tyr fit ſon oraiſon funèbre, comme on l'a déjà obſervé, & elle fit couler les larmes de tous les auditeurs.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme ſi célèbre & ſi bien-faiſant fût ſincèrement regreté: les Athéniens trouvoient en lui un protecteur, qui ſe faiſoit un plaiſir de cultiver dans leurs enfans les talens qu'il y découvroit. Non ſeulement il n'épargnoit aucun ſoin

pour

pour les perfectionner, mais auſſi ſes richeſſes étoient à leur uſage : jamais perſonne ne fut plus généreux ; il diſoit qu'un riche devoit donner aux pauvres pour les tirer de l'indigence, & aux autres pour les empêcher d'y tomber. Id. n. 1.

Jamais il n'y eut de meilleur maître ; peut-être même peut-on lui reprocher d'avoir pouſſé trop loin la bonté pour ſes affranchis, qui le gouvernoient quelquefois. Outre Alcimédon, de qui nous avons déjà parlé, il en eut pluſieurs autres, & trois ſur-tout, qu'il aima autant que Cicéron avoit aimé Tiron ; on les nommoit Achille, Pollux, & Memnon. Il eut le chagrin de les voir mourir ; il les pleura comme s'ils euſſent été ſes meilleurs amis : il eſt vrai qu'ils méritoient de l'être par leur probité & par l'amour qu'ils avoient pour les ſciences. Il leur donna des preuves publiques de ſon attachement après leur mort ; il leur érigea des ſtatues, & y fit graver des imprécations contre ceux qui oſeroient y toucher. Les Quintiles, qui étoient ſes ennemis déclarés, lui firent un crime de ces honneurs rendus à de jeunes gens. Id. n. 10.

Il jouit toute ſa vie de la réputation du plus éloquent homme de ſon ſiècle. Rufus de Périnthe, célèbre rhéteur, l'appeloit la langue des Grecs, & le roi de la parole. On le comparoit aux plus fameux orateurs de l'ancienne Grèce. Aulugelle en parle toûjours avec la plus grande eſtime : *Herodes Atticus, vir & Græcâ facundiâ & conſulari honore præditus . . . Herodem Atticum conſularem virum Athenis diſſerentem audivi Græcâ oratione, in qua ferè omnis memoriæ noſtræ univerſos gravitate atque copiâ & elegantiâ vocum longe præſtitit.* Philoſt. p. 598. L. 1. c. 2.

Son ſtyle étoit plus doux que fort ; il étoit très-figuré, clair, vraié, & rempli des maximes qui prouvoient qu'il étoit auſſi philoſophe qu'orateur. On prétend que des anciens orateurs, celui qu'il prit pour modèle fut Critias. On ne peut pas ſe livrer à l'étude avec plus d'ardeur ; il étudioit dès qu'il ne dormoit point, & même pendant ſes repas. Philoſt. n. 13.

Il avoit laiſſé des diſſertations διαλέξεις, des éphémérides, qui prouvoient, dit Suidas, la grandeur de ſon eſprit & la ſublimité de ſon ame. Suidas.

Il

Il nous reſte encore une déclamation ſous ſon nom, qui a pour titre, Περὶ Πολιτείας. L'auteur conſeille aux Thébains de s'allier avec les Péloponnéſiens & les Macédoniens contre Archelaüs, roi de Macédoine. Cette harangue a été donnée en Grec par Alde Manuce, & traduite par Canterus. On la trouve en Grec & en Latin à la fin des harangues politiques Grecques, que Gruter a fait imprimer à Hanau en 1609. M. de Tillemont ne la connoiſſoit pas, puiſqu'il dit: *je ne crois pas qu'il nous reſte rien aujourd'hui d'Hérode.* Peut-être la croioit-il ſuppoſée; ce que le ſilence de Philoſtrate & de Suidas pourroit autoriſer: ce qui eſt conſtant, c'eſt que cette déclamation eſt très-peu de choſe, & ne répond pas à l'idée que les anciens nous donnent de l'éloquence d'Hérode.

Fabricius, bib. Græc. lib. IV. c. 30. t. IV. p. 373. Hiſt. des Emp. t. II. p. 317.

Il nous reſte préſentement à parler des deux fameuſes inſcriptions d'Hérode & de Régille, découvertes il y a cent cinquante ans. On trouva, au commencement du ſiècle paſſé, dans la voie Appienne, à trois mille à peu près de Rome, une inſcription qui portoit le nom d'Hérode. Caſaubon ſoupçonna que c'étoit ou Hérode le Grand, ou Hérode le Tétrarque, qui étoit auteur de ce monument. Saumaiſe regarda cette conjecture comme très-frivole, & il ſoûtint qu'elle étoit plûtôt d'Hérode Atticus. En effet, il n'étoit guère vrai-ſemblable que des rois Juifs vinſſent ériger à la porte de Rome une inſcription peu convenable à des princes qui faiſoient profeſſion d'une religion incompatible avec les divinités payennes, qui y ſont invoquées.

Salmaſ. not. in Jul. Capitol. Anton. p. 77.

Hérode y conſacre une étendue de terre, qu'il appelle *Triope*, à Minerve & à la déeſſe Upis, qui étoit un des noms de Néméſis; il les prie de venir honorer de leur préſence cet endroit qui eſt ſous leur protection; il fait des imprécations contre ceux qui oſeront y toucher. Dix ans après, on trouva dans le même endroit une autre inſcription en l'honneur de Regilla: pour lors l'opinion de Saumaiſe devint une certitude. Cette inſcription fut apportée à Paris par le célèbre P. Sirmond, qui eut depuis de ſi vives conteſtations avec Saumaiſe; elle eſt encore plus curieuſe que la première, que Saumaiſe regardoit comme le plus beau monument qui ſoit dans la riche collection de Gruter.

Salmaſ. p. 85 & 86.

P. 6.

Cette ſeconde inſcription n'a pas été dreſſée par Hérode ſeul ; du moins on lit à la tête le nom de Marcellus : elle nous apprend qu'on avoit bâti un temple en l'honneur de Régille ; on aſſure qu'elle habite parmi les héroïnes, & dans ces iſles bienheureuſes où règne Saturne ; que c'eſt la récompenſe de ſes vertus ; que par cet apothéoſe Jupiter a voulu conſoler ſon mari abîmé dans la plus grande affliction : on exhorte enſuite à lui faire des ſacrifices, comme à une héroïne ; on lui promet un monument ſemblable dans un bourg d'Athènes, où on l'honorera, tandis que ſon ame ſe promènera dans le royaume de Rhadamanthe.

L'auteur de cette inſcription la finit par faire ſa cour à l'empereur, en donnant de grands éloges à l'imperatrice Fauſtine, qui étoit morte : Régille y eſt déclarée miniſtre des autels de cette divinité, dont elle ſera auſſi-bien accueillie qu'Iphigénie l'a été de Diane, & Herſé de Minerve ; cette auguſte femme, ſupérieure aux anciennes héroïnes, recevra gracieuſement Régille, lorſqu'avec Alcmène & Sémélé, elle viendra préſider aux fêtes des héroïnes.

Saumaiſe expliqua ces deux inſcriptions par un ſavant commentaire, qu'il dédia à Nicolas Rigaut, garde de la bibliothèque du roi.* On voit à Rome, au palais Farnèſe, deux colonnes qu'Hérode avoit fait dreſſer, en même tems qu'il avoit fait placer la prémière de ces deux inſcriptions. On y lit d'un côté une défenſe de faire le moindre dérangement dans ce champ, qui avoit été conſacré par Hérode ; & de l'autre côté on lit que ces colonnes ſont dédiées à Cérès, à Proſerpine, & aux dieux infernaux.

Le P. de Montfaucon a donné dans ſa paléographie Grecque la figure de ces colonnes ; mais M. l'Abbé Barthélemi, qui les a examinées avec la plus grande attention, a eu la bonté de me communiquer quelque remarques ſur ce monument, & je les rapporterai avec d'autant plus de plaiſir, que tout le monde ſait que perſonne n'eſt plus en état que lui de bien juger de ces matières. L. II. c. 4. 135.

Les deux colonnes d'Hérode Atticus ſont au palais Farnèſe ; dans une pièce qui eſt à raiz de chauſſée, ſous le portique qui environne

* Cl. Salmaſii duarum inſcriptionum veterum Herodis Attici rhetoris, & Regillæ conjugis honori expoſitarum explicatio. Lutetiæ Pariſiorum, apud Hieronimum Drouart, 1619.

la

la cour ; elles ſont d'un marbre que les Italiens appellent *cippolino* ; chaque colonne a été briſée & coupée en deux parties ; leur hauteur étoit de dix-ſept pieds trois ou quatre pouces, leur diamètre d'environ deux pieds & demi.

On ne ſait pas préciſément les raiſons qui ont engagé Hérode Atticus à employer, dans cette inſcription, les anciennes lettres Grecques ; le P. de Montfaucon inſinue que c'étoit par amour pour l'antiquité ; M. l'Abbé Barthélemi croiroit plûtôt qu'Hérode s'étant aperçû que ces lettres étoient peu différentes des lettres Latines, qui étoient pour lors en uſage, & encore moins de celles qu'on voioit ſur les anciens monumens de Rome, & ſur cette quantité innombrable de patères & de ſtatues que les Etruſques apportoient dans cette capitale du monde, il les avoit choiſies par préférence, pour attirer l'attention des paſſans, & leur inſpirer le deſir de connoître l'objet de ces inſcriptions.

Celles d'Hérode & de Régille ſont contenues dans deux tables de marbre enclavées dans un mur, qui termine une allée auprès du palais de la *villa Pinciana* : la première a de haut trois pieds & demi, & de large un pied & un pouce ; la ſeconde trois pieds ſept pouces de haut, ſur un pied huit pouces de large.

Sur la fin du dernier ſiècle on découvrit, dans le jardin des Céleſtins de St. Euſèbe, ſur le mont Eſquilin, une colonne où il y avoit une inſcription de Régille : nous y apprenons que ſon nom étoit *Annia Regilla* : il y eſt dit qu'elle étoit la femme d'Hérode, & la lumière de ſa maiſon. Fabretti & le P. de Montfaucon l'ont donnée : elle eſt aujourd'hui au Capitole : elle avoit ſervi, du tems de Maxence, de colonne milliaire ; elle étoit au ſeptième mille de Rome : ſa hauteur eſt de près de ſix pieds.

Diar. Ital. p. 124 & 126.

Quelques ſavans ont ſoupçonné que *Regilla* étoit parente de l'impératrice Fauſtine ; ils ſe ſont fondés ſur ce que toutes deux s'appeloient *Annia*, & de ce que dans l'inſcription en l'honneur de Régille, il eſt fait une mention particulière de Fauſtine : mais ce ne ſont que des conjectures, qui ne s'accordent pas facilement avec cette même inſcription, où l'auteur parlant de la généalogie de Régille, la fait deſcendre à la vérité des Ænéades, mais garde un profond ſilence ſur ſon alliance avec Fauſtine.

Fabret. p. 413.

Nous

Nous finirons tout ce qui regarde Hérode Atticus, en obſervant qu'un homme célèbre par la témérité de ſes paradoxes, a avancé qu'Hérode le Grand, roi des Juifs, étoit de la même famille qu'Hérode Atticus; & que c'étoit Hérode d'Athènes, celui dont parle Cicéron, qui avoit donné le nom à la ſecte des Hérodiens. Il n'eſt pas de notre ſujet de réfuter ces étranges aſſertions, qui ont été déjà ſuffiſamment détruites par M. Baſnage.

Harduin de numm. Herod.

Hiſt. des Juifs, l. 1, c 2.

MÉMOIRE

SUR LES

JEUX SCÉNIQUES DES ROMAINS,

Et ſur ceux qui ont précédé en France la Naiſſance du Poëme dramatique.

Par M. DUCLOS.

Assemblée publique du 13 Novemb. 1742.

IL n'y a point de peuple qui n'ait eu ſes ſpectacles: la Grèce en eut dès ſon origine; & les Romains en avoient lorſqu'ils n'étoient encore qu'une troupe de proſcrits, & avant que des ſuccès leur euſſent mérité le titre de conquérans.

Romulus avoit à peine tracé l'enceinte de Rome, qu'il invita à des jeux les Sabins, & les autres peuples voiſins: & c'eſt à ces premiers jeux qu'on doit rapporter l'origine du cirque & de l'amphithéatre. Je n'examinerai point les divers progrès de tous les ſpectacles de Rome: laiſſant à part ceux du cirque, j'expoſerai ſimplement l'origine & la diviſion des jeux ſcéniques.

Les jeux qui naiſſent de la force & de l'adreſſe, ſont toûjours les premiers connus d'un peuple naiſſant. Tout ce qui a rapport aux exercices du corps, plaît & devient néceſſaire, avant qu'on ait la moindre idée des talens de l'eſprit, qui ont beſoin d'une longue ſuite

de tems, pour être cultivés; au lieu que les combats, les joûtes, les courſes, parviennent bien-tôt à la gloire dont ils ſont ſuſceptibles, & ſont preſque auſſi-tôt perfectionnés qu'imaginés: mais il y avoit près de quatre ſiècles que Rome étoit floriſſante, lorſqu'on y reçut la première idée des jeux ſcéniques.

Ce n'eſt pas que la poëſie ne fût déjà connue des Romains; on la vit naître chez eux comme chez les Grecs, à l'occaſion de la moiſſon, des vendanges, & de tout ce qui inſpire la joie aux habitans de la campagne. Ils ſe livroient alors au plaiſir, & chantoient dans leurs tranſports ces vers naïfs & ſans art, connus ſous le nom de *vers feſcennins*, de Feſcennia ville d'Etrurie. Les louanges des dieux en faiſoient d'abord la matière; mais on y mêla dans la ſuite des railleries groſſières.

Ces poëmes informes appelés *ſatyres*, à cauſe de la diverſité des ſujets qui s'y traitoient, paſſèrent de la campagne à la ville, & y devinrent, par conſéquent, moins groſſiers & plus vicieux. Tout fut l'objet de cette licence, qui fut portée au point qu'elle excita ſouvent l'attention des magiſtrats & la ſévérité des loix. Cependant le goût de ces ſatyres ſe conſerva toûjours à Rome; & la perfection du poëme dramatique, qui auroit dû naturellement les faire oublier, ne put jamais les proſcrire. C'eſt de ce poëme imparfait que la ſatyre, inventée par Ennius, cultivée par Lucilius, & perfectionnée par Horace, emprunta ſon nom: telle a été la naiſſance de la poëſie. Les arts qui dans la ſuite ont exigé le plus de délicateſſe, ne ſont pas ceux qui peuvent ſe glorifier le plus de leur origine. Les Romains étoient encore alors bien éloignés d'avoir des jeux ſcéniques: & ſi l'on s'étonne qu'ils aient été ſi long-tems ſans les connoître, on doit être encore plus ſurpris de ce qui leur donna naiſſance.

L'an 390 ou 391 de ſa fondation, ſous le conſulat de C. Sulpicius Peticus & de C. Licinius Stolon, Rome étoit ravagée par la peſte; on eut recours aux dieux. Il n'y a rien que les hommes, dans le paganiſme, n'aient jugé digne d'irriter ou d'appaiſer la divinité. On imagina de faire venir d'Etrurie des farceurs, dont les jeux furent regardés comme un moyen propre à détourner la colère des

des dieux. Ces joueurs, dit Tite-Live *, ſans réciter aucun vers, & ſans aucune imitation faite par des diſcours, danſoient au ſon de la flûte, & faiſoient des geſtes & des mouvemens qui n'avoient rien d'indécent. La jeuneſſe Romaine imita ces danſes, & y joignit quelques plaiſanteries en vers, qu'ils ſe diſoient les uns aux autres: ces vers n'avoient ni meſure ni cadence réglées. Cependant cette nouveauté parut agréable: à force de s'y exercer, l'uſage s'en introduiſit: ceux d'entre les eſclaves qu'on employoit à ce métier, furent appelés *hiſtrions*, parce qu'un joueur de flûte s'appeloit *hiſter*, en langue Etruſque. Dans la ſuite, à ces vers ſans meſure on ſubſtitua les ſatyres; & ce poëme devint exact, par rapport à la meſure des vers; mais il y régnoit toûjours une plaiſanterie licentieuſe. Le chant étoit accompagné de la flûte, & le chanteur joignoit à ſa voix des geſtes & des mouvemens convenables. Il n'y avoit dans ces jeux aucune idée du poëme dramatique; les Romains en ignoroient alors juſqu'au nom †. Ils n'avoient encore rien emprunté des Grecs, à cet égard: ils ne commencèrent à les imiter, que lorſqu'ils entreprirent de former un art, de ce que la nature ou le haſard leur avoit préſenté. Livius Andronicus, Grec de naiſſance, eſclave de Marcus Livius Salinator, & depuis affranchi par ſon maître, dont il avoit élevé les enfans, porta à Rome la connoiſſance du poëme dramatique: il oſa le premier abandonner les ſatyres, pour donner des pièces dans leſquelles il introduiſit la fable, ou la compoſition des choſes qui doivent former le poëme dramatique, c'eſt-à-dire, une action. Ce fut l'an 514 de la fondation de Rome, 160

* *Sine carmine ullo, ſine imitandorum carminum actu; ludiones ex Etruriâ acciti, ad tibicinis modos ſaltantes, haud indecoros motus, more Tuſco, dabant. Imitari deinde eos juventus, ſimul inconditis, inter ſe jocularia fundentes, verſibus cæpere; nec abſoni à voce motus erant .... quia hiſter Tuſco verbo vocabatur, nomen hiſtrionibus inditum, qui non ſicut ante feſcennino verſu ſimilem, incompoſitum temere ac rudem alternis jaciebant; ſed impletas modis ſatyras, deſcripto jam ad tibicinem cantu, motuque congruenti peragebant. Livius poſt aliquot annos, qui ab ſatyris auſus eſt primus argumento fabulam ſerere, idem ſcilicet, id quod omnes tum erant, ſuorum carminum actor, dicitur, &c.* T. Liv. l. VII, cap. 2. Decad, I. Je me propoſe d'éclaircir, ou du moins de diſcuter la ſuite de ce paſſage, dans un Mémoire ſur la déclamation notée & l'action partagée.

† *Cujus (dramaticæ poëſeos) ne nomen quidem norant Romani.* Caſaubon. de ſatyr. Græc. poëſ. & ſatyr. Rom.

ans après la mort de Sophocle & d'Euripide, & 52 ans après celle de Ménandre.

L'exemple de Livius Andronicus fit naître pluſieurs poëtes qui s'attachèrent à perfectionner ce nouveau genre, & qui jouèrent eux-mêmes dans leurs pièces, juſqu'à ce qu'il ſe fût formé parmi les hiſtrions des comédiens capables de les repréſenter. On continua d'imiter les Grecs; on traduiſit leurs pièces; & l'uſage de ces poëmes, faits ſur les règles de l'art & ſur de bons modèles, fit négliger les ſatyres: cependant la jeuneſſe de Rome n'y voulut pas renoncer, & ſe réſerva le plaiſir de les jouer, en abandonnant aux comédiens de profeſſion le vrai genre dramatique. On inſéroit ordinairement les ſatyres dans les Atellanes, qui étoient des pièces à peu près du même goût, quant au comique bas & licentieux; mais qui conſervoient en total le genre dramatique, par la compoſition du ſujet. Les Atellanes tiroient leur nom de la ville d'*Atella*, dans la Campanie, d'où elles avoient paſſé à Rome. Les Atellanes & les ſatyres étoient auſſi appelées *exodia*, à cauſe de l'uſage où l'on étoit de les jouer à la ſuite d'autres pièces.

Les Romains portèrent dans la ſuite leurs jeux au dernier degré de magnificence, & devinrent ſi paſſionnés pour tous les ſpectacles, que les Généraux & les Empereurs ne croyoient pas avoir de moyen plus ſûr de plaire au peuple, que de faire conſtruire des théatres, & donner des jeux. C'eſt un reproche que Juvénal fait aux Romains: ce peuple *, dit-il, qui créoit autrefois les Conſuls, les Généraux, demeure aujourd'hui tranquille, pourvû qu'il ait du pain & des ſpectacles, *panem & Circenſes*. Juvénal, en parlant des jeux du cirque, prend l'eſpèce pour le genre de tous ceux qui occupoient alors les Romains, & qui peuvent ſe rapporter au cirque & au théatre.

Ceux du cirque étoient diſtingués en autant d'eſpèces, qu'on y repréſentoit de fêtes différentes, telles que les courſes de chevaux

* *Nam qui dabat olim*
Imperium, faſces, legiones, omnia, nunc ſe
Continet, atque duas tantùm res anxius optat,
Panem & Circenſes. . . . . . Juvenal. Satyr. X.

ou

ou de chars, les combats de gladiateurs ou d'animaux, & même des repréſentations navales.

Les jeux du théatre ou ſcéniques, comprenoient la tragédie & la comédie. Il y avoit deux eſpèces de tragédies, l'une, dont les mœurs, les perſonnages & les habits étoient Grecs, ſe nommoit *palliata :* l'autre, dont les perſonnages étoient Romains, s'appeloit *prætextata*, du nom de l'habit que portoient à Rome les perſonnes de condition.

La comédie, ainſi que la tragédie, ſe diviſoit premièrement en deux eſpèces ; ſavoir la comédie Grecque ou *palliata*, & la comédie Romaine ou *togata*, parce qu'on s'y ſervoit de l'habit de ſimple citoyen.

La comédie Romaine ſe ſubdiviſoit encore en quatre eſpèces : la *togata* proprement dite, la *tabernaria*, les *atellanes* & les *mimes*. Les pièces du premier caractère ſont quelquefois appelées *prætextatæ*, parce qu'elles étoient ſérieuſes, & admettoient des perſonnages nobles.

Les pièces du ſecond caractère étoient moins ſérieuſes & tiroient leur nom de *taberna*, qui ſignifie un lieu où ſe raſſemblent des perſonnes de toutes conditions & de tous états.

Les atellanes étoient des pièces dont le dialogue n'étoit point écrit. Les acteurs jouoient d'imagination, ſur un *ſcenario* dont ils convenoient. Ces pièces, quoique d'un ordre inférieur aux deux premières comédies, n'étoient jouées que par la jeuneſſe Romaine, qui en ſe réſervant cette eſpèce de plaiſir, ne permettoit pas qu'elles fuſſent repréſentées par des comédiens de profeſſion.

Les acteurs des atellanes étant des citoyens, en conſervoient tous les droits : ils ſervoient dans les légions, n'étoient point exclus de leur tribu, & jouiſſoient enfin de toutes les prérogatives de citoyen *. Le peuple n'avoit pas le droit de les faire démaſquer, ni de les punir. Les commentateurs, tels que Caſaubon, ſe ſont donc trompés, lorſqu'ils ont ſuppoſé que les privilèges dont jouiſſoient les acteurs des atellanes, n'avoient d'autre principe que la nature de ces pièces, qui étoient ſemées de plaiſanteries fines, ſans offrir aucune idée de

Caſaubon. de Jat. Græc. & lat. Rom. l. II. t. I.

* *Eò inſtitutum manet ut atellanarum actores nec tribu moveantur, & ſtipendia, tanquam expertes artis ludicræ, faciant.* Tit. Liv. cap. 2, l. VII, Decad. I.

libertinage

libertinage & d'obſcénité. Si la dignité des acteurs eût dépendu de celles des pieces qu'ils repréſentoient, les comédiens qui jouoient dans la tragédie & dans la comédie noble, auroient dû jouir, par préférence, des prérogatives de citoyen: cependant ils en étoient exclus; parce qu'étant nés dans l'eſclavage, ils ne devenoient pas plus privilégiés, quoiqu'ils jouaſſent dans les pièces du genre le plus noble. La différence qu'on mettoit entre les uns & les autres ne venoit donc pas du caractère des pièces, mais de la différente condition des acteurs. Les Comédiens n'étoient réputés infames à Rome que par le vice de leur naiſſance, & non pas à cauſe de leur profeſſion; & ſi elle n'eût été exercée que par des hommes libres, ils auroient eu autant de conſidération, que leur art en mérite, & telle qu'ils l'avoient en Grèce, où les Comédiens étoient de condition libre.

Les mimes étoient la quatrième & la dernière eſpèce des comédies Romaines. Ce n'étoient que des farces où les acteurs jouoient ſans chauſſure, ce qui faiſoit quelquefois nommer cette comédie *déchauſſée* *; au lieu que dans les trois autres, les acteurs avoient pour chauſſure le brodequin, comme le tragique ſe ſervoit du cothurne. On ne doit plus regarder la ſatyre comme une eſpèce particulière de comédie; puiſqu'elle fut confondue avec les atellanes.

Les Romains donnoient encore le nom de ſatyre à une eſpèce de pièce paſtorale qui tenoit, dit-on, le milieu entre la tragédie & la comédie: c'eſt tout ce que nous en ſavons. Les ſcénes des mimes, quoique déſunies & ſans art, étoient ſemées de traits ſouvent dignes du plus haut tragique †. Les poëtes mimiambes ou mimographes des Latins, du moins les plus célèbres ſont *Cneius Mattius*, *Laberius*, *Publius Syrus*, juſqu'au tems de Céſar; *Philiſtion* ſous Auguſte, *Silon* ſous Tibère, *Virgilius Romanus* ſous Trajan, *M. Marcellus* ſous Antonin. Ils avoient conſervé la coutume des premiers poëtes de jouer eux mêmes dans leurs pièces. Les applaudiſſemens qu'on

Vid. Voſſ. de poët. lat. p. 29. Id. p. 37. Vide Plin. ep. l. VI. ep. 21. & Voſſ. p 51. Id. Voſſ. p. 56.

* *Apud Romanos prætextata, tabernaria, atellana, planipes . . . quarta ſpecies eſt planipedis, qui græcè dicitur, mimus; ideò autem latinè planipes, quod actores planis pedibus, id eſt, nudis, proſcenium introirent, non ut tragici acteres cum cothurnis, neque ut comici cum ſoccis,* Diomedes, lib. III, cap. 4.

† *Quantum diſertiſſimorum verſuum inter mimos jacet? quam multa Publii, non excalceatis, ſed cothurnatis dicenda ſunt?* Senec. epiſt. 8.

donnoit

donnoit aux pièces de Plaute & de Térence, n'empêchoient pas que l'on ne vît avec plaiſir les farces des mimes. Les mimes, qui ont été les fondateurs de tous les théatres, ont toûjours conſervé leur genre, au milieu des progrès de l'art dramatique; ils ont même ſurvécu par-tout à la deſtruction des théatres qu'ils avoient fait naître, pour aller enſuite ailleurs donner naiſſance à d'autres, comme ils l'ont donnée au théatre François.

On voit par l'examen des differentes eſpèces de pièces dramatiques des Romains, que le comique ſe réduiſoit à la comédie noble, à la comédie familière, aux atellanes & aux ſcènes détachées des mimes.

Il ne paroît pas que la tragédie eut fait de grands progrès à Rome: les pièces qui portent le nom de Sénèque, ne ſauroient être comparées aux chef-d'œuvres en d'autres genres, qui parurent ſous Auguſte; & les tragédies dont nous ne connoiſſons que les titres, telles qu'un *Oedipe*, attribué à Jules Céſar, l'*Ajax* d'Auguſte, & la *Médée* d'Ovide, ſeroient vrai-ſemblablement parvenues juſqu'à nous, comme pluſieurs autres ouvrages excellens de ces tems-là; ſi elles euſſent été aſſez eſtimées, pour que les copies s'en fuſſent multipliées.

La bonne comédie ne fut guère plus heureuſe. Nous ne connoiſſons dans ce genre que celles de Plaute & de Térence, qui furent négligées par le goût de la multitude pour les atellanes & les farces des mimes.

Il eſt certain qu'un peuple continuellement armé, occupé de guerres étrangères & de diſſentions domeſtiques, devoit être moins ſenſible à un art délicat, qu'à des repréſentations groſſières & licentieuſes. La délicateſſe eſt rarement le partage de ceux qui vivent dans le tumulte des armes. Le peuple eſt par-tout le même; le ſoldat eſt plus peuple que le citoyen; & tout Romain étoit ſoldat. D'ailleurs, la jeuneſſe de Rome, en ſe réſervant les atellanes, marquoit aſſez qu'elle y étoit plus ſenſible qu'à la tragédie & à la bonne comédie. Ce peu d'empreſſement pour un ſpectacle régulier, ne contribuoit pas peu au mépris que les Romains avoient pour les comédiens de profeſſion, ſans les autres raiſons que j'ai alléguées. On s'accoûtume inſenſiblement à la conſidération pour les artiſtes

dont

dont on eſtime les arts. C'eſt par-là que les comédiens en France ſont plus eſtimés à Paris que dans la Province, & plus conſidérés encore à Paris par les perſonnes de condition, que par le peuple; par la ſeule raiſon que les premiers ont plus de goût pour la comédie.

Ce qui s'oppoſa le plus aux progrès du vrai genre dramatique, fut l'art des pantomimes, qui, ſans rien prononcer, ſe faiſoient entendre par le ſeul moyen du geſte & des mouvemens du corps. Je n'entreprendrai point d'en fixer l'origine. Zoſime, Suidas, & pluſieurs autres, la rapportent au tems d'Auguſte, peut-être, par l'unique raiſon que les deux plus fameux pantomimes, Pylade & Bathylle, parurent ſous le règne de ce Prince, qui aimoit particulièrement ce genre de ſpectacle. D'abord, un ſeul pantomime repréſentoit pluſieurs perſonnages dans une même pièce: mais il ſe forma bien-tôt des troupes complètes, qui executoient également toutes ſortes de ſujets tragiques & comiques. Ce ne fut pas le peuple ſeul qui ſe paſſionna pour ce nouveau ſpectacle: Sénèque & Lucien parlent de leur goût pour les pantomimes; St. Auguſtin & Tertullien font l'éloge de leurs talens. La paſſion des Romains pour les pantomimes fit qu'il s'en forma des écoles, plus ſuivies que celles des orateurs, & fréquentées par les plus grands de Rome. Cette paſſion devint même ſi indécente, que dès le commencement du règne de Tibère, le Sénat fut obligé de rendre un décret, pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, & aux Chevaliers de leur faire cortège en public *. Ce décret prouve encore ce que j'ai avancé, que les profeſſions qui ſont chéries ſont bien-tôt honorées, & que le préjugé ne tient pas contre le plaiſir. En effet, les perſonnes ſenſées, quoique ſenſibles à ces jeux, ſe plaignoient que les écoles des philoſophes étoient déſertes, & que le nom de leur inſtituteur étoit oublié, pendant que la mémoire d'un célèbre pantomime ſubſiſtoit avec éclat. " Les écoles de Pylade & " de Bathylle, dit Sénèque †, ſubſiſtent toûjours, conduites par leurs

* *Ne domos pantomimorum Senator introiret, ne egredientes in publicum equites Romani cingerent.* Tacit. annal. l. 1.

† *At quantâ curâ laboratur, ne alicujus pantomimi nomen intercidat? ſtat per ſucceſſores Pyladis*

" leurs élèves, dont la ſucceſſion n'a point été interrompue. Rome " eſt pleine de profeſſeurs qui enſeignent cet art à une foule de " diſciples : ils trouvent par tout des théatres : les maris & les " femmes ſe diſputent à qui leur fera le plus d'honneurs." On prétend que les femmes portoient encore les égards plus loin *.

Ceux qui connoiſſent les grandes capitales, concevront aiſément l'eſpèce de frénéſie qui regnoit à Rome. Ils ſavent que le debut d'une actrice, le ſuccès d'un acteur forment des partis, dont la chaleur paroît ridicule à des hommes occupés : mais ces petits intérêts deviennent très-vifs, & ſont les affaires importantes des perſonnes plongées dans l'oiſiveté & dans l'abondance.

C'eſt ainſi que Rome, trop puiſſante pour être encore vertueuſe, étoit diviſée en une infinité de cabales au ſujets des pantomimes, qui étoient diſtingués en pluſieurs troupes, & par des livrées différentes : & les Romains prenoient part à toutes les jalouſies réciproques de ces acteurs ; comme on le voit par la réponſe de Pylade à Auguſte, qui l'exhortoit à vivre dans l'union avec Bathylle ſon concurrent : " Ce qui peut arriver de mieux à l'Empereur, dit-il, " c'eſt que le peuple s'occupe de Bathylle & de Pylade." En effet, le goût des plaiſirs faiſoit perdre aux Romains cette idée de liberté ſi chère à leurs ancêtres.

Quelquefois l'animoſité de ces cabales dégénéroit en factions, qui devenoient dangereuſes pour le gouvernement. Les Empereurs, pour prévenir les déſordres, étoient alors obligés de chaſſer les pantomimes, comme cela arriva ſous Néron & ſous pluſieurs autres. Mais leur exil n'étoit jamais long : la politique qui les avoit chaſſés, les rappeloit bien-tôt, pour plaire au peuple, ou pour faire diverſion à des factions plus à craindre pour l'empire. Domitien, par exemple, les ayant chaſſés, Nerva ſon ſucceſſeur les fit revenir ; & Trajan les chaſſa encore. Il arrivoit même que le peuple, fatigué de ſes propres déſordres, demandoit l'expulſion des

Pyladis & Bathylli domus ; harum artium multi diſcipuli ſunt, multique doctores ; privatim urbe totâ ſonat pulpitum ; mares inter ſe uxoreſque contendunt uter det latus illis. Senec. quæſt. lib. VII, cap. 32.

* *Quibus viri animas, feminæ aut illi etiam, corpora ſua ſubſternunt.* Tertull. de ſpect.

pantomimes; mais il demandoit bien-tôt leur rappel avec plus d'ardeur. Ce qui achève de prouver à quel point leur nombre s'augmenta, & combien les Romains les croyoient néceſſaires, eſt ce qu'on voit dans Ammien Marcellin *. Rome étant menacée de la famine, on prit la précaution d'en faire ſortir tous les étrangers, ceux même qui profeſſoient les arts libéraux: mais on laiſſa tranquilles les gens de théatre; & il reſta dans la ville trois mille danſeuſes & autant d'hommes qui jouoient dans les chœurs, ſans compter les comédiens. Les hiſtoriens aſſurent que ce nombre prodigieux augmenta encore dans la ſuite.

Il eſt aiſé de concevoir que l'ardeur des Romains pour les jeux des Pantomimes, dut leur faire négliger la bonne comédie. En effet, on vit depuis le vrai genre dramatique déchoir inſenſiblement, & bien-tôt il fut preſque abſolument oublié; mais cela ne porta point de préjudice aux jeux du cirque; parce que les fêtes qui s'y donnoient, étoient toûjours du goût & dans le génie d'un peuple guerrier.

Ces ſpectacles, qui faiſoient une des principales attentions du gouvernement, n'étoient pas ſimplement permis, comme ceux qui le ſont aujourd'hui chez les différens peuples de l'Europe; ils ſe donnoient à Rome aux dépens du tréſor public, ſans compter que des particuliers y ſacrifioient ſouvent une partie de leurs richeſſes. Je ne parlerai pas ici de la conſtruction des différens théatres, cette matière a été traitée dans des ouvrages uniquement deſtinés à cet objet.

La paſſion des ſpectacles paſſa bien-tôt des Romains chez toutes les nations qui leur étoient ſoumiſes. La politique de Rome, qui vouloit aſſujétir à ſes loix & à ſes mœurs les peuples vaincus, n'eut pas de peine à leur faire recevoir des jeux qui ſembloient les conſoler de leur ſervitude. Les ſpectacles que les Romains portèrent dans toutes les provinces, furent, ſans doute, ceux qui étoient le plus en

* *Poſtremò ad id indignitatis eſt ventum ut, cum peregrini ob formidatam non ita dudum alimentorum inopiam pellerentur ab urbe præcipites, ſectatoribus diſciplinarum liberalium impendio paucis ſine reſpiratione ullâ extruſis, tenerentur mimarum aſſeclæ veri, quique id ſimularunt ad tempus; & tria millia ſaltatricum ne interpellata quidem, cum choris totidemque remanerent magiſtris.* Ammi. Marcell. hiſt. lib. XIV.

uſage

uſage à Rome; c'eſt-à-dire, les jeux du cirque, ceux des pantomimes & les mimes. D'ailleurs, quand on ſuppoſeroit, ce qui peut être vrai, qu'il y eût encore à Rome beaucoup de perſonnes d'un eſprit cultivé, qui euſſent conſervé le goût de la bonne comédie, il eſt certain qu'ils ne faiſoient pas la multitude: ils pouvoient être dans le Sénat & parmi ceux qui faiſoient leur occupation des lettres; mais ils ne devoient guère ſe trouver au milieu de la ſoldateſque effrénée, qui faiſoit à la fois la force & le malheur de l'Empire. Les troupes qui inondoient les provinces, y faiſoient repréſenter les jeux qui les charmoient le plus; & ce furent ceux-là qui s'y établirent. En effet, lorſque Salvien déclame contre les ſpectacles *, la peinture qu'il fait des imitations honteuſes, des diſcours & des poſtures obſcènes, marque aſſez quel étoit le goût des ſpectateurs, & prouve que toutes les villes Romaines avoient leurs ſpectacles qui portoient le caractère de l'idolatrie, au ſein du chriſtianiſme. Cette fureur devint encore plus violente dans les provinces, qu'elle ne l'avoit été à Rome.

En 439, les Carthaginois étant occupés à voir repréſenter des jeux, leur ville fut priſe par Genſéric roi des Vandales; & cet événement fut ſi ſubit, que les cris de ceux qu'on maſſacroit ſe confondoient avec les applaudiſſemens de ceux qui étoient au cirque.

La ville de Trèves ayant été pillée trois fois, les habitans qui avoient échappé à la fureur des Francs, demandoient aux Empereurs le rétabliſſement des ſpectacles, comme le ſeul remède à leurs maux.

Après avoir vû la naiſſance, les progrès & les révolutions des Jeux Scéniques des Romains, il nous reſte à examiner quelle influence ces jeux peuvent avoir eue ſur ceux qui ont paru en France.

La première idée qui ſe préſente ſur l'origine des uſages d'une nation, eſt de penſer qu'elle a dû les emprunter du peuple à qui elle a ſuccédé; par la pente que les hommes ont à l'imitation, ſur-

* *Quis enim integra verecundiæ ſtatu dicere queat illas rerum turpium imitationes, illas vocum ac verborum obſcœnitates, illas motuum turpitudines, illas geſtuum fœditates? . . . Chriſto ergo, ô amentia monſtruoſa, Chriſto circenſes offerimus & mimos.* Salv. de Gubern. Dei, l. VI.

Salvien étoit originaire de Trèves & fut Prêtre de l'égliſe de Marſeille: il floriſſoit, ſelon M. Baluze, en 439. *Baluz. not. ad Salvian.* p. 376.

tout lorſqu'ils reconnoiſſent quelque ſuperiorité dans leurs prédéceſſeurs : & les Francs penſoient ſur les arts à l'égard des Romains, comme ceux-ci avoient penſé à l'égard des Grecs. Cependant, quoique les Francs aient pû recevoir des Romains les jeux du cirque, ils ne tirèrent pas le moindre avantage des progrès que les Romains avoient faits dans le genre dramatique : l'origine de nos jeux ſcéniques a été pareille à celle de ces mêmes jeux chez les Romains.

Il n'y a pas toûjours dans les arts la tradition qu'on ſuppoſe de peuple à peuple. Des nations éloignées les unes des autres par une grande diſtance de lieux ou de tems, ont des arts & des uſages communs. Les Chinois ont un théatre *; ſans qu'on puiſſe les ſoupçonner d'en avoir pris l'idée des Européens, ou de la leur avoir communiquée : lors de la découverte de l'Amérique, on y trouva des jeux ſcéniques †. Il ne faut pas croire que des nations abſolument ignorées les unes des autres, euſſent toûjours des mœurs & des arts différens : les mêmes beſoins, les mêmes goûts, les mêmes caprices, font naître les mêmes idées & fourniſſent les mêmes moyens. L'imitation n'eſt ſouvent qu'un développement plus prompt de ce que les imitateurs mêmes auroient imaginé, ſans ſecours étrangers ; mais qu'ils n'auroient perfectionné que dans un tems plus long. D'ailleurs, il faut qu'il y ait déjà quelque rapport entre un peuple qui cherche à imiter & celui qu'il prend pour modèle : les nations policées ne ſont guère imitées, que par celles qui ont déjà commencé à ſe polir ; & il y a des arts, tels que le dramatique, qui exigent preſque autant de goût pour être ſentis, que pour être cultivés.

Qu'un prince entreprît le porter les arts chez une nation barbare ; il pourroit en peu d'années, en y appelant les meilleurs maîtres, y former un grand nombre d'élèves & d'écoles en tous genres. La géométrie, l'aſtronomie, enfin toutes les ſciences exactes pourroient y fleurir bien-tôt : un petit nombre d'hommes livrés à ces études

* *Acoſta Americ. 9. part. l.* VI, & toutes les Relations modernes. Le R. P. du Halde a fait imprimer dans ſon Hiſt. de la Chine, la traduction d'une de leurs pièces tragiques.

† *Garcilaſſ. hiſt. des Incas.* La Relation de Frézier nous apprend qu'il en ſubſiſte encore quelques traces parmi les Péruviens.

peut

peut en répandre les fruits chez toute une nation : la Nature ſe prête avec plus de facilité aux beſoins qu'elle nous donne, qu'à ceux que nous nous formons nous-mêmes. Les arts de goût, quoique bien inférieurs en utilité à beaucoup d'autres connoiſſances, ne ſe perfectionnent chez une peuple, qu'à proportion qu'il ſe polit lui-même : il faut que les juges de ces arts aient déjà l'eſprit cultivé & exercé juſqu'à un certain point, pour les ſentir. Les Francs auroient été peu touchés d'une repreſentation de mœurs, trop différentes des leurs ; ils n'auroient ni imité, ni ſenti une fable bien faite, un plan ſuivi, la vrai-ſemblance & la liaiſon entre des faits particuliers, qui concourent à expoſer, former & développer une action principale : en un mot, plus le poëme dramatique auroit été parfait, plus il auroit été étranger pour eux. Il y avoit près de deux ſiècles, que le théatre Grec étoit porté à ſon dernier degré de perfection, avant que les Romains penſaſſent à l'imiter ; ils n'en connoiſſoient pas encore aſſez le prix.

Les Francs, loin d'avoir imité le poëme dramatique, n'ont pas même été à portée de le connoître ; puiſqu'il eſt certain que les ſpectacles furent interrompus, par les révolutions qui troublèrent l'Occident, & qu'ils ceſſèrent enfin par l'extinction de l'Empire.

Dès le commencement du cinquième ſiècle, un eſprit de conquête s'empara de l'Europe ; mais on ignoroit la ſcience d'affermir une domination. Un torrent de Barbares, après avoir ravagé un pays, diſparoiſſoit, ſous une autre inondation : tout cédoit au prémier feu de l'audace ; & il ſuffiſoit d'attaquer, pour être ſûr de la victoire.

Des peuples toûjours les armes à la main, ne devoient pas s'occuper de jeux qui ne conviennent qu'à une nation puiſſante & affermie. Salvien, qui avoit été témoin de la fureur pour les ſpectacles, & des révolutions qui les firent ceſſer, dit expreſſément qu'il n'y eut plus de ſpectacles dans les villes Romaines, depuis qu'elles furent réduites ſous la puiſſance des Barbares *.

Le cinquième canon du ſecond Concile d'Arles, en 452, ne dé-

* *Ex illo tempore in urbibus Romanis hæc mala (ſpectacula) non ſunt, ex quo in Barbarorum jure eſſe cæperunt.* Salv. de gubern. Dei. l. VI.

truit

truit pas le témoignage de Salvien †. Il paroît par ce canon qu'il y avoit des jeux ſcéniques ; puiſqu'on y renouvelle l'excommunication lancée contre ceux qui montent ſur le théatre : mais il faut obſerver qu'en 452 Arles étoit encore ſous la domination des Romains, & qu'elle y reſta juſqu'en 466, qu'Evaric s'en rendit maître.

On ne peut pas douter que l'extinction de l'empire d'Occident, dans le v. ſiècle, n'ait fait ceſſer entièrement les ſpectacles dans les Gaules : ils ceſsèrent en Eſpagne, dès 409 ou 410, par l'irruption des Barbares, & en Afrique l'an 439, par la priſe de Carthage.

Il faut pourtant convenir que dans le VI. ſiècle, deux de nos rois de la première race, ont donné à leurs peuples les jeux du cirque, ſuivant l'uſage des Romains.

Le premier exemple ſe trouve dans Procope, qui dit que les jeux du cirque furent repréſentés à Arles, vers l'an 546. Dès 536, Vitigès roi des Oſtrogots, ſucceſſeur de Théodat, avoit cédé la Provence aux François. Les Empereurs prétendoient conſerver leurs droits ſur ce pays ; & ils obligeoient le Pape à ne point donner, ſans leur conſentement, le Pallium aux Evêques de Provence : mais en 546 l'empereur Juſtinien voulant engager les François dans ſon parti contre Totila, roi des Oſtrogots, confirma la ceſſion de la Provence, & en aſſura la poſſeſſion libre & tranquille aux François ; & *depuis ce tems*, dit Procope, *il y a des jeux du cirque à Arles.* Juſtinien conſentit alors que les rois François préſidaſſent, à Arles, aux jeux du cirque, comme faiſoient les Empereurs. En ce cas, le Roi Childebert I, fils de Clovis, qui avoit eu Arles dans ſon partage, ne donna peut-être en 546 les jeux du cirque dans cette ville, que pour faire un acte d'autorité abſolue & indépendante, en les faiſant repréſenter en ſon nom.

Procop. l. II.

Il eſt vrai que le roi Chilpéric I, en 577, fit conſtruire des cirques à Paris & à Soiſſons, pour donner ces jeux aux peuples. Grégoire de Tours parle de ces jeux * ; & Robert Gaguin dit que ce fut après la mort de ſon fils Clovis, vers 581, que Chilpéric donna ces

† *De theatricis & ipſos placuit, quamdiu agunt, à communione ſeparari.* Conc. Arelat. 2. can. 5.

* *Apud Sueſſonas atque Pariſiis, circos ædificare præcepit, eoſque populis ſpectaculum præbent.* Greg. Tur. Hiſt. Franc. lib. v, cap. 18. ad an. 577.

ſpectacles :

ſpectacles : de ſorte qu'il eſt vrai-ſemblable que les derniers jeux du cirque, ſelon l'uſage des Romains, ont été donnés ſous Chilpéric, vers 581, & non pas à Arles en 546, comme l'aſſûre le P. le Brun.

Puiſque les jeux des Romains ceſſèrent dans les Gaules avec leur empire, on ne peut pas ſuppoſer que ceux qui ſe ſont dans la ſuite introduits parmi nous, aient été empruntés des Romains. Je crois cependant qu'on pourroit en excepter ceux du cirque. Ces jeux, pour être célébrés, n'ont pas abſolument beſoin du calme de la paix : chez toutes les nations, ils doivent leur naiſſance à un génie guerrier ; & les tournois pourroient bien n'avoir point eu d'autre origine que le cirque ; ce qui dépend de la force & de l'adreſſe, étoit fait pour être adopté par les Francs.

Les jeux du théatre ont eu un ſort bien différent. Ceux-ci perfectionnés par l'art & le goût, ne pouvoient pas ſe ſoutenir chez une nation, trop barbare encore pour en ſentir les beautés, & qui n'entendoit ni la langue Latine, ni la Romane-ruſtique, les ſeules qui fuſſent en uſage dans les Gaules. C'eſt par cette raiſon, que les jeux des premiers mimes qui parurent chez les François, conſiſtoient en concerts, danſes, & geſticulations, qui ſont de toutes les langues. Si l'on compare de tels commencemens avec les premiers eſſais du théatre Romain, on verra que, ſans ſuppoſer d'imitation, l'origine des arts eſt par-tout à peu près la même.

Le ſeul trait qui ait rapport à ces mimes, eſt dans une lettre de Théodoric, roi des Oſtrogots, par laquelle ce prince, après avoir félicité Clovis ſur la victoire qu'il venoit de remporter près de Tolbiac, en 496, ajoûte :* " Nous vous avons envoyé un joueur d'in-
" ſtrumens, habile dans ſon art, qui joignant l'expreſſion du viſage
" à l'harmonie de la voix & aux ſons de l'inſtrument, peut vous
" amuſer ; & nous croyons qu'il vous ſera d'autant plus agréable,
" que vous avez ſouhaité qu'il vous fût envoyé." Ce joueur a beaucoup de rapport avec les hiſtrions dont parle Tite-Live, qui chantoient, geſticuloient, & s'accompagnoient avec des inſtrumens à corde.

* *Citharœdum etiam arte ſuâ doctum pariter deſtinavimus expeditum, qui ore manibuſque, conſonâ voce cantando, gloriam veſtræ poteſtatis oblectet. Quem ideò fore credimus gratum, quia ad vos eum judicâſtis dirigendum.* Caſſiod. l. 11. ep. 41.

Les hiſtrions, mimes ou farceurs, étoient fort répandus en France, ſous Charlemagne. Ce prince, dans l'article XLIV du premier capitulaire d'Aix-la-Chapelle, de l'anné 789,† parle des hiſtrions, comme des gens notés d'infamie, auxquels il refuſe le droit de pouvoir accuſer ; & il adopte en cela le 96 canon du concile d'Afrique.

‡ Par l'article XV du 3 capitulaire de la même année, il eſt défendu aux évêques, abbés, & abbeſſes, d'avoir chez eux des joueurs, *joculatores*, ce que nous avons rendu dans la ſuite en François par le mot de *jongleur*.

Sous le même empereur, en 813, le 9 canon de concile de Châlons, le 17 canon du ſecond concile de Reims, le 8 canon du 3 concile de Tours, condamnèrent les jeux des hiſtrions, & défendirent aux évêques, abbés, & prêtres, d'y aſſiſter§. Ces mêmes défenſes furent renouvelées par le Concile de Paris, tenu en 829 ſous Louis le Débonnaire.

Les hiſtrions étoient admis dans les maiſons les plus conſidérables, & ſe trouvoient même dans les feſtins publics, pour amuſer le peuple. Agobard, archevêque de Lyon en 814, mort en 840, s'en plaint amèrement‖ ; & Thégan en parle dans ſa Chronique.

Hérard, archevêque de Tours, tint en 858 un ſynode, dont le 108 chapître défend aux prêtres, & à tous eccléſiaſtiques, d'aſſiſter aux repréſentations des hiſtrions*. Malgré ces défenſes, les évêques

† *Item in eodem (Concilio Africano præcipitur) ut viles perſonæ non habeant poteſtatem accuſandi . . . omnes etiam infamiæ maculis aſperſi, id eſt, hiſtriones, ac turpitudinibus ſubjectæ perſonæ.* Capit. Baluz. T. 1. col. 229.

‡ *Ut Epiſcopi, Abbates & Abbatiſſæ cupplas canum non habeant, nec falcones, nec accipitres, nec joculatores.* Capitul. Baluz. T. 1. Col. 244.

§ *Hiſtrionum, ſcurrarum, & turpium ſeu obſcœnorum jocorum inſolentiam non ſolum ipſi reſpuant (ſacerdotes) ; verum etiam fidelibus reſpuenda percenſeant.* Conc. Cabillon. can. 9.

Ut Epiſcopi & Abbates ante ſe joca turpia fieri non permittant. Conc. Rem. 2. can. 17. *Sacerdotibus non expedit ſæcularibus & quibuſlibet intereſſe jocis.* Concil. Turon. 3. can. 8.

‖ *Quanto majori malo ſuo . . . ſatiat præterea & inebriat hiſtriones, mimos, turpiſſimosque & vaniſſimos joculatores, cum pauperes eccleſiæ fame diſcruciati intereant.* Agob. de Diſp. eccl. rerum § 30. pag. 299. T. 1. Edit. Baluz. Theg. de geſtis Lud. Pii. du Cheſne, T. 11. p. 279.

* *Ut Preſbyteri & Clerici ante ſe joca turpia fieri non permittant.* Concil. Gall. Tom. 111. pag. 115.

en

en avoient à leur ſervice ; les prêtres & les moines en faiſoient eux-mêmes le métier.†

Tels furent les jeux qui régnèrent en France juſqu'à la fin du x ſiècle : mais vers l'an 1000, Robert, fils de Hugues Capet, ayant épouſé Conſtance, fille de Guillaume, Comte d'Arles & de Provence, ſelon quelques écrivains, Comte de Toulouſe, ſelon d'autres ; cette princeſſe fut ſuivie de pluſieurs gentilſhommes, qui introduiſirent la poëſie en France.

Les hiſtrions, très-différens des Troubadours, voyant en quelle eſtime étoient les vers, voulurent en inſérer dans leurs jeux, qui auparavant ne conſiſtoient qu'en danſes & en geſticulations, au ſon des inſtrumens. Ils cherchèrent à compoſer des ſujets, à l'imitation des troubadours : & c'eſt ce qui a donné occaſion au commiſſaire la Mare de confondre les uns & les autres, ſous le nom de troubadours.‡

Si les jeux des hiſtrions ne gagnèrent rien du côté des mœurs, & s'ils ne perdirent pas toute leur groſſièreté ; ils devinrent un peu plus ingénieux, lorſqu'ils roulèrent ſur une action compoſée.

Jean de Saliſburi, évêque de Chartres en 1176, ſous Louis VII. nous donne dans ſon livre des *Vains Amuſemens de la Cour*, une idée des jeux qui étoient en règne de ſon tems §. Il dit que la douceur des inſtrumens & l'harmonie des voix étoient jointes à la gaieté des chanteurs, & à la grace des acteurs. Il nous donne auſſi une énumération des différentes eſpéces de joueurs connus ſous le nom gé-

† *Turpis verbi vel facti joculatorem eſſe vel jocum ſæcularem diligere . . . miniſtris altaris Domini, nec non & monachis omnino contradicimus.* Baluz. Capitul. T. 1. Col. 1202. On lit de même, Col. 1207, *Clericos ſcurriles & verbis turpibus joculares ab officio detrahendos.*

‡ *Traité de la Police, par le Commiſſaire la Mare.* T. 1, p. 436. chap. 2. l. III. tit. 3.

§ *Noſtra ætas prolapſa ad fabulas & quævis inania, non modo aures & cor proſtituit vanitati, ſed oculorum & aurium voluptate ſuam mulcet deſidiam, luxuriam accendit, conquirens undique fomenta vitiorum. Nonne piger deſidiam inſtruit & ſomnos provocat inſtrumentorum ſuavitate aut vocum modulis, hilaritate canentium aut fabulantium gratiâ . . . Admiſſa ſunt ergo ſpectacula & infinita tyrocinia vanitatis, quibus qui omnino otiari non poſſunt, pernicioſiùs occupentur. Satius enim fuerit otiari quàm turpiter occupari. Hinc Mimi, Salii vel Saliares, Balatrones, Æmiliani, Gladiatores, Palæſtritæ, Gignadii, Præſtigiatores, Malefici quoque multi & tota Joculatorum ſcena procedit ; quorum adeò error invaluit, ut à præclaris domibus non arceantur, etiam illi qui obſcœnis partibus corporis, oculis omnium eam ingerunt turpitudinem, quam erubeſcat videre vel cynicus.* De Nugis Curialium, lib. 1. cap. 8. F. Gimnadii.

néral de *tota joculatorum ſcena*; & il ajoûte qu'on les admettoit dans les maiſons les plus conſidérables.

Le P. le Brun conclut de ce paſſage que tous ces divertiſſemens ne ſe faiſoient que dans des maiſons particulières; mais il pourroit ſe tromper: ce goût pour des jeux particuliers vient & fait ſouvent preuve d'un uſage public. Il eſt vrai, qu'on ne connoiſſoit point alors de tragédies ni de comédies; mais on repréſentoit des farces; & quoiqu'elles ne fuſſent pas faites ſur les règles de l'art, & ne puſſent mériter le nom de vraie comédie; elles tenoient un peu de ce dernier genre. Elles étoient enfantées par la gaieté, & ſoutenues par la licence, ſans autres règles, que celles d'amuſer le peuple. Nous voyons par le même paſſage qu'il y avoit autre choſe que des faults, des poſtures, & même de ſimples dialogues: *noſtra ætas prolapſa ad fabulas*, dit Jean de Saliſburi. *Fabula* ſignifie proprement la compoſition & l'arrangement des choſes, qui forment une action. Cette *fable* étoit, ſans doute, très-imparfaite, ſans goût & ſans art; mais elle pouvoit reſſembler à ces farces appelées *ſatyres* ou *exodes* chez les Romains, & qui faiſoient partie des atellanes. Les exhortations de l'évêque que nous venons de citer, ne produiſirent pas un grand effet: il prêchoit, & les farceurs jouoient.

Vers ce même tems, des moines qui faiſoient vendre leurs vins dans l'enceinte de leur monaſtère, y laiſſoient entrer des jongleurs, des hiſtrions, & des femmes de mauvaiſe vie, dont ils retiroient une rétribution ‖.

Sous le règne de St. Louis, les jongleurs étoient en aſſez grand nombre, pour mériter un article particulier, dans un tarif que ce prince fit faire, pour régler les droits de péage à l'entrée de Paris.

Les jongleurs, qu'on nomma auſſi *ménéſtrels* ou *ménéſtriers*, étoient raſſemblés dans le même quartier, & donnèrent leur nom à l'égliſe de St. Julien, dont Jacques Grure & Hugues le Lorrain, tous deux jongleurs ou ménéſtriers, furent les fondateurs en 1331.

Hiſt. de Paris de D. Félebien.

‖ *De his quæ vidimus & audivimus teſtimonium perhibemus; ſcilicet quod quidam monachi & maximè exempti, intra fines noſtræ legationis, occaſione cujuſdam libertatis, infrà ambitum monaſterii certis temporibus anni vendere faciunt vina ſua, & pro modico quæſtu introducunt vel introduci permittunt perſonas turpes, inhoneſtas, videlicet joculatores, hiſtriones, talorum luſores & publicas meretrices; quod . . . . arctiùs prohibemus.* Raym. Comitis Toloſ. & Legati Papæ ſtatuta anno 1237. Voy. du Cheſne Tom. v. pag. 819.

La

La police avoit inſpection ſur les jongleurs, dont elle étoit ſouvent obligée de réprimer la licence. Pour les mieux contenir, on leur donna un chef qu'on appeloit le *prince des faults*; parce que les faults & la danſe étoient leurs principaux exercices; on dit enſuite par corruption *prince des ſots*; & de là, leurs farces furent nommées *ſoties* ou *ſotiſes*.

Ces jeux, qui conſiſtoient en faults, tours d'adreſſe, chants, danſes & récits dialogués, étoient les ſeuls en vogue; lorſqu'en 1398, ſous le règne de Charles VI. quelques bourgeois s'avisèrent d'élever un théatre dans le bourg de St. Maur, & d'y repréſenter par perſonnages la paſſion de J. C. Cette nouveauté eut un tel ſuccès, que le roi permit à ces bourgeois, par lettres patentes du 4 Décembre, 1402, de tranſporter leur théatre à Paris, & d'y jouer, excluſivement à tous autres, ſous le titre de *Confrères de la Paſſion*.

Pluſieurs repréſentations pareilles ſous le nom de *Myſtères*, inſpirèrent l'emulation aux jongleurs & aux clercs du palais. Ceux-ci, connus ſous le nom collectif de la *Bazoche*, n'aiant pas le droit de repréſenter des myſtères, inventèrent un genre où tous les êtres moraux & abſtraits étoient perſonnifiés. Ces allégories bizarres, ce mélange obſcur du propre & du figuré marquent la naiſſance de l'eſprit, la foibleſſe du talent & la confuſion des idées. Les pièces des Bazochiens, intitulées *Moralités*, avoient pour baſe la ſatyre. D'un autre côté, les *Enfans ſans ſouci*, ſujets du prince des ſots, & qui, vrai-ſemblablement, étoient ceux des jongleurs qui étoient chargés des récits dialogués, perfectionnèrent leurs farces. Les moralités des Bazochiens & les ſoties des jongleurs eurent la vogue; & le piquant de la ſatyre l'emporta bien-tôt ſur la dévotion. Les Confrères de la Paſſion ſe virent obligés de jouer des ſujets profanes, toûjours ſous le nom de *myſtères*, qui devint un terme générique; de ſorte qu'on diſoit également *le myſtère de la Paſſion, le myſtère de Ste. Catherine, le myſtère d'Hercule*: & comme la ſimplicité s'altère, ſans que le goût ſe perfectionne; on entreprit d'égayer les myſtères ſacrés: il auroit fallu un ſiècle plus éclairé, pour leur conſerver leur dignité; & dans un ſiècle éclairé, on ne les auroit pas choiſis. On mêloit aux ſujets les plus reſpectables, les plaiſanteries les plus licentieuſes, & que l'intention ſeule empêchoit

d'être impies : car les auteurs ni les ſpectateurs ne faiſoient pas une attention bien diſtincte à ce mélange monſtrueux, & ſe perſuadoient que la ſainteté du ſujet couvroit la licence des détails. D'ailleurs, ce qui nous paroîtroit aujourd'hui le comble du ridicule, ne faiſoit pas alors la même impreſſion : chaque ſiècle a ſon caractère particulier. La valeur, la galanterie, l'ignorance, & la dévotion étoient alors le fond du caractère national. Un chevalier prêt à combattre adreſſoit ſa prière à Dieu, ſon invocation à ſa Dame, & marchoit à l'ennemi.

Je ne parlerai point ici des repréſentations muettes, où l'on n'employoit que des décorations & des machines, & qui ſe faiſoient au couronnement ou à l'entrée des rois & des reines. Telles étoient encore les repréſentations mêlées de muſique & de jeux, qu'on donnoit dans les banquets royaux, & que par cette raiſon on nommoit *Entre-mets.**

Je finirai par une obſervation ſur *la Fête des Fous*, que Dom Félibien confond avec la *Sotiſe*. La Fête des Fous étoit bien différente ; c'étoit un reſte du paganiſme, une imitation des Saturnales, & qui duroit depuis Noël juſqu'à l'Epiphanie. Les puérilités qui ſont encore en uſage dans quelques égliſes, le jour des Innocens, ſont des veſtiges de la Fête des Fous, qui eſt aſſez détaillée dans la lettre circulaire du 12 Mars, 1444, adreſſée au clergé du royaume, par la faculté de Théologie. On la trouve à la ſuite des ouvrages de Pierre de Blois ; & Sauval en donne un extrait,† qui ſuffit pour faire connoître cette fête.

Voyez Hiſt. du Théatre François.

* Je ſupprime beaucoup de détails qui ſont imprimés aujourd'hui, & dans leſquels j'étois entré autrefois, par la nouveauté de la matière, lorſque je lûs ce mémoire, en 1742.

† Cette lettre porte que pendant l'office divin les prêtres & les clercs étoient vêtus, les uns comme des bouffons, les autres en habits de femme, ou maſqués d'une façon monſtrueuſe. Non contens de chanter dans le chœur des chanſons déſhonnêtes, ils mangeoient & jouoient aux dés ſur l'autel, à côté du prêtre qui célébroit la meſſe. Ils mettoient des ordures dans les encenſoirs & couroient autour de l'égliſe, ſautant, riant, proférant des paroles ſales, & faiſant mille poſtures indécentes. Ils alloient enſuite par toute la ville ſe faire voir ſur des chariots. Quelquefois ils éliſoient & ſacroient un évêque ou un pape des fous, qui célébroit l'office, & revêtu d'habits pontificaux, donnoit la bénédiction au peuple. Enfin, telles folies leur plaiſoient tant, & paroiſſoient à leurs yeux ſi bien penſées & ſi chrétiennes, qu'ils regardoient comme excommuniés ceux qui vouloient les défendre. *Sauv. t. II. p.* 624.

MÉMOIRE

SUR

L'Art de partager l'Action théatrale, & ſur celui de noter la Déclamation, qu'on prétend avoir été en Uſage chez les Romains.

Par M. DUCLOS.

APRES avoir parlé du théatre des anciens & de la nature de nos premiers jeux ſcéniques, j'ai cru que l'opinion ſur l'action partagée & la déclamation notée, méritoit un examen particulier.

Il ſeroit difficile de ne pas reconnoître la ſupériorité de nos ouvrages dramatiques ſur ceux mêmes qui nous ont ſervi de modèles; mais comme on ne donne pas volontiers à ſes contemporains des éloges ſans reſtriction, l'on prétend que les anciens ont eu des arts que nous ignorons, & qui contribuoient beaucoup à la perfection du genre dramatique. Tel étoit, dit-on, l'art de partager l'action théatrale entre deux acteurs, de manière que l'un faiſoit les geſtes dans le tems que l'autre récitoit. Tel étoit encore l'art de noter la déclamation.

Fixons l'état de la queſtion, tâchons de l'éclaircir; c'eſt le moyen de la décider, & commençons par ce qui concerne le partage de l'action.

ARTICLE I. Sur l'action partagée.

L'action comprend la récitation & le geſte; mais cette ſeconde partie eſt ſi naturellement liée à la première, qu'il ſeroit difficile de trouver un acteur qui, avec de l'intelligence & du ſentiment, eût le geſte faux. Les auteurs les plus attentifs au ſuccès de leurs ouvrages, s'attachent à donner à leurs acteurs, les tons, les inflexions, & ce qu'on appelle l'eſprit du rôle. Si l'acteur eſt encore capable de s'affecter, de ſe pénétrer de la ſituation où il ſe trouve, c'eſt-

c'eſt-à-dire, s'il a des entrailles, il eſt alors inutile qu'il s'occupe du geſte, qui ſuivra infailliblement. Il ſeroit même dangereux qu'il y donnât une attention qui pourroit le diſtraire & le jetter dans l'affectation. Les acteurs qui geſticulent le moins, ſont parmi nous ceux qui ont le geſte le plus naturel. Les anciens pouvoient à la vérité avoir plus de vivacité & de variété dans le geſte que nous n'en avons, comme on en remarque plus aux Italiens qu'à nous; mais il n'eſt pas moins vrai que ce geſte vif & marqué leur étant naturel, il n'exigeoit pas de leur part plus d'attention que nous n'en donnons au nôtre. On ne voit donc pas qu'il ait jamais été néceſſaire d'en faire un art particulier, & il eût été bizarre de le ſéparer de la récitation, qui peut ſeule le guider & le rendre convenable à l'action.

J'avoue que nous ſommes ſouvent ſi prévenus en faveur de nos uſages, ſi aſſervis à l'habitude, que nous regardons comme déraiſonnables les mœurs, & les uſages oppoſés aux nôtres; mais nous avons un moyen d'éviter l'erreur à cet égard, c'eſt de diſtinguer les uſages purement arbitraires, d'avec ceux qui ſont fondés ſur la nature. Or il eſt conſtant que la repréſentation dramatique doit en être l'image: ce ſeroit donc une bizarrerie de ſéparer dans l'imitation, ce qui eſt eſſentiellement uni dans les choſes qui nous ſervent de modèle. Si dans quelque circonſtance ſingulière nous ſommes amuſés par un ſpectacle ridicule, notre plaiſir naît de la ſurpriſe, le froid & le dégoût nous ramènent bien-tôt au vrai que nous cherchons juſque dans nos plaiſirs. Le partage de l'action n'eût donc été qu'un ſpectacle puérile du genre de nos marionnettes.

Mais cette uſage a-t-il exiſte? Ceux qui ſoûtiennent cette opinion ſe fondent ſur un paſſage de Tite-Live, dont j'ai déjà cite le commencement dans un mémoire, & dont je promis alors d'examiner la ſuite.

Nous avons déja vû comment la ſuperſtition donna naiſſance au théatre de Rome, & quels furent les progrès des jeux ſcéniques, Tite-Live ajoûte que Livius Andronicus oſa le premier ſubſtituer aux ſatyres une fable dramatique,* *ab ſaturis auſus eſt primus argumento*

* Deux cens quarante ans avant J. C. & cent vingt-quatre depuis l'arrivée des farceurs Etruſques.

gumento fabulam ſerere; d'autres éditions portent, *argumenta fabularum*; expreſſions qui ne préſentent pas un ſens net. Cicéron dit plus ſimplement & plus clairement; *primus fabulam docuit.*

Les pièces d'Andronicus étoient des imitations des pièces Grecques; *non verba, ſed vim Græcorum expreſſerunt Poëtarum*, dit Cicéron: cet Orateur ne faiſoit pas beaucoup de cas des pièces d'Andronicus, & il prétend qu'elles ne méritoient pas qu'on les relût, *Liviana fabulæ non ſatis digna ut iterum legantur.* Horace parle de ceux qui les eſtimoient plus qu'elles ne méritoient, pour quelques mots heureux qu'on y rencontroit quelquefois. Andronicus avoit fait encore une traduction de l'Odyſſée, que Cicéron compare aux ſtatues attribuées à Dédale, dont l'ancienneté faiſoit tout le mérite.

Acad. quæſt. 1.

In Brut.

Epiſt. 1. l. 11. ad Auguſtum.

Il paroît cependant qu'Andronicus avoit eu autrefois beaucoup de réputation, puiſqu'il avoit été chargé dans ſa vieilleſſe * de compoſer les paroles & la muſique d'un hymne que vingt-ſept jeunes filles chantèrent dans une proceſſion ſolennelle en l'honneur de Junon; mais il eſt particulièrement célèbre par une nouveauté au théatre, dont il fut l'auteur ou l'occaſion. Tite-Live dit qu'Andronicus qui, ſuivant l'uſage de ce tems-là, jouoit lui-même dans ſes pièces, s'étant enroué à force de répéter un morceau qu'on redemandoit, obtint la permiſſion de faire chanter ces paroles par un jeune comédien, & qu'alors il repréſenta ce qui ſe chantoit, avec un mouvement ou un geſte d'autant plus vif qu'il n'étoit plus occupé du chant: *Canticum egiſſe aliquanto magis vigenti motu, quia nihil vocis uſus impediebat.*

* L'an 207. avant J. C.

Le point de la difficulté eſt dans ce que Tite-Live ajoute. De-là, dit-il, vint la coûtume de chanter ſuivant le geſte des comédiens, & de réſerver leur voix pour le dialogue. *Inde ad manum cantari hiſtrionibus cœptum, diverbiaque tantum ipſorum voci relicta.*

Comme le mot *canticum* ſignifie quelquefois un monologue, des commentateurs en ont conclu qu'il ne ſe prenoit que dans cette acception; & que depuis Andronicus, la récitation & le geſte des monologues ſe partageoient toûjours entre deux acteurs.

Mais le paſſage de Tite-Live dont on veut s'appuyer, ne préſente pas un ſens bien déterminé. Je vis, lorſque je le diſcutai dans une

de nos assemblées, combien il reçût d'interprétations différentes de la part de ceux à qui les anciens auteurs sont le plus familiers. Celle que je vais proposer fut adoptée par plusieurs, & M. Fréret allégua, pour la confirmer, des autorités dont j'ai fait usage.

Le *canticum* d'Andronicus est un composé de chant & de danse; on pourroit entendre par ces termes *canticum egisse, &c.* que cet auteur, qui d'abord chantoit son cantique, ou, si l'on veut, sa cantate, & qui exécutoit alternativement les intermèdes de danses, ayant altéré sa voix, chargea un autre acteur de la partie du chant, pour danser avec plus de liberté & de force, & que de-là vint l'usage de partager entre différens acteurs la partie du chant & celle de la danse.

Cette explication me paroît plus naturelle que le systême du partage de la récitation & du geste: elle est même confirmée par un passage de Valère-Maxime, qui, en parlant de l'aventure d'Andronicus, dit; *Tacitus gesticulationem peregit*, & *gesticulatio* est communément pris pour la danse chez les anciens.

Dialogue sur la danse.

Lucien dit aussi: " autrefois le même acteur chantoit & dansoit; " mais comme on observa que les mouvemens de la danse nuisoient " à la voix & empêchoient la respiration, on jugea plus convenable " de partager le chant & la danse."

Quand on admettroit que le jeu muet d'Andronicus fût une simple gesticulation plûtôt qu'une danse, on en pourroit conclurre encore que l'accident qui restreignit Andronicus à ne faire que les gestes, auroit donné l'idée de l'art des pantomimes. Il seroit plus naturel d'adopter cette interprétation que de croire qu'on eût, par une bizarrerie froide, consacré une irrégularité que la nécessité seule eût pû faire excuser dans cette circonstance. Si l'on rapporte communément l'art des pantomimes au siècle d'Auguste, cela doit s'entendre de sa perfection, & non pas de son origine.

En effet, les danses des anciens étoient presque toûjours des tableaux d'une action connue, ou dont le sujet étoit indiqué par des paroles explicatives. Les danses des peuples de l'Orient décrites dans Pietro della Valle & dans Chardin, sont encore dans ce genre, au lieu que les nôtres ne consistent guère qu'à montrer de la légèreté ou présenter des attitudes agréables. Ces pantomimes avoient un

accompagnèment

accompagnement de muſique d'autant plus néceſſaire, qu'un ſpectacle qui ne frappe que les yeux ne ſoûtiendroit pas long-tems l'attention. L'habitude où nous ſommes d'entendre un dialogue, lorſque nous voyons des hommes agir de concert, fait qu'au lieu du diſcours que notre oreille attend machinalement, il faut du moins l'occuper par des ſons muſicaux convenables au ſujet.

Si l'uſage dont parle Tite-Live devoit s'entendre du partage de la récitation & du geſte, il ſeroit bien étonnant que Cicéron ni Quintilien n'en euſſent pas parlé; il eſt probable qu'Horace en auroit fait mention.

Donat dit ſimplement que les meſures des cantiques, ou, ſi l'on veut, des monologues, ne dépendoient pas des acteurs, mais qu'elles étoient réglées par un habile compoſiteur. *Diverbia, hiſtriones pronuntiabant, cantica verò temperabantur modis, non à Poëtâ, ſed à perito artis muſices factis.* Ce paſſage ne prouveroit autre choſe ſinon que les monologues étoient des morceaux de chant; mais il n'a aucun rapport au partage de l'action.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article, & je paſſe au ſecond, qui demandera beaucoup plus de diſcuſſion.

ART. II. Sur la déclamation notée.

L'éclairciſſement de cette queſtion dépend de l'examen de pluſieurs points; & pour y procéder avec plus de méthode & de clarté, il eſt néceſſaire de définir & d'analyſer tout ce qui peut y avoir rapport.

La déclamation théatrale étant une imitation de la déclamation naturelle, je commence par définir celle-ci: c'eſt une affection ou modification que la voix reçoit lorſque nous ſommes émûs de quelque paſſion, & qui annonce cette émotion à ceux qui nous écoutent, de la même manière que la diſpoſition des traits de notre viſage l'annonce à ceux qui nous regardent.

Cette expreſſion de nos ſentimens eſt de toutes les langues; & pour tâcher d'en connoître la nature, il faut, pour ainſi dire, décompoſer la voix humaine, & la conſidérer ſous divers aſpects.

1. Comme un ſimple ſon, tel que le cri des enfans: 2. comme ſon articulé, tel qu'il eſt dans la parole: 3. dans le chant, qui ajoûte à la parole la modulation & la variété des tons: 4. dans la déclamation, qui paroît dépendre d'une nouvelle modification dans le ſon &

dans la ſubſtance même de la voix, modification différente de celle du chant & de celle de la parole, puiſqu'elle peut s'unir à l'une & à l'autre, ou en être retranchée.

La voix conſidérée comme un ſon ſimple eſt produite par l'air chaſſé des poumons, & qui ſort du larynx par la fente de la glotte. Le ſon eſt encore augmenté par les vibrations des fibres qui tapiſſent l'intérieur de la bouche & le canal du nez.

La voix qui ne ſeroit qu'un ſimple cri, reçoit en ſortant de la bouche deux eſpèces de modifications qui la rendent articulée, & font ce qu'on nomme la parole.

Les modifications de la première eſpèce produiſent les voyelles qui, dans la prononciation, dépendent d'une diſpoſition fixe & permanente de la langue, des lèvres & des dents. Ces organes modifient, par leur poſition, l'air ſonore qui ſort de la bouche, & ſans diminuer ſa vîteſſe, changent la nature du ſon. Comme cette ſituation des organes de la bouche, propre à former les voyelles, eſt permanente, les ſons voyelles ſont ſuſceptibles d'une durée plus ou moins longue, & peuvent recevoir tous les degrès d'élévation & d'abaiſſement poſſibles ; ils ſont même les ſeuls qui les reçoivent, & toutes les variétés, ſoit d'accens dans la prononciation ſimple, ſoit d'intonation muſicale dans le chant, ne peuvent tomber que ſur les voyelles.

Les modifications de la ſeconde eſpèce ſont celles que reçoivent les voyelles par le mouvement ſubit & inſtantanée des organes mobiles de la voix, c'eſt-à-dire, de la langue vers le palais ou vers les dents, & par celui des lèvres. Ces mouvemens produiſent les conſonnes, qui ne ſont que de ſimples modifications de voyelles, & toûjours en les précédant.

C'eſt l'aſſemblage des voyelles & des conſonnes mêlées ſuivant un certain ordre, qui conſtitue la parole ou la voix articulée.

La parole eſt ſuſceptible d'une nouvelle modification qui en fait la voix de chant ; celle-ci dépend de quelque choſe de différent, du plus ou du moins de vîteſſe & du plus ou du moins de force de l'air qui ſort de la glotte & paſſe par la bouche : on ne doit pas non plus confondre la voix de chant avec le plus ou le moins d'élévation des tons, puiſque cette variété ſe remarque dans les accens de la prononciation

nonciation du diſcours ordinaire. Ces différens tons ou accens dépendent uniquement de l'ouverture plus ou moins grande de la glotte *.

En quoi conſiſte donc la différence qui ſe trouve entre la parole ſimple & la voix de chant?

Les anciens muſiciens ont établi d'après Ariſtoxène, 1. que la voix de chant paſſe d'un degré d'élévation ou d'abaiſſement à un autre degré, c'eſt-à-dire, d'un ton à l'autre, par *ſaut*, ſans parcourir l'intervalle qui les ſépare, au lieu que celle du diſcours s'élève & s'abaiſſe par un mouvement continu: 2. que la voix de chant ſe ſoûtient ſur le même ton conſidéré comme un point indiviſible; ce qui n'arrive pas dans la ſimple prononciation. Element. Hermon.

Cette marche par ſaut & avec des repos, eſt en effet celle de la voix de chant; mais n'y a-t-il rien de plus dans le chant? Il y a eu une déclamation tragique qui admettoit le paſſage par ſaut d'un ton à l'autre, & le repos ſur un ton. On remarque la même choſe dans certains orateurs: cependant cette déclamation eſt encore différente de la voix de chant. M. Dodart, qui joignoit à l'eſprit de diſcuſſion & de recherche, la plus grande connoiſſance de la phyſique, de l'anatomie & du jeu méchanique des parties du corps, avoit particulièrement porté ſon attention ſur les organes de la voix: il obſerve, 1. que tel homme dont la voix de parole eſt déplaiſante, a le chant très-agréable, ou au contraire: 2. que ſi nous n'avons pas entendu chanter quelqu'un, quelque connoiſſance que nous ayons de ſa voix de parole, nous ne le reconnoîtrons pas à ſa voix de chant.

M. Dodart, continuant ſes recherches, découvrit que dans la voix de chant il y a de plus que dans celle de la parole, un mouvement de tout le larynx, c'eſt-à-dire, de cette partie de la trachée-artère qui forme comme un nouveau canal qui ſe termine à la glotte, qui en enveloppe & qui en ſoûtient les muſcles. La différence entre les deux voix vient donc de celle qu'il y a entre le larynx aſſis & en

* Cette ouverture eſt ovale, ſa longueur eſt depuis quatre juſqu'à huit lignes, ſa largeur ne va guère qu'à une ligne dans les voix de Baſſetaille. Plus elle eſt reſſerrée, plus les ſons deviennent aigus; & plus elle eſt ouverte, plus le ſon eſt grave & plus il ſe porte loin.

repos ſur ſes attaches dans la parole, & ce même larynx ſuſpendu ſur ſes attaches en action, & mû par un balancement de haut en bas & de bas en haut. Ce balancement peut ſe comparer au mouvement des oiſeaux qui planent, ou des poiſſons qui ſe ſoûtiennent à la même place contre le fil de l'eau. Quoique les aîles des uns & les nageoires des autres paroiſſent immobiles à l'œil, elles font de continuelles vibrations, mais ſi courtes & ſi promptes qu'elles ſont imperceptibles.

Le balancement du larynx produit dans la voix de chant une eſpèce d'ondulation qui n'eſt pas dans la ſimple parole. L'ondulation ſoûtenue & modérée dans les belles voix, ſe fait trop ſentir dans les voix chévrotantes ou foibles. Cette ondulation ne doit pas ſe confondre avec les cadences & les roulemens qui ſe font par des changemens très-prompts & très-délicats de l'ouverture de la glotte, & qui ſont compoſés de l'intervalle d'un ton ou d'un demi-ton.

La voix, ſoit du chant, ſoit de la parole, vient toute entière de la glotte pour le ſon & pour le ton ; mais l'ondulation vient entièrement du balancement de tout le larynx : elle ne fait point partie de la voix, mais elle en affecte la totalité.

Il réſulte de ce qui vient d'être expoſé, que la voix de chant conſiſte dans la marche par ſaut d'un ton à un autre, dans le ſéjour ſur les tons, & dans cette ondulation du larynx qui affecte la totalité de la voix & la ſubſtance même du ſon.

Après avoir conſidéré la voix dans le ſimple cri, dans la parole & dans le chant, il reſte à l'examiner par rapport à la déclamation naturelle, qui doit être le modèle de la déclamation artificielle, ſoit théatrale, ſoit oratoire.

La déclamation eſt, comme nous l'avons déjà dit, une affection ou modification qui arrive à nôtre voix, lorſque, paſſant d'un état tranquille à un état agité, notre ame eſt émûe de quelque paſſion ou de quelque ſentiment vif. Ces changemens de la voix ſont involontaires, c'eſt-à-dire, qu'ils accompagnent néceſſairement les émotions naturelles & celles que nous venons à nous procurer par l'art en nous pénétrant d'une ſituation par la force de l'imagination ſeule.

La

La queſtion ſe réduit donc actuellement à ſavoir 1. ſi ces changemens de voix expreſſifs des paſſions, conſiſtent ſeulement dans les différens degrés d'élévation & d'abaiſſement de la voix ; & ſi, en paſſant d'un ton à l'autre, elle marche par une progreſſion ſucceſſive & continue, comme dans les accens ou intonations proſodiques du diſcours ordinaire; ou ſi elle marche par ſauts, comme dans le chant.

2. S'il ſeroit poſſible d'exprimer, par des ſignes ou notes, ces changemens expreſſifs des paſſions.

L'opinion commune de ceux qui ont parlé de la déclamation, ſuppoſe que ſes inflexions ſont du genre des intonations muſicales dans leſquelles la voix procéde par des intervalles harmoniques, & qu'il eſt très-poſſible de les exprimer par les notes ordinaires de la muſique, dont il faudroit tout au plus changer la valeur, mais dont on conſerveroit la proportion & le rapport. C'eſt le ſentiment de l'abbé Dubos qui a traité cette queſtion avec plus d'étendue que de préciſion. Il ſuppoſe que la déclamation naturelle a des tons fixes, & ſuit une marche déterminée ; mais ſi elle conſiſtoit dans des intonations muſicales & harmoniques, elle ſeroit fixée & déterminée par le chant même du récitatif. Cependant l'expérience nous montre que de deux acteurs qui chantent les mêmes morceaux avec la même juſteſſe, l'un nous laiſſe froids & tranquilles, tandis que l'autre, avec une voix moins belle & moins ſonore, nous émeut & nous tranſporte. Les exemples n'en ſont pas rares. Il eſt encore à propos d'obſerver que la déclamation ſe marie plus difficilement avec la voix de chant qu'avec celle de la parole. L'on en doit conclurre que l'expreſſion dans le chant eſt quelque choſe de différent du chant même & des intonations harmoniques, & que, ſans manquer à ce qui conſtitue le chant, l'acteur peut ajoûter l'expreſſion ou y manquer.

Il ne faut pas conclurre de-là que toute ſorte de chants ſoit également ſuſceptible de toute ſorte d'expreſſions. Les acteurs intelligens n'éprouvent que trop qu'il y a des chants très-beaux en eux-mêmes, qu'il eſt preſque impoſſible d'employer à une déclamation convenable aux paroles.

Nous pouvons encore remarquer que dans la ſimple déclamation tragique, deux acteurs jouent le même morceau d'une manière différente, & nous affectent également. Le même acteur joue le même morceaux différemment avec le même ſuccès; à moins que le caractère propre du perſonnage ne ſoit fixé par l'hiſtoire, ou dans l'expoſition de la pièce.

Si les inflexions expreſſives de la déclamation ne ſont pas les mêmes que les intonations harmoniques du chant, ſi elles ne conſiſtent ni dans l'élévation, ni dans l'abaiſſement de la voix, ni dans ſon renflement & ſa diminution, ni dans ſa lenteur & ſa rapidité, non plus que dans le repos & dans les ſilences; enfin ſi la déclamation ne réſulte pas de l'aſſemblage de toutes ces choſes, quoique la plûpart l'accompagnent, il faut donc que cette expreſſion dépende de quelque autre choſe qui, affectant le ſon même de la voix, la mette en état d'émouvoir & de tranſporter notre ame.

Les langues ne ſont que des inſtitutions arbitraires, qui ne ſont que de vains ſons pour ceux qui ne les ont pas appriſes. Il n'en eſt pas ainſi des inflexions expreſſives des paſſions, ni des changemens dans la diſpoſition des traits du viſage. Ces ſignes peuvent être plus ou moins forts, plus ou moins marqués; mais ils forment une langue univerſelle pour toutes les nations. L'intelligence en eſt dans le cœur, dans l'organiſation de tous les hommes. Les mêmes ſignes du ſentiment de la paſſion ont ſouvent des nuances diſtinctives, qui marquent des affections différentes ou oppoſées. On ne s'y méprend point, on diſtingue les larmes que la joie fait répandre, de celles qui ſont arrachées par la douleur.

Si nous ne connoiſſons pas encore la nature de cette modification expreſſive des paſſions, qui conſtitue la déclamation, ſon exiſtence n'en eſt pas moins conſtante; peut-être en découvrira-t-on le méchaniſme.

Avant M. Dodart on n'avoit jamais penſé au mouvement du larynx dans le chant, à cette ondulation du corps même de la voix. La découverte que M. Ferrein a faite depuis des rubans membraneux dans la production du ſon & des tons, fait voir qu'il reſte des choſes à trouver ſur les ſujets qui ſemblent épuiſés. Sans ſortir de la queſtion préſente, y a-t-il un fait plus ſenſible & dont le principe ſoit

moins connu, que la différence de la voix d'un homme & de celle d'un autre? différence ſi frappante, qu'il eſt auſſi facile de les diſtinguer que les phyſionomies.

L'examen dans lequel je ſuis entré fait aſſez voir que la déclamation eſt une modification de la voix, diſtincte du ſon ſimple de la parole & du chant, & que ces différentes modifications ſe réuniſſent ſans s'altérer. Il reſte à examiner s'il ſeroit poſſible d'exprimer, par des ſignes ou notes, les inflexions expreſſives des paſſions.

Quand on ſuppoſeroit, avec l'abbé Dubos, que ces inflexions conſiſtent dans les différens degrés d'élévation & d'abaiſſement de la voix, dans ſon renflement & ſa diminution, dans ſa rapidité & ſa lenteur, enfin dans les repos placés entre les membres des phraſes, on ne pourroit pas encore ſe ſervir des notes muſicales.

La facilité qu'on a trouvée à noter le chant, vient de ce qu'entre toutes les diviſions de l'octave, on s'eſt borné à ſix tons fixes & déterminés, ou douze ſemi-tons qui, en parcourant pluſieurs octaves, ſe répètent toûjours dans le même rapport malgré leurs combinaiſons infinies *; mais il n'y a rien de pareil dans la voix du diſcours, ſoit tranquille, ſoit paſſionné: elle marche continuellement dans des intervalles incommenſurables, & preſque toûjours hors des modes harmoniques; car je ne prétends pas qu'il ne puiſſe quelquefois ſe trouver dans une déclamation chantante & vicieuſe, & peut-être même dans le diſcours ordinaire, quelques inflexions qui feroient des tons harmoniques; mais ce ſont des inflexions rares, qui ne rendroient pas la continuité du diſcours ſuſceptible d'être notée.

L'abbé Dubos dit avoir conſulté des muſiciens qui l'ont aſſuré que rien n'étoit plus facile que d'exprimer les inflexions de la déclamation avec les notes actuelles de la muſique, qu'il ſuffiroit de leur donner la moitié de la valeur qu'elles ont dans le chant, & de faire

* M. Burette a montré que les anciens employoient, pour marquer les tons du chant, juſqu'à mille ſix cens vingt caractères, auxquels Gui d'Arezzo a ſubſtitué un très-petit nombre de notes qui, par leur ſeule poſition ſur une eſpèce d'échelle, deviennent ſuſceptibles d'une infinité de combinaiſons. Il ſeroit encore très-poſſible de ſubſtituer à la méthode d'aujourd'hui, une méthode plus ſimple, ſi le préjugé d'un ancien uſage pouvoit céder à la raiſon. Ce ſeroient des muſiciens qui auroient le plus de peine à l'admettre, & peut-être à la comprendre.

la même réduction à l'égard des meſures. Je crois que l'abbé Dubos & ſes muſiciens n'avoient pas une idée nette & préciſe de la queſtion. 1. Il y a pluſieurs tons qui ne peuvent être coupés en deux parties égales. 2. On doit faire une grande diſtinction entre des changemens d'inflexions ſenſibles & des changemens appréciables. Tout ce qui eſt ſenſible n'eſt pas appréciable, & il n'y a que les tons fixes & déterminés qui puiſſent avoir leurs ſignes. Tels ſont les tons harmoniques; telle eſt à l'égard du ſon ſimple l'articulation de la parole.

Lorſque je communiquai mon idée à l'Académie, M. Fréret l'appuya d'un fait qui mérite d'être remarqué. Arcadio Hoangh, Chinois de naiſſance, & très-inſtruit de ſa langue, étant à Paris, un habile muſicien, qui ſentit que cette langue eſt chantante, parce qu'elle eſt remplie de monoſyllables, dont les accens ſont très-marqués pour en varier & déterminer la ſignification, examina ces intonations en les comparant au ſon fixe d'un inſtrument; cependant il ne put jamais venir à bout de déterminer le degré d'élévation ou d'abaiſſement des inflexions Chinoiſes. Les plus petites diviſions du ton, telles que l'eptaméride de M. Sauveur, ou la différence de la quinte juſte à la quinte tempérée pour l'accord du clavecin, étoient encore trop grandes, quoique cette eptaméride ſoit la quarante-neuvième partie du ton & la ſeptième du comma. De plus, la quantité des intonations Chinoiſes varioit preſque à chaque fois que Hoangh les répétoit; ce qui prouve qu'il peut y avoir encore une latitude ſenſible entre des inflexions très-délicates, & qui cependant ſont aſſez diſtinctes pour exprimer des idées différentes.

S'il n'eſt pas poſſible de trouver dans la proportion harmonique des ſubdiviſions capables d'exprimer les intonations d'une langue telle que la Chinoiſe, qui nous paroît très-chantante, où trouveroit-on des ſubdiviſions pour une langue preſque monotone comme la nôtre?

La comparaiſon qu'on fait des prétendues notes de la déclamation, avec celles de la chorégraphie d'aujourd'hui, n'a aucune exactitude, & appuie même mon ſentiment. Toutes nos danſes ſont compoſées d'un nombre de pas aſſez bornés, qui ont chacun leur nom, & dont la nature eſt déterminée. Les notes chorégraphiques montrent au

danſeur

danſeur quels pas il doit faire & quelle ligne il doit décrire ſur le terrein; mais c'eſt la moindre partie du danſeur. Ces notes ne lui apprendront jamais à faire les pas avec grace, à régler les mouvemens du corps, des bras, de la tête, en un mot, toutes les attitudes convenables à ſa taille, à ſa figure, & au caractère de ſa danſe.

Les notes déclamatoires n'auroient pas même l'utilité médiocre qu'ont les notes chorégraphiques. Quand on accorderoit que les tons de la declamation ſeroient déterminés & qu'ils pourroient être exprimés par des ſignes, ces ſignes formeroient un dictionnaire ſi étendu, qu'il exigeroit une étude de pluſieurs années. La déclamation deviendroit un art encore plus difficile que la muſique des anciens, qui avoit mille ſix cens vingt notes; auſſi Platon veut-il que les jeunes gens qui ne doivent pas faire leur profeſſion de la muſique, n'y ſacrifient que trois ans.

Enfin cet art, s'il eſt poſſible, ne ſerviroit qu'à former des acteurs froids, qui, par leur affection & une attention ſervile, défigureroient l'expreſſion que le ſentiment ſeul peut inſpirer. Ces notes ne donneroient ni la fineſſe, ni la délicateſſe, ni la grace, ni la chaleur qui font le mérite des acteurs & le plaiſir des ſpectateurs.

De ce que je vien d'expoſer, il réſulte deux choſes; l'une eſt l'impoſſibilité de noter les tons déclamatoires, comme ceux du chant muſical, ſoit parce qu'ils ne ſont pas fixes & déterminés, ſoit parce qu'ils ne ſuivent pas les proportions harmoniques, ſoit enfin parce que le nombre en ſeroit infini. La ſeconde eſt l'inutilité dont ſeroient ces notes, qui ſerviroient tout au plus à conduire des acteurs médiocres, en les rendant plus froids qu'ils ne le ſeroient en ſuivant la nature.

Il reſte une queſtion de fait à examiner, ſavoir, ſi les anciens ont eu des notes pour la déclamation. Ariſtoxène dit qu'il y a un chant du diſcours qui naît de la différence des accens; & Denys d'Halicarnaſſe nous apprend que chez les Grecs, l'élévation de la voix dans l'accent aigu, & ſon abaiſſement dans le grave, étoient d'une quinte entière, & que dans l'accent circonflexe, compoſé des deux autres, la voix parcouroit deux fois la même quinte, en montant & en deſcendant ſur la même ſyllable.

Comme il n'y avoit dans la langue Grecque aucun mot qui n'eût ſon accent, ces élévations & abaiſſemens continuels d'une quinte, devoient rendre la prononciation Grecque aſſez chantante. Les Latins avoient, ainſi que les Grecs, les accens aigu, grave & circonflexe, & ils y joignoient encore d'autres ſignes propre à marquer les longues, les brèves, les repos, les ſuſpenſions, l'accélération, &c. Ce ſont ces notes de la prononciation dont parlent les Grammairiens des ſiècles poſtérieurs, qu'on a priſes pour celles de la déclamation.

Cicero, Orator. 57. Quintil. l. IX.

Cicéron, en parlant des accens, emploie le terme général de *ſonus*, qu'il prend encore dans d'autres acceptions.

On ignore quelle étoit la valeur des accens chez les Latins; mais on ſait qu'ils étoient, comme les Grecs, fort ſenſibles à l'harmonie du diſcours. Ils avoient des longues & des brèves, les premières en général doubles des ſecondes dans leur durée, & ils en avoient auſſi d'indéterminées, *irrationales*; mais nous ignorons la valeur de ces durées, & nous ne ſavons pas davantage ſi dans les accens on partoit d'un ton fixe & déterminé.

Comme l'imagination ne peut jamais ſuppléer au défaut des impreſſions reçûes par les ſens, on n'eſt pas plus en état de ſe repréſenter des ſons qui n'ont pas frappé l'oreille, que des couleurs qu'on n'a pas vûes, ou des odeurs & des ſaveurs qu'on n'a pas éprouvées. Ainſi je doute fort que les critiques qui ſe ſont le plus enflammés ſur le mérite de l'harmonie des langues Grecque & Latine, aient jamais eu une idée bien reſſemblante des choſes dont ils parloient avec tant de chaleur. Nous ſavons qu'elles avoient une harmonie, mais nous devons avouer qu'elles n'ont plus rien de ſemblable, puiſque nous les prononçons avec les intonations & les inflexions de notre langue naturelle, qui ſont très-différentes.

Je ſuis perſuadé que nous ſerions fort choqués de la véritable proſodie des anciens; mais comme, en fait de ſenſations, l'agrément & le deſagrément dépendent de l'habitude des organes, les Grecs & les Romains pouvoient trouver de grandes beautés dans ce qui nous déplairoit beaucoup.

Cicéron dit que la déclamation met encore une nouvelle modification dans la voix, dont les inflexions ſuivoient les mouvemens de l'ame. *Vocis mutationes totidem ſunt, quot animorum qui maxime voce moventur;*

Oator, n. 16.

moventur ; & il ajoûte qu'il y a une eſpèce de chant dans la récitation animée du ſimple diſcours : *eſt etiam in dicendo cantus obſcurior.*

Mais cette proſodie, qui avoit quelques caractères du chant, n'en étoit pas un véritable, quoiqu'il y eût des accompagnemens de flûtes, ſans quoi il faudroit dire que Caïus Gracchus haranguoit en chantant, puiſqu'il avoit derrière lui un eſclave qui régloit ſes tons avec une flûte. Il eſt vrai que la déclamation du théatre, *modulatio ſcenica*, avoit pénétré dans la tribune ; & c'étoit un vice que Cicéron, & Quintilien après lui, recommandoient d'éviter. Cependant on ne doit pas s'imaginer que Gracchus eût dans ſes harangues un accompagnement ſuivi ; la flûte ou le *tonorion* de l'eſclave ne ſervoit qu'à ramener l'orateur à un ton modéré, lorſqe ſa voix montoit trop haut ou deſcendoit trop bas. Ce fluteur, qui étoit caché derrière Gracchus, *qui ſtaret occulte poſt ipſum*, n'étoit vrai-ſemblablement entendu que de lui, lorſqu'il falloit donner ou rétablir le ton. Cicéron, Quintilien & Plutarque ne nous donnent pas une autre idée de l'uſage du *tonorion** ; il paroît que c'eſt le diapaſon d'aujourd'hui.

Les flûtes du théatre pouvoient faire une ſorte d'accompagnement ſuivi, ſans que la récitation fût un véritable chant ; il ſuffiſoit qu'elle en eût quelques caractères. Je crois qu'on pourroit prendre un parti moyen entre ceux qui regardent la déclamation des anciens comme un chant ſemblable à nos operas, & ceux qui croient qu'elle étoit du même genre que celle de notre théatre.

Après tout ce que je viens d'expoſer, je ne ſerois pas éloigné de penſer que les Romains avoient un art de noter la prononciation plus

* *Quo illum aut remiſſum excitaret, aut à contentione revocaret.* Cicer. l. III, de Oratore.

Cui concionnanti conſiſtens poſt cum muſicis, fiſtulâ, quam tonorion vocant, modos quibus deberet intendi miniſtrabat. Quintil. l. I. c. 10.

Caïus Gracchus l'orateur, qui étoit de nature homme âpre, véhément & violent en ſa façon de dire, avoit une petite flûte bien accommodée, avec laquelle les muſiciens ont accoûtumé de conduire tout doucement la voix du haut en bas & du bas en haut par toutes les notes, pour enſeigner à entonner ; & ainſi comme il haranguoit, il y avoit l'un de ſes ſerviteurs qui, étant debout derrière lui, comme il ſortoit un petit de ton en parlant, lui entonnoit un ton plus doux & plus gracieux en le retirant de ſon exclamation, & lui ôtant l'âpreté & l'accent colérique de ſa voix. *Plutarque, dans le traité comment il faut retenir la colère, traduction d'Amyot.*

exactement que nous ne la marquons aujourd'hui; peut-être même y avoit-il des notes pour indiquer aux acteurs commençans les tons qu'ils devoient employer dans certaines impreſſions, parce que leur déclamation étoit accompagnée d'une baſſe de flûtes, & qu'elle étoit d'un genre abſolument différent de la nôtre; l'acteur pouvoit ne mettre guère plus de ſa part dans la récitation, que nos acteurs n'en mettent dans le récitatif de nos opéras.

Ce qui me donne cette idée, car ce n'eſt pas un fait prouvé, c'eſt l'état même des acteurs à Rome. Ils n'étoient pas, comme chez les Grecs, des hommes libres qui ſe deſtinoient à une profeſſion, qui chez eux n'avoit rien de bas dans l'opinion publique, & qui n'empêchoit pas celui qui l'exerçoit de remplir des emplois honorables. A Rome ces acteurs étoient ordinairement des eſclaves étrangers, ou nés dans l'eſclavage: ce ne fut que l'état vil de la perſonne qui avilit la profeſſion. Le Latin n'étoit pas leur langue maternelle, & ceux même qui étoient nés à Rome ne devoient parler qu'un Latin altéré par la langue de leurs pères & de leurs camarades. Il falloit donc que leurs maîtres, qui les dreſſoient pour le théatre, commençaſſent par leur donner la vraie prononciation, ſoit par rapport à la durée des meſures, ſoit par rapport à l'intonation des accens; & il eſt probable que dans les leçons qu'ils leur donnoient à étudier, ils ſe ſervoient des notes dont les grammairiens poſtérieurs ont parlé. Nous ſerions obligés d'uſer des mêmes moyens, ſi nous avions à former pour notre théatre un acteur Normand ou Provençal, quelque intelligence qu'il eût d'ailleurs. Si de pareils ſoins ſeroient néceſſaires pour une proſodie auſſi ſimple que la nôtre, combien en devoit-on prendre avec des étrangers pour une proſodie qui avoit quelques-uns des caractères du chant! Il eſt aſſez vrai-ſemblable, qu'outre les marques de la prononciation régulière, on devoit employer, pour une déclamation théatrale qui avoit beſoin d'un accompagnement, des notes pour les élévations & les abaiſſemens de voix d'une quantité déterminée, pour la valeur préciſe des meſures, pour preſſer ou ralentir la prononciation, l'interrompre, l'entrecouper, augmenter ou diminuer la force de la voix, &c.

Voilà quelle devoit être la fonction de ceux que Quintilien nomme *artifices pronunciandi*; mais tous ces ſecours n'ont encore rien de

commun avec la déclamation, conſiderée comme étant l'expreſſion des ſentimens & de l'agitation de l'ame. Cette expreſſion eſt ſi peu du reſſort de la note, que dans pluſieurs morceaux de muſique, les compoſiteurs ſont obligés d'écrire en marge dans quel caractère ces morceaux doivent être executés ; la parole s'écrit, le chant ſe note, mais la déclamation expreſſive de l'ame ne ſe preſcrit point : nous n'y ſommes conduits que par l'émotion qu'excitent en nous les paſſions qui nous agitent ; les acteurs ne mettent de vérité dans leur jeu qu'autant qu'ils excitent en nous une partie de ces émotions : *ſi vis me flere, dolendum eſt.*

A l'égard de la ſimple récitation, celle des Romains étant ſi différente de la nôtre, ce qui pouvoit être d'uſage alors ne pourroit s'employer aujourd'hui ; ce n'eſt pas que nous n'ayons une proſodie à laquelle nous ne pourrions manquer ſans choquer ſenſiblement l'oreille. Un acteur ou un orateur qui employeroit un é fermé bref, au lieu d'un ê ouvert long, révolteroit un auditoire, & paroîtroit étranger au plus ignorant des auditeurs, inſtruit par le ſimple uſage ; car l'uſage eſt le grand maître de la prononciation, ſans quoi les règles ſurchargeroient inutilement la mémoire.

Je crois avoir montré à quoi pouvoient ſe réduire les prétendues notes déclamatoires des anciens, & la vanité du ſyſtème propoſé à notre egard. En reconnoiſſant les anciens pour nos maîtres & pour nos modèles, ne leur donnons pas une ſuperiorité imaginaire ; le plus grand obſtacle pour les égaler, eſt de les regarder comme inimitables. Tâchons de nous préſerver également de l'ingratitude envers eux, & de la ſuperſtition littéraire.

Nos qui ſequimur probabilia, nec ultra id quod veriſimile occurrit progredi poſſumus, & refellere ſine pertinaciâ, & refelli ſine iracundiâ parati ſumus. Cicer. Tuſcul. II.

RE-

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET L'ESCLAVAGE DES HILOTES.

Par M. CAPPERONNIER.

15 Avril, 1749. De Repub. Lacædemon. Miſcell. Lacon.

QUOIQUE je connuſſe les ouvrages de Nicolas Cragius, d'Ubo Emmius, & de Jean Meurſius ſur cette matière, je n'ai pas cru qu'ils duſſent m'empêcher de la traiter. Meurſius a compilé des paſſages, & il en a bien autant oubliés qu'il en a rapportés. Emmius a fait une hiſtoire de Lacédémone, où l'objet de ces recherches n'eſt pas même effleuré. Je conviens que j'ai des obligations à Cragius, & qu'au moins pour le détail de l'eſclavage des Hilotes, car la partie hiſtorique n'entroit pas dans ſon plan, il m'a été de quelque ſecours : cependant je me flatte qu'on trouvera beaucoup de différence entre ſon travail & le mien.

Ce mémoire eſt diviſé en deux parties : dans la première, je raſſemble, ſous un même point de vûe, l'hiſtoire des Hilotes ; la ſeconde contient les particularités de leur eſclavage.

PREMIÈRE PARTIE.

Strab. l. VIII. pag. 363. Pauſ. in Lacon. pag. 201. Euſtat. in Hom. pag. 295. In voce Ἵλως. Lib. VIII. pag. 350.

On ſait aſſez peu de choſe de l'origine de la ville d'Hélos. Strabon, Pauſanias, & Euſtathe s'accordent à dire qu'elle fut fondée par Hélius le plus jeune des fils de Perſée. Etienne de Byzance prétend qu'elle tiroit ſon nom de la ſituation dans un endroit marécageux.

Dès le tems de Strabon on n'étoit déjà plus certain de ſa poſition. Cet auteur rapporte que les uns entendoient par Hélos un certain pays vers l'Alphée ; d'autres une ville de la Laconie, & quelques-uns enfin un Hélos vers l'Halorium où étoit un temple de Diane Eléenne,

E'léenne, dont les Arcadiens étoient les prêtres : cependant le même Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il décrit le cours de l'Eurotas. " Quand ce fleuve, dit-il, s'eſt remon- " tré à l'entrée de la contrée Bleminatis, qu'il a coulé le long de " Sparte, & qu'il a parcouru une petite vallée auprès d'Hélos, il " ſe jette dans la mer entre Gythium, l'arſenal de Sparte & les " Acrées." Pauſanias confirme ce récit & fixe en même tems d'une manière certaine la poſition de ce lieu. Il s'exprime en ces termes : " On trouve à la gauche de Gythium, quand on a marché trente " ſtades, les murs de Trinaſus ; & envirón à quatre-vingts ſtades " au-delà, on voit encore des ruines d'Hélos."

Lib. VIII. pag. 343.

In Lacon pag. 205.

Quand il ne réſulteroit pas de ce que nous venons de dire, qu'Hélos étoit bâtie ſur le bord de la mer, nous l'apprendrions des mêmes auteurs. Cette ville faiſoit partie du royaume de Ménélas au tems de la guerre de Troie : *Ménélas*, dit Homère, *avoit ſoixante vaiſſeaux, & commandoit ceux de Lacédémone, d'Amyclée, & d'Hélos ville maritime.*

Iliad. II. ver. 584.

On appelloit ſes habitans *Hilotes*, *E'léens* ou *E'léates*, mais plus communément *Hilotes.* Leurs commencemens ſont abſolument ignorés ; il paroît ſeulement que c'étoit une colonie d'Achéens qui vint s'établir dans la Laconie, & qui avoit ſes loix & ſon gouvernement particulier, quoiqu'elle fût peut-être ſous la protection des rois de Lacédémone : du moins c'eſt ce qu'il eſt naturel de conclurre de ce que les Hilotes accompagnent Ménélas au ſiège de Troie.

Il n'y a pas moins d'apparence qu'ils poſſédèrent paiſiblement leur pays juſqu'au tems où les Héraclides, ſous la conduite des Doriens, rentrèrent dans le Péloponnèſe, c'eſt à-dire, environ quatre-vingts ans après la priſe de Troie, & s'emparèrent des royaumes de Lacédémone, de Meſsène, & d'Argos. Tiſaménés, fils d'Oreſte, qui régnoit à Lacédémone, fut immolé à leur ſûreté : c'étoit le ſignal qui ſembloit annoncer aux anciens habitans du pays le ſort dont ils étoient menacés. En effet, Iſocrate nous apprend que les Héraclides, à leur arrivée dans le Péloponnèſe, ſe ſaiſirent de la plus grande & de la meilleure partie des terres, qu'ils laiſsèrent à l'ancien peuple les plus mauvaiſes, dont il retiroit à peine, & à force de travail, de quoi ſe nourrir, qu'ils le dépouillèrent de toute autorité,

Thucyd. l. I.

In Panathen.

torité, & qu'ils ne s'en ſervirent que dans les occaſions où ils pouvoient le faire périr, en l'expoſant aux plus grands dangers.

On pourroit croire que l'orateur, dans cette deſcription, a ſuivi la prévention qu'il avoit contre les Lacédémoniens : mais ſon récit s'accorde avec la conduite que ces nouveaux conquerans tinrent bien-tôt après ; & Strabon remarque que les peuples du Pélopon-

Lib. VIII. p. 364, 365.

nèſe, qui juſque-là avoient été de pair avec les Lacédémoniens, ceſsèrent de jouir de cette égalité ſous le règne d'Agis, fils d'Euryſthène. Ce roi de Sparte, jaloux d'accroître ſa puiſſance, forma le deſſein de ſubjuguer les peuples qui l'environnoient : il trouva peu de difficulté dans l'exécution, la plûpart ſe ſoûmirent ſans aucune réſiſtance ; Agis leur ôta leurs privilèges, qui conſiſtoient dans l'aſſociation aux affaires & aux charges publiques, & leur impoſa un tribut. Les habitans d'Hélos ſe crurent en état de s'oppoſer au torrent, mais ils furent emportés d'emblée & réduits à l'eſclavage ; le vainqueur y mit la condition qu'il ne ſeroit permis, à ceux à qui ils étoient échus, ni de leur rendre la liberté, ni de les vendre hors du pays, condition qui eut des exceptions dans la ſuite. Cette guerre fut nommée la guerre des Hilotes, & Agis doit être regardé comme l'auteur de cet eſclavage. Pauſanias à la vérité place cet évènement ſous le règne d'Alcaménès, plus de trois cens ans après ; mais Plutarque & Strabon, qui le rapportent au règne d'Agis, m'ont décidé pour leur opinion.

Plut. in Lycurg. p. 40.

In Lacon. pag. 162.

Bien loin que Lycurgue, qui établit à Sparte un ſi ſage gouvernement, diminuât rien de la dureté de ſes concitoyens à l'égard des Hilotes, les Lacédémoniens au contraire ne ſongèrent qu'à en augmenter le nombre. Dans cette vûe ils firent la guerre aux Meſſéniens leurs voiſins, qui avoient tué Téléclus, roi de Lacédémone, lorſqu'il alloit ſacrifier à Meſsène. L'envie que les Lacédémoniens avoient d'étendre leur domination, bien plus que le généreux projet de venger la mort de leur roi, leur fit jurer de ne point retourner chez eux qu'ils n'euſſent détruit la ville de Meſsène, & qu'ils n'en euſſent fait mourir tous les habitans. Cette guerre fut plus longue que les Lacédémoniens ne comptoient, & ils étoient ſur le point de voir périr leurs familles & leur ville, deſtituée de citoyens, quand ils

Strab. l. VIII. p. 278, 279.

ls renvoyèrent à Sparte, ſur les repreſentations de leurs femmes, ceux qui étoient trop jeunes lors de l'expédition contre Meſsène, pour s'être liés par le ſerment dont je viens de parler. Ils leur abandonnèrent leurs filles, & les enfans qui vinrent de ce commerce illégitime furent nommés Parthéniens : les Meſſéniens ſe ſoûmirent enfin après une guerre de vingt années.

Les Lacédémoniens, de retour en leur patrie, ne marquèrent pas aux Parthéniens la même tendreſſe qu'à leurs enfans ; les Parthéniens, que la préférence outrageoit, ſe liguèrent avec les Hilotes. La conſpiration fut découverte pas la foibleſſe de ces derniers : les Lacédémoniens ne crurent pas qu'il en fallût venir aux extrémités contre des gens qui ſe regardoient tous comme frères, & dont l'union intime pouvoit cauſer à l'état de très-grands malheurs ; ils leur firent connoître qu'ils étoient inſtruits de leurs menées ſecrètes, & les engagèrent à fonder une colonie. Les Parthéniens paſſèrent en effet en Italie, & y jettèrent les fondemens de Tarente. Pauſan. pag. 230.

Les Lacédémoniens, peu ſatisfaits d'avoir affoiblis les Meſſéniens, vouloient en faire des eſclaves comme les Hilotes ; ils s'engagèrent dans une ſeconde guerre qui dura quatorze ans, & qui finit par la deſtruction de Meſsène. Tous les Meſſéniens, qui furent pris furent réduits au ſort & à l'état des Hilotes, avec qui ils ne firent plus qu'un ſeul & même corps. Athen. pag. 271.

Les Lacédémoniens durant cette guerre, craignant que leurs ennemis ne s'aperçuſſent des pertes qu'ils avoient faites, remplacèrent par des Hilotes, à qui ils accordèrent la qualité de citoyens, ceux qu'ils avoient perdus dans les diverſes rencontres.

Le joug des Hilotes s'appeſantiſſoit de plus en plus, lorſqu'il ſe préſenta une occaſion favorable de recouvrer leur liberté. Pauſanias, tuteur du jeune roi Pliſtarque, trop fier de la victoire remportée à Platée ſur les Perſes, oublia qu'il étoit né Spartiate, c'eſt-à-dire, obligé d'obéir à des loix dures & auſtères ; il ſe mit à vivre à la manière des Aſiatiques, & paſſa bien-tôt du luxe le plus outré au deſſein d'aſſervir ſa patrie & la Grèce entière : il fondoit ſes eſpérances ſur l'amitié de Xerxes, & ſur le ſecours des Hilotes, à qui il promit la liberté & le droit de bourgeoiſie, s'ils ſe révoltoient en ſa faveur, & qu'ils le défendiſſent contre ſes concitoyens ; ce projet échoua Thucyd. l. 1. cap. 132. Corn. Nepos in vitâ Pauſan.

échoua par la dénonciation que l'eſclave Argilius en alla faire aux Ephores, & Pauſanias fut puni.

Thucyd. l. 1. cap 128. Pauſan. pag. 262, 263.

Quelque tems après, des Hilotes furent condamnés à mort, ſans qu'on ſache pour quel crime. Ils ſe réfugièrent à Ténare, promontoire de la Laconie, où Neptune avoit un temple: les Ephores les en arrachèrent & les firent traîner au ſupplice. On crut, ſuivant l'eſprit du tems, que le tremblement de terre qui arriva pour lors, le plus terrible dont on eût encore entendu parler, étoit l'effet du reſſentiment de Neptune contre les Spartiates qui n'avoient pas craint de violer l'aſyle de Ténare. Il s'ouvrit des abîmes dans toute la Laconie: le mont Taygète fut ébranlé juſque dans ſes fondemens; pluſieurs parties de ſon ſommet s'écroulèrent, & il ne reſta à Sparte que cinq maiſons ſur pied; une grande partie des citoyens fut engloutie. Dans l'épouvante générale que cet accident cauſa, Archidamus, fils de Zeuxidamus, qui voyoit les Spartiates occupés à ſauver ce qu'ils avoient de plus précieux, fit ſonner la trompette, comme ſi les ennemis euſſent été aux portes de la ville. Chacun courut aux armes, & jamais les Lacédémoniens n'eurent beſoin de plus de fermeté & de courage; car les Hilotes & les Meſſéniens eſclaves, n'avoient pas manqué cette occaſion de ſe remettre en liberté. Sparte leur ſembloit une proie aſſurée; mais Archidamus, à la tête des ſiens, ſe préſenta à leur rencontre, & ſa bonne contenance les obligea de retourner ſur leurs pas. Ils ſe retirèrent ſur le mont Ithome, d'où ils faiſoient des courſes continuelles ſur le territoire de Sparte.

Plutarch. in Cimone.

Diodor. Sic. p. 48.

Les Lacédémoniens les y aſſiégèrent; mais trop foibles pour ſe promettre ſeuls un heureux ſuccès, ils députèrent vers leurs alliés, & envoyèrent Périclidas à Athènes ſolliciter du ſecours. Les ſentimens furent partagés; quelques-uns prétendoient que c'étoit-là le moment de rabaiſſer la hauteur des Spartiates, & qu'il ne falloit pas qu'ils relevaſſent eux-mêmes leurs rivaux: mais Cimon les ramena à ſon avis, en leur repréſentant qu'il étoit honteux * *de laiſſer la Grèce boiteuſe & Athènes ſans contre-poids.* Il préféra, dans cette occaſion, l'utilité de Lacédémone à l'intérêt politique de ſa

Plutarch. ubi ſuprà.

* Παραχαλῶν μήτε τὴν ἑλλάδα χωλὴν, μήτε τὴν πόλιν ἑτερόζυγα ποιεῖσθαι γιγνομένην.

patrie.

patrie. Les troupes que commandoit Cimon, donnèrent d'abord beaucoup d'avantage aux Lacédémoniens; mais bien-tôt ceux-ci ſoupçonnant que les Athéniens vouloient abandonner leur parti & ſe joindre aux Hilotes, ils ne manquèrent pas de prétextes pour les renvoyer.

Les Lacédémoniens, avec ce qui leur étoit reſté d'alliés, continuèrent le ſiége d'Ithome & combattirent pendant dix ans avec différens ſuccès, ſans pouvoir ſoûmettre les rebelles : enfin les Hilotes ſe rendirent ſous la condition expreſſe de ſortir du Péloponnèſe, & de n'y jamais rentrer. La force du lieu & les menaces de la Pythie valurent cette capitulation aux ſupplians de Jupiter d'Ithome. Pauſan. pag. 262 & ſeq.

Les Athéniens ſenſibles à l'affront qu'ils avoient reçû devant Ithome même, profitèrent de ces conjonctures pour ſatisfaire leur reſſentiment, en établiſſant à Naupacte cette partie des Hilotes. Thucyd. l. 1. cap. 103.

Ceux qui étoient reſtés dans la Laconie, payèrent bien cher la réſiſtance qu'ils avoient faite à Ithome. Les Lacédémoniens punirent de mort les auteurs de la révolte, & redoublèrent de cruautés à l'égard de ceux à qui ils firent grace de la vie.

Cependant les Hilotes traités avec tant de ſévérité, marchèrent volontiers au ſecours de leurs maîtres, dans l'eſpérance de la liberté. Les Athéniens, ſous la conduite du Général Démoſthène, s'étoient rendus maîtres de Pylos, ville éloignée de Meſsène de quatre cens ſtades. Les Lacédémoniens, à cette nouvelle, cherchèrent à rendre inutiles les fortifications que Démoſthène y avoit élevées. Vis à vis de Pylos étoit la petite île de Sphactérie, dont la ſituation pouvoit fermer l'entrée du port aux ennemis. Les Lacédémoniens y firent paſſer leurs meilleurs troupes, & crurent par-là avoir beaucoup avancé le ſiége ; mais aiant été battus par les Athéniens dans un combat naval, ceux qui étoient dans l'île de Sphactérie s'y trouvèrent bloqués ſans pouvoir en ſortir, ni recevoir de vivres. Diodor. Sic. p. 113, 114. Thucyd. l. iv.

Malgré les efforts des Lacédémoniens pour les défendre, quoique les Hilotes riſquaſſent tout pour leur porter des vivres, allant échouer ſans ménagement ſur la côte, & que des plongeurs même y abordaſſent, tirant après eux des outres remplies de pavots détrempés dans du miel, & de graine de lin pilée, Cléon, qui avoit ſuccédé à Démoſthène, pénétra dans l'île & les força de ſe rendre à diſcré-

tion ; ils étoient un peu moins de trois cens. Ils furent chargés de fers & envoyés à Athènes, où le peuple réſolut de les garder priſonniers juſqu'à ce qu'on fût convenu de quelque accommodement, & de les faire mourir tous, ſans exception, ſi les Lacédémoniens entroient auparavant dans l'Attique.

Cléon confia la garde de Pylos aux Hilotes de Naupacte, dont la haine pour les Spartiates lui garantiſſoit la fidélité. La garniſon de Pylos pilla & ravagea les terres des Lacédémoniens ; & comme elle parloit d'ailleurs la langue du pays, elle s'aboucha avec les anciens Hilotes, dont un grand nombre déſerta. Les Lacédémoniens, qui craignoient de plus grands ſoûlèvemens, députèrent inutilement à Athènes pour engager les Athéniens à leur rendre Pylos avec les priſonniers de Sphactérie. Tant de mauvais ſuccès firent recourir les Lacédémoniens au plus horrible de tous les expédiens, pour arrêter la déſertion des Hilotes, qui devenoit de jour en jour plus conſidérable. Sous prétexte de récompenſer ces malheureux, on fit publier un édit qui ordonnoit aux Hilotes qui avoient rendu quelque ſervice à l'état, de venir s'inſcrire dans les regiſtres publics pour être remis en liberté. Deux mille ſe préſentèrent qu'on couronna de fleurs, & auxquels on fit faire le tour des temples, comme ſi l'on eût voulu les délivrer de la ſervitude ; mais bien-tôt après on n'en entendit plus parler, & perſonne ne ſut de quelle façon ils étoient morts. Diodore de Sicile ajoûte que l'état chargea de cette affreuſe exécution, les perſonnes les plus diſtinguées chez qui les Hilotes s'étoient retirés.

Pag. 117.

La cruauté des Lacédémoniens n'étoit pas encore aſſouvie : Braſidas, qui s'étoit déjà ſignalé au ſiège de Pylos, ayant été envoyé en Thrace pour obliger les Athéniens à quitter le territoire de la Laconie, les Ephores joignirent à ſes troupes mille Hilotes des plus entreprenans, dans l'attente qu'ils périroient dans cette occaſion. Le général des Lacédémoniens marcha droit à Amphipolis colonie d'Athènes : Les Athéniens y envoyèrent des ſecours qui ne purent arriver avant que la ville fut priſe. Ils en firent donc le ſiège ; & Braſidas enfermé dans la place, fut ſi bien, en ne paroiſſant pas ſur les remparts, & affectant une crainte qu'il n'avoit pas, exciter la confiance & entretenir la vanité de Cléon, général des Athéniens,

Athéniens, qu'ayant fait une ſortie inopinée, il s'engagea un combat ſous les murs mêmes d'Amphipolis. Le choc fut rude & la victoire long-tems diſputée: enfin les deux Généraux ayant été tués, elle ſe déclara pour les Lacédémoniens.

Cet avantage détermina les Athéniens à la paix: elle fut conclue pour cinquante ans; & l'un des articles étoit de ſe rendre réciproquement les villes & les priſonniers. Ce traité fut ſuivie d'une ligue offenſive & défenſive entre les deux peuples, qui alarma juſtement les plus puiſſantes républiques de la Grèce dont cette alliance ſembloit préſager la ruine. Argos, Thèbes, Corinthe & Hélis s'unirent enſemble, & les trois dernières déférèrent le commandement à Argos. Thucyd. l. v, c. 14 & ſéq.

Les Lacédémoniens n'oublièrent rien dans ces conjonctures pour ſe garantir du danger, ou ſe mettre en état de le repouſſer par la force. D'abord ils rendirent la liberté aux Hilotes qui avoient ſervi ſous Braſidas, & les établirent à Léprée ſur les confins de la Laconie & de l'Élide: enſuite ils relevèrent de l'infamie les priſonniers de Sphactérie qu'ils avoient déclarés incapables de parvenir aux charges; enfin ils propoſèrent des prix à la bravoure, & mirent tout en œuvre pour ramener les eſprits aliénés. Diod. p. 124. Thucid. ibid. cap. 34.

Ces précautions n'empêchoient pas qu'ils ne fuſſent encore inſultés par la garniſon de Pylos: c'eſt pourquoi ils députèrent à Athènes, & obtinrent que les Athéniens garderoient la ville par eux-mêmes; & feroient paſſer à Cranies dans la Céphallénie, les Hilotes de Naupacte, & ceux de la Laconie qui avoient ſuivi leur parti.

Les Hilotes n'y reſtèrent pas long-tems: les conditions du traité de paix dont j'ai parlé, n'avoient été parfaitement accomplies ni de part ni d'autre; & quoique les Athéniens & les Lacédémoniens ne fuſſent pas encore en guerre ouverte, chacun ſongeoit à ſa ſûreté, et ſe faiſoit le plus d'alliés qu'il pouvoit. Alcibiade étoit à la tête de république d'Athènes; il fit rompre le traité, & engagea les Argiens dans l'alliance des Athéniens. Ces nouveaux alliés ſe plaignirent au peuple de l'infraction des traités; ce qui ſuffit pour rappeler les Hilotes à Pylos. Thucyd. ubi ſuprà, cap. 35 & 36

Les Argiens n'étoient entrés dans l'alliance des Athéniens que pour ſe venger, par leur ſecours, des inſultes des Tégéates. Ces derniers étoient ſoûtenus par les Lacédémoniens : les deux armées ſe rencontrèrent auprès de Mantinée, & la victoire demeura aux Tégéates.

Cet évènement ralluma la guerre plus vivement que jamais, & les Lacédémoniens ſaiſirent le moment où la plus grande partie des forces d'Athènes faiſoit le ſiège de Byzance, pour attaquer Pylos par terre & par mer. Anytus, fils d'Anthémion, y fut envoyé avec trente vaiſſeaux : mais n'ayant pû doubler le cap Malée, il s'en retourna à Athènes, où le peuple l'accuſa de trahiſon & lui fit ſon procès : ſes richeſſes le ſauvèrent. Cependant la garniſon ſe défendoit toûjours dans l'attente d'un ſecours qui n'arriva pas, & les Lacédémoniens redoublant la vivacité de leurs attaques, une partie des aſſiégés étant déjà morts de leurs bleſſures, les autres qui craignoient avec raiſon de périr par la faim, firent leur capitulation. Les Lacédémoniens rentrèrent ainſi dans Pylos quinze ans après que le Général Démoſthène s'en fut emparé.

Diod. ubi ſuprà

Les évènemens de la guerre de Sicile, ſi malheureuſe pour les Athéniens, leur défaite près d'Ægos Potamos, la priſe de Naupacte dont elle fut ſuivie, Athènes envahie par Lyſandre, la tyranie des Trente, le rétabliſſement de la Démocratie par Thraſybule, ſont étrangers à mon objet, & leur importance a tellement occupé les hiſtoriens, qu'ils gardent un profond ſilence au ſujet des Hilotes : il paroît ſeulement, par Xénophon, qu'il y avoit eu quelque ſédition parmi eux, & que les Lacédémoniens pardonnèrent à ceux qui s'étoient ſauvés de Malée à Coryphaſium.

Hellenic. l. 1, p. 435.

A peu près dans ce même tems, Agéſilas l'ayant emporté ſur Léotychide qui lui diſputoit la royauté, offroit aux Dieux des ſacrifices pour la proſpérité de l'Etat. Les victimes conſultées ſembloient indiquer qu'on étoit au milieu des ennemis. On apprit, cinq jours après, qu'un certain Cinadon, qui n'étoit pas des meilleurs familles de Sparte, tramoit la perte de la République, & qu'il avoit fortifié ſon parti des Hilotes & des affranchis. Le danger parut ſi preſſant aux Ephores, que ſans convoquer d'aſſemblée ordinaire, ils réſolurent, avec le ſénat des anciens, d'envoyer Cinadon à Aulon ville

Ibid. lib. 11. p. 494.

de la Laconie, ſous prétexte d'en ramener une femme dont la beauté troubloit l'ordre de l'état. On lui donna une eſcorte pour le garder à vûe. La commiſſion fut fidèlement exécutée; & dès que Cinadon fut arrêté & qu'il eut déclaré ſes complices, on les fit fuſtiger par la ville & conduire au ſupplice.

Tant d'efforts impuiſſans devoient avoir ôté aux Hilotes tout eſpoir de recouvrer leur liberté: il eſt néanmoins vraiſemblable que tous ceux qui purent déſerter, paſsèrent à Meſsène, quand Epaminondas, après la bataille de Leuctres, eut relevé les murs de cette ville pour l'oppoſer aux Lacédémoniens. Diod. p. 378.

Nous ne trouvons plus rien touchant les Hilotes juſqu'au règne de Cléomène qui, ſe voyant reſſerré dans la ſeule Laconie lorſqu'Antigonus eut ſurpris Tégée & pillé Orchomène & Mantinée, donna la liberté aux Hilotes qui purent payer cinq mines attiques, d'où il retira cinq cens talens. Plutarch. in vit. Ag. & Cleomen. p. 815.

Lacédémone enſuite eſt abandonnée à des tyrans qui ne maltraitèrent pas moins les Hilotes. Tite-Live rapporte que Nabis, ſur le ſimple ſoupçon que quelques-uns vouloient paſſer dans les troupes Romaines, les fit expirer ſous les coups: enfin la belliqueuſe Sparte qui s'étoit ſoûtenue glorieuſement pendant près de huit cens ans, paſſa, ainſi que le reſte de la Grèce, ſous la domination des Romains. Lib. xxxiv. cap. 47.

Voyons maintenant le détail de l'eſclavage des Hilotes.

SECONDE PARTIE.

Les différens Etats de la Grèce avoient chacun leurs eſclaves; les Theſſaliens leurs Péneſtes, les Crétois leurs Clarotes, les Héracléotes leurs Dorophores, les Argiens leurs Gymnètes, les Sicyoniens leurs Corynéphores, les Syracuſains leurs Arottes, & les Lacédémoniens leurs Hilotes. Jul. Pollux, lib. III, c. 8.

Les Hilotes, comme la plûpart des autres, étoient des peuples ſubjugués. *Les Hilotes*, diſoit Hellanicus cité par Harpocration, *ne ſont pas originairement eſclaves des Lacédémoniens; mais c'étoient des habitans d'Hélos, les premiers dont ils aient fait la conquête.* Euſtath. pag. 295. In voce εἱλωτίευσε.

Les

Pauſan. in Lacon.

Les Meſſéniens leur furent agrégés dans la ſuite, & l'uſage prévalut de les appeler tous du nom commun d'*Hilotes*.

Les Lacédémoniens mettoient une différence entre les Hilotes & leurs eſclaves domeſtiques nommés οἰκέται: quoiqu'ils euſſent tous deux une origine commune, les derniers étoient tombés dans un tel aviliſſement qu'ils n'avoient aucune ſorte de conſidération; de-là vient que Pollux dit que les Hilotes tenoient le milieu entre les gens libres & les eſclaves. Les eſclaves domeſtiques avoient un rapport plus particulier au maître, & n'étoient employés qu'aux choſes du ménage, comme leur nom même l'exprime. C'étoient eux que les Lacédémoniens forçoient de boire juſqu'à s'enivrer, & qu'ils offroient dans cet état aux yeux des jeunes gens pour leur inſpirer l'horreur d'un vice qui dégrade l'humanité: peut-être excuſera-t-on la conduite des Lacédémoniens par l'attention particulière qu'ils donnoient à l'éducation de leurs enfans. Mais comment juſtifier la cruauté qu'ils avoient de les obliger à recevoir tous les ans un certain nombre de coups ſans les avoir mérités, ſeulement afin qu'ils ne deſappriſſent pas à ſervir. C'étoit encore à leur égard qu'on pratiquoit cet autre uſage. Si quelque domeſtique ſembloit, par la bonne mine ou l'élégance de ſa taille, s'élever au-deſſus de la condition dans laquelle il étoit né, il étoit puni de mort & ſon maître mis à l'amende, afin qu'il empêchât par ſes mauvais traitemens, que ceux qui lui reſtoient ne puſſent un jour, par leurs avantages extérieurs, bleſſer les yeux des Spartiates. Un bonnet & un habit de peau de chien étoit tout leur habillement, ſoit que par-là les Lacédémoniens vouluſſent les humilier davantage, ſoit qu'ils n'euſſent d'autre deſſein que de les diſtinguer de leurs citoyens. On pouvoit les punir pour la moindre inſolence, ſans qu'ils puſſent réclamer l'autorité des loix, de quelque façon qu'ils fuſſent traités: enfin l'excès de leur malheur étoit tel qu'ils étoient en même tems eſclaves des particuliers & du public, en ſorte que, ſuivant Ariſtote, on ſe les prêtoit les uns aux autres.

Plutarch. in Lycurg. p. 56.

Athenæus, p. 657.

In Polit.

Les Hilotes au contraire n'étoient pas renfermés dans l'enceinte des villes, ils vivoient à la campagne, *Caſtellani*, dite Tite-Live, *agreſte genus*.

Lib. xxxiv.

Plutarque

Plutarque obſerve que le plus grand bonheur dont les Lacédémoniens fuſſent redevables aux loix de Lycurgue, étoit le profond loiſir dont ils jouiſſoient. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique & entièrement occupés de la guerre dont leurs exercices, même en tems de paix, étoient des images ſi reſſemblantes, il falloit néceſſairement qu'ils commiſſent à d'autres le ſoin de cultiver leurs terres. Les Hilotes en étoient chargés ſous la condition d'un certain tribut déterminé qu'on ne pouvoit ni augmenter ni diminuer, le Légiſlateur ayant penſé qu'un juſte gain étoit propre à adoucir l'eſclavage des Hilotes, & que les maîtres deviendroient meilleurs citoyens en ſe bornant à ce que la coûtume leur permettoit d'avoir. Il ſuit de-là que les Hilotes étoient au moins propriétaires en partie; & ce qui lève tous les doutes ſur cette queſtion, c'eſt ce qu'on lit dans Athénée, qu'il y avoit des Péneſtes plus riches que leurs maîtres; & dans Plutarque, que Cléomène donna la liberté aux Hilotes qui purent payer cinq mines attiques.

In vitâ Lycurg. p. 54.

Plutarch. in Lacon. p. 239.

Pag. 264.

N'eſt-il pas vraiſemblable que, conſéquemment à la défenſe de Lycurgue, les Hilotes étoient Forgerons, Charpentiers, Charrons, & de tous les métiers enfin dont un peuple guerrier peut retirer de l'utilité?

Les Hilotes aſſiſtoient aux funérailles des rois de Lacédémone; c'étoit ſans doute une marque de leur dépendance: & dans cette cérémonie, ils ſe frappoient la poitrine, pouſſoient de longs gémiſſemens & crioient, conformément à l'uſage, que c'étoit le meilleur Roi qu'il y eût encore eu.

Herodot. lib. VI, cap. 58.

Si les Lacédémoniens n'avoient pas pour eux autant de mépris que pour leurs eſclaves domeſtiques, au moins les traitoient-ils avec beaucoup de hauteur. Athénée rapporte qu'Agéſilas menant des troupes au ſecours des Thaſiens, ceux-ci lui envoyèrent, à ſon arrivée dans le pays, toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour ſon armée. Agéſilas ne prit que des moutons & des bœufs; il auroit pû ſatisfaire ſon goût par des alimens plus délicats, que le luxe, dans tous les tems, a rendu trop communs; mais il les fit remporter par la raiſon qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de ces mets-là; & comme les Thaſiens inſiſtoient: *Portez-les*, leur dit-il, *à ces gens-là, en montrant*

montrant les Hilotes; il vaut mieux qu'ils ſe gâtent que moi & les Spartiates qui m'accompagnent.

Les vainqueurs ont, ſans contredit, des droits ſur les vaincus; mais ont-ils celui d'être barbares? Les Lacédémoniens l'étoient à l'égard des Hilotes, ſi ce qu'on appeloit *la Cryptie* eſt vrai: voici le fait, Ariſtote, cité par Plutarque, dit que les Éphores, en entrant en charge, déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'il fût permis de les tuer impunément. On envoyoit en conſéquence, dans de certains tems, à la campagne les jeunes Lacédémoniens les plus adroits & les plus braves, avec des poignards, quelques proviſions & rien autre choſe. Ils paſſoient le jour dans des lieux couverts où ils ſe tenoient cachés; & la nuit, ſe répandant ſur les grands chemins, ils poignardoient tous les Hilotes qu'ils pouvoient ſurprendre. Plutarque appuie ſon récit de l'exemple des deux mille Hilotes à qui on fit faire le tour des temples, & qui diſparurent enſuite. Mais j'avoue 1. que je ne trouve point le fait dans Ariſtote: 2. quand Thucydide parle de ces deux mille Hilotes, il ne prétend pas que leur mort fût une ſuite de la cryptie. On a vû que les Lacédémoniens ne ſe portèrent à cet excès que parce que, dans les conjonctures où ils ſe trouvoient, la moindre ſédition étoit de la plus dangereuſe conſéquence. Ainſi je conclus, avec Plutarque, que ſi la cryptie a eu lieu, on ne doit pas en attribuer l'établiſſement à Lycurgue le plus ſage des Légiſlateurs, recommandable par la douceur de ſes mœurs, par ſon équité qui lui fit remettre la royauté à ſon neveu Charilaüs, & par ſon exil volontaire; cet homme enfin qu'Apollon ne ſait s'il doit nommer un mortel ou un Dieu. Le défaut de preuves m'empêche, malgré la férocité connue des Lacédémoniens, de rien décider ſur l'uſage de la cryptie.

In Lycurg. p. 56.

Mais ce dont on ne ſauroit douter, c'eſt que les Hilotes donnoient beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens par leur grand nombre: ils étoient trente-cinq mille ſur cinq mille Spartiates à la journée de Platée. Plutarque, cité par Cragius, dit que les Étoliens en emmenèrent une fois cinquante mille de la Laconie; & Thucydide, parlant des habitans de Chio, aſſure qu'il n'y avoit nulle part plus d'eſclaves, excepté à Lacédémone.

Lib. VIII, cap. 40.

C'eſt

C'eſt pour cette raiſon que les Lacédémoniens les employoient dans leurs armées. On les voit rarement ſe mettre en campagne ſans eux; la politique l'exigeoit: que n'auroient ils pas eu à craindre ſi, les contenant à peine lorſqu'ils étoient chez eux, ils les y euſſent laiſſés ſeuls en leur abſence?

C'étoit pendant la guerre ſur-tout que les Hilotes pouvoient mériter d'être délivrés de la ſervitude, ou par des actions de bravoure, ou par des ſervices d'un autre genre: ainſi les ſoldats de Braſidas & ceux qui avoient ſecouru les Spartiates enfermés dans l'île de Sphactérie, furent remis en liberté.

Les cérémonies de l'affranchiſſement étoient très-ſimples; elles conſiſtoient à être couronnés de fleurs & à faire le tour des temples.

Les affranchis étoient libres de ſe retirer où bon leur ſembloit; mais plus ordinairement ils étoient envoyés en colonie avec un Harmoſte ou un Gouverneur pour les commander: ce qui me fait penſer que dès-lors ils étoient citoyens; car l'Harmoſte ne commandoit qu'à des citoyens. Je n'oſerois pourtant aſſurer qu'ils euſſent tous les droits de cité; on ſait que les Lacédémoniens en étoient trop jaloux pour les y admettre ſans réſerve. Les Hilotes alors étoient appelés Νεοδαμώδεις, *nouveaux citoyens*; Ἀπέραντοι, *renvoyés*; Ἐσπατοναῦται, *gens de mer*, parce qu'ils ſervoient dans les armées navales: Ὑπομείονες, *d'une condition inférieure*; & Ἐλεύθεροι, parce que lorſqu'ils reſtoient dans le pays, ils habitoient dans les environs de Sparte. On lit dans Heſychius, qu'on donnoit le nom d'Argiens à ceux qui ſe diſtinguoient par leur fidélité.

Athen. ubi ſuprà.

In voce Ἀργεῖοι.

Politic. lib. II.

Terminons ce Mémoire par un paſſage d'Ariſtote, qui eſt comme le réſultat de tout ce que j'ai dit: " Les Hilotes (ce ſont ſes termes) " ſont autant d'ennemis que les Lacédémoniens nourriſſent dans " leur ſein, toûjours à l'affût des malheurs pour ſe révolter. Ce " n'eſt pas un médiocre embarras de les ſavoir gouverner: ſi on leur " laiſſe trop de liberté, ils en abuſent & s'égalent à leurs maîtres; " ſi on les traite trop durement, on s'en fait haïr & on les porte à " rebellion."

MÉMOIRE
SUR LES
PARADOXES PHILOSOPHIQUES.

Par M. L'Abbé GARNIER.

Lû le 22. Mars 1765.

LES paradoxes ſont un des points de l'ancienne philoſophie qui ont fourni une plus vaſte matière à la diſpute. Les Cyniques & les Stoïciens, qui en avoient fait la baſe de leur morale, n'avoient pas prévu ou avoient trop mépriſé le ſcandale que devoit cauſer cette doctrine. Les beaux eſprits de tous les ſiècles, charmés de decouvrir une ſource intariſſable de plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, n'eurent garde de la négliger. Si les parodoxes n'euſſent été attaqués que par des orateurs & par des poëtes, peut-être n'eût-il pas fallu s'en mettre beaucoup en peine : on ſait que des écrivains de ce genre, pour plaire à la multitude, ſont obligés d'adopter ſes idées, & cherchent moins ce qui eſt vrai & utile, que ce qui peut exciter la ſurpriſe & procurer du plaiſir. D'ailleurs, comme par la nature de leur art ils n'on point de façon de penſer qui leur ſoit propre, & qu'ils ne ſe propoſent que d'embellir un ſujet quelconque, ils changent ſouvent de langage, & ont coutume de rendre d'une main ce qu'ils ôtent de l'autre. Enfin, le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, c'eſt de donner des ridicules ; or un homme qui croit avoir trouvé la vérité, & qui l'aime uniquement, ſe met peu en peine des plaiſans, & ſe contente ordinairement de répondre *tant pis pour ceux qui riront*. Si donc la morale des Stoïciens n'eût eu que des pareils adverſaires, elle auroit pu ſe paſſer d'apologie : mais de graves Philoſophes n'ont pas été plus favorables aux paradoxes que les beaux eſprits. Le ſage Plutarque a fait un traité, où il prétend faire voir que les Stoïciens enſeignent des choſes plus étranges que les poëtes.

Dans

Dans nos tems modernes la matière n'a pas été mieux éclaircie ; mille auteurs ingénieux ont déclamé contre les paradoxes, ſans ſe donner la peine de les approfondir ; &, parmi ceux qui avoient fait une étude plus ſérieuſe de la philoſophie ancienne, ſi Juſte-Lipſe & Scioppius ont pris la défenſe des paradoxes, Buddeus & Bruker les ont combattus. On a lieu de croire, d'après quelques eſſais, que Deſcartes, s'il eût donné un traité de morale, auroit renouvelé parmi nous la doctrine des Stoïciens ; ce génie, vraiment philoſophique, étoit peut-être le ſeul d'entre les modernes qui eût pu triompher des préjugés, & rendre à la morale ſon ancien éclat ; mais la mort, qui le ſurprit au milieu de ſa carrière, enleva avec lui nos eſpérances. En liſant attentivement ce qui a été écrit pour & contre les paradoxes, j'ai cru m'apercevoir que les partiſans & les adverſaires des Stoïciens avoient également manqué leur but, & qu'avec moins d'érudition & de talens que n'en avoient ces célèbres critiques, on pourroit jeter un plus grand jour ſur cette matière, en prenant une route différente de celle qu'ils ont ſuivie. Car, primièrement, ils ne ſont point remontés à la ſource des paradoxes, & ſemblent ne les avoir connus que dans les écrits des Cyniques & des Stoïciens, quoique ni les uns ni les autres ne puiſſent en être regardés comme les premiers auteurs. Secondement, ils ont conſidéré chaque paradoxe en lui-même & iſolé, ſans faire aſſez d'attention aux principes d'où il découle, & à la chaîne qui le lie à des vérités connues. Troiſièmement, ils ont entièrement négligé la partie la plus philoſophique de leur travail, qui conſiſtoit à montrer ſi l'on doit admettre des paradoxes dans la morale, quand & comment il convient de s'en ſervir. C'eſt pour remédier à ces inconvéniens & pour ſuppléer à ce défaut, autant que mes forces pourront le permettre, que j'entreprends ce Mémoire. Je le deviſe en trois articles. Dans le premier, je remonterai à l'origine des paradoxes, & je prouverai que les Cyniques & les Stoïciens ne peuvent en être regardés comme les inventeurs. Dans le ſecond, je tâcherai de réſoudre le problème ſuivant ; pourquoi les Cyniques & les Stoïciens n'étant point les premiers auteurs des paradoxes, ſont cependant les ſeuls auxquels on ſe ſoit aviſé de les reprocher. Enfin, dans le troiſième, je tâcherai de découvrir le véritable uſage des paradoxes dans la morale.

AR-

ARTICLE I.

De l'origine des Paradoxes.

UN paradoxe eſt un jugement contraire à l'opinion commune, énoncé brièvement, & propre, par ſa nouveauté, à exciter la ſurpriſe. Toute ſcience dont l'objet eſt à la portée des jugemens du vulgaire, peut fournir des paradoxes, parce que le jugement du vulgaire & celui des Savans ne peuvent manquer, en bien des cas, d'être contradictoires: citons-en quelques exemples par rapport à la phyſique. Je ſuppoſe que Copernic ſe fût contenté d'énoncer la propoſition ſuivante: le Soleil eſt immobile au centre du monde, tandis que la Terre tourne autour de lui avec une vîteſſe incroyable. Cette propoſition, énoncée brièvement & deſtituée de ſes preuves, n'auroit-elle pas pu paſſer à bon droit pour le plus grand des paradoxes? De même, qu'on diſe devant le peuple que le feu n'eſt point chaud, que la neige n'eſt pas blanche, ces propoſitions, qui paroiſſent ſi ſimples à ceux qui ſont initiés dans le langage des Phyſiciens, lui paroîtront des abſurdités & des monſtres. Enfin qu'un Médecin déclare que, dans certaines maladies, il faut procurer la fièvre pour opérer la guériſon, ceux qui ne connoiſſent point la Médecine ſeront tentés de regarder cette opinion comme un paradoxe révoltant. Mais ſur tous ces objets le peuple convient intérieurement de ſon inſuffiſance, & eſt naturellement diſpoſé à s'en rapporter aux maîtres de l'art. Il n'en eſt pas de même en ce qui concerne la morale & la conduite de la vie. Ces ſortes de matières étant plus à la portée de toutes ſortes d'eſprits, l'on ſe perſuade que le ſens commun ſuffit pour en bien juger: or il n'y a guère d'homme qui ne s'en croie ſuffiſamment pourvu, & qui envie ſur cet article le ſort de ſon voiſin. Si l'on fait réflexion enſuite que les queſtions ſur leſquelles s'exerce la morale, ne ſont point des queſtions ſpéculatives & de pure curioſité, mais qu'elles ont une influence directe ſur le bonheur & le malheur de la vie, l'on concevra ſans peine combien les hommes doivent être attachés à des opinions qu'ils croient devoir à l'expérience, le plus perſuaſif de tous les maîtres. En tout cas, ils en appellent

pellent à l'opinion publique, & croient avoir gain de cause en alléguant un plus grand nombre de témoins. Or s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que la morale soit de toutes les sciences celle sur laquelle le peuple soit le plus exposé à se tromper, il s'ensuivra nécessairement que c'est la plus féconde en paradoxes, & en paradoxes les plus révoltans.

D'après cette explication, on conçoit déjà que les paradoxes ont dû se faire remarquer, dès que des génies au-dessus du vulgaire s'occupèrent de la morale, & commencèrent à discuter les opinions reçues. Les poëtes, comme l'on sait, furent les premiers précepteurs de la Grèce, & quoique par la nature de leur art, ils ne puissent guère analyser un sujet ni se livrer à des méditations bien profondes, je ne doute presque point que si leurs productions étoient parvenues jusqu'à nous, on n'y découvrît le premier germe des paradoxes; je me contenterai de citer ici cette maxime d'Hésiode, si vantée par les anciens: *Les insensés ignorent combien la moitié est préférable du tout.*

Quoi qu'il en soit, Socrate est généralement regardé comme le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs; c'est donc dans les entretiens de ce grand homme qu'il faut chercher les premiers paradoxes moraux. J'ouvre Platon & je vois avec surpris que tous les paradoxes des Stoïciens se retrouvent dans ses écrits: les uns y sont énoncés formellement, les autres ne s'y trouvent qu'implicitement; quelquefois il ne faut que changer une proposition particulière en une maxime générale, le plus souvent il ne faut que tirer une conclusion nécessaire & immédiate des principes qu'il a solidement établis. Entrons dans le détail.

Tout le monde sait que les Stoïciens dérivoient la plupart de leurs paradoxes, de l'idée qu'ils s'étoient formée d'un Sage accompli.

« Ce Sage, disoient-ils, étoit le seul riche, le seul beau, le seul roi, » le seul citoyen, le seul qui connût l'amitié: il se suffisoit à lui-» même; il étoit au-dessus des revers de la fortune; le compagnon » des Dieux, il ne se trompoit jamais, & rien dans l'Univers ne » pouvoit altérer son solide bonheur. » Or, d'où les Stoïciens avoient-ils eux-mêmes tiré l'idée de ce Sage accompli? je crois pouvoir assurer qu'ils la devoient à la république de Platon, & voici

ſur quoi je me fonde. Le but de Platon dans cet ouvrage ſi connu, eſt de diſcuter l'idée de la juſtice & de l'injuſtice, & d'examiner ſi la première eſt préférable à la ſeconde, par ſa propre nature, & indépendamment des peines & des récompenſes attachées à l'une & à l'autre: pour jeter un plus grand jour ſur cette queſtion, il ne ſe borne point à conſidérer la juſtice & l'injuſtice dans le cœur de chaque homme en particulier, il commence par les chercher dans une ſociété où elles doivent ſe trouver en caractères mieux frappés & plus liſibles; car la ſociété n'étant compoſée que de particuliers, la juſtice & l'injuſtice qui ſe remarqueront dans l'aſſemblage, ne peuvent manquer d'exiſter dans les individus qui la compoſent. D'après ce principe, Platon ſe plut à former une république parfaite, & montra comment elle étoit prudente, forte, tempérante & juſte; il fit voir qu'elle étoit parfaitement heureuſe & qu'elle ſe ſuffiſoit à elle-même; il examina enſuite comment l'injuſtice pouvoit s'y introduire, & il fit voir évidemment qu'en perdant quelques-unes de ſes vertus, elle perdoit en même proportion de ſa tranquillité & de ſon bonheur: cette théorie une fois établie, il en fit l'application à l'ame de l'homme; il y reconnut les mêmes caractères, & il calcula les degrés de ſon bonheur & de ſon malheur ſur les degrés de ſa juſtice ou de ſon injuſtice. Le Juſte de Platon eſt viſiblement le Sage des Stoïciens. Platon convenoit que la république parfaite dont il avoit tracé l'idée, & le Juſte accompli qui en étoit la copie, n'avoient jamais exiſté, & que vraiſemblablement ils n'exiſteroient jamais; il n'a eu deſſein, comme il le déclare formellement, que de préſenter un modèle, ſur lequel tous ceux qui aſpiroient à ſe rendre heureux, puſſent en ſûreté former leur ame, & un but auquel ils s'efforçaſſent d'atteindre autant que leur foibleſſe le permettroit. Les Stoïciens portoient le même jugement de leur Sage: ils convenoient qu'il n'avoit point encore exiſté, & que probablement il n'exiſteroit jamais, quoique déjà pluſieurs grands hommes en euſſent approché de fort près, & euſſent par conſéquent raſſemblé en eux-mêmes pluſieurs des avantages dont ils formoient ſon apanage. Au reſte, Platon dans ſa république, content d'avoir montré en quoi conſiſtoit la juſtice parfaite, ne s'arrêta point à détailler tous les avantages qui réſultoient de cet état, ni à tirer de ſon hypothèſe toutes les

conſéquences

conſequences qu'il auroit pu en déduire & qui forment les paradoxes des Stoïciens : mais ce que Platon avoit négligé dans cet ouvrage, ſe trouve abondamment ſupplée dans ſes autres dialogues ; il n'y en a preſqu'aucun où l'on ne rencontre des paradoxes formellement énoncés : je vais en extraire quelques-uns des plus remarquables, à meſure qu'ils offriront à mes regards.

Dans l' *Euthydème* & dans le *Ménon*, il établit comme un principe fondamental, que la ſcience eſt le ſeul bien ; que la ſanté, la beauté, & les richeſſes ne ſont point des biens par elles-mêmes, puiſque quelquefois elles procurent les plus grands maux : il finit le *Phèdre* par cette prière : *ô Pan, & vous, Divinités champêtres, qui préſidez à ce lieu, accordez-moi d'être beau intérieurement ; je ne vous demande point les avantages extérieurs, je ne répute pour riche que le Sage.*

Dans le *Lyſis*, il montre que la ſageſſe a un droit naturel au commandement, dans quelque ſujet qu'elle ſe trouve ; dans un autre endroit, il dit que la vertu ne connoît point de maître ; enfin il établit que les vicieux ſont eſclaves nés, & que le meilleur parti pour eux c'eſt d'être réduits civilement à cet état.

Dans le *Politique* & dans les *Rivaux*, il déclare que le Sage eſt le ſeul roi véritable : qu'il eſt le ſeul maître, le ſeul économe, le ſeul politique ; & qu'il faut chercher d'autres noms, tels que celui de mercénaires, aux hommes qui ſe chargent des affaires publiques, ſans avoir acquis la ſcience du commandement.

Dans le *Protagore* & dans le *Gorgias*, il dit que le Sage eſt le ſeul beau ; que les vices rendent l'ame qui les recèle, hideuſe, & contrefaite.

Il prouve dans le *ſecond Alcibiade*, que tous les ignorans ſont des furieux.

Au commencement du *Banquet*, un diſciple de Socrate déclare tous les hommes malheureux, excepté ſon maître. Subſtituez au nom de *Socrate* celui de *Sage*, & vous aurez un des plus fameux paradoxes des Stoïciens. Dans le *Gorgias* déjà cité, un des interlocuteurs demande à Socrate, s'il ne regarde pas le grand Roi comme heureux : " Comment pourrois-je réſoudre la queſtion, répond So-

" crate, puiſque j'ignore juſqu'à quel point il eſt inſtruit, & s'il " pratique la juſtice?"

Socrate dans ſon *Apologie*, telle qu'elle ſe lit dans Platon, declare qu'il y a cette différence entre lui & le reſte des hommes, que ceux-ci regardent la mort comme le plus grand des maux, & mettent tout en œuvre pour l'éviter, au lieu que lui il ignore encore ſi c'eſt véritablement un bien ou un mal: puis corrigeant ce doute, " Anytus " & Mélitus, dit-il, peuvent me faire mourir, mais ils ne ſauroient " me faire de mal; les Dieux n'ont pas permis que les méchans " puiſſent, en aucun cas, nuire à un homme de bien." Enfin il ajoute qu'il ne peut jamais arriver aucun mal au Juſte, ni pendant ſa vie ni après ſa mort.

Je pourrois ſans peine extraire un grand nombre d'autres paſſages de Platon, qui ne ſeroient ni moins clairs ni moins précis que ceux que je viens de rapporter; mais ce peu ſuffira, je crois, pour prouver que non ſeulement les Stoïciens avoient emprunté de ce Philoſophe l'idée de leur Sage, mais que leurs plus fameux paradoxes ſe retrouvent preſque mot à mot dans ſes dialogues. Au reſte je ne ſuis pas le premier qui ait fait cette découverte: Antiochus, un des diſciples de Platon, avoit publiquement revendiqué les paradoxes, comme une portion de l'héritage de Platon, & les expliquoit dans l'Académie; & Cicéron, qui avoit été diſciple d'Antiochus, avoit vraiſemblablement adopté cette prétention de ſon maître, puiſqu'il déclare que ces paradoxes lui paroiſſent très-vrais, & renfermer la pure doctrine de Socrate: *Mihi, iſta paradoxa quæ appellantur, maxime videntur eſſe Sòcratica longèque veriſſima.* Mais pourquoi, en ce cas, ne les a-t-on jamais reprochés à Socrate ni à Platon, pendant qu'on les a ſi ſouvent & ſi vivement reprochés aux Stoïciens? c'eſt une queſtion que j'eſſaierai de réſoudre dans l'article ſuivant.

AR.

ARTICLE II.

Pourquoi n'a-t-on jamais reproché les Paradoxes à Socrate & à Platon, pendant qu'on les a ſi ſouvent & ſi vivement reprochés aux Stoïciens.

QUAND la même doctrine ſe rencontre dans deux ouvrages différens, qu'elle eſt goûtée dans l'un & qu'elle déplaît dans l'autre; il faut néceſſairement admettre une de ces trois ſuppoſitions ou toutes les trois enſemble; ſavoir, ou qu'elle eſt déplacée dans le dernier, c'eſt-à-dire, qu'elle s'y trouve en contradiction avec le reſte de l'ouvrage, ou bien qu'elle s'accorde mal avec la profeſſion & la vie de l'écrivain, ou bien enfin que la manière dont il s'y eſt pris pour l'annoncer, eſt moins parfaite & moins bonne que celle dont s'étoit ſervi le premier. Examinons ſucceſſivement ces trois ſuppoſitions par rapport aux paradoxes. E'toient-ils déplacés dans les ouvrages des Stoïciens, & manquoient-ils d'analogie avec le reſte de leur doctrine? on auroit peut-être quelque lieu de le ſoupçonner d'après le traité de Plutarque, *des contradictions des philoſophes Stoïciens:* mais ſans manquer aux égards qu'on doit à cet excellent écrivain, nous obſerverons, 1. que dans le nombre des contradictions qu'il prétend relever dans ce traité, la plûpart ne ſont qu'apparentes & ſe réduiſent à des diſputes de mots; 2. que d'autres ne roulent que ſur des points de théologie & de phyſique, ſur leſquels tous les Stoïciens n'étoient pas d'accord; 3. que Plutarque, dans tout ce traité, n'attaque guère que Chryſippe, qui à la vérité étoit un Stoïcien diſtingué, mais qui cependant n'étoit point le chef de la ſecte, & qui, de l'aveu de preſque tous les anciens, avoit eu la fantaiſie d'innover ſur bien des points, & la paſſion non moins dangereuſe, d'être l'auteur de ſon ſiècle le plus fécond; 4. enfin que Plutarque, dans tout ce traité, n'oppoſe en aucun endroit un paradoxe à un autre paradoxe, ni à aucun principe fondamental de la ſecte; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, ſi les Stoïciens euſſent été en défaut à cet égard. Ci-

céron *, dont le témoignage ne peut être ſuſpect, rend plus de juſtice aux Stoïciens; il convient que tout eſt tellement enchaîné dans leurs écrits, que ſi vous leur paſſez un premier principe, vous ne pouvez plus vous défendre d'admettre toutes les conſéquences qu'ils en tirent, quelques révoltantes qu'elles vous paroiſſent au premier aſpect: c'eſt à cet enchaînement de conſéquences & à cette marche rigoureuſe qu'il avoit ſur-tout égard, lorſqu'il confeſſe que quoiqu'il combatte les Stoïciens, il a bien peur qu'ils ne méritent ſeuls le nom de philoſophes: *quamvis inſectemur Stoïcos, metuo ne ſoli philoſophi ſint.* Quelque favorable que puiſſe paroître ce témoignage de Cicéron, il ne renferme rien qu'on ne puiſſe encore vérifier par le peu d'écrits qui nous reſtent de cette ſecte autrefois ſi fameuſe: car, quoique ces écrits ne conſiſtent aujourd'hui qu'en des fragmens & en quelques petits traités détachés & ſans ſuite, il eſt encore poſſible de retrouver le fil qui uniſſoit tous leurs principes: Scioppius en a fait l'eſſai, & je ne doute preſque point que quelque jour ſon plan ne ſoit exécuté.

Puiſque les paradoxes s'accordoient parfaitement avec le reſte de la doctrine des Stoïciens, ce ne peut-être à cet égard qu'on les leur a reprochés. S'accordoient-ils également bien avec leur profeſſion & avec leur conduite? Quoique dans le grand nombre de ceux qui embraſsèrent cette ſecte, il n'ait pu manquer de ſe rencontrer des ames vicieuſes & hypocrites, on diſtingua toujours ces prévaricateurs d'avec les vrais Stoïciens, & l'on convient généralement qu'aucune ſecte n'oppoſa une digue plus forte au torrent de la corruption & des vices. Les vertus perſonnelles d'un Zénon, d'un Cléanthe, d'un Panétius, d'un Poſidonius, &c. ne furent jamais miſes en problème, & leur méritèrent la vénération de leurs contemporains; Caton & Marc-Aurèle formés dans cette école, furent moins regardés comme des hommes vertueux, que comme la vertu perſonnifiée: d'où il ſuit que ce n'eſt point non plus par le peu de convenance de la doctrine des Stoïciens avec leur conduite, que les paradoxes dans leur

* *Et Hercule, fatendum eſt enim quod ſentio, mirabilis eſt apud illos contextus rerum: reſpondent extrema primis, media utriſque, omnia omnibus: quid ſequatur quid repugnet vident: in Geometria prima ſi dederis danda ſunt omnia: concede nihil eſſe bonum niſi quod honeſtum, contendendum eſt in virtute ſola poſitam eſſe beatam vitam.* Cicer. de Fin. lib. v, §. 28.

bouche

bouche ont pu révolter. Or, puiſque des trois ſuppoſitions que nous avions formées pour réſoudre ce problème, nous en trouvons deux inſuffiſantes & abſolument fauſſes, il ne nous reſte plus qu'à examiner la dernière, c'eſt-à-dire, la méthode dont ſe ſervoient les Stoïciens pour propoſer & pour enſeigner leurs paradoxes. A cet égard, il faut l'avouer, je trouve de grandes différences entr'eux & Platon: eſſayons de marquer ici les principales.

1. Platon n'innova rien dans le langage reçu de ſon tems; quoiqu'il avertiſſe ſouvent qu'il faut examiner ſoigneuſement la vrai ſignification des mots, parce que l'erreur ſe gliſſe à la faveur d'une équivoque, il ne crut pas qu'un particulier pût s'arroger l'autorité de rien innover à cet égard; il regardoit le langage comme une monnoie courante dont le Sage devoit ſe ſervir pour le commerce de la vie, mais en prenant ſes précautions pour n'y être pas trompé: ainſi, après avoir établi que la vertu eſt le ſeul bien ſolide & mérite ſeule ce nom, il ne fait point difficulté, lorſque l'occaſion s'en préſente, de donner le même nom à la ſanté, à la beauté, aux richeſſes & aux autres avantages extérieurs; il a ſeulement la précaution de diſtinguer les biens en trois claſſes, & de placer la vertu ſeule dans la première. Les Stoïciens n'eurent point cette condeſcendance pour la multitude; ils fabriquèrent un grand nombre de nouveaux mots, & donnèrent à ceux qui étoient en uſage, une ſignification inconnue avant eux: ainſi, en réſervant le nom de *bien* à une action vertueuſe ou conforme à la raiſon, ils mirent tous les avantages extérieurs dans la claſſe des choſes indifférentes: cependant, comme parmi ces choſes qu'ils déclaroient indifférentes, il y en a quelques-unes, telles que la ſanté, l'éloquence, &c. qui méritent d'être plus recherchées que leurs contraires, ils fabriquèrent pour les déſigner, les mots nouveaux d'*αἱρετὰ* & de *προηγμένα*: or ces mots ne pouvoient guère manquer d'éffaroucher ceux qui les entendoient pour la première fois, & qui n'étoient point inſtruits des définitions qu'on en donnoit dans cette école; on ne fut pas diſpoſé à penſer favorablement de ces philoſophes, qui parloient un langage qu'on n'entendoit point, ſur des objets naturellement à la portée de toutes ſortes d'eſprits *

* *Quid intereſt niſi quòd ego res notas notis verbis appello; illi nomina nova quærunt quibus idem dicant. . . . . ſic iſti nobis cum interprete audiendi ſunt.* Piſo, apud Cicer. 5, de Fin.

2. Platon n'énonça point les paradoxes comme des maximes générales & abſolues, mais comme des propoſitions particulières, qu'il met dans la bouche de l'un de ſes interlocuteurs & le plus ſouvent de Socrate. De la manière dont ces paradoxes ſe trouvent placés, ils ſemblent n'avoir pour objet que de peindre le caractère de ce philoſophe, ou tout au plus ſa façon de penſer ſur quelque point de morale en particulier; au lieu que les Stoïciens, pour frapper davantage l'eſprit & exciter la ſurpriſe, ſe plaiſoient à débiter leurs paradoxes comme des maximes abſolues & comme des axiomes, car c'eſt le nom qu'ils leur donnoient : ils en avoient fait le ſigne caractériſtique & comme le mot de ralliement de leur ſecte.

3. Platon, à l'exemple de Socrate, ne fait jamais profeſſion d'enſeigner ; il cherche la vérité ſur le premier objet qui ſe préſente ; il part d'un point connu & avéré de tout le monde, & conduit enſuite ſon interlocuteur par une chaîne de conſéquences claires & lumineuſes, au but qu'il ſe propoſe ; il exige de lui, qu'il n'admette que des propoſitions qu'il conçoit clairement, & qu'il réponde toûjours conformément à ſa penſée, ſans égard pour l'hypothèſe qu'il entreprend de défendre. Si la ſuite du diſcours conduit à une concluſion abſurde, le philoſophe trouve bon que l'interlocuteur revienne ſur ſes pas, qu'il faſſe toutes les modifications qu'il juge néceſſaires à ſa première propoſition, ou même qu'il adopte abſolument la propoſition contraire, s'il la croit plus véritable : ce n'eſt qu'après avoir diſcuté le pour & le contre de toutes ces propoſitions, & élagué, pour ainſi dire, les préjugés, qu'il laiſſe apercevoir le paradoxe qui auroit révolté d'abord, mais qu'on ne peut plus s'empêcher d'admettre, ſans violer les loix du raiſonnement & fermer les yeux, de propos délibéré, à la lumière. Au contraire, les Stoïciens attaquèrent de front les préjugés, & ſe flattèrent d'en triompher à force ouverte : ils ſe rapprochèrent beaucoup plus de la méthode des Géomètres ; ils donnèrent des définitions, poſèrent des axiomes, & ne ſongèrent plus qu'à en déduire des conſéquences. Que ces conſequences puſſent être goûtées ou non de ceux qui les entendoient, ils s'en mirent peu en peine ; dès qu'ils ſe furent aſſurés de leur vérité, ils ſe crurent ſuffiſamment autoriſés à les propoſer ſans aucune

une eſpèce de ménagement, perſuadés que la vérité a des droits naturels ſur l'entendement, & qu'elle n'a beſoin que d'elle-même pour triompher des préjugés. Voilà, autant que j'ai pu le reconnoître parmi les ruines de l'antiquité, la manière dont les Stoïciens avoient bâti leur ſyſtème de morale. Les Géomètres, pour parvenir à des démonſtrations rigoureuſes, demandent qu'on leur accorde des points ſans étendue, des lignes ſans largeur, des cercles parfaits, c'eſt-à-dire, qui aient tous les points de leur circonférence également diſtans du centre; ſi vous leur objectez que ces points, ces lignes & ces cercles n'exiſtent point dans la Nature, ils ne ſe mettent point en peine de votre objection; il leur ſuffit que cette hypothèſe n'ait rien en elle-même de contradictoire, pour qu'il ſe croient en droit de la faire. Les Stoïciens établirent de même que l'eſſence de l'homme c'étoit la raiſon, que le corps & toutes les facultés corporelles n'étoient que des inſtrumens dont la raiſon ſe ſervoit pour faire ſes fonctions: plus hardis & mieux aſſurés que les Géomètres, ils ne donnèrent point ce premier principe pour une hypothèſe; ils entreprirent de le démontrer, ou plutôt ils adoptèrent la démonſtration qu'en avoit déjà donné Platon dans le *premier Alcibiade*. La raiſon étant l'eſſence de l'homme, toutes les actions conformes à la raiſon, ſont bonnes & ſe nomment *vertus*; toutes les actions contraires & qui dénotent dans l'ame quelque imperfection, ſont mauvaiſes & s'appellent *vices*: la raiſon parfaitement épurée & telle qu'on a droit de la ſuppoſer dans l'ame du Sage, eſt donc la règle unique qui diſtingue les biens & les maux, les vertus & les vices. Tout ce qui trouble la raiſon eſt mauvais, les paſſions ſont de ce genre, on doit donc travailler à les détruire; & s'il eſt entièrement impoſſible d'extirper le premier germe des paſſions, on doit au moins les reſſerrer dans des bornes ſi étroites qu'elles ne puiſſent dans aucun cas maîtriſer la raiſon. La douleur & la pitié étant des paſſions, furent proſcrites comme les autres; non que le Sage des Stoïciens fût inhumain ou barbare, mais il dut faire par un motif de raiſon, ce que le reſte des hommes pratique par foibleſſe ou par attendriſſement.

Toutes les actions conformes à la raiſon ſont des vertus, & toutes les vertus ſont égales, parce qu'un cercle ne ſeroit pas moins parfait, ſoit qu'il fut exécuté ſur une matière d'or ou de plomb, qu'il eût une

plus

plus petite ou une plus grande circonférence; par la même raiſon, tous les crimes ſont égaux, parce qu'ils ſont eſſentiellement contraires aux règles de la raiſon.

La raiſon ſe ſervant du corps comme d'un inſtrument, n'a rien à redouter ni à eſpérer des choſes externes; elles ne peuvent par elles-mêmes influer ſur ſon bonheur ni ſur ſon malheur, puiſqu'il dépend de nous de faire un bon uſage des choſes fâcheuſes en apparence, & par conſéquent de les changer en de vrais biens: ces choſes en elles-mêmes ſont donc indifférentes, & n'ont aucune valeur réelle qui ſoit indépendante de l'uſage que nous en faiſons.

La volonté eſt eſſentiellement libre, les Dieux mêmes ne peuvent donc empêcher le Sage d'être heureux; enfin la mort n'eſt pas un mal, & il ne tient qu'au Sage de recourir à cet aſile lorſqu'il le juge à propos. Le Sage ne peut donc, en aucun cas, ſe plaindre ni des Dieux, ni des hommes, ni de la fortune; il eſt le ſeul libre, le ſeul roi, le ſeul beau, le ſeul riche, & le compagnon des Dieux.

Voilà une eſquiſſe bien imparfaite, j'en conviens, du ſyſtème de morale des Stoïciens. Quelques durs que paroiſſent la plupart des paradoxes que je viens de rapporter, lorſqu'ils ſont ſimplement énoncés & dénués de leurs preuves, ils l'étoient beaucoup moins encore que la plupart des conſéquences qu'on pouvoit en déduire. Les Stoïciens n'eurent garde de diſſimuler aucune de ces conſéquences; ils ſe plurent à en tirer eux-mêmes les plus revoltantes qu'il fût poſſible d'imaginer; &, ſur cet article, ils ſurpaſsèrent la ſagacité même de leurs adverſaires, parce qu'ils ſe flattoient d'en triompher à l'aide de la dialectique, dans laquelle ils s'étoient rendus merveilleuſement ſubtils.

Enfin, & c'eſt la dernière différence que nous obſerverons ici, Platon ne ſe contenta pas de convaincre l'eſprit, il voulut gagner le cœur; il para la vertu de tous ſes charmes, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la faire aimer. Au contraire, les Stoïciens négligèrent entièrement l'art de la perſuaſion, pour s'attacher à une dialectique sèche & épineuſe: ils crurent qu'il ſuffiſoit de montrer la vérité nue, & que tous les ornemens dont on prétendroit l'embellir, ne ſerviroient qu'à l'offuſquer & à la faire méconnoître.

Doit

Doit-il donc encore paroître ſurprenant, après ce que nous venons de dire, que des méthodes ſi différentes aient produit des effets contraires, & que les paradoxes que peu de gens aperçoivent, & qui ne révoltent perſonne dans les écrits de Platon, aient cauſé tant de ſcandale dans la bouche des Stoïciens ? Mais eſt-il néceſſaire d'admettre des paradoxes dans la morale, &, dans ce cas, comment convient-il de s'en ſervir ? c'eſt ce qu'il convient d'examiner maintenant.

ARTICLE III.

De l'uſage des Paradoxes dans la morale.

POUR ſatisfaire à la première queſtion, ſavoir ſi l'on doit admettre des paradoxes dans la morale, il eſt à propos de rappeler ici la définition que nous avons donnée des paradoxes : un paradoxe, avons-nous dit, eſt un jugement contraire à l'opinion publique, énoncé brièvement, & propre, par ſa nouveauté, à exciter la ſurpriſe. Dans cette définition, j'obſerve deux caractères eſſentiels au paradoxe proprement dit ; le premier, c'eſt ſa contrariété avec l'opinion publique ; le ſecond, c'eſt la brièveté avec laquelle il doit être énoncé, pour cauſer plus de ſurpriſe dans l'eſprit de ceux qui l'entendent : d'après cette courte explication, il ſera facile de répondre à la queſtion propoſée. Dès qu'une propoſition eſt vraie, & qu'elle peut être d'une grande utilité à ceux qui l'entendent, elle a droit d'être énoncée, ſoit qu'elle ſe trouve conforme ou contraire à l'opinion publique, ſans quoi l'étude de la philoſophie ne ſeroit plus l'étude de la ſageſſe & l'amour de la vérité, mais l'art de flatter adroitement les paſſions & d'affermir les préjugés : or ſi cette propoſition, vraie & utile, a droit d'être annoncée, elle peut l'être ou brièvement, ou avec une certaine étendue ; il dépend de celui qui parle de choiſir la manière qu'il juge la plus convenable au but qu'il ſe propoſe. Mais on demande s'il eſt utile en général de laiſſer à cette opinion, vraie & utile, ſon air paradoxal, en l'énonçant brièvement & d'une manière propres à cauſer la ſurpriſe ? Je réponds que le cas où l'on doit en uſer ainſi me paroiſſent rares ; que l'intérêt de la philoſophie elle-même ſemble exiger qu'on uſe avec réſerve des paradoxes propre-

ment dits, & qu'on prenne toutes les précautions poſſibles pour leur ôter ce qu'ils pourroient avoir de révoltant au premier aſpect.

Je dis l'intérêt de la philoſophie : cette profeſſion eſt déjà aſſez enviée & aſſez décriée, ſans chercher à ſe faire un plus grand nombre d'ennemis, en humiliant l'amour propre du commun des hommes, & en ſe faiſant un jeu de leur ſurpriſe & de leur embarras. Quelle idée ſe formeront-ils d'un homme qui vient sèchement leur annoncer qu'ils ne connoiſſent la nature ni des biens ni des maux, que les choſes qu'ils deſirent avec tant d'ardeur, & qu'ils ont toujours entendu vanter, ne méritent pas d'être recherchées, que celles qu'ils redoutent le plus ſont peut-être les ſeules qui pourroient les rendre moins malheureux ? Comment eſpérera-t-il de les perſuader, s'il dédaigne de deſcendre juſqu'à eux, & de conformer, au moins en apparence, ſon langage à leur foibleſſe ? Un philoſophe, dans ce cas, peut être comparé à un homme qui préſenteroit un flambeau à des yeux accoutumés à de longues ténèbres ; loin de les éclairer, il ne feroit que les offenſer. Quel eſt le but de la philoſophie ? n'eſt-ce pas de rendre la vertu aimable ? Si vous aſpirez à la faire aimer, montrez-là donc compatiſſante & ſecourable. L'Etre ſuprême a mis de tels rapports entre nos ames & l'ordre général de l'Univers, qu'il n'y a point d'opinion dans la morale qui n'ait une influence plus ou moins marquée ſur le bonheur ou le malheur de notre vie, & qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un homme qui ſe trompe ſur des points eſſentiels, puiſſe être parfaitement heureux. Attaquez les hommes par cet endroit, amenez-les à une confidence, bientôt vous découvrirez le ſiege de la maladie : montrez-vous ſenſible à leur état, & eſſayez avec eux de découvrir le remède. Il n'y a perſonne de ſi malheureuſement né qui ne deſire ardemment d'être heureux ; on ne ſe trompe que ſur la nature des objets ou ſur le choix des moyens : dans les maladies du corps, la guériſon n'eſt pas toujours en notre pouvoir ; dans celle de l'ame, qui eſt eſſentiellement libre, il ne faut que des opinions droites & une volonté ferme. Si l'homme avec qui vous converſez avoit trop d'amour propre pour deſcendre à une confidence, & parroiſſoit d'humeur à s'offenſer des avis qu'on pourroit lui donner, il ſeroit à propos de prendre un plus long détour, & d'employer une ruſe ſalutaire.

On pourroit entamer avec lui une queſtion ſpéculative & générale, dont il ne ſentiroit point encore l'application. Il ſeroit bon que le philoſophe diſſimulât ſes propres forces, & qu'il ménageât à celui qui répond le plaiſir de faire lui-même la découverte. Il aimera mieux une vérité qu'il ne croira devoir qu'à ſa pénétration naturelle & à la force de ſon génie. Quelque affligeante que fût cette vérité, appliquée à ſa conduite, la manière dont il croira l'avoir découverte empêchera qu'il n'en ſoit humilié : il recherchera même avec empreſſement la ſociété d'un homme, qui lui fait apercevoir dans ſon ame une pénétration & des reſſources qu'il n'y connoiſſoit pas : il avancera dans le chemin de la vérité, & il finira par ſe haïr lui-même, en voiant clairement le parti qu'il devroit prendre, ſans oſer encore le ſuivre.

En propoſant ici la manière la plus convenable d'enſeigner la morale, je n'ai fait qu'ébaucher le grand art de Socrate, dont Platon nous a conſervé un tableau ſi vrai. Les Stoïciens n'approuvèrent point cette diſſimulation de ſes propres forces, même dans Socrate, pour qui d'ailleurs ils avoient une profonde vénération ; ils poſèrent pour maxime, que le ſage ne diſſimule jamais, σοφὸς οὐκ εἰρονεύει ; ils aimèrent mieux propoſer leurs dogmes à découvert, ſans ſe mettre en peine de la façon dont ils ſeroient reçus. Peut-être en effet, s'ils euſſent renfermé leur doctrine dans l'enceinte d'une école, ſans la répandre au dehors, n'auroit-on eu aucun reproche à leur faire : là ils n'euſſent eu affaire qu'à une jeuneſſe docile, prête à prendre les impreſſions qu'ils euſſent voulu lui donner ; ils auroient pu en toute liberté l'inſtruire de leurs définitions, établir leurs axiomes, en déduire à loiſir des conſéquences ; en un mot, ils auroient pu ſe flatter d'être entendus. Mais quand ils voulurent, à l'exemple de Socrate, exercer la médecine de l'ame, & philoſopher avec le premier venu, dans les rues, ſur une place publique, ou dans les lieux deſtinés aux exercices du corps, ils ne ſurent plus par où s'y prendre, & ſe déſhonorèrent publiquement. Ils ſuppoſoient des définitions qui n'étoient connues que dans leurs écoles ; ils s'appuioient ſur des axiomes, dont on ne voioit pas bien la certitude : ils procédoient par une chaîne de raiſonnemens trop ſubtils pour être entendus par la multitude ; en un mot, ils parlèrent ſur des objets con-

nus, un langage qu'on n'entendoit plus : on regarda leurs paradoxes comme des forfanteries, & on les tourna ouvertement en ridicule. Ce mauvais ſuccès les aigriſſoit ſecrétement ſans les abattre ; ils inſultèrent à leur tour ceux qui venoient les écouter avec de pareilles diſpoſitions ; ils leur diſoient durement qu'ils étoient des idiots, des profanes, indignes de participer aux myſtères de la philoſophie, qu'on ne ſavoit par où les prendre, parce qu'ils n'avoient point d'anſes ; enfin ils tâchèrent de juſtifier la philoſophie, de ce mauvais ſuccès, par la comparaiſon des autres arts. *L'expérience prouve aſſez*, diſoient-ils, *qu'un homme qui ne les a jamais étudiés, ne peut prendre un grand plaiſir, ni s'inſtruire dans l'entretien des artiſtes.* Mais, s'il faut dire librement ici ce que nous penſons, cette comparaiſon eſt plus ſpécieuſe qu'elle n'eſt ſolide. Les autres arts s'exercent ſur des objets étrangers au commun des hommes ; ces arts ont des procédés particuliers qu'on n'a point eu occaſion d'étudier ; ils ſe ſervent d'un grand nombre d'inſtrumens dont on peut ſans honte ignorer & le nom & l'uſage : au lieu que la morale n'a pour objet que les diverſes affections de l'ame, qui ſont communes à tous les hommes ; elles n'a pour but que de nous rendre ſages & heureux, enfin elle n'a pour inſtrument que le raiſonnement. Tout homme qui uſe de la raiſon, eſt donc naturellement ſuſceptible des leçons de la morale, & peut profiter des entretiens des philoſophes ; il ne s'agit que de pouvoir deſcendre juſqu'à lui, de lui rendre ſenſibles tous les raiſonnemens, & de ne point exiger des abſtractions trop fortes. Auſſi Epictète, réduit comme les autres à ſe ſervir de cette comparaiſon, convient-il de bonne foi dans d'autres endroits, que les philoſophes ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes du peu de ſuccès de leur leçons ; qu'ils avoient perdu l'art d'accommoder leur doctrine aux diſpoſitions reſpectives de ceux qui alloient les entendre, & qu'ils n'avoient plus qu'une méthode dure & ingrate, qui ne pouvoit ſe plier aux différens caractères. Ce fut bien pis encore quand ces mêmes philoſophes entreprirent d'exercer une police générale ſur les mœurs, & d'attaquer ouvertement les méchans : leur cenſure parut atroce ; on ne ſe contenta plus de les tourner en ridicule, on en vint aux outrages, on les accabla de coups, & on les traîna ignominieuſement dans les priſons. L'opprobre en re-

jaillit

jaillit ſur la philoſophie ; on la regarda comme une profeſſion quérelleuſe & ſauvage, uniquement propre à former des importuns & des atrabilaires.

L'exemple des Stoïciens montre aſſez à quel point on doit reſpecter le public, & avec quelle réſerve on doit annoncer des maximes, qui quoique vraies en elle-mêmes, ne pourroient manquer d'offenſer. Faut-il donc exclure de la morale les paradoxes proprement dits ? Non ; mais il convient d'en uſer ſobrement : il faut, lorſqu'on y a recours, commencer par détruire ſolidement les préjugés contraires au paradoxe qu'on ſe propoſe d'annoncer ; montrer l'utilité dont il peut être ; le dépouiller, autant qu'il eſt poſſible, de ce qu'il peut avoir d'étrange & de nouveau, en montrant ſon union & ſes rapports avec des maximes anciennes & publiquement avérées ; procéder avec tant de clarté, que celui qui nous lit ou qui nous écoute, s'imagine qu'il auroit fait lui-même cette découverte, s'il s'y fût appliqué ; lui ménager même, autant qu'il eſt poſſible, le plaiſir de la faire. Je ne vois que deux cas où l'on puiſſe librement ſe diſpenſer de tant de précautions.

Le premier, c'eſt lorſqu'on écrit uniquement pour des diſciples déjà inſtruits des grands principes de la ſecte, & en état d'en donner eux-mêmes des démonſtrations. Si l'on ſe propoſe d'écrire en leur faveur, un corps abrégé de doctrine, & d'en former un *enchiridion*, les paradoxes, dans ce cas, peuvent être d'un très-grand uſage : leur brièveté & leur énergie ſervent à les mieux fixer dans la mémoire, leur ſingularité même fait qu'on ſe les rappelle plus facilement au beſoin. Mais alors cet ouvrage doit faire partie de la doctrine ſecrète ; on doit, autant qu'il eſt poſſible, empêcher qu'il ne ſe répande au-dehors, parce que loin d'être de quelque utilité pour ceux qui n'en auroient pas le clef, il ne pourroit guère manquer de leur déplaire.

Le ſecond cas, où l'on puiſſe ſans ménagement uſer des paradoxes, c'eſt lorſqu'on ſe trouve, ſans le vouloir, engagé dans la diſpute avec des hommes enflés de leurs richeſſes, de leur crédit, ou de leur éloquence, & qui prétendroient tirer parti de ces avantages pour outrager la philoſophie : après avoir dévoilé leur ignorance & anéanti leur préſomption, s'ils oſent encore intimider par des menaces,

c'eſt alors qu'il eſt beau d'imiter la généreuſe liberté dont uſa Socrate envers Calliclès ; de montrer la futilité des prétendus avantages ſur leſquels ſe fonde leur orgueil ; de comparer le ſolide bonheur du ſage avec la baſſeſſe de leurs penſées & de leur état ; en un mot, de ne plus leur épargner les paradoxes les plus forts, & les plus frappans, parce qu'alors il s'agit moins de les perſuader que de les étonner & de les abattre.

MÉMOIRE

SUR

LES ANCIENS MONUMENS DE ROME.

Par M. l'Abbé BARTHE'LEMY.

Lû à l'aſſemblée publique du 15 Nov. 1757.

LE roi m'aiant ordonné d'aller en Italie pour faire des recherches ſur les médailles qui manquoient à ſon cabinet, je partis au mois d'Août de l'année 1755.

Je vis à Lyon les deux fameuſes tables de bronze, contenant les fragmens du diſcours où l'empereur Claude propoſe d'étendre aux habitans d'une partie des Gaules le droit qu'avoient déjà ceux de la Narbonnoiſe, d'être admis au nombre des ſénateurs. Tacite le rapporte en des termes différens, & l'on a dit qu'il rapportoit un diſcours prononcé dans une autre occaſion ; il falloit dire qu'en inſérant des harangues dans ſes ouvrages, il les traduiſoit, pour ainſi dire, dans ſon génie.

Annal. lib. xi. cap. 24. Menetr. hiſt. civil. de Lyon, p. 106.

Je vis à St. Remi en Provence un arc de triomphe & un mauſolée, placés l'un près de l'autre, & relatifs au même objet. Douze opinions différentes n'ont pû fixer encore la façon de lire une inſcription tracée ſur la friſe du mauſolée, parce qu'elles étoient toutes fondées ſur les copies infidèles qu'on en avoit : voici la treizième,

&

Inscription de l'Arc de SEPTIME SEVERE

IMP.CAES.LVCIO.SEPTIMIO.M.FIL.SEVERO.PIO.PERTINACI.AVG.PATRI.PATRIAE.PARTHICO.ARABICO.ET.

PARTHICO.ADIABENICO.PONTIFIC.MAXIMO.TRIBVNIC.POTEST.XI.IMP.XI.COS.III.PROCOS.ET.

IMP.CAES.M.AVRELIO.L.FIL.ANTONINO.AVG.PIO.FELICI.TRIBVNIC.POTEST.VI.COS.PROCOS. P P

OPTIMIS.FORTISSIMISQVE.PRINCIPIBVS

OB.REM.PVBLICAM.RESTITVTAM.IMPERIVMQVE.POPVLI.ROMANI.PROPAGATVM.

INSIGNIBVS.VIRTVTIBVS.EORVM.DOMI.FORISQVE.S.P.Q.R.

Malpas Sculp.

Tom. III. P. 566.

Inscription du Vase de MITHRIDATE.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ

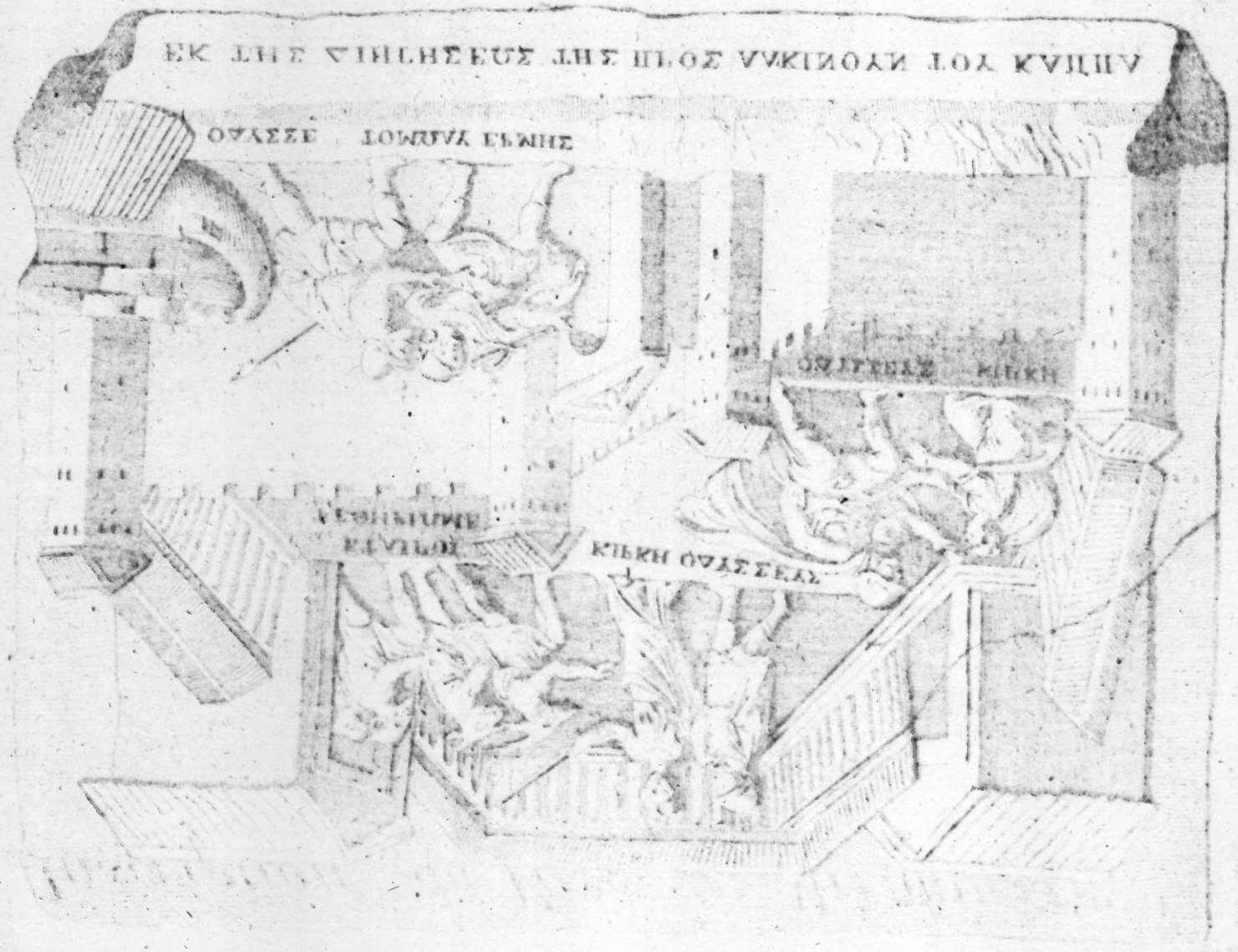
[redacted]ΝΔ

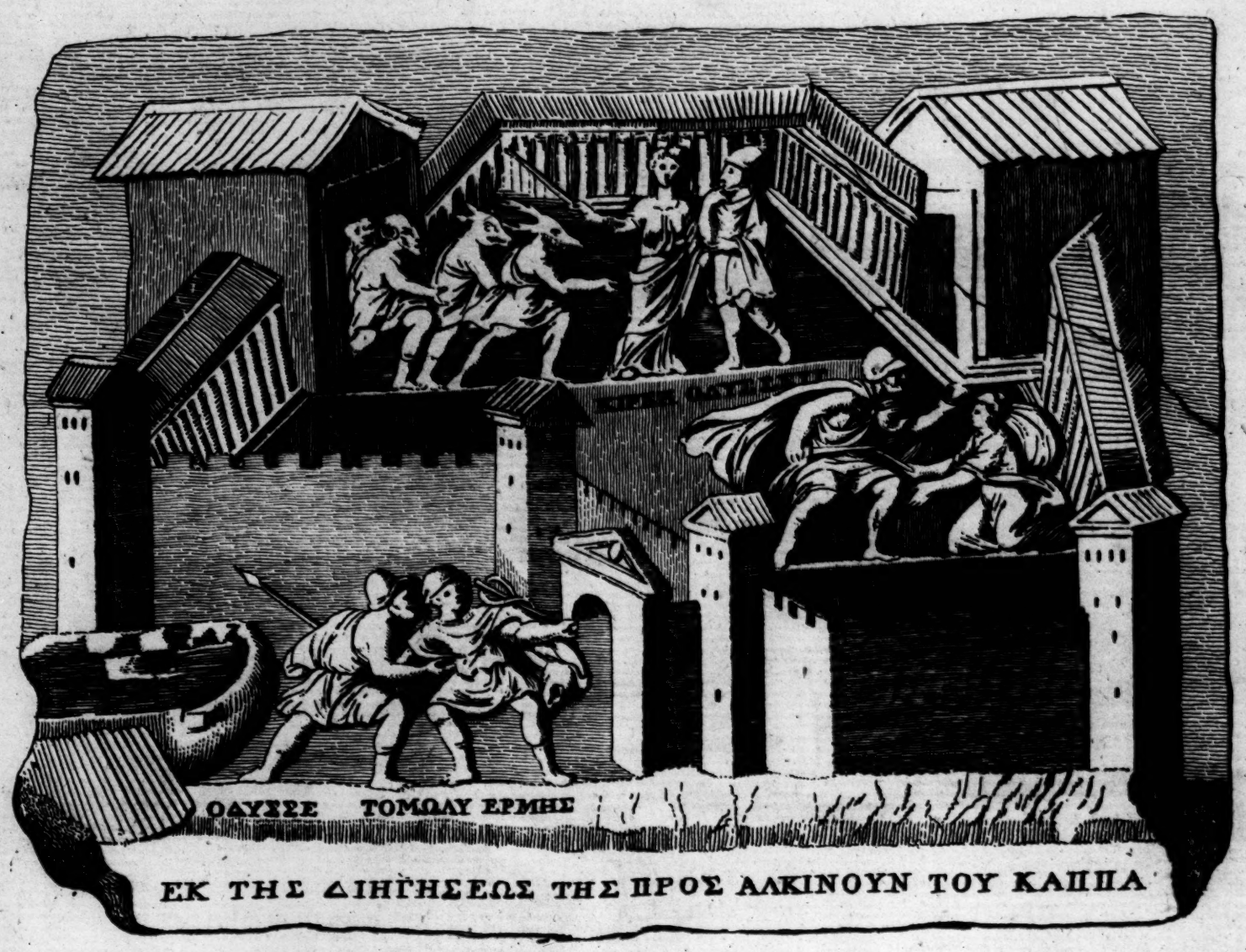
ΕΥΠΑΤΩΡ ΤΟΙΣ ΑΠΟ ΤΩΝ

ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΙΣΤΑΙΣ

ΣΥΦΑ ΔΙΑΞΩΣΕ

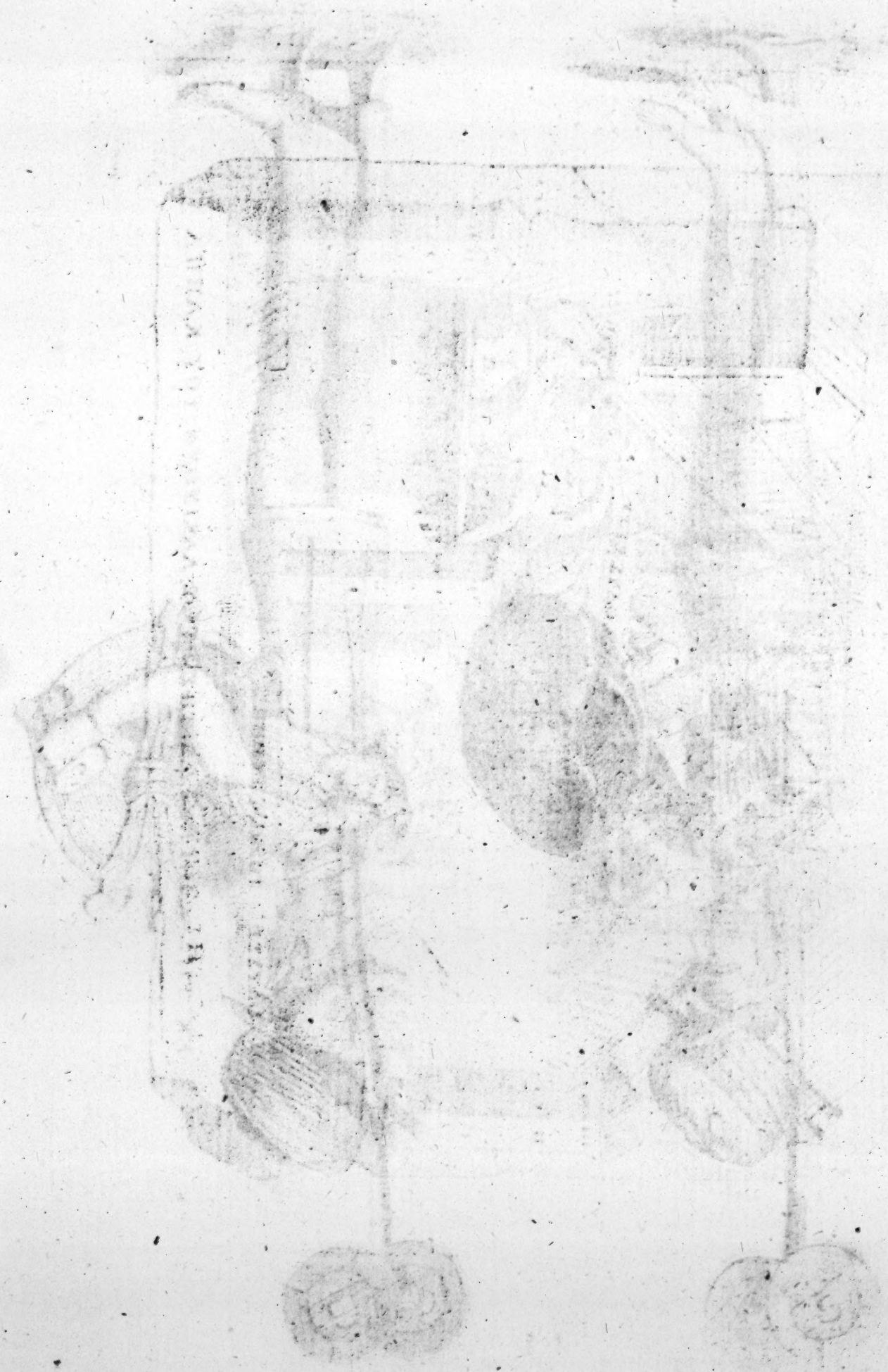
E. Malpas Sculp.


ΕΚ ΤΗΣ ΔΙΗΓΗΣΕΩΣ ΤΗΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΟΝ ΤΟΥ ΚΑΛΛΙΑ
ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΤΟΜΑΣΑΝ ΕΡΙΝΗΝ
ΚΥΚΛΩΨ ΟΔΥΣΣΕΥΣ

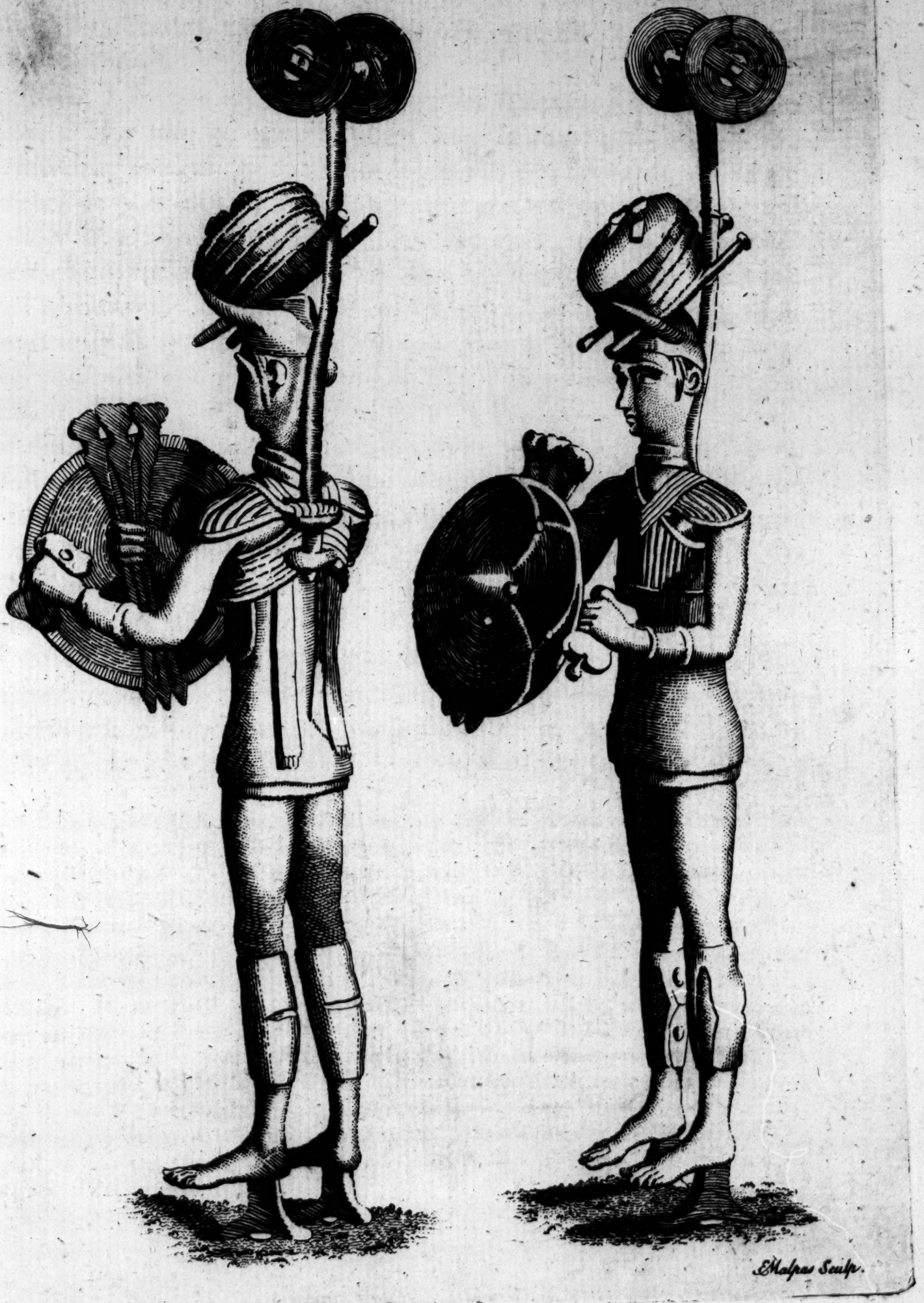


ΕΚ ΤΗΣ ΔΙΗΓΗΣΕΩΣ ΤΗΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ ΤΟΥ ΚΑΠΠΑ

Malpas Sculp.



Tom. III. P. 566.



E. Malpas Sculp.

& j'oſe dire la véritable, SEX. L. M. IVLIEI C. F. PARENTIBVS SVEIS, c'eſt-à-dire, *Sextus, Lucius, Marcus Julii, Caii filii, parentibus ſuis*; Sextus, Lucius, Marcus, tous trois fils de Caius Julius, à leurs parens*. Bouch. hiſt. de Prov. t. 1, pag. 137. Mém de l'Acad. t. VII. hiſt. p. 263.

Je vis à Nîmes les ouvrages, dont les Romains embellirent cette ville, & ſur tout ce temple connu ſous le nom de *maiſon quarrée*, monument comparable à ce que les ruines d'Athènes & de Rome offrent de plus élégant en architecture; monument capable de rehauſſer la gloire du prince qui le fit élever, ſi l'on pouvoit lire les inſcriptions qu'on voioit autrefois dans la friſe & ſur une des faces de l'architrave. Les lettres de métal ont diſparu, mais l'empreinte des crampons qui les fixoient dans la pierre, ſubſiſte encore, & je ſuis perſuadé, malgré les doutes de M. le Marquis Maffei, que ces indices étudiés avec ſoin, ſuffiroient pour rétablir au moins une partie des inſcriptions. J'en découvris pluſieurs lettres avec aſſez de facilité, & je fus ſur le point de faire dreſſer des échaffauts pour voir de plus près les traces des autres †; mais comme ces préparatifs demandoient un loiſir dont je ne pouvois diſpoſer, je réſervai cet examen pour un autre tems, & je courus à Marſeille vérifier une riche collection de médailles dont le roi faiſoit l'acquiſition. Gall. antiq. p. 152.

Arrivé en Italie, je parcourus les villes qui préſentent des monumens anciens. Je vis à Florence cette galerie de ſtatues, où l'admiration ſe partage entre les chefs-d'œuvres de la ſculpture, & les ſoins qu'ont pris les Médicis pour les raſſembler. Je deſcendis dans

* On voit ici IVLIEI pour IVLII, on voit trois prénoms joints à un nom de famille mis au pluriel, pour déſigner qu'il ſe rapporte également à chaque prénom. Nous avons pluſieurs exemples propres à juſtifier ces deux obſervations. En voici un qui les juſtifie toutes deux à la fois. Une inſcription que j'ai vûe à Gènes, & qui eſt de l'an 640 environ de Rome, commence par ces mots: L. M. MINVCIEIS Q. F. RVFEIS.

† J'obſerve ici que les trous creuſés dans l'entablement de la maiſon quarrée, pourroient ſervir à rétablir au moins une partie de l'inſcription qu'on avoit placée en cet endroit de l'édifice. J'avois affirmé la même choſe plus poſitivement encore, en répondant de vive voix aux difficultés qu'on m'avoit oppoſées, lorſque je fis à l'académie la première lecture de ce mémoire, le 20 Août de l'année 1757. Ce fut en conſéquence de ces difficultés, & de mes réponſes, que M. Ménard écrivit à Nîmes pour avoir une copie exacte de ces trous. M. Séguier ſe chargea de ce ſoin, & ne tarda pas à reſtituer l'inſcription entière. Il a rendu compte de ſon travail dans une diſſertation imprimée en 1759? & M. Ménard en a parlé fort au long dans le ſeptième volume de ſon Hiſtoire de Nîmes, imprimée la même année. *Voyez les pages* 35 & 716.

les

les ſoûterrains d'Herculanum, je vis à Portici les manuſcrits, & les autres antiquités, qu'on avoit retirés de ces fouilles; aſſemblage immenſe, tréſors précieux, dont pluſieurs ſont très-propres à diriger le goût, qui tous peuvent éclairer l'eſprit, qu'une foule de relations, de notices, de catalogues me diſpenſe de décrire, & que des gravûres exactes rendront un jour communs à toute l'Europe. Nous oſons l'augurer moins encore ſur les deſirs des nations qui cultivent les ſciences & les arts, que ſur les bontés d'un prince qui les protège, parce qu'il en connoît le prix.

Des circonſtances particulières aiant prolongé mon ſéjour à Rome, je conſacrai ce tems à l'étude des monumens renfermés dans ſon enceinte ou diſtribués dans ſes environs. J'entreprends d'en donner une idée générale, & je ſens toute la difficulté de cette entrepriſe; ces monumens ont été décrits, gravés, commentés par tant d'habiles antiquaires & de célèbres artiſtes, qu'il reſte à peine la liberté de découvrir une ſeconde fois, ou de vérifier ce qu'ils ont déjà découvert. Auſſi, loin de les examiner en eux-mêmes, je les conſidérerai dans les cauſes qui les ont produits, & dans leurs rapports avec l'hiſtoire des arts & des mœurs. Mais je ne puis préſenter ici que des traits légers de ce tableau, & je les renfermerai dans la première partie de ce mémoire; la ſeconde ſera deſtinée à des diſcuſſions de critique.

PREMIÈRE PARTIE.

Rome, dans ſes commencemens, n'étoit qu'un amas d'habitations fragiles & peu commodes *; tout s'y reſſentoit de la ſévérité des mœurs. Rome aiant été brûlée par les Gaulois, il ſortit de ſes cendres une nouvelle ville, plus difforme que l'ancienne; elle avoit été conſtruite dans l'eſpace d'une année †, ſans ordre, & ſans alignement ‡; des vuides immenſes, ou des ſentiers étroits ſervoient de communication aux différens quartiers; & des édifices conſtruits ſans goût & ſans art, renfermoient les vainqueurs des nations. Mais tandis que les particuliers ne connoiſſoient pour eux d'autre éclat que celui de la vertu, les ouvrages conſacrés à l'utilité publique recevoient l'empreinte de la grandeur & le ſceau de l'immor-

* Donat. de urb. Rom. l. 1. c. 24, 25, &c. Plin. lib. xxxvi. cap. 15. Ovid. Faſt. lib. iii. verſ. 179.
† Liv. l. vi. c. 4
‡ Id. l. v. c 55. Tacit. Annal. l. xv. c. 43.

l'immortalité. Pendant le ſiége de Véies §, on voulut donner une iſſue aux eaux du lac d'Albano, on creuſa un canal dans la montagne même; les eaux s'écoulèrent & s'écouleront à jamais dans la plaine. Pour concevoir la difficulté de cette entrepriſe, relativement à ces ſiècles reculés, il faut ſe rappeler que l'Empereur Claude, aiant voulu faire un canal ſemblable au lac Fucin, trente mille ouvriers y travaillèrent pendant l'eſpace de onze années.

§Liv. l. v. c. 15. Cicer. de Divin. l. i. c. 44. Plut. in Cam. pag. 131. Val. Max. l. i. c. 6. Suet. in Clau. cap. 20. Plin. lib. xxxvi. cap. 15.

Dans ces premiers tems, la plûpart des ouvrages publics étoient faits de groſſes pierres quarrées, unies & jointes ſans ciment. Tel eſt ce grand égoût, qui a dans œuvre douze pieds quelques pouces, tant en hauteur qu'en largeur; tels ſont quelques-uns de ces édifices conſtruits ſur les flancs du Capitole. Ces ouvrages, ainſi que la plûpart des aqueducs & des grands chemins, doivent ſe rapporter au tems des rois ou de la république; il y a dix-ſept ſiècles qu'ils faiſoient l'étonnement de ces Romains, qui avoient vû les pyramides d'E'gypte, & ils ſubſiſtent encore plus ou moins dégradés par l'outrage non du tems, mais des hommes. Quel principe avoit donc tourné le génie de ce peuple naiſſant vers de ſi grandes entrepriſes? Ce fut une nation voiſine, qui avoit alors l'empire des arts, comme elle l'a eu dans la ſuite ſous les Médicis; les E'truſques, qui faiſoient des choſes admirables chez eux, vinrent en faire de ſemblables à Rome. Les hiſtoriens le diſent; & ce qui me le prouve encore mieux, c'eſt la conformité des plus anciens monumens de cette ville, avec ceux que j'ai vûs à Crotone, à Fieſole & dans d'autres villes de la Toſcane.

Ficoron. veſtig. di Rom. antic. c. 4. p. 12. Liv. l. vj. 4. Ciamp. veter. monum. l. i. c. 8. p. 66. Donat. p. 92. Pl. l. xxxvi. cap. 15. Strab. lib. v. p. 235. Dionyſ. Halic. l. iii. p. 200. edit. Wechel.

Liv. l. i. c. 55.

Le goût de ces monumens eſt mâle & ſévère; il s'aſſortiſſoit au caractère des Romains, qui lui aſſocièrent dans la ſuite le goût d'une magnificence qui dégénéra bien-tôt en luxe. Cette révolution ſe fit dans le VII. ſiècle de Rome: la conquête de la Grèce en fut le principe; Q. Cæcilius Metellus en fut l'auteur: *Primus omnium . . . . vel magnificentiæ vel luxuriæ princeps fuit*, dit Paterculus, & il le dit, parce que Metellus fut le premier qui employa le marbre dans les édifices. Vers l'an 662 de Rome, Craſſus l'orateur plaça quatre colonnes de marbre dans le veſtibule de ſa maiſon, ſituée ſur le mont Palatin; il en fut repris par le cenſeur C. Domitius, & Brutus lui donna le nom de *Venus Palatina*. Suivons les

Lib. i. cap. ii.

Plin l. xvii. c. i. Val. Max. l. ix. c. i. Donat. l. i. c. 25.

progrès du luxe. L'an 676, la maiſon de M. Lépidus étoit la plus belle de Rome ; trente-cinq ans après, cent autres maiſons la ſurpaſſoient en beauté, & celles-ci furent bien-tôt effacées par celles de Caligula & de Néron.

Pl. l. xxxvi. cap. 3.
Id. ibid. c. 15.

Alors la vanité ne connut plus de bornes. Les mines & les carrières s'épuiſoient ſans la ſatisfaire ; qu'on juge de la quantité de colonnes de granite, de porphyre, & de différens marbres qu'on voioit à Rome autrefois, il en reſte encore plus de ſix mille. Les Romains continuèrent à ſe répandre dans les provinces, ils y conquéroient les tableaux, les ſtatues, les arts, les artiſtes, & les portoient à Rome. Les empereurs favorisèrent un luxe qui occupoit les eſprits & amolliſſoit les cœurs. Auguſte ſe glorifioit d'avoir trouvé une ville de brique & de l'avoir convertie en marbre. Néron, cruel juſque dans ſes bienfaits, brûla Rome pour l'embellir ; ſes ſucceſſeurs la décorèrent à l'envi l'un de l'autre, & les écrivains, éblouis de tant de merveilles, s'écrièrent que le monde entier étoit dans un ſeul lieu.

Suet. in Aug. cap. 29.
Suet. in Neron. cap. 38.
Pl. l. xxxvi. cap. 15.

Cette ville a diſparu ; il n'en reſte que les fondations recouvertes de terre dans les lieux où étoit une partie de l'ancienne Rome, & d'édifices dans les lieux où la nouvelle eſt conſtruite ; il reſte ſur le mont Palatin les ruines informes du palais des empereurs, & en d'autres endroits, des débris dont on ne peut expliquer l'objet ; il reſte enfin quelques monumens qui juſtifient la ſurpriſe qu'éprouva l'empereur Conſtance à l'aſpect de cette ville, & qui peuvent nous faire juger de ſes malheurs, comme on juge d'un naufrage par les mâts à demi-briſés & les voiles déchirées qui flottent ſur l'eau.

Amm. Marcell. lib. xvi. p. 131.

Un peuple également incapable de ſupporter la ſervitude & la liberté *, les vices & les remèdes de ſes vices †, ne pouvoit être ſubjugué que par la molleſſe ; & s'il joignoit à cette licence d'eſprit le ſentiment trop préſent de la ſupériorité paſſée, on ne pouvoit mieux nourrir & éteindre tout à la fois ſes prétentions qu'en lui propoſant de petits objets d'émulation, des combats domeſtiques où il ſignaleroit ſon adreſſe plûtôt que ſa valeur. On l'aſſembla dans des thermes magnifiques, où ſe trouvoient toutes ſortes des bains & de parfums, toutes ſortes d'exercices tant pour l'eſprit que pour le corps. Le peuple accourut en foule, & perdit dans le ſein de ces délices

* Tacit. Hiſt. l. 1 c. 6.
† Liv. Præf.

délices & de ces victoires obscures le sentiment de sa force & jusqu'au souvenir de ses triomphes. Rome comptoit plusieurs de ces édifices dans son enceinte, & tous avoient été construits du tems des empereurs. Il reste d'assez grandes parties des thermes de Titus, dont les voûtes souterraines sont ornées de peintures que Raphaël ne dédaigna pas d'imiter; de ceux de Caracalla, où l'on a découvert tant de statues; de ceux de Dioclétien, dont une pièce forme la grande église des Chartreux, & dont le plan, après avoir été gravé plusieurs fois, vient d'être levé avec plus d'exactitude encore par Mess. Moreau & d'Wailli, pensionnaires de l'Académie de France.

Pl. l. xxxvi. cap. 15. Descrip. urb. Rom. Murat. inscr. t. iv. pag. MMCXXXIII.

Un peuple dangereux dans l'oisiveté, & devenu oisif par les libéralités des empereurs, par la multiplicité des esclaves, & par la cessation des comices, devoit être fixé par la continuité des spectacles: de-là ce nombre de cirques, de naumachies, de théatres & d'amphithéatres. A l'exception des cirques, tous ces édifices n'ont été construits d'une manière solide que sur la fin de la république & du tems des empereurs. L'an 601 on avoit commencé d'élever en bois un théatre permanent *, les mœurs s'alarmèrent, & on le détruisit aussi-tôt: Pompée en construisit un de pierre, dont il reste quelque vestiges; l'auteur fut blâmé †, & l'ouvrage resta: mais, sous Auguste, on ne fit point un crime à Balbus d'avoir bâti ce théatre qui portoit son nom ‡, & qui ne subsiste plus, ni à ce prince d'avoir élevé ou du moins achevé celui de Marcellus §, dont l'élégante architecture, encore exposée aux regards des modernes, leur a fourni les proportions de l'ordre Dorique.

* Liv. epit. lib. xlviii. Vell. Pater. lib. i. cap. 15. Tacit. Ann. lib. xiv. cap. 20.
† Tacit. ibid.
‡ Suet. in Aug. cap. 29.
§ Suet. ibid. Dion. l. liv. pag. 725. edit. Reimar.

Il y avoit plusieurs amphithéatres à Rome, celui de Statilius Taurus, qui est détruit; celui qu'on appelle *Castrense*, qui n'offre rien de singulier, & celui de Vespasien, plus connu sous le nom de *Colisée*. Ce monument, qu'on ne peut se lasser de voir & d'admirer, est construit de grosses pierres tiburtines, unies entr'elles par des crampons scellés pour l'ordinaire dans une des pierres; plusieurs antiquaires ont pensé que les anciens n'employoient que le cuivre dans les ouvrages d'une certaine solidité. J'ai examiné en conséquence ces brèches, que l'avidité du peuple a faites dans les assises inférieures du Colisée, pour en arracher les liens qui les unissoient; j'ai trouvé presque par-tout des traces sensibles de rouille,

ille, & en quelques endroits des crampons que j'ai fait examiner avec ſoin par des Serruriers; ils ſont de fer*.

On attribue communément à la fureur des Barbares la ruine des plus beaux édifices de l'ancienne Rome. Je penſe que c'eſt une erreur; des ſoldats avides de butin, n'avoient ni le pouvoir ni le loiſir d'abattre des monumens ſi ſolides. L'ignorance, l'intérêt, les guerres particulières des ſeigneurs Romains, ont preſque tout détruit. Dans une lettre manuſcrite, qui ſe trouve au tréſor des archives à Rome, & qu'on m'a communiquée, il eſt parlé d'un accord projeté entre les chefs des factions qui déchiroient cette ville; on y voit entre autres articles, que le Coliſée ſera commun aux différens partis, & qu'il ſera permis d'en arracher les pierres: *Et præterea, ſi omnes concordarent de faciendo tiburtinam, quòd eſſet commune id quod foderetur.* Ainſi ce monument que les Barbares avoient reſpecté, étoit déjà regardé dès le quatorzième ſiècle, comme une carrière propre à fournir d'excellens matériaux.

La largeur des arcades du Coliſée, l'épaiſſeur des pieds-droits qui les ſoûtiennent, n'eſt pas uniforme par-tout. Cette irrégularité ſe trouve ſouvent dans les monumens anciens, & ſur-tout dans le Panthéon: elle provient quelquefois d'une cauſe accidentelle; mais dans le Coliſée, elle ne peut être attribuée qu'aux ouvriers. Je m'en ſuis aperçû à l'occaſion de quelques meſures que je faiſois prendre avec le P. Jacquier; elles avoient pour objet de déterminer à peu près ce que coûteroit aujourd'hui la ſeule enceinte exterieure de cette maſſe énorme. Le calcul établi ſur la réduction du mur entier en palmes cubiques, & ſur les détails de la main-d'œuvre, nous a donné la ſomme d'environ dix-ſept millions de notre monnoie. Que ſeroit-ce donc, ſi nous avions pû évaluer la dépenſe de tout le Coliſée. Ainſi Caſſiodore n'a point exagéré, en diſant que Titus ou plutôt Veſpaſien avoit fait couler un fleuve d'or pour conſtruire ce monument; ainſi nous n'exagérons pas nous mêmes, lorſque nous décrivons la magnificence que les Empereurs étaloient pour nourrir l'attrait des ſpectacles dans l'eſprit du peuple Romain.

Epiſtol lib. v, epiſt. 42.

C'eſt encore par ce motif qu'ils décoroient les cirques de ces fameux obéliſques dont ils dépouilloient l'Egypte. Tous ſont de

* On en a trouvé auſſi de bronze. *Voy. Ficor. veſtig. di Roma antic. pag.* 39.

granite;

granite; tous, à l'exception de ceux de St. Pierre & de St. Marie-Majeure, ſont chargés d'hiéroglyphes, dont le travail mérite un moment d'attention. Gravés en creux, on les auroit à peine diſtingués; laiſſés en relief, ils n'auroient pû réſiſter à la durée de tant de ſiècles; d'ailleurs, comme ils ne ſe groupent point, tous ces corps faillans diſpoſés en cordons ſur les faces de l'obéliſque, en auroient altéré la forme en produiſant un effet deſagréable; on a donc pris le parti de réunir les deux procédés. Le plan des figures eſt en creux; mais dans ce creux les figures ont un relief léger & garanti tout autour par la vive arête du granite, c'eſt comme l'empreinte d'un cachet dans la cire. Ce genre de travail, qu'on obſerve auſſi dans les hiéroglyphes de pluſieurs grandes ſtatues E'gyptiennes, a peut-être fourni l'idée d'un monument E'gyptien que j'ai vû au palais de Cappo di monte à Naples, au palais Veroſpi à Rome, & dans pluſieurs autres cabinets: c'eſt une figure accroupie, tenant ſur ſes genoux une eſpèce de niche, au fond de laquelle eſt un Oſiris debout, à trois quarts de relief, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Il eſt à préſumer que cette niche n'étoit, dans les commencemens, qu' une ſimple table ornée d'une figure hiéroglyphique, comme on en voit entre les mains de quelques ſtatues E'gyptiennes, & qu'elle prit une nouvelle forme, lorſqu'on voulut donner aux hiéroglyphes plus de relief & de rondeur. Cette remarque nous engage à placer ces ſortes de monumens dans un tems poſtérieur à celui des obéliſques, dont l'idée va nous rappeler celles des colonnes.

Entre le mont Quirinal & le Capitole, étoit une vallée étroite, où Trajan voulut conſtruire un *forum* ou marché public. Il fallut aplanir le terrein; & pour marquer juſqu'à quelle profondeur la montagne s'étoit abaiſſée, on éleva en forme de *témoin* une colonne dont la hauteur eſt d'environ cent dix pieds, ſans y comprendre la figure de Trajan, dont elle étoit ſurmontée; le fuſt de la colonne, qui dans ſa partie inférieure a dix à onze pieds de diamètre, eſt formé de vingt-trois blocs de marbre placés horizontalement l'un ſur l'autre; dans l'intérieur on a pratiqué un eſcalier de cent quatre-vingt-trois marches éclairées par quarante-une fenêtres; & pour qu'il ne manquât rien à la grandeur de l'idée, les victoires de

Dion. lib. LXVIII. t. II. p. 1133, edit. Reim.

Trajan

Trajan contre les Daces ſont repréſentées autour de ce monument extraordinaire.

La colonne Trajane a ſervi de modèle aux colonnes élevées pour ſes ſucceſſeurs. Celle de M. Aurèle, plus connue ſous le nom d'*Antonine*, n'en eſt pour ainſi dire que la copie; & cette autre de granite, qu'on avoit faite pour Antonin, & qu'on devoit placer à monte Citorio, paroît en être une imitation. Conſidérons un moment les bas-reliefs qui ſerpentent autour des deux premières; c'eſt l'hiſtoire circonſtanciée de deux grandes guerres, c'eſt le développement des marches, des ſiéges, des batailles. Ces objets nous frappent encore aujourd'hui; mais quel intérêt devoient-ils inſpirer à ces légionaires qui, reconnoiſſant dans ces tableaux les poſtes qu'ils avoient occupés, les étendards ſous leſquels ils avoient combattu, ſembloient y partager la gloire du Prince dont ils avoient partagé les travaux. Non, il n'eſt point de momumens plus propre à conſerver la mémoire des faits éclatans, ſur-tout ſi l'on y joignoit des inſcriptions relatives à chaque fait particulier. On ſe révoltera peut-être contre cette dernière idée; mais elle eſt appuyée ſur l'exemple des Grecs & ſur l'autorité de la raiſon; Polygnote mettoit des inſcriptions dans ſes tableaux, & ce n'eſt pas à force d'énigmes qu'on ſe fait entendre de la poſtérité.

Pauſ. lib. x. p. 860.

Auguſte exhortoit les Sénateurs à concourir à l'embelliſſement de Rome. Ses ſucceſſeurs leur laiſsèrent à peine la liberté d'orner leurs mauſolées. Je dirai un mot de ces édifices, pour connoître de plus en plus l'eſprit & le goût des Romains dans leurs monumens. J'ai vû à Pallazzolo, ſur le lac d'Albano, un tombeau dont je n'ai trouvé nulle part la deſcription. Sur la face d'un rocher qui eſt auprès du lac, ſont gravés douze faiſceaux, une chaire curule, un ſceptre ſurmonté d'un aigle, & une inſcription qu'on ne peut pas lire du pied du rocher; au deſſus pluſieurs marches s'élèvent en pyramide, comme on nous repréſente le tombeau de Mauſole; à côté des marches, un petit corridor conduit à une chambre qui a onze pieds deux pouces de long ſur neuf pieds ſix pouces de largeur; le tout eſt ſculpté, taillé, & creuſé dans le roc. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que ce monument eſt du tems de la République, on le voit à ſa ſimplicité & à ſa ſolidité; mais il faut obſerver cette forme pyramidale

Suet. in. Aug. cap. 29.

empruntée des Egyptiens ou des Etruſques: car les deux nations la connurent également, & les Romains l'employèrent non ſeulement pour le tombeau de Ceſtius, qui ſubſiſte encore, mais auſſi pour d'autres tombeaux que le tems a détruits. Quelquefois ces pyramides étoient en forme de cones, & placées ſur une baſe quarrée; & telles ſont en effet celles qu'on voit dans ce tombeau d'Albano, qu'une fauſſe tradition attribue aux Curiaces.

La plûpart des mauſolées conſtruits vers le tems des premiers Empereurs, celui de Cecilia Metella à deux milles de Rome; celui de la famille Plautia, auprès de Tivoli; celui de Plancus, à Gaëtte, ſemblent participer de cette forme. Ce ſont de grandes tours rondes, poſées ſur des ſoûbaſſemens quarrés. Ces tours étoient quelquefois environnées d'un rang de colonnes; ce qui me feroit ſoupçonner que ce prétendu temple de la Sibylle, qu'on voit à Tivoli, & ſur lequel on lit cette inſcription, L. GELLIO L. F. étoit le tombeau de la famille Gellia.

Ces mauſolées ſe diſtinguent par un goût de ſimplicité dont on s'écarta bien-tôt avec cette gradation de magnificence & de luxe que nous avons remarquée juſqu'ici dans l'hiſtoire des monumens. Du tems de Strabon, celui d'Auguſte paſſoit pour un des plus beaux édifices de Rome. Celui d'Hadrien, dont le maſſif fait le château Saint-Ange, fut décoré de deux rangs de colonnes: on prétend que celui de Sévère en avoit ſept rangs. Enfin Elagabale fit conſtruire une tour qu'on devoit enrichir d'or & de pierres précieuſes, & d'où il devoit ſe précipiter en cas de ſurpriſe; c'étoit, dit-il, pour mourir dans le ſein du luxe.

Strab. lib. v. p. 236.

Bellor. ſep. ant. pl. 77. Donat de urb. Rom. p. 339.

Lamprid. p. 113.

On plaçoit les tombeaux ſur les chemins publics qui aboutiſſoient à Rome. Notre délicateſſe s'alarmeroit d'un pareil uſage. Les Romains vouloient ſe rendre préſens à la poſtérité, & forcer leurs héritiers à veiller à la conſervation de ces monumens expoſés en ſpectacles. Ceux des principales familles bordoient les voies Appienne & Flaminienne, qui faiſoient la plus grande communication de Rome avec les provinces; la première conduiſoit au midi & à l'orient, la ſeconde au nord & à l'occident.

Les cendres étoient renfermées dans des urnes qui furent ſucceſſivement de terre cuite, de pierre, de marbre, de verre, de porphire,

&

d'une matière plus précieuſe encore. On en voit un nombre infini dans la maiſon de campagne de M. le cardinal Paſſionei, à Freſcatti, dans toutes celles qui ſont autour de Rome, ainſi que dans des cabinets particuliers. Les unes ſont rondes, & paroiſſent faites d'après ces mauſolées dont j'ai parlé; les autres ſont quarrées, & reſſemblent à des maiſons. On y diſtingue le toit avec ſes diviſions, & la porte tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte, & quelquefois occupée par le génie de la mort. Et voilà pourquoi dans les Poëtes, ainſi que dans les inſcriptions, les tombeaux ſont appelés des maiſons éternelles; & voilà peut-être la véritable explication de ce paſſage d'Horace :

Jam te premet nox, Fabulæque manes,
Et domus exilis Plutonia.

Lib. 1. Od. IV.

Plus on examine les édifices qui reſtent de l'ancienne Rome, plus on étudie les témoignages des auteurs, plus on ſe confirme dans cette réflexion générale, que les monumens y ſuivirent les progrès des mœurs, & qu'ils furent ſucceſſivement grands, magnifiques, faſtueux, & barbares.

Cette règle pouvoit ſans doute s'appliquer aux maiſons des particuliers; mais elles ne ſubſiſtent plus, & il ne reſte que les débris des ornemens qui les embelliſſoient. Ces ornemens, dont la plûpart leur étoient communs avec les édifices publics, forment aujourd'hui ces riches collections d'antiques, où l'on raſſemble avec ſoin ce que le tems n'a pas conſumé, ce que l'avarice n'a pas dénaturé, ce que l'ignorance n'a pas détruit. Nous allons parcourir rapidement quelques-unes de ces claſſes; nous commencerons par les moſaïques.

Cet art tranſmis des Grecs aux Romains, perpétué en Italie dans les tems barbares, & perfectionné à Rome dans ces derniers ſiècles, pour faire l'admiration des ſiècles à venir, conſiſte à diſtribuer ſur une ſurface unie de petits fragmens d'une matière dure, taillés la plûpart en forme de cubes; à les aſſortir avec ſoin, à les lier entre eux par le ciment le plus impénétrable, à leur donner tout le poli poſſible.

Ces

Ces fragmens ſont pour l'ordinaire de marbre; leur forme & leur arrangement contribuoient au deſſein de l'ouvrage, leur petiteſſe à ſon élégance, la richeſſe de leurs couleurs à ſon éclat.

Les carrières de la Sicile & de la Grèce fourniſſoient aux artiſtes pluſieurs couleurs principales, & chacune de ces couleurs ſe nuançoit dans les différens marbres. Tandis que la neige brilloit ſur celui de Paros, l'albâtre ſe retraçoit ſur celui de Synnada en Phrygie, & l'ivoire ſur un autre marbre de l'Aſie mineure; celui d'Iaſſus en Carie, offroit un rouge de ſang, au lieu que les rubis & les grenats ſembloient étinceler ſur les marbres de Sicîle. Quand une couleur principale ou les nuances d'une couleur manquoient aux artiſtes, on y ſuppléoit en diverſes manières. 1. Par les émaux; ainſi dans les moſaïques découvertes chez les RR. PP. Jéſuites à Freſcati, & conſervées dans le cabinet de leur collége à Rome, c'eſt une pâte qui forme l'azur. 2. Par les briques; on voit, dans une de ces moſaïques, un jaune de marbre & un autre jaune qui eſt de brique. Blaſ. Caryoph. de antiq. marmor.

On trouve des moſaïques ſimplement en émaux, telles étoient celles dont on avoit décoré les murs & le pavé d'une maiſon découverte dans ces derniers tems à Surrento, & qu'on attribuoit à Pollion *.

Parmi celles qui ſont à Rome, il en eſt peu qui juſtifient l'idée qu'on s'en fait communément; mais il faut y diſtinguer ces fragmens précieux que M. Furietti † a eu le bonheur de trouver dans la *villa* d'Hadrien, à Tivoli, & le mérite d'éclaircir, dans un ouvrage diſtingué par une érudition choiſie. Celui qui repréſente quatre colombes ſur le bord d'un vaſe, eſt remarquable par la beauté du travail, & par ſes rapports avec un ſujet ſemblable traité par Soſus, dans une maiſon de Pergame. M. Furietti prétend qu'Hadrien l'en avoit fait détacher pour en orner ſa maiſon de Tivoli; on pourroit dire auſſi que ce Prince s'étoit contenté d'en avoir une copie, & par-là on répondroit aux difficultés que préſente le texte de Pline. De Muſivis, in 4to. Romæ, 1752. Ibid. p. 33. Pl. l. xxxvi, cap. 25.

* Il eſt fait mention de ces moſaïques à la page 64 d'un traité intitulé, *de ſacris Chriſtianorum Balneis*, réimprimé à Rome en 1748, & compoſé par le P. Paciaudi, célèbre par des ouvrages où brillent à la fois l'eſprit, la modeſtie, & le ſavoir.

† Aujourd'hui M. le Cardinal Furietti.

Mais un monument qui doit ſingulièrement intéreſſer les Antiquaires, eſt cette fameuſe moſaïque qui couvroit autrefois le ſanctuaire d'un temple à Præneste, & qu'on voit aujourd'hui dans le Palais des princes Barberins, à Paleſtrine; ſa longueur eſt d'environ dix-huit pieds, ſa largeur de quatorze pieds quelques pouces. Elle repréſente, dans ſa partie ſupérieure, un pays de montagnes rempli de chaſſeurs & d'animaux, qui ne laiſſent aucun lieu de douter que la ſcène ne ſoit en Egypte. Les noms de ces animaux ſont tracés en caractères Grecs. Je les ai vérifiés avec d'autant plus de ſoin, que dans les gravûres quelques-uns ne répondent pas aux animaux qu'ils déſignent, que d'autres ont été omis, & que pluſieurs ont été entièrement altérés. Dans la partie inférieure de la moſaïque, on voit le Nil ſerpentant autour de pluſieurs petites iſles, des bateaux à rames ou à voiles, des Egyptiens pourſuivant des crocodiles qui ſe cachent dans les roſeaux, des cabanes ruſtiques, des édifices ſuperbes, des Prêtres s'occupant de cérémonies religieuſes dans leurs temples, des Egyptiennes couchées au bord d'un canal, ſous un berceau, & tenant des coupes ou des inſtrumens de muſique; enfin une tente ſuperbe, auprès de laquelle un général, ſuivi de pluſieurs ſoldats armés de lances & de boucliers, s'avance vers une femme qui tenant une palme de la main gauche, lui préſente de la droite une eſpèce de guirlande. Une ſi riche compoſition devoit exercer la ſagacité des Antiquaires. Le P. Kircher * y découvrit les viciſſitudes de la fortune; M. le cardinal de Polignac †, l'arrivée d'Alexandre en Egypte; le P. Montfaucon ‡, les ſpectacles du Nil, de l'Egypte, & de l'Ethiopie.

* Vet. & nov. Lat. p. 101.
† Ceccon. ſtor. di Paleſt. p. 48.
‡ Supplem. de l'Antiq. expliq. t. IV. p. 148.

A ces opinions, que je ne ſerois que trop diſpoſé à reſpecter, j'en ſubſtitue une qui aura du moins le mérite de la nouveauté. Tous les traits de la moſaïque me paroiſſent exprimer l'arrivée de l'empereur Hadrien dans un canton de la haute Egypte. Je ne puis en rapporter les preuves, & je les réſerve pour un Mémoire particulier.

Les maiſons, ainſi que les temples, étoient non ſeulement ornées de moſaïques, mais encore de ſtatues. Les premières eurent d'abord pour objet d'honorer les Dieux ou le mérite; mais, comme le règne des vertus finit où commence celui du luxe, on vit dans la

ſuite la plûpart de ces monumens décernés ſans choix, & multipliés ſans beſoin. On continua pendant tout l'empire, d'en expoſer aux hommages du public; mais que les motifs de ces conſécrations éclatantes étoient différens de ce qu'ils avoient été auparavant! Auguſte voulant orner de ſtatues le *forum* qu'il venoit de conſtruire, y mit celles des grands hommes; Alexandre Sévère ayant voulu décorer de la même manière le *forum* de Nerva, n'y plaça que des ſtatues d'Empereurs.

Suet. in Aug. cap. 31.

Lamprid. in Alex. Sev. p. 123.

Quand on a dit que Rome étoit autrefois peuplée de ſtatues & de buſtes, on n'a point forcé les expreſſions. Des Antiquaires m'ont aſſuré qu'ils en avoient compté, ſoit dans cette ville, ſoit dans les maiſons de campagne, près de ſoixante-dix mille. C'eſt à ceux qui cultivent les arts qu'il appartient d'apprécier le petit nombre de chefs-d'œuvres que le tems n'a pas détruits. Pour nous, uniquement bornés à des diſcuſſions critiques, nous tâcherons d'abord de réſoudre une queſtion qu'on a ſouvent propoſée. Pourquoi de tant de célèbres ſtatues mentionnées dans Pline, à peine en reſte-t-il une ou deux à Rome? C'eſt qu'il paroît par les textes de Pline même, que les anciens Statuaires ne gravoient pas leurs noms ſur tous les ouvrages qui ſortoient de leurs mains, & qu'ainſi l'Apollon du Belvéder, la Vénus de Médicis, &c. peuvent être miſes au nombre de celles que Pline a citées avec éloge. On repliqueroit en vain qu'elles n'ont pas été découvertes dans les lieux indiqués par cet auteur. Pourroit-on ignorer que les Empereurs les déplaçoient continuellement pour en décorer les édifices qu'ils faiſoient conſtruire.

Lib. xxxvi. Ibid. cap. 5.

Les yeux ne ſont pas toûjours traités de la même manière dans les ſtatues antiques; la plûpart ont des prunelles, les autres en ſont privés. J'ai ſuivi cette différence dans les figures des arcs de triomphe, & dans cette immenſe quantité de ſtatues & de buſtes que j'ai vûs à Rome, à Florence, à Naples, & en pluſieurs endroits de l'Italie. Il m'a paru qu'il en réſultoit une règle qui ne ſouffre preſque point d'exception; c'eſt que les ſculpteurs en marbre n'ont commencé à tracer des prunelles dans les yeux que vers le tems

d'Hadrien *. On conçoit aiſément la fécondité de ce princpe pour déterminer à peu près le tems d'une ſtatue.

J'aurois voulu fixer également l'uſage de ces agraffes de cuivre, faites en forme de lyre, & ſi communes dans les cabinets. Suivant les Antiquaires, elles arrêtoient ſur l'épaule les extrémités des vêtemens; néanmoins je n'en ai vû qu'une foible indication dans un bas-relief du Capitole, & par-tout ailleurs je n'ai trouvé que des agraffes rondes & en forme de boutons.

Preſque toutes les ſtatues qu'on découvre, ſont mutilées; on les répare auſſi-tôt à Rome. Ce n'eſt pas mon deſſein de m'élever contre cet uſage; cependant je ne vois pas que le torſe du Belvéder mérite moins d'éloges pour n'avoir pas été reſtauré, ni que tant d'autres ſtatues en méritent davantage pour l'avoir été. C'eſt un abus d'en confier le ſoin à des ouvriers qui ne connoiſſent pas les règles auſtères du coſtume, c'eſt un abus de les graver ſans avertir du mélange qui les altère même en les embelliſſant, c'eſt un abus d'établir une opinion ſur ces gravures infidèles. J'inſiſte ſur ce dernier article, parce que les ſtatues ont éprouvé des changemens, non ſeulement de nos jours, mais encore du tems des Romains. Entre autres exemples, ſouvenons-nous de fameux coloſſe qui parut avec une nouvelle tête ſous pluſieurs règnes, & qu'on vit ſucceſſivement ſous les traits de Néron, d'Apollon, d'Hadrien, & de Commode.

Les Romains connurent les Toſcans, & ils eurent des ſtatues Etruſques; ils connurent les Grecs, & ils recherchèrent les ſtatues Grecques; ils connurent les Egyptiens, & ils acquirent des ſtatues Egyptiennes. Ces dernières s'etoient multipliées à Rome, & il s'en eſt découvert un aſſez grand nombre. Il paroît que pluſieurs de ces figures ont été faites dans cette ville du tems d'Hadrien, les artiſtes y reconnoiſſent un goût Romain; mais comme je me ſuis interdit les preuves tirées des règles de l'art, j'obſerverai que deux de ces ſtatues conſervées au Capitole, ſont d'un marbre blanc que les Egyptiens ne paroiſſent pas avoir employé pour ces monumens. Cet example m'enhardit, & j'ajoûte que, parmi les obéliſques tranſportés d'Egypte à Rome, il s'en trouvoit, ſuivant les apparences,

* Les Graveurs en médailles exprimoient les prunelles long-tems avant le règne d'Hadrien; mais je ne parle ici que des Sculpteurs en marbre.

que

que les Romains avoient tout récemment fait tailler dans la carrière; tel eſt peut-être celui du cirque de Néron, placé aujourd'hui devant l'egliſe de St. Pierre, & que Pline dit avoir été fait ſur le modèle de l'obéliſque de Nuncoréus fils de Séſoſtris. Lib. xxxvi, cap. 10.

Il s'eſt conſervé peu de grandes ſtatues de bronze; mais on trouve quantité de petites figures de ce métal dans les collections particulières, & ſur-tout dans celle du collége Romain, commencée par le P. Kircher, & devenue, par les ſoins éclairés du P. Contucci, la plus riche de l'Europe, ſi l'on en excepte celle du roi de Naples. J'en ai tiré le deſſein d'un bronze qu'on a découvert en Sardaigne, avec pluſieurs figures de ce métal, qui ſont dans le même cabinet & dans celui de l'Univerſité de Turin; il repréſente un Soldat avec ſes armes, une petite charrette & une corbeille pour tranſporter de la terre; il tient la poignée d'une épée, des javelots, & un bouclier rond qu'on pourroit prendre pour le Pelta que les Anciens donnent aux Sardes. Strab. lib. v, p. 225.

On n'avoit point encore fait connoître les monumens de ces peuples; tous ceux que j'ai vûs, & deux entre autres que j'ai rapportés pour le Cabinet du Roi, repréſentent des Soldats *, à l'exception de quelques bas-reliefs conſervés à Turin. Ce ſont de petites figures Egyptiennes, placées au fond d'une niche, comme celles que j'ai décrites plus haut; elles ſont d'une pierre tendre, & paroiſſent travaillées en Sardaigne. Mais on n'en ſauroit conclurre que les habitans de cette iſle fuſſent venus d'Egypte; le commerce & des circonſtances particulières ont plus répandu de cultes & d'uſages que les tranſmigrations des peuples. On a trouvé dans Herculanum des peintures repréſentant des prêtres Egyptiens occupés d'un ſacrifice. Et pourquoi recourir à des exemples, lorſque nous avons des faits à citer. Tibère bannit de Rome & fit paſſer en Sardaigne tous ceux qui ſuivoient les rites Egyptiens; c'eſt de-là que nous viennent les bas-reliefs découverts dans cette iſle, & c'eſt ce qui prouve auſſi que les figures accroupies, qui tiennent des bas-reliefs ſemblables ſur leurs genoux, ſont, comme je l'ai dit plus haut, bien poſtérieures au tems des obéliſques. Tacit. Anal. l. 11, c. 85.

* Tel eſt encore celui que M. Gori a publié, & qu'il prend pour une divinité Etruſque. *Muſ. Etr. t.* 1, *tab.* CIIII, *n.* 1 & 2.

Je ne dirai qu'un mot des bas-reliefs qui nous reſtent de l'ancienne Rome; ceux qui ont ſervi à des monumens publics ſont pour l'ordinaire d'un deſſein élégant, & fourniſſent des lumières à l'hiſtoire; la plûpart des autres ne retracent aux yeux que des traits de la fable, & ſe trouvent répétés ſur differentes urnes ſépulcrales auxquelles ils ſervoient d'ornemens. C'eſt ſur-tout de ces derniers que pluſieurs palais de la nouvelle Rome ſont revêtus, par la même raiſon que les tombeaux des Papes ſont couverts de marbres arrachés aux palais de l'ancienne Rome.

Je mets dans une claſſe particulière les bas-reliefs qui repréſentent des ſujets tirés des tems héroïques: tel eſt celui des travaux d'Hercule, au palais Farnèſe; celui de la conſécration d'Homère, au palais Colonne; celui de la guerre de Troie, au palais Spada, & quelques autres publiés par divers Antiquaires. Je penſe qu'ils étoient deſtinés par les Rhéteurs Grecs, chargés de l'éducation des jeunes Romains, à leur remettre ſous les yeux les principaux traits de la Mythologie. Pour en avoir une juſte idée, il ſuffira de jeter les yeux ſur un fragment qui n'a jamais été gravé *, & que M. le marquis Rhondanini a eu la bonté de me communiquer. Le ſujet tiré du x. livre de l'Odyſſée, eſt diviſé en trois plans; dans le premier, Ulyſſe arrive dans l'iſle de Circé: Mercure le prévient ſur les preſtiges de Circé, & lui donne la plante nomée *Moly*; c'eſt ce qui eſt exprimé par ces mots tracés au deſſous, ΟΔΥΣΣΕ.. ΤΟ ΜΩΛΥ ΕΡΜΗΣ. Dans le ſecond, Ulyſſe tient la coupe fatale qui doit le transformer en animal; au lieu de la goûter, il tire ſon épée, & Circé qui tient ſa baguette à la main, tombe à ſes genoux: on y lit ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΚΙΡΚΗ; *Ulyſſe, Circé.* Dans le troiſième, Ulyſſe oblige cette Nymphe à délivrer ſes compagnons, qui paroiſſent ſous la forme d'un cerf, d'un bélier, d'un lion, &c. Outre les noms d'Ulyſſe & de Circé, on y trouve encore ces deux mots, ΕΤΑΙΡΟΙ ΤΕΘΗΡΙΩΜΕΝΟΙ, c'eſt-à-dire, *compagnons* d'Ulyſſe *changés en animaux.* On lit au deſſous du bas-relief: ΕΚ ΤΗΣ ΔΙΗΓΗΣΕΩΣ

* Depuis que j'ai lû ce Mémoire, M. l'abbé Ridolfino Venuti, à qui nous devons pluſieurs ouvrages fort eſtimables, a expliqué ce bas-relief dans une Diſſertation intitulée: *la favola di Circe rappreſentata in un antico Greco Baſſorilievo di marmo. In Româ*, 1758.

ΤΗΣ

ΤΗΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ ΤΟΥ ΚΑΠΠΑ, c'eſt-à-dire, tiré *du récit* qu'Ulyſſe fait *au roi Alcinoüs dans le* x. *livre.*

Je viens aux médailles qui faiſoient le principal objet de mon voyage. Si mes recherches ont eu quelque ſuccès, je le dois moins à mes efforts qu'aux circonſtances heureuſes où je me trouvois. M. le comte de Stainville * étoit alors ambaſſadeur de France auprès du St. Siége, il a daigné prendre le plus vif intérêt à un voyage dont il avoit eu la première idée, & dont il avoit facilité l'execution. Ses bontés & celles de M. la comteſſe de Stainville m'ont prévenu par-tout; elles m'ont rendu les cabinets acceſſibles & procuré les moyens de faire des acquiſitions pour celui du Roi: je vais en donner une notice générale.

J'ai acquis près de trois cents médailles, dont la plûpart ſont précieuſes par leur rareté; de ce nombre ſont trois médaillons d'or, l'un de Gallien, l'autre de Conſtantius, le troiſième du jeune Conſtantin; pluſieurs médailles impériales en or, & entre autres celle de Vetranio qui manquoit non ſeulement au Cabinet du Roi, mais encore à preſque tous les Cabinets du monde; quantité de médailles impériales en bronze, dont les unes éclairciront des points de chronologie, & les autres rempliront pluſieurs lacunes dans les ſuites du Roi. On peut y remarquer ſur-tout deux médailles d'Annia Fauſtina, troiſième femme de l'empereur Elagabale; on n'avoit de cette Princeſſe, au Cabinet, qu'une médaille ſi mal conſervée, qu'on y diſtinguoit à peine les traits de ſon viſage.

Parmi les médailles des Rois, je citerai celle d'un Prince nommé *Abdiſſar*, dont les hiſtoriens n'ont fait aucune mention; celle d'Alexandre le Grand, avec une légende Etruſque; celle de Tarcondimotus, roi d'une partie de la Cilicie, qu'on ne connoiſſoit que dans le Cabinet de M. le marquis Maffei; & une autre qu'on ne connoît nulle part, & qui porte le nom de Gotarzès, roi des Parthes. Le mérite de cette médaille, qui a déjà fourni le ſujet d'une Diſſertation particulière au P. Corſini, Général des écoles Pies, conſiſte en ce que preſque tous les autres princes de cette Monarchie ayant pris ſur leurs monumens le ſeul nom d'Arſacès,

* Aujourd'hui M. le duc & M. la ducheſſe de Choiſeul.

il eſt impoſſible de mettre un certain ordre dans leurs médailles; celle de Gotarzès, par différens caractères & par la groſſièreté même du travail, fournit des règles pour faciliter cet arrangement.

Les médailles de villes nous repréſentent pluſieurs peuples dont les noms n'avoient pas encore paru à nos yeux ſur ces ſortes de monumens; telles ſont celles de Séleucie ſur le Tigre, de la ville de Gorgippia dans le Boſphore, de l'iſle de Céos dans la mer Egée. On y remarque auſſi pluſieurs médailles de Sicile & de la grande Grèce, qui par l'élégance & la beauté du travail pourront donner la plus grande idée des artiſtes Grecs, & ſervir de modèle aux autres. Enfin ces différentes ſuites préſentent des époques inconnues à Noris, à Vaillant, & aux Antiquaires les plus célèbres.

Les principales villes d'Italie offrent des cabinets qui jouiſſent d'un longue réputation, & qui la méritent; quelles richeſſes dans cette ſuite de médaillons qu'on voit au Vatican, dans cette nombreuſe collection du roi des Deux-Siciles, dans ce cabinet des Médicis à Florence, dans celui de la reine Chriſtine, conſervé aujourd'hui chez M. le duc de Braſciano, & dans toutes ces collections particulières qu'on trouve à Rome, à Florence, à Naples, à Veniſe. Cependant, lorſque fortement occupé de ce que j'avois vû, de ce que j'avois admiré, je me ſuis rappelé tout ce que nos Rois ont fait pour former un cabinet de médailles, tout ce que le zele des Miniſtres leur a inſpiré pour ſeconder de ſi nobles vûes, ces acquiſitions nombreuſes, ces voyages au Levant, en Italie, en Angleterre †, il m'a paru que nous pouvions enfin jouïr de nos avantages & les publier. C'eſt ainſi que Pline, après avoir décrit les monumens des Nations étrangères, s'écrioit, au ſouvenir de ceux que Rome préſentoit à ſes regards: *verum & ad urbis noſtræ miracula tranſire conveniat.* Chaque merveille en particulier ſembloit effacer à ſes yeux celles des autres peuples; mais l'aſſemblage de tant de beautés réunies, ne lui

† La plûpart de ces voyages ont été entrepris ſous le miniſtère de M. Colbert, de M. le comte de Maurepas, & de M. le comte d'Argenſon, noms précieux aux Lettres, dont ils partageront à jamais la reconnoiſſance.

préſentoit

préſentoit plus d'autre idée que celle d'un nouvel univers renfermé dans une ſeule ville : *Univerſitate verò acervatâ & in quemdam unum cumulum conjectâ, non alia magnitudo exſurgit, quàm ſi mundus alius quidam in uno loco narraretur.* Pl. I. xxxvi. cap. 15.

SECONDE PARTIE.

En examinant les monumens de Rome, j'avois ſoin de les comparer avec les copies que divers antiquaires en avoient donnés, & je recueillois les fautes qui leur étoient échappées. Ce travail m'a procuré pluſieurs corrections dont je vais donner quelques exemples.

I. Sur l'arc de Septime Sévère eſt une inſcription en l'honneur de ce prince & de ſon fils Caracalla. On s'eſt aperçu depuis long-tems qu'on l'avoit altérée dans la quatrième ligne, & qu'après la mort de Sévère, Caracalla fit effacer le nom & les qualités de Géta pour leur ſubſtituer ces mots : P. P. OPTIMIS FORTISSIMISQVE PRINCIPIBVS. Mais ſoit que ſa haine ait été mal ſervie, ſoit plûtôt qu'il n'ait pas cru devoir la déguiſer, au lieu de changer la table entière de l'inſcription, on ſe contenta d'arracher en cet endroit les lettres de métal & les crampons qui les fixoient ; & après avoit repoli la ſurface du marbre avec aſſez de négligence, on plaça d'autres lettres de bronze qu'on a depuis enlevées, de manière qu'il ne reſte aujourd'hui que des traces profondes de la nouvelle leçon, confondues avec des traces légères & quelquefois imperceptibles de l'ancienne. Les antiquaires ſe ſont partagés, lorſqu'ils ont voulu rétablir cette dernière. M. Vaillant, de cette académie, & M. Auzout, de l'académie des Sciences, étant à Rome ſur la fin du dernier ſiècle, appliquèrent des échelles ſur l'arc de Sévère, pour la conſidérer de plus prés ; ils lûrent d'abord : ET P. SEPTIMIO GETAE NOBILISSIMO CAESARI OPT. Cette leçon, qui ne diffère de la véritable que par l'addition de ce dernier mot, qui s'étoit peut-être gliſſé par haſard dans leur copie, ne les aiant point ſatisfaits, ils lui en ſubſtituèrent une autre rapportée par Vaillant & par Morel : PVBLIO SEPTIMIO GETAE CAESARI PONTIF. M. Fontanini n'en adopta aucune. Il avoit, dit-il, examiné cent fois cette inſcription avec un verre excellent, & il ne doutoit pas qu'il ne fallût y lire : ET L. FVLVIO PLAVTIANO PR. PR. COMITI

Suar. arc. Sept. Sev. p. 2.

Vaill. num. præſt. in Carac. Morel, ſpecim. t. 1. p. 184.

Antiq. Hort. l. 1. p. 48.

COMITI AVGG. A ces variations j'ai cru devoir ſimplement oppoſer la copie figurée & très-fidèle de cette inſcription. Les lettres ponctuées déſignent les anciennes lettres que Caracalla fit elever, & qui réunies enſemble formoient cette leçon: ET P. SEPTIMIO GETAE NOBILISSIMO CAESARI. Outre qu'il reſte ſur le marbre même, examiné de près, des veſtiges aſſez ſenſibles de la plûpart des lettres, les ouvriers anciens ſuivoient certaines règles pour y placer les crampons qui les retenoient. Je les avois recueillies avec ſoin, dans une eſpèce d'alphabet, pour les appliquer un jour à l'inſcription de la maiſon quarrée de Nîmes, lorſque M. le Cardinal Paſſionei, dont le zèle pour le progrès des lettres eſt connu de tous les ſavans de l'Europe, eut la bonté de m'avertir qu'il avoit fait autrefois le même travail, & qu'il l'avoit communiqué à M. Fontanini, dans le tems que celuici travailloit ſur l'inſcription de l'arc de Sévère.

II. Dans le bas-relief qui repréſente Ulyſſe & Circé, & que j'ai rapporté plus haut, le tems a épargné les lettres qui ſont au deſſous de chaque figure; mais il a fort altéré les inſcriptions des autres bas-reliefs ſemblables, & ſur-tout celles de la table Iliaque, conſervée au palais Spada, & publiée autrefois par Fabretti. Dans ce dernier monument on voit une petite colonne ſur laquelle eſt tracé, en caractères très-fins, l'abrégé d'une partie de l'Iliade. Fabretti en a donné une copie pleine d'erreurs & de lacunes, que j'ai tâché de corriger & de rétablir, au moins en partie d'après l'original. Ainſi, *ligne* 12, au lieu de ΔOKEI . , . . ΣAMENOIΣ, *il faut lire* ΔOKEI BOYΛEYΣAMENOIΣ; *ligne* 25, au lieu de ΣYNΔΩPEI, *liſez* ΣYNXΩPEI; *ligne* 42, au lieu de ces mots, KAI TΩN APIΣTEΩN ONOMATA AΓAMEMNΩN ΔIOMHΔHΣ OΔYΣΣEYΣ MAXAΩN EYPYΠYΛOΣ EΠI TAΣ NAYΣ ANAΛΩTOYΣ; *liſez* KAI TΩN APIΣTEΩN TPΩΘENTEΣ AΓAMEMNΩN ΔIOMHΔHΣ OΔTΣΣEYΣ MAXAΩN EYPYΠYΛOΣ EΠI TAΣ NAYΣ ANAXΩPOYΣIN. Ce trait eſt tiré du XI. livre de l'Iliade. Homère y fait le détail d'un combat où furent effectivement bleſſés Agamemnon, Diomède, Ulyſſe, Eurypyle, & Machaon. *Ligne* 49, il faut remplir ainſi la lacune: ΠYNΘANETAI NEΣTOPOΣ TA ΠEPI THN MAXHN; *ligne* 51, la lacune peut-être ainſi remplie: EIΣ TO TIXOΣ EIΣ-

Fabr. ad tab. Iliac. p. 343.

ΠΠΤΙ

ΗΠΠΤΙ, *pour* ΕΙΣΠΗΠΤΕΙ ; *ligne* 68, au lieu de ΕΝ ΔΕ ΕΠΙΤΡΟΠΗ ΤΑΥΤΗ, *il faut lire* ΕΝ ΔΕ ΤΗΙ ΤΡΟΠΗΙ ΤΑΥΤΗΙ; *ligne* 88, au lieu de ΑΧΙΛΛΕΥΣ ΔΕ . , ΤΟΝ ΣΚΑΜΑΝΔΡΟΝ ΚΑΤΑΔΙΩΞΑΣ . ΟΠΑΙΟΝ ΑΠΟΚΤΕΙΝΕΙ, *il faut lire* ΑΧΙΛΛΕΥΣ ΔΕΣ ΤΟΝ ΣΚΑΜΑΝΔΡΟΝ . ΚΑΤΑΔΙΑΞΑΣ ΑΣΤΕΡΟΠΑΙΟΝ ΟΠΟΚΤΙΝΕΙ. Je ſupprime d'autres corrections qui ne me paroiſſent pas auſſi aſſurées que les précédentes.

III. On conſerve au palais Farnèſe un monument ſemblable, pour la forme & le goût du travail, à la table Iliaque. Dans la partie ſupérieure, Hercule paroît entre deux femmes & quelques ſatyres. Au deſſous on a repréſenté ſon expiation par Admète, fille d'Euryſthée & prêtreſſe d'Argos. Ses travaux ſont détaillés dans pluſieurs inſcriptions gravées ſur deux colonnes, & dans le champ de la table. Ces inſcriptions, ſouvent publiées & toûjours avec des leçons différentes, ont été enrichies de notes par le R. P. Corſini, des écoles Pies, qu'un mérite diſtingué & des connoiſſances profondes ont placé à la tête de ſon ordre, & parmi les plus ſavans hommes d'Italie. Des diverſes copies qu'on en avoit données, il en a formé une plus exacte que les autres, & preſque par-tout conforme à l'original, qu'il n'étoit pas à portée de conſulter. Je me bornerai donc à quelques remarques, qui ne diminueront rien du mérite de ſon travail.

Hercul. Quieſ. & expiat. in fol.

Dans la partie ſupérieure, Hercule paroît tenant de la main gauche un vaſe dans lequel un ſatyre plonge ſa tête ; on voit au deſſus du vaſe ces mots, ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΟΜΕΝΟΣ, qui ne font aucune difficulté, & un autre mot dont les premières lettres ſont à peine viſibles, mais qui ſe terminoit en ΑΛΟΣ ; auprès du ſatyre eſt une femme déſignée par ce nom, ΕΥΡΩΠΗ, & un autre ſatyre dont le nom a diſparu par un accident arrivé à la table, mais il en reſte ces deux lettres ΟΣ, qui en faiſoient la terminaiſon. De l'autre côté d'Hercule on voit auſſi une femme & deux ſatyres ; la table briſée en cet endroit, ne préſente plus que les commencemens de deux noms, ce ſont les ſyllabes ΒΑΙ & ΤΟΠ, qui ſe trouvant tranſpoſées dans une des copies qu'avoit vûes le P. Corſini, l'ont engagé dans des conjectures détruites par l'inſpection du monument. D'après cette expoſition, il eſt clair qu'on a voulu repréſenter, dans cette partie

ſupérieure, Hercule ſe délaſſant de ſes fatigues avec des femmes & des ſatyres, & il eſt aiſé de pénétrer le ſens des mots tracés auprès de chaque figure. Celui d'ΕΥΡΩΠΗ ne déſignera pas l'Europe, comme l'a cru le P. Corſini, mais une des ſuivantes ou des compagnes d'Hercule. Le mot tracé après ceux d'ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΟΜΕΝΟΣ ne ſera ni le nom d'un artiſte, ni une épithète d'Hercule, comme on l'a ſoupçonné, c'eſt le nom du ſatyre qui boit dans le vaſe ; on peut lire ΗΖΑΛΟΣ, ou ΙΤΤΑΛΟΣ, ou ΙΠΑΛΟΣ, &c.

Page 111.

Ibid. p. 1v.

Dans la partie inférieure de ce bas-relief eſt repréſenté un ſacrifice d'expiation, il eſt offert par Hercule, par une figure aîlée qu'on peut prendre pour la victoire, & par une prêtreſſe du temple de Junon à Argos. Au deſſous de la prêtreſſe eſt cette inſcription :

ΗΡΑΣ ΑΡΓΕΙΑΣ ΙΕΡΕΙΑ
ΑΔΜΑΤΑ ΕΥΡΥΣΘΕΩΣ
ΚΑΙ ΑΔΜΑΤΑΣ ΤΑΣ ΑΜΦΙ
ΔΑΜΑΝΤΟΣ ΕΤ . . . Η

C'eſt-à-dire, *Admète, fille d'Euryſthée & d'Admète, fille d'Amphidamas, prêtreſſe de Junon d'Argos.* Le dernier mot, fort endommagé ſur le monument, a donné lieu à ces deux leçons, ΕΤΙ ΕΝΤΟ, ΕΓΙΝΤΟ, & le P. Corſini l'a reſtitué par ce mot ΕΡΞΑΤΟ. Je croirois plûtôt que les dernières lettres de l'inſcription déſignoient une époque. Les deux premières ſont, à n'en pas douter, un Ε & un Τ, qui ſont le commencement du mot ΕΤΟΥΣ, & la dernière eſt un Η, qui ſignifie huit. On ſait que les Argiens comptoient leurs années du ſacerdoce de leurs prêtreſſes*, & j'ai montré ailleurs† que ſur les monumens on joignoit quelquefois aux noms des prêtreſſes, les années de leur miniſtère ; ainſi la date qui termine l'inſcription ſignifieroit qu'Admète étoit prêtreſſe d'Argos depuis huit ans, lorſqu'elle offrit pour Hercule le ſacrifice repréſenté dans le monument. Je dois obſerver encore qu'avant la dernière lettre Η, j'ai cru apercevoir un Ν, qui ſervoit peut-être de terminaiſon au mot qui commence par ΕΤ ; ainſi je lirois ΕΤΕΩΝ Η, *annorum* 8, & cette date ſeroit celle du ſacerdoce d'Admète, ou celle de ſon âge dans le tems qu'Hercule offrit ce ſacrifice. On ſait en effet que dans

Page viii.

*Thucyd. l. ii, pag. 99. Schol. ibid.

† Mem. de l'Acad. t. xxiii p. 394.

dans plusieurs temples de la Grèce, le ministère étoit confié à des filles très-jeunes encore. Pausan. l. II. cap 33. l. VII. c. 19 & 26.

Dans un endroit de l'inscription où sont décrits les travaux d'Hercule, le P. Corsini a lû : Page XXXII.

.....ΚΑΙ
ΦΥΛΑΝΤΑ ΤΟΝ ΔΡΥΟΠΩΝ ΚΑΙ
ΑΜΥΝΤΟΡΑ ΒΑΣΙΛΕΑ ΑΠΟ
ΣΦΑΞΑΣ ΤΟΝ ΩΡΜΕΝΙΩΝ ΕΚ
ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΕΡΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΑΣΤΥ
ΑΑΜΕΙΑΣ ΥΙΟΝ ΕΘΕΤΟ ΚΤΗΣΙΠ
ΠΟΝ

Et Phylanta Dryopum, & Amyntora regem interficiens Ormeniorum ex filia ipsius Astydamia filium genuit Ctesippum. Le P. Corsini établit cette restitution sur divers passages d'auteurs anciens, par lesquels il paroît qu'Hercule eut Ctésippe d'Astydamée, fille, non de Phylas, roi des Dryopes, mais d'Amyntor*, qui régnoit sur les Hormeniens†. Mais voici la véritable leçon du monument :

*Apol. lib. II. cap. 7. Diod. lib. IV. p. 243.
†Strab. l. IX. p. 670.

ΔΡΥΟΠΑΣ ΤΕ ΑΠΟΣ
ΤΑΝΤΑΣ ΕΛΑΒΕ ΚΑΙ
ΦΥΛΑΝΤΑ ΤΟΝ
ΒΑΣΙΛΕΑ ΑΠΟ
ΣΦΑΞΑΣ ΕΚ
ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΡ..
ΑΥΤΟΥ..ΕΩ
ΜΗΔΑΣ ΥΙΟΝ ΕΘΕΤΟ ΚΤΗ
ΣΙΠΠΟΝ

Les deux lettres qui se trouvent détruites dans l'antépénultième ligne, pourroient être un Κ & un Λ ; ainsi la fille du roi des Dryopes auroit été Cléomède. Les auteurs varient extrêmement sur les noms des femmes & des enfans d'Hercule. Il paroît néanmoins, par Apollodore, que le nom de Ctésippe fut commun à plusieurs d'entre eux. Lib. II. cap. 7.

IV. Sur les bords d'un grand & superbe vase de bronze trouvé à Nettuno, & conservé au capitole, on voit une inscription Grecque figurée

figurés en petits points d'argent, dont la plûpart ont disparu, & dont les traces se confondent avec d'autres accidens. L'inscription commence par ces mots, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΕΥΠΑΤΩΡ, & finit par ceux-ci, ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΙΣΤΑΙΣ. Il faut lire les mots qui rempliſſent l'intervalle, & c'eſt une première difficulté. La ſeconde conſiſte à expliquer ces deux lettres ΝΔ, qu'on voit au deſſus de l'inſcription. La troiſième enfin à expliquer deux autres mots tracés en plus petits caractères, & indépendans du reſte de l'inſcription. Le P. Corſini, dans une diſſertation particulière, a tâché de réſoudre ces difficultés. Sur la première, il propoſe des conjectures qu'il auroit proſcrites lui-même, ſi au lieu de conſulter la copie infidèle que Pococke a donnée de l'inſcription, il avoit eu le monument ſous les yeux ; je l'ai lû de cette manière : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΕΥΠΑΤΟΡ ΤΟΙΣ ΑΠΟ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΙΣΤΑΙΣ. C'eſt-à-dire, *le roi Mithridate Eupator aux Eupatoriſtes du gymnaſe*. C'étoit du ſurnom de Mithridate que ces Eupatoriſtes étoient ainſi nommés ; & ce fut de ſa magnificence qu'ils reçûrent ce vaſe, deſtiné ſans doute aux beſoins du gymnaſe.

Symbol. Litter. t. VI. p. 51. in 8vo. Florent. 1751.

Voy. Poll. l. x. cap. XVII.

A l'égard des deux lettres ΝΔ, le P. Corſini les prend pour une époque, déſignant la cinquante-quatrième année du règne de Mithridate. Mais je penſerois plûtôt qu'elles expriment la capacité du vaſe, & je me fonde ſur ce qu'elles ſont précédées, ſur le monument, par un de ces ſigles, dont les anciens ſe ſervoient pour exprimer les meſures. Celui-ci eſt fort altéré. J'ai cru y diſtinguer un P & un Ω ; mais ce n'eſt qu'une conjecture. L'uſage d'exprimer ſur les vaſes leur capacité, ou la quantité des meſures qu'ils contenoient, étoit fort commun parmi les anciens ; outre les exemples connus depuis long-tems, les monumens découverts dans la ville d'Herculanum en fourniſſent pluſieurs autres. Et c'eſt d'après cette analogie que je conclus, ſans héſiter, que le vaſe de Mithridate contient cinquante quatre de ces meſures, dont le ſigle, preſque imperceptible aujourd'hui, déterminoit autrefois la nature. Pour l'évaluer à peu près, je fis faire un vaſe de fer-blanc de ſix pouces, tant en longueur, qu'en largeur & profondeur. Je m'en ſervis pour remplir le vaſe de bronze, & je m'aſſurai qu'il contenoit environ ſeize demi-pieds cubiques d'eau de fontaine.

Luc. pæt. de menſ. & ponder. Rom. & Græc. l. III. Catal. degli ant. mon. di Ercol. p. 275.

Les deux mots qui forment la troiſième difficulté, peuvent préſenter différentes leçons. Le P. Corſini les prend pour un éloge du vin contenu dans le vaſe, & les rend par ces deux mots : CYΦAP ΔIACΩZE, *ſenectutem conſerva*; ou par ceux-ci, CYΦAP ΔIACΩZEI, *ſenectutem conſervat*. Mais il me ſemble que c'eſt mieux entrer dans l'eſprit des monumens anciens, que de rapporter ces deux mots à l'un des ouvriers à qui nous devons ce vaſe; & comme la première lettre du premier me paroît être un *epſilon*, je lis d'abord EYΦA*ντα*, ou EYΦA*ντος*, ou EYΦA*ρος*, &c. je lis enſuite ΔIAΞ*ω*ΣE que, par un ignorance dont les monumens fourniſſent pluſieurs exemples, l'ouvrier a tracé au lieu de ΔIHΞEΣE, *expolivit*: il a voulu exprimer les ſoins qu'il s'étoit donnés pour embellir & réparer ce vaſe. Je croirois même que ces derniers mots ont été appliqués ſur ſes bords long-tems après les autres; car ils paroiſſent être d'un autre ſiècle & d'une autre main.

Pag. 77.

Voy. Poll. l. 1. c. 1. p. 81. edit. Hemſter.

V. Un ſavant de Rome m'a communiqué une remarque importante ſur certaines médailles Grecques & Latines de l'empereur Voluſien, où l'on voit cette légende : AYTOK K. ΓA. ΦIN. ΓAA. OYENΔ. OYOAOYCIANOC; ou bien celle ci : IMP. C. VA. F. GAL. VEND. VOLVSIANO AVG. On s'eſt partagé ſur l'interprétation des mots abrégés. Vaillant penſoit que Voluſien avoit pris les noms de pluſieurs peuples Sarmates qu'il avoit vaincus; le P. Hardouin ne les regardoit que comme des noms Romains. Suivant le premier, il falloit traduire la légende Grecque de cette manière : IMPERATOR CAESAR VANDALICVS FINNICVS GALINDICVS VENDENICVS VOLVSIANVS; ſuivant le ſecond, il falloit la rendre ainſi : IMPERATOR CAESAR CAIVS FINNIVS GALLVS VINDEX VOLVSIANVS. La queſtion eſt décidée par pluſieurs inſcriptions, dans leſquelles les noms abrégés ſont écrits tout au long; & ſur-tout par celle-ci, qui n'a pas encore été publiée, & que j'ai vû chez M. le Marquis Rhondanini :

M. Lecchini.

Num. præſt. in Voluſ. id. num. colon. tom. II. p. 316. Opera ſelect. p. 841.

Murato. nov. theſ. vet. Inſcript. pag. CCLIII. Maff. muſ. Veron. p. 459.

IMP.

IMP. CAES. C. VIBIO. TREBONIANO GALLO PIO FELICI. A. . . .
PONTIF. MAX. TRIB. POT. IIII. COS. II. P. P. PROCOS.
IMP. CAES. C. VIBIO. AFINIO. GALLO. VELDVMNIANO. V. . . .
PIO. FELICI. AVG. PONTIF. MAX. TRIB. POTEST. IIII. COS. II. P. P. P.
TRIBVS. PALATINA. CORP. IVNIORVM IUVENAL. HO . . . .
CLIENT. DEVOTI. NVMINI. MAIESTATIQUE. EOR. . . . . .
HOMINES. NUM. DCCCCLXVIII.

Je n'ai rien de ſatisfaiſant à propoſer ſur le nom de *Veldumnianus*, donné à Voluſien & à un des conſuls de l'an 272. Pour ſavoir d'où lui venoit celui d'*Afinius*, il faut rapprocher du monument que je viens de citer l'inſcription ſuivante, rapportée par Muratori :

Reland. faſt. Conſul. p. 239.

Nov. theſ. vet. Inſcript. t. II. p. DCLXX.

AFINIAE · M. F.
GEMINAE · BE.
BIANAE C. F.
VXORI
VIBI GALLI C. V.
VIBIVS THVLLVS
PATRONI
VXORI.

On peut préſumer, avec Muratori, que cette Afinia Gemina étoit la femme de Caius Vibius Trebonianus Gallus, qui fut depuis empereur, & qu'ainſi Caius Vibius Gallus Voluſianus avoit joint à ſes autres noms celui de ſa mère Afinia. Cet uſage étoit alors aſſez commun. Un des fils de Trajan Dèce fut nommé, ainſi que ſon père, *Quintus Meſſius Decius*, & prit de ſa mère Herennia Etruſcilla les noms de *Herennius Etruſcus*. Salonin prit de ſon père Gallien les noms de *Publius Licinius*, & de ſa mère Cornelia Salonina, ceux de *Cornelius Saloninus*; &, pour le dire en paſſant, ſi les médailles Grecques & Latines d'Hoſtilia Severa, rapportées par Goltzius, ne ſont pas d'Otacilia Severa, nous conclurrons de l'analogie générale que nous venons d'indiquer, que cette Hoſtilia étoit la mère de l'empereur Hoſtilien *.

* Les médailles d'Hoſtilia Severa ſont indiquées dans le tréſor de Goltzius, page 110, & deſſinées de ſa propre main, dans un monument précieux que poſsède M. le préſident de Cotte, pag. 9, 310 & 312.

VI. Il me reſte à dire un mot du pied antique, ſur lequel on a propoſé tant d'opinions différentes. On ſait qu'il eſt repréſenté ſur quatre monumens conſervés au Capitole. Ayant réſolu de l'examiner de nouveau, j'eus recours à l'amitie du P. Jacquier, de l'ordre des Minimes, & je le priai de m'aider de ſes lumières; ainſi ce que j'en dirai, me ſera commun avec cet illuſtre & ſavant Géomètre. Nous nous ſommes rendus pluſieurs fois au Capitole; nous avons opéré avec les inſtrumens dont le P. Revillas s'étoit ſervi, & ſur-tout avec un compas de proportion diviſé en trois cents parties égales.

Nous commencerons par le pied Capponien. Il eſt diviſé en quatre parties principales; nous négligerons celles des extrémités, à cauſe du biſeau. Chacune des deux parties intermédiaires, après un examen ſcrupuleuſement réitéré, nous a donné 107¼ du compas de proportion, & par conſéquent le pied total eſt 430 parties.

Le P. Revillas fit executer en bronze ce pied Capponien, nous l'avions entre les mains: rapporté au compas, il nous a donné 428 parties; en ſorte que le pied Capponien, ſuivant nos obſervations, eſt au pied de Revillas comme 430 eſt à 428.

Le P. Revillas s'étoit ſervi d'un pied d'Angleterre, très-exactement diviſé en douze parties, & chaque partie eſt de plus diviſée en dix autres. Nous avons employé le même pied, ſur lequel ayant rapporté nos meſures, nous avons trouvé que le pied Capponien eſt au pied de Londres, comme 116 eſt à 120, ou comme 58 à 60.

Pour déterminer la rapport du pied Capponien au pied de Paris, le P. Revillas s'eſt ſervi du rapport entre notre pied de Roi & le pied Anglois, qui eſt de 864 à 811. Nous avons ſuivi ſon raiſonnement, pour voir en quoi nous différons de lui. Il conſidère le pied de Paris, diviſé en douze pouces, chaque pouce en douze lignes; & pour une plus grande exactitude, il imagine chaque ligne diviſée en dix parties, en ſorte que la longueur du pied entier eſt de 1440 parties. Maintenant, puiſque le rapport du pied de Paris au pied d'Angleterre eſt ſelons les obſervations de l'Académie des Sciences, comme 864 à 811, on voit aiſément que ce rapport, dans la diviſion de Revillas, eſt, 1440 à 1351⅞. Il ſera fort aiſé de rapporter

le pied Capponien au pied de Paris, puiſque nous avons le rapport du Capponien au pied d'Angleterre, & le rapport du pied d'Angleterre au pied de Paris. Il ſuffit pour cela de faire cette proportion : 120 : 116 : 1351 $\frac{2}{3}$: 1306 $\frac{4}{5}$; c'eſt pourquoi le pied Capponien eſt au pied de Paris comme 1306 $\frac{1}{5}$ à 1440. Cependant le P. Revillas a trouvé le rapport de 1309 $\frac{1}{16}$ à 1440 ; mais nous penſons qu'il y a quelque erreur de calcul dans ſes réductions qu'il ne détaille point aſſez, puiſque le pied Capponien étant plus court ſuivant ſes obſervations que ſelon les nôtres, il auroit dû trouver un rapport plus grand que celui que nous avons trouvé, & cependant le ſien eſt plus petit.

Le pied Æbutien étoit originairement diviſé en quatre parties principales, & chaque partie d'étoit peut-être en quatre autres. Nous avons négligé les deux dernières, parce que les extrémités ne ſont pas aſſez regulières. La ligne qui ſéparoit la troiſième de la quatrième, a diſparu : ainſi il ne reſte que la ſeconde diviſion qui eſt bien terminée de part & d'autre, & qui nous a donné exactement 107 parties $\frac{1}{2}$ du compas de proportion. Le pied total eſt donc de 430 parties, & ſemblable au pied Capponien.

Le pied Statilien eſt le mieux conſervé de tous. Il eſt diviſé en quatre parties principales, & chaque partie en quatre autres, par des lignes formées chacune de trois points ; mais ces points ſont d'une groſſeur énorme, & des ſous-diviſions des extrémités ſont très-irrégulières. Nous nous ſommes attachés, ſuivant notre méthode, aux deux diviſions principales du milieu, & en prenant toutes les précautions poſſibles, nous avons trouvé que chacune contenoit 106 parties du compas de proportion, & le pied total 424. La différence de ces pieds aux deux précédens, nous obligea d'examiner avec une nouvelle attention le pied Coſſutien, qui, par des meſures précédentes, nous paroiſſoit déjà égal au Statilien. Nous en approchames un flambeau, & nous aperçûmes quelques ſous-diviſions fines, & entr'autres une qui eſt très-régulièrement marquée, & qui contient $\frac{3}{16}$ parties du pied entier. Ces $\frac{3}{16}$ répondoient à 79 parties $\frac{1}{2}$ du compas de proportion, & le pied entier donneroit 424 parties tout comme le Statilien. Ayant donc fait les mêmes opérations ſur le pied Coſſutien que ſur le Capponien, nous avons trouvé que le

pied Coſſutien étoit au pied de Paris comme 1288 $\frac{7\,3\,4}{8\,8\,5}$ à 1440. Le P. Revillas paroît avoir fait la même faute à l'égard de ce pied qu'à l'égard du premier, l'ayant tenu plus grand qu'il ne devoit être ſelon ſes obſervations mêmes.

Dans le tems que nous étions occupés de ce travail, M. Bottari, l'un des Préfets de la bibliothèque du Vatican, nous communiqua un pied de bronze antique, dont la conſervation ne laiſſe rien à deſirer. Il eſt diviſé en douze pouces ſur une de ſes faces, & en ſeize doigts ſur l'autre. Nous en primes la meſure, tant en gros qu'en détail, & nous le trouvames parfaitement conforme au pied Capponien. On voit donc que de cinque monumens, trois donnent la même meſure du pied. Les deux autres ne doivent peut-être pas nous arrêter; le Statilien offre des ſous-diviſions irrégulières, & celles du Coſſutien ſont preſque toutes effacées. Le pied de Lucas Petus, gravé ſur une table de marbre dans la cour du Palais des Conſervateurs, vient à l'appui des premiers. Il donne 10 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$; le Capponien donne 10 pouces 10 lignes $\frac{6}{10}$. La différence eſt donc d'un dixième de ligne environ.

MÉMOIRE

SUR LES ABRÉGÉS CHRONOLOGIQUES.

Par M. le Préſident HENAULT.

Lû à la rentrée publique de Pâques 1756.

J'ENTREPRENDS l'apologie des Abrégés chronologiques, & je prie ceux qui me font l'honneur de m'entendre, de ne pas ſe prévenir par l'intérêt que je puis avoir à les defendre; l'eſpérance d'en prouver l'utilité, fera que je ne diſſimulerai rien des objections: j'oſe me flatter de détourner les reproches qu'ont éprouvés les Abrégés, ſur ceux qui, ayant manqué leur objet, ont décrié un genre ſi utile,

par leur ignorance, par leur pareſſe, mais ſur-tout par leur témérité à choiſir une forme d'ouvrage qu'ils ont cru trop aiſée, & où ils ont penſé qu'il ſuffiſoit de ramaſſer des dates & de copier des titres de chapitres.

J'aurai rempli mon deſſein, en nommant d'une part les écrivains qui ont échoué dans cette carrière, & en expliquant la cauſe de leur peu de ſuccès ; en même tems que je ferai connoître combien d'autres y ont réuſſi, & combien l'antiquité a eſtimé ce genre d'écrire, où l'eſpace eſt ſi court, où la moindre négligence eſt un crime, où rien d'eſſentiel ne doit échapper, où ce qui n'eſt pas néceſſaire eſt un vice, & où il faut encore eſſayer de plaire au milieu de la ſévérité du laconiſme & des entraves de la préciſion ; tels ont été les auteurs célèbres dont le tems a conſacré la mémoire, qui ont ſenti la difficulté de leur art, & qui ont ſû la vaincre : vous les verrez ſucceſſivement paroître ſous vos yeux ; mais je dois commencer par expoſer ce que l'on peut dire contre les abrégés de l'Hiſtoire.

Le reproche le plus fondé, c'eſt qu'ils achèvent de détruire le goût preſque éteint du travail ; qu'ils favoriſent la pareſſe, en même tems qu'ils ſervent la vanité ; qu'ils diſpenſent de recourir aux ſources, & que ſemblables en cela aux Journaux & aux ouvrages périodiques, ſi eſtimables d'ailleurs, ils élèvent parmi nous une infinité de tribunaux ſubalternes, où l'on décide d'autant plus hardiment, que l'on eſt tout étonné de ſe trouver ſavant, & où l'on mépriſe la ſcience que l'on croit avoir déjà acquiſe à ſi peu de frais.

Voilà des imputations bien graves, & qui malheureuſement ne ſont que trop juſtifiées de nos jours. Ce qu'on appelle *eſprit* (par un grand abus) tient lieu de tout aujourd'hui, & l'apparence de la Philoſophie a détruit la ſcience.

On ne ſauroit guère prouver à un homme qu'il ne penſe pas, mais on lui démontre qu'il eſt un ignorant ; ainſi il ſe réfugie dans la Philoſophie, comme dans un aſyle où il eſpère l'impunité & il décrie par-là la Philoſophie, dont ce n'eſt pas la faute.

Les abrégés ont encore d'autres inconveniens, que je parcourrai dans l'énumération des abréviateurs, en même tems que j'en ferai connoître les avantages, en aſſignant à chaque écrivain les degrés d'honneur qui leur ſont dûs.

Je

Je devrois d'abord nommer Velléius Paterculus, ſuivant l'ordre des tems ; mais comme il ſera le principal objet de ce Mémoire, j'ai fait paſſer avant lui pluſieurs écrivains, quoique poſtérieurs de beaucoup, & qui n'auroient guère intéreſſé après lui.

Juſtin, qui vivoit ſous Antonin le Pieux, nous a laiſſé un abrégé de Trogue-Pompée. L'hiſtoire de ce dernier étoit ſans doute un ouvrage conſidérable, puiſqu'il comprenoit quarante-quatre volumes, que l'on évaluera ce que l'on voudra. C'étoit une hiſtoire univerſelle de ce qui s'étoit paſſé dans le monde depuis ſon commencement juſqu'au tems où il écrivoit, c'eſt-à-dire, juſqu'à Auguſte. Cet ouvrage, qui n'eſt plus, laiſſe des regrets, par les éloges qu'il a obtenus. Pline l'ancien nous donne une grande idée du jugement & de la critique de cet hiſtorien. Juſtin, ſon abréviateur, le nomme par excellence *vir priſcæ eloquentiæ*. Vopiſque, dans la vie d'Aurèlien, marque aſſez l'eſtime qu'il en faiſoit, en le mettant de niveau avec les hiſtoriens du premier ordre, tels que Saluſte, Tite-Live, & Tacite. Juſtin.

De tout ce grand ouvrage, il ne nous reſte aujourd'hui que l'abrégé qu'en a fait Juſtin ; on ne ſauroit trop en déplorer la perte : & ſi l'abrégé devoit faire perir l'original, comme il y a tout lieu de croire qu'il l'a fait, la poſtérité ſe ſeroit fort bien paſſée du travail de l'abréviateur. Ce n'eſt pas que le ſtyle de Juſtin ne ſoit élégant & fleuri ; mais outre qu'on le ſoupçonne d'avoir copié les principales beautés de ſon original, c'eſt que le ſtyle ne fait pas la recommandation principale d'un ouvrage de ce genre. Juſtin eſt ſans ordre, tous les tems ſont confondus, & il ſe fait ſon procès à lui-même, en relevant ſur-tout l'ordre & la méthode de ſon original. Eſt-il poſſible d'ailleurs que l'abréviateur d'une hiſtoire univerſelle, qualifie ſon abrégé un petit recueil de fleurs ? voilà un ſingulier éloge pour un ouvrage auſſi ſérieux. Quoi qu'il en ſoit, tel eſt l'abrégé de Juſtin.

On juge bien que ce n'eſt pas de ces ſortes d'abrégés que j'entends parler. Juſtin, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, n'eſt, à le bien apprécier, qu'un copiſte qui a réduit un original, & qui n'a ſuivi que ſon modèle : auſſi a-t-on traité quelques-uns de ces écrivains de vers rongeurs de l'Hiſtoire, qui ne nous en ont laiſſé que des lambeaux.

beaux. Quand je parle d'un abrégé, je parle d'un auteur qui écrit d'après lui-même, d'un hiſtorien qui ſait tirer de toutes ſes lectures un précis qui lui rend propre l'hiſtoire qu'il compoſe; en un mot un écrivain original. Nous avons une fort bonne traduction en François de Juſtin, imprimée l'an 1693 à Paris, chez Thomas Guillain, en deux volumes *in* 12.

Florus. Voici un auteur bien différent du premier; ſon hiſtoire eſt un abrégé, mais un abrégé original. Florus, qui vivoit ſous Trajan, a écrit l'hiſtoire Romaine depuis Romulus juſqu'à Jules Céſar inclusivement. Il a pris ſon ſujet en grand, il a négligé les détails pour ne s'attacher qu'aux objets principaux; toutes les figures de ſon tableau ſont raprochées, & s'éclairent mutuellement: on n'eſt point détourné par de petits faits, c'eſt toûjours la grandeur Romaine ſous différens aſpects; & Florus, en ſe réduiſant, devient plus grand: ſemblable aux Géographes qui, en repréſentant en petit de vaſtes pays, vous les font mieux connoître que s'ils avoient pris de plus grandes demenſions. Juſte-Lipſe s'eſt bien trompé, quand il a voulu nous donner Florus pour un abréviateur de Tite-Live; outre qu'il contredit ſouvent cet hiſtorien, on ſent par-tout l'auteur original, & cet auteur ſuffiroit lui-ſeul à l'apologie des abrégés: ſon ſtyle eſt peut-être un peu trop fleuri; on voit bien qu'il avoit été Poëte, & c'eſt apparemment ce qui lui a fait attribuer par quelques-uns le charmant *pervigilium Veneris*. La qualité d'abréviateur n'a pas privé Florus des honneurs décernés aux grands hiſtoriens; il a été imprimé *in 4to* & *in folio*, il a eu des commentateurs ſans nombre. Ainſi les empereurs Romains, élevés au rang des Dieux par l'apothéoſe, avoient leurs trépieds, leurs Prêtres & tout le culte des Dieux du premier ordre; & pour terminer ſon éloge, le nom de Philippe duc d'Orléans, frère de Louis le Grand, paroît à la tête de la traduction.

Edmond Bolton, ſavant Antiquaire au commencement du XVII. ſiècle, traducteur de Florus en Anglois, traite la queſtion des Abrégés, dans ſon parallèle de Florus & de Polybe. On voit d'abord par le choix qu'il avoit fait de Florus pour le traduire, le cas qu'il faiſoit de cet abréviateur. " Florus n'eſt pas moins excellent dans ſon " genre que Polybe l'eſt dans le ſien; chacun d'eux a ſon mérite,

" &

" & ils ſont tous deux excellens, quoique d'une manière différente. " Florus exprime ſi heureuſement, & avec tant de graces ſes ſom- " maires, qu'on ſouffriroit moins par la perte de quantité de gros " volumes que par celle de ſon abrégé."

Favorin, auteur du ſecond ſiècle, trouvera ici une place parmi les Abréviateurs, quoiqu'il ne nous reſte rien de *ſon hiſtoire abrégée de la Pamphylie*; mais il eſt de l'intérêt de la cauſe que je défends de faire connoître que des hommes, qui ont joui d'une grande réputation, ont écrit des abrégés, & que ces abrégés ont fait partie de leur réputation. Favorin étoit *Académicien*; & je dirai en paſſant, qu'il eſt aſſez plaiſant qu'un homme, qui ſe faiſoit honneur de douter de tout, même de l'*exiſtence du Soleil*, ſe ſoit donné la peine d'écrire l'hiſtoire. Cependant il eſt vrai qu'il partagea ſa vie entre l'Hiſtoire & la Philoſophie; il diſputoit de fécondité avec Plutarque. Etienne de Byzance rapporte le titre d'un de ſes ouvrages, qui s'appeloit *Recueil de toutes ſortes d'Hiſtoires*, dont cet écrivain & Diogène de Laërce nous ont conſervé beaucoup de choſes; Aulugelle ſon diſciple, Suidas, Eusèbe, Philoſtrate, Diogène Laërce, la faveur d'Adrien, qui ſe piquoit d'être ſavant, tout dépoſe de la grande réputation de Favorin. Favorin.

Eutrope a écrit un abrégé de l'hiſtoire Romaine; cet ouvrage fait connoître combien un Abréviateur doit raſſembler de qualités & de connoiſſances pour réuſſir. Le choix qu'il fit de ce genre d'écrire, n'étoit pas la reſſource d'un homme qui n'eût que du talent & de l'eſprit; c'étoit le produit de ſon ſavoir qui étoit éminent, & de l'art avec lequel il ſavoit réduire les objets, & bien peindre les caractères des perſonnages qu'il fait agir. Il écrit cet abrégé pour inſtruire l'empereur Valens de l'hiſtoire de l'empire, que ce Prince ne connoiſſoit guère. Il lui promet, dans la préface, de lui donner en peu de mots une ſuite chronologique des principaux évènemens arrivés dans l'empire, ſoit par rapport au gouvernement civil, ſoit par rapport à la guerre, & d'y joindre les actions les plus mémorables des Princes qui l'ont précédé. Il tint parole, & l'utilité qu'en recueillit l'Empereur, ſuffiroit ſeule à l'apologie des abrégés. Son hiſtoire commence à la fondation de Rome, & finit au ſiècle où il écrit. Nous ne liſons dans aucun hiſtorien qu'on ſe ſoit plaint de cette Eutrope.

manière

manière d'inſtruire; bien loin de là, Symmaque, le préfet de Rome, le preſſoit d'écrire dans ce genre, *ſed hæc ſtylo exſequenda, tibi ante alios, cui pollet Minerva, concedimus.* Les Grecs l'ont traduit; St. Jérôme le copie ſouvent dans ſa Chronique. M. de Valois, entre les modernes, en fait les plus grands éloges; & le Fèvre de Saumur, père de Ma. Dacier, l'avoit fait apprendre par cœur à ſon fils. Nous en avons une excellente traduction par M. l'abbé Lézeau.

Auſone. Nous ne mettrons point Auſone au rang des Abréviateurs, ſinon pour faire connoître une petite pièce de lui en vers, intitulée *les Cæſars.* Dans l'intention de donner à ſon fils une teinture de l'hiſtoire des Empereurs, il s'amuſa à mettre en douze vers héroïques la ſuite des douze Céſars, en douze autres le genre de leur mort; & puis reprenant depuis Jules Céſar juſqu'à Héliogabale, mais en vers élégiaques, il parcourt les noms & le caractère de tous ces Princes; forme ingénieuſe, faite pour les enfans, & qui à été adoptée de nos jours. On doit à M. Souchai, de cette Académie, la belle édition *in 4to* d'Auſone, à laquelle avoit travaillé M. Fleuri, chanoine de Chartres.

Nous paſſons au v. ſiècle, tems d'ignorance dans nos Gaules, & qui fut en quelque façon le ſiècle des Abrégés. On voit que je ſuis de bonne foi, & que je ne diſſimule pas ce qu'on peut leur reprocher. La barbarie s'étoit emparée des Gaules, le goût de la lecture étoit perdu, les auteurs ſe rebutèrent faute de lecteurs, les originaux étoient dans l'oubli; & comme lors du relâchement arrivé dans l'Egliſe, nous voyons les diſpenſes ſe multiplier, ainſi quelques écrivains ſecourables ſe prêtèrent à la foibleſſe de leurs citoyens, & tâchèrent de les rappeler à eux, en leur donnant le moyen de prendre au moins quelque idée générale des faits, qu'ils n'auroient pas été chercher dans leurs ſources. Ces Abréviateurs, qui ne craignoient pas la comparaiſon, ne firent que compiler les originaux; & en même tems qu'ils donnèrent de mauvais ouvrages, ils nous conſervèrent au moins quelques lambeaux des Anciens, comme de Polybe, de Nicolas de Damas, &c. Mais ces compilations achèverent d'éteindre la mémoire des originaux; avec eux tomba le goût de la bonne critique. La pareſſe y trouvoit ſon compte, on n'en vouloit pas ſavoir davantage; il falloit une eſpèce de reſurrection

rection pour tirer les Anciens de leurs tombeaux, que les Abréviateurs ſembloient avoir fermés pour jamais.

On pourroit dire cependant pour leur juſtification, & cela ſeroit vrai, que l'Imprimerie n'étant pas encore connue, & le travail des copiſtes devenant immenſe, les originaux auroient péri en entier ſans les Abréviateurs, & que nous ne courons plus le même riſque. C'étoit bien ce que penſoit l'empereur Conſtantin Porphyrogénète par rapport à Polybe, Diodore, Denys d'Halicarnaſſe, &c. dont il avoit fait extraire pluſieurs morceaux pour les inſérer dans ſes *Pandectes politiques*; grande compilation que ce Prince fit faire au x. ſiècle, & dont M. Rollin fait un grand éloge.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas de ces ſortes d'abrégés que je traite; ce ne ſont pas des copiſtes dont j'entreprends la défenſe. Les bons abrégés ne ſont pas de la même nature; ils ont un objet bien différent; ce ſont de vrais originaux, qui en même tems qu'ils inſtruiſent, font naître le deſir de recourir aux véritables autorités, qui ouvrent les routes, qui indiquent les objets, & qui en ſe reſſerrant pour en préſenter un plus grand nombre, découvrent un univers que les ignorans n'auroient pas aperçû ſans leur ſecours.

Reprenons la ſuite des Abréviateurs. J'excepte du nombre de ceux qui ne méritent pas d'être nommés, l'illuſtre Sulpice Sévère, mort vers l'an 420. Il nous a donné une chronique ou abrégé de l'Ecriture Sainte. On a dit de lui qu'entre tous ceux qui ont voulu faire des abrégés d'hiſtoire, ſoit Chrétiens, ſoit payens, aucun ne l'avoit égalé; auſſi l'a-t-on nommé le Salluſte Chrétien. Nous avons une traduction Françoiſe des œuvres de Sulpice Sévère, par M. Giry. Sulpice Sévère.

Nous avons perdu, ſuivant M. de Tillemont, un abrégé de Caſſien, par St. Eucher, qui n'a rien de commun avec les abrégés dont il eſt queſtion, parce que cet abrégé ne fut compoſé que pour purger les ouvrages de Caſſien des erreurs où il étoit tombé. St. Eucher.

Je ne ſuis point l'ordre des tems, pour mettre quelque variété dans cette eſpèce de catalogue d'auteurs; & je viens, en remontant, au modèle inimitable des abrégés, pour lequel je m'étois réſervé. C'eſt Velléius Paterculus, cet écrivain trop peu vanté par des raiſons étrangères à ſon talent, cet écrivain que je ne me laſſe point de lire, que Velléius Paterculus.

que par préſentiment j'ai admiré toute ma vie, qui réunit tous les genres, qui eſt hiſtorien quoiqu'abréviateur; qui, dans le plus petit eſpace, nous a conſervé un grand nombre d'anecdotes qu'on ne trouve point ailleurs, *quædam habet*, dit Voſſius, *quæ haud alibi invenias*; qui défend ſon lecteur de l'ennui d'un abrégé, par des réflexions courtes, & qui ſont comme le corollaire de chaque évènement; dont les portraits néceſſaires pour l'intelligence des faits, ſont tous en ornement; enfin l'écrivain le plus agréable que l'on puiſſe lire, & pour tout dire, le grand admirateur d'Homère, mais ſur-tout de Cicéron, quoique Cicéron fût républicain, & que Velléius fût paſſionné pour le parti monarchique. Il a écrit l'hiſtoire Grecque & Romaine juſqu'à Tibère, ſous lequel il vivoit, & qu'il auroit mieux fait de louer moins; c'eſt peut-être ce qui a nui à ſa grande réputation, tant étoit forte la haine que l'on portoit à Tibère & à Séjan; & c'eſt ce qui a fait, ſans doute, que Quintilien, dans le fameux chapitre *des inſtitutions oratoires*, où il parle de tous les écrivains célèbres, ne daigne pas nommer Velléius, dont la place ſe trouveroit naturellement entre Tite-Live qu'il nomme, & Tacite qu'il ſe contente de déſigner. Mais aujourd'hui que ces motifs ſont devenus aſſez indifférens, permettez-moi de profiter du reproche même d'adulation qu'a mérité mon auteur, pour faire voir que ſans ce reproche, il auroit été reconnu le premier dans ſon genre. Il y a long-tems que Tibère eſt mort, & Velléius ſera toûjours nouveau. J'avois eu la penſée, il y a bien des années, d'en faire une traduction, ignorant que nous en euſſions une excellente de M. Doujat; & ce qui m'y avoit engagé, ainſi que lui, c'étoit de ſuppléer à ce qui nous manquoit de cet écrivain, ſur-tout de l'hiſtoire Grecque, en employant les extraits que j'avois déja faits des auteurs qui en ont écrit. Je reconnus bien-tôt la témérité de cette entrepriſe, en liſant M. Doujat; mais je me ſus gré au moins d'avoir eu la même penſée que lui. Je dirai en paſſant que M. Doujat nous a donné une nouvelle édition de Tite-Live, enrichie de notes ſavantes; des éloges en vers des perſonnes illuſtres de l'ancien Teſtament; une Géographie hiſtorique & politique, & d'excellens traités ſur le droit civil & le droit canon. Je ne dois rien perdre de ce qui a illuſtré ceux qui ont eu part aux Abrégés chronologiques. Un de ſes ancêtres

fut le premier avocat général qu'ait eu le grand-conſeil, vers l'an 1565.

On me permettra de rappeler quelques traits de cet illuſtre écrivain, pour achever de prouver l'eſtime que mérite un abrégé chronologique, quand l'auteur en dit aſſez pour inſtruire, quand on voit que ſa préciſion ne vient pas d'impuiſſance, & quand il donne le deſir de recourir aux originaux; quand il n'eſt pas un ſimple annaliſte, & qu'il ne manque à ſon ouvrage que le titre d'hiſtoire; car voilà bien Velléius Paterculus. On reconnoîtra aſſez, ſans que j'aie beſoin de le dire, combien l'admiration que j'ai pour cet auteur inimitable, doit prouver l'impuiſſance, où je me ſuis trouvé non ſeulement de l'atteindre, mais même de l'imiter.

Il nous apprend, que les jeux Olympiques ne furent pas inſtitués par Iphitus, mais ſeulement renouvellés. Rome, après même qu'elle eût aſſujéti le monde entier, ne ſe crut pas en ſûreté tant que Carthage ſeroit ſur pied & qu'elle conſerveroit ſon nom; tant il eſt vrai que la haine qui s'eſt formée par des longues querelles, ſurvit à la crainte qu'elles peuvent cauſer. Mummius étoit dans une ſi groſſière ignorance des belles choſes, qu'après la priſe de Corinthe, aiant à faire tranſporter en Italie les curieuſes peintures, & les rares ſtatues qu'il y avoit priſes, & qui étoient faites de la main des plus anciens artiſtes de l'ancienne Grèce, il fit déclarer à ceux avec qui il faiſoit marché pour la voiture, qu'en cas qu'ils vinſſent à perdre les pièces qu'on leur confioit, ils en rendroient d'autres toutes neuves en leurs places.

Velléius fait une énumeration des ſavans illuſtres de ſa nation, qu'il raſſemble ſous un même point de vûe. La fécondité des bons poëtes ne remonte guère plus haut, & ne deſcend guère plus bas que quatre-vingts ans. L'éloquence du barreau, & la parfaite manière d'écrire en proſe ſont du même tems; mais Cicéron n'a rien vû avant lui qu'il n'ait effacé, & l'on n'a rien vû après lui qui puiſſe lui être comparé. J'en demande pardon, ajoûte notre auteur, à Publius Craſſus, à Scipion, à Lélius, aux Gracques, à Fannius, & à Sergius Galba; mais on peut ſans honte céder à Cicéron. Quel ſiècle que ce ſiècle d'Auguſte! les grammairiens, les hiſtoriens, tels

que Salluſte, Tite-Live, & Céſar; les ſculpteurs, les peintres, les graveurs, tous ont vû le même ſiècle.

Notre auteur ne manque jamais de fixer les époques des mœurs. Ce fut par la mort de Tibérius Gracchus, que l'on commença pour la première fois à répandre le ſang des citoyens. Le conſulat d'Opïmius a donné ſon nom au vin que l'on bûvoit cette année, & cent cinquante ans après on croioit encore en boire. La fidélité des Athéniens envers les Romains fut ſi grande, qu'il paſſa en proverbe, *agir à l'Attique*, pour dire agir de bonne foi.

Voici un extrait du portrait de Pompée. A vingt-trois ans il avoit levé une armée par ſes propres forces, & ſans aucune autorité publique, ne prenant conſeil que de lui-même; perſonne ne deſiroit plus que lui d'être puiſſant, mais il ſouhaitoit que les honneurs le vinſſent chercher, & ne vouloit pas y emploier la force; il eut ceux du triomphe n'étant que ſimple chevalier Romain, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui; auſſi notre auteur remarque que c'étoit trop faire en ſa faveur, par le danger qu'il y a d'élever trop haut un homme, dont la modération dépend de ſa volonté, & de renfermer en un ſeul toutes les eſpérances publiques. C'étoit un homme d'une bonté extraordinaire, ferme & conſtant dans ſes amitiés, facile à recevoir ſatisfaction des injures reçûes, & très-fidèle quand il s'étoit une fois reconcilié; mais avec cela il ne vouloit point d'égal, & deſiroit d'être ſeul dans les choſes, où il devoit ſe contenter d'être le premier; & ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'il étoit d'une éloquence médiocre, talent cependant ſi utile dans une république. Je ſais que pluſieurs de ces traits ſont connus, mais peut-être ne ſait-on pas qu'il y en a que l'on ne trouve que dans Velléius Paterculus, & que les écrivains ſuivans ont pris de lui, ſans compter que cette manière d'écrire a ouvert la voie, & a bien fait des copies.

Velléius dit de Caton, qu'il ne faiſoit pas les bonnes actions pour avoir la réputation de bien faire, mais parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement.

Il dit d'un certain Plancus, qui avoit changé trente fois de parti ſans ſavoir pourquoi, qu'il étoit traître par une eſpèce de maladie qui lui étoit naturelle; ſur quoi il rapporte un aſſez bon mot de Coponius. Ce Plancus, qui avoit été le panégyriſte importun d'Antoine,

toine, ſe répandit contre lui en invectives le lendemain qu'il l'eut quitté, & en raconta mille faits horribles ; ſur quoi Coponius s'écria, " Quoi, vous diſiez hier tant de bien d'Antoine ! il faut qu'il " ſoit devenu bien méchant en une nuit."

Aſinius Pollio avoit été intimément attaché à Antoine, mais il ſe retira de ſon intimité depuis qu'Antoine s'étoit livré à Cléopatre, & il n'avoit jamais voulu la voir. Céſar le voyant dégagé d'avec Antoine, le preſſa de le ſuivre à la guerre d'Actium ; mais Pollio s'en excuſa en ces termes : " Mes ſervices envers Antoine ſont plus " grands ſans doute que ce qu'il a fait pour moi, mais les bienfaits " que j'en ai reçûs ſont plus connus dans le monde ; & ainſi diſpen- " ſez-moi de vous ſuivre, au riſque peut-être de devenir la victime " d'un des deux partis."

Il dit de la fameuſe Julie, fille d'Auguſte, qu'elle meſuroit la grandeur de ſa fortune par la licence de mal faire.

Revenons à nos auteurs. Le nombre des abrégés, tant Grecs que Latins, des annales, des chroniques, eſt immenſe, & je me contenterai d'en citer encore quelques-uns.

Aurelius Victor.

Nous avons un abrégé d'Aurelius Victor, qui contient l'hiſtoire des empereurs depuis Auguſte juſqu'à Conſtance ; outre qu'il eſt mal écrit, c'eſt qu'il a abuſé un privilége des abréviateurs, & que l'on pourroit le mettre au rang des annaliſtes.

Sextus Rufus.

Sextus Rufus, qui vivoit ſous Valentinien, nous a donné pareillement un abrégé très-ſommaire de l'hiſtoire Romaine, qu'il finit à ſon tems.

Photius, ce fameux ſchiſmatique du IX. ſiècle, qui a ſéparé les Grecs des Latins, n'a pas eu intention de faire un abrégé ; mais on trouve dans ſa *Bibliothèque*, plus de trois cens auteurs dont il fait ſouvent des extraits, & dont il nous donne des abrégés qui ne ſe trouvent point ailleurs.

Un abréviateur inconnu, mais bien digne de repréhenſion, nous a donné un lexique d'Heſychius : c'eſt ſur un tel auteur que doit tomber le blâme des abrégés. Heſychius avoit compoſé, avec beaucoup de ſoin, le lexique qui porte encore ſon nom : c'eſt une explication par ordre alphabétique de tous les mots de la langue Grecque. On ne ſait quelle main a ſupprimé ce que cet ouvrage avoit de plus précieux ; c'étoient les traits d'hiſtoire, les citations tirées des anciens

ciens poëtes ou orateurs, qui ſervoient de preuves aux explications d'Heſychius, en ſorte que nous n'avons qu'un extrait de ce lexique.

Je viens à préſent aux écrivains modernes, & j'en fais deux claſſes; ceux qui ont donné des abrégés de l'hiſtoire univerſelle, & ceux qui ont donné des abrégés de l'hiſtoire de chaque nation.

Par rapport aux premiers, il n'y a rien à leur reprocher; leurs ouvrages n'ont pris ſur aucun écrivain particulier, & en nous préſentant un tableau général de l'univers, ils ne diſpenſent pas de recourir à chaque hiſtoire ſéparée, parce qu'ils n'ont traité d'aucune; il me ſuffira à leur égard de nommer les plus célèbres.

Sleidan, Luthérien du XVI. ſiècle, a écrit un abrégé de l'hiſtoire univerſelle ancienne & moderne; ouvrage trop ſuccinct, & qui étant déjà partial contre les catholiques, l'eſt devenu encore davantage, par le ſoin qu'ont pris les Luthériens, après ſa mort, d'en retrancher ce qu'il n'avoit pû refuſer à la vérité.

Le Père Pétau.

Scaliger, critiqué par le P. Pétau, nous a donné ſon ouvrage intitulé *Theſaurus temporum.* Le P. Pétau, qui vint après lui, donna ſon grand ouvrage ſur la chronologie ou la ſcience des tems, *de Doctrinâ temporum*; & dans la ſuite ſon *Rationarium temporum.* La réputation du P. Pétau étoit ſi répandue, que lors de l'ambaſſade ſolemnelle qu'envoya le roi de Pologne en 1645, pour demander en mariage la Princeſſe Marie, de la maiſon de Mantoue, le premier ſoin des ambaſſadeurs fut de venir au collége de Clermont. *Volumus*, s'écrièrent-ils en entrant dans la cour, *volumus videre clariſſimum Petavium.* Le P. Pétau enſeignoit alors une leçon de Théologie, il parut avec ſon porte-feuille ſous ſon bras, & répondit à leurs complimens Latins avec ſon éloquence ordinaire. On ſait que le P. Pétau dit la meſſe pour Grotius ſon ami, dans la perſuaſion où il étoit que Grotius étoit mort catholique.

Le Père Labbe.

Nous avons du P. Labbe l'abrégé chronologique de l'hiſtoire ſacrée & profane; cet ouvrage eſt plus eſtimé que ſon abrégé de l'hiſtoire de France, dont nous parlerons bien-tôt.

Turſelin.

Le P. Turſelin, jéſuite ainſi que les deux premiers, nous a donné un abrégé chronologique de l'hiſtoire univerſelle, que M. l'Abbé Lagneau

Lagneau a rendu utile par ſa traduction, & par les notes qu'il y a jointes.

Je ne cite point le diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle de M. de Meaux; cet auteur immortel, hors de pair ainſi que cet ouvrage, n'aura point d'imitateurs; celui qui a oſé le continuer, en doit garantir à jamais. Mais la forme de cet ouvrage n'a de commun avec les abrégés chronologiques que les bornes étroites où l'auteur s'eſt renfermé. M. Boſſuet.

Jean le Clerc & Elie Dupin nous ont donné chacun un abrégé de l'hiſtoire univerſelle; ces ouvrages ſont peu connus, & n'excitent guère la curioſité. Le premier contient quelques ſingularités; mais pour celui de Dupin, ce n'eſt aſſurément pas ce que l'on devoit attendre de la célébrité de ſon nom. Jean le Clerc. M. Dupin.

Nicolas Vignier peut trouver ſa place parmi les abrégés univerſels, & on a ſouvent recours à ſa Bibliothèque hiſtoriale. Vignier.

J'épargne au lecteur la liſte de tant d'autres que l'on trouve dans les catalogues. Ce n'eſt pas leur apologie que j'ai entrepris de faire, parce que ce genre eſt hors d'atteinte; auſſi n'en ai-je nommé qu'un petit nombre. Je paſſe aux abrégés des hiſtoires particulières, & je me borne ici à notre hiſtoire de France. Ce ne ſeroit jamais fait, ſi je voulois les citer tous; j'en choiſirai ſeulement quelques-uns pour l'exemple du bien ou du mal dans ce genre.

Le P. Labbe, un des plus infatigables écrivains de la ſociété, & qui a fini par la collection des Conciles, avoit paſſé ſa vie à faire des recueils dans tous les genres; & par rapport à nous, il donna l'*hiſtoire de France* réduite en forme d'abrégé chronologique. Cet ouvrage, peu utile, & qui n'a pas eu un grand ſuccès, n'a pas dû empêcher de tenter le même genre. Le Père Labbe.

Nous avons de Bertaut, prêtre de l'oratoire, *Epitome rerum à Francis bello geſtarum*; il mérite d'être lû. Brianville nous a donné un fort bon abrégé à l'uſage de la jeuneſſe; ainſi que le ſieur Bonair, que l'on a dit qui n'avoit fait que prêter ſon nom à Céſar de Vendôme. Le Ragois, dont l'abrégé fait pour M. le duc du Maine, eſt par demandes & par réponſes; le P. Châlons, qui a rendu ſon abrégé plus diſtingué par quelques matières de droit public, mais peu exact & trop ſuperficiel; le P. Buffier, dévoué par ſes innombrables Le Père Bertaut. Brianville. Bonair. Le Ragois. Le Père Châlons. Le Père Buffier.

brables écrits à l'inſtruction de la jeuneſſe, & dont on ne ſauroit trop louer le zèle, dans une carrière où il préfère l'utilité publique à la grande réputation; le P. du Londel, dont les faſtes des maiſons d'Orléans & de Bourbon font regretter qu'il s'en ſoit tenu là; le P. d'Avrigny, qui nous fait plus regretter encore, que ſon abrégé chronologique, ouvrage digne de toute louange, n'ait embraſſé que le XVII. ſiècle; la chronique de Jean du Tillet, évêque de Meaux, trop reſſerrée, mais précieuſe pour les dates; enfin Marcel, qui a écrit dans un genre plus reſſemblant à celui qui a donné lieu à traiter ce ſujet, qui a rapporté des pièces curieuſes & originales, mais qui eſt plûtôt un annaliſte qu'un abréviateur: voilà les auteurs qui méritent le plus d'être cités.

Le Père du Londel.

Le Père d'Avrigny.

Du Tillet.

Marcel.

Un genre d'écrire plus nouveau; & qui, ſans emprunter le nom d'abrégé, a ſuivi le même eſprit & en a le caractère, c'eſt celui des *Révolutions*. Le P. d'Orléans & l'Abbé de Vertot ont excellé dans ce genre; ce ſont des tableaux en petit qui rapprochent les faits, & qui ont tiré de chaque hiſtoire ce qui peut le plus exciter la curioſité. La critique des abrégés ne les regarde pas, parce qu'ils n'ont pas prétendu écrire l'hiſtoire d'une nation dans ſon entier, & ils ne ſont pas expoſés au reproche que l'on peut faire aux abrégés, de diſpenſer de recourir aux ſources. En effet, les révolutions Romaines, celles de Suède, celles de Portugal, celles d'Angleterre, celles d'Eſpagne, ſont d'agréables eſquiſſes, où tout le merveilleux d'une hiſtoire eſt exprimé; mais qui n'empêcheront jamais de lire les hiſtoriens originaux, parce que ce n'eſt pas l'hiſtoire entière d'une nation.

Le Père d'Orléans. Vertot.

Nous voici enfin parvenus au terme que je me ſuis propoſé; ce ſont les abrégés chronologiques: leur apologie ſe trouve déjà faite dans ce que j'ai dit de Velleius Paterculus. Si un abrégé ne contient que des dates, ce ne ſont que des annales, & il ne faut pas s'y méprendre: ſi au contraire un abrégé chronologique contient les évènemens arrivés chez un certain peuple, s'il donne une idée des mœurs & des loix, s'il fait connoître les hommes diſtingués, & s'il leur adjuge la portion de gloire qui leur eſt dûe, s'il marque les méchans du ſceau de l'improbation; à la vérité ce ne ſera point une hiſtoire, parce que ces faits ne ſont pas liés par le fil continu

de

de la narration ; mais ce ſera, ſous une autre forme, tout ce que l'on peut ſavoir en cette matière. L'abréviateur n'eſt pas plus diſpenſé de recourir aux originaux, aux titres, aux chartes que l'hiſtorien. Il doit être un garant ſérieux ; & s'il perd l'avantage d'intéreſſer qui appartient de droit à la narration des hiſtoriens, il a celui de préſenter ſur le champ les faits rangés ſous les dates, & débarraſſés des détails qu'entraîne l'hiſtoire. Voilà ce qu'a fait Velléius Paterculus, voilà ce que j'ai tenté d'après lui, & ce qu'ont fait enſuite pluſieurs écrivains eſtimables, que je ne cite pas, parce qu'ils ſont vivans ; ils ont, ſi j'oſe le dire, perfectionné ce genre par la forme nouvelle qu'ils y ont donnée, par le tableau qu'ils ont expoſé, & par la clarté & l'ordre qu'ils y ont mis ; comment pourroit-on les ſoupçonner d'avoir nui aux grandes hiſtoires ; ils en font au contraire ſentir la néceſſité.

Abrég. chron. Hiſt. des Juifs, de l'Egliſe Ancienne, Romaine, des Empereurs, de France, d'Allemagne, d'Anglet. & du Nord.

Que l'on me diſe donc quel mal font les abrégés ? S'ils ne ſont pas bien exécutés, ils tombent d'eux-mêmes, ils ſont bien-tôt décriés, & on proſcrit leurs auteurs, pour avoir abuſé de la facilité qu'ils ont trouvée à mal faire un ouvrage qu'il eſt ſi difficile de bien faire.

Il y a de deux ſortes de perſonnes dans le monde ; ceux qui ne ſont curieux que par vanité, & ceux qui le ſont pour s'inſtruire véritablement ; on doit quelques égards aux premiers, parce qu'ils ont au deſſous d'eux la claſſe des ignorans volontaires. Et quel inconvénient y a-t-il de profiter de leur vanité, pour leur donner au moins des idées générales de ce qui exiſte ? Peut être s'y laiſſeront-ils ſurprendre ; peut-être qu'ayant commencé à lire pour leur ſimple amuſement, ils ſeront tout étonnés de ſe trouver engagés à aller plus loin qu'ils n'avoient compté. Pour ceux qui réellement veulent apprendre, c'eſt bien à eux que les divers abrégés chronologiques ſont adreſſés. Le tableau de la nation leur eſt offert, ils n'ont qu'à choiſir entre tous les objets ; ſi l'un, par état, eſt deſtiné à l'étude des loix de ſon pays, un abrégé chronologique lui en donne l'indication ; l'homme d'égliſe y trouve les principes, les dogmes, le code de la Religion ; le Politique y aperçoit les traités, & ainſi des autres ; & tous reconnoiſſent l'harmonie qui doit régner entre tous les genre de connoiſſance, & les liens par où elles tienent les unes aux autres : bien loin qu'ils ſe croient diſpenſés de remonter aux ſources, ils y

ſont appelés, parce qu'ils en voient aſſez pour ſentir qu'ils ne voient pas tout, aſſez pour apercevoir l'importance des matières, & point aſſez pour s'en tenir là. Enfin les abrégés chronologiques amuſent ceux qui n'auroient rien lû ſans cela ; ils mettent la ſcience à la mode: & n'eſt-ce donc rien pour elle ; ils lui ôtent cette majeſté vaſte qui effraie ceux qui veulent commencer à s'inſtruire ; je ne parle pas des Savans, qui ne ſeront pas fâchés de retrouver ce qui a pû échapper à leur mémoire, & peut-être à leurs recherches. C'eſt ce qui a donné lieu à l'épigraphe qui eſt en tête du nouvel abrégé chronologique de l'hiſtoire de France ;

Indocti diſcant, et ament meminiſſe periti.

RÉFLEXIONS SUR

Les Hiſtoriens François, & ſur les qualités neceſſaires pour compoſer l'Hiſtoire.

Par M. le Marquis D'ARGENSON.

Lu le 14. Mars 1755.

LA France a d'illuſtres écrivains preſque en tous genres. Nous le diſputons aux anciens dans le genre dramatique, dans le lyrique & dans le didactique ; nous avons des philoſophes profonds, & des Orateurs ſublimes & touchans ; nos ouvrages d'agrément ne le cèdent pas à ceux qu'a produits la Grèce ; & ce n'eſt point flatter le ſiècle de Louis XIV, que de le comparer à celui d'Auguſte. Mais nous avons fait juſqu'ici peu de progrès dans le genre hiſtorique.

Il nous reſte un très-grand nombre de faiſeurs de Mémoires mal digérés, de biographes diffus, de compilateurs qui ramaſſent plus de détails que d'anecdotes, qui ſurchargent leur narration de minuties & de dates indifférentes, & qui l'interrompent par des recherches peu curieuſes ou déplacées. Chez les uns tout eſt enflure & déclamation ; chez les autres tout eſt diſcuſſion & critique. Preſque toûjours les échaffaudages offuſquent & déparent le bâtiment, ou, pour mieux dire, ils ſont confondus avec les matériaux de l'hiſtoire. Ceux de nos hiſtoriens qui montrent de l'élévation & du génie, n'ont pas eu quelquefois aſſez de reſpect pour la vérité. S'ils racontent les évènemens dont ils ſont contemporains, ils donnent dans la flatterie ; s'ils écrivent librement, ils vont juſqu'à la licence.

Nous avons cependant quelques morceaux où l'on trouve tout à la fois la fidélité, le goût & le vrai ton de l'hiſtoire ; mais outre qu'ils ſont en petit nombre, & très-courts, les auteurs à qui nous en ſommes redevables, ſe ſont défié de leurs forces ; ils ont craint de manquer d'haleine dans des ouvrages de plus longue étendue.

Pourquoi les anciens ont-ils eu des *Thucydides*, des *Xénophons*, des *Polybes*, & des *Tacites* ? Pourquoi ne pouvons-nous leur comparer que des *St. Réals*, des *Vertots*, & des *Sarraſins* ! Nous ne devons point attribuer cette diſette à la décadence de l'eſprit humain. Il faut en chercher, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, quelque raiſon nationale, quelque cauſe qui ſoit particulière aux François.

La belle Littérature a fleuri ſous Louis XIV, mais le ſuccès dans le genre hiſtorique dépendoit de l'eſprit François & de nôtre gouvernement, tandis que cette dépendance influoit moins ſur les autres genres. Les Lettres, lorſqu'on les cultivoit dans la Grèce ou qu'elles étoient floriſſantes à Rome, ſous Auguſte & ſous ſes ſucceſſeurs, trouvoient des eſprits autrement diſpoſés que les nôtres ; & de-là vient, ſans doute, la ſupériorité que les Grecs & les Romains ont ſur nous dans la manière d'écrire l'hiſtoire. C'eſt ce que je me propoſe de prouver.

Quatre qualités principales ſont néceſſaires aux Hiſtoriens.

1. Une critique exacte & ſavante, fondée ſur des recherches laborieuſes, pour la collection des faits.

2. Une grande profondeur en morale & en politique.

3. Une imagination ſage & fleurie, qui peigne les actions, qui déduiſe les cauſes, & qui préſente les réflexions avec clarté & ſimplicité; quelquefois avec feu, mais toûjours avec goût & élégance.

4. Il faut de plus la conſtance dans le travail, un ſtyle égal & ſoûtenu, & une exactitude infatigable, qui ne montre jamais l'impatience d'avancer, ni de laſſitude pendant le cours d'une longue carrière.

Qu'on ſépare ces qualités, on trouvera des chefs-d'œuvres parmi nous; des Critiques, des Moraliſtes, des Politiques, des Peintres, & des Littérateurs laborieux, dont le produit nous ſurprend. Mais qu'on cherche ces qualités raſſemblées, on manquera d'exemples à citer entre nos auteurs.

Nous nous perfectionnons tous les jours dans le genre critique. Notre Nation, toute accuſée qu'elle eſt de légèreté, s'en juſtifie par ſon application *aux Sciences exactes*. La critique en fait partie, & c'eſt peut-être celle qui exige le plus de patience & de ſuite. La vérification des dates, la Chronologie, & la Géographie par les calculs aſtronomiques, rien n'échappe à nos gens de Lettres.

La peinture en proſe & en vers nous approche des Homères, des Virgiles, & des Miltons. Télémaque, les Fables de la Fontaine ſont ſimples ou élevées quand il le faut, & comme la Nature même; le bon goût n'a rien à deſirer dans ces excellens écrivains. Corneille diſſerte ſur l'héroïſme & ſur la politique en vers forts & ingénieux; Racine ſur les paſſions, Deſpréaux ſur les mœurs, & ſur ſon art; Rouſſeau a le pinceau de l'Albane: je ne parle pas de ceux qui vivent encore. Ces grands hommes euſſent peut-être écrit l'hiſtoire mieux que les anciens, s'ils avoient réuni les parties qu'ils ont poſſédées ſéparément.

Nous ne manquons pas de moraliſtes, qui ont, pour ainſi dire, diſſéqué le cœur humain. Nous avons peu de Philoſophes politiques; rarement l'eſprit de ſuite, & preſque jamais aſſez de talens réunis. Il falloit donc que les anciens poſſédaſſent cette étendue de connoiſſance qui nous manque, puiſqu'ils ont mieux réuſſi dans l'hiſtoire.

Hérodote étoit voyageur; ſon hiſtoire a été digne d'être dédiée aux neuf Muſes, & d'être lûe à l'aſſemblée de la Grèce. Il lui étoit permis

permis de disserter librement sur les Religions oppofées, & nulle raiſon d'état ne contraignoit ſes raiſonnemens politiques. Comme il y avoit alors peu de monumens écrits, on prenoit pour bon tout ce qu'il diſoit, & nous manquons de preuves pour le contredire.

Diodore de Sicile parloit, ſous Jules Céſar, des anciennes monarchies de l'Afrique, de l'Aſie, & de la Grèce. *Plutarque* étoit philoſophe & hiſtorien; *Xénophon* homme de guerre, il pouvoit dire de lui-même ſur ſon hiſtoire, *& quorum pars magna fui. Trogue Pompée*, exercé dans tous les genres & d'un eſprit ſupérieur, pouvoit embraſſer l'hiſtoire de tous les ſiècles; *Thucydide* étoit homme de Lettres & homme public.

Tite-Live poſſédoit tous les talens, toute la force & la conſtance que demandoit une entrepriſe comme la ſienne. *Denys d'Halicarnaſſe* n'a pas écrit avec autant de dignité que Tite-Live, mais c'eſt un écrivain d'un grand ſens; il a de la pureté dans la diction, & une agréable ſimplicité dans ſes récits. *Polybe*, dont nous avons beaucoup perdu, eſt comparable à tout ce que la Grèce a produit d'excellent dans le genre hiſtorique. Rien ne contribue plus que cet auteur a prouver qu'il faudroit avoir été acteur pour être bon hiſtorien. Il avoit voyagé, il étoit verſé dans l'art militaire, il joignoit la pratique & l'expérience à la théorie & aux réflexions, il étoit capable du détail & porté au grand. Polybe eſt encore aujourd'hui le modèle le plus parfait pour les Généraux & pour les Miniſtres, pour la conduite des armées, & pour le maniement des affaires d'état.

Les commentaires de *Céſar* ſont le journal d'un grand Capitaine, éloquent, brave, & prudent. *Salluſte* inſtruit par lui-même des deux évènemens dont il a fait le récit, les a traités en Orateur & en Philoſophe.

Suétone parle des douze Céſars avec toute la liberté qu'eût pût faire un Tribun du peuple, pendant la liberté républicaine. *Tacite* enfin, que j'aurois dû nommer le premier, eſt le plus grand & le plus profond politique qui ſera jamais: il excelloit dans les Belles-Lettres & dans le Barreau; il s'étoit fait un ſtyle concis, qui plioit, pour ainſi dire, ſous ſes penſées. Il avoit été Conſul; il écrivoit ſous un Empereur vertueux, & qui ſe faiſoit honneur de l'amitié de cet auteur.

Il pouvoit parler avec liberté de la vertu & des vices, qui depuis lui ont exigé tant d'exagérations & de palliatifs.

Qu'avons-nous pour notre hiſtoire? beaucoup d'annaliſtes, peu d'hiſtoriens. Notre origine eſt encore moins connue que celle de Rome & de ſes premiers Rois. Avant François I. nous ne voyons qu'un tems d'ignorance & de groſſièreté; le ſtyle de nos hiſtoriens eſt d'un mauvais François, d'une conſtruction obſcure. Au moins nous devoit-on la naïveté & la ſimplicité; mais nos pères avoient quelque légère connoiſſance des lettres Grecques & Romaines; ils affectoient ce qu'ils ignoroient le plus; & ce mélange de ténèbres & de clarté n'a fait qu'embrouiller leur langage.

Ils ont preſque ignoré ce qui ſe paſſoit dans le monde hors de leur pays, & pendant leur tems; ils ſavoient encore moins ce qui les avoit précédés; tout leur mérite conſiſtoit dans la bonne volonté qu'ils avoient d'écrire ce qu'on leur avoit raconté, des faits incertains & même fabuleux, entendus avec aſſez de bon ſens, mais ſans eſprit philoſophique. Avant la renaiſſance des Lettres nous étions plongés dans la fable, non par une hiſtoire héroïque & ornée de graces, comme celle des Grecs, mais par des contes puériles.

Tous nos hiſtoriens ſe reſſentent de leur profeſſion particulière; ils ne parlent qu'inſpirés par une partialité perſonnelle, même dans les points les plus eſſentiels de l'hiſtoire. Ce ſont ordinairement des Eccleſiaſtiques, qui, ſeuls *Lettrés* de leur tems, montent, pour ainſi dire, dans la tribune pour haranguer en faveur des intérêts du Clergé; ils déclament contre tout ce qui leur nuit. Ce ſont des Courtiſans mécontens, des ſatyriques ou des flatteurs. Les meilleurs de nos faiſeurs de Mémoires ont tourné en éloges perſonnels l'apologie de leurs fautes, ſous le prétexte d'inſtruire leurs deſcendans.

Parlons de quelques-uns, ſans prétendre leur aſſigner de rang. Je veux toujours prouver que quelques-uns ont poſſédé les principales parties de l'hiſtorien, mais qu'aucun ne les a réunies, comme les anciens.

L'an 600. ou environ.

Grégoire de Tours, homme de qualité & fort pieux, écrit ſans ordre & ſans plan; ſon ſtyle eſt plein de fautes de Grammaire; il avoit prétendu écrire l'hiſtoire Eccléſiaſtique de ſon tems, & ſes digreſſions

digreſſions ſur l'hiſtoire prophane compoſent les trois quarts de ſon ouvrage. Il maltraite indiſcrètement les perſonnages les plus reſpectables. Il parle de Chilpéric avec fureur, il le traite de *nouveau Néron*, & lui en attribue tous les vices.

Aymoin de Fleury a écrit avec facilité, mais il a mêlé notre hiſtoire de fables ridicules. 900.

Joinville accompagna St. Louis dans une de ſes expéditions. Il a écrit d'un ſtyle noble & naturel; il étoit fort ignorant; c'eſt plûtôt l'hiſtorien du Roi que du règne. Quelques louanges qu'il donne à ſon héros, il n'en remarque pas moins ce qu'il peut y avoir de répréhenſible dans ſa conduite. 1300.

Jean Froiſſard, Flamand, a écrit ce qui s'eſt paſſé dans le XIV. ſiècle en France, aux Pays-bas, en Angleterre & en Eſpagne. Il eſt plein de bon ſens, de diſcernement, & de goût. Son ſtyle eſt clair, & même d'un ſi bon François pour le tems, qu'on l'a ſoupçonné d'avoir été retouché depuis l'invention de l'Imprimerie. Froiſſard n'étoit pas ſatyrique, au contraire, ſon écueil étoit l'*amitié*. Parce qu'il fut honoré de celle du roi E'douard d'Angleterre, & de la Reine, fille du comte de Hainaut, par reſpect & par reconnoiſſance il ne peut jamais rien dire de déſavantageux des Anglois. *Un hiſtorien eſt un juge*, dit Baillet, *il devroit immoler ſes propres enfans à la vérité, comme Brutus à la patrie.* Froiſſard s'informoit curieuſement par lui-même de tout ce qu'il avoit à écrire; avide & prodigue de ces acquiſitions, il n'en a rien voulu perdre, & il eſt tombé dans une telle diffuſion, qu'on ne peut le lire ſans beaucoup de courage, & ſans le zèle d'un hiſtoriographe de profeſſion. *Sleidan* a prétendu l'abréger en Latin: l'on peut bien abréger l'hiſtoire, mais non l'hiſtorien; les proportions gardées par une juſte analyſe, nous laiſſent des dates & les faits capitaux, mais ne conſervent rien de ce qui eſt propre à l'écrivain qu'on abrège. 1324.

Robert Gaguin, moine Mathurin, a écrit tout notre hiſtoire depuis ſon commencement juſqu'en 1499. Il avoit été employé dans les affaires du gouvernement. Son ſtyle eſt bon pour le tems, mais les Moines étoient crédules ſur les contes du peuple; il donne pour conſtantes toutes les fables de nos vieux auteurs. 1500.

1500. *Philippe de Comines* peut passer pour le meilleur de nos historiens; il écrit avec une agréable simplicité; on démêle le caractère de l'auteur dans l'ouvrage, sans qu'il ait été trop occupé de parler de lui; c'est la bonne foi & la probité Flamande. On l'a nommé mal-à-propos le *Tacite François*; il n'entend fineſſe à rien, & voit clair à tout; il ne montre jamais d'amertume contre les vicieux; pour tout ſentiment, il plaint ceux qu'il blâme; il expoſe naïvement ce qu'il a vû, il en laiſſe l'opinion & le jugement à ſes lecteurs. Peut-être la différence de ces deux Hiſtoriens philoſophes, conſiſte-t-elle principalement dans celle de la religion & du gouvernement où ils vivoient. Tous deux étoient de bons & vertueux citoyens; mais Comines, comme Chrétien, attribue tout à la Providence, ſans rien ôter au mérite & à la ſageſſe humaine. Il reſpecte, par devoir, l'autorité monarchique en toutes choſes; & Tacite pouvoit encore parler de République ſous les Empereurs. Comines donne les meilleurs conſeils aux Grands, & ſur-tout aux Princes, ſur la conduite qu'ils doivent tenir dans la proſpérité comme dans les revers de la fortune.

1500. *Jean de Serres*, huguenot furieux, déclame à outrance & hors de propos contre les Papes: réflexions médiocres & uſées; il s'eſt trompé par-tout ſur les perſonnes, ſur les faits, ſur les lieux, & ſur les tems.

1550. *Jean du Tillet*, Greffier en chef du parlement de Paris, a donné des recherches utiles à notre hiſtoire; il ne s'eſt pas ſoucié du langage; l'on trouve dans ſes écrits de la ſolidité & de l'exactitude. Rangeons-le parmi les critiques & les compilateurs.

1550. *Belleforeſt* fut homme de grande lecture & de peu de diſcernement. Ses annales ſont remplies de contes ridicules, il y a employé tous ceux qu'il avoit trouvés dans nos vieilles chroniques, il en a ajoûté beaucoup d'autres de ſon invention. Cela ne vient cependant ni d'ignorance, ni de malice; mais on cherchoit à plaire, & c'étoit la mode de ce tems-là; l'on ne ſe rendoit recommandable que par les fables.

1600. *Papire Maſſon* a écrit des annales fort sèches, depuis Pharamond juſqu'à Henri II.

Etienne

Etienne Paſquier nous a donné des recherches fort curieuſes; il commence à démêler mieux qu'un autre le fabuleux de l'hiſtorique; cependant il ſe laiſſe ſouvent ſéduire par la prévention contre les hommes & les choſes qui lui déplaiſent. 1600.

Daubigné a écrit l'hiſtoire univerſelle de ſon tems, depuis 1550 juſqu'en 1610, & la France l'occupe, avec raiſon, plus que les autres pays. Son ſtyle & ſes préjugés ſont les défauts de ſon hiſtoire; il a vû, il a interrogé les acteurs des tems qu'il décrit. Quoiqu'homme de Cour, il ſe ſert de baſſes expreſſions, & ne ſe donnant pas pour homme de Lettres, il s'eſt fait un ſtyle de métaphores inſupportable aux lecteurs; il eſt immodéré quand il parle des Catholiques, & traite ſans reſpect les vices d'Henrie III. Il auroit dû étudier *Comines*. Celui-ci entend tout autrement à nous expoſer l'excès de ſubtilité de Louis XI, la folie de Charles, duc de Bourgogne, & l'imprudence de Charles VIII, ſes maîtres; il fait ſe taire ſur la régence d'Anne de Beaujeu, où il fut maltraité perſonnellement. 1600.

Fauchet, franc Gallois dans ſes manières & dans ſon langage, eſt un bon critique, mais extrêmement confus dans ſon hiſtoire. 1603.

M. de Thou a écrit ſoixante-deux ans de l'hiſtoire de France, & il a fait tant d'incurſions ſur celle des pays étrangers, qu'on le doit qualifier *Auteur de l'Hiſtoire univerſelle de ſon tems*. Il y place, à la manière des anciens, quantité de diſcours & de harangues factices, & il les attribue à des perſonnages que nous ſavons avoir été incapables de les compoſer. Ambitieux d'atteindre à la perfection des anciens, il en a approché par ſa belle latinité; mais il s'en eſt écarté par une exceſſive prolixité. Au reſte il excelle à peindre les hommes, & à décrire leurs actions; il aime à dire la vérité, & il en eſt d'autant mieux informé, qu'il a vû preſque tout ce qu'il écrit de la France, ou s'en eſt enquis aux gens qui étoient à la ſource. Mais il n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi inſtruit à l'égard des évènemens étrangers à la France. 1606.

Du Pleix avoit rémonté, par ſes études, aux meilleures ſources; il étoit gagé de la Cour pour donner une hiſtoire complète de la Monarchie, & on l'eſpéroit de lui avant que ſon ouvrage parût; il l'a achevé avec patience, & a donné à ſa narration une juſte étendue. Mais l'on s'étoit fort trompé ſur l'élégance de ſon ſtyle; il ſe reſſent 1650.

trop de bienfaits que lui attiroit ſon travail, il excuſe ou loue ſans diſcernement ; enfin, ſi nous en jugeons par le ſuccès, nous le placerons au deſſous de plus médiocres écrivains, puiſqu'il eſt tombé dans un oubli général.

1650. *Varillas* eut une grande réputation de ſon tems, il tomba enſuite dans le décri, & a ſurvéçu à ſa réputation. C'eſt un mélange ſingulier de travail, de critique, & de fictions. Son principal objet a été de plaire, & non d'inſtruire ; pour y parvenir, il s'eſt donc plutôt confié au menſonge qu'à la vérité. Il avoit étudié l'hiſtoire dans des ſources preſque inconnues ; plus leur nom en impoſe, plus il aime à les citer. L'on prétend que quelques-uns de ſes garants ſont imaginaires. Il a prétendu éclaircir des faits veritables, il a forgé des anecdotes, il pénètre dans le ſecret des Conſeils, il attribue aux évènemens des cauſes plus brillantes que bien raiſonnées. Son ſtyle attache & emporte le lecteur par un feu caché ; mais malheureuſement l'on ne ſait jamais quand il dit vrai ou quand il en impoſe ; il vaut mieux que les Romans, il vaut moins que l'Hiſtoire ; & laſſés de prendre un guide ſi mal famé, les amateurs de l'hiſtoire ont abſolument abandonné ſa lecture.

1680. *Mézeray* eſt plus connu par ſon abrégé que par ſa grande hiſtoire ; peu de gens ont lû celle-ci, l'autre fait partie de l'inſtitution ordinaire de la jeuneſſe. Auſſi ſa grande hiſtoire a-t-elle été compoſée ſur de mauvais matériaux, comme Gilles, Duhaillant, &c. Il eſt ſatyrique & frondeur, il ne manque aucune occaſion de s'élever contre les maltôtiers & les maltôtes. Il aime les merveilles, les apparitions & les pluies de feu ; il n'omet le récit d'aucun préſage funeſte qui accompagne les évènemens.

1720. *Le Père Daniel*, Jéſuite, eſt peut-être celui de nos Hiſtoriens généraux qui a le moins de défauts ; il eſt inégal, mais il écrit bien ordinairement. Il a travaillé ſon hiſtoire autant que lui a pû permettre la briéveté du tems qu'il y a mis ; il avoit déjà de l'âge quand il fut choiſi pour l'entreprendre, & les preuves qu'il avoit données de ſes talens, avoient occupé une partie de ſa jeuneſſe. Rien ne prouve mieux que cette hiſtoire combien il eſt impoſſible à un homme ſeul d'y réuſſir, qu'il lui faudroit des adjoints, de la dépenſe, &, plus que tout cela, de la liberté, ne s'aſſujétiſſant qu'aux

ſeuls

ſeuls devoirs de ſujet & de citoyen; il devoit, à plus forte raiſon, être dégagé des liens extraordinaires de *Societé*, & de l'eſprit de *partialité*, qui eſt le plus grand ennemi de l'hiſtoire.

L'abbé le Gendre eſt un abréviateur ſage & d'une aſſez juſte étendue; il n'eſt pas auſſi eſtimé qu'il devroit l'être. Il écrit plutôt l'hiſtoire de ſa nation que des perſonnages qui s'y ſont diſtingués; il cherche à donner raiſonnablement les cauſes des évènemens: ſes connoiſſances ſont foibles, il eſt plus ſage qu'élevé. 1725.

Enfin *M. le Préſident Hénault* nous a donné une *Chronologie* intéreſſante, & telle qu'on n'en avoit pas connue avant lui. Elle lui attire beaucoup d'imitateurs ſur les autres théatres de l'hiſtoire. Il a orné la ſienne de réflexions, de tableaux, de caractères, & d'anecdotes utiles. On a approuvé, avec raiſon, cette manière d'inſtruire par un travail connu juſque-là par ſa ſéchereſſe, & qui avoit appartenu avant lui à la critique plutôt qu'au bel-eſprit. Il eſt cependant à craindre que ce nouveau genre ne dégénère bien-tôt, ſoit par des fleurs & des anecdotes curieuſes trop entaſſées, ſoit par la guerre que lui feront les grands Critiques. Le mauvais goût corrompt tout. 1740.

L'on compare le ſtyle de l'hiſtoire à un grand fleuve qui coule majeſtueuſement. Tout y doit être écrit avec dignité, & d'un ſtyle ſoutenu; le début ne doit point briller par des étincelles, ni la fin ſe ſentir de la laſſitude de la journée.

On inſtruit les hommes en leur racontant ſimplement des faits; pour peu qu'ils écoutent, ils s'appliquent naturellement ce qu'ils liſent. Il faut les guider, mais les laiſſer marcher d'eux-mêmes dans ce labyrinthe; on ne doit leur préſenter ni des regiſtres, ni des ſermons; & ce milieu à tenir eſt le plus difficile de l'hiſtoire.

Dans le premier cas ce ſont les annales sèches d'une Nation, telles que les E'gyptiens & les Chinois les ont exprimées par leurs figures hiéroglyphiques. Ces récits ſimples intéreſſent plus la patrie que le patriote. Les enfans font des contes naïfs de ce qu'ils ont vû ou entendu, ils n'y joignent ni ſentiment, ni réflexions; l'expérience leur manque, tout les ſurprend, tout les affecte également; ils éprouvent au plus quelques ſenſations avec un inſtinct qui les anime;

ils ne s'inſtruiſent encore de rien d'utile par les faits, bien éloignés d'inſtruire les autres.

L'homme de génie parle tout autrement que l'annaliſte, il eſt pleine de ſa matière, les faits ne lui coûtent rien. Comme ils occupent en même tems ſa mémoire & ſon jugement, il eſt toûjours clair dans ſa narration ; il juge la conception de ſon lecteur à meſure qu'il y fournit de nouveaux objets; il ſait quelle idée doit naître de l'autre ; il penſe & donne à penſer ; il réunit la ſimplicité dont nous parlions tout à l'heure à la plus grande profondeur des préceptes.

Je comparerois l'hiſtoire à une galerie meublée d'une étoffe ſimple & bien aſſortie, & parſemée d'ornemens les plus exquis, de tableaux & de morceaux de ſculpture, qui ſe contraſtent pour mieux faire paroître leur beauté.

Ces ornemens arrangés d'une main habile, & jamais entaſſés, ce ſont des caractères, des tableaux, des ſituations, & des récapitulations politiques.

L'hiſtoire n'eſt qu'une *peinture mouvante* de la politique & de la morale, & c'en eſt l'objet principal. Les annales ſuffiſent à la gloire Nationale ; mais l'art de gouverner & le progrès des mœurs veulent des maximes & des exemples. Ces inſtructions doivent être cachées ſous les apparence d'une narration agréable & intéreſſante. On y a bien employé le Roman, il y a bien plus de force dans l'hiſtoire. Le deſſein d'être utile aux hommes & aux ſociétés doit inſpirer ; ainſi le maître doit être conſommé dans l'objet principal, & ſuffiſant dans le moyen qu'il emploie ; il doit regarder les hommes comme des diſciples qu'il inſtruit, il doit leur rendre ſes leçons aimables, en ſorte que l'étude ſoit regardée d'eux comme une récompenſe & non comme une peine. Loin de les rebuter par des diſcuſſions érudites & épineuſes, il doit brûler les ceintres & les échaffauds d'où il a découvert la vérité ; il doit plaire, & dépouiller l'habit de pédagogue,

Et montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ode de la Mothe.

La

La morale eſt ce qu'il y a de plus difficile à bien traiter dans l'hiſtoire, & la politique ce qu'il y a de plus difficile à ſavoir. Il nous faut du neuf, ou tout ennuie aujourd'hui *en morale*. Les lieux communs ſont dans l'eſprit ce que le vuide feroit dans la Nature. L'on ſe prévient, & l'on allègue que *tout eſt dit*. Cependant il eſt vrai que le progrès ou la dégradation de mœurs préſentes, & ceux de la raiſon univerſelle, doivent nous préſenter chaque jour de nouvelles ſpéculations. Ecoutons nos bons prédicateurs, liſons ceux des philoſophes qui partagent leur tems entre la bonne compagnie & une meilleure encore, qui eſt la retraite, nous trouverons les découvertes que l'on demande.

Mais cette ſeule ſcience demande tout le tems & le talent d'un Ecrivain, & nos hiſtoriens ordinaires y ont donné juſqu'ici peu d'application. Ils ſe contentent d'inſérer dans leurs hiſtoires quelques réflexions communes, & c'eſt-là ou leur ſtérilité ſe décèle davantage. Critiques ou Romanciers, ils filent ou brodent ſans curioſité & ſans recherches ſur les mœurs; ils ne nous étalent que des lieux communs de conduite, des propoſitions d'éternelle vérité, trop répétées, & qui ſeroient encore mieux conçûes par la plûpart de leurs lecteurs que par eux-mêmes, s'ils les laiſſoient à penſer au lieu de les imprimer. Ils ſe récrient, pour toutes découvertes, ſur la fierté des Grands, la rancune des Miniſtres, la puiſſance & la vengeance des Souverains, la dureté des gens de finance, le caprice des femmes, les malheurs de l'amour, l'aveuglement de la fortune, & les misères de l'adverſité.

Il faudroit, au lieu de cela, ſuivre les degrés de politeſſe de ſiècle en ſiècle, & obſerver les changemens qu'elle a faits aux mœurs en bien ou en mal. Ces applications ne ſeroient jamais déplacées à l'occaſion des tems les plus reculés, puiſque l'un des parallèles appartiendroit à ces tems-là, & que l'autre éclaireroit notre âge. L'on verroit par quel excès le bien devient mal, & quel mal échappe encore à nos obſervations & à nos loix; l'on verroit l'eſprit de pareſſe ſuivre les commodités modernes, la ruine obſcure des grands Seigneurs dériver d'une fauſſe modeſtie & d'une économie mal entendue; le génie s'éteindre par les prétentions de l'eſprit, l'exactitude des règles étouffer l'invention, & l'intrigue ſubſtituée à la violence.

lence. J'ai déjà prévenu d'une des plus grandes difficultés pour les auteurs; ils devroient être en même tems hommes de cabinet & hommes du monde. Par l'étude on ne connoît que les anciens & les mœurs bourgeoiſes, & dans la bonne compagnie on perd ſon tems, l'on écrit peu, & l'on penſe encore moins.

Il faut joindre la philoſophie à la politique, ou ce n'eſt qu'une pratique de manœuvre; on s'y ſert d'outils inventés par ceux qui nous ont precédés, & l'on n'en poſsède qu'une application de routine.

Il y a la politique du dehors & celle du dedans. Qu'il me ſoit permis d'entrer ſur cet article dans une plus longue diſcuſſion que ſur les autres, le conſidérant comme celui qui manque davantage à nos hiſtoriens.

Véritablement dans une Monarchie la politique eſt ſacrée; celle du dehors paroît *ſecret d'Etat*, celle du dedans exige le reſpect, & ne ſouffre aucune critique. Certes, voilà de grandes raiſons pour s'en abſtenir, ou pour n'en traiter que ſobrement dans l'hiſtoire. Mais après avoir couvert le ſanctuaire, il reſte cependant bien des lieux à parcourir pour l'œil curieux, & le mérite de la difficulté ſurmontée, augmentera encore davantage la réputation d'un Hiſtorien qui s'en tireroit avec ſageſſe.

Les Grecs étoient libres & formés en République, les Romains ſe croyoient encore libres ſous Auguſte. Nos gouvernemens modernes ont été perfectionnés, il en faut convenir, plûtôt en vûe de l'abſolu pouvoir que du bonheur des peuples: je parle ici des Républiques comme des Monarchies. Mais conſidérant toutes ces fatales révolutions que nous préſente l'ancienne hiſtoire, a-t-on eu tort de s'occuper de la crainte d'en éprouver de pareilles, & des moyens de maintenir la paix tant au dehors qu'au dedans des états? Par-là on a poſé la paix pour baſe d'un grand bonheur qui ſuivra ce calme univerſel. L'Europe eſt devenue une eſpèce de République fédérative, ſemblable à la Grèce, trouvant ſes Amphictyons dans la ſageſſe des princes puiſſans & rivaux, & n'ayant à craindre ni de nouveaux rois de Macédoine, ni les conquêtes des Romains; ſes agitations ſont médiocres au prix de ce qu'elles ont été; l'Europe reſſemble encore à l'état de la mer à la fin d'une tempête.

Les

Les anciens gouvernemens paroiſſoient ſoûmis à la cenſure des philoſophes. Ces ſages diſſertoient librement ſur le meilleur gouvernement, comme ſur la nature des dieux, les devoirs de la religion & les principes du bonheur. Ainſi devoient-ils avoir autant en profondeur ſur la politique, que nous en avons en ſuperficie. Nous pouvons penſer, mais ils ſe communiquoient leurs idées, & s'exerçoient continuellement à les diſcuter. Faute de cela, nous devons croire que cette ſcience eſt encore dans ſon berceau parmi nous. Nous n'en avons que des ſemences tranſplantées de l'antiquité, ou de chez quelques uns de nos voiſins à demi-libres ; il nous en reſte plus de préjugés que de principes ; les progrès en ſont ſuſpendus par la nature du terroir. Rendons-en grace à la Providence ; notre orgueil en ſouffre, notre calme augmente, & ſi nous vivons moins inſtruits, nous demeurons plus heureux.

Peu de gens s'occupent, dans une monarchie, des affaires politiques du dedans, ſinon en vûe de leurs profits particuliers. Le commerce, par exemple, & la circulation de l'argent ſont étudiés aujourd'hui par nos modernes avec beaucoup de ſoin, & peut-être avec un peu trop d'abſtraction & de ſubtilité lucrative.

Ce qu'ils ſavent le mieux en politique étrangère, conſiſte dans quelques ruſes Italiennes, & ſemblables à celles du ſénat Romain pour endormir ſes rivaux, les réveiller en faveur de ſes deſſeins, les occuper chez eux, négocier habilement, & ne déploier ſes forces que pour des vûes offenſives déguiſées en défenſives. De-là vient que nos hiſtoriens n'avancent ordinairement que des maximes tirées plûtôt de Machiavel que de Platon, principes de la déeſſe *Diſcorde*, & non de Rhée ou d'Aſtrée.

Le ſilence & la contrainte en matière de politique ont à la vérité leur utilité ; *c'eſt le parti le plus ſûr*. Chaque citoyen emploié aux affaires, peut abſolument ne ſavoir que ſon rôle ; mais la pièce eſt mal jouée quand les acteurs ne ſavent pas quelque choſe de ce qu'ont à dire les autres perſonnages, ſoit pour les ſoûtenir, ſoit pour entrer dans la paſſion de l'action générale. Le meilleur gouvernement eſt celui de *Paternité*, où le ſouverain eſt regardé comme le père de famille, & les ſujets comme ſes enfans. Il eſt mal à des enfans de trop s'informer des affaires de leur père ; mais pour formen

mer des ſages, il faut inſtruction & expérience ; celle-ci n'arrive qu'après les fautes ; la ſcience des détails & leur réſomption éclairent & garantiſſent ceux que l'on deſtine aux affaires.

L'on a pris les mêmes précautions ſur le *droit public*, que ſur la politique ; on en a rarement ouvert école dans les monarchies. Peut-être a-t-on rendu la politique trop myſtérieuſe. Il y a moins qu'on ne penſe de ſecrets néceſſaires, leur publicité intéreſſeroit davantage au bien commun. Les républicains ſont inſtruits, & les courtiſans ignorent les véritables intérêts de leur nation.

Ce ſont rarement les princes qui détournent par leurs fautes, de l'obéiſſance qui leur eſt dûe, ce ſont ceux qui abuſent de leur confiance. Si les peuples connoiſſoient mieux les loix fondamentales, & en pénétroient l'eſprit, ces connoiſſances attireroient l'affection & confirmeroient l'obéiſſance. On éviteroit pa-là cette critique continuelle du gouvernement, ces diſcuſſions & ces haines, qui nourriſſent l'eſprit de faction ; mauvais appuis de la liberté, effets dangereux de la licence, & germes des révolutions.

Tout auteur qui voudra traiter de la politique, doit conſidérer d'abord dans quel gouvernement il écrit ; il doit s'abſtenir d'y avancer ni diſcuter aucuns des points qui puiſſent en bleſſer l'eſſence, ou les loix conſtitutives qui lui ſont particulières. Après cela il lui reſte à dire bien des choſes grandes & vraies, pour montrer la ſupériorité de ſon génie ; qu'il applique les faits aux principes, qu'il propoſe la perfection de ceux-ci ſans s'écarter de leur eſprit.

Il n'y a pas plus d'*indépendance*, pour les ſujets, dans la république que dans la monarchie ; il ne faut pas moins de reſpect pour le ſénat que pour le trône. Quelque part que réſide la puiſſance publique, elle a toûjours la légiſlation & l'exécution unies ou partagées, des loix fixes & des loix à changer ſuivant les mœurs, des ordres réfléchis ou preſſés, ſuivant les circonſtances ; le commandement y eſt ou y doit être à peu près le même. Ces deux eſpèces de gouvernemens ont leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités ; mais depuis qu'on les balance, les bons politiques, & le ſort des peuples ont préféré la monarchie.

Rien n'empêche un hiſtorien de donner des bons avis à ſes maîtres, & de propoſer des remèdes aux abus, quand l'occaſion s'en préſente,

avec

avec cette condition de ne parler qu'*à propos* ; il a de grands avantages ſur les politiques *ex profeſſo*, il a déjà émû ceux qu'il veut perſuader.

Notre *Philippe de Comines* en eſt un grand modèle ; il s'étoit inſtruit des gouvernemens & du caractère des princes de ſon tems ; & ſervant quelques-uns ſuivant leur volonté, il n'avoit point adoré leurs caprices. M. Boſſuet a donné des maximes excellentes & hardies, en les tirant des écritures ſaintes ; M. de Fénelon en a puiſé dans l'ancienne philoſophie & dans l'uſage de la cour ; l'Abbé de St. Réal & l'Abbé du Bos n'ont jamais bleſſé le gouvernement où ils vivoient, tranquilles & ſoûmis, en déployant les grands traits de politique qu'ils avoient tirés de leurs lectures.

Le bien des affaires du dedans conſiſte dans cette juſte liberté du peuple, ſoûmiſe aux loix & à la ſage inſpection des légiſlateurs. L'action doit être libre pour être animée & induſtrieuſe ; Dieu nous gouverne ainſi par notre liberté & par la providence, en laiſſant agir les cauſes ſecondes.

Au dehors une nation peut-être conſidérée comme un ſeul citoyen du monde, elle ne doit faire à ſes voiſins que ce qu'elle voudroit qui lui fût fait à elle-même ; elle doit être aſſurée de la défenſive par la conſidération, par l'eſtime, & par des forces effectives bien apprêtées ; elle doit ſoûtenir les foibles & les opprimés, s'élever, ſuivant ſon poids, contre les puiſſances ambitieuſes plutôt que contre celles qui ſurpaſſent les autres en étendue & en force. Car pluſieurs moindres puiſſances liguées peuvent arrêter les grandes ; mais il faut toûjours prévenir l'inquiétude dans ſes deſſeins & dans ſes progrès. C'étoit ainſi que les voiſins de la république Romaine auroient dû ſe conduire du tems de Mithridate.

Rien n'empêche donc nos hiſtoriens modernes de diſſerter ſur la politique preſque autant que ceux de l'antiquité ; qu'ils s'en inſtruiſent eux-mêmes, qu'ils réfléchiſſent, & qu'ils donnent des leçons ſur ce grand objet de l'hiſtoire ; qu'ils appliquent les principes aux hommes & aux actions, qu'ils laiſſent aux lecteurs les jugemens qu'ils n'oſent prononcer, les éloges, & la ſatyre qui en réſulte naturellement ; que leur prudence ceſſe de dégénérer en petite circonſpection, que leur eſprit s'élève autant que la matière le comporte, & que les bonnes intentions ſoient le garant de leur hardieſſe.

Deux caractères oppoſés partagent nos beaux eſprits en France, la pédanterie & la légèreté. Ces deux claſſes, ſouvent ſéparées par l'ignorance, ſe réuniſſent cependant par les mauvais goût des études. Nous avons voulu ſurpaſſer les anciens par l'ambition d'exactitude, nous ne nous ſommes pas contentés de l'avantage que nous avons de partir du point où nos pères étoient reſtés, nous avons chargé nos qualités acquiſes depuis la renaiſſance des lettres ; l'émulation eſt devenue une enchère forcée, l'on s'eſt fait une néceſſité d'aller toûjours plus loin que ſes anciens & ſes contemporains ; on a été au *neuf* par des routes bizarres, plûtôt que de reſter au beau quand on y étoit ; & c'eſt à ces fauſſes prétentions qu'on doit attribuer la première cauſe de la corruption du goût.

Ce n'eſt qu'en France, où l'on voït des contraſtes ſi oppoſés parmi les écrivains d'un même genre, & dans la même perſonne ; & s'ils ſont variés ſans agrément, ne nous en prenons pas au manque de génie, mais à l'*affectation*, qui étouffe toûjours le génie ; imagination brillante avec des vûes courtes, émulation ſans étendue, pédanterie ſans exactitude, légèreté ſans graces, enthouſiaſme ſuivi d'un prompt dégoût pour ce qui l'avoit allumé.

Par un autre excès nous avons *un goût excluſif*, c'eſt-à-dire, que celui qui tend tous les reſſorts de ſon eſprit vers un ſeul talent, ſe porte d'abord au mépris de ce qui ne l'eſt pas. Ainſi un poëte ne met ſa confiance qu'au feu de l'imagination, & fait peu de cas du jugement & de l'exactitude ; un homme verſé dans les ſciences exactes dédaigne l'expreſſion, & demeure froid. L'on conte du Père le Long & du Père Mallebranche, qu'ils ne concevoient pas réciproquement leur application, & leurs recherches différentes, ſur la métaphyſique & ſur l'hiſtoire, & qu'ils ſe mépriſoient mutuellement ſur le choix de leurs études.

L'haleine manque à un écrivain François faute de conſtance ; il entreprend légèrement de grands ouvrages, il les continue avec nonchalance, il les finit avec dégoût ; s'il les abandonne quelque tems, il ne les reprend plus, & nous voyons que tous nos continuateurs ont échoué. La laſſitude du ſoir ſe reſſent de l'ardeur du matin.

C'eſt

C'eſt de-là qu'il nous arrive de n'avoir de bon que de *petits morceaux*, ſoit en poëſie, ſoit en proſe; à peine avons-nous un ſeul poëme épique, nos tragédies ſe ſoûtiennent encore par les beautés de détail, mais elles manquent ordinairement par la juſteſſe de leurs fables & de leur conduite. Nous n'avons que des diſſertations particulières, peu de traités complets; des morceaux hiſtoriques, & preſque pas une hiſtoire générale digne de louange.

L'on doit ſe plaindre de la *prolixité* de nos hiſtoriens modernes. Les anciens nous ont préſenté de grands tableaux, où tout eſt vû *de haut*, d'où l'on peut juger de l'*enſemble*, & où l'on ne remarque que des détails eſſentiels. Ce n'eſt point l'abondance des paroles, ni la rondeur des périodes qui alongent nos récits modernes; le ſtyle rhétoricien a fait place aujourd'hui à la conciſion & aux antithèſes; mais ce qu'on appelle la *curioſité*, les a noyés dans une mer de détails & de circonſtances hors d'œuvre. Quiconque travaille à une hiſtoire a raiſon de tout lire, mais s'il veut tout écrire *il a tort*; il ne veut rien perdre de ſon étalage; il fait des excurſions ſur toutes les ſciences, tactique, hiſtoire naturelle, police, économie, intériorité domeſtique; les plus petites actions des grands hommes lui paroiſſent importantes. Cette abondance dégenère en ſéchereſſe, elle empêche de juger des grands objets de l'hiſtoire, & avilit le travail au lieu de l'illuſtrer.

Tacite parloit librement de Domitien ſous Trajan; il n'en eſt pas ainſi, même ſous les meilleurs princes, dans les monarchies purement héréditaires; à peine oſe-t-on dire quelques vérités judicieuſes des perſonnages du ſiècle précédent. Ce dernier article eſt une loi néceſſaire, mais ce ſont des entraves aux hiſtoriens.

Notre concluſion ne doit point être d'abandonner un champ dont nous ne pouvons tirer d'auſſi bons fruits que les anciens; mais nous devons toûjours le cultiver, le moins mal que nous pourrons; nous devons illuſtrer notre nation, & éclairer nos deſcéndans.

Concevons, par ces obſervations, que l'hiſtoire, ſoit générale, ſoit particulière, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme; mais qu'elle doit être écrite par une *ſocieté d'amis*, qui ne diminuent point de bonne intelligence par l'oppoſition de leurs talens. L'un d'eux ſeroit un bon critique, auſſi aſſidu qu'étoit M. le Nain de Tillemont,

vérifiant ſoigneuſement les faits & les dates, & les rédigeant avec la ſimplicité d'un annaliſte. Un autre, répandu dans le monde & né pour la poëſie, traduiroit cette ſimplicité en élégance, écriroit le tout en ſtyle ſoûtenu, naïf ſur les faits, orné dans quelques deſcriptions, profond dans la connoiſſance des hommes, expoſant des caractères & des tableaux, clair en tout, & n'avançant ſes idées que dans l'ordre naturel de leur préciſion. L'hiſtorien de Charles XII. roi de Suède, a ce talent, mais il a manqué de matériaux & de critique. Un autre, verſé dans la politique, varieroit ſes leçons ſuivant la ſingularité de chaque poſition ; tout y reſpireroit les bonnes mœurs & le bonheur du genre humain. M. Rollin s'eſt fait par-là une réputation digne d'envie. L'on pourroit compoſer ces morceaux à part, en parcourant l'hiſtoire à laquelle ils ſeroient deſtinés, & on les y inſéreroit enſuite après la rédaction du tiſſu hiſtorique. Le livre des cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, par le préſident de Monteſquieu, & l'ouvrage de St. Evremont, ſur le genie du même peuple, auroient pû, par exemple, ſe lier parfaitement à une hiſtoire générale. Enfin un quatrième aſſocié ſeroit le critique & le juge de tout l'ouvrage, il pourroit y adjoindre quelques amis de goût, gens ſages & éclairés, ils réprimeroient les excès des trois autres ouvriers, ils concilieroient la ſimplicité avec les ornemens de l'hiſtoire.

Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam
Viribus, & verſate diù quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri . . . . . .

Hor. Art Poëtique.

MÉMOIRE

SUR

Les Révolutions du Commerce des Iles Britanniques, depuis ſon Commencement juſqu'à l'Expedition de Jules Céſar.

Par M. MELOT.

L'ECLAIRCISSEMENT hiſtorique, qui fait l'objet de ce mémoire, n'étoit d'abord que la partie la moins conſidérable d'une diſſertation, où je me propoſe de rechercher les véritables ſources de la richeſſe des Gaules, avant la conquête des Romains. Cette partie s'eſt accrûe inſenſiblement, juſqu'à perdre la juſte proportion qu'elle devoit conſerver avec le tout. Je ne pouvois la ſupprimer; parce qu'elle eſt néceſſaire à mon premier deſſein : il étoit impoſſible de la réduire, ſans retomber dans la confuſion d'où je voulois tirer un ſujet peu connu, & qui doit nous intéreſſer. Pour ſortir de cet embarras, j'ai pris le parti de raſſembler dans un ouvrage à part & préliminaire, auquel je puiſſe recourir au beſoin, tout ce qui ſe trouve dans l'antiquité, ſur le commerce des îles Britanniques; en donnant toutefois à ces matériaux, épars çà & là dans nos livres, l'ordre qui m'a paru le meilleur, pour faire connoître, autant qu'il eſt poſſible, la nature, les progrès, & les révolutions de ce commerce, depuis ſon commencement juſqu'à la conquête des Gaules par les Romains. Voilà, Meſſieurs, en deux mots, les motifs & tout le plan de ce mémoire. 2 Avril, 1713.

Le commerce des îles Britanniques a commencé par celui des îles Caſſitérides. Les anciens & les modernes s'accordent en ce point. On convient même aujourd'hui que les îles Caſſitérides ſont les mêmes que les Sorlingues, depuis que Camden, en comparant ce que les anciens nous ont appris de la poſition & de l'hiſtoire naturelle

relle des îles Caſſitérides, avec la connoiſſance exacte qu'il avoit des Sorlingues, a découvert l'identité cachée ſous ces noms différens. J'ajoûterai même que dans les occaſions, où il s'agit d'établir l'identité des lieux que leurs noms ſemblent diſtinguer, il arrive rarement qu'au défaut de la longitude & de la latitude, qui donnent les démonſtrations rigoureuſes de la géographie, on rencontre quelque choſe d'auſſi précis que tout ce que Camden & les autres écrivains Anglois ont raſſemblé, pour prouver l'identité des îles Caſſitérides & des Sorlingues. Auſſi, n'eſt-ce plus aujourd'hui une queſtion, & il eſt inutile de nous y arrêter.

Le commerce des îles Caſſitérides s'étendit bien-tôt juſque ſur la côte méridionale de la Grande Bretagne, qui étoit voiſine, & qui offroit les mêmes richeſſes : mais, parce que dans ces tems reculés on confondoit cette côte avec celles du continent de l'Europe, on ne ſe mit pas en peine de lui donner un nom ; & comme les marchands tiroient également de cette côte & des îles, la langue du commerce déſigna l'un & l'autre ſous le nom des îles Caſſitérides : dénomination, qui ſemble avoir été ſeule en uſage, au tems d'Hérodote.

Dans la ſuite & après la découverte de Pythéas, lorſqu'on eut enfin reconnu que la Grande Bretagne étoit une île ; lorſque la route du commerce eut été changée ; la langue du commerce changea auſſi ; quoique le commerce fût, en effet, toûjours le même ; & l'on comprit alors ſous le nom général d'îles Britanniques, cet amas d'îles de toute grandeur, qui ſe trouvent placées dans notre océan. Ainſi, quoique l'exactitude de la géographie ait toûjours diſtingué, avec raiſon, les îles Caſſitérides, des îles Britanniques, je n'ai pas craint d'annoncer mon deſſein, ſous le nom général des îles Britanniques, ni d'employer dans l'exécution, indifféremment, tout ce que je trouve dans l'antiquité ſur le commerce des îles Caſſitérides, ou ſur celui des îles Britanniques. J'ai cru que pour prévenir en paſſant les difficultés qu'on pourroit faire ſur le titre de cet ouvrage, ou ſur le choix des preuves, cet éclairciſſement étoit néceſſaire, avant que d'entrer dans le détail des révolutions que je dois maintenant expliquer.

On peut aſſurer, ce me ſemble, que les Phéniciens ont ouvert le commerce des îles Britanniques. Quelques modernes ont voulu

faire honneur aux Grecs des commencemens de ce commerce : mais, outre qu'il eſt très-incertain que les Grecs l'aient jamais fait (propoſition que j'établirai ailleurs), Strabon dit nettement que les Phéniciens l'ont commencé, & qu'ils le faiſoient ſeuls ; termes précis, qui détruiſent toutes les conjectures des modernes, en faveur des Grecs & de toute autre nation.

Strabon nous donne enſuite le détail de ce commerce. Les Phéniciens, dit-il, portoient aux îles Britanniques de la vaiſſelle de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer ou de cuivre ; & ils recevoient en échange des peaux, des cuirs, & de l'étain. Mais il y a apparence que ce commerce étoit plus étendu : car le même Strabon nous dit dans un autre endroit, que ces îles étoient fertiles en blé & en troupeaux ; qu'elles avoient des mines d'or, d'argent, & de fer ; & que toutes ces choſes faiſoient partie de leur commerce, auſſi bien que les peaux, les eſclaves, & les chiens mêmes, qui étoient excellens pour la chaſſe, & dont les Gaulois, quelquefois même les peuples de l'Orient, ſe ſervoient à la guerre.

Quoi qu'il en ſoit de l'étendue de ce commerce, il eſt certain que celui de l'étain ſeul étoit une ſource inépuiſable de richeſſes, pour les Phéniciens. On trouvoit alors dans ces îles des mines d'étain preſque par-tout ; elles étoient même peu profondes : à la vérité, le ſol en étoit pierreux ; mais il étoit coupé en tout ſens par des veines ſablonneuſes, qui offroient le métal en abondance, & preſque ſur la ſurface de la terre. Ainſi, outre que ces mines étoient en grand nombre, elles étoient encore riches, & ne demandoient ni un long travail, ni beaucoup de dépenſe. Les naturels du pays, qui ne connoiſſoient pas leurs richeſſes, qui régloient la valeur de ce métal, ſur le peu de peine qu'il leur coûtoit, & ſur le peu d'utilité qu'ils en tiroient ; qui d'ailleurs, dans ces commencemens, ne voioient que les Phéniciens, trop intéreſſés pour les inſtruire ; donnoient leur étain preſque pour rien, & prenoient en échange de viles marchandiſes, qu'ils paioient chèrement ; parce qu'elles étoient utiles & néceſſaires à un peuple ſauvage & ſans induſtrie. D'où je conclus, avec Strabon, que les Phéniciens devoient faire & faiſoient en effet de très-grands profits, dans le ſeul commerce de l'étain des îles Britanniques.

Auſſi,

Auſſi, voions-nous dans l'hiſtoire, que les Phéniciens furent toûjours très-jaloux du commerce de ces îles, & qu'ils emploièrent toute leur habileté & les ruſes mêmes, pour en dérober la connoiſſance à tous les peuples de la terre. On raconte qu'un pilote Phénicien, faiſant voile aux îles Britanniques, aperçut un vaiſſeau Romain, qui le ſuivoit & qui obſervoit ſa route; ce pilote, pour cacher aux Romains le ſecret de ſa république, fit échouer ſon vaiſſeau à deſſein, & entraîna le vaiſſeau Romain dans le même écueil. L'action fut louée des Phéniciens; & le pilote échappé du naufrage, & de retour dans ſon pays, reçut du tréſor public une récompenſe proportionnée à la perte qu'il avoit faite, & au danger qu'il avoit couru. Cette fidélité dans les dépoſitaires du ſecret, conſerva toûjours aux Phéniciens la poſſeſſion tranquille & indiviſe de toutes les branches du commerce des îles Britanniques. J'avois deſſein de fixer la durée de cette poſſeſſion: mais après les recherches que j'ai faites, pour en trouver le commencement, je ne crains point d'avancer, que non ſeulement nous n'avons plus aujourd'hui de monument qui nous donne cette époque; mais même que nous ne trouvons, parmi les ruines de l'antiquité, aucunes traces qui conduiſent, du moins ſûrement, & aſſez près des tems où ce commerce a commencé.

A la vérité, Pline expliqué par Bochart, attribue la découverte des îles Britanniques à l'Hercule Phénicien; & nous trouvons dans la chronique d'Euſèbe, un Hercule Phénicien placé dans la 73 année de Moyſe. D'ailleurs, Hérodote inſinue, & quelques critiques ont penſé, que tout l'étain qui ſe trouvoit anciennement en Aſie, y avoit été apporté des îles Britanniques par les Phéniciens. Or l'écriture nous apprend que ce métal fut employé dans la conſtruction du tabernacle. De tous ces témoignages combinés, il ſemble naturel de conclurre, que ſi nous ne pouvons déterminer l'année préciſe de la découverte des îles Britanniques par les Phéniciens, nous pouvons du moins approcher de cette époque, en la fixant en général au tems de Moyſe.

La conſéquence eſt certaine; mais les prémiſſes dont elle dépend, ne le ſont pas. En effet, outre qu'Euſèbe ne fonde ſon calcul que ſur une tradition incertaine; nous pouvons compter avec Varron

plus de quarante perſonnages de l'antiquité, qui ont tous également porté le nom d'Hercule : ce qui fait dire à cet auteur, que ce nom n'étoit alors qu'une épithète honorable ; & aux meilleurs critiques de nos jours, que le nom d'Hercule, comme celui de Mélicartus, n'étoit dans ſon origine qu'un nom commun, ou, comme parlent les grammairiens, un nom appellatif, qui ſervoit à déſigner un roi, un prince, ou le chef d'une expédition. Enfin, ce qu'Hérodote inſinue, ou plûtôt ce qu'on lui fait dire, eſt bien peu véritable ; puiſque l'hiſtoire naturelle ancienne & moderne, en donnant conſtamment à l'étain des îles Britanniques, une préférence ſur tous les métaux de la même eſpèce, décide nettement, qu'autrefois comme aujourd'hui, ce métal ſe trouvoit encore ailleurs qu'aux îles Britanniques : & en cela l'hiſtoire naturelle eſt d'accord avec le témoignage des meilleurs géographes de l'antiquité. Ainſi, je ne vois rien, dans les faits que Pline & Euſèbe ont avancés, ni dans le ſentiment que l'on attribue à Hérodote ; je ne vois, dis-je, rien en tout cela, qui nous autoriſe à remonter juſqu'au tems de Moyſe, pour placer les premiers commencemens du commerce des Phéniciens, aux îles Britanniques.

Mais, peut-être auſſi, ne devons-nous pas nous éloigner beaucoup du tems de Moyſe, & qu'il faut fixer à celui de Joſué, l'époque que nous cherchons. Strabon aſſure que les Phéniciens firent d'abord le commerce des îles Britanniques, par la route de Cadiz ; & l'on peut, d'ailleurs, aiſément prouver que cette ville fut bâtie par les Phéniciens, pour faciliter le commerce de l'océan occidental, peut-être même pour ſervir d'entrepôt à celui qu'ils faiſoient déjà aux îles Britanniques. Or tous les mythologues conviennent que Cadiz fut fondée par Archalaüs fils de Phénix ; &, ſuivant Euſèbe en ſa chronique, Phénix & Joſué ont été contemporains.

Mais, à dire le vrai, nous retrouvons encore ici la même incertitude. Car, ſi d'un côté les mythologues, & Euſèbe qui les a ſuivis, placent la fondation de Cadiz au tems de Joſué : Strabon nous dit, au contraire, que Cadiz ſur la côte d'Eſpagne, & toutes les colonies Phéniciennes ſur les côtes d'Afrique, ſont poſtérieures à la guerre de Troie : & Velléius appuie ce ſentiment, lorſqu'il place la fondation de Cadiz ſous le règne de Codrus. Ainſi, quand même

on ne donneroit pas plus d'autorité à Strabon & à Velleius, qu'aux anciens mythologues, puiſqu'après tout on ne peut leur en donner moins, on ſe trouveroit encore embarraſſé.

Cependant quelques écrivains Anglois, qui ont curieuſement recherché les antiquités de leur pays, prétendent qu'en rapprochant quelques faits de l'hiſtoire ſacrée & de l'hiſtoire profane, on peut fixer ſûrement au tems de Joſué ou environ, la découverte des îles Britanniques par les Phéniciens. Voici en deux mots à quoi ſe réduiſent tous leurs raiſonnemens.

Les Chananéens & les Phéniciens, diſent ces auteurs, étoient anciennement un même peuple : il y a donc eu autrefois chez les Phéniciens, comme chez les Chananéens, une famille illuſtre & nombreuſe, une famille de géans connus ſous le nom des enfans d'Enac.

Lorſque Joſué entra à main armée dans la terre de Chanaan, avec un ordre de dieu même pour exterminer la nation, une partie de Chananéens prit la fuite, ſe répandit dans les îles de la Méditerranée, ſur les côtes de l'Afrique, & pénétra même juſque dans la Germanie. L'inſcription de Tanger, le paſſage d'Euſèbe ſur la fondation de Tripoli, les inſcriptions Hébraïques trouvées à Vienne & rapportées par Lazius, en ſont la preuve.

On doit encore avouer, continuent ces auteurs, que quelques-uns des enfans d'Enac ſuivirent les Chananéens fugitifs ; puiſque nous trouvons les tombeaux de ces géans, par-tout où les inſcriptions nous apprennent que les Chananéens ſe ſont établis. A Tanger, par exemple, celui d'Antée, que Sertorius fit ouvrir ; à Aſtérie près de Milet, celui du géant Aſtérius, fils d'Enac ; à Vienne en Autriche, celui de Mordecaï, deſcendu de la race des géans : ſans parler ici de ce paſſage de Plaute, où Carthage eſt appelée la demeure des enfans d'Enac.

Or, il eſt certain, ajoûtent les mêmes écrivains, que nous trouvons auſſi dans l'hiſtoire des îles Britanniques, d'anciennes traces des enfans d'Enac. Brutus, à ſon arrivée, chaſſa de ces îles les géans qui les opprimoient : la fête de l'idole d'oſier fut inſtituée, pour être à jamais un monument de cette délivrance. On ſait que cette fête étoit autrefois le grand ſacrifice des Druides ; une ſtatue coloſſale, faite d'oſier

ſrer tiſſu à claire-voie, étoit élevée dans la place publique; on enfermoit dans cette vaſte machine des hommes vivans, criminels ou innocens, juſqu'à ce que ſa capacité en fût remplie: & alors on allumoit ſous le coloſſe un grand feu, dont la flamme & la fumée faiſoient périr tous ces miſérables. Ces auteurs rapportent encore quelques autres monumens, trouvés, dit on, dans le Comté d'Eſſex; & dans le détail frivole qu'ils en font, ils nous parlent d'os de géans, & de deux dents ſi prodigieuſes, qu'on en eût fait à l'aiſe deux cens autres, pareilles à celles des hommes d'aujourd'hui. De tous ces faits ils concluent que dès le tems de Joſué ou environ, les Chananéens & les enfans d'Enac, avoient pénétré juſques aux îles Britanniques: & parce qu'en effet les Chananéens & les Phéniciens étoient anciennement un même peuple ſous deux noms différens, ils avancent avec confiance qu'environ le tems de Joſué, les Phéniciens s'étoient établis aux îles Britanniques, & qu'ils y avoient commencé leur commerce.

Quelque ſoin que ces écrivains aient pris de raſſembler, par un long travail, tout ce qui pouvoit appuyer leur opinion; néanmoins, parce qu'ils ſuppoſent la vérité des chroniques Bretonnes, qui ſont aujourd'hui généralement décriées, ils n'ont pû lui donner, même l'apparence d'une conjecture raiſonnable.

C'eſt pourquoi, ſans m'arrêter ici à la diſcuſſion des faits, qui me conduiroit trop loin, je conclûrai en général, que le commerce des Phéniciens aux îles Britanniques, doit être mis au rang de ces établiſſemens, dont on n'a pû juſqu'ici déterminer préciſément, ni à peu près, la véritable époque. J'ajoûterai même, pour dire quelque choſe de plus, que nous chercherons toûjours inutilement dans les livres des anciens, de quoi contenter à cet égard notre curioſité. Hérodote, qui vivoit dans un tems où les Pheniciens faiſoient encore le commerce des îles Britanniques, ne put jamais, dans la Phénicie même, découvrir rien de certain ſur le commerce de ces îles, & s'eſt cru en droit de les traiter de fabuleuſes. Les Carthaginois, quoique colonie Phénicienne, n'ont connu ces îles que fort tard, & après qu'ils en eurent fait eux-mêmes la découverte. Enfin, Strabon aſſure que les Phéniciens, jaloux de ce commerce, en firent toûjours un ſecret à tous les étrangers. Peut-on ſe flatter aujourd'hui de trouver dans les livres des anciens, Grecs ou Romains, l'époque

préciſe ou approchée d'un établiſſement, que l'antiquité, vrai-ſemblablement, n'a pas connue?

La ruine de Tyr & la fondation d'Alexandrie devoient néceſſairement déranger le commerce des Phéniciens. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des premiers ſucceſſeurs d'Alexandre, que le commerce d'Orient fut tranſporté de Tyr à Alexandrie; tandis que les Carthaginois s'emparoient peu à peu de tout le commerce de l'Occident. Du moins, il me ſemble, quoique de très-ſavans hommes aient un ſentiment contraire, que les Carthaginois n'ont connu les îles Britanniques, qu'après la ruine de Tyr & l'expédition d'Alexandre. En voici la preuve en deux mots, & ſans m'engager trop avant dans les diſcuſſions épineuſes qu'entraîne naturellement cette queſtion.

On convient généralement que les Carthaginois n'ont connu les îles Britanniques, que par la découverte qu'en fit Himilcon. Or il eſt facile de prouver, que le voyage d'Himilcon eſt poſtérieur à l'expédition d'Alexandre. En effet, l'hiſtoire nous apprend que les Carthaginois, dans leur plus grande puiſſance, équipèrent deux flottes, pour l'océan occidental: l'une, ſous la conduite d'Hannon, devoit découvrir les côtes de l'Afrique; l'autre, commandée par Himilcon, devoit reconnoître les côtes de l'Europe. L'entrepriſe réuſſit: Hannon fonda des colonies ſur la côte occidentale de l'Afrique; & Himilcon établit le commerce des Carthaginois aux îles Britanniques. Ainſi, pour fixer à peu près l'époque de ce nouveau commerce, il ne s'agit plus que de déterminer le tems de la plus grand puiſſance des Carthaginois.

Carthage n'étoit dans ſon origine qu'une ſociété de marchands. L'amour du gain, naturel à cet état, & ſur-tout aux Carthaginois, s'accrut encore par les ſuccès de leur commerce: les richeſſes, comme il arrive d'ordinaire, firent naître l'ambition; & dès-lors, Carthage agitée de deux paſſions contraires, travailla ſans ceſſe à amaſſer de nouveaux tréſors, qu'elle répandoit bien-tôt avec profuſion, pour étendre ſes conquêtes. Ainſi l'on doit fixer l'époque de la plus grande puiſſance des Carthaginois, au tems de leur domination la plus étendue. Mais, en parcourant l'hiſtoire de cette République, je trouve que jamais Carthage ne pouſſa plus loin ſes conquêtes, que dans l'année même de l'expédition d'Agathocle. Alors les Carthaginois

ginois puiſſans en Afrique & maîtres de la mer, poſſédoient la meilleure partie de l'Eſpagne, les îles Baléares, celle de Sardaigne ; & ils alloient achever la conquête de la Sicile, par la priſe de Syracuſe, qu'ils tenoient aſſiégée par terre & par mer. Voilà le plus haut point de la puiſſance Carthaginoiſe. Malgré les ſuccès d'Annibal, toûjours plus brillans que ſolides, Carthage ne fit plus dans la ſuite que décroître, s'affoiblir & chanceler ; juſqu'à ce qu'enfin elle reçut le coup fatal qui la fit tomber. J'ajoûterai que le tems de l'expédition d'Agathocle en Afrique, eſt auſſi le ſeul où l'on trouve Hannon & Himilcon, tous deux enſemble, à la tête de la flotte & des armées Carthaginoiſes : circonſtance qui m'avoit échappé, & que nous donne le récit de Pline, pour fixer la véritable époque de la plus grande puiſſance de cette République.

Ce fut donc un peu avant l'expédition d'Agathocle en Afrique, & environ trois cens ans avant Jeſus-Chriſt, que les Carthaginois découvrirent les îles Britanniques ; & qu'ils en commencèrent le commerce. Mais ſoit qu'ils aient été moins heureux ou moins adroits que les Phéniciens, leur ſecret fut bien-tôt découvert. Pythéas, aſtronome de Marſeille, découvrit les îles Britanniques, preſque en même tems que les Carthaginois ; & par la relation qu'il publia de ſon voyage, il fit connoître ces îles, & révéla tout le ſecret de leur commerce. J'oſe aſſurer cependant que les Grecs de Marſeille n'ont jamais fait le commerce des îles Britanniques. Je ne trouve rien dans l'antiquité qui contrarie ce ſentiment ; &, à s'en tenir au récit de Diodore ſur le commerce de l'étain par la voie de Marſeille, on doit convenir que ces Grecs attendoient tranquillement chez eux les marchands Gaulois, qui leur apportoient toutes les richeſſes des îles Britanniques. C'eſt ce que je vais expliquer, en expoſant le récit de Diodore. Voici ſes termes.

Ce ſont les Bretons du cap *Belerium*, qui tirent l'étain des mines ; qui le purifient par la fonte & le réduiſent en maſſes cubiques, qu'ils tranſportent dans l'île de Wight : ce tranſport ſe fait ſur des chariots, pendant les baſſes marées, lorſque la mer tout-à-fait retirée, découvre & laiſſe à ſec la langue de terre qui joint cette île à la Grande Bretagne. C'eſt dans l'île de Wight, que les marchands étrangers viennent acheter l'étain qu'ils portent enſuite ſur la côte de la Gaule,

où ils le chargent ſur des chevaux ; & partent de cette côte, ils arrivent en trente jours de marche à l'embouchûre du Rhône ; c'eſt à dire, à Marſeille, comme l'explique Strabon, en parlant de ce même commerce. Mais ce qu'il eſt à propos de remarquer, c'eſt que Diodore dans un autre endroit, dit en termes exprès, que ces marchands portoient auſſi l'étain des îles Britanniques à Narbonne, lorſque cette ville eut été bâtie par les Romains.

Il faut l'avouer : j'avois d'abord penſé que ſous le nom de marchands étrangers, dans le récit de Diodore, on pouvoit entendre les Grecs de Marſeille ; & cette conjecture me paroiſſoit aſſez bien fondée. La découverte de Pythéas, qui, ſi l'on en croit de très-ſavans critiques, fut peut-être envoyé exprès par les Marſeillois, pour reconnoître les îles Britanniques & leur commerce ; l'habileté de cette République, qui étoit trop attentive à ſes intérêts, pour négliger les avantages de cette découverte ; enfin la route de ce commerce changée, car s'étant fait d'abord par Cadiz, il ne ſe fit plus dans la ſuite que par Marſeille ; toutes ces réflexions me portoient à croire que les Marſeillois, pour éviter la rencontre des Carthaginois, trop puiſſans ſur mer, toujours jaloux & déjà leurs ennemis, avoient changé la route de ce commerce ; qu'ils avoient établi des comptoirs, & qu'ils entretenoient des vaiſſeaux ſur la côte occidentale de la Gaule, pour paſſer de là dans l'île de Wight ; & qu'ainſi les Grecs de Marſeille devoient être les marchands étrangers de Diodore.

Mais il eſt aiſé de découvrir l'illuſion de cette conjecture. Auſſitôt que Narbonne eut été bâtie, l'étain des îles Britanniques fut porté à Narbonne, auſſi-bien qu'à Marſeille ; ce qui ſuppoſe que les marchands qui le tranſportoient, n'étoient pas Marſeillois. Ce même étain fut d'abord appelé par les Grecs, κασσίτερος, d'un nom Phénicien ; parce que les Grecs reçurent d'abord des Phéniciens & la choſe & le nom. Dans la ſuite, la route de ce commerce ayant été changée, les Grecs & les Romains même ajoûtèrent au mot κασσίτερος ou *ſtannum*, l'épithète de *Celticum*, & non pas celle de *Maſſalioticum ;* quoiqu'ils reçuſſent l'étain par la voie de Marſeille : & cela, ſans doute, parce que dans cette même ville, ils le recevoient des mains des marchands Gaulois. Enfin Diodore décide nettement

ment la queſtion ; lorſqu'il dit ailleurs, que les Gaulois enlevèrent aux Carthaginois le commerce de l'ambre & de l'étain : termes précis, qui ne laiſſent, ce me ſemble, aucun intervalle, où l'on puiſſe placer le commerce des Grecs de Marſeille aux îles Britanniques.

Il n'eſt pas auſſi facile de trouver le véritable lieu de la côte occidentale des Gaules, où Diodore a voulu placer les comptoirs & les vaiſſeaux des marchands Gaulois, pour le commerce de ces îles.

Si l'on ſe détermine, dans cette queſtion, par le voiſinage des côtes oppoſées, ou par la facilité du trajet, on cherchera ce lieu ſur la côte de la Gaule Belgique. On convient, d'ailleurs, que ce fut de cette côte que partirent la plûpart des colonies Gauloiſes, qui ſe ſont établies dans la partie méridionale de la Grande Bretagne, long-tems avant le tems dont nous parlons. Céſar s'embarqua au port *Icius*, pour ſon expédition dans cette île. Les premiers Empereurs qui voulurent dans la ſuite étendre ou conſerver les conquêtes de Céſar dans la Grande Bretagne, ont toûjours choiſi la côte Belgique, pour le rendez-vous de leurs troupes. Enfin Strabon ſemble décider en faveur de cette côte ; lorſqu'il dit que le commerce qui ſe faiſoit de la mer méditerrannée aux îles Britanniques, en traverſant la Gaule, avoit établi ſes comptoirs à l'embouchûre de la Seine, & dans le pays des Caléſiens, aujourd'hui le pays de Caux. " De " notre mer, dit Strabon, on remonte le Rhône, avec de grands " bateaux, qui ſe diſtribuent enſuite en différentes provinces, par " les rivières navigables, telles que la Saone & quelques autres qui " ſe jettent dans le Rhône. De la Saone, les voitures ſe font par " terre juſques à la Seine, qui porte enſuite les marchandiſes dans " le pays des Caléſiens & ſur les côtes de l'Océan, d'où elles paſſent " enfin dans la Grande Bretagne, en moins d'une journée de navi- " gation."

Mais, outre que Strabon nous marque au même endroit, trois autres routes au travers de la Gaule, pour la communication des deux mers ; il eſt viſible que ce géographe ne parle ici que pour ſon ſiècle, ou, comme il le dit lui-même, pour le tems où les Gaulois déſarmés, & jouiſſant d'un grand loiſir, commençoient à goûter les vertus civiles & les exercices de la paix. D'ailleurs, Céſar, en deux endroits de ſes commentaires, nous dit en termes exprès, que

de ſon tems les Belges ne faiſoient aucun commerce; & que de tems immémorial la Gaule Belgique étoit un pays fermé pour toutes ſortes de marchands; dans la crainte, ajoûte-t-il, que ce peuple belliqueux avoit toûjours eû d'amollir ſon courage par le luxe & les commodités de la vie. Ce n'eſt donc point ſur la côte Belgique que nous devons nous arrêter.

Les peuples de l'Armorique & de l'Aquitaine aimoient & faiſoient le commerce: leurs ports étoient fréquentés; on y trouve, dès le tems dont il s'agit, un grand nombre de vaiſſeaux de toute eſpèce. Ainſi l'une & l'autre de ces deux côtes ſemblent d'abord également propres à fixer nos conjectures. Néanmoins, parce que Diodore compte trente jours de marche, du lieu que nous cherchons juſques à Marſeille ou à Narbonne; que cette diſtance ne peut s'appliquer raiſonnablement aux ports de l'Aquitaine, qui ſont trop voiſins de Marſeille & de Narbonne; & que, d'ailleurs, ils ne peuvent avoir une diſtance commune, à l'égard de l'une & l'autre de ces deux villes; il s'enſuit que c'eſt ſur la côte de l'Armorique, ou de notre Bretagne, que nous devons nous arrêter & fixer toutes nos recherches.

Trois peuples partageoient entre eux cette côte; les Vénètes, les Oſiſmiens, les Curioſolites. J'ai ſuivi l'ordre où Strabon a rangé les deux premiers *; & j'abandonne Pline, le Père Hardouin & les auteurs modernes qui ont tous placé les Curioſolites, entre les Vénètes & les Oſiſmiens. On trouvera, dans les Mémoires de l'Académie, une partie des raiſons qui m'ont déterminé; les autres ſe feront aſſez ſentir dans la ſuite de ce diſcours.

Hiſt. vol. I. p. 294, & ſuiv.

De ces trois peuples de l'Armorique, les Vénètes ſeuls méritent ici notre attention. Céſar nous dit en termes précis que les Vénètes formoient l'état le plus puiſſant; que par leur habilité dans la marine, & avec les grandes forces qu'ils avoient ſur l'océan, ils mettoient à contribution tous les vaiſſeaux qui navigeoient dans ce parage; enfin qu'ils entretenoient une flotte nombreuſe, pour le

* Suivant ce géographe, les Vénètes & les Oſiſmiens étoient limitrophes ſur la côte; car après avoir parlé des Vénètes, il ajoute: Ἐνθενδε οἱ Ὀσίσμιοί εἰσιν, ... ἐπί τινος προπεπλωκυίας ἱκανῶς ἄκρας εἰς τὸν Ὠκεανον, οἰκοῦντες. C'eſt-à-dire; *en ſortant du territoire des Vénètes, on entre ſur celui des Oſiſmiens . . . qui habitent un promontoire aſſez avancé dans l'océan.*

commerce

commerce des îles Britanniques. Auſſi voyons-nous dans Strabon & dans l'hiſtorien Dion, que les Vénètes ayant découvert le deſſein que Céſar avoit formé ſur ces îles, voulurent le traverſer de toute leur puiſſance; & qu'ils riſqu'èrent & perdirent dans un combat naval leurs biens, leur patrie, & la liberté. Il eſt vrai que Céſar ne s'accorde pas avec ces deux auteurs ſur les cauſes de l'expédition des îles Britanniques. A entendre Céſar, il ne paſſa dans la Grande Bretagne, que pour venger l'affront que ces inſulaires avoient fait aux armes Romains, en ſecourant les Vénètes. Je ne ſais ſi nous devons l'en croire: il ſavoit ſi bien, dit Plutarque, l'art de cacher de méchans deſſeins ſous une apparence honnête; que le témoignage qu'il rend en ſa propre cauſe, ne ſauroit être d'un grand poids. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de développer le véritable motif de cette expédition: il doit nous ſuffir que Céſar & Dion conviennent en ce point important, que, lorſque les Vénètes ſe préparoient à repouſſer les Romains, les Inſulaires, qui juſque-là n'avoient paru prendre aucun intérêt aux affaires de la Gaule, prirent alors les armes, paſsèrent la mer, & ſe joignirent aux Vénètes leurs allies. Une union ſi étroite entre deux peuples que la mer avoit ſéparés, n'étoit fondée, ſans doute, que ſur l'intérêt qu'ils avoient l'un & l'autre de conſerver leur commerce, contre les efforts de quiconque entreprenoit de le troubler. De tout cela je conclus que c'eſt ſur la côte des Vénètes, que nous devons chercher ce lieu unique dont parle Diodore; ce port éloigné preſque également de Marſeille & de Narbonne; & environ à trente jours de marche de l'une & l'autre de ces deux villes.

La côte des Vénètes, dit Strabon, s'étendoit des Nannètes aux Oſiſmiens. Cellarius & quelques géographes modernes placent les derniers ſur la côte ſeptentrionale de notre Bretagne, & preſque dans la même étendue que les diocèſes de Léon, de Tréguier, & de St. Brieu.

Dans cette hypothèſe, la ville de Breſt peut être placée ſur la côte des Vénètes. D'ailleurs, la beauté de ſon port, l'avantage de ſa ſituation pour le commerce dont il s'agit, une voie Romaine, qui partant de cette ville, va droit à Nantes, où elle ſe partage en deux routes, dont l'une ſur la gauche & dans la direction de Bourges,

ſemble conduire à Marſeille ; l'autre ſur la droite paſſe par les villes de Poitiers & de Bordeaux, & ſe termine à Narbonne ; tous ces rapports d'une identité apparente entre le port de Breſt & le lieu dont parle Diodore, ſemblent devoir nous déterminer : ſur-tout, ſi l'on conſidere que, par le calcul le plus ſimple des diſtances particulieres que nous donnent les itinéraires, ſur celles de ces deux routes qui s'eſt mieux conſervée, & qu'en évaluant les journées des chevaux à ſept lieues communes de France, on trouve aſſez exactement les trente jours de marche que Diodore a fixés.

Toutefois, ſi on lit avec attention les plus anciens géographes, il ſera facile de reconnoître l'erreur & la fauſſeté des conjectures de Cellarius & des autres modernes, ſur la poſition des Oſiſmiens. Ce peuple limitrophe des Vénetes, comme je l'ai déja dit après Strabon, ne doit pas être placé ſur la côte ſeptentrionale de notre Bretagne ; mais à l'extrémité de la côte méridionale & ſur la côte occidentale de cette preſqu'île. Méla, dans la deſcription qu'il nous donne de la côte méridionale de la Bretagne, y comprend les Oſiſmiens. Ptolémée dit que ce peuple, ſitué à l'extrémité la plus reculée de l'Armorique, s'étendoit juſqu'au promontoire *Gobeum*, aujourd'hui le cap St. Mahé. Enfin, le même Méla nous parle d'une île de *Sena* ou *Sina*, comme on lit dans l'itinéraire d'Antonin, & la place dans l'océan occidental & vis-à-vis de la côte des Oſiſmiens. Or cette île de *Sena* eſt, ſans contredit, l'île de Sain qui ſe trouve ſur nos cartes, à la hauteur d'une grande pointe du diocèſe de Quimper, & au ſud du cap S. Mahé. Je pourrois ajoûter d'autres preuves, tirées de la poſition de *Varganium* ou *Vorgium*, capitale des Oſiſmiens. Mais il eſt tems de finir cette diſcuſſion, qui bien qu'utile en effet, pourroit devenir ennuyeuſe : & je conclus que Cellarius & les géographes modernes ſe ſont trompés ſur la poſition des Oſiſmiens ; qu'en voulant rapprocher, comme je viens de le faire, les termes de Strabon, de l'opinion de ces auteurs modernes, on donnera à la côte des Vénètes une fois plus d'étendue qu'elle n'en eut jamais ; qu'enfin ce n'eſt point à Breſt, que Strabon a voulu placer le lieu que nous cherchons.

La voie Romaine, tirée de Breſt à Nantes, paſſoit par *Duriorigum*, aujourd'hui Vannes, ville ſituée inconteſtablement ſur la côte des

Vénêtes,

Vénètes, & qui étoit même leur capitale. Mais, ce qu'il eſt ici plus important de remarquer, *Duriorigum* avoit un bon port: c'étoit-là que les Vénètes tenoient en tout tems leurs plus grandes forces maritimes; & ce fut à la vûe de cette ville, que ſe donna le combat naval dont j'ai parlé, & qui abattit la puiſſance des Vénètes.

Il eſt vrai que cette ville eſt ſituée moins avantageuſement que Breſt, pour le commerce des îles Britanniques; & que la navigation en devient plus longue, & même plus difficile, ſur-tout pour le tems dont il s'agit: mais cette longueur & cette difficulté dans la navigation ſe trouvent compenſées par un avantage conſidérable ſur terre, je m'explique.

Dans l'hypothèſe que les marchands Gaulois partoient de Breſt, j'avois évalué les journées des chevaux à ſept lieües Françoiſes; & ces journées m'avoient toûjours paru trop fortes pour une longue traite. Mais dans la ſuppoſition que les marchands partoient de *Duriorigum*, nous avons la facilité de réduire ces journées à ſix lieues communes; traite que des chevaux chargés peuvent aiſément faire & qu'ils font ſouvent, même pendant une marche de plus de trente jours.

C'eſt donc à *Duriorigum*, c'eſt à Vannes, que nous devons placer les comptoirs & les vaiſſeaux des marchands Gaulois, qui faiſoient le commerce des îles Britanniques, avant la conquête des Gaules par les Romains.

Maintenant, ſi l'on me demande en quel tems préciſément ce commerce des Gaulois a commencé; j'avouerai ingénûment que je n'ai pû le découvrir; & que toutes mes recherches n'ont enfin abouti qu'à trouver deux points, dans l'intervalle deſquels cette époque doit être placée. Trois cens ans, ou environ, avant Jeſus-Chriſt, & lorſqu'Agathocle porta la guerre en Afrique, les Vénètes vrai-ſemblablement ne l'avoient pas commencé. Cent vingt ans, ou environ, avant Jeſus-Chriſt, & lorſque Narbonne fut bâtie, ils étoient en poſſeſſion de ce commerce. Voilà deux points fixes, & les limites dans leſquelles on doit ſe renfermer, pour trouver l'époque propoſée. Du reſte, tout cet intervalle de 180 ans qui ſe ſont écoulés entre les deux points que j'ai marqués, eſt un eſpace libre, où chacun peut donner carrière à ſes conjectures.

Il réſulte de ce Mémoire, que nous ne connoiſſons avec certitude que trois différens peuples, qui dans l'eſpace de tems que j'ai parcouru, aient fait ſucceſſivement le commerce des îles Britanniques; ſavoir, les Phéniciens, les Carthaginois, & les Gaulois. Quelques écrivains Anglois prétendent trouver dans leur île des traces du commerce des Grecs: mais ayant à faire à des gens qui ne veulent pas médiocrement ce qu'ils veulent, & qui d'ailleurs ſavent appuyer leurs prétentions; je ne pourrois les diſcuter ici, ſans abuſer de votre patience. Ainſi, je réſerverai cette diſcuſſion pour un autre Mémoire.

MÉMOIRE

SUR LES

Révolutions du Commerce des Iles Britanniques.

SECONDE PARTIE,

Où l'on examine ſi les Grecs ont fait le commerce de ces Iles avant l'expédition de Jules Céſar.

Par M. MELOT.

4 Sept. 1744.

SI l'on ne pouvoit établir un fait de l'ancienne hiſtoire, que ſur les monumens, ou ſur le témoignage précis des écrivains contemporains ou voiſins des tems, la queſtion ſeroit décidée, puiſqu'on ne trouve aucune preuve de cette eſpèce, en faveur du commerce des Grecs aux îles Britanniques, avant l'epédition de Jules Céſar.

Mais parce qu'il arrive ſouvent qu'au défaut des monumens & du témoignage précis des auteurs, un eſprit curieux & diligent retrouve encore aujourd'hui d'anciennes traces que le tems n'a pû effacer, & qui conduiſent aſſez ſûrement à la connoiſſance de l'antiquité;

quité; les hiſtoriographes Anglois ſe ſont imaginés qu'en reſſemblant quelques traits épars ça & là dans nos livres, & qu'en recherchant avec ſoin les uſages & tout ce qui nous reſte de la langue des anciens Bretons, ils avoient enfin trouvé une preuve ſuffiſante du commerce dont il s'agit. La diſcuſſion de cette eſpèce de preuve, eſt ici mon unique objet.

Je m'engage dans un détail épineux, & qui n'offre à l'eſprit qu'un long tiſſu d'objections & de réponſes; mais pour épargner aux autres l'ennui d'un examen ſec & purement ſcholaſtique, j'expoſerai d'abord, & dans l'ordre le plus capable de les faire valoir, tous les moyens employés par ces ſavans écrivains; j'y ajoûterai même ceux qui leur ont échappé: on ne me ſoupçonnera pas de vouloir affoiblir leurs preuves; je les réduirai à trois ou quatre principales, & ferai voir le peu de ſolidité de chacune en particulier. Voilà en deux mots, le ſujet & le plan de cette ſeconde partie.

On doit convenir d'abord, diſent les hiſtoriographes Anglois, que les îles Britanniques ont été connues des Grecs pluſieurs ſiècles avant l'expédition de Jules Céſar. Le doute d'Hérodote ſur l'exiſtence des îles Caſſitérides, prouve du moins que les Grecs avoient dès-lors entendu parler des îles Britanniques: environ un ſiècle après Hérodote, la relation de Pythéas publia dans la Grèce tout le ſecret de leur commerce. Polybe après avoir long-tems combattu cette relation, donna lui-même dans la ſuite une deſcription détaillée de ces mêmes îles. Enfine Pline n'a pas craint d'avancer que les îles Britanniques étoient célèbres dans les écrits des Grecs, long-tems avant qu'elles fuſſent connues des Romains. De-là, il eſt naturel de préſumer que la nation Grecque, qui entendoit ſi bien alors ſes véritables intérêts, qui tenoit depuis ſi long-tems l'empire de la mer, ſuivant l'expreſſion de l'hiſtoire ancienne, n'a pas négligé le commerce des îles Britanniques. Mais pour s'en convaincre, il ne faut que ſuivre un moment les traces que les colonies Grecques y ont laiſſées, & qui font remonter aſſez haut leur premier établiſſement.

En effet les caractères & la langues Grecque étoient en uſage aux îles Britanniques, long-tems avant l'epédition de Jules Céſar, qui

a remarqué que les Druides employoient un Grec pur & ſans mélange, dans la tradition orale de leur doctrine, & dans la célèbration de leurs myſtères : aujourd'hui même encore, malgré la corruption qui ſe gliſſe bien-tôt dans le langage du peuple, nous rétrouvons dans l'ancien Breton, un grand nombre de termes Grecs ; & ce ne ſont pas ſeulement les termes des arts & des ſciences, preuve équivoque dans le cas dont il s'agit ; ce ſont les termes mêmes de l'uſage ordinaire, les expreſſions des nombres, les dénominations des choſes naturelles, & de celles qui ſont les plus néceſſaires à la vie, comme l'eau, le ſel ; & une infinité d'autres termes qu'on peut voir dans les amples & ſavans recueils que Jean [a] Price & [b] Aylette Sammes en ont publiés.

[a] John Price, Defence of the Britiſh hiſtory.

[b] Aylett Sammes, the antiquities of ancient Britain.

Si de la langue on paſſe aux uſages, ils ſemblent tous empruntés des Grecs. Car ſans parler des habillemens *, des monnoies † & d'autres uſages ſemblables, dont le détail paroîtroît longue & peut-être frivole, nous avons eu dès les premiers tems nos bardes, poëtes & muſiciens, qui célébroient dans leurs vers les merveilles de la Nature, la puiſſance des Dieux, & les actions des grands hommes ; uſage viſiblement apporté de la Grèce, où les Muſes ayant fixé leur ſéjour, inſpiroient de plus près ces hommes excellens, dont les écrits mieux conſervés, comme ils le méritoient bien auſſi, nous offrent par-tout de ſemblables objets, & d'agréables leçons de toutes les vertus.

Dans la Grèce anciennement, autant de villes, autant de petits états, autant de petits princes que la jalouſie ou l'ambition armoient ſans ceſſe l'un contre l'autre, quand ils n'avoient rien à craindre des barbares, ou qu'ils ne vouloient rien entreprendre au dehors. Mais s'il faut venger l'injure que Paris a faite à la nation, ou la défendre

* Conrad Celtes a cru que les ſtatues de pierre, hautes de ſept pieds, qu'on découvrit en la préſence dans la haute Saxe, au pied de la montagne de Wichtelberg, ſur les confins du Voigtland, & qui avoient la tête couverte, le manteau Grec ſur les épaules, & tenoient un livre d'une main & de l'autre un bâton, étoient des figures de Druides. Aylett Sammes va plus loin, & prétend que ces ſtatues repréſentoient les Druides de la grande Bretagne, & que l'habillement de ces figures eſt celui des anciens Bretons.

† Les monnoies des anciens Bretons, ſelon Aylett Sammes, reſſembloient à des boucliers ronds. Sur la ſurface convexe de la pièce de monnoie étoit le type, & ſur la ſurface concave étoit la légende. D'autres ajoûtent que dans toute l'antiquité, on ne trouve l'uſage de cette eſpèce de monnoie qu'aux îles Britanniques & dans quelques villes de la Grèce.

du joug que l'Aſie veut lui impoſer, les querelles particulières ceſſent; tous ces petits chefs s'accordent à ſe donner un maître, & marchent ſous ſes ordres où l'intérêt commun les appelle.

Ainſi, lorſque Céſar aborda aux îles Britanniques, tous les petits princes qui partageoient entre eux la Grande Bretagne, occupés juſque-là à ſe faire une cruelle guerre, ſe réunirent ſous un même chef, pour repouſſer l'ennemi commun. Leur façon de combattre mérite ſur-tout d'être remarquée. Les chariots commençoient la charge, & courant çà & là faiſoient pleuvoir une grêle de traits, pour rompre les rangs de l'ennemi qui faiſoit ferme: les rangs une fois troublés, les ſoldats montés ſur les chariots mettoient pied à terre, & combattoient l'épée à la main. C'eſt ainſi que Neſtor rangeant les Grecs en bataille, place au premier rang les chars & toute la cavalerie pour commencer le combat; au ſecond il range ſon infanterie pour les ſoutenir: au fort de la mêlée les héros d'Homère tantôt ſur leurs chars pourſuivent les fuyards dans la plaine; tantôt à pied, l'épée à la main, ou la lance en arrêt ils ſoûtiennent l'effort de la multitude qui les environne, l'écartent & la mettent en fuite.,

Mais c'eſt dans la religion principalement que nous trouvons ce parfait rapport entre les uſages des deux nations: car en raſſemblant les débris du ſyſtême religieux des Bretons, on diroit que les Dieux de la Grèce, ſa religion & ſes prêtres ont paſſé aux îles Britanniques. Taramis chez les Bretons, comme Jupiter chez les Grecs, étoit le père des Dieux, le maître du tonnerre; il régloit les ſaiſons, & la terre à ſon gré étoit ſtérile ou féconde. Teutates, comme Mercure, étoit le Dieu de l'éloquence, l'inventeur des Lettres, le patron des voyageurs & des marchands. Héſus étoit Mars & le Dieu de la guerre. Héus, comme Bacchus, avoit ſes orgies; Bélinus, auſſi-bien qu'Apollon, étoit tantôt le ſoleil, tantôt le Dieu de la médecine. Diane étoit adorée ſous le nom d'Ardéna, comme la Déeſſe des forêts, & ſous le nom de Béliſama, comme la Lune & la reine du Ciel. Dion nous parle d'une Déeſſe Andraſte, ou Andrate; Boadicia reine des Bretons, lui adreſſe ſon action de graces, après les avantages qu'elle a remportés ſur les Romains; ne reconnoît-on pas ici la Déeſſe de la victoire, la Vénus armée de Cythère & de Lacédémone? & ce ne ſont pas ici des rapports imaginaires;

naires; car outre qu'ils ont tous été remarqués par les anciens écrivains Bretons, Céſar nous dit en termes exprès, que Jupiter, Mars, Apollon, Minerve, & Mercure, étoient adorés dans la Grande Bretagne, que les Druides & les prêtres Grecs donnoient à chacun de ces Dieux les mêmes attributs; & qu'aux îles Britanniques, comme dans la Grèce, le peuple en avoit le même ſentiment. Strabon ajoûte que le culte de Cérès & de Proſerpine étoit établi dans une île voiſine de la Grand Bretagne, & qu'on y obſervoit les mêmes cérémonies que dans l'île de Samothrace. Il ſuit de là que les Miniſtres avoient ſuivi les Dieux; & que les Druides, ſeuls prêtres des Bretons, étoient ſortis de la Grèce, comme leur nom le fait aſſez voir.

Voy. Aylett Sammes, p. 137.

D'ailleurs les Druides ſe ſervoient des caractères & de la langue Grecque; ils initioient aux myſtères comme les Eumolpides; comme les Ardalides ils étoient muſiciens; ils prédiſoient l'avenir comme les Yamides, les Mélampodides, les prêtreſſes de Delphes & de Dodone, les Branchides à Milet & les Cynirades à Paphos. Ne voit-on pas auſſi que tout cet appareil de cérémonies avec leſquelles les Druides recueilloient le guy de chêne, n'eſt qu'une imitation des pratiques myſtérieuſes que les devins de l'Argolide obſervoient en cueillant l'hellébore, dont Mélampus ſe ſervit, dit-on, pour guérir la folie des filles de Prœtus? Ajoûtons à cela, qu'en recherchant avec ſoin ce qui nous reſte des uſages & de la doctrine des Druides, prêtres & philoſophes en même tems, on voit clairement qu'ils étoient ſortis de l'école de Pythagore. Ce philoſophe, qui le premier dans la Grèce enſeigna publiquement la métempſychoſe & l'immortalité de l'ame, retenoit pluſieurs années ſes diſciples ſous une ſévère diſcipline, leur défendoit l'uſage des viandes & celui de l'écriture, & n'a lui-même publié de ſon vivant aucun ouvrage, ni rien laiſſé par écrit après ſa mort. Mais ſi vous en croyez Céſar, les points principaux de la doctrine des Druides étoient l'immortalité de l'ame & la métempſychoſe. Leurs diſciples retenus quelquefois ſous la diſcipline pendant vingt ans, s'abſtenoient de certaines viandes, apprenoient par cœur un grand nombre de vers qu'il leur étoit défendu d'écrire. Céſare ajoûte que les Druides avoient auſſi la direction de toutes les affaires, tant publiques que particulières, & en

cela

cela on peut les comparer à Zaleucus & à Charondas, qu'Ariſtote appelle les plus ſages légiſlateurs de leur tems, & qui, ſelon la penſée de Sénèque, ne s'étoient point formés dans les diſputes du barreau, ni dans l'école des juriſconſultes ; mais dans le paiſible ſantuaire de Pythagore.

A la vûe de tant de preuves, continuent les écrivains Anglois, peut-on douter que l'établiſſement des colonies & du commerce des Grecs aux îles Britanniques, ne ſoit antérieur de pluſieurs ſiècles à l'expédition de Jules Céſar ? Mais il eſt à propos de remarquer que ces auteurs ne s'accordent point entre eux ſur l'époque de ce premier établiſſement : les uns s'appuyant de l'autorité de Saint Jérôme & des anciens que ce père a cités, prétendent que les îles Britanniques ont été peuplées par les Grecs, ce qui ſeroit remonter les commencemens de ce commerce juſque dans l'antiquité la plus relée. Camden au contraire rapproche cette époque des tems où vivoit Phileas, ce navigateur Sicilien dont parle Athénée, & qui fit le voyage des îles Britanniques, environ 160 ans avant l'expédition de Jules Céſar. Enfin Aylett Sammes prenant un milieu, & prévenu d'ailleurs par le rapport qu'il trouve entre les Pythagoriciens & les Druides, prétend que cette époque n'eſt pas éloignée du ſiècle où Pythagore a véçu. Il va plus loin, il nous marque le lieu où les premières colonies Grecques ont débarqué, & il n'a pas craint de le fixer aux îles de Man & d'Angleſey. Si vous lui demandez les raiſons d'une conjecture ſi hardie, il répond que ces deux îles étoient autrefois la demeure ordinaire des Druides, qu'à l'approche des Romains, ils s'y retirèrent comme ſur les terres de leur patrimoine, qu'il tenoient là leurs aſſemblées, qu'ils y décidoient les affaires importantes de la Religion & de l'Etat, que ces îles étoient le rendez-vous des amateurs de la ſageſſe ; que de-là, comme du centre de la lumière, partoient les rayons qui ont éclairé ſi long-tems les îles Britanniques, les Gaules, & une grande partie de l'Europe.

C'eſt dans les îles de Man & d'Angleſey, ajoûte le même auteur, que les plus anciens poëtes ont placé l'Elyſée & les îles fortunées. Celles-ci au nombre de deux, étoient ſituées dans la mer Atlantique,

à dix mille ſtades de la côte d'Afrique *. Tel eſt auſſi le nombre, & telle eſt la poſition des îles dont il s'agit. Un rigoureux examen ouvroit l'entrée dans l'Elyſée; là ſous un ciel pur & des ombrages toûjours verts, les ames vertueuſes goûtoient dans le repos, les plaiſirs d'une vie douce & innocente. Dans les îles de Man & d'Angleſey, plantées l'une & l'autre de bois ſacrés, & placées dans un climat tempéré, les Druides exempts des charges publiques & éloignés du bruit, diſcouroient de la divinité, de la vertu, de l'immortalité de l'ame, & enſeignoient à des diſciples long-tems éprouvés, les ſecrets des ſciences, & les myſtères de la religion: agréable loiſir, plaiſirs innocens & ſeuls capables de rendre l'homme heureux. Auſſi les Scholiaſtes Grecs n'ont-ils pas craint de dire qu'il falloit chercher l'Elyſée d'Homère & les îles fortunées ſur la côte de la Grande Bretagne: c'étoit même l'opinion commune de la nation Angloiſe dans le XIV. ſiècle. Clément VI ayant donné à Louis d'Eſpagne les îles fortunées comme un fief de l'Egliſe, ce prince leva auſſi-tôt des troupes, pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon nouveau Royaume; l'ambaſſadeur d'Angleterre à la cour de Rome, en prit l'alarme, partit bruſquement d'Avignon, où les Papes réſidoient alors, & courut à Londres porter la nouvelle de cet armament: toute l'Angleterre ſe crut menacée, & ſe prépara à une vigoureuſe réſiſtance.

Tels ſont en peu de mots les moyens qu'on a employés, & qu'on peut employer, ſoit pour prouver que les Grecs ont fait le commerce des îles Britanniques avant l'expédition de Jules Céſar, ſoit pour fixer le tems où ce prétendu commerce a commencé, ſoit enfin pour déterminer le lieu où les premieres colonies Grecques ont débarqué; le premier point, à vrai dire, eſt ici le ſeul important, comme il eſt auſſi le ſeul qui paroiſſe appuyé & qui puiſſe en impoſer: mais de tous les moyens dont on peut ſe ſervir pour établir ce premier point, je n'en vois que trois qui méritent notre attention; la langue, la diſcipline miſitaire, & la religion des anciens Bretons; c'eſt auſſi à ces trois chefs

* Aylett Sammes a tiré ceci de Plutarque, dans la vie de Sertorius; mais l'application qu'il en fait n'eſt pas heureuſe. On ſait que les îles de Man & d'Angleſey ſont à plus de 10000 ſtades de la côte d'Afrique la plus voiſine de ces îles.

que je me borne en cette diſcuſſion qui ſera courte, afin qu'elle ait du moins le mérite de la briéveté.

Je conviens d'abord avec les écrivains Anglois, que les Grecs ont connu les îles Britanniques long-tems avant l'expédition de Jules Céſar : il eſt vrai que la Grande Bretagne ne ſe trouve point compriſe dans le dénombrement des plus grandes îles qui fuſſent anciennement connues des Grecs, & dont un poëte avoit fait le dénombrement, qu'Euſtathe nous a conſervé * ; mais outre qu'il eſt viſible que cet ancien poëte n'a eu en vûe que les îles de la mer méditerranée, nous ignorons le tems où ce poëte a véçu, & dès-lors on ne peut plus nous oppoſer cette autorité : car ſi le poëte a écrit dans les tems antérieurs à Pytheas, comme on a ſujet de le penſer †, il n'a pû mettre la Grande Bretagne au nombre de plus grandes îles connues, puiſqu'on ignoroit alors dans la Grèce que la Grande Bretagne fût une île, & quelle étoit ſon étendue ; quelques auteurs ajoûtent qu'on ne trouve pas même le nom de *Britannia* dans ce qui nous reſte d'anciens monumens ; mais c'eſt ici, à mon ſens, une mépriſe ſi groſſière, qu'elle ne mérite pas d'être relevée.

Il eſt donc certain que les Grecs ont connu les îles Britanniques avant l'expédition de Jules Céſar ; qu'ils aient dû cette connoiſſance à Pythéas, ou qu'ils l'aient reçûe long-tems auparavant des Phéniciens, l'époque eſt indifférente, & l'on n'en peut rien conclurre en faveur du commerce des Grecs aux îles Britanniques. L'antiquité de la découverte ne décide rien en faveur du commerce ; & quoi qu'on diſe, la connoiſ-

* Τῶν ἐπλὴν τόσων, ἃς ἔδειξεν ἡ Φύσις
Θνητοῖς μεγίστας, Σικελία μὲν, ὡς λόγος,
πρώτη, μεγίστη· δευτέρα Σαρδὼ· τρίτη
Κύπρος· τετάρτη δ' ἡ Διὸς Κρήτη τροφός·
Εὔβοια πέμπτη, τινοφυὴς· ἕκτη Κύπρος.
Λέσβος δὲ τάξιν ἰσχάτην λαχοῦσ' ἔχει.

Euſtath. in Dionyſium Alex.

† Strabon, p. 967, en parlant des îles Baléares, que quelques uns mettoient au nombre des colonies Rhodiennes, dit que Timée, celui-là même que l'hiſtoire appelle E'pitimée, ou E'pitimidès, à cauſe de ſon penchant à la ſatyre, & qui étoit contemporain de Pythéas, prétendoit que l'île de Mayorque étoit la plus grande des îles, après les ſept dont un ancien poëte avoit donné le dénombrement & les rapports. De là, ce me ſemble, on peut conclurre que cet ancien poëte, vrai-ſemblablement le même que celui dont les vers ſont cités par Euſtathe, étoit antérieur à Pythéas.

géographique des îles Britanniques pourroit être fort ancienne dans la Grèce, & remonter juſques aux tems héroiques, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'il ſeroit encore vrai de dire que le commerce des Grecs dans ces îles, n'eſt qu'une fiction. Ainſi ſans perdre le tems à diſcuter une époque inutile, & les conſéquences qu'on en a déduites, je paſſe à l'examen des autres preuves, & je commence par celles qu'on a tirées du langage.

Quelques critiques ont avancé que l'ancien Breton s'étoit formé de la langue Grecque, que celle-ci a été en uſage dans la Grande Bretagne dès les premiers tems; que s'étant corrompue dans la bouche du peuple, elle a néanmoins conſervé toute ſa pureté parmi les Druides. Mais outre que cette opinion n'eſt appuyée que ſur un mot des commentaires de Céſar*, mot que la force du ſens paroît rejetter, que les plus habiles critiques ont ſoupçonné, & ſur lequel les manuſcrits ont varié; le même Céſar inſinue dans un autre endroit, que la langue des Bretons étoit la même que celle des Celtes: Strabon aſſure que la langue Celtique & la langue Bretonne ne différoient que par le dialecte; Tacite ſe contente de dire qu'elles étoient peu différentes: ne voyons-nous pas même aujourd'hui que le petit nombre de termes qui nous reſtent de la langue des Celtes, ſe retrouvent encore pour la plûpart dans celle qu'on attribue aux anciens Bretons. Or les Celtes ne connoiſſoient, ni les caractères, ni la langue Grecque. Lorſque Céſar voulut exhorter le fils de Cicéron à tenir ferme dans le camp où il étoit aſſiégé par les Gaulois, il lui écrivit en Grec, dans la crainte, ajoûte-t-il, que ſa lettre ne fût entendue des barbares, ſi elle étoit interceptée. Nous avons encore cette lettre que Polyen nous a conſervée.

Hotman & Joſeph Scaliger.

Stratag. lib. VIII.

Mais les hiſtoriographes Anglois qui prétendent prouver le commerce des Grecs aux îles Britanniques avant l'expédition de Jules Céſar, par le rapport des deux langues, de la Grecque & de la Bretonne, ſe ſont contentés de recueillir de l'une & de l'autre, un petit nombre de termes, qui tous, à leur avis, laiſſent encore voir aſſez nettement les traits d'une même origine, à travers leurs différentes inflexions.

* *Neque fas eſſe exiſtimant (Druidæ) ea litteris mandare, quum in cæteris ferè rebus, publicis privatiſque rationibus,* Græcis *litteris utantur.* Cæſar, de bello Gall. lib. VI. cap. 14.

Quoiqu'on

Quoiqu'on pût conteſter ce prétendu rapport en pluſieurs de ces termes, cependant pour ne point m'engager ici dans tout ce détail de mots & d'étymologies, je ne diſputerai, ni ſur le nombre de ces termes, ni ſur le plus ou le moins de reſſemblance qu'ils peuvent avoir; je permettrai même à ces écrivains d'ajoûter, que quelques-uns de ces mots ſont de l'uſage ordinaire & journalier; & avec tout cela, je ne vois pas encore la conſéquence qu'on en peut tirer en faveur du commerce des Grecs aux îles Britanniques. Il n'eſt point aujourd'hui de nation dans l'Europe, qui n'ait emprunté, ou qui ne s'imagine avoir emprunté quelques termes de la langue Grecque. Boxhornius trouve dans l'ancienne langue Teutonique, & même dans ſon uſage le plus ordinaire, un grand nombre de termes dont l'étymologie lui paroît Grecque; cependant ni Boxhornius, ni aucun autre, que je ſache, ne ſe ſont aviſés juſqu'ici d'en conclurre, que les Grecs avoient porté leur commerce chez tous les peuples de l'Europe, & juſque ſur les côtes de la mer Baltique; car quoiqu'ils aient fait anciennement le commerce de l'ambre jaune, on verra dans un autre mémoire, & les fictions des poëtes ſur l'origine de ce précieux bitume prouvent aſſez, que les Grecs n'alloient point chercher l'ambre ſur les côtes de la Pruſſe. De Græcorum & Germanorum linguis, earumque ſymphonia.

Mais ſuppoſons pour un moment que ce prétendu mélange du Grec & du Breton ſoit une preuve ſuffiſante du commerce des Grecs aux îles Britanniques; il me ſemble néanmoins qu'on n'en peut rien conclurre pour le cas dont il s'agit, parce qu'il reſte encore à prouver, que ce mélange a commencé avant l'expédition de Jules Céſar: propoſition qu'un écrivain judicieux n'oſera jamais avancer. En effet ce ſeroit prétendre contre la vrai ſemblance, que Pytheas de Marſeille, ou Philéas de Taormine, les ſeuls Grecs, dont le voyage aux îles Britanniques nous ſoit connu, & dont le premier ne fit que tourner les côtes de la Grande Bretagne en géographe, & le ſecond, ſuivant Athénée, ne fit qu'aller aux îles Britanniques & revenir, ont néanmoins eu le deſſein de porter & le temps de répandre la langue Grecque en ces îles; & que Céſar ſi ſavant en cette même langue, ſi verſé dans toute cette étude des mots & du langage, a pourtant été moins capable de ſon tems, que nous ne le ſommes aujourd'hui, d'apercevoir quelques mots Grecs qui ſe ſeroient

roient déjà gliſſés dans le langage ordinaire & journalier des Bretons. Il ſeroit, ce me ſemble, plus raiſonnable de penſer, que le petit nombre de termes Grecs, que l'on croit reconnoître dans la langue des Bretons, s'y eſt introduit depuis l'expédition de Jules Céſar, avec les colonies Romaines & la langue Latine, puiſque la plûpart de ces termes ſe retrouvent encore dans celle-ci. Ne pourroit-on pas encore ſuppoſer, que les empereurs ayant transféré leur ſiège à Conſtantinople, dans la ſuite des tems leurs officiers civils ou militaires, dont pluſieurs étoient Grecs vrai-ſemblablement, laiſſèrent dans le langage des Bretons, comme les officiers Macédoniens dans celui des peuples de l'Aſie, les officiers Romains dans celui de la plûpart des nations de l'Europe, quelques traces de la puiſſance qu'ils avoient exercée? Peut-être même enfin, comme l'a cru Thomas Smith, ce prétendu mélange n'aura-t-il commencé que ſur la fin du IV. ſiècle de l'égliſe, & plus de 400 ans après l'expédition de Jules Céſar, lorſque la plûpart des Grecs qui demeurèrent attachés à la foi de Nicée, fuyant la perſécution des Gots & des autres Barbares, Payens ou Ariens, qui inondoient la Grèce & l'Empire, ſe retirèrent en foule dans la Grande Bretagne, comme dans un aſyle, & y portèrent la langue & la politeſſe de la Grèce. Je paſſe à la diſcipline militaire.

Tho. Smith, de recta & emendata linguæ Latinæ ſcriptione.

Dans le parallèle de la diſcipline militaire des Bretons au tems de Céſar, avec celle des Grecs au ſiège de Troie, les écrivains Anglois ſe bornent à cette façon de combattre ſur des chars, de laquelle j'ai déja parlé; ils prétendent qu'elle fut la même chez les Bretons & chez les Grecs, & que ceux-ci l'ont introduite aux îles Britanniques par leur commerce & leurs colonies.

Mais outre que l'uſage des chars à la guerre, ne fut jamais particulier à la Grèce, puiſqu'on le trouve auſſi parmi les Troyens, dans tout l'Orient, & même chez les Gaulois; il me ſemble que la forme de ces chars & la manière de s'en ſervir, étoient fort différentes chez les Bretons au tems de Céſar, & parmi les Grecs au ſiège de Troie.

Aylett Sammes. Cæſar. de bello Gaul. lib. IV.

Les Bretons ſe ſervoient à la guerre de deux ſortes de chars; les uns armés de faulx & de harpons ne portoient qu'un ſeul homme, qui aiant ſous la main quatre petits chevaux très-vites, commençoit

le

le combat, & courant deçà, delà, cherchoit à rompre les rangs des bataillons ennemis. Une autre eſpèce de chars ſuivoit; ceux-ci n'avoient ni faulx ni harpons, mais ils étoient montés par une troupe de combattans, qui pénétrant dans les rangs éclaircis, faiſoient pleuvoir à droite & à gauche une grêle de traits ſur l'ennemi qui faiſoit encore ferme; s'ils avoient à faire à de la cavalerie, toute la troupe mettoit pied à terre & combattoit l'épée à la main. Cependant les cochers, hommes choiſis, ſelon Tacite, entre tous les combattans, ſe retiroient inſenſiblement de la mêlée, pour ſe placer en lieu, où leurs maîtres les puſſent rejoindre, s'ils avoient du pire. Ainſi ces barbares, continue Céſar, imitent la vîteſſe de la cavalerie, & la fermeté des gens de pied. Ils ſont devenus ſi adroits par un exercice continuel, qu'ils arrêtent leurs chevaux ſur un penchant, même au milieu de la courſe, tournent tout court en un inſtant, courrent ſur le timon, ſe tiennent debout ſur le joug des chevaux, & en un clin d'œil rentrent dans leurs chars.

Il faut être, ce me ſemble, un peu étranger dans la lecture d'Homère, pour trouver dans ces chars & dans leur manœuvre, les chars & la manière des héros de l'Iliade. On ne voit dans les plaines de Troie qu'une ſeule eſpèce de chars; deux chevaux attelés de front & conduits par un écuyer, portent en un inſtant le capitaine Grec ou Troyen par-tout où ſa préſence eſt néceſſaire: ces faulx, ces harpons, & tout ce vain appareil de chariots armés, n'étoient point encore imaginés, où plûtôt le poëte croyant cette machine mal aſſortie au courage & à l'expérience qu'il donne à ſes héros, l'a jugée indigne de paroître en ſon poëme. Auſſi les Grecs ne firent-ils jamais uſage de ces chariots, pas même dans le tems où les peuples de l'Aſie y mettoient toute leur confiance, & ſembloient en attendre la victoire. Les Romains mêmes en quelques rencontres ont marqué par leurs plaiſanteries & par des huées, le mépris qu'ils faiſoient de cette invention Aſiatique. Mais ſuivons un moment les héros d'Homère dans le combat. J'aperçois d'abord Diomède & Sthénélus montés ſur un char; celui-ci tient les reines & conduit les chevaux; Diomède, le caſque en tête & couvert de ſon bouclier, prend la lance & combat. De quelque côté que je regarde, c'eſt par-tout le même ordre; & je ne vois ſur un même char que deux hommes,

hommes, le capitaine & ſon écuyer : celui-ci quoique brave, & quelquefois fils de prince, n'eſt pourtant que le ſecond par la valeur & la naiſſance, comme par le rang ; celui qui tient la lance eſt le maître & commande. S'il deſcend quelquefois pour combattre, le char & l'écuyer le ſuivent, & jamais ne l'abandonnent ; s'il remonte, on ne le voit ni voltiger ſur ſes chevaux, ni courrir ſur le timon ; mais ferme & debout dans ſon char, il ramaſſe ſes forces, déploie ſon bras, & de la lance ou du javelot, il frappe, perce, renverſe l'ennemi qui fuit, ou qui s'oppoſe à ſon paſſage.

Je ne prétends pas que les Grecs, au tems d'Homère, négligeaſſent les exercices qui donnent au corps l'adreſſe & la légèreté, ou qu'ils ne connuſſent point encore l'art de voltiger ſur un cheval. Nous voions dans ce poëte un écuyer menant de front quatre chevaux de main, qu'il pouſſe à toute bride ; & tout en galopant il ſaute ſans ceſſe de l'un ſur l'autre, ſans perdre le fond de la ſelle juſqu'à la fin de la carrière. Mais le poëte inſinue adroitement quatre mots dans ſon récit, pour nous faire entendre que ce voltigement, comme une vaine parade, qui n'a rien d'utile à la guerre, étoit réſervé pour le plaiſir des yeux, dans les fêtes que l'on donnoit aux peuples de la Grèce en tems de paix.

Je pourrois étendre ce parallèle à pluſieurs autres différences ; mais j'en ai dit aſſez pour conclurre que la diſcipline militaire des Bretons, au tems de Céſar, & celle des Grecs, au tems d'Homère, étoient très-différentes, même dans la partie qu'on a choiſie pour les comparer. Je dis la même choſe de la religion de ces deux peuples.

Pour prouver, du moins avec quelque vrai-ſemblance, que les Grecs ont porté leur religion dans la Grande Bretagne, il ne ſuffit pas d'avancer que Jupiter, Mars, Bacchus, & quelques autres divinités ont été adorées de l'une & de l'autre de ces deux nations ; perſonne n'ignore que ces dieux éclos du cerveau des Egyptiens, paſſèrent bien-tôt de l'Egypte dans la Phénicie, dans la Grèce, & dans le reſte de l'Europe. Ainſi dans la queſtion de ſavoir en quel tems, par qui, & comment le culte de ces divinités s'eſt introduit aux îles Britanniques, je ne vois pas que la raiſon tirée de ce culte en général ſuffiſe ſeule pour décider, quand même on ſeroit

assuré que les Grecs ont fait le commerce de ces îles, & même d'aussi bonne heure que les Phéniciens, ou les autres peuples dont j'ai parlé dans la première partie : mais il faudroit, ou établir l'identité d'un système religieux particulier aux Grecs & aux Bretons, ou du moins nous découvrir quelques dogmes, quelques pratiques particulières à ces deux peuples, outre le système commun du polythéisme, que l'un & l'autre avoient adopté. Un homme éclairé ne tentera jamais le premier de ces deux moyens ; je me suis servi du second dans l'examen du sentiment des écrivains Anglois ; mais à la réserve de cette légère conformité du polythéisme commun à ces deux peuples, comme à plusieurs autres, & qui ne décide rien, je ne trouve dans tout le reste de leurs religions que des differences essentielles, soit dans la créance, soit dans le culte, soit dans les ministres & le sacerdoce. J'examinerai d'abord la créance de ces deux peuples.

Dans la Grèce le peuple étendit sa liberté jusque sur les dogmes de la religion ; car bien qu'attaché aux dieux qu'il avoit une fois reconnus, il en adoptoit tous les jours d'étrangers, ou s'en faisoit de nouveaux à sa fantaisie. L'Etre unique & suprême étoit seul inconnu, & n'eut dans la Grèce libre & indépendante, ni temples, ni autels, ni adorateurs. Je sai ce qu'on peut opposer ici en faveur des philosophes ; mais quelque sentiment qu'ils aient eu de la divinité, que leurs idées à cet égard aient été vraies ou fausses, nettes ou confuses, il n'est ici question, ni des philosophes, ni de leur opinion ; je parle en ce lieu de la créance populaire & de la profession publique ; & il est certain, que le peuple crut & professa dans la Grèce le polythéisme le plus grossier, & qu'il ne s'éleva jamais jusqu'à l'idée spirituelle d'un seul Etre suprême. Les autels d'Athènes & d'Olympie, consacrés aux dieux inconnus, quoi qu'en dise Heller, ne sont que l'effet & la preuve d'une superstition outrée, qui croiant l'univers rempli de dieux jaloux, craignit d'irriter par un oubli total, ceux-là mêmes qu'elle ne pouvoit ni connoître, ni adorer sous leurs véritables noms.

Mais aux îles Britanniques, le peuple aveuglément soumis aux décisions de ses prêtres, ne se donna jamais la licence de connoître des choses de la religion ; les Druides enseignèrent toûjours l'unité

d'un Etre ſuprême, & les Bretons en firent le fondement de leur créance. C'eſt ce que nous apprend Origène dans ſon commentaire ſur Ezéchiel, lorſque recherchant la cauſe des progrès rapides du Chriſtianiſme dans la Grande Bretagne, il dit nettement que cette île ſe trouvoit diſpoſée de loin, & préparée à l'évangile par la doctrine des Druides, qui avoient toûjours enſeigné l'unité d'un Dieu créateur. Qu'Origène ait bien ou mal rencontré dans ſa conjecture, qu'il ſemble difficile ou même impoſſible d'accorder l'unité de Dieu avec le polythéiſme dont parle Céſar, c'eſt ce que je ne dois point examiner ici; il me ſuffit qu'Origène nous donne le principe ſur lequel il s'appuie, comme un fait certain, & que les écrivains Anglois en aient eux-mêmes reconnu la certitude: comparons maintenant le culte religieux & public des deux nations.

Dans la Grèce on n'offrit aux Dieux dès les premiers tems, que des fruits, des gâteaux; le lait, le miel, & le vin ſeulement couloient ſur les autels. Le haſard fit répandre le ſang, & introduiſit la coûtume d'immoler les animaux; mais les victimes humaines furent toûjours bannies du culte des dieux dans toute la Grèce. Lycaon, pour avoir ſacrifié un enfant ſur l'autel de Jupiter, fut en horreur aux Grecs, qui ne firent pas difficulté de croire, qu'en punition de cette impiété, Lycaon avoit été changé en loup. Ainſi lorſque les poëtes & les anciennes traditions de la Grèce nous parlent du ſacrifice d'Iphigénie, de celui de Ménalippe, de Cimétho, & de quelques autres en très petit nombre, nous devons regarder ces ſacrifices comme des fictions, ou du moins comme des pratiques rares, exorbitantes du culte ordinaire, & comme l'effet paſſager d'un ordre particulier qu'on s'imaginoit avoir reçû des cieux. Abraham alloit immoler ſon fils, Jephté immola ſa fille; toutefois on ne s'eſt pas encore aviſé d'en conclurre, que le ſacrifice des victimes humaines ait jamais fait partie du culte religieux des patriarches, ou de la nation Juive.

Mais dans la Grande Bretagne, la religion altérée de ſang, ne ſe contentoit pas de celui des animaux; du moins dans les occaſions importantes, on ne devoit rien attendre des dieux, on ne pouvoit les appaiſer que par l'effuſion du ſang humain. Un homme dans le danger d'une maladie, ou dans les périls de la guerre, immoloit

Cæſar. de bello Gall. lib. VI. cap.

ou

ou faiſoit vœu d'immoler un autre homme. Les victimes humaines, comme les plus agréables aux dieux, étoient auſſi les plus ſolennelles, & réſervées pour les ſacrifices publics dans les jours des fêtes. On peut ſe rappeler ce que j'ai dit ailleurs de l'idole d'oſier, ce coloſſe effroyable où l'on enfermoit des hommes vivans, pour être dévorés par les flammes: ces victimes étoient priſes entre les criminels; mais quelquefois auſſi, faute de criminels, on brûloit des innocens. Un malheureux preſſé par la miſère & attiré par une ſomme d'argent, venoit s'offrir pour le ſacrifice. On le nourriſſoit pendant une année des viandes les plus pures aux dépens du public, & le jour de la fête étant arrivé, on le conduiſoit en pompe par toute la ville, & de là hors des portes au lieu du ſacrifice. Mais il y a apparence qu'au défaut de ces victimes volontaires, le choix des innocens qu'on devoit immoler, dépendoit uniquement de la volonté des Druides: c'eſt du moins une conjecture que je propoſe, pour expliquer comment ils ont pû conſerver ſi long-tems ſans trouble, ſans oppoſition, dans leur propre pays, l'empire abſolu que leur mérite & la crédulité leur avoient acquis: je dis dans leur propre pays, car il faut bien ſe garder de croire avec les écrivains Anglois, & ſur le fondement frivole d'une étymologie très-incertaine, que les Druides fuſſent Grecs d'origine, ou qu'ils euſſent rien de commun avec les prêtres de la Grèce.

Dans la première partie de ce diſcours.

Servius in Virgilii Æneid. lib. III.

Dans la Grande Bretagne le ſacerdoce étoit uniforme, perpétuel, & faiſoit un ordre ſéparé, & le premier de l'état. Les prêtres réunis ſous un même chef, ne formoient tous qu'un ſeul collège, dont les femmes étoient excluſes. Une épreuve de vingt ans paſſés ſous la diſcipline des Druides, ouvroit l'entrée dans ce collège aux ſeuls adeptes dans un âge mur: police excellente, qui donnoit aux diſciples une capacité fort étendue, & qui fit enfin déférer aux Druides la connoiſſance de toutes les affaires, tant publiques que particulières. Dans celles-ci ils jugeoient ſans appel, eux ſeuls ordonnoient les peines; pour le civil, l'interdiction des myſtères; pour le criminel, la mort par le fer ou par le feu. Dans les affaires publiques, tout ſe traitoit dans les aſſemblées; mais dans ces aſſemblées, on ne pouvoit, ni exécuter, ni délibérer, ni même propoſer ſans les Druides; en un mot ils régnoient, & ſuivant la remarque de Dion

Chryſoſtome, les rois aſſis ſur le trône, & dans tout l'éclat de la pourpre, n'étoient que les appariteurs des prêtres, & les miniſtres de leurs volontés.

Dans la Grèce au contraire, les prêtres confondus pour l'ordinaire avec le reſte des citoyens, ne formoient dans l'état, ni le premier ordre *, ni un ſeul corps réuni ſous un même chef. On voioit dans une petite ville autant de Sacerdoces différens que de divinités, autant de petits collèges indépendans que de temples: hommes & femmes étoient admis au miniſtère ſacré, tantôt pour un tems, tantôt pour la vie. La naiſſance ou le ſort, le choix des magiſtrats ou celui du peuple faiſoit les prêtres. Un jeune enfant dans E'latée étoit grand-prêtre de Minerve, rang ſuprême que la puberté lui faiſoit perdre; d'où l'on doit conclurre que les qualités du corps ou de l'eſprit, n'étoient quelquefois d'aucune conſidération dans le choix des miniſtres. Auſſi les prêtres n'avoient-ils dans la Grèce, ni juriſdiction ni tribunal, pas même pour les affaires de la religion, ſi ce n'eſt peut-être dans le cas des plus légères contraventions.

Mais c'eſt trop appuyer ſur des différences aſſez ſenſibles; d'ailleurs toute cette diſcuſſion n'aboutira jamais qu'à une preuve négative & à cette concluſion: *Donc on ne trouve dans l'antiquité, ni témoignages précis, ni même aucune traces du commerce des Grecs aux îles Britanniques avant l'expédition de Jules Céſar.* Ce n'eſt pas aſſez; je me propoſe d'établir par des preuves très-poſitives, que les Grecs n'ont jamais fait ce commerce. C'eſt le ſujet d'un ſecond mémoire, où j'explique aſſez au long toutes les raiſons qui m'ont empêché de placer les Grecs dans la première partie de ce diſcours, au rang des peuples qui ont fait le commerce des îles Britanniques avant l'expédition de Jules Céſar.

* *Strabon, liv.* viii, *page* 383. Ὁ δὲ (Ἴων) πρῶτον μὲν εἰς τέτταρας φυλὰς διείλε τὸ πλῆθος, εἶτα εἰς τέτταρας ϐίους· τοὺς μὲν γὰρ γεωργοὺς ἀπέδειξε, τοὺς δὲ δημιουργοὺς, τοὺς δὲ ἱεροποιοὺς, &c. Joignez y la remarque de Caſaubon, ſur ce paſſage de Strabon.

MEMOIRE

MÉMOIRE

SUR

Les Révolutions du Commerce des Iſles Britanniques.

TROISIÈME PARTIE.

Où l'on eſſaie de montrer, par des Preuves directes, que les Grecs n'ont point fait le Commerce de ces Iſles avant l'Expédition de Jules Céſar.

Par M. MELOT.

DANS la première partie de ce mémoire ſur les révolutions du commerce des îles Britanniques, j'ai formellement exclus les Grecs du nombre des étrangers qui ont fait ce commerce avant l'expédition de Jules Céſar, & j'ai promis d'en donner la preuve. Pour y préparer, j'ai tâché de détruire dans la ſeconde partie, les conjectures des partiſans de l'opinion contraire, en les ſuivant ſur toutes les traces qu'ils prétendent que les colonies Grecques ont laiſſées dans ces îles. Je dois maintenant expliquer les raiſons qui me ſemblent établir ſolidement la preuve que j'ai promiſe. 18 Avril 1749.

Ces raiſons ſe réduiſent à deux propoſitions : la première, que juſqu'au paſſage de Xerxès en Europe, le commerce des Grecs fut renfermé dans les bornes de la Méditerranée & du Pont-Euxin ; la ſeconde, qu'après la défaite de ce prince, la Grèce changeant d'eſprit & de goût, ne penſa plus, ne fut pas même en état de penſer à de nouveaux établiſſemens pour ſon commerce : deux propoſitions aſſez ſimples à la vérité ; mais dont la preuve dépend d'un grand

nombre de faits jetés comme au haſard, & répandus dans tout ce qui nous reſte d'anciens monumens.

Pour abréger ce détail qui deviendroit infini par les diſcuſſions qu'il entraîne, je me contenterai dans une première ſection, de ſuivre les progrès des colonies Grecques & d'en marquer les bornes, parce qu'elles ſont auſſi celles du commerce de la nation, ou du moins les ſeules qui nous ſoient aujourd'hui connues. Dans une ſeconde ſection, je m'attacherai uniquement à développer les ſuites fâcheuſes de la victoire de Salamine pour le commerce de la Grèce & tous les obſtacles qui s'élevèrent bien-tôt au dedans & au dehors, & s'oppoſèrent toûjours invinciblement dans la ſuite à tous les projets de commerce & de nouvelles colonies.

Mais pour éviter, s'il ſe peut, toute idée confuſe dans un ſujet déjà de lui-même aſſez embarraſſé, il eſt à propos de lever d'abord la double équivoque du terme général de colonie. Une peuplade envoyée au loin hors de ſon pays, ſoit dans un lieu vacant & inhabité, ſoit dans un lieu cultivé & déjà peuplé, prend indiſtinctement le nom de colonie parmi les anciens & parmi les modernes: de-là vient une eſpèce d'équivoque qui confond un premier établiſſement avec un ſecond, l'origine des villes & leurs révolutions. On ſait aſſez quel embarras cauſent quelquefois les variations de l'ancienne géographie, lorſqu'elle attribue une même colonie à différens peuples qui certainement n'ont point concouru, qui peut-être même n'ont eu aucune part à ſon premier établiſſement. Mais l'erreur qui réſulte de cette eſpèce d'équivoque, n'intéreſſant que l'hiſtoire des villes, peut être négligée dans l'hiſtoire de leur commerce; ainſi je n'ai pas craint, en écrivant ce mémoire, de placer quelquefois la même colonie ſous différentes métropoles, à l'exemple des anciens géographes.

La ſeconde eſpèce d'équivoque eſt ici plus importante à remarquer. Nous donnons indifféremment en François le nom de *Colonie* à toutes les peuplades anciennes, ſoit qu'elles aient eu le commerce pour objet, ou la ſûreté d'une place, ou le ſoulagement de la métropole: la langue Latine elle-même, auſſi pauvre à cet égard que la nôtre qui s'en eſt formée, donne encore le nom de *Colonie* à cette troupe de miſérables que Darius mit dans les fers après le ſac de Milet,

Darius fils d Hyſtaſpe.

Milet, & qu'il tranſporta dans le fond de l'Arabie *; quatre eſpèces de colonies cependant, auſſi différentes que leur objet, & qu'on doit toûjours diſtinguer, ſi l'on veut bien me ſuivre en ce mémoire. Je n'embraſſe que les établiſſemens qui ont eu quelque rapport au commerce, & je me propoſe de montrer que juſqu'au paſſage de Xerxès en Europe, ils furent tous renfermés dans les bornes de la Mediterranée & du Pont-Euxin, ce qui eſt ma première propoſition.

Dans la queſtion de ſavoir ſi les Grecs ont fait le commerce des îles Britanniques avant l'expédition de Jules-Céſar, on doit d'abord écarter, ce me ſemble, les tems héroïques ou fabuleux : ce n'eſt pas que les Grecs n'euſſent acquis dès-lors quelque connoiſſance dans la marine ; on convient aſſez généralement aujourd'hui que le bélier de Phrixus & le Pégaſe de Bellérophon étoiént de véritables vaiſſeaux, qui avoient pris le nom des figures qu'ils portoient à leur proue ou à leur pouppe. Thucydide nous apprend que Minos eut une bonne flotte, qu'il ſoûmit les Cyclades, & nettoya la mer de corſaires pour aſſurer les revenus de ſon nouveau domaine. Enfin, les hiſtoriens, auſſi-bien que les poëtes, ont parlé de la guerre de Troie, des mille vaiſſeaux de la Grèce, de la diſperſion de ſes chefs à leur retour, & des villes qu'ils ont fondées ſur les côtes de l'Eſpagne & de l'Italie ; cependant il m'a paru que dans la queſtion dont il s'agit, je ne devois pas remonter juſqu'aux tems héroïques.

En effet, outre que les écrivains Anglois, dont j'attaque le préjugé, n'ont jamais placé ſi haut le prétendu établiſſement des Grecs aux îles Btitanniques, les colonies de ces tems reculés n'eurent jamais le commerce pour objet ; leur origine n'eſt ſouvent appuyée que ſur un léger rapport ou reſſemblance de nom †: enfin tout ce

* Telle fut l'origine de la ville d'Ampé ou Ampelone, que Pline appelle, l. VI. une colonie Miléſienne ; & que Tzetzés aſſure avoir été compoſée des priſonniers que fit Darius à la priſe de Milet. Voici les Termes de Tzetzés, chil. VII. v. 993 & ſuiv.

Χρόνοις Δαρείου τοῦ πατρὸς τοῦ Ξέρξου τοῦ μεγάλου,
Δι' Ἰωνίαν Μίλητον ἐπόρθησαν οἱ Πέρσαι,
Ἐν Ἄμπῃ δὲ κατῴκισαν πόλει τῇ Ἐρυθραίᾳ.

† La Géographie ancienne fournit mille preuves de ce que j'avance ici ; mais je me contente de ce paſſage de Pline *(Hiſt. Nat. liv. VI. édit. du P. Hard)*: *Minæi* (in Arabiâ) *à rege Cretæ Minoe, ut exiſtimant, originem habentes . . . . Rhadamæi* (vicini Minæis) *& horum origo Rhadamanthus putatur, frater Minois.* Une opinion auſſi étrange que celle qui ſuppoſe que deux petits rois de Crète ont tranſporté ſucceſſivement des colonies de cette île juſqu'en Arabie, n'a viſiblement d'autre fondement que le rapport ou la reſſemblance de nom.

premier

premier âge de la Grèce eſt, pour ainſi dire, une terre inconnue, dont les poëtes ſe ſont emparés, qu'ils ont remplie de leurs fictions, & que j'ai cru devoir leur abandonner pour me renfermer dans les tems hiſtoriques, qui ſont auſſi le ſeul eſpace où la critique des faits puiſſe marcher avec confiance.

Or quand on lit l'ancienne hiſtoire dans le deſſein de ſuivre les progrès du commerce, on diſtingue aiſément dans la Grèce deux ordres de villes commerçantes : les unes aiant connu de bonne heure le véritable avantage de leur poſition, avoient tourné toutes leurs vûes du côté de la mer, s'étoient rendues habiles dans la marine, équipoient de groſſes flottes, capables de porter au loin & ſans obſtacle leur commerce & leurs colonies ; les autres villes, ſituées moins avantageuſement ou moins habiles, ou peut-être moins entreprenantes, cultivoient l'alliance des premières, ou même recherchoient la faveur des étrangers puiſſans ſur la mer ou ſur la terre, & à l'ombre de cette protection faiſoient auſſi quelque commerce & fondoient même quelquefois des colonies. L'hiſtoire donne à ces premiers commerçans le faſtueux titre de maîtres de la mer, & ſe plaît de tems en tems à nous faire connoître les progrès de leur marine ; mais à l'égard des ſeconds, elle ſe contente de remarquer, en paſſant, les lieux où ils ont fait quelqu'établiſſement.

Je rangerai dans la première de ces deux claſſes les villes ou républiques de la Grèce qui ont eu l'empire de la mer, & dont Caſtor avoit fait le dénombrement, qu'Euſèbe nous a conſervé dans ſa chronique ; je renverrai à la ſeconde toutes les autres villes de la Grèce, qui ſans avoir jamais eu un commerce fort étendu, ont pourtant mérité, par quelque établiſſement au dehors, le titre de Métropole ; & l'on verra ſans peine que toutes les colonies de ces villes ou républiques ont toûjours été renfermées dans les bornes de la Méditerranée & du Pont-Euxin *, juſqu'au paſſage de Xerxès en Europe.

* M. Huet, dans ſon Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, aſſure que l'empire de la mer, dont parle l'hiſtoire Grecque, ne s'étendoit du ſud au nord, que depuis les îles de Crète & de Rhode, juſqu'aux îles Cyannées ; & que, du côté de l'occident, il étoit borné à la mer Ionienne : on verra dans ce mémoire que cet empire a quelquefois eu une plus grande étendue.

Mais

Mais je dois avertir que quand je parle ici de l'empire de la mer, je ne l'entends pas, au ſens de quelques juriſconſultes modernes, qui, pour flatter en ces derniers tems l'ambition ou la vanité de leur nation, n'ont pas craint de choquer les premiers principes du droit des gens, & d'avancer qu'on peut acquerir le domaine de la mer auſſi bien que celui d'un champ, ou de quelque autre partie de la terre; propoſition que condamne la raiſon qui dicte à tous les hommes cette vérité, que le vaiſſeau qui vogue ſur les eaux n'y laiſſe au navigateur qu'un droit paſſager, comme l'empreinte du ſillon qu'il a tracé. D'ailleurs, puiſqu'il s'agit ici d'une expreſſion de l'antiquité, c'eſt auſſi, ce me ſemble, dans l'antiquité qu'il faut en chercher le véritable ſens. Or les anciens Juriſconſultes nous diſent tous unanimement que la mer eſt commune † à tous les hommes, ainſi que l'air & la lumière, qu'elle ne peut faire partie du domaine des Princes ou des particuliers; & l'hiſtoire ancienne, qui parle ſi ſouvent de l'empire de la mer, ne déſigne viſiblement par cette expreſſion qu'une puiſſance attachée à la ſuperiorité des forces maritimes ‡, puiſſance qui n'eut jamais de principe ni d'appui que la violence, empire de fait que les Pirates ont exercé, qu'une bataille gagnée ou perdue donnoit ou faiſoit perdre. Alcibiade, rappelé de l'exil, défait dans l'Archipel la flotte combinée des Perſes & des

† *Et quidem naturali jure communia ſunt omnium hæc, aër, aqua profluens, mare, &c.* §. 1, Inſt. de rerum diviſ. & acq. ipſ. dom.

‡ Selden, Voſſius, & deux ou trois autres écrivains du dernier ſiècle, prétendent que le mot θαλασσοκρατεῖν dans Thucydide, Diodore de Sicile, Strabon & autres anciens auteurs, doit s'entendre de l'occupation, pour me ſervir du terme des juriſconſultes Romains, laquelle, par le droit des gens, donne au premier occupant le droit de propriété ſur la choſe qui n'a point de maître. Mais Hérodote & Plutarque qui ont eu ſoin de fixer le véritable ſens du terme θαλασσοκρατεῖν, l'expliquent par ceux-ci, ναυκράτεις τῆς θαλάσσης εἶναι, κατίχειν πλήθει των νεῶν τὴν θάλασσαν, que je n'ai fait que traduire en François. M. Bianchini réduit à beaucoup moins cette puiſſance ſur la mer, lorſqu'il dit (*Iſt. Univerſ. cap.* 31), *la potenza maritima deſcritta da Euſebio nel catalogo ſopra accennato, è indicio di tale adunamento di navi e di preſidi ne' porti & nella marina di alcuno ſtato, che niuno de' legni foreſtieri poteſſe penetrare per forza, ma foſſe aſtretto à conoſcere la Sovrana autorità del Signore diretto, con pattuir ſeco la facoltà di praticare per quei contorni; e qualunque volta decadeva uno ſtato dal diritto di queſto Imperio, ſi diceva perdere la Talaſſocraſia, Θαλασσοκράτειαν, che prima otteneva nel proprio mare.*

Lacédémoniens ; il retourne à Athènes, le peuple va à ſa rencontre, le reçoit à la deſcente du vaiſſeau, & l'hiſtoire ajoûte que tout le peuple alors reconnut hautement qu'Alcibiade lui avoit rendu l'empire de la mer, c'eſt-à-dire, cette ſupériorité dans la marine, que la malheureuſe expédition de Sicile lui avoit fait perdre. Je trouverois dans l'antiquité mille traits pareils pour appuyer cette explication, qui paroît d'ailleurs ſi raiſonnable ; mais il me ſuffit, dans la néceſſité où je ſuis d'employer les termes dont quelques Juriſconſultes modernes ont abuſé, d'avoir éloigné le ſoupçon de penſer comme eux.

Dans le dénombrement des peuples qui ont eu anciennement l'empire de la mer, je ne vois que les Pélaſges, les Rhodiens, les Miléſiens, les Phocéens, les habitans de l'île de Naxe, les Erétriens & les Eginètes qui appartiennent à cette première partie de mon ſujet ; les autres peuples que Caſtor avoit nommés, n'étant point Grecs, ou parce qu'ils ſe perdent dans les fables des tems héroïques, ſont étrangers à ce mémoire.

Les Pelaſges, qu'on peut regarder comme les premiers habitans de la Grèce, portèrent leurs colonies dans les îles de l'Archipel, ſur les côtes de l'Aſie mineure & de l'Italie, & juſque dans le fond de la mer Adriatique. Ce fut apparemment ſur cette mer & du fort de Spine, qu'ils exercèrent cette eſpèce d'empire qui leur mérita la place que l'hiſtoire leur donne, & qu'ils ont conſervée plus de quatre vingt ans entre les maîtres de la mer. Quoi qu'il en ſoit, on doit convenir que la côte de l'Aſie mineure à l'orient & celle de l'Italie à l'occident, furent tout à la fois les bornes de leurs courſes, de leur commerce, & de leurs colonies.

Environ l'an 960 avant J. C.

L'empire de la mer paſſa des Pélaſges aux Thraces, des Grecs aux étrangers ; & ce qu'il y a de remarquable, quelque raiſon qu'on en puiſſe alléguer, c'eſt qu'alors, comme dans la ſuite, les plus anciennes & les plus puiſſantes Républiques de la Grèce ſe mirent peu en peine de le recouvrer, tandis que leurs colonies faiſoient de tems en tems, quelquefois avec ſuccès, tous leurs efforts pour reprendre ſur l'étranger cette eſpèce d'empire que leurs pères avoient poſſédé. Les Rhodiens, colonie Dorienne, chaſsèrent de la mer les Thraces

&

& leurs vaiſſeaux, & étendirent fort loin leur commerce & leurs colonies : on trouve celles-ci ſur les côtes de la Cilicie, de l'Italie, de la Sicile & de l'Eſpagne. Strabon attribue aux Rhodiens la fondation de Soli dans la Cilicie, de Parthenope *, aujourd'hui Naples, ſur la côte de la Campanie, de Salapia dans l'Apouille, de Chone dans le voiſinage de Sybaris, & enfin de Roſes ſur la côte orientale de l'Eſpagne, au pied des Pyrénées, place dont les Marſeillois s'emparèrent de ſi bonne heure, que quelques anciens ont cru que Marſeille en étoit la Métropole. Strabon ajoûte qu'on a même prétendu que les Rhodiens, au retour de l'expédition de Troie, avoient jeté les premiers habitans dans les îles Baléares. Cette diſcuſſion paſſe les bornes de ce Mémoire, où je me propoſe uniquement de marquer le terme le plus reculé où l'on puiſſe porter les colonies Grecques, en s'attachant au témoignage poſitif de l'hiſtoire. Dans le IX. ſiècle avant J. C.

Ce que dit le même Strabon de la ville de Rhode, capitale de l'île de ce nom, mérite ici plus d'attention, parce que ce géographe renverſe l'ordre que j'ai ſuivi, qu'Euſèbe & Caſtor ſemblent avoir fixé dans le dénombrement des anciens peuples qui ont poſſédé l'empire de la mer. " La ville de Rhode, dit Strabon, l'emporte de " beaucoup ſur toutes les villes que je connois, ſoit par la beauté de " ſon port, de ſes rues & de ſes murailles, ſoit en général par tout " ce qui peut contribuer à l'embelliſſement des grandes villes : & je " n'en vois aucune que l'on puiſſe à cet égard, je ne dis pas préférer, mais même comparer à la ville de Rhode : cependant ce " que l'on en doit le plus admirer, eſt ſa police, ſon gouvernement " & ſon application à la marine, qui lui acquit & lui conſerva long-" tems l'empire de la mer, l'amitié des Romains & celles de tous " les rois alliés des Grecs ou des Romains." Voilà ce que dit Strabon pour relever la gloire de cette ville. Mon deſſein n'eſt pas d'affoiblir cet éloge ; j'y ajoûterai même que pour la connoiſſance des beaux arts & dans le tems de leur plus grande perfection, la ville de Rhode pouvoit le diſputer à tout le reſte de la Grèce ; que ſon école d'éloquence fut rivale de celle d'Athènes ; que, dans la peinture, Protogène ne le cédoit qu'au ſeul Apelle ; que dans l'art L. XIV, p. 652.

* Parthenope ayant reçû quelque tems après une nouvelle colonie Grecque, fut appelé Néapolis ou la ville neuve, eu égard à la ville de Cume, autre colonie Grecque, plus ancienne ſur cette côte.

Charès de Lindo dans l'île de Rhode.

de fondre les métaux, le coloſſe de Rhode, l'ouvrage d'un Rhodien, fut une des ſept merveilles du monde. Je ſais encore que cette ville ayant été renverſée preſque toute entière par un tremblement de terre, les Princes & les rois ſes voiſins &, preſque tous, ſes amis s'efforçèrent à l'envi de ſignaler en cette occaſion leur eſtime & leur amitié pour les Rhodiens ; que par les libéralités de ces Princes, Rhode ſortit de ſes ruines plus belle & plus puiſſante qu'elle n'étoit auparavant ; & qu'enfin la ſageſſe de ſes loix pour la marine les a fait recevoir de toutes les Nations policées ; que dès le tems d'Auguſte les Romains les adoptèrent, que Juſtinien les fit inſérer dans le digeſte, & que Louis XIV les a tirées de ce recueil pour en faire le fond de l'ordonnance qui règle aujourd'hui notre commerce maritime : cependant je ne puis croire, avec Strabon, que cette ville ait jamais eu l'empire de la mer. Ce géographe nous apprend lui-même que Rhode fut bâtie environ le tems de la guerre du Péloponnèſe, ſur les deſſeins & ſous la direction de Callicrate célèbre Architecte, qui avoit achevé, ſous Périclès, les fortifications du Pirée & la longue muraille * de communication entre ce port & la ville d'Athènes. Or depuis cette époque, ni la ville de Rhode en particulier, ni les Rhodiens en général n'ont été les maîtres de la mer. L'île entière trop foible à la naiſſance de Rhode pour ſoûtenir la neutralité dans cette fameuſe querelle qui avoit partagé toute la Grèce entre Athènes & Lacédémone, ſe propoſa de ſuivre toûjours celle de ces deux Républiques qui ſe rendroit la plus puiſſante ſur la mer ; mais la fortune ayant ſouvent changé pendant la guerre, cette mauvaiſe politique cauſa la perte des Rhodiens. Athènes ayant l'avantage, vouloit que le peuple fût le maître par-tout ; Lacédémone victorieuſe relevoit par-tout la faction des Grands. De-là on vit naître dans Rhode deux partis contraires qui, ſoûtenus tour à tour d'une grande puiſſance au dehors, mirent le trouble au dedans ; & la jalouſie des factions ayant enfin épuiſé les forces de Rhode, elle tomba ſous le joug de petits Princes ſes voiſins. Tel fut l'état de cette île depuis la fondation de la ville de Rhode juſqu'au tems d'Alexandre. Ce Prince devenu maître de l'Aſie, diſtingua les Rhodiens entre tous les Grecs, & les combla de ſes faveurs. Ils ſe ſervirent de cette protection pour réparer leurs pertes

* Elle avoit deux lieues communes de France.

&

& rétablir leur marine. Rhode dans la ſuite, comme ſi elle eût condamné la conduite qu'elle avoit tenue pendant les troubles de la Grèce, borna ſa politique à ſe faire rechercher des E'tats voiſins, à ſe les attacher tous par l'eſpérance, à éviter les engagemens ſolennels avec chacun d'eux en particulier, juſque-là, comme le remarque Polybe, que Rhode favoriſa le parti des Romains pendant cent quarante ans, ſans avoir conclu aucun traité avec Rome ou ſes agens : ainſi Rhode occupée deſormais du ſoin de ſe conſerver, ne penſoit guère à l'empire de la mer, lequel paſſa d'Alexandre à ſes ſucceſſeurs, & de ſes ſucceſſeurs aux Romains, où il ſe fixa pour ne plus rentrer dans la Grèce.

Telles ſont les raiſons qui me ſemblent combattre l'opinion de Strabon, & qui m'ont déterminé à ſuivre Caſtor & Eusèbe, & à placer, comme eux, au ſecond rang, & pluſieurs ſiècles avant la fondation de Rhode, les habitans de cette île, parmi les peuples de la Grèce qui ont poſſédé l'empire de la mer ; & l'on ne doit pas s'étonner de me voir ainſi abandonner Strabon, ſavant & judicieux écrivain, pour m'attacher au ſentiment de Caſtor & d'Eusèbe * ſimples compilateurs, fort au deſſous du mérite de Strabon à tous égards. Celui-ci ne parlant des maîtres de la mer que par occaſion, a pû négliger les termes ou l'ordre des tems ; mais Caſtor & Eusèbe ayant entrepris l'hiſtoire de l'empire de la mer, ſi j'oſe ainſi parler, ont dû néceſſairement y regarder de plus près l'un & l'autre, & s'aſſervir à la Chronologie. Je reprends le fil de leur hiſtoire.

Les Rhodiens déchûs de leur puiſſance ſur la mer, cet empire paſſa une ſeconde fois aux étrangers. Les Phrygiens, les Phéniciens, les E'gyptiens, & d'autres nations barbares le poſſédèrent tour

Dans le IX. ſiècle avant J. C.

* Je ne prononce point ſur l'ordre qu'Eusèbe a ſuivi dans le dénombrement qu'il a fait des différens peuples qui ont eu tour à tour l'empire de la mer ; nous n'avons point de pièces de comparaiſon pour juger de cet ordre : cependant on peut dire en général qu'il s'y eſt comporté avec aſſez de négligence. Car ſi, dans ce dénombrement, les deux termes extrêmes, dont le premier eſt lié au règne de Théſée, & le dernier concourt avec l'expédition de Xerxès, nous donnent, avec aſſez de préciſion, la durée totale de cet empire de la mer, il faut avouer que les termes intermédiaires qui marquent la durée de cet empire, à l'égard de chaque peuple en particulier, ſont aſſez négligés ; puiſque la ſomme de ces durées particulières ne s'accorde point avec la durée totale fixée par Eusèbe même en ſa chronologie : mais il faut peut-être mettre cette négligence ſur le compte des Copiſtes.

Sur la fin du VIII. ſiècle avant J. C.

à tour pendant l'eſpace de cent cinquante ans ou environ, juſqu'à ce qu'enfin il fut rendu à la Grèce par les Miléſiens.

Milet, que Pomponius Méla appelle la première ville de l'Ionie pour les exercices de la paix & de la guerre, fut ſans contredit la plus conſidérable de la Grèce par le nombre de ſes colonies. Pline lui en donne plus de quatre-vingts *. Il eſt du moins certain que Milet avoit fondé preſque toutes les villes anciennes de la Propontide & du Pont-Euxin. On pourroit même ajoûter que les Miléſiens avoient pénétré juſqu'au Tanais, ſur les bords duquel les anciens géographes placent une ville Grecque du nom de ce fleuve, & qui fut vrai-ſemblablement une colonie Miléſienne, dont on retrouve peut-être encore aujourd'hui la trace dans les ruines de Tana ſur les bords du Don, à trois lieues au deſſus de ſon embouchûre dans la mer de Zabache.

Quoiqu'il ſemble d'abord que Milet eût porté tout ſon commerce vers le nord, on trouve pourtant encore ſes colonies vers le midi. Les Miléſiens, maîtres de la mer, ouvrirent le commerce de l'Egypte † aux Grecs, les armes à la main; & remontant le Nil aſſez haut, ils fondèrent la ville de Naucratis ſur ſes bords, & la ville d'Abyde encore plus avant dans les terres; & par-là ils s'établirent dans le ſein même de la baſſe Egypte, juſque-là fermée aux étrangers.

Les Miléſiens, pour le remarquer en paſſant, étoient nés pour le commerce, & leurs colonies, conſervant le même goût, devinrent elles-mêmes dans la ſuite de puiſſantes métropoles. Sinope, par example, qui ne fut d'abord qu'une peuplade de Miléſiens, s'accrut tellement par le commerce, qu'elle fonda de grandes villes, & en particulier celle de Trébizonde ‡, ſi célèbre dans l'hiſtoire, & qui devint enfin la capitale d'un Empire, ou du moins d'un Etat conſidérable au commencement du XIII. ſiècle. Mais ſi les Miléſiens

* *Super octoginta urbium per cuncta maria genitrix.* Plin. Hiſt. Nat. lib. V, pag. 278, edit. Hard.

On lit en pluſieurs manuſcrits XC; Sénèque au contraire ne lui en donne que LXXV. *Lib. de Conſol. ad Helviam, cap.* 6.

† Suivant Strabon & Etienne de Byzance, Hérodote, qu'a ſuivi M. Huet, paroît d'un ſentiment contraire; mais Hérodote parle d'un fait poſtérieur à la fondation de Naucratis.

‡ Voyez la deſcription de cette ville dans Zoſime.

étoient

étoient nés commerçans, ils en avoient auſſi les défauts: peu ſenſibles à l'intérêt commun de la Grèce, que l'intérêt particulier leur fit lâchement abandonner en pluſieurs rencontres, ils ne furent preſque jamais occupés que du ſoin d'augmenter leurs richeſſes, & perdirent bien-tôt l'empire de la mer que les Cariens leur enlevèrent. Ceux-ci le poſſédèrent long-tems; mais enfin il leur échappa pour rentrer dans la Grèce, & s'y fixer juſqu'à l'expédition de Xerxès.

Les Leſbiens, qui parvinrent à cet empire environ l'an 660 avant J. C. *, ne firent jamais un commerce fort étendu; au moins ne trouve-t-on leurs colonies que ſur les côtes de l'Helleſpont, où véritablement elles étoient en grand nombre, & ſur la côte méridionale de la Thrace. Les Mityléniens y avoient fondé, ou ſeulement repeuplé la petit ville d'Ænos † dans le voiſinage de Maronée.

Mais les Phocéens, qui ſuccédèrent aux Leſbiens, découvrirent aux Grecs des mers qui leur étoient inconnues, du moins c'eſt ainſi qu'en parle Hérodote. " Les Phocéens, dit-il, ſont les premiers " entre les Grecs qui aient entrepris des voyages de long cours: ils " nous ont fait connoître la mer Adriatique, la Tyrrhénie & " l'Eſpagne; ils ont pénétré juſqu'à la ville de Tarteſſus ‡, & mé- " rité l'amitié d'Arganthonius, roi des Tarteſſiens." Voilà ce que dit Hérodote, & il eſt d'ailleurs certain que les Phocéens étendirent leur commerce juſque ſur les côtes de l'Italie, où ils fondèrent Vélie & Lagaria; ſur la côte méridionale des Gaules, où ils bâtirent Marſeille, ſi célèbre elle-même par ſon commerce & ſes colonies; ſur la côte d'Eſpagne, où ils jettèrent les fondemens d'*Artemiſium* ou *Dianium*, aujourd'hui *Denia* dans le royaume de Valence. J'avoue cependant que l'origine de cette dernière ville eſt conteſtée, & que quelques écrivains en ont donné l'honneur aux Marſeillois; mais tous les auteurs anciens conviennent que les Phocéens firent encore le commerce du Pont-Euxin, & qu'ils fondèrent Lampſaque ſur la route de cette mer, & Amiſus ſur ſes côtes.

Environ l'an 600 avant J. C.

* Voyez la chronique d'Eusèbe ſur l'an 1341 depuis la naiſſance d'Abraham.

† Hérodote ſe contente de dire qu'Ænos étoit une ville Eolienne; quelques anciens Géographes attribuent la fondation d'Ænos aux Cuméens d'Aſie.

‡ Mais on ne voit pas qu'ils aient fait aucun établiſſement ſur cette côte de l'Eſpagne.

Les autres peuples que Caſtor place enſuite dans ſa chronique, ſont plus connus aujourd'hui par le rang qu'il leur a donné entre les maîtres de la mer & par toute autre marque, que par leur commerce & leurs colonies. On ne trouve, par exemple, aucune trace de celles des Naxiens, quoiqu'on ſache d'ailleurs qu'ils ont été très-puiſſans ſur la mer; il faut cependant excepter de cette remarque générale les E'rétriens, & ſur-tout les E'ginètes qui terminent la chronique de Caſtor, & qui poſſédoient l'empire de la mer lorſque Xerxès paſſa en Europe. Strabon nous apprend que les villes d'E'rétrie & de Chalcis d'Eubée avoient établi des colonies dans la Macédoine, qu'E'rétrie en particulier avoit fondé les villes Grecques de la preſqu'île de Pallène & des environs du mont Athos; & à l'égard des E'ginètes, on ſait que le commerce ſeul les avoit élevés à ce haut degré de puiſſance. Comme le ſol de l'île d'E'gine étoit pierreux, & par conſequent peu propre au labourage *, les E'ginètes cherchèrent dans leur induſtrie les moyens de ſubſiſter. La mercerie †, les manufactures, la fabrique d'une monnoie d'argent ‡, juſque-

* Ἐμπόριον γὰρ γενέσθαι, διὰ τὴν λυπρότητα τῆς χώρας, τῶν ἀνθρώπων θαλαττουργούντων ἐμπορικῶς. *Strab. lib.* VIII, *p.* 376.

† Πρῶτον Αἰγιναῖον. *Ibid.*

‡ Ἔφορος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἄργυρον πρῶτον κοπῆναί φησιν ὑπὸ Φείδωνος. *Strab. l.* VIII, *p.* 376. La véritable époque de l'origine de l'art monétaire, paroît être encore aujourd'hui très-incertaine. Suivant la chronique de Paros, Phéidon, premier magiſtrat de la ville d'Argos, fit faire à E'gine des monnoies d'argent l'an 894 avant J. C: ἀφ' οὗ Φείδων ὁ Ἀργεῖος ἐδημοσίευσεν ἐν Ἄργει, καὶ νόμισμα ἀργυροῦν ἐν Αἰγίνῃ ἐποίησεν, &c. *voy. la chronique.* E'phore, au rapport de Strabon, lib. VIII, p. 376, diſoit nettement que les premières monnoies d'argent avoient été frappées en l'île d'E'gine par Phéidon: Ἔφορος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἄργυρον πρῶτον κοπῆναί φησιν ὑπὸ Φείδωνος. Ce ſentiment d'E'phore paroît appuyé par le témoignage de Pline, *lib.* XXXIII, *cap.* 1, & par le juriſconſulte Paul, *l.* 1, *ff. de contrah. empt.* qui aſſurent l'un & l'autre, qu'au tems de la guerre de Troie tout le commerce ſe faiſoit par échange: de-là il ſemble naturel de conclurre que Phéidon avoit inventé l'art de frapper des monnoies d'argent.

Mais Pollux a remarqué qu'on plaçoit anciennement au rang des inventeurs de l'art monétaire, non ſeulement E'richthonius qui vivoit 700 ans avant Phéidon, mais encore Démodice fille d'Agamemnon roi de Cume, & femme de Midas roi de Phrygie. Selon Hérodote l'invention des monnoies étoit due aux Lydiens: πρῶτοι ἀνθρώπων, τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργυροῦ κοψάμενοι ἐχρήσαντο. Xénophane dit la même choſe dans Pollux, *l.* IX, *cap.* 6. Aglosthène en faiſoit honneur aux Naxiens. Plutarque aſſure en termes exprès, que Théſée, long-tems avant Phéidon, fit frapper des monnoies à Athènes avec le type d'un bœuf: ἔκοψε δὲ καὶ νόμισμας βοῦν ἐγχαράξας. Elles en avoient le type & le nom ſuivant Pollux (*ibid.*) & valoient deux dragmes.

Les

jusque-là inconnue dans la Grèce, firént d'abord tout leur commerce: mais leurs richeſſes s'étant accrûes inſenſiblement, ils étendirent leur commerce, & s'élevant par degré ils équipèrent des vaiſſeaux, aſſemblèrent des flottes, & devinrent enfin les maîtres de la mer. Strabon aſſure qu'après les Athéniens, les E'ginètes eurent la meilleure

Les plus anciens ſcholiaſtes d'Homere & de Virgile diſent la même choſe que Plutarque & Pollux. Il y a plus, on conſerve encore aujourd'hui dans les cabinets des curieux, des monnoies de Jéruſalem avec les caractères Samaritains, qui prouvent, au jugement de quelques Antiquaires, que ces monnoies ſont antérieures à la captivité, & peut-être même au ſchiſme des dix Tribus; puiſque nous trouvons dans l'E'criture, dès le tems des Patriarches, l'uſage des monnoies établi en Syrie & en E'gypte. Ainſi ce n'eſt plus à Phéidon, ni aux E'ginètes, ni peut-être même à la Grèce en général, qu'on doit attribuer l'invention des monnoies; je dis, même des monnoies d'argent.

Dans cette contrarieté de monumens aſſez précis, & certes tous reſpectables par leur antiquité, je ne vois que deux partis à prendre; le premier ſeroit de s'arrêter à l'opinion d'Otto Sperlingius qui diſtingue deux ſortes de monnoies qui ont eu cours ſucceſſivement parmi les Anciens: l'une informe & groſſière, coupée par petites pièces ou lames d'argent, d'or ou d'autre métal, ſans type, ſans légende, ni marque publique, tiroit toute ſa valeur de la matière & du poids. Telles étoient, ſelon Sperlingius, les monnoies anciennes dont parle l'E'criture, & qui avoient cours en Aſie & en E'gypte dès le tems d'Abraham; telles étoient encore, au tems de Jules Céſar, les monnois de la Grande Bretagne: l'autre ſorte de monnoies anciennes & qui fut ſubſtituée à la première, étoit frappée & portoit l'empreinte du coin, comme nous parlons aujourd'hui, c'eſt-à-dire, que ces monnoies avoient un type, ſoit une figure, ſoit une inſcription ou quelqu'autre marque de l'autorité publique. Sperlingius prétend qu'on ne vit point cette ſeconde ſorte de monnoies dans la Grèce avant Phéidon, dans la Lydie avant Créſus, dans la Perſe avant le premier Darius; ni enfin dans l'Italie & dans Rome avant Servius Tullius.

Mais en reconnoiſſant la néceſſité d'admettre ici la diſtinction propoſée par Sperlingius, j'avoue en même tems que je ne puis approuver l'uſage qu'il en a fait; car, pour me borner aux ſeuls témoignages des écrivains Grecs, pourquoi appliquer celui d'Hérodote & de Plutarque aux anciennes monnoies de la première eſpèce, & réſerver pour la ſeconde le paſſage de la chronique de Paros & ceux de Strabon, puiſque l'expreſſion κόπτειν νόμισμα, eſt la même dans Hérodote, dans Plutarque & dans Strabon; & que celle de la chronique eſt ſi générale, qu'on lui fera dire tout ce qu'on voudra, ſans qu'on en puiſſe rien conclurre dans la queſtion dont il s'agit? Mais pour mettre ici dans tout ſon jour la fauſſe application que Sperlingius a faite d'un principe très véritable, il ſuffira de rapporter l'explication qu'il a donnée aux paſſages de Plutarque & de Pollux, pour plier l'un & l'autre à ſon ſentiment: je commence par le paſſage de Pollux. Φείδων πρῶτος ὁ Ἀργεῖος ἔγραψε νόμισμα, &c. *pulchrè dixit* ἔγραψε νόμισμα, ajoûte Sperlingius, *inſcripſit nummos primus, cum antea uſi eſſent rudibus & non inſcriptis.* Je ſuis étonné qu'un homme auſſi habile dans la ſcience des Médailles, ne ſe ſoit pas aperçû que le terme ἔγραψε νόμισμα, ou comme celui de *ſcripſit nummos*, étoient également inconnus l'un & l'autre dans le langage des anciens monétaires; & qu'en particulier le terme ἔγραψε, qui ſe lit dans toutes les éditions de Pollux, n'eſt qu'une altération légère & ſenſible du mot ἔκοψε, auſſi familier aux anciens monétaires Grecs, que celui de *ferire* ou *percutere* l'étoit aux anciens monétaires Latins. J'avoue qu'on lit ἔγραψε dans un manuſcrit de Pollux de la bibliothèque du Roi, le

leure part à la victoire de Salamine ; ainſi, quoique l'hiſtoire ne parle de leurs colonies qu'une fois en paſſant, & peut-être dans le deſſein de fixer les bornes de leur commerce dans l'île de Crète à l'orient, & dans l'Ombrie à l'occident, on ne doit pas en conclurre que ce commerce fût peu de choſe : car outre qu'il fut la cauſe & le nerf de la

ſeul des ſept que j'ai conſultés, où ſe trouve le paſſage en queſtion. Mais Jungerman, dans une note de la dernière édition de Pollux, nous avertit qu'il liſoit bien nettement ἴκοψε dans le manuſcrit qu'il avoit ſous les yeux : ainſi l'ἴγραψε des éditeurs ſera, ſi l'on veut, une leçon ancienne ; mais enfin une leçon vicieuſe. Voyons maintenant le paſſage de Plutarque : ἴκοψε δὲ καὶ νόμισμα, dit cet auteur dans la vie de Théſée, βοῦν ἐγχαράξας, ἢ διὰ τὸν Μαραθώνιον ταῦρον, ἢ διὰ τὸν Μίνω στρατηγὸν, ἢ πρὸς γεωργίαν τοὺς πολίτας παρακαλῶν. Ce que Pollux explique ainſi : τὸ δὲ παλαιὸν τοῦτο ἦν Ἀθηναίοις νόμισμα, καὶ ἐκαλεῖτο βοῦς, ὅτι βοῦν εἶχεν ἐντετυπωμένον. Je ne ſai ſi l'on pouvoit déſigner avec plus de préciſion les monnoies de la ſeconde eſpèce, avec un type ou l'empreinte d'une figure ; mais Sperlingius l'entend bien autrement ; voici ſes termes : *Fallit & fallitur bonus ille Philoſophus . . . . hæc verba Pollucis & Plutarchi conjuncta de hoc nummo* βοῦς *dicto, arguunt utrumque foviſſe eum errorem* (ſcilicet) *hos nummos non ſolùm nummos fuiſſe, quod concedimus, ſed etiam bove ſignatos, atque inde nomen hæſiſſe, quod non video ſequi ; ſed* βοῦν *dictum numiſma illud argenteum, quod tantum argenti continebat quo bos emi poſſet :* explication forcée & qui ſe trouve formellement démentie par le ſcholiaſte d'Ariſtophane, dans une de ſes notes ſur la comédie des oiſeaux, où il aſſure que le bœuf étoit repréſenté ſur le didrachme, monnoie de Théſée, comme le hibou & la tête de Minérve le furent dans la ſuite ſur le tétradrachme ; ἦν γὰρ γλαῦξ ἐπίσημον (τῶν τετραδράχμων) καὶ πρόσωπον Ἀθηνᾶς, τῶν προτέρων διδράχμων ὄντων ἐπίσημόν τε βοῦν ἐχόντων. Or nous avons encore un grand nombre de ces tétradrachmes, & par-là nous ſommes en état de juger de la forme du didrachme, monnoie de Théſée, & de l'explication de Sperlingius.

L'autre parti que je propoſe, eſt de diſtinguer deux ſortes de monnoies, même parmi les anciennes qui ont eu un type. La première & la plus ancienne, plutôt moulée que frappée, peut-être comparée à ces monnoies Romaines que l'on voit encore aujourd'hui dans le cabinet du Roi, avec la figure d'un de ces animaux compris ſous l'eſpèce appelée en Latin *pecus*, d'où vint apparemment le mot *pecunia*. Telles étoient, à peu de choſe près, les monnoies que Théſée fit frapper à Athènes. La ſeconde ſorte de monnoie étoit frappée & d'une forme plus élégante, approchant de celle des belles monnoies Grecques & Romaines par le volume & le contour de la pièce, & non par la beauté du coin ; ce qu'on ne doit pas préſumer de ces tems reculés : & c'eſt peut-être de cette dernière ſorte de monnoie que parlent Strabon & Pollux, & dont ils attribuent l'invention à Phéidon ; car, pour le remarquer en paſſant, ils ſont les ſeuls qui lui faſſent cet honneur, le terme vague dont ſe ſert la chronique, & les paſſages des autres auteurs, ne diſent rien de poſitif à cet égard.

Au reſte je ne prétends pas decider la queſtion, & même dans la crainte de m'y engager, & pour ne pas faire entrer une Diſſertation incidente dans la Diſſertation principale, je me ſuis contenté d'inſérer en ce troiſième Mémoire que l'an 894 avant J. C, on vit paroître dans la Grèce une nouvelle ſorte de monnoie d'argent, fort eſtimée, fort recherchée, & qui fut d'un grand profit pour l'île d'Egine, où Phéidon en avoit établi la première fabrique.

A la lecture de cette remarque & à l'endroit où je dis que, ſuivant Hérodote & Xénophane, l'invention de la monnoie étoit dûe aux Lydiens, on m'a objecté que je faiſois un écrivain Grec

de

la grande puiſſance des E'ginètes ſur la mer, comme nous venons de le dire, l'hiſtoire même remarque qu'un ſimple habitant de l'île d'E'gine étoit devenu, par le commerce & dans un ſeul voyage, le plus riche particulier de la Grèce *, pour les tems que nous avons compris dans la première partie de ce Mémoire.

de ce même Xénophane qui, au jugement de M. Spanheim, étoit Lydien & l'inventeur de l'art monétaire parmi les Lydiens. Voici les termes de ce ſavant Antiquaire (*de præſt. & uſu numiſmatum, tom.* 1. *p.* 9). *Neque de primæva ſignati æris, argenti, aurive vetuſtate nobis hic ſermo, ac proinde an . . . primum ejus inventum tribui apud Græcos debeat . . . . Itono, &c. an Lydis ac inter eos Xenophani.* Je l'avoue, je rougis d'abord de la mépriſe, & je la crus tout entière de mon côté. Le nom Ξενοφάνης purement Grec, aſſez commun dans la Grèce, fort connu par quelques Poëtes, Philoſophes, & autres écrivains Grecs qui l'ont porté; tout cela ne put me raſſurer: je condamnois même déjà ces réflexions générales, comme des notions vagues qui entraînent dans la chaleur de la compoſition lorſque l'eſprit fortement attaché à ſon objet principal, n'eſt point aſſez en garde dans les détails contre les ſurpriſes du préjugé. Cependant je ne pouvois me diſſimuler à moi-même que tout ce que j'ai avancé dans ce Mémoire & dans les notes, je l'avois puiſé dans les ſources, en conſultant même les manuſcrits au beſoin. C'eſt pourquoi ayant recherché depuis avec ſoin ſur quel fondement j'avois pû citer Xénophane comme un écrivain Grec qui auroit parlé de l'invention des monnoies parmi les Lydiens, je me ſuis ſouvenu d'avoir lû dans Pollux, ces termes exprès, τάχα δ' ἄν τις φιλότιμον εἶναι νομίζοι καὶ τὸν ἐπὶ τῷ νομίσματι λόγον ἐπιζητεῖν, εἴτε Φείδων πρῶτος ὁ Ἀργεῖος ἔκοψε νόμισμα, εἴτε Δημοδίκη (*Heracl. Pont.* Ἐρμοδίκη) ἡ Κυμαία συνοικήσασα Μίδᾳ τῷ Φρυγὶ, παῖς δ' ἦν Ἀγαμέμνονος Κυμαίων βασιλέως, εἴτε Ἀθηναίοις Ἐριχθόνιος καὶ Λύκος, εἴτε Λυδοὶ καθά φησι Ξενοφάνης. Ce que je traduis ainſi en François: " Ce ſeroit peut-être une curioſité louable que de rechercher l'origine de l'art monétaire; ſi " Phéidon eſt le premier qui ait fait frapper des monnoies, ou ſi cette gloire eſt dûe à Démo- " dice fille d'Agamemnon roi de Cume, & femme de Midas roi de Phrygie; ou enfin ſi cette " invention doit être attribuée à Erichthonius & à Lycus dans Athènes, ou aux Lydiens, comme " l'aſſure Xénophane." Il eſt vrai que je donne ici le texte de Pollux avec les corrections qu'on y a faites; mais outre qu'elles ſont toutes autoriſées par les manuſcrits, aucun de ces changemens n'intéreſſe le paſſage en queſtion, puiſque les éditions, comme les manuſcrits, portent également & ſans variation, εἴτε Λυδοὶ καθά φησι Ξενοφάνης, & que je n'ai beſoin que de ces deux ou trois mots pour la preuve de ma propoſition. Il y a plus, Hérodote & Pollux ſont les ſeuls anciens auteurs qui parlent de l'art monétaire comme d'une découverte des Lydiens; mais leur récit eſt différent. Hérodote aſſure le fait & ne cite aucun garant. Pollux rapporte le même fait ſur la foi de Xénophane, nom purement Grec qui ne peut-être appliqué à un Lydien ſans un témoignage poſitif de l'antiquité. Or quelques recherches que j'aie pû faire, je ne trouve parmi les Anciens, ni même parmi les Modernes, excepté M. Spanheim & ceux qui l'ont copié, aucun écrivain bon ou mauvais, qui ait parlé d'un Xénophane Lydien, ou même d'un Xénophane inventeur de la monnoie en Lydie. Voilà ce qui m'a fait dire & ce qui me fait répéter ici que, ſuivant Hérodote & Xénophane, l'invention de l'art monétaire é oit dûe aux Lydiens en général, & non à un Lydien en particulier nommé *Xénophane.* Au reſte, ſi la préſomption agit encore en faveur de M. Spanheim, ou plutôt en faveur de ſon nom, car il ne cite aucun garant de ſon opinion; on ne pourra du moins m'accuſer de négligence, ou d'avoir donné imprudemment dans une bévûe ridicule.

* Hérodote parlant des grandes richeſſes que Coléus de Samos rapporta de Tarteſſus, ajoûte: ὥστε ἀπονοσήσαντες οὗτοι ὀπίσω, μέγιστα δὴ Ἑλλήνων πάντων, τῶν ἡμεῖς ἀτρεκίην ἴσμεν, ἐκ φορτίων ἐκέρδησαν, μετὰ γε Σώστρατον τὸν Λαοδάμαντος, Ἀγινήτην. τούτῳ γὰρ οὐκ οἷά τέ ἐστι ἰρίσαι ἄλλον.

Je ne dois pas diſſimuler qu'Hérodote ſemble renverſer d'un ſeul trait tout ce que je m'efforce ici d'établir en faveur du commerce des E'ginetes. Cet hiſtorien raconte que Pauſanias, après ſa victoire, fit défendre dans tout l'armée, de toucher au butin, qu'il ordonna aux Hilotes de le ramaſſer, & que ceux-ci, au nombre de trente-cinq mille, raſſemblèrent tout ce qui ſe trouva de plus précieux dans le camp des Perſes & ſur le champ de bataille, qu'ils dérobèrent les bracelets, les colliers, & les autres bijoux d'or qui ſe purent aiſément cacher, & qu'ils les vendirent aux E'ginètes pour du cuivre: voilà, continue Hérodote, l'origine & la première cauſe des grandes richeſſes de l'île d'E'gine. Lib. IX.

Mais outre que ces dernières paroles, priſes à la lettre, ſeroient démenties par tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire ſur le commerce, les richeſſes, & la grande puiſſance des E'ginètes, dans les tems antérieurs à la bataille de Platée, de laquelle Hérodote parle en cet endroit, il eſt viſible que l'hiſtorien n'a eu en vûe que le tems où il vivoit, bien éloigné de celui dont il s'agit, & même poſtérieur au paſſage de Xerxès en Europe.

C'eſt à cette dernière époque que finit le dénombrement de Caſtor dans la chronique d'Euſèbe: mais parce qu'il y a viſiblement quelques lacunes dans la chronique à cet égard, & que d'un côté Thucydide place les Corinthiens entre les maîtres de la mer, que de l'autre Hérodote aſſure que Polycrate, tyran de Samos, affecta cet empire; que d'ailleurs Selden prétend que ſi la chronique de Caſtor fût parvenue juſqu'à nous, on y verroit auſſi les Lacédémoniens & les Athéniens; & qu'enfin les Corinthiens ſur-tout doivent être placés dans cette première claſſe des commerçans de la Grèce; voyons ſeulement juſqu'où ces différens peuples ont porté leur commerce & leurs colonies: car de chercher à remplir en ce Mémoire les lacunes de la chronique d'Euſèbe, ou de remuer ici toute l'ancienne chronologie pour déterminer le tems précis où les Corinthiens en particulier, & en général tous les autres peuples dont j'ai parlé, ont eu chacun à leur tour l'empire de la mer, & combien de tems ils l'ont poſſédé, ce ſeroit un travail déplacé; on doit ſe ſouvenir que je ne fais pas une hiſtoire, je cherche une preuve qui dépend d'un grand nombre de faits que je rappelle au beſoin, & que je puis

arranger comme il me ſemble à propos: & ſi j'ai ſuivi la chronique d'Euſèbe dans le dénombrement de ces peuples, ſi j'ai rapproché toutes les colonies des tems où il nous dit que leurs métropoles ont eu l'empire de la mer, ce n'eſt pas que l'ordre d'Euſèbe m'ait paru le meilleur, ou que j'aie pretendu fixer l'époque de ces différens établiſſemens; j'ai voulu ſeulement en cela éviter la confuſion qui ſe gliſſe inſenſiblement dans les longs détails. Je reviens aux Corinthiens.

Corinthe ſituée dans l'Iſthme qui lie enſemble toutes les parties du continent de la Grèce, & qui ſépare ſes deux mers, connut de bonne heure tout l'avantage de ſa poſition, s'appliqua à la marine & la perfectionna. C'eſt, dit-on, en cette ville que furent inventées deux nouvelles eſpèces de bâtimens fort connus dans l'hiſtoire ancienne, je parle des vaiſſeaux longs & des galères à trois rangs de rames. Si l'on doit juger de la marine d'une métropole par celles de ſes colonies, Corinthe l'emporte à cet égard ſur toutes les villes dont j'ai parlé juſqu'ici. Lorſque Xerxès arma contre la Grèce, & dans le plus grand danger qu'une nation toute entière puiſſe jamais courir, Syracuſe, colonie de Corinthe, équipa ſeule en cette occaſion, une flotte preſque auſſi nombreuſe que celle que toute la Gréce avoit pû aſſembler. Cependant le commerce des Corinthiens ne fut jamais fort étendu par mer, du moins à en juger par la poſition de leurs colonies, je parle de celles que nous connoiſſons encore aujourd'hui, & qui ſe trouvent bornées au ſeptentrion par la côte de l'Illyrie où ils avoient Apollonia; à l'occident, par la côte orientale de la Sicile où ils avoient Syracuſe; à l'orient, par la côte occidentale de la preſqu'île de Pallène où ils avoient Potidée. Je paſſe ſous ſilence les autres colonies de Corinthe, parce qu'étant preſque toutes dans le voiſinage de la métropole, je crois ce détail étranger à la preuve de ma première propoſition.

A l'égard de Polycrate, tyran de Samos, outre que je ne vois pas bien nettement la penſée d'Hérodote, lorſqu'il aſſure qu'après Minos, Polycrate * aſpira, le premier des Grecs, à l'empire de la mer, nous ne connoiſſons aujourd'hui ni le commerce de Samos, ni ſes

Liv. III. chap. 122.

* Strabon, *lib.* XIV. *p.* 945, aſſure que Polycrate poſſéda en effet cet Empire: ἦν δ' ὁμῶς τῇ τύχῃ τῇ δυνάμει λαμπρὸς, ὥστε καὶ θαλατοκρατῆσαι.

colonies

colonies, à la réſerve peut-être de celle qui s'établit à Pouzzoles, & de ces différentes troupes de Samiens qui ſe bannirent volontairement de leur patrie pour chercher en Crète †, en Sicile ‡, ou dans la haute Egypte §, un aſyle contre la tyrannie.

Mais l'opinion de Selden mérite qu'on s'y arrête un peu davantage. Ce critique a avancé que Caſtor avoit continué ſa chronique juſqu'au règne d'Auguſte ſous lequel il a véçu; & que ſi elle fût parvenue juſqu'à nous, on y verroit auſſi les Athéniens & les Lacédémoniens poſſéder tour à tour l'empire de la mer.

Quoique ce ſentiment me ſemble peu réfléchi par rapport à l'étendue que donne ici Selden à la chronique, puiſqu'Eusèbe qui l'avoit entière & ſous les yeux, & qui laiſſe entrevoir un deſſein marqué d'en parer ſon ouvrage, n'a porté le dénombrement des maîtres de la mer, que juſqu'à l'expédition de Xerxès; toutefois je reconnois volontiers, avec Selden, que les Lacédémoniens & les Athéniens ont mérité, dans les tems poſtérieurs, d'avoir place en cette chronique. Lorſque la Grèce ſe vit menacée par les armes de Xerxès, elle raſſembla toutes ſes forces maritimes, & en déféra le commandement aux Lacédémoniens: & l'on peut dire en quelque ſorte, qu'ils eurent alors l'empire de la mer; quoiqu'à y regarder de plus près, ce fut plutôt-là une commiſſion ou une puiſſance précaire, que cette eſpèce d'empire dont nous parlons, & que les Lacédémoniens n'ont poſſédé véritablement qu'après la victoire d'Aiguepotames & la priſe d'Athènes qui en fut la ſuite: évènement poſtérieur de près de quatre-vingts ans au paſſage de Xerxès en Europe.

Mais ſi Lacédémone eut alors l'empire de la mer, toutes ſes colonies ſont antérieures à cette époque: la côte de Pamphylie à l'orient, celle de l'Italie à l'occident, en furent les bornes; & ce qu'il eſt important de remarquer, le commerce n'en fut jamais le motif *; Lacédémone ne ſe propoſa jamais dans ces peuplades, que de

† Ἐπικαλεσαμενων (Λακεδαιμονίως) τῶν μετὰ ταῦτα Κυδωνίην τὴν ἐν Κρήτῃ κτισάντων Σαμίων. *Herod. lib.* III, *cap.* 44.

‡ Ὁ δὲ Κάδμος οὗτος .... οἴχετο ἐς Σικελίην, ἔνθα μετὰ Σαμίων ἔσχε τε καὶ κατοίκησε πόλιν Ζάγκλην τὴν ἐς Μεσσήνην μεταβαλοῦσαν τοὔνομα. *Herodot. lib.* VII, *cap.* 164.

§ Ἀπικόμενοι μὲν φασὶ εἰσὶ ἐς Ὄασιν πόλιν, τὴν ἔχουσι μὲν Σάμιοι τῆς Αἰσχριωνίης φυλῆς λεγόμενοι εἶναι. *Herod. lib.* III, *cap.* 26.

* Depuis le retour des Héraclides, Lacédémone avoit toûjours eu les armes à la main, dans le

de prévenir l'extrême misère de ſes habitans, effet naturel du partage qu'avoit fait Lycurgue †, ou de ſe débarraſſer d'une multitude peu affectionée, & qui donnoit de l'inquiétude. C'eſt dans la première vûe que furent fondées les colonies de Crète & de Carie; mais pour ſe défaire de toute cette jeuneſſe que la première guerre de Meſsène avoit vû naître, & qui étoit tout à la fois la honte & la terreur de Sparte, on l'envoya ſur les côtes d'Italie où elle fonda Tarente, & s'empara bien-tôt après de la ville de Brindes.

Les Athéniens ſemblent d'abord venir ici plus naturellement; car outre qu'ils ſuccédèrent aux Lacédémoniens dans le commandement de toutes les forces maritimes de la Grèce, & que dans la ſuite, en différens tems, ils ont été véritablement les maîtres de la mer ‡, on trouve de très-bonne heure les colonies Athéniennes dans la plupart des îles de l'Archipel, dans la Thrace, ſur la côte occidentale de l'Aſie mineure, dans l'île de Chypre, en Sicile, & en Italie *. Toutefois je ne crains point d'avancer que les Athéniens n'ont point eu l'empire de la mer avant le paſſage de Xerxès en Europe.

le deſſein d'aſſervir le Péloponnèſe, & de commander au reſte de la Grèce. La réforme de Lycurgue affermit les Lacédémoniens dans ce projet ambitieux & dans le mépris qu'ils avoient toûjours eu pour l'agriculture, pour les arts & les ſciences; & pour le commerce en particulier, il fut défendu par une loi expreſſe de ce Légiſlateur, & il devenoit impraticable par la nouvelle conſtitution de l'état. *Voy. Iſoc. in Panath. Plut. in Lycurgo.*

† Lycurgue ayant diviſé toutes les terres de la Laconie en trente-neuf mille portions égales, il répartit entre les habitans de Sparte, les neuf mille portions qui ſe trouvoient dans le voiſinage de cette ville. *Διένειμε τὴν μεν ἄλλην τοῖς περιοίκοις Λακωνικὴν, τρισμυρίους κλήρους, τὴν δὲ εἰς τὸ ἄστυ τὴν Σπάρτην συντελῶσαν, ἐνακισχιλίους· τοσοῦτοι γὰρ ἐγένοντο κλῆροι Σπαρτιατῶν.* *Plut. in Lycurg.* Le Légiſlateur défendit en même tems aux pères de famille d'augmenter, de diminuer ou de vendre les terres qu'il avoit aſſignées à chacun d'eux pour l'entretien de leur famille; ainſi chaque portion étant aſſez modique dans ſon origine, & les moyens de l'augmenter & d'acquérir étant interdits, lorſqu'une famille devenoit nombreuſe, elle tomboit dans la pauvreté. Ajoûtez à cela que chacune de ces portions diminuoit néceſſairement avec le tems, s'il eſt vrai, comme quelques Anciens l'ont prétendu, que les affranchis & même les étrangers qui vouloient s'établir à Sparte & vivre ſous ſa diſcipline, étoient admis au partage des terres: *ἔνιοι δὲ ἔφασαν ὅτι καὶ τῶν ξένων ὃς ἂν ὑπομείνῃ τάυτην τὴν ἄσκησιν τῆς πολιτείας, κατὰ τὸ βούλημα τῦ Λυκούργου μετεῖχε τῆς ἀρχῆθεν διατεταγμένης μόιρας.* *Plut. ibid.*

‡ Pauſanias, *in Att.* remarque que Philippe, de Macédoine enlèva aux Athéniens l'empire de la mer pendant la paix qui ſuivit la bataille de Chéronée.

* Meurſius compte juſqu'à quarante colonies Athéniennes; mais outre qu'il n'a en vûe que de groſſir le nombre de ces colonies en raſſemblant indifféremment tout ce qui a porté le nom de colonies Athéniennes dans l'antiquité, il ne diſtingue ni le tems ni l'objet de leur fondation.

En effet, quand je conſidère que la ville d'Athènes ſituée dans les terres à deux lieues de la mer †, n'avoit alors qu'un aſſez mauvais port & très-petit ; qu'elle donnoit toute ſon attention aux armées de terre ; qu'avant la guerre avec les E'ginètes elle n'eut point en mer de flotte conſidérable ; que pour le ſecours promis à Ariſtagore, elle eut peine à raſſembler vingt vaiſſeaux ; qu'elle en emprunta de ſes voiſins pour le tranſport de ſes colonies ; que la comédie ancienne blâme Thémiſtocle d'avoir ôté la lance & le bouclier aux Athéniens, pour leur mettre en main la rame ou l'aviron ; que ce grand homme forma leur marine ; que cent ans après Thémiſtocle, Iſocrate reproche aux Athéniens l'ambition de dominer ſur la mer comme une paſſion nouvelle & la cauſe de tous les maux de la Grèce ; qu'enfin, dans le tems antérieurs à la guerre des Perſes, les Barbares, les Rhodiens, les villes d'E'olie & d'Ionie, les E'ginètes mêmes, voiſins & ennemis des Athéniens, ont eu ſucceſſivement & tour à tour de très-groſſes flottes, je ne puis croire qu'Athènes fût alors en état de donner la loi ſur la mer par la ſupériorité de ſes forces maritimes : je ſuis même perſuadé, malgré le préjugé commun, que cette ville n'a fait aucun commerce, ni par terre, ni par mer, pendant tout l'intervalle de tems qui s'eſt écoulé depuis ſa fondation juſqu'à l'arrivée des Perſes dans la Grèce. L'Attique, pays maigre & montueux, d'une terre légère & de peu de rapport, n'avoit alors que ſes oliviers, ſes laines, du ſel, du miel, & quelques mines d'argent peut-être aſſez riches, mais certes ſi mal exploitées dans ces premiers tems, que ſous le règne d'Auguſte & cinq cens ans après la défaite des Perſes, on travailloit encore les ſcories de ces mines avec quelque profit. Les habitans de l'Attique * portés à la

† Quelques auteurs ne comptent que trente-cinq ſtades ; d'autres en donnent quarante à cette diſtance.

* Je conſidère ici les habitans de l'Attique dans la pureté de leur naturel, & non dans l'état de corruption où les Comiques & Parrhaſius ont peint dans la ſuite le peuple d'Athènes, ſi toutefois ce portrait de Parrhaſius a jamais exiſté tel que Pline nous l'a décrit. *Hiſt. Nat. lib.* xxxv, *p.* 693, *edit. Hard.* Voici les termes de Pline : *Parrhaſius pinxit demon Athenienſium argumento quoque ingenioſo ; volebat namque varium, iracundum, inconſtantem, eundem exorabilem, clementem, miſericordem, excelſum, glorioſum, humilem, ferocem, fugacemque.* Carlo Dati, en rapportant ce paſſage dans ſes vies des anciens Peintres, avoue ingénument qu'il n'a jamais pû concevoir par quel rare ſecret Parrhaſius, avec le ſeul ſecours du deſſein & de la couleur, avoit pû mettre dans une ſeule figure l'expreſſion fine & délicate de tant de qualités oppoſées, que l'eſprit même a de la peine à démêler & à ſaiſir.

douceur,

douceur *, à la joie, aux plaiſirs de l'eſprit, peu touchés des richeſſes, mais paſſionnés pour la juſtice & pour la gloire, donnoient alors tous leurs ſoins aux arts qui étendent les commodités de la vie & ſes agrémens †, ou à la police & aux armes qui en aſſurent la jouiſſance ‡. Théſée, Dracon, & Solon partagèrent l'un après l'autre toute cette multitude en différentes claſſes, & je ne vois, dans les réſultats de ces diſtributions, ni corps de marchands §, ni claſſes de matelots: la ville d'Athènes elle-même, pauvre alors & honorant la pauvreté, n'étoit bâtie que de terre & de bois ‖, quoiqu'elle eût de la pierre & du marbre à ſa porte, & dans ſon ſein des artiſtes les meilleurs peut-être qui fuſſent au reſte du monde; enfin, pour tout dire en deux mots, on ne trouvera dans l'Attique en ces tems reculés, ni les moyens qui ſoûtiennent le commerce, ni la cupidité qui en eſt l'ame, ni cet air d'opulence & de magnificence qui en eſt le fruit. Toutes ces colonies dont j'ai parlé & qui fondent le préjugé commun, ne prouvent rien; elles eurent toutes un motif plus noble que celui de l'intérêt & du commerce:

" Nos ancêtres †, dit Iſocrate en parlant aux Athéniens, nos an-
" cêtres inſtruits de bonne heure dans la pratique de toutes les vertus,

* Φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων (δῆμος Ἀθηναίων). *Plut. de adminiſt. rep. lib.* 1.

† Πρώτη γὰρ (ἡ πόλις τῶν Ἀθηναίων) νόμους ἔθετο καὶ πολιτείαν καθεκήσατο. . . καὶ μὲν δὴ καὶ τῶν τεχνῶν τὰς τε πρὸς τὰ ἀναγκαῖα τοῦ βίου χρησίμας, καὶ τὰς πρὸς ἡδονὴν μεμηχανημένας, τὰς μὲν εὑροῦσα, τὰς δὲ δοκιμάσασα, &c. *Iſoc. in Paneg.*

‡ Πολλῶν μὲν καὶ ἄλλων ἡ πόλις ἥδε μήτηρ καὶ τροφὸς ἐυμένης τεχνῶν γέγονε, τὰς μὲν ἐυραμένη καὶ ἀναφήνασα πρώτη, ταῖς δὲ δυναμιν προσθεῖσα καὶ τιμὴν καὶ ἄυξησιν. *Plut. bello ne, an pace, clariores fuerunt Athenienſes.*

§ Ce qu'on lit dans Démoſthène & ſes commentateurs au ſujet de droits & privilèges du corps des marchands d'Athènes, doit s'entendre du ſiècle où vivoit cet Orateur.

‖ La citadelle d'Athènes n'oppoſa à Xerxès qu'une enceinte de bois. Cimon, dans la ſuite, fit bâtir de pierres les murailles de cette citadelle: au tems même de Démoſthène, la plupart des maiſons de cette ville étoient encore faites de terre; ce qui lui fit dire; ὑμεῖς δὲ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ θαυμάζετε τὰς γενομένας κλοπὰς, ὅταν τοὺς μὲν κλίπλας χαλκοῦς, τοὺς δὲ τοίχους πηλίνους ἔχομεν. Plutarque a trouvé un bon mot dans ce paſſage, je ne le donne ici que comme une preuve. Dicéarque (il avoit été diſciple d'Ariſtote) dans un fragment qui nous reſte de ſa deſcription de la Grèce, dit en parlant de la ville d'Athènes: αἱ μὲν πολλαὶ τῶν οἰκιῶν εὐτελεῖς, ὀλίγαι δὲ χρησίμαι. ἀπιςηθείη δ' ἂν ἐξαίφνης ὑπὸ τῶν ξένων θεωρουμένη, εἰ αὐτή ἐστιν ἡ προσαγορευομένη τῶν Ἀθηναίων πόλις. Enfin les Athéniens, & ſur-tout les anciens comiques donnoient le nom de τοιχωρύκτης, τοιχωρύχος aux voleurs de nuit, parce qu'anciennement ils perçoient ces murs de terre & de bois pour entrer & voler dans les maiſons,

† Ἐκεῖνοι γὰρ ἦσαν (οἱ βασιλεῖς) οἱ παιδεύσαντες τὸ πλῆθος ἐν ἀρετῇ, καὶ δικαιοσυνῃ, καὶ σωφροσύνῃ, & le reſte de cet endroit d'Iſocrate dans le Panath.

" goûtoient dans le repos les fruits d'un ſage gouvernement, tandis " que les autres villes de la Grèce agitées de troubles domeſtiques, " éprouvoient toutes les fureurs des guerres civiles. Touchés de " tant de maux, ils ſe firent un crime de la tranquillité où ils vi- " voient ſans la partager avec le reſte de la nation ; enviſageant " d'ailleurs, en ce deſordre, la ruine prochaine de tous les Grecs, " ils réſolurent de la prevenir, & envoyèrent leurs ambaſſadeurs " dans toutes les villes où la diſcorde s'étoit gliſſée. Des hommes " choiſis dans Athènes furent écoutés, & eurent bien-tôt concilié " les intérêts divers & pacifié tous les différends ; mais pour aſſurer " la durée d'un calme ſi néceſſaire au ſalut de tous, ils pratiquèrent " adroitement la populace indigente & ſéditieuſe, l'enrôlèrent ſous " nos étendards, & ſe chargèrent du ſoin de la faire ſubſiſter. La " République toûjours conſtante en ſon averſion pour les Barbares, " envoya contre eux cette nouvelle armée, les chaſſa des Cyclades " & des quelques villes du continent ; & pour éloigner tout ſoup- " çon d'avarice ou d'ambition, elle abandonna ſa conquête à cette " multitude, & à tout ce qu'il y avoit alors de néceſſiteux dans la " Grèce, les établit dans les îles & dans le continent, leur donna " des loix & régla la forme de leur gouvernement." Tels ſont les différens traits que j'ai recueillis du diſcours d'Iſocrate, & qui prouvent bien, ce me ſemble, que le commerce & les vûes d'intérêt n'eurent point de part à l'établiſſement des colonies Athéniennes. Toutefois ſi quelqu'un s'obſtine encore dans le préjugé commun, je n'en diſputerai point avec lui, s'il reconnoît du moins que la côte de l'Aſie mineure à l'orient, celles de la Sicile & de l'Italie à l'occident, furent les bornes de ces colonies ; & que celles-ci, comme celles des autres villes qui ont eu en différens tems l'empire de la mer, ont toutes été renfermées dans le bornes de la mer Méditerranée & du Pont-Euxin, juſqu'au paſſage de Xerxès en Europe.

RE-

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

Sur les liaiſons & le commerce des Romains avec les Tartares & les Chinois.

Par M. DE GUIGNES.

Lû le 19 Août 1763.

NOUS ne ſommes point étonnés de voir les Gaulois établir des colonies au-delà des Alpes, les Romains ſe répandre dans les Gaules & dans la Germanie, parce que toutes ces contrées ſont voiſines; mais que des peuples qui habitent vers la Chine paſſent dans l'empire Romain, qu'ils s'y établiſſent; que les Romains d'un autre côté envoyent des ambaſſadeurs dans les contrées voiſines de l'Irtiſch, & que bien loin par de-là de Volga, dans le centre du pays des Calmouks, on trouve encore à préſent des traces du commerce & du paſſage des Romains: des faits de cette eſpèce doivent toujours nous ſurprendre; ils ont beſoin d'être d'appuyés ſur des témoignages authentiques & capables d'en conſtater la vérité. Les hiſtoriens ne paroiſſent point nous apprendre que les peuples de la Tartarie aient eu des relations avec les Romains; nous ne ſuppoſons même pas que ces Tartares aient connu les pays ſoumis à la domination Romaine, encore moins qu'ils aient traverſé leurs immenſes déſerts pour venir habiter dans les terres des Romains.

Quoique pluſieurs Ecrivains originaux nous aient tranſmis les évènemens propres à former l'hiſtoire Romaine, quoiqu'un plus grand nombre de Savans encore ſe ſoient attachés depuis à rapprocher tous ces détails, à les éclaircir & à en tirer toutes les conſéquences qui devoient naturellement en réſulter, nous n'avons pas encore ſur les liaiſons des Romains avec les peuples Orientaux, ni ſur les intérêts reſpectifs de ces nations, toutes les connoiſſances néceſſaires pour développer ces évènemens. Les Romains paroiſſent

n'avoir point eu de liaiſons avec les peuples qui ſont au-delà de la Perſe & de l'Arménie ; ſi nous leur attribuons quelque connoiſſance imparfaite de ces nations Orientales, nous ne ſoupçonnons pas qu'ils aient pu contracter avec elles des alliances, tant il eſt vrai que nous ſommes encore bien éloignés d'avoir éclairci tout ce qui regarde l'hiſtoire Grecque & Romaine : malgré les travaux immenſes qui ont été faits, nous ne ſommes pas encore parvenus, j'oſe le dire, à la moitié de la carrière qu'il faudroit parcourir. Le champ eſt vaſte, difficile à défricher, & nous n'avons pas fait une découverte, qu'elle nous oblige à de nouvelles recherches ſur leſquelles nous ne comptions point : que ſeroit-ce ſi nous tentions de joindre à cette Littérature & de tirer du berceau celle des Orientaux ? Le développement de tout ce qui pourroit en réſulter me conduiroit trop loin, & je m'arrête ici pour revenir à mon ſujet.

Dans les recherches que je me ſuis propoſé de faire ſur l'origine de quelques nations barbares qui ont inondé l'empire Romain, je me ſuis aperçu que la puiſſance Romaine avoit influé bien loin au-delà des pays où les empereurs ont fait la guerre ; que ces princes ont envoyé des ambaſſadeurs juſque dans le milieu du Turkeſtan, à deſſein de contrebalancer la puiſſance formidable des Perſes & de ſuſciter à ceux-ci des ennemis du côté de l'Orient. Les hiſtoriens m'ont fait connoître encore que le grand Khan de Tartarie, d'abord allié des Romains par l'intérêt qu'il avoit également d'occuper les Perſes du côté de l'Occident, devint dans la ſuite l'ennemi des Empereurs de Conſtantinople ; qu'il envoya contre eux ſes armées, & qu'il s'empara de pluſieurs pays qui étoient ſitués ſur les frontières de la domination Romaine ; que par ces conquêtes les Turcs devenus voiſins des Romains, pénétrèrent & s'établirent enfin dans l'Empire. Entrons dans un plus grand détail.

L'empire des Parthes & enſuite celui des Perſes ont toujours été une puiſſance également redoutable aux nations Orientales, & aux Romains ; ils ont formé une barrière qui a garanti une partie de l'Aſie occidentale des fréquentes incurſions des peuples Tartares, comme ils ont d'un autre côté empêché les Romains de pénétrer trop avant dans l'Orient.

Les

Les hiſtoriens Chinois nous apprennent que les Romains ont fait long-tems d'inutiles efforts pour aller trafiquer par terre dans la haute Aſie & dans la Chine. Les Parthes, jaloux de ce commerce, s'y ſont toujours oppoſés & ont obligé les Romains de recevoir de leurs mains les marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient; car les Chinois étoient très-connus des Parthes, & n'étoient pas moins inſtruits des pays occupés par les Parthes & par les Perſes; ils l'auroient été encore plus que nous ne pouvons le croire, ſi le récit que fait Moyſe de Khoreſne d'une colonie Chinoiſe en Arménie avoit quelque certitude. Mangou, dit cet hiſtorien, étoit frère d'Arbok, qui régnoit à la Chine dans le tems qu'Ardſchir régnoit en Perſe. Condamné à mort par l'Empereur ſon frère, il ſe réfugia avec ſes amis en Perſe. Arbok le fit auſſi-tôt redemander à Ardſchir, qui refuſa de le livrer. Les Chinois ſe diſpoſoient à envoyer des troupes contre la Perſe; mais la mort d'Ardſchir étant ſurvenue, & Sapor lui ayant ſuccédé, celui-ci fit paſſer Mangou dans l'Arménie, & inſtruiſit les Chinois qu'il l'avoit exilé plus loin : c'eſt de-là, continue l'hiſtorien Arménien, que la nation des Mancouniens dans l'Arménie tire ſon origine. Ven-hien-tung Kao.

Mais ſans nous arrêter pour le préſent à ce récit que l'on ne peut conſtater par les annales Chinoiſes, & ſur lequel on doit d'autant moins compter que Moyſe de Khoreſne eſt en général aſſez peu exact, il eſt conſtant que les Chinois avoient connoiſſance des Parthes; ils les nomment *Ganſie*. Sematſien, le père de l'hſtoire Chinoiſe, qui vivoit vers l'an 97 avant J. C. en parle ſous ce nom, & dit, après avoir donné ſommairement la ſituation de leur pays, qu'il y a beaucoup de villes, grandes & petites, qu'il eſt fort étendu, qu'il confine à l'Oxus; que les habitans vont trafiquer dans les pays voiſins ſur des chariots ou ſur des vaiſſeaux; qu'ils écrivent ſur des peaux & en lignes horizontales. Un Chinois qui ne connoît que l'écriture en lignes perpendiculaires, trouve ſingulière cette manière d'écrire, & la remarque. On ajoute que ces peuples ont des monnoies d'argent ſur un côté deſquelles on voit la figure du roi du pays & de l'autre celle d'un homme, & qu'à la mort du prince on change ces monnoies. Sous le règne de *Chang-ti*, mort l'an 88 de J. C. les Parthes envoyèrent des Ambaſſadeurs à cet Empereur de la Chine; Su-Ki.

Chine; depuis ils ont toujours été connus des Chinois, avec lesquels ils faiſoient commerce; ils en étoient ſi jaloux, ſelon la remarque des Chinois, qu'ils ne voulurent jamais permettre que les Romains traverſaſſent leur pays pour ſe rendre à la Chine & y faire le même commerce des étoffes: c'eſt ce qui détermina Marc-Aurèle Antonin d'envoyer par l'Inde des Ambaſſadeurs à *Ouon-ti*, qui régnoit alors à la Chine. Ces Ambaſſadeurs arrivèrent l'an 166 de J. C. & offrirent à l'Empereur des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, & des pierres précieuſes, préſens que l'on regarda comme peu conſidérables, & que l'on ſoupçonna avoir été changés. Depuis ce tems les Romains commencèrent à être plus directement en commerce avec les Chinois, ſuivant la remarque des hiſtoriens de la Chine. Le P. Gaubil prétend que l'on fit alors une comparaiſon de l'Aſtronomie Chinoiſe avec celle de ces étrangers, ou au moins que les Chinois connurent celle-ci. On voit par-là que les Romains ont dû connoître la Chine bien avant Marc-Aurèle, puiſqu'ils vouloient depuis long-tems y pénétrer par les pays des Parthes; en effet Pline parle de la ſoie tirée du pays des Seres par la voie du Nord. Ptolémée & d'autres parlent des *Sinæ* ou *Thinæ*, qui ſont les Chinois méridionaux connus par le commerce de la mer; j'en donnerai des preuves ailleurs.

Ven-hien-tung-kao, heou han-chu.

L. VI, c. 17.

Le commerce de l'Inde à la Chine s'étoit établi depuis que le général *Tchang-kiao*, avec des troupes Chinoiſes, avoit parcouru le Maouarennahar, le Khoraſan & les autres pays voiſins, c'eſt-à-dire, depuis l'an 126 juſqu'à l'an 115 avant J. C. Ce général avoit vu dans le Khoraſan des étoffes de l'Inde; il inſtruiſit l'Empereur *Vou-ti* de toutes ſes découvertes & indiqua différens chemins pour aller de la Chine dans l'Inde. Le plus nord étoit par le pays d'Igour, mais il étoit dangereux à cauſe des Huns; un autre plus méridional étoit rempli de voleurs, & on préféra le troiſième par la province de *Se-tchuen*.

D'un autre côté, l'an 94 de J. C. un autre Général Chinois nommé *Pan-tchao*, qui étoit à la tête d'une armée Chinoiſe entre les deux fleuves Gihon & Sihon, détacha un de ſes Officiers avec des troupes pour aller attaquer les peuples qui étoient à l'oueſt de la mer Caſpienne. On épouvanta les Chinois en leur diſant qu'avec

un vent favorable ils traverſeroient cette mer en trois mois, mais que s'il étoit contraire, il falloit trois ans, & que dans cette incertitude il étoit néceſſaire de porter des proviſions pour trois ans. L'Officier Chinois n'oſant s'engager dans cette entrepriſe, revint trouver *Pan-tchao* ſon Général.

Par ces différentes courſes les Chinois connurent les pays ſitués à l'oueſt de la mer Caſpienne, & les appelèrent *Ta-tſin*, c'eſt-à-dire, ſuivant leur propre traduction, *grand comme la Chine* ou *grand Chine*, parce que, diſent-ils, ces peuples ſont Chinois d'origine, ou parce que les habitans de ce pays, ſuivant un autre hiſtorien plus ancien, ſont grands & bien faits, & qu'ils reſſemblent aux Chinois.

Quoi qu'il en ſoit, le *Ta-tſin* comprend non-ſeulement l'Arménie, mais encore tous les autres pays plus à l'oueſt, l'empire Romain en un mot, & il eſt aiſé de le reconnoître dans la deſcription que les Chinois en font; ils l'appellent encore *Hai-ſi-koue*, le royaume de la mer d'occident; ils diſent qu'il eſt très-étendu, qu'il renferme un grand nombre de villes & même pleuſieurs royaumes; que les habitans de ces vaſtes pays portent de beaux habits, qu'ils ont des chars couverts de blanc; que dans leurs armées ils ont des tambours, des drapeaux, & des tentes: que la capitale eſt très grande * & ornée de magnifiques palais. Ce fut un roi de ce pays *An-toun* (Marc-Aurèle Antonin) qui l'an 166 envoya ſes ambaſſadeurs à la Chine par l'Inde pour faire plus directement un commerce auquel les Parthes s'étoient toujours oppoſés. Heou-hau-chu.

Après la deſtruction des Parthes, les Perſes, qui leur avoient ſuccédé, étoient entrés dans les mêmes vues ſur le commerce des Romains avec la Chine; ils s'y oppoſèrent également, & la voie de l'Inde étant trop longue, ce commerce ſouffrit toujours beaucoup de difficultés. L'an 284 de J. C. on vit encore paroître des ambaſſadeurs Romains à la Chine, & l'on continua de faire le commerce comme auparavant, c'eſt-à-dire, plus communément par la voie de la Perſe. Les choſes reſtèrent dans cet état juſqu'au commencement du VI. ſiècle. Coſmas Indopleuſtes qui vivoit alors & qui voyageoit dans l'Inde, nous apprend que la facilité de porter par terre les

* Cent li de tour.

merchandiſes

merchandiſes de la Chine en Perſe étoit la cauſe pour laquelle on trouvoit dans ce pays une ſi grand quantité de ſoierie; cependant on connoiſſoit très-bien la Chine ſans le ſecours des Perſans. Ce voyageur la nomme Τζιν, *Tzin*: le pays d'où vient la ſoie, dit-il, eſt dans la partie la plus éloignée des Indes, à la main droite de ceux qui entrent dans la mer Indique, beaucoup au-delà du Golfe Perſique & de l'île que les Indiens appellent *Selediba* (Serendib ou Ceylan), & les Grecs *Taprobane*. On appelle ce pays *Tzin*; il eſt borné à droite par l'océan. De-là, continue-t-il, on tranſport en peu de tems en Perſe la ſoie par terre, en la faiſant paſſer par les mains de différens peuples. Mais le chemin par mer eſt bien plus long. Du pays de Tzin juſqu'en Perſe, il y a cent cinquante ſtations; on paſſe par la pays d'*Ounia*, d'Inde, & de Bactriane; on traverſe la Perſe en quatre-vingts ſtations. Depuis Ninive juſqu'à Seleucie on en compte treize; tel eſt le chemin que Coſmas indique pour aller de la Syrie en Chine.

Vers le même tems, & ceci prouve que les Romains étoient toujours occupés du deſſein d'enlever le commerce de la ſoie aux Perſes, deux Moines, ſachant l'embarras où étoit Juſtinien pour ôter aux Perſes ce commerce, ſe firent préſenter à lui & lui proposèrent un nouveau moyen. Il les renvoya à Serinda, d'où ils revenoient (Serendib) pour chercher les œufs des vers à ſoie, ce qu'ils exécutèrent; & de retour, ils firent éclore à Conſtantinople ces œufs. Alors on connut pour la premier fois ce que c'étoit que la ſoie. On peut conſulter ſur ce ſujet le Mémoire de M. Mahudel.

Froc. de bello vand, l. 11.

Mém. Acad. T. v, p. 218.

Cela n'empêcha pas les Romains de tenter de nouveaux moyens d'avoir de la ſoie; mais ils avoient en même tems un autre but, celui d'affoiblir la trop grande puiſſance des Perſes. L'an 545 de J. C. la nation des Turcs deſcendue des Huns avoit établi dans les monts Altai ou monts d'Or, vers la rivière Irtiſch, dans le milieu de la Tartarie, un puiſſant empire. Les Khans Turcs avoient pouſſé leurs conquêtes juſque dans le Maouarennahar. Les guerres & les troubles occaſionnés par cette grande révolution avoient interrompu, même avec la Perſe, le commerce de la ſoie. Lorſque la paix fut rétablie, les Sogdiens, qui étoient les plus intéreſſés au rétabliſſement du commerce, engagèrent Diſabul, qui régnoit alors aux monts Altai,

Menandre.

Altai, d'envoyer à Khosrou-anouschirouan un ambassadeur. Maniak fut chargé d'aller en Perse vers ce prince & de conclurre entre les Turcs & les Persans un traité par lequel il fût permis aux Sogdiens de vendre la soie aux Perses. Maniak en apportoit avec lui une grande quantité. Catulph, un chef des Euthalites, qui alors étoit à la cour de Perse, pour se venger d'un outrage qu'il avoit reçu chez les Turcs, s'opposa de toutes ses forces à la conclusion de ce traité; & Khosrou déféra d'autant plus volontiers à ses conseils, qu'il avoit sur le Golfe Persique des ports où abordoient les vaisseaux des Indes, par lesquels il pouvoit recevoir plus directement la soie; il différa donc de jour en jour de répondre à la solicitation de Catulph; il acheta toute la soie, qu'il fit brûler en présence de l'Ambassadeur, pour lui faire voir le mépris qu'il en faisoit. Le Khan des Turcs, Disabul instruit de ce procédé, ne se rebuta point, & envoya une nouvelle ambassade vers Khosrou, afin de lier amitié entre les deux nations. Khosrou & le conseil de Perse ne furent pas d'avis de s'unir aux Turcs, que l'on regardoit comme une nation perfide & inconstante. Pour leur ôter toute envie de faire de nouvelle solicitations, on fit mourir par le poison les ambassadeurs Turcs, & l'on répandit le bruit que leur mort étoit causée par la trop grande sécheresse du terrain de la Perse, que les Turcs n'avoient pu soutenir, eux qui étoient accoutumés à vivre dans un pays froid & toujours couvert de nuages. Trois ou quatre Turcs qui avoient échappé portèrent la nouvelle de cette insulte à Disabul, & ce fut-là l'origine des guerres entre les Turcs & les Persans. Khosrou sur d'être bientôt attaqué par les Turcs, envoya des ambassadeurs vers l'empereur de la Chine l'an 567. Lie tai-ki-su. Les Chinois, voisins des Turcs du côté de l'orient, étoient en état de les occuper & de les empêcher par-là de porter toutes leurs forces vers la Perse.

Les siècles postérieurs ont produit un évènement semblable, & qui a eu les mêmes suites. Genghizkhan, devenu maître de l'empire de Tartarie, voulut établir le commerce de la soie entre ses états, le Kharisme & la Perse. Le prince qui régnoit alors dans ces provinces, peu jaloux de ce commerce, ne voulut point y consentir, & fit mourir tous les marchands que Genghizkhan avoit envoyés. Il résulta de-la une guerre qui causa la perte de l'empire du Kha-

 risme,

riſme, comme le traitement fait par Khoſrou aux ambaſſadeurs Turcs devint le ſujet d'une guerre pendant laquelle ces peuples pénétrèrent dans la Perſe & ſoumirent quelques unes de ſes provinces.

Les Turcs & les Perſans devinrent ennemis. Les premiers cherchèrent des alliés, tant pour obliger les Perſans à partager leurs forces, que pour ſe débarraſſer, par un commerce avantageux, des étoffes qu'ils étoient à portée de tirer de la Chine. Les Romains étoient puiſſans, & quoique le ſiége des deux empires fût très-éloigné, les frontières étoient limitrophes du côté des Palus-Méotides & du Volga. Si cette alliance étoit avantageuſe aux Turcs, qui trouvoient dans les Romains une puiſſance capable d'occuper les Perſans, elle ne l'étoit pas moins pour les Romains, qui recevoient directement par la Tartarie, c'eſt-à-dire, par le nord de la mer Caſpienne, les marchandiſes de la Chine, dont ils faiſoient, ſuivant Menandre, un grand uſage, & qu'ils ne tiroient que difficilement par la Perſe, toujours jalouſe de faire ſeule ce commerce ; mais ce qui devoit les intéreſſer le plus, c'eſt que les Perſes avoient dans les Turcs un ennemi formidable, toujours diſpoſé à pénétrer dans la Perſe lorſque l'intérêt des Romains l'exigeroit.

Menandre. Théophanes de Byzance.

Maniak, qui avoit échappé au poiſon que Khoſrou avoit donné aux envoyés Turcs, perſuada le grand Khan de Tartarie de s'adreſſer aux Romains. Le Khan y ayant conſenti, Maniak partit, & arriva à Conſtantinople vers l'an 569, où il trouva ſur le trône l'empereur Juſtin II, auquel il propoſa le traité, & Juſtin, pour répondre aux intentions du grand Khan, chargea Zemarque de paſſer en Tartarie. Ce fut là le premier traité que les Romains firent avec les Turcs.

Juſtini legatio.

Zemarque partit vers la fin de la quatrième année de l'empire de Juſtin, & ſe rendit, avec tout ſon monde, dans le pays des Sogdaïtes ou des Sogdiens ; ils y trouvèrent les Turcs, qui les reçurent & leur donnérent des guides pour les conduire vers le grand Khan, qui demeuroit à une montagne appelée *Echtag*, c'eſt-à-dire, *montagne d'or*, ſuivant l'interprétation même de l'auteur Grec. On ne peut méconnoître ici les monts *Altai* ou les monts d'or ſitués à l'orient de l'Irtiſch, & où réſidoit alors le grand Khan de Tartarie.

Juſtini legatio.

En

En conſéquence du traité que Zemarque conclut, le grand Khan prit la route de la Perſe à la tête de ſon armée, & ſe fit accompagner par l'Ambaſſadeur. Les Romains de ſa ſuite ſe rendirent dans le pays des Kangites, c'eſt celui que les Chinois nomment *Kang* ou *Kang-li*, ſitué vers les bords du Sihon. Les Turcs pénétrèrent juſqu'à Samarcande, & Zemarque alla rejoindre ſa troupe. Il paſſa le fleuve *Attila* (l'Etel ou Volga), au couchant duquel il trouva des peuples appelés *Ouigours* †, qui l'informèrent que quatre mille Perſans étoient en embuſcade dans les environs. Zemarque s'étant détourné, vint s'embarquer ſur le Phaſe, ſe rendit à Trebizonde, & de-là par terre à Conſtantinople. Toute cette route, décrite par Menandre, nous fait connoître qu'il s'agit ici des Turcs établis au monts Altai.

C'eſt à ces liaſons que nous devons attribuer les monumens Romains que l'on retrouve encore dans le pays ſitués au delà du Volga & vers l'Irtiſch. En 1721 *, les Ruſſes, qui avoient pénétré dans ces endroits, découvrirent dans des tombeaux & des cavernes, une quantité d'inſtrumens deſtinés au culte & aux uſages particuliers des Calmouks, comme des haches, des couteaux, des bagues, des figures d'hommes ou d'animaux en or, en argent, & en bronze; les figures humaines étoient des repréſentations de divinités Indiennes, ce qui ne doit point paroître extraordinaire, parce que la religion des Indes a pénétré juſque dans ces pays; mais il eſt ſingulier que parmi tout ces figures on ait trouvé une lampe Romaine, qui a la forme d'une ſtatue équeſtre couronnée de laurier, tenant de ſa main droite un reſte de lance, & de la gauche un bâton de commandant. Cette figure, qui eſt très-remarquable, uniquement par le pays où on l'a trouvée, a été jugée figure Romaine par M. Schumaker, Bibliothécaire du Czar; elle a été annoncée dans le public pour telle dans les Mémoires du tems. J'ai entre les mains les deſſeins de pluſieurs de ces figures que M. le Comte de Caylus m'avoit fait le plaiſir de me communiquer autrefois, & particulièrement celui de la lampe dont il s'agit ici, & on ne peut douter, à la ſeule inſpection, que ce ne ſoit un monument Romain. Ce que je viens de rapporter

* Gazette de France du 15 Septembre.

† Dans la verſion Latine, on lit *Unugari*.

du commerce des Romains & de leurs alliances avec les Turcs, nous fait connoître pour quelle raiſon on découvre dans des pays ſi éloignés un monument de cette eſpèce. Les pays de la domination Romaine, la Tartarie, la Perſe, & même les Indes & la Chine, étoient dans des correſpondances que nous avons toujours ignorées.

Menandre. La guerre que les Turcs venoient de faire aux Perſes n'avoit pas eu de ſuite; les deux Nations avoient fait la paix; mais Khoſrou-anouſchirouan, toujours inquiet de l'alliance des Romains avec les Turcs, prit le parti de faire réparer la fameuſe ville de Derbend, qui étoit un des paſſages par lequel les Turcs faiſoient des incurſions dans l'Aſie. Les murailles, qui ſont faites de pierres d'une grandeur prodigieuſe, s'étendent depuis la ville & courent vers le couchant à travers les montagnes. Les habitans qui les attribuent à Alexandre le Grand & à Khoſrou-anouſchirouan, prétendent qu'elles vont gagner la mer noire: telle eſt la digue que les Perſes crurent devoir faire conſtruire pour arrêter les irruptions fréquentes que les peuples du nord de la mer Caſpienne pouvoient faire dans les provinces de Perſe.

Juſtini legatio. Les Romains entretinrent pendant quelque tems la paix avec les Turcs; mais il ſurvint dans la ſuite des diviſions entre les deux peuples, & Valentin, envoyé par Tibère Conſtantin vers l'an 580, fut très-mal reçu des Khans Turcs. Turxanth, un des chefs de cette nation, qui demeuroit dans les contrées les plus voiſines des Romains, fit à cet ambaſſadeur de ſanglans reproches ſur la conduite de l'empereur à l'égard des Turcs. Valentin venoit lui annoncer que Tibère Céſar étant monté ſur le trône, ce prince deſiroit qu'il y eût entre les Turcs & les Romains une auſſi bonne intelligence que par le paſſé, & que Turxanth, à la première occaſion favorable, fît la guerre aux Perſes. Turxanth parut indigné de ce diſcours, accuſa les Romains de fourberie, leur reprocha de ſéduire les nations, de les conduire au bord du précipice pour les y abandonner, il ajouta qu'il ſauroit ſe venger de l'empereur, qui lui faiſoit parler de paix dans le tems qu'il étoit allié des Abares ou Ouarchonites, eſclaves des Turcs; qu'il connoiſſoit le cours du Danapre, de l'Iſter, & de l'Ebre, qu'ainſi il ne lui étoit pas impoſſible d'aller attaquer les Romains. Après ce diſcours, & ne voulant pas violer le droit des gens, il

obligea Valentin de ſe tranſporter vers *Tardou*, qui tenoit ſa cour à la montagne *Ectel*, c'eſt-à-dire, d'or, ſuivant l'auteur même que je cite, c'eſt le mont Altai vers l'Irtiſch, où régnoit *Tardou*, que les Chinois appellent *Tateou*.

Au départ de Valentin pour l'intérieur de la Tartarie, Turxanth, qui l'avoit menacé d'attaquer le Boſphore, fit partir en effet *Apokham*, que les Grecs nomment *Apochanes*, vers cet endroit. Apokhan reſta maître de la partie occidentale de l'empire des Turcs, qui s'étendoit juſqu'aux Palus-Méotides.

Tous les environs du Volga étoient alors habités par une infinité de Hordes Turques, par des Igours, par des Khoſars, que les Chinois nomment *Koſa*, établis dans la Crimée, par les Madgiares ou Hongrois de la race de ces Khoſars ſuivant Conſtantin Porphyrogénète; toutes ces Hordes, qui refluoient les unes ſur les autres, s'avançoient toujours de plus en plus du côté de l'occident. Les Patzinaces & les Uzes vinrent enſuite: tous ces peuples faiſoient la guerre aux Romains; mais l'empire Turc qui ſe démembroit en même tems s'affoiblit au point qu'il fut détruit; d'autres races Turques s'élevèrent ſur les ruines de ces premiers. Les Chinois profitèrent de tous ces troubles & devinrent très-puiſſans en Tartarie, & l'on put aiſément commercer avec eux; il n'y avoit à craindre que les brigandages de tous ces Turcs.

D'un autre côté, la Perſe fut ſoumiſe aux Arabes, qui s'emparèrent de tout le commerce; ils alloient à la Chine en ſi grand nombre, qu'ils avoient un Cadhy à Canton. L'an 758, ces Arabes eurent la hardieſſe d'aſſiéger cette ville, de piller & de brûler tous les magaſins, & de s'en retourner ſur leurs vaiſſeaux; mais l'an 798, le Khalif Haroun envoya des ambaſſadeurs à l'empereur de la Chine, & le commerce fut rétabli avec les Arabes. On voit la preuve de ce commerce dans les relations de deux voyageurs Arabes, publiées par M. l'Abbé Renaudot *. Dans le même tems les Romains s'y tranſportoient

* Depuis la lecture de ce mémoire, j'ai mis dans le Journal des Savans, (Novembre 1764) une lettre dans laquelle je fais voir que l'ouvrage de M. l'Abbé Renaudot, publié en 1718, & qui eſt intitulé *anciennes Relations des Indes & de la Chine de deux voyageurs Mahométans, qui y allèrent dans le neuvième ſiècle, traduites d'Arabes, avec des remarques ſur les principaux endroits*

portoient auſſi par mer. Dans le VII. ſiècle il y avoit beaucoup de Chrétiens ; quelques empereurs envoièrent même des ambaſſades aux Chinois, & tous ces peuples avoient entre eux des liaiſons ſingulières, qui dûrent ſoutenir & faire continuer le commerce des étoffes. Il ſe ſoutint en effet juſqu'au tems où les Européens l'ont établi de nouveau, ſoit par la mer Rouge, ſoit par le cap de Bonne-eſpérance.

Tam-chou. Nous trouvons dans les annales Chinoiſes des VII. & VIII. ſiècles, une route par mer depuis la Chine juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Les vaiſſeaux partoient de *Kuang-tcheou*, aujourd'hui Canton, où les Arabes avoient un comptoir très-conſidérable : cette route eſt très-bien ſuivie juſqu'à l'île de Ceylan ; le tems que l'on emploie pour aller d'un lieu à l'autre eſt indiqué. Ceylan, dit-on, eſt ſitué au midi du *Tien-tco* méridional, c'eſt-à-dire, de l'Inde ; de-là en ſuivant la côte occidentale on paſſoit dévant le pays de Molai ou de Malabar, enſuite vers le nord-oueſt on côtoioit dix petits royaumes, qui conduiſoient aux frontières occidentales du pays des Brahmes, de-là en deux jours de navigation vers le nord-oueſt au pays de *Ti-yu* ou *Div* dans le Guzarate, enſuite en dix jours de navigation on paſſoit la côte occidentale de l'Inde & cinque petits pays, & l'on parvenoit à celui de *Ti-yu*†, où coule le grand fleuve *Milan*, auſſi appelé *Sin-teou*, c'eſt le Mehran connu encore ſous le nom de *Sind* ou l'Indus, & *Ti-yu* eſt Diul : en vingt jours de navigation on ſe rendoit ſur les bords d'un autre pays. Ses habitans avoient élevé en mer une grande colonne de pierre, ſur laquelle on allumoit du feu pendant la nuit pour éclairer les vaiſſeaux ; de-là en un jour on arrivoit à Siraf, & enfin à l'embouchure de l'Euphrate, d'où les marchandiſes étoient portées dans tous les pays ſoumis aux Arabes.

relatives de ces relations. Paris, chez Jean Baptiſte Coignard, un volume in 8vo. *de* 398 *pages*, n'eſt pas un ouvrage ſuppoſé, comme on l'avoit cru. J'ai trouvé dans la Bibliothèque du roi le manuſcrit que juſqu'à préſent on avoit vainement cherché ; il eſt parmi les Arabes, ſous le n. 597. p. 161, du Catalogue, tome I. des Manuſcrits. M. l'Abbé Renaudot, dans ſa traduction, a omis le titre, qui eſt *Salſelet et - taouarikh ou el-belâd*, &c. J'ai comparé la traduction avec le texte, & j'ai trouvé qu'elle étoit exacte. Il eſt inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus en détail dans le Journal des Savans ; on peut y avoir recours.

† Celui-ci eſt différent de celui qui précède.

Si

Si nous jetons les yeux sur l'état des pays situés à l'occident de la Chine, nous verrons qu'il étoit impossible que ce commerce fût oublié ou même négligé. Les Chinois avoient des garnisons jusqu'à Kaschgar, & des démêlés avec les Khalifs & les autres Mahométans, maîtres des pays voisins, contre lesquels les peuples des environs de Kaschgar portoient des plaintes aux Chinois; il y eut quelques combats qui se donnèrent entre les Chinois & les Arabes: auparavant les Chinois avoient toûjours eu dessein de rétablir sur le trône de la Perse la famille des Sassanides, avec laquelle ils avoient des alliances particulières, & le fils de Jezdejerd s'étoit sauvé à la Chine après la conquête de la Perse par les Arabes. Il y avoit un grand nombre de Chrétiens à la Chine & des prêtres venus de l'empire Grec; les empereurs de Constantinople envoioient des ambassadeurs à celui de la Chine. Les Chinois avec des armées avoient pénétré dans le centre de l'Inde, à l'occident du Gange. Dans ce tems, l'an 642, régnoit dans une partie de l'Inde un prince que les annales Chinoises appellent *Thomas Antiochus*, ce doit être quelque Grec ou quelque Syrien, dont nous ignorons l'origine; il résulte de-là que l'Inde, la Chine, la Perse, la Tartarie, & même l'empire de Constantinople avoient les plus grandes liaisons; elles subsistèrent pendant les siècles suivans & jusqu'au tems de l'irruption de Genghiskhan, dont les successeurs devinrent maîtres de tous ces pays, ce qui facilita aux Européens le même commerce qui devint l'origine de celui que nous y avons établi depuis en nous bornant à la voie de la mer. Tang-chou.

Nous n'avions cependant pas négligé celui de terre du tems des Croisades & des Mogols. Les Génois établis à Caffa dans la Crimée s'en étoient chargés. Nous avons fait celui de la mer par Alexandrie; mais aiant été chassés de la Syrie, nous avons cherché de nouvelles routes, & l'on a découvert celle du cap de Bonne-espérance.

Ce que j'ai dit dans ce mémoire nous conduit à prendre ces peuples, de chez lesquels on tiroit la soie, pour les Chinois; c'est le sentiment le plus ordinairement reçu, quoiqu'il ait été contesté, parce qu'on ignoroit que du tems de Marc Aurèle les Romains se fussent transportés jusque dans la capitale de l'empire de la Chine,

qui étoit alors *Io-yang* dans la province de *Ho-nan*. Le nom de *Sin* ou *Tchin* donné aux Chinois eſt pris de la dynaſtie de *Tſin*, qui commença à régner vers l'an 240 avant J. C. La célébrité de cette dynaſtie & l'uſage où ſont les Chinois d'appeler leur pays du nom de la famille régnante, ont été cauſe que les étrangers ont continué de le nommer ainſi; c'eſt ſous cette famille que l'empire Chinois a commencé à ſe rendre formidable à ſes voiſins, & a été plus connu qu'il ne l'avoit été auparavant.

L'hiſtoire de toutes ces liaiſons & de ce commerce des Chinois, pour être bien développée, ſeroit ſuſceptible de pluſieurs mémoires; mais j'ai cru devoir me borner à ces réflexions générales pour ne pas me diſtraire trop long-tems de mon travail ſur les rapports des Chinois & des Egyptiens. On voit par ce court expoſé que l'hiſtoire du commerce n'eſt pas encore épuiſée, & qu'on peut faire de nouvelles découvertes, ſi l'on veut ſe donner la peine d'examiner de nouveau les auteurs qui en ont parlé: la plupart des autres branches de la littérature, même celles ſur leſquelles on a le plus travaillé, ſont également ſuſceptibles de nouvelles recherches & d'un nouvel examen.

FIN.